Histoire de l'Empire après la mort de Marc Aurèle : préparation d'une édition critique des livres I et II d'Hérodien, avec traduction commentée et notice introductive

Julian de Rivas

▶ **To cite this version:**

Julian de Rivas. Histoire de l'Empire après la mort de Marc Aurèle : préparation d'une édition critique des livres I et II d'Hérodien, avec traduction commentée et notice introductive. Archéologie et Préhistoire. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2022. Français. ⟨NNT : 2022BOR30054⟩. ⟨tel-04929819⟩

HAL Id: tel-04929819

https://theses.hal.science/tel-04929819v1

Submitted on 5 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HAL Authorization

Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT en « HISTOIRE, LANGUE et LITTÉRATURE GRECQUES »

Histoire de l'Empire après la mort de Marc Aurèle

Préparation d'une édition critique des livres I et II d'Hérodien, avec traduction commentée et notice introductive

Présentée et soutenue publiquement le 4 février 2022 par

Julian DE RIVAS

Sous la direction de Valérie Fromentin

Membres du jury
Patrice FAURE, Maître de conférences HDR, Université Jean Moulin Lyon 3,
Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE, Professeur, Université Bordeaux Montaigne,
Sophie GOTTELAND, Professeur, Université Bordeaux Montaigne,
Michel MOLIN, Professeur, Université Sorbonne-Paris Nord,
Agnès MOLINIER ARBO, Professeur, Université de Strasbourg.

REMERCIEMENTS

Si la thèse est un travail qui laisse souvent seul aux confins de la raison (et de la déraison), le doctorant que je suis n'aurait pas mené à bien cette tâche s'il n'avait pas été entouré de nombreux gens attentionnés, inspirants et motivants.

Je tiens à remercier pour commencer ma directrice, Mme Valérie Fromentin, de m'avoir invité à me lancer dans cette aventure, de m'avoir fait découvrir Hérodien et de m'avoir poussé dans mes retranchements pour explorer en profondeur cette œuvre si passionnante.

Je remercie également les membres de mon jury, M. Michel Molin et Mme Agnès Molinier-Arbo, mes rapporteurs, d'avoir accepté de participer à la validation de mon cursus universitaire et à la concrétisation de toutes ces années de travail et d'études ; Mme Sophie Gotteland et M. Guillaume Flamerie de Lachapelle, qui m'ont si souvent écouté et accompagné lorsque la déroute n'était pas loin et qu'il fallait retrouver le chemin, et persévérer – je tiens également, à cet égard, à remercier M. Olivier Devillers ; enfin, M. Patrice Faure, qui était présent à mes débuts et m'a toujours inspiré ce goût pour l'exploration du monde romain, en particulier dans le domaine de l'histoire politique et militaire du Principat.

Je souhaiterais également remercier tous mes anciens collègues des Universités dans lesquelles j'ai eu l'honneur de travailler, et en particulier celles qui parmi eux m'ont offert une chance de découvrir le métier d'enseignant-chercheur, de nombreux conseils et, souvent, leur amitié : Mmes Pascale Brillet-Dubois et Caroline Plichon de l'Université Lyon 2 ; Mme Pascale Jouanna, de l'Université Lyon 3, qui avait été ma directrice de mémoire également ; Mmes Brigitte Buffard-Moret et Virginie Jacquart, de l'Université d'Artois.

Je n'aurais pas tenu la distance au quotidien, lors de ces six années, sans mes amis et proches doctorants (docteurs et futurs docteurs), qui m'ont fait persévérer et m'ont soutenu, et que j'admire : Sarah Gaucher, ma sœur de cœur, Olivier Brisville-Fertin, Philippe Jonke, Claire Deslauriers, Mohesh Balnath, Camille Bonnan-Garçon, Marianne Brisville, Halima Benchick-Lehocine et Virginie Giuliana. Merci à eux, ainsi qu'à mes amies Oriane Schmidt et Anaïs Perret.

Enfin je voudrais remercier et témoigner tout mon amour à ma famille, à mes parents qui ont contribué à faire de moi l'homme que je suis et à mes sœurs, Emmanuelle et Gabrielle, qui m'ont offert un refuge hors du monde universitaire et tout leur soutien.

Enfin, je remercie de tout mon cœur Joris, mon mari, d'avoir apporté sa pierre à l'édifice, encouragé (et sermonné !) au quotidien pour me faire achever ma thèse et supporté les affres d'une vie partagée, en plein confinement, avec un doctorant en fin d'études. *E te uita felicitasque pendent*.

Quid tam sollicitis uitam consumimus annis
torquemurque metu caecaque cupidine rerum
aeternisque senes curis, dum quaerimus, aeuum
perdimus et nullo uotorum fine beati
uicturos agimus semper nec uiuimus umquam,
pauperiorque bonis quisque est, quia plura requirit
nec quod habet numerat, tantum quod non habet optat,
cumque sibi paruos usus natura reposcat
materiam struimus magnae per uota ruinae
luxuriamque lucris emimus luxuque rapinas,
et summum census pretium est effundere censum ?[1]

Manilius, *Astronomica*, IV, 1–12

Notre travail de recherche porte sur les livres I et II de l'*Histoire de l'Empire après la mort de Marc Aurèle* de l'historien grec Hérodien. L'étude (traduction et commentaire) de cette partie de l'œuvre s'inscrit dans la continuité directe de nos deux mémoires de master, qui traitaient de l'usurpation dans l'*Histoire romaine* de Cassius Dion, et plus particulièrement dans les livres LXXIII et LXXIV. L'année 193 après J.-C est pour nous une période marquante et profondément déterminante dans l'évolution du Principat qui, près de deux cents ans après sa fondation par Auguste, s'était éloigné de certains de ses principes.

La recherche personnelle du pouvoir ou la promotion d'un individu sont des éléments de compréhension primordiaux de l'œuvre d'Hérodien, qui se concentre sur les projets de coups d'État et les assassinats des détenteurs du pouvoir. L'histoire de la *basileia* telle qu'elle est menée par Hérodien est justement l'occasion d'une étude des problèmes de la succession impériale associés à une dimension philosophico-politique. Transparaissent en effet dans l'œuvre non seulement une connaissance très fine, selon nous, du monde romain de la fin de la période antonine et du début du III^{e} siècle (la traduction permit de commenter l'histoire

[1] « Pourquoi passons-nous notre vie en proie à des années d'angoisse et sommes-nous torturés par la peur ainsi que par une convoitise aveugle et dans notre vieillesse par des soucis sans fin ? Pourquoi en recherchant la durée la perdons-nous et, jamais comblés par le succès de nos souhaits, jouons-nous toujours ceux qui vont vivre sans jamais vivre, en même temps que chacun s'appauvrit avec ses biens, parce qu'il réclame toujours plus et qu'il ne compte pas ce qu'il a, mais souhaite seulement ce qu'il n'a pas ? Et alors que la nature revendique pour elle des besoins modestes, pourquoi contribuons-nous par nos souhaits à l'édification d'un grand désastre et nos gains servent-ils à acquitter nos gaspillages et le luxe nos pillages et pourquoi la valeur suprême d'une fortune est-elle de pouvoir la dépenser à profusion ? » (Traduction Jacqueline Dangel, 1993).

événementielle aussi bien que culturelle, religieuse et privée), mais également un postulat très clair sur la figure impériale, à travers une réflexion sur les bons et mauvais princes.

Il fallut ensuite élaborer des pistes de réflexion à partir de l'état de l'art sur Hérodien, qui fut longtemps mené principalement sur des questions de *Quellenforschung* qui associèrent notre historien à Cassius Dion. Il nous a semblé difficile de faire fi de ce lien entre les deux historiens, mais nous voulions démontrer qu'Hérodien mérite sa propre place dans le champ de l'historiographie, en espérant ainsi participer du mouvement de réhabilitation de notre auteur de ces dernières décennies.

Passer de Dion à Hérodien fut pour nous l'occasion d'enrichir encore notre connaissance de l'historiographie grecque impériale et de l'histoire du Principat, en élargissant nos horizons au règne de Commode. Si le travail de traduction commentée est à l'origine différent d'une analyse thématique de l'œuvre, il s'est avéré néanmoins nécessaire de mener de front les deux approches pour saisir, sans doute de manière plus fine, les mécanismes littéraires et historiques qui entrent en jeu dans une œuvre historiographique et dans la compréhension des événements. Cet ouvrage a pour but de présenter nos conclusions sur Hérodien, sur son œuvre et sur le sort de la *basileia* à la fin de la période antonine.

SOMMAIRE

INTRODUCTION **9**

HÉRODIEN ET SON ŒUVRE **9**

Chapitre 1. Vie d'Hérodien **11**

Chapitre 2. Hérodien historien **65**

Chapitre 3. Histoire du texte et principes de l'édition **343**

HISTOIRE DE L'EMPIRE APRÈS LA MORT DE MARC AURÈLE **375**

SIGLA **376**

LIVRE I **377**

NOTES DU LIVRE I 434

LIVRE II **451**

NOTES DU LIVRE II 508

BIBLIOGRAPHIE **545**

INDEX NOMINUM **565**

TABLE DES MATIÈRES **573**

INTRODUCTION

HÉRODIEN ET SON ŒUVRE

Bien que son œuvre ait connu une notoriété certaine, sans doute dès les premiers temps de sa réception, comme en témoigne l'histoire de sa transmission — le fait même qu'elle nous soit parvenue sous une forme complète est déjà à lui seul une preuve de son succès, au moins à l'époque byzantine —, Hérodien demeure aujourd'hui mal ou peu connu. La cause de cette méconnaissance est au moins double.

D'une part, l'historien n'a laissé sur lui-même que de rares informations et les témoignages externes sont peu nombreux, si bien que sur des aspects de sa vie aussi importants que ses dates et lieux de naissance et de mort, son milieu et son statut social, son éducation, nous en sommes encore réduits à des hypothèses, même si de nombreux érudits se sont attachés à faire sortir ce personnage de l'ombre.

D'autre part, Hérodien et son œuvre ont souffert du discrédit qui a été jeté au XIX^e^ siècle sur un grand nombre d'historiens antiques, de langue grecque ou latine, jugés « trop rhétoriques » ou dont les œuvres auraient fait une trop grande part à la fiction, et donc disqualifiés en tant que sources documentaires, au nom d'une conception anachronique du genre historiographique. Dans le cas d'Hérodien, ce désintérêt s'explique en outre par le primat accordé par les modernes à son contemporain Cassius Dion, qu'on supposait, en tant que représentant de « l'historiographie sénatoriale », mieux informé et plus fiable[2].

Cependant la réhabilitation d'Hérodien, amorcée dans les années 1950 par les travaux de Filipo Cassola et Fulvio Grosso, puis dans les années 1970 par ceux de Géza Alföldy[3], a permis de porter un regard neuf sur les éléments relatifs à la vie et à l'œuvre d'Hérodien dont nous disposons, de replacer l'homme dans son temps et de situer son œuvre dans la tradition

[2] Aussi Hérodien, sur les mêmes événements, ne fut-il longtemps étudié que comme contrepoint de Dion ou, dans le cadre de la *Quellenforschung*, comme un auxiliaire pour en apprendre plus sur les sources de l'historien bithynien ou d'œuvres ultérieures comme l'*Histoire Auguste*. Voir ROQUES 1990b p. 35.

[3] CASSOLA 1957a p. 191–200 ; 1957c, p. 165–172 ; GROSSO 1964 p. 266–377 ; ALFÖLDY 1971a, p. 204–233. Réhabilitation cependant limitée par la méconnaissance de notre historien et le biais de l'historiographie moderne évoqués dans ces lignes, tout particulièrement chez Alföldy (cf. *infra* p. 328).

déjà longue à son époque de l'historiographie impériale et, plus largement encore, de l'historiographie de langue grecque.

Nous allons, avant d'entrer dans l'examen de l'œuvre à proprement parler, non pas tenter de reconstituer dans le détail la vie d'Hérodien (la rareté des témoignages disponibles rend cet objectif inatteignable), mais de présenter l'état actuel des connaissances sur ce dossier et les principales hypothèses auxquelles il a donné lieu. Nous examinerons d'abord les éléments biographiques que l'on peut tirer de l'*Histoire* elle-même, puis les informations « externes », fournies par des sources contemporaines ou postérieures, et enfin les principales hypothèses que les modernes ont échafaudées à partir de ces éléments.

Chapitre 1. Vie d'Hérodien

1.1. Éléments biographiques contenus dans l'œuvre

1.1.1. Nom et présence d'Hérodien dans son œuvre.

Absent de son récit, qui est à la troisième personne, Hérodien ne se nomme jamais. Il ne se révèle guère plus dans les développements où il est pourtant d'usage qu'un historien se présente à ses lecteurs (prologue) et s'exprime en son nom propre, de manière critique, sur les événements relatés (commentaires d'auteur)[4]. Il reste anonyme tout au long de son *Histoire* et nous ne connaissons son nom (Ἡρωδιανός/*Herodianus*) que grâce aux titres des manuscrits qui nous l'ont transmis[5] et aux auteurs postérieurs qui le mentionnent ou le citent. Les passages à la première personne du singulier ou du pluriel sont rares, et dans ces passages, il ne parle pas directement de lui. La présence de l'auteur dans le récit à la troisième personne, intrinsèquement liée au travail historiographique, est subreptice et ne nous permet pas, dans le cas d'Hérodien, d'obtenir plus d'informations sur l'historien. Tout se passe en outre comme si l'homme s'effaçait totalement derrière l'historien, au point que, sur le plan chronologique, la durée de sa propre vie et l'amplitude temporelle de l'œuvre sont superposées :

> « Les événements postérieurs à la mort de Marc Aurèle que, tout au long de ma vie, j'ai vus de mes propres yeux et qu'on m'a rapportés — il y en a même quelques-uns auxquels j'ai moi-même participé quand je servais dans l'administration impériale ou publique —, ce sont eux que je relate dans mon ouvrage[6]. »

---

[4] On peut par exemple penser à Polybe, qui présente sa méthode et son projet dans son prologue (*Histoires*, I, 1, et surtout I, 2), mais qui entrecoupe régulièrement les passages narratifs au sein de son texte par des passages commentatifs où il s'exprime en son nom (cf. I, 4 ; I, 14 ; I, 15, etc). Voir également, sur le sujet, l'article de FROMENTIN, Valérie, « Les Moi de l'historien : récit et discours chez Denys d'Halicarnasse » (2010), *Dialogues d'histoire ancienne*, Suppl. 4-1, pp. 261–277.

[5] Cette transmission du nom d'Hérodien, si elle atteste de sa réception, est cependant difficile à expliquer. Le titre lui-même n'est pas assuré malgré la présence de son nom sur les manuscrits. Voir *infra* p. 31 *sq*.

[6] Hérodien, I, 2, 5 : Ἃ δὲ μετὰ τὴν Μάρκου τελευτὴν παρὰ πάντα τὸν ἐμαυτοῦ βίον εἶδόν τε καὶ ἤκουσα – ἔστι δ' ὧν καὶ πείρᾳ μετέσχον ἐν βασιλικαῖς ἢ δημοσίαις ὑπηρεσίαις γενόμενος – ταῦτα συνέγραψα. Toutes les traductions, sauf mention contraire, sont personnelles.

Les événements dont Hérodien prétend avoir été contemporain et dont il va faire le récit font suite à la mort de Marc Aurèle et se poursuivent tout au long de sa vie, et en I, 1, 5, Hérodien précise que cette période couvre soixante ans :

> « L'Empire romain en effet, parce qu'il fut partagé par plus de princes en soixante ans que le temps ne le nécessitait, connut des événements nombreux et variés, et dignes d'étonnement[7]. »

De fait, la narration proprement dite commence au livre I, chapitre 2, avec les derniers jours et la mort de Marc Aurèle en 180 et s'achève au livre VIII (chap. 8, 6–8) avec l'assassinat des trois empereurs Maximin le Thrace, Maxime Pupien et Balbin et l'avènement de Gordien III en 238 : elle s'étend donc sur cinquante-huit ans. Or, si l'on peut en déduire avec une certaine assurance que notre historien est né avant 180 et mort après 238, on achoppe sur plusieurs obstacles dès lors qu'on cherche à affiner cette datation.

Le premier obstacle est constitué par un passage du livre II (15, 7) qui semble en contradiction avec celui du livre I (1, 5), que nous venons de citer : « le but qui est le mien est d'écrire dans l'ordre sur les actes de nombreux empereurs pendant soixante-dix ans, tels que je les connais[8]. » On a tenté d'expliquer de plusieurs façons le décalage chronologique de dix ans entre ces deux extraits : par une inadvertance d'Hérodien, qui n'est pas toujours ni précis ni fiable s'agissant des dates, ou par une faute de copie, lors de la transmission manuscrite par exemple. Nous reviendrons plus loin sur ce débat qui a beaucoup occupé les modernes[9], mais l'on peut pour le moment réconcilier ces deux passages en considérant qu'Hérodien a au moins vécu cette période de soixante-dix ans, soit, à plus ou moins cinq ans, la période 175–243.

1.1.2. L'argument de l'autopsie

Le second obstacle est à nos yeux plus difficile à lever. Il réside dans l'utilisation conjointe des deux verbes εἶδόν τε καὶ ἤκουσα dans le passage du livre I, 1, 5, une formulation qui — sans doute à dessein — ne distingue pas entre les informations résultant de

---

[7] Hérodien, I, 1, 5 : Μερισθεῖσα γὰρ ἡ Ῥωμαίων ἀρχὴ ἐν ἔτεσιν ἑξήκοντα ἐς πλείους δυνάστας ἢ ὁ χρόνος ἀπήτει, πολλὰ καὶ ποικίλα ἤνεγκε καὶ θαύματος ἄξια.

[8] Hérodien, II, 15, 7 : Ἐμοὶ δὲ σκοπὸς ὑπάρχει ἐτῶν ἑβδομήκοντα πράξεις πολλῶν βασιλέων συντάξαντι γράψαι, ἃς αὐτὸς οἶδα.

[9] Notamment WHITTAKER 1969 I p. ix–xi ; ALFÖLDY 1971a p. 204–208 ; GALIMBERTI 2014 p. 10 et p. 14 ; CASSOLA 1957a p. 214, ROQUES 1990a, p. 2, etc.

l'autopsie et celles obtenues par ouï-dire[10]. L'argument de l'autopsie présente un avantage certain, en ce qu'il est un moyen pour Hérodien, dans le prologue de son récit historique, d'insister sur la valeur de son témoignage, même si l'on ne peut être entièrement sûr, par exemple, qu'Hérodien rapporte les événements les plus anciens — les derniers jours de Marc Aurèle en Pannonie et les débuts du règne de Commode (début du livre I) — d'après ses souvenirs personnels (εἶδον) plutôt que sur la foi d'un rapport (ἤκουσα), quels qu'en fussent l'auteur et la forme[11]. L'autopsie impose, pour qu'elle soit crédible, qu'Hérodien soit né au plus tard en 165, sans quoi il ne pourrait prétendre avoir des souvenirs conscients des premières années du règne de Commode[12]. Néanmoins, on peut tout aussi bien dater sa naissance de 177 si l'on prend en compte le passage (I, 15, 2–6) où il raconte, tel un témoin oculaire (εἴδομεν), avoir assisté, à Rome, au Colisée, lors des jeux de septembre 192, à la prestation de l'empereur Commode qui, accoutré en gladiateur, affronta les fauves (à distance et en toute sécurité !)[13] : Hérodien ne pouvait avoir à cette date moins de quinze ans, l'âge minimum à partir duquel on pouvait assister aux Jeux[14]. Par conséquent, cela conduit à considérer son information pour la période antérieure (180–191), durant laquelle il n'aurait été qu'un enfant, comme étant de seconde main[15]. Sensible à ce problème de datation, Filippo

---

[10] Là aussi ce problème a fait couler beaucoup d'encre. Voir WHITTAKER 1969 I p. xii–xiii ; SIDEBOTTOM 1997a) p. 271–276, ici p. 275, selon qui on a tort de prendre pour argent comptant Hérodien lorsqu'il déclare avoir vécu tous les événements dont il fait le récit ; et ALFÖLDY 1971a p. 204–206 ; plus favorable à Hérodien est WIDMER 1967 p. 61 selon qui le récit d'Hérodien apporte un point de vue intéressant complétant la vision sénatoriale de Cassius Dion.

[11] Cf. GALIMBERTI 2014 p. 10 : *« è difficile pensare che il racconto contenuto nel primo libro dedicato a Commodo sia interamente frutto dei ricordi personali dello storico. […] ciò può valere soltanto per gli ultimi anni del regno di Commodo ma non per i primi »*.

[12] ROQUES 1990a p. 2. Il aurait donc été âgé d'au moins vingt-sept ans lors des Jeux de Commode, ce qui implique qu'il serait mort, après 238, à plus de soixante-treize ans. Cela n'est pas impossible.

[13] Hérodien, I, 15, 2 : « Une coulisse fut installée autour des gradins pour Commode, afin qu'il ne coure aucun danger en combattant les bêtes de près et qu'il puisse, d'en haut, faire en toute sécurité la démonstration de son habileté à lancer plutôt que de son courage. » (τῷ δὲ Κομόδῳ περίδρομος κύκλῳ κατεσκεύαστο, ὡς μὴ συστάδην τοῖς θηρίοις μαχόμενος κινδυνεύοι, ἄνωθεν δὲ καὶ ἐξ ἀσφαλοῦς ἀκοντίζων εὐστοχίας μᾶλλον ἢ ἀνδρείας παρέχοιτο δεῖξιν). Sur ces jeux, qui eurent lieu à l'automne, voir GROSSO 1964, *La lotta politica* pp. 266–377.

[14] Et porter notamment la toge virile. Voir COURBY, « Toga », *in* DAREMBERG et SAGLIO. *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* (1877–1919) ; GROSSO 1964 p. 31 ; MARROU 1964 p. 390 ; SIDEBOTTOM 1997a p. 275.

[15] CASSOLA 1957a, p. 217 et p. 227 ; cf. GROSSO 1964 p. 266 *sq*.

Cassola, dans son article intitulé « Sulla vita et sulla personalità dello storico Erodiano »[16], doute qu'on puisse partir du postulat que tous les événements dont Hérodien fait le récit se soient produits du vivant de l'auteur. Selon lui, il y a peu de chances qu'Hérodien soit né avant 180 et il ne serait pas mort avant le règne de Philippe l'Arabe, sous le règne duquel Hérodien, qui aurait eu environ soixante-dix ans, aurait composé son histoire[17].

Pour sortir de cette aporie, il faut considérer, pour les passages où, comme dans le prologue, Hérodien intervient en son nom propre et dit εἶδον — c'est-à-dire qu'il prétend avoir vu lui-même certains événements ou objets —, ou quand il emploie le pluriel de majesté « nous » pour évoquer son expérience vécue (εἴδομεν) ou son travail d'historien (εὕρομεν, παρειλήφαμεν…)[18], que la première personne témoigne de son autopsie[19]. On retrouve d'ailleurs plus souvent la première personne du pluriel. Ce « Nous » qui est un « Je » nous incite à partir du principe que lorsque Hérodien dit εἴδομεν (mot à mot « nous avons vu »), l'information qu'il donne est de première main (c'est-à-dire « j'ai vu de mes propres yeux »), obtenue de son vivant, et que lorsqu'il ne le dit pas explicitement, peut-être a-t-il seulement eu vent des événements.

Les nombreux problèmes qu'ont posés les deux passages — qui sont pourtant deux des seuls où il se manifeste personnellement — montrent à quel point il est vain d'essayer de déterminer avec précision la durée de vie de notre historien. L'argument logique qui nous paraît le plus fort pour considérer que la période 180–238 coïncide avec celle de sa vie est d'envisager les différents épisodes évoqués comme des moments où Hérodien était autorisé à suivre un empereur, le plaçant ainsi soit dans une position où il fut en état de voir les événements[20], soit de recevoir le témoignage direct d'un de ses contemporains témoin oculaire.

---

[16] CASSOLA 1957a, p. 217. Voir aussi son édition d'Hérodien : *Erodiano, Storia dell'impero romano dopo Marco Aurelio, testo e versione a cura d. F. Cassola*, Florence 1967.

[17] Voir *infra* p. 66 *sq.* CASSOLA 1957a p. 223. Voir également GROSSO 1964 p. 31, p. 35 ; WIDMER 1967 p. 70 *sq.* ; WHITTAKER 1969 I p. xii ; cf. MILLAR 1969, p. 14 *sq.* : « *Herodian composed his elegant, confused and uncomprehending account of the Emperors from (one must presume) his childhood up to 238.* »

[18] Voir *infra* p. 136 *sq.*

[19] C'est-à-dire aller à rebours des propos de SIDEBOTTOM 1997a évoqués en note 10 p. 6.

[20] Par exemple, lorsqu'Hérodien prétend avoir assisté au règne de Commode et aux événements qui ont suivi son assassinat, on peut considérer qu'il se trouvait à Rome à la fin de l'année 192 avant J.-C.

Les différents passages où l'auteur apparaît doivent donc être analysés comme autant de jalons biographiques susceptibles de nous informer un peu plus sur la personne d'Hérodien. De ces passages, on retiendra principalement, en examinant les propos de l'auteur, qu'il a vécu les événements qui ont suivi la mort de Marc Aurèle, a assisté aux jeux de Commode de 192 et aux jeux séculaires de Septime Sévère en 204, et enfin qu'il a travaillé dans l'administration publique et impériale. Étudions à présent ces quelques éléments pouvant témoigner de la présence d'Hérodien.

1.1.3. Les événements vécus par Hérodien

L'ensemble de l'*Histoire de l'Empire* se fonde donc sur le postulat d'un témoignage direct de la part d'Hérodien, même s'il concède également avoir obtenu des informations par ouï-dire ou par la lecture de documents. Il faut dire que rien n'est assuré, car les exemples où l'historien prétend « avoir vu » sont très peu nombreux, mais un certain nombre de passages semble attester d'événements vécus ou de sa présence à tel ou tel endroit. Il aurait ainsi, après le règne de Commode, été le témoin de l'avènement et de l'assassinat de Pertinax, de l'usurpation de Didius Julianus, de la guerre entre les prétendants à l'Empire (Niger, Albinus et Sévère) et assisté à la mise en place du nouvel ordre de la dynastie sévérienne.

Le premier témoignage vraisemblablement direct d'Hérodien concerne les Jeux de 192, auxquels il a assisté et lors desquels il aurait vu l'apparition de Commode au Colisée accoutré en gladiateur. L'auteur dit aussi qu'il découvrit à cette occasion, pour la première fois, des animaux que lui comme ses contemporains n'avaient jusqu'alors vus qu'en images :

> « On avait rassemblé pour lui des animaux du monde entier. Nous admirions notamment alors des créatures que nous n'avions vues qu'en images : venus d'Inde et d'Éthiopie, inconnus auparavant s'il en était, il fit voir aux Romains, en les tuant, toutes sortes d'animaux du sud et du nord de la terre[21]. »

Hérodien fait part ici de l'étonnement et de l'émerveillement ressentis par la foule de spectateurs, dont il faisait partie selon l'usage de la première personne du pluriel. L'indication temporelle τότε incite à dire qu'il a vécu à cette époque. Comme nous l'avons dit un peu plus haut, cette hypothèse corrobore le fait qu'il ait au moins quinze ans à cette époque, et que tout le reste de son récit est un témoignage direct.

---

[21] Hérodien I, 15, 4–5 : τὰ δὲ πανταχόθεν ζῷα ἠθροίζετο αὐτῷ. Τότε γοῦν εἴδομεν ὅσα ἐν γραφαῖς ἐθαυμάζομεν· ἀπό τε γὰρ Ἰνδῶν καὶ Αἰθιόπων, εἴ τι πρότερον ἄγνωστον ἦν, μεσημβρίας τε καὶ τῆς ἀρκτῴας γῆς ζῷα πάντα φονεύων Ῥωμαίοις ἔδειξε.

Un autre passage dans l'œuvre peut constituer un indice de sa présence à Rome au début des années 190 et concerne l'incendie du temple de Vesta. En effet, Hérodien déclare en I, 14, 4–5 :

> « Après que le feu eut entièrement brûlé le temple et tout son voisinage, une grande partie de la ville et de très beaux monuments furent également dévorés par les flammes ; quand le temple de Vesta fut à son tour entièrement consumé par le feu, la statue de Pallas — celle que les Romains vénèrent et gardent cachée depuis qu'elle fut, selon la légende, emportée de Troie — fut dévoilée à la vue de tous. Cette statue, ce fut la première fois, depuis son arrivée de Troie en Italie, que les hommes de notre génération la virent[22]. »

Cette description de l'incendie pendant la crise qui ébranla la préfecture de Cléandre en 189 contient une information intéressante : le Palladium fut vu pour la première fois depuis son transfert légendaire de Troie par Énée. Si Hérodien ne semble pas forcément se compter parmi les Romains qui assistèrent à la chose, selon l'expression οἱ καθ' ἡμᾶς ἄνθρωποι[23], du moins cette expression confirme que les Romains de cette période sont ses contemporains et ont pu lui transmettre directement l'information.

Beaucoup plus tard, c'est surtout le récit concernant les Jeux séculaires (*ludi saeculares*), organisés par Septime Sévère en 204, qui semble attester le plus sûrement la présence d'Hérodien à Rome :

> « Nous avons vu aussi, sous son règne, l'organisation de jeux de toutes sortes dans tous les théâtres à la fois, des cérémonies et des célébrations nocturnes, accomplies à la façon des mystères. Les gens d'alors les appelaient les Jeux séculaires, parce qu'ils avaient entendu dire qu'ils avaient eu lieu il y a trois générations[24]. »

Une fois de plus, la première personne du pluriel, de même que le verbe employé (εἴδομεν), confirment qu'Hérodien se compte parmi les spectateurs et indique ce qu'il a vu. Quoique l'indication temporelle soit vague (ἐπ' αὐτοῦ, « sous <son règne> »), l'identification

---

[22] Hérodien I, 14, 4–5 : Ὅτε καὶ τῆς Ἑστίας τοῦ νεὼ καταφλεχθέντος ὑπὸ τοῦ πυρὸς γυμνωθὲν ὤφθη τὸ τῆς Παλλάδος ἄγαλμα, ὃ σέβουσί τε καὶ κρύπτουσι Ῥωμαῖοι κομισθὲν ἀπὸ Τροίας, ὡς λόγος· ὃ τότε πρῶτον καὶ μετὰ τὴν ἀπ' Ἰλίου ἐς Ἰταλίαν ἄφιξιν εἶδον οἱ καθ' ἡμᾶς ἄνθρωποι.

[23] Il est peut-être plus risqué d'avancer l'argument de la présence physique d'Hérodien à cause d'une prise de distance avec le masculin pluriel οἱ ἄνθρωποι.

[24] Hérodien, III, 8, 10 : Εἴδομεν δὲ ἐπ' αὐτοῦ καὶ θέας τινῶν παντοδαπῶν θεαμάτων ἐν πᾶσι θεάτροις ὁμοῦ, ἱερουργίας τε καὶ παννυχίδας ἐπιτελεσθείσας ἐς μυστηρίων ζῆλον· αἰωνίους δὲ αὐτὰς ἐκάλουν οἱ τότε, ἀκούοντες τριῶν γενεῶν διαδραμουσῶν ἐπιτελεῖσθαι.

des Jeux séculaires ne fait pourtant pas de doute[25], comme le montre l'adjectif αἰωνίους. Il est difficile cependant de comprendre pourquoi Hérodien fait intervenir les jeux à ce moment-là, en rompant, étonnamment, l'ordre chronologique[26].

Après les *ludi saeculares*, pour la période 204–238 en tout cas (c'est-à-dire après le passage en III, 8, 10 et jusqu'à la fin de l'œuvre), les allusions d'Hérodien à son expérience personnelle des événements se limitent à une série de passages où il renvoie à « [son] époque », à « [son] temps » (καθ' ἡμᾶς), ce qui est particulièrement courant chez les historiens[27].

Pour obtenir des renseignements sur la vie d'Hérodien, il faut chercher dans ces indices des éléments qui permettraient de retracer son parcours. Nous pouvons répartir ces références au présent en deux catégories.

D'un côté, les interventions d'Hérodien, quoique peu précises, qui semblent affleurer à son autopsie s'appuient sur une série de preuves matérielles, notamment des monuments commémoratifs érigés à son époque ou encore visibles de son temps et témoignant d'événements passés. Le premier exemple est l'évocation en II, 9, 6 d'une statue érigée par Septime Sévère pour commémorer un présage de son ascension :

> « Il crut voir un grand et noble cheval paré des ornements impériaux, et monté par Pertinax qui le portait au milieu de la voie sacrée. Arrivé à l'entrée du Forum, là où auparavant, du temps de la démocratie, le peuple se réunissait en assemblée, il vit le cheval secouer et faire tomber Pertinax, se glisser sous lui-même resté immobile, le soulever et le transporter sur son dos en toute sécurité et fermement maintenu au milieu du Forum, et éleva Sévère en hauteur pour qu'il soit vu et honoré de tous. Il reste encore à notre époque, à cet endroit-là, une statue en bronze qui témoigne de ce songe[28]. »

---

[25] Quoique pour SIDEBOTTOM 1997a p. 275 l'information fournie par ce passage soit à prendre avec précaution. En effet, les quelques descriptions portant directement sur les Jeux auraient tout aussi bien pu correspondre aux souvenirs qu'avait Hérodien des jeux de 248 (si tant est qu'il les ait connus), ou être inspirées du récit de Dion, qui présente certains détails omis chez notre auteur, à l'instar des événements de décembre 192. À ce sujet, voir BIRLEY 1988 p. 160 : « It is suspicious that Herodian appeals to autopsy just when his text gets closest to that of Cassius Dio ».

[26] Voir *infra* p. 195.

[27] Cf. Plutarque, *Lycurgue*, 21, 4 : τοῖς Λακωνικοῖς ποιήμασιν, ὧν ἔτι καθ' ἡμᾶς ἔνια διεσώζετο (à propos des poèmes Laconiens) ; *Marcellus*, 8, 6, ἄχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς αἰῶνος ; Diodore, *Bibliothèque historique* I, 52, 3, ἕως τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων ; 61, 4 et 66, 4, μέχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς βίου.

[28] Hérodien, II, 9, 5–6 : μέγαν δὲ καὶ γενναῖον ἵππον βασιλικοῖς φαλάροις κεκοσμημένον ᾠήθη βλέπειν φέροντα τὸν Περτίνακα ἐποχούμενον διὰ μέσης τῆς ἐν Ῥώμῃ ἱερᾶς ὁδοῦ. Ἐπεὶ δὲ κατὰ τὴν τῆς ἀγορᾶς

Cette anecdote contient un élément intéressant : la statue du rêve de Sévère se trouve toujours au centre du Forum à l'époque d'Hérodien, même s'il est impossible d'identifier la statue avec certitude[29], ni même de quelle époque en particulier il parle. Cela dit, l'expression ἐς ἡμᾶς laisse à penser qu'Hérodien l'a vue de ses yeux. De même, en III, 4, 3, il évoque une statue commémorant la victoire d'Alexandre le Grand sur Darius, qui, nous dit Hérodien, existe toujours au moment où il écrit :

> « Le trophée et le signe de cette victoire demeurent encore, une ville sur la colline nommée Alexandrie, et une statue en bronze rappelant d'où l'endroit tire son nom[30]. »

Dans le cas de la statue de Pertinax tout comme pour celle se trouvant à « Alexandrie » (c'est-à-dire Alexandrie en Cilicie, ou Issos), on peut voir le monument comme preuve archéologique pour servir d'appui à Hérodien, sans pour autant prouver qu'il y soit bien allé. Notons en effet qu'il n'y a pas de première personne dans cet extrait, mais la présence d'un νῦν pour renvoyer à la période contemporaine d'Hérodien, que ce soit sous Sévère ou au moment de l'écriture[31]. La nuance est importante. Hérodien parle de façon suffisamment ambiguë pour qu'on puisse douter de l'autopsie, mais présente toutefois une preuve matérielle à l'événement dont on ne peut douter. Il ne dit pas « j'ai vu », il dit « on peut voir à mon époque ». Ce problème nécessite une clarification : les expressions temporelles renvoyant « au temps » d'Hérodien (ἐς ou καθ' ἡμᾶς) ne veulent pas forcément dire « de nos jours » ou « aujourd'hui ». En effet, le sens d'une expression comme « de mon temps » a en réalité un

---

ἀρχὴν ἐγένετο ἔνθα ἐπὶ τῆς δημοκρατίας πρότερον ὁ δῆμος συνιὼν ἐκκλησίαζεν ᾠήθη τὸν ἵππον ἀποσείσασθαι μὲν τὸν Περτίνακα καὶ ῥῖψαι αὐτῷ δὲ ἄλλως ἐστῶτι ὑποδῦναί τε αὐτὸν καὶ ἀράμενον ἐπὶ τοῖς νώτοις φέρειν τε ἀσφαλῶς καὶ στῆναι βεβαίως ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς μέσης ἐς ὕψος ἄραντα τὸν Σεβῆρον ὡς ὑπὸ πάντων ὁρᾶσθαί τε καὶ τιμᾶσθαι. Μένει δὲ καὶ ἐς ἡμᾶς ἐν ἐκείνῳ τῷ χωρίῳ ἡ τοῦ ὀνείρατος εἰκὼν μεγίστη, χαλκοῦ πεποιημένη. Dion l'évoque également en LXXV, 3.

[29] Il a été dit que le « Regisole », statue équestre du IIe s. qui se trouvait à Pavie et fut détruite en 1796, était potentiellement lié à la statue en question. Voir BALTY 1972 p. 639 ; BULLOUGH, 1991, p. 42. BOVINI 1963. Les statues équestres étaient d'importance à Rome : cf. d'autres statues, comme celle de Clélie (cf. Plutarque, *Publicola*, 19, 10).

[30] Hérodien, III, 4, 3 : Μένει δὲ ἔτι νῦν τρόπαιον καὶ δεῖγμα τῆς νίκης ἐκείνης, πόλις ἐπὶ τοῦ λόφου Ἀλεξάνδρεια καλουμένη, ἄγαλμά τε χαλκοῦν οὗ τὴν προσηγορίαν ὁ τόπος φέρει.

[31] Qui sont peut-être une seule et même époque : voir *infra* p. 301 *sq.*

sens beaucoup plus vaste, et cela peut traduire d'avec l'époque de l'écriture un peu d'éloignement[32].

La description de la statue du Colosse qui se trouvait devant l'Amphithéâtre flavien peut également témoigner de la présence d'Hérodien à Rome, car notre historien sait ce que Commode en avait fait : « Il fit couper la tête de la grande statue du Colosse, que les Romains vénéraient comme une représentation du soleil, et y fit installer la sienne[33]. » Néron avait fait construire cette statue à son image, mais n'était pas allé jusqu'à lui donner son nom. On trouve chez notre historien l'évocation d'une autre statue : « Il fit également ériger des statues de lui dans toute la ville, celle faisant face au Sénat tenant un arc tendu entre ses mains : il voulait que même les images de lui inspirassent la peur[34]. » Cette statue, placée devant la Curie, fut l'instrument d'une habile réponse du Sénat : « Ayant fait retirer cette sculpture après la mort de l'empereur, le Sénat fit installer une statue de la Liberté[35]. » Cet exemple semble montrer qu'Hérodien avait vu le changement de statue.

De manière générale, l'évocation d'œuvres d'art est un bon moyen d'évoquer ce qu'il a vu[36], et donc de montrer sa présence, comme on peut encore le voir en IV, 8, 2 :

> « Il y a même des endroits où nous avons vu des images dignes de risée, représentant sur un seul corps et figurant sous un même visage les deux faces d'Alexandre et d'Antonin[37]. »

Hérodien affirme qu'il a vu les portraits bifaces d'un Caracalla représenté en Alexandre. L'emploi du verbe de perception εἴδομεν à la première personne du pluriel l'indique

---

[32] Cf. Plutarque, qui dans *Flaminius*, 12, 13 dit « Néron de nos jours » (Νέρων αὖθις καθ' ἡμᾶς), quand le texte ne fut pas composé avant le début du IIe siècle. De même Plutarque, *Alexandre* 9, 3 : ἔτι δὲ καὶ καθ' ἡμᾶς ἐδείκνυτο où le décalage est marqué par l'usage d'un temps du passé avec καθ' ἡμᾶς (« on voyait de mon temps »).

[33] Hérodien I, 15, 9 : Τοῦ δὲ μεγίστου ἀγάλματος κολοσσιαίου, ὅπερ σέβουσι Ῥωμαῖοι εἰκόνα φέρον ἡλίου, τὴν κεφαλὴν ἀποτεμὼν ἱδρύσατο τὴν ἑαυτοῦ.

[34] Hérodien I, 14, 9 : Ἔστησε δὲ καὶ ἀνδριάντας αὐτοῦ κατὰ πᾶσαν τὴν πόλιν ἀλλὰ μὴν καὶ ἀντικρὺ τοῦ τῆς συγκλήτου συνεδρίου τόξον διηγκυλημένον· ἐβούλετο γὰρ δὴ καὶ τὰς εἰκόνας αὐτοῦ φόβον ἀπειλεῖν.

[35] Hérodien I, 15, 1 : Τὸν μὲν οὖν ἀνδριάντα μετὰ τὴν ἐκείνου τελευτὴν καθελοῦσα ἡ σύγκλητος Ἐλευθερίας εἰκόνα ἵδρυσεν

[36] Les sources artistiques, autres que littéraires, constituent une des sources importantes d'Hérodien : voir *infra* p. 136 *sq*. et SIDEBOTTOM 1997b p. 2786.

[37] Hérodien IV, 8, 2 : Ἔσθ' ὅπου δὲ καὶ χλεύης εἴδομεν ἀξίας εἰκόνας, ἐν γραφαῖς ἑνὸς σώματος ὑπὸ περιφερείᾳ κεφαλῆς μιᾶς ὄψεις ἡμιτόμους δύο, Ἀλεξάνδρου τε καὶ Ἀντωνίνου.

clairement, même si le vague ὅπου n'apporte pas d'information spatio-temporelle et rend la localisation d'Hérodien, à cette époque, difficilement identifiable.

En III, 1, 5, il évoque la cité de Byzance comme la plus grande cité de Thrace et de la Propontide. Hérodien semble connaître la région lorsqu'il décrit ce que voit le visiteur en arrivant[38] :

> « La cité était enceinte d'une solide et grande muraille, construite en briques de pierres meulières taillées en carré, si bien jointes et soudées que personne ne pensait que l'ouvrage était fait de plusieurs blocs, mais tout entier d'un seul. Les ruines et les débris de la muraille, qui subsistent encore aujourd'hui, provoquent l'admiration de qui les voit et pour l'habileté de ceux qui en ont posé les fondements, et pour la valeur des hommes qui l'ont ultérieurement fait tomber[39]. »

Hérodien nous livre ici la description de la muraille, une description très détaillée qui suit le mouvement du regard, qui voit, de loin, les murs dans leur globalité, puis se rapproche et regarde le détail des pierres, ce qui produit des réflexions admiratives… C'est un procédé stéréotypé mais fréquent chez les historiens que de signaler les traces, les vestiges, les témoignages de faits passés encore visibles à leur époque, comme une autopsie rétrospective fondée sur des « preuves » archéologiques[40].

Tous ces exemples montrent que non seulement Hérodien pratique l'autopsie (il « a vu de ses propres yeux »), mais il invite également son lecteur à en faire de même, à faire appel à son *opsis*, pour corroborer la validité des preuves qu'il lui fournit. C'est que les preuves

---

[38] Hérodien III, 1, 7 : « Même pour celui qui voit les murs et les vestiges encore aujourd'hui » (ἔτι γοῦν καὶ νῦν τὰ μένοντα αὐτοῦ ἐρείπια καὶ λείψανα ἰδόντι).

[39] Hérodien III, 1, 6 : Περιτετείχιστό τε γενναίῳ τε καὶ μεγίστῳ ἡ πόλις τείχει, πεποιημένῳ μυλίτου λίθου ἐς τετράγωνον εἰργασμένου, τοσαύτῃ τε συναφείᾳ καὶ κολλήσει ὡς μηδένα οἴεσθαι τὸ ἔργον σύνθετον, ἑνὸς δὲ λίθου πᾶν πεποιῆσθαι. Ἔτι γοῦν καὶ νῦν τὰ μένοντα αὐτοῦ ἐρείπια καὶ λείψανα ἰδόντι θαυμάζειν ἔστι καὶ τὴν τέχνην τῶν τὴν ἀρχὴν κατασκευασάντων καὶ τὴν ἀρετὴν τῶν ὕστερον καθηρηκότων.

[40] Plutarque pratique beaucoup ce type d'administration de preuves archéologiques toujours existantes, comme les lois de Solon, conservées sur des supports de bois au Prytanée (*Solon,* 25, 1 : κατεγράφησαν εἰς ξυλίνους ἄξονας ἐν πλαισίοις περιέχουσι στρεφομένους, ὧν ἔτι καθ' ἡμᾶς ἐν Πρυτανείῳ λείψανα μικρὰ διεσώζετο) ; une statue de Thémistocle dans le temple d'Artémis (*Thémistocle*, 22, 3 : ἔκειτο δὲ καὶ τοῦ Θεμιστοκλέους εἰκόνιον ἐν τῷ ναῷ τῆς Ἀριστοβούλης ἔτι καθ' ἡμᾶς) ; des trépieds comme monuments de la victoire d'Aristide, décrits par Démétrios de Phalère et qui existent toujours quand écrit Plutarque (*Aristide*, 1, 3) ; la statue de Pallas à Athènes (*Nicias*, 3, 3) ; Diodore I, 63 5 à propos des pyramides (διεληλυθότων εἰς τὸν καθ' ἡμᾶς βίον). Cf. également *Denys* I, 14, 3 ; I, 49, 3 *sq.* ; I, 32, 1–2 et 4–5 ; I, 79, 8 ; I, 64, 5 ; voir FROMENTIN 1998, p. 57–60.

monumentales ou iconographiques sont généralement exposées et accessibles à tous, qu'elles se trouvent à Rome ou dans d'autres régions.

D'autre part Hérodien présente des preuves immatérielles, pour confirmer la permanence, sur le temps long, de comportements observés dans le passé et qui sont toujours d'actualité[41]. Là encore pas de renvoi à l'autopsie, mais manifestement l'historien connaît intimement ce dont il parle pour l'avoir vécu. On peut aussi considérer qu'il fait état de son expérience personnelle lorsqu'il dépeint le comportement des villes grecques sous le règne de Sévère :

> « Cet état de rivalité et de jalousie s'est poursuivi dans les cités florissant à notre époque[42]. »

À « son époque », les villes grecques florissantes ont le même travers que les villes grecques sous Sévère[43]. Il y a ici un décalage puisque Hérodien considère le temps de Sévère comme une époque différente de la sienne, mais cela peut être l'indice qu'il fait référence à la période où il écrit. Cela souligne le rapprochement avec le public immédiat d'Hérodien, et marque une certaine continuité dans le portrait civilisationnel du début du III^e^ siècle.

Quoique peu précises, les évocations du type οἱ καθ'ἡμᾶς, οἱ τότε, nous permettent de retracer approximativement les déplacements d'Hérodien et d'envisager, si on accepte le principe de l'autopsie, qu'il est là où il voit l'événement se dérouler. Néanmoins, notamment à partir du règne de Macrin, il est de plus en plus difficile, au fil du récit, de trouver des indices pouvant impliquer sa présence à un endroit particulier, même si on peut toujours

---

[41] Par exemple, les écrits de Marc Aurèle sont également présentés comme un patrimoine immatériel, Hérodien, I, 2, 3 : « Personne, ni Romain ni Grec, ne le surpassait : tout ce qui est parvenu jusqu'à nous, soit prononcé, soit écrit par lui, le prouve » (Μηδενὸς μήτε Ῥωμαίων μήτε Ἑλλήνων ἀπολείπεσθαι· δηλοῖ δὲ ὅσα καὶ ἐς ἡμᾶς ἦλθεν ἢ λεχθέντα πρὸς αὐτοῦ ἢ γραφέντα). Voir *infra* p. 20.

[42] Hérodien, III, 2, 8 : Τὸ δὲ πάθος τοῦτο τοῦ ζήλου καὶ φθόνου μετῆλθεν ἐς τὰς καθ' ἡμᾶς ἀκμαζούσας πόλεις.

[43] SIDEBOTTOM 1997b p. 2803 : « For Herodian the Greeks had lost any political autonomy a long time ago. Their long-standing indulgence in inter-city feuding had weakened them, and led first to Macedonian domination, then to Roman enslavement (3.2.7–10 ; cf. 7.7.5) ». Les chicaneries grecques et tentatives hégémoniques diverses caractéristiques du IVe siècle et de la période hellénistique semblent pourtant bien loin à l'époque impériale d'après Plutarque, *Des oracles de la Pythie*, 28, « Je me réjouis et me félicite de cette tranquillité qui est nôtre, car il règne partout une grande paix et un grand calme ; toute guerre a cessé ; on ne voit plus d'émigrations ni de révoltes, plus de tyrannies, plus de ces autres maladies et fléaux endémiques de la Grèce. »

élucubrer, comme nous le verrons lorsque nous étudierons les reconstitutions qui ont été faites de la vie d'Hérodien.

1.1.4. Statut social et fonctions d'Hérodien

Si une datation précise de la vie d'Hérodien et de son parcours semble un objectif inatteignable, la connaissance de la situation sociale de notre historien est tout aussi limitée. Il ne dit rien ni sur sa famille ni sur le milieu dans lequel il a grandi ou dans lequel il évolue. Une des seules certitudes le concernant réside dans le fait qu'il ait fait partie de l'administration, ce qu'il déclare en I, 2, 5 dans le passage que nous avons cité précédemment : « il y en a même quelques-uns auxquels j'ai moi-même participé quand je servais dans l'administration impériale ou publique[44]. » Ce passage constitue la seule occurrence dans tout le texte d'Hérodien où celui-ci donne une indication directe sur sa vie personnelle et sur le rôle qu'il a pu jouer dans la vie publique. L'expression ἐν βασιλικαῖς ἢ δημοσίαις ὑπηρεσίαις, autrefois comprise comme une antithèse[45] — jusqu'à ce que H.-G. Pflaum[46] démontre que l'expression devrait se comprendre comme l'expression latine *Caesareis et publicis officiis,* dont le sens est lui bien connu —, nous indique qu'Hérodien était mêlé aux affaires du Prince (βασιλικός) et de l'État (δημόσιος)[47]. Il est cependant impossible de dire exactement en quoi consistaient ses fonctions, ou si même il a pu revêtir une magistrature. Si l'on examine la signification du mot ὑπηρεσία et ses autres emplois[48] chez Hérodien, on constate qu'il

---

[44] Hérodien I, 2, 5 : Ἔστι δ' ὧν καὶ πείρᾳ μετέσχον ἐν βασιλικαῖς ἢ δημοσίαις ὑπηρεσίαις γενόμενος.

[45] Certains manuscrits proposent en effet d'émender ἤ en καὶ. Voir notamment CASSOLA 1957 p. 216 : « *fu per un certo periodo al servizio dell'imperatore, per un altro al servizio di autorità municipali* ». GROSSO 1964 p. 32 *sq.* a fait remarquer que le mot ἢ n'est pas nécessairement porteur d'une alternative, citant un passage du livre III à propos de Caracalla et de Géta.

[46] PFLAUM, « rec. Hohl, *Kaiser Commodus* », *RÉL* 32, 1954, p. 450.

[47] Voir ALFÖLDY 1971a p. 206 et p. 227 note 92. Voir également WHITTAKER 1969 I p. xix et xxii *sq.* et p. 11 note 3 qui entend δημοσία ὑπηρεσία comme un service avec *aerarium* et βασιλικὴ ὑπηρεσία comme la position d'un appariteur ; *ibid* p. xxiv : « En tant qu'appariteur, Hérodien pouvait avoir accès à des documents sénatoriaux, voyager dans les provinces, expérimenter la vie de palais et partager les intérêts de la classe moyenne des familles sénatoriales et équestres de la capitale ».

[48] Pour ne citer des exemples que dans les premiers livres : Hérodien I, 4 : ὑπηρετούσης ἐξουσίας ; II, 5 : τῇ βασιλείῳ ὑπηρεσίᾳ ; II, 8 : ὑπηρέτας ; II, 10 : ὑπηρέται ; ὑπηρέτας ; II, 11 : ὑπηρετοῦσι Ῥωμαίοις ; III, 5, 11, 12 : τῇ ὑπηρεσίᾳ ; III, 13 : τοιαύταις ὑπηρεσίαις ; III, 15 : ὑπηρεσίαν, etc. Dans le livre II, les ὑπηρέτας sont désignés péjorativement comme responsables de la corruption de Commode.

exprime une position subalterne[49]. Il évoque par ailleurs les βασίλειος ὑπηρεσία et ὑπηρεσία κοινή pour désigner et distinguer le service impérial selon qu'il s'agit de la sphère privée de l'empereur ou si cela engage l'État, selon la même dichotomie δημόσιος/*publicus* et ἴδια pour distinguer le public du privé ou l'État des particuliers[50]. En I, 15, 2, λουτρὸν δημόσιον désigne ainsi les « bains publics » offerts au peuple par Cléandre. Plus évident encore est l'emploi de τῶν δημοσίων en II, 7, 1 pour désigner les affaires publiques délaissées par Julianus, correspondant ainsi au latin *res publica(e).* On retrouve même, sous forme adverbiale, le terme δημοσίᾳ correspondant au latin *publice*[51]. L'office d'Hérodien est donc difficilement identifiable tant le terme employé est vague et peut renvoyer à une multitude de fonctions administratives voire militaires — même si des hypothèses ont pu être émises par les érudits. On peut néanmoins avancer qu'il a sûrement été proche du pouvoir ou du moins qu'il a eu un rôle à jouer à la cour.

1.1.5. Culture et *paideia* d'Hérodien

Les autres passages où l'on peut percevoir la figure d'Hérodien ne donnent pas d'information directement biographique, mais permettent tout de même de faire certaines déductions sur sa culture et sa *paideia*. Cette question n'est pas des plus évidentes à régler, car les passages à la première personne où il évoque, notamment, son travail d'historien ou de collecte d'informations (εὕρομεν, παρειλήφαμεν…), ne nous donnent que des indices de sa formation. Les propos du prologue sont également une revendication de cette *paideia* qui peut sembler paradoxale. Si dans un premier temps, avec la mention d'une « gloire éternelle pour leur éducation » (παιδείας κλέος ἀίδιον μνώμενοι, I, 1, 1), Hérodien suggère, sous couvert d'une critique apparente, que les historiens se revendiquent tous d'une *paideia*, cela révèle surtout, en filigrane, que notre historien participe lui aussi à cette revendication — l'évocation d'un terme comme κλέος, terme que l'on peut faire remonter à Homère, renvoyant nécessairement à une connaissance, aussi limitée soit-elle, de ce que transmet à chacun la

[49] Les postes tels que le consulat, le gouvernement de province, la préfecture du prétoire, les commandements ou autres fonctions sénatoriales et équestres sont appelés dans les écrits d'Hérodien ἀρχή (I, 12, 3 ; I, 16, 3 ; II, 3, 4 ; II, 7, 4 ; IV, 1, 3 etc ; voir également le terme ἄρχοντες pour désigner des magistrats : V, 5, 7), ἐξουσία (I, 9, 1 ; I, 9, 10 ; II, 9, 2 ; III, 8, 2, etc) , ἡγεμονία (II, 9, 8 ; III, 8, 2 ; VI, 7, 2 ; VII, 5, 2 ; VII, 9, 3), πρᾶξις (V, 5, 10 ; VII, 5, 2 ; VII, 5, 5 ; VIII, 7, 4), etc.

[50] Cf. I, 14, 3, où τὰ δημόσια désigne la ruine publique consécutive à la destruction du temple de la Paix.

[51] Hérodien I, 12, 3 ; I, 14, 7. Cf. également II, 4, 7 (κοινὰ καὶ δημόσια τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς pour désigner des biens publics) ; II, 9, 4 ; IV, 1, 5 ; etc. Voir ALFÖLDY 1971a p. 229 note 100. Δημοσία ὑπηρεσία ne désigne pas toujours les offices publics d'après WHITTAKER 1969 I p. xxii–xxiii.

paideia[52]. D'autre part, lorsqu'il prétend s'adresser à ses contemporains mais aussi aux générations futures[53], cela ne fait que confirmer que notre historien, qui respecte ici les normes du genre, sur lesquelles nous reviendrons[54], s'inscrit dans une tradition dont il a lui-même reçu l'enseignement.

Ainsi, même si son milieu social et son parcours de formation nous sont inconnus, Hérodien est manifestement un lettré — un *pepaideuménos*, comme on disait sous la Seconde Sophistique. La formation d'Hérodien est manifeste à la fois dans sa prose mais aussi dans le témoignage de ses lectures ou de sa culture. Il n'y a pas de raison de douter de sa sincérité lorsqu'il dit avoir beaucoup lu. Si Hérodien écrit dans un style qui n'est pas particulièrement soigné et qui est assez synthétique, son texte abonde en éléments rhétoriques qui permettent d'affirmer tout d'abord qu'il a appris à écrire à l'école du ῥήτωρ, et ensuite qu'il fait montre, dans son œuvre, de sa formation intellectuelle.

Pour aborder le style, il faut évoquer, pour commencer, le niveau de la langue d'écriture : Hérodien emploie une langue attique mais pas forcément atticisante. Cette langue reste tout à fait courante[55], et même les traits de langue propres à l'attique sont tout à fait consensuels[56].

---

[52] D'après SIDEBOTTOM 1997b p. 2779 cela est caractéristique de la Seconde Sophistique : « It was *de rigueur* for a philosopher » (note 24) ; voir également SIDEBOTTOM, *Studies on Dio Chrysostome On Kingship* (Oxford 1990), p. 16 pour qui le ton volontairement corrosif du travail de l'historien dans le prologue d'Hérodien semble correspondre à cette stratégie : « Again, at 1.1.1 most historians aim to give ἡδύ, while at 1.1.3. Herodian merely talks of his work being οὐκ ἀτερπῆ. ». La litote cache peut-être une fausse modestie.

[53] Hérodien, I, 1, 3. SIDEBOTTOM 1997b p. 2779 : « The certainty that future generations will read one's history is yet another implicit claim to *paideia* ».

[54] Voir *infra* p. 161.

[55] SIDEBOTTOM 1997b relevait déjà la nécessité d'une analyse de la langue et du style d'Hérodien. Cf. LUCARINI 2017.

[56] De manière générale Hérodien emploie des sens de mots spécifiquement attiques (par ex. πολίτης au sens athénien de « concitoyen » – normalement συμπολίτης, cf. III, 10, 6, πολίτην ἑαυτοῦ (Λίβυς γὰρ κἀκεῖνος ἦν) : « concitoyen/compatriote [de Sévère] »), respecte le rôle de l'optatif, etc. En revanche il emploie de manière interchangeable les doubles -ττ- ou les doubles -σσ- (I, 6, 9 : ἀντικαταλλάσσονται ; III, 7, 7 : δισσά ; θάλασσα : 9 occurrences ; φυλάσσω : 4 occurrences ; τεσσαρεσκαίδεκα, 4 occurrences, etc). Exemple de déclinaison attique : νεώς, génitif singulier de ναός : I, 7, 6 ; III, 13, 4 ; VIII, 4, 7 ; génitif pluriel νεῶν : IV, 4, 7 ; nominatif singulier νεώς : IV, 13, 3 ; V, 3, 4 ; V, 6, 3 ; accusatif pluriel νεώς en VII, 3, 6. Νεώς, le génitif de ναῦς en I, 11, 3 et 4 ; génitif pluriel νεῶν en VII, 1, 7 ; VII, 4, 2 et 4. Mais on a aussi une forme ionienne νηῶν au livre VIII, 5, 5, sans explication. On peut se demander dans quelle mesure la traduction manuscrite y est pour quelque chose.

Si Hérodien emploie parfois des formes et des tournures classiques, ou en tout cas issues de l'attique tel qu'il était parlé par Démosthène ou Lysias, et parfois non, c'est que la langue a de grandes chances d'être en partie factice, ou en tout cas plus élaborée que dans un registre oral, comme il est tout à fait courant dans les textes littéraires[57]. Le souci linguistique de n'employer que la langue classique — un des traits de la Seconde Sophistique — ne semble donc pas aussi important que chez Dion. Cela peut vouloir dire que notre homme a certes reçu une éducation, mais pas aussi importante que celle d'un sénateur. S'il n'a pas une prose d'art, n'a pas un style périodique, mais demeure assez simple avec l'usage de la langue littéraire, cela va de pair avec la formation qu'il a reçue.

Hérodien a lu et étudié les auteurs anciens, et connaît les genres littéraires définis à la période impériale et après la second Sophistique : de la prose (philosophie, historiographie, éloquence attique) et de la poésie, comme notre historien le dit lui-même[58]. Si on examine ses propos, on peut retrouver dans plusieurs passages des références implicites à ces lectures. Elles transparaissent dans les nombreuses expressions et verbes de parole à la troisième personne du pluriel (φασι(ν), λέγουσι(ν), etc.[59]). Ces expressions témoignent assurément de la *paideia,* en ce qu'elles témoignent de la culture lettrée d'Hérodien, mais aussi de ses sources et modèles. Nous reverrons cette question dans un chapitre consacré, car il convient de distinguer la recherche de preuves de sa *paideia* de celle de son information en tant qu'historien et de son travail préparatoire (autrement dit de ses sources et de ses modèles). Ce que nous pouvons affirmer ici, c'est qu'il est impossible *a priori* de nier qu'il ait lu, par exemple, les écrits de Marc Aurèle[60] :

---

[57] Cf. MEILLET, 1930, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, « Partie II, les langues littéraires », et notamment « Chapitre VI : Maintien du grec dans l'Empire romain », p. 303 *sq*.

[58] Cf. Hérodien II, 15, 6 : πολλοὶ συγγράφεῖς καὶ ποιηταὶ.

[59] Ces lectures peuvent être de première main mais aussi obtenues de seconde main, ou peuvent indiquer qu'il ne cite que de mémoire – en tous cas elles ne contiennent pas de références aux sources d'où il tire ses connaissances. Cf. WHITTAKER 1969 I, p. lxii–lxiii; SIDEBOTTOM, 1997b p. 2786 note 54 : « These 'sources' could be oral or literary, or may not exist : it may mean no more than 'this is the sort of things people say'. […] Yet some of these statements probably come from literary sources: for example, the antiquarian information. Baaz, op. cit. 11–15, argued that all the antiquarian information came from the non-extant Verrius Flaccus. ». Cf. GONZÁLEZ-COBOS–GONZÁLEZ-COBOS 1986 p. 367–381.

[60] Hérodien, I, 2, 3 : « Personne, ni Romain ni Grec, ne le surpassait : tout ce qui est parvenu jusqu'à nous, soit prononcé, soit écrit par lui, le prouve » (Μηδενὸς μήτε Ῥωμαίων μήτε Ἑλλήνων ἀπολείπεσθαι· δηλοῖ δὲ ὅσα καὶ ἐς ἡμᾶς ἦλθεν ἢ λεχθέντα πρὸς αὐτοῦ ἢ γραφέντα).

> « Personne, ni Romain ni Grec, ne le surpassait : tout ce qui est parvenu jusqu'à nous, soit dit soit écrit par lui, le prouve[61]. »

Cette phrase, et notamment le Nous (ἡμᾶς), peut s'interpréter de plusieurs façons. Les *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle, que désigne ici le participe aoriste passif γραφέντα, étaient sans doute en circulation à l'époque où écrit Hérodien[62]. Si rien ne permet d'affirmer qu'il les a lui-même lues — il n'en a peut-être eu qu'une connaissance indirecte et partielle — nous préférons voir, dans ce « Nous », un Nous de modestie. En ce cas, Hérodien aura non seulement lu cette œuvre, mais il aura pu juger par lui-même que la vie vécue par l'empereur avait été conforme à ses principes philosophiques — hypothèse qui est plausible si l'on fait naître Hérodien au moins au début des années 170. Notre historien a également lu, semble-t-il, l'autobiographie de Septime Sévère, et de nombreux autres ouvrages[63].

Les descriptions stéréotypées témoignent aussi d'une écriture influencée par la *paideia* : elles correspondent peu ou prou aux différents domaines descriptifs établis dans les manuels d'exercices rhétoriques, ou *progymnasmata*. En effet, dans la liste des *ekphraseis* données par Aelius Théon par exemple, on retrouve de nombreux sujets exploités par Hérodien : portraits (προσώπων), objets ou faits (πραγμάτων), lieux (τόπων) et temps (χρόνων)[64]. Par exemple, dans sa description des Alpes, à deux reprises dans le texte, la première au livre II, la seconde au livre VIII, les Alpes sont comparées — nécessairement — à de hautes montagnes :

> « Ce sont de très grandes montagnes, sans équivalent ailleurs sur terre à notre époque, et elles se tiennent en forme de remparts et elles protègent l'Italie »

> « Ils se dirigèrent vers les Alpes, très haute chaîne de montagnes que la nature a élevée comme un rempart pour l'Italie, dont la hauteur dépasse les nuages, qui est si étendue que, séparant toute l'Italie de part en part, elle

---

[61] Hérodien, I, 2, 3 : Μηδενὸς μήτε Ῥωμαίων μήτε Ἑλλήνων ἀπολείπεσθαι· δηλοῖ δὲ ὅσα καὶ ἐς ἡμᾶς ἦλθεν ἢ λεχθέντα πρὸς αὐτοῦ ἢ γραφέντα.

[62] Il est difficile cependant d'établir avec certitude ce qui des *Écrits pour lui-même* (Τὰ εἰς ἑαυτόν) était en circulation à l'époque d'Hérodien. Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2786 note 55 : « The attempt by J. Zürcher, 'Commodus. Ein Beitrag zur Kritik der Historien Herodians', *Untersuchungen zur Römischen Kaisergeschichte*, vol. I (1868), 230–231, to detect traces of Marcus '*Meditations*' in Herodian has not convinced. » WHITTAKER 1969 I, p. lxiv, note 1.

[63] Hérodien II, 9, 4. Voir *infra* p. 206.

[64] Aelius Théon, *Progymnasmata*, 118, 6, 7 : « On a des descriptions de personnes, de faits, de lieux et de temps » (γίνεται δὲ ἔκφρασις προσώπων τε καὶ πραγμάτων καὶ τόπων καὶ χρόνων). Trad. Patillon.

descend à droite de l'Italie dans la mer Tyrrhénienne et à gauche dans le Golfe de Ionie[65]. »

Certes la description est beaucoup plus détaillée au livre VIII, mais on retrouve les mêmes motifs (hauteur, étendue, l'idée qu'elles constituent un rempart), ce qui est caractéristique — voire topique — des descriptions de montagnes. Nous ne disons pas ici qu'Hérodien ait forcément copié des sources ou des modèles d'auteurs qui évoquent les Alpes, mais nous voyons là cet exemple comme une réminiscence des exercices d'école, qui a pu influencer — même inconsciemment — la composition du passage.

Tous ces éléments, il nous semble, confirment qu'Hérodien est éduqué et formé à la composition littéraire. On pourrait continuer à citer des exemples tant le texte d'Hérodien en regorge, et nous le ferons dans la partie concernant les modèles littéraires. On peut tout de même dire qu'il a suivi l'enseignement du ῥήτωρ et manifeste la *paideia* dans son écriture et dans sa façon de présenter les choses. Le fait même d'entreprendre d'écrire l'histoire est un témoin de cette formation rhétorique. Dans ses réflexions politiques, Hérodien apparaît bien comme un élève intéressé par la philosophie politique, comme le montrent des passages topiques : la comparaison du *kubernetès* dans le dernier discours de Marc Aurèle (I, 4, 3) est un cliché de la littérature philosophique[66] (inspiré de Xénophon[67]) ou encore l'inclination pour les narrations de type mythologique, qui est également une préconisation des manuels de rhétorique[68].

---

[65] Hérodien II, 11, 8 (Μέγιστα ἐκεῖνα ὄρη, καὶ οἷα οὐκ ἄλλα ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς γῇ,ἐν τείχους σχήματι περίκειται καὶ προβέβληται Ἰταλίας) et VIII, 1, 5 (ἐπὶ τὰς Ἄλπεις ἠπείγοντο, ἅπερ ὄρη ὑπερμήκη ὥσπερ τεῖχος Ἰταλίας ἡ φύσις ἤγειρεν, ὑπερνεφῆ μὲν τὸ ὕψος, ἐπιμηκέστατα δέ, ὡς πᾶσαν Ἰταλίαν διειληφότα καθήκειν ἐν μὲν τοῖς δεξιοῖς Ἰταλίας μέρεσιν ἐς τὸ Τυρρηναῖον πέλαγος, ἐν δὲ τοῖς λαιοῖς ἐς τὸν Ἰόνιον κόλπον).

[66] L'association entre pouvoir politique et navigation se retrouve dans de nombreux textes philosophiques (cf. Platon, *République* VI, 488b ; *Politique* 297e) mais nous vient d'Eschyle (*Suppliantes* v. 345, *Sept contre Thèbes*, v. 2–3 etc.) : Platon le cite en *Euthydème* 291d.

[67] Le discours est inspiré, dit-on, du dernier discours de Cyrus, *Cyropédie* VIII, 7 *sq*. Selon WHITTAKER 1969 I. p. liv, les dangers de la corruption pour un jeune hériter contient des citations du discours de Micipsa qui se trouve dans la *Guerre de Jugurtha* de Salluste, lui-même inspiré de Xénophon. Le discours aurait été populaire pendant la période sévérienne (*Vie de Sévère* XXII, 10).

[68] Les *Progymnasmata* d'Aelius Théon présentent en effet de bons exemples de narration de type mythologique : *République* de Platon (« l'anneau de Gygès », II, 359b–360a) ou *Sur l'ambassade* de Démosthène (« les jeux Olympiques », §192–195).

Pour terminer sur cette question, sa formation intellectuelle est évidente dans les passages « civilisationnels », qui répondent aussi au *progymnastmata*[69]. Nous n'évoquerons que quelques exemples pour montrer qu'Hérodien traite ces sujets en accord avec les préconisations de sa formation.

Hérodien se donne à plusieurs reprises à voir comme une personne qui connaît les traditions romaines : il connaît aussi bien les mythes et personnages historiques grecs que latins[70], surtout lorsque les légendes concernent les deux aires d'influence, comme on peut le voir dans le passage suivant, qui concerne le mythe du bétyle de Pessinonte et les origines des Mégalésies :

> « Cependant nous avons lu dans d'autres sources (παρ' ἑτέροις εὕρομεν) une version selon laquelle il y avait là une guerre opposant Ilos le Phrygien à Tantale le Lydien — déclenchée pour des questions de territoire selon les uns, par le rapt de Ganymède selon les autres[71]. »

L'expression παρ' ἑτέροις εὕρομεν indique qu'outre les informations qu'Hérodien a trouvées lors de ses lectures, le passage cité peut également provenir de ses connaissances personnelles, qu'il possède grâce à l'éducation et à la culture que tout Romain ou Grec apprend lors de sa formation intellectuelle. Lors de ces passages, que l'on peut voir comme des pastilles informatives concernant les mythes, les rites ou les traditions, Hérodien évoque les croyances des Romains, comme en I, 14, 4–5 lorsqu'il évoque le Palladium, que « les Romains vénèrent et cachent » (τὸ τῆς Παλλάδος ἄγαλμα, ὃ σέβουσί τε καὶ κρύπτουσι Ῥωμαῖοι) ou en I, 15, 9, où Hérodien évoque la statue du Colosse que Néron avait fait

---

[69] Aelius Théon (*Progymnasmata*, 118, 6, 7) fait entrer les passages civilisationnels dans les descriptions (*ekphraseis*) de faits (πραγμάτων), mais aussi de temps (χρόνων) : il cite explicitement les descriptions de fêtes, ce que ne manque pas de faire Hérodien (cf. les *Hilaria*).

[70] Un simple relevé de ces passages permet d'en rendre compte : I, 3, 2 (Antigone, Denys, Ptolémée, Alexandre – également cité en III, 4, 3, IV, 8, 1, V, 7, 3 et VI, 2, 2) ; I, 11, 2 (Ilos, Tantale et Ganymède) ; II, 3, 3–4 (Énée et Anchise) ; III, 4, 3 (Darius et Cyrus, aussi en VI, 2, 2) ; IV, 5, 5 (Romulus) ; IV, 8, 4 (Achille et Patrocle) ; IV, 9, 3 (Jocaste) ; V, 6, 4 (Didon)… Voir *infra* p. 175. Pour SIDEBOTTOM 1997b p. 2804 note 151 Hérodien, bien qu'il utilise des mythes grecs, des figures classiques, semble tout de même plus intéressé par les figures de la Rome républicaine et impériale (Auguste, I, 1, 4 ; III, 7, 8 ; VI, 2, 4 ; Néron et Domitien, I, 3, 4 ; IV, 5, 6 ; César, Pompée, Antoine, Sylla, et Marius, III, 7, 8 ; Sylla de nouveau en IV, 8, 5 ; Germanicus, Titus, Lucius Verus et Marc Aurèle, IV, 5, 6 ; Lucius Verus VI, 2, 4 ; Hannibal, IV, 8, 5 ; Trajan, VI, 2, 4).

[71] Hérodien, I, 11, 3 : Ὡς δὲ παρ' ἑτέροις εὕρομεν, Ἴλῳ τῷ Φρυγὶ καὶ Ταντάλῳ τῷ Λυδῷ πόλεμον ἐκεῖ γενέσθαι λέγουσιν, οἱ μὲν περὶ ὅρων, οἱ δὲ περὶ τῆς Γανυμήδους ἁρπαγῆς.

construire à son image, dont Commode fit remplacer la tête par la sienne, et qui était « révérée par les Romains comme une représentation du Soleil » [72]. Cela indique non seulement que l'historien s'est abondamment documenté[73], mais témoigne aussi de sa culture.

Nous devons dire quelque chose à cet endroit du rapport d'Hérodien avec le latin[74]. La connaissance qu'il a de cette langue est évidente lorsqu'il s'agit de retranscrire les *realia* romains. Si on ne retrouve pas autant de réflexions « traductologiques » que chez Dion[75], certaines remarques qu'il peut faire dans son texte le montrent assez : Hérodien procède à quelques reprises à des traductions qu'il explicite : par exemple, en IV, 2, 6, τὴν κλίνην φέρουσιν ἔξω τῆς πόλεως ἐς τὸ καλούμενον Ἄρεως πεδίον « ils transportent la litière à l'extérieur de la ville dans ce qu'on appelle la plaine d'Arès » — c'est-à-dire dans le Champ de Mars. Par glissement entre le dieu romain et le dieu grec, Hérodien parvient à expliquer un élément de la toponymie romaine. Un autre exemple est l'emploi du terme grec αἰών et de son dérivé αἰώνιος : Hérodien s'en sert pour la traduction de « Jeux séculaires ». Les mots de cette famille sont clairement utilisés en parallèle avec le latin *aeuum*, « la durée continue, illimitée du temps » qui prit ensuite le sens de « siècle ». Il s'agit donc d'une traduction étymologique

---

[72] Hérodien I, 15, 9 : « Il fit couper la tête de la grande statue du Colosse, que les Romains vénéraient comme une représentation du soleil, et y fit installer la sienne. » (Τοῦ δὲ μεγίστου ἀγάλματος κολοσσιαίου, ὅπερ σέβουσι Ῥωμαῖοι εἰκόνα φέρον ἡλίου, τὴν κεφαλὴν ἀποτεμὼν ἱδρύσατο τὴν ἑαυτοῦ).

[73] On retrouve l'étymologie de Pessinonte chez Diodore (fragment) : ἐν Πεσινοῦντι τῆς Φρυγίας, ὅθεν ὁ Διόδωρος καὶ Δίων τὸν τόπον κληθῆναί φασιν ἀπὸ τοῦ πολλοὺς ἐκεῖ πεσεῖν ἐν τῇ συμβολῇ τοῦ πολέμου, ὁπότε διὰ τὴν ἁρπαγὴν Γανυμήδους ἐμάχοντο Τάνταλος ὁ ἐραστὴς Γανυμήδους καὶ Ἴλιος (Ἶλος) ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ. Hérodien n'est pas mentionné dans cet *excerptum* byzantin, mais on comprend qu'il y a une source commune. Voir BROK 1976, p. 199–207.

[74] Voir WHITTAKER 1969 I, p. 181, note 4.

[75] Par exemple Hérodien ne se pose pas les questions que peut se poser Dion, LV, 12, 4 : « Je donne ce nom d'*aureus* à une monnaie qui vaut vingt-cinq drachmes, conformément à l'usage du pays ; quelques Grecs même, dont nous lisons les écrits pour nous former au style attique, l'ont également appelée ainsi » (χρυσοῦν γὰρ δὴ καὶ ἐγὼ τὸ νόμισμα τὸ τὰς πέντε καὶ εἴκοσι δραχμὰς δυνάμενον κατὰ τὸ ἐπιχώριον ὀνομάζω· καὶ τῶν Ἑλλήνων δέ τινες, ὧν τὰ βιβλία ἐπὶ τῷ ἀττικίζειν ἀναγινώσκομεν, οὕτως αὐτὸ ἐκάλεσαν). De même, en LIII, 16, 7, lorsque Octave reçoit le nom d'Auguste, Cassius Dion nous fait part de la retranscription grecque du mot *Augustus*, qui n'existait pas dans sa langue, et explique son origine : « En effet, les objets les plus respectables, les plus saints, sont dits augustes. C'est pour cela qu'en grec on l'a appelé Σεβαστός, c'est-à-dire vénérable, du verbe σεβάζεσθαι » (πάντα γὰρ τὰ ἐντιμότατα καὶ τὰ ἱερώτατα αὔγουστα προσαγορεύεται. Ἐξ οὗπερ καὶ σεβαστὸν αὐτὸν καὶ ἑλληνίζοντές πως, ὥσπερ τινὰ σεπτόν, ἀπὸ τοῦ σεβάζεσθαι, προσεῖπον).

qui ne correspond pas tout à fait à l'usage du mot en grec, ou en tout cas pas à celui du grec attique des V^e^ et IV^e^ siècles av. J.-C. S'il est vrai qu'il n'y a rien d'inhabituel dans ces traductions, ces exemples nous invitent tout de même à penser qu'Hérodien parlait latin, comme il était de rigueur à l'époque[76].

Ainsi la *paideia* d'Hérodien est une sorte de culture littéraire variée à base de références classiques, qu'Hérodien n'a peut-être pas lues intégralement (les étudiants du *rhétor* ne lisaient pas les œuvres — Hérodote, Polybe, Thucydide, etc. — *in extenso*, mais dans des florilèges, extraits, morceaux choisis, tels ceux présentés dans les *progymnasmata*), mais dont on reconnaissait la valeur et qu'on imitait, paraphrasait, pastichait à son époque. Cela explique les descriptions stéréotypées aussi bien que les centres d'intérêt d'Hérodien. Voilà ce que nous enseignent la langue et les références culturelles d'Hérodien, sans pour autant nous renseigner davantage sur son parcours biographique.

1.1.6. Origine géographique

Sur les origines géographiques d'Hérodien, on n'en sait guère plus que sur sa naissance ou son statut. Ces lacunes nous invitent à faire, dans la lignée des érudits, quelques théories. Il venait probablement de la partie hellénophone de l'empire comme le laisse supposer la langue qu'il emploie, et son nom d'origine grecque[77].

Si on ne trouve aucune allusion à sa patrie d'origine ou à sa ville de naissance dans son œuvre, nous reprendrons cependant le passage du livre II (lors de l'*expeditio urbica*[78] de Sévère contre Julianus), où les Alpes sont comparées aux autres montagnes de l'Empire : « ce

---

[76] Le bilinguisme dans l'empire romain est une question largement débattue. BERENGER-BADEL 2004 p. 46 et 52 nous rappelle que le bilinguisme latin-grec était très répandu, surtout dans les élites romaines, mais la connaissance du latin s'avérait nécessaire pour tout citoyen romain, *a fortiori* pour les orientaux envoyés dans les provinces occidentales. À l'inverse la connaissance du grec pour les occidentaux envoyés dans les provinces hellénophones était plus qu'habituelle, la *koiné* grecque étant alors la langue vernaculaire. Toutefois, on assiste à un recul du bilinguisme *stricto sensu* sous l'Empire, et les élites hellénophones des provinces ne semblent plus entièrement maîtriser le latin. Hérode Atticus, qui vient apprendre le latin à Rome, fait figure d'exception, et il faut attendre la dynastie sévérienne pour que le nombre des Grecs qui font carrière dans l'ensemble de l'Empire ne se multiplie. On pense bien évidemment à Hérodien.

[77] Voir *infra* p. 24. Même si son nom vient de Ἡρῴδης, l'ajout du suffixe *-ianus* est tout à fait latin. Voir BOULVERT 1974, p. 16 *sq*.

[78] Il s'agit de la dénomination courante de la campagne contre Julianus. Voir, entre autres, BIRLEY 1988 p. 108.

sont de très grandes montagnes, et sans équivalent ailleurs sur terre à notre époque »[79]. Par τῇ καθ' ἡμᾶς γῇ, on peut comprendre deux choses : soit Hérodien désigne l'Empire romain dans son ensemble, comme il le fait par ailleurs — il n'opère pas de distinction entre l'Orient et l'Occident lorsqu'il emploie un possessif de la première personne associé au mot γῆ[80] —, soit il marque une opposition entre les montagnes d'Occident et celles d'Orient. Ce passage a éveillé la curiosité des chercheurs qui ont tenté de trouver l'origine géographique d'Hérodien, et les partisans d'une origine anatolienne ou moyen-orientale d'Hérodien, comme nous le verrons par la suite, ont souvent cité ce passage comme une preuve, arguant qu'il y avait opposition entre les Alpes en Occident et les montagnes d'Orient, comme les monts du Taurus au sud de l'Anatolie ou les Alpes pontiques au nord de la péninsule[81]. Nous ne souscrivons pas à ces arguments, nous y reviendrons. En tout cas, il s'agit bien évidemment d'une figure de style, une hyperbole visant à mettre en valeur les Alpes.

Force est donc de constater notre incapacité à déterminer dans quelle partie de l'Empire Hérodien a vu le jour. Dans sa stratégie d'effacement, Hérodien prend bien soin, sauf lorsque cela sert ses propos préliminaires visant à asseoir son autorité d'historiographe, de ne pas parler de lui, pour ne pas laisser d'indices sur son identité et sur son origine géographique[82]. La multiplicité des théories montre bien à quel point cette stratégie fut efficace. Les différents

---

[79] Hérodien, II, 11, 8 : Μέγιστα ἐκεῖνα ὄρη, καὶ οἷα οὐκ ἄλλα ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς γῇ.

[80] Ainsi, au livre III, on trouve non τῇ καθ' ἡμᾶς γῇ mais γῆς ἡμετέρας (III, 8, 9), « Toute [la] terre » qui désigne ici clairement l'Empire romain, par opposition au monde des barbares. L'emploi de l'adjectif possessif à cet endroit pourrait très bien indiquer, par souci de *uariatio*, que l'expression καθ' ἡμᾶς ait un sens similaire. De même, au début du livre I, l'historien emploie l'adjectif ἡμεδαπός, avec le mot γῆ clairement sous-entendu : ἐν τῇ ἡμεδαπῇ καὶ ἐν πολλοῖς βαρβάροις (I, 1, 4). Une fois de plus, la proximité du mot βαρβάροις ne laisse pas de doute quant au fait que τῇ ἡμεδαπῇ désigne l'Empire romain, et la présence de la racine de la première personne atteste que pour Hérodien ce territoire est bien le sien. Voir chez les historiens la dénomination du monde méditerranéen : Plutarque, *Pompée*, 25, 1 (τὴν καθ' ἡμᾶς θάλασσαν pour la Méditerranée) ; Diodore IV, 18, 5 ; 56, 3 ; *Polybe* III, 37, 6.

[81] Si, à l'époque d'Hérodien, l'orographie et l'orométrie ne relevaient pas d'une science, on peut tout de même supposer qu'il était bien connu que les Alpes étaient plus hautes que les montagnes des régions orientales de l'Empire. Aucune de ces chaînes de montagne ne dépassant les 4000 mètres, la comparaison pourrait être valide. Selon WHITTAKER 1969 I p. xxiv et p. 219–221 et note 2 p. 220–221, ce passage est bien « The only indication H. gives that he is living in the East in his retirement », bien que le texte signifie juste « in our part of the world ». Voir ROQUES 1990a, p. 238 note 119 : « H. n'était donc pas originaire de l'Italie, ni même de la péninsule balkanique ».

[82] Voir KEMESIS 2014, p. 228.

contenus géographiques, topographiques ou ethnographiques se trouvant dans son œuvre ont un autre objectif que de laisser deviner de quelle région ou de quelle province il vient.

La parcimonie avec laquelle Hérodien distille les informations qui le concernent fait de cet historien une figure évanescente. Malgré le nombre non négligeable d'occurrences de la première personne, au singulier comme au pluriel, le parcours de l'historien, pendant toute la période qu'il dit avoir vécue, c'est-à-dire entre les événements qui ont suivi la mort de Marc Aurèle et l'avènement de Gordien III, est quasiment impossible à retracer. Son témoignage concernant les jeux de Commode de 192 et les jeux séculaires de Septime Sévère en 204 indique sa présence à Rome, mais ne nous apprend rien sur l'âge qu'il avait, le poste qu'il occupait ou la situation sociale qui était la sienne. S'il prétend avoir travaillé dans l'administration publique et impériale, il est difficile de lui donner une fonction précise, même si l'on peut avancer qu'il a sûrement été proche du pouvoir ou du moins qu'il a eu un rôle à jouer à la cour. Les pistes éventuelles sur son origine géographique contenues dans son œuvre sont largement ouvertes à interprétation. Ce que l'on peut dire avec certitude en revanche, c'est qu'Hérodien est un homme, sinon lettré, du moins cultivé, qui se présente comme sachant les traditions et les coutumes du monde romain comme du monde oriental, parce qu'il est un habitant — pour ne pas dire citoyen[83] — de ce monde, de l'Empire romain de la fin de la période antonine, peut-être, du III^e^ siècle, assurément.

1.2. Informations externes à l'œuvre

Les témoignages externes sur Hérodien, sources littéraires ou épigraphiques, sont très rares. Chez les auteurs du III^e^ siècle ap. J.-C., c'est-à-dire contemporains d'Hérodien (Élien, Dexippe, Cassius Dion)[84], aucune mention n'est faite de lui. Quant aux auteurs postérieurs, notamment l'auteur de l'*Histoire Auguste*[85], qui le citent et sont donc des témoins de la réception de son œuvre[86], ils ne livrent aucune information sur sa vie.

---

[83] À partir de 212, tous les hommes libres de l'Empire se virent accorder la citoyenneté romaine dans le cadre de l'édit de Caracalla (*Constitutio Antoniniana de ciuitate peregrinis danda*), cf. GIRARD–SENN–GIUFFRE, 1977 p. 478–490.

[84] Élien est mort vers la fin de la période traitée par Hérodien (235), Dexippe a vécu aux alentours de 210–278, et surtout Cassius Dion, a priori son aîné, est né dans les années 160 et disparaît après 229.

[85] Nous citerons le texte en fonction du nom de l'empereur (ex. *Vie de Commode*, I, 1). Au sujet de la question de l'auteur de l'*H.A.*, voir RIMBAULT 2010, qui reprend la question, et surtout la théorie de Stéphane Ratti.

Le nom Ἡρωδιανός/*Herodianus*, attesté épigraphiquement, est un *cognomen* latin avec suffixation formé à partir du nom grec Ἡρῴδης (Hérode). Les attestations que nous avons consultées nous indiquent que ce *cognomen* est présent dans les régions grecques ou hellénophones, quoique plus rarement que Ἡρῴδης/Hérode[87]. On connaît au moins trois *Herodiani* d'origine égyptienne : le grammairien Hérodien d'Alexandrie au II^e^ siècle [88], un certain Aurelius Herodianus Ptolemaeus, qui vécut à Rome, bien qu'il soit lui aussi probablement égyptien[89], et un Flavius Herodianus qui fut épistratège d'Égypte en 189 ap. J.-C.[90]. Dans la famille sénatoriale du célèbre rhéteur Hérode Atticus[91], on trouve logiquement le *cognomen Herodianus* : Ti. Claudius Atticus Herodianus, frère d'Hérode Atticus, et Ti. Claudius Herodianus, de la même famille, qui fut légat proconsulaire de Sicile et préteur en 203[92]. La Mésie Inférieure abrita deux Hérodiens : Geminius Herodianus[93] et Marcus Aurelius Herodianus, un prétorien du III^e^ siècle, dont le nom semble indiquer qu'il fut affranchi par Marc Aurèle ou Commode[94]. Un Septimius Herodianus, appartenant à la famille

---

[86] Ce sont essentiellement les auteurs de la réception tardive puis byzantine d'Hérodien, à savoir Évagre le Scolastique (ca. 536–594) et Jean Tzétzès (ca. 1110–1180).

[87] Toutes proportions gardées, car nous sommes limités par les sources épigraphiques et prosopographiques. On repère une quinzaine d'entrées *Herodes* contre six *Herodiani* dans la *Prosopographia Imperii Romani* (*PIR*²), notamment à partir de H 153 (le roi Hérode). Sur la présence de noms romains ou romanisés dans le monde hellénophone, voir RIZAKIS 1996.

[88] Aelius Herodianus, *PIR*² A 189 et H. SCHULTZ, *RE* VIII p. 959 *sq*.

[89] Aurelius Herodi[an]us Ptolemaeus, *CIL* VI 13126.

[90] [Fl]avius Herodianus, *PIR*² F 287.

[91] Lucius Vibullius Hipparchus Tiberius Claudius Atticus Herodes, *PIR*² C 803. Sur la famille d'Hérode Atticus, voir GRAINDOR 1930.

[92] *PIR*² C 887. Cet homme est le destinataire d'une inscription en son honneur, *CIL* X 7286 = *ILS* 2938. CASSOLA 1957 p. 213 l'identifie au Claudius Herodianus auquel est adressé un rescrit des empereurs Septime Sévère et Caracalla. Ce rescrit est conservé dans le *Codex Iustinianus* I, 66, 1 et dans les *Fragmenta Iuris Romani Vaticana*, 191 (*Idque imperator noster et diuus Seuerus Claudio Herodiano rescripserunt*), 208 et 247.

[93] Geminius Hero[di]a[n]us, *CIL* III 12403.

[94] M. Aur. M. f. Vl(pia) Herodian. Marcia(nopoli), *CIL* VI 32624 b 16.

de l'usurpateur Odénat, est attesté à Palmyre[95]. Enfin, on trouve à Padoue un *Herodianus* décédé en bas âge et deux *Herodianae* respectivement à Virunum et à Cologne[96].

Il est difficile de déterminer si notre auteur est lié à l'un ou l'autre de ces personnages plus ou moins connus. Il fut identifié au frère d'Hérode Atticus[97], le sénateur Ti. Claudius Herodianus, *praetor tutelarius* en 203[98], connu par une inscription honorifique ordonnée par Septime Sévère et Caracalla et érigée par les habitants de Palerme[99], mais Hérodien n'était probablement pas sénateur, comme nous le verrons plus loin[100].

On trouve également dans la province d'Asie un Hérodien susceptible d'être proche de notre historien : il s'agit d'Aurelius Herodianus, sans doute un notable de la région de Coloé en Lydie, qui fit ériger un monument funéraire pour sa famille en 256[101], à un âge probablement avancé puisque l'inscription évoque ses petits-enfants ; son nom, Aurelius, est peut-être l'indice d'un affranchissement de sa famille par Marc Aurèle ou Commode[102].

Cette (apparente) fréquence du *cognomen* Herodianus en Asie occidentale a servi d'argument pour attribuer à notre historien une origine micrasiatique, comme l'attestent les différentes tentatives des modernes pour reconstituer sa vie et préciser son identité[103].

---

[95] *PIR*² S 459, possiblement le même qu'Herennianus, (*PIR*² H 95) évoqué dans l'*HA* (*Vit. Gall.* 13, 2).

[96] Padoue : Herod*i*anus, jeune enfant qui mourut à l'âge de quatre ans (*CIL* V 2964). Au féminin : Herodiana, chrétienne du IVe siècle (*CIL* III 4921 et n. p. 1813), et Traiania Herodiana (*CIL* XIII 8426).

[97] VOLCKMANN 1859 p. 6.

[98] Voir ALFÖLDY 1971a p. 227, note 93.

[99] *ILS* 2938 p. 574 : *Ti. Claudio Herodi|ano c. v., leg. prov. Si|cil.* En commentaire, Hermann Dessau note : *Hunc esse Herodianum qui scripsit ab excessu diui Marci libros octo qui extant, olim coniecit Borghesius (opp. 3 p. 120, 5, p. 228). Id quamuis mihi non probetur, tamen titulum hoc loco proponere uolui.* Inscription commentée par E. SOMMERFELDT, « Zur Frage nach der Lebensstellung des Geschichtschreibers Herodian », *Philologus* LXXIII, 1, 1914–1916, pp. 568–570. Voir CASSOLA 1957 p. 213.

[100] Voir *infra* p. 47.

[101] A. FONTRIER, « Inscriptions de la plaine du Caystre. Recueillies par M. Eustratios JORDANIDÈS », *RÉA* 4, 1902 pp. 264–265.

[102] Cette théorie, présentée par Géza ALFÖLDY 1971a p. 226–227, est difficile à étayer, et il serait exagéré d'envisager que l'homme de Coloé fût l'historien lui-même, même si l'âge pourrait coïncider avec celui d'Hérodien à cette période.

[103] C'est actuellement la thèse la plus défendue : CASSOLA 1957, p. 215–216 ; WIDMER 1967, p. 68–69 ; WHITTAKER 1969–1970, I, p. xxiv–xxviii ; ALFÖLDY 1971a, p. 219–227 ; CHASTAGNOL 1994, p. lxi ;

1.3. Hypothèses/reconstructions des Modernes

Plusieurs érudits ont tenté d'établir une biographie de l'historien, essentiellement à partir des éléments d'information fournis par lui. L'un des tout premiers ouvrages sur la question est dû à Edwin Volckmann (1859[104]), qui émit quelques hypothèses sur ses dates de naissance et de mort, ses fonctions et sur son origine géographique. Il est partisan, notamment, de l'hypothèse d'une origine alexandrine et de son appartenance à l'ordre sénatorial, même s'il concluait déjà à l'impossibilité d'obtenir des certitudes — ce qui est récurrent dans les travaux sur Hérodien — et connaissait les théories sur une origine syrienne et servile d'Hérodien[105]. Une série d'études publiées entre 1957 et 1971 (Filippo Cassola[106], Fulvio Grosso[107], Charles Whittaker[108], Géza Alföldy[109]) relança le débat. Sensible au manque de synthèse sur l'historien, Filippo Cassola, pour commencer, reprit dans ses travaux les grandes questions sur la vie d'Hérodien, la date de composition de son œuvre et la question de ses

---

ROQUES 1990a, p. 3–4 ; MARASCO 1998, p. 2838–2839 ; ZIMMERMANN 1999a, p. 303–305 ; KUHN-CHEN 2002, p. 251 ; GALIMBERTI 2014, p. 9 et 117 ; MOLINIER-ARBO 2017 p. 207.

[104] VOLCKMANN 1859.

[105] VOLCKMANN 1859 p. 3. : « De Herodiano cum perpauca memoriae prodita essent » ; POBLOCKI 1864 p. 5 : « De Herodiani parentibus, genere, loco, condicione nihil fere constat ».

[106] CASSOLA, F., 1957, *Sulla vita e personalita dello storico Erodiano* (1957a), et *Sull'attendibilità dello storico Erodiano* (1957b). Ces travaux posent de nouveau jalons biographiques à la vie d'Hérodien, en se basant sur l'hypothèse d'une composition de l'œuvre sous le règne de Philippe l'Arabe (244) : pour Cassola, Hérodien est né bien après 170, date communément admise jusqu'alors, et n'a pas composé son œuvre avant 244 soit pour honorer des membres de la cour de Philippe l'Arabe soit pour ne pas froisser des sensibilités.

[107] GROSSO, F., 1964, *La lotta politica al tempo di Commodo*.

[108] WHITTAKER 1969. Des recherches plus récentes font état de la question et reprennent les différents arguments des chercheurs cités, et notamment le travail de Fernando GASCO LA CALLE, « La patria de Herodiano », *Habis* 13 (1982), p 165-170 ; Martin ZIMMERMAN, *Kaiser und Ereignis. Studien zum Geschichtwerk Herodians* (Munich 1999), p. 302-319 et beaucoup plus récemment encore Alessando GALIMBERTI, *Erodiano e Commodo*, (2014) et *Erodiano, Tra crisi e trasformazione* (2017).

[109] ALFÖLDY 1971a p. 204–233.

sources[110]. Fulvio Grosso n'a pas écrit un ouvrage entièrement consacré à Hérodien mais à l'empereur Commode, qui apporte tout de même des réflexions intéressantes, notamment parce qu'il essaie de déterminer dans quelle mesure on peut utiliser l'œuvre de notre historien comme source sur les premières années du règne : en effet, pour lui, Hérodien est né entre 177 et 180, ce qui rend peu fiable son récit de la période. Charles Whittaker reprend, dans l'introduction de son édition, qui demeure une référence sur les questions liées à la langue, à la rhétorique et à l'auditoire d'Hérodien, les différentes théories sur sa naissance (qu'il place aux alentours de 178, en lien avec la question de la composition), ses origines (avec une préférence pour l'Asie Mineure, notamment comme lieu de retraite), et sur son statut (« imperial services »). Enfin ce sont surtout les articles de Géza Alföldy parus en 1971, dont « Herodians Person », qui établirent les fondements de la recherche moderne sur Hérodien, en remettant en cause la plupart des dates avancées sur la vie d'Hérodien et la composition de son œuvre. Alföldy renouvela également les questions sur son statut (il est un des partisans d'une origine affranchie d'Hérodien), mais suit également la plupart des théories de la *Quellenforschung* qui font de Dion la source principale d'Hérodien, quitte à dévaloriser en grande partie la valeur de son texte. Des recherches plus récentes font état de la question et reprennent ces différents arguments des chercheurs cités, et notamment le travail de Fernando Gascó la Calle, « La patria de Herodiano », à la suite de la première grande synthèse sur le sujet préparée par Aurora Maria Gonzales-Cobos, « Herodiano: estado de la cuestión »[111]. La question fut de nouveau traitée en profondeur par Harry Sidebottom en 1997[112], qui considère qu'Hérodien a réellement vu les jeux de Commode en 192, et confirme les théories qui placent sa naissance avant 180. Martin Zimmerman en 1999[113], dans sa monographie sur l'histoire impériale telle qu'elle est traitée par Hérodien, reprend la question à la fin de son

[110] CASSOLA, 1957a, p. 217 place la naissance d'Hérodien en 180. La thèse de Cassola essaie de démontrer que les sources d'Hérodien étaient multiples, aussi bien écrites qu'orales. Le point faible de son argumentation, qui se base fondamentalement sur le prologue d'Hérodien, est qu'il ne peut éviter, comme beaucoup de travaux sur Hérodien, le problème du manque de littérature historiographique de l'époque pour sortir de l'obligation de comparer Dion et Hérodien.

[111] Fernando GASCO LA CALLE, « La patria de Herodiano », Habis 13 (1982), p 165–170. GONZALEZ-COBOS DAVILA, Aurora María « Herodiano: estado de la cuestión », *Studia historica antigua* I (1983), p. 91–98 et GONZALEZ-COBOS–GONZALEZ-COBOS 1986, p. 367–381.

[112] SIDEBOTTOM, Harry (1997) : « The Date of the Composition of Herodian's *History* », *AC* 66, et surtout, l'excellent « Herodian's Historical Methods and Understanding of History », *ANRW* 34.4 p. 2775–2836.

[113] ZIMMERMAN 1999, *Kaiser und Ereignis*.

ouvrage ; et enfin A. Galimberti[114], entre autres dans l'introduction à sa traduction commentée du livre I, reprend à nouveaux frais l'état de l'art sur la personne et la vie d'Hérodien.

Par le passé, Hérodien a été identifié, comme nous l'avons dit, au légat de Sicile Tiberius Claudius Herodianus, de la famille d'Hérode Atticus, mais cette identification, que l'on doit à Edwin Volckmann, fut réfutée pour deux raisons. Premièrement l'historien ne manifeste aucun intérêt pour la Sicile et ne fournit aucune information précise à son sujet : il ne l'évoque que pour parler de l'exil de Fulvia Plautilla, l'épouse de Caracalla [115]. Deuxièmement une telle magistrature semble en décalage avec les fonctions qu'Hérodien dit avoir exercées. Et quand bien même il aurait été légat de Sicile, cela ne prouve absolument pas qu'il en fût originaire.

Mais la piste de la famille d'Hérode Atticus n'est pas pour autant dénuée d'intérêt. On peut en effet supposer qu'Hérodien, étant donné son *cognomen*, était un affranchi ou un descendant d'affranchi de cette famille puisque dans le monde romain, tout affranchi qui devient citoyen a droit aux *tria nomina* et tire son *cognomen* du nom de son ancien maître, augmenté le plus souvent le suffixe *-ianus* ou *inus* — cet usage s'applique également lorsqu'un esclave change de propriétaire, en souvenir de la famille à laquelle il appartenait[116]. Hérodien (ou son parent) serait donc passé du *patrimonium* d'une famille nommée *Herodes* à la propriété de l'état ou de l'empereur[117] — ainsi pourrait-il être l'affranchi du « milliardaire » Hérode Atticus[118], ami de Fronton et précepteur de Marc Aurèle, à qui il aurait, pourrait-on

---

[114] GALIMBERTI 2014, *Erodiano e Commodo.*

[115] Hérodien III, 13, 3 ; IV, 6, 3. Pour CASSOLA 1957 p. 213 l'évocation est trop vague chez Hérodien. Cassius Dion (LXXVI, 6, 3) est plus précis qui indique qu'elle est exilée sur l'ile de Lipari.

[116] Cela veut-il dire qu'Hérodien possédait les trois *praenomen, nomen* et *cognomen* et qu'on ne les connaît pas, ou bien qu'il soit resté de condition servile ? La question reste en suspens. Voir CAGNAT 2002 p. 81– 86. BOULVERT 1974 p. 16 : « Dans un grand nombre d'inscriptions relatives à des esclaves ou affranchis impériaux, ceux-ci et ceux-là portent un second nom en *-ianus* dérivant d'un nom d'origine servile ».

[117] On peut par exemple penser au fait qu'en 4 ap. J.-C., le testament d'Hérode, roi de Judée, lègue de nombreux biens en faveur d'Auguste, parmi lesquels on retrouve de nombreux esclaves et affranchis, par exemple Coetus Herodianus (*CIL* VI 9005 = ILS 1795). BOULVERT 1974 p. 18.

[118] Sur Hérode Atticus, voir GRAINDOR 1930.

risquer, été laissé en legs[119] —, ou devrait son nom à son passage de la condition servile à la condition d'homme libre.

Sur la vie d'Hérodien en général, et plus particulièrement sur ses dates de naissance et de mort, les reconstitutions sont faites à partir des deux passages de l'œuvre, I, 1, 5 et II, 15, 7, que nous avons déjà évoqués, selon lesquels Hérodien affirme avoir été témoin de toute la période qu'il va traiter. Cependant, la variation de cette période entre les deux livres, passant de soixante à soixante-dix ans, pose problème. Les soixante ans évoqués dans le prologue[120] sont en adéquation relative avec la durée qui est traitée dans l'œuvre (cinquante-huit ans). En revanche, les soixante-dix ans qui sont fixés par Hérodien comme l'objectif à couvrir dans son œuvre à la fin du livre II[121] entrent en contradiction avec les propos du prologue et avec la réalité de la période couverte. À ce sujet, deux hypothèses principales s'affrontent et les deux sont purement théoriques : une erreur de manuscrit, qui est notamment la théorie d'E. Dopp dans sa notice de la *Realencyclopädie*[122], ou une correction du prologue faite par l'auteur *a posteriori* pour faire correspondre la durée annoncée et la durée traitée[123] — ce qui impliquerait qu'il ait oublié de le faire dans le livre II.

Si l'on se fie à ses propos, Hérodien a au moins vécu la période 180–238, comme nous l'avons vu précédemment. Les érudits ont donc d'abord tenté de déterminer combien d'années avant 180 et combien d'années après 238 il a vécu. Edwin Volckmann reprend un argument qu'avance Friedrich Wolf dans son édition de 1796[124], qui pense qu'Hérodien est mort deux ans après la mort de Maximin et né dix ans avant celle de Marc Aurèle. Volckmann propose donc les dates 170–240, ce qui fait qu'Hérodien aurait été âgé de soixante-dix ans à sa mort[125]. Ces soixante-dix ans correspondraient à la période évoquée à la fin du livre II, à

---

[119] On repense à Marcus Aurelius Herodianus, le notable de Coloé découvert sur une inscription (*CIL* VI 32624 b 16) décrite par FRONTRIER 1902 (voir *supra* p. 30–32).

[120] Hérodien, I, 1, 5 ; cf. I, 2, 5.

[121] Hérodien II, 15, 7 ; voir *supra* p. 124 *sq*.

[122] DOPP, E. « Herodianus », *RE* VIII, 1, p. 954 *sq*., p. 957.

[123] Cf. WHITTAKER 1969 I note 7 p. xi ; ALFÖLDY 1971a p. 208–209 ; MARTINELLI 1987 note 4 p. 10.

[124] F.A WOLF, 1796, *Herodiani Historiarum Libri octo, Graec. ; ex Recensione Frid. Aug. Wolfii. Textui subiecta est Argumentorum et Annorum Notatio, et praemissa Notitia Literaria*, Halle.

[125] VOLCKMANN 1859, p. 5. Hérodien serait également né vers 170 selon POBLOCKI 1864 p. 5 ; M. PLATNAUER, *The Life and Reign of the Emperor Lucius Septimius Severus* (Oxford 1918) p. 1 ; F. J. STEIN, *Dexippus et Herodianus rerum scriptores quatenus Thucydidem secuti sint* (Diss. Bonn 1957) p. 2. D'après J. BLAUFUSS, il était vivant bien avant 180 : *Ad Herodiani rerum Romanarum scriptoris libros V. et VI. observationes* (Diss. Erlangen 1893) p. 3.

supposer qu'Hérodien ait composé son œuvre, ou du moins les livres II à VIII, en une seule fois et l'année de sa mort[126].

Cependant, Sidebottom rejette les propos d'Hérodien comme étant humainement impossibles : personne n'aurait pu, sur une période aussi longue, assister à tous les événements contenus dans son récit[127]. Un autre argument qui pourrait être avancé est que, contrairement à Dion, Hérodien n'évoque pas l'épisode de l'autruche qui est si marquant dans le récit de Dion[128]. S'il avait été témoin des événements, pour autant que cette anecdote fût vraie, il aurait pu l'évoquer. Cela dit, Hérodien évoque bien la présence d'autruches, et l'évocation par Dion de cette anecdote joue un rôle bien particulier dans la dénonciation sénatoriale, qui n'entre pas dans la logique narrative d'Hérodien.

L'édition de Ch. Whittaker pour la Loeb Classical Library, dans son excellente introduction, apporte des réflexions et théories biographiques très précieuses et régulièrement reprises par la suite. L'éditeur tente de concilier le décalage entre les soixante ans du prologue et les soixante-dix ans de la fin du livre II :

> « A closer examination of the two passages in question shows that they are reconcilable. In the first Herodian speaks of sixty years of social and political revolution covered by his History. In the second he states that this period fell within his own lifetime of seventy years[129]. »

Si les chiffres donnés par Hérodien ont été arrondis dans une perspective purement rhétorique, une durée de vie de soixante-dix ans semble envisageable pour Whittaker, qui place la naissance d'Hérodien en 178 au plus tard[130]. La mort de Marc Aurèle ayant eu lieu en 180, la fin de sa vie — et/ou de son œuvre — est donc supposée avoir lieu vers 251–252,

---

[126] Voir *infra* p. 67.

[127] SIDEBOTTOM 1997a p. 275 : « No-one could have been an eyewitness of, say, all the events narrated by Herodian for A.D. 238. Although the way Herodian constructs his narrative as a ''linear'' sequential series of events would (in the world created by Herodian, if not in reality) make it possible to be an observer of all the events in A.D. 193. In any event, Herodian is careful not to explicitly claim to be an eyewitness of everything, instead he recounts what εἶδόν τε καὶ ἤκουσα. ».

[128] Dion LXXII, 21 : « Cette peur était commune à tous, à nous comme aux autres ; l'empereur fit encore, à l'égard des sénateurs, une chose qui n'indiquait pas moins notre perte. Après avoir tué une autruche et lui avoir coupé la tête, il s'avança vers l'endroit où nous étions assis, et, la tenant dans sa main gauche tandis qu'il brandissait l'épée ensanglantée de la main droite, il ne dit rien et remua la tête en ouvrant la bouche, pour nous montrer qu'il pourrait bien nous faire la même chose. »

[129] WHITTAKER 1969 I p. xi. Cf. ALFÖLDY 1971a p. 207.

[130] WHITTAKER 1969 I p. xii.

c'est-à dire sous le règne de Dèce, or ce n'est pas le cas puisque l'*Histoire* va jusqu'au règne de Gordien III, qui débute en 238. Pour Alföldy, dont l'article remet en cause la plupart des dates avancées, il n'est pas prouvé qu'Hérodien ait voulu terminer son œuvre avec la proclamation de Gordien III comme Auguste[131]. La dernière phrase du huitième livre mettait sans doute fin à tout un livre, mais pas nécessairement à l'œuvre entière : il est tout à fait probable que l'auteur ait voulu écrire un ou même plusieurs livres supplémentaires. Cela suppose également une écriture en une fois et à une date éloignée des événements. Il faudrait alors conclure qu'Hérodien ait écrit ses histoires seulement autour de 250 et qu'il voulait à l'origine traiter l'histoire impériale jusqu'à son présent.

1.3.1. Lieu de naissance d'Hérodien

De nombreux chercheurs ont essayé de deviner quelle était la patrie d'Hérodien d'après les références aux différentes villes hellénophones présentes dans son œuvre, si bien qu'il fut tantôt appelé Hérodien d'Alexandrie[132], tantôt Hérodien d'Antioche[133]. Or si plusieurs éléments semblent militer en faveur de « l'hypothèse syrienne » (Hérodien, apparemment, est assez bon connaisseur de la région et de la population locale[134], comme on peut le voir notamment dans le livre II lorsqu'il s'agit d'Antioche), Edwin Volckmann préféra supputer une origine égyptienne, et plus particulièrement alexandrine, se fondant sur les passages où Hérodien semble avoir une connaissance personnelle, de première main, des mœurs et institutions alexandrines[135]. Mais cette impression, comme Volckmann l'a reconnu lui-

[131] ALFÖLDY 1971a p. 208.

[132] Un Égyptien d'Alexandrie que l'on a souvent confondu avec le grammairien Aelius Herodianus (voir *supra* p. 20). Voir VOLCKMANN 1859 p. 20 ; POBLOCKI 1864 p. 2 *sq*.

[133] La plupart des chercheurs ont commenté l'origine syrienne d'Hérodien, (cf. DOPP *RE* VIII p. 954). CASSOLA 1957 p. 214

[134] VOLCKMANN 1859, p. 8. Nous verrons *infra* p. 231 *sq.* que ce n'est pas tout à fait le cas.

[135] Pour VOLCKMANN, Hérodien ne fait jamais preuve d'autant de précision et d'acuité dans la description des lieux et des événements que lorsque Hérodien fait le récit de l'entrée de Caracalla à Alexandrie, plus encore que lorsqu'il fait la description des mœurs des Antiochiens. En outre, il aurait décrit en IV, 8, 6 le bain de sang à Alexandrie en 215 plus en détail que Dion en LXXVII, 22, 1 *sq.* et avec émotion le massacre des Alexandrins ordonné par Caracalla. Cf. III, 11, 8 ; II, 10, 7 et IV, 9, 19, qui ne nous semblent pourtant pas confirmer son hypothèse. Mais, pour CASSOLA 1957 p. 214, aucun historien ne pouvait oublier l'épisode ni le raconter sans témoigner de l'aversion pour les événements.

même[136], est subjective : il est tout aussi probable que sa haute opinion des Égyptiens[137] (qui transparaît par exemple dans le portrait d'Éclectus[138]), et sa présentation négative des habitants d'Alexandrie (doués d'une nature moqueuse), relèvent l'une et l'autre du *topos*[139]. En outre, sa méconnaissance des lieux est manifeste[140].

Il semble en tout cas admis par les modernes qu'Hérodien était originaire de la partie orientale de l'Empire et du monde hellénophone[141] : il n'évoque cependant nulle part la Grèce en elle-même[142] ; il connaît les hydronymes des fleuves et des mers d'Orient, comme l'Égée, le Pont, la Propontide et le Gallus, et la toponymie de l'Ionie, de la Carie, de la Lydie, de la Phrygie ; s'il lui arrive de mentionner quelques villes d'Italie plus ou moins proches de Rome[143], ou situées dans les provinces occidentales et septentrionales[144], les cités de la partie

[136] VOLCKMANN 1859 p. 9 : « *etsi qui non immerito Herodianum ex urbe Alexandria ortum esse opinatur nullis tamen rebus hoc probatur.* »

[137] Il évoque par exemple en VII, 6, 1 le fait que Carthage et Alexandrie se battent la place de deuxième ville de l'Empire, καὶ δυνάμει χρημάτων καὶ πλήθει τῶν κατοικούντων καὶ μεγέθει. D'aucun y voit la faveur d'Hérodien pour Alexandrie, et pourtant personne n'y a vu une probable faveur pour Carthage, imputant une origine punique ou libyenne à Hérodien.

[138] Apparemment sous l'influence de Dion, qui estimait hautement cet ancien serviteur de Commode (I, 17, 6 ; Dion LXXIII, 10, 2), ALFÖLDY 1971a p. 220–221.

[139] Cf. IV, 8, 7 ; IV, 9, 2. Pour WHITTAKER 1969 I p. 420 note 1 « A cliché of the sophists », suivi d'exemples extraits de Dion de Pruse, *Or*. 32, *Polybe* 34,14,7 ; Dion XXXIX, 58, 2 ; L, 24, 5 ; cf. également Plutarque, *Vie d'Antoine*, 29, 5, 4–5.

[140] ALFÖLDY 1971a p. 221 : la topographie de la ville et de ses environs semble échapper à Hérodien lorsqu'il décrit dans son récit du massacre que même les « estuaires puissants du Nil » autour d'Alexandrie étaient pleins de sang (IV, 9, 8) — quand on sait qu'Alexandrie n'était pas à l'embouchure du Nil mais seulement reliée à lui par des canaux. Il s'agit évidemment d'une hyperbole.

[141] HIDBER 2006, p. 1 tend à l'exhaustivité et présente en note toutes les théories sur les origines d'Hérodien, notamment alexandrine (note 2) et syrienne (notes 4 et 5).

[142] Il évoque bien les Grecs en III, 2, 7, sans plus de précision géographique, mais la proximité dans le texte de la ville de Cyzique semble suggérer qu'il s'agit plutôt des Grecs d'Asie Mineure, ou de tous les Grecs en général.

[143] Altinum et Ravenne (VIII, 6, 5 : Ἀλτίνου καὶ Ῥαβέννης), Aquilée (VIII, 2, 2 : Ἀκυληίαν), Emona (VIII, 1, 4 : Ἡμᾶν), Laurentum (I, 12, 2 : τὴν Λαύρεντον).

[144] Carthage (V, 6, 4 : Καρχηδόνα, VII, 6, 1 et VII, 9), Lyon (III, 7, 2 et 7, 7 : Λουγδοῦνον) et Sirmium (VII, 2, 9 : ἐν Σιρμίῳ).

grecque et orientale de l'empire sont de beaucoup les plus nombreuses dans son histoire[145], avec une prédilection pour les provinces d'Asie et de Bithynie et Pont[146]. La carte ci-dessous montre bien que la partie orientale de l'Empire est beaucoup plus souvent évoquée que la partie occidentale.

Il faut cependant nuancer les informations fournies par cette carte. En examinant la localisation des différentes villes évoquées chez Hérodien, on remarque surtout que l'essentiel des événements de la période traitée s'est produit en Orient, et que cela répond également à une logique — la « cour impériale », qui est nécessairement en itinérance lors des campagnes, l'est forcément le plus souvent en Orient — sans indiquer pour autant une quelconque région natale de notre historien.

---

[145] Sparte (IV, 8, 3 : Σπάρτης) en Grèce, Alexandrie en Cilicie (c'est-à-dire Issos, III, 4, 3 : Ἀλεξάνδρεια) et Alexandrie en Égypte (IV, 3, 7 et IV, 8 6 : Ἀλεξάνδρειαν), Antioche (Ἀντιόχεια, 24 occurrences), Bérytos (III, 3, 3 : Βηρυτίων), Carrhes (IV, 13, 3 : Κάρραις), Émèse (V, 3, 2 : Ἐμέσου), Laodicée et Tyr en Syrie (évoquées en III, 3 par leur gentilé Λαοδικεῖς et Τύριοι, Τύρον en III, 3, 5), et les villes parthes Hatra (III, 9, 4 : τὰς Ἄτρας) et Ctésiphon (III, 9, 9-10 : Κτησιφῶν). Voir WHITTAKER 1969 I p. xxvi *sq*. et Hérodien III, 2, 7 *sq.* ; IV, 8, 3 *sq.* et VII, 1, 2.

[146] Chalcédoine (ἐν Χαλκηδόνι IV, 3, 6 ; V, 3, 11), Cyzique (Κύζικον, III, 2, 1), Nicée, Nicomédie (par le gentilé Νικαεῖς et Νικομηδεῖς, III, 2, 9), Pergame (IV, 8, 3 : ἐς Πέργαμον), Perinthe (par le gentilé Περινθίοις, III, 6, 9), Pessinonte (Πεσσινοῦς, I, 11, 1–5), et Troie (Ἴλιον, I, 14, 4 ; IV, 8 et V, 6, 3) et du côté européen de la Propontide Byzance (Βυζάντιον, 5 occurrences). Voir ALFÖLDY 1971a p. 223 pour la toponymie. Cf. WHITTAKER 1969 I p. xxvi-xxviii.

1.3.2. Sa patrie, c'est l'Empire

En réalité, rien ne permet d'accréditer sérieusement l'hypothèse d'une origine syrienne ou même orientale, malgré les hypothèses avancées en ce sens[147]. Si Hérodien savait que la province de Syrie était divisée en deux sous Septime Sévère[148], et parle de la province et de ses habitants à plusieurs reprises, rien ne permet d'affirmer qu'il le fait par attachement patriotique[149] ou par expérience personnelle de la vie des Syriens. Et quand il évoque ces derniers, il ne s'écarte pas du *topos* antique qui les présente comme un peuple frivole, attiré par le luxe et les festivités[150]. Le fait qu'Antioche soit décrite comme l'une des plus grandes villes de l'empire[151] ne veut rien dire non plus, puisque d'une part cette ville fut le chef-lieu de Pescennius Niger et de Macrin, ainsi que le séjour de Caracalla et de Sévère Alexandre pendant leurs campagnes contre les Parthes[152], et que par ailleurs Hérodien évoque également

---

[147] Selon CASSOLA 1957 p. 214, la plupart des érudits adhèrent à l'idée qu'Hérodien est né en Syrie, voire précisent qu'il était originaire d'Antioche : DOPP *RE* VIII, en émettant quelques doutes cependant ; PIGANIOL 1954 p. 411 ; CALDERINI 1949, p. 4 ; BAAZ 1909, p. 80–81. Mais ALFÖLDY 1971a p. 220 a lui-même démontré qu'Hérodien ne savait rien de l'histoire ou de la géographie du Proche-Orient : voir CASSOLA, 1957a p. 214 *sq.* et WHITTAKER 1969 I p. xxv *sq.*, etc. Surtout Hérodien désigne les Syriens avec un terme neutre : οἱ ἐπιχώριοι. Cf. le passage concernant le bétyle d'Emèse, rapporté à Rome par Élagabal (V, 3, 4–5, ἱέρωντο δὲ αὐτοὶ θεῷ ἡλίῳ· τοῦτον γὰρ οἱ ἐπιχώριοι σέβουσι, τῇ Φοινίκων φωνῇ Ἐλαιαγάβαλον καλοῦντες).

[148] En II, 7, 4 Pescennius Niger gouverne « toute la Syrie » (Συρίας ἡγεῖτο πάσης), mais plus loin les deux provinces de Syrie (la Cœlé-Syrie et la Phénicie) sont bien séparées : cf. III, 3, 3 (κατὰ Συρίαν... κατὰ δὲ Φοινίκην) ; V, 4, 5 (Φοινίκης τε καὶ Συρίας ἐν μεθορίοις) ; voir également V, 3, 1 (au sujet d'Émèse, ville qui se trouve en Phénicie, ἐν Φοινίκῃ).

[149] CASSOLA 1957 p. 214.

[150] Hérodien II, 7, 9 ; II, 10, 7 ; III, 1, et 3, 4 ; voir aussi III, 1, 4 sur la frivolité des Syriens. ALFÖLDY 1971a p. 221 : sur le cliché littéraire, voir par ex. *Vie d'Alexandre Sévère* 65,1, *sq.* ; sur la vie de luxe des Syriens : *Vie d'Avidius Cassius*, 5,5 ; *Vie d'Alexandre Sévère* 53, 1 *sq.* ; Hérodien a souvent été influencé par Dion, sur les traits de caractère « syriens » de Caracalla (Dion LXXVII, 10, 2). ALFÖLDY 1971a p. 222. S'il accordait parfois aux Syriens et aux Orientaux des traits plus positifs, comme l'ingéniosité, cela correspondait également au schéma général de pensée de l'ethnographie ancienne, cf. III, 11, 8.

[151] En IV, 3, 7, Hérodien attribue à Géta l'opinion selon laquelle Antioche est légèrement inférieure à Rome en taille, et peut donc servir de capitale aux provinces orientales. CASSOLA 1957 p. 214.

[152] Par ex. Hérodien IV, 9–10 *sq.* et VI, 10 et 14.

la grandeur d'Alexandrie et de Carthage[153]. Ses connaissances sur les mœurs et les tactiques des Parthes peuvent être tout aussi bien livresques que tirées de son expérience personnelle[154]. Notre historien semble également ignorer certains événements importants survenus à Antioche ou dans ses environs : le fait que Diaduménien fut proclamé Auguste à Apamée peu avant sa mort en est un bon exemple[155]. L'hypothèse de son origine syrienne est également battue en brèche par la dénomination même qu'il donne aux Syriens : οἱ ὑπὸ τὴν ἀνατολὴν ἄνθρωποι[156], qui laisse supposer qu'il se place lui-même comme venant d'une zone plus occidentale[157]. Toutefois l'expression peut aussi être interprétée à une échelle plus large, celle des points cardinaux, c'est-à-dire d'un point de vue purement géographique, puisque la Syrie est effectivement une région du « Levant ». À cela s'ajoute le fait qu'Hérodien se trompe parfois : il place par exemple la ville d'Hatra (Mésopotamie) en Arabie Heureuse (*Arabia*

[153] IV, 3, 7 pour Antioche ; *ibid* et VII, 6, 1 pour Alexandrie ; VII, 6, 1 pour Carthage. En outre, Hérodien semble mal connaître les frontières de la Syrie, et n'aurait même pas su où se trouvait la frontière orientale de la Syrie en 194. D'après Cassius Dion, Pescennius Niger a fui vers l'Euphrate après sa défaite à Issos (LXXIV, 8, 3 : ἔφυγε μὲν ἀπ' αὐτῆς [τῆς Ἀντιοχείας] ὡς πρὸς τὸν Εὐφράτην ὁ Νίγρος, διανοούμενος ἐς τοὺς βαρβάρους φυγεῖν, « Niger s'en échappa [d'Antioche] pour se diriger vers l'Euphrate, dans l'idée de fuir chez les barbares » : à cette époque, le fleuve formait la frontière entre l'Empire romain et l'Empire parthe. Cependant, Hérodien écrit que Niger a été tué à Antioche, et que ce sont ses soldats qui s'enfuirent par crainte de Sévère et rejoignirent le Tigre πρὸς τοὺς βαρβάρους (III, 4, 7). ALFÖLDY 1971a p. 222–223 considère cela comme une preuve, mais à nos yeux cela ne veut pas dire qu'Hérodien ait confondu les deux fleuves, ou cru que le Tigre était la frontière orientale de la Syrie et non l'Euphrate, mais juste qu'il indique une direction, une intention. Cf. en VI, 2, 1, Hérodien voit bien le Tigre comme la frontière entre les Romains et les Perses en 226, mais pas comme une frontière orientale de la Syrie.

[154] Cf. Hérodien IV, 10, 2 *sq.* ; IV, 15, 1 *sq.* mais aussi VI, 5, 3 = Dion XL, 15, 2 *sq.* (selon ALFÖLDY 1971a p. 223). Voir aussi IV, 10, 2 pour l'époque de Caracalla. Hérodien confondait les rois parthes régnant à son époque, tels que Vologèse IV avec Artaban V (erreur courante dans l'historiographie antique), mais aussi les régions d'Arabie (cf. III, 9, 10 ; III, 9, 3) ; WHITTAKER 1969 I p. 317.

[155] Cf. Hérodien V, 4, 2. CASSOLA 1957 p. 215. À nos yeux cela veut seulement dire qu'il n'était pas présent et qu'il n'a probablement pas pu vérifier l'information, car il n'y a pas de raison qu'il s'agisse d'une information qui ne soit connue que des Apaméens et plus généralement des Syriens. La rumeur d'un tel événement aurait difficilement pu être confinée à la région. Il doit donc s'agir d'une information délibérément rejetée par Hérodien. Voir *infra* p. 220 *sq*.

[156] Hérodien III, 2, 8.

[157] CASSOLA 1957 p. 215.

Felix, εὐδαίμονα Ἀραβίαν, III, 9, 3), ou plutôt il place la délimitation de cette région beaucoup plus au nord de ce qu'elle est, ce qui semble étonnant pour un Syrien cultivé.

C'est pourquoi les travaux les plus récents, suivant ceux de Charles Whittaker — comme ceux de Denis Roques — font venir Hérodien de l'ouest de l'Asie Mineure, c'est-à-dire de la côte ionienne[158]. En effet, il semble que notre historien n'était pas seulement au courant des différends locaux entre les petites villes d'Asie Mineure, tels que la querelle entre Nicée et Nicomédie[159], mais connaissait aussi les confédérations des villes d'Anatolie occidentale[160]. On ne peut affirmer avec certitude qu'il ait vu Byzance mais la description qu'il en donne en III, 1, 6 fait plutôt pencher la balance en faveur de cette hypothèse :

> « La cité était enceinte d'une solide et grande muraille, construite en briques de pierres meulières taillées en carré, si bien jointes et soudées que personne ne pensait que l'ouvrage était fait de plusieurs blocs, mais tout entier d'un seul. Les ruines et les débris de la muraille, qui persistent encore aujourd'hui (Ἔτι γοῦν καὶ νῦν τὰ μένοντα), provoquent l'admiration de qui les voit et pour l'habileté de ceux qui en ont posé les fondements, et pour la valeur des hommes qui l'ont ultérieurement fait tomber[161]. »

Cette description, qui correspond à ce qu'un visiteur découvre en arrivant dans la ville, a pu être composée par Hérodien aussi bien, nous l'avons vu, à partir de sources documentaires (en l'occurrence Cassius Dion LXXIV, 10[162]) que d'après sa propre expérience,

---

[158] Voir *supra* p. 32 note 103. La théorie de SCHETTINO 2017 envisageant une origine palestinienne est isolée. Voir MOLINIER-ARBO 2017 p. 207.

[159] Hérodien III, 2, 9. Cependant, Hérodien était également au courant des différends entre les villes syriennes : III, 3, 3. Selon CASSOLA 1957a p. 215 il est vrai qu'Hérodien révèle les désaccords entre les villes grecques de Syrie, mal ancien des Grecs, mais quand il évoque la haine entre Nicomédie et Nicée, son implication semble beaucoup plus grande, et s'exprimer dans une lamentation.

[160] Cf. IV, 10, 3. CASSOLA 1957a p. 215 remarque que le terme employé par Hérodien, σύστημα, est synonyme de « confédération », et qu'il était utilisé à l'époque hellénistique pour de de nombreux types de fédérations, mais qu'à l'époque impériale il ne se trouvait appliqué qu'aux « districts » de l'Anatolie occidentale, par opposition au terme ἔθνος qui désigne les provinces de l'Empire. *Contra* WHITTAKER, 1969 I p. xxvii et 433.

[161] Hérodien III, 1, 6 : Περιτετείχιστό τε γενναίῳ τε καὶ μεγίστῳ ἡ πόλις τείχει, πεποιημένῳ μυλίτου λίθου ἐς τετράγωνον εἰργασμένου, τοσαύτῃ τε συναφείᾳ καὶ κολλήσει ὡς μηδένα οἴεσθαι τὸ ἔργον σύνθετον, ἑνὸς δὲ λίθου πᾶν πεποιῆσθαι. Ἔτι γοῦν καὶ νῦν τὰ μένοντα αὐτοῦ ἐρείπια καὶ λείψανα ἰδόντι θαυμάζειν ἔστι καὶ τὴν τέχνην τῶν τὴν ἀρχὴν κατασκευασάντων καὶ τὴν ἀρετὴν τῶν ὕστερον καθῃρηκότων.

[162] Dion LXXIV, 10, 3–5 : « [La cité] avait aussi des murailles très solides. Le rempart était bâti avec d'épaisses pierres carrées, assemblées par des plaques d'airain ; et était fortifié à l'intérieur par des

mais le niveau de détail (matériau et forme des blocs, état de délabrement des murailles au III^e^ siècle signalé par νῦν) semble confirmer l'autopsie. F. Cassola, pour sa part, est convaincu qu'Hérodien a vu de ses propres yeux Byzance, les monts du Taurus, évoqués en amont de notre passage, et la plaine d'Issos, située à la frontière entre la Syrie et l'Asie Mineure, mais administrativement rattachée à cette dernière[163]. En revanche, il voit le passage dans lequel Hérodien raconte ce que voit le « visiteur » de Byzance comme imité de Cassius Dion[164]. Le vocabulaire n'est pas le même mais il est vrai que les ressemblances sont frappantes, notamment le commentaire selon lequel la muraille ne semblait faite que d'un bloc[165]. L'emprunt d'un tel commentaire cependant, s'il est avéré, n'entre pas forcément en contradiction avec l'autopsie d'Hérodien[166].

Néanmoins, ces différents questionnements posés par les érudits pour essayer de déterminer une origine géographique pour Hérodien ne prennent pas en compte une réalité : Hérodien ne séparait pas les mondes romain et grec. Un exemple permet de l'envisager : parmi tous les *excursus* culturels qui peuvent montrer un attachement d'Hérodien au monde romain, celui de l'étiologie du culte de Cybèle, à l'intérieur duquel on retrouve de nombreuses anecdotes mythologiques (l'enlèvement de Ganymède, le conflit entre Ilos et Tantale, le bétyle de Pessinonte, le transfert du Palladium de Troie au Latium par Énée) et qui est le plus long de toute l'œuvre, peut appuyer à la fois la théorie de son origine micrasiatique ou ionienne et son intégration plus étroite au monde romain[167] : nous ne reproduirons pas ici l'intégralité du chapitre que consacre Hérodien à l'épisode, mais relevons tout de même certains éléments.

Dans le chapitre 11 du livre I, Hérodien explique pourquoi les Romains vénèrent Cybèle et rappelle que l'origine de ce culte remonte à la légende d'Énée. Hormis le fait que notre

---

terrassements et par des échafaudages, de sorte que l'ensemble ne semblait former qu'un mur épais. » (Καὶ μέντοι καὶ τὰ τείχη καρτερώτατα εἶχον. Ὅ τε γὰρ θώραξ αὐτῶν λίθοις τετραπέδοις παχέσι συνῳκοδόμητο, πλαξὶ χαλκαῖς συνδουμένοις, καὶ τὰ ἐντὸς αὐτῶν καὶ χώμασι καὶ οἰκοδομήμασιν ὠχύρωτο, ὥστε καὶ ἓν τεῖχος παχὺ τὸ πᾶν εἶναι δοκεῖν). Cf. également Dion LXXIV, 11, 1 ; 14, 5.

[163] Voir *infra* p. 129 pour les précisions sur les frontières de la Syrie.

[164] ALFÖLDY 1971a p. 223–224 note 80.

[165] Dion LXXIV, 10, 3–5 : ὥστε καὶ ἓν τεῖχος παχὺ τὸ πᾶν εἶναι δοκεῖν = Hérodien ὡς μηδένα οἴεσθαι τὸ ἔργον σύνθετον, ἑνὸς δὲ λίθου πᾶν πεποιῆσθαι.

[166] Cela n'est qu'un bel exemple d'*aemulatio* qui correspond aux *ekphraseis* de villes dont nous avons parlé précédemment *supra* p. 23.

[167] Hérodien I, 11. Voir MOLINIER-ARBO 2017 p. 213–214 pour une analyse intéressante de ce passage.

historien fait l'amalgame entre la légende entourant le transfert du *palladium* en Italie et le bétyle de Pessinonte[168], un élément a attiré tout particulièrement notre attention : il appelle Énée « le Phrygien » (Αἰνείου τοῦ Φρυγὸς, I, 11, 3). On peut s'étonner de cette dénomination (on s'attendrait plus à Énée le Troyen, ou le Dardanien[169]). Pourquoi cet amalgame ? Confondait-il Troyens et Phrygiens ? Ce problème se résout facilement d'un point de vue géographique et mythologique, car la proximité dans le texte et dans la généalogie d'Ilos renvoie aux origines phrygiennes de Troie[170]. Le lien entre Cybèle (*Magna Mater*), Énée et Rome est clairement établi chez les Romains[171]. Il y a donc un lien de parenté entre Phrygiens et Romains, et l'on peut voir par là une manière pour Hérodien de se rattacher à l'Empire s'il envisage la Phrygie comme désignant la partie nord-occidentale de l'Anatolie[172]. Pour reprendre la conclusion d'Agnès Molinier-Arbo, à laquelle nous souscrivons, l'*excursus* étiologique sur le culte de Cybèle est « révélatrice de la position d'Hérodien à l'égard de la civilisation romaine et de l'Empire » :

---

[168] Sur cette « erreur » qui n'est qu'apparente, voir *infra* p. 160.

[169] *Iliade* II, 820 (Δαρδανίων… Αἰνείας) ; V, 180, 217 ; XIII, 463 ; XVII, 485 ; XX, 83 (Αἰνεία Τρώων) ; XVII, 513 (Ἕκτωρ Αἰνείας θ' οἳ Τρώων εἰσὶν ἄριστοι) ; Diodore, IV, 75, 5 (Αἰνείαν ἐγέννησε τὸν ἐπιφανέστατον τῶν Τρώων) ; *Denys* I, 49, 1 (Αἰνείου τε καὶ Τρώων) ; Athénée, *Deipnosophistes* I, 18 (τὸν δεινότατον Αἰνείαν τῶν Τρώων). Cependant on retrouve cette idée de Phrygien chez Euripide, *Rhésus* 585, appliqué à Pâris, à qui Énée est associé (ἐπ' Αἰνέαν ἢ τὸν ἔχθιστον Φρυγῶν / Πάριν).

[170] Voir Apollodore, *Bibliothèque* III, 12, 1–3 pour les origines de Troie et le rôle de Teucer, Ilos, et notamment l'anecdote de la vache qui se coucha à l'emplacement de la ville, désigné sous le nom de « Phrygie de la Furie » (ἡ δὲ ἀφικομένη ἐπὶ τὸν λεγόμενον τῆς Φρυγίας Ἄτης λόφον κλίνεται· ἔνθα πόλιν κτίσας Ἶλος ταύτην μὲν Ἴλιον ἐκάλεσε). Cf. également Diodore IV, 75.

[171] Cf. *Tite-Live* XXIX, 10, 5 ; Ovide, *Fastes*, IV, 182 et 249–250 (qui parle plus de Troie que de Pessinonte) ; WHITTAKER 1969 I, p. 70–71, note 1.

[172] Rappelons les propos de CASSOLA 1957 p. 215 évoqués en note 168 p. 44 concernant l'attachement d'Hérodien aux cités de la région. MOLINIER-ARBO 2017 p. 213, pour qui Hérodien met « l'accent sur les liens de parenté censés exister entre les Phrygiens – et, à travers eux, tous les habitants de l'Asie hellénophone – et les Romains grâce à lui : ce sont eux que les Romains auraient invoqués pour obtenir la statue, c'est par égard pour eux que les Phrygiens la leur auraient de bonne grâce cédée », Hérodien I, 11, 3 : ἔτυχον δὲ ῥᾳδίως συγγένειαν προβαλλόμενοι καὶ τὴν ἀπ' Αἰνείου τοῦ Φρυγὸς εἰς αὐτοὺς διαδοχὴν καταλέγοντες. Et plus loin « Hérodien cherche sans doute ici à rappeler aux Romains que les racines les plus lointaines de leur grandeur plongent en Asie. Mais, surtout, il souhaite expliquer à ses lecteurs hellénophones qu'ils ont avec les Romains plus de points communs qu'ils ne le croient et que leurs destins sont étroitement liés. »

> « Loin de se sentir étranger à l'une et de subir la domination de l'autre, il concevait les destins des Grecs et des Romains comme étroitement liés au sein d'un monde unifié[173]. »

À ce titre Hérodien attache beaucoup d'importance, en dehors de toute considération sociale — que nous reprendrons un peu plus loin —, au sort des Romains, dans le sens où le sort de l'Empire a une influence sur ses habitants, qu'il désigne, peu importe la région, sous le nom de οἱ Ῥωμαῖοι. En dehors des contextes évidents où le terme concerne les habitants de la Ville ou simplement « l'Empire romain » (ἡ Ῥωμαίων ἄρχη), le terme renvoie aux habitants de l'Empire (conséquences de l'édit de Caracalla ?). On a déjà vu qu'en I, 1, 4 et en III, 8, 9, Hérodien oppose « notre territoire » à la barbarie[174]. Les deux parties du monde romain, Occident latin et Orient grec, sont inséparables de l'Empire[175]. De même, au sujet des Alpes où l'expression, ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς γῇ laisse peu de place au doute[176] : Hérodien tenait tout l'Empire romain pour sa patrie[177].

1.3.3. Milieu social et fonctions d'Hérodien

Un autre élément qui permet de démonter son intégration à l'Empire est notamment la question de son origine sociale. Comme pour son origine géographique, les hypothèses ont été nombreuses : tous les milieux ont été envisagés, et il en va de même s'agissant des fonctions qu'il a occupées.

Les réflexions sur son origine sociale et sur ses activités professionnelles sont liées, dans la mesure où elles reposent sur une seule et même citation d'Hérodien. En effet, au début de son œuvre, l'historien déclare avoir servi dans l'administration publique et impériale : ἐν

---

[173] MOLINIER-ARBO 2017 p. 214.

[174] Voir *supra* p. 28 ; sur ce sujet, Alföldy renvoie à J. Palm 1959, *Rom, Römertum und Imperium in der griechieshen Literatur der Kaiserzeit* p. 82–83.

[175] Voir HOËT-VAN CAUWENBERGHE 2011 p. 147–167 qui synthétise l'état actuel de la question de l'identité et de l'intégration des Grecs dans l'Empire romain.

[176] Hérodien II, 11, 8. Cf. WHITTAKER 1969 I p. xxiv dont le commentaire note 220 déclare « The only indication H. gives that he is living in the East in his retirement ».

[177] Malgré l'avis de SIDEBOTTOM 1997b p. 2824 selon lequel Hérodien ne correspond pas facilement à l'orthodoxie moderne, dans laquelle il compte ROQUES 1990a p. 13 note 2 (« l'attachement à l'Empire d'écrivain grecs comme… Hérodien ne fait aucun doute »). On considère en effet que sous le Principat les Grecs sont réconciliés, voire identifiés, à l'Empire. Pour Sidebottom cette idée mérite d'être réévaluée.

βασιλικαῖς ἢ δημοσίαις ὑπηρεσίαις[178]. Pour Whittaker[179], δημοσία ὑπηρεσία ne désigne pas toujours un service public, et il entend l'expression comme un service avec *aerarium* et βασιλικὴ ὑπηρεσία comme la position d'un appariteur au service de l'empereur[180]. Quant à savoir s'il s'agissait d'un poste de préteur ou de préfet, difficile de le déterminer. En tout cas, de telles fonctions auraient permis à Hérodien d'avoir accès à des documents sénatoriaux, de voyager dans les provinces, de faire l'expérience de la vie de la cour et de partager les intérêts de la classe moyenne des familles sénatoriales et équestres de la capitale[181]. Pour Alföldy, ses fonctions relèveraient nécessairement du service d'un homme d'origine servile[182]. Denis Roques va également dans ce sens et fait d'Hérodien un affranchi qui aurait servi dans l'administration impériale[183], ce qui explique qu'il ait fait de longs séjours à Rome[184] mais s'en soit aussi fréquemment éloigné, pour suivre les empereurs dans leurs déplacements[185].

---

[178] Hérodien I, 2, 5. Le sens de βασιλικός et celui de δημόσιος ne s'excluent pas forcément (voir *supra* p. 11). Cf. GROSSO 1964 p. 32 *sq* : Hérodien déclare que le goût des spectacles visuels et auditifs (τὰ θεάματα αὐτῶν ἢ τὰ ἀκροάματα σπουδὴ) font l'objet d'une rivalité entre les deux frères (III, 10, 4 : ἥ τε περὶ τὰ θεάματα αὐτῶν ἢ τὰ ἀκροάματα σπουδὴ φιλονείκως ἑκάστοτε ἐμερίζετο : « Leur goût des spectacles visuels aussi bien (ἢ) qu'auditifs était à chaque fois l'occasion d'une rivalité »), permet d'aller dans ce sens.

[179] WHITTAKER 1969 I p. xix–xxii et p. 11 notes 3 et 5. Voir aussi ECHOLS 1961 p. 5, qui parle d'« *imperial civil service* ».

[180] TURCAN, 1987 p. 49–50 : « À partir de Sévère, on distingue de la fortune personnelle du prince (*res priuata*) l'administration des biens de la couronne (*patrimonium*). »

[181] WHITTAKER 1969 I p. xxiv.

[182] ALFÖLDY 1971a p. 228–229.

[183] L'origine affranchie d'Hérodien était déjà l'objet des hypothèses de J. Kreutzer, *De Herodiani rerum scriptore*, Diss. Bonn 1881, p. 13 et A. Domaszewski, « Die Bedeuntung der Religion von Emesa », ARW XI 1908, p. 237, reprises par E. SOMMERFELDT, « Zur Frage nach der Lebensstellung des Geschichtschreibers Herodian », *Philologus* 73, 1914, p. 568–570 p. 569.

[184] Voir la liste de ces séjours romains établie par WHITTAKER 1969 I p. xxxiii.

[185] C'est ainsi que ROQUES 1990a p. 4 explique l'omission d'événements importants dans le récit d'Hérodien, comme la chute d'Ulpien ou le règne de Maximin. Voir FRANCE-HURLET 2019 p. 237 : « que l'empereur voyageât beaucoup, comme le fit Hadrien, qu'il fût plutôt sédentaire, bougeant peu de Rome et d'Italie comme Antonin, ou qu'il gouvernât depuis les camps militaires tels Domitien, Trajan et Marc Aurèle, il était de toute façon le centre du système administratif et l'incarnation du pouvoir. », ce qui implique qu'il est suivi par l'appareil administratif. Le rôle d'Hérodien selon Roques et selon nous aurait donc été de suivre l'empereur où qu'il fût, ce qui explique les mouvements dans le texte d'Hérodien.

Ces hypothèses sont très intéressantes et nous pensons également qu'il est possible qu'Hérodien ait fait partie de l'administration impériale en tant qu'agent subalterne, ce qui justifierait l'emploi d'un terme apparenté à ὑπηρέτης. Néanmoins, s'il faisait réellement partie de ces agents subalternes, il convient de se demander quel était son statut parmi eux.

1.3.3.1. Herodianus Senator

Bien que nous ne sachions pas précisément quel poste il a occupé parmi ces fonctions « impériales et publiques », Volckmann suppose qu'il fut à un moment ou un autre intégré à l'ordre sénatorial[186]. Les partisans de cette théorie s'appuient sur les derniers livres de l'œuvre. Lors du règne de Maximin le Thrace (livres VII et VIII), Hérodien fait le récit des nombreux débats qui agitèrent le Sénat, qui cherchait un champion capable de s'opposer à l'empereur (les deux premiers Gordiens, Maxime Pupien, Balbin). Pour Volckmann, Hérodien devait avoir eu accès aux *acta senatus* pour obtenir ces informations[187]. L'érudit s'appuie sur la mention par Hérodien d'un sénatus-consulte tenu secret[188]. Si Hérodien en a eu connaissance, c'est parce qu'il aurait pris part à son élaboration et au vote : il aurait donc été lui-même sénateur. Mais cette hypothèse nous paraît très fragile. Il semble d'abord peu probable, étant donné certaines erreurs commises par Hérodien dans sa description de la Curie[189], qu'il en ait été un visiteur régulier. En outre, rien ne prouve que la révélation du secret n'ait pas eu lieu par la suite : si la connaissance du secret pouvait constituer un danger sous le règne de Maximin, Hérodien a pu en avoir connaissance *a posteriori*, sous le règne de Gordien III ou plus tard. Enfin, Hérodien se démarque parfois des opinions sénatoriales, notamment en ce

---

[186] VOLCKMANN 1859 p. 6 *sq*.

[187] Volckmann (*Ibid.*) propose même qu'Hérodien ait été le rédacteur de plusieurs *acta senatus* dont il aurait directement intégré les *verbatim* à son ouvrage, comme Cassius Dion aurait incorporé à ses livres sévériens un ouvrage déjà rédigé (mais aujourd'hui perdu) sur les événements du règne de Sévère.

[188] Hérodien VII, 10, 3 : « [Les sénateurs] se rendirent non pas dans le lieu habituel de l'assemblée [la Curie, συνέδριον] mais dans le temple de Jupiter Capitolin, que les Romains vénèrent sur la citadelle. S'étant réunis entre eux à huis-clos (συγκλείσαντες αὐτοὺς μόνους) dans l'enceinte sacrée, comme pour prendre à témoin Jupiter » et en 10, 5 : « ils furent acclamés Auguste et le Sénat leur conféra tous les honneurs impériaux par décret (διὰ δόγματος) » ; On le retrouve également dans l'*Histoire Auguste, Gordien III*, 12.

[189] Cf. Hérodien V, 5, 7 ; voir *infra* p. 231.

qui concerne certains empereurs. Commode, par exemple, est présenté par lui sous un jour plus favorable que chez Dion ou dans l'*Histoire Auguste*[190].

Une autre question qu'une telle hypothèse soulève est de savoir pourquoi Hérodien, s'il fut sénateur, n'en parle pas. Il ne manifeste en outre aucun intérêt pour les postes à responsabilités comme le consulat, même si cette charge n'avait plus l'importance qu'elle avait à d'autres époques. Le terme ὕπατος, traduction grecque traditionnelle et officielle de *consul* depuis au moins Polybe[191], n'apparaît que six fois dans l'ensemble de l'œuvre. La première occurrence (II, 3, 4) rappelle que Glabrio, à qui Pertinax propose le trône, avait auparavant été deux fois consul[192]. Le terme est ici un adjectif féminin épithète qui accompagne le mot ἀρχή (τὴν ὕπατον ἀρχὴν). La deuxième occurrence concerne Julianus lorsqu'il apparaît pour la première fois : Ἰουλιανῷ δέ τινι, ἤδη μὲν τὴν ὕπατον τετελεκότι ἀρχήν[193]. Là encore le terme est l'épithète du terme ἀρχή et traduit l'expression latine *consularis potestas* ou *consulare imperium*. Les ὕπατοι évoqués en II, 12, 4, qui ordonnèrent la réunion du Sénat confiant les rênes de l'Empire à Sévère et ordonnant l'exécution de Julianus, restent anonymes[194], tout comme ceux accompagnant Caracalla et Géta lors des

---

[190] Voir en particulier I, 7, 1 *sq.* et I, 17, 12. Voir ALFÖLDY 1971a p. 230 note 103.

[191] La terminologie officielle qui traduit le latin *consul* par le grec ὕπατος est bien connue dans les textes littéraires, historiographiques et dans les inscriptions : Cf. *Polybe* I, 11, 16, etc. ; *Denys*, I, 3, 4, etc. ; HOLLEAUX 1918 et entre autres FREYBURGER-GALLAND 1997 et FREYBURGER 2013, FRIJA 2014.

[192] Hérodien II, 3, 4 : « Prenant la main de Glabrio, il le tira à lui en lui ordonnant de s'asseoir sur le trône impérial. Celui-ci était le plus noble de tous les patriciens (en tout cas, il faisait remonter sa lignée à Énée, le fils d'Aphrodite et Anchise), et avait déjà rempli deux fois la fonction de consul. » (λαβόμενος τῆς χειρὸς Γλαβρίωνος εἵλκεν αὐτὸν καθίζεσθαι κελεύων ἐπὶ τοῦ βασιλείου θρόνου. Ἦν δὲ ἐκεῖνος εὐγενέστατος μὲν πάντων τῶν εὐπατριδῶν (ἀνέφερε γοῦν ἐς Αἰνείαν τὸν Ἀφροδίτης καὶ Ἀγχίσου τὴν τοῦ γένους διαδοχήν), ἔτι δὲ καὶ τὴν ὕπατον ἀρχὴν τελέσας δεύτερον).

[193] Hérodien II, 6, 6 : « Un certain Julianus, qui avait déjà eu la charge du consulat » (Ἰουλιανῷ δέ τινι, ἤδη μὲν τὴν ὕπατον τετελεκότι ἀρχήν).

[194] Hérodien II, 12, 4 : « puisqu'enfin ils avaient appris que Sévère était déjà arrivé dans la ville elle-même, ils bravèrent Julianus et se réunirent dans la Curie, sous l'ordre des consuls, qui ont l'habitude d'administrer les affaires de Rome chaque fois qu'il y a une instabilité politique. » (ἐπείπερ ἤδη τὸν Σεβῆρον καὶ αὐτῇ τῇ πόλει ἐπιστησόμενον ἤκουον, καταφρονήσαντες τοῦ Ἰουλιανοῦ συνίασιν ἐς τὸ συνέδριον, τῶν ὑπάτων κελευσάντων, οἳ τὰ τῆς Ῥώμης διοικεῖν εἰώθασιν ὁπηνίκα ἂν τὰ τῆς βασιλείας μετέωρα ᾖ). Les consuls ordinaires de l'année 193 étaient Quintus Pompeius Falco (*PIR²* P 655) et Gaius Erucius Clarus Vibianus (*PIR²* E 97), mais il s'agit peut-être déjà des consuls en charge depuis l'été 193 (nous sommes en juin), L. Iulius Messala Rutilianus (*PIR²* M 508) et C. Aemilius Seuerus Cantabrinus (*PIR²* A 407). Cf. Dion LXXIV, 1.

funérailles de leur père en 211[195] et ceux à qui l'on annonce la fausse mort de Maximin le Thrace lors d'une conjuration menée par Gordien contre Vitalien[196]. À ce titre il ne signale pas non plus les consuls bien connus, comme Pertinax qui, l'année de la mort de Commode, était son co-consul[197]. En revanche, Hérodien signale que Sévère Alexandre fut nommé César et collègue de l'empereur Élagabal au consulat[198]. Même si le peu d'intérêt que porte globalement Hérodien aux hautes fonctions administratives n'est pas forcément signe qu'il n'appartenait pas au rang des sénateurs, cela laisse tout de même supposer qu'il n'a pas exercé de telles fonctions, d'autant que, nous l'avons déjà dit, la simple ὑπηρεσία qu'Hérodien se contente d'évoquer n'y correspond pas.

Hérodien n'était donc pas sénateur, contrairement à Cassius Dion, qui lui insiste davantage sur ses responsabilités. Il est possible, et on l'a souvent dit[199], qu'Hérodien lui-même fût de classe inférieure. Si cela est vrai, il ne nous semble pas possible pour autant de conclure que le texte d'Hérodien adopte la vision de telle ou telle classe, qu'elle fût inférieure, comme peut le prétendre Alföldy[200], ou dirigeante. Peut-être que dans le cas d'Hérodien, le

---

[195] Hérodien IV, 1, 3 : « Ceux qui étaient alors chargés du consulat les suivaient, portant l'urne où reposaient les restes de Sévère » (εἴποντο δ' ὄπισθεν αὐτοῖς οἱ τὴν ὕπατον ἀρχὴν τότε διέποντες, κάλπιν φέροντες ἔνθα ἦν τὰ Σεβήρου λείψανα). Les consuls de l'année 211 sont Hedius Lollianus Terentius Gentianus (*PIR²* H 37) et Pomponius Bassus (*PIR²* B 77 ou P 700).

[196] Hérodien, VII, 6, 9. Les consuls ordinaires de l'année 238 sont Fulvius Pius et Pontus Proculus Pontianus. OKON 2015, p. 133 note 21. Voir BARBIERI 1952.

[197] Dion ne l'évoque pas non plus au livre LXXIII.

[198] Hérodien V, 7, 4 : « Alexandre fut nommé César, et consul avec Antonin » (ἀποδείκνυται δὴ Καῖσαρ ὁ Ἀλέξανδρος, ὕπατός τε σὺν αὐτῷ Ἀντωνίνῳ).

[199] Surtout ALFÖLDY 1971a p. 227–233 plus particulièrement 228–229, mais aussi BOWERSOCK 1985 p. 711 ; DIETZ 1980 p. 33–34 ; RUBIN 1980 p. 88 ; ŠASEL KOS 1986 p. 276–278. Toutes les théories se basent de toute façon sur cette phrase d'Hérodien, ἐν βασιλικαῖς ἢ δημοσίαις ὑπηρεσίαις (I, 2, 5).

[200] ALFÖLDY 1971b p. 431–432. SIDEBOTTOM 1997a p. 2794 et 2822 voit même chez Hérodien de l'hostilité vis à vis des riches patriciens : « Herodian's text is generally hostile to rich patrician (eupatrid) senators. It is good that Marcus chose his sons-in-law from those of good character in the senate, not from the rich patricians (1.2.2). The *nouus homo* Pertinax's poverty, despite his tenure of an extraordinary number of offices, both saved his life and enhanced his reputation (2.1.4). The moral failings of the rich patricians (rich and patrician appear nearly synonymous in Herodian) are exemplified in Herodian's depiction of Albinus. He was born a patrician, and brought up in wealth and luxury (2.15.1), which underlies his vanity and stupidity (2.15.3), as well as his indolence (3.7.1)… The riche ex-consular Julianus led an intemperant, drunken life as a private citizen (2.6.7), which

fait d'avoir appartenu pendant un certain temps à la bureaucratie impériale — qu'il fût chevalier ou affranchi — a pu influencer ses intérêts et les aligner avec ceux des sénateurs, sans en avoir été un lui-même[201].

En effet, si le manque d'intérêt d'Hérodien pour les affaires sénatoriales et consulaires semble indiquer qu'il n'était pas sénateur, notre historien s'attarde tout de même sur des faits qu'il juge dignes de mention lorsqu'ils affectent la richesse ou la fortune des Romains. Par exemple, lors de l'incendie du temple de la Paix sous le règne de Commode, il évoque la ruine des propriétaires des biens déposés à l'intérieur avec beaucoup d'attention :

> « Mais le feu, cette nuit-là, fit passer de nombreux hommes de riches à indigents ; s'il est vrai que tous déploraient ensemble les malheurs publics, chacun déplorait ses propres malheurs[202]. »

L'insistance sur le passage de la richesse à la pauvreté de ceux qui avaient déposé leurs biens dans le temple a été interprétée comme de la compassion, et Hérodien afficherait ici une implication personnelle plus forte. Dire, de façon anachronique, qu'il y a un sentiment de classe chez Hérodien est cependant contestable. Les plaintes du peuple sont tout autant évoquées, même si elles n'interviennent qu'à des moments particuliers, notamment pendant les épisodes de révoltes populaires[203]. Une des premières et des plus marquantes est la révolte

---

failed to improve when he became emperor (2.7.1) ». Sur le manque de connaissance de la vie sénatoriale et de la Curie, Voir KOLB 1976 et POHLSANDER 1969 p. 591–592.

[201] CASSOLA 1957a p. 221–222 concède qu'Hérodien n'était sans doute pas, contrairement à Cassius Dion, sénateur, mais au IIIe siècle les intérêts des riches se calquent sur les intérêts du Sénat et dans le cas d'Hérodien, le fait d'avoir appartenu pendant un certain temps à la bureaucratie impériale a pu lui faire connaître intimement la mentalité sénatoriale tout en conservant des affinités avec son milieu d'origine. Il est vrai qu'Hérodien partage souvent la vision sénatoriale : Cassola insiste par exemple sur le fait que dans le conflit entre les différents groupes politiques, les sympathies d'Hérodien s'alignent souvent avec celle du rang supérieur de la société romaine, et observe que sur la politique fiscale de Maximin évoquée au chapitre 3 du livre VII, Hérodien se place plutôt du côté des riches.

[202] Hérodien, I, 14, 3 : Ἀλλὰ τὸ πῦρ ἐκείνης νυκτὸς πολλοὺς ἐκ πλουσίων πένητας ἐποίησεν· ὅθεν ὠλοφύροντο κοινῇ μὲν πάντες τὰ δημόσια, ἕκαστος δὲ τὰ ἴδια αὐτοῦ. Cf. VII, 12, 6, qui décrit un autre incendie à Rome en 238 et les dégâts subis par les propriétaires de logements.

[203] Selon CASSOLA 1957a p. 222, la plèbe ne se révoltait que lorsqu'elle était directement touchée par les actes du pouvoir en place. Tant que seuls les riches étaient touchés, la multitude restait inactive, parce que les plébéiens enviaient les détenteurs de grandes fortunes. Sur l'analyse de certaines manifestations populaires, je renvoie à l'article publié dans les actes du colloque « Pratiques de l'espace urbain dans les textes » (ENSL, CIERA, Université Goethe de Francfort, 16 novembre 2017),

contre Cléandre, qui poussa le peuple à assaillir la demeure impériale de Commode dans les faubourgs[204], mais si cet épisode de violence confirme que les interventions du peuple sont l'occasion d'une répression sanglante, le fait qu'Hérodien les présente de la sorte peut tout autant relever d'un sentiment de classe que lorsqu'il partage les sentiments du Sénat. De même, après la mort de Commode, on assiste à d'autres manifestations populaires marquantes. Selon Hérodien en effet, les Romains s'abandonnèrent à des manifestations de joie[205], et plus particulièrement les riches (non pas, comme le suppose Cassola[206], parce qu'Hérodien appartenait à une classe fortunée, mais seulement parce qu'il souligne que se sont surtout sentis soulagés ceux dont la fortune avaient pu entraîner une menace directe à cause de la politique d'appropriation des biens de Commode).

Peu d'éléments permettent donc de dire si Hérodien promeut telle ou telle vision, que ce soit celle des sénateurs, des magistrats, des fonctionnaires, du personnel de la cour ou des couches sociales inférieures, et donc de déterminer son origine et son milieu social. Il est vrai que les empereurs considérés comme des « champions » sénatoriaux (Pertinax, Maxime Pupien et Balbin) sont mieux représentés que les empereurs qui ont fondé leur puissance sur le soutien des prétoriens (Commode et son héritier spirituel Didius Julianus) ou sur les légions (Septime Sévère, Caracalla, Maximin le Thrace), qui eux sont considérés comme des tyrans. Les préfets du prétoire, lorsqu'ils commettent des exactions envers le peuple (Cléandre) ou envers le Sénat (Pérennis), sont dénoncés[207], ce qui n'est pas sans rappeler la vision sénatoriale de Cassius Dion. Hérodien s'oppose également à l'armée de manière générale, dans la mesure où elle soutient un gouvernement despotique. Cela correspond certes à la vision des sénateurs, que l'on peut par exemple retrouver chez Dion, mais Hérodien est

---

2020 : DE RIVAS (2020), « Réappropriation et réassignation politiques des espaces urbains à la fin de la période antonine ».

[204] Hérodien I, 12, 5–6 et 8.

[205] Hérodien II, 2, 3.

[206] CASSOLA 1957a p. 221, cite d'autres passages en faveur des riches : en ce qui concerne la mort de Caracalla, Hérodien décrit les réactions des citoyens romains, en mettant particulièrement l'accent sur l'attitude des riches (V, 2, 2). De même, le point de vue sénatorial est accentué : tout le monde était satisfait de Pertinax (II, 2, 2) et surtout les sénateurs (II, 4, 8) ; tous ont pleuré sa mort, et surtout les sénateurs (II, 6, 2) ; etc.

[207] CASSOLA 1957 p. 220 : Les prétoriens (qui n'hésitent pas à massacrer la foule désarmée lorsqu'ils en ont l'occasion cf. IV, 6, 4-5) sont profondément méprisés en ce qu'ils promeuvent un pouvoir despotique qui leur soit favorable (Hérodien II 4, 4, ; 6, 2). À l'inverse ils sont hostiles à un gouvernement modéré, comme celui de Pertinax (II, 2, 4-5, VIII, 8, 1).

également opposé aux empereurs qui accordent des privilèges à l'armée au détriment de la population civile[208].

Tous les milieux sociaux ont donc été envisagés pour déterminer la place d'Hérodien dans la société romaine du III^e^ siècle. Nous ne pouvons savoir à quel ordre il appartenait, mais les diverses pistes explorées portent à croire qu'Hérodien fut agent de la Cour impériale en position subalterne — et donc qu'il ait été esclave ou affranchi. En tant qu'agent au service de l'empereur, Hérodien avait à sa disposition tout ce dont il avait besoin pour rédiger son œuvre : accès à des documents sénatoriaux, voyage dans les provinces, connaissance empirique et intime de la vie de palais et des intérêts de la classe sénatoriale et équestre d'un côté, et de la plèbe de la capitale de l'autre.

1.3.3.2. Hérodien était-il un affranchi de la cour impériale ou un chevalier ?

Ce qui est sûr, c'est qu'Hérodien semble familier de l'*aula Caesaris* (en grec βασίλειος ou βασιλέως αὐλή), qu'il évoque régulièrement[209] et qui pourrait indiquer sa proximité avec l'entourage impérial, à la manière des interventions au style direct de Fadilla ou de Marcia dans le livre I, qui se produisent directement dans le cercle privé de l'empereur. Selon la distinction rappelée par Jérôme France et Frédéric Hurlet[210], l'administration centrale de l'État incarnée par l'*aula Caesaris* est répartie entre domaine public et patrimoine impérial. Cette cour, à la manière d'un Versailles, rassemble un entourage aristocratique de parents, proches et familiers du Prince, mais aussi le personnel domestique composé d'esclaves (appartenant à la *domus* impériale) et d'affranchis impériaux[211], qui est placé sous l'autorité

---

[208] Sévère, Hérodien III, 8, 4-5 ; Maximin, VII, 3, 3 ; CASSOLA 1957 p. 221.

[209] Le terme apparaît vingt-sept fois chez Hérodien, dont la moitié des occurrences dans les deux premiers livres. Vingt-et-une de ces occurrences sont accompagnées de l'adjectif βασίλειος et trois du génitif de βασιλεύς. C'est d'ailleurs à Sénèque que l'on doit la désignation de cette structure sous le nom latin *aula* (du grec αὐλή). FRANCE–HURLET 2019 p. 223.

[210] FRANCE–HURLET 2019, p. 30 ; p. 223 : « Cette structure se constitue surtout à partir de Claude et recouvre une réalité assez complexe, avec des aspects topographiques, politiques et administratifs. Il y a d'abord la résidence du prince ; sous les Julio-Claudiens, il s'agit de la maison d'Auguste, sur le Palatin, à laquelle sont venus s'agréger par la suite toute une série d'édifices, aboutissant à la création d'une sorte de quartier impérial. Sous Domitien, la demeure impériale fut complètement réorganisée et agrandie jusqu'à occuper presque toute la colline du Palatin et former un véritable palais. »

[211] Même si, d'après Athénée (*Deipnosophistes*, VI, 104, 272e) plusieurs dizaines de milliers d'individus pouvaient composer le personnel servile d'un citoyen, chiffres que les chercheurs ont extrapolés au sujet du service impérial, à Rome et dans les provinces. Il s'agit bien entendu d'une hyperbole de la part d'Athénée, mais l'ordre de grandeur ne semble pas improbable en ce qui concerne le personnel

des hauts responsables de la Maison impériale (la plupart du temps des chevaliers) et qui ont fini par se confondre avec le gouvernement de l'Empire[212] : le préposé *a cubiculo* (ou chambellan, τοῦ θαλάμου προεστώς), l'*a uoluptatibus* (intendant des plaisirs), l'*ab ornamentis* (bijoux, parures, costumes), etc. Hérodien évoquant à plusieurs reprises les cubiculaires[213], il est possible qu'il ait été placé sous les ordres de l'un d'entre eux. En général les cubiculaires accompagnent le Prince dans tous ses déplacements et s'arrangent pour partager sa vie quotidienne[214] — on pense bien évidemment au rôle important que joue le cubiculaire Éclectus dans le livre I —, ce qui serait une source d'information directe pour Hérodien.

Étant donné qu'Hérodien possède, nous l'avons dit, une éducation et une formation intellectuelle, il est également possible qu'il fût l'un des nombreux secrétaires esclaves ou affranchis chargés depuis le règne d'Auguste de la correspondance du Prince ainsi que de la gestion de ses affaires : l'*a rationibus* (chargé des finances), l'*ab epistulis* (chargé de la correspondance — avec deux sections : latine et grecque[215]), l'*a studiis* (documentation), l'*a libellis* (traitement des requêtes adressées au Prince) et l'*a declamationibus latinis/graecis* (chargé de composer les discours en latin et en grec)[216]. Malheureusement Hérodien ne donne

---

impérial. D'après TURCAN 1987 p. 51, ce chiffre était peut-être même plus important à l'époque sévérienne, et le service domestique de la cour (enceinte du Palais uniquement ?) devait compter à lui seul plusieurs milliers d'esclaves et d'affranchis au moins.

[212] TURCAN 1987 p. 63.

[213] Cf. Hérodien I, 12, 3 ; 16, 4 (Éclectus) ; il évoque aussi les gardes (τοῦ θαλάμου φύλακες), I, 17, 6 ; III, 12, 1.

[214] TURCAN 1987 p. 61 : « L'intendant de ce service, le chambellan, a un poids considérable. C'est par son entremise qu'on peut se faire entendre du prince. […] »

[215] TURCAN 1987 p.64 : « Le bureau de la correspondance se subdivise le plus souvent en deux sections : grecque et latine. Les ministres sont assistés de chefs de cabinet (*proximi*), de collaborateurs ou adjoints de directions (*adiutores*), d'employés aux écritures, de *notarii* (qui prennent les textes sous la dictée, grâce à un système de notes sténographiques), de comptables, caissiers, teneurs de livres, archivistes, etc ». Toutes ces fonctions auraient pu être celle d'Hérodien.

[216] FRANCE–HURLET 2019 p. 223 : « Cette structure à l'origine privée constitua l'embryon des grands bureaux palatins qui se développèrent ensuite pour former ce qu'on peut appeler la chancellerie impériale. Le règne de Claude est, là aussi, un moment décisif dans la formalisation et dans l'institutionnalisation de ces bureaux. » Hérodien VII, 8, 2, qui introduit un discours de Maximin le Thrace, évoque probablement le travail des préposés *a declamationibus* : « il monta à la tribune, portant à la main un petit document (βιβλίον) qu'avaient rédigé pour lui quelques-uns de ses amis, et prononça les paroles suivantes ». L'évocation de la nature de la relation amicale (τινες τῶν φίλων)

guère d'informations sur ces différents métiers, mais on peut tout à fait envisager qu'il fut *ab epistulis* (*graecis* probablement) ce qui put lui donner accès à la correspondance (dont il parle[217]) ou *a studiis*, et qui là aussi serait avantageux pour notre historien et lui garantirait la possibilité de consulter la documentation. Il aurait également pu faire partie d'un bureau important et confidentiel comme celui de l'« éphéméride », chargé de tenir le journal de l'empereur. Robert Turcan nous rappelle que ce secrétariat consignait soigneusement les étapes d'une campagne ou d'un trajet de l'empereur comme les noms des montagnes et des rivières traversées, des villes dans lesquelles il a séjourné, ou qu'il a assiégées ou conquises, les détails techniques et stratégiques, et même tous les petits incidents qui auraient pu se produire[218]. Toute cette documentation est perdue[219], mais elle a pu être utilisée par Suétone, par Cassius Dion, ou encore par le rédacteur de l'*Histoire Auguste*. Un procurateur *ab*

---

n'exclut pas qu'ils aient pu faire partie de l'appareil administratif impérial. *Contra* Whittaker 1969 I. note 1 p. 206–207 qui ne voit dans cette expression qu'une invention d'Hérodien pour justifier le caractère rhétorique du discours qui suit et qui contredit la « nature barbare » de Maximin.

[217] Nous pouvons penser à la correspondance entre Sévère et Albinus (II, 15) ou encore à la lettre de Macrin envoyée au Sénat après son avènement (V, 1).

[218] TURCAN 1987 p. 127–128 : « Nous ne connaissons le texte que d'un journal intime, mais qui n'est pas ou très peu autobiographique : les notes ou pensées *Pour moi-même* de Marc Aurèle. Dans le registre des actes impériaux (*commentarii diurni* ; *commentarii principales*), le compte-rendu des faits devait se caractériser par une formulation pragmatique et traditionnelle qui ne variait guère d'un règne à l'autre. Ces *commentarii* étaient conservés dans la bibliothèque d'Apollon Palatin. Les sénateurs pouvaient demander l'autorisation de les consulter, notamment pour connaître les dénonciations de tel délateur qui s'était manifesté sous le règne d'un empereur défunt. Mais du vivant même de l'empereur, ces « Éphémérides » restaient évidemment inaccessibles, sauf indiscrétion ou complicité du personnel administratif. Il s'agissait d'archives à la fois officielles et secrètes. Un procurateur *ab ephemeride* en avait la responsabilité » (Hérodien ?).

[219] TURCAN 1987 p. 127–128 : « Parallèlement à ces 'carnets de routes' ou à ces éphémérides sèchement factuelles, certains princes rédigeaient un journal plus personnel à partir duquel ils écriraient leurs mémoires… : nous ne connaissons le texte que d'un journal intime, mais qui n'est pas ou très peu autobiographique : les notes ou *pensées Pour moi-même* de Marc Aurèle. Dans le registre des actes impériaux (*commentarii diurni* ; *commentarii principales*), le compte-rendu des faits devait se caractériser par une formulation pragmatique et traditionnelle qui ne variait guère d'un règne à l'autre. Ces *commentarii* étaient conservés dans la bibliothèque d'Apollon Palatin. Les sénateurs pouvaient demander l'autorisation de les consulter, notamment pour connaître les dénonciations de tel délateur qui s'était manifesté sous le règne d'un empereur défunt. Mais du vivant même de l'empereur, ces 'Ephémérides' restaient évidemment inaccessibles, sauf indiscrétion ou complicité du personnel administratif. Il s'agissait d'archives à la fois officielles et secrètes. »

ephemeride en avait la responsabilité. Il n'est pas impossible de rapprocher ces éléments d'Hérodien et du contenu de son *Histoire de l'Empire*. Cela pourrait également expliquer la proximité avec l'empereur, qui était le « point focal »[220] de la machine administrative de l'Empire, ou son entourage. À cet égard on pourrait envisager l'œuvre d'Hérodien vue comme une chronique, et cela pourrait expliquer pourquoi tel ou tel événement est mentionné par Hérodien et pas un autre. Cela rejoindrait aussi l'argument de l'autopsie. Ainsi, les événements inconnus ou « invérifiés », qui n'ont pas leur place dans le récit, seraient absents de l'œuvre car Hérodien ne ferait que tenir un journal : une certaine proximité avec la cour impériale lui permet d'assister à des événements qui concernent directement l'empereur du moment et dont il est témoin, consignant par la suite l'événement dans une prise de note qui n'aura servi que bien plus tard de base à son récit historique. Pour appuyer cette théorie, il est permis de penser qu'Hérodien put être un de ceux qui rédigeaient « un journal » des activités quotidiennes que les empereurs faisaient tenir, y compris par les membres de la famille impériale[221].

Les différents bureaux ou offices évoqués ci-dessus sont traditionnellement dirigés par des procurateurs affranchis impériaux, mais cette direction passe peu à peu à partir des Flaviens sous la tutelle des chevaliers[222]. Hérodien aurait donc pu également faire partie de cet ordre. En général cependant, ce sont plutôt les directeurs de ces services, les procurateurs équestres, qui sont chevaliers, et leurs adjoints demeurent des procurateurs affranchis, de même que l'ensemble du personnel subalterne est toujours composé d'esclaves et d'affranchis[223]. Mais Hérodien, nous l'avons dit, n'est pas très favorable aux membres de l'ordre équestre, y compris lorsqu'ils font partie de l'administration[224]. Là encore l'expression

---

[220] Expression de Werner Eck, cité par FRANCE–HURLET 2019 p. 237–238 : la correspondance de l'empereur est destinée aux gouverneurs de provinces, aux procurateurs financiers, mais aussi à tous les autres subordonnés de rang sénatorial et équestre, et les procurateurs affranchis. L'empereur s'adressait parfois en personne à ses agents, pour envoyer des instructions (*mandata*) ou s'enquérir d'informations précises.

[221] TURCAN 1987 p. 127 : Auguste exigeait un procès-verbal circonstancié de tous les faits en gestes, de tous les propos de ses enfants et petits-enfants. Cf. Suétone, *Auguste*, 64, 3.

[222] TURCAN 1987 p. 64.

[223] FRANCE–HURLET 2019 p. 224 et p. 251 : sous Hadrien, les procurateurs affranchis sont systématiquement coiffés par un procurateur équestre, même si tout le personnel des services demeure de condition servile.

[224] Hérodien VII, 4, 2, où l'auteur évoque « les préposés au Fisc » : « même s'ils étaient rarement honnêtes » (οἵ τε προεστῶτες τοῦ ταμιείου τότε, εἰ καὶ σπανίως χρηστοὶ ἐμπεπτώκεσαν).

ὑπηρεσία pourrait indiquer qu'Hérodien fut plutôt membre d'un des deux derniers groupes, car, malgré le fait qu'au cours du II^e^ siècle la condition des esclaves et des affranchis impériaux de ces bureaux s'affirme davantage et que leur position sociale s'en voit améliorée[225], leurs postes restent ceux d'agents subalternes[226].

S'il était né esclave ou d'origine servile, il aurait appartenu, selon G. Alföldy, à la même série d'historiens que Timagène, que Pompée avait amené à Rome comme esclave et qui devint après sa libération un homme et un historien influent[227], ou Chryseros, affranchi de Marc Aurèle, qui écrivit l'histoire romaine de ses débuts à l'année 180[228]. Selon Alföldy[229], Hérodien ne semble pas non plus se placer sur un pied d'égalité avec le personnel ordinaire, qu'il évalue parfois négativement[230]. On a également affirmé que le point de vue d'Hérodien reflète celui des serviteurs ou des affranchis des tribunaux qui font partie de « certaines classes bourgeoises populaires »[231] et manifeste une certaine « tendance au psychologisme »,

---

[225] La plupart des esclaves du personnel du tribunal étaient libérés vers l'âge de trente ans, ce qui leur permettait de continuer à mener une carrière par la suite.

[226] FRANCE–HURLET 2019 p. 253-254 : « Ces bureaux employaient un ensemble d'agents subalternes, tous esclaves et affranchis du prince : *adiutores* et *proximi* (chefs de service), *praepositi* (chefs de bureau), *tabularii* (secrétaires et comptables), *dispensatores* (trésoriers), *arcarii* (caissiers), *librarii*, *notarii* (secrétaires), *mensores* (arpenteurs), *tabellarii* (courriers), *uilici* et *praepositi* (chefs de station), etc. On notera que le personnel d'encadrement était généralement affranchi, le personnel d'exécution étant servile. Les esclaves et affranchis impériaux affectés à ces fonctions étaient d'ailleurs des gens importants, en raison de leur rôle administratif, mais aussi parce qu'ils constituaient en quelque sorte l'élite du monde servile. »

[227] ALFÖLDY 1971a p. 229 qui cite JACOBY *Die Fragmente der griechischen Historiker Part I-III* p. 88 ; voir aussi Sénèque l'Ancien, *Contoverses* X 5, 22 : *saepe solebat apud Caesarem cum Timagene confligere, homine acidae linguae et qui nimis liber erat - puto, quia diu non fuerat. Ex captivo cocus, ex coco lecticarius, ex lecticario usque in amicitiam Caesaris felix.*

[228] F. JACOBY, *Die Fragmente der griechischen Historiker Part I-III* p. 96 citant Théophil. *Ad Autolyc. III, 27* : Χρύσερως ὁ νομεγκλάτωρ, ἀπελεύθερος γενόμενος Μ. Αὐρηλίου Οὐήρου, ὃς ἀπὸ κτίσεως ῾Ρώμης μέχρι τελευτῆς τοῦ ἰδίου πάτρωνος αὐτοκράτορος Οὐήρου σαφῶς πάντα ἀνέγραψεν, καὶ τὰ ὀνόματα καὶ τοὺς χρόνους. ALFÖLDY 1971a p. 230 : « Herodian fühlte sich möglicherweiser als Fortsetzer des Werkes von Chryseros » (Hérodien s'est peut-être senti comme un continuateur du travail de Chryseros). Voir WHITTAKER 1969 I p. xxi note 4.

[229] ALFÖLDY 1971a p. 230 et notes 105–107.

[230] Voir I, 6, 1 *sq.* ; I, 6, 8 ; I, 13, 3, au sujet de Cléandre, désigné comme un πονηρὸν οἰκέτην ; II, 5, 3 ; V, 2, 2 ; V, 7, 7 ; VI, 1, 3 ; voir aussi III, 15, 2 ; IV, 1, 1 et V, 8, 2.

[231] GALIMBERTI 2017 p. 25–26.

en vogue parmi ces classes sociales[232]. Pour d'autres, comme Cassola, Hérodien est un historien attentif aux classes supérieures en tant que participant à la « situation économique des propriétaires terriens »[233]. En revanche, les esclaves impériaux et les affranchis (les Καισάρειοι chez Dion) sont souvent mal vus[234]. Ainsi, au-delà du fait que nous n'avons aucune certitude quant à l'origine servile ou affranchie d'Hérodien, les données dont nous disposons ont poussé les chercheurs modernes à exclure cette origine sociale et à favoriser la classe équestre[235], voire sénatoriale.

Mais ce n'est pas notre sentiment : Hérodien n'est pas aussi critique envers les « Césariens » que Cassius Dion, ou plutôt il ne leur accorde pas autant d'importance. Les affranchis et le personnel de la cour sont plutôt vus comme des satellites dans le monde de la cour impériale : ce sont des hommes de l'ombre qui ne sont évoqués que par rapport au personnage qu'ils servent[236]. Cela constitue pour nous un autre argument en faveur de la

---

[232] MAZZARINO 1966 p. 207.

[233] CASSOLA 1957b p. 217. Cf. MARASCO 1997 p. 2910. Selon SIDEBOTTOM 1997a p. 2795, Hérodien fait effectivement des allusions à des aspects économiques qui donne une impression de crise, mais est incapable d'en évaluer les chiffres (cf. ALFÖLDY, « Zeitgeschichte und Krisenempfindung », p. 435), par exemple en ce qui concerne les mesures de Pertinax à propos des terres agricoles italiennes (II, 4, 6).

[234] Cf. Cassius Dion, qui nomme οἱ Καισάρειοι (les Césariens), mentionnés treize fois dans les résumés des dix derniers livres, les affranchis impériaux. Dion LXXIII,8,1 : Ἐπεὶ οὖν οὔτε τοῖς στρατιώταις ἁρπάζειν οὔτε τοῖς Καισαρείοις ἀσελγαίνειν ἔτι ἐξῆν, δεινῶς οὗτοι ἐμίσουν αὐτόν. ἀλλ' οἱ μὲν Καισάρειοι οὐδέν, ἅτε καὶ ἄοπλοι ὄντες, ἐνεωτέρισαν […] « Ἀλλ' αἴτιοι τῆς ἀχρηματίας ταύτης οἱ θαυμαστοὶ Καισάρειοι γεγόνασι » […] οἱ Καισάρειοι παρόντες ἐν τῷ συνεδρίῳ (πάμπολλοι δὲ ἦσαν) δεινῶς ἠγανάκτησαν καὶ φοβερόν τι διετονθόρυσαν : « Les soldats, n'ayant plus la permission de piller, ni les Césariens de se livrer à leurs débordements, en conçurent une haine violente contre lui. Mais les Césariens, qui n'avaient pas d'armes, ne tentèrent rien... […] « ceux qui sont cause de cette pénurie, ce sont les admirables Césariens » […] les Césariens alors présents dans le Sénat (et ils étaient fort nombreux) en conçurent une violente indignation et firent entendre un murmure effrayant. » Voir MOLIN 2006, p. 443.

[235] GALIMBERTI 2014 p. 27. Voir GROSSO 1964 p. 47 ; ALFÖLDY 1971b p. 431 ; 1971a p. 227–233. Cf. WHITTAKER 1969 I p. xix–xxiv et le commentaire de GALIMBERTI 2017 en I, 2, 2 p. 47 *sq*. L'hypothèse d'une retraite d'Hérodien en Orient est sans fondement, que CASSOLA 1957a., citant KOLB 1974, p. 374–378, affirmait : « *è certo che un vecchiaia egli si ritirò in una della province orientali* ».

[236] Par exemple les οἰκέται de Commode sont les ministres de sa corruption : Hérodien I, 6, 6 (τινες τῶν ἐπὶ τῆς αὐλῆς οἰκετῶν διαφθείρειν ἐπειρῶντο νέον ἦθος βασιλέως) ; I, 12, 3, et I, 13, 3, au sujet de

théorie selon laquelle Hérodien puisse être affranchi, lui qui se place dans l'ombre des règnes dont il fait le récit et dans les interstices des portes de la cour.

Peu importe l'empereur sous le règne duquel Hérodien vécut, il suivit donc probablement le Prince et fit partie de son « bagage ». Comme le précisent Frédéric Hurlet et Jérôme France[237], des empereurs comme Hadrien ou Sévère pouvaient beaucoup voyager, tandis que d'autres étaient plutôt sédentaires, bougeant peu de Rome et d'Italie, comme Antonin et Commode. À l'inverse, certains étaient régulièrement loin de la Ville, et gouvernaient depuis les camps militaires comme Domitien, Trajan et Marc Aurèle. Dans tous les cas, le Prince était constamment entouré de son appareil administratif, si bien qu'il n'est pas impossible d'envisager, si Hérodien en eut fait partie, qu'il accompagnât l'empereur dans ses déplacements, justifiant la progression du récit. Cependant, faire partie d'un tel appareil conférait une importance à l'esclave ou à l'affranchi[238], et l'on peut s'étonner de tout de même en savoir si peu sur Hérodien.

1.3.4. Sur sa présence à Rome en 192 et en 204

En tant que membre de l'administration impériale, notre homme aurait donc été conduit, dans le cadre de ses fonctions, à quitter Rome mais aussi à y passer de longues périodes. S'il est a priori difficile de déterminer la durée des séjours d'Hérodien à Rome, nous ne suivrons pas la tendance actuelle qui est de douter qu'il ait jamais vu la Ville[239], puisque cela entre en contradiction avec les remarques et les objectifs mêmes de notre historien.

Pour les érudits qui ont cherché à affirmer ou infirmer la présence d'Hérodien à Rome en se basant sur le texte, les deux passages dans lesquels il semble effectivement s'y trouver ne sont pas convaincants. Le premier, dont nous avons parlé plus haut, concerne l'apparition de Commode en l'an 192 au Colisée en tant que gladiateur, qu'Hérodien dit avoir vu de ses

---

Cléandre, πονηρὸν οἰκέτην. En V, 5, 9 les « οἰκέται » d'Élagabal sont non seulement des hommes libres mais élevés hiérarchiquement (εὐτελεῖς ἄνθρωποι).

[237] FRANCE-HURLET 2019 p. 237.

[238] FRANCE-HURLET 2019 p. 254 : « Les esclaves et affranchis impériaux affectés à ces fonctions étaient d'ailleurs des gens importants, en raison de leur rôle administratif, mais aussi parce qu'ils constituaient en quelque sorte l'élite du monde servile ».

[239] Selon les historiens qui ont suivi Volckmann, Hérodien a passé beaucoup de temps à Rome en tant qu'esclave ou affranchi impérial, et s'est probablement retiré dans son pays d'origine à un âge avancé. Récemment, des doutes ont été émis : voir ALFÖLDY 1971a p. 230 note 109 qui cite également KOLB 1972 (avant impression).

propres yeux[240], et le second concerne les *ludi saeculares* de 204. Cependant, selon Alföldy, la description des jeux de 204 se rapproche de celle de Dion, sans compter qu'elle rappelle étrangement la description des Jeux de Commode, et la référence au « spectateur » est similaire à ce que l'on peut trouver dans la description de Byzance[241]. L'emploi de la 1re personne du pluriel, lorsqu'elle est présente, n'indique pas forcément la présence d'Hérodien, et il repasse toujours, un peu plus loin dans la phrase, à la troisième personne du pluriel[242]. En outre, pour désigner les *ludi saeculares*, Hérodien emploie l'expression αἰωνίους δὲ αὐτὰς ἐκάλουν οἱ τότε : pourquoi exprimer une distanciation par οἱ τότε au lieu d'une forme comme ἐκαλοῦμεν ?

Quant aux remarques topographiques d'Hérodien en elles-mêmes sur Rome, elles sont vagues. Cela vaut pour les édifices publics les plus fréquemment mentionnés, tels que le temple de Jupiter sur le Capitole[243], le camp prétorien[244] ou encore le Palace[245]. Hérodien peut parfois faire des erreurs : lorsqu'il décrit l'intérieur de la Curie, il n'indique pas correctement la place de l'autel de la Victoire et de sa statue dans la salle[246]. Cependant, il existe aussi dans le texte d'Hérodien des déclarations qui sont correctes et corroborent ce que l'on sait du Colisée et, surtout, du Forum romain. Le déroulement de l'attentat de Quintianus contre Commode en 182 est décrit par Hérodien de façon précise : « Le jeune homme se plaça à la

---

[240] Voir ALFÖLDY 1971a p. 222 note 74 et p. 230–231 note 110.

[241] ALFÖLDY 1971a p. 231 notes 110–111. Voir Dion LXXVI, 1, 2–4, où l'historien parle du mariage de Caracalla avec Plautilla, puis de son retour de l'Orient à Rome pour les jeux de Septime Sévère en 202, où l'on retrouve la présence d'animaux en grand nombre, parmi lesquels certains furent vus pour la première fois à Rome (τότε πρῶτον ἐς τὴν Ῥώμην, ὅσα καὶ ἐγὼ ἐπίσταμαι, ἐσήχθη). On retrouve des correspondances lexicales qui suggèrent qu'Hérodien aurait pu avoir recours au texte de Dion pour décrire les jeux de 204 (ALFÖLDY 1971 p. 231). Pour une étude de ces transpositions, voir A.G. ROOS, « Herodian's Method of Composition », *J.R.S.* 5, 1915, p. 195 et KOLB 1972.

[242] Nous avons déjà évoqué les expressions comme οἱ ἐν + nom de lieu (ἄνθρωποι)… Cf. III, 8, 10 : εἴδομεν δὲ ἐπ' αὐτοῦ καὶ θέας τινῶν παντοδαπῶν θεαμάτων ἐν πᾶσι θεάτροις ὁμοῦ…

[243] Cf. II, 3, 11 ; III, 8, 4 ; IV, 8, 1 ; VII, 10, 2. ALFÖLDY 1971a p. 231 note 112.

[244] Par ex. II, 2, 4 ; II, 5, 2 ; II, 5, 9 ; IV, 4, 5 ; V, 8, 6 ; VII, 12, 3. ALFÖLDY 1971a p. 231 note 113.

[245] Par ex. II, 5, 3. Hérodien ne le nomme d'ailleurs pas Παλάτιον, contrairement à Dion, mais βασίλειος αὐλή ou τὰ βασίλεια.

[246] V, 5, 7 : il indique qu'elle se situe au milieu, dans l'endroit le plus élevé (ἐν τῷ μεσαιτάτῳ τῆς συγκλήτου τόπῳ ὑψηλοτάτῳ τε τὴν εἰκόνα ἀνατεθῆναι ὑπὲρ κεφαλῆς τοῦ ἀγάλματος τῆς νίκης), et VII, 11, 3 ; voir *supra* p. 39. Voir aussi POHLSANDER 1969 p. 591 *sq*. ALFÖLDY 1971a p. 232 note 115.

sortie de l'amphithéâtre (il y faisait sombre, et c'est pourquoi il espérait s'y cacher) »[247]. Cette remarque pragmatique de la part de notre historien (les arcades de l'amphithéâtre permettent à l'assassin de ne pas être vu) cache une évocation architecturale qui nous font voir avec les yeux d'Hérodien l'endroit qu'il décrit[248]. L'historien ne fut donc peut-être pas sénateur, comme en témoigne ses connaissances approximatives de l'intérieur de la Curie, mais il a tout de même bien connu d'autres endroits de la Ville. Pour ses lecteurs grecs, il a également ajouté des détails topographiques sur le Forum. Il savait que la Via Sacra passait devant le temple de Vesta[249]; qu'elle partait du Palatin jusqu'au Forum et aux rostres, où se trouvait l'ancien lieu de rassemblement sous la République[250]; et enfin que le temple de la Paix était « le monument le plus grand et le plus beau de tous les bâtiments de la ville » et « le plus riche de tous les sanctuaires » et servait de dépôt pour les richesses des Romains[251]. Malgré tous les contre-arguments donnés par Géza Alföldy[252], nous pensons qu'il n'aurait pas donné

[247] Hérodien I, 8, 6 : Ὁ δ' ὑποστὰς ἐν τῇ τοῦ ἀμφιθεάτρου εἰσόδῳ, ζοφώδης δὲ αὕτη διὸ καὶ λήσεσθαι ἤλπισε.

[248] La ressemblance avec le récit de Dion est frappante, mais certains détails peuvent indiquer qu'il devait avoir vu de ses propres yeux la scène de l'attaque. Dans le récit de Dion, c'est un Pompéianus, probablement un neveu de Ti. Claudius Pompéianus, époux de Lucilla, qui tient le poignard (Dion LXXII, 4). Cependant, Quintianus faisant partie de la *gens Pompeiana*, il est possible que Dion parle en réalité de la même personne qu'Hérodien. Mais ALFÖLDY 1971a p. 232 note 116 considère cela comme une élaboration de l'épisode à partir de la description de Dion : « Là où Dion ne parle que de la στενοχωρία (l'étroitesse) du lieu, Hérodien I, 8, 6 ajoute ζοφώδης δὲ αὕτη à εἴσοδος », ce qui le mène à penser qu'Hérodien n'a parlé de l'obscurité de l'entrée que pour cacher la source dionienne et donner l'illusion de l'autopsie.

[249] D'après ALFÖLDY 1971a p. 232 note 117, Hérodien semble reprendre les mots de Dion, qui évoque un incendie du temple de Vesta (Dion LIV, 24, 2). Cependant la déclaration d'Hérodien selon laquelle les Vestales ont gagné le Palais par la Via Sacra (I, 14, 5, διὰ μέσης τῆς ἱερᾶς ὁδοῦ) ne se retrouve pas chez Dion.

[250] Hérodien II, 9, 6. ALFÖLDY 1971 p. 232 note 119 : ces références appartiennent à la description du rêve de Septime Sévère de son futur règne (II, 9, 3 *sq.*). KOLB 1972 p. 26 fait la correspondance entre cette section du récit d'Hérodien et celle de Dion (LXXIV, 3, 3), mais les données topographiques mentionnées ne le sont pas chez Dion. Cf. PLATNER– ASHBY 1965 p. 450 *sq.* et RICHARDSON 1992.

[251] Hérodien I, 14, 2–3 : τὸ τῆς Εἰρήνης τέμενος et μέγιστον καὶ κάλλιστον γενόμενον τῶν ἐν τῇ πόλει ἔργων, πλουσιώτατον δὲ ἦν πάντων ἱερῶν. ALFÖLDY 1971 p. 232 note 120 pour qui le récit d'Hérodien correspond à celui de Dion LXXII, 24, 1, mais les remarques d'Hérodien sur la beauté et la fonction du temple sont absentes chez Dion.

[252] ALFÖLDY 1971a p. 232–233 déclare qu'on ne peut guère supposer qu'Hérodien ne connût tous ces détails topographiques que par son éducation littéraire, d'autant plus qu'il n'appartenait certainement

ces détails s'il n'avait pas vu le Forum de ses propres yeux, même si ces connaissances peuvent provenir de l'éducation et de la culture d'Hérodien.

Les reconstructions des modernes sur la vie de notre auteur sont toutes confrontées au même problème, qui est celui de la rareté des indices laissés par Hérodien et du peu d'informations externes que l'on possède[253]. Il est toujours possible d'élaborer des théories en reprenant encore et encore les mêmes propos d'Hérodien, mais non de les prouver avec certitude. Les analyses et théories biographiques, socio-culturelles et littéraires des différents érudits sur Hérodien sont encore fortement marquées par la *Quellenforschung* et la *Quellenkritik*, qui place systématiquement Hérodien, à l'instar des historiens de langue grecque en général, mais même à l'intérieur de ce groupe, en position d'infériorité dans le domaine de l'historiographie. Il va s'agir à présent de démontrer en quoi Hérodien ne mérite pas une telle réputation.

---

pas aux écrivains grecs « particulièrement instruits ». Pour cet érudit, Hérodien a nécessairement puisé ses descriptions chez Dion. Pour nous cet argument est gratuit.

[253] GONZALEZ-COBOS DAVILA 1983 p. 92 : « La primera dificultad con que tropieza quien se acerca a Herodiano es la falta de noticias antiguas sobre este personaje. Para un análisis objetivo sobre el valor historiográfico de una obra es siempre de sumo interés conocer los rasgos psicológicos y sociológicos de su autor. Respecto a Herodiano la mayor parte de lo que se dice es pura conjetura. Su trayectoria tiene que ser rastreada casi inútilmente en su propia obra. Sabemos que Herodiano vivió algún tiempo en Roma. Fue funcionario y sus límites cronológicos coinciden con el período historiado por él. »

Chapitre 2. Hérodien historien

La suite de notre étude a pour but de montrer que l'*Histoire de l'Empire* est une œuvre sans équivalent dans l'historiographie antique conservée. En étudiant sa construction générale et la place des livres I et II dans l'ensemble, on constate qu'elle répond à une problématique qu'Hérodien met en place dès son prologue, dans lequel il présente sa conception de l'histoire. Par l'évocation de différents domaines topiques dans l'historiographie, notre auteur va faire un certain nombre de critiques et de promesses. La question de savoir si ces promesses sont elles aussi tout simplement topiques ou si elles sont sincères est une question à laquelle nous essaierons de répondre dans notre analyse des deux livres, qui tentera de prouver que la méthode historique d'Hérodien constitue un véritable dialogue non seulement entre l'historien et ses prédécesseurs, mais aussi entre lui et son public.

2.1. Le contenu et l'organisation générale de l'œuvre

Étudions pour commencer la construction générale de l'œuvre et la place des livres I et II dans leur ensemble, avant de passer à une lecture détaillée du prologue. Étudier le titre permettra tout d'abord de se faire une idée du contenu et des objectifs d'Hérodien. Puis nous verrons que toute l'organisation du contenu a pour but de placer l'empereur comme personnage central : tout dans la répartition des règnes, la gestion de la temporalité, l'emploi de techniques narratives et littéraires (discours, digressions, etc.) montre que la βασιλεία et celui qui l'incarne sont au cœur du sujet. Nous essaierons de démontrer que les livres I et II illustrent parfaitement qu'il s'agit bien d'une œuvre περὶ βασιλείας.

2.1.1. Le titre

Le titre originel de l'œuvre d'Hérodien n'est pas assuré. En effet, il se présente dans les manuscrits sous la forme Ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας, parfois complétée par ἱστορία (ou ἱστορίας)[254], et l'on trouve également un simple λόγος (pour désigner le livre I[255]).

[254] GONZALES 2010 p. 232 : Pour les Romains la mention *historiae* se fait au pluriel, car le terme recoupe beaucoup plus de réalités que le ἱστορία grec au sens « d'enquête » : la consignation des faits mémorables, significatifs et exemplaires, qui peuvent être passés comme présents, peut relever de l'histoire, de l'épitomé, du commentaire, de la biographie – voire de l'autobiographie, des mémoires, de l'éloge, du pamphlet ou encore des *res gestae*, comme si les historiens romains « avaient coagulé les diverses façons d'envisager l'histoire chez les Grecs, d'Hérodote à Polybe ».

Lorsqu'Hérodien est cité par des auteurs postérieurs, aucune mention n'est faite du nom de son œuvre, même si l'*Histoire Auguste* confirme qu'il fit œuvre d'historien[256].

On achoppe sur un problème d'interprétation dès lors que l'on essaie de traduire le titre de notre œuvre. En latin, le titre fut traduit, par les humanistes, *Ab excessu diui Marci* — à la manière de l'*Ab Vrbe condita* de Tite-Live —, ou bien *Regnum post Marcum*. Ils ont donc compris qu'il y avait un *terminus a quo* sans *terminus ad quem*. Dans les deux cas, le groupe prépositionnel μετὰ Μάρκον est traduit, mais sans indication du genre de l'œuvre. La seconde traduction rend βασιλείας par *regnum*, mais cela constitue un anachronisme et une mécompréhension du sujet d'Hérodien, qui ne parle pas de *regnum* mais d'*imperium*. On le voit, βασιλεία fait difficulté lorsqu'on essaie de traduire le titre en français.

Or ce problème a longtemps été éludé. Léon Halévy, qui semble plutôt influencé par Cassius Dion et appelle l'œuvre *Histoire romaine* dans sa traduction française de 1871[257], ne traduit même pas βασιλεία. Dans la traduction française contemporaine de Denis Roques[258], on retrouve l'interprétation du terme βασιλεία qui se rapproche le plus selon nous des intentions d'Hérodien, pour qui il s'agit d'effectuer l'*Histoire des Empereurs*. Une interprétation du sens de ce mot affleure en effet dans le prologue de l'œuvre :

> « Si on comparait ces événements avec toute la période qui s'est écoulée depuis Auguste, moment précis où la puissance romaine s'est changée en monarchie (ἐξ οὗπερ ἡ Ῥωμαίων δυναστεία μετέπεσεν ἐς μοναρχίαν), on ne trouverait pas mention, dans les quelque deux cents ans qui ont suivi jusqu'à l'époque de Marc Aurèle, de successions des règnes aussi disputées (βασιλειῶν οὕτως ἐπαλλήλους διαδοχὰς)[259]. »

Hérodien mentionne des βασιλειῶν διαδοχὰς, c'est-à-dire les « successions des règnes »[260]. Il établit donc une équivalence sémantique entre le mot grec βασιλεία et le latin

---

[255] Dans les autres livres, le titre n'est pas rappelé dans tous les manuscrits. Voir pour les deux premiers livres notre apparat critique.

[256] *Vies de Maximin et Balbin*, 16, 6 : *Dexippus et Herodianus, qui hanc principum historiam persecuti sunt.*

[257] HALEVY, Léon, *Histoire romaine d'Hérodien : depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien III*, Paris, Firmin Didot, 1871.

[258] ROQUES 1990a.

[259] Hérodien I, 1, 4 : Εἰ γοῦν τις παραβάλοι πάντα τὸν ἀπὸ τοῦ Σεβαστοῦ χρόνον, ἐξ οὗπερ ἡ Ῥωμαίων δυναστεία μετέπεσεν ἐς μοναρχίαν, οὐκ ἂν εὕροι ἐν ἔτεσι περί που διακοσίοις μέχρι τῶν Μάρκου καιρῶν οὔτε βασιλειῶν οὕτως ἐπαλλήλους διαδοχὰς.

[260] On retrouve la même idée en Hérodien I, 5, 1 (« les successeurs » = τοῖς βασιλείαν διαδεχομένοις).

regnum qui désigne à la fois un type de régime et la durée pendant laquelle l'empereur détient et exerce le pouvoir. Mais si βασιλεία désigne à l'origine la royauté, il semble plutôt recouvrir ici deux acceptions du latin *imperium*. Hérodien est en effet lucide sur la nature du régime politique des Romains, comme ses contemporains d'ailleurs : à cette époque le latin *imperium*, comme le français *empire*, désigne à la fois le pouvoir suprême et le territoire sur lequelle s'exerce cette domination, c'est-à-dire l'Empire romain, et il semblerait que le grec βασιλεία comprenne également ces deux acceptions, comme le montre dans le passage l'expression τὸν ἀπὸ τοῦ Σεβαστοῦ χρόνον, ἐξ οὗπερ ἡ Ῥωμαίων δυναστεία μετέπεσεν ἐς μοναρχίαν[261]. Ainsi associé au terme δυναστεία, le terme μοναρχίαν n'indique pas tant une réflexion sur la nature véritable du régime, mais rappelle simplement que nous sommes bien dans un contexte de monarchie, et que le pouvoir est celui d'un seul homme[262] (μοναρχία, selon la typologie des régimes établie par la philosophie politique[263]), ainsi qualifié, selon la pensée grecque, de βασιλεύς[264]. La βασιλεία ne semble guère choquer Hérodien et ne représente qu'une dénomination bien connue de l'*auctoritas* d'un homme seul au pouvoir — loin de l'*odium regni* caractéristique des Romains de la fin de la République et du début du Principat[265]. Cette dénomination se poursuit dans l'ensemble de l'œuvre[266].

---

[261] Cette citation rappelle bien évidemment les propos de Cassius Dion au livre LII (dialogue περὶ βασιλείας entre Auguste, Agrippa et Mécène), et surtout le commentaire en LIII, 17 : « Ainsi tout le pouvoir du peuple et du Sénat passa à Auguste, et à partir de ce moment fut établie une véritable monarchie » (οὕτω μὲν δὴ τό τε τοῦ δήμου καὶ τὸ τῆς γερουσίας κράτος πᾶν ἐς τὸν Αὔγουστον μετέστη, καὶ ἀπ' αὐτοῦ καὶ ἀκριβὴς μοναρχία κατέστη).

[262] Les autres occurrences du terme dans l'œuvre le confirment : le règne d'Auguste est de nouveau désigné comme une μοναρχία en II, 11, 5 (ἐς τὸν Σεβαστὸν περιῆλθεν ἡ μοναρχία), puis Hérodien n'utilise le terme que lorsqu'il s'agit de doubles règnes et de l'envie de régner seul : Caracalla vs Géta (III, 15, 1 ; IV, 4, 2 et 7) et Maxime et Balbin (VIII, 8, 4–6).

[263] Un des trois types de gouvernement d'après Platon, *Le Politique* 291d (μοναρχία τῶν πολιτικῶν ἡμῖν ἀρχῶν ἐστι μία) ; Aristote *La Politique*, III, 1279a ; VII, 1330b ; etc. Chez Denys, le terme désigne la royauté (*Antiquités* VI, 74, 1).

[264] Voir *supra* notre commentaire sur l'origine d'Hérodien. L'examen dans l'ensemble de l'œuvre des différentes occurrences du terme βασιλεύς (151 occurrences, voir ROQUES 1990b p. 35 *sq*.) et de ses dérivés, et en particulier βασιλεία permet de mieux cerner cette acception neutre du mot et le sentiment de l'auteur à propos du régime du Principat. Le terme δυναστεία est quant à lui difficile à traduire. Il semble indiquer que la nature du régime politique exercé par Octavien passe de moins en moins pour républicain et qu'il s'agit d'une autocratie en bonne et due forme.

[265] Voir SION-JENKIS 1999 p. 413–425 : il faut se souvenir que le Principat est une monarchie absolue qui n'a pas les traits d'une tyrannie, et l'idée d'une « monarchie démocratique » est courante à l'époque de

Pour allier les deux sens du terme, qui traduit donc *imperium* d'une façon spatio-temporelle mais aussi institutionnelle[267], nous choisissons d'interpréter le titre comme l'*Histoire de l'Empire*. C'est d'ailleurs également le choix qu'avait fait Charles Whittaker dans son édition anglaise de 1969. Il est nécessaire de gloser en choisissant une interprétation, mais nous sommes convaincu que le choix du mot par Hérodien est bien de placer l'ensemble de son œuvre dans une perspective multiple : l'étude non seulement historique (la succession des règnes) mais aussi philosophico-politique (étude des actions et des mœurs des empereurs[268], ce qui le rapprocherait de la biographie, mais aussi des mœurs romaines, ou plutôt de l'état d'esprit ambiant dans le monde romain de son époque). En tenant compte du *terminus a quo*, nous ajoutons *après la mort de Marc Aurèle*, car, nous le verrons, cette indication temporelle a toute son importance dans la conception de l'œuvre et dans les

---

l'Empire. C'est une évolution remarquable car le mot grec qui a longtemps servi à désigner l'Empire romain (comme territoire), dans les textes grecs d'époque républicaine (par ex. Polybe) ou relatifs à l'époque républicaine (livres XXXVI à L de Dion, en particulier), est ἀρχή (cf. Thucydide déjà pour Athènes) : ces textes distinguent clairement le régime politique de Rome (généralement appelé δημοκρατία = *respublica*) ou « la cité des Romains » (ἡ πόλις τῶν Ῥωμαίων) de son empire (ἀρχή), cet empire en permanente extension étant d'ailleurs jugé incompatible avec le régime républicain par Cassius Dion notamment, et considéré comme l'une des causes de sa chute (fin du livre XLVII, voir aussi E. BERTRAND 2016 p. 605 *sq.* et p. 679–700).

[266] Le terme *Basileia* (64 occurrences dans l'œuvre) est usuel et ne pose pas de problème. Traduction selon les contextes par « pouvoir (impérial) » : Hérodien I, 3, 2 où H. parle de « ceux qui ont acquis le pouvoir dans leur jeunesse » (τῶν ἐν νεότητι βασιλείαν παραλαβόντων) ; I, 8, 3 (le partage du pouvoir entre Marc Aurèle et L. Verus, κοινωνὸν τῆς βασιλείας, cf. également II, 12, 3) ; II, 1, 9 ; II, 9, 5 ; II, 12, 4 ; voire « dignité impériale » : I, 15, 7 « les agissements de Commode étaient étrangers à la β. » (βασιλείας τὰ πραττόμενα ἦν ἀλλότρια) ; de même en I, 17, 1 (ἀνάξιον τῆς βασιλείας) ; II, 3, 3 (*refutatio imperii* de Glabrio) ; II, 5, 4 ; II, 7, 3 (σεμνῆς βασιλείας) ; au génitif simplement par « impérial » (= adjectif βασίλειος) : I, 8, 3, τῶν τῆς βασιλείας συμβόλων, les « insignes impériaux » ; II, 3, 11, τῆς βασιλείας θυσίας, les sacrifices et rites effectués par l'empereur (voir aussi I, 5, 2, βασιλείους θυσίας) ; II, 14, 5, τὸ δορυφόρους τῆς βασιλείας, les « gardes impériaux » (= les prétoriens) ; etc. Voir ROQUES 1990b p. 37.

[267] Traduction par « empire » en Hérodien I, 9, 10 : τὴν βασιλείας ἐπιθυμίαν (« le désir d'empire » = du « pouvoir impérial ») ; II, 7, 7 (τῇ τῆς βασιλείας ἐλπίδι) ; II ; 15, 2. Cf.également I, 10, 3 ; I, 12, 3 ; II, 4, 4 ; II, 6, 4 (« mise à l'encan de l'empire ») ; II, 8, 4. L'« empire romain » au sens spatial est surtout désigné par « ἡ (Ῥωμαίων) ἀρχή » (au moins 37 occurrences). Sens temporel : le « règne » = la durée : II, 4, 5, « alors que son règne n'avait pas duré deux mois entiers » (οὐδ' ὅλων μηνῶν δύο τῆς βασιλείας αὐτῷ προκεχωρηκυίας).

[268] Cf. Hérodien I, 1, 4 : τυράννων τε καὶ βασιλέων βίους.

objectifs d'Hérodien, pour qui la fin du règne de l'empereur philosophe constitue un jalon primordial dans l'évolution du Principat.

Lorsque Hérodien parle lui-même de son œuvre, il la désigne dès le livre I comme une ἱστορία et une συγγραφή, une indication générique d'un côté comme de l'autre. Le second terme, en plus de désigner le simple résultat écrit, l'ouvrage manuscrit, s'est en effet spécialisé pour désigner une œuvre historiographique[269]. Le mot ἱστορία, lui, remonte à Hérodote et a encore le sens d'« enquête », de « récit historique », dans la langue grecque du III^e siècle[270]. Dans d'autres parties de l'œuvre, d'autres termes, comme σύνταγμα, apparaissent (et disparaissent) pour désigner son œuvre. Nous les étudierons un peu plus loin.

2.1.2. Construction du récit, choix et justification du sujet par Hérodien : soixante années et « plus de princes qu'il n'en aurait fallu » (I, 1, 5)

La συγγραφή d'Hérodien est centrée sur l'histoire de l'empire romain depuis la mort de Marc Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien III, soit une période de presque soixante ans (180–238) couverte par huit livres, et cette période correspond, à ses dires, à des événements auxquels il a pu assister au cours de sa vie. Sont couverts dans l'œuvre quatorze ou dix-neuf règnes, selon que l'on prend en compte ou non les règnes mentionnés mais non traités (Marc Aurèle et Gordien III), les usurpateurs Pescennius Niger et Clodius Albinus (proclamés empereurs en Syrie et en Bretagne respectivement en 193 et 197, sous le règne de Julianus puis de Sévère), et si l'on prend les co-empereurs ensemble ou séparément (Géta, Diaduménien, Gordien I et II, Pupien et Balbin). Après la mort de Marc Aurèle, Commode régna douze ans de 180 à son assassinat le 31 décembre 192, suivi par Pertinax et Didius Julianus qui ne régnèrent que quelques mois tous les deux. Septime Sévère fait partie des empereurs au règne « assez long » (ἐπιμηκεστέρον, I, 1, 4) avec un règne de dix-huit ans (193–211). Ses fils Caracalla et Géta ont régné à sa suite mais le premier, qui régna pour sa part pendant six ans (jusqu'en 217), fit assassiner son frère au bout de dix mois de règne environ. À la suite de son usurpation en 217 le préfet du prétoire Macrin ne régna que jusqu'à l'année suivante (218), durant les premiers mois de laquelle il partagea le pouvoir avec Diaduménien, son fils. Le jeune empereur Élagabal (ou Héliogabale), 15 ans à son accession au trône, eut le pouvoir pendant quatre ans. En 222 débute à nouveau un « assez long » règne après cette succession relativement rapide depuis la mort de Sévère. En effet Sévère

[269] FREYBURGER-GALLAND 2003 p. 111 remarque, à propos de Cassius Dion, que l'alternance d'ἱστορία avec συγγραφή (« récit », « ouvrage ») n'apporte qu'un sens plus général et moins technique. Nous souscrivons à cette idée en ce qui concerne Hérodien.

[270] FREYBURGER-GALLAND 2003 p. 111.

Alexandre, petit-neveu du précédent, est empereur pendant treize ans jusqu'en 235. Les trois dernières années couvertes par l'œuvre d'Hérodien sont le théâtre de ce que l'on appelle régulièrement « l'anarchie militaire »[271]. C'est Maximin le Thrace qui règne sur quasiment toute la durée de cette période, de mars 235 à avril 238, année troublée qui a connu le règne de pas moins de six empereurs : avant l'assassinat de Maximin, Gordien I^er^ et son fils Gordien II sont nommés empereurs à Rome par le Sénat, mais leur mort moins d'un mois plus tard entraîne l'accession de Maxime Pupien et Balbin, sénateurs, qui seront éliminés pendant l'été pour favoriser l'ascension de Gordien III, déjà César depuis avril.

Le récit d'Hérodien relate les règnes de nombreux empereurs et s'attarde sur l'instabilité politique dans l'empire plus que sur les temps de paix (qui font souvent l'objet d'ellipses), et notamment sur les désordres civils et militaires qui adviennent à un rythme plus ou moins rapide, rythme en partie dû au style d'écriture d'Hérodien.

Du point de vue de l'organisation générale de l'œuvre, on peut constater que chaque livre, dans ce qui ressemble à une logique biographique, correspond à peu près au règne d'un empereur, même s'il existe des superpositions et des concomitances d'un livre à l'autre :

Livre	Empereur(s)	Chap.	Année	Commentaire	Discours direct
I		I, 1	–	Prologue	–
	Marc Aurèle	I, 2–4	180	Derniers jours de Marc Aurèle	Marc Aurèle (4, 2–6)
	Commode	I, 5–7		Commode succède à son père, met fin à la campagne danubienne et rentre à Rome	Commode (5,3–8) Des courtisans (6, 2–3) Pompéianus (6, 4–6)
		I, 8,1–6	182	Conspiration de Lucilla/Quadratus/ Quintianus	–
		I, 8,7–8		Haine de Commode envers le Sénat	
		I, 9	185	Pérennis, préfet du prétoire. Son ascension, son ambition. Les *ludi Capitolini*. Commode mis en garde contre le complot de Pérennis. Le préfet est exécuté ainsi que son fils.	Un inconnu déguisé en philosophe (I, 9, 4)
		I, 10	186	Révolte de Maternus. Mégalésies.	–
		I, 11		Étiologie des Mégalésies, des	

[271] SIDEBOTTOM 1997b p. 2775 *sq*.

				Hilaria et introduction du culte de Cybèle à Rome	
		I, 12–13,5	190	La « Peste antonine » et la disette frappent Rome. Cléandre : son ascension, son ambition, sa mainmise sur les vivres. Émeutes contre Cléandre. Commode, qui a quitté la ville, est averti par sa sœur Fadilla.	Fadilla (I, 13, 2–3)
		I, 13,6		Cléandre est ses deux fils sont exécutés.	–
		I, 13, 7–8		Dérive de Commode, qui se consacre à la gladiature.	
		I, 14, 1–6	191	Incendie du temple de Vesta et d'une partie de Rome.	
		I, 14, 7–9		Impopularité de Commode, qui s'adonne à la gladiature et se considère comme Hercule. Menaces contre le Sénat.	
		I, 15	192	Les Jeux de Commode.	
		I, 16, 1–2		Étiologie des célébrations du nouvel an (Janus, Latium).	
		I, 16,3–17,3		Commode parle de son projet d'apparition en gladiateur à Marcia, Laetus et Éclectus, qui le supplient d'y renoncer.	
		I, 17,3–5		Philocommode, Marcia et la tablette.	Marcia (I, 17, 5)
		I, 17, 6–11		Conjuration de Marcia, Laetus et Éclectus et assassinat de Commode par Narcisse.	Marcia (1, 17, 6)
		I, 17, 12		Conclusion du livre I.	
II	Pertinax	II, 1	193	Les conjurés se débarrassent du corps de Commode et convainquent Pertinax de prendre le pouvoir.	Pertinax/ Laetus/ Éclectus (II, 1, 7–10)
		II, 2		Laetus présente Pertinax aux soldats et au peuple.	Laetus (II, 2, 6–8)
		II, 3, 1–4		*Refutatio imperii* de Pertinax. Glabrio.	Glabrio (II, 3, 4)
		II, 3, 5–10		Discours de Pertinax au Sénat	Pertinax
		II, 3, 11–II, 4		Gouvernance de Pertinax	–
		II, 5		Les prétoriens se révoltent et assassinent Pertinax	Pertinax (II, 5, 6-8)
	Didius Julianus	II, 6		L'Empire est « vendu » à	–

			Julianus, qui l'emporte sur Sulpicianus		
		II, 7	Débauche de Julianus. Le peuple réclame Niger, gouverneur de la Syrie		
	Julianus / Pescennius Niger	II, 8	Discours et proclamation de Niger, qui tarde à agir et se consacre aux délices d'Antioche		Niger (II, 8, 2)
	Julianus / Sévère / Niger	II, 9–10	Sévère, en Pannonie, apprend l'avènement de Pertinax puis son assassinat, et se fait proclamer par les soldats illyriens.		Sévère (II, 10)
	Julianus / Sévère / Niger	II, 11–12	*Expeditio urbica*. Mort de Julianus.		–
	Septime Sévère / Niger	II, 13	Sévère punit les assassins de Pertinax et se constitue une nouvelle garde prétorienne composée de ses soldats illyriens.	193	Sévère (II, 13, 5–9)
	Septime Sévère / Niger	II, 14	Sévère entre à Rome et se prépare contre Niger.		–
	Sévère / Niger / Albinus	II, 15, 1–5	Sévère, par le biais de promesses et de lettres, s'allie à Clodius Albinus, proclamé en Bretagne, pour le neutraliser.		
	Sévère / Niger / Albinus	II, 15, 6–7	Conclusion du livre.		
III	Sévère / Niger / Albinus	III, 1–4	Campagne de Sévère contre Niger.	193-194	–
	Sévère / Albinus	III, 5–7	Campagne de Sévère contre Albinus. Bataille de Lyon (III, 7).	194-197	Sévère (III, 6)
	Septime Sévère	III, 8	Purge des amis d'Albinus et de Niger quand Sévère rentre à Rome. Débauche de l'armée. Les *ludi saeculares*.	197-204	–
	Septime Sévère	III, 9	*Expeditio parthica*.	198	
	Septime Sévère	III, 10	Sévère et ses fils, amollis par la vie romaine. Mariage de Bassianus Antoninus (Caracalla) avec Plautilla, fille de Plautien.	202	
	Septime Sévère	III, 11–12	Plautien. Son ascension, son complot révélé par le tribun Saturninus, sa mort.	205	Plautien (11, 5–7) Saturninus (12, 2 et 12, 5) Caracalla (III, 12, 11)

		III, 13		Rivalités entre les fils de Sévère, Caracalla et Géta.	–
		III, 14	208-209-211	Campagne de Bretagne.	
		III, 15		Sévère, atteint par la goutte, meurt à Eboracum (York).	
IV	Caracalla / Géta	IV, 1	211	Caracalla et Géta se partagent l'empire, mais ne s'entendent pas.	–
		IV, 2		Funérailles et apothéose de Sévère. Explications d'Hérodien sur ce rite romain.	
		IV, 3		La haine entre les frères s'aggrave, au point qu'un projet de séparation de l'empire est discuté. Julia Domna intervient.	Julia Domna (3, 8)
		IV, 4	211 (26/12)	Caracalla fait assassiner son frère.	–
	Caracalla	IV, 5		Discours de Caracalla à ses troupes.	Caracalla (5, 2–7)
		IV, 6–8	211-215	Caracalla effectue une purge dans le Sénat et son entourage, commet « outrages et crimes inouïs » et s'identifie à Alexandre le Grand. Il se rend en Thrace puis en Égypte.	–
		IV, 9	215	Massacre d'Alexandrie.	
		IV, 10–11	216	Campagne parthique. Caracalla demande la fille d'Artaban en mariage, mais il s'agit d'une ruse.	
		IV, 12–13	217	Usurpation de Macrin. Caracalla est assassiné.	
	Macrin	IV, 14		Discours de Macrin à l'armée.	Macrin (14, 4–8)
		IV, 15		Fin de la campagne parthique et conclusion du livre.	–
V	Macrin (et Diaduménien)	V, 1	217	Lecture d'une lettre de Macrin au Sénat et au peuple.	*Macrin* (*via* lettre) (1, 2–8)
		V, 2		La liberté est restaurée, mais cela entraîne des dérives.	–
		V, 3		Julia Maesa et ses deux petits-fils, les futurs Élagabal et Sévère Alexandre	
		V, 4		Macrin, résidant à Antioche, est inactif, et se fait assassiner avec son fils.	

	Élagabal	V, 5-7	218	Description d'Antonin Élagabal, de son rapport à son dieu et des cérémonies et danses qu'il effectue. Sa mère, Julia Soaemis, et sa grand-mère exercent en réalité le pouvoir.	
		V, 8	218	Décadence généralisée. Julia Maesa et Julia Mamaea doivent protéger Alexandre des pièges d'Élagabal et paient les soldats pour attirer leurs faveurs. Ils acclament Alexandre et assassinent l'empereur et Julia Soaemis.	
			222		
VI	Sévère Alexandre	VI, 1, 1–6	222	Rétablissement de l'ordre et d'une « aristocratie ». Mort de Maesa. Les rênes de l'empire sont tenues par Mamaea.	–
		VI, 1, 7		Le règne d'Alexandre est à l'opposé du règne d'Élagabal. Comparaison avec Marc Aurèle	
		VI, 1, 8–10	222-235	Les treize années de règne sont rapidement retracées. Mamaea fait exiler l'épouse d'Alexandre.	
		VI, 2–3, 2	234 -235	Politique étrangère d'Alexandre lors de la dernière année de son règne.	
		VI, 3, 3–7		Discours d'Alexandre aux prétoriens annonçant son départ en Perse.	Sévère Alexandre (3, 3–7)
		VI, 4–5, 4		Départ de Rome et dernière ambassade à Artaxerxés (Ardachir).	–
		VI, 5, 5–6, 2		La campagne est marquée par des défections, un désastre en Arménie et le retrait de l'empereur à la suite de sa maladie.	
		VI, 6, 3–7, 9		Bilan de la guerre. Alexandre se retire à Antioche. Sa popularité est entachée. Alexandre part ensuite pour une campagne en Germanie et Pannonie, mais fait preuve d'hésitation et négocie la paix.	
		VI, 7, 10–9, 8		Les soldats, révoltés par l'inaction de l'empereur, proclament Maximin le Thrace et assassinent Alexandre.	

VII	Maximin le Thrace	VII, 1	235	Le règne de Maximin est caractérisé par la violence et la cruauté. Il est décrit comme un barbare.	–
		VII, 2		Campagne de Germanie.	
		VII, 3		Exécutions, déprédations et cruautés.	
		VII, 4		Les défections et la haine provoquées par les violences de Maximin, notamment en Afrique.	
	Maximin le Thrace / Gordien I & II	VII, 5–6	238	Proclamation de Gordien, proconsul d'Afrique de 80 ans, et de son fils. Il fait assassiner, à Rome, Vitalien, le préfet du prétoire de Maximin.	Un conjuré (5, 5–6)
		VII, 7		À Rome, on croit Maximin mort. Cette nouvelle provoque le chaos. Le Sénat reconnaît les Gordiens.	–
		VII, 8		Maximin décide de partir pour l'Italie.	Maximin (8, 4–8)
		VII, 9		Capellien, à la tête des Numides, envahit et ravage Carthage et met fin à la révolte des Gordiens.	–
	Maximin le Thrace / Pupien & Balbin	VII, 10		Proclamation de Pupien et Balbin par les sénateurs. Gordien III, trop jeune, est simplement nommé César.	–
		VII, 11		Épisode de guerre civile. Le chaos s'empare à nouveau de Rome.	
		VII, 12		Le Sénat décide d'envoyer une armée contre les troupes de Maximin au nord de l'Italie.	
VIII	Maximin le Thrace / Pupien et Balbin	VIII, 1	238	Maxime arrive depuis l'Illyrie au pied des Alpes, à Ema (Emona – Ljubljana).	–
		VIII, 2–5		Siège d'Aquilée. Assassinat de Maximin.	
	Pupien et Balbin / Gordien III Gordien III	VIII, 6–8		Pupien et Balbin sont assassinés par les soldats et Gordien III, qui était César, est seul empereur.	Maxime Pupien (VIII, 7)

La division en livres reflète non seulement la structure chronologique (répartition par règne), mais rassemble également les règnes autour d'une thématique commune, qui traduit

selon nous la relation au pouvoir de chaque empereur et qui explique qu'il y ait eu « plus de princes qu'il n'en aurait fallu » dans les soixante années dont notre historien fait le récit. Plus exactement, on remarque que, surtout dans les premiers livres, Hérodien fait coïncider le début ou la fin d'un livre avec le début et la fin d'un règne, comme s'il s'agissait d'une biographie. Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'Hérodien se cantonne à un seul règne par livre : il y a des « séquences » impériales. Un exemple : si on examine les livres IV à VI, on remarque qu'il y a une continuité, une succession, entre le règne de Caracalla et de Sévère Alexandre. Cette séquence est marquée par une transition que sont les règnes de Macrin et d'Élagabal. Le règne du premier fait le pont avec le règne précédent, et à ce titre le récit du début du règne commence à la fin du livre IV. Le livre V est partagé entre le récit du règne de Macrin et celui d'Élagabal, qui sert à introduire le règne suivant, celui de Sévère Alexandre, objet du livre VI. Il y a bien une réflexion qui n'est pas que chronologique : Macrin et Élagabal sont mis ensemble au livre V car leurs règnes sont plus courts que ceux de Caracalla et de Sévère Alexandre, et constituent des transitions. Hérodien aurait très bien pu séparer les livres pour chaque règne, mais tout comme le règne de Pertinax, de Didius Julianus et le début de celui de Sévère étaient regroupés dans le livre II pour mettre en avant la crise de l'année 193, il semble y avoir une logique derrière la réunion de plusieurs règnes (Macrin et Élagabal au livre V, Maximin et les Gordiens au livre VII, Maximin, Pupien et Balbin au livre VIII).

Le tableau ci-dessous montre que la temporalité varie énormément d'un livre à l'autre : le livre II ne couvre que 0,9% de la durée, tandis que le livre III couvre 30,6%. Hérodien insiste donc davantage sur certaines périodes que sur d'autres.

Livre	Dates	Années	% de la durée totale	Livre	Dates	Années	% de la durée totale
	180-238	**57,4**	**100**				
I	180-192	12	20,9	**V**	217-218	1,3	2,2
II	Janv-juin 193	0,5	0,9	**VI**	218-222	4	7
III	193-211	17,6	30,6	**VII**	222-235	13	22,6
IV	211-217	6	10,5	**VIII**	235-238	3	5,3

La répartition des règnes en fonction des livres n'est donc pas la seule chose qui justifie une variation dans la densité des faits racontés. Dans chaque livre, un ou plusieurs empereurs constituent le point de focalisation. Nous n'entendons pas point de focalisation comme le centre de la perspective narrative (tel que défini par Genette, c'est-à-dire que du point de vue narratologique, les événements impliqueraient tous l'empereur comme acteur ou agent — même si Hérodien nous décrit ses faits et gestes, et parfois ses pensées, entre les différents moments d'un même événement). Néanmoins, les actions des différents personnages sont

tournées vers lui : conspirations, complots, usurpations, guerres, etc [272] . Cela est particulièrement flagrant dans le livre I. Qu'Hérodien fasse le bilan d'un règne ou qu'il décrive les intrigues de palais, il insiste toujours sur les effets qu'ont les événements sur la personnalité de l'empereur et, partant, des répercussions dans l'empire. Ainsi, on comprend l'hésitation lorsqu'il s'agit de traduire la βασιλεία du titre de l'œuvre comme faisant référence à l'empire ou au règne de l'empereur.

Le premier livre couvre le règne de Commode (180–192), de la mort de son père à son assassinat le 31 décembre 192. Composé de dix-sept chapitres, le livre ne constitue pas une énumération annalistique purement événementielle, et sa structure est particulièrement révélatrice de la nature cyclique des événements : le récit d'Hérodien présente un retour constant des mêmes thématiques à partir desquelles il effectue une réflexion politique et morale sur la tyrannie. La période couverte (douze ans) suit un rythme ternaire : une partie introductive composée du prologue et du récit des derniers jours de Marc Aurèle ; une deuxième partie centrée sur les premières années de règne de Commode, dont le traitement par Hérodien n'est pas sans rappeler le *quinquennium Neronis*, même s'il annonce déjà les dérives de la dernière partie de son règne ; enfin, une dernière partie consacrée aux conjurations, complots et révoltes qui conduisirent Commode à la paranoïa et à la mégalomanie : la conspiration de Lucilla, Quadratus et Quintianus, qui provoque la haine de Commode envers le Sénat ; le complot de Pérennis, mis en scène autour de l'intervention d'un « philosophe » lors des *ludi Capitolini* ; la révolte de Maternus, dont le point d'orgue prend place lors des Mégalésies, et permet à Hérodien une digression sur cette fête, celles des *Hilaria* et l'évocation du culte de Cybèle à Rome ; les émeutes provoquées par la mainmise sur les vivres de Cléandre, en plein épisode de « Peste antonine » et de disette, et qui permet aussi une mise en place dramatique autour de l'intervention de Lucilla ; enfin, ces épisodes entraînent une dérive de Commode, qui se consacre à la gladiature et perd progressivement en popularité, jusqu'à ce que Marcia, Laetus et Éclectus le fassent assassiner par Narcisse. Cette structuration du texte autour d'événements marquants du règne pour expliquer les heurs et les malheurs de l'Empire est maintenue tout au long des huit livres.

---

[272] *Contra* KEMEZIS 2014 p. 235–236, selon qui les livres d'Hérodien s'organisent plutôt autour d'épisodes indépendants (*selfcontained episodes*), qui s'articulent par le biais des récits de changement de règne, des conspirations, usurpations et guerres – suivant là les préceptes de Lucien, *Comment écrire l'histoire*, 55 –, et non sur la figure de l'empereur. C'est ainsi qu'il interprète par exemple l'ellipse de treize ans entre la fin du règne d'Élagabal et les guerres qui surgissent à la fin du règne suivant, celui de Sévère Alexandre, dont nous reparlerons. Les deux idées ne nous paraissent pas mutuellement exclusives.

Le deuxième livre couvre moins d'une année : 193, année des règnes éphémères de Pertinax et de Didius Julianus. Sur les quinze chapitres, le règne de Pertinax en couvre cinq, dans lesquels Hérodien insiste surtout sur le rapport entre l'empereur et ses sujets : d'un côté, le peuple et les sénateurs, heureux de retrouver un empereur digne de l'image laissée par Marc Aurèle, de l'autre l'animosité croissante des soldats, et surtout des prétoriens, qui n'acceptent guère qu'on les prive des avantages obtenus lors du règne tyrannique de Commode. Les dix derniers chapitres couvrent le règne de Didius Julianus, et là aussi Hérodien étudie sa figure à l'aune de l'image qu'il donne à voir : celle d'un débauché. Il s'agit là de la première superposition de règne, provoquée par la vague de proclamations suivant l'assassinat de Pertinax et le désaveu de Julianus, montrant que la structure des livres n'est pas exclusivement conditionnée par la durée de règne des empereurs. Ainsi, si on se place du point de vue de la vie de Septime Sévère, son règne, dont le début est raconté dès le livre II, couvre un livre et demi, jusqu'à la fin du troisième volume. La structure de ce livre permet à Hérodien une étude de la βασιλεία en procédant à une comparaison de la personnalité des empereurs : Pertinax et Julianus sont diamétralement opposés, et le règne despotique de ce dernier s'achève par la promesse de jours meilleurs avec l'arrivée au pouvoir de la dynastie sévérienne.

Le livre III couvre les dix-huit années du règne de Septime Sévère. Sur les quinze chapitres du livre III, les quatre premiers concernent la campagne de Sévère contre Niger en Syrie, et les trois suivants celle contre Albinus, qui s'achève par la bataille de Lyon en 197 (III, 7). Le reste du règne de Sévère est marqué par la célébration des *ludi saeculares* (III, 8), l'*expeditio partica*, la rivalité entre ses deux fils qui annonce les événements du livre IV, et la chute de Plautien. Si la temporalité est condensée ou étendue en fonction des événements, notamment politiques et militaires — si bien que les campagnes semblent se succéder rapidement alors que plusieurs années les séparent—, c'est que dans chaque cas il s'agit d'opposer la figure de l'empereur Septime Sévère à un homologue antagoniste : le prétendant Niger, le prétendant Albinus, Plautien. L'évocation de la querelle entre ses fils, dont le paroxysme se retrouve au livre suivant, sert également de contrepoint à la réflexion sur le pouvoir de Sévère. Malgré les éléments négatifs qui peuvent poindre de-ci de-là dans le récit de son règne, ce sont ses fils qui incarnent les problèmes liés à la débauche, qui intéressent tant Hérodien (cf. règne de Commode et de Julianus). La dernière campagne de Sévère en Bretagne permet également de mettre en parallèle le livre I et le livre III, puisqu'on retrouve une situation similaire au récit des derniers jours de Marc Aurèle, préfigurant la comparaison entre Commode et Caracalla en termes de tyrannie.

Le livre IV, en quinze chapitres, couvre le règne de Caracalla, partagé d'abord avec son frère Géta, jusqu'au milieu du chapitre 4, puis personnel à partir du 26 décembre 211. S'ensuit une série de purges dans son entourage et parmi les sénateurs (IV, 6), et le récit d'outrages et de crimes « inouïs » (μήποτε γενόμενον ἔργον). Hérodien évoque ensuite son identification à Alexandre le Grand (IV, 8) et son voyage à travers l'empire. L'épisode marquant de son règne, le massacre de la population d'Alexandrie, est au centre du chapitre 9. Macrin, le futur empereur de 217, apparaît dès le chapitre 12, et les derniers chapitres sont consacrés à l'usurpation qu'il entreprend et qui mène à l'assassinat de Caracalla, tué au chapitre 13. La figure impériale centrale, Caracalla, est décrite comme un tyran, et fait l'objet de nombreuses oppositions : son frère et Macrin, bien entendu, mais aussi sa mère, qui intervient lorsque la haine entre les frères s'aggrave ; le Sénat, qui voit d'un mauvais œil les dérives du tyran ; et Artaban, le roi des Parthes, avec lequel Caracalla joue un jeu de stratagèmes autour d'une proposition de mariage avant d'entrer dans une guerre ouverte.

Le livre V couvre, en huit chapitres, le court règne de Macrin, qui, techniquement, débuta au livre précédent, comme le rappelle Hérodien lui-même en ouverture[273], et celui, un peu plus long, d'Élagabal. De prime abord, Hérodien voit le règne de Macrin assez positivement (chap. 2 : l'empire est purgé et la liberté est restaurée), mais il dénonce très vite le rôle de l'armée et la vie dissolue de l'empereur. L'inaction de Macrin, résidant à Antioche, n'est pas sans rappeler la description de Pescennius Niger au livre II, ce qui permet à Hérodien d'étudier une fois de plus les actions et le mode de vie de l'empereur d'un point de vue éthique, jusqu'à ce que Macrin et son fils Diaduménien soient assassinés à la fin du chapitre 4. Une des nouveautés par rapport aux figures impériales est la progressive émergence de figures féminines influençant les empereurs. La conjuration de Maesa visant à mettre en place son petit-fils Élagabal au pouvoir voit également le futur Sévère Alexandre apparaître pour la première fois (chap. 3), et le reste du livre est consacré au règne du « pseudo-Antonin », comme le nomme Dion. Hérodien quant à lui, s'il explique le nom Élagabal/Héliogabale, le nomme simplement Antonin. Jusqu'au chapitre 7, la narration se concentre sur les nombreuses cérémonies dédiées au dieu par ce prêtre-empereur, représenté comme danseur, et sur son retrait des affaires politiques, qu'il laisse à sa mère, Julia Soaemis, et à sa grand-mère. Cette dernière complote alors une nouvelle fois avec son autre fille, Julia

[273] Hérodien, V, 1 : « Comment régna et mourut Antonin, le complot qui causa sa mort et un nouveau règne à sa suite, nous l'avons raconté dans le livre précédent » (Ὅπως μὲν δὴ ὁ Ἀντωνῖνος ἦρξέ τε καὶ ἐτελεύτησε, δεδήλωται ἐν τῷ πρὸ τούτου συγγράμματι ἥ τε πρὸ τούτου ἐπιβουλὴ καὶ διαδοχή).

Mamaea, pour favoriser Alexianus, le cousin de l'empereur, dont il prend la place à la fin du livre, devenant Sévère Alexandre.

Le livre VI est consacré au règne de Sévère Alexandre (222–235) et présente l'ellipse la plus spectaculaire de l'ensemble de l'œuvre. En effet, les premiers chapitres du livre se concentrent essentiellement sur le rapport entre l'empereur et sa mère, Julia Mamaea, et au rétablissement d'un gouvernement « aristocratique »[274]. Le règne d'Alexandre est à l'opposé du règne d'Héliogabale, et Hérodien le compare au règne de Marc Aurèle[275]. Mais surtout les treize années de règne sont rapidement retracées au chapitre 1, avec l'évocation de l'exil de son épouse par sa mère. Les chapitres 2 et suivants sont consacrés à la politique étrangère d'Alexandre, et notamment à sa campagne contre les Perses, qui agitent la Mésopotamie et la Cappadoce à la fin de son règne. La temporalité du livre est donc distendue, et montre qu'Hérodien favorise les périodes de troubles politiques. L'historien insiste en effet sur les défections et le retrait de l'empereur à Antioche à cause d'une maladie (chap. 6), sur l'échec de la campagne (chap. 7), et le projet d'une nouvelle campagne en Germanie (chap. 8). Les chefs de l'armée, révoltés par son inaction, le font néanmoins assassiner au profit de Maximin le Thrace (chap. 9). Cette nouvelle usurpation engendre une série de conflits successoraux, qui fut parfois qualifiée par les modernes d'« anarchie militaire », et à laquelle Hérodien va consacrer ses deux derniers livres.

L'avant-dernier livre (livre VII) se concentre sur la première partie du règne de Maximin (235–238). Le premier des douze chapitres insiste sur la violence de son règne et la cruauté du personnage, qui marque une franche rupture avec le règne précédent. En effet, Maximin est un « barbare » venant de Thrace[276], bien qu'il fût chevalier. Cette première partie est marquée en outre par une campagne en Germanie (chapitre 2), de nombreuses exécutions (chap. 3), les défections et la haine qu'elles entraînent, notamment en Libye et en Afrique (chap. 4), où sont proclamés les deux premiers Gordiens en 238 (chap. 5–6 ; chap. 9). À Rome, la situation, entre manifestations de haine du peuple, terreur des sénateurs et répressions sanglantes, est critique (chap. 7). Maximin décide alors de conduire son armée

[274] Hérodien, VI, 1 : τὸ σχῆμα τῆς βασιλείας ἐκ τυραννίδος ἐφυβρίστου ἐς ἀριστοκρατίας τύπον μεταχθείσης, « la forme de ce régime, qui, de la tyrannie la plus méprisable, se trouvait transformé en une forme d'aristocratie. »

[275] Hérodien, VI, 3 : Οὐ ῥᾳδίως τοῦτο ἄλλου βασιλέως τῶν καθ' ἡμᾶς ποιήσαντος ἢ παραφυλάξαντος μετὰ τὴν Μάρκου ἀρχήν, « Aucun autre empereur de notre temps ne s'était comporté avec autant de bonté et de bienveillance depuis le règne de Marc Aurèle ».

[276] Hérodien, VII, 1 : φύσει δὲ ἦν τὸ ἦθος, ὥσπερ καὶ τὸ γένος, βάρβαρος.

pannonienne en Italie. La mort de Gordien I, suivie de la proclamation de Maxime Pupien et de Balbin, marque les trois derniers chapitres du livre, avec l'accent mis par Hérodien sur un épisode de guerre civile au chapitre 11, qu'il qualifie de catastrophe (πταῖσμα ὀλέθριον).

Le livre VIII traite également du soulèvement en Afrique, et met en avant les figures impériales des Gordiens. Le récit du « règne » de Gordien I^{er} (et de son fils Gordien II) se caractérise par un début de guerre civile à Rome, par les violentes mesures prises par Maximin et par son arrivée en Italie. Ces événements, qui décrivent l'avènement de quatre empereurs, conduisent au dernier livre retraçant la dernière année de règne de Maximin, et la dernière année traitée dans l'œuvre d'Hérodien, marquée par son conflit contre les champions sénatoriaux Pupien et Balbin, jusqu'à l'avènement de Gordien III. Les huit chapitres du livre ont pour point d'orgue le siège de la ville d'Aquilée, qui se trouve sur le chemin de Maximin vers Rome, en provenance de l'Illyrie. Or ce dernier est assassiné à la fin du chapitre 5. Si Pupien et Balbin, a priori saufs, font alors de Gordien III un César, les soldats se révoltent (chap. 8) et les prétoriens les égorgent, laissant au seul Gordien III l'empire.

Les trois derniers livres couvrent donc à eux seuls les trois dernières années de la période : 235–238. Ces dilatations ou compressions du récit et la temporalité qu'elles induisent méritent d'être analysées. Nous nous attarderons dans notre étude sur ces moments sur lesquels insiste Hérodien, notamment par le biais de pauses dans la narration, pauses qui peuvent être l'objet de descriptions et de portraits individuels ou civilisationnels, qui ont tous pour but d'éclairer une vision d'ensemble de chaque règne.

2.1.3. La place des livres I et II dans l'économie générale du texte : la centralité du pouvoir impérial

Les deux premiers livres de l'*Histoire de l'Empire* sont l'occasion pour Hérodien de montrer à la fois ses talents littéraires et historiographiques, repérables tout au long de l'œuvre. Hérodien a beaucoup travaillé son texte : dans la structure, dans les thématiques, dans les portraits des différents empereurs ou même dans les nombreux commentaires qui parsèment le récit et qui constituent à la fois de véritables analyses politico-historiques et des manifestations de l'instance auctoriale.

Les résumés de chaque livre montrent qu'Hérodien se focalise sur la personne de l'empereur : la part réservée à chaque empereur est certes variable en longueur ou dans le degré de détail, mais elle est orientée vers une réflexion sur le pouvoir, incarné par des figures nombreuses et variées. C'est cette multiplicité des figures impériales qui contribue à la richesse de l'œuvre. Pour tenter de le démontrer, nous allons étudier méticuleusement les figures impériales qui apparaissent dans les deux premiers livres, et comment leur articulation

permet à l'auteur d'organiser tout l'univers qu'il décrit autour de ces figures. À ce stade on s'attendrait à ce que l'œuvre d'Hérodien soit caractéristique du genre biographique, mais en réalité nous verrons que les objectifs de l'auteur sont quelque peu différents.

Dans la construction générale de l'œuvre, la place des livres I et II revêt nécessairement de l'importance, car ils en constituent l'ouverture. En faisant suite au prologue, les deux livres sont les premiers à répondre aux éléments de méthodologie et de réflexion qu'Hérodien met en place. Il s'agit là d'une véritable vitrine pour l'historien, les deux premiers livres devant donc constituer la démonstration de ses talents et de sa capacité à traiter son sujet, et donc à convaincre son auditoire et son lectorat. C'est probablement l'une des raisons qui explique le soin apporté par l'auteur dans ces deux livres, incomparable avec le reste de l'œuvre.

Grâce à notre analyse des deux livres, nous essaierons donc de cerner la méthode historique d'Hérodien. Nous essaierons de démontrer que ces livres constituent une introduction à l'ensemble de l'œuvre, dans le sens où ils se présentent comme la vitrine d'une œuvre et d'une réflexion περὶ βασιλείας. La description analytique des deux livres qui va suivre vise à étudier la structure pour démontrer qu'Hérodien place non seulement la figure de l'empereur au centre de chaque événement raconté, mais aussi que cette position illustre une réflexion περὶ βασιλείας qui parcourt l'ensemble de l'œuvre.

Nous l'avons dit, le récit d'Hérodien s'attarde davantage sur l'instabilité politique dans l'empire que sur les temps de paix. Les désordres, qu'ils soient civils ou militaires, n'ont d'importance dans l'œuvre que lorsqu'ils touchent de près la personne de l'empereur. Les empereurs mis en avant dans les livres I et II sont Marc Aurèle, Commode, Pertinax, Julianus et Sévère (et Niger si on considère le prétendant comme un des empereurs de l'année 193). Le livre I illustre parfaitement l'idée selon laquelle, dans la narration des événements, toutes les actions des différents personnages concernent la figure impériale. Le traitement du règne de Commode (180–192) est marqué par une dimension cyclique à partir de laquelle notre historien effectue une première interprétation morale de la tyrannie. En outre, Hérodien effectue quelques digressions chronologiques, notamment pour expliquer des mythes. Elles constituent des pauses qui mettent en valeur les épisodes qu'il sélectionne, si bien que la structure semble fonctionner par cycles. Cet aspect cyclique a un aspect formulaire, comme le souligne Harry Sidebottom[277], pour mettre en valeur ce que l'historien considère comme le plus fondamental, à savoir la caractérisation de l'empereur et de sa personnalité.

[277] SIDEBOTTOM 1997b p. 2815–2816 : « The 'formulaic' patterns also might be considered to highlight without obfuscation what the text considers is of fundamental importance: the character of the emperor. » L'érudit donne comme exemple le stratagème de Caracalla qu'Hérodien utilise pour

Pour Sidebottom, ce caractère formulaire entraîne une schématisation excessive des événements[278]. Les tentatives d'usurpation, par exemple, suivent un schéma, que Sidebottom développe : le prétendant parle à quelques officiers et hommes de son armée, la nouvelle se propage, la proclamation est confirmée ou non, puis Hérodien évoque la diplomatie avec les autres provinces et les puissances voisines. On en trouve un bon exemple dans le livre II avec les personnages de Pescennius Niger et de Septime Sévère : Niger réunit ses hommes et des officiers (II, 7, 7–8) avant d'entamer un discours à l'armée à la fin duquel il est proclamé empereur (II, 8, 1–6), puis entreprend de contacter les satrapes et les souverains « établis au-delà du Tigre et de l'Euphrate » (II, 8, 7–8) ; de même Sévère, proclamé empereur une première fois (II, 9, 11), sonde l'esprit de ses hommes et des Pannoniens avant de contacter les gouverneurs des provinces romaines septentrionales (II, 9, 12–13) ; puis il prononce un discours qui aboutit à une seconde proclamation (10, 1–9)[279].

Il est vrai que cette idée de formularité fonctionne, car si on examine l'exemple de Sévère, on remarque qu'Hérodien se sert de ce schéma pour montrer sa duplicité : les promesses mensongères faites à Albinus notamment sont ainsi mises en miroir avec la scène extraordinaire où Sévère trompe les prétoriens pour leur donner congé et les priver de tous leurs acquis.

Dans cette schématisation, on remarque également que les détails qui ne concernent pas directement l'empereur ou son entourage sont omis par Hérodien, surtout lorsqu'il ne s'agit pas de la famille impériale[280]. C'est pour cette raison qu'Hérodien en dit si peu, par exemple, sur Quintianus ou sur Narcisse dans le livre I. Il insiste beaucoup plus sur le rôle de Lucilla et de Marcia, d'Éclectus et de Laetus respectivement[281].

---

montrer la duplicité de l'empereur qui prétend obtenir une gloire militaire contre les Parthes par la tromperie. Cela n'est pas sans rappeler la ruse dont faisait preuve son père, que nous étudierons plus loin.

[278] SIDEBOTTOM 1997b p. 2815.

[279] Voir également Hérodien IV, 13, 1, 14, 2–3 et 15, 9 (Macrin) ; V, 3, 9–10 (Maesa) ; VII, 1, 4 (Magnus).

[280] SIDEBOTTOM 1997b p. 2815–2816 : ces omissions servent en partie à rendre la narration plus simple.

[281] De même lorsque Macrin prend le pouvoir, Hérodien mentionne le meurtrier de Caracalla, Martialis (IV, 13, 1), et ne mentionne l'implication de certains tribuns que plus tard (14, 2). Voir également l'omission du rôle d'Eutychianus et de Gannys, mentionnés par Cassius Dion (LXXVIII, 39), lors de la révolte de Maesa contre Macrin, qui fait monter Élagabal sur le trône (Hérodien V, 3, 1–2 et V, 4).

2.1.3.1. Présentation de la structure générale du livre I : les vicissitudes du règne de Commode

Les livres I et II de l'*Histoire de l'Empire après la mort de Marc Aurèle* sont d'importance en ce qui concerne notre connaissance moderne de la fin de la période antonine. Ils nous renseignent sur l'instabilité politique de la période, qui, comme le dit Hérodien dans son prologue (I, 1, 4), est pour beaucoup dans le choix et le traitement du sujet. En effet, après le récit du règne de Commode, qui couvre le livre I, Hérodien présente dans son deuxième livre la crise de 193, que certains ont également appelée la « seconde année des quatre empereurs », mettant ainsi en parallèle la fin des Antonins avec la fin des Julio-Claudiens. À Néron correspond Commode, à Vespasien Sévère, et il faudrait voir, même si cela est moins probant, en Julianus et en Niger un nouvel Othon et un nouveau Vitellius[282]. Dans tous les cas, le récit des événements est centré sur l'étude de ces personnages, si bien qu'une grande partie des connaissances que l'on a des empereurs de la période n'est permis que par le travail de l'œuvre d'Hérodien, comparée, bien entendu, à celle de Cassius Dion.

Nous l'avons dit, le premier livre couvre le règne de Commode (180–192), mais les dix-sept chapitres s'organisent autour de certains événements seulement, choisis par l'historien pour illustrer sa réflexion politique (il y a donc des omissions délibérées). Le règne de Commode, dont le récit commence après le prologue et les quelques chapitres concernant son père, est clairement structuré autour de l'idée d'une progressive dégénérescence morale et politique de l'empereur. Les différents épisodes de conjurations, de complots et de révoltes conduisent Commode à la paranoïa et à la mégalomanie : nous allons les présenter.

Après le prologue (chap. 1) et les derniers instants de Marc Aurèle (chap. 2 à 4), le jeune Prince accède au trône au chapitre 5. Le fils et successeur de l'empereur-philosophe n'est pas décrit de prime abord comme un tyran, mais comme un jeune homme influençable (à l'esprit encore jeune, νέου ἦθος βασιλέως, I, 6, 1), puis polytraumatisé (ἔτρωσέ τε αὐτοῦ τὴν ψυχὴν I, 8, 7). Les dernières pensées de son père ont été occupées par la crainte que Commode ne succombe aux penchants tyranniques qui ont marqué à plusieurs reprises l'histoire lorsque ce sont de jeunes gens qui ont accédé à la fonction suprême (I, 3, 2 : ἐτάραττε μνήμη τῶν ἐν νεότητι βασιλείαν παραλαβόντων[283]). Malheureusement les peurs de

[282] Albinus ne compte pas, qui s'allie d'abord à Sévère en 193 avant de revendiquer le trône impérial une fois Pescennius Niger vaincu (après 194).

[283] Cf. Hérodien I, 1, 4 : οἱ δὲ κομιδῇ νέοι ῥᾳθυμότερον βιώσαντες πολλὰ ἐκαινοτόμησαν.

Marc Aurèle n'étaient pas infondées : Hérodien l'évoque dès les chapitres qui suivent la mort de l'empereur-philosophe.

Après son discours inaugural (I, 5, 1), Commode, d'abord retenu par les Amis de son père (il l'est d'abord par Pompéianus, ami et gendre de Marc Aurèle — à cette occasion Hérodien nous livre un nouveau discours, celui du vieil homme, qui le convainc pour un temps seulement), rentre à Rome (chap. 5 à 8). Ces chapitres sont marqués par les errements du jeune empereur entre volonté de suivre son éducation et les traces de son père, et volonté de succomber aux délices de la dépravation. En effet, pendant quelque temps Commode continue de suivre l'avis des φίλοι, les conseillers de son père, jusqu'à ce que certains domestiques et courtisans cherchent à le corrompre en lui vantant la vie de plaisirs qui l'attendait à la capitale.

À partir du chapitre 6 en effet, on constate une rupture dans son comportement vis-à-vis des φίλοι. Pressé par son entourage de domestiques de partir, il prépare son voyage en secret, par l'envoi de lettres, confie la campagne aux généraux et annonce son départ (I, 6, 8). Le commentaire d'Hérodien confirme bien cette rupture, qui fait écho au début du chapitre (« pendant quelques temps Commode fit tout selon l'avis des amis de son père »[284]) :

> « Par ce discours, Pompéianus encouragea le jeune homme, l'incita à une meilleure conduite et le détourna de son projet pour un temps. En effet, Commode, à qui ces propos avaient fait honte, et qui était incapable de répondre quoi que ce soit de manière argumentée, renvoya ses conseillers en disant qu'il examinerait plus en profondeur ce qu'il devait faire une fois seul. Cependant, parce qu'il était vivement pressé par son entourage de serviteurs, il ne communiqua plus rien à ses conseillers[285]. »

Commode achète la paix à prix d'argent, la campagne est achevée. La déroute militaire semble évitée, mais pas la déroute morale de l'empereur, qui ne fera qu'être renforcée par les événements dont Hérodien va faire le récit. Par l'opposition entre l'entourage des φίλοι de Marc Aurèle et les domestiques de Commode, Hérodien établit dès le début de l'œuvre, dans ce chapitre, les fondements d'une binarité dans le traitement des empereurs, à l'aune de son propre bilan du règne de Marc Aurèle. Le retour de Commode, toujours plus influencé par son

[284] Hérodien I, 6, 1 : Ὀλίγου μὲν οὖν τινὸς χρόνου πάντα ἐπράττετο τῇ γνώμῃ τῶν πατρῴων φίλων.

[285] Hérodien I, 6, 7 : Τοιαῦτά τινα ἐς προτροπὴν καὶ τὴν πρὸς τὰ κρείττονα ὁρμὴν ὁ Πομπηιανὸς εἰπὼν διέτρεψε πρὸς ὀλίγον τὸ μειράκιον. Αἰδεσθεὶς γὰρ ὁ Κόμοδος τὰ λεχθέντα, οὐδέν τε οἷός τε ὢν εὐλόγως ἀποκρίνασθαι, τοὺς φίλους ἀπεπέμψατο, φήσας ἀκριβέστερον καθ' αὑτὸν ἐπισκέψεσθαι τὸ πρακτέον. ἐγκειμένων δὲ τῶν περὶ αὐτὸν θεραπόντων οὐκέτι μὲν τοῖς φίλοις οὐδὲν ἐκοινώσατο.

entourage domestique, à Rome donne enfin à Hérodien l'occasion de brosser le portrait physique du jeune homme, en complément (et en contraste) du portrait moral (I, 7)

La schématisation de cette suite d'événements illustre l'isolement et la dérive progressifs du jeune empereur. La deuxième moitié du livre (chap. 8 à 17) est rythmée par l'ascension et la disgrâce de plusieurs personnages, toujours selon le même schéma : la personne a ou prend de l'importance avant de nourrir des aspirations au pouvoir, puis met en place un complot contre l'empereur porphyrogénète. Et, sauf dans le dernier cas qui aboutit à l'assassinat de l'empereur, la personne échoue et Commode la fait exécuter, avant de sombrer davantage dans la paranoïa. Nous avons ainsi un découpage de la dernière partie du livre en cinq sous-parties autour de ces complots :

1) Le début du chapitre 8 reprend le même thème que le chapitre 6 : pendant quelques années, Commode suit les conseils des φίλοι, avant de régner de façon personnelle et d'accaparer l'intégralité du pouvoir. Cela est d'autant plus intéressant qu'apparaît à cet endroit un commentaire d'auteur sur le rôle du hasard dans le processus : Hérodien insiste à nouveau un peu plus loin sur le respect du souvenir de son père par le biais du conseil des amis (μέχρι μὲν οὖν τινὸς ἐπεῖχε τὸν νεανίσκον ἥ τε τοῦ πατρὸς μνήμη καὶ ἡ πρὸς τοὺς φίλους αἰδώς), avant de préciser : « Mais il arriva un de ces fâcheux et malheureux coups du sort qui bouleversa son comportement encore sage et modéré[286] ». Phrase très importante : Hérodien étudie ce qui a permis la transformation de Commode, et donc les étapes qui conduisent au despotisme. La première occasion de le démontrer concerne la sœur de Commode, Lucilla, épouse en secondes noces de Pompéianus (elle avait d'abord été mariée à Lucius Verus, le co-empereur de son père[287]), qui possède le statut d'*Augusta* jusqu'à ce que Commode épouse Crispina. C'est autour de la question de l'apparat de l'impératrice que se cristallise le complot. La sœur de Commode, en effet, furieuse d'avoir perdu ses prérogatives, ourdit avec son amant présumé et jeune membre de l'ordre sénatorial, Quadratus, l'assassinat de son frère : le couple demande à Quintianus d'attaquer l'empereur à la sortie du théâtre. Ce dernier est chargé de porter le coup fatal mais échoue, car il prend le temps, nous dit Hérodien, de dire qu'il est envoyé par le Sénat au lieu d'effectuer l'action[288]. Cet atermoiement est fatal non seulement pour le jeune homme mais aussi pour le Sénat, comme le montre la réflexion d'Hérodien sur

[286] Hérodien I, 8, 3 : Ἀλλὰ γάρ, ὥσπερ τινὸς πονηρᾶς καὶ βασκάνου τύχης ἀνατρεπούσης αὐτοῦ τὸ ἔτι σῶφρον καὶ κόσμιον, συνέβη τι τοιοῦτον.

[287] Cf. Hérodien I, 2, 2 sur le choix par Marc Aurèle de ses gendres.

[288] Hérodien I, 8, 6.

ce fiasco. Les conjurés sont exécutés, y compris la sœur de Commode, et ce dernier en ressort traumatisé : il voue désormais une haine au Sénat[289]. Mais là encore Hérodien dédouane l'empereur, en employant non seulement une expression qui témoigne de son état émotionnel (« Son âme avait été blessée par ces propos et il considérait qu'ils étaient tous ses ennemis parce qu'il gardait sans cesse en mémoire les propos de son assaillant[290] »), mais également en montrant que l'« enquête » qui a abouti à la condamnation de sa sœur fut menée dans les formes… quoique par Pérennis (γενομένης δ' ἐξετάσεως διὰ τοῦ Περεννίου ἀκριβεστέρας).

L'épisode de la conspiration de Lucilla prend lui-même place dans un ensemble plus grand qui va aboutir au chapitre suivant au complot de Pérennis. Lorsque Commode le nomme à la préfecture du prétoire, Hérodien dit trois choses : 1) il est italien d'origine et militaire de carrière ; 2) il est opportuniste : il abuse de la jeunesse de l'empereur, qu'il laisse à sa débauche, pour mieux contrôler le pouvoir ; 3) il est cupide : c'est sous son influence que l'empereur prend le monopole du pouvoir, car Pérennis manipule le jeune homme contre les φίλοι pour s'emparer de leur richesse.

2) La conjuration de Pérennis (fin du chap. 8, chap. 9, 1–10) prend donc place dans cette succession d'événements qui ont pour effet de corrompre l'âme du jeune empereur (cf. ἔτρωσέ τε αὐτοῦ τὴν ψυχὴν) : pour Hérodien c'est Pérennis qui est responsable de cette corruption, alors que le jeune empereur avait continué jusqu'alors à suivre les conseils des amis de son père[291]. Le préfet pousse en effet l'empereur à se débarrasser des citoyens éminents et riches pour accumuler leurs richesses. Il essaie même de constituer, à l'aide de ses fils, dont il a obtenu la promotion à la tête des troupes d'Illyrie, une petite armée en plus des prétoriens pour s'emparer du pouvoir, allant jusqu'à faire émettre de la monnaie à son effigie.

L'isolement de Commode dont a profité Pérennis, maintenant que les φίλοι sont hors de son chemin, est là encore mis en relief par une ellipse temporelle au début du chapitre : il n'y

---

[289] Hérodien, I, 8, 7 : « Voilà quelle fut la première et principale raison de la haine du jeune empereur pour le Sénat » (Αὕτη μὲν δὴ πρώτη καὶ μεγίστη αἰτία τῷ μειρακίῳ μίσους ἐγένετο πρὸς τὴν σύγκλητον βουλήν).

[290] *Ibid.* : ἔτρωσέ τε αὐτοῦ τὴν ψυχὴν τὰ λεχθέντα, καὶ κοινοὺς ἐχθροὺς πάντας ἡγεῖτο, μεμνημένος ἀεὶ τῆς τοῦ ἐπιδραμόντος φωνῆς.

[291] Voir Hérodien I, 8, 1 : « Celui-ci (Pérennis), profitant du jeune âge de l'empereur, le laissa s'abandonner aux voluptés et à la débauche tout en l'écartant du soin et de la conduite des affaires impériales, et se chargea lui-même de toute l'administration de l'Empire » (τῇ τοῦ μειρακίου ἀποχρώμενος ἡλικίᾳ ἐκεῖνος εἴασεν αὐτὸν τρυφαῖς σχολάζοντα καὶ κραιπάλαις, τῆς φροντίδος καὶ τῶν βασιλείων καμάτων ἀπῆγεν αὐτόν, πᾶσαν δὲ τὴν διοίκησιν τῆς ἀρχῆς αὐτὸς ἀνεδέξατο).

a pas de précision donnée et la temporalité est envisagée de façon assez vague. La première phrase du chapitre semble faire le lien entre les deux épisodes[292], qui sont pourtant séparés de trois ans (Lucilla meurt en 182, Pérennis en 185). Les épisodes qui intéressent Hérodien sont mis en valeur par ces paragraphes introductifs qui signalent qu'entre deux épisodes il ne se passe rien de particulier. Pérennis cultive la débauche et la paranoïa de l'empereur pour s'emparer du pouvoir, et on suppose qu'il le fait pendant les trois ans qui suivent l'exécution de Lucilla.

Malheureusement pour l'intrigant, le complot est éventé de façon inattendue, comme Hérodien aime à le souligner par des effets de suspense — il s'agit d'une dramatisation sur laquelle nous reviendrons —, comme il l'avait fait plus haut pour la conjuration de Lucilla : le complot est dénoncé sur la scène d'un théâtre par un inconnu accoutré en philosophe et confirmé la nuit suivante par des soldats venus d'Illyrie pour montrer les pièces de monnaies à l'effigie du préfet, qui sera, avec ses fils, exécuté. Hérodien fait mine de s'interroger sur les raisons de cette intervention mal à propos, mais le lieu où se déroule l'événement est également pour lui le moyen de présenter les réactions du public, qui sont encore favorables à Commode à ce moment (I, 9, 5).

Le point commun entre cet épisode et le suivant est qu'il a lieu lors de célébrations religieuses. En effet, un faux philosophe intervient sur la scène du théâtre en présence de l'empereur. Même s'il est possible que l'événement se soit bien produit (Dion n'en parle pas), nous voyons là un intérêt de la part d'Hérodien de le situer sur un théâtre, tout comme Quintianus était intervenu au théâtre pour accomplir la tentative d'assassinat. En effet, le discours du faux philosophe est non seulement une mise en garde contre Pérennis et ses fils mais soulève également une question : l'imminence du danger pour Commode, nous dit Hérodien par l'intermédiaire de l'individu sur scène, implique qu'il n'est plus temps pour lui de s'amuser[293]. Pourquoi une telle remarque ? L'évocation des festivals, fêtes et spectacles est caractéristique des activités de Commode, il n'est donc pas anodin que les épisodes de conspirations soient situés lors de tels événements. Il y a une opposition entre le rôle politique qui incombe normalement à l'empereur (et c'est à ce titre qu'Hérodien évoque ici le sacerdoce religieux à l'origine de la présence de Commode) et le plaisir des festivités qui caractérise le jeune empereur, un *topos* qui revient régulièrement dans l'œuvre.

---

[292] Hérodien, I, 9, 1 : ὁ δὲ Περέννιος ἀποσκευασάμενος πάντας, οὓς καὶ ὁ Κόμοδος ᾔδειτο καὶ ὅσοι πατρῴαν αὐτῷ εὔνοιαν ἐπεδείκνυντο τῆς τε ἐκείνου σωτηρίας προμήθειαν εἶχον.

[293] Hérodien I, 9, 4.

La différence d'avec l'épisode précédent en est la résolution, qui indique déjà une étape supplémentaire dans la descente de l'empereur : de l'enquête menée par Pérennis, on passe ici à l'intrigue mise en place pour punir le préfet du prétoire et ses fils. La suspicion s'est emparée de l'entourage de Commode, et permet un effet d'annonce : Commode survit et les conjurés connaissent une triste fin (I, 9, 6). Mais ce qui caractérise surtout le développement de la fin de la conjuration est l'ignorance dans laquelle l'empereur maintient Pérennis jusqu'à son exécution. En effet, Commode, à l'insu de sa victime, met en place très rapidement son stratagème, avec une expression topique de l'action qui devance la nouvelle et du piège tendu. La supercherie s'étend au fils du préfet par le biais d'une lettre (I, 9, 9) : Pérennis est déjà exécuté, mais Hérodien ne décrit pas la chose. Son fils arrive en Italie, mais rien n'est dit sur l'exécution en elle-même : le récit est assez expéditif. Ce qui compte dans le récit d'Hérodien, ce sont les moyens mis en place par Commode pour parvenir à ses fins, et ces moyens sont appelés à être de plus en plus contournés à mesure que l'autorité de Commode s'affaiblit.

Cette différence entre le dit et le non-dit, l'explicite et l'implicite, est en effet un commentaire en soi, car Hérodien, par la sélection des informations, n'indique que ce qui lui permet d'étoffer son portrait de l'empereur et de l'autorité impériale. Ce qui apparaît dans son récit, et *a fortiori* ce qui n'apparaît pas, est ainsi mis en scène pour caractériser la progressive déchéance du pouvoir impérial. Les commentaires en creux et en filigrane, qui s'inscrivent dans sa stratégie de l'effacement, sont privilégiés par l'auteur : ce ne sont pas tant les faits montrant les personnages en action qui font l'objet du récit, mais plutôt la façon dont les mécanismes moraux et psychologiques sont provoqués par ces faits chez l'empereur, et le poussent dans ses retranchements et dans des manigances de plus en plus étrangères à l'*auctoritas*. Les silences, les omissions volontaires sous-entendent donc que notre historien porte un regard critique sur la progression du règne. Cependant, cette tactique pose la question de la réflexion du lectorat, et de sa capacité à repérer et à interpréter ces silences, ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

La conclusion de cet épisode apporte néanmoins un premier éclairage à ses questions, car elle est plus étoffée, ce qui montre que la réflexion politique prime sur le récit historique. Ce n'est pas sur la description précise de la conjuration de Pérennis que se concentre Hérodien, mais sur l'étiologie de la direction bipartite de la préfecture du prétoire. En outre, on repère une réflexion sur le destin : les personnages qui entourent le pouvoir impérial comme Lucilla et Pérennis sont emportés dans une spirale qui les entraîne du sommet à la mort, faisant de la βασιλεία quelque chose qu'il est dangereux de convoiter et de posséder. Les manipulations et mensonges de Commode traduisent une décadence du pouvoir, qu'il n'est déjà plus capable d'exercer à la vue de tous mais seulement par ruse. Son manque

d'autorité face à Pérennis transparaît, il nous semble, dans l'insistance sur l'ignorance de Pérennis et sur la nécessité d'agir vite. Sans cela, le plan de Commode aurait échoué et Pérennis aurait pu mener à bien sa conjuration, qui pour lui était assurée, si on en croit le fait que de la monnaie avait déjà été frappée. La conclusion des révoltes suivantes semble le confirmer et insister sur l'impuissance progressive de Commode.

3) La révolte de Maternus (chap. 10, 1–7), n'a *a priori* d'intérêt pour Hérodien que pour expliquer le culte de Cybèle, très important à Rome (*Hilaria*, Mégalésies), ou celui de la *Bona Dea*. Mais nous allons démontrer que cela sert la centralité de la figure impériale. Considérée par certains historiens comme une invention de la part d'Hérodien[294], la conjuration de Maternus est similaire dans son développement à celle du chapitre précédent, notamment en ce qui concerne sa conclusion (complot éventé juste avant le succès). Maternus est un ancien soldat qui s'associe à des malfaiteurs pour razzier les provinces celtes et ibères, notamment en libérant les prisonniers sur son chemin. Passés de criminels à ennemis publics, les brigands esquivent l'armée pour s'introduire secrètement en Italie. À l'occasion des *Hilaria*, Maternus, qui espère profiter des festivités pour assassiner Commode — ces célébrations, destinées à la déesse Cybèle (ἡ μεγάλη θεός) impliquaient en effet le travestissement carnavalesque des Romains —, est trahi par ses hommes jaloux. Il est alors arrêté et décapité (I, 10, 7).

Hérodien a un double intérêt à reprendre cet épisode : le premier est que cette révolte entre dans la logique de la répétition des complots qui influencent progressivement et négativement la personnalité de l'empereur. En effet, après le complot de sa sœur Lucilla qui attise la haine de l'empereur envers le Sénat, ce complot permet de montrer la colère de Commode contre les gouverneurs (I, 10, 3). Lorsque l'avancée de Maternus est révélée à l'empereur, deux traits de caractères sont soulignés par Hérodien pour exprimer l'hostilité : la colère et la propension à proférer des menaces, exprimées par l'expression μετὰ πάσης ὀργῆς τε καὶ ἀπειλῆς (I, 10, 4[295]). Mais la dénonciation d'un comportement tyrannique n'est toujours

[294] ALFÖLDY 1971d p. 367–376 voit la révolte de Maternus, ou toute révolte commune à la Gaule et à l'Espagne comme improbable. SIDEBOTTOM 1997b p. 2784 relève qu'on trouve des troubles en Germanie en 186 qui auraient pu être confondus par Hérodien. De même, le chercheur trouve improbable que des déserteurs aient pu si facilement s'infiltrer en Italie, et explique l'épisode comme une adaptation du texte de Dion (LXXIII, 9, 2–3), selon qui 1500 soldats auraient marché sur l'Italie pour renverser non pas Commode, mais son préfet du prétoire Pérennis.

[295] Hérodien I, 10, 4 : « Quand tout fut révélé à Commode, il envoya des lettres pleines de colère et de menaces aux gouverneurs des provinces en leur reprochant leur insouciance, et leur intima de rassembler les troupes. » (Ὡς δὲ ταῦτα ἐδηλώθη τῷ Κομόδῳ, μετὰ πάσης ὀργῆς τε καὶ ἀπειλῆς

pas présente : la réprimande de Commode, qui demande des comptes aux gouverneurs, est justifiée par la situation, de même que la punition du complot, qu'Hérodien qualifie d'ἀξίας δίκας (I, 10, 7[296]). C'est tout ce que dit Hérodien sur la mort de Maternus, en une seule phrase, et le commentaire qui suit, conclusion du chapitre, est consacré à Commode, qui agit comme si de rien n'était (χαίρων). Mieux, le peuple loue Commode, ce qui montre qu'il n'est pas encore vu comme un tyran[297]. La condensation de la fin du récit favorise donc le portrait de l'empereur, placé à nouveau dans un contexte de festivités et de loisirs.

Mais surtout, et c'est le second intérêt, l'épisode permet à Hérodien une réflexion sur la relation au pouvoir. L'historien décrit la façon dont l'ambition, les rêves de pouvoir et de gloire de Maternus grandissent :

> « Déjà Maternus tournait ses vues sur l'Empire et sur de plus grands projets (περὶ βασιλείας ἤδη καὶ μειζόνων πραγμάτων ὁ Μάτερνος ἐβουλεύετο). Puisque ses actions antérieures étaient allées au-delà de tous ses plus grands espoirs, il pensait qu'il devait réaliser un coup d'éclat ou bien, puisque de toute façon il s'était déjà mis en danger, mourir non sans marquer les esprits et conquérir la gloire (μὴ ἀσήμως μηδ' ἀδόξως τελευτῆσαι). Mais comme il songeait qu'il n'avait pas à sa disposition assez de puissance pour s'opposer, à armes égales et par un assaut frontal, à Commode (car il prenait en compte que la masse du peuple romain était encore toute dévouée à Commode et que l'adhésion des prétoriens lui était encore acquise), il espérait l'emporter par la ruse et la prudence[298]. »

C'est donc une réflexion περὶ βασιλείας qui confirme plusieurs choses importantes par rapport à l'économie des livres I et II. Premièrement, ces livres incarnent la lutte incessante pour le pouvoir impérial : lorsque les personnages ne le possèdent pas, leurs actions sont tout

---

ἐπιστέλλει τοῖς τῶν ἐθνῶν ἡγουμένοις ῥᾳθυμίαν ἐγκαλῶν καὶ κελεύει στρατὸν ἐπ' αὐτοὺς ἀθροισθῆναι).

[296] Hérodien I, 10, 7 : « Maternus fut arrêté et décapité avant d'aller à la fête, et ses complices reçurent le châtiment approprié » (ὁ Μάτερνος συλληφθεὶς τὴν κεφαλὴν ἀπετμήθη, καὶ οἱ συνωμόται ἀξίας ὑπέσχον δίκας).

[297] *Ibid*. « le peuple fit également une célébration pendant la fête pour le salut de l'empereur » (σωτήρια τοῦ βασιλέως ὁ δῆμος μετὰ τῆς ἑορτῆς ἐπανηγύριζεν).

[298] Hérodien I, 10, 5 : περὶ βασιλείας ἤδη καὶ μειζόνων πραγμάτων ὁ Μάτερνος ἐβουλεύετο. ἐπεὶ γὰρ αὐτῷ τὰ προπεπραγμένα πάσης ἐλπίδος μειζόνως ἦν προχωρήσαντα, ᾠήθη δεῖν μέγα τι δράσας κατορθῶσαι, ἢ ἐπείπερ ἅπαξ ἐν κινδύνῳ καθειστήκει, μὴ ἀσήμως μηδ' ἀδόξως τελευτῆσαι. Ἐπεὶ δὲ αὐτῷ μὴ τοσαύτην ὑπάρχειν δύναμιν ἡγεῖτο ὡς ἐξ ἀντιστάσεως ἰσορρόπου καὶ φανερᾶς ἐφόδου συστῆναι πρὸς τὸν Κόμοδον (τό τε γὰρ πλῆθος τοῦ Ῥωμαίων δήμου ἐλογίζετο εὔνουν ἔτι τῷ Κομόδῳ ὑπάρχον, τήν τε περὶ αὐτὸν τῶν δορυφόρων εὔνοιαν), τέχνῃ καὶ σοφίᾳ ἤλπισε περιέσεσθαι.

de même orientées vers lui, que ce soit pour aider la personne qui le détient (Pompéianus envers Commode, Laetus envers Pertinax) ou obtenir sa place. Le complot de Lucilla est déclenché par la perte de ses honneurs d'impératrice qu'elle avait obtenus grâce à son mariage à Lucius Verus et conservés jusqu'au mariage de Commode avec Crispina. Le complot de Pérennis, nous dit Hérodien, fut le résultat du pouvoir extraordinaire acquis par le préfet du prétoire — après l'élimination des grands hommes de l'empire — et de la volonté d'acquérir un pouvoir encore plus grand[299]. De même le complot envisagé par Maternus est provoqué par l'envie d'obtenir plus. Mais là où la situation change par rapport à Lucilla et à Pérennis, c'est que Maternus sait qu'il n'a pas la puissance nécessaire pour renverser Commode (αὐτῷ μὴ τοσαύτην ὑπάρχειν δύναμιν ἡγεῖτο ὡς ἐξ ἀντιστάσεως ἰσορρόπου καὶ φανερᾶς ἐφόδου συστῆναι πρὸς τὸν Κόμοδον). Hérodien signale qu'à ce moment encore le Prince possède l'adhésion du peuple et des prétoriens (ce qui laisse supposer que cela va changer par la suite). La ruse et la prudence dont va faire preuve le révolté ne suffisent pas à sa réussite. Le soutien de ses hommes est également important, mais leur vision biaisée du pouvoir impérial ne permet pas la réalisation du projet, car leur trahison est provoquée par leur refus d'avoir à lui obéir, et à passer d'égaux à sujets :

> « La jalousie les y avait poussés, et le sentiment qu'ils auraient dû considérer leur chef comme un empereur au lieu d'un brigand[300]. »

Des trois épisodes qui relatent d'affilée un complot contre Commode (chap. 8 à 10), le dernier insiste tout particulièrement sur l'inversion des rôles ou sur la volonté de les inverser — une idée renforcée par le contexte des *Hilaria* —, et préfigure le changement dans la représentation de Commode dans la dernière partie du livre. C'est pour cela qu'Hérodien signale que Commode bénéficie encore de l'adhésion du peuple à ce moment-là. Après la digression sur le culte de Cybèle, la *Bona Dea* et le *palladium* cependant, l'historien revient à l'empereur pour expliquer son isolement renforcé à la suite de ce complot. Il devient moins accessible, or la proximité constitue l'un des traits du bon empereur ; cela a peut-être contribué à lui faire perdre l'adhésion du peuple. Cet isolement entraîne un retrait politique et militaire également, qui s'achèvera par une quasi-réclusion de Commode, notamment auprès des gladiateurs, et lui fera perdre, enfin, l'adhésion de ses plus proches alliés : Marcia, Laetus et Éclectus.

---

[299] Hérodien I, 9, 1 (ποιησάμενός τε αὐτὸν ἐπ' ἐξουσίας, ἐπεβούλευε τῇ ἀρχῇ).

[300] Hérodien I, 10, 7 : φθόνος γὰρ αὐτοὺς ἐς τοῦτο παρώξυνεν, εἰ δὴ ἔμελλον ἀντὶ ἀρχιλῃστοῦ δεσπότην ἕξειν βασιλέα.

4) Avant cela, le complot de Cléandre (chap. 12, 3–13, 8) est le quatrième épisode de conspiration. Hérodien avance dans la gradation des situations : après deux conspirations privées, dont la seconde a tout de même été révélée en public, et une rébellion organisée par des déserteurs et des criminels, c'est ici le peuple qui se révolte, dans un épisode de guerre civile et de combats de rue, du jamais-vu pour les Romains de cette époque. C'est en effet la première mention par Hérodien d'une guerre civile — telle qu'annoncée dans le prologue (πολέμου ἐμφυλίου, I, 13, 1) — et la première d'une longue série.

Le contexte de la révolte contre Cléandre prend place lors d'un épisode d'épidémie à Rome (12, 1), que certains ont qualifiée de « peste antonine ». C'est d'ailleurs cette épidémie qui sert de prétexte à la réclusion du Prince. Rome est désignée comme une ville surpeuplée, ce qui n'est pas sans rappeler, bien entendu, l'épisode de la peste athénienne chez Thucydide[301]. Le retrait de Commode à Laurentum (12, 2) permet à Hérodien deux choses : une explication onomastique sur le nom de la cité et une explication scientifique sur des éléments médicaux. Pour les habitants de Rome, le traitement et la prévention sont inefficaces et la population est décimée. Ce qui provoque la perte du soutien du peuple est donc un élément extérieur à la politique de Commode.

Cette situation critique est aggravée par une famine provoquée par Cléandre, un affranchi phrygien qui a suivi l'ascension de Commode pour se hisser en position de pouvoir : garde du corps, puis chambellan et préfet du prétoire, Hérodien le présente comme corrompu par la richesse, la débauche et la cupidité, comme Pérennis. À l'instar de ce dernier et de Maternus, un *desiderium imperii* se développe en lui, qui passe par une mainmise frumentaire (I, 12, 4). En effet, espérant gagner l'affection du peuple par des distributions de grain, Cléandre accapare d'abord le monopole des distributions frumentaires pour ensuite apparaître en héros en fournissant le blé — dont il a contribué lui-même à provoquer la pénurie. Outre son appât du g(r)ain, ses manœuvres politiques ne s'arrêtent pas là : la construction d'un gymnase transformé par la suite en bains publics (pour profiter deux fois des honneurs d'une inauguration ?) est loin de duper le peuple (I, 12, 5).

Le début de la révolte en elle-même se situe en I, 12, 5–6 : le peuple se rend d'abord au théâtre, puis à la demeure de Commode à Laurentum pour réclamer la mort de Cléandre. L'ignorance du Prince, maintenu dans la réclusion et les plaisirs par Cléandre, marque une étape supplémentaire dans son isolement et dans la perte progressive du pouvoir impérial. La scène de massacre qui suit — c'est le préfet lui-même qui commande et fait intervenir la

[301] *Guerre du Péloponnèse*, II, 48 *sq*.

cavalerie contre le peuple — fera l'objet d'une étude particulière[302], notamment en matière rhétorique, mais on peut signaler ici que cet épisode, très intéressant à analyser, met en lumière la défection du peuple, qui sera reprise pour le traitement du règne de Julianus au livre II, et la désorganisation progressive de l'empire et de la βασιλεία, qui fait l'objet de la réflexion politique d'Hérodien tout au long de son œuvre.

Le chapitre 13 est consacré au dénouement de la révolte et à la punition de Cléandre, qui passe là aussi par l'intervention d'un tiers dans la révélation du complot, en l'occurrence celle de la sœur de Commode, Fadilla. Hérodien signale que personne à part elle n'ose lui parler de la situation et insiste à nouveau sur le fait qu'on le laisse dans l'ignorance et la réclusion. Le fait qu'elle soit sa sœur lui permet d'approcher Commode, ce qui laisse penser qu'il était difficile de le faire lorsqu'on n'appartenait pas à son entourage immédiat. Mais la conclusion du passage décrit un nouveau renversement. L'ignorance de Commode est en effet mise en parallèle avec celle de Cléandre, ce qui renouvelle le motif sur lequel insiste Hérodien dans tous ses récits de conjuration, même si Cléandre est un peu plus perspicace que Pérennis, car il se doute qu'il y a des chances que Commode ait été prévenu : οὐδὲν μέν τι εἰδότα τῶν ἀπηγγελμένων, οἰόμενον δέ[303]. Du point de vue narratologique, on a toujours l'impression d'une condensation de la part d'Hérodien. Ici, la conclusion de l'épisode est presque lapidaire : en une seule phrase, Cléandre est convoqué et passe de vie à trépas avant d'être exposé à la vue de la foule[304].

La fin de la révolte est encore une fois le moyen pour Hérodien d'étudier le rapport au peuple, car le peuple est satisfait (κεκόρεστο) que le corps de Cléandre lui ait été livré. Commode a donc droit à un ultime répit avant que l'ensemble du monde romain change de vision à son sujet. Comme dans tout complot, la punition s'étend au-delà des seuls responsables : les enfants de Cléandre sont également éliminés, ainsi que tout son cercle (I, 13, 6). Les cadavres sont livrés au peuple avant de finir aux égouts. La conclusion qu'en tire Hérodien est intéressante : le sort de Cléandre lui permet de généraliser sur la nature humaine et de réfléchir aux thèmes de l'ascension et de la chute des hommes[305].

---

[302] Voir *infra* p. 291.

[303] Hérodien I, 13, 4 : « [Cléandre] ne savait rien de ces révélations, quoiqu'il s'en doutât ».

[304] *Ibid.* : ἐλθόντα οὖν αὐτὸν συλληφθῆναι κελεύει καὶ τὴν κεφαλὴν ἀποτεμὼν δόρατί τε ἐπιμήκει ἐγκαταπήξας ἐκπέμπει τερπνὸν καὶ ποθεινὸν τῷ δήμῳ θέαμα.

[305] Hérodien, I, 13, 6 : « Voilà la fin que connurent Cléandre et ses partisans, la nature humaine s'étant plu, pourrait-on dire, à montrer en un seul exemple qu'un petit et inattendu hasard de la Fortune peut élever, de la plus basse extraction aux hauteurs les plus élevées, puis faire rechuter, celui qu'elle a élevé. »

Mais les conséquences étudiées ne s'arrêtent pas là : Commode commence à craindre le peuple, même s'il est acclamé lorsqu'il se présente à lui (μετὰ πάσης εὐφημίας τε καὶ παραπομπῆς τοῦ δήμου ὑποδεχθεὶς, I, 13, 7). Le renversement final a lieu dans la phrase suivante : πειραθεὶς δὲ τοσούτων κινδύνων ἀπίστως προσεφέρετο πᾶσιν. Sa méfiance empire, les exécutions se multiplient : son isolement et sa paranoïa atteignent leur paroxysme, et la rupture complète avec son éducation constitue le dernier acte de la décadence de Commode, désormais entièrement livré à la débauche. Non seulement l'empereur rejette tout ce qui correspond aux φίλοι, mais son entourage de parasites est renforcé : tout ce qui avait été annoncé dans les premiers chapitres est désormais accompli. Ses loisirs sont indécents pour un empereur : chars et combats d'animaux préfigurent son goût de la gladiature des derniers chapitres[306]. Ce rejet complet de son éducation et de l'héritage de son père est peut-être incarné par la figure de deuil (πένθους σχῆμα) de sa sœur dans ce chapitre : cheveux épars (λυσαμένη τὰς τρίχας), supplication (ῥίψασά τε ἐς τὴν γῆν) et mise en pièce de ses vêtements (ῥηξαμένη τὴν ἐσθῆτα) encadrent un discours direct qui rappelle le retrait de Commode des affaires et la dégénérescence de la situation politique provoquée par Cléandre (μένων ἐπὶ ἡσυχίᾳ τῶν πραττομένων ἀγνοίᾳ ; ἐν ἐσχάτῳ καθέστηκας κινδύνῳ). L'intervention de son entourage fonctionne pour la dernière fois avant que la rupture soit définitivement consommée.

Ainsi, ces différents épisodes sont autant de jalons qui ne sont traités dans l'œuvre que parce qu'ils touchent de près la personne de l'empereur et le dernier d'entre eux porte un coup final à ce que Commode aurait pu être : un Prince éclairé, comme le souhaitait Marc Aurèle. Enfin, à mesure que le caractère de Commode est corrompu et qu'il sombre dans la tyrannie, son pouvoir est affaibli : il ne reste plus qu'à l'éliminer (I, 16, 1 : ἔδει δὲ ἄρα ποτὲ κἀκεῖνον παύσασθαι μεμηνότα).

5) La mort de Commode est l'étape finale de la lente et progressive décadence du dernier des Antonins. L'événement a lieu au chapitre 17, mais Hérodien le met en place avant, au chapitre 16. Le point d'orgue de la folie de Commode, qui l'a poussé à changer de nom et à renommer les mois de l'année, est raconté au début du chapitre. L'empereur veut apparaître pour les célébrations du nouvel an depuis le Ludus Magnus (la « caserne des gladiateurs, τῶν

(τοιούτῳ μὲν δὴ τέλει Κλέανδρός τε καὶ οἱ περὶ αὐτὸν ἐχρήσαντο, φιλοτιμουμένης, ὡς ἄν τις εἴποι, τῆς φύσεως ἐν ἑνὶ δεῖξαι, ὅτι ἐκ τῆς ἐσχάτης εὐτελείας ἐς τὸ μέγιστον ὕψος ἆραι καὶ πάλιν τὸν ἀρθέντα ῥῖψαι ὀλίγη καὶ ἀνέλπιστος δύναται τύχης ῥοπή).

[306] Sur la relation entre la gladiature et Commode, voir VILLE 1981 p. 331–335, p. 426.

μονομάχων καταγώγιον), accoutré comme eux et non en tenue impériale. Il en parle à Marcia, qui le supplie — en vain — de ne pas déshonorer sa fonction, et fait convoquer Laetus et Éclectus pour les préparatifs. Cependant, ceux-ci sont du même avis que Marcia. Commode, irrité, prévoit de les faire exécuter : il note leur nom sur une tablette avant de faire la sieste (I, 16, 4–5). Hérodien précise qu'en outre, un grand nombre de sénateurs sont sur cette liste (I, 17, 2), ce qui rappelle la conclusion de la conspiration de Lucilla, d'autant que parmi ces sénateurs se trouvent aussi les derniers et plus anciens amis de son père, dont le nombre a été progressivement réduit au fil du temps. Un des fils rouges du livre I, la place des amis dans le cercle de l'empereur, est désormais définitivement coupé : la honte qu'éprouve Commode (αἰδούμενος) explique, selon Hérodien, sa volonté de se débarrasser des témoins du temps de son père (τοὺς πρεσβυτέρους καὶ ἔτι λοιποὺς πατρῴους φίλους ἀποσκευάσασθαι, 17, 2)[307]. En outre, le projet de prendre leur richesse pour la redistribuer aux soldats et aux gladiateurs préfigure un autre fil rouge important de l'œuvre : le détournement de la fonction du *donatiuum*, qui joue un rôle fondamental dans les débuts de règne (Pertinax, Sévère, etc.), mais aussi dans les usurpations (Julianus). Cela rappelle également l'épisode de Pérennis dans son aspect formulaire.

Marcia finit par apprendre son sort et celui des autres de façon tout à fait inattendue : un jeune garçon, favori de Commode, emporte la tablette pour jouer avec, jusqu'à ce que la concubine la lui ôte des mains. L'action est très condensée par la suite et s'accélère : elle traduit l'urgence de la situation et l'enchaînement d'événements qui conduisent à la mort de Commode.

Comme pour les épisodes de conjurations précédents, le récit présente une insistance sur le rôle du mensonge, en l'occurrence le prétexte des préparatifs du nouvel an, qui permet aux conjurés de se réunir puis de se débarrasser du corps de Commode une fois le meurtre accompli. L'épisode de l'assassinat de Commode est donc en miroir avec les complots de Pérennis et de Cléandre sur ce point, mais également avec le premier complot où l'on peut voir Marcia comme le pendant de Lucilla. La proximité avec l'empereur a permis la réussite du complot, car les trois protagonistes sont les membres les plus familiers de son entourage. Il n'est pas anodin que sur les cinq épisodes, quatre concernent des proches de l'empereur ou de sa famille. C'est l'accès à l'intimité du Prince qui permet à Marcia de verser le poison, en choisissant le moment propice à l'exécution de son plan : Commode ne se doute de rien, et poursuit ses activités (I, 17, 8).

[307] Hérodien I, 17, 2 : « Il souhaitait d'abord se débarrasser de tous les plus anciens et derniers amis restants de son père, parce qu'il avait honte d'avoir de vénérables témoins de sa conduite abjecte ».

La conclusion de ce chapitre omet encore les détails de l'assassinat, condensés en de simples choix lexicaux (verbe de mouvement + inf. εἰσελθόντα τὸν Κόμοδον ἀποπνῖξαι, expression ὑπὸ τοῦ φαρμάκου καὶ μέθης ἀποσφίγξας τὸν τράχηλον φονεύει) : Commode est étranglé par Narcisse, dont la description redouble ironiquement celle de l'empereur. En effet, γενναῖόν τε καὶ ἀκμαστήν pourrait tout aussi bien s'appliquer à Commode, comme le montre les propos finaux du chapitre, mais surtout, même si Hérodien ne le précise pas, Narcisse est un athlète, qui tue Commode dont l'autorité est salie par ses activités de gladiateur[308]. La description des dernières heures de Commode, qui insiste sur des activités somme toute très quotidiennes, dépeint l'empereur comme esclave de ses plaisirs, comme un homme déréglé qui finit assassiné précisément par ceux de son entourage qui favorisaient son mode de vie décadent : il retourne se coucher, Marcia et Éclectus font le calme autour de lui — pour mieux s'assurer de sa mort —, les nombreux bains et nombreux repas sans temps spécial pour le repos sont évoqués, ce qui tranche avec le début du livre lorsqu'il était entouré par les φίλοι, qui géraient son emploi du temps.

Le chapitre et le livre, clos sur une expression quasi en miroir du prologue et du titre (βασιλεύσας ἔτη τρισκαίδεκα μετὰ τὴν τοῦ πατρὸς τελευτήν, I, 17, 12) se terminent sur une réflexion morale de la part d'Hérodien :

> « Telle fut la fin que connut Commode, après avoir régné treize ans après la mort de son père, lui qui était le mieux né de tous les empereurs qui l'avaient précédé, possédait une beauté sans pareille chez les hommes de son temps et un physique tout à fait gracieux. Si l'on devait aussi parler de son courage, personne ne le surpassait en habileté et en dextérité, mais il entacha sa fortune par des actes honteux, comme nous l'avons dit plus haut[309]. »

Les éléments utilisés pour décrire son règne sont disposés dans la structure de la phrase en une opposition qui rejoue la structure du livre : d'un côté une description positive qui rappelle les promesses des premières années de son règne, jusqu'à son portrait au chapitre 7, de l'autre les points négatifs qui dénoncent les « actes honteux » (αἰσχροῖς ἐπιτηδεύμασι). Le milieu de la phrase est plus intéressant encore, qui marque le passage d'un opposé à l'autre : pour parler du courage du Prince (περὶ ἀνδρείας), Hérodien emploie des termes mélioratifs en eux-mêmes, mais qui sont en décalage, car ils rappellent ses « hauts faits » dans

---

[308] Cf. Dion LXXII, 22 : Νάρκισσόν τινα γυμναστὴν.

[309] Εὐγενέστατός τε τῶν πρὸ αὐτοῦ γενομένων βασιλέων, κάλλει τε τῶν καθ' αὑτὸν ἀνθρώπων εὐπρεπέστατος αὐταρκέστατός τε συμμετρίᾳ σώματος, εἰ δέ τι δεῖ καὶ περὶ ἀνδρείας εἰπεῖν, οὐδενὸς ἥττων εὐστοχίᾳ τε καὶ εὐχειρίᾳ, εἰ μὴ τὴν τούτων εὐμορίαν αἰσχροῖς ἐπιτηδεύμασι κατῄσχυνεν.

l'amphithéâtre (εὐστοχίᾳ τε καὶ εὐχειρίᾳ), et la noblesse de l'empereur, due à sa position — et manifestement à la qualité de son père (εὐμορίαν), est l'objet du verbe κατῄσχυνεν, pour signifier la décadence de l'empereur.

2.1.3.2. Présentation du Livre II. La valse romaine : renversements, inversions et troubles généralisés.

La structure du livre II et sa place dans l'ensemble de l'œuvre sont quelque peu différentes de celles du livre I. Dans le nombre d'année couvertes pour commencer : six mois seulement pour le livre II, contre douze ans pour le livre I. L'année 193 au centre de ce livre est en effet celle des règnes éphémères de Pertinax (deux mois) et de Didius Julianus (moins de quatre mois). Les cinq premiers chapitres concernent le règne de Pertinax, les dix autres celui de Julianus, avec également le début du règne de Sévère. Si autant de chapitres que dans le livre I (17 vs 15) traitent une période aussi courte et deux règnes (plus le début d'un troisième), c'est parce que ces événements correspondent à une période qui, malgré sa brièveté à l'échelle chronologique, bouleverse durablement les fondements du Principat, et surtout son fonctionnement hérité de la période antonine. Il y a donc une prépondérance de la réflexion περὶ βασιλείας d'Hérodien, qui consacre son livre II entier aux quelques mois consécutifs au renversement de Commode.

L'intrigue du livre II est nourrie par l'opposition radicale des deux protagonistes, Pertinax et Julianus. Dans son étude des deux règnes, notre historien insiste surtout sur le rapport entre l'empereur et ses sujets : pour le premier, le peuple et les sénateurs, heureux de retrouver un empereur digne de l'image laissée par Marc Aurèle, l'animosité croissante des soldats, et surtout des prétoriens, qui n'acceptent guère qu'on les prive des avantages obtenus lors du règne tyrannique de Commode ; pour l'autre, le regret et la peur du peuple et du Sénat face à l'avènement d'un débauché notoire, et le début de la corruption progressive des prétoriens. En ce qui concerne Septime Sévère, on a également une réflexion binaire entre sa vision et son rapport à l'empire et ceux de Niger, tous deux se positionnant aussi dans leur rapport avec leurs prédécesseurs ainsi qu'avec les sujets. Par la promesse de jours meilleurs avec l'arrivée au pouvoir de Sévère, Hérodien met également en place la suite de son œuvre concernant la dynastie sévérienne (livres IV à VI).

Le livre II s'ouvre sur le retour du thème du secret : les conjurés, une fois l'assassinat de Commode accompli, se débarrassent du corps en le dissimulant sous des couvertures et en le faisant passer pour du mobilier pour le faire sortir du palais. La nonchalance et le manque d'attention des gardes (II, 1, 2) leur facilitent la tâche et préfigurent en quelque sorte l'image que vont avoir les militaires dans le livre II (Pertinax est tué par eux, et ils abandonnent

Julianus à son sort). La délibération de Laetus, Éclectus et Marcia (1, 3) permet à Hérodien de glisser quelques mots sur Commode d'une part, sur Pertinax d'autre part : le premier est caractérisé par son intempérance, ce qui permet de faire passer sa mort pour la conséquence de ses excès (apoplexie), le second est présenté comme un homme vertueux et âgé, et annonce une période de calme pour tous :

> « Pertinax était italien de naissance, il était réputé pour ses nombreux faits militaires et politiques, avait érigé de nombreux trophées sur les Germains et les barbares d'Anatolie, et était le seul survivant des valeureux amis du père de Commode — il ne l'avait pas fait tuer, lui qu'il tenait, parmi les compagnons et les généraux de Marc Aurèle, dans la plus haute estime, soit parce qu'il respectait sa valeur, soit parce qu'il l'avait maintenu dans la pauvreté. Cela lui a valu en partie son prestige, parce que, bien qu'il occupât plus de charges que tous les autres, il avait obtenu moins de richesses qu'eux[310]. »

Pertinax a droit à la description de ses origines et de ses accomplissements civils comme militaires, sur lesquels insiste Hérodien, car ils sont un moyen de rappeler les échecs de Commode (Germains) et les futures autres campagnes qui se trouvent dans l'œuvre (les Barbares de l'Orient). L'association avec Marc Aurèle dans la phrase suivante confirme que Pertinax constitue un pont entre les générations : dernier des amis de l'empereur philosophe encore vivant, il a conservé la vie face à Commode. Deux choses sont étonnantes à ce sujet : premièrement, même si Hérodien nous en fournit une explication en disant que l'empereur l'avait épargné soit par respect pour son caractère vénérable (διὰ σεμνότητα), soit par mépris pour sa pauvreté (πένητα), Pertinax représente aussi, selon Hérodien, tout ce qu'incarnaient les φίλοι. Il est donc étonnant que Commode, qui a passé toutes ces années à essayer de rompre avec les conseillers de son père et de les éliminer, ne s'en soit pas pris également à Pertinax. La deuxième chose étonnante découle de la première : Hérodien ne mentionne jamais le vieillard dans le livre I, alors qu'il mentionne plusieurs fois Pompéianus et les φίλοι de manière générale. L'historien précise que son dénuement est un signe de prestige (μέρος τῶν ἐγκωμίων) — peut-être Commode ne l'a-t-il jamais pris pour une menace, mais nous y voyons là un prétexte. C'est surtout la preuve de la centralité du thème du pouvoir impérial :

---

[310] Hérodien II, 1, 4 : Ἦν δ' ὁ Περτίναξ τὸ μὲν γένος Ἰταλιώτης, ἐν δὲ πολλαῖς στρατιωτικαῖς τε καὶ πολιτικαῖς εὐδοκιμήσας πράξεσι, πολλὰ δὲ κατὰ Γερμανῶν καὶ τῶν ὑπὸ τὴν ἀνατολὴν βαρβάρων ἐγείρας τρόπαια, μόνος τε περιλειφθεὶς τῶν σεμνῶν πατρῴων τῷ Κομόδῳ φίλων· ὃν οὐκ ἀπέκτεινε, τῶν Μάρκου ἑταίρων τε καὶ στρατηγῶν ἐντιμότατον γενόμενον, ἢ διὰ σεμνότητα αἰδούμενος ἢ ὡς πένητα τηρήσας. Ἦν γὰρ αὐτῷ καὶ τοῦτο μέρος τῶν ἐγκωμίων, ὅτι πλεῖστα πάντων ἐγχειρισθεὶς πάντων οὐσίαν εἶχεν ἐλάττονα.

Pertinax n'intéresse Hérodien que lorsqu'il entre en compte dans sa réflexion περὶ βασιλείας, et pas avant.

Étant données les raisons avancées au paragraphe précédent, il est clair qu'Hérodien est très habile d'avoir « caché » Pertinax en dehors du récit : ce qui peut apparaître comme une faiblesse narratologique (faire apparaître un nouveau personnage issu d'un groupe dont il a déjà été régulièrement question) est justifié et renforcé par la mise en scène de l'étape suivante de la conspiration : le dialogue entre les conspirateurs et leur candidat élu. Laetus et Éclectus se rendent en effet chez Pertinax en plein milieu de la nuit pour lui offrir le pouvoir, alors que le vieil homme s'attendait à sa mort (II, 1, 6–10) :

> « Cela fait bien longtemps, dit-il, et chaque nuit, que je m'attends à finir ma vie ainsi, et je m'étonne, alors que de tous les Amis de Marc Aurèle je suis le seul qu'il reste, que Commode ait tant traîné pour s'en prendre à moi[311]. »

Cette suite de discours directs permet à l'historien de présenter la fermeté d'âme du nouvel empereur, et de l'opposer à son prédécesseur, comme le montre le retour d'un commentaire sur Commode, dans la bouche de Laetus (1, 8–9 : « Le tyran est mort : il a reçu la justice qu'il méritait, et ce que précisément il comptait faire, il l'a subi de nos propres mains[312] »), qui prélude la description de Pertinax comme *capax imperii*. En effet, il surpasse les autres membres du Sénat (προύχοντα ἐν τῇ συγκλήτῳ βουλῇ) pour des raisons morales : vie tempérante (σωφροσύνῃ βίου), dignité de caractère (« la grande autorité dont [il jouit] », μεγέθει τε ἀξιώματος), la gravité d'un âge vénérable (ἡλικίας σεμνότητι), amour et respect du peuple (τιμώμενον ὑπὸ τοῦ δήμου). Ce discours est plus loin redoublé, au début du chapitre suivant, par le discours de Laetus aux soldats du prétoire (I, 2, 1–2 : « Laetus, à qui sa charge donnait quelque influence sur leur esprit, promettait de les gagner facilement »). Cette scène de persuasion des esprits fait par ailleurs écho à la présentation de Commode aux soldats après la mort de Marc Aurèle, et annonce l'avènement d'une ère nouvelle, en parallèle de l'aube et du début de la fête, qui était prévue pour Commode, mais qui semble de circonstance (ἤδη δὲ καὶ τὸ πλεῖστον τῆς νυκτὸς προκεχωρήκει καὶ τῆς ἑορτῆς ἐνεστώσης).

---

[311] Hérodien II, 1, 7 : πάλαι μέν φάναι καὶ πάσης νυκτὸς τόδε τὸ τέλος τοῦ βίου εἶχον δι' ἐλπίδος μόνος τε τῶν πατρῴων ἔτι περιλειπόμενος φίλων ἐθαύμαζον ἐπ' ἐμοὶ Κόμοδον βραδύνοντα.

[312] Κεῖται μὲν γὰρ ὁ τύραννος δίκην δοὺς τὴν προσήκουσαν, καὶ ἅπερ αὐτὸς δρᾶσαι διενοεῖτο, ταῦτα πρὸς ἡμῶν ἔπαθεν.

Les chapitres suivants (2 à 4) sont consacrés à l'accueil de Pertinax : tandis que Pertinax et les conjurés font route vers les *castra praetoria*, la nouvelle de la mort de Commode et de l'avènement de Pertinax provoque des transports de joie dans les rues de Rome puis au Sénat (II, 2, 4) ; Pertinax est acclamé, après une célèbre scène de *refutatio imperii* par Glabrio. Hérodien parle ensuite de l'Empire de manière plus générale et des différentes réactions à cet avènement :

1) Tout d'abord, les manifestations de la haine publique, dont Hérodien se fait l'écho, sont l'occasion d'une critique de Commode, qualifié de tyran, de gladiateur, et de noms plus honteux encore, mais aussi une annonce de la critique des prétoriens qui va parcourir le livre, avec la crainte du peuple : « ils avaient peur que d'une façon ou d'une autre les soldats ne soient trop hésitants à se soumettre au pouvoir de Pertinax » (II, 2, 4–5). Cette remarque est omineuse : Hérodien va y revenir un peu plus loin, comme l'annonce également la crainte qu'un Prince sage et modéré « soit vivement rejeté par les soldats parce qu'ils avaient été habitués à vivre sous le joug de la tyrannie et étaient exercés au pillage et à la violence » (II, 2, 5).

Le discours de Laetus aux soldats du prétoire (2, 6–8), tout à fait topique, reprend quelque peu les propos du début du livre pour commencer : Commode, qui ne cessait de se livrer à des débauches, est mort frappé d'apoplexie, ce qui ne peut être reproché qu'à lui seul et à son intempérance. Évidemment centrée sur ses qualités morales (ἄνδρα τὴν μὲν ἡλικίαν σεμνόν, τὸν δὲ βίον σώφρονα, ἀρετῆς δὲ τῆς ἐν ἔργοις ἔμπειρον, 2, 7), la présentation de Pertinax est placée sous la bénédiction du peuple romain : l'expression ὑμῖν ἄγομεν ἡμεῖς τε καὶ ὁ δῆμος témoigne de la cohésion de l'Empire autour de Pertinax, que va développer Hérodien un peu plus loin, et qui est annoncée aussi par l'évocation des vétérans et des soldats situés sur le *limes* (τοὺς ἐπὶ τοῖς ὅροις). Cette insistance sur la cohésion est doublement étonnante, si l'on prend en considération les rapports entre le peuple et le prétoire lors du mandat de Cléandre et surtout, dans une sorte d'ironie tragique, la suite des événements. Le reste du discours n'est pas non plus exempte d'éléments annonciateurs : la mention du destin, dans une généralisation qui se veut philosophique (cf. « la mort n'est pas unique et n'est pas la même pour tous les hommes », 2, 6), termine le propos, non sans rappeler le discours d'avènement de Commode, mais tout en le rappelant de manière critique. L'évocation par Laetus du *limes* justement ne laisse déjà pas de doute (« les rives des fleuves » et « les frontières de l'empire »), mais « l'achat » de la paix par Commode est clairement évoqué par l'expression τό τε βάρβαρον οὐ χρήμασιν ἔτι θεραπεύσομεν (2, 8).

La cohésion générale est aussi sensible par la présence du peuple autour du camp. Mais cette cohésion n'est pas si absolue : si le peuple ne peut « se contenir davantage » (2, 9), les

soldats, eux, « montrent encore du doute et de l'hésitation ». Il y a une contradiction entre le peuple et les soldats sur laquelle nous reviendrons : en effet, l'importance du rapport entre ces groupes de personnes et l'empereur sera également un pivot du récit de l'avènement de Julianus.

2) La réaction des sénateurs fait l'objet du chapitre 3, qui débute sur la première nuit de Pertinax au Palais. Malgré sa bonne réputation, Pertinax a conscience de l'humilité de ses origines, signe supplémentaire de sa modestie et de ses bonnes mœurs. Il est en proie au doute (dans une posture qui n'est pas sans rappeler Marc Aurèle dans les premiers chapitres du livre I) : la crainte qu'il éprouve est déjà le signe qu'un règne modéré ne sera pas accepté de tous, en particulier de ceux qui ont profité du règne de Commode. C'est précisément ce qui va faire l'objet de son discours au Sénat, qui montre non seulement son état d'esprit, digne d'un homme sage fait pour l'Empire, mais aussi sa volonté de respecter les règles du Principat.

La réaction du Sénat redouble celle du peuple : acclamations unanimes, octroi des noms et des titres impériaux. Mais surtout, la scène se répartit en deux moments forts. D'abord une double *Refutatio imperii* : la tentative de Pertinax de remettre le pouvoir à Glabrio, « le plus noble de tous les patriciens » (son origine est liée à Énée, et il est pour la seconde fois consul, II, 3, 4), qui refuse. Deux raisons sont présentées par l'empereur, qui reprennent les craintes du début du chapitre : 1) le pouvoir est trop exposé à l'envie ; 2) sa vieillesse. Cette *refutatio* n'est pas inédite dans l'histoire du Principat et semble presque rituelle, mais ici Hérodien insiste à de nombreuses reprises sur la sincérité du nouveau Prince, ce qu'il illustre par son discours (paragraphes 5–11).

Le discours de Pertinax constitue le deuxième moment fort du chapitre. Il s'agit de l'un des discours les plus travaillés et les plus philosophiques de l'œuvre, qui n'a d'égal que celui de Marc Aurèle au livre I : nous y reviendrons dans notre étude consacrée aux discours, mais ce que l'on retire de ce passage, c'est que Pertinax y apparaît comme l'illustration de toutes les vertus qu'Hérodien a mises en avant depuis le début de l'œuvre. Son respect pour le Sénat est redoublé par son respect pour la fonction suprême, mais témoigne surtout d'une certaine lucidité vis-à-vis du pouvoir, qui explique la crainte ressentie : « Je vois donc l'épreuve qui m'incombe pour me montrer à la hauteur de l'honneur que vous me faites ». Le premier objet de crainte est la peur de l'ingratitude (« Il est difficile d'égaler de grands bienfaits que l'on reçoit », 3, 6), peur qui entraîne une réflexion περὶ βασιλείας. Cette réflexion est centrée sur une critique du règne précédent, mais on retrouve aussi de nombreuses phrases à caractère philosophico-politique. La critique de la tyrannie entraîne également par effet de miroir un certain nombre de craintes concernant « ceux qui se sont habitués à se délecter des largesses

démesurées et ruineuses de la tyrannie », c'est-à-dire, par cette périphrase à peine voilée, les prétoriens. Cependant, là où Pertinax fait erreur, c'est qu'il considère que le règne sage qu'il prévoit de mener suffira à « inspirer à tous l'amour de la modération et de l'économie », comme le traduit Léon Halévy (διδάσκει φειδὼ σώφρονα τῶν καλῶς πορισθέντων), ce qui ne sera pas le cas. Ce discours, enfin, semble rendre au Sénat sa place dans le fonctionnement du régime.

3) Le chapitre 4, enfin, est consacré à la réaction à l'échelle de l'Empire. Hérodien décrit le lien étroit entre l'empereur, le Sénat et le peuple, en présentant l'avènement de Pertinax comme entraînant une nouvelle vague d'espoir : tout le monde espérait « un dirigeant et un père pieux et bienveillant, en lieu d'un monarque » (4, 1), ce qui se confirme dès les premiers temps de son règne. Ces termes (ἄρχοντα καὶ πατέρα) s'appliquaient à Marc Aurèle au livre I, et c'est la posture qu'avait prise Commode dans son discours sur la porphyrogénie (I, 5, 1). La gradation qu'entreprend Hérodien dans ce chapitre, à propos de la propagation de la nouvelle de la mort de Commode et de l'avènement de Pertinax, traduit le soulagement généralisé — on pourrait dire universel — qui est particulièrement révélateur du désordre et de la terreur qui couraient sous le règne du dernier Antonin. Dès le début de son règne, Hérodien place donc Pertinax dans la lignée de Marc Aurèle (« il réjouit les plus anciens à qui, par son émulation et son imitation, il rappelait le souvenir du règne de Marc Aurèle », 4, 2), avant de noircir à nouveau le tableau en parlant des soldats et de donner des indices de la menace future.

Pertinax tente de rétablir partout l'ordre et la justice, et notamment intime aux soldats l'ordre « de cesser leurs outrages envers le peuple », double critique du règne précédent et des prétoriens. Il essaie donc de marquer une rupture, de réparer les difficultés de l'empire dues au règne de Commode, et tente de rétablir l'image impériale en se séparant des éléments propres à l'ancien empereur. La correction du trouble conduit donc au renversement de la situation, autre thématique importante de notre livre.

Cependant, malgré toutes ses vertus, les qualités paternelles qu'il essaie de montrer dans son règne et qui lui assurent l'amour du peuple et du Sénat, et la bienveillance de ses mesures (distribution des terres incultes, suppression des impôts établis sur le passage des fleuves, sur les ports, sur les grandes routes, exclusion des délateurs hors de Rome, II, 4, 6), Pertinax fait des mécontents, comme Hérodien l'a annoncé à de nombreuses reprises depuis le début du livre. La dernière partie du chapitre 4 est donc consacrée à l'opposition entre les décisions de Pertinax et la haine progressive des prétoriens, qui conduira à leur intervention au chapitre suivant.

Le chapitre 5 est en effet consacré à la mort de Pertinax et à son dernier discours. Hérodien poursuit son opposition entre la modération et la vertu de l'empereur et l'indignation des prétoriens, privés de la possibilité de commettre des outrages et caractérisés par leur débauche (ἁρπαγάς τε καὶ βίας ἔν τε ἀσωτίαις καὶ κραιπάλαις διαγωγάς, 5, 1). Leur décision de tuer Pertinax et leur action sont qualifiées de « subites » (αἰφνιδίως, 5, 2), et pourtant ne surprennent pas le lecteur, car Hérodien les a préparées depuis longtemps — c'est qu'en réalité il essaie de reconstituer l'ambiance de ce moment, comme Démosthène le fait pour l'annonce à Athènes de la prise d'Élatée[313]. Les paragraphes qui précèdent le discours de Pertinax mettent en place une subversion du thème du *princeps clausus*[314], tout en renforçant une ultime fois l'éloge de Pertinax. En effet, le Palais est déserté à l'approche de la garde prétorienne et l'empereur laissé seul (5, 3[315]). À cette occasion cependant, l'abandon n'est pas complet, car les partisans de Pertinax (ὀλίγοι δέ τινες τῶν εὐνοούντων) sont encore à l'intérieur du Palais. Non seulement l'empereur rejette les conseils de ses proches qui lui disent de fuir[316], mais il affronte le danger, et va au-devant des soldats.

La position énonciative de l'empereur par rapport aux soldats s'inscrit principalement dans le domaine de la rhétorique : en se confrontant aux soldats, Pertinax veut faire usage de son pouvoir de persuasion, et des termes semblent traduire la volonté de rallier les soldats (ὑπαντώμενος αὐτοῖς, πείθειν τε ἐπεχείρει μὴ ἐνθουσιᾶν, 5, 4–5). En effet, les qualités de l'empereur, renforcées ici par la situation, s'illustrent, on l'a vu dans le cadre de son discours au Sénat, dans l'art de la parole. Les propos sont introduits par une description de la posture de Pertinax :

---

313 Démosthène, *Sur la Couronne*, 169.

314 Voir CHASTAGNOL 2008.

315 Hérodien II, 5, 3 : « Chacun abandonna le poste qui lui avait été confié et prit la fuite soit par les portes de la cour, soit par les autres sorties » (ἕκαστος ἦν ἐγκεχείριστο φρουρὰν λιπὼν ἢ ἐπὶ τῇ αὐλείῳ ἢ ἐπὶ ταῖς λοιπαῖς εἰσόδοις ἔφευγον). Cf. Dion LXXIV, 9, 4 et 16, 4.

316 Hérodien, II, 5, 4 : « parce que, pensait-il, il s'agissait d'un comportement inconcevable et indigne d'un homme libre, de sa position d'empereur, de la vie qu'il avait menée et de tous les actes qu'il avait accomplis par le passé, il refusa de fuir et de se cacher » (ἀπρεπῆ δὲ καὶ ἀνελεύθερα βασιλείας τε ἀνάξια καὶ τῶν προβεβιωμένων αὐτῷ καὶ προπεπραγμένων νομίσας, φεύγειν μὲν ἢ λαθεῖν οὐκ ἠθέλησεν).

> « Demeurant alors dans une posture sage et vénérable et observant son rang d'empereur, ne montrant aucunement l'apparence d'un homme qui reculait devant le danger ou la peur, ou qui suppliait, [il dit][317]. »

L'arme rhétorique de Pertinax est ainsi favorisée par sa prestance (posture et apparence physique) qui, dans une logique courante dans l'antiquité, allie qualités morales et physiques, en plus de rendre compte des intentions pacifiques et pacificatrices de l'empereur. Ce passage retranscrit bien la valeur de Pertinax à travers le choix de l'éloquence plutôt que de la violence. L'efficacité supposée et espérée (ἐλπίσας) de Pertinax est révélatrice de son pouvoir de persuasion, comme le montrent un certain nombre de réactions de la part des soldats (5, 8). Le verbe ἀνεχώρουν est posé comme la conséquence logique de la locution πείσειν ἔμελλε, et les deux participes ἀποστραφέντες et αἰδούμενοι traduisent le recul face à l'aura de l'empereur (σεμνοῦ βασιλέως), élément essentiel de l'éloquence romaine. Enfin, le pouvoir de persuasion est également représenté par la litote οὐκ ὀλίγοι. Le discours de Pertinax semble suffisamment persuasif pour que les soldats renoncent à le tuer. Mais Hérodien sait ménager un effet de suspens, et l'adverbe ἤδη, qui annonce un ἔτι δέ, montre que l'éloquence de l'empereur n'est pas infaillible, et les conséquences de son discours indiquent qu'un fossé infranchissable le sépare d'une partie de la société, à savoir les soldats. La mort de Pertinax marque la fin de la première partie du livre. La description en tant que telle du crime est somme toute très légère et réglée en deux termes seulement, ἐπιπεσόντες φονεύουσι, « ils se jettent sur lui et le tuent » (5, 8). La fin du chapitre est consacrée à la réaction des prétoriens, qu'Hérodien décrit comme effrayés de l'indignation du peuple, ce qui les pousse à se retrancher dans les *castra praetoria*.

Les deux derniers tiers du livre II, consacrés au règne de Didius Julianus, s'organisent autour de la valse des prétendants pour le pouvoir impérial. Nous pouvons repérer une structure en quatre temps : 1) Julianus arrive au pouvoir et son mode de vie est caractérisé par la débauche (II, 6–7) ; 2) à Antioche, le gouverneur de Syrie, Pescennius Niger, rêve d'empire et se fait proclamer, puis prononce un discours tandis que Septime Sévère, en Pannonie, fait de même et se déclare vengeur de Pertinax (II, 8–10) ; 3) l'*expeditio urbica* est organisée par Sévère et se conclut par la mort de Julianus (II, 11–12) ; 4) Sévère punit les assassins de Pertinax, se constitue une nouvelle garde prétorienne composée de ses soldats illyriens, et se

[317] Hérodien II, 5, 5 : μένων καὶ τότε ἐν σώφρονι καὶ σεμνῷ σχήματι καὶ τηρῶν τὸ τοῦ βασιλέως ἀξίωμα, οὐδέν τι κατεπτηχότος οὐδὲ ἀποδειλιῶντος καὶ ἱκετεύοντος σχῆμα ἐνδεικνύμενος.

prépare contre Niger, notamment en s'alliant, par le biais de promesses et de lettres, à Clodius Albinus, acclamé par ses soldats en Bretagne, pour le neutraliser (II, 13–15).

1) L'arrivée au pouvoir de Julianus constitue un épisode célèbre de l'histoire du Principat connu aujourd'hui sous le nom de « vente aux enchères » ou « mise à l'encan » de l'Empire[318]. Les étapes de l'événement sont décrites dans le chapitre 6 du livre II. Le début du chapitre (6, 1–2) évoque la réaction du peuple après la mort de Pertinax, en miroir de leur réaction à l'annonce de la mort de Commode et de l'avènement de Pertinax (ex. 6, 1 ταραχή τε καὶ πένθος πάντας κατεῖχε διέθεόν τε ἐνθουσιῶσιν ἐοικότες κίνησίς τε ἄλογος κατεῖχε τὸν δῆμον = 2, 3 πᾶς ὁ δῆμος ἐνθουσιῶντι ἐοικὼς ἐξεβακχεύετο διέθεόν τε), et la situation reste en suspens pendant deux jours, ce qui permet à Hérodien d'insister sur la crainte du Sénat et du peuple, qui appréhendent l'avenir de l'Empire. Ce que font les prétoriens est inédit dans l'histoire du Principat : mettre l'Empire « aux enchères » (προεκήρυττον ὤνιον τὴν βασιλείαν, 6, 4) équivaut à accorder le pouvoir suprême à celui qui proposera le *donatiuum* le plus grand.

Le premier à se prononcer est Marcus Didius Julianus, *uir consularis* (τὴν ὕπατον τετελεκότι ἀρχήν, 6, 6). Hérodien le décrit comme δοκοῦντι δὲ ἐν εὐπορίᾳ χρημάτων εἶναι, c'est-à-dire qu'il semblait riche, la modalisation étant importante pour la suite. Mais surtout, la description de Julianus, tout au long du livre, sera caractérisée par la débauche, avec le retour des termes qui s'appliquaient à Commode, μέθην καὶ κραιπάλην. Tout comme lui, Julianus est également entouré de nombreux parasites (τό τε τῶν παρασίτων πλῆθος), qui le pressent de réclamer le pouvoir. Le second candidat est Sulpicianus, préfet de la Ville et beau-père de Pertinax, candidat sérieux (6, 9). Comme chez Dion, la scène des enchères est décrite, quoique moins en détail, même si on retrouve plusieurs termes et expressions qui s'y rapportent[319], et elle s'achève par l'avènement de Julianus, qui promet, on le verra, plus qu'il n'a : le rétablissement de la mémoire de Commode (τήν τε Κομμόδου μνήμην… ἀνανεώσεσθαι), une liberté totale (πάντων δώσειν ἐξουσίαν), et une énorme somme d'argent, car à ses dires il a ce qu'il faut à la maison (οἴκοθεν).

La suite des événements reprend le schéma traditionnel des avènements, quoique de façon subvertie. Les soldats conduisent leur nouvel empereur en triomphe au palais impérial, prêts à combattre et en ordre de bataille — la scène avait grandement impressionné Dion, qui

[318] L'expression se trouve déjà dans l'*Histoire universelle* de Bossuet, livre I, 10 (1681).

[319] μεγαλοδωρίᾳ ὑπερβαλεῖν ; ἀμφισβητοῖεν ; ἐβόα δώσειν ὅσα βούλονται ὑπισχνούμενος ; τὴν ἀρχὴν ὠνούμενος.

parle en outre de son intervention au Sénat[320], contrairement à Hérodien. Notre historien se concentre ensuite sur la peur de la réaction du peuple face à un tel bouleversement du fonctionnement du Principat (6, 12–13)[321]. C'est à cette époque en effet, nous dit-il, que commença la corruption des soldats, ce qui semble être un signe des crises futures, et qu'il avait déjà annoncé auparavant. Pour renforcer davantage le sentiment de crise, Hérodien précise que personne n'ose intervenir, à aucun moment que ce soit et malgré la tournure des événements, alors que le meurtre de l'empereur constitue un acte, d'une grande gravité, qui n'avait pas eu lieu depuis le meurtre de Caligula par ses gardes en 41 ap. J.-C.

2) Le deuxième temps du récit du règne de Julianus consiste à présenter la vague de proclamations, à Antioche avec le gouverneur de Syrie Pescennius Niger, et en Pannonie avec Septime Sévère, qui se déclare en outre vengeur de Pertinax (II, 8–10).

Hérodien explique d'abord (chap. 7) les raisons du mécontentement de ceux qui étaient pourtant les alliés de Julianus, les prétoriens. Tandis que le nouvel empereur se livre à la débauche et néglige ses devoirs impériaux, les soldats ne tardent pas à se rendre compte qu'il leur a fait de fausses promesses : Julianus ne possède pas la richesse dont il s'est vanté, et ne peut s'acquitter du *donatiuum*. En réalité, il escomptait pouvoir s'emparer du Trésor impérial, mais, comme le dit Hérodien, « tout avait déjà été dilapidé par les frais dépensiers, ruineux et inconsidérés de Commode[322]. » Une telle rupture ne pouvait qu'entraîner la haine des soldats, mais pour l'instant, l'historien s'intéresse plutôt aux imprécations du peuple, qui ne tarde pas à réclamer un nouvel empereur en la personne de Niger. Hérodien décrit notamment la réunion du peuple dans le *Circus Maximus* : si Dion l'évoque comme un épisode de révolte à part entière[323], Hérodien, lui, s'en sert seulement pour introduire le personnage du nouveau prétendant, Pescennius Niger (7, 3).

Proclamé empereur à Antioche, Niger est flatté par les réclamations du peuple à Rome, qu'on lui a rapportées. Hérodien fournit un rapide et assez vague résumé de son *cursus* : consulat et gouvernement de la Syrie, (ce qui correspond, nous dit l'historien, à une charge

---

[320] Dion LXXIV, 13.

[321] « Parce qu'il avait acheté le pouvoir impérial par la violence, contre l'avis du peuple et par des moyens honteux et absolument ignominieux, il craignait naturellement que le peuple ne se révolte » (ἅτε γὰρ βίᾳ καὶ παρὰ γνώμην τοῦ δήμου μετά τε αἰσχρᾶς καὶ ἀπρεποῦς διαβολῆς ὠνησάμενος τὴν ἀρχήν, εἰκότως ἐδεδίει τὸν δῆμον ὡς ἐναντιωσόμενον).

[322] Hérodien II, 7, 2 : πάντα προκεκένωτο τῇ Κομόδου ἀσωτίᾳ καὶ ἀφειδέσι καὶ ἀκρίτοις ἀναλώμασιν.

[323] Dion, LXXIII, 13.

très importante, πολλὴ δὲ ἦν καὶ μεγίστη ἀρχὴ, 7, 4 ; εὐδοκιμήσας δὲ ἐν πολλαῖς καὶ μεγάλαις πράξεσι). Le reste de la description semble présager d'un « bon empereur », car l'historien souligne la vieillesse et la réputation de douceur et d'habileté, sans compter qu'il l'associe au modèle de Pertinax (τὴν μὲν ἡλικίαν ἤδη μετρίως προβεβηκώς, 7, 5 ; φήμη τε περὶ αὐτοῦ διεφοίτα ὡς ἐπιεικοῦς καὶ δεξιοῦ καὶ τὸν τοῦ Περτίνακος βίον ζηλοῦντος). Les différentes étapes de cette tentative d'accès au trône sont décrites de façon très schématique, et on remarque de nombreux points communs entre les récits d'avènement de Pertinax, de Niger ou encore de Sévère, et même, dans une moindre mesure, de Julianus. À ce titre, chacun a droit à son propre discours, même s'ils tendent à se conformer au même modèle[324].

Assuré du soutien des Romains, Niger essaie d'abord de s'établir en Orient et connaît premièrement un grand succès, y compris au-delà des frontières de l'Empire (7, 7–8 et 8, 7–8). Bien entendu, ses principaux partisans et alliés sont les habitants d'Antioche et les Syriens, ce qui donne à Hérodien l'occasion de nous fournir une courte description ethnologique (7, 9). Cependant, les traits de caractère sur lesquels insiste Hérodien, loin d'être positifs (les Syriens sont frivoles d'un point de vue politique et social, ont le goût des plaisirs et passent leur temps dans les loisirs et les jeux), laissent présager d'une bien mauvaise évolution pour le prétendant. En effet, plusieurs problèmes entraînent l'échec de sa revendication au trône. Le premier est qu'il est trop présomptueux : il s'attend à un succès facile (ῥᾷστά τε αὐτῷ τὰ πράγματα ὑπακούσεσθαι προσδοκήσας, 7, 6). Son discours, au début du chapitre 8, tend à le montrer comme un homme raisonnable, modéré, expérimenté. Tout comme pour Pertinax, la fin du discours de Niger lui vaut d'être proclamé empereur et Auguste et de recevoir tous les honneurs dus à la condition impériale, avant d'être accompagné à sa demeure, comme Pertinax et Julianus. Hérodien le rapproche donc du modèle de Pertinax, mais sème des éléments qui annoncent déjà un revirement : Niger insiste à plusieurs reprises sur la notion de risque et de hasard pour rassurer son auditoire[325], mais en réalité cela ne fait que participer de la construction de la tension dramatique pour Hérodien. Car en insistant autant sur les chances de succès, l'espoir d'une résolution favorable et la sûreté de l'entreprise, la chute ne peut être que plus grande :

---

[324] Voir *infra* p. 199 *sq.*

[325] τὸ πρᾶον καὶ πρὸς τὰ μεγάλα τῶν τετολμημένων εὐλαβὲς ; ἐλπίδος ἢ μείζονος ἐπιθυμίᾳ ἀνεπειθόμην ; τὸ τοῖς τηλικούτοις ἐπιτολμᾶν οὐκ οὔσης εὐλόγου προφάσεως προπετὲς καὶ θρασύ ; οὐ φαῦλαι δὲ οὐδὲ κοῦφαι καλοῦσιν ἐλπίδες ; τὸ τῆς ἐπιχειρήσεως ἀσφαλές. (8, 2 et 8, 4 disent quasiment la même chose).

> « Niger avait le cœur absolument réjoui par ces événements, et il pensait que ses chances d'accession au pouvoir étaient confortées par l'opinion du peuple romain et par l'enthousiasme de ses partisans[326]. »

Le second problème est qu'en entretenant la mollesse des Syriens, et en étant si persuadé de son bon droit et de ses chances de réussite, il s'achemine non seulement lui-même vers la mollesse, endormi dans les fêtes et dans les plaisirs, mais aussi dans l'inaction, ses soutiens n'étant pas plus prêts à prendre les armes que lui. Ce sont en tout cas les conclusions qu'en retire notre historien dans les paragraphes suivants (8, 9–10 et 9, 1).

Le chapitre 9 traite de la proclamation de Septime Sévère, gouverneur de Pannonie. L'Africain (Λίβυς) apprend l'avènement de Pertinax puis son assassinat, et se fait proclamer par les soldats illyriens. Comme dans les chapitres précédents concernant Pertinax, Julianus et Niger, Hérodien commence par une rapide présentation de l'homme : son cursus (gouverneur de Pannonie, ἠγεῖτο δὲ Παιόνων πάντων) ; ses qualités militaires (πραγμάτων διοίκησιν γενναῖος ἅμα καὶ θυμοειδής, σκληρῷ τε βίῳ καὶ τραχεῖ ἐνειθισμένος) ; et surtout, un trait de caractère qui sera important pour la suite : la promptitude dans l'élaboration et dans l'action (νοῆσαί τε ὀξὺς καὶ τὸ νοηθὲν ἐπιτελέσαι ταχύς, 9, 2).

Un élément nouveau dans l'œuvre, en revanche, est la mention des songes et présages de son avènement (9, 3–6). Hérodien n'est cependant pas dupe, et présente dès l'abord un avertissement[327]. Il précise également quelques sources témoignant de ces présages, et notamment une certaine autobiographie de Sévère — ce qui n'est pas sans rappeler des propos similaires concernant Marc Aurèle (9, 4). Cette pause dans la narration a pour but de justifier le *desiderium imperii* de Sévère, qu'il considère comme la volonté des dieux (θείᾳ προνοίᾳ ἐπὶ τὴν ἀρχὴν, 9, 7).

Le reste du récit de l'avènement reprend dans les grandes lignes celui de Niger : Sévère sonde tout d'abord les dispositions de ses officiers et de ses troupes lors d'une réunion (« il se mit à jauger l'opinion des armées, tout d'abord en se conciliant quelques généraux et tribuns ainsi que des centurions »), à l'occasion de laquelle il fait un discours qu'Hérodien rapporte

---

[326] Hérodien II, 8, 7.

[327] Hérodien II, 9, 3 : « Ce qui le persuada, ce furent des rêves qui le laissèrent nourrir une ambition de cette nature, des prophéties et tout ce qui ressemblait à des signes avant-coureurs de l'avenir – typiquement le genre de choses qu'on tient pour véridiques et vraies quand l'issue s'est avérée une réussite » (ἀνέπειθε δὲ αὐτὸν ὀνείρατα τοιαύτην τινὰ ἐλπίδα ὑποσημαίνοντα, χρησμοί τε καὶ ὅσα ἐς πρόγνωσιν τῶν μελλόντων σύμβολα φαίνεται· ἅπερ πάντα ἀψευδῆ καὶ ἀληθῆ τότε πιστεύεται ὅταν ἐς τὴν ἀπόβασιν εὐτυχηθῇ).

au style indirect (9, 8), dans lequel il évoque l'infamie des prétoriens[328] et rappelle l'image de Pertinax. Déjà on sent poindre une certaine duplicité de la part du prétendant (soulignée par le terme προφάσεως), car il cache ses véritables intentions concernant l'Empire, et prétend agir pour venger Pertinax :

> « En se servant de ce prétexte, Sévère réussit facilement à rallier les soldats à son projet, prétendant que ce n'était pas pour briguer le trône impérial, ni parce qu'il convoitait le pouvoir suprême, mais parce qu'il voulait venger le meurtre de l'empereur[329]. »

Hérodien confirme cette duplicité à la fin du chapitre : après une brève description ethnologique des Illyriens, dont le caractère facilite la manipulation de Sévère, le général est proclamé empereur et s'allie l'ensemble de sa province, avant de chercher à gagner les faveurs du reste de l'Empire par de séduisantes promesses (μεγάλαις… ὑποσχέσεσι, 9, 12). Mais surtout, l'historien en fait un menteur, comme le montrent les locutions qui ferment le chapitre : ἱκανώτατος προσποιήσασθαί ; μήτε ὅρκου φειδόμενος ; ψευσάμενος πρὸς τὸ χρειῶδες ; διά τε γλώττης προΐετο ὅσα μὴ ἔφερεν ἐπὶ γνώμης.

Le chapitre suivant (10) s'ouvre sur la même idée : l'expression θεραπεύσας οὖν διὰ γραμμάτων indique, via un discours direct qui traduit le contenu de lettres, que Sévère est obséquieux. Ce début de chapitre montre que l'historien tente d'influencer la perception du lecteur sur ce personnage. En effet, le discours, assez classique dans l'ensemble (captation de la bienveillance de l'auditoire par des compliments, rappel des causes et des objectifs), insiste lui aussi sur la nécessité de venger Pertinax et sur la déchéance de la dignité impériale sous le règne de Commode. Il s'agit donc d'un discours περὶ βασιλείας, comme le confirme également le rapide récapitulatif chronologique. Sévère évoque également son adversaire Niger, et répète les considérations ethnologiques sur les Syriens dont Hérodien a déjà parlé.

3) La fin du discours, qui confirme Sévère comme empereur et comme vengeur de Pertinax (on lui donne même son nom, καλοῦντες Σεβαστὸν καὶ Περτίνακα, 10, 13), introduit la dernière partie du récit du règne de Julianus, et le début de celui de Sévère : l'*expeditio*

---

[328] II, 9, 8 : διέβαλλε δὲ τοὺς ἐν Ῥώμῃ στρατιώτας ὡς ἀπίστους καὶ βασιλείῳ καὶ ἐμφυλίῳ αἵματι μιάνταντας τὸν ὅρκον.

[329] Hérodien II, 9, 10 : ταύτης δὴ τῆς προφάσεως λαβόμενος ὁ Σεβῆρος εὐμαρῶς αὐτοὺς ἐς ἃ ἐβούλετο ὑπηγάγετο, προσποιούμενος οὐχ οὕτω τῆς ἀρχῆς ἀντιποιεῖσθαι, οὐδ' αὐτῷ τὴν ἐξουσίαν μνᾶσθαι, ὡς θέλειν ἐπεξελθεῖν τοιούτου βασιλέως αἵματι.

urbica, où il marche triomphalement sur Rome et est élu empereur par le Sénat, qui décrète la mort de Julianus.

Le début du récit de l'expédition est caractérisé par la rapidité de Sévère et de son armée (11, 3–6), qui rappelle ce qu'avait dit Hérodien du prétendant (μηδένα διδοὺς καιρὸν ἀναβολῆς, 11, 1 = τὸ νοηθὲν ἐπιτελέσαι ταχύς, 9, 2). L'historien présente Sévère de façon un peu plus favorable que précédemment, avec l'évocation du fait qu'il partage le sort de ses soldats pour donner l'exemple (ἐκοινώνει, συμπονοῦντα), et de la confiance de ses hommes (ὅθεν καὶ μείζονα παρὰ τῶν στρατιωτῶν εὔνοιαν ἐπιστώσατο). Les paragraphes 3–5 constituent une pause dans l'avancée extraordinairement rapide de Sévère (τὴν φήμην φθάσας, il « devance la nouvelle » de son arrivée, 11, 6), pour mettre en valeur un sentiment de crise ainsi qu'un commentaire d'histoire romaine : la peur créée par cette avancée est inédite (τῷ ἀήθει τοῦ πράγματος) depuis le début du Principat, car les Italiens ne sont plus habitués « aux armes et à la guerre » (ὅπλων καὶ πολέμων πάλαι ἀπηλλαγμένοι, 11, 3 ; 4–5). Comme plus haut, le sentiment de crise, outre la peur, est renforcé par l'idée d'absence de résistance (οὔτε δὲ ἀντιστῆναι ἢ κωλῦσαι ἐτόλμων). Bien au contraire, Sévère est accueilli avec enthousiasme, ce qui n'est pas sans rappeler le récit du retour à Rome de Commode au livre précédent (I, 7).

La réaction de Julianus fait l'objet des paragraphes suivants (11, 7–9). Cette réaction traduit la pusillanimité de l'empereur, rempli de désespoir : ἐν ἐσχάτῃ ἀπογνώσει ἦν. Le retour du thème du *princeps clausus* caractérise la fin de règne de Julianus et Hérodien se plaît à insister sur le manque de soutien de l'usurpateur : il est haï du peuple (τῷ δήμῳ… μεμίσητο), et tente de rassembler de l'argent pour s'acquitter du *donatiuum* promis, mais trop tard et en vain (χάριν οὐκ ᾔδεσαν). Cela provoque un repli de sa part, redoublé par les préparatifs de la défense de la Ville, une situation dont le grotesque est moqué par Hérodien (11, 9)[330]. Cependant, les préparations sont minées par les mauvaises relations de Julianus avec le reste des « secteurs de l'Empire », pour reprendre l'expression d'Egon Flaig[331] (12, 1).

La fin du règne de Julianus semble désormais inévitable (chap. 12). Sévère introduit son armée à Rome en secret et de nuit (mais reste, lui, hors de Rome), ce qui ramène la thématique du secret de la fin du règne de Commode au début du livre, et celle du déguisement que l'on trouvait dans la scène des *Hilaria*, lors de la révolte de Maternus (I, 10). Julianus est dans l'ignorance, ce qui le rapproche des conspirateurs manqués, Pérennis et Cléandre, et reste inactif, ce qui le rapproche de Pescennius Niger. En outre, le prétendant

[330] La scène est également présente chez Dion, et de façon beaucoup plus précise et ridicule.

[331] FLAIG 1992, *passim*.

africain obtient le soutien du peuple — même si la peur se mêle à l'admiration (δεδιότες τὴν δύναμιν τοῦ Σεβήρου… ἐθαύμαζον, 12, 2) —, puis celui du Sénat. Les hésitations de Julianus (il fait d'abord élire Sévère co-empereur par le Sénat, 12, 3, puis renonce purement et simplement à la fonction suprême, 12, 5) et son retranchement finissent d'entériner sa chute : le Sénat vote sa mort, et un tribun est immédiatement envoyé pour l'assassiner, tandis que Sévère reçoit tous les honneurs impériaux (12, 6–7).

4) Les trois derniers chapitres du livre (II, 13–15) concernent les premières mesures de Sévère, à savoir le licenciement des prétoriens, la constitution d'une nouvelle garde et les préparatifs contre Niger, notamment l'alliance avec Clodius Albinus, qui a pour but de le neutraliser.

Avant d'entrer dans Rome, le nouvel empereur attire dans un piège les prétoriens (même thématique que dans les récits de conspiration du livre I, où le pouvoir impérial cachait ses intentions pour punir Pérennis ou Cléandre). Contrairement à Commode, dont le recours à de tels stratagèmes trahissait l'autorité faiblissante, Sévère est montré dans toute sa duplicité, lui qui recourt à des procédés dissimulés pour arriver à ses fins, ce qu'Hérodien avait déjà annoncé et que l'on verra un peu plus loin avec Clodius Albinus.

En ce qui concerne la mise en place de ce stratagème, on remarque d'abord un recours aux lettres, que Sévère adresse aux tribuns et aux centurions de la garde prétorienne pour les attirer dans le piège (13, 1), puis un recours au discours, qui le place en position d'autorité et de vengeur de Pertinax (13, 5–9). Les fausses promesses sont nombreuses : en effet, Sévère leur promet beaucoup (ἀγαθῶν ἐλπίδων — s'agit-il d'un *donatiuum ?* —, 13, 2) et les réunit sous un prétexte festif (ὥσπερ εἰώθασι θύοντος ἢ ἑορτάζοντος βασιλέως προπομπεύειν). La mise en place de la scène est typique d'un discours d'avènement, comme on le voit avec Commode au livre I ou avec Pertinax au début du livre II : l'empereur parle depuis une tribune, félicite les hommes, et pose sa voix pour faire preuve d'autorité, qu'Hérodien décrit presque comme un ton menaçant (μεγάλῃ βοῇ καὶ θυμοειδεῖ, 13, 5).

Le discours en lui-même tend à démontrer la menace que constitue cette duplicité. Sévère insiste sur l'impuissance des soldats, désarmés et entourés par ses hommes : ils sont à sa merci (ἔστι δ' ἐν ἐμοὶ ὅ τι ποτ' ἂν ὑμᾶς δρᾶσαι θελήσω, καὶ πρόκεισθε ἤδη θύματα τῆς ἡμετέρας ἐξουσίας, 13, 5). Cependant, il évoque les idées de justice et de rétribution : l'acte commis par les prétoriens est si horrible qu'aucun châtiment ne serait à la hauteur (εἰ μὲν οὖν ὑμῖν πρὸς τὰ τετολμημένα τιμωρίαν ζητεῖ τις, οὐδ' ἔστιν εὑρεῖν δίκην τὴν ἐπιτεθησομένην ἀξίαν τῶν πεπραγμένων, 13, 6, τηλικούτοις δὴ ἁμαρτήμασί τε καὶ τολμήμασι μυρίων ἄξιοι θανάτων, 13, 7). Il se pose en défenseur de la fonction impériale en plus d'être le vengeur de

Pertinax, qui est présenté comme un empereur âgé et sage (σεμνὸν πρεσβύτην καὶ βασιλέα χρηστόν).

Si ces stratagèmes ne laissent pas penser à un portrait positif du nouvel empereur, le fait que Sévère laisse la vie sauve aux prétoriens peut évoquer une volonté de faire preuve de clémence, une qualité importante dans le portrait du bon empereur, auquel il essaie de se conformer (ἐγὼ δὲ φείσομαι μὲν ὑμῶν ὡς μὴ φονεῦσαι, οὐδὲ τὰς ὑμετέρας χεῖρας μιμήσομαι). Il les fait entourer par ses troupes illyriennes pour les dépouiller de leurs insignes militaires, puis les exile (παραγγέλλω τε ὑμῖν ἀπιέναι ὡς πορρωτάτω τῆς Ῥώμης) et choisit une nouvelle garde, composée de ses soldats illyriens. Un dernier stratagème marque la fin de cet épisode : le général fait occuper en secret les *castra praetoria* pour empêcher que les prétoriens ne s'y rendent, en utilisant des chemins différents pour les devancer (δι' ἑτέρων ὁδῶν καὶ ἀτραπῶν, ὡς λαθόντες τό τε στρατόπεδον ἐπεισέλθοιεν, 13, 12).

L'avènement de Sévère suit à peu près le même ordre que ceux que l'on a vus précédemment. À l'occasion de son entrée officielle à Rome, Sévère a droit à son portrait, tout comme Commode (I, 7), ainsi qu'à un discours au style indirect, prononcé au Sénat, tout comme Pertinax (II, 3). Ce discours au Sénat a lieu le lendemain, après les sacrifices rituels et la première nuit passée au Palais, dans le même ordre que l'avènement de Pertinax. Le portrait est influencé par les réactions du peuple, empreintes de crainte et de surprise (ἔκπληξίν τε καὶ δέος, 14, 1) et confirme l'ambivalence de l'image de Sévère du point de vue d'Hérodien : l'admiration pour avoir réussi à s'emparer du pouvoir sans verser le sang (ἀναιμωτί τε καὶ ἀκονιτὶ) se mêle à des éléments de langage qui font penser à Marc Aurèle (λόγους ἐπιεικεῖς) mais qui laissent présager une personnalité contrefaite tant les traits de caractères soulignés par Hérodien sont topiques (13, 3). Cela se voit notamment dans la réaction de certains sénateurs (14, 4) et surtout dans le commentaire d'Hérodien : ὅπερ καὶ ὕστερον ἔργῳ δέδεικται.

La fin du livre est centrée sur les dispositions que prend Sévère à l'encontre de son rival, le prétendant Pescennius Niger. Il s'agit de préparatifs de guerre : levée d'une armée et d'une flotte et départ précipité pour prendre Niger par surprise. Hérodien les détaille dans les paragraphes 5 à 7 du chapitre 14. Le chapitre suivant, dernier du livre, s'ouvre sur un nouveau stratagème de la part de Sévère, qui aboutit à la nomination de Clodius Albinus, gouverneur de Bretagne, en tant que César. En effet, Sévère redoutait la puissance de l'armée de Bretagne (ὑπώπτευε τὴν ἐν Βρεττανίᾳ δύναμιν, 15, 1) et de son gouverneur, qu'il essaie donc de neutraliser par la ruse (τοῦτον τοίνυν ἠθέλησεν ὁ Σεβῆρος σοφίσματι προλαβὼν οἰκειώσασθαι, 15, 2). Albinus, crédule, est convaincu de la bonne foi de Sévère, qui a une fois

de plus recours à des lettres artificieuses (φιλικώτατα γράμματα, 15, 4) — en cela, il subvertit le pouvoir de la parole qui caractérisait Pertinax. Toutes les mesures sont prises pour ajouter du crédit à l'opération : proclamation du Sénat, émission de monnaie à l'effigie d'Albinus, statues, etc. (15, 5).

Les deux derniers chapitres (15, 6–7) sont fréquemment appelés « second prologue »[332]. Hérodien évoque tout d'abord les sources qui ont documenté le règne de Sévère (πολλοὶ συγγραφεῖς καὶ ποιηταὶ) avant de se concentrer sur la présentation de son propre travail, qui, on l'a vu, ne se limitera qu'à décrire les éléments les plus importants (τὰ κορυφαιότατα).

2.1.3.3. Conclusion. Les livres I et II : la vitrine d'une œuvre περὶ βασιλείας

Nous allons à présent tenter de démontrer comment les livres I et II, qui sont représentatifs dès l'ouverture de l'œuvre de la question de la centralité de la figure impériale, de la caractérisation morale des empereurs (notamment par les silences et les reprises structurelles de mêmes motifs narratifs), constituent une vitrine de la réflexion philosophico-politique d'Hérodien sur la βασιλεία.

Le texte des deux premiers livres bénéficie résolument d'un travail et d'un soin particuliers, autant d'un point de vue littéraire qu'historiographique. La structure articule les portraits des différents empereurs tout en présentant un certain nombre de thématiques essentielles qui servent la réflexion περὶ βασιλείας, incarnée dans la multiplicité des figures impériales. Ces thématiques sont de véritables fils rouges qu'Hérodien suivra dans l'ensemble de l'œuvre.

Ce que considère Hérodien comme important dans son récit des événements, c'est ce qui concerne en réalité non seulement l'empereur, mais tout ce qui entoure la fonction et la dignité impériales. La structure interne des livres est une description du rapport réciproque entre l'empereur et le reste de l'Empire et entre le reste de l'Empire et la fonction impériale. Dans le livre I, Commode incarne l'espoir avant de progressivement sombrer dans le despotisme et la débauche à cause des différentes conspirations contre lui. Dans le livre II, l'espoir est incarné par le règne de Pertinax, mais il est déçu par son assassinat et par l'avènement de Julianus, avant de renaître grâce au renversement mené par Sévère. Cet empereur incarne lui aussi un espoir, mais Hérodien émaille son texte d'avertissements concernant sa duplicité. La figure de l'empereur, au centre de chaque événement, est indissociable du sort de l'Empire, qui subit à chaque règne davantage d'instabilité. Les

[332] Voir *infra* p. 123 *sq.*

événements racontés touchent de près la personne de l'empereur, et plus encore lorsque la dignité impériale est menacée. Certes, cela entraîne une schématisation des événements, mais cela fonctionne dans la mesure où Hérodien se sert de ce schéma en recourant à une méthode historique, qu'il présente non seulement dans son prologue, mais aussi dans les deux premiers livres. Pour nous, il n'est pas anodin qu'ils soient enserrés dans deux passages présentant la méthodologie : le prologue (I, 1) et le « second prologue » (II, 15, 17).

2.2. La conception de l'histoire et la méthode historique d'Hérodien : étude du prologue

« C'est le passé seul dont je suis contemporain. »

Roger Martin du Gard, *Souvenirs autobiographiques* (1943)

Les deux livres dont nous venons de détailler la structure sont les premiers à répondre et à illustrer les éléments de méthodologie qui servent à composer une œuvre περὶ βασιλείας. Hérodien établit clairement dans son œuvre un postulat, qui peut servir de présentation de sa méthode historique. Pour entrer plus en profondeur dans l'analyse de cette œuvre, il faut décrypter la logique narrative de notre auteur et déceler sa démarche historiographique. C'est pourquoi nous allons à présent étudier en détail l'introduction de l'œuvre. Nous examinerons pour cela les différents outils littéraires et narratologiques employés par Hérodien (fonction des discours, typologie des portraits, etc.), avant d'établir en quoi la conception historique d'Hérodien correspond (ou non) aux cadres posés par l'historiographie ancienne, et d'étudier sa place et son originalité dans le champ historiographique. Nous distinguerons tout d'abord ce que l'historien nous dit de sa méthode avant d'envisager ce que l'on peut en comprendre à travers notre lecture du texte. En étudiant en quoi les propos d'Hérodien sont topiques des prémices de l'historiographie, cela nous permet également d'étudier sa place dans la tradition historiographique et le rapport qu'il entretient avec elle. Pour cela, la comparaison avec d'autres sources historiographiques sera également utile, en particulier avec l'historiographie grecque impériale.

Le prologue d'une œuvre historiographique doit permettre de voir clairement où l'historien veut en venir : son objet d'étude, ses intentions, sa méthode, son rapport (filiation, rupture) à ses prédécesseurs. L'analyse de ce prologue visera à éclairer la méthode d'Hérodien et à démontrer que la critique des prédécesseurs d'Hérodien, qui apparaît dès l'ouverture de l'œuvre et à laquelle il prétend répondre point par point dans son prologue, est certes topique dans l'historiographie, mais qu'elle est surtout un prétexte pour l'auteur pour ouvrir toute une série de champs d'étude qui constelleront l'ensemble de l'œuvre, et qui se distingue en deux catégories : d'une part ces fameux fils rouges dont nous parlions dans la partie précédente, qui constituent le cœur du contenu et de la réflexion d'Hérodien, et d'autre part les domaines historiques ou historiographiques que l'auteur reprend dans sa méthode de composition.

Ce prologue, réparti en six paragraphes par la tradition, correspond en réalité à quatre grandes étapes. Les deux premières seront étudiées ensemble : elles constituent une critique par Hérodien du travail historiographique en général, et plus particulièrement de ceux qui ont

avant lui fait profession d'historiographe, à qui il répond ensuite en présentant ses propres objectifs. Mais dans la critique, en filigrane, l'historien présente également des points de sa méthodologie. La troisième et la quatrième partie fonctionnent également ensemble, car elles présentent le contenu de l'œuvre, mais elles seront étudiées séparément. En effet, d'un côté les propos sont très généraux, voire génériques, et de l'autre, Hérodien présente ce qui constitue vraiment le cœur de son sujet : une réflexion politique sur l'empereur et sur l'Empire, qui fait de son œuvre une œuvre περὶ βασιλείας.

2.2.1. Premier et deuxième mouvements : entre critiques et promesses

2.2.1.1. Premier mouvement : la critique des prédécesseurs

Contrairement à ce que l'on attendrait d'un propos préliminaire de type « l'auteur, originaire de tel endroit, entreprend l'histoire de… », ou « œuvre sur tel sujet par X, originaire de », que l'on retrouve par exemple chez Hérodote, Thucydide ou Denys d'Halicarnasse[333], Hérodien procède à une critique de ses prédécesseurs en ouverture de son œuvre, qui dessine en filigrane les exigences et la démarche de l'auteur :

> « La plupart de ceux qui se sont consacrés à compiler les faits historiques et qui ont mis leur zèle à raviver le souvenir d'actions qui se sont produites il y a longtemps, parce qu'ils recherchaient une gloire éternelle pour leur érudition — comme si, en ne se taisant pas, ils pouvaient faire oublier qu'ils font partie du grand nombre —, firent peu de cas de la vérité dans leurs récits, mais veillèrent tout particulièrement à leur style et à l'élégance de leur propos, confiants qu'ils étaient, même s'il y avait un peu de fiction dans leur récit, qu'ils en récolteraient pour eux-mêmes l'agrément de leurs auditeurs sans que l'on remît en question l'authenticité de leur ouvrage. Il y a aussi certains auteurs qui, soit par hostilité ou haine envers les tyrans, soit par flatterie ou respect à l'égard d'empereurs, de cités ou d'individus,

[333] Thucydide, I, 1 : Θουκυδίδης Ἀθηναῖος ξυνέγραψε τὸν πόλεμον τῶν Πελοποννησίων καὶ Ἀθηναίων ; Denys, *Antiquités*, I, 1 : Τοὺς εἰωθότας ἀποδίδοσθαι τοῖς προοιμίοις τῶν ἱστοριῶν λόγους ἥκιστα βουλόμενος ἀναγκάζομαι περὶ ἐμαυτοῦ προειπεῖν ; Cf. Athénée, *Deipnosophistes*, I, 1 : Ἀθήναιος μὲν ὁ τῆς βίβλου πατήρ· ποιεῖται δὲ τὸν λόγον πρὸς Τιμοκράτην· Δειπνοσοφιστὴς δὲ ταύτῃ τὸ ὄνομα ; Arrien, *Anabase*, I, 1 : Πτολεμαῖος ὁ Λάγου καὶ Ἀριστόβουλος ὁ Ἀριστοβούλου ὅσα μὲν ταὐτὰ ἄμφω περὶ Ἀλεξάνδρου τοῦ Φιλίππου συνέγραψαν, ταῦτα ἐγὼ ὡς πάντῃ ἀληθῆ ἀναγράφω ; Hérodote, préface du livre I : Ἡροδότου Ἁλικαρνησσέος ἱστορίης ἀπόδεξις ἥδε... τὰ μὲν Ἕλλησι, τὰ δὲ βαρβάροισι ἀποδεχθέντα. Cf. également Flavius Josèphe, *Antiquités*, I, 3. Selon SIDEBOTTOM 1997b p. 2779 note 24, si Hérodien avait effectivement suivi ce modèle, cela aurait épargné de nombreux débats sur ses origines. GASCO LA CALLE 1982 p. 165–170.

> donnèrent, grâce à leur talent littéraire, à des faits insignifiants et sans intérêt une renommée sans proportion avec la réalité[334]. »

On repère ici trois éléments importants de la démarche des autres historiens, selon Hérodien. Il s'agit premièrement de faire une synthèse historique (συγκομιδὴν ἱστορίας) des événements anciens, dignes de mémoire, de les remettre au goût du jour et de le faire scrupuleusement. En effet, l'emploi des verbes ἀσχολέω et σπουδάζω témoigne de l'activité, du travail de l'historien, une activité qui, on le verra, doit être méthodique et minutieuse. Hérodien place ainsi dès la première ligne son œuvre dans le cadre d'un genre et dans la continuité d'autres auteurs. Il est intéressant d'analyser le terme συγκομιδή, qui renvoie à une démarche de compilation. Le travail préparatoire d'une œuvre historiographique est ainsi évoqué d'emblée. Cela traduit du moins le point de vue d'Hérodien sur le statut de l'historien comme rassembleur d'informations présentées en synthèse. Ces informations participent de ce que l'on appellerait aujourd'hui un devoir de mémoire (ἔργων τε πάλαι γεγονότων μνήμην, « le souvenir d'actions qui se sont produites il y a longtemps »), que l'on doit rappeler à l'auditoire (ἀνανεώσασθαι, et plus loin ὑπὸ νεαρᾷ δὲ τῇ τῶν ἐντευξομένων μνήμῃ).

Il s'agit dans un deuxième temps de faire la critique des autres « historiens » (Οἱ... τῶν περὶ συγκομιδὴν ἱστορίας ἀσχοληθέντων) dont nous parle Hérodien et qu'il semble dénoncer. Désignés par un certain nombre de termes pouvant avoir une connotation négative (en particulier les participes apposés σπουδασάντων et μνώμενοι), ces derniers sont présentés par une série de propositions qui indiquent que leur rapport à l'historiographie est un rapport biaisé et intéressé : ainsi le participe apposé παιδείας κλέος ἀίδιον μνώμενοι, « ils recherchaient une gloire éternelle pour leur érudition », renvoie à la revendication de la *paideia*[335] tout en dénonçant une certaine soif de la célébrité de la part des historiens. Le terme κλέος, terme homérique s'il en est, est typique de la recherche de la postérité, y compris littéraire (n'y verrait-on pas un énième rattachement à Homère comme père de l'histoire, idée

---

[334] Hérodien I, 1, 1–2 : Οἱ πλεῖστοι τῶν περὶ συγκομιδὴν ἱστορίας ἀσχοληθέντων ἔργων τε πάλαι γεγονότων μνήμην ἀνανεώσασθαι σπουδασάντων, παιδείας κλέος ἀίδιον μνώμενοι, ὡς ἂν μὴ σιωπήσαντες λάθοιεν ἐς τὸν πολὺν ὅμιλον ἀριθμούμενοι, τῆς μὲν ἀληθείας ἐν ταῖς ἀφηγήσεσιν ὠλιγώρησαν, οὐχ ἥκιστα δὲ ἐπεμελήθησαν φράσεώς τε καὶ εὐφωνίας, θαρροῦντες, ὡς εἴ τι καὶ μυθῶδες λέγοιεν, τὸ μὲν ἡδὺ τῆς ἀκροάσεως αὐτοὶ καρπώσονται, τὸ δ' ἀκριβὲς τῆς ἐξετάσεως οὐκ ἐλεγχθήσεται. Εἰσὶ δ' οἳ πρὸς ἔχθραν ἢ μῖσος τυράννων, κολακείαν τε ἢ τιμὴν βασιλέων πόλεώς τε καὶ ἰδιωτῶν, εὐτελῆ καὶ μικρὰ ἔργα λόγων ἀρετῇ δόξῃ παρέδοσαν τῆς ἀληθείας μείζονι.

[335] Voir *supra* p. 12.

déjà en cours dans l'Antiquité[336] ?). La volonté de se faire connaître du public et de lui plaire est violemment sanctionnée par Hérodien par l'expression « comme si, en ne se taisant pas, ils pouvaient faire oublier qu'ils font partie du grand nombre[337] », tout comme leur exigence du style (rhétorique) pour plaire au public (« [ils] veillèrent tout particulièrement à leur style et à l'élégance de leur propos[338] »). Cette recherche de l'agrément, exprimée par le verbe ἐπιμελεῖσθαι, passe avant, selon Hérodien, la recherche de l'exactitude et de la corroboration, quitte, précise-t-il, à promouvoir des mensonges : ainsi, à l'ἀκριβὲς τῆς ἐξετάσεως répond le terme μυθῶδες[339] et la vérité est évoquée deux fois dans la phrase. Les deux occurrences du terme ἀλήθεια sont toutes les deux présentes, au moins sémantiquement, dans une structure comparative, et ces deux structures s'opposent l'une à l'autre dans le choix des termes : τῆς μὲν ἀληθείας ἐν ταῖς ἀφηγήσεσιν ὠλιγώρησαν (« ils firent peu de cas de la vérité dans leurs récits ») et εὐτελῆ καὶ μικρὰ ἔργα λόγων ἀρετῇ δόξῃ παρέδοσαν τῆς ἀληθείας μείζονι (« ils donnèrent, grâce à leur talent littéraire, à des faits insignifiants et sans intérêt une renommée sans proportion avec la réalité »). Le rapport comparatif au terme ἀλήθεια est exprimé par le verbe ὀλιγωρέω dans un cas et par l'adjectif μείζονι dans l'autre. Pour Hérodien, moins l'événement est véridique, plus on en promeut la véracité. Les historiens embellissent donc les événements : il ne s'agit pas de la vérité, mais d'une apparence de vérité (δόξῃ)[340]. Il est légitime de s'interroger sur l'identité des individus auxquels il pense et nous y reviendrons,

[336] Homère n'est en revanche pas explicitement cité dans l'œuvre. On retrouve très régulièrement Homère cité comme source par les historiens : Hérodote, II, 116, Ὅμηρος τὸν λόγον τοῦτον πυθέσθαι ; Thucydide, I, 10, ὡς Ὅμηρος τοῦτο δεδήλωκεν, εἴ τῳ ἱκανὸς τεκμηριῶσαι (avec plus de précaution) et III, 104, τοσαῦτα μὲν Ὅμηρος ἐτεκμηρίωσεν ; *Denys d'Halicarnasse*, VII, 72 : ὡς Ὅμηρος τεκμηριοῖ, μαρτύρων ἀξιοπιστότατός τε καὶ ἀρχαιότατος ; Dion de Pruse, *Sur Homère et sur Socrate*, 55, 10 : Ὅμηρος διά τε μύθων καὶ ἱστορίας ἐπεχείρησε τοὺς ἀνθρώπους παιδεύειν (mais dans le discours *Sur Troie* il le reconnaît comme ἀνδρειότατος ἦν ἀνθρώπων πρὸς τὸ ψεῦδος, 11, 20), et même le père de la géographie selon *Strabon*, I, 1, 2 (ἀρχηγέτην εἶναι τῆς γεωγραφικῆς ἐμπειρίας Ὅμηρον) et I, 1, 11 (Ὅμηρος τῆς γεωγραφίας ἦρξεν). Les Anciens avaient en effet conscience de la dimension fictionnelle et poétique de l'épopée homérique (voir Thucydide II, 41, τῶν δ' ἔργων τὴν ὑπόνοιαν ἡ ἀλήθεια βλάψει), mais ne prenaient pas moins de nombreux éléments « historiques », surtout dans l'*Iliade*, pour argent comptant, ou du moins comme témoignage sur lequel réfléchir. Voir SAÏD, TREDE, LE BOULLUEC 2019 p. 25–32 et plus particulièrement p. 25–26.

[337] Hérodien I, 1, 1 : ὡς ἂν μὴ σιωπήσαντες λάθοιεν ἐς τὸν πολὺν ὅμιλον ἀριθμούμενοι.

[338] *Ibid.* : οὐχ ἥκιστα δὲ ἐπεμελήθησαν φράσεώς τε καὶ εὐφωνίας.

[339] On retrouve bien évidemment le terme chez Thucydide, I, 21.

[340] C'est bien entendu chez Thucydide que l'on trouve une tournure similaire : *Guerre du Péloponnèse*, I, 21.

car cela touche notamment à la question des sources[341]. Il est clair, cependant, que la formulation n'est pas sans rappeler le prologue d'Hérodote, même si l'expression concerne en réalité la taille des cités[342]. Cela relève d'un procédé rhétorique bien connu qui est l'*auxesis*, qu'Aristote, dans la *Rhétorique*, juge comme essentiel à l'éloge, ce qu'Hérodien récuse[343].

Le troisième élément entre également dans le cadre de la critique des prédécesseurs d'Hérodien et présente des éléments se rattachant à l'exigence d'impartialité : « Il y a aussi certains auteurs qui, soit par hostilité ou haine envers les tyrans, soit par flatterie ou respect à l'égard d'empereurs, de cités ou d'individus…[344] ». Cette critique n'est pas sans rappeler les propos de Lucien[345], selon qui les historiens ont comme principal problème de ne pas savoir séparer l'éloge de l'histoire[346].

La critique des autres historiens n'a rien de nouveau dans le champ de l'historiographie : c'est un *topos* qui exige que les historiens se positionnent par rapport à leurs prédécesseurs, qu'ils se considèrent comme des continuateurs ou qu'ils revendiquent une rupture. Polybe se plaçait ainsi dans la continuité de « ceux qui avaient écrit l'histoire avant lui « (τοῖς πρὸ ἡμῶν ἀναγράφουσι τὰς πράξεις[347]) et, à l'inverse, on trouve chez Flavius Josèphe, dans les

---

[341] Voir *infra* p. 198 *sq*.

[342] Hérodote, I, 5, 3–4. Voir aussi Thucydide, I, 10, 1–4. Cette idée de rendre petit ce qui est grand ou grand ce qui est petit peut rappeler les propos de Platon dans le *Phèdre*, 267a : τά τε αὖ σμικρὰ μεγάλα καὶ τὰ μεγάλα σμικρὰ φαίνεσθαι ποιοῦσι διὰ ῥώμην λόγου. (« ils font paraître grande de petites choses et petites de grandes choses par la force du discours ». Voir Isocrate, *Panégyrique*, 8 : « rendre petites les grandes choses et donner de la grandeur aux petites » ; voir aussi *Panégyrique*, 189 ; *Busiris*, 4 ; *Evagoras*, 39 (μεγάλα λέγειν). PONTIER 2010 p. 413 : « Isocrate refuse l'utilisation gratuite de ce procédé rhétorique et préconise un idéal de convenance, en donnant à chaque chose ses véritables dimensions ».

[343] Aristote, *Rhétorique*, 1368a.

[344] Hérodien I, 1, 2 : εἰσὶ δ' οἳ πρὸς ἔχθραν ἢ μῖσος τυράννων, κολακείαν τε ἢ τιμὴν βασιλέων πόλεώς τε καὶ ἰδιωτῶν.

[345] Lucien, *Comment écrire l'histoire*, 7.

[346] PONTIER 2010 p. 405 : selon Lucien, l'une des erreurs des historiens de son temps consiste à ne pas s'apercevoir qu'un « mur » (τεῖχος) sépare l'éloge de l'histoire. Lucien concède cependant leur place aux louanges et aux critiques si elles sont justifiées et sans exagération (Théopompe est bien connu comme exemple de critique excessive), Lucien, *Comment écrire l'histoire*, 59.

[347] *Polybe* I, 1 : « Il est évident que personne ne pense qu'il convienne de redire ce qui a déjà été si bien traité et par tant d'auteurs, nous encore moins. De même la dimension inédite des événements, sur lesquels nous avons choisi d'écrire, est bien suffisante pour attiser chez tout le monde, jeune ou vieux, la curiosité et l'enthousiasme de lire mes propos » (Δῆλον ὡς οὐδενὶ μὲν ἂν δόξαι καθήκειν περὶ τῶν

introductions de ses deux principales œuvres historiques, des propos assez similaires à ceux que l'on trouve chez notre historien[348] et qui critiquent les intentions des historiens, notamment leur soif de célébrité et de postérité. Hérodien souscrit pourtant lui aussi à cette ambition : à la critique de la recherche de l'agrément chez les autres historiens (« confiants qu'ils étaient, même s'il y avait un peu de fiction dans leur récit, qu'ils en récolteraient pour eux-mêmes l'agrément de leurs auditeurs sans que l'on remît en question l'authenticité de leur ouvrage »)[349] répond la phrase « en espérant que pour les générations futures aussi la connaissance de faits nombreux et importants, survenus en peu de temps, ne sera pas dénuée de plaisir » : notre historien recherche le κλέος comme les autres et veut aussi toucher les générations futures.

2.2.1.2. Deuxième mouvement : la promesse d'une œuvre authentique, utile et agréable

La critique des prédécesseurs n'est en creux qu'une façon pour Hérodien d'annoncer ses objectifs. Le deuxième mouvement du texte est l'occasion pour lui de les présenter, dans ce qui constitue la première et l'une des seules occurrences du pronom de la première personne ἐγώ (I, 1, 3) :

> « Pour ma part, la matière de mon histoire, non qu'elle m'ait été transmise par autrui sans que je l'aie éprouvée ni corroborée par des témoins, mais passée au crible de la mémoire récente de ceux qui me liront, je l'ai rassemblée avec la plus grande exactitude, dans l'espoir que pour les générations futures aussi la connaissance de faits nombreux et importants, survenus en peu de temps, ne sera pas dénuée de plaisir[350]. »

Le premier de ces éléments est un critère qui apparaît comme fondamental dans la conception d'une œuvre historiographique : Hérodien met un point d'honneur à ne présenter dans son récit que des éléments passés au crible de la vérification et de la corroboration. Après avoir confirmé qu'il faisait lui aussi œuvre d'historien par l'association, en début de

---

καλῶς καὶ πολλοῖς εἰρημένων ταυτολογεῖν, ἥκιστα δ' ἡμῖν. Αὐτὸ γὰρ τὸ παράδοξον τῶν πράξεων, ὑπὲρ ὧν προῃρήμεθα γράφειν, ἱκανόν ἐστι προκαλέσασθαι καὶ παρορμῆσαι πάντα καὶ νέον καὶ πρεσβύτερον πρὸς τὴν ἔντευξιν τῆς πραγματείας).

[348] Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs* I, 1 et *Antiquités judaïques*, I, 1.

[349] *Ibid. :* θαρροῦντες, ὡς εἴ τι καὶ μυθῶδες λέγοιεν, τὸ μὲν ἡδὺ τῆς ἀκροάσεως αὐτοὶ καρπώσονται.

[350] Hérodien I, 1, 3 : Ἐγὼ δ' ἱστορίαν οὐ παρ' ἄλλων παραδεξάμενος ἄγνωστόν τε καὶ ἀμάρτυρον ὑπὸ νεαρᾷ δὲ τῇ τῶν ἐντευξομένων μνήμῃ μετὰ πάσης ἀληθοῦς ἀκριβείας ἤθροισα ἐς συγγραφήν, οὐκ ἀτερπῆ τὴν γνῶσιν καὶ τοῖς ὕστερον ἔσεσθαι προσδοκήσας ἔργων μεγάλων τε καὶ πολλῶν ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ γενομένων.

phrase, des termes ἐγώ et ἱστορία, ainsi qu'avec le groupe verbal ἤθροισα ἐς συγγραφήν, Hérodien détaille par le jeu des appositions et des juxtapositions la façon dont il passe au crible le matériau qui compose son histoire.

Relater l'histoire de son époque est pour Hérodien ce qui lui permet de se placer dans une position de légitimité historique, tout comme le font les autres historiens. À l'instar de Cassius Dion, on trouve chez Hérodien, dans les propos où il commente son travail, une distinction entre ἱστορία et συγγραφή (« récit », « ouvrage ») au sens plus général et moins technique, même si les deux termes semblent s'effacer dans le reste du récit. Ἱστορία est présent cinq fois dans les deux premiers livres (I, 1, 1 et 3 ; I, 11, 1 ; II, 1, 1 et II, 15, 6), tandis que συγγραφή n'est présent qu'une seule fois, dans le prologue (I, 1, 3). C'est ce dernier terme qui désigne à proprement parler l'ouvrage de l'historien[351], comme le montre l'association prédicative entre les deux termes, marquée par le verbe ἀθροίζω (ἱστορίαν… ἤθροισα ἐς συγγραφήν). Le premier terme renvoie au résultat de sa collecte d'informations tandis que le second est le résultat de ce travail, la mise en forme du matériau historique en un ouvrage.

Hérodien veut être le plus précis et vrai possible, tout en espérant qu'il y aura du plaisir à le lire. Deux points de méthode très importants viennent appuyer ces propos, deux éléments fondateurs de la conception de l'histoire par Hérodien : la précision (ἀκριβείας) et la véracité historique (ἀληθοῦς), liées par le fait qu'elles forment un seul et même groupe nominal (N+adj). Elles sont assistées dans son entreprise par une vérification des témoignages (ἄγνωστόν τε καὶ ἀμάρτυρον) et par la mémoire récente (νεαρᾷ μνήμῃ). Cette évocation de la véracité et de l'exactitude (ou exactitude véridique si l'on traduit les propos d'Hérodien) semble révéler une certaine volonté d'impartialité et d'objectivité que suppose la condition d'historien, mais que les prédécesseurs d'Hérodien n'auraient pas suivie. La flatterie et la haine entraînant une altération de la vérité, notre historien, pour être objectif, donne à ses contemporains le rôle de vérificateurs, ce qui renvoie à la question de l'autopsie évoquée en II, 15. La proposition οὐ παρ' ἄλλων παραδεξάμενος ἄγνωστόν τε καὶ ἀμάρτυρον, qui présente à la fois une apposition au sujet et deux adjectifs, ἄγνωστόν et ἀμάρτυρον, étroitement coordonnés et attributs du complément d'objet direct (le substantif ἱστορίαν) du verbe παραδεξάμενος, implique d'emblée ce travail de vérification, effectuée par Hérodien lui-même. Cela renvoie à la proposition du paragraphe précédent, τὸ δ' ἀκριβὲς τῆς ἐξετάσεως

[351] FREYBURGER-GALLAND, 2003, p. 111 fait très justement remarquer à ce propos que le mot ἱστορία, lorsqu'il est employé en l'occurrence par Dion, garde le sens grec qui remonte à Hérodote, celui d'« enquête », de « récit historique », ce qui semble également être le cas chez notre historien.

οὐκ ἐλεγχθήσεται, renvoyant à ce travail que n'ont pas effectué les autres historiens[352]. L'étude des deux adjectifs ἄγνωστόν et ἀμάρτυρον est particulièrement éclairante : à nos yeux, ils élucident le sens des verbes εἶδον et ἤκουσα que nous avons déjà longuement commentés et qui ont tant fait parler les érudits. Le premier renvoie à l'expérience vécue par Hérodien : le sujet de son histoire concerne des événements qu'il connaît (γιγνώσκω) pour les avoir vécus. En ce sens, il évoque l'autopsie de notre homme (εἶδον).

Le deuxième adjectif renvoie aux informations de seconde main (ἤκουσα) : les témoignages de ses contemporains, dont la mémoire récente (νεαρᾷ μνήμῃ) permet de confirmer, de croiser les informations, de corroborer ce qu'il sait, pour éviter toute suspicion quant à la véracité de ses propos. Pour Hérodien, la présence dans son récit d'événements appartenant à la mémoire collective n'enlève rien à la véracité de ses propos et ne fait en réalité que donner un caractère concret aux faits historiques sélectionnés. Elle se justifie par elle-même, mais vient en contrepoint affaiblir l'objectivité supposée de son travail[353].

La question de l'autopsie n'est pas en soi présente dans le prologue, mais dans ce que nous appelons « second prologue » et concerne l'évocation de l'aspect « contemporain » de son histoire. Ce second prologue se trouve au livre II, 15, 7 :

> « Pour ma part, le but qui est le mien est d'écrire dans l'ordre sur les actes de nombreux empereurs pendant soixante-dix ans, tels que je les connais. Je raconterai donc les principaux et déterminants accomplissements de Sévère partie par partie, dans l'ordre chronologique, et je n'exagérerai rien pour favoriser, comme l'ont fait ceux qui écrivirent sur lui, et je ne laisserai rien de côté si cela est digne d'être raconté ou tenu en mémoire[354]. »

---

[352] Cela n'est pas sans rappeler, bien entendu, les propos que tient Thucydide dans son premier livre, *Guerre du Péloponnèse*, I, 20 : « Les hommes acceptent les récits des événements passés faits par autrui, sans distinction et sans les vérifier, même lorsqu'ils se sont produits chez eux » (οἱ γὰρ ἄνθρωποι τὰς ἀκοὰς τῶν προγεγενημένων, καὶ ἢν ἐπιχώρια σφίσιν ᾖ, ὁμοίως ἀβασανίστως παρ' ἀλλήλων δέχονται) ; *ibid.* « la recherche de la vérité ne pose à ce point aucun souci à la plupart des gens, et d'autant plus lorsque les informations leur sont servies sur un plateau » (οὕτως ἀταλαίπωρος τοῖς πολλοῖς ἡ ζήτησις τῆς ἀληθείας, καὶ ἐπὶ τὰ ἑτοῖμα μᾶλλον τρέπονται), etc.

[353] Cf. la méthode d'Hérodote, *Enquête* I, 5, 3. GEHRKE 2015 p. 328 estime que dès le début de l'œuvre d'Hérodote, le recours au présent ou au passé récent apparaît clairement déterminé par un problème fondamental de méthode heuristique, lié à la logique du jugement rationnel et individuel auquel Hérodote souscrit. Il s'agit, plus précisément, de la question de la connaissance justifiée, du savoir exact qui combine des facteurs subjectifs et l'expérience personnelle.

[354] Hérodien II, 15, 7 : ἐμοὶ δὲ σκοπὸς ὑπάρχει ἐτῶν ἑβδομήκοντα πράξεις πολλῶν βασιλέων συντάξαντι γράψαι, ἃς αὐτὸς οἶδα. Τὰ κορυφαιότατα τοίνυν καὶ συντέλειαν ἔχοντα τῶν κατὰ μέρος πεπραγμένων

On retrouve dans ce passage tous les éléments présents dans le prologue en I, 1. Hérodien annonce qu'il va écrire sur les actes de nombreux empereurs (πράξεις πολλῶν βασιλέων), dans l'ordre chronologique (κατὰ μέρος) et surtout, ce qui est intéressant, c'est qu'il prétend qu'il n'exagérera pas les événements par flatterie (οὔτε πρὸς χάριν ἐς ὕψος ἐξαίρων) mais ne se concentrera que sur ce qui est digne de mémoire.

Rapporter ce qui se dit n'est cependant pas un mal en soi et a deux avantages : cela agrémente d'une couleur locale son récit, auquel elle apporte une puissance représentative de l'état d'esprit de l'opinion publique, et cela engage le lecteur dans la démarche de vérification. Hérodien écrit sous l'œil de gens qui sont aussi témoins des événements et qui peuvent croire ce qu'il dit pour l'avoir déjà entendu ou vu eux-mêmes. Cela présente également un intérêt pour les générations futures, qui peuvent prêter foi à son œuvre, car s'il avait commis des erreurs dans son récit, ses contemporains lui auraient fait savoir. Il se place sous leur regard critique, et ce n'est pas d'ordre esthétique, mais cognitif. La suite de la phrase le confirme : Hérodien souscrit bien à l'exigence de vérité et d'exactitude que l'on attend d'un historiographe, qui est le second point de sa démarche, et ne semble pas laisser de place à la moindre faille dans le travail d'historien : il prend la peine de vérifier et de corroborer l'exactitude de tous les propos dont il n'a pas été directement le témoin. Cela implique non seulement le lectorat, dont il souligne le rôle de vérificateur, mais aussi le travail des sources[355].

Σεβήρῳ ἐν τοῖς ἑξῆς διηγήσομαι, οὐδὲν οὔτε πρὸς χάριν ἐς ὕψος ἐξαίρων, ὥσπερ ἐποίησαν οἱ κατ' ἐκεῖνον γράψαντες, οὔτε παραλείπων εἴ τι λόγου καὶ μνήμης ἄξιον.

[355] On ne peut que penser ici aux propos de Dion LXXII, 18, 3 : « Assurément je ne les aurais pas autrement rapportés. Mais, comme ce spectacle a été organisé par l'empereur et que, y assistant moi-même, j'ai vu, entendu ou exprimé oralement chaque détail rapporté, j'ai considéré comme juste de n'en rien cacher, mais de livrer ses faits à la mémoire de la postérité comme tout autre de la plus grande importance et des plus indispensables. Il est sûr que je décrirai avec plus de finesse et exposerai avec plus de minutie les événements contemporains que ceux d'une époque antérieure parce que j'y ai assisté, et que je ne connais personne d'autre parmi ceux qui sont capables d'écrire un récit digne de ce nom qui en ait une connaissance aussi précise que moi. » Καὶ μή μέ τις κηλιδοῦν τὸν τῆς ἱστορίας ὄγκον, ὅτι καὶ τὰ τοιαῦτα συγγράφω, νομίσῃ. Ἄλλως μὲν γὰρ οὐκ ἂν εἶπον αὐτά· ἐπειδὴ δὲ πρός τε τοῦ αὐτοκράτορος ἐγένετο καὶ παρὼν αὐτὸς ἐγὼ καὶ εἶδον ἕκαστα καὶ ἤκουσα καὶ ἐλάλησα, δίκαιον ἡγησάμην μηδὲν αὐτῶν ἀποκρύψασθαι, ἀλλὰ καὶ αὐτά, ὥσπερ τι ἄλλο τῶν μεγίστων καὶ ἀναγκαιοτάτων, τῇ μνήμῃ τῶν ἐσέπειτα ἐσομένων παραδοῦναι. Καὶ μέντοι καὶ τἆλλα πάντα τὰ ἐπ' ἐμοῦ πραχθέντα καὶ λεπτουργήσω καὶ λεπτολογήσω μᾶλλον ἢ τὰ πρότερα, ὅτι τε συνεγενόμην αὐτοῖς, καὶ ὅτι μηδένα ἄλλον οἶδα τῶν τι δυναμένων ἐς συγγραφὴν ἀξίαν λόγου καταθέσθαι διηκριβωκότα αὐτὰ ὁμοίως ἐμοί.

L'exigence de vérité et d'exactitude est clairement exprimée avec l'expression prépositionnelle μετὰ πάσης ἀληθοῦς ἀκριβείας. Le fait que la vérité soit exprimée sous la forme de l'adjectif ἀληθής qualifiant le substantif ἀκριβεία indique à quel point les deux notions sont intrinsèquement liées. Ces notions sont en outre présentées comme des notions fondamentales de l'écriture historiographique : l'expression se trouve à l'intérieur de la structure ἱστορίαν… ἤθροισα ἐς συγγραφήν, et l'adjectif πάσης en confirme en effet l'importance dans le travail de l'historien. Enfin, la structure prépositionnelle introduite par μετά qui complète le verbe ἀθροίζω indique qu'Hérodien place son travail d'historien sous le patronage de ces deux notions, en opposition aux autres historiens, qui eux font « peu de cas de la vérité » (τῆς μὲν ἀληθείας ἐν ταῖς ἀφηγήσεσιν ὠλιγώρησαν). Il s'agit évidemment d'un *topos* propre au genre, qui veut que l'auteur d'une histoire ait effectué, en amont de la composition de son récit, un long travail de collecte d'informations, comme le suppose également l'emploi du verbe ἀθροίζω pour décrire le travail de composition.

Le troisième élément de sa démarche, enfin, concerne le plaisir de la lecture de son œuvre. Nous l'avons dit, Hérodien souscrit lui aussi à la nécessité de l'agrément littéraire. La proposition οὐκ ἀτερπῆ τὴν γνῶσιν καὶ τοῖς ὕστερον ἔσεσθαι προσδοκήσας (« en espérant que pour les générations futures aussi la connaissance [de faits nombreux et importants] ne sera pas dénuée de plaisir ») répond à τὸ μὲν ἡδὺ τῆς ἀκροάσεως[356], dans une expression qui n'est pas sans rappeler la notion du *placere et docere* que l'on retrouve dans les prémices de nombreuses œuvres littéraires[357]. Nous reviendrons sur cette question lorsque nous étudierons

[356] SIDEBOTTOM 1997b p. 2779 : « The certainty that future generations will read one's history is yet another implicit claim to paideia (1.1.3) ».

[357] On retrouve dans le prologue de Denys d'Halicarnasse une réflexion sur le sujet, qui cite Hérodote et Thucydide. Voir FROMENTIN 1993 p. 184–185 : « " Sachant que tout récit de grande longueur, s'il comporte quelques pauses, a un effet agréable sur les âmes des auditeurs, mais que, s'il s'en tient aux mêmes événements, aussi réussi soit-il, il blesse l'oreille à cause de la satiété qu'il produit, Hérodote a voulu rendre son histoire variée (ποικίλην ἐβουλήθη ποιῆσαι τὴν γραφήν), se montrant en cela un imitateur d'Homère. Et de fait, si nous prenons son livre, jusqu'à la dernière syllabe nous y trouvons du plaisir… Mais Thucydide, qui étire en longueur l'histoire d'une seule et même guerre, décrit sans reprendre son souffle batailles sur batailles, préparatifs de bataille sur préparatifs de bataille et enchaîne discours sur discours, jusqu'à fatiguer l'esprit des auditeurs ". Il nous paraît donc que la définition de I, 8, 3, qui reproche aux histoires exclusivement politiques ou exclusivement militaires d'être trop monotones (μονοειδεῖς) et propose au contraire un " mélange de toutes les formes d'éloquence publique et de réflexion spéculative ", s'inscrit dans cette esthétique de la variété, qui est une esthétique du plaisir et de l'utilité réconciliés. La définition de I, 8, 3 nous apprend donc que

comment notre historien met en scène son histoire, ses propos, ses personnages, pour créer la description de son monde, dont il donne un très bref aperçu dans la partie suivante de son prologue.

2.2.2. Troisième mouvement : les propos et les objectifs d'Hérodien

Le troisième mouvement du prologue, dans lequel Hérodien semble procéder à un sommaire de l'œuvre, se divise en deux temps. Tout d'abord, dans une comparaison avec les événements antérieurs, topique dans l'historiographie, l'historien évoque un premier jalon politique en parlant du changement de régime, puis présente l'unique jalon de l'œuvre que l'on connaît : le *terminus a quo,* à savoir la mort de Marc Aurèle. Enfin, il dresse une liste d'événements d'envergure ou extraordinaires, en insistant tout de même sur les guerres civiles : là aussi cette liste est topique mais on verra qu'Hérodien semble là promettre un certain nombre de choses quant au contenu de son œuvre.

Le paragraphe I, 1, 4 présente en filigrane un sommaire du contenu de l'œuvre, qui reste vague et imprécis mais qui rentre dans le cliché historiographique selon lequel la période étudiée par l'historien a été choisie parce ce qu'elle présente les événements les plus importants, extraordinaires, etc.[358] :

Denys d'Halicarnasse a conçu son histoire à la fois comme un enseignement et comme une œuvre d'art, écrite autant pour le plaisir de ses lecteurs que pour leur édification : cette conception n'est ni absolument nouvelle ni radicalement différente de celle de Thucydide ou de Polybe, mais Denys a le mérite de l'avoir théorisée. Il l'a surtout inscrite dans le cadre plus large d'une réflexion d'ensemble sur la littérature, en assignant à ce genre mal défini qu'était l'histoire une place et un rôle précis. »

[358] Thucydide I, 1 : « Thucydide l'Athénien a écrit l'histoire de la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens, et comment ils se sont battus les uns contre les autres, après avoir commencé à l'écrire dès qu'elle s'est déclenchée et parce qu'il pressentait qu'elle serait d'importance et la plus digne d'être racontée parmi toutes celles qui ont précédé » (Θουκυδίδης Ἀθηναῖος ξυνέγραψε τὸν πόλεμον τῶν Πελοποννησίων καὶ Ἀθηναίων, ὡς ἐπολέμησαν πρὸς ἀλλήλους, ἀρξάμενος εὐθὺς καθισταμένου καὶ ἐλπίσας μέγαν τε ἔσεσθαι καὶ ἀξιολογώτατον τῶν προγεγενημένων) et I, 21 : « Cette guerre, même si les hommes estiment que celle dans laquelle ils sont en train de combattre est toujours la plus grande, et qu'une fois la guerre achevée ils admirent plutôt celles du passé, pour ceux qui en examineront les fait, apparaîtra cependant comme étant plus importante que celles-ci » (ὁ πόλεμος οὗτος, καίπερ τῶν ἀνθρώπων ἐν ᾧ μὲν ἂν πολεμῶσι τὸν παρόντα αἰεὶ μέγιστον κρινόντων, παυσαμένων δὲ τὰ ἀρχαῖα μᾶλλον θαυμαζόντων, ἀπ' αὐτῶν τῶν ἔργων σκοποῦσι δηλώσει ὅμως μείζων γεγενημένος αὐτῶν). Diodore, I, 3, 3 : πολλῶν δὲ καὶ μεγάλων τῶν μετὰ ταῦτα πράξεων ἀπολελειμμένων μέχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς βίου τῶν ἱστοριογράφων οὐδεὶς ἐπεβάλετο αὐτὰς μιᾶς συντάξεως περιγραφῇ πραγματεύσασθαι διὰ τὸ μέγεθος τῆς ὑποθέσεως.

> « Si on comparait ces événements avec toute la période qui s'est écoulée depuis Auguste, moment précis où la puissance romaine s'est changée en monarchie, on ne trouverait pas mention, dans les quelque deux cents ans qui ont suivi jusqu'à l'époque de Marc Aurèle, de successions de règne aussi disputées, pas d'inconstances de la fortune dans les guerres aussi bien civiles qu'à l'étranger, pas de soulèvements des peuples, de prises de cités, aussi bien dans nos contrées que dans les nombreux pays barbares, pas de tremblements de terre, de contaminations de l'air, pas de vies de tyrans ou d'empereurs insolites qui aient été par le passé peu ou prou gardés en mémoire[359]. »

Pour Hérodien, on ne trouvera pas (οὐκ ἂν εὕροι) ailleurs dans l'histoire du Principat sujet plus grand. Pour faire passer son sujet comme noble, Hérodien procède à une comparaison, exprimée par le verbe παραβάλλω, entre les deux cents premières années du Principat (ἀπὸ τοῦ Σεβαστοῦ χρόνον… μέχρι τῶν Μάρκου καιρῶν : de l'époque d'Auguste à celle de Marc Aurèle) et la période dont il parle, qu'il ne précise pas tout de suite. L'accumulation qui suit renvoie à plusieurs épisodes et chapitres présents dans son *Histoire*. Les βασιλειῶν διαδοχὰς, les successions de règne, sont qualifiées d'ἐπαλλήλους (« continuelles », « ininterrompues »), adjectif renforcé par l'intensif οὕτως. Cela renvoie bien évidemment aux nombreux renversements et usurpations de la période, que nous avons évoqués dans la première partie de ce chapitre. On peut identifier les πολέμων ἐμφυλίων comme étant par exemple des références aux guerres civiles (Sévère contre Niger puis contre Albinus, Maximin contre le Sénat) et les πολέμων ξένων renvoient aux épisodes de guerre en bonne et due forme (campagnes contre les Germains, contre les Parthes, etc.). Les révoltes romaines et italiennes (contre Commode, contre Julianus, contre Maximin) et les révoltes de certaines grandes cités et provinces (Antioche et Byzance qui soutiennent Niger, la Bretagne et la Gaule qui soutiennent Albinus, Carthage qui promeut les Gordiens) sont évoquées par l'expression ἐθνῶν τε κινήσεις καὶ πόλεων ἁλώσεις τῶν τε ἐν τῇ ἡμεδαπῇ. Le groupe prépositionnel ἐν πολλοῖς βαρβάροις est un peu plus délicat à expliquer. S'il qualifie à la fois ἐθνῶν et πόλεων, il faut néanmoins préciser qu'Hérodien joue sur le sens de ἔθνος à la fois comme « province » et comme « peuple ». En outre, les deux seules cités strictement en dehors des frontières de l'Empire romain qui sont évoquées par Hérodien sont Ctésiphon et

[359] Hérodien, I, 1, 4 : Εἰ γοῦν τις παραβάλοι πάντα τὸν ἀπὸ τοῦ Σεβαστοῦ χρόνον, ἐξ οὗπερ ἡ Ῥωμαίων δυναστεία μετέπεσεν ἐς μοναρχίαν, οὐκ ἂν εὕροι ἐν ἔτεσι περί που διακοσίοις μέχρι τῶν Μάρκου καιρῶν οὔτε βασιλειῶν οὕτως ἐπαλλήλους διαδοχὰς οὔτε πολέμων ἐμφυλίων τε καὶ ξένων τύχας ποικίλας ἐθνῶν τε κινήσεις καὶ πόλεων ἁλώσεις τῶν τε ἐν τῇ ἡμεδαπῇ καὶ ἐν πολλοῖς βαρβάροις, γῆς τε σεισμοὺς καὶ ἀέρων φθορὰς τυράννων τε καὶ βασιλέων βίους παραδόξους πρότερον ἢ σπανίως ἢ μηδ' ὅλως μνημονευθέντας·

Hatra, en Mésopotamie. En jouant ainsi sur la syntaxe, sur les groupes prépositionnels et sur les génitifs compléments du nom, Hérodien augmente légèrement les proportions de son sujet[360]. Plusieurs catastrophes naturelles (γῆς τε σεισμοὺς καὶ ἀέρων φθορὰς) apparaissent dans l'œuvre, dès le livre I : le séisme qui provoque l'incendie du temple de la Paix, incendie de Rome et du temple de Vesta ; l'épisode de la « peste antonine » sous le règne de Commode[361]. La fin de cette période rhétorique peut sembler étonnante : on peut voir dans ce passage un certain sensationnalisme. La longue énumération de calamités et d'événements, sur la diversité desquels notre auteur insiste (avec des adjectifs comme ἐπαλλήλους et ποικίλας ou des balancements οὔτε… οὔτε, τε… καὶ[362], ἢ… ἢ), indique qu'il ne s'agit pas uniquement d'une histoire événementielle : Hérodien compte intégrer dans son œuvre des événements ayant marqué chaque règne, et notamment des catastrophes (naturelles ou non), dans la mesure où elles apportent des éléments de réflexion sur le règne de tel ou tel empereur.

Tout comme Hérodien pose les bornes de sa comparaison (la période allant d'Auguste à Aurèle [363]), il pose les bornes de son sujet : ce qui semble au cœur de l'histoire (l'accumulation des événements) ne fait en réalité que donner plus de poids aux actions des empereurs qui sont sortis du lot lors de cette période. Hérodien démarre ainsi une réflexion politique, signalée par les expressions ἡ Ῥωμαίων δυναστεία μετέπεσεν ἐς μοναρχίαν en début et τυράννων τε καὶ βασιλέων βίους παραδόξους πρότερον ἢ σπανίως ἢ μηδ' ὅλως μνημονευθέντας en fin de période. On remarque ici qu'Hérodien ne semble signaler qu'en passant ce qui est pourtant un moment fort de l'histoire de l'Empire romain, qui est

---

[360] Voir Thucydide I, 23 et l'exemple de Polybe (III, 1, 9–10 = Hérodien I, 1, 5). *Contra* Sidebottom pour qui Hérodien ne fait que réécrire Thucydide. On ne peut pas dire qu'Hérodien ne pense pas à son modèle mais il ne fait pas que modifier le texte de *La guerre du Péloponnèse*. Les cités grecques capturées par les barbares deviennent « nos » cités ou les « cités barbares » et il supprime de la liste les éléments qui ne concernent pas son récit (refondations de cités, exils, éclipses, sécheresses et famines – ce qui est pourtant présent dans le livre I avec la famine aggravée par Cléandre).

[361] La proximité entre l'annonce dans le prologue et le récit dans le livre I laisse supposer qu'Hérodien a composé les deux passages avec le même événement en tête, ce qui pourrait confirmer l'hypothèse d'une rédaction au fil de l'eau, peu après les événements, comme le suggère νεαρᾷ μνήμῃ (I, 1, 1).

[362] Exemples pour le balancement τε… καὶ : ἐμφυλίων τε καὶ ξένων ; ἐθνῶν τε κινήσεις καὶ πόλεων ἁλώσεις ; τῶν τε ἐν τῇ ἡμεδαπῇ καὶ ἐν πολλοῖς βαρβάροις ; γῆς τε σεισμοὺς καὶ ἀέρων φθορὰς ; τυράννων τε καὶ βασιλέων.

[363] Εἰ γοῦν τις παραβάλοι πάντα τὸν χρόνον ἀπὸ τοῦ Σεβαστοῦ χρόνον, ἐξ οὗπερ ἡ Ῥωμαίων δυναστεία μετέπεσεν ἐς μοναρχίαν, ἐν ἔτεσι περί που διακοσίοις μέχρι τῶν Μάρκου καιρῶν. C'est-à-dire 27 av. J.-C.–180 ap. J.-C.

l'avènement du Principat. L'expression qu'il emploie rappelle fortement la réflexion de Dion — chez qui le terme δυναστεία a un emploi très particulier[364] — sur le régime : le terme s'applique à toutes les formes de pouvoir exercé au-dessus des lois de la République de Marius à Octavien[365] et c'est bien ce dont il s'agit ici[366]. Hérodien vit à une époque où la propagande du Principat (apparat républicain) est parfaitement intégrée et où plus personne n'est dupe de la fiction républicaine : on comprenait la nature monarchique du pouvoir. La dernière partie va donc davantage préciser son sujet : Hérodien établit une réflexion politique mais aussi morale sur la vie et sur les règnes des empereurs, en somme une réflexion περὶ βασιλείας.

2.2.3. Quatrième mouvement : une réflexion περὶ βασιλείας ?

Les deux domaines, politique et moral, sont liés. Le premier est illustré par les termes δυναστεία, μοναρχία, βασιλειῶν διαδοχάς, πολέμων ἐμφυλίων τε καὶ ξένων ou encore τυράννων τε καὶ βασιλέων du passage précédent. Le second est mêlé au premier, car l'*Histoire de l'Empire* est centrée sur les actions de ceux qui incarnent la βασιλεία, à savoir les différents empereurs qui ont succédé à Marc Aurèle :

> « Il y en a, parmi eux, qui eurent un assez long règne, d'autres un pouvoir de courte durée ; d'autres encore après n'avoir obtenu la salutation et les honneurs quotidiens qu'une seule fois furent aussitôt éliminés. En effet l'Empire romain, parce qu'il fut partagé par plus de princes en soixante ans que le temps ne le nécessitait, connut des événements nombreux et variés, et dignes d'étonnement. Si parmi eux les empereurs les plus âgés ont gouverné, grâce à leur expérience politique, avec plus de sollicitude et pour eux-mêmes et pour leurs sujets, les empereurs vraiment jeunes en revanche vécurent avec plus d'insouciance et amenèrent de nombreuses singularités. C'est vraisemblablement cette différence d'âge et d'autorité qui explique que leurs comportements aient été différents. Comment chacun de ces

[364] La δυναστεία désigne déjà chez Aristote la forme corrompue de l'oligarchie, *Politique*, II, 10, 13 ; IV, 5–6.

[365] FREYBURGER-GALLAND 2013 p. 88. Cf. Dion XLI, 11, 2 ; 57, 4 ; XLII, 13, 4 ; XLIV, 34, 5 ; 53, 1 ; XLV, 41, 3.

[366] Le livre LII de Dion commence avec un résumé de toute l'histoire de Rome avant le Principat (1, 1) : la royauté (βασιλεία), le République (δημοκρατία) et les « dynasties » (δυναστεῖαι, qui doit correspondre aux « règnes » partagés par des grands *leaders* comme Marius, Sylla et les deux *triumvirats*), après quoi le régime d'Octavien est à proprement parler monarchique (μοναρχεῖσθαι). FREYBURGER-GALLAND 2013 p. 88.

> événements s'est produit, je le raconterai dans l'ordre chronologique des règnes[367]. »

Les notions d'expérience politique (τὴν ἐμπειρίαν τῶν πραγμάτων), de gouvernement, d'autorité (τὴν ἀρχήν, τὴν δυναστείαν) sont mêlées à des qualités morales. L'expression ἐπιμελέστερον ἑαυτῶν τε καὶ τῶν ὑπηκόων ἦρξαν en est le meilleur exemple, dans ce qu'on pourrait considérer comme un zeugma qui met sur le même plan le fait de se gouverner soi-même, c'est-à-dire faire preuve de tempérance, et gouverner politiquement des sujets, mais avec bienveillance et sollicitude (ἐπιμελεία). Il y a une concomitance entre la vie de l'empereur et l'histoire de son règne. Il ne s'agit pas d'une biographie en soi (car les livres ne sont pas centrés autour de la naissance, de la jeunesse, etc.), mais il y a une véritable réflexion morale sur le tempérament de chaque empereur, dans la plus pure tradition plutarquienne[368].

L'évocation de la ποικιλία est bien évidemment liée au souci de la *uariatio*, qui procure de l'agrément tout en participant à la réflexion[369]. Hérodien nous dit ce qui compte vraiment : à une époque où la succession des règnes, les guerres civiles et extérieures, les soulèvements dans les provinces, la ruine des cités causées par ces guerres, par des séismes ou par des maladies font rage, ce qui compte c'est le tempérament, le caractère de l'empereur.

La réflexion sur le bon empereur est présentée à travers certains critères dans le prologue : le bon empereur n'est pas seulement âgé, il est modéré, envers lui-même et envers ses sujets. À l'inverse, les jeunes empereurs ont tendance à innover (καινοτομεῖν), avec le sens négatif que l'on donne au champ lexical de la nouveauté dans l'antiquité[370]. La réflexion

---

[367] Hérodien I, 1, 5–6 : Ὧν οἳ μὲν ἐπιμηκεστέραν ἔσχον τὴν ἀρχήν, οἳ δὲ πρόσκαιρον τὴν δυναστείαν· εἰσὶ δ' οἳ μέχρι προσηγορίας καὶ τιμῆς ἐφημέρου μόνης ἐλθόντες εὐθέως κατελύθησαν. Μερισθεῖσα γὰρ ἡ Ῥωμαίων ἀρχὴ ἐν ἔτεσιν ἑξήκοντα ἐς πλείους δυνάστας ἢ ὁ χρόνος ἀπῄτει, πολλὰ καὶ ποικίλα ἤνεγκε καὶ θαύματος ἄξια. Τούτων γὰρ οἱ μὲν τὴν ἡλικίαν πρεσβύτεροι διὰ τὴν ἐμπειρίαν τῶν πραγμάτων ἐπιμελέστερον ἑαυτῶν τε καὶ τῶν ὑπηκόων ἦρξαν, οἱ δὲ κομιδῇ νέοι ῥᾳθυμότερον βιώσαντες πολλὰ ἐκαινοτόμησαν· διόπερ εἰκότως ἐν ἡλικίαις τε καὶ ἐξουσίαις διαφόροις οὐχ ὅμοια γέγονε τὰ ἐπιτηδεύματα. Ὡς δ' ἕκαστα τούτων πέπρακται, κατὰ χρόνους καὶ δυναστείας διηγήσομαι.

[368] Plutarque définit la distinction entre histoire et biographie dans le prologue de la *Vie d'Alexandre*, 1, 1.

[369] Cela correspond vraiment à la notion du *placere et docere*. Voir FROMENTIN 1993 p. 184 : « utilité et plaisir ont tous deux partie liée avec la notion de variété (ποικιλία). C'est en effet la variété des sujets abordés qui permet à l'historien d'informer et d'instruire un public très divers. »

[370] Voir le sens de νεωτερίσειεν en I, 13, 7.

morale s'étend au-delà du politique, puisque Hérodien le dit un peu plus loin, « le sujet se calque sur la vie de son dirigeant »[371].

Ainsi, le prologue d'Hérodien est une mine d'informations concernant sa démarche d'historien et sa conception de l'histoire. On a dit que le texte d'Hérodien était relativement sophistiqué[372]. L'introduction peut être lue non pas comme un écho involontaire à Thucydide, mais comme un morceau assez habile de littérature, qui donne une bonne impression sur la narration à venir, comme le montre la troisième partie du prologue. Hérodien semble donc bien s'inscrire dans une tradition historiographique qui remonte aux premiers temps du genre, dans la Grèce du V^e^ siècle[373]. Comme Thucydide, notre historien justifie son sujet en passant par un éloge et un bref aperçu du contenu sous la forme d'une énumération, qui joue le rôle d'un sommaire et dans laquelle on retrouve également des indices de sa démarche[374]. Mais son histoire n'est pas un assemblage de récits chronologiques des événements, malgré ce qu'il dit à la fin du prologue (« Comment chacun de ces événements s'est produit, je le raconterai dans l'ordre chronologique des règnes ») et dans le second prologue (II, 15, 7). Il ne s'agit pas d'une chronique telle qu'on pourrait en trouver dans des œuvres annalistiques mais d'une étude des événements centrée autour d'une figure, celle de l'empereur, et autour du sort de la βασιλεία, à la fois dans le sens du pouvoir impérial mais aussi de l'Empire romain de manière générale.

---

[371] Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2804 note 152 : « On Herodian's terminology see Widmer *Kaisertum, Rom und Welt* 11-14 ». Note 154 : « A common idea in antiquity, e. g. Isocrate ad Dem 3.6 ; Pline Paneg 45.5. But others took a different, and to our way of thinking less naive, eg DC 72.33.4 ; 72.34.4 ; 72.35.2. ».

[372] SIDEBOTTOM 1997b p. 2826.

[373] FROMENTIN 1993 p. 177 : le *prooimion* obéit aussi à des règles imposées par une double tradition littéraire, rhétorique et historiographique.

[374] FROMENTIN 1993 p. 177 : « Outre un éloge du sujet et de l'auteur et un sommaire de l'œuvre, le prologue historique comprenait presque toujours depuis Thucydide des considérations théoriques sur l'histoire et la manière dont il convient de l'écrire. » Par exemple, un historien comme Denys annonce dans son prologue « les deux principes fondamentaux que devrait suivre tout historien digne de ce nom : choisir d'abord un sujet qui soit beau, noble et utile à beaucoup ; mettre ensuite beaucoup de soin et d'application dans la recherche des sources nécessaires à la rédaction du sujet ». Cet article renvoie à H. Lieberich, *Studien zu den Proômien in der griechischen und byzantinischen Geschichtsschreibung*, diss. München, 1899. Voir également Aristote, *Rhétorique*, 1414b – 1416a ; Denys d'Halicarnasse, *Les orateurs antiques*, *Lysias*, 17 ; Thucydide, 19–22 ; Lucien, *Comment écrire l'histoire*, 53.

Toutefois, le prologue promet bien plus qu'il ne donne, pour plusieurs raisons. On s'attendrait, pour commencer, au respect d'un certain nombre de critères ou règles, conventions de l'œuvre historiographique. Dans les livres de l'*Histoire de l'Empire* on ne retrouve que très rarement, par exemple, des interventions d'Hérodien en son nom propre, et ces quelques passages, nous le verrons, posent un certain nombre de problèmes. On a longtemps vu le prologue d'Hérodien comme un passage répondant à une obligation du genre sans réelle preuve que l'historien ait effectué ce travail — comme le dit Harry Sidebottom, la présence de ce *topos* en ouverture des *Histoires* n'empêche en rien de considérer les propos d'Hérodien comme des paroles en l'air ou de la malhonnêteté intellectuelle[375] —, mais si c'était réellement le cas, il en respecterait davantage les codes. Ce chercheur cite d'ailleurs Ewen Bowie[376], qui précise que la volonté d'Hérodien de se démarquer du champ historiographique contemporain commence précisément lorsqu'il pose, dans les lignes qui nous intéressent, ces éléments méthodologiques. Et lorsqu'Hérodien se risque, dans le corps du texte, à quelque commentaire qui répondrait à cette critique et expliquerait sa démarche, il est de toute façon également critiqué par les Modernes comme étant malhonnête et ne faisant qu'introduire des clichés.

Cependant, on remarque également que notre historien se révèle en négatif, en omettant délibérément un certain nombre d'attendus du travail historiographique. Cette posture est tout aussi topique, mais elle présente au moins deux intérêts pour nous. D'une part, l'emploi des stéréotypes aboutit, selon nous, à une réflexion de sa part sur les sources et les modèles. Nous les étudierons donc en gardant à l'esprit que les différents points de sa critique s'appliquent également à son œuvre (descriptions stéréotypées, *topoi*, géographie), sans remettre en cause, au demeurant, sa prétention à la véracité et à l'exactitude. Le deuxième intérêt est pour nous autrement plus important. Le jeu entre la critique des dérives du genre et la promesse de renouvellement historiographique qui est cachée derrière cette critique est renforcée par une stratégie d'effacement qui va jusqu'à l'empêcher de dire clairement certains de ses objectifs, comme le plaisir de la lecture — la litote οὐκ ἀτερπῆ τὴν γνῶσιν est particulièrement révélatrice de cet état de fait. Qu'apporte cette stratégie ou au contraire que cache-t-elle ? Car prétendre faire une œuvre de *Zeitgeschichte* sans qu'on puisse voir qui il est est paradoxal.

---

[375] SIDEBOTTOM 1997b, p. 2777 : « the identification of the *fons* et *origo* of a *topos* does not preclude the need for further analysis. A summary dismissal of Herodian's *prooemium* as 'a conventional *topos* derived from Thucydides' overlooks the possibility of the presence in Herodian of a serious claim to alter the boundaries of contemporary historiography. »

[376] BOWIE 1970, p. 3–41.

Étant donné qu'il tait un certain nombre de choses, il est possible de dire qu'Hérodien a opéré des choix en toute conscience. Il est fort peu probable qu'il ait rompu les codes par ignorance et composé une « mauvaise histoire ». Il a donc en toute connaissance de cause choisi de ne pas traiter tel ou tel sujet selon les attendus, tout en conservant ce qui est utile à la composition et que les chercheurs ont soulevé comme étant rhétorique ou stéréotypé. Si Hérodien procède à une écriture rhétorique de l'histoire, cela ne devrait pas invalider le contenu de son œuvre, contrairement à ce que fait la bibliographie. En réalité, nous sommes convaincu qu'Hérodien s'en amuse et que tout cela participe au contraire de la *persona* de l'historien, qui se présente comme un homme de l'ombre, le plus à même d'entrer dans l'intimité de la vie des empereurs, du palais, et du monde romain. Cela participe aussi de la mise en relief de son récit et de son contenu, que ce soient les événements, les personnages ou les réalités de son temps. La troisième partie de ce chapitre visera à éclairer ces différents postulats.

2.3. Le traitement du sujet : une œuvre historiographique

Le prologue donne un aperçu de la démarche historique qu'Hérodien va suivre tout au long de son œuvre. L'objet de cette partie sera donc d'en étudier l'application dans les livres I et II, tout en nous appuyant également sur l'ensemble de l'œuvre lorsque cela s'avérera nécessaire, et de tenter d'expliquer en quoi elle correspond ou non aux attendus d'un travail historiographique. En somme, il s'agit de savoir si notre historien tient les promesses qu'il a formulées dans le prologue, comme renouveler le travail historiographique tout en se plaçant dans la succession affichée des plus grands historiens de langue grecque tels qu'Hérodote ou Thucydide, et si l'ouvrage n'est pas en réalité un objet unique dans la littérature grecque impériale. Nous traiterons notre étude des deux livres en trois temps, qui correspondent en réalité aux différents « tiroirs », pour ainsi dire, qu'ouvre Hérodien dans son prologue.

Premièrement, puisqu'Hérodien commence son œuvre par une critique des historiens et la présentation de sa conception de l'histoire, nous étudierons son rapport à l'historiographie sous trois aspects : 1) son rapport aux historiographes, en ce qu'il suit ou ne suit pas ce qui se retrouve dans les œuvres du même genre. S'il critique les historiens, c'est qu'il mène une réflexion sur les sources et les modèles, que nous essaierons donc d'identifier. 2) La question de l'érudition et du style, un des points de sa critique, s'applique également à son œuvre, car Hérodien, pour que la lecture de son œuvre « ne soit pas dénuée de plaisir » (οὐκ ἀτερπῆ τὴν γνῶσιν), recourt aux stéréotypes propres à l'écriture historiographique, notamment dans ses descriptions : nous analyserons donc les nombreux *topoi*, ainsi que les *excursus* culturels, pour démontrer que son œuvre a également un objectif didactique. 3) Nous verrons comment la richesse de son œuvre illustre cet état de fait. Les évènements, nombreux et variés, car, comme le dit Hérodien, les soixante années que couvrent son œuvre retracent le règne de « plus de princes qu'il n'en aurait fallu » (πλείους δυνάστας ἢ ὁ χρόνος ἀπήτει, I, 1, 5, mot à mot « plus de princes que le temps ne le nécessitait »), sont racontés et mis en lumière en fonction d'objectifs précis, et notamment aussi d'émouvoir son lectorat. Cela peut entraîner selon les érudits un certain nombre d'erreurs (volontaires ou non), qui biaisent la connaissance que l'on a des événements. Il s'agira d'en présenter et d'étudier quelques-uns plus en détail, et notamment d'analyser la gestion de la chronologie et de la temporalité. C'est à cette occasion que nous étudierons la disposition et le rôle des discours, qui allient pause narratologique et volonté de magnifier à la fois les événements et le portrait des différents empereurs. En effet, nous l'avions dit, le récit se construisant autour de « séquences » impériales et autour des événements les plus importants de chaque règne, événements d'envergure ou extraordinaires, nous essaierons de comprendre comment les événements décrits s'inscrivent dans une volonté de s'inscrire dans la lignée du « plaire et instruire ».

Dans un deuxième temps, le travail littéraire et la richesse du contenu de son œuvre, sur lesquels Hérodien insiste dans son prologue, prête le flanc à une critique de sa prétention à la véracité. Cependant, s'il emploie des *topoi* et des stéréotypes, cela ne remet pas forcément en cause l'exactitude du récit des événements qu'il dit avoir vus. Le rapport à la vérité historique et à l'exactitude, qu'Hérodien veut garantir par le biais de la corroboration par ses contemporains de son histoire, nous mènera à une réflexion sur la diffusion et la primo-réception. Pour asseoir son autorité et empêcher que l'on puisse remettre en doute sa version des événements, Hérodien s'appuie sur une stratégie alliant effacement de l'auteur et corroboration du lecteur, à qui est laissée l'interprétation des événements. Mais cette stratégie est problématique en ce qu'elle cache les véritables intentions de l'auteur, qui est de réfléchir sur la centralité du pouvoir impérial et sur la figure de l'empereur.

Cela nous conduit donc dans un dernier temps aux portraits des empereurs et à l'éthopée de l'Empire romain, qu'Hérodien mène à la façon, parfois, d'un philosophe politique, notamment autour de la question de la définition de l'*optimus princeps* et du tyran. La définition de ces catégories permet à Hérodien de « classer » les empereurs comme il le fait dans le prologue. Nous l'étudierons en nous appuyant sur les règnes de Marc Aurèle, Commode, Pertinax, Julianus et dans une moindre mesure Sévère. Dans ces portraits, ou plutôt dans la réflexion περὶ βασιλέων, on remarque qu'il y a clairement, comme le suggère le titre de l'œuvre, un « après Marc Aurèle » et, dès les premiers règnes, le traitement des évènements au centre des livres I et II permet de confirmer qu'Hérodien mène plutôt une réflexion περὶ βασιλείας, et notamment sur les cycles et les crises qui marquent plus ou moins durablement l'histoire du Principat, et participe au portrait de l'Empire et de son temps.

2.3.1. Hérodien l'historien et Hérodien l'écrivain : le traitement des informations dans l'œuvre

Notre analyse consistera tout d'abord à étudier le rapport d'Hérodien à l'historiographie antérieure à son œuvre. Cette première étape nous conduira à envisager ses différentes sources et ses modèles, aussi bien historiques que littéraires. En effet, nous verrons par la suite que l'érudition et le style sont liés dans l'œuvre d'Hérodien, dans la perspective bien connue du « plaire et instruire ». L'emploi de nombreux stéréotypes et *topoi* propres à l'écriture historiographique permet d'agrémenter son œuvre grâce aux outils littéraires et historiographiques, quitte à parfois magnifier les événements — ce qu'il critique pourtant dans son prologue —, mais aussi d'« éduquer » son public, notamment dans les *excursus* culturels.

2.3.1.1. La place des sources dans l'œuvre d'Hérodien, témoin de sa conception de l'histoire et de son rapport à l'historiographie

Dans son introduction, Hérodien commence par une critique des œuvres du genre[377] et annonce que c'est en contrepoint d'une certaine tendance de l'historiographie qu'il veut se placer[378]. À cause du caractère topique de ce prologue et de la composition générale de l'œuvre de notre historien, qui pratique souvent ce qu'il dénonce, l'*Histoire de l'Empire* est souvent déconsidérée. Nous allons étudier pour commencer ce que l'auteur dit des autres historiens et ce que cela traduit de sa propre méthode historique, qui est certes stéréotypée, mais qui témoigne d'une inscription dans une tradition historiographique, tout en apportant une certaine nouveauté.

Le contexte dans lequel les œuvres d'histoire ont pu être rédigées n'est pas négligé par Hérodien, car les influences de cour peuvent jouer dans la réception des œuvres[379]. On pense à Cassius Dion, familier de la cour, qu'Hérodien compte peut-être au nombre des historiens de propagande, comme en témoigneraient les termes τιμὴν et surtout κολακείαν, à connotation péjorative. On l'a vu avec l'étude du prologue, sa vocation d'historien semble naître de la volonté de produire une œuvre différente de celles de ses prédécesseurs et contemporains. Cela ne veut pas dire pour autant que notre historien ne s'inscrit pas dans le cadre d'une méthode dont on reconnaît souvent les modèles. Pour ce qui est de notre livre, les principaux auteurs avec lesquels nous pouvons comparer Hérodien d'un point de vue historique sont bien évidemment Cassius Dion et l'*Histoire Auguste*. D'un point de vue littéraire et historiographique en revanche, il est évident que ce sont les modèles hérodotéen et thucydidéen qui ont influencé Hérodien[380], et l'on peut aussi penser à la tradition

---

[377] Hérodien I, 1, 1, « ceux qui se sont consacrés à compiler les faits historiques » (τῶν περὶ συγκομιδὴν ἱστορίας ἀσχοληθέντων).

[378] Hérodien, I, 1, 3 : « Pour ma part, j'ai rassemblé la matière de mon histoire avec la plus grande exactitude, car elle ne m'a pas été transmise par d'autres sans avoir été vérifiée et corroborée par des témoins mais en m'en remettant à la mémoire récente de mes futurs lecteurs » (Ἐγὼ δ' ἱστορίαν οὐ παρ' ἄλλων παραδεξάμενος ἄγνωστόν τε καὶ ἀμάρτυρον ὑπὸ νεαρᾷ δὲ τῇ τῶν ἐντευξομένων μνήμῃ μετὰ πάσης ἀληθοῦς ἀκριβείας ἤθροισα ἐς συγγραφήν).

[379] Hérodien, I, 1, 2 : « Il y a aussi certains auteurs qui, soit par hostilité ou haine envers les tyrans, soit par flatterie ou respect à l'égard d'empereurs, de cités ou d'individus, donnèrent, grâce à leur talent littéraire, à des faits insignifiants et sans intérêt une renommée sans proportion avec la réalité » (Εἰσὶ δ' οἳ πρὸς ἔχθραν ἢ μῖσος τυράννων κολακείαν τε ἢ τιμὴν βασιλέων πόλεώς τε καὶ ἰδιωτῶν εὐτελῆ καὶ μικρὰ ἔργα λόγων ἀρετῇ δόξῃ παρέδοσαν τῆς ἀληθείας μείζονι).

[380] Cf. Thucydide I, 21.

plutarquienne, qui n'est pas si éloignée du travail de notre auteur. Polybe et Lucien peuvent aider ponctuellement à apporter des éléments de comparaison dans le traitement de certains sujets.

Lorsque l'on se pose la question de savoir si Hérodien s'intègre parfaitement dans la tradition historiographique, il faut envisager les points communs ou les différences qu'il peut avoir avec les autres historiens dans l'écriture, puisqu'il l'incite à le faire dans son prologue.

L'attachement d'Hérodien à la transmission de la mémoire collective n'est pas sans rappeler le mode de transmission de l'épopée homérique. De manière générale l'historiographie, comme l'ont en effet souligné de nombreux chercheurs comme Guy Lachenaud ou Monique Trédé, est née de l'épopée[381]. L'historiographie grecque impériale est également l'héritière de l'historiographie romaine, et notamment de la tradition annalistique. À Rome, les auteurs d'annales et d'histoires écrivent celle de la cité depuis ses origines jusqu'à leur temps[382]. Jusqu'à l'époque d'Hérodien, les historiens restent très près de cette tradition et accordent une énorme importance aux divers présages et prodiges qui se déclarent au cours des faits historiques (et notamment Dion).

Relater l'histoire de son époque est pour Hérodien ce qui lui permet de se placer dans une position de légitimité historique. Plusieurs siècles séparent notre historien d'Hérodote, de Thucydide et même de Polybe, grec romanisé du II^e^ siècle av. J.-C. Si les historiens tiennent compte de l'œuvre de leurs devanciers, qu'ils s'en inspirent ou qu'ils la critiquent — Tite-Live, Suétone, Tacite ou encore Plutarque et Dion —, il en est de même de la part d'Hérodien[383]. Contrairement à Tite-Live, Hérodien n'écrit pas une histoire universelle, qui correspond à une tendance chez les historiographes romains à considérer qu'avec la conquête romaine, l'histoire des Romains serait devenue celle du monde (cf. *urbi/orbi*). L'*Histoire*

---

[381] TREDE 2019 p.177 *sq.* ; LACHENAUD 2003, p. 99. Voir GEHRKE 2015. p. 326, qui rappelle que le développement de la narration historique, à travers les différents genres, est parti de l'épopée et de ses extensions, à travers les différents autres genres poétiques. C'est avec la rhétorique qu'on mit en avant l'importance particulière de l'interprétation des événements.

[382] Les annales sont au départ un ouvrage annuel où le *Pontifex Maximus* note les événements religieux de l'année écoulée (noms des consuls, présages et prodiges, autres événements religieux, y compris les défaites et les victoires à la guerre, les famines, les éclipses…). Ces listes constituent les plus anciens écrits de Rome – et les plus précieux pour tous les historiens.

[383] GEHRKE 2015 p. 327 : « Il y avait toujours un débat polémique, argumentatif, qui invitait toujours au réexamen nouveau et novateur des sujets qui avaient été déjà traités par les prédécesseurs, dans le but de se montrer supérieur à ceux-ci ; ce débat avait lieu à de longs intervalles dans le temps – et on pourrait dire qu'il dure encore aujourd'hui. »

romaine de Cassius Dion (Ῥωμαικὴ ἱστορία) fait également partie de ces ouvrages qui traitent de « tout ce qui concerne les Romains »[384] des origines jusqu'à son époque, donc dans une œuvre beaucoup plus vaste que celle de notre auteur. Si l'intérêt à reprendre de nouveau l'histoire de la Ville depuis sa fondation est indéniable, Hérodien, lui, concentre son propos historique sur les événements récents — dont le récit n'avait pas été encore fait[385], ou mal, d'après lui —, suivant ainsi l'exemple de Suétone et de Tacite dans les *Annales* et plus encore dans les *Histoires*.

On ne peut se garder d'une distance critique par rapport au matériel historique que nous livre Hérodien, qui oblige le lecteur averti soit à prendre pour argent comptant ce qu'il écrit, soit à nier en bloc la véracité de ses propos, sans permettre de croiser les informations. La *Quellenforschung* est d'ailleurs une des composantes les plus importantes dans les études récentes sur Hérodien[386]. C'est en partie pour cette raison que notre homme a souffert la comparaison avec Dion, mais aussi avec les autres historiens. Il est donc nécessaire d'examiner les sources potentielles de notre auteur, de définir son univers de référence, et ce qui en permet la reconnaissance. Nous travaillerons tout d'abord sur les sources qui furent potentiellement à sa disposition pour rédiger l'histoire de sa période, c'est-à-dire ce qui lui a permis la « compilation des faits historiques » (συγκομιδὴν ἱστορίας) nécessaire à la rédaction de son œuvre (ἤθροισα ἐς συγγραφήν). Ensuite se posera la question des sources littéraires et historiographiques, et au premier titre celle de son rapport à Cassius Dion. Enfin, nous étudierons rapidement quelques modèles plus littéraires qui inspirent Hérodien pour donner vie à son œuvre, l'*Histoire de l'Empire*.

Les sources archéologiques et documentaires d'Hérodien sur la période

Hérodien a utilisé de nombreuses sources, qu'il a examinées, d'après ce qui transparaît de son prologue et dans certains commentaires d'auteur (φασιν, λέγουσιν, ὡς ἱστορίᾳ παρειλήφαμεν, etc.[387]), avec la prudence et la minutie requises par le travail historiographique. Comment notre historien a-t-il mobilisé ces sources et quelles sont-elles ?

Hérodien est allé chercher à la source une partie des informations qu'il nous livre, c'est pour nous une évidence. Comme nous l'avions évoqué dans le chapitre introductif de notre travail, sa *paideia* est une source en soi : Hérodien connaît les traditions et l'histoire romaines

[384] Dion LXXII, 23, 3 : « τἆλλα πάντα τὰ τοῖς Ῥωμαίοις προσήκοντα ».

[385] Sinon par Dion et Marius Maximus, Voir *infra* p. 139 *sq*.

[386] Voir GONZALEZ-COBOS DAVILA 1983 ; MARTINELLI 1987.

[387] Voir WHITTAKER 1969 I, p. lxiii.

en plus de s'être beaucoup documenté[388]. Les œuvres artistiques autres que littéraires constituent également un vivier d'informations. Hérodien, on l'a dit, a vu des preuves archéologiques et son public peut encore voir ces preuves : les portraits bifaces de Caracalla[389], la statue commémorative du rêve d'élévation de Sévère (statue d'un cheval qui rejeta Pertinax pour l'accueillir lui, et qui se trouverait toujours au centre du Forum à l'époque d'Hérodien[390]), la statue commémorant la victoire d'Alexandre le Grand sur Darius près d'Issos[391]. Harry Sidebottom et Charles Whittaker attirent également notre attention sur d'autres passages où les sources d'Hérodien pourraient être des représentations artistiques figurées. Le portrait d'Élagabal au livre V ressemble par exemple fortement à une *ekphrasis* :

> « Il fit peindre un immense portrait en pied de lui-même, tel qu'il apparaît dans les processions et les cérémonies, représenter dans le tableau, à côté de lui, l'image du dieu indigène auquel il vouait un culte, et le fit envoyer à Rome, avec pour ordre qu'on le plaçât en plein milieu du Sénat, dans le lieu le plus élevé, au-dessus de la tête de la statue de la Victoire[392]. »

La dimension picturale appuie l'idée d'une *ekphrasis* (εἰκόνα ; γράψας ; ἐν τῇ γραφῇ), avec la description de la tenue, la disposition des personnages dans le tableau et même la taille de l'image. On serait tenté de dire qu'il a écrit le passage lorsqu'il se trouvait devant le portrait, ou même de mémoire après l'avoir vu, s'il n'avait pas fait une erreur fameuse sur la place du portrait à l'intérieur la Curie (à cause de la place de la statue de la Victoire[393]). Les

---

[388] Voir *supra* p. 17.

[389] Voir *supra* p. 9.

[390] Hérodien, II, 9, 6 : « Il reste encore à notre époque, à cet endroit-là, une statue en bronze qui témoigne de ce songe » (μένει δὲ καὶ ἐς ἡμᾶς ἐν ἐκείνῳ τῷ χωρίῳ ἡ τοῦ ὀνείρατος εἰκὼν μεγίστη, χαλκοῦ πεποιημένη). Dion l'évoque également en 75, 3. Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2786 : « Herodian places this statue where in fact the triumphal arch of Septimius Severus stood (note 58 : Whittaker 1969 I, p. 200, note 1) ». Voir PICARD 1962 p. 8 *sq*.

[391] Hérodien, III, 4, 3 : « Le trophée et le signe de cette victoire demeurent encore, une ville sur la colline nommée Alexandrie, et une statue en bronze rappelant d'où l'endroit tire son nom » (μένει δὲ ἔτι νῦν τρόπαιον καὶ δεῖγμα τῆς νίκης ἐκείνης, πόλις ἐπὶ τοῦ λόφου Ἀλεξάνδρεια καλουμένη, ἄγαλμά τε χαλκοῦν οὗ τὴν προσηγορίαν ὁ τόπος φέρει).

[392] Hérodien, V, 5, 6–7 : εἰκόνα μεγίστην γράψας παντὸς ἑαυτοῦ, οἷος προϊών τε καὶ ἱερουργῶν ἐφαίνετο, παραστήσας τε ἐν τῇ γραφῇ τὸν τύπον τοῦ ἐπιχωρίου θεοῦ, ᾧ δὴ καλλιερῶν ἐγέγραπτο, πέμψας τε ἐς τὴν Ῥώμην, ἐκέλευσεν ἐν τῷ μεσαιτάτῳ τῆς συγκλήτου τόπῳ ὑψηλοτάτῳ τε τὴν εἰκόνα ἀνατεθῆναι ὑπὲρ κεφαλῆς τοῦ ἀγάλματος τῆς νίκης.

[393] Hérodien semble placer la statue de la Victoire en plein milieu de la Curie (ἐν τῷ μεσαιτάτῳ τῆς συγκλήτου τόπῳ ὑψηλοτάτῳ). SIDEBOTTOM 1997b p. 2786 note : « That Herodian may be inaccurate

ekphraseis semblent même, d'après Sidebottom, avoir servi de base au récit de certains événements : le récit de la guerre de Maximin contre les Germains (VII, 2, 1–8) aurait été composé à partir d'images que l'empereur a fait installer devant la Curie[394]. Le récit de l'*expeditio Parthica* menée par Sévère serait également issu d'une *ekphrasis* de l'arc de triomphe de Sévère qui se trouve sur le Forum (et qui serait justement surplombé par la statue commémorative du rêve d'élévation)[395].

Pour compléter ses connaissances personnelles, Hérodien recourt à des sources. Le problème est que les auteurs ou les œuvres qu'il a lus demeurent anonymes, ce qui est courant chez les historiens[396]. En outre la plupart des références ne précisent pas non plus s'il les a lues tout court (on pourrait lui en avoir fait le récit — ἤκουσα).

Sur l'ensemble de l'*Histoire*, on repère donc des allusions aux lectures d'Hérodien et à son travail préparatoire. Lui qui en dit si peu sur lui-même et apparaît si rarement, se permet des interventions pour rappeler ce qu'il a lu ou les informations qu'il a obtenues. Par exemple, il serait difficile de nier, comme nous l'avions dit, qu'il ait lu les écrits de Marc Aurèle :

> « Personne, ni Romain ni Grec, ne le surpassait : tout ce qui est parvenu jusqu'à nous, soit prononcé, soit écrit par lui (ἢ λεχθέντα πρὸς αὐτοῦ ἢ γραφέντα), le prouve[397]. »

L'œuvre de Marc Aurèle, signalée dans le texte par le participe aoriste passif γραφέντα et vraisemblablement en circulation à l'époque où écrit Hérodien, devait être connue de lui[398]. Néanmoins, la description des mœurs et des valeurs de Marc Aurèle peut correspondre à un stéréotype qu'Hérodien cherche à mettre en valeur par l'évocation de l'œuvre de l'empereur,

---

in his description of the picture's resting place within the senate (Kolb, 11, n.76) does not invalidate the existence of the picture itsef (cf. Bowersock, 234). » Sur cette statue voir POHLSANDER 1969 p. 591 *sq*.

394 Hérodien, VII, 2, 8 : « Après avoir ordonné qu'on produise de grandes peintures il les fit placer devant le Sénat » (γραφῆναι κελεύσας μεγίσταις εἰκόσιν ἀνέθηκε πρὸ τοῦ βουλευτηρίου). SIDEBOTTOM 1997b p. 2786 ; Cf. WHITTAKER 1969 II, p. 166, note 1 ; RUBIN 1975, p. 419–441.

395 Pour SIDEBOTTOM *ibid.* certaines erreurs dans le récit seraient même expliquées par une analyse maladroite du monument. Voir RUBIN 1975 p. 419–441.

396 Voir WHITTAKER 1969 I. p. lxii.

397 Hérodien, I, 2, 3 : Μηδενὸς μήτε Ῥωμαίων μήτε Ἑλλήνων ἀπολείπεσθαι· δηλοῖ δὲ ὅσα καὶ ἐς ἡμᾶς ἦλθεν ἢ λεχθέντα πρὸς αὐτοῦ ἢ γραφέντα.

398 Il est difficile cependant d'affirmer qu'il s'agit des *Écrits pour lui-même* (Τὰ εἰς ἑαυτόν). On n'en conserve en effet aucune trace dans le texte d'Hérodien (voir note suivante).

mais n'implique pas forcément une connaissance personnelle. Les faits du règne de Marc Aurèle ont été écrits par de nombreux hommes instruits (I, 2, 5 : πολλοῖς καὶ σοφοῖς ἀνδράσι συγγέγραπται) et par lui-même (qu'il s'agisse ou non des *Pensées*, I, 2, 3[399]). Cette remarque indique au moins qu'il en a connaissance si cela ne signifie pas qu'il les ait lus. À cet endroit d'ailleurs le changement de ton envers les autres écrivains est étonnant par rapport au prologue : le terme σοφοῖς est résolument mélioratif, ce qui rompt avec le ton dépréciatif du chapitre précédent. Pour des raisons de date, il y a peu de chance qu'il ait fréquenté l'empereur et la connaissance des *Τὰ εἰς ἑαυτόν* provient plus probablement de ce qu'on lui en a dit et de ce qu'il en a lu. On peut donc se dire que même si Hérodien ne l'a pas lue, il connaît l'œuvre de Marc Aurèle au moins par une documentation de seconde main. Cependant, nous préférons penser qu'Hérodien a non seulement lu l'œuvre lorsqu'il décrit le comportement de Marc Aurèle, qu'il juge en adéquation avec ce qui a été écrit par l'empereur-philosophe, mais qu'il a également eu l'occasion d'en juger par lui-même, surtout si l'on considère une date de naissance assez haute pour Hérodien.

Hérodien, lorsqu'il évoque son travail préparatoire et donc la consultation des sources, emploie le terme ἱστορία au sens d'enquête, ce qui n'est pas anodin : cela indique un important travail de sélection[400]. Un des meilleurs exemples est le commentaire « critique » à propos des historiens qui firent le récit (ἱστόρησαν) de la bataille de Lyon au livre III[401] : Hérodien choisit la version qui ne semble pas provenir de la flatterie mais de la vérité (οὐ πρὸς χάριν ἀλλὰ πρὸς ἀλήθειαν λέγοντες, III, 7, 3). On peut se demander s'il y a de l'ironie dans ce commentaire, mais nous pensons qu'il voit comme un devoir de l'historien de dire qu'il a comparé et choisi entre les données celles qui lui paraissaient pertinentes et dignes d'être mentionnées, comme le montrent parfois les expressions παρ' ἑτέροις ou encore οἳ μὲν … οἳ δὲ qui témoignent de versions divergentes ou alternatives[402]. Le deuxième point

---

[399] Les tentatives de déceler des traces des *Pensées* de Marc Aurèle dans l'œuvre d'Hérodien n'ont pas convaincu : SIDEBOTTOM 1997b p. 2786 note 55. Voir ZÜRCHER 1868 p. 230–231). Voir également WHITTAKER 1969 I, p. lxiv note 1.

[400] Voir WHITTAKER 1969 I p. li : « The fact that Herodian omits some important information does not in itself impair the credibility of the information he provides. For it was a historian's duty to be selective, said Lucian ».

[401] Parmi les autres sources grecques perdues mais dont on sait qu'elles ont existé, on trouve la *Vie de Sévère* d'Aelius Antipater, l'*Accusation du tyran Gynnis* d'Élien, et le *Millénaire* (Χιλιετηρίς) de Quadratus, SIDEBOTTOM 1997b p. 2785.

[402] SIDEBOTTOM 1997b p. 2786–2787 incite tout de même à la prudence : quand Hérodien indique des sources au pluriel, cela ne veut pas forcément dire qu'il en a consulté plus d'une et la présentation de

intéressant est qu'Hérodien évoque à plusieurs reprises des sources lorsqu'il s'agit du règne de Sévère : en II, 15, 6–7, il signale que les différents présages d'élévation au trône de Sévère ont été consignés à l'écrit et dans son « autobiographie », mentionnée explicitement en II, 9, 4 (τὰ μὲν οὖν πολλὰ ἱστόρησεν αὐτός τε συγγράψας ἐν τῷ καθ' αὑτὸν βίῳ)[403]. Ce texte est malheureusement perdu, ce qui ne nous permet pas de déterminer dans quelle mesure Hérodien s'en est servi[404]. Ailleurs il connaît aussi les histoires qui ont été écrites sur les actes accomplis par Sévère :

> « De nombreux écrivains de l'histoire et poètes qui ont fait de la vie de Sévère la base de toute leur production, en ont fait de vastes ouvrages[405]. »

Ce qui est intéressant dans ce passage est l'évocation d'une littérature autre que purement historiographique : les ποιηταί font également partie des sources connues d'Hérodien, qui nous apprend par la même occasion qu'il y a eu de la littérature poétique — ou du moins non historiographique — sur Sévère. C'est d'ailleurs à propos de Sévère qu'Hérodien nous parle le plus de son travail de recherche[406]. Dans le reste de l'œuvre, en effet, Hérodien évoque de moins en moins le recours aux sources : nous n'avons plus de termes comme ἱστορέω, συγγράφη, συγγραφεύς pour évoquer d'autres travaux au-delà du livre III. Peut-être est-il un mémorialiste de plus en plus conscient et s'appuie-t-il de plus en plus sur son autopsie et sur sa propre expérience, ce qui pourrait pousser à dire qu'Hérodien était en réalité trop jeune au moins jusqu'au début des années 200.

L'emploi des sources est donc limité à un rôle de vérification, mais seulement pour corroborer ses propres souvenirs ou les informations obtenues de seconde main. Si notre

---

versions alternatives n'indique pas nécessairement la consultation d'autres sources : « These 'sources' could be oral or literary, or may not exist : it may mean no more than 'this is the sort of things people say' ».

[403] Dion mentionne également cette autobiographie en LXXV, 7, 3, ainsi que l'*Histoire Auguste* (*Vie de Sévère*, 3, 2 ; 18, 6 ; *Vie de Clodius Albinus*, 7, 1 ; *Vie de Pescennius Niger*, 3 et 4). Selon SIDEBOTTOM 1997b p. 2785, le texte a peut-être été rédigé en grec, *contra* RUBIN 1980 p. 26 note 29.

[404] Voir CHAUSSON 2009 p. 79.

[405] Hérodien II, 15, 7 : Ἱστορίας τε πολλοὶ συγγραφεῖς καὶ ποιηταὶ μέτρῳ πλατύτερον συνέταξαν, ὑπόθεσιν ποιούμενοι πάσης τῆς πραγματείας τὸν Σεβήρου βίον.

[406] Hérodien III, 7, 3 : « comme l'ont rapporté plusieurs historiens, qui ne parlent pas en vertu de la flatterie mais en vertu de la vérité » (ὡς δέ τινες τῶν τότε ἱστόρησαν, οὐ πρὸς χάριν ἀλλὰ πρὸς ἀλήθειαν λέγοντες), et III, 7, 6 : « cela a été rapporté de manière diverse par les historiens de l'époque » (ὡς ἕκαστος ἐβουλήθη τῶν τότε συγγραψάντων, ἱστόρησεν).

historien ne nous informe pas sur le temps passé au travail de collation et à la rédaction de son œuvre, contrairement à son contemporain Cassius Dion[407], il indique tout de même avoir effectué cet important travail. La collection des faits dignes de mémoire, les ἔργων μεγάλων τε καὶ πολλῶν du prologue, que ses sources ne semblent avoir que compilés (ἀσχολεσθέντων) et qu'il doit porter à la connaissance des générations futures (τοῖς ὕστερον), démontre bien la démarche historique de son œuvre. Certes, une expression aussi vague que ἔργων μεγάλων τε καὶ πολλῶν semble paradoxale par rapport à son souci de précision (μετὰ πάσης ἀληθοῦς ἀκριβείας) et nous embarrasse lorsque nous cherchons à retracer ses sources. La démarche et la méthode historique nécessaires à l'écriture de son œuvre, qui lui font considérer et peser toutes les sources auxquelles il a eu accès, aboutissent à certains problèmes lorsque l'on a par ailleurs accès à ces sources probables, comme c'est le cas de Cassius Dion.

Sources historiographiques

Outre les textes de Marc Aurèle et les sources sur Septime Sévère que nous avons évoqués un peu plus haut[408], Hérodien connaît donc d'autres sources, qu'il a lues (ou du moins prétend avoir lues) et certaines déclarations de notre historien, en dehors du prologue, laissent entrevoir ces références implicites. Le fait qu'Hérodien se réclame implicitement d'une *paideia*, notamment lorsqu'il prétend s'adresser à ses contemporains mais aussi aux générations futures[409], conduit à chercher et à retrouver dans l'œuvre des références implicites à cette *paideia*.

On trouve ainsi dans le prologue (I, 1, 1–3) des éléments qui impliquent des lectures se rattachant à l'historiographie, qu'elle soit latine ou grecque (Hérodien, on l'a déjà dit, connaît sûrement le latin). La revendication de la *paideia* est paradoxale[410] : la critique apparente révèle en filigrane que notre historien participe lui aussi à une démarche littéraire et érudite,

[407] Dion, LXXII, 23, 5 affirme avoir mis dix ans pour la collecte de la documentation jusqu'à la mort de Septime Sévère et douze autres pour la rédaction.

[408] Voir *supra* p. 139 et Hérodien I, 2, 3.

[409] Hérodien, I, 1, 3. Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2779 : « The certainty that future generations will read one's history is yet another implicit claim to *paideia* ».

[410] D'après SIDEBOTTOM 1997b p. 2779 cela est caractéristique de la Seconde Sophistique : « It was *de rigueur* for a philosopher » (note 24) ; voir également SIDEBOTTOM, *Studies on Dio Chrysostome On Kingship* (Oxford 1990), p. 16 pour qui le ton volontairement dépréciatif du travail de l'historien dans le prologue d'Hérodien semble correspondre à cette stratégie : « Again, at 1.1.1 most historians aim to give ἡδύ, while at 1.1.3. Herodian merely talks of his work being οὐκ ἀτερπῆ. ». La litote cache peut-être une fausse modestie.

l'évocation d'un terme comme κλέος trahissant cette démarche[411]. En outre, on peut au moins espérer, même naïvement, qu'Hérodien, qui s'en prend aux historiens (τῶν περὶ συγκομιδὴν ἱστορίας ἀσχοληθέντων) avec des expressions comme οἱ πλεῖστοι ou τῆς μὲν ἀληθείας ἐν ταῖς ἀφηγήσεσιν ὠλιγώρησαν[412], ait au moins lu ces auteurs pour faire de telles déclarations. La gratuité de ces accusations est cependant invérifiable, quoique tout à fait topique, et il n'est pas impossible d'y voir de la facétie de la part d'Hérodien, d'autant que de tels propos dans un prologue ne font que confirmer qu'il respecte ici les normes du genre inculquées par la *paideia*, sur lesquelles nous reviendrons[413].

La question des sources a intéressé de nombreux chercheurs. C'est d'ailleurs souvent principalement à cette question et à la *Quellenkritik* que sont consacrés la plupart des articles sur Hérodien. Un des premiers à s'être penché sur la question est Erich Baaz avec son ouvrage de 1909 *De Herodiani fontibus et auctoritate*[414]. L'article de Frank Kolb, « Literarische Beziehungen zwischen Cassius Dio, Herodian und der *Historia Augusta* » (1972) est une référence[415]. Ses conclusions sont reprises dans l'article de Sidebottom, ainsi que dans les travaux de Fernando Gasco la Calle, « Las fuentes de la *Historia* de Herodiano » (1984) et de Gabriele Marasco, « Erodiano e la crisi dell'impero » (1997)[416], entre autres. Enfin, trois articles des années 80 reprennent l'ensemble du dossier sur les sources : Aurora María González-Cobos Dávila a consacré deux articles, « Herodiano: estado de la cuestión » (1983),

---

411 Voir *infra* p. 172 *sq.* et p. 216 *sq.*

412 Hérodien, I, 1, 1 : « Les historiens ont fait peu de cas de la vérité ». Ils n'ont pas vérifié l'exactitude de leurs propos (τὸ δ' ἀκριβὲς τῆς ἐξετάσεως οὐκ ἐλεγχθήσεται). Les autres historiens, par flatterie ou par haine, font des actes anodins des événements spectaculaires (εὐτελῆ καὶ μικρὰ ἔργα λόγων ἀρετῇ δόξῃ παρέδοσαν τῆς ἀληθείας μείζονι).

413 Voir *infra* p. 161.

414 BAAZ 1909 p. 11–15 tenta de démontrer qu'Hérodien avait puisé ses digressions, que nous appelons « pastilles civilisationnelles », dans le texte de Verrius Flaccus, un auteur de l'époque augustéenne dont l'œuvre ne nous est pas parvenue, mais qui aurait servi de source à Ovide. Il n'y a cependant aucune preuve de cela, d'autant qu'il serait étonnant que ces traditions ne soient plus transmises dans les cercles des élites romaines comme grecques, comme on en retrouve par exemple chez Athénée. L'idée est réfutée par WHITTAKER 1969 I. p. lxi-lxii, mais reprise tout de même par GONZALEZ-COBOS– GONZALEZ-COBOS 1986 p. 367–381. Voir aussi RUBIN 1980 p. 223–224.

415 KOLB 1972 soutient cette théorie de l'œuvre de Dion comme « *Hauptquelle* » d'Hérodien. En cela il reprend les travaux de A. G. Roos, « Herodian's method of composition », *JRS* 5 (1915), p. 191–202 que nous n'avons pas pu consulter.

416 BAAZ 1909 ; KOLB 1972 ; SIDEBOTTOM 1997b ; GASCO LA CALLE 1984 ; MARASCO 1997.

et « Fuentes de Herodiano » (1986) en compagnie de L. González-Cobos Dávila, et Giovanna Martinelli, en 1987, qui reprend la bibliographie à l'échelle du XX^e^ siècle, en partant de la fin du XIX^e^. Le problème de la plupart des articles concernant les sources d'Hérodien est qu'il est difficile de déterminer avec exactitude ses sources[417] et cela revient la plupart du temps à une étude comparative entre le texte d'Hérodien et celui de Cassius Dion.

En effet, la question du rapport entre Hérodien et Dion est essentielle. Les érudits associent régulièrement les deux historiens, puisque tous les deux traitent de la même période 180–229. Un autre auteur ancien, malheureusement perdu, que l'on retrouve dans la *Quellenforschung* d'Hérodien est Marius Maximus. Présentons brièvement les principaux éléments de ce dossier et ce qu'ils apportent à l'étude des sources d'Hérodien.

L'*Histoire romaine* de Dion, qui est une œuvre en grec couvrant toute l'histoire de Rome jusqu'en 229, année du second consulat du sénateur bithynien, n'est pas une œuvre intégralement conservée. Des quatre-vingts livres que comportait l'œuvre, seuls trente-six sont parvenus jusqu'à nous. Heureusement, les autres livres ont fait l'objet de résumés rédigés par des abréviateurs byzantins, les *épitomés* de Xiphilin et de Zonaras. Pour la période qui nous intéresse, seuls les règnes de Macrin et d'Élagabal présentent des fragments originaux.

La plupart des études consacrées aux sources d'Hérodien se demandent s'il a lu Dion. Il est en tout cas impossible qu'il n'ait pas connu l'homme, qui fut influent sous le règne de Sévère, et plus tard de Sévère Alexandre. Il y a donc peu de chances qu'il n'ait pas connu son œuvre, publiée au moins une décennie auparavant[418]. Quoique l'examen des deux textes ne permettent pas d'apporter une réponse définitive à la question, nous présenterons tout de même les différents courants de pensée. Les théories sur la question furent classées en trois catégories[419] : 1) Hérodien n'a pas consulté Dion[420] et les similarités sont dues au fait qu'ils aient vécu les mêmes événements ; 2) Hérodien l'a utilisé comme source (principale ou

---

[417] WHITTAKER 1969 I. p. lxi : « In the case of one who wrote of his own lifetime and experiences it is doubly nonsensical to expect to identify the source of Herodian ».

[418] Pour les questions de dates de composition de l'*Histoire romaine* de Dion, voir l'excellent ouvrage de Fergus Millar (MILLAR 1964), p. 28–32 et 193–194, dont EISMAN 1977, LETTA 1979 et BARNES 1984 reprennent les conclusions.

[419] VOLCKMANN 1835 p. 14–15 ; CASSOLA 1957b p. 191–200 ; CASSOLA 1957c p. 165–172 ; WHITTAKER 1969 I p. lxv–lxvi ; GONZALEZ-COBOS DAVILA, A. M. 1983 p. 91–98 ; GONZALEZ-COBOS A.M et GONZALEZ-COBOS L 1986, p. 367–381 ; SIDEBOTTOM 1997b p. 2780.

[420] HOHL 1932, p. 191–200.

non)[421] ; 3) Hérodien et Dion ont une source en commun (auquel cas il convient de déterminer laquelle)[422]. Le problème de ces différentes théories est que chacune emploie les mêmes exemples du texte et les mêmes arguments pour prouver des hypothèses contraires.

1) Hérodien n'a pas consulté Dion et les similarités sont dues au fait qu'ils aient vécu les mêmes événements. Cela expliquerait les divergences dans le récit des deux historiens : on pense au sort réservé aux autruches lors des Jeux de Commode (Dion dit que l'empereur se sert d'une tête d'autruche pour menacer le Sénat, et Hérodien n'en parle pas), ou au récit de la « mise à l'encan » (dialogue impliquant les enchères entre Julianus, Sulpicianus et les prétoriens absents chez Hérodien), entre autres. Les similarités entre les deux auteurs, même flagrantes, peuvent être accidentelles et rien n'indique qu'Hérodien a nécessairement copié Dion. Cette thèse fut notamment défendue par Ernst Hohl, mais pour y préférer les interventions de Dion[423].

2) La théorie selon laquelle Hérodien a utilisé Dion comme source principale ou secondaire (voire unique, selon Kolb[424]) est dominante. Selon Whittaker, Hérodien a dû consulter au moins pour le premier livre le récit de Dion, à cause de son âge[425]. Nous ne pouvons guère contredire cet argument, car même si selon nous Hérodien avait au moins quinze ans en 192, il était très jeune dans la décennie précédente.

Les événements en commun dans les deux œuvres nous poussent forcément à essayer de voir en l'un la source de l'autre. Il est vrai que le récit de certaines scènes en 193 présente, à

---

[421] SIDEBOTTOM 1997b p. 2780 évoque une théorie qui allie les deux premières en disant qu'Hérodien connaissait Dion mais a préféré utiliser une autre source.

[422] BAAZ 1909 p. 15–62 défendit cette théorie ; GONZALEZ-COBOS A.M et GONZALEZ-COBOS L 1986 : J. Kreutzer fut partisan de cette hypothèse, avec B. Niese, Hohl à ses débuts, H. Peter et G.M. Columba.

[423] HOHL 1954 et 1956.

[424] Cette théorie fut suivie par ALFÖLDY 1971d, p. 367–376, ainsi que dans « Cassius Dio und Herodian über die Anfänge des Neupersischen Reiches », *Rheinisches Museum für Philologie* 114 (1971), p. 360–366, articles repris dans *Die Krise des Römischen Reiches* (Stuttgart, 1989), p. 69–78, 79–80, 229–235, et 235–237. Voir également « Cleanders Sturz und die antike Überlieferung », dans le même ouvrage p. 81–126 ; BIRLEY, 1974 (recension de l'article de F. Kolb), *JRS* 64 (1974) p. 266–268 ; BIRLEY 2002 p. 204–205 ; MARTINELLI 1987 p. 343–356.

[425] WHITTAKER 1969 I p. lxvi qui s'appuie sur Kreutzer (*De Herodiano rerum Romanorum scriptore*, 1881), selon qui la sélection des événements dans le livre I est reprise des éléments présents chez Dion.

quelques détails près, des similarités troublantes, comme le dit Whittaker[426]. Un exemple : la scène de liesse après la mort de Commode (Hérodien II, 2, 3–4) :

> « Alors que la rumeur se répandait dans le peuple, tout le monde se mit à s'agiter comme des exaltés et à courir de tous les côtés, et chacun allait rendre visite et apporter la nouvelle à ses proches, surtout s'ils étaient de haut rang ou riches : ils savaient que Commode avait voulu prendre des dispositions contre eux. Ils couraient tout autour des temples et des autels, en rendant grâce aux dieux. On criait toutes sortes de choses, les uns disaient que le tyran était mort, ou le gladiateur pour d'autres, d'autres encore prononçaient les plus violentes invectives. Et les mots, que retenait auparavant la peur, étaient prononcés avec plus de facilité avec l'arrivée de la sécurité et de la liberté[427]. »

Cette scène est réellement très proche de celle de Dion LXXIV, 2, 2–4 :

> « Il n'y eut rien qu'ils n'eussent dit à son encontre. En effet, plus personne ne l'appelait Commode, ni empereur, mais, le traitant au contraire de criminel et de tyran, ils ajoutaient pour se moquer " le gladiateur ", " le conducteur de char ", " le gaucher ", " le bossu ". Aux sénateurs, et surtout ceux sur qui avait plané la menace de Commode, la foule déclarait : "Hourra ! Hourra ! Tu es sauvé, tu as gagné !" Tout ce qu'ils avaient l'habitude de crier dans une certaine cadence pour honorer Commode dans les amphithéâtres, ils le ridiculisaient alors complètement dans leurs chants[428]. »

On remarque cependant qu'il y a des variations, notamment dans la *dispositio* du passage, puisqu'Hérodien évoque d'abord le peuple qui court, qui rassure les sénateurs avant de passer aux insultes contre Commode. Dion, lui, évoque d'abord les insultes puis, dans un discours direct, les paroles pour rassurer les sénateurs. Il n'évoque pas l'agitation autour des

---

[426] WHITTAKER 1969 I p. lxvi.

[427] Hérodien II, 2, 3–4 : Διαδραμούσης δὲ τῆς φήμης πᾶς ὁ δῆμος ἐνθουσιῶντι ἐοικὼς ἐξεβακχεύετο διέθεόν τε, καὶ τοῖς οἰκείοις ἕκαστος χαίρων ἀπήγγελλε καὶ μάλιστα τοῖς ἐπ' ἀξιώσεως ἢ πλουσίοις· ἐκείνοις γὰρ καὶ μάλιστα ἐπιβουλεύοντα ᾔδεσαν τὸν Κόμοδον. ἔθεόν τε περί τε τὰ ἱερὰ καὶ βωμούς, χάριτας θεοῖς ὁμολογοῦντες. Ἐβόων δὲ διάφορα, οἱ μὲν κεῖσθαι τὸν τύραννον λέγοντες, οἱ δὲ τὸν μονομάχον, ἄλλοι δὲ ἀπρεπέστερα βλασφημοῦντες. Καὶ ὅσα πρότερον ἐπεῖχεν ὁ φόβος ῥήματα, ταῦτα προελθούσης ἀδείας καὶ ἐλευθερίας ῥᾳδίως ἐλέγετο.

[428] Dion LXXIV, 2, 2–4 : Οὐδὲν ὅ τι οὐκ ἐπιλέγοντες· Κόμμοδον μὲν γὰρ οὐδεὶς οὐδ' αὐτοκράτορα αὐτὸν ὠνόμαζεν, ἀλιτήριον δέ τινα καὶ τύραννον ἀποκαλοῦντες προσετίθεσαν ἐπισκώπτοντες τὸν μονομάχον, τὸν ἁρματηλάτην, τὸν ἀριστερόν, τὸν κηλήτην. τοῖς τε βουλευταῖς, ὅσοις καὶ μάλιστα ἐκ τοῦ Κομμόδου φόβος ἐπήρτητο, ὁ ὄχλος ἐπέλεγεν « εὖγε εὖγε, ἐσώθης, ἐνίκησας ». Ὅσα τε εἰώθεσαν ἐν τοῖς θεάτροις ἐπὶ τῇ τοῦ Κομμόδου θεραπείᾳ εὐρύθμως πως ἐκβοᾶν, ταῦτα τότε μετασχηματίζοντες ἐς τὸ γελοιότατον ἐξῇδον.

temples et des autels. Et pourtant, d'aucuns ont prétendu qu'Hérodien a repris la scène de Dion, en brodant des informations autour. Certes, on retrouve des termes similaires, notamment en ce qui concerne les insultes (Hérodien Ἐβόων δὲ διάφορα, οἳ μὲν κεῖσθαι τὸν τύραννον λέγοντες, οἳ δὲ τὸν μονομάχον, ἄλλοι δὲ ἀπρεπέστερα βλασφημοῦντες = Dion ἀλιτήριον δέ τινα καὶ τύραννον ἀποκαλοῦντες προσετίθεσαν ἐπισκώπτοντες τὸν μονομάχον, τὸν ἁρματηλάτην, τὸν ἀριστερόν, τὸν κηλήτην). L'idée que la peur retenait auparavant les propos est également présente dans les deux extraits. Mais cela ne prouve en rien qu'Hérodien ait copié Dion : il suffisait qu'ils fussent à Rome ce jour-là pour avoir vécu une expérience similaire.

Néanmoins, Dion serait selon certains une des sources principales de l'*Histoire de l'Empire* jusque dans le style. Certes, dans le prologue, lorsqu'Hérodien dit avoir procédé à une enquête et à un examen de la matière de son œuvre avec la prudence et la minutie requises par le travail historiographique, notamment par le travail de vérification et de corroboration, on ne peut que penser au seul fragment conservé de la préface perdue de l'*Histoire Romaine* de Dion[429]. Nous ne souscrivons pas cependant à l'argument selon lequel Hérodien recourrait à la copie du texte de Dion, qui est selon nous exagéré. Néanmoins, il a le mérite de soulever certains points que nous avons déjà envisagés par ailleurs : la plupart de ces similarités interviennent dans le livre I et II[430]. Or ces livres correspondent chez Dion à un épitomé. En revanche, les livres V et VI contiennent des éléments présents directement dans les fragments et ne s'avèrent pas probants pour démontrer qu'Hérodien a réécrit Dion. Cela pourrait même suggérer que le texte d'Hérodien ait influencé les épitomateurs de l'historien

[429] Dion I, 2 : [Ἀνέγνων] μὲν πάντα ὡς εἰπεῖν τὰ περὶ αὐτῶν τισι γεγραμμένα, συνέγραψα δὲ οὐ πάντα ἀλλ᾽ ὅσα ἐξέκρινα. μὴ μέντοι μηδ᾽ ὅτι κεκαλλιεπημένοις, ἐς ὅσον γε καὶ τὰ πράγματα ἐπέτρεψε, λόγοις κέχρημαι, ἐς τὴν ἀλήθειαν αὐτῶν διὰ τοῦτό τις ὑποπτεύσῃ, ὅπερ ἐπ᾽ ἄλλων τινῶν συμβέβηκεν: ἐγὼ γὰρ ἀμφότερα, ὡς οἷόν τε ἦν, ὁμοίως ἀκριβῶσαι ἐσπούδασα. ἄρξομαι δὲ ὅθενπερ τὰ σαφέστατα τῶν περὶ τήνδε τὴν γῆν, ἣν κατοικοῦμεν, συμβῆναι λεγομένων παρελάβομεν : « Bien que j'aie lu presque tout ce qui a été écrit sur le sujet par quiconque, je n'ai pas tout intégré dans ma rédaction, mais seulement ce que j'ai sélectionné. Qu'on n'ait pas de soupçon, sous prétexte que j'ai utilisé un style recherché jusqu'où le permettait ma matière, concernant l'authenticité de celle-ci ce qui est arrivé à certains autres historiens. Je commencerai à partir de là où nous avons recueilli les renseignements les plus clairs concernant ce qui est arrivé dans ce pays où nous habitons. »

[430] Hérodien et Dion donnent des descriptions similaires de Commode dans le livre I, comme son apparition en gladiateur et sa participation aux jeux de 192, et des événements de l'année 193. On a également évoqué plus haut l'épisode des autruches, qui est présent dans les deux récits mais n'est pas interprété de la même manière (Hérodien I, 15, 1–8, et Dion LXXIII, 17, 1–21, 3). Voir KOLB 1972 p. 25–37 et SIDEBOTTOM 1997b p. 2782.

bithynien. À cela s'ajoute qu'Hérodien se détache peut-être davantage de ses sources à mesure que ses propres souvenirs deviennent plus nombreux et plus fiables. Cet argument nous paraît au moins intéressant pour appuyer la théorie d'une révision du texte d'Hérodien : étant donné qu'elle n'a probablement eu lieu que pour les premiers livres, il semble raisonnable de supputer qu'Hérodien ait utilisé le texte de Dion pour étoffer sa propre trame, dans une perspective strictement littéraire. Nous renvoyons par exemple à l'argumentation de Whittaker qui reprend le passage où Hérodien explique le prétexte du voyage de Caracalla à Alexandrie (IV, 8, 6). La formulation entre les deux auteurs est quasi identique (Hérodien πρόφασιν μὲν ποιούμενος ποθεῖν τὴν… πόλιν = Dion, ἐπικρυπτόμενος τὴν ὀργὴν καὶ ποθεῖν αὐτοὺς προσποιούμενος). On peut noter chez Hérodien que le μέν n'est jamais refermé par un δέ et la véritable raison ne se trouve que beaucoup plus loin (IV, 9, 2 : ἡ δ'αἰτία τοῦ λανθάνοντος μίσους τοιάδε τις ἦν). Hérodien se répète également juste après au sujet du prétexte (δύο γὰρ ταῦτα ὑπερβαλλόντως προσεποιεῖτο, etc.), ce qui fait dire à Whittaker que notre historien avait probablement Dion à l'esprit lors de l'écriture du passage ou qu'il y est revenu avec la citation de Dion, mais maladroitement liée à son propos[431]. Hérodien ajoute d'ailleurs la description de l'accueil de Caracalla par les Alexandrins, un *excursus* qui peut lui aussi avoir été ajouté *a posteriori* et expliquerait un tel écart entre πρόφασιν μὲν et ἡ δ'αἰτία τοῦ λανθάνοντος μίσους[432].

Hérodien, même dans les passages où il se rapproche de Dion, ne le suit pas aveuglément. Une autre possibilité est donc que le texte de l'historien bithynien ait servi de source secondaire dans le cadre de son travail critique de sélection de l'information[433]. S'il ne le cite pas explicitement, on ne peut s'empêcher de voir des allusions à son contemporain, qui passe pour être un écrivain de la « vulgate sévérienne »[434]. Parfois il semble même le corriger

---

[431] WHITTAKER 1969 I. p. lxvii : « Herodian therefore probably used Dio after his initial draft of the History but sometimes failed to assimilate Dio's evidence smoothly ».

[432] SIDEBOTTOM 1997b reprend l'argument p. 2781–2782.

[433] CASSOLA 1957c p. 165–172 ; WHITTAKER 1969 I, p. lxi–lxxi ; BARNES 1978 p. 84–85.

[434] Le terme de « vulgate sévérienne » attire l'attention sur le rôle supposé de Dion dans la propagande de Septime Sévère, et dans la légitimation de cet empereur au départ usurpateur (déclaré *hostis publicus* par Didius Julianus, alors en place sur le trône impérial : voir Dion, LXXVIII, 16). Proche de la famille impériale, il s'était attiré la bienveillance de l'empereur après avoir rédigé ses opuscules sur les guerres sévériennes et sur les présages, et fut très en faveur à la cour de Sévère Alexandre. Voir l'article de Manfred G. SCHMIDT, « Die 'zeitgeschichtlichen' Bücher im Werk des Cassius Dio – von Commodus zu Severus Alexander », *ANRW*, p. 2610 et 2613–2618 ; ARNAUD-LINDET 2001 p. 289 ; SIDEBOTTOM 1997b p. 2781 : « Herodian attacked the ''many historians and poets'' who, exaggerating

ou apporter sa propre version discordante[435]. Il est possible de voir notre historien comme un critique de Dion lorsqu'il évoque ceux qui croient aux présages d'Empire de Sévère (II, 9, 4) car on sait que le sénateur bithynien a écrit sur le sujet[436]. On pense aussi à Dion lorsqu'il évoque les historiens du règne de Sévère en II, 15, 6–7 ou lors du récit de la bataille de Lyon au livre III. Il est même possible que le ton acerbe contre les autres historiens dans le prologue s'adresse directement, voire uniquement à lui[437]. Jusqu'au milieu du XX^{e} siècle, cet historien n'était d'ailleurs pas plus considéré pour ses qualités d'historien par les adeptes de la critique des sources qu'ils ne considéraient Hérodien. Cependant Dion est également critique dans son *Histoire romaine*[438] : de nombreux témoignages concernent les conjectures de la γνώμη, que

---

to flatter, had made the life of Severus their entire theme, going into great, and in Herodian's view unnecessary, detail about his campaigns and the supposed manifestation of the divine. It seems wilfully perverse not to read the latter as a sly attack on the former ». Voir ŠASEL-KOS, 1986, p. 290–292. Selon FREYBURGER-GALLAND 2003, p. 110, Dion a remporté un certain succès à la cour (« il eut l'heur de plaire beaucoup et en particulier à Sévère lui-même »). Cela pourrait suggérer que Dion possède certains des défauts que condamne Hérodien (et Lucien dans *Comment écrire l'histoire*), à savoir d'avoir écrit un ouvrage rempli d'exagérations et de flatteries.

[435] FELDHERR 2009 p. 6. Dans les années 1970, les travaux d'Hayden White (WHITE 1973, p. 1–42 et 1987, p. 1–25) ont permis de souligner comment deux textes peuvent présenter deux représentations complètement différentes du même fait et montrent l'influence de la conception du passé propre à chaque auteur.

[436] Cassius Dion aurait écrit *Sur les rêves et présages* (Περὶ τῶν ὀνειράτων καὶ τῶν σημείων). MILLAR 1969 p. 29. SIDEBOTTOM 1997b p. 2781 : « Dio wrote works on the dreams and portents which foreshadowed Septimius Severus' rise to the throne and on Severus' wars, both of which he sent to Severus before incorporating them into his 'Roman history' (73.23.1–4).

[437] Le prétendu manque de rigueur historique de Dion, que l'on pourrait lire dans les expressions τῆς μὲν ἀληθείας ἐν ταῖς ἀφηγήσεσιν ὠλιγώρησαν ou encore ὡς εἴ τι καὶ μυθῶδες λέγοιεν et τὸ δ' ἀκριβὲς τῆς ἐξετάσεως οὐκ ἐλεγχθήσεται, lui fut jadis reproché par Emile Egger dans *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie* au chapitre 13 : « On ne lit presque rien chez lui qui ne se lise ailleurs ou qui n'ait dû se lire autrefois avec plus de développement chez les historiens d'une plus légitime autorité... Dion écrit pour écrire pour occuper ses loisirs de grand seigneur... ». EGGER 1903 p. 307–308.

[438] Dion LIII, 19, 1–6 : « Depuis cette époque [le début du Principat], la plupart des faits ont commencé à être gardés secrets et si certains étaient divulgués, on ne peut s'y fier, car ils sont invérifiables. On soupçonne en effet tout d'être fait et dit conformément aux volontés des dirigeants et de leurs associés. C'est pourquoi beaucoup de faits qui n'existent pas sont répandus et beaucoup qui se produisent réellement sont ignorés et, pour ainsi dire, toutes les actions sont divulguées autrement qu'elles n'ont été accomplies. Assurément la taille de l'empire et la quantité des affaires rendent l'exactitude de leur récit très difficile. Il se produit en effet de très nombreux événements à Rome, beaucoup dans les

Dion appelle δοξασία, c'est-à-dire l'opinion publique, et qu'il introduit le plus souvent par le verbe ἤκουσα. Chez Hérodien, cette étape intermédiaire de la réception de l'information se retrouve également avec l'évocation de γνῶμαι et de φῆμαι[439]. Il semble donc que notre auteur — et c'est sans doute la raison d'une formulation générale et vague — évoque tout homme qui a entrepris l'écriture d'une œuvre historique sans viser Dion en particulier. En tout cas, on ne peut dire qu'Hérodien n'ait été qu'un simple compilateur. S'il est plausible qu'il ait puisé largement, et sans complexe, à une source écrite qui pût être Dion, en revanche une réécriture a été effectuée[440], ce qui n'a rien d'étonnant.

Il est cependant utile de se demander pourquoi, quand Hérodien et Dion donnent des récits divergents des mêmes événements, les chercheurs considèrent systématiquement Hérodien comme la source mineure. Comme le signale Sidebottom[441], personne n'a jamais envisagé le fait qu'Hérodien ait pu être à l'inverse la source de Dion, précisément à cause du *cursus* du sénateur bithynien. Peut-être se fie-t-on davantage à Dion parce qu'il aurait eu accès aux registres officiels pour compléter son autopsie[442]. Or, on pourrait dire la même

---

provinces et, en ce qui concerne les guerres étrangères, il s'en produit perpétuellement et pour ainsi dire chaque jour, événements au sujet desquels personne en dehors de leurs acteurs n'a facilement une connaissance claire et très nombreux sont ceux qui n'apprennent même pas qu'ils ont eu lieu. C'est pourquoi, pour ma part, je relaterai toute la suite des événements, pour autant qu'ils seront indispensables, comme ils ont été divulgués, qu'ils se soient passés ainsi ou autrement. J'y ajouterai des interprétations personnelles autant que possible dans les cas où j'aurai pu faire des conjectures différentes de ce qui est communément rapporté, d'après les nombreux témoignages que j'ai lus, entendus, et vus ».

[439] Hérodien I, 13, 3 ; 14, 6 ; II, 2, 1 ; 3, 2 ; 6, 12 ; 7, 6… (γνώμη) ; I, 4, 8 ; 7, 1 ; 9, 8 ; 14, 6 ; 15,1 ; II, 1, 3 ; 4, 1 ; 8, 7… (φήμη).

[440] Hérodien développe des thématiques qui lui sont propres, comme les *excursus*, et change des détails. Par exemple la réaction à l'arrivée de Sévère à Rome (Hérodien II, 14, 1–4 = Dion 75, 1, 3–2, 1), la fuite de Niger (Hérodien III, 4, 6 = Dion 75, 8, 3), les actions de Sévère à Lyon (Hérodien III, 7, 3 = Dion 76, 6, 6–7). Il est peut-être important que de garder à l'esprit que ces événements puissent avoir pour source les travaux de Dion sur les guerres sévériennes.

[441] SIDEBOTTOM 1997b. p. 2780 note 27.

[442] Ce serait par rapport au texte de Dion que notre historien supprimerait les éléments qui ne l'intéresse pas (les avis du Sénat par exemple), transposerait des éléments qui se trouvent dans d'autres contextes chez Dion, ou ajouterait tout simplement des éléments inventés. L'exemple avancé par cette théorie est l'invention supposée de Philocommode (I, 17, 1–7) qui se trouverait dans un passage de Dion (LXVII, 15, 3–4) concernant la mort de Domitien et transposée à Commode. Cf. ROOS 1915 p. 192–195 ; KOLB 1972 p. 38–47 ; voir MARTINELLI, 1987 p. 343–356, SIDEBOTTOM 1997b p. 2783. Que l'interversion

chose d'Hérodien. La différence réside dans l'origine sociale et dans les fonctions occupées par Dion, alors qu'on ne sait rien de précis sur Hérodien. Sans troisième source pour contrôler, l'authenticité des informations d'Hérodien remises en question par les chercheurs demeure invérifiable. Par exemple, le philosophe qui dénonce Pérennis à Commode (I, 9, 2–5) est considéré comme une dramatisation[443] alors que l'histoire de la chute de Pérennis, dont le complot fut révélé par un soldat illyrien apportant des pièces de monnaie (I, 9, 7), semble plus plausible — et une version meilleure que celle de Dion (LXXIII, 9, 2–3), selon qui 1 500 soldats vinrent de Bretagne de leur propre initiative[444].

Le fait que ces possibilités soient invérifiables n'a pas empêché, dans le champ de la recherche sur Hérodien, de faire passer la *Quellenkritik* et la *Quellenforschung* avant l'étude de l'œuvre en elle-même et notre historien en second plan[445]. Pourtant, si l'on se souvient des rares mentions de notre auteur dans les textes anciens, que nous avions relevées au tout début du chapitre, notamment dans l'*Histoire Auguste*, on le considérait comme un auteur d'importance.

Ainsi, faire de Dion la *Hauptquelle* d'Hérodien est une théorie dépassée qui correspond selon nous à un cercle vicieux, puisqu'elle s'appuie sur la pauvreté des sources et le manque d'une troisième pour croiser les informations : l'argument du texte perdu est facile et

---

ne vienne pas d'Hérodien mais d'une de ses sources a été suggéré par HOHL 1932 p. 191–200 et 1954 p. 3–46. CASSOLA 1957b p. 195–198 a avancé l'argument selon lequel c'est Xiphilin qui a repris l'anecdote chez Hérodien pour la placer dans son résumé de Dion à la mort de Domitien. BARNES 1978 p. 368–373 considère que cette anecdote provient d'une rumeur sur la mort de Commode que Dion a reprise dans son récit de Domitien.

[443] BIRLEY 1988 p. 74 note 16, qui reprend l'argument de HÖHL 1956 p. 16–17. La scène fut souvent considérée comme de la fiction, comme le rappelle SIDEBOTTOM 1997b p. 2783.

[444] Voir BIRLEY 1988 p. 74 et BRUNT 1973 p. 172–177, selon qui les deux versions sont invérifiables mais contiennent peut-être des éléments de vérité ; voir aussi ŠASEL KOS 1986 p. 342–352.

[445] Ainsi dans les passages où le texte de Dion n'est pas conservé, ou seulement l'épitomé, on prétend tout de même qu'Hérodien le suit. Les passages que les érudits considèrent comme vrais chez Hérodien seraient repris d'un passage perdu de Dion, alors que les éléments considérés comme faux seraient soit transposés de Dion soit des inventions en bonne et due forme ! Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2784 qui pense au récit de la bataille de Macrin avec les Parthes (Hérodien IV, 15, 1–5 = Dion LXXIX, 26, 4–8). Le récit d'Hérodien est tout à fait différent, et celui de Dion fragmentaire, mais avec la théorie de la *Hauptquelle* (pour reprendre l'expression de Kolb) même des passages comme celui-ci peuvent servir à dire qu'Hérodien dépend de Dion, car à cause des lacunes de son texte on ne peut contredire une théorie disant que la source d'Hérodien chez Dion a disparu.

improuvable[446], sans compter que l'œuvre de notre historien — et c'est pour nous l'argument le plus fort — continue bien après le *terminus ad quem* de Cassius Dion sans que l'on remarque de changement particulier dans la méthode de composition ou dans la qualité de l'information fournie par Hérodien [447] . Heureusement, cette vision dépassée de l'historiographie antique tend à disparaître et nous pousse à revenir sur les théories de ce genre avec précaution. Il faut en effet éviter de considérer les historiens anciens, quels qu'ils soient, comme de simples compilateurs qui recopieraient littéralement, sur des séquences plus ou moins longues, les œuvres de leurs prédécesseurs. Certes ils peuvent puiser largement, et sans complexe, à une source écrite qui leur fournit le fonds de leur matière, mais il y a toujours réécriture, et aussi, le plus souvent, consultation croisée de sources alternatives (écrites ou orales, documentaires ou narratives, etc.). Cela nous permet d'envisager une troisième idée courante dans l'étude des sources d'Hérodien : une ou plusieurs sources en commun. Il convient de déterminer lesquelles.

3) La théorie de la source en commun fut jadis défendue par Baaz dans son ouvrage *De Herodiani Fontibus et auctoritate*[448]. Les études concernant les sources de Dion sont assez éclairantes pour notre sujet[449] et permettraient peut-être de déterminer si les deux historiens ont une source en commun. Grâce à sa place à la cour sévérienne et dans la magistrature romaine (par exemple en tant que consul) et par son appartenance à la classe sénatoriale, Cassius Dion put directement consulter tous les documents nécessaires (rapports, oracles, témoignages et traités...), de même que les sources écrites par ses prédécesseurs. Il s'appuie probablement sur les *acta reipublicae* et les *acta senatus*[450], ses séjours fréquents et prolongés à Rome pour ses obligations officielles lui en ayant facilité la consultation. C'est cette plus

[446] Les arguments contre la théorie de la *Hauptquelle* ont été développés par BOWERSOCK 1985 p. 231 *sq.*, GASCO LA CALLE 1984 p. 355–360 ou encore ŠASEL KOS 1986 p. 286–292. Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2785 et GONZALEZ-COBOS DAVILA 1983. Ces articles ont mené certains chercheurs à rejeter en bloc tout usage de Dion par Hérodien : RUBIN 1980 (voir page suivante) ; POTTER 1990 p. 371, note 4.

[447] SIDEBOTTOM 1997b p. 2788 : « If Dio was in truth the *Hauptquelle* of Herodian we would expect to find a discernible difference in his history when Herodian had to change his entire working method. ». Cf. ALFÖLDY 1971b p. 432. Au contraire certains érudits notent même une amélioration : ŠASEL KOS 1986 p. 300 ; DIETZ 1976 p. 381 *sq*.

[448] BAAZ 1909.

[449] Voir notamment la monographie de V. FROMENTIN et alii (éd.), *Cassius Dion : nouvelles lectures* (2016) qui reprend en profondeur la question des sources de Dion.

[450] FREYBURGER-GALLAND, 1997 p. 14. Voir surtout sur la question LETTA 2016 p. 243 *sq*.

grande proximité de Dion avec les sphères du pouvoir qui en a fait une source beaucoup plus utilisée qu'Hérodien par les modernes, bien que ce soit cette même proximité qui lui ait valu des reproches de partialité et de vision biaisée de l'histoire, et qu'il ne soit pas impossible qu'Hérodien ait accédé aux mêmes documents[451].

Le fait qu'aucune autre source contemporaine à celle d'Hérodien n'a survécu — si ce n'est l'œuvre de Dion — n'a pas empêché les érudits d'essayer de déterminer quelles sont ces sources. Zeev Rubin est même allé jusqu'à prétendre qu'Hérodien aurait décrit les guerres de Sévère contre Niger et Albinus à partir de tracts et de pamphlets politiques rédigés à cette époque, en s'appuyant sur le changement de ton et de jugement sur les différents prétendants[452]. C'est ainsi également qu'il essaie d'expliquer la dégradation de l'image de Sévère au fil de l'œuvre. Tout cela n'est que pure conjecture et l'auteur s'en rend compte[453], mais cette théorie n'est pas étonnante, parce qu'elle entre dans une réflexion sur la propagande des guerres civiles sévériennes. Une théorie comme celle-ci est caractéristique, à notre avis, des problèmes que peuvent présenter les travaux de la critique des sources : premièrement rien ne permet, comme le dit Sidebottom[454], de déduire du fait qu'Hérodien soit parfois favorable, parfois défavorable à Sévère qu'il ait employé plusieurs sources qui seraient contradictoires dans la vision de l'empereur. Le deuxième problème, qui découle du premier, est que cela suppose également qu'Hérodien n'ait pas pu reprendre les faits sans prendre du recul et faire sienne l'interprétation de la source — ce qui va à l'encontre du travail critique qu'il prétend mener.

La théorie d'une source commune aux deux historiens ne peut se soutenir selon Harry Sidebottom[455]. Si Dion a effectivement passé dix ans à collecter les informations avant de passer douze ans à la rédaction[456], « copier » une source dont le texte se retrouverait dans les deux œuvres reviendrait pour le chercheur à remettre en question la méthode de composition. Pour nous cela ne contredit en rien la théorie d'une source commune, car la source peut se

---

[451] Voir *supra* p. 16 *sq.* sur le statut social et les fonctions d'Hérodien, qui peuvent aussi impliquer une proximité avec les sources et les sphères du pouvoir.

[452] RUBIN 1980 p. 85–131, et particulièrement p. 89–90.

[453] RUBIN 1980 p. 106 : « an ultimate proof of this hypothesis is impossible », et p. 119 : « like every hypothesis this one may be dismissed as pure guesswork ».

[454] Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2787–2788 pour un résumé de la théorie de Rubin, qu'il désigne comme remplie de présupposés.

[455] SIDEBOTTOM 1997b p. 2781.

[456] Dion LXXIII, 23, 5.

trouver dans le matériau collecté pendant cette décennie de préparation. Pour Cassola d'ailleurs Dion peut tout à fait avoir consulté ponctuellement une source qu'Hérodien aurait également employée[457].

Il convient à présent de se demander quelle peut être la source en commun. Une des sources envisagées pour Dion le fut aussi pour Hérodien, et permettrait de concilier certains arguments concernant une source commune. Il s'agit de l'œuvre — perdue — de Marius Maximus[458].

Marius Maximus est identifié au sénateur, général de Sévère, préfet de la Ville de Macrin et consul II en 223[459], même s'il n'est pas certain qu'il fût l'auteur de l'œuvre qui inspira l'*Histoire Auguste*, grâce à laquelle on le connaît[460]. Son *cursus* impressionnant confirme qu'il eût fait partie des historiens sénatoriaux comme Cassius Dion. Son œuvre perdue aurait été une suite directe de Suétone, reprenant à partir du règne de Nerva jusqu'à celui d'Élagabal[461]. Étant donné que cet historien fait toujours l'objet de controverses, il est difficile de dire dans quelle mesure il a pu servir de source à Hérodien (ou l'inverse), puisqu'on ne sait même pas dans quelle mesure il a influencé l'*Histoire Auguste*, mais, comme pour Dion, il y a peu de chance qu'Hérodien n'ait pas connu l'homme. Pourtant, il ne le mentionne pas, alors qu'il a joué un rôle dans les campagnes de Sévère : il était à la tête des troupes qui assiégèrent Byzance entre 194 et 196, et des troupes de Lugdunum lors de la bataille de 197[462]. Cela dit, ni Hérodien ni l'*Histoire Auguste* ne disent grand-chose sur le siège de Byzance, et notre historien, dans sa logique centrée autour de la figure impériale, ne donne pas le nom des consuls et des généraux de manière générale. Quel est le lien possible

---

457 CASSOLA 1957c p. 170.

458 CASSOLA 1957c p. 171–172 proposa cette théorie.

459 Lucius Marius Maximus Perpetuus Aurelianus (*PIR²* M 308). Il s'agit probablement de lui dans l'inscription *ILS 2935* (Voir DESSAU 1892 I p. 573) selon laquelle il fut légat de Syrie.

460 Il est mentionné à de nombreuses reprises dans l'*Histoire Auguste*, comme le rappelle CHASTAGNOL 1994 p. LII : l'auteur de l'œuvre se réfère une trentaine de fois à Marius Maximus, qu'il le cite explicitement ou qu'il en résume les propos. Bien entendu, il y a des chances qu'il soit une source reprise dans beaucoup plus de passages que ceux où son nom apparaît. Voir BIRLEY 1997 p. 2711 (« Livy names Polybius a mere six times but exploited him wholesale »), qui cite H. PETER, *Die geschichtliche Litteratur über die römische Kaiserzeit*, Leipzig 1897, II 253.

461 WHITTAKER 1969 I p. lxii.

462 BIRLEY 1997 p. 2698 *sq*.

entre notre historien et Marius Maximus ? Tous deux mentionnés dans la *Vie d'Albinus*[463], ils sont considérés par l'auteur comme fiables (*ad fidem pleraque dixerunt*), ce qui laisse à penser qu'ils présentent une version similaire des événements. Marius Maximus semble également friand d'anecdote et de scandale[464], mais aurait également employé les *acta*, traités, documents accessibles aux sénateurs[465]. On a suggéré que Marius Maximus ait pu constituer le biais par lequel Hérodien aurait consulté ces documents[466]. L'autobiographie de Sévère peut également constituer une source d'informations à laquelle tous nos historiens auraient pu avoir recours.

À cause de l'association entre Marius Maximus et Hérodien dans l'*Histoire Auguste*, on a beaucoup écrit sur les rapports entre les deux derniers, ainsi que sur les problèmes du rapport à Dion et à Marius Maximus. Birley confirme qu'on ne peut prouver qu'Hérodien ait utilisé Marius Maximus comme source[467]. En effet, à cause d'un supposé droit d'aînesse qui veut qu'Hérodien soit le plus récent des trois historiens (même si les quelques années d'écart ne sont pas exactement déterminées), les érudits sont presque tous partis du principe que notre historien, qu'il soit d'accord avec Dion ou s'en détache, en est nécessairement tributaire et la perte de l'œuvre de Marius Maximus ne permettra jamais de contrecarrer une telle argumentation.

Sur Hérodien, Alföldy et Kolb suivent l'opinion défavorable d'Höhl, et même Birley y souscrit. Hérodien ne ferait que modifier le texte de Dion et broder autour du récit du sénateur bithynien, en supprimant ponctuellement ce qui ne l'intéresse pas[468]. Cette critique est trop dure à nos yeux et selon nous révoque tout débat : Kolb, fervent admirateur de Dion, s'étonne des contre-arguments défendant l'indépendance d'Hérodien[469]. Il ne trouve grâce que dans les

---

[463] *Vie de Clodius Albinus*, 12, 12 : *hinc apparet, quanta severitate factionem vel Pescennianam vel Clodianam vindicaverit. quae quidem omnia in vita eius posita sunt. quae qui diligentius scire velit, legat Marium Maximum de Latinis scriptoribus, de Gr<a>ecis scriptoribus Herodianum, qui ad fidem pleraque dixerunt.*

[464] Voir *Vie de Commode*, 13, 2 : *Versus ideo multi scripti sunt, de quibus etiam in opere suo Marius Maximus gloriatur.* WHITTAKER I. 1969 p. lxix.

[465] BIRLEY 1997 p. 2710–2711.

[466] CASSOLA 1957c p. 172, WHITTAKER I. 1969 p. lxix-lxx.

[467] BIRLEY 1997 p. 2737.

[468] C'est même l'objet d'une partie entière de l'ouvrage de Kolb, p. 25–158.

[469] KOLB 1972 p. 47.

études des années 230[470], c'est-à-dire après la fin du texte de Dion. Heureusement, Widmer[471], Whittaker et Cassola s'opposent à ces théories et renvoient moins systématiquement à Dion. Mais là encore — nous insistons — les théories contraires s'appuient sur les mêmes passages et les mêmes extraits, et notre historien ne semble jamais pouvoir sortir vainqueur de ce cercle vicieux. C'est pourquoi nous prétendons prendre notre objet d'étude pour ce qu'il est, une œuvre à part entière et originale. Lorsque l'on voit à quel point la *Quellenforschung* sur tous les historiens mentionnés dans ces quelques pages, qu'ils existent, soient perdus ou fragmentaires, tourne en rond (Dion a puisé chez Marius Maximus, Hérodien a puisé chez Dion et Marius Maximus, l'*Histoire Auguste*, Ammien, Eutrope etc. ont puisé chez Hérodien, Dion et Marius Maximus…), on ne peut qu'avouer qu'il restera irrémédiablement difficile de confirmer l'emploi de Dion par Hérodien et d'essayer d'identifier les sources potentielles qu'il mentionne ou emploie. Il est en revanche un peu plus aisé de déterminer quelles sont les sources d'Hérodien d'un point de vue littéraire. En effet, les grands historiographes sont bien évidemment des modèles pour notre historien et le repérage d'extraits pouvant le démontrer sera l'objectif de notre dernier temps de l'étude des sources.

Les modèles littéraires

Notre analyse des sources historiques et des liens d'Hérodien avec les travaux historiographiques nous conduit nécessairement à envisager les modèles littéraires dont nous aurons à parler régulièrement dans l'analyse des livres I et II. Si l'on peut dire sans trop de risque que ce sont les modèles hérodotéen et thucydidéen qui ont influencé Hérodien, on peut retrouver ponctuellement d'autres éléments de comparaison dans le traitement de certains sujets. Les indices de l'univers de référence d'Hérodien se devinent notamment dans les passages qui témoignent de sa formation intellectuelle et de sa *paideia*, que nous avions eu l'occasion d'étudier dans le premier chapitre de notre travail. En effet, il y a une recherche de l'érudition et du style chez Hérodien qui passe par l'emploi de nombreux stéréotypes et *topoi* propres à l'écriture historiographique, et qui permettent d'identifier des sources et des modèles littéraires.

D'un point de vue général, Hérodien connaît les auteurs anciens, possède une connaissance de ce qui se transmet à chacun : il est *pepaideuménos*[472]. Les descriptions

[470] KOLB 1972 p. 8–24.

[471] WIDMER 1967.

[472] Dans la constitution de l'univers mental de l'homme grec au I^er^ siècle, l'importance de la *paideia* dont bénéficiaient tous les habitants des cités — ceux du moins qui avaient appris à lire et à réciter chez le

stéréotypées témoignent d'une écriture influencée par la *paideia* et correspondent aux différents domaines descriptifs établis dans les manuels d'exercices rhétoriques, ou *progymnasmata* — ainsi les *ekphraseis* données par Aelius Théon[473]. Il est donc possible qu'Hérodien, dans ses descriptions, dans ses portraits[474], se soit inspiré de textes existants — réminiscence possible des exercices d'école — en plus d'avoir recours à sa mémoire visuelle pour la composition de son œuvre. Un exemple : sa présentation de Byzance n'est pas différente de ce que l'on trouve chez Dion ou chez Polybe[475], mais peut très bien correspondre à ce qu'il en sait lui-même :

> « Sise dans la partie la plus étroite de la Propontide, elle devait principalement ses revenus aux péages maritimes et à la pêche, et parce qu'elle possédait aussi un large territoire fertile, elle tirait un très grand profit de chacun des deux éléments[476]. »

---

grammatiste — est primordiale. QUET 1978 p. 57 : « Ils avaient la tête pleine de vers d'Homère, des tragiques, des poètes gnomiques. Ceux qui avaient suivi les leçons du grammairien avaient appris l'analyse de textes et la critique littéraire des grands auteurs classiques. Pour les moins nombreux, qui fréquentaient l'école du rhéteur, il y avait encore à apprendre les variations infinies sur un thème historique, l'utilisation des mythes, récits légendaires, fables ésopiques et chries, récits édifiants prêtés à des personnages célèbres, maximes et *sententiae*, très souvent elles-mêmes inspirées des poètes ». Voir MARROU 1964 p. 214 *sq.*, qui rappelle les grandes lignes de l'éducation et reste une référence.

[473] Aelius Théon, *Progymnasmata*, 118. Voir *supra* p. 18. SIDEBOTTOM 1997 p. 2787 : l'*ekphrasis* est l'un des genres les plus courants dans la Seconde sophistique (« It was *de rigueur* »). WHITTAKER 1969 I p. lv.

[474] Voir le portrait de Commode en I, 7, 5.

[475] Voir Dion LXXV, 10 : « Leur cité [celle des Byzantins] est située vraiment à l'endroit le plus favorable entre les deux continents et la mer qui les sépare, consolidée par la nature de la région aussi bien que par celle du Bosphore » (ἡ δὲ πόλις αὐτῶν ἐν καιρῷ πάνυ καὶ τῶν ἠπείρων καὶ τῆς διὰ μέσου σφῶν θαλάσσης κεῖται, τῇ τε τοῦ χωρίου ἅμα καὶ τῇ τοῦ Βοσπόρου φύσει ἰσχυρῶς παρεσκευασμένη). Cf. *Polybe*, IV, 38 qui n'est pas d'accord avec les deux autres historiens sur tous les avantages de la situation de Byzance : « les Byzantins vivent sur un site très favorablement situé au bord de la mer qui lui assure sécurité et prospérité plus que partout au monde mais qui, du côté de la terre, est particulièrement inefficace dans ces deux domaines. » (Βυζάντιοι κατὰ μὲν θάλατταν εὐκαιρότατον οἰκοῦσι τόπον καὶ πρὸς ἀσφάλειαν καὶ πρὸς εὐδαιμονίαν πάντη τῶν ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς οἰκουμένῃ, κατὰ δὲ γῆν πρὸς ἀμφότερα πάντων ἀφυέστατον), mais plus de trois siècles séparent les auteurs.

[476] Hérodien III, 1, 5 : κειμένη γὰρ ἐπὶ τῷ στενοτάτῳ τῆς Προποντίδος πορθμῷ προσόδοις ταῖς ἀπὸ θαλάσσης τελῶν τε καὶ ἁλείας μεγάλως ὠφελεῖτο, γῆν τε πολλὴν καὶ εὐδαίμονα κεκτημένη ἐξ ἑκατέρου τῶν στοιχείων πλεῖστα ἐκέρδαινεν.

Cela dit, le choix du sujet des différentes descriptions qui se trouvent dans l'*Histoire de l'Empire* correspond peu ou prou aux différents domaines descriptifs établis dans les manuels d'exercices rhétoriques, ou *progymnasmata*. En effet, dans la liste des *ekphraseis* données par Aelius Théon, on retrouve de nombreux sujets exploités par Hérodien : portraits (προσώπων), objets ou faits (πραγμάτων), lieux (τόπων) et temps (χρόνων)[477]. Les portraits sont nombreux, mais le meilleur exemple et le plus détaillé est le premier d'entre eux, le portrait de Commode au milieu du livre I :

> « Outre qu'il était en pleine fleur de l'âge, il était agréable à regarder, grâce aux justes proportions de son corps et à la beauté de son visage, selon les critères de la virilité. Les regards qu'il lançait étaient chaleureux et brûlants, ses cheveux étaient naturellement blonds et bouclés, à tel point que, chaque fois qu'il s'exposait au soleil, c'est comme s'il se mettait à briller de mille feux, de sorte que les uns pensaient que de la poussière d'or s'était répandue sur lui lorsqu'il sortait, et les autres le regardaient comme un dieu, disant qu'un rayon du soleil venu du ciel lui avait entouré la tête à la naissance ; et sa barbe fleurissait sur ses joues[478]. »

Même si Hérodien étoffe la description par des hyperboles, la structure générale en est tout à fait conventionnelle : corps, visage, cheveux… le lecteur semble suivre le regard de celui qui décrit, comme on regarderait un portrait peint — cela confirmerait-il qu'Hérodien s'appuie sur des εἰκόνες et des γραφαί pour composer ses descriptions ? —. Il est intéressant de noter qu'Aelius Théon range également dans la catégorie des descriptions de προσώπων les animaux, et Hérodien nous en fournit des exemples, notamment au livre I avec la description des autruches tuées par Commode lors des Jeux de l'automne 192[479] ou des

---

[477] Aelius Théon, *Progymnasmata*, 118, 6, 7 : « On a des descriptions de personnes, de faits, de lieux et de temps » (γίνεται δὲ ἔκφρασις προσώπων τε καὶ πραγμάτων καὶ τόπων καὶ χρόνων). Trad. Patillon.

[478] Hérodien I, 7, 5 : πρὸς δὲ τῇ τῆς ἡλικίας ἀκμῇ καὶ τὴν ὄψιν ἦν ἀξιοθέατος σώματός τε συμμετρίᾳ καὶ κάλλει προσώπου μετ' ἀνδρείας. Ὀφθαλμῶν τε γὰρ ἀρθμίαι καὶ πυρώδεις βολαί, κόμη τε φύσει ξανθὴ καὶ οὔλη, ὡς, εἴποτε φοιτῷη δι' ἡλίου, τοσοῦτον ἐκλάμπειν αὐτῷ πυροειδές τι, ὡς τοὺς μὲν οἴεσθαι ῥίνημα χρυσοῦ προιόντι ἐπιπάσσεσθαι, τοὺς δὲ ἐκθειάζειν, λέγοντας αἴγλην τινὰ οὐράνιον περὶ τῇ κεφαλῇ συγγεγενῆσθαι αὐτῷ· ἴουλοί τε αὐτοῦ κατιόντες ταῖς παρειαῖς ἐπήνθουν.

[479] Hérodien I, 15, 5 : « [il tira sur] des autruches de Maurétanie, qui se déplaçaient très vite grâce à leurs pattes et à l'envergure de leurs ailes (ταῖς Μαυρουσίαις στρουθοῖς ὀξύτατα φερομέναις καὶ ποδῶν τάχει καὶ κολπώσει πτερῶν), et les décapita en haut du cou, de sorte que, bien qu'elles fussent dépourvues de leurs têtes par la force des traits, elles continuèrent encore à courir comme si elles n'avaient pas été touchées ». Le fait que les oiseaux continuent de courir après leur décapitation est un cliché bien connu.

chameaux « dont les pieds ont la peau tendre » au livre IV[480]. Les descriptions d'objets quotidiens, quoique très brèves, sont récurrentes (généralement, les descriptions d'objets ou de bâtiments se limitent à la simple mention du matériau ou de la forme : en I, 10, 5, les gages de richesse sont décrits comme étant faits dans des matériaux précieux et un travail ciselé (σύμβολα κειμήλιά τε βασιλέων ὕλης τε ἢ τέχνης θαύματα)[481], de même que les descriptions de lieux (nous avons déjà évoqué Byzance, mais on peut aussi citer la maison de Niger au livre II, la description d'Aquilée et de sa région au livre VIII, etc[482]). Ces dernières sont également stéréotypées. Ce qui permet de le dire très précisément est le fait qu'Hérodien emploie une formulation très similaire dans ses descriptions des Alpes aux livres II et VIII, que nous avions étudiées dans le chapitre I[483].

La description de πραγμάτων envisagés non pas comme des objets mais comme des faits, dont Aelius Théon nous fournit des exemples, sont plus complexes à analyser mais tout

[480] Hérodien IV, 15, 3 : αἵ τε κάμηλοι μάλιστα, ἔχουσαι ἁπαλὰ τὰ πέλματα.

[481] Hérodien I, 17, 1 (description d'une tablette) : « une de ces tablettes fabriquées en fines lamelles d'écorce qui se repliaient l'une sur l'autre pour se refermer » (γραμματεῖον τούτων δὴ τῶν ἐκ φιλύρας ἐς λεπτότητα ἠσκημένων ἐπαλλήλῳ τε ἀνακλάσει ἀμφοτέρωθεν ἐπτυγμένων). Cette description est tout à fait topique (description du matériau, du fonctionnement, de son usage). Voir également I, 15, 5 (des flèches à pointes en croissant), III, 1, 6 (les pierres qui composent les murailles de Byzance), IV, 2, 2–11 (les objets funéraires), sans compter les descriptions de vêtements, etc.

[482] La maison de Niger : Hérodien II, 8, 6. Description d'Aquilée : VIII, 2, 3. *Aelius Théon*, 118, 6 précise que les lieux peuvent être des ports (cf. le port d'Aquilée), des rivages (αἰγιαλῶν, cf. description du Golfe d'Issos en III, 4, 2–3), des villes (πόλεων, cf. là encore Byzance ou Aquilée). Les descriptions de lieux en tant que données géographiques et topographiques seront analysées *infra* p. 172 *sq*.

[483] Hérodien II, 11, 8 : « Ce sont de très grandes montagnes, sans équivalent ailleurs sur terre à notre époque, et elles se tiennent en forme de remparts et elles protègent l'Italie » (Μέγιστα ἐκεῖνα ὄρη, καὶ οἷα οὐκ ἄλλα ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς γῇ,ἐν τείχους σχήματι περίκειται καὶ προβέβληται Ἰταλίας) et VIII, 1, 5 : « Ils se dirigèrent vers les Alpes, très haute chaîne de montagnes que la nature a élevée comme un rempart pour l'Italie, dont la hauteur dépasse les nuages, qui est si étendue que, séparant toute l'Italie de part en part, elle descend à droite de l'Italie dans la mer Tyrrhénienne et à gauche dans le Golfe de Ionie » (ἐπὶ τὰς Ἄλπεις ἠπείγοντο, ἅπερ ὄρη ὑπερμήκη ὥσπερ τεῖχος Ἰταλίας ἡ φύσις ἤγειρεν, ὑπερνεφῆ μὲν τὸ ὕψος, ἐπιμηκέστατα δέ, ὡς πᾶσαν Ἰταλίαν διειληφότα καθήκειν ἐν μὲν τοῖς δεξιοῖς Ἰταλίας μέρεσιν ἐς τὸ Τυρρηναῖον πέλαγος, ἐν δὲ τοῖς λαιοῖς ἐς τὸν Ἰόνιον κόλπον). La description continue en VIII, 1, 6. Les Alpes comme « défilé permettant de garder l'accès à l'Italie » (τὰ στενὰ τῶν Ἄλπεων καταληψόμενον καὶ φρουρήσοντα τῆς Ἰταλίας τὰς εἰσβολάς) sont également évoquées en III, 6, 10.

aussi intéressants : ce sont les « guerre, paix, tempêtes, famines, pestes, séismes… » [484]. L'œuvre, c'est une évidence, contient bien des guerres (πολέμου — Hérodien en évoque beaucoup[485]), mais aussi les tempêtes, famines, pestes, séismes qu'il cite explicitement dans son prologue — sans forcément respecter sa promesse — ou dans plusieurs passages du texte, notamment dans le livre I avec les exemples de la peste antonine (I, 12, 1–2) ou du séisme qui déclenche l'incendie du temple de la Paix (I, 14, 2).

Tous ces éléments sont révélateurs de la méthode de composition d'Hérodien, qui traite l'écriture de l'histoire avec tout le sérieux d'un homme éduqué et en connaît les modèles. C'est pour lui une véritable profession de foi qui nous permet d'envisager son rapport à l'historiographie, car il s'inscrit, par l'usage de ces cadres et outils littéraires, dans une tradition[486], que nous allons étudier à présent.

En effet, indépendamment des questions d'origine et de genre de l'œuvre, on peut tout de même avancer qu'Hérodien écrit une histoire en grec pour imiter les Anciens — même romains[487] —, en accord avec la *paideia* qu'il a reçue[488]. Nous avons déjà évoqué un des grands modèles de l'historiographie grecque classique, Thucydide, dont l'imitation semble à première vue évidente : l'imitation porterait aussi bien sur le langage que sur la stylisation des événements. Par exemple, les propos que l'historien athénien tient dans l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, I, 21 semblent avoir inspiré les propos d'Hérodien :

---

[484] Aelius Théon, *Progymnasmata*, 118, 6, 17 : « La description de faits, par exemple la guerre, la paix, les saisons/tempêtes, famines, pestes, séismes… » (Πραγμάτων δὲ οἷων ἔκφρασις πολέμου, εἰρήνης, χειμῶνος, λιμοῦ, λοιμοῦ, σεισμοῦ). Le seul de ces exemples qui n'intéresse pas Hérodien est la paix, comme en témoignent ses ellipses régulières des temps de paix, dont la plus marquante est celle de treize ans en VI, 2, 1.

[485] Les récits les plus détaillés sont la bataille de Lyon en III, 7, la bataille de Macrin contre les Parthes en IV, 15 — SIDEBOTTOM 1997b p. 2787 voit dans le récit de la campagne de Macrin une imitation de Polybe — ou encore le siège d'Aquilée en VIII, 2–5.

[486] Le fait même qu'il écrive une histoire en grec en est une preuve suffisante pour SIDEBOTTOM 1997b p. 2779 : « To write a history at all, let alone one which opens in Thucydidean langage and sentiments, is an implicit claim to *paideia* (1.1.1) ».

[487] À Rome les premiers à écrire l'histoire étaient des sénateurs qui choisirent d'écrire en grec. Le plus ancien des historiens romains, Fabius Pictor, fut aussi le premier Romain à écrire en grec au III^e^ s. Il faut attendre encore presque un demi-siècle pour que Caton l'Ancien écrive de la prose historique sur Rome en latin. FELDHERR 2009 p. 3–4.

[488] Voir QUET 1978. p. 56–57.

> « À partir des témoignages dont j'ai parlé, on ne se trompera pas cependant en jugeant surtout les faits que j'ai exposés en détail, et en n'accordant pas non plus crédit aux poètes, qui amplifient les événements, ni aux logographes qui, plus pour charmer les oreilles que pour servir la vérité, rassemblent des faits impossibles à vérifier rigoureusement et aboutissent finalement la plupart du temps à un récit incroyable et merveilleux[489]. »

Les termes repris par Hérodien confirment cette inspiration : Thucydide critique, tout comme Hérodien, les poètes qui ont favorisé le style au détriment de la vérité (ἐπὶ τὸ προσαγωγότερον τῇ ἀκροάσει ἢ ἀληθέστερον), évoque la nécessité d'une vérification (ἀνεξέλεγκτα) sous risque de dévaloriser le récit (ἀπίστως). Hérodien a même repris le terme μυθῶδες, très important pour critiquer les œuvres qui grossissent les événements (ἐπὶ τὸ μεῖζον κοσμοῦντες = Hérodien τῆς ἀληθειάς μείζονι I, 1, 2). En outre, Thucydide a créé le modèle de narration qui fait correspondre aux cadres chronologiques imposés par le sujet les limites biologiques de la vie de l'auteur et de sa génération, en prenant pour sujet le temps présent[490], ce qu'Hérodien applique à son œuvre.

Hérodien reprend également la méthode de l'auteur de *La guerre du Péloponnèse* en s'appuyant sur des discours et des dialogues pour présenter les divers événements. Dans les discours en effet, Thucydide s'autorise une grande liberté, à la fois dans le contenu et dans la rhétorique, ce que ne manque pas de faire Hérodien — et qu'on lui a reproché. Tout comme son modèle, notre historien intègre les discours dans son récit[491]. Par exemple, les discours prononcés par les différents empereurs au moment de leur prise de pouvoir présentent un intérêt majeur, se révélant comme le miroir de la conception, positive ou négative, du régime

---

[489] Thucydide, I, 21 : Ἐκ δὲ τῶν εἰρημένων τεκμηρίων ὅμως τοιαῦτα ἄν τις νομίζων μάλιστα ἃ διῆλθον οὐχ ἁμαρτάνοι, καὶ οὔτε ὡς ποιηταὶ ὑμνήκασι περὶ αὐτῶν ἐπὶ τὸ μεῖζον κοσμοῦντες μᾶλλον πιστεύων, οὔτε ὡς λογογράφοι ξυνέθεσαν ἐπὶ τὸ προσαγωγότερον τῇ ἀκροάσει ἢ ἀληθέστερον, ὄντα ἀνεξέλεγκτα καὶ τὰ πολλὰ ὑπὸ χρόνου αὐτῶν ἀπίστως ἐπὶ τὸ μυθῶδες ἐκνενικηκότα.

[490] GHERKE 2015 p. 330–331.

[491] ROMAN 2013 p. 277. Ce sont des discours reconstitués des acteurs de l'histoire selon le principe, bien connu, de la vraisemblance : « j'ai exprimé ce qu'à mon avis ils auraient pu dire qui répondait le mieux à la situation, en me tenant, pour la pensée générale, le plus près possible des paroles réellement prononcées, tel est le contenu des discours » (ὡς δ' ἂν ἐδόκουν ἐμοὶ ἕκαστοι περὶ τῶν αἰεὶ παρόντων τὰ δέοντα μάλιστ' εἰπεῖν, ἐχομένῳ ὅτι ἐγγύτατα τῆς ξυμπάσης γνώμης τῶν ἀληθῶς λεχθέντων, οὕτως εἴρηται, I, 22, 1). On aurait souhaité trouver dans notre texte d'Hérodien, et notamment dans le prologue, des propos concernant sa méthode de composition des discours. La question de la composition des discours de Thucydide a donné lieu à de nombreux commentaires et études et l'ouvrage de référence est toujours celui de Jacqueline de Romilly (1956), *Histoire et raison chez Thucydide*.

dudit empereur : le discours de Commode préfigure déjà une perversion du pouvoir (I, 5, 3–8), celui de Pertinax entraîne une vague d'espoir (II, 3, 5–10), celui de Sévère laisse entrevoir sa duplicité (II, 10, 2–9). Cependant, la grande liberté prise par Hérodien et même par Thucydide, à la fois dans le contenu et dans la rhétorique, les rapproche également d'Hérodote[492].

En effet, Hérodien manifeste à bien des égards des affinités avec Hérodote, que ce soit dans le style du récit aussi bien que dans sa manière d'interpréter les événements — parfois par l'emploi de certains termes, ou par l'évocation de son implication (I, 2, 5 : πείρᾳ μετέσχον), ainsi que dans la méthode[493]. En effet, dans sa façon de donner son avis sur certains événements, notre historien, comme l'auteur de l'*Enquête*, recourt régulièrement à la dramatisation des événements historiques. Cette théâtralisation, probablement une reconfiguration des faits, soulignée par des procédés rhétoriques insistants, caractérise plus nettement les moments qui concernent l'existence (ou plutôt la fin) d'un empereur. Un bon exemple de cette théâtralisation est la mort de Géta au livre IV : « Géta, blessé mortellement, répandit son sang sur le sein de sa mère et passa de vie à trépas[494]. » Dans nos deux livres les deux exemples les plus marquants sont la mort de Marc Aurèle[495] et celle de Pertinax[496], quoique le récit des événements qui aboutissent à la mort de Didius Julianus ne soit pas non

[492] Par exemple la reconstitution du débat en les Tégéens et les Athéniens au sujet de l'attribution des places dans la ligne de bataille à Platées (Hérodote, IX, 26 et suiv.), GEHRKE 2015. p. 328.

[493] Voir par ex. Hérodote II, 99 : « Jusqu'ici j'ai témoigné de ce que j'ai vu, de mon avis, ou du résultat de mes recherches, et je vais dès maintenant commencer à parler de ce pays des Égyptiens d'après ce que j'ai entendu dire ; j'y ajouterai ce que j'ai vu » (Μέχρι μὲν τούτου ὄψις τε ἐμὴ καὶ γνώμη καὶ ἱστορίη ταῦτα λέγουσα ἐστί, τὸ δὲ ἀπὸ τοῦδε Αἰγυπτίους ἔρχομαι λόγους ἐρέων κατὰ τὰ ἤκουον· προσέσται δὲ αὐτοῖσί τι καὶ τῆς ἐμῆς ὄψιος).

[494] Hérodien IV, 4, 3 : Γέτας μὲν δὴ καιρίως τρωθείς, προσχέας τὸ αἷμα τοῖς τῆς μητρὸς στήθεσι, μετήλλαξε τὸν βίον.

[495] Hérodien, I, 4, 7 : « Après ces mots Marc Aurèle perdit connaissance et se tut. Il resta étendu sur son lit sous l'effet de la faiblesse et de l'angoisse. Toutes les personnes présentes furent alors saisies de pitité, de sorte que certains ne purent se retenir de pousser des gémissements » (Τοσαῦτα εἰπόντα τὸν Μᾶρκον ἐπιπεσοῦσα λιποθυμία κατεσίγασεν· ὑπὸ δὲ ἀσθενείας τε καὶ ἀθυμίας αὖθις ὑπτίαζεν. Οἶκτος δὲ πάντας ἐλάμβανε τοὺς παρόντας, ὡς μηδὲ κατασχόντας αὐτῶν τινὰς ἐς οἰμωγὴν ἀναβοῆσαι).

[496] Hérodien II, 5, 9. Cf. la mort d'Alexandre (VI, 9) qui rappelle la fin de Pertinax par la présence d'un discours mais dont les objectifs sont subvertis : le discours de bravoure cherche à « inciter à la commisération et à la pitié », et la stature de l'empereur est plutôt proche de celle de Julianus ou de Géta (« tremblant et presque déjà mort », il court dans les bras de sa mère…).

plus exempt de dramatisation[497]. Les récits de mort d'empereurs sont aussi souvent l'occasion d'un commentaire d'auteur — chose rare chez Hérodien — et sont souvent marqués par le vocabulaire de la fatalité, de la justice immanente et du destin, qui n'est pas sans rappeler Hérodote. Quand il commente des épisodes ou dresse le bilan de la vie d'un homme, Hérodien raisonne en terme de prudence et d'imprudence, de justice et d'injustice, comme s'il introduisait le procès de ses personnages pour déterminer s'ils ont mérité leur sort — bien souvent il s'agit d'une analyse « comportementaliste », pour parler anachroniquement, avec un étude du comportement habituel des hommes en telle ou telle circonstance (par ex. I, 2, 4 : φιλεῖ γάρ πως ἀεὶ τὸ ὑπήκοον ζήλῳ τῆς τοῦ ἄρχοντος γνώμης βιοῦν, « il est habituel que le sujet cherche à calquer sa vie sur celle de celui qui le gouverne », ou encore souligné par l'usage de ἔθέλει ou φιλεῖ).

Un autre modèle duquel se rapproche Hérodien par rapport à l'interprétation dramatique des événements est celui de Polybe. Ce modèle, prôné par Lucien, apparaît en réponse au modèle hérodotéen[498]. On retrouve comme chez Hérodote une façon de donner son avis sur certains événements[499]. Ce modèle est particulièrement sensible chez notre historien qui recourt régulièrement à la dramatisation des événements historiques par des formulations empruntées à la tragédie, soulignées par des procédés rhétoriques insistants, surtout lorsque cela concerne l'existence d'un empereur.

Les gouvernants ne sont néanmoins pas les seuls acteurs de « tragédies historiques », pour reprendre une expression de Guy Lachenaud[500]. Des personnages de moindre importance ont eux aussi leur rôle tragique, notamment lorsqu'il s'agit de dialogues « intimes », avec parfois de véritables mises en scène tragiques, comme on peut le voir en I, 13, 2–4 avec Fadilla qui déchire ses vêtements[501], en I, 17, 4 avec Marcia et son interjection[502] ou encore en

---

497 Hérodien II, 12, 7. Voir également la mort de Gordien I^er^ (VII, 9, 7–10), dans le désespoir et la solitude de la situation.

498 LACHENAUD 2003, p. 97.

499 Voir Hérodote II, 99.

500 LACHENAUD 2003, p. 102–103.

501 « Toi, mon Prince, tu restes au calme dans l'ignorance de ce qui se passe quand tu te trouves dans un danger extrême : mais nous, qui sommes ta famille, nous mourrons bientôt ! » (« σὺ μὲν, ἔφη, ὦ βασιλεῦ, μένων ἐπὶ ἡσυχίᾳ τῶν πραττομένων ἀγνοίᾳ, ἐν ἐσχάτῳ καθέστηκας κινδύνῳ· ἡμεῖς δέ, τὸ σὸν γένος, ὅσον οὐδέπω ἀπολούμεθα »).

502 « Bravo Commode ! Voici donc comment tu remercies ma bienveillance et ma tendresse, alors que j'ai supporté toutes ces années tes violences et ta débauche ! Mais un ivrogne comme toi n'échappera pas à une femme sobre ! » (« εὖγε, ὦ Κόμοδε. Ταῦτ' ἄρα χαριστήρια εὐνοίας τε καὶ στοργῆς τῆς ἐμῆς

IV, 3, 8 avec Julia Domna qui demande à ses fils, qui prévoient de se partager l'empire, de la couper en deux[503].

Dans les passages de ce type, Hérodien fait régulièrement intervenir la τύχη, notamment pour expliquer les revirements des événements[504]. Dans le livre I par exemple, il s'en sert pour expliquer la chute de Pérennis (voir I, 8, 3 : ὥσπερ τινὸς πονηρᾶς καὶ βασκάνου τύχης ἀνατρεπούσης et I, 9, 5 : ὑπό τινος δαιμονίου τύχης) et de Cléandre (I, 13, 6[505]). Dans le livre II, un « coup du sort » brise les espoirs nés sous le règne de Pertinax :

ὕβρεώς τε καὶ παροινίας τῆς σῆς, ἧς ἐτῶν τοσούτων ἠνεσχόμην. Ἀλλ' οὐ καταπροίξῃ αὐτὸς μεθύων νηφούσης γυναικός »).

[503] « Mes enfants, s'écrie Julia, vous cherchez à trouver comment diviser la terre et la mer, et les continents, comme vous dites, sont séparés par les eaux du Pont ; mais votre mère, comment allez-vous la partager ? et comment puis-je, pauvre de moi, me diviser et me répartir entre vous ? Tuez-moi donc pour commencer, et que chacun enterre chez lui après m'avoir séparée la moitié de mon corps ; ainsi, je serai dispersée avec la terre et la mer. » (Ἡ δὲ Ἰουλία « γῆν μέν, ἔφη, καὶ θάλασσαν, ὦ τέκνα, εὑρίσκετε ὅπως νείμησθε, καὶ τὰς ἠπείρους, ὥς φατε, τὸ Πόντιον ῥεῖθρον διαιρεῖ· τὴν δὲ μητέρα πῶς ἂν διέλοισθε, καὶ πῶς ἡ ἀθλία ἐγὼ ἐς ἑκάτερον ὑμῶν νεμηθείην ἢ τμηθείην; πρῶτον δὴ ἐμὲ φονεύσατε, καὶ διελόντες ἑκάτερος παρ' ἑαυτῷ τὸ μέρος θαπτέτω· οὕτω γὰρ ἂν μετὰ γῆς καὶ θαλάττης ἐς ὑμᾶς μερισθείην »).

[504] Exemples en dehors des livres I et II : III, 9, 12 : « C'est ainsi que Sévère, soit grâce à un coup du sort soit grâce à son jugement, s'assura la victoire sur les Perses » (οὕτω μὲν δὴ Σεβῆρος, τύχῃ μᾶλλον ἢ γνώμῃ, τῇ κατὰ Παρθυαίων νίκῃ κεκόσμητο) ; V, 3, 1 : « Le destin voulut que Macrin, après avoir joui de son pouvoir dans la débauche une année seulement, finît à la fois sa vie et son règne, parce que la fortune avait fourni aux soldats un bien faible et bien léger prétexte pour assouvir leur volonté » (ἐχρῆν δὲ ἄρα Μακρῖνον ἐνιαυτοῦ μόνου τῇ βασιλείᾳ ἐντρυφήσαντα ἅμα τῷ βίῳ καὶ τὴν ἀρχὴν καταλῦσαι, μικρὰν καὶ εὐτελῆ πρόφασιν τοῖς στρατιώταις ἐς ἃ ἐβούλοντο τῆς τύχης παρασχούσης) et V, 4, 12 : « Il connut une fin honteuse, parce qu'il avait tardé à vouloir se rendre à Rome, alors qu'il fallait le faire dès le début : il manqua à la fois de jugement et de chance » (τέλει τε ἐχρήσατο αἰσχρῷ ὕστερον θελήσας ἐς τὴν Ῥώμην ἀνελθεῖν, δέον ἐν ἀρχῇ τοῦτο ποιῆσαι· ὁμοῦ δὲ ἔπταισε καὶ γνώμῃ καὶ τύχῃ). Cette dernière expression se retrouve également pour parler de Sévère Alexandre (Hérodien VI, 5, 5 : Ἀλέξανδρος μὲν οὖν, ὡς ᾤετο, ἄριστα βεβούλευτο· ἔσφηλε δὲ αὐτοῦ τὴν γνώμην ἡ τύχη : « Alexandre croyait avoir pris la meilleure décision, mais il manqua à la fois de jugement et de chance » et de nouveau en VI, 6, 3 : σφαλέντι καὶ γνώμῃ καὶ τύχῃ). Nous ne comptons pas les occurrences de τύχη qui semblent provenir de l'opinion des personnages, que ce soit dans un discours direct ou indirect ou même par le point de vue interne.

[505] « La nature humaine s'étant plu, pourrait-on dire, à montrer en un seul exemple qu'un petit et inattendu hasard de la Fortune peut élever, de la plus basse extraction aux hauteurs les plus élevées, puis faire rechuter, celui qu'elle a élevé » (ὡς ἄν τις εἴποι, τῆς φύσεως ἐν ἑνὶ δεῖξαι, ὅτι ἐκ τῆς ἐσχάτης εὐτελείας

> « Enfin, alors que son règne n'avait pas duré deux mois entiers, qu'il avait fait preuve en peu de temps d'une grande sagesse et d'actes bienveillants, et que cela avait entraîné l'espérance et le bonheur pour les sujets, un mauvais coup du sort compromit et renversa la situation et empêcha l'accomplissement de magnifiques travaux indispensables aux populations[506]. »

Ces analyses de la situation sont souvent superficielles, et relèvent presque d'un recours à la divinité tout à fait topique — ce qui est dénoncé, par exemple, par Lucien[507]. En effet, l'intervention de la Τύχη dans l'écriture de l'histoire est controversée : pour Lucien, il faut dénoncer, rejeter comme historiens ceux qui, comme les poètes, invoquent les Muses ou les divinités, comme Hérodien est amené à le faire lorsqu'il a recours aux « coups du sort » dans son récit, ou aux récits étiologiques dans ses « digressions » (mythe de Kronos/Saturne pour expliquer l'origine du Latium et le mythe de Janus, rôle de la Magna Mater/Cybèle, enlèvement de Ganymède par Zeus pour expliquer l'histoire de Pessinonte[508], etc.). Cependant, on repère une différence selon que le personnage qui subit un coup du sort est admiré par Hérodien (Pertinax) ou non (Pérennis, Cléandre). Hérodien incrimine la τύχη pour le premier (πονηρὰ τύχη) et prend beaucoup plus de recul (ὥσπερ τινὸς) pour les deux autres : l'impudence est condamnée[509].

Hérodien entretient également des rapports avec Xénophon. Outre le rapprochement que les érudits ont pu faire entre le discours de Marc Aurèle sur son lit de mort au livre I et le dernier discours de Cyrus dans la *Cyropédie*[510], la tendance d'Hérodien à choisir de ne traiter que les événements qui servent ou illustrent ses propos par rapport aux empereurs ou à la

---

ἐς τὸ μέγιστον ὕψος ἆραι καὶ πάλιν τὸν ἀρθέντα ῥῖψαι ὀλίγη καὶ ἀνέλπιστος δύναται τύχης ῥοπή). Voir également Plautien, qui « passe de la condition (τύχης) la plus humble au plus haut pouvoir » (πλὴν ἀλλ' ὁ Σεβῆρος ἐκ μικρᾶς καὶ εὐτελοῦς τύχης ἐς μεγάλην προήγαγεν ἐξουσίαν).

[506] II, 4, 5 : τὸ δὲ τελευταῖον, οὐδ' ὅλων μηνῶν δύο τῆς βασιλείας αὐτῷ προκεχωρηκυίας, ἐπιδειξαμένου τε ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ πολλὰ σώφρονα καὶ χρηστὰ ἔργα ἐλπίδων τε ἀγαθῶν τοῖς ἀρχομένοις ὑποφαινομένων ἐβάσκηνε πάντα καὶ ἀνέτρεψε πονηρὰ τύχη ἐκώλυσέ τε θαυμαστὰ καὶ ἐπωφελῆ τοῖς ὑπηκόοις ἔργα ἐς τέλος ἀχθῆναι.

[507] Lucien, *Comment écrire l'histoire*, 14.

[508] Hérodien I, 11 (Cybèle) ; I, 11, 2 (rapt de Ganymède) ; I, 16, 1 (Saturne, Janus et le Latium).

[509] Voir GUELFUCCI 2010 p. 447 sur la place de la τύχη dans l'historiographie (chez Polybe).

[510] *Cyropédie* VIII, 7 *sq*. Voir NORDEN 1923 p. 397 note 4 ; ALFÖLDY 1973 p. 350 ; et dans la traduction espagnole de J. J. Torres Esbarranch (TORRES ESBARRANCH 1985), note 26 p. 93. SIDEBOTTOM 1997b p. 2806.

basileia correspond à la méthode de composition de Xénophon, chez qui, selon Pierre Pontier, « le choix de relater certains épisodes se ferait non pas au nom de leur intérêt historique objectif mais au nom des vertus qu'ils illustrent, telles que le courage, la tempérance ou la maîtrise de soi »[511]. Cette formule pourrait tout à fait convenir à notre historien. La critique a longtemps attaqué Xénophon sur la qualité de l'information historique, et on a aujourd'hui tendance à le considérer comme un chroniqueur, un témoin de son temps, plutôt que comme un historien — Hérodien a malheureusement souvent souffert d'une réputation similaire, issue d'une critique anachronique des historiens de l'Antiquité, qui oublie l'importance du travail littéraire dans les œuvres historiographiques[512].

Il est vrai que comme chez Xénophon, la dimension morale qui ressort de la caractérisation des personnages pose souvent le problème de la partialité, que récuse pourtant Hérodien dans son prologue. L'utilisation de l'éloge et du blâme s'inscrit dans une longue tradition littéraire, mais on ne s'attend pas forcément à les retrouver — si ce n'est dans les discours, qui ont une fonction épidictique — dans une œuvre qui prétend faire le récit des événements dépourvus de toute flatterie ou d'attaque, ce qui explique les critiques des érudits qui ont une vision trop moderne sur l'historiographie ancienne[513]. Ils servent pourtant un rôle éducatif dans la présentation du monde romain pour les Grecs à qui Hérodien destine explicitement son ouvrage[514]. Sans aller jusqu'à dire que notre historien est un moraliste, on remarque dans l'œuvre une certaine orientation dans ses propos, notamment dans les portraits. Pensons par exemple à la présentation que fait Hérodien d'Éclectus, le chambellan de Commode d'origine égyptienne :

> « [Éclectus] était égyptien de naissance et en tant que tel il était naturellement enclin à agir impulsivement et se laisser submerger par ses émotions[515]. »

Les qualités ou les défauts moraux, lorsqu'ils sont évoqués par Hérodien, ont souvent trait à une nationalité, dont le propos essaie d'illustrer et de développer le caractère. On

---

[511] PONTIER 2010 p. 406. Voir également PAWNALL 2004 p. 65–66.

[512] Après un courant critique, attentif aux omissions de Xénophon et à l'orientation de l'historien dans ses propos, l'œuvre a été réévaluée selon des critères littéraires et aboutit à des jugement plus modérés (voir RIEDINGER 1991 p. 61–96 et DILLERY, 1995, PONTIER 2010 p. 406).

[513] La confusion entre éloge/blâme et histoire est le défaut le plus choquant (ἡλίκον ἁμαρτάνουσιν) dans le genre historique pour Lucien, *Comment écrire l'histoire,* 7–9.

[514] Hérodien I, 11, 1.

[515] Hérodien I, 17, 6 : ἦν δὲ τὸ γένος Αἰγύπτιος, τολμῆσαί τε ἅμα καὶ δρᾶσαι θυμῷ τε δουλεῦσαι πεφυκώς.

repense aussi à la description des Syriens, caractérisés par la mollesse en II, 7, 9. Cela correspond souvent à des stéréotypes, voire à des lieux communs, qu'Hérodien reproduit probablement par facétie.

Mais davantage que Xénophon, c'est à Plutarque que l'on pense pour les passages qui ont une dimension morale ou tout simplement pour l'aspect biographique que produit la centralité de la figure impériale dans le texte, d'autant que Plutarque a consacré quelques-uns de ses opus à des empereurs comme Galba et Othon[516]. Ainsi Marc Aurèle est loué pour la gestion de son gouvernement et de son mode de vie, et le fait qu'Hérodien évoque à sa mort l'expression d'un regret universel (I, 1–4) semble bien traduire davantage l'admiration et l'opinion d'Hérodien. Ce Prince reste un modèle de perfection, et tous ses successeurs sont approuvés ou condamnés par l'historien selon qu'ils savent ou non aborder ce modèle[517]. Pertinax est plus loué que les autres parce qu'il atteint cette perfection selon notre auteur, de sorte qu'il devient lui-même le point de comparaison de ses successeurs : il est opposé à Julianus (la structure même du livre II le prouve), vengé par Sévère et comparé à lui, notamment dans les discours du livre II.

En réalité notre historien s'arrête beaucoup sur des éléments tels que les ambitions et les vices des individus, mais il est curieux que cela se présente de la même façon, comme s'il appliquait un cadre prédéterminé avant de l'adapter au personnage. On l'a repéré dans la structure du livre I, Lucilla, Pérennis, Cléandre et Maternus sont par exemple tous critiqués pour leur ambition avec des formulations semblables[518]. On peut y voir une influence de la rhétorique comme on peut la retrouver chez le modèle du genre, Plutarque : Hérodien semble se vouloir auteur de *Moralia*, et tirer de ces éléments des leçons de vie et de morale, en l'occurrence pour évoquer les conséquences néfastes d'une ambition trop importante[519].

---

[516] Dans ce que nous avons conservé. Plutarque a probablement également rédigé des biographies des empereurs précédant Vespasien à partir d'Auguste. Voir FLACELIERE 1963 p. 37.

[517] Voir CASSOLA 1957 p. 219.

[518] Hérodien I, 8, 6 : « Lucilla, parce qu'elle le vivait avec beaucoup de mal et voyait le privilège de cette femme comme une injure envers elle-même, ne partagea rien de ses vues sur le pouvoir impérial avec son mari Pompéianus » ; I, 9, 1 : « Pérennis jeta son dévolu sur l'empire » ; I, 10, 3 : « déjà Maternus tournait ses vues sur l'Empire et sur de plus grands projets » ; I, 12, 3 « Corrompu par la richesse et la débauche, [Cléandre] jeta même son dévolu sur le pouvoir impérial ».

[519] Voir Dion LVIII, 11, 1–2 et LVIII, 11, 5–7 sur la mort de Séjan : « C'est là surtout qu'on put contempler la fragilité humaine, afin de ne jamais s'enorgueillir de rien. Celui que, le matin, tous accompagnaient au Sénat comme un homme plus puissant qu'eux, ils le traînent hors de la prison comme le plus faible des hommes » (Ἔνθα δὴ καὶ μάλιστα ἄν τις τὴν ἀνθρωπίνην ἀσθένειαν κατεῖδεν,

Pour finir, il nous semble important d'évoquer rapidement l'héritage de l'historiographie latine. On l'a dit, Hérodien ne choisit pas, contrairement à Tite-Live et Cassius Dion, d'entreprendre une histoire universelle[520], mais l'histoire d'une période en particulier — la sienne. Une tendance qui est proche de celle qu'avait choisie Salluste avec la *Conjuration de Catilina* et la *Guerre de Jugurtha*[521].

Dans le domaine de l'histoire romaine, les travaux de Tacite, plus particulièrement les *Histoires* et les *Annales*, ont eu une grande influence dans l'analyse historique sur le Principat et sur l'autocratie en général[522]. Ses *Histoires*, rédigées en 106 et 109[523], débutent le 1er janvier 69 — près de six mois après la mort de Néron et la proclamation de Galba. Cette entrée *in medias res* a obligé Tacite à condenser tous les événements de l'année précédente pour comprendre l'assassinat de l'empereur le 15 janvier et la suite de l'Année des quatre empereurs (peut-être parce qu'une *Histoire* perdue arrêtait son récit à la fin de l'année précédente). Mais cela peut aussi être interprété comme une volonté de dénoncer, en quelque sorte, la façade républicaine du Principat qui consiste à conserver une conception consulaire des années — faisant comme si les consulats représentaient toujours la base de la vie politique romaine — tout en se plaçant en successeur de la tradition annalistique républicaine, comme Salluste. Le parti-pris de Tacite sur le début de ses *Histoires* sert néanmoins un intérêt littéraire, dont il nous fait part lui-même au début de son œuvre :

ὥστε μηδαμῇ μηδαμῶς φυσᾶσθαι. Ὃν γὰρ τῇ ἕῳ πάντες ὡς καὶ κρείττω σφῶν ὄντα ἐς τὸ βουλευτήριον παρέπεμψαν, τοῦτον τότε ἐς τὸ οἴκημα ὡς μηδενὸς βελτίω κατέσυρον).

[520] Il faut comprendre « universelle » au sens évoqué *supra* p. 136, qui correspond à la tendance chez les historiographes romains à considérer qu'avec la conquête romaine, l'histoire des Romains serait devenue celle du monde (cf. *urbi/orbi* et non pas au sens où on l'entend quand on pense à l'œuvre de Diodore par exemple.

[521] Une distinction est parfois faite entre les annalistes qui écrivent année par année et les historiens qui choisissent des événements spécifiques, mais elle pose problème : voir MARINCOLA 1999 p. 301–309 pour des références. Voir également MARINCOLA 1997 p. 291 et MARINCOLA 2009 p. 17 : à compter de Coelius Antipater et sa monographie sur le Seconde Guerre punique (écrite environ 80 ans après les événements), certains historiens choisirent d'écrire l'histoire limitée à un moment spécifique. D'autres, évitant l'histoire des débuts tout court, choisissent une période comme sujet, en la liant parfois aux travaux d'un honorable prédécesseur.

[522] ARNAUD-LINDET 2001, p. 240–248 et DUFF 2003, c. 9, « Tacitus », p. 90–101.

[523] Voir Pline le Jeune, *Epistulae*, VI, 16, 1 ; 20, 20 ; VII, 33, 1 et 33, 10.

> « Mon ouvrage débute au consulat de Servius Galba, consul pour la seconde fois, et de Titus Vinius. Les huit cent vingt ans écoulés depuis la fondation de Rome jusqu'à maintenant ont produit de nombreux historiens, et, tant qu'il s'est agi des affaires du peuple romain, l'histoire fut racontée avec autant d'éloquence que de liberté. Mais une fois menée la bataille d'Actium, lorsqu'il fut vital pour la paix que l'entièreté du pouvoir fut confiée à seul, ces grands génies disparurent. La vérité fut déformée de plusieurs façons : d'abord l'ignorance des affaires de l'État comme si elle ne nous appartenait plus ; ensuite le désir de complaire ou à l'inverse la haine envers les hommes au pouvoir. […] J'aborde par mon ouvrage une époque fertile en catastrophes, effroyable dans ses combats, déchirée par les séditions, cruelle même durant la paix : quatre princes terrassés par le fer ; trois guerres civiles, de nombreuses guerres externes et le plus souvent mêlées les unes aux autres.[524] »

On croirait lire ici la véritable source du prologue d'Hérodien. Tous les éléments présents au début de l'*Histoire de l'Empire* se retrouvent : le rapide résumé de l'histoire du Principat, le passage de la République au pouvoir d'un seul, l'esprit d'adulation et la haine du pouvoir, l'époque féconde en catastrophes et en événements extraordinaires, dont des guerres civiles… Il est impossible qu'Hérodien n'ait pas eu en tête ce prologue de Tacite, l'eût-il connu par le biais de manuels scolaires. Tacite ne trouve pas nécessaire de reprendre l'histoire de Rome depuis ses origines et ce début au cœur de l'Année des quatre empereurs, et donc au cœur du tumulte de la guerre civile, rend plus puissant son récit des temps agités dont il nous parle. Il n'est pas impossible qu'Hérodien ait partagé ce sentiment lorsqu'il décida du point de départ de son œuvre. Il s'inscrit ainsi dans cette lignée, et a pour objectif de réaliser le même travail pour sa propre période, même si, selon ses dires, cela n'est dû qu'au fait qu'il n'a pas connu les événements antérieurs.

De quelques années le cadet de Tacite (*ca.* 70–*ca.* 130)[525], Suétone est connu pour ses *Vies des hommes illustres* et *Vies des douze Césars*. Il mena sa carrière avec succès dans l'administration impériale et devint le secrétaire privé de l'empereur Hadrien (tout comme Hérodien aurait été celui d'un empereur ?). Il possédait donc également un accès privilégié aux sources et archives. Ses œuvres sont les témoins de son don particulier pour le genre biographique, auquel Hérodien, nous l'avons dit, n'est pas étranger. Sa série de biographies impériales avait une grande influence et autorité dans le monde de l'historiographie romaine. Avec les *Vies des douze Césars*, Suétone a constitué une histoire continue de la période allant de César à Domitien, avec la biographie des Princes, dont certains sont présentés comme des mauvais empereurs (Caligula, Néron, Domitien). Son œuvre ne présente pas un ordre

[524] Tacite, *Histoires* I, 1–2.

[525] DUFF 2003, p. 102–106.

chronologique, mais thématique, ce qui le démarque assez de la tradition historiographique de l'époque, mais a influencé les œuvres postérieures, jusqu'à l'*Histoire Auguste*. Suétone étudie la cruauté d'Auguste, les vices et les mauvais penchants de Tibère (ivrognerie et débauche, avarice, haine de la famille, impitoyable cruauté, et un caractère dissimulé, que Dion nous décrit également), la monstruosité de Caligula, la faiblesse de Claude, l'ignominie de Néron[526]… Notre historien y a sans aucun doute puisé son inspiration, comme son goût pour certaines anecdotes, ou un certain regard critique, voire à charge, envers certains empereurs — et en particulier les jeunes empereurs (οἱ νέοι ῥᾳθυμότερον βιώσαντες, I, 1, 6). Ce qui les rapproche est de s'être concentré sur la personnalité des empereurs, mais Suétone l'étudie de leur enfance à leur mort, ce en quoi Hérodien se distingue, car il ne s'intéresse à la personnalité de l'empereur que dans les limites temporelles de son règne (ou alors peu avant).

Hérodien connaît donc de nombreuses œuvres et de nombreux auteurs qui ont pu lui servir de source, que ce soit pour obtenir les informations historiques ou pour employer un modèle de composition littéraire. À ce titre, nous pensons qu'il connaît forcément Cassius Dion, au moins parce qu'il a été consul en 229, et qu'il a lu son œuvre, sans pour autant aller jusqu'à la *doxa* actuelle faisant de lui sa principale — sinon sa seule — source. Pour ses modèles littéraires, notre historien alimente dans son œuvre la compétition et la polémique entre l'héritage apporté par Hérodote et celui apporté par Thucydide, qui a continué Hérodote et, comme le souligne Hans-Joachim Gherke, a traité l'histoire ancienne selon les règles d'une logique anthropologique du pouvoir, et en se confinant soi-même à l'autopsie et à l'histoire contemporaine[527]. Mais Hérodien a également puisé dans d'innombrables sources pour de très nombreux détails, que Whittaker a relevés dans l'introduction de son œuvre[528]. Cette centralité de l'aspect politique et de la personnalité de l'empereur dans le récit d'événements contemporains, dont l'auteur a été le témoin, débouche chez notre historien sur une tendance parfois moralisante ou du moins qui étudie les conséquences des qualités et des défauts des empereurs et de ceux qui les entourent sur le sort de l'empire, ce qui le rapproche également de la tradition plutarquienne.

---

[526] ARNAUD-LINDET 2001, p. 265–272.

[527] GEHRKE 2015 p. 330 et notes 47 et 48 : « Thucydide a marché sur des sentiers battus avec une énergie et avec une cohérence particulières : il a renforcé le moment de l'examen critique et de l'ἔλεγχος intellectuel, en particulier eu égard à la détermination, à la précision, à la vérité — telle qu'il la comprenait —, avec une attitude particulièrement sceptique envers la tradition ».

[528] WHITTAKER 1969 I p. lii–lviii.

Si on ne trouve jamais de correspondance évidente avec les préconisations des manuels de rhétorique, jamais un écho littéral de textes sources ou de modèles littéraires (même si l'emploi des termes ne laisse pas de doute), notre historien manifeste sa *paideia* dans son écriture et dans sa façon de présenter les choses. Cela est tout particulièrement patent, comme nous l'avons déjà souligné, dans les nombreux domaines auxiliaires à l'histoire qui apparaissent dans l'œuvre, et notamment les *excursus* culturels, que nous allons étudier dans la prochaine sous-partie.

2.3.1.2. Hérodien l'écrivain. Une œuvre du placere et docere *(οὐκ ἀτερπῆ τὴν γνῶσιν),*

Les historiens de l'Antiquité étant « autant des écrivains que des spécialistes de l'histoire »[529], la composition rhétorique et littéraire d'Hérodien sert également une volonté de plaire, ce qu'il confirme dans son prologue par les termes φράσεώς τε καὶ εὐφωνίας ou τὸ ἡδὺ τῆς ἀκροάσεως. Tout en critiquant cette volonté chez les autres historiens, Hérodien recherche également le style pouvant donner du plaisir à la lecture. Cette méthode de composition aboutit à une mise en valeur tout à fait particulière des événements, grâce à l'agrémentation de descriptions stéréotypées, à l'emploi de *topoi*, à la diffusion de connaissances générales souvent superficielles (par exemple en ce qui concerne la géographie), ce que les érudits n'ont pas manqué de lui reprocher[530]. Nous allons donc à présent essayer de comprendre comment le traitement des connaissances et des informations, que notre historien apporte en dehors du simple récit des événements, a pour but d'apporter à l'œuvre un intérêt supplémentaire, un aspect « éducatif » qui s'ajoute au plaisir de lire. C'est ainsi que nous étudierons les différents domaines auxiliaires, c'est-à-dire qui ne sont pas directement historiques, comme la géographie et les *excursus* culturels, dont le rôle éducatif est évident. La pluralité des domaines et la variété de certains passages comme les discours, qui servent la mise en scène du monde d'Hérodien, contribuent parfois, volontairement ou non, à magnifier les événements. Hérodien applique ainsi la méthode de l'*auxesis* pour composer certains passages de son *Histoire de l'Empire*.

---

[529] TORRENS 2009, p. 303–304.

[530] WHITTAKER 1969 I p. xlix : « Just as the historian accepted some of the contemporary ideals of historiography, so he expressed himself in the contemporary idiom, using clichés of thought and phrase. The History is garnished with imitations of classical models, rhetorical declamations, moralizing *sententiae*, antiquarian diversions and etymological bric-à-brac. »

Une histoire au contenu riche : le rôle des informations non événementielles

Hérodien, en dehors de la simple narration des événements, agrémente son œuvre de nombreuses informations pour donner de la substance au monde qu'il reconstitue. Ces informations sont essentiellement insérées dans la trame événementielle selon deux modes : ou bien elles sont mentionnées au fil de l'eau lorsque notre historien a besoin de préciser le contexte, le caractère du personnage qu'il évoque, ou de justifier la présence de telle ou telle information dans son récit, ou bien — et ce deuxième mode fera l'objet d'une sous-partie un peu plus loin — elles sont présentées sous la forme d'*excursus* en bonne et due forme, auxquels Hérodien consacre parfois l'équivalent d'un chapitre entier, ce qui crée une grande pause dans la narration. Ces informations que nous appellerons « transversales » se répartissent en plusieurs domaines.

1) La mobilisation des connaissances mythologiques et historiques. Hérodien emploie des exemples tirés de connaissances générales en mythologie et en histoire ancienne, ce qui correspond à ce que font la plupart des auteurs grecs de la Seconde Sophistique dans une tentative de retour au classicisme grec[531]. Hérodien mentionne des personnages de la mythologie grecque (Ilos, Tantale et Ganymède[532] ; Cybèle[533] ; Achille et Patrocle[534] ; Jocaste[535]) et latine (Énée[536] ; Anchise[537] ; Didon[538]), ainsi que quelques personnages historiques classiques (Romulus[539] ; Denys de Syracuse et Alexandre[540] ; Darius et Cyrus[541]). Après Alexandre, il évoque deux diadoques, Ptolémée et Antigone le Borgne (I, 3, 2). Ce qui est assez original et nous rappelle encore Plutarque est qu'Hérodien invoque également les grandes figures de l'histoire romaine, qu'elles soient bonnes ou mauvaises (Auguste[542] ;

---

[531] SIDEBOTTOM 1997b p. 2804.

[532] Hérodien I, 11, 2.

[533] Hérodien I, 11, 1 et 11, 5.

[534] Hérodien IV, 8, 4.

[535] Hérodien IV, 9, 3.

[536] Hérodien I, 11, 3 et II, 3, 3.

[537] Hérodien II, 3, 4.

[538] Hérodien V, 6, 4.

[539] Hérodien IV, 5, 5.

[540] Hérodien I, 3, 2. Alexandre revient régulièrement : III, 4, 3 ; IV, 8, 1 ; V, 7, 3 ; VI, 2, 2. Pour en savoir plus sur Hérodien et Alexandre le Grand, voir RUBIN 1980, appendice p. 215–234.

[541] Hérodien III, 4, 3 ; VI, 2, 2.

[542] Hérodien I, 1, 4 ; III, 7, 8 ; VI, 2, 4.

Néron et Domitien — le fait qu'ils soient systématiquement nommés ensemble n'est pas anodin[543] ; César, Pompée, Antoine, Marius et Sylla[544] ; Germanicus, Titus, Lucius Verus et Marc Aurèle[545] ; Hannibal[546] ; Trajan[547]). La liste n'est pas exhaustive, mais montre assez bien qu'Hérodien évoque régulièrement des figures qui dépasse le cadre temporel de son œuvre. Le renvoi aux personnages historiques de la période hellénistique et de l'histoire romaine est probablement pour Hérodien une façon d'exprimer sa réflexion sur l'instabilité politique qui va suivre la mort de Marc Aurèle. Il y a sans doute un lien avec la Seconde sophistique lorsqu'Hérodien recourt aux *exempla*[548], notamment dans la comparaison des empereurs romains avec Alexandre (Caracalla et Sévère Alexandre) — thème récurrent de l'idéologie impériale[549] —, mais c'est surtout pour leur côté plaisant et pour leur effet décoratif. Ils permettent en outre d'établir une communication plus facile avec l'auditoire[550]. Il est également intéressant de noter qu'une bonne partie de ces références sont présentes dans le livre I, notamment dans le chapitre consacré aux craintes de Marc Aurèle avant sa mort, et donc dans une réflexion sur le pouvoir — περὶ βασιλείας — et sur la tyrannie.

Mais l'emploi de figures mythologiques ou historiques (et la frontière est parfois mince) ne veut pas dire que les *exempla* d'Hérodien sont forcément pertinents ou qu'ils témoignent d'une véritable connaissance historique. En outre, ils sont parfois complètement gratuits. Par exemple en IV, 5, 6, le discours de Caracalla qui suit le meurtre de son frère Géta rappelle que Germanicus est le frère de Néron (en réalité son frère par alliance — plus connu aujourd'hui sous le nom de Britannicus) et va jusqu'à prétendre que Marc Aurèle aurait fait tuer Lucius

---

[543] Hérodien I, 3, 4 ; IV, 5, 6.

[544] Hérodien III, 7, 8.

[545] Dans le discours de Caracalla (IV, 5, 6). Lucius Verus est également mentionné par rapport à Lucilla en I, 8, 6. Nous évoquons ici Marc Aurèle nommé comme une référence explicite dans le texte.

[546] Hérodien IV, 8, 5, curieusement (en apparence) appelé « Hannibal le Libyen ». Voir *infra* p. 177.

[547] Hérodien I, 7, 4 ; VI, 2, 4.

[548] Il ne faut pas oublier que la Seconde sophistique influence la conception de l'histoire et de l'écriture de l'histoire. Les *exempla* servent de preuves : ils sont choisis dans la littérature prestigieuse et dans des recueils spécialement concoctés par les rhéteurs. Pourtant, tous ces exercices impliquent une lecture assidue des beaux textes (sur le rôle de la lecture voir Dion Chrysostome, *Discours*, 18, et Plutarque, *Moralia*, 18), QUET 1978 p. 57. Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2786–2787.

[549] Voir FREYBURGER-GALLAND 2013 p. 80 à propos des *exempla* de Dion.

[550] QUET 1978 p. 58 : Les rhéteurs recommandent l'emploi de récits anecdotiques : anecdotes historiques ou mythiques, associées aux proverbes, aux apophtegmes, aux citations poétiques, remplissent la même fonction de parure stylistique. Voir BOMPAIRE 1958 p. 445–446.

Verus pour justifier son fratricide. Bien que cela soit peut-être délibérément biaisé pour représenter la mentalité du jeune empereur, qui vient d'éliminer son frère, l'évocation de tels exemples ici — en particulier l'analogie entre Marc Aurèle et Néron — sert surtout à choquer. De même, un peu plus loin en IV, 9, 3, Hérodien compare Julia Domna à Jocaste gratuitement (il dépasse la simple comparaison en expliquant que ce nom est un sobriquet donné par la population) et sans autre forme d'explication, associant ainsi Caracalla à la tyrannie par une potentielle accusation d'inceste. C'est que le recours à des références et des images classiques répond souvent à des lieux communs de la pensée : il est donc impossible de dire avec certitude si Hérodien s'inspire de modèles littéraires ou s'il ne fait qu'employer des expressions et références conventionnelles.

2) Les descriptions. La toute première description qui apparaît dans l'œuvre concerne la tenue vestimentaire d'Antigone le Borgne, général et diadoque d'Alexandre, dont la tenue empruntait aux attributs dionysiaques :

> « Antigone, imitant Dionysos en tout point, qui se ceignait la tête d'une couronne de lierre au lieu du chapeau et du diadème macédoniens et portait un bâton au lieu d'un sceptre[551]. »

Cette description est annonciatrice d'un centre d'intérêt d'Hérodien que l'on retrouvera à plusieurs reprises dans l'œuvre. En effet, elle n'est pas sans rappeler les nombreuses descriptions vestimentaires qui se trouvent dans l'*Histoire de l'Empire*, à chaque fois pour évoquer la dérive tyrannique (la tenue de Commode comme gladiateur ou comme Hercule ou les tenues d'Élagabal). Ces tenues sont souvent très florales : le κισσός (lierre) et le thyrse rappellent un aspect dionysiaque et donc divin. De même au livre I les vêtements de Commode sont commentés pour insister sur sa dérive autour de la figure d'Hercule (ἡρώων ἰσχὺν μιμούμενον[552]) : il abandonne l'apparat impérial (ἀποδυσάμενός τε τὸ Ῥωμαίων καὶ βασίλειον σχῆμα) au profit des attributs du fils de Jupiter (peau de lion, λεοντῆν, gourdin, ῥόπαλον) dont il prend le nom et dont les surnoms furent appliqués aux noms des mois.

---

[551] Hérodien I, 3, 3 : Ἀντίγονος δὲ Διόνυσον πάντα μιμούμενος καὶ κισσὸν μὲν περιτιθεὶς τῇ κεφαλῇ ἀντὶ καυσίας καὶ διαδήματος Μακεδονικοῦ, θύρσον δὲ ἀντὶ σκήπτρου φέρων. Voire notre commentaire du passage.

[552] Hérodien I, 14, 8 : ἀποδυσάμενός τε τὸ Ῥωμαίων καὶ βασίλειον σχῆμα λεοντῆν ἐπεστρώννυτο καὶ ῥόπαλον μετὰ χεῖρας ἔφερεν· ἀμφιέννυτό τε ἁλουργεῖς καὶ χρυσουφεῖς ἐσθῆτας, ὡς εἶναι καταγέλαστον αὐτὸν ὑφ' ἑνὶ σχήματι καὶ θηλειῶν πολυτέλειαν καὶ ἡρώων ἰσχὺν μιμούμενον.

La plupart des descriptions sont superficielles : les Alpes sont les plus hautes montagnes, le Taurus est le point le plus élevé de l'Anatolie (III, 1, 1), et leurs routes sont escarpées[553], les bords du Danube sont froids et stériles (I, 6, 1), la ville de Laurentum est ombragée par des lauriers (I, 12, 2) — à l'occasion Hérodien en profite pour nous livrer une explication sur les connaissances médicales —, Lyon est une grande ville prospère (III, 7, 2, μεγάλην πόλιν καὶ εὐδαίμονα), etc. La destruction du temple de la Paix en permet une brève description comme « le plus grand et le plus beau des ouvrages de la Ville » (I, 14, 2–3 : τὸ τῆς Εἰρήνης τέμενος κατεφλέχθη, μέγιστον καὶ κάλλιστον γενόμενον τῶν ἐν τῇ πόλει ἔργων). Une statue de Commode bénéficie d'une courte description (I, 14, 9), en ce qu'elle se présente sous une forme menaçante pour le Sénat et fait l'objet d'une habile réponse de ce dernier à la tyrannie de Commode après sa mort. Une autre statue est rapidement évoquée en II, 9, 6 : la statue commémorant le rêve de Sévère : εἰκὼν μεγίστη, χαλκοῦ πεποιημένη… On l'a noté, ces objets renvoient souvent à une matérialité (preuve archéologique) ou à la réalité quotidienne qui sert de témoignage sur la période, mais on remarque surtout qu'ils apparaissent « en passant », avec des descriptions surtout stéréotypées et relevant parfois du lieu commun. La comparaison avec d'autres descriptions de la cité de Byzance chez d'autres auteurs, évoquée plus haut, ou la comparaison des différentes descriptions de cités dans l'œuvre d'Hérodien (comme Lyon au livre III, Alexandrie au livre IV ou Aquilée au livre VIII[554]), montrent que notre historien emploie probablement un modèle de description prédéterminé, un stéréotype en bonne et due forme, typique des descriptions de villes présentées dans les *progymnasmata*.

3) Ces exemples nous permettent d'étudier un autre domaine, traditionnellement complémentaire du travail historiographique (encore aujourd'hui) : la géographie. Hérodien, dont on peut raisonnablement estimer qu'il a lu les œuvres de Strabon et d'Arrien, ajoute

---

[553] Voir Hérodien III, 3, 2 pour la description d'une route montagneuse et escarpée : τῆς γὰρ ὁδοῦ στενῆς οὔσης τὸ μὲν ἕτερον μέρος ὕψιστον ὄρος σκέπει, ἐπὶ θάτερα δὲ κρημνὸς βαθὺς τοῖς ἐκ τῶν ὀρῶν συρρέουσιν ὕδασι πόρος γίνεται· Cela peut faire penser au parcours d'Hannibal dans les Alpes chez Tite-Live.

[554] Hérodien VIII, 2, 3 : « Aquilée, tout d'abord, parce qu'elle était une grande ville, possédait une population locale importante, et en tant que marché d'Italie, située en bord de mer, et installée près de toutes les nations de l'Illyrie, elle fournissait au navires commerciaux les ressources du continent, qu'elle recevait soit par terre, soit par les fleuves » (Ἡ δὲ Ἀκυληία καὶ πρότερον μέν, ἅτε μεγίστη πόλις, ἰδίου δήμου πολυάνθρωπος ἦν, καὶ ὥσπερ τι ἐμπόριον Ἰταλίας ἐπὶ θαλάττῃ προκειμένη καὶ πρὸ τῶν Ἰλλυρικῶν ἐθνῶν πάντων ἱδρυμένη τά τε ἀπὸ τῆς ἠπείρου διὰ γῆς ἢ ποταμῶν κατακομιζόμενα παρεῖχεν ἐμπορεύεσθαι τοῖς πλέουσι).

régulièrement des données géographiques[555]. Ces données sont réparties en deux catégories. D'un côté, des éléments disparates renvoyant aux différentes régions de l'Empire romain, qu'Hérodien évoque au gré des événements. De l'autre, les éléments topographiques se rapportant à la Ville, souvent tout aussi impressionnistes mais qui ne jouent pas du tout le même rôle dans l'économie de l'œuvre et dans la réflexion de l'auteur.

Premièrement, la géographie de l'*Histoire de l'Empire* est faite d'éléments disparates, qu'Hérodien distille parfois avec désinvolture. L'évocation des différents lieux relève d'une vision impressionniste des choses, qui va s'appuyer sur des réalités territoriales pour prendre plus ou moins corps, mais qui ne va pas au-delà. Les dénominations ethniques sont par exemple très vagues[556], de même que la toponymie : la Libye (ἡ Λιβυή, VII, 4, 4) semble par exemple désigner (et en cela nous suivons Roques) la Province d'Afrique proconsulaire, car Gordien est désigné comme proconsul de la région en VII, 5, 2. Une autre preuve de cette confusion est la dénomination en IV, 8, 5 « Hannibal le Libyen » (Ἀννίβαν τὸν Λίβυν). Cela peut sembler surprenant, mais en réalité le terme Λίβυς désigne très couramment en grec les habitants d'Afrique du Nord, même si le terme Καρχηδόνιος existe chez les historiens (il correspond peut-être à l'entité politique d'avant la conquête romaine…[557]). Ainsi en VII, 4, 1 il appelle Libyens les révoltés de Carthage lors de l'avènement des Gordiens. Pourtant Hérodien distingue les deux par ailleurs : « les Carthaginois et les habitants de la Libye »[558].

Pour ce qui concerne la géographie générale de l'Empire, nous avions déjà commenté le passage concernant les Alpes (« ce sont de très grandes montagnes, et sans équivalent ailleurs sur terre à notre époque »[559]), où Hérodien désigne l'Empire romain dans son ensemble par τῇ καθ' ἡμᾶς γῇ, comme il le fait par ailleurs[560]. La frontière avec le monde barbare n'est pas très précise : en IV, 11, 2 par exemple, Hérodien semble la placer après le Tigre (alors qu'elle se

---

[555] Voir WHITTAKER 1969 I p. xxvi-xxviii.

[556] Les « Phrygiens », les « Celtes », les « Germains », etc. Voir WHITTAKER 1969 I p. xliv.

[557] Hérodote, I, 166–167, etc. ; Thucydide I, 14 ; VI, 90 ; Xénophon, *Helléniques*, I, 1, 37, etc. ; *Strabon* I, 4, 9 ; II, 5, 33 ; III, 2, 14, etc.

[558] Hérodien V, 6, 4 : Καρχηδονίων τε καὶ τῶν κατὰ τὴν Λιβύην ἀνθρώπων.

[559] Hérodien, II, 11, 8 : Μέγιστα ἐκεῖνα ὄρη, καὶ οἷα οὐκ ἄλλα ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς γῇ.

[560]Au début du livre I, l'historien emploie ἐν τῇ ἡμεδαπῇ avec γῇ sous-entendu (I, 1, 4) et au livre III, γῆς ἡμετέρας (III, 8, 9) pour désigner l'Empire romain, par opposition au monde des barbares. Voir note 80 p. 25.

trouve en réalité sur l'Euphrate)[561], mais en II, 7, 4, Niger est désigné comme « gouverneur de la Syrie » et de toute la Phénicie jusqu'aux territoires bordés par l'Euphrate[562], ce qui montre bien qu'il sait que l'Empire ne s'étend pas au-delà de ce fleuve. La Syrie fut divisée en 197 entre Coelé-Syrie et Syrie-Phénicie, mais en III, 3, 3, Syrie et Phénicie sont déjà séparées, alors que l'action se situe avant la bataille d'Issos (Alexandrette), qui eut lieu en 194[563]. La délimitation des frontières de la Syrie semble donc quelque peu flottante : en V, 4, 6, lors de l'affrontement en 218 entre les troupes de Macrin et les troupes d'Élagabal « à la frontière entre la Syrie et la Phénicie »[564], Hérodien se base depuis Émèse, et plus particulièrement depuis Raphanée[565], camp d'Élagabal situé un peu plus au nord. Les soldats sortent du camp pour affronter l'armée de Macrin et l'on a donc l'impression que l'historien place la frontière tout près de Raphanée, d'autant que Macrin avait fait Diadumémien co-empereur en le nommant Auguste à Apamée, déjà beaucoup plus proche. Mais en réalité la bataille eut lieu près d'Antioche, en effet beaucoup plus près de la frontière. De même les frontières des provinces du Nord ne sont pas très bien établies : Sévère est par exemple désigné comme : « le chef de tous les Pannoniens », pour lesquels « il n'y avait alors qu'une seule autorité[566]. » La Pannonie est séparée en deux provinces distinctes par Trajan en 103 ou 105. Sévère est nommé sous Commode légat d'Auguste propréteur de la Pannonie supérieure en 191, l'année suivant son consulat (charge proconsulaire). Ce que veut dire Hérodien c'est qu'il est le chef

[561] « Antonin passa sans obstacle les fleuves [le Tigre et l'Euphrate], puis pénétra en Parthie » (ὁ δ' Ἀντωνῖνος διαβὰς τοὺς ποταμοὺς ἀκωλύτως, εἰσελάσας ἐς τὴν Παρθυαίων γῆν). Déjà en II, 8, 8 : « les satrapes et les souverains établis au-delà du Tigre et de l'Euphrate ».

[562] « Niger était l'un des consuls quelques temps auparavant, et au moment où se produisaient ces événements à Rome, il gouvernait toute la Syrie. C'était alors une grande province, et la plus étendue, comprenant sous la juridiction de Niger toute la région phénicienne et s'étendant jusqu'aux bords de l'Euphrate » (Ἦν δ' ὁ Νίγρος τῶν μὲν πρὸ πολλοῦ ὑπατευσάντων, καθ' ὃν δὲ καιρὸν τὰ προειρημένα ἐν Ῥώμῃ ἐπράττετο, Συρίας ἡγεῖτο πάσης. Πολλὴ δὲ ἦν καὶ μεγίστη ἀρχὴ τότε, τοῦ τε Φοινίκων ἔθνους παντὸς καὶ τῆς μέχρις Εὐφράτου γῆς ὑπὸ τῇ Νίγρου ὄντων ἐξουσίᾳ).

[563] Hérodien III, 3, 3 : κατὰ Συρίαν… κατὰ δὲ Φοινίκην.

[564] Συμμίξαντα δὲ ἀλλήλοις τὰ στρατόπεδα Φοινίκης τε καὶ Συρίας ἐν μεθορίοις.

[565] ROQUES 1990a p. 243 note 46.

[566] Hérodien, II, 9, 2. Voir ROQUES 1990a p. 236 note 86 : « Sur la réalité que désigne le terme Pannonie (Péonie), cf. supra, n. 22 du livre I ; sur celle que recouvre le vocable Illyrie (=provinces danubiennes de Mésie, de Dacie) cf. Grosso, *Lutte*, p.171 n.2 (où le sens de ces mots chez H. est éclairci). »

de toutes les légions danubiennes, et il emploie par conséquent un terme très vague en parlant de Pannonie, d'ailleurs régulièrement interchangeable avec Illyrie ou Danube[567].

Autre exemple relatif à cette question, issu de nos deux premiers livres : le *limes* sur lequel est mort Marc Aurèle. Mort à Sirmium en 180, l'empereur philosophe n'est désigné que comme effectuant un « séjour en Pannonie » (διατρίβοντα ἐν Παίοσι, I, 3, 3), et, un peu plus loin, la région est évoquée de manière très vague avec l'évocation des « rives de l'Ister » (ἐπὶ ταῖς ὄχθαις τοῦ Ἴστρου, I, 6, 1). Cela confirme bien que les régions danubiennes ne sont pas très précisément délimitées chez Hérodien. Cela correspond bien à la méthode de notre historien, qui n'évoque qu'au passage — ou de façon transversale, voire contingente, pourrait-on dire — la géographie de différentes régions.

De même, et de façon encore plus surprenante si l'on songe à l'hellénité de notre historien, il évoque les Grecs en III, 2, 7 mais n'évoque pas la Grèce en elle-même : le terme τὴν Ἑλλάδα que l'on retrouve au paragraphe suivant n'indique que le monde grec, et non la région qui correspond à une des provinces de Grèce continentale ou de la péninsule balkanique — province d'Achaïe[568], d'Épire, de Macédoine (là encore l'étonnement n'est peut-être qu'apparent et dû à un biais moderne). La seule autre occurrence du terme Ἑλλάς n'est là que pour signifier la langue grecque (τῆς Ἑλλάδος φωνῆς, I, 16, 2).

Néanmoins, Hérodien a le mérite de fournir de nombreuses données toponymiques (noms de fleuves et de montagnes notamment). On trouve les différents hydronymes des fleuves et des mers d'Orient, comme l'Égée, le Pont, la Propontide et le Gallus, et la toponymie des régions comme l'Ionie, la Carie, la Lydie, la Phrygie, l'Anatolie, les monts du Taurus et la plaine d'Issos, frontière entre la Syrie et l'Asie Mineure[569], au sujet de laquelle nous avons mentionné et l'approximation et la fluctuation. Si on change encore d'échelle, l'Asie et l'Europe sont régulièrement mises en parallèle l'une et l'autre, souvent avec des

---

[567] En comptant également la Mésie et la Dacie, puis plus tard la Norique, Rhétie, Germanie… On peut voir la superposition d'Hérodien entre Danube et Pannonie en VI, 7, 6 (« le Rhin et le Danube, qui longent, l'un, la Germanie, l'autre, la Pannonie ») et en VII, 2, 9 (sous le règne de Maximin, Hérodien désigne Sirmium comme la plus grande ville de la contrée sans préciser la province — parle-t-il de la Pannonie inférieure ou des deux provinces réunies ?). Voir GROSSO 1964 p. 171. WHITTAKER 1969 I p. xliii–xlv.

[568] Tout de même présente avec une mention de Sparte (Σπάρτης) en IV, 8, 3.

[569] Hérodien III, 1, 1 : ὁ γὰρ Ταῦρος μεταξὺ ὢν Καππαδοκίας τε καὶ Κιλικίας διακρίνει τά τε τῇ ἄρκτῳ καὶ τὰ τῇ ἀνατολῇ ἔθνη προσκείμενα. ; 3, 3 : Ὁ δὲ τοῦ Σεβήρου στρατὸς περαιωθεὶς διά τε Βιθυνίας καὶ Γαλατίας, ἐμβαλὼν ἐς Καππαδοκίαν, προσκαθεζόμενος τὸ ἔρυμα ἐπολιόρκει.

expressions communes comme « le continent opposé à l'Europe »[570]. Il situe certaines cités ou régions par rapport à leur place sur l'un ou l'autre continent (ex. : « Pergame d'Asie », Πέργαμον τῆς Ἀσίας[571] ; III, 5, 2 : τὸ Βυζάντιον, πόλιν τῶν ἐπὶ Θρᾴκης μεγίστην, « Byzance, la plus grande ville de Thrace »). Hérodien va même jusqu'à évoquer les Sères en V, 5, 4, c'est-à-dire les Chinois.

À l'intérieur de ces régions, Hérodien évoque de nombreuses cités de l'Empire, comme nous l'avons vu dans la partie concernant les réflexions sur son origine [572]. En III, 1, 5, il évoque la cité de Byzance comme étant la plus grande de Thrace et de Propontide. Hérodien semble connaître la région lorsqu'il décrit ce que voit le visiteur en arrivant : le rempart et certaines ruines délabrées de la muraille[573]. En analysant les références aux différentes villes présentes dans son œuvre pour repérer un potentiel lieu de naissance, on avait remarqué une prédilection pour les régions orientales (cités du sud de la Propontide comme Cyzique, de l'Anatolie comme Chalcédoine de Bithynie, et villes des provinces d'Asie et de Bithynie et Pont[574]). Parmi ces cités orientales, Antioche, siège de Niger au livre II et de Macrin au livre V, est au premier plan[575] : elle est décrite comme l'une des plus grandes villes de l'empire (IV, 3, 7). Dans ce classement implicite que semble apprécier Hérodien, Alexandrie[576] et Carthage ne sont pas en reste : il évoque par exemple en VII, 6, 1 le fait que Carthage et Alexandrie se disputent la seconde place de l'Empire après Rome (καὶ δυνάμει χρημάτων καὶ πλήθει τῶν

---

[570] Cf. Hérodien II, 8, 8 ; II, 14, 7 ; IV, 3, 5 : « la totalité du continent opposé, que l'on appelle l'Asie » ; VI, 2, 2, ou Hérodien se veut plus précis : « tout le continent qui faisait face à l'Europe, en était séparé par l'Égée, et le détroit de la Propontide et portait, dans son ensemble, le nom d'Asie » ; VI, 4, 5 « territoires d'Asie qui font face à l'Europe ».

[571] Cette dénomination est étonnante. Pourquoi cette précision ?

[572] Alexandrie en Cilicie (c'est-à-dire Issos, III, 4, 3 : Ἀλεξάνδρεια), Bérytos (III, 3, 3 : Βηρυτίων), Carrhes (IV, 13, 3 : Κάρραις), Émèse (V, 3, 2 : Ἐμέσου), Laodicée et Tyr en Syrie (évoquées en III, 3 par leur gentilé Λαοδικεῖς et Τύριοι, Τύρον en III, 3, 5), et les villes parthes Hatra (III, 9, 4 : τὰς Ἄτρας) et Ctésiphon (III, 9, 9-10 : Κτησιφῶν).

[573] Voir *supra* p. 161.

[574] Chalcédoine (ἐν Χαλκηδόνι IV, 3, 6 ; V, 3, 11), Cyzique (Κύζικον, III, 2, 1), Nicée, Nicomédie (par le gentilé Νικαεῖς et Νικομηδεῖς, III, 2, 9), Pergame (IV, 8, 3 : ἐς Πέργαμον), Perinthe (par le gentilé Περινθίοις, III, 6, 9), Pessinonte (Πεσσινοῦς, I, 11, 1–5), et Troie (Ἴλιον, I, 14, 4 ; IV, 8 et V, 6, 3) et du côté européen de la Propontide Byzance (Βυζάντιον, 5 occurrences).

[575] Ἀντιόχεια, 24 occurrences.

[576] Alexandrie en Égypte (IV, 3, 7 et IV, 8 6 : Ἀλεξάνδρειαν).

κατοικούντων καὶ μεγέθει[577]). Enfin, notre historien mentionne quelques villes italiennes proches de Rome : Altinum et Ravenne[578], Aquilée, qui est au centre du livre VIII[579] et dont la description n'est pas sans rappeler la description de Byzance, Emona/Hema[580], Laurentum[581]. On retrouve également des villes comme Lyon, où s'est réglé le conflit entre Sévère et Albinus, et Sirmium, d'où Maximin le Thrace a pris le pouvoir[582].

Cependant Hérodien semble se tromper parfois grossièrement[583]. L'historien place la ville d'Hatra en Arabie Heureuse (*Arabia Felix*, εὐδαίμονα Ἀραβίαν, III, 9, 3), alors qu'elle se trouve en Mésopotamie, ou plutôt il place la délimitation de cette région beaucoup plus au nord qu'il ne fallait. Il se trompe même sur la géographie de l'Italie. En VIII, 7, 1–2, Hérodien évoque la zone fluviale et marécageuse autour d'Aquilée en indiquant que les lagunes sont alimentées par le Pô (Éridan), et qu'on les appelle les « Sept mers » (καλοῦσιν οἱ ἐπιχώριοι Ἑπτὰ πελάγη τὴν λίμνην ἐκείνην), alors que le fleuve est à une centaine de kilomètres de la zone (Hérodien confond la lagune de Venise avec celle de Marano). De même Alföldy a vu chez notre historien un manque de connaissance topographique manifeste de la ville d'Alexandrie lorsqu'il la mentionne dans son récit du massacre ordonné par Caracalla au livre IV. En effet, Hérodien précise que même les « estuaires puissants du Nil » autour de la cité étaient pleins de sang (IV, 9, 8) — pourtant Alexandrie n'était pas à l'embouchure du Nil… Il s'agit évidemment d'une hyperbole, mais nous croyons qu'Hérodien est ici sous-estimé, car il semble clair qu'Hérodien le sait et qu'il se contente tout simplement d'indiquer par là qu'il s'agit des canaux qui alimentent la ville depuis le Nil et le lac Maréotis. Une approximation certes, mais pas forcément une erreur.

Néanmoins, que les erreurs soient avérées ou non, il semble étrange que cet historien, supposé venir d'Asie, qui prétend s'adresser aux Grecs pour les instruire sur les réalités de l'Empire, ait un rapport aussi approximatif avec certaines données : il faut admettre, comme dans le cas du Nil, que son information (notamment géographique) ne soit pas partout d'une qualité égale, mais parfois fondée sur une connaissance superficielle ou indirecte des lieux,

---

[577] Cf. Hérodien V, 6, 4, VII, 6, 1 et VII, 9.

[578] Hérodien VIII, 6, 5 : Ἀλτίνου καὶ Ῥαβέννης.

[579] Hérodien VIII, 2, 2 : Ἀκυληίαν.

[580] Hérodien VIII, 1, 4 : Ἡμᾶν. Il s'agit de la ville actuelle de Ljubljana en Croatie.

[581] Hérodien I, 12, 2 : τὴν Λαύρεντον.

[582] Λουγδοῦνον, III, 7, 2 et 7, 7 ; VII, 2, 9 : ἐν Σιρμίῳ.

[583] Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2813 note 185.

comme s'il essayait de témoigner d'une érudition illusoire sur l'*oikouménè*, pour respecter son prologue dans lequel il met en avant la γνῶσις et la *paideia*.

Afin d'instruire ses lecteurs grecs sur des réalités romaines dont ils sont très éloignés et dans un domaine lié à la géographie, Hérodien multiplie les remarques relatives à la topographie urbaine de Rome[584]. Cependant, nous allons voir que l'ajout de ces détails « vrais » qui garantissent la qualité de l'information de l'historien jouent un rôle différent des autres données de nature géographique, et qu'elles sont au service d'une réflexion politique sur le *basileus* et sur la *basileia*.

En effet, chaque élément de l'aménagement urbain présent dans le texte fait l'objet d'une mise en scène politique (les éléments physiques du décor urbain ne sont pas signifiants en soi mais si Hérodien en parle c'est qu'ils sont intéressants pour l'action qu'il décrit). Par exemple, s'il décrit le Forum en II, 9, 6 comme lieu central, c'est pour dire qu'il s'agissait de l'endroit où se trouvait l'ancien lieu de rassemblement sous la République[585] : Hérodien réfléchit à l'imbrication entre la politique et l'occupation de l'espace. Ailleurs il évoque également le Forum lorsqu'il indique que la Via Sacra (ἡ ἱερὰ ὁδός) passe devant le temple de Vesta[586] et qu'elle part du Palatin jusqu'au Forum et aux rostres ; il décrit également le temple de la Paix comme « le monument le plus grand et le plus beau de tous les bâtiments de la ville » et « le plus riche de tous les sanctuaires[587] », pour montrer les conséquences tragiques de sa destruction : l'infortune des Romains est à la hauteur de la démesure de la tyrannie de Commode et de ses sbires. Les temples sont d'ailleurs très régulièrement évoqués[588] pour mettre en scène les récits d'avènement — bons et mauvais. Ainsi, lorsque Commode entre à Rome pour la première fois depuis la mort de son père :

---

[584] Voir ALFÖLDY 1971a p. 223 pour la toponymie.

[585] C'est-à-dire le *Comitium*. Hérodien II, 9, 6 : « à l'entrée du Forum, là où auparavant, du temps de la démocratie, le peuple se réunissait en assemblée » (διὰ μέσης τῆς ἐν Ῥώμῃ ἱερᾶς ὁδοῦ, ἐπεὶ δὲ κατὰ τὴν τῆς ἀγορᾶς ἀρχὴν ἐγένετο, ἔνθα ἐπὶ τῆς δημοκρατίας πρότερον ὁ δῆμος συνιὼν ἐκκλησίαζεν).

[586] Hérodien I, 14, 4–5 : « Les Vestales, après avoir récupéré la statue, la transportèrent par la Voie Sacrée dans la cour du Palais » (ἁρπάσασαι γὰρ τὸ ἄγαλμα αἱ τῆς Ἑστίας ἱέρειαι παρθένοι διὰ μέσης τῆς ἱερᾶς ὁδοῦ ἐς τὴν τοῦ βασιλέως αὐλὴν μετεκόμισαν).

[587] Hérodien I, 14, 2–3 : τὸ τῆς Εἰρήνης τέμενος et μέγιστον καὶ κάλλιστον γενόμενον τῶν ἐν τῇ πόλει ἔργων, πλουσιώτατον δὲ ἦν πάντων ἱερῶν.

[588] Cf. Hérodien, VII, 10, 2.

> « [Lorsqu'il] fut monté au temple de Jupiter et dans les autres temples, il alla aussitôt rendre grâce au Sénat et aux soldats qui avaient été laissés à Rome pour avoir conservé leur loyauté, puis il se retira à la cour impériale[589]. »

De même lors des avènements de Pertinax et de Septime Sévère, « [Pertinax] fut escorté vers le temple de Jupiter et tous les autres temples, où il accomplit tous les sacrifices avant de rentrer à la cour impériale[590] » ; et « [Sévère] entra dans le temple de Jupiter pour y faire un sacrifice, et fit le reste des célébrations requises dans les autres temples, avant d'entrer dans le Palais[591] ». À la mort de Commode, le peuple se met à courir « tout autour des temples et des autels, exprimant toute leur reconnaissance aux dieux[592] ». Tous ces éléments urbains, les temples de Jupiter, de Janus, et « tous les autres » sont situés sur le Forum ou dans son voisinage, bien qu'il ne soit jamais décrit. C'est grâce à l'évocation des différents bâtiments qui s'y trouvent que l'on peut en établir une topographie de Rome en filigrane, mais uniquement selon des intérêts d'édification au sujet des pratiques impériales d'avènement, subverties par le peuple à la fin du règne tyrannique de Commode. L'évocation du milieu urbain permet donc à l'historien un commentaire politique qui se focalise d'abord sur la personne impériale.

Un autre élément de la géographie romaine qui se trouve sur le Forum et que l'on peut rapidement commenter est la Curie, dont on a reproché la description erronée à Hérodien. Le terme συνεδρίον apparaît à plusieurs reprises dans l'ensemble de l'œuvre pour désigner le Sénat, par métonymie ou non[593]. Mais Hérodien emploie également le terme σύγκλητος parfois pour désigner la Curie, notamment avec des verbes de mouvement[594]. Elle est

---

[589] Hérodien I, 7, 6 : ἐς τε τοῦ Διὸς τὸ τέμενος καὶ τοὺς ἄλλους νεὼς ἀνελθὼν εὐθὺς τῇ τε συγκλήτῳ καὶ τοῖς ἐν Ῥώμῃ καταλειφθεῖσι στρατιώταις χαριστήρια ὁμολογήσας τῆς φυλαχθείσης πίστεως, ἐς τὴν βασίλειον αὐλὴν ἀνεχώρησεν.

[590] Hérodien, II, 3, 11 : [ὁ Περτίναξ] ἔς τε τὸν τοῦ Διὸς νεὼν καὶ τὰ λοιπὰ ἱερὰ προπεμφθεὶς τάς τε ὑπὲρ τῆς βασιλείας θυσίας τελέσας ἐς τὴν βασίλειον ἐπανῆλθεν αὐλήν.

[591] Hérodien, II, 14, 2 : [ὁ Σεβῆρος] ἀνελθὼν ἐς τὸ τοῦ Διὸς τέμενος καὶ θύσας, ἔν τε τοῖς λοιποῖς ἱεροῖς νόμῳ βασιλικῷ καλλιερήσας, ἀνῆλθεν ἐς τὰ βασίλεια.

[592] Hérodien II, 2, 3.

[593] Hérodien, I, 14, 9 (τοῦ τῆς συγκλήτου συνεδρίου) ; II, 3, 2 (τὸ συνέδριον τῆς βουλῆς) ; 12, 4 ; VII, 7, 5 ; 10, 2 ; 11, 3. Pour des commentaires sur l'emploi du terme, qui est le plus souvent employé en grec pour traduire « Curie » ou « Sénat » selon les contextes, voir CHANTRAINE 1999 p. 314 et FREYBURGER-GALLAND 1997 p. 99–100.

[594] Par exemple en III, 8, 6 : κατελθὼν ἐς τὴν σύγκλητον βουλήν, ἀνελθών τε ἐς τὸν βασίλειον θρόνον,

également évoquée dans le passage évoquant la statue archère érigée par Commode pour menacer le Sénat (ἀντικρὺ τοῦ τῆς συγκλήτου συνεδρίου τόξον διηγκυλημένον[595]).

Outre les temples et le Forum, le Palatin est également évoqué avec des termes comme βασίλειον et αὐλήν. Le palais a droit à une description un peu plus poussée lorsqu'il constitue le décor de plusieurs scènes concernant un empereur. Hérodien livre surtout quelques indications d'architecture générale : les portes d'entrée et les portes intérieures (ἢ ἐπὶ τῇ αὐλείῳ ἢ ἐπὶ ταῖς λοιπαῖς εἰσόδοις, II, 5, 3), car elles servent l'image du *princeps clausus* ou *desertus*[596].

Enfin, la ville de Rome et la vie romaine sont évoquées par le biais des lieux de loisir. L'allusion à des bâtiments comme le Cirque[597] permet de voir en filigrane le milieu urbain, dans lequel loisir et politique sont intrinsèquement liés. Sous le règne de Commode, Cléandre, préfet du prétoire, fait ériger un grand gymnase qu'il transforme en bains publics pour séduire le peuple (I, 12, 4). Mais les Romains lui reprochent d'être à l'origine de leurs malheurs (à raison, puisqu'il avait la mainmise sur les approvisionnements de blé, provoquant une hausse des prix). Ils se rassemblent alors en masse au théâtre pour l'insulter, avant de réclamer sa mort à l'empereur en se rendant à sa résidence des faubourgs[598]. De même, dans le récit de la tentative d'assassinat de Commode lors du mandat de Pérennis (« Le jeune homme se plaça à la sortie de l'amphithéâtre — il y faisait sombre, et c'est pourquoi il espérait s'y cacher[599] »), l'assassin utilise à son avantage l'aspect architectural, qui est donc réutilisé par Hérodien pour mettre en scène la situation.

Au-delà des murs de Rome, mais très étroitement relié à la Ville, le camp des prétoriens est évidemment très présent, et surtout dans le livre II. Le terme qui le désigne le plus souvent est τὸ στρατόπεδον, que l'on relève plus de quatre-vingt-dix fois dans l'ensemble de l'œuvre, dont la plupart désignent le camp de Rome[600]. On trouve également en II, 5, 9 le terme τεῖχος pour désigner l'architecture du camp. Les *castra praetoria* ont leur importance dans la suite des événements : on peut même dire qu'ils sont le lieu de naissance des mutations profondes

---

595 Hérodien I, 14, 9. Voir *supra* p. 17 et *infra* p. 244.

596 Voir *infra* p. 312.

597 Hérodien II, 7, 3 : ἐς τε τὸν ἱππόοδρομον. Cf. V, 6, 6 et VIII, 6, 8.

598 Hérodien I, 12, 4–5.

599 Hérodien I, 8, 6 : Ὁ δ' ὑποστὰς ἐν τῇ τοῦ ἀμφιθεάτρου εἰσόδῳ, ζοφώδης δὲ αὕτη διὸ καὶ λήσεσθαι ἤλπισε

600 Les autres occurrences désignent le camp de Marc Aurèle au bord du Danube, les camps de Sévère, de Macrin, de Maximin…

du fonctionnement du Principat à partir de la fin du II^e s, car c'est là que Pertinax et Didius Julianus sont acclamés par les soldats. On en retrouve une représentation assez détaillée à cette occasion :

> « Ils repartirent au pas de course au camp du prétoire, fermèrent toutes les portes et les sorties et restèrent à l'intérieur des murs, assignant des postes de garde dans les tours afin de se protéger, si le peuple s'attaquait au mur[601]. »

On retrouve des éléments du décor qui composent le camp : πύλας, εἰσόδους, ἐντὸς τείχους, ἐπὶ τῶν πύργων, τῷ τείχει. Le verbe de mouvement au participe ἀναχωρήσαντες témoigne de l'emplacement du camp par rapport à la sortie de la ville et rappelle que le lieu se tient sur les hauteurs du Viminal.

Cependant, l'œuvre d'Hérodien présente une période qui marque la fin du monopole politique de la Ville, et les données « géographiques » en rendent bien compte : on le voit par l'importance progressive prise par les *castra* et les villes gouvernées par les prétendants à l'Empire au livre II. On trouve d'innombrables occurrences de lieux extérieurs à Rome, qui ne sont pas des plus précises, mais qui signalent le déplacement des fonctions politiques. L'extérieur de Rome est tout d'abord évoqué avec les rives de l'Ister, région où meurt Marc Aurèle, puis avec la ville de Laurentum au livre I pendant l'épisode de « peste antonine ». C'est depuis ce cadre que nous est introduite la révolte du peuple contre Cléandre, significative puisqu'elle marque une nouvelle étape de l'éloignement de l'empereur de la sagesse et de la raison. Mais à ce moment du récit, c'est encore à Rome que se joue le sort de l'Empire. Les derniers chapitres du livre II présentent la réflexion géopolitique d'Hérodien sur les provinces, par la présentation de Niger, de Sévère et d'Albinus, chacun associé à une province (Niger en Syrie, Sévère en Pannonie et Albinus en Bretagne). La géographie est ainsi primordiale dans l'étude événementielle, car Hérodien essaie d'expliciter les enjeux politiques et les causes des révoltes en les liant à une situation géographique : il précise que les trois prétendants gouvernent trois des plus importantes provinces, surtout en termes de force militaire[602]. Dans le cadre de la confrontation, on remarque d'ailleurs un changement du

---

[601] Hérodien II, 5, 9 : ἐς τὸ στρατόπεδον δρόμῳ ἀναχωρήσαντες πάσας πύλας τε καὶ εἰσόδους ἀποκλείσαντες ἐντὸς τείχους ἔμενον φρουρὰς ἐπὶ τῶν πύργων καταστήσαντες, ὡς ἀμύνοιντο, εἰ τῷ τείχει προσβάλλοι ὁ δῆμος.

[602] Syrie : Hérodien II, 7, 4 (πολλὴ δὲ ἦν καὶ μεγίστη ἀρχὴ τότε) ; Pannonie : II, 9, 1 (ἔς τε Παίονας καὶ Ἰλλυριοὺς καὶ πᾶν τὸ ἐκεῖσε στρατιωτικόν, ὃ ταῖς ὄχθαις Ἴστρου τε καὶ Ῥήνου ἐπικείμενον, ἀπεῖργον τοὺς ἐπέκεινα βαρβάρους, φρουρεῖ τὴν Ῥωμαίων ἀρχήν) ; Bretagne : II, 15, 1 (τὴν ἐν Βρεττανίᾳ δύναμιν πολλήν τε οὖσαν καὶ μεγίστην ἀνδρῶν τε μαχιμωτάτων).

traitement géographique en fonction de la progression des éléments. On peut penser aux différentes évocations de Byzance dans le livre III, dont le statut est remis en cause au gré des tensions qui éclatent lors de la confrontation entre Sévère et Niger : tout d'abord la cité est la plus grande de Thrace (τὸ Βυζάντιον, πόλιν τῶν ἐπὶ Θρᾴκης μεγίστην, III, 1, 5 — et on se rappelle sa description), puis elle est désignée comme ὀχυρώτατα τετειχισμένον (2, 1), où la dimension militaire est mise en avant par rapport à la prépondérance commerciale de la cité. Enfin en III, 6, 9 l'auteur nous révèle le sort de la ville après son siège : elle est livrée aux habitants de Périnthe. Sévère a dû s'y reprendre trois fois pour s'emparer de la cité, mais la chute de Byzance confirme la puissance du nouvel empereur.

Ainsi, les lieux précisés par Hérodien revêtent tous une importance historiographique. On repère de nombreux mouvements allant d'un lieu à l'autre, au gré des événements mais aussi pour représenter la gestion de la narration d'Hérodien et les interactions entre les différents personnages de la politique romaine. Le Palais et les temples donnent sur le Forum, qui reste le lieu par excellence de la politique romaine, et tous les éléments de la topographie et de la toponymie romaine sont liés par la description des trajets et des parcours des personnages. En effet, retracer le parcours d'un empereur lors de son avènement est le moyen pour Hérodien d'introduire les différentes étapes nécessaires à l'acceptation d'un nouveau Prince. On peut ainsi mettre en parallèle l'accession de Pertinax et celle de Julianus, puisque leur parcours est identique. L'arrivée au Sénat de Pertinax est décrite mais pas celle de Didius Julianus, qui avait pourtant tant marqué le récit de Cassius Dion[603]. Le rôle politique primordial de ces deux hauts lieux romains oblige l'historien à les nommer, mais paradoxalement, aucune autre précision topographique ou géographique n'est mentionnée. Le fait qu'il n'établisse pas de localisation plus précise de ces lieux laisse supposer soit qu'il n'en a pas besoin parce qu'ils sont suffisamment bien connus des lecteurs pour ne pas avoir à en préciser d'avantage, soit que la condensation des déplacements est en soi le fait d'un parti-pris narratologique. Enfin, la précision d'Hérodien dans la description des lieux est meilleure dans les passages où il parle de la ville de Rome, plus que lorsqu'il évoque le reste de l'Empire. Cela confirme qu'il y a une volonté d'éduquer le lectorat sur les réalités proprement romaines, ce que nous verrons un peu plus bas.

Les différents contenus géographiques ou topographiques, de même que les commentaires ethnographiques que nous avons commentés plus haut ont un objectif : enraciner la vision d'Hérodien dans la réalité de la vie de l'Empire romain du III^e^ s. Hérodien sait ainsi faire passer son opinion et son analyse des événements à travers une évocation

[603] Dion LXXIV, 13.

géographique et topographique certes sommaire, mais qui participe à la compréhension des faits historiques.

4) Tout comme les descriptions, les portraits sont peu étoffés. Ils ne sont pas non plus nombreux. Le premier portrait qu'entreprend Hérodien dans son œuvre, et le plus élaboré, est le portrait de Commode au milieu du livre I (avant qu'il prenne l'apparence d'Hercule ou d'un gladiateur) :

> « Outre qu'il était en pleine fleur de l'âge, il était agréable à regarder, grâce aux justes proportions de son corps et à la beauté de son visage, selon les critères de la virilité. Les regards qu'il lançait étaient chaleureux et brûlants, ses cheveux étaient naturellement blonds et bouclés, à tel point que, chaque fois qu'il s'exposait au soleil, c'est comme s'il se mettait à briller de mille feux, de sorte que les uns pensaient que de la poussière d'or s'était répandue sur lui lorsqu'il sortait, et les autres le regardaient comme un dieu, disant qu'un rayon du soleil venu du ciel lui avait entouré la tête à la naissance ; et sa barbe fleurissait sur ses joues[604]. »

Le champ lexical de la lumière et du feu rejoue le vocabulaire apparenté au Soleil, sur lequel insiste également Commode dans son premier discours. Mais la description insiste également sur la jeunesse de l'empereur et trahit son caractère influençable, qu'Hérodien met ainsi en scène.

Les autres personnages ont également droit à leur portrait, mais ceux-ci, comme pour la géographie, sont souvent stéréotypés et correspondent peu ou prou au développement d'un seul trait de caractère, qualité morale ou défaut incorrigible. À part Marc Aurèle et Pertinax, qui représentent des modèles pour Hérodien, les autres correspondent à une vision plutôt cynique du caractère humain : Pérennis est cupide (I, 8, 2) ; Lucilla est jalouse de l'épouse de Commode et de la perte de la préséance (I, 8, 3–4) ; le philosophe est persuadé que son alerte lui vaudra récompense (I, 9, 5) ; Cléandre veut s'attirer les faveurs du peuple en distribuant le blé dont il avait lui-même créé la pénurie (I, 12, 3) ; Fadilla a plus peur pour elle-même que pour son frère (I, 13, 2) ; Marcia, Laetus et Éclectus ne complotent contre Commode que parce qu'il comptait les condamner (I, 17, 1–8) ; Plautien est vénal et trop sûr de lui, ou plutôt sous-estime trop Saturninus, Sévère et Caracalla (III, 11, 1–3) ; Macrin est un hypocrite (IV,

---

[604] Hérodien I, 7, 5 : τὴν ὄψιν ἦν ἀξιοθέατος σώματός τε συμμετρίᾳ καὶ κάλλει προσώπου μετ' ἀνδρείας. ὀφθαλμῶν τε γὰρ ἀρθμίαι καὶ πυρώδεις βολαί, κόμη τε φύσει ξανθὴ καὶ οὔλη, ὡς, εἴποτε φοιτῴη δι' ἡλίου, τοσοῦτον ἐκλάμπειν αὐτῷ πυροειδές τι, ὡς τοὺς μὲν οἴεσθαι ῥίνημα χρυσοῦ προιόντι ἐπιπάσσεσθαι, τοὺς δὲ ἐκθειάζειν, λέγοντας αἴγλην τινὰ οὐράνιον περὶ τῇ κεφαλῇ συγγεγενῆσθαι αὐτῷ· ἴουλοί τε αὐτοῦ κατιόντες ταῖς παρειαῖς ἐπήνθουν.

13, 1) ; Maesa regrette la vie à la cour (V, 3, 11) ; Mamaea monopolise les affaires à son avantage (VI, 1, 9)… Préservation, jalousie, conservation du rang, avarice, cupidité, duplicité, luxure, ambition, honte, regret : toutes les émotions négatives sont représentées et incarnées par des personnages, fussent-ils anonymes (soldats, II, 5, 9, procurateurs, VII, 4, 2, archers, VII, 1, 9) et Hérodien ne s'attardent sur eux que pour évoquer ces stéréotypes.

Les descriptions, peu importe leur objet, et les portraits des empereurs, sont donc révélateurs du véritable enjeu pour Hérodien, celui de brosser le portrait de l'empereur idéal, mais aussi un portrait de son temps. Ce qu'il rejette dans son introduction comme une dramatisation passant par le biais du vocabulaire et du style mais faisant peu de cas de la vérité, Hérodien le pratique lui aussi. Ces éléments apportent à l'œuvre de la ποικίλια (*uariatio*), qui rend vivant le récit d'Hérodien, quitte à être taxé parfois de sensationnalisme (πολλὰ καὶ ποικίλα ἤνεγκε καὶ θαύματος ἄξια, I, 1, 5). Dans cette optique, Hérodien ne s'appuie pas seulement sur les descriptions et les portraits, mais également sur un autre outil littéraire, rhétorique et historiographique : l'*excursus*.

Les excursus *culturels*

Parmi les descriptions les plus stéréotypées, les *excursus* culturels sont les meilleurs témoins de la volonté d'Hérodien « d'éduquer » son lectorat tout en étant plaisant. En effet, Hérodien décrit régulièrement, dans des digressions, quelques réalités liées à la vie des Romains et des habitants des provinces.

Avant la première grande digression, on retrouve ponctuellement quelques indications sur les *realias* romains : les honneurs et privilèges impériaux réservés à l'impératrice (place au théâtre, préséance, escorte précédée des flambeaux)[605] ; la description de Rome en fête lors des Jeux Capitolins (*ludi Capitolini*)[606] ; la séparation de la préfecture du prétoire en pouvoir bicéphale[607] ; et enfin, la description des *Hilaria*[608], qui pousse Hérodien à expliquer l'étiologie du culte de Cybèle au chapitre suivant.

Il nous faut parler de la plus importante des digressions dans l'ensemble de l'œuvre : le chapitre 11 du livre I, étiologie du culte de Cybèle à Rome. Le récit étiologique n'est pas très

[605] Hérodien I, 8, 4 : ἐπὶ τοῦ βασιλείου θρόνου καθῆστο ἐν τοῖς θεάτροις, καὶ τὸ πῦρ προεπόμπευεν αὐτῆς, et un peu plus loin τὴν προεδρίαν.

[606] Hérodien I, 9, 2 : ἱερὸν ἀγῶνα τελοῦσι Ῥωμαῖοι Διὶ Καπετωλίῳ, θεάματά τε θυμέλης καὶ ἰσχύος πάντα ἀθροίζεται ὡς ἐς βασιλίδα πόλιν πανηγυρίζουσαν.

[607] Hérodien I, 9, 10 : ὁ δὲ Κόμοδος δύο τοὺς ἐπάρχους καταστήσας.

[608] Hérodien I, 10, 5.

précis : Hérodien ne fait aucune mention du nom de la déesse ni même du nom de la fête. Le récit est entremêlé à d'autres récits mythologiques. Remarquons que dans cette explication de la religion romaine — qui est souvent une des principales raisons pour Hérodien de faire une digression afin d'éduquer le lectorat sur les « choses romaines »[609] —, notre historien garde un certain recul sur le point de vue des Romains. Le début et la fin de la digression non seulement reprennent clairement les propos du prologue, mais prouvent que la digression entre bien dans la logique du *placere et docere*. Voici pour commencer le début de l'*excursus* :

> « Les Romains vénéraient cette déesse pour une raison particulière que j'ai découverte pendant mon enquête : il me semble bon de la mentionner à cause de l'ignorance des Grecs en la matière[610]. »

Et la fin de l'*excursus* :

> « Cessons d'approfondir sur cette histoire de la déesse de Pessinonte, même si elle contient des informations qui ne sont pas déplaisantes pour ceux qui ne connaissent pas très bien les coutumes des Romains[611]. »

La façon dont notre historien ferme la digression (Τοσαῦτα… ἱστορήσθω) semble traduire un ressaisissement de l'historien, qui a compris qu'il s'écartait du sujet. L'emploi de l'expression οὐκ ἄχαριν ἔξοντα γνῶσιν est clairement une référence au prologue avec un adjectif qui rappelle l'agrément, *a fortiori* exprimé sous la forme d'une litote, qui qualifie la connaissance, γνῶσιν. Au début du passage, le travail de l'historien est présent avec l'expression ὡς ἱστορίᾳ παρειλήφαμεν, et la relative est particulièrement intéressante, en ce qu'elle marque le lien avec ce travail : il s'agit de « remémorer », « rafraîchir la mémoire » ou tout simplement éduquer les Grecs ignorants (ἐπιμνησθῆναι ἔδοξε διὰ τὴν παρ' Ἑλλήνων τισὶν ἀγνωσίαν). Ce passage commentatif ouvre une très longue pause dans le récit d'Hérodien, puisque tout le chapitre est consacré à la digression (les *Hilaria* et les *Mégalésies*, le betyle de Pessinonte, qui entraîne Hérodien sur le récit du mythe du conflit entre Ilos et Tantale et le rapt de Ganymède, en finissant par revenir à la question du betyle). L'historien veut, par ce travail, par sa méthode d'investigation et de démonstration, mettre à contribution

---

[609] SIDEBOTTOM 1997b p. 2825.

[610] Hérodien I, 11, 1 : Θρησκεύουσι δὲ μάλιστα τὴν θεὸν τήνδε Ῥωμαῖοι ἐξ αἰτίας τοιαύτης, ὡς ἱστορίᾳ παρειλήφαμεν, ἧς ἐπιμνησθῆναι ἔδοξε διὰ τὴν παρ' Ἑλλήνων τισὶν ἀγνωσίαν.

[611] Hérodien I, 11, 5 : Τοσαῦτα μὲν δὴ περὶ τῆς Πεσσινουντίας θεοῦ φιλοτιμότερον ἱστορήσθω, οὐκ ἄχαριν ἔξοντα γνῶσιν τοῖς τὰ Ῥωμαίων οὐκ ἀκριβοῦσιν.

aussi bien les preuves archéologiques que « les pratiques religieuses, bien vivantes, des Romains de son temps[612] », pour asseoir sa légitimité.

On retrouve donc de nombreux autres *excursus* dans l'œuvre, mais jamais aussi développés que le précédent. Il est probable qu'Hérodien ait voulu y revenir pour les étoffer, mais on ne saurait dire dans quelle mesure. Au livre IV, Hérodien décrit comment fonctionne la cérémonie de l'apothéose de Sévère, notamment en évoquant la croyance des Romains selon laquelle l'aigle lâché au-dessus du bûcher de l'empereur apporte son âme aux cieux (IV, 2, 11). Il évoque au livre VIII la foi particulière des Italiens dans la divination des entrailles (VIII, 3, 7). Les Romains ne sont pas les seuls. On retrouve des explications ethnologiques sur les superstitions étranges : outre les croyances dans les présages (notamment après l'incendie du temple de la Paix, I, 14, 6), on retrouve la peur des phénomènes naturels comme les orages ou les torrents (ex. : III, 3, 8 avec les Pannoniens) ou la description de certains objets de culte surprenants (le bétyle d'Émèse chez les Phéniciens, V, 3, 5).

Un degré de précision chiffré ?

La présence de données quantitatives dans l'*Histoire de l'Empire* doit être rapidement analysée. Hérodien n'est pas friand des chiffres[613]. La question de la durée couverte par son œuvre, marquée par l'approximation, en est déjà une preuve[614]. L'historien nous livre l'âge et la durée du règne de certains empereurs, mais ne le fait pas systématiquement. Hérodien le fait pour Commode, qui a régné treize ans[615], pour Pertinax, qui n'a pas régné deux mois[616] ; pour Sévère, dont il précise deux fois qu'il a régné dix-huit ans[617]. Pour Caracalla il précise la durée du règne personnel uniquement (six ans)[618]. Enfin Sévère Alexandre régna quatorze ans,

[612] FROMENTIN 2010 p. 271.

[613] Voir l'introduction de WHITTAKER 1969 I p. xlix.

[614] Nous avons déjà évoqué le problème des soixante-dix ans : Hérodien I, 1, 5 : ἐν ἔτεσιν ἑξήκοντα ; II, 15, 7 : ἐμοὶ δὲ σκοπὸς ὑπάρχει ἐτῶν ἑβδομήκοντα πράξεις πολλῶν βασιλέων συντάξαντι γράψαι

[615] Hérodien I, 17, 12 : τοιούτῳ μὲν τέλει τοῦ βίου ὁ Κόμοδος ἐχρήσατο, βασιλεύσας ἔτη τρισκαίδεκα μετὰ τὴν τοῦ πατρὸς τελευτήν.

[616] Hérodien II, 4, 5 : οὐδ' ὅλων μηνῶν δύο τῆς βασιλείας.

[617] Hérodien III, 15, 3 : βασιλεύσας δὲ ὀκτωκαίδεκα ἔτεσιν et de nouveau en IV, 1 : βασιλεύσαντι ὀκτωκαίδεκα ἔτεσιν.

[618] Hérodien IV, 13, 8 : πᾶς δὲ ὁ χρόνος ἐν ᾧ μόνος ἐβασίλευσεν ἄνευ τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ ἀδελφοῦ, ἐν ἓξ ἔτεσι συνετελέσθη.

ce que notre historien précise deux fois[619]. Beaucoup plus intéressantes sont les précisons qu'il donne sur l'âge de certains empereurs lorsqu'ils accèdent au pouvoir : Bassianus et Alexianus, les futurs Élagabal et Alexandre, ont 14 et 9 ans lorsque le premier arrive au pouvoir[620]. Lorsqu'Élagabal adopte Alexandre, ils ont 16 et 12 ans[621]. Enfin Gordien a plus de quatre-vingts ans et Gordien III 13 ans lorsqu'ils reçoivent le pouvoir[622]. Cela correspond à la réflexion qu'il entreprend dans le prologue sur le lien entre l'âge des empereurs et à la fois la durée et la qualité de leur règne (I, 1, 5–6) — même si cela n'est pas tout le temps confirmé, ce qui explique peut-être l'irrégularité des mentions de l'âge.

Les sommes perçues par les soldats dans le cadre des *donatiuua* ne sont jamais chiffrées, même lorsqu'il s'agit de la « mise à l'encan » de l'Empire au livre II. Il faut le dire, Hérodien n'est pas très intéressé par les réalités financières et monétaires, contrairement à ce que disent Alföldy, Cassola et Sidebottom, qui évoquent son intérêt pour les aspects financiers, notamment lorsque notre historien déplore l'incendie du temple de la Paix[623]. L'évocation du Trésor impérial (*Fiscus*), notamment dans le cadre du règne de Pertinax, n'est pas l'occasion de préciser les sommes encourues, ni engagées, ni ce qu'il y a dans les finances publiques. Hérodien n'effectue pas, contrairement à Cassius Dion, de réflexion sur la conversion monétaire[624]. À la rigueur, Hérodien fait de temps en temps le bilan de la situation économique du pays, notamment lors du règne de Pertinax (livre II, chap. 4), qui entend rétablir l'ordre dans la gestion de l'Empire (ex : les paysans sont exemptés d'impôts pendant dix ans : ἔδωκέ τε γεωργοῦσιν ἀτέλειαν πάντων ἐς δέκα ἔτη καὶ διὰ παντὸς δεσποτείας ἀμεριμνίαν, II, 4, 6). Plus loin dans le livre II, Hérodien revient sur la question :

> « On a aussi découvert qu'il avait menti aux soldats et les avait trompés puisqu'il était incapable de tenir la promesse qu'il avait faite : il n'avait pas chez lui autant d'argent qu'il s'en était vanté, ni le trésor public, mais tout

[619] Hérodien VI, 9, 8 : βασιλεύσαντα ἔτεσι τεσσαρεσκαίδεκα, formulation répétée en VII, 1, 1.

[620] Hérodien V, 3, 3 : ὁ μὲν Βασιανὸς περὶ ἔτη γεγονὼς τεσσαρεσκαίδεκα, ὁ δὲ Ἀλεξιανὸς δεκάτου ἔτους ἐπιβεβηκώς.

[621] Hérodien V, 7, 4 : πατέρα μὲν ἐκεῖνον δοκεῖν ἔτη γεγονότα περί που ἑκκαίδεκα, τὸν Ἀλέξανδρον δὲ υἱὸν τοῦ δωδεκάτου ἐπιβαίνοντα.

[622] Hérodien VIII, 8, 8 : ὁ δὲ Γορδιανὸς περὶ ἔτη που γεγονὼς τρισκαίδεκα αὐτοκράτωρ τε ἀνεδείχθη καὶ τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν ἀνεδέξατο.

[623] ALFÖLDY 1971a p. 227–233 ; SIDEBOTTOM 1997b p. 2795 et 2823 ;

[624] Dion nous livre les sommes en drachmes (δραχμὰς, δραχμῶν), et non en deniers ou en sesterces.

avait déjà été dilapidé par les frais dépensiers, ruineux et inconsidérés de Commode[625]. »

Didius Julianus ne respecte pas sa promesse, car il comptait sur le Fisc (οἱ δημόσιοί θησαυροὶ, « les caisses publiques ») pour honorer le *donatiuum*. Or le Fisc avait été vidé par la vie dispendieuse de Commode. Les réflexions financières, aussi rares qu'elles soient, sont toutes orientées vers une réflexion sur la politique et sur la personnalité de l'empereur.

Les informations quantitatives sont donc tout aussi impressionnistes que les données géographiques. Lorsqu'il parle des enfants de Marc Aurèle, il utilise le terme πλείους puis précise le nombre de garçons en faisant une erreur sur le nombre (ἄρρενες δὲ δύο, I, 2, 1)[626]. C'est peut-être parce qu'il ne mentionne que les personnages qui auront un rôle à jouer (*i.e.* Commode), mais en ce cas la mention de « Verissimus » demeure étrange. Parfois, Hérodien semble se livrer à un semblant de précision : en I, 15, 6, l'historien écrit que le nombre de lions tués par Commode est de cent (Λεόντων δέ ποτε ἐξ ὑπογαίων ἑκατὸν ἅμα ἀφεθέντων ἰσαρίθμοις ἀκοντίοις πάντας ἀπέκτεινεν), sans que cela soit vérifiable et probablement par effet d'hyperbole. Enfin, la précision, ou fausse précision, participe quelquefois des données géographiques, mais de façon tout à fait superficielle : le camp de Maximin le Thrace est à « seize bornes » d'Aquilée[627].

La question des chiffres rejoint également celle de la gestion de la temporalité. Le défilement des jours notamment, signalé très rarement, est régulièrement soumis à l'approximation, avec des expressions comme « un ou deux jours plus tard[628] » et l'emploi de la particule που. De même lorsqu'il s'agit d'années : lors du règne de Sévère Alexandre les Parthes se tinrent tranquilles « pendant environ trois ou quatre ans » (VI, 6, 6 : ἐτῶν γοῦν

---

[625] Hérodien, II, 7, 1–2 : Εὑρίσκετό τε καὶ τοὺς στρατιώτας ψευσάμενος καὶ ἀπατήσας τῷ μὴ δύνασθαι ἀποπληρῶσαι ἃ ὑπέσχετο· οὔτε γὰρ οἴκοθεν ἦν αὐτῷ τοσαῦτα χρήματα ὅσα ἠλαζονεύσατο, οὔτε μὴν οἱ δημόσιοί τι θησαυροὶ εἶχον, ἀλλὰ πάντα προκεκένωτο τῇ Κομόδου ἀσωτίᾳ καὶ ἀφειδέσι καὶ ἀκρίτοις ἀναλώμασιν.

[626] Il évoque la mort d'un « Verissimus », mais en réalité Marc Aurèle et Faustine ont perdu davantage de garçons.

[627] Hérodien VIII, 4, 1 : ἀπέχοντι τῆς πόλεως σημεῖα ἑκκαίδεκα.

[628] Voir Hérodien II, 6, 2 : μιᾶς δέ που καὶ δευτέρας ἡμέρας διαδραμούσης ; II, 12, 3 : δύο δέ που ἢ τριῶν ἡμερῶν παραδραμουσῶν ; VII, 8, 9 : μιᾶς ἡμέρας διαλιπών ; VIII, 4, 4 : δύο μὲν οὖν ἢ τριῶν ἡμερῶν σκηνοποιησάμενος. Notre historien semble parfois un peu plus précis : IV, 2, 4, ἑπτὰ μὲν οὖν ἡμερῶν τὰ εἰρημένα ἐπιτελεῖται (les cérémonies funéraires pour Sévère ont duré sept jours) ; IV, 14, 1 : ἔμεινάν τε ἡμερῶν δύο ἀβασίλευτοι (à la mort de Caracalla les soldats restèrent deux jours sans empereur).

τριῶν ἢ τεττάρων ἡσύχασαν οὐδ’ ἐν ὅπλοις ἐγένοντο). Hérodien ne donne pas toujours de durée précise, comme lorsqu’il signale en III, 8, 10 que les derniers Jeux séculaires avaient eu lieu trois générations auparavant (τριῶν γενεῶν διαδραμουσῶν)[629]. Il semble parfois laisser, volontairement ou non, un flottement : en VI, 2, 1 : il signale que le règne de Sévère Alexandre fut calme pendant treize ans[630], mais quelques chapitres plus loin la durée est ramenée à quatorze ans, pendant lesquels les troupes vécurent sans avoir à se plaindre[631].

Toutes ces imprécisions peuvent sembler surprenantes mais correspondent en réalité à la méthode de composition d’Hérodien, qui ne s’attarde pas sur les éléments transversaux pour au contraire mettre en valeur les événements et les portraits d’empereurs. Si cela ne semble pas honorer ses prétentions à l’ἀκριβεία, c’est qu’en réalité cela porte l’attention du lecteur sur autre chose. Car Hérodien sait être très précis — parfois trop pour que ce soit honnête — dans le récit des événements.

Magnifier les événements ?

Hérodien choisit d’évoquer et de décrire des événements d’envergure ou extraordinaires (ἔργων μεγάλων τε καὶ πολλῶν ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ γενομένων). On remarque une certaine propension de notre historien à s’attarder plus longuement sur certains événements. Les accusations de dramatisation (certains parlent même de « roman »[632]) viennent de cet aspect de la composition d’Hérodien. Pourtant, à l’examen de l’œuvre on remarque une tendance à insister sur la « petite histoire » comme les drames à l’intérieur du Palais ou de la famille impériale, correspondant à sa volonté de faire de son histoire un portrait de la *basileia*. Cela ne veut pas dire pour autant qu’il « déshonore la majesté de l’histoire », comme le dirait Cassius Dion[633], car ces éléments renforcent le portrait de l’Empire et la réflexion politique. Il s’agira donc d’étudier pour commencer comment Hérodien va marquer son récit par des pauses, notamment par le biais des discours, dans la narration des événements, pour rendre plus vivante son histoire.

---

[629] Les précédents avaient eu lieu en 147 sous le règne d’Antonin le Pieux, pour le 900e anniversaire de Rome.

[630] ἐτῶν μὲν οὖν τρισκαίδεκα οὕτως, ὅσον ἐπ’ αὐτῷ, τὴν βασιλείαν ἀμέμπτως διῴκησε.

[631] Hérodien VI, 9, 3 : τεσσαρεσκαίδεκα ἔτεσιν ἀμέμπτως βεβιώκεσαν.

[632] KOLB 1972 p. 161 ; ALFÖLDY 1971b p. 431. Parmi les défenseurs d’Hérodien contre ces accusations on peut citer BOWERSOCK 1985 p. 712 et SIDEBOTTOM 1997 p. 2829 *sq*.

[633] Dion LXXII, 18, 3 : « Qu’on ne pense pas que je déshonore la majesté de l’histoire en rapportant de tels faits » (Καὶ μή μέ τις κηλιδοῦν τὸν τῆς ἱστορίας ὄγκον, ὅτι καὶ τὰ τοιαῦτα συγγράφω, νομίσῃ).

Le premier élément — et le plus évident — pour comprendre comment Hérodien magnifie les événements est la question du schéma biographique. Plus exactement, le schéma structurel de l'œuvre, centré autour de la figure impériale, donne l'impression d'un traitement biographique des règnes, mais résulte en réalité de la manière qu'à Hérodien de ne décrire que les événements qui étoffe sa présentation des ἔργων μεγάλων (I, 1, 3) et πράξεις τῶν βασιλέων (II, 15, 7). Il existe en effet un lien entre récit chronologique et portrait de la figure impériale, et cela est particulièrement visible dans nos deux premiers livres. On repense ici à la préface de Plutarque dans la *Vie d'Alexandre :*

> « Ce ne sont pas des histoires que j'écris, mais des vies ; et ce ne sont pas non plus les actions les plus éclatantes qui sont toujours une preuve des vertus ou des vices (οὔτε ταῖς ἐπιφανεστάταις πράξεσι πάντως ἔνεστι δήλωσις ἀρετῆς ἢ κακίας), mais souvent une petite action, une parole, une plaisanterie représentent mieux le caractère d'un homme que des batailles aux mille morts, les plus grandes actions ou des sièges de villes[634]. »

Sous couvert d'un récit dans l'ordre chronologique, Hérodien, on l'a vu, séquence la période autour des figures impériales et entre les différents règnes, comme il le signalait en I, 1, 6 : κατὰ χρόνους καὶ δυναστείας. Hérodien rédige donc *a priori* son histoire de façon chronologique, règne par règne et de mémoire d'homme pourrait-on dire (νεαρᾷ μνήμῃ). Nous avons déjà eu l'occasion d'analyser la question de leur répartition dans les livres, et à présent nous allons nous intéresser à ce qui constitue la spécificité de la construction du récit, et à en décrypter la logique narrative, sans équivalent, ainsi que leur fonction et leur place dans le domaine de l'historiographie grecque romaine

De manière générale, la chronologie est traitée de façon linéaire. L'action se concentre autour d'un personnage, et Hérodien nous décrit ses faits et gestes, voire ses pensées, entre les différents moments d'un même événement. Ainsi, lorsque Commode est assassiné à la fin du livre I, on suit au début du livre II les personnages de Laetus et d'Éclectus qui, du palais, où ils disposent du corps de l'empereur, se rendent chez Pertinax. Puis tous se rendent dans les *castra praetoria*. Mais c'est désormais Pertinax le point central : des *castra*, on le suit jusqu'au palais, et au Sénat le lendemain, etc.

Le récit se déplace ensuite au gré des événements qui se produisent dans les différentes parties de l'empire, se concentrant sur les personnages, les armées, voire les missives et — plus intéressant encore — la rumeur, introduite par le biais de formules comme διαδραμούσης

[634] Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 1, 1.

δὲ τῆς φήμης (II, 2, 3)[635]. On peut penser à l'épisode de la conjuration de Pérennis dans le livre I, où Commode « devance » la nouvelle pour piéger son préfet du prétoire ou à la révolte contre Cléandre en I, 12, 6, où le préfet du prétoire veut empêcher que Commode soit mis au courant [636]. Il arrive parfois qu'Hérodien s'attarde, notamment lorsqu'il traite d'une thématique en particulier, ce qui peut faire dévier l'ordre strictement chronologique. Après l'avènement de Julianus, le peuple se révolte et en appelle à Niger, qui se trouve à Antioche (II, 7, 3–5). Conformément à notre schéma narratif, le texte nous transporte donc dans la capitale syrienne pour nous expliquer comment le général reçoit la nouvelle (II, 7, 6) et réunit par la suite ses troupes. D'après Sidebottom, la nouvelle de la proclamation de Niger fait à son tour le trajet jusqu' aux armées illyriennes, qui sont sous le commandement de Septime Sévère, à son tour proclamé empereur (II, 9, 1). Nous pensons quant à nous que c'est la nouvelle de la mort de Pertinax qui lui parvient, ce qui montrerait un léger décalage chronologique dû au séquençage entre Niger d'un côté, et Sévère de l'autre[637]. Lorsque ce dernier part pour l'Italie afin de renverser Julianus, le traitement du trajet, remarquablement rapide (συντόνῳ δὲ σπουδῇ, II, 11, 2) est particulièrement révélateur :

> « Après avoir traversé la Pannonie et devancé la nouvelle, il approcha des frontières de l'Italie, où il apparut aux yeux des Italiens, se présentant comme empereur avant qu'ils n'apprennent son arrivée[638]. »

Cette fois, ce n'est plus la φήμη qui précède, mais Sévère lui-même. Le participe διαδραμὼν est le même verbe que celui de la formule consacrée à la rumeur, mais le sujet est bien le général. La φήμη devient quant à elle le complément d'objet direct du participe φθάσας pour exprimer la rapidité de l'action, ce qu'Hérodien explicite ensuite : πρότερον ὤφθη τοῖς ἐκεῖσε παρὼν βασιλεὺς ἢ ἀφιξόμενος ἠκούσθη. Tout l'enchaînement des mots est

---

[635] Cf. Plutarque, *Paul Émile*, 25, 5, qui réfléchit à la rapidité avec laquelle les nouvelles se répandent.

[636] Hérodien I, 9, 8 : καὶ τὴν ταχίστην, ὅπως τὴν τῶν πραττομένων γνῶσιν φθάσωσιν, ἐκπέμπει τοὺς πορευσομένους φήμης ὀξυτέρῳ δρόμῳ.

[637] Ce passage (II, 8, 10–9, 1) a fait débat : pour SIDEBOTTOM 1997b p. 2814, Niger apprend en II, 7, 6 que le peuple à Rome le réclame et se fait proclamer en Syrie. Il omet de l'annoncer aux troupes d'Illyrie (II, 8, 10). Puis Sévère est proclamé empereur à son tour (II, 9, 1). Pour Sidebottom, le récit d'Hérodien est anhistorique car Sévère fut en fait proclamé avant (BIRLEY 2002 p. 97–98). Cependant il rejette en note 187 l'argument de WHITTAKER 1969 I. p. 199, note 1 qui réconcilie Hérodien avec la vérité en précisant que l'expression τοῦ μέν… τοῦ δέ ne renvoie pas à Julianus et à Niger, mais à Julianus et Pertinax. Nous souscrivons à cette explication.

[638] Hérodien, II, 11, 3 : Ὁ δὲ τὴν Παιονίαν διαδραμὼν ἐπέστη τοῖς τῆς Ἰταλίας ὅροις, καὶ τὴν φήμην φθάσας πρότερον ὤφθη τοῖς ἐκεῖσε παρὼν βασιλεὺς ἢ ἀφιξόμενος ἠκούσθη.

fait pour indiquer l'inversion de l'ordre habituel des événements, plaçant dès le début le règne de Sévère sous le signe de l'extraordinaire. Après la défaite de Julianus et les mesures prises à Rome (dont le renvoi de la garde prétorienne), Sévère quitte Rome pour s'attaquer à Niger en Syrie (μεγίστῳ τάχει, II, 14, 5). Étrangement, le chapitre 15 du livre II ne s'ouvre pas, toutefois, sur cette campagne mais sur les actions qu'entreprend Sévère pour neutraliser Albinus (II, 15, 1–5). Si l'ordre chronologique n'en est pas rompu à proprement parler, il est déformé par l'évocation d'une tout autre question, qui renvoie aux prémices d'événements ultérieurs (la campagne de Sévère contre Albinus). Il est vrai que cette « pause » perturbe le récit d'une seule action, mais il est probable qu'Hérodien ait tout simplement su que les tractations de Sévère et d'Albinus avaient eu lieu bien avant la proclamation officielle d'Albinus comme César en avril 194, et qu'il ait choisi d'évoquer la question en un seul endroit pour éviter d'y revenir. Il reste qu'il semble maladroit, dans un récit qui se veut κατὰ χρόνους, qu'Hérodien se soit permis un tel écart temporel.

Quand on envisage l'histoire événementielle, on pense à une accumulation de faits historiques présentés de manière chronologique. Cependant, la chronologie n'est pas toujours respectée. Outre les anecdotes et digressions mythologiques et historiques — voire ethnographiques — qui impliquent nécessairement un « retour en arrière », la dimension biographique peut aussi conduire à une perturbation de la chronologie. Ainsi, les paragraphes qui présentent les parcours des différents personnages sont *de facto* des analepses : Lucilla (I, 8, 3), Cléandre (I, 12, 3), Marcia, Laetus et Éclectus (I, 16, 4–5 et 17, 6), Pertinax (II, 1, 4), etc. Ces micro-analepses se présentent sous la forme de sommaires biographies qui ne relèvent que ce qui est pertinent pour les propos d'Hérodien. Enfin, certains passages ne sont pas du tout identifiables dans la chronologie, comme la révolte de Maternus (I, 10). Même si dans l'ensemble, on peut supposer une suite chronologique, il n'est pas possible de trouver dans notre texte une quelconque référence à une date. Le doute reste donc permis quant à l'ordre des faits racontés.

Parfois, Hérodien a recours à des prolepses, comme en I, 14, 9 lorsqu'Hérodien signale qu'après la mort de Commode le Sénat a fait changer la statue menaçante qui se trouvait devant la Curie pour la remplacer par une statue de la Liberté, avant de revenir au récit des derniers jours de Commode ; de même au livre II lorsqu'il annonce que les événements prouveront la réputation de Sévère comme maître dans l'art de duper (ὅπερ καὶ ὕστερον ἔργῳ δέδεικται, II, 14, 4). Ce n'est d'ailleurs pas le seul endroit du texte où Hérodien modifie volontairement l'ordre chronologique de son récit. En III, 7, 2, il évoque, lors de son récit de la bataille de Lyon, les espoirs d'empire que Laetus avait nourris lorsqu'il avait cru mort Sévère, et qui lui coûtèrent par la suite la vie : « il disposa de Laetus pour qui il avait conservé,

naturellement, de la rancœur. Mais cela se produisit plus tard[639] », puis Hérodien reprend le cours de son récit avec la formule τότε δ' οὖν, ὡς προείρηται.

Plus loin dans le livre III[640], l'ordre des chapitres est lui aussi étrangement agencé. Hérodien nous signale que Sévère a organisé, après la campagne contre Albinus, des jeux, qu'on a identifiés comme étant les jeux séculaires de 204. Or, entre 197 et la date de ces jeux, Sévère se rend plusieurs fois dans les provinces, notamment en Syrie, qu'il divise en deux à cette occasion (en 197), mais surtout, comme Hérodien le montre au chapitre 9, Sévère effectue une campagne jusqu'en Parthie et en Mésopotamie en 198. Le chapitre commence aussi par une phrase qui indique, après les jeux de 204, que Sévère est resté quelque temps à Rome (διατρίψας δὲ ἱκανοὺς χρόνους ἐν τῇ Ῥώμῃ, III, 9, 1), et qu'il nomme co-empereurs ses deux fils, Caracalla et Géta. Or, l'événement en question se produit en 198… Il y a donc un sérieux problème de chronologie, qui aurait pu s'arranger en ne considérant pas les jeux présentés en III, 8 comme étant les jeux séculaires, si Hérodien ne les avaient pas lui-même désignés comme tels : αἰωνίους δὲ αὐτὰς ἐκάλουν οἱ τότε, avec une des rares occurrences — quoiqu'encore assez vague — de précision chiffrée (ἀκούοντες τριῶν γενεῶν διαδραμουσῶν ἐπιτελεῖσθαι), ne laissant plus de place au doute. Il y a forcément une logique : pourquoi une telle rupture de l'ordre chronologique ? Il est possible de voir dans cette analepse une nécessité pour l'auteur de confirmer, par un souvenir personnel, son propos sur les actes de Sévère à Rome, même si les différents éléments présentés n'ont pas tous eu lieu en même temps. Cela pourrait également souligner l'authenticité de ce souvenir : l'évocation des différentes célébrations de Sévère à la fin des guerres civiles a pu pousser Hérodien à l'amalgame et à faire intervenir ses propres souvenirs anachroniquement parce qu'ils pouvaient illustrer son récit de façon plus vivace. Il est d'ailleurs intéressant de noter que par la suite Hérodien n'évoque pas, à leur endroit, ces jeux : ils ne servaient pas alors son propos.

Comme le souligne Sidebottom, Hérodien n'est pas toujours bridé par la linéarité du récit et décide à de nombreuses reprises de procéder à des prolepses et analepses. Par exemple, en I, 14, 6, Hérodien analyse, en suivant les on-dit, l'interprétation donnée à l'incendie du temple de la Paix : « la suite des événements, comme nous allons le raconter, a confirmé la prophétie de sa chute[641]. » Une rupture temporelle raconte la mort de Vitalien avant que les

[639] Hérodien, III, 7, 2 : Τὸν δὲ Λαῖτον μόνον, ὡς εἰκός, μνησικακήσας διεχρήσατο. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὕστερον ἐγένετο.

[640] Hérodien III, 8, 10.

[641] τὰ γοῦν ἀκολουθήσαντα, ὡς ἐν τοῖς ἑξῆς ἐροῦμεν, ἐκ τῆς ἀποβάσεως τὴν προϋπάρχουσαν φήμην ἐπιστώσατο.

lettres envoyées par Gordien, évoquées un peu plus tôt, ne soient transmises (VII, 6, 4–9). Dans le livre suivant, toute l'action se concentre sur Maximin et le siège d'Aquilée jusqu'à la mort de l'empereur (VIII, 1,1–5, 9). Ce manque d'événements autre part est expliqué en VIII, 5, 4–5 : le Sénat a établi un blocus autour de l'armée de Maximin pour empêcher toute nouvelle de lui parvenir. Le texte d'Hérodien place donc le lecteur dans la même position que l'armée de Maximin[642], mais le résultat donne l'impression qu'il ne se passe rien ailleurs, ce qui n'est pas sans rappeler la loi de Zielinski de succession chronologique et de pause dans l'action, promue par Edouard Delebecque à propos de la construction de l'*Odyssée*[643], « loi chronologique » qui établit que le récit se construit autour de « temps morts » et qui est à nos yeux applicable à Hérodien, mettant forcément en valeur, par antithèse, les événements — et les personnages — qui sont au centre du récit. C'est aussi pour cette raison que la temporalité de l'année 238 semble se « dilater » sur les deux derniers livres, exacerbant le rôle de la révolte de Carthage et des Gordiens dans le livre VII, alors qu'elle n'est pas, dans le détail, si importante[644], et le règne tout aussi court de Pupien et Balbin dans le livre VIII.

Un des « passages » les plus importants pour comprendre la gestion de la temporalité par Hérodien est la grande ellipse qu'il opère dans le livre VI : les treize ans du règne de Sévère Alexandre sont résumés en quelques mots :

> « Pendant treize ans, il gouverna l'empire de façon aussi irréprochable que possible ; mais la quatorzième année on reçut soudain des lettres des généraux de Syrie et de Mésopotamie révélant qu'Ardachir le roi des Perses, après avoir conquis les Parthes et leur avoir subtilisé le pouvoir sur l'Anatolie, avait tué Artaban, qui se faisait appeler le grand roi et portait le double diadème[645]. »

Cette ellipse est révélatrice de la méthode d'Hérodien : les temps de paix ne sont pas pour lui intéressants et ne méritent pas de développements plus poussés. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il réunit parfois des éléments dans le même chapitre au détriment de l'ordre chronologique, comme lorsqu'il évoque le mariage de Commode, qui eut lieu en 178, au

---

642 SIDEBOTTOM 1997b p. 2815.

643 DELEBECQUE 1980 p. 8–16.

644 Voir *infra* p. 187 et suivantes.

645 Hérodien, VI, 2, 1 : Ἐτῶν μὲν οὖν τρισκαίδεκα οὕτως, ὅσον ἐπ' αὐτῷ, τὴν βασιλείαν ἀμέμπτως διῴκησε· τῷ δὲ τεσσαρεσκαιδεκάτῳ ἔτει αἰφνιδίως ἐκομίσθη γράμματα τῶν κατὰ Συρίαν τε καὶ Μεσοποταμίαν ἡγεμόνων, δηλοῦντα ὅτι Ἀρταξάρης ὁ Περσῶν βασιλεὺς μετὰ τὸ Παρθυαίους καθελεῖν καὶ τῆς κατὰ τὴν ἀνατολὴν ἀρχῆς παραλῦσαι, Ἀρτάβανόν τε τὸν πρότερον καλούμενον τὸν μέγαν βασιλέα καὶ δυσὶ διαδήμασι χρώμενον ἀποκτεῖναι.

moment de la conjuration de Lucilla en 182. Mais cette technique narrative donne parfois des résultats étranges : pourquoi Alexandre n'apprend-il la mort d'Artaban et l'avènement des Sassanides qu'en 230 alors que les événements ont eu lieu en 224 ? Pourquoi récapituler ainsi l'histoire de la Perse hors de tout contexte ? Peut-être que le contact avec les Sassanides n'intervient qu'en 230 et pas avant, ce qui semble tout de même étonnant. Une meilleure interprétation serait d'y voir, dans une logique ethnographique proche de celle d'Appien — et tout à fait typique des Romains[646] —, la présentation d'éléments permettant de comprendre la situation par rapport à Rome depuis le début, mais uniquement lorsque cela est pertinent pour le propos[647], quitte à rompre l'ordre chronologique.

Un autre élément primordial qui influence la temporalité et qui sert à la fois à magnifier les événements et à impliquer le lectorat dans la lecture du texte sont les discours directs. Des nombreux procédés rhétoriques employés pour encourager le lecteur à adhérer au texte, le recours au discours direct par l'historien est un incontournable du genre[648] — et se rattache à la traduction thucydidéenne.

Dans l'absolu, on ne trouve pas beaucoup de discours directs dans l'ensemble de l'œuvre. Les passages au discours direct sont au nombre de 29, dont plus de la moitié se trouve dans les deux premiers livres (16). Leur rôle et leur fonctionnement sont variés, mais répondent en général à la caractérisation des personnages, *a fortiori* lorsqu'il s'agit des empereurs.

Commençons tout d'abord par présenter un tableau de l'ensemble des discours de l'*Histoire de l'Empire*. Il nous a semblé pertinent — toujours dans la logique d'usage stéréotypé des outils de l'écrivain — de montrer la formularité avec laquelle Hérodien introduit et clôt chacun de ses discours. Il est également intéressant de noter, bien que nous ne les ayons pas fait apparaître dans le tableau, qu'un certain nombre de discours sont narrativisés, c'est-à-dire qu'on retrouve de nombreux discours indirects et indirects libres

---

[646] Les Romains n'exprimaient pas beaucoup d'intérêt pour l'histoire des régions conquises et des peuples alentour, voir MOMIGLIANO 1975 p. 138 et 148 *sq.*

[647] MARINCOLA 2009 p. 16 : à la suite de Fabius Pictor, qui écrivit en grec pour suivre la tradition de l'histoire d'une cité : une histoire de Rome s'orientait vers les événements concernant la ville, et toutes les « affaires étrangères » n'étaient traitées que dans la mesure où elles étaient intrinsèquement liées à l'histoire de la Ville.

[648] FELDHERR 2009 p. 2.

dans l'œuvre, notamment pour révéler le contenu des lettres[649] ou introduire de la bouche de personnages mineurs des scènes avec des personnages plus importants. Nous ne saurions être exhaustif à cet endroit, mais il est possible d'en présenter quelques-uns : en II, 14, 3–4, Hérodien rapporte le discours de Sévère au Sénat, discours pendant lequel il se pose en vengeur de Pertinax et promet d'une part de garantir un gouvernement aristocratique et d'autre part de ne pas mettre à mort de sénateur. L'« altercation » entre Sévère et Plautien (III, 12, 10–11), dont le complot a été dévoilé, est également au discours indirect libre, tandis que l'intervention de Caracalla dans la même scène est au discours direct. Enfin, il y a un discours indirect libre très intéressant au livre VIII qui doit déstabiliser plus d'un traducteur : prononcé par Crispinus (VIII, 3, 4–6), il se termine comme les discours directs par τοιαῦτά τινα λέγων, mais rien ne l'introduisait si ce n'est le verbe ἐλιπάρει. Whittaker en a été troublé[650], qui met soudainement (et arbitrairement) les guillemets pour passer un discours direct alors que nous sommes toujours dans le discours indirect libre, à l'infinitif.

Les discours directs :

	Chap.	**Locuteur**	**Contexte**	**Nature du propos**	**Verbe de parole ou terme introducteur**	**Formule de conclusion**
1	I, 4, 2–6	Marc Aurèle	Derniers jours de Marc Aurèle pendant la campagne Danubienne	- dernier discours de Marc Aurèle - réflexion philosophique sur le deuil - réflexion politique sur l'éducation des princes - nécessité de la gloire et testament	I, 4, 2 : τοιούτων λόγων ἤρξατο	I, 4, 7 : τοσαῦτα εἰπόντα
2	I, 5, 3–8	Commode	Avènement	- discours inaugural - sentiment de communauté dans le deuil - réflexion politique sur la porphyrogénie - nécessité de la gloire et honorer l'image de son père	I, 5, 2 : ἔλεξε τοιάδε	I, 5, 8 : τοσαῦτα εἰπὼν.

[649] Voir Hérodien II, 15, 4 (lettre de Sévère à Albinus) ; III, 8, 1 (lettre de Sévère envoyée à Rome avec la tête d'Albinus) ; III, 12, 9–10 (lettres de Sévère pour s'assurer de l'allégeance de certains tribuns) ; IV, 10, 2 (lettres de Caracalla à Artaban) ; V, 6, 2 (lettre au Sénat d'Élagabal pour avertir qu'il s'est épris d'une vestale) ; VI, 2, 4 (lettre de Sévère Alexandre à Ardashir pour temporiser).

[650] Et SIDEBOTTOM 1997b p. 2817 à sa suite, qui compte le discours parmi les discours directs.

3	I, 6, 2–3	Des courtisans	Campagne danubienne	- tentative de corruption de Commode pour rentrer à Rome et profiter de ses délices	I, 6, 2 : ἔλεγον	I, 6, 3 : τοιαῦτα τινα ὑποτυπούμενοι
4	I, 6, 4–6	Pompéianus	Campagne danubienne	- rassurement de Commode	I, 6, 4 : ἔφη	I, 6, 7 : τοιαῦτα τινα εἰπὼν
5	I, 9, 4	Un inconnu déguisé en philosophe	Lors des *ludi Capitolini*, pendant une pièce à laquelle assiste Commode	- mise en garde de Commode contre un complot de Pérennis et de ses fils	I, 9, 4 : ἔφη	I, 9, 5 : ταῦτα εἰπόντος
6	I, 13, 2–3	Fadilla	Lors des émeutes contre Cléandre, à Laurentum	- Fadilla avertit son frère que le peuple de Rome s'est armé contre le prétorien et qu'il vient lui réclamer sa tête	I, 13, 2 : ἔφη	I, 13, 4 : τοιαῦτά τινα εἰποῦσα
7	I, 17, 5	Marcia	31 décembre 192	- Interjection de Marcia lorsqu'elle découvre les intentions de Commode contre elle et d'autres	ἑαυτήν τε εἰποῦσα	I, 17, 6 : ταῦτα εἰποῦσα
8	I, 17, 6	Marcia	31 décembre 192	- adresse à Laetus	ἔφη	–
9a	II, 1, 7	Pertinax	Après l'assassinat de Commode	- Pertinax croit les conjurés venus pour le tuer, il est prêt	φάναι[651]	Πρὸς ταῦτα
9b	II, 1, 8–9	Laetus	–	- réponse de Laetus qui le rassure et lui propose l'empire	Πρὸς ταῦτα… ἔφη	Πρὸς ταῦτα
9c	II, 1, 10	Pertinax	–	- réponse de Pertinax	Πρὸς ταῦτα… ἔφη	;
9d	II, 1, 10	Éclectus	–	- réponse d'Éclectus, qui montre la tablette à Pertinax	ἔφη	–
10	II, 2, 6–8	Laetus	Présentation de Pertinax aux prétoriens	- mensonge sur la mort de Commode, réflexion sur la débauche. Pertinax est parfait et le plus à même de le remplacer	II, 2, 5 : ἔλεξε τοιάδε	II, 2, 9 : τοιαῦτα λέγοντος
11	II, 3, 4	Glabrio	Proclamation de Pertinax au Sénat	- *refutatio imperii*	ἔφη	–
12	II, 3, 5–10	Pertinax	Discours de Pertinax au Sénat	- un grand honneur est synonyme d'une grande angoisse - réflexion politique sur la relation entre empereur et peuple et	II, 3, 4 : ἔλεξε τοιάδε	II, 3, 11 : τοιαῦτα εἰπών

[651] Cet infinitif est introduit par φασι qui introduit un discours indirect : en effet, cette scène est une reconstitution d'après des sources de seconde main.

				notamment sur les tyrannies.		
13	II, 5, 6–8	Pertinax	Les prétoriens se rendent au palais pour assassiner Pertinax	- dernier discours de Pertinax - sa mort n'est rien, mais le fait de tuer un empereur est grave, surtout si l'on a juré de le défendre - réflexion φ sur la mort	ἔφη	τοιαῦτά τινα λέγειν πειρώμενος
14	II, 8, 2–5	Niger	Proclamation de Niger en Syrie	- Niger s'adresse au peuple d'Antioche, à qui il promet un traitement spécial en échange de son soutien. - douceur de son caractère et appel des Romains	II, 8, 1 : ἔλεξε τοιάδε	II, 8, 6 : τοιαῦτά τινα εἰπόντος
15	II, 10, 2–9	Sévère	Proclamation de Sévère par les soldats illyriens	- dénonciation des prétoriens - fidélité de Sévère envers les empereurs précédents - éloge de Pertinax - évocation de la situation en Syrie	II, 10, 1 : ἔλεξε τοιάδε	τοιαῦτα εἰπόντα
16	II, 13, 5–9	Sévère	Renvoi des prétoriens	- éloge de l'Empire - le fait de tuer un empereur est grave, surtout si l'on a juré de le défendre - désarmement et exil	ἔλεξε τοιάδε	ταῦτα κελεύσαντος
17	III, 6, 1–7	Sévère	Discours de Sévère à la veille de la bataille de Lyon	- le discours dénonce l'amitié trahie par Albinus. Association au conflit avec Niger. Ce qui est intéressant c'est que seule la dernière phrase est véritablement une exhortation des soldats. Tout le reste est un portrait moral négatif d'Albinus.	ἔλεξε τοιάδε	III, 6, 8 : τοιαῦτα εἰπόντος
18	III, 11, 5–7	Plautien	Complot de Plautien pour prendre le pouvoir	- Plautien s'adresse à Saturninus, tribun qui a accès à la chambre de l'empereur, pour qu'il le tue	ἔφη	III, 11, 8 : ταῦτα ἀκούσας
19	III, 12, 2	Saturninus	–	- Saturninus prévient Sévère de l'ordre donné par Plautien - le tribun met en avant son honnêteté et son honneur	ἔφη	III, 12, 3 : τοιαῦτά τινα λέγοντος
20	III, 12, 5	Saturninus	–	- Saturninus veut qu'on lui laisse une chance de prouver le complot	ἔφη	III, 12, 6 : ταῦτα εἰπών

21	III, 12, 11	Caracalla	–	- Caracalla interpelle Plautien sur l'armure qu'il porte sous sa tenue	ἔφη	ταῦτα εἰπών
22	IV, 3, 8	Julia Domna	Projet de séparation de l'Empire entre Caracalla et Géta	- Julia essaie de calmer les tensions entre ses fils et de les empêcher de séparer l'Empire. Sinon ils n'ont qu'à séparer leur mère également.	ἔφη	IV, 3, 9 : ταῦτα λέγουσα
23	IV, 5, 2–7	Caracalla	Discours aux soldats après la mort de Géta	- Caracalla plaide la légitime défense, même s'il ne renie pas le caractère odieux du fratricide	ἔλεξε τοιάδε	τοιαῦτα εἰπὼν
24	IV, 14, 4–8	Macrin	Avènement de Macrin	- discours aux soldats : souffrance de la perte de Caracalla : il faut lui faire honneur et le garder en mémoire - mais il faut aussi se concentrer sur la guerre contre les barbares	ἔλεξε τοιάδε	τοιαῦτα τινα εἰπόντος
25	V, 1, 2–8	Macrin[652]	Lecture de la lettre de Macrin au Sénat après son avènement	- critique du règne de Caracalla et valorisation d'un mode de vie empreint de modération qui laisser espérer un bon règne - rappel de son rôle dans la guerre contre les Parthes - réflexion sur ses origines équestres, et sur la noblesse d'origine ou de cœur	V, 1, 1 : λέγων τοιάδε	V, 2, 1 : ἀναγνωσθείσης τῆς τοιαύτης ἐπιστολῆς
26	VI, 3, 3–7	Sévère Alexandre	Discours aux prétoriens annonçant le départ en Perse.	- Il faut faire preuve de courage - il faut repousser les barbares	VI, 3, 2 : ἔλεξε τοιάδε	VI, 3, 4 : τοιαῦτά τινα εἰπόντα
27	VII, 5, 5–6	Un conjuré	Le conjuré s'adresse à à Gordien	- les conjurés offrent un « choix » à Gordien : mourir tout de suite de leurs mains ou risquer d'attirer l'ire de Maximin	VII, 5, 4 : ἔλεξε τοιάδε	VII, 5, 7 : τοιαῦτά τινα λέγοντος
28	VII, 8, 4–8	Maximin	Discours aux troupes avant le départ pour	- le discours démarre presque comme celui de Sévère Alexandre au livre précédent	VII, 8, 3 : ἔλεξε τοιάδε	VII, 8, 9 : τοιαῦτά τινα εἰπών

[652] Il s'agit d'un discours direct qui n'est pas prononcé par le locuteur, fait unique dans l'œuvre d'Hérodien, et seul discours direct du livre V. C'est aussi un des plus longs discours et un de ceux où on voit le mieux transparaître les réflexions politiques d'Hérodien.

			l'Italie	- c'est cette fois la menace germanique qui occupe le centre du discours - l'armée à Rome qui soutient Vitalianus n'est pas à craindre - critique des sénateurs - promesse à l'armée de distribuer leurs propriétés Il est intéressant que le discours direct s'arrête ici et que le reste soit résumé par le terme βλάσφημα.		
29	VIII, 7, 4–6	Maxime Pupien	Aquilée accueille Maxime avec les honneurs	- la paix est le véritable objectif de l'armée romaine - le fait qu'il y ait deux empereurs est synonyme d'une gouvernance plus efficace - amitié, loyauté et discipline.	VIII, 7, 3 : ἔλεξε τοιάδε	VIII, 7, 7 : τοιαῦτά τινα εἰπών

En examinant tous ces discours, on remarque que dix-sept d'entre eux sont prononcés par un empereur. Il est évident que cela témoigne de l'importance du personnage, étant donné que l'empereur est central non seulement dans l'histoire mais au sein de chaque livre. Certains discours d'empereurs sont même très longs : le discours de Marc-Aurèle (1), le discours de Pertinax au Sénat (12), le discours de Sévère à la veille de la bataille de Lyon (17). Il peut également être intéressant de mettre en balance le discours de Niger et le discours de Sévère lors de leurs proclamations respectives par leurs troupes (14 et 15). Il est possible que les empereurs qui peuvent incarner l'*optimus princeps* ont droit à plus de discours ou des discours plus longs.

Néanmoins, nous remarquons qu'à l'échelle des deux premiers livres, c'est-à-dire parmi les seize premiers discours de l'œuvre, la moitié seulement est prononcée par un empereur, et c'est surtout dans le livre II (six discours contre deux seulement au livre I). Il est évident que les deux premiers livres ont fait l'objet d'un travail beaucoup plus important de la part de notre historien. C'est dans ces deux premiers livres qu'on retrouve le plus d'*excursus* culturels, de descriptions, de discours. Il est quand même étonnant que les quatre derniers livres ne

contiennent quasiment aucun discours direct. Il est probable qu'Hérodien escomptait reprendre les derniers livres et qu'il n'a probablement pas eu le temps de le faire[653].

Nous avons représenté dans le tableau comme un ensemble le dialogue au début du livre II entre Laetus, Éclectus et Pertinax. Il y a donc quatre discours directs qui s'insèrent dans la même scène. Nous reviendrons sur le commentaire de cette scène, ainsi que sur les autres discours des livres I et II dans le chapitre consacré au figures impériales.

Il faut à présent se demander pourquoi Hérodien introduit des discours dans sa narration. Les discours remplissent plusieurs rôles. Outre que la *uariatio* qu'apporte l'alternance entre récit et discours évite au lecteur la monotonie, Valérie Fromentin rappelle[654] que dans une œuvre historiographique la distinction entre parties narratives (διηγήσεις) et parties oratoires (ῥητορεῖαι) est primordiale, au moins depuis Thucydide, qui est le modèle de référence sur la composition des discours[655]. Au premier siècle avant J.-C., Cicéron lui-même rappelle que l'histoire est un genre très proche de la rhétorique dans laquelle les narrations sont « ornées », qu'on y trouve des descriptions de contrée ou de bataille, des harangues et des exhortations[656]. Là encore il semble évident qu'Hérodien suit les modèles du genre, et plus exactement ce qu'il en a appris lors de sa formation rhétorique. Les discours nous renseignent sur ceux qui les prononcent tout en jouant un rôle ornemental : ils entrent donc dans la logique du *placere et docere*, qui renvoie au οὐκ ἀτερπῆ τὴν γνώσιν du prologue.

Les passages où Hérodien signale une situation inédite contribuent également à magnifier les événements. Les expressions comme « c'était la première fois », sont récurrentes. L'incendie du temple de la Paix fait voir le *palladium* pour la première fois (I, 14, 2). De même, lors du règne de Julianus, Hérodien insiste sur une série de « premières fois » : la « mise à l'encan » de l'Empire est inédite et scandaleuse (II, 6, 12 : « c'est qu'il avait

---

653 WHITTAKER 1969 I, p. lviii-lxi.

654 FROMENTIN 1993 p. 182–184 : « Les textes historiographiques antiques présentent presque toujours, sur le plan formel, une alternance de passages narratifs, caractérisés par un effacement de l'auteur, et de passages commentatifs, où cet auteur s'exprime en son nom propre, cette dualité correspondant *grosso modo* à la distinction opérée par E. Benveniste entre ''récit'' et ''discours''. Cette distinction est néanmoins contestable, car tout récit comporte nécessairement une part de discours : même le récit en apparence le plus objectif est informé par la présence du narrateur ».

655 Thucydide I, 22. Voir FROMENTIN 1993 p. 182 notes 45 et 46, qui renvoient, entre autres, à Platon, *Timée* 19c ; *Polybe* XIV, 1, 3, Diodore (XX, 1–2), Quintilien, *Institution oratoire*, X, 1, 101.

656 *Orator*, 20, 66 : *historia finitima est, in qua et narratur ornate et regio saepe aut pugna describitur; interponuntur etiam contiones et hortationes*.

acheté le pouvoir impérial par la violence, contre l'avis du peuple et par des moyens honteux et absolument ignominieux[657] ») ; la conduite des soldats devient « pour la première fois » corrompue (II, 6, 14 : πρῶτον ὑποδιεφθάρη τὰ τῶν στρατιωτῶν ἤθη) ; la guerre est portée pour la première fois depuis plus d'un siècle directement en Italie[658] et jusqu'à Rome : Julianus met en place une stratégie ridicule de fortification de la ville (II, 11, 9). Enfin, après sa mort, la garde prétorienne est remplacée pour la première fois par des troupes non italiennes, en l'occurrence les troupes illyriennes fidèles à Sévère (II, 13, 10–12 ; 14, 5). Nous retrouvons d'autres exemples qui montrent comment Hérodien insiste sur l'extraordinaire[659]. Alföldy a d'ailleurs reconnu ces propos comme le signe que notre historien avait pressenti la « crise du III^e^ siècle »[660], mais en réalité cela confirme surtout une méthode de composition rhétorique, conformément au modèle thucydidéen qui prétend faire le récit des plus grands événements qui ne se sont jamais produits, et qui, nous l'avions dit, peut avoir trait à un certain sensationnalisme.

À ce titre, Hérodien crée parfois des effets de surprise, sur des événements qui sont tout de même supposés être connus de ses lecteurs. Il désigne par exemple la bataille de Lyon en 197 d'abord comme un ἀκροβολισμός[661], une escarmouche, comme s'il ne percevait pas l'importance de l'événement qui en découle. Mais très vite on se rend compte que ce qui n'apparaît à l'origine que comme un détail aboutit à un des événements les plus importants du règne de Sévère, ce qui montre qu'Hérodien sait ménager des effets d'attente aussi bien que tromper le lecteur, avec qui il joue.

---

[657] Ἅτε γὰρ βίᾳ καὶ παρὰ γνώμην τοῦ δήμου μετά τε αἰσχρᾶς καὶ ἀπρεποῦς διαβολῆς ὠνησάμενος τὴν ἀρχήν.

[658] Hérodien II, 11, 3–6.

[659] SIDEBOTTOM 1997b p. 2797 donne encore d'autres exemples : Commode est le premier empereur né dans la pourpre (I, 14, 4–5 et surtout son discours en I, 5, 5) ; le premier empereur à avoir combattu dans l'arène accoutré en gladiateur (I, 15, 1) ; les animaux montrés pendant les Jeux de Commode en 192 n'avaient jamais été vus auparavant (I, 15, 4) ; Sévère est le premier à s'être emparé du pouvoir avec si peu de violence (II, 14, 1) ; Voir également III, 4, 7–9 ; 7, 7–8 ; 8, 5 ; 8, 7 ; 15, 3 ; IV, 6, 4 ; 8, 8 ; VI, 5, 10 ; VII, 1, 1 ; 6, 4, etc.

[660] ALFÖLDY,1971b p. 434–435, argumentation reprise par SIDEBOTTOM 1997b p. 2797.

[661] Hérodien III, 7, 2–7. Cf. Dion LXXV, 6 où Dion nous donne un chiffre pour le nombre de soldats présents : Πεντεκαίδεκα μὲν μυριάδες στρατιωτῶν συναμφοτέροις (« cent cinquante mille soldats de chaque côté »), même s'il ne nous donne pas le bilan humain après la bataille (ἅτε ἀμφοτέρωθεν ἀναριθμήτων πεσόντων, « étant donné que des deux côtés tombèrent d'innombrables hommes »).

L'intervention de la *tychè* et le « tragique » de certaines situations sont également des dramatisations visant à magnifier les événements. On passe ici plutôt du *placere et docere* au *mouere* : comme le rappelle Andrew Feldherr, l'aspect rhétorique de l'historiographie implique des effets qui s'ajoutent à sa composition, et correspond à la tradition du *placere et docere*, mais il s'agit aussi d'émouvoir l'auditoire, pour modifier leur comportement[662]. L'œuvre est à la fois un rapport de faits passés et une leçon pour le futur, comme Hérodien le signale dans son prologue (τοῖς ὕστερον et τῶν ἐντευξομένων, I, 1, 3). On en a déjà vu quelques exemples en parlant des différents conspirateurs contre Commode (Lucilla, Cléandre, Pérennis), mais nous pouvons également repenser à l'intervention de Fadilla ou à la fin du règne de Pertinax, dont le plus grand drame fut d'avoir eu un règne si court (II, 1, 4 ; 4 ,5).

La dramatisation de certains événements et les descriptions correspondent ainsi à des stéréotypes qu'Hérodien réutilise parfois en plusieurs endroits. Nous pouvons évoquer le parallèle entre la réaction du peuple au renversement de Commode au début du livre II et celle au renversement de Maximin le Thrace au livre VIII : « Pas un homme, quel que fût son âge, qui ne se précipitât aux autels pour y sacrifier aux dieux ; pas un qui ne restât dans sa maison ; mais tous sortirent comme hors d'eux-mêmes, dans les rues de la ville, se félicitant les uns les autres[663]. »

Les détails à visée tragique, évoqués pour susciter l'émotion, ne manquent pas : on peut penser, par exemple, à la description des rues d'Antioche après la première défaite de Niger[664] ; au massacre d'Alexandrie (livre IV), dont la description atteint un paroxysme :

> « Au signal les soldats se jetèrent de toutes parts au milieu du groupe de jeunes gens et les massacrèrent, y compris ceux qui étaient là par hasard, de toutes sortes de façons, après avoir encerclé de toutes parts, en armes, des gens désarmés. Parmi les soldats, les uns tuaient, les autres creusaient de grands trous à l'extérieur et les remplissaient des corps de ceux qui avaient été tués après les y avoir traînés et jetés. Ils constituèrent rapidement, en recouvrant la terre, un très grand tombeau rempli d'hommes. Beaucoup y furent traînés à moitié-morts, d'autres encore y furent poussés sans être blessés. Il y eut un nombre non négligeable de soldats qui périrent au passage : en effet, tous ceux qui respiraient encore et avaient encore

---

662 FELDHERR 2009 p. 4.

663 Hérodien VIII, 6, 8 : οὔτε γὰρ ἡλικία τις ἦν ἣ μὴ πρὸς τοὺς βωμούς τε καὶ τὰ ἱερὰ ἠπείγετο, οὔτε τις ἔμενεν οἴκοι, ἀλλ' ὥσπερ ἐνθουσιῶντες ἐφέροντο συνηδόμενοί τε ἀλλήλοις.

664 Hérodien III, 4, 6 : « Saisi par l'image de la ruine d'une foule en fuite — si peu qu'il en restât — de gens poussant dans la cité les gémissements du deuil d'un fils ou d'un frère » (καταλαβὼν δὲ φεύγοντα τὸν λοιπὸν δῆμον, εἴ τέ τις καταλέλειπτο, οἰμωγήν τε καὶ πένθος ἐν τῇ πόλει παῖδάς τε καὶ ἀδελφοὺς θρηνούντων).

> suffisamment de force s'accrochaient à eux, les entraînaient avec eux. Le massacre fut tel que des flots de sang s'écoulant à travers la plaine rougissaient les embouchures du Nil, malgré leur très grande taille, et les rivages de la ville. Après avoir fait subir de telles atrocités à la ville, Antonin leva le camp et partit vers Antioche[665]. »

L'horreur est à son comble avec la mention de charniers et de flux de sang rougissant les canaux du Nil… elle est de plus renforcée par l'apparence parfaitement légale de ce massacre, désigné par le terme πρόγραμμα (IV, 9, 4) et par le champ lexical du meurtre, de la mort et du macabre (φόνων ; ἐφόνευον ; ὤρυττον ὀρύγματα μέγιστα ; τοὺς πίπτοντας ; σωμάτων ; ἄτρωτοι ; ῥείθροις αἵματος…). Ainsi, le champ lexical de la mort parsème le récit d'Hérodien, comme au début du livre II avec plusieurs occurrences du cadavre de Commode : τὸ σώματιον, ὡς τι σκεῦος (1, 1), τὸ σῶμα τοῦ βασιλέως, (1, 2).

Le vocabulaire de la violence et de la mort est des plus opportuns dans la mesure où notre auteur traite d'assassinats, de meurtres et d'usurpations. Les descriptions liées à la mort permettent une représentation très imagée, très vivante dans l'esprit des lecteurs, de l'état d'esprit à ce moment précis, d'autant plus que le degré du détail augmente cette impression de morbide. Hérodien va jusqu'à jouer dans l'émotion et le registre dramatique : la figure de la famille en deuil (pleurs après la mort de Marc Aurèle et de Pertinax) et en proie à l'émotion est également très courant (on a cité l'exemple de Julia Domna). Dans l'intervention de Fadilla lors de la révolte contre Cléandre par exemple, Hérodien introduit le discours direct par le participe aoriste ἐσδραμοῦσα, qui cristallise en quelque sorte la dimension dramatique, telle une didascalie implicite qui signifierait « l'entrée » de Fadilla sur scène :

> « Mais la plus âgée des sœurs de Commode (son nom était Fadilla), accourut auprès de l'empereur (l'accès lui était facile et libre parce qu'elle était sa sœur), les cheveux dénoués, et dit, après s'être jetée par terre, n'affichant d'autre apparence que celle du deuil : ‘‘Toi, mon Prince, tu restes au calme dans l'ignorance de ce qui se passe quand tu te trouves dans un

[665] Hérodien IV, 9, 4–8 : ὑφ' ἑνὶ δὲ σημείῳ προσπεσόντες πανταχόθεν οἱ στρατιῶται τὴν ἐν μέσῳ πᾶσαν νεολαίαν, καὶ εἴ τινες ἄλλως παρῆσαν, παντὶ τρόπῳ φόνων ἀναιροῦσιν, ὡπλισμένοι τε ἀόπλους καὶ πανταχόθεν περιειληφότες. Τῶν δὲ στρατιωτῶν οἳ μὲν ἐφόνευον οἳ δ' ἔξωθεν ὤρυττον ὀρύγματα μέγιστα ἕλκοντές τε τοὺς πίπτοντας ἐνέβαλλον, πληροῦντες σωμάτων· καὶ τὴν γῆν ἐπιχέοντες μέγιστον ἤγειραν ταχέως πολυάνδριον. Πολλοί τε καὶ ἡμιθνῆτες εἱλκύσθησαν, ἔτι τε ἄτρωτοι συνώσθησαν. Ἀλλὰ μὴν καὶ τῶν στρατιωτῶν οὐκ ὀλίγοι προσαπώλοντο· ὅσοι γὰρ ἔτι ἐμπνέοντες καὶ δυνάμεως μετρίως ἔχοντες συνωθοῦντο, περιπλεκόμενοι συγκαθεῖλκον αὐτούς. Τοσοῦτος δὲ ἐγένετο φόνος ὡς ῥείθροις αἵματος διὰ τοῦ πεδίου τάς τε ἐκβολὰς τοῦ Νείλου μεγίστας οὔσας τόν τε περὶ τὴν πόλιν αἰγιαλὸν πάντα φοινιχθῆναι. Τοιαῦτα δὴ ἐργασάμενος τὴν πόλιν, ἀπάρας ἐς Ἀντιόχειαν ἀφίκετο.

> danger extrême : mais nous, qui sommes ta famille, nous mourrons bientôt ![666]''. »

Le discours s'achève par le déchirement des vêtements de Fadilla, qui est ainsi mise en scène en position de deuil. La rhétorique de la peur est également très présente par la mention du danger imminent, de l'association entre le peuple et les barbares, voire pire. L'emploi de la première personne du pluriel (ἀπολούμεθα) et de l'expression « nos sujets » renforce encore l'implication du locuteur pour rendre un peu plus vaste l'étendue du danger, en somme pour l'« augmenter ». L'efficacité du discours sur l'empereur et son entourage confirme que la rhétorique est primordiale dans la compréhension des événements. La parole historique est mise en scène, pour reprendre une expression de Thomas Guard[667] y compris dans un cadre comme celui-ci, où il n'est pas impossible d'envisager ce discours reconstitué comme une prosopopée visant à dramatiser l'intervention de Fadilla.

Mais l'intérêt pour Hérodien de dramatiser le récit pour magnifier les événements n'est véritablement pertinent que lorsqu'il s'agit de magnifier un empereur (voir dans le second prologue l'expression πράξεις τῶν βασιλέων). Ainsi, on peut voir dans le livre II que la mort « imméritée » de Pertinax intervient après un discours direct et que ce dernier, preuve de l'éloquence de l'empereur et du pouvoir de la parole, avait failli convaincre :

> « Alors qu'il essayait de leur parler ainsi, il commençait déjà à en convaincre certains, et ce qui est sûr, c'est qu'ils ne furent pas peu nombreux à reculer et faire demi-tour par respect pour l'âge de ce vénérable empereur : mais les plus audacieux se jetèrent sur le vieillard et le tuèrent alors qu'il s'exprimait encore[668]. »

Même si l'issue est tragique, l'image de Pertinax est tout de même magnifiée, par opposition à l'acte odieux des prétoriens. Cela confirme également qu'Hérodien aime jouer sur le caractère inattendu des événements, tenant ainsi en haleine son lectorat. Le passage

---

[666] Hérodien I, 13, 1–4 : Ἡ δὲ πρεσβυτάτη τῶν Κομόδου ἀδελφῶν (Φαδίλλα ἦν ὄνομα αὐτῇ) εἰσδραμοῦσα πρὸς τὸν βασιλέα (ῥᾳδία δὲ ἡ εἴσοδος αὐτῇ καὶ ἀκώλυτος ἅτε ἀδελφῇ) λυσαμένη τὰς τρίχας ῥίψασά τε ἐς τὴν γῆν ἑαυτήν, οὐδὲν ἀλλ' ἢ πένθους σχῆμα δείξασα "σὺ μὲν, ἔφη, ὦ βασιλεῦ, μένων ἐπὶ ἡσυχίᾳ τῶν πραττομένων ἀγνοίᾳ, ἐν ἐσχάτῳ καθέστηκας κινδύνῳ· ἡμεῖς δέ, τὸ σὸν γένος, ὅσον οὐδέπω ἀπολούμεθα.

[667] GUARD 2013 p. 81.

[668] Hérodien, II, 5, 4 : Τοιαῦτά τινα λέγειν αὐτοῖς πειρώμενος ἤδη τινὰς αὐτῶν καὶ πείσειν ἔμελλε, καὶ οὐκ ὀλίγοι γε ἀποστραφέντες ἀνεχώρουν σεμνοῦ βασιλέως γῆρας αἰδούμενοι· ἔτι δὲ λαλοῦντα τὸν πρεσβύτην οἱ θρασύτεροι ἐπιπεσόντες φονεύουσι. Cf. également Dion LXXII, 10, 1.

constitue un pivot, comme on peut le voir grâce à la structure de la phrase : pour exprimer le renversement bouleversant de la situation, Hérodien sépare, avec l'appui de ἔτι δὲ, le moment où Pertinax était encore en pleine majesté et sa mort imminente. Ce moment symbolise donc un basculement tragique dans la suite des événements, d'autant plus tragique qu'il est précédé d'un soulagement (πείσειν ἔμελλε). Jusque-là, la vie de Pertinax semblait sauvée aux yeux du lecteur, mais la suite de la phrase s'achève fatalement par la mort de l'empereur. Une fois de plus, le contraste entre les deux parties de la phrase crée un choc dû en l'occurrence à la frustration du soulagement. Hérodien insiste ainsi sur l'ironie de la situation, dans le sens tragique du terme, étant donné que nous connaissons d'avance le sort de Pertinax. Il joue donc avec l'implication du lecteur[669]. Tandis que l'empereur est inconscient de son destin, le lecteur sait qu'on en approche : il en sait donc plus que le protagoniste. L'évocation de la mort de cet empereur aimé du peuple, enfin, rend possible les moments d'émotion en même temps que de réflexion politique : l'anecdote des pleurs publics à la mort de Pertinax (qui rappelle ceux qui ont suivi la mort de Marc Aurèle, I, 4, 8) s'achève par une dénonciation de la période de terreur instaurée par Commode.

Ainsi, Hérodien est très largement topique dans son œuvre mais respecte sa promesse : il insiste sur les guerres civiles, sur les attentats, sur la vie privée des empereurs, et compose le récit de tous ces événements en ajoutant les agréments de l'écriture littéraire. Le récit d'Hérodien repose sur un schéma narratologique identifiable par les éléments précédemment étudiés mais également par la place des discours, des portraits, des « digressions » au service d'une dramatisation des événements. Le récit événementiel est complété par les données géographiques, les descriptions, les portraits, conformément aux archétypes de la rhétorique et des *Progymnasmata*[670]. Certes, cela aboutit à des *topoi*, mais cette perspective littéraire et

[669] Cela rejoint le procédé d'anticipation évoqué plus haut. SIDEBOTTOM 1997b p. 2819–2820 : Il est fréquemment annoncé que l'empereur va mourir peu de temps avant qu'il ne meure : les signes annonciateurs de la mort de Commode sont racontés en I, 14, 1–7, et les événements après sa mort sont racontés en I, 15, 1, mais il ne meurt pas avant I, 17, 1–11. Le sort funeste qui achève le règne de Pertinax apparaît en II, 4, 5, avant que l'empereur soit tué en II, 5, 1–9. La fin de Sévère Alexandre est mentionnée en VI, 1, 7, bien avant qu'il ne soit tué en VI, 9, 6–7. Le lecteur sait que l'empereur va mourir, mais cela soulève la question suivante : comment va-t-il mourir ? Le lecteur d'Hérodien peut être mené à se demander si la version de la mort de l'empereur à laquelle il adhère va se révéler être vraie à la fin du récit.

[670] Aulu-Gelle, une génération avant Hérodien, conservait un petit ouvrage contenant tous les lieux communs en histoire (WHITTAKER 1969 I p. xlix). Hérodien avait peut-être le même.

rhétorique est indissociable du travail historiographique[671], non pas dans le sens où on l'entend aujourd'hui, mais selon les normes de l'historiographie antique. L'écriture dramatique des événements témoigne du travail d'écriture de l'historien, qui revêt plusieurs casquettes et joue sur les oppositions et les paradoxes historiques d'une manière tout à fait littéraire. Ce qu'il sait des événements lui permet d'inscrire son récit historique dans une dimension beaucoup plus large que la simple histoire événementielle. Cela lui permet de porter un regard critique, amusé ou offusqué sur ce qu'il raconte, faisant de son témoignage un tableau vivant de la situation de l'Empire à la fin de la dynastie antonine.

Tout dans le récit d'Hérodien est un indice de sa vision de l'histoire. Le prologue et les divers domaines que nous avons étudiés montrent la démarche de l'historien, qui apparaît en filigrane derrière les nombreux commentaires et les petites entorses à l'ordre chronologique ou à la véracité historique. Hérodien n'est donc pas si absent de son récit qu'il n'y paraît : s'il est difficile de cerner l'individu dans les développements où il pourrait s'exprimer en son nom propre, de manière critique, sur les événements relatés (commentaires d'auteur) et qu'il reste anonyme, la présence de l'historien, elle, est certes implicite mais indubitable[672]. Elle est déjà perceptible dans les innombrables passages où Hérodien met en avant l'articulation du texte[673] : les formules de transition ou de conclusion comme les *incipits* et clausules peuvent nous donner des indices de sa présence ainsi que l'emploi de modaux, de relatives, de comparatives, pour exprimer son point de vue. C'est la visée éducative qu'Hérodien donne à son œuvre qui le conduit à l'agrémenter d'informations rendant la lecture agréable, haletante, instructive. Cela nous amène à nous interroger sur l'identité du public que vise Hérodien.

2.3.1.3. Conclusion : plaire et instruire, mais qui ? Une réflexion sur la diffusion et la primo-réception (τῶν ἐντευξομένων)

Toute cette partie a montré que l'œuvre d'Hérodien est certes très littéraire, voire rhétorique[674], mais que la sélection des événements et la manière de les raconter répondaient à un objectif, dont l'aspect plaisant et instructif n'est qu'une facette. Hérodien écrit pour que

---

[671] WHITTAKER 1969 I. p. xlix : « History and rhetoric had long been inseparable ».

[672] Voir FROMENTIN 2010 p. 261 qui cite Genette 1983 p. 68 : dans le récit, même à la troisième personne, le locuteur est toujours perceptible.

[673] FROMENTIN 2010 p. 262 : Ces formes les plus brèves d'intervention d'auteur correspondent à ce que Georges Blin et Gérard Genette appellent « les indications de régie », catégorie la plus simple du discours méta-narratif.

[674] Voir CASSOLA 1957a p. 219 : « Selon la majorité des érudits, Hérodien a décrit la période historique, dont il a été témoin, avec beaucoup de rhétorique. »

son œuvre serve de référence aux générations futures, et par ailleurs il annonce vouloir « éclairer » ses lecteurs sur des sujets dont ils sont ignorants. Il convient donc, pour conclure sur la question du « plaire et instruire », de nous interroger sur l'identité de ce public. Nous n'entrerons pas ici dans la question de la publication, de la composition et de la réception au sens large mais nous tenterons seulement de déterminer avec qui Hérodien construit un dialogue dans son œuvre.

Dans le prologue, la sollicitation des lecteurs, à qui il soumet les résultats de son enquête, montre à quel point la complémentarité de tous les domaines étudiés plus haut est nécessaire au travail historiographique, en ce qu'ils garantissent cette instruction. La méthode historique d'Hérodien, basée sur l'autopsie et surtout — élément fondamental — sur la contemporanéité[675], s'appuie sur le fait non seulement qu'il écrit sur une période qu'il a vécue, mais aussi qu'il adresse avant tout son œuvre à ceux qui ont vécu à la même période que lui. Le contenu de l'œuvre, lui aussi, insiste sur la permanence et l'actualité, dans les passages où la figure de l'historien affleure, en présentant « un fonds considéré comme commun et auquel le lecteur peut se reporter[676] ». Comme le dit Marie-Rose Guelfucci, les évocations de la tradition ou de la mémoire collective — les deux n'étant pas exclusives l'une de l'autre —, ressortissent du devoir de l'historien envers ses destinataires : il s'agit de donner à réfléchir sur des contre-modèles ou des exemples[677]. Les éléments mis en valeur par notre historien sont instructifs grâce la dramatisation, ayant pour but de faire comprendre une leçon[678]. Pour Harry Sidebottom, le texte d'Hérodien a démontré un emploi varié des procédés narratologiques et rhétoriques (aperçus anticipateurs et ton ironique des discours) pour renforcer l'engagement du lecteur avec le texte[679]. En somme, il s'agit d'une œuvre de *Paideia*, au sens où l'entend Lucien dans *Comment écrire l'Histoire* :

> « Il n'y a qu'un seul objet, qu'un seul but à l'histoire, c'est l'utile, duquel précisément la vérité seule peut naître ; ensuite l'agrément est bon, sans

---

675 Il faut se méfier, selon SIDEBOTTOM 1997b p. 2789, de cet argument, qui n'est pas un critère objectif de l'historicité de l'œuvre, car Hérodien peut ajouter de la fiction pour donner un sentiment d'immédiateté.

676 GUELFUCCI 2013a p. 25.

677 GUELFUCCI 2013a p. 35 : Ce faisant, l'historien joue à la fois le rôle d'un relais, mais avec un rôle actif dans cette transmission à ses destinataires et peut également, dans le même temps, enrichir la tradition qu'il rapporte en créant un nouveau modèle qui guidera à son tour les lecteurs à venir.

678 GUELFUCCI 2010 p. 459–462.

679 SIDEBOTTOM 1997b p. 2826.

> doute, mais seulement lorsqu'il accompagne l'utile, comme la beauté pour un athlète… L'histoire donc, parée d'agréments qui rehaussent son utilité, doit attirer un grand nombre d'amateurs[680]. »

Il s'agit donc d'être « utile et agréable » pour notre historien, et cet objectif n'a de sens que si, d'une part, ses lecteurs contemporains qui connaissent ces événements récents et qui les ont encore en mémoire[681], participent à l'élaboration de la vérité historique et si, d'autre part, les générations futures y trouvent également leur compte[682]. Interrogeons-nous à présente sur ces deux niveaux de réception pour expliciter les objectifs d'Hérodien.

Les intentions d'Hérodien

Rappelons, pour commencer, que les destinataires de l'*Histoire de l'Empire après la mort de Marc Aurèle* sont explicitement désignés dans le prologue :

> « Pour ma part, la matière de mon histoire, non qu'elle m'ait été transmise par autrui sans que je l'aie éprouvée ni corroborée par des témoins, mais passée au crible de la mémoire récente de ceux qui me liront, je l'ai rassemblée avec la plus grande exactitude, dans l'espoir que pour les générations futures aussi la connaissance de faits nombreux et importants, survenus en peu de temps, ne sera pas dénuée de plaisir[683]. »

Chaque point avancé par Hérodien doit être corroboré par les lecteurs contemporains et apporter du plaisir aux générations suivantes. Il s'agit d'être le témoin de son temps. En cela Hérodien se rapproche d'Hérodote, qui considère comme fondamental de fonder l'exactitude du savoir sur le jugement des individus, auquel il y ajoute son point de vue[684]. Plus précisément, un historien doit justifier les propos de son œuvre en combinant des facteurs subjectifs : l'expérience personnelle de l'historien et celle de ses contemporains, qui ne

---

[680] Lucien, *Comment écrire l'histoire,* 9 : ἕν γὰρ ἔργον ἱστορίας καὶ τέλος, τὸ χρήσιμον, ὅπερ ἐκ τοῦ ἀληθοῦς μόνου συνάγεται, τὸ τερπνὸν δὲ ἄμεινον μὲν εἰ καὶ αὐτὸ παρακολουθήσειεν, ὥσπερ καὶ κάλλος ἀθλητῇ… Καὶ τοίνυν ἡ ἱστορία, εἰ μὲν ἄλλως τὸ τερπνὸν παρεμπορεύσαιτο, πολλοὺς ἂν τοὺς ἐραστὰς ἐπισπάσαιτο.

[681] Hérodien I, 1, 3 : ὑπὸ νεαρᾷ δὲ τῇ τῶν ἐντευξομένων μνήμῃ.

[682] Hérodien, *ibid.*

[683] Hérodien I, 1, 3 : Ἐγὼ δ' ἱστορίαν οὐ παρ' ἄλλων παραδεξάμενος ἄγνωστόν τε καὶ ἀμάρτυρον ὑπὸ νεαρᾷ δὲ τῇ τῶν ἐντευξομένων μνήμῃ μετὰ πάσης ἀληθοῦς ἀκριβείας ἤθροισα ἐς συγγραφήν, οὐκ ἀτερπῆ τὴν γνῶσιν καὶ τοῖς ὕστερον ἔσεσθαι προσδοκήσας ἔργων μεγάλων τε καὶ πολλῶν ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ γενομένων.

[684] Hérodote I, 5, 3 : ταῦτα μέν νυν Πέρσαι τε καὶ Φοίνικες λέγουσι· ἐγὼ δὲ περὶ μὲν τούτων οὐκ ἔρχομαι ἐρέων ὡς οὕτω ἢ ἄλλως κως ταῦτα ἐγένετο.

fonctionnent comme preuve que par cette combinaison[685]. Mais son souci est aussi celui de la recherche du style (φράσεώς τε καὶ εὐφωνίας ; οὐκ ἀτερπῆ), qui ne doit cependant pas le détourner de la vérité — scrupule issu moins d'une profonde honnêteté de la part de d'Hérodien que de la volonté de présenter son œuvre comme meilleure, et donc de gagner en autorité[686].

Le prologue ne précise pas en revanche qui sont les contemporains qui peuvent le corroborer et la mention des générations futures est une formulation vague qui ne permet pas non plus de déterminer à qui s'adresse l'œuvre dans l'immédiat. Il faut chercher dans le début de l'*excursus* du chapitre 11 du livre I (étiologie du culte de Cybèle), pour en avoir un aperçu plus détaillé. Dans ce passage, Hérodien prétend écrire pour un public hellénophone (ce qui est évident étant donné que l'œuvre est écrite en grec) :

> « Les Romains vénèrent cette déesse pour une raison particulière que j'ai découverte pendant mon enquête : il me semble bon de la mentionner à cause de l'ignorance des Grecs en la matière[687]. »

Notre historien semble cependant prêter une attention particulière, à l'intérieur de cette catégorie, aux Grecs peu ou pas romanisés ou éloignés de Rome et des réalités de la capitale, si l'on en croit ce qu'il affirme dans ce passage et si l'on se fie aux données que nous avons analysées. Si Hérodien donne des éclaircissements culturels servant à mettre en lumière des éléments caractéristiques du monde romain — notamment des étiologies mythiques[688] pour

---

[685] GEHRKE 2015 p. 328, qui signale tout de même qu'il s'agit d'un problème de méthode heuristique (ce qui n'est pas notre avis).

[686] SIDEBOTTOM 1997b p. 2777 : plus on traite d'une histoire récente, plus nécessité se fait de se réclamer d'un travail de recherche diligent et strict dans sa précision. Voir PELLING 1990 p. 30–32.

[687] Hérodien I, 11, 1 : Θρησκεύουσι δὲ μάλιστα τὴν θεὸν τήνδε Ῥωμαῖοι ἐξ αἰτίας τοιαύτης, ὡς ἱστορίᾳ παρειλήφαμεν, ἧς ἐπιμνησθῆναι ἔδοξε διὰ τὴν παρ' Ἑλλήνων τισὶν ἀγνωσίαν.

[688] Hérodien I, 16, 1–2 (étiologie du nouvel an) ; le *donatiuum* que donnent les princes le jour de leur avènement (I, 5, 1), les Jeux capitolins (I, 9, 2), les Mégalésies, les *Hilaria* et le culte de Cybèle (I, 10, 5 ; I, 11, 1–5), la surpopulation romaine (I, 12, 1) et les croyances médicales de l'époque (étymologie de Laurentum), le temple de la Paix à Rome (I, 14, 2–3), la statue du Colosse à Rome (I, 15, 9), la mithridatisation pratiquée par les empereurs (I, 17, 10). Citons également la description en IV, 2 de ce qu'est une apothéose avec les funérailles de Sévère. Versions différentes de ce rite en Tacite Annales I, 8-10 ; Suétone, *Auguste* 100 ; Dion LVI 34-46 (Auguste) ; Dion LXXV, 4, 2 *sq.* (Pertinax) ; LXXVI, 15, 3 pour Sévère. Cela peut être intéressant pour la paideia.

expliquer certaines fêtes religieuses —, c'est qu'il vise sans doute un public allant bien au-delà des cercles cultivés de l'élite[689], et qui ne connaît pas la vie quotidienne romaine.

Étant donné qu'Hérodien s'adresse à un public contemporain, il est possible que la publication de son récit ait mené à la circulation de l'œuvre dès les premiers temps de la réception. On peut imaginer qu'il l'ait partagée dans un cercle d'intimes, probablement avec des amis qui goûteraient assez ses descriptions « ethnologiques ». En réalité, ce ne serait pas dans une référence à une origine géographique ou dans une revendication de la *paideia* d'Hérodien qu'il faudrait chercher la source de ces « pastilles » civilisationnelles, mais dans la volonté de plaire à son auditoire direct, dans l'agrément des ἐντευξομένων. Cherchons à présent dans quelques passages des éléments permettant d'appuyer nos propos.

En II, 7, 9–10 Hérodien nous livre une description des Syriens qui a fait couler beaucoup d'encre :

> « Les Syriens sont naturellement enclins à la fête, et plus particulièrement les habitants d'Antioche, la ville la plus grande et la plus prospère, qui ont des célébrations presque toute l'année dans la ville et ses alentours. Niger leur offrait continuellement des spectacles, pour lesquels ils étaient particulièrement enthousiastes, et avait autorisé les festivités et les réjouissances, parce qu'en leur faisant ces grâces, il se faisait respecter tout naturellement[690]. »

On en a conclu que son lectorat et son origine n'étaient pas syriens, étant donné les propos, qui ne sont pas en soi péjoratifs, mais dont on devine le ton sarcastique. Mais plus loin, Hérodien semble mieux disposé envers les Syriens et les Orientaux de manière générale : « Il était syrien d'origine, et les hommes venant d'Orient sont assez rapides à trouver de bonnes idées[691] », quoique le terme employé au comparatif, δριμύς, puisse être connoté assez négativement, comme nos adjectifs français « rusé » ou « malin ». De plus, lui qui appelle régulièrement les habitants d'Anatolie occidentale les « Phrygiens » ne serait-il pas un peu

---

[689] Voir *infra* p. 219.

[690] Hérodien I, 7, 9–10 : Φύσει δὲ κοῦφον τὸ Σύρων ἔθνος, ἐς καινοτομίαν τε τῶν καθεστηκότων ἐπιτήδειον. ἐνῆν δέ τις αὐτοῖς καὶ πόθος τοῦ Νίγρου, ἠπίως τε ἄρχοντος ἐν ἅπασι, τὰ πλεῖστά τε αὐτοῖς συμπανηγυρίζοντος. φιλέορτοι δὲ φύσει Σύροι· ὧν μάλιστα οἱ τὴν Ἀντιόχειαν κατοικοῦντες, μεγίστην πόλιν καὶ εὐδαίμονα, σχεδὸν παρὰ πάντα τὸν ἐνιαυτὸν ἑορτάζουσιν ἔν τε τῇ πόλει αὐτῇ καὶ κατὰ τὰ προάστεια. Θέας τοίνυν αὐτοῖς συνεχῶς ἐπιτελῶν ὁ Νίγρος, περὶ ἃς μάλιστα ἐσπουδάκασι, καὶ διδοὺς ἄνεσιν ἐς τὸ ἑορτάξειν καὶ εὐφραίνεσθαι, ἅτε ποιῶν κεχαρισμένα, εἰκότως ἐτιμᾶτο. Cf. également II, 10, 7.

[691] Hérodien III, 11, 8 : ἦν τῷ γένει Σύρος, δριμύτεροι δ'ὡς πρὸς τὰς ἐννοίας οἱ ὑπὸ τὴν ἀνατολὴν ἄνθρωποι.

plus précis s'il s'adressait à eux ? En outre, il ne donne pas que des explications romaines : il évoque aussi des divinités d'horizon divers, comme le dieu Héliogabale pour expliquer le nom de l'empereur Élagabal[692], la déesse carthaginoise Tanit (qui correspond à l'Astarté phénicienne), désignée comme « Déesse céleste » par Hérodien (et assimilée à Junon V, 6, 4), à l'occasion d'un récit étiologique concernant Carthage[693], ou encore le dieu Bélès (dieu celte Bélénos), assimilé à Apollon et révéré à Aquilée (VIII, 3, 8). Il y a donc certaines étrangetés : le texte a-t-il pour vocation d'éduquer également les Romains ?

Si ce n'est pas à des Grecs ignorants (cf. I, 11, 1 : Ἑλλήνων ἀγνωσία), à qui Hérodien peut-il donc adresser ces notes culturelles ? Comme le rappelle John Marincola, la première et principale audience de l'historiographie romaine était l'élite[694]. Or, à l'époque d'Hérodien, tous les Romains éduqués sont hellénophones[695]. La barrière de la langue ne constitue donc pas un argument valable. Le grec est « pour les Romains une langue de civilisation, que les gens cultivés tenaient à savoir », nous rappelait jadis Antoine Meillet dans son *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*[696]. Ils pouvaient donc assurément lire le texte. À l'inverse, le latin est l'objet d'explications données à l'auditoire ou au lectorat[697], mais Hérodien trahit aussi la nécessaire connaissance du latin de la part de son public lorsqu'il mentionne sans expliquer l'étymologie de Laurentum[698] : rien dans le texte ne permet de faire le lien entre le terme Λαύρεντιον et δαφνηφόροις, mais Hérodien semble s'attendre à ce que soit compris le lien entre le grec et le latin[699]. L'évidence des propos qui se rapportent aux choses romaines dans le texte est mieux interprétée si on la comprend comme une collusion entre le texte et le

---

[692] Hérodien V, 3, 4 : « ils [Bassianus et Alexianus] vénéraient le dieu du Soleil, car les habitants de la région pratiquent son culte, et l'appellent Élagabal dans la langue phénicienne » (ἱέρωντο δὲ αὐτοὶ θεῷ ἡλίῳ· τοῦτον γὰρ οἱ ἐπιχώριοι σέβουσι, τῇ Φοινίκων φωνῇ Ἐλαιαγάβαλον καλοῦντες).

[693] Il s'agit de la partie du mythe de fondation qui décrit le stratagème de Didon pour obtenir un plus grand territoire, en découpant des lanières de bœuf.

[694] MARINCOLA 2009 p. 12.

[695] Voir FREYBURGER-GALLAND 2013 p. 78–79 : l'hellénisme est encore culturellement dominant dans la capitale de l'Empire au IIe siècle de notre ère.

[696] MEILLET 1930 p. 303.

[697] Hérodien I, 16, 2 : τὸ ὄνομα δοθῆναι τῷ χώρῳ τῆς Ἰταλίας Λάτιόν τε κληθῆναι, ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος φωνῆς ἐς τὴν ἐπιχώριον παραχθέν ; VII, 5, 8 : Ἀφρικανὸν ἐκάλεσαν… οὕτω γὰρ Λίβυες ὑπὸ μεσημβρίαν τῇ Ῥωμαίων φωνῇ καλοῦνται ; cf. également VIII, 3, 7.

[698] Hérodien I, 12, 2 : Λαύρεντον ἀνεχώρησεν· εὐψυχέστερον γὰρ ὂν τὸ χωρίον καὶ μεγίστοις κατάσκιον δαφνηφόροις ἄλσεσιν (ὅθεν καὶ τὸ ὄνομα τῷ χωρίῳ).

[699] Voir WHITTAKER 1969 I p. 74 note 1.

lecteur[700]. Certaines « pastilles » et références permettent d'ailleurs de le confirmer, qui ne sont pas expliquées par Hérodien. Par exemple en IV, 9, 3, Hérodien compare Julia Domna à Jocaste sans donner d'autre précision : le mythe est une référence commune qui fait partie de l'imaginaire collectif et n'est donc pas explicité, alors qu'il joue un rôle important, car cette comparaison accuse Caracalla d'inceste, l'associant ainsi à certains empereurs comme Néron, et à la tyrannie. D'autres références se passent d'explication (Achille, Alexandre, Asclépios, de nombreux noms mythologiques et historiques). On remarque qu'Hérodien procède ainsi lorsqu'il s'agit d'histoire ou de mythologie grecque, ce qui semble confirmer qu'il s'adresse à un public averti.

L'illusion de la paideia

Il faut cependant dénoncer l'illusion selon laquelle Hérodien ne s'adresserait qu'à des hommes instruits ou érudits, qu'ils soient Romains ou provinciaux, et envisager un public encore plus élargi. Ce qui nous permet de l'affirmer, c'est que l'on ne trouve pas que des explications sur les *realias* romains, que nous avons déjà présentés, mais également des remarques ethnographiques fréquentes sur les autres peuples : Égyptiens (I, 17, 6), Syriens (II, 7, 9 ; 10, 6–8 ; III, 2, 3), Illyriens (II, 9, 11), Bretons (II, 15, 1), Grecs (III, 2, 8), Maures (III, 3, 4–4), Alexandrins (IV, 8, 7)[701]. L'histoire de Rome n'intéresse pas que les élites, mais bien tous les Romains, rappelle Marincola[702]. Nous pensons que ces Romains, comme Hérodien, sont tous les habitants de l'Empire[703], ou du moins toute personne qui ait accès aux lectures publiques, sinon aux livres. Cela ne veut donc pas dire pour autant que l'œuvre d'Hérodien est destinée à une classe inférieure, plus inculte.

D'après Sidebottom, il serait difficile de dire qu'Hérodien ait pu vouloir s'adresser à une population pour laquelle il n'aurait aucune sympathie : la plèbe est souvent présentée

[700] SIDEBOTTOM 1997b p. 2224.

[701] Il faut nuancer cependant : si l'élite culturelle occidentale est hellénisée par l'enseignement secondaire et supérieur, ce n'est pas le cas dans les provinces orientales, où le latin reste une langue « technique » que l'on apprend non pour apprécier Vigile dans le texte (comme les occidentaux apprennent Homère), mais pour entrer dans l'armée ou dans l'administration. FREYBURGER-GALLAND 2013 p. 79.

[702] MARINCOLA 2009 p. 13.

[703] *A fortiori* après l'édit de Caracalla en 212.

comme une ennemie de l'élite[704]. Selon le critique, notre auteur semble plus s'identifier aux classes aisées, comme on peut le penser lors de l'épisode de la destruction du temple de la Paix à Rome : si l'incendie fut un désastre de première gravité, une catastrophe, c'est précisément parce que les riches deviennent indigents, et qu'Hérodien associe le malheur privé au malheur public (I, 14, 3). Lorsque l'historien dit « tout le monde à Rome », cela correspondrait alors à ceux qui sont suffisamment riches pour faire usage d'une banque, ce qui est pour le moins excluant. Cet argumentaire est lié à l'auditoire sénatorial traditionnel de l'historiographie[705], mais ce qui est vrai pour Tacite et plus encore pour Cassius Dion n'est l'est pas forcément pour Hérodien[706]. Enfin, le principal argument de Sidebottom est que la *paideia*, qui est mise en avant dans l'œuvre, est l'apanage de l'élite. Brosser un portrait négatif d'un empereur comme Commode à cause de son éloignement progressif de son éducation et des valeurs morales n'était possible, selon lui, que si notre historien s'adressait à l'élite.

Les rappels mythologiques eux-mêmes peuvent être vus davantage comme un agrément littéraire que comme une véritable volonté de la part d'Hérodien d'instruire son lectorat, comme le montre l'expression οὐκ ἀτερπῆ τὴν γνῶσιν de son prologue (I, 1, 3). Les développements géographiques, ethnographiques ou civilisationnels permettent d'instruire et de divertir, autrement dit d'allier, pour ainsi dire, l'utile à l'agréable[707]. Il serait difficile

---

[704] SIDEBOTTOM 1997b p. 2823–2824 : la classe inférieure saisit l'occasion de piller les maisons des hommes riches (VII, 12, 7). Le gouvernement de Maxime Pupien est présenté comme un redressement du caractère du peuple, présenté par l'expression τοὺς φαύλους καὶ κούφους τῶν ὄχλων (VII, 10, 6).

[705] Voir MARINCOLA 2009 p. 12–13 : « Tacite donne plusieurs indications que les sénateurs sont sa cible principale : une certaine complicité dans le ton de certaines de ses observations, une hésitation occasionnelle à faire part d'éléments qui déshonorent les sénateurs… ».

[706] MARINCOLA 2009 p. 17 selon qui l'historiographie romaine, volontairement ou non, renforce, explique et justifie les prétentions de l'élite à gouverner : « Peu importe son statut social, l'historien romain adoptait le point de vue de l'élite avec tous les préjugés qui vont avec. Les « héros » de l'histoire sont les généraux et les magistrats ; le peuple, dans la mesure de son apparition, joue un rôle subalterne et il est représenté de façon peu flatteuse, voire hostile. »

[707] Voir *supra* p. 212 et FROMENTIN 2010 p. 264 : Denys d'Halicarnasse prônait déjà lui aussi « une conception ‘‘ouverte’’ de ce que doit englober cette matière. Le récit historique, bien que centré sur les *pragmata*, les actions politiques et militaires, peut et doit inclure aussi d'autres types de développement, d'ordres géographique, ethnographique, juridique, philosophique, à la condition expresse toutefois qu'ils se rattachent au sujet. Cette diversité de la matière permet seule d'atteindre les deux finalités que Denys assigne à l'histoire : instruire et divertir, plaire et être utile ». Voir également FROMENTIN 1998, Introduction, p. XXXVIII-XLI.

d'expliquer autrement des développements totalement gratuits comme ceux sur le Pô, nommé Eridan par Hérodien — ce qui est une dénomination tout à fait poétique[708] —, ou, plus étrange encore, sur l'origine du nom Alexandrie pour Issos (III, 4, 3) : il semble inconcevable que quiconque, Romain ou Grec, ait pu ignorer que la cité fondée par Alexandre après la bataille d'Issos portât le nom d'Alexandrie en Cilicie (aujourd'hui Alexandrette). Mais dans ce cas à qui sont destinées de telles explications ?

Si notre auteur ne semble pas prendre uniquement en compte les Romains ou les Grecs éduqués lorsqu'il établit ces points culturels[709], il ne semble pas vouloir non plus, malgré ses propos en I, 11, 1, combler l'ignorance des foules sur ces sujets. Cela semble plutôt relever d'une illusion littéraire, d'un contrat tacite envers les Romains qui connaissent parfaitement les informations données par Hérodien dans ces digressions, mais aussi envers les Grecs éduqués qui reconnaissent dans ces pastilles un attendu du genre historiographique.

Cela nous conduit à nous interroger sur la diffusion et la primo-réception de l'œuvre, car Hérodien, à plus d'une occasion, semble jouer avec différents publics selon leur proximité spatiale, et surtout temporelle. Les théories des chercheurs sur les destinataires de l'œuvre sont, en effet, conditionnées par la question de la temporalité et des modalités de publication : étant donné que l'on place la datation de la rédaction et de la publication de l'œuvre en fonction de sa réception immédiate, il semble également pertinent de se demander si Hérodien lui-même visait un public particulier[710].

Quelle diffusion ? Les destinataires de l'œuvre

Il convient, à présent, de se demander dans quel cadre s'est mise en place cette connivence et s'est effectuée la prime diffusion de l'œuvre (par exemple, dans un cercle d'amis proches ?). Comme le rappelle John Marincola, se poser des questions sur l'audience d'un historien implique d'emblée que les histoires, comme les autres œuvres littéraires,

---

[708] Hérodien VIII, 7, 1. Le Pô (*Padus* en latin) a déjà son nom grec chez *Polybe* II, 16, Πάδος ποταμός, également appelé *Bodincus*.

[709] SIDEBOTTOM 1997b p. 2824 : bien que la connaissance de l'élite grecque des faits et cultures dans le reste de l'empire soit peu profonde, la « supposée ignorance des choses romaines » doit surtout servir de prétexte.

[710] Les historiens romains sont habituellement silencieux sur leur lectorat. En ce qui concerne le public des historiens, cf. MARINCOLA 2009 p. 11–23. Voir aussi Thucydide I, 22, 4 ; *Polybe* IX, 1, 2-5 ; Diodore I, 1, 5 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines* I, 8, 3. Sur l'audience antique de l'histoire MOMIGLIANO 1978 reste une référence.

étaient souvent performées à l'oral[711]. Hérodien a-t-il, dans un premier temps, diffusé son œuvre dans le cadre de ces *recitationes* ? Les arguments que nous avons évoqués plus haut peuvent fournir quelques pistes en faveur de cette réflexion, même s'il faut toujours garder à l'esprit qu'il est impossible d'obtenir confirmation ou infirmation de nos hypothèses. Il ne faudra pas non plus oublier que l'œuvre circule tout de même à l'écrit.

Il nous semble, en effet, qu'il y ait un décalage dans son prologue (I, 1, 3) entre les ἐντευξομένων, qui sont qualifiés par leur νεαρᾷ μνήμῃ, et τοῖς ὕστερον. Pourquoi distinguer ainsi deux temporalités de la réception ? La recherche de la postérité est évidemment un lieu commun de la littérature gréco-latine, et les historiens le savent bien[712]. Mais ces derniers étaient supposés se préoccuper du futur d'une autre façon : on attendait d'eux qu'ils écrivent l'histoire pour servir de témoignage précieux à la postérité[713]. Hérodien ne déroge pas à cette règle en évoquant le futur (τοῖς ὕστερον), mais on remarque que son *Histoire* repose sur un témoignage direct et sur la mémoire récente, et donc sur un auditoire plus immédiat.

Le ton résolument sarcastique que l'on peut retrouver dans les digressions culturelles semble être un indice de cette réception immédiate et auditive de l'œuvre d'Hérodien, qui évoque dans le prologue l'ἀκρόασις[714]. Nous avons déjà évoqué l'ambivalence du terme δριμύς en III, 7, 8, mais d'autres passages tendent aussi à présenter un jeu humoristique de la moquerie et de la connivence avec l'auditoire. En I, 17, 6 par exemple, la réaction d'Éclectus face au projet de Commode de se débarrasser de lui est associé à son origine égyptienne : le terme ἐκπλαγείς introduit l'explication sur son origine, et l'expression δρᾶσαι θυμῷ τε δουλεῦσαι πεφυκώς ferme la parenthèse. Tel un humoriste français qui aujourd'hui pointerait, avec malice et en jouant sur le cliché, le caractère sanguin et criard des méridionaux, Hérodien joue lui aussi avec la connivence de son auditoire. Dans la même veine, ses propos sur les Syriens festifs (II, 7, 9 ; 10, 6–8 ; III, 2, 3), les Illyriens dont la force physique n'a d'égal que leur manque d'intelligence (II, 9, 11[715]), les Bretons, hommes d'humeur

---

[711] MARINCOLA, 2009 p. 13 : le Haut-Empire a vu l'arrivée des *recitationes*, réunions privées autour des auteurs, même si parfois des lieux publics étaient utilisés. Cf. WISEMAN 1981, p. 384–387 ; STARR 1987.

[712] MARINCOLA 2009 p. 13 qui renvoie à MARINCOLA 1997 p. 57–62.

[713] Cf. Lucien, *Comment écrire l'histoire*, 61–63.

[714] Hérodien I, 1, 1–2 qui évoque « l'agrément des auditeurs » (τὸ μὲν ἡδὺ τῆς ἀκροάσεως).

[715] Hérodien, II, 9, 11 : « Autant les hommes de cette région étaient physiquement très bien bâtis et très grands, et forts et féroces au combat, autant ils étaient intellectuellement grossiers et incapables de comprendre facilement » (Ὥσπερ δὲ τὰ σώματα οἱ ἐκεῖσε ἄνθρωποι γενναιότατοί τε καὶ μεγάλοι εἰσὶ

belliqueuse (II, 15, 1[716]), les Grecs et leurs chicanes (III, 2, 8), les Maures dont l'habileté au javelot n'a d'égale que leur soif de sang (III, 3, 4–4), les Alexandrins et leurs taquineries (IV, 8, 7[717]) sont tous écrits sur un ton relativement moqueur, qui joue sur les clichés ethniques dans l'Empire romain. Hérodien possède un goût certain pour les commentaires acerbes et les représentations dévalorisantes. Hérodien est facétieux.

La légèreté des propos apporte aussi une dimension comique et trouve son point culminant dans l'humour et l'ironie dont Hérodien ne manque guère : cela constitue un soulagement certain de la tension dramatique provoquée par le récit des événements. L'expression « tension dramatique » est d'ailleurs volontaire de notre part : on pourrait parfois parler d'une représentation théâtrale, dans un goût tout à fait romain. La mise en scène d'événements historiques relève ainsi du brio de l'écrivain. Ce ne sont pas seulement les discours directs qui participent de la dramatisation de l'*Histoire de l'Empire*, mais tout l'ensemble de constructions littéraires et de détails opportuns et imagés, voire parfois morbides. Certains passages amènent délibérément un peu plus de légèreté dans la gravité de l'action, que ce soit dans des anecdotes ou dans les commentaires personnels, une méthode de composition qui n'a pas, des siècles plus tard, échappé à Shakespeare.

La connivence avec l'auditoire et le goût du drame permettent d'ailleurs d'envisager un public encore plus élargi. Il n'est pas impossible, en effet, d'imaginer un public féminin à notre auteur. Nous ne savons pas si les femmes lisaient ou écoutaient les œuvres historiques dans les *recitationes*[718], mais on peut tout de même imaginer quelques centres d'intérêt de l'œuvre qui pourraient plaire aux femmes : les figures féminines, mêmes négatives, ont de l'importance dans l'histoire de l'Empire. Il n'est pas anodin qu'elles aient souvent le droit à un discours direct (Fadilla, Marcia, Julia Domna). Nous pouvons penser aux sœurs de Commode, Lucilla et Fadilla[719], ou encore aux princesses syriennes, femmes, mères et grand-

---

καὶ πρὸς μάχας ἐπιτήδειοι καὶ φονικώτατοι οὕτω καὶ τὰς διανοίας παχεῖς καὶ μὴ ῥᾳδίως συνεῖναι δυνάμενοι).

[716] Le terme employé, μαχιμωτάτων, au superlatif, est ambigu : il peut à la fois désigner leur grande efficacité au combat, mais aussi les caractériser comme des brutes obsédées par les conflits, avides de bagarre, un cliché qui désigne souvent les barbares celtes et germains.

[717] D'aucuns, et notamment Volckmann, y ont vu là un signe qu'Hérodien était alexandrin, et il est vrai que cela correspond à notre propos. Malheureusement cela leur vaudra la haine de Caracalla et le fameux massacre d'Alexandrie en IV, 9 (signe qu'Hérodien est conscient du danger que peut lui apporter la tonalité de son œuvre ?).

[718] MARINCOLA 2009 p. 15 : Juvénal semble le suggérer.

[719] Hérodien I, 13, 1–4 (Fadilla) ; I, 6, 4 ; 8, 3–8 ; IV, 6, 3 (Lucilla).

mère d'empereurs : Julia Domna, qui est une mère déchirée entre ses fils (comme Jocaste à qui elle est comparée), Julia Maesa, Julia Soaemis et Julia Mamaea, qui œuvrent dans l'ombre pour la réussite de leurs enfants comme Agrippine[720]. Les passages qui se concentrent sur les intrigues de palais, particulièrement sémillantes et raffinées, voient ces femmes avoir un rôle primordial, si ce n'est le premier rôle, comme Marcia[721]. L'évocation d'épisodes mythologiques typiques du raffinement romain peuvent aussi appuyer ces propos : l'épisode de la Vestale (I, 11, 4), la comparaison de Julia Domna avec Jocaste (IV, 9, 3), l'évocation de Didon et de la déesse Ourania (V, 6, 4).

Tous ces procédés peuvent impliquer, il est vrai, une falsification de l'histoire[722]. Mais le texte d'Hérodien n'est pas complètement indifférent à la véracité historique. Les deux sont incompatibles dans la conception moderne de l'histoire mais pas forcément aux yeux d'Hérodien qui considèrent les éléments « ajoutés » comme suffisamment plausibles pour faire partie de son histoire et illustrer le caractère de ses personnages (essentiellement de l'empereur), et donner, par l'évocation de lieux communs et de références communes, une coloration contemporaine à son propos, qui lui permet d'affirmer au contraire sa prétention à la véracité.

2.3.2. Ce « Nous » qui est un « Je » : l'autoptique et le contemporain

« Pour sentir l'esprit d'un temps qui n'est plus, pour se faire contemporain des hommes d'autrefois, une lente étude et des soins affectueux sont nécessaires »

Anatole France, *Vie de Jeanne d'Arc*, t. 1 (1908)

L'argument de l'autopsie, que nous avons régulièrement évoqué, présente un avantage en ce qu'il est un moyen pour Hérodien d'insister sur la valeur de son témoignage. Les événements dont il prétend avoir été contemporain par l'utilisation conjointe des deux verbes εἶδόν τε καὶ ἤκουσα ne distingue pas, on l'a vu, entre les informations résultant de l'autopsie et celles obtenues par ouï-dire. Cela dit, nous avions étudié dans l'introduction les passages à la première personne du singulier ou du pluriel : dans les passages où l'historien intervient en son nom propre et dit εἶδον ou εἴδομεν, l'information qu'il donne est de première main. Dans

[720] Hérodien III, 15, 6 ; IV, 3, 4–5 et 8–9 ; 4, 3 ; 5, 4 ; 6, 3 ; 9, 3 ; 13, 8 ; V, 3, 2 ; 8, 3 (Julia Domna) ; V, 3, 2–3 ; 3, 9 ; 5, 1 ; 5, 5–6 ; 7, 1–3 ; 8, 2–4 ; 8, 10 ; VI, 1, 1 ; 1, 4 (Julia Maesa) ; V, 3, 3 ; 8, 8–10 (Julia Soaemis) ; V, 3, 3 ; 7, 1–5 ; 8, 2–3 ; 8, 10 ; VI, 1, 1 ; 1, 5 ; 1, 8–10 ; 5, 8 ; 8, 3 ; 9, 4–8 (Julia Mamaea).

[721] Hérodien I, 16, 4 ; 17, 4–11 ; II, 1, 3.

[722] SIDEBOTTOM 1997b p. 2826 rappelle qu'il s'agit d'un risque de l'agrément littéraire et rhétorique.

nos réflexions biographiques, nous avions envisagé le fait que l'auteur était autorisé à suivre un empereur, le plaçant ainsi soit dans une position où il fut en état de voir les événements, soit de recevoir le témoignage direct d'un de ses contemporains, témoin oculaire. Il y a de fortes chances qu'Hérodien ait vécu à Rome, dans la mesure où il accompagnait l'empereur, mais certains événements, qui se déroulent à Rome en l'absence de l'empereur, se trouvent également dans l'œuvre. Si l'on considère le rôle qu'il a pu jouer à la cour impériale (βασιλικαῖς ὑπηρεσίαις) et dans les magistratures de moindre importance (δημοσίαις ὑπηρεσίαις), cette théorie n'est pas inconcevable. Hérodien, comme Cassius Dion et les autres historiens issus de la classe sénatoriale, a sûrement pu, lui aussi, consulter directement tous les documents nécessaires (rapports, oracles, témoignages et traités...), de même que les sources écrites par ses prédécesseurs — comme nous avons pu le voir en ce qui concerne les *acta senatus* sous le règne de Maximin le Thrace[723] —, asseyant par là-même son autorité d'historien.

2.3.2.1. La prétention à la véracité

La forte dimension littéraire qui ressort de la structure de l'œuvre, que nous avons analysée précédemment, nous pousse à traiter de l'instance auctoriale d'Hérodien et de la valeur de son témoignage. Comment considérer Hérodien en tant qu'historien ? L'élaboration de la figure historienne de notre auteur est assez complexe. Ce qui rend précieux notre historien est son attachement à faire le récit d'événements récents, c'est-à-dire à travailler sur de l'histoire contemporaine (*Zeitgeschichte*) : la période étudiée est contemporaine de la vie d'Hérodien, directement témoin des événements rapportés, mais l'approche historique est mêlée à l'approche littéraire. En effet, Hérodien est un auteur polyphonique dont les voix littéraire, historiographique et testimoniale participent toutes de l'analyse contemporaine. Cette polyphonie se distingue par les nombreux indices de la présence auctoriale, par une esthétique et une dramatisation particulières des événements ainsi que par les divers éléments propres à l'écriture historiographique. Hérodien sait utiliser ses capacités de composition littéraire pour souligner des faits ou en omettre d'autres afin de créer l'impression qu'il souhaite chez son public, ce qui n'est pas sans rappeler le rôle de l'historien tel que l'envisageaient Tacite et Suétone et qui participe à la fonction d'édification de l'œuvre. Tout cela contribue à construire la *persona* de l'historien Hérodien, qui est le plus à même d'entrer dans l'intimité de la vie des empereurs, du palais, et du monde romain.

[723] Voir *supra* p. 39.

Cette méthode semble, à première vue, plus fiable : l'argument de la véracité n'est rendu possible que parce qu'il « a vu » ou « ouï dire » et qu'il peut témoigner de la vérité, mais aussi grâce à un travail de documentation, car il aurait été difficile pour notre auteur de tout voir et d'être présent partout[724]. Il réitère, en effet, à plusieurs reprises sa méthode pour garantir que les informations qu'il donne sont vraies : outre le prologue, on peut penser à l'évocation de ses fonctions en I, 2, 5, au second prologue en II, 15, 7 ou à la recension des sources sur le règne de Sévère autour de la bataille de Lugdunum en III, 7, 3. Ces interventions de l'auteur au cours du récit ont pour fonction de donner une certaine valeur et fiabilité à son œuvre.

Cependant, Hérodien semble parfois se cacher derrière ses sources et la corroboration de ses contemporains — peut-être pour éviter des accusations de parti-pris — et se présente comme un homme de l'ombre. Cette stratégie d'effacement pose justement un problème. Pourquoi la met-il en place, qu'apporte-t-elle et au contraire que cache-t-elle, car prétendre faire une œuvre de *Zeitgeschichte* sans que l'on puisse saisir son identité est paradoxal (on pense à Dion). C'est ce qui a peut-être valu à Hérodien une réputation de médiocrité dans le matériel historique qu'il a pu fournir. Or, cet attachement à la mémoire collective, bien qu'elle ne soit pas éloignée de la δοξασία mentionnée par Dion, montre au contraire une certaine prudence de la part de l'historien et une prise de distance critique.

Néanmoins, Hérodien se met aussi, d'une certaine manière, en scène, comme témoin caché ou témoin de l'ombre. En ce qui concerne Didius Julianus par exemple, notre auteur n'est pas des plus impartiaux, et, s'il essaie de le cacher et qu'on ne sait rien de sa vie, nous pouvons parfois appréhender le fond de sa pensée. Comme on peut le voir en II, 6, 6, la relation avec Julianus positionne en effet Hérodien comme un commentateur moral : « il était de ceux à qui l'on reprochait un mode de vie dépravé[725] ». Ce qui nous intéresse le plus dans cette assertion, ce n'est pas le jugement de valeur, mais le fait qu'Hérodien mette toutes les précautions du monde pour avoir l'air de ne pas partager cet avis : d'une part l'expression ἦν

---

[724] Dion (LXXX, 1, 2), lui, ne peut qu'avouer : Ταῦτα μὲν ἀκριβώσας, ὡς ἕκαστα ἠδυνήθην, συνέγραψα· τὰ δὲ δὴ λοιπὰ ἀκριβῶς ἐπεξελθεῖν οὐχ οἷός τε ἐγενόμην διὰ τὸ μὴ ἐπὶ πολὺν χρόνον ἐν τῇ Ῥώμῃ διατρῖψαι.[...] Διὰ μὲν οὖν ταῦτα οὐκ ἠδυνήθην ὁμοίως τοῖς πρόσθεν καὶ τὰ λοιπὰ συνθεῖναι, κεφαλαιώσας μέντοι ταῦτα, ὅσα γε καὶ μέχρι τῆς δευτέρας μου ὑπατείας ἐπράχθη, διηγήσομαι : « J'ai décrit ces événements avec précision comme je l'ai pu pour chacun. Mais je n'ai pas été capable de poursuivre par la suite dans le détail parce que je n'ai pas passé beaucoup de temps à Rome... C'est pourquoi je n'ai pas pu rassembler la documentation pour le reste comme pour ce qui précède. Je ferai cependant un résumé de ce qui s'est produit jusqu'à mon second consulat ».

[725] Ἦν γὰρ καὶ τῶν ἐπὶ βίῳ μὴ σώφρονι διαβεβλημένων.

+ génitif partitif, qui est une exophore mémorielle mettant en avant le verbe διαβεβλημένων, dont le sens rappelle les critiques à l'encontre de cet empereur (on pense à Cassius Dion, mais Hérodien semble le donner pour un simple fait), et d'autre part, avec le fait même qu'il semble avoir mis le commentaire entre parenthèses, avec une proposition introduite par γὰρ et rejetée en fin de phrase, Hérodien se met en scène en train d'essayer d'avoir le recul et l'impartialité nécessaires à l'historien, bien que l'on puisse dire qu'il n'en pense pas moins. À l'inverse, notre historien ne se cachait pas d'être favorable à Pertinax, autre aveu de son manque de partialité. Pour ne citer qu'un exemple, parmi les nombreux que l'on trouve en seulement six chapitres du livre II, lorsqu'il introduit Pertinax, la première vision que l'on a de lui n'est pas celle présente dans un commentaire d'auteur, mais apparaît comme étant l'avis des conjurés Laetus et Éclectus :

> « Mais d'abord ils décidèrent de choisir un homme âgé et sage pour lui succéder au pouvoir, pour qu'ils puissent tous être en sûreté et se remettre de la cruauté et de l'intempérance de la tyrannie. En y réfléchissant bien entre eux, ils ne trouvèrent personne d'aussi convenable que Pertinax[726] »

Suivent la présentation et la description du nouvel empereur en devenir, où là encore Hérodien semble vouloir prendre ses distances (avec le participe εὐδοκιμήσας), mais on comprend très vite, par la suite, que la vision de Pertinax est méliorative. L'accumulation de commentaires axiologiques est patente dans l'œuvre, quand bien même Hérodien se défend de les produire et prétend juste rapporter ce que disent ses contemporains. Notre homme se veut auteur, historien mais aussi témoin, quitte à parfois risquer de manquer de recul — ce qui ne semble plus autant profiter à la discrétion à laquelle il aspire. Paradoxalement, ce qui devait lui permettre d'être plus précis sur les événements contemporains pose en réalité des problèmes historiographiques. Ainsi, Hérodien apparaît parfois plus comme un chroniqueur d'événements vécus (à l'instar de Xénophon) qu'un historien rigoureux et impartial. Son ambition de vérité et de précision n'est pas forcément contradictoire pour autant. En combinant les sources auxquelles il a eu accès avec sa vision personnelle de l'histoire et des événements, il donne à voir son propre point de vue et sa réflexion sur des faits récents, témoignage direct des préoccupations politiques de son temps.

---

[726] Hérodien, I, 1, 3 : Πρῶτον δὲ ἔδοξεν αὐτοῖς ἐπιλέξασθαι ἄνδρα πρεσβύτην τινὰ καὶ σώφρονα τὸν διαδεξόμενον τὴν ἀρχήν, ὅπως αὐτοί τε σωθεῖεν καὶ ἀπὸ τῆς πικρᾶς καὶ ἀκολάστου τυραννίδος πάντες ἀναπνεύσειαν. Καθ' ἑαυτοὺς δὴ ἀναλογιζόμενοι οὐδένα οὕτως ἐπιτήδειον εὗρισκον ὡς Περτίνακα.

Si on reprend tous ces arguments, il n'y a donc pas de raison de dire qu'Hérodien invente ou mente et déforme les événements dans son récit[727]. Malgré sa relégation au profit de Dion, on considère parfois qu'Hérodien fournit des informations véridiques et authentiques, qui ne proviennent pas de l'historien bithynien. Par exemple, il donne les vrais noms d'Élagabal et de Sévère Alexandre — Bassianus et Alexianus[728] — tandis que Dion les appelle respectivement Avitus fils de Julia Soaemis et de Varius Marcellus et Bassianus, fils de Julia Mamaea et de Gessius Macrianus[729]. Pour Bowersock[730], l'information que fournit Hérodien est exacte, et c'est Birley qui réconcilie les deux historiens, en rappelant que les garçons étaient polyonymes[731] : Varius Avitus Bassianus Elagabalus et Gessius Alexianus Bassianus Alexander, ce que confirme l'épigraphie[732]. Comme le passage de Dion est authentique à cet endroit, c'est que les informations qu'Hérodien possède ne proviennent pas de son texte[733]. Le nom des empereurs étant forcément connus des citoyens romains, il n'y a pas de raison de douter du nom que donne Hérodien à Élagabal et à Sévère Alexandre, soit parce qu'il les connaissait personnellement, soit parce qu'il a eu accès à de la documentation.

Dans son prologue, Hérodien souligne son dévouement à la vérité et à la recherche méthodique — seulement de l'information de première et de seconde main qui a été vérifiée, corroborée. S'il a réellement assisté à la plupart des événements comme il le prétend, c'est pour cela qu'il met l'accent sur certains d'entre eux et en tait d'autres. Cela peut expliquer la disparition d'informations, que l'on retrouve, par exemple, chez Cassius Dion : Hérodien pouvait ne pas être au courant ou ne pas avoir pu vérifier l'information[734]. De nombreux

---

[727] PICARD 1962, p. 7–14 et plus particulièrement p. 8 *sq*. parle par exemple « d'absurdités historiques ».

[728] Hérodien V, 3, 3 : « La plus âgée avec un fils du nom de Bassianus, la plus jeune un fils du nom d'Alexianus » (παῖδες δὲ ἦσαν τῇ μὲν πρεσβυτέρᾳ Βασιανὸς ὄνομα, τῇ δὲ νεωτέρᾳ Ἀλεξιανός).

[729] Dion LXXIX, 30, 2–3. SIDEBOTTOM 1997b p. 2825 précise Varius Avitus et Gessius Bassianus.

[730] BOWERSOCK 1975 p. 231–234.

[731] BIRLEY 1988 p. 221–224.

[732] Cf. *PIR²* I. p. 87, *Alexianus, cognomen eius, qui postea imperavit, v. Imp. Caes. M. Avrelivs Severvs Alexander Avg.* (= *PIR²* A 1610) et p. 292, (*Varivs*) *Avitvs = Imp. Caesar M. Avrelivs Antoninvs Avg.* (*Elagabalvs*).

[733] SIDEBOTTOM 1997b p. 2787.

[734] SIDEBOTTOM 1997b p. 2814. Le texte se trahit de-ci de-là. En I, 15, 5 Hérodien sait que Commode décapite des autruches (τοῦ τραχήλου ἐκαρατόμει) mais n'évoque pas la menace faite avec les têtes au Sénat contrairement à Dion. En IV, 14, 2, il sait que certains tribuns étaient soupçonnés d'avoir participé au complot de Macrin, mais il ne mentionne pas leur rôle dans la narration du complot (IV,

événements qui eurent lieu à Rome sous Commode ou d'autres empereurs et que l'on trouve chez Dion ou dans l'*Histoire Auguste* sont omis chez Hérodien, probablement parce qu'il n'était pas présent sur les lieux et n'avait pas pu vérifier les témoignages. Il est difficilement concevable qu'il n'ait pas été au courant, *a fortiori* lorsque les faits concernent un empereur, mais s'ils n'entrent pas dans sa logique narrative — qui est perceptible précisément dans ces silences —, il ne les inclut pas. Les érudits considèrent ces omissions comme des lacunes dans la qualité de l'information, mais ils nous apparaissent comme étant difficilement involontaires. Repensons par exemple à la proclamation de Diaduménien à Apamée qu'Hérodien n'a pas évoquée : il n'y a pas de raison qu'il s'agisse d'une information connue exclusivement des Apaméens et qu'il n'en ait pas eu au moins vent. Il doit donc s'agir d'une information délibérément rejetée par lui. Il supprime souvent ou change son matériel pour faire fonctionner sa narration, dans un but littéraire. Ces « inventions », qui ont pour but de rendre la lecture de son récit agréable, posent au regard des érudits la question du rapport d'Hérodien à la vérité.

L'association entre les trois composantes — vérité, exactitude, plaisir — ressortissent du *topos* littéraire. Le souci de la vérité (ἀλήθεια) et de la précision (ἀκρίβεια) qu'il souligne dans son prologue, revendication d'impartialité (qui passe par la corroboration, I, 1, 3 : οὐ παρ' ἄλλων παραδεξάμενος ἄγνωστόν τε καὶ ἀμάρτυρον) est tout à fait thucydidéen. Ce travail de corroboration passe par une démarche, la critique des témoignages, facilitée par le fait que les événements sont proches dans le temps (ὑπὸ νεαρᾷ μνήμῃ)[735]. Comme son modèle, Hérodien essaie de prouver l'exactitude de son récit par le fait d'avoir vécu les événements dont il fait le récit, mais il se cache tout de même derrière une stratégie de l'effacement. En somme, Hérodien brouille les pistes, ce qui rend difficile de départir le vrai du faux, la composition littéraire de l'information historique.

Hérodien lui-même ne le distingue pas mais il se base sur le vraisemblable et le plausible pour rédiger son *Histoire*. On peut considérer que son attitude face à la vérité

12, 1–13, 8). En VI, 6, 1–3, Hérodien évoque le retrait de Sévère Alexandre à Antioche du fait de sa maladie avant qu'il regagne peu à peu la santé, mais en VI, 7, 3 on lui reproche sa négligence (ἀμέλειαν), sa lâcheté (δειλίαν) et sa procrastination (μέλλοντα καὶ ὀκνοῦντα).

[735] CHAMOUX 2001 p. 15, qui étudie cette démarche « mémorialiste » chez Thucydide : « Parce qu'il est témoin de son temps, il est en mesure d'affirmer que les événements qu'il rapporte sont dépourvus de tout caractère mythique, ce qui pourra, lors d'une lecture publique, rendre son exposé moins séduisant, (ἐς ἀκρόασιν ἴσως τὸ μὴ μυθώδες αὐτῶν ἀτερπέστερον φαινεῖται). »

historique est similaire à celle de Plutarque : le concept du « *true enough* » [736]. Chacun des domaines analysés dans la partie précédente sont autant d'occasions pour l'historien de se tromper et de faire des erreurs, ou du moins d'avoir l'air d'en faire. La chronologie et la temporalité ne sont pas forcément respectées, les approximations géographiques sont nombreuses et confinent parfois à l'erreur pure et simple (on a par exemple beaucoup commenté les propos de notre historien en IV, 9, 8 à la fin de l'épisode du massacre d'Alexandrie, où il prétend que les eaux du Nil furent rougies par le sang des citoyens massacrés). Les chiffres sont inexistants ou ne présentent qu'un caractère hyperbolique. Les descriptions sont superficielles et impressionnistes. Certains discours sont inventés ou mettent en avant des mensonges. Comme le dit si justement Antonio Gonzales, « écrire l'histoire c'est rapporter et décrire des faits, mais c'est surtout une tentative de reconstruction de la réalité »[737].

2.3.2.2. Reconstruire la réalité ?

Un des meilleurs exemples de cette conception est également un domaine complexe à analyser : il s'agit des discours directs. Contrairement aux faits les discours ne peuvent être rapportés avec exactitude. Sont-ils inventés dans leur entièreté ou sont-ce des *verbatim* des discours prononcés ? Il est difficile de répondre à cette question, car Hérodien reproduit les discours pour illustrer la description qu'il fait de ses personnages. La question de la mémoire de l'historien et de ses contemporains-vérificateurs entre également en ligne de compte. Thucydide, par exemple, palliait les lacunes de sa mémoire et de celle des témoins en faisant dire au locuteur ce qui lui paraissait correspondre le mieux à la situation du moment[738].

---

[736] PELLING, 1990 p. 30–32. Sur la « facticité » de l'histoire, voir *Polybe*, II, 56, 11–12. FELDHERR 2009 p. 7. Cf. WISEMAN 1979, p. 1–56.

[737] GONZALES 2010 p. 227. C'est encore ce que Paul Veyne pense lorsqu'il rédige son *Comment on écrit l'histoire* dont le titre renvoie à dessein à Lucien.

[738] Pour analyser les discours, BABUT 1994 p. 619 donnait la marche à suivre (pour Thucydide) : 1) l'auteur a-t-il eu connaissance du discours original directement ou par l'intermédiaire de témoins ? 2) Quel est le degré de fidélité du discours qu'il nous présente par rapport à l'original ? 3) Dans la mesure où le discours que nous lisons a été reconstitué par lui en fonction de sa propre analyse de la situation, que nous apprend-il sur la pensée de l'historien, sur son interprétation des événements dans l'exposé desquels est inséré le discours, sur les rapports de celui-ci avec le contexte où il prend place ? Voir ROMAN 2013 p. 278–283. Cf. Thucydide I, 22–23.

Il peut donc y avoir une part de mensonge dans les discours, et même deux niveaux de mensonge : ceux du locuteur, qu'Hérodien dénonce (on pense à Sévère dont notre historien souligne la duplicité, II, 14, 4) et ceux que place Hérodien dans la bouche du locuteur pour en brosser un portrait défavorable. Il y a dans les discours présents dans l'œuvre historiographique une opposition entre les motifs donnés par le locuteur et la cause profonde, non apparente[739] : les intentions cachées (par le locuteur ou par l'historien). Doit-on croire, se demande Agathe Roman à propos de Thucydide, que ce qui n'est pas apparent dans le discours est aussi ce qui est le plus vrai (ἀληθεστάτην) ? Si le discours met au jour les motifs allégués (αἱ λεγόμεναι αἰτίαι), et non pas la cause profonde, faut-il en conclure que le discours peut être le lieu de la dissimulation ? Dans notre œuvre, cela nous semble évident, car cela nourrit la réflexion politique et morale autour de la figure impériale.

L'idée selon laquelle les discours chez les historiens anciens reflètent véridiquement les mots prononcés par l'orateur d'origine est en effet préconçue[740]. Il faut bien entendu sortir de l'illusion de l'autopsie et de l'ἀκοή même s'il est possible qu'Hérodien ait assisté aux discours en question ou qu'il en ait lu des *verbatim*[741]. On repense ici forcément à Thucydide, I, 22 :

> « Quant à tout ce qui a été prononcé dans un discours par chacun soit avant la guerre, soit pendant, il était difficile de rappeler précisément les paroles prononcées, que je les ai entendues moi-même, ou qu'on me les ait rapportées par ailleurs. De même que chacun me semblait devoir dire ce qui convenait toujours à la situation, ainsi je l'ai dit en m'en tenant à ce qui était le plus proche de l'idée exacte de ce qui a véritablement été dit[742]. »

Hérodien semble appliquer les préceptes thucydidéens, notamment lorsqu'il s'agit des discours des empereurs ou des prétendants, qui lui permettent d'éclairer leur caractère. Il y a

---

[739] Voir ROMAN 2013. p. 278.

[740] WHITTAKER 1969 I, p. lix, bien qu'il déclare « it goes without saying that Herodian, in common with almost every other Greek and Roman historian, felt no problem about freely inventing words for his speakers » est cependant réticent à considérer le discours de Marc Aurèle sur son lit de mort comme totalement infondé (note 2 p. 16).

[741] SIDEBOTTOM 1997b p. 2817 note 197 : l'historicité des discours d'Hérodien a longtemps été attaquée. Une défense partielle a été menée par WHITTAKER 1969 I, lviii–lxi.

[742] Thucydide, I, 22 : Καὶ ὅσα μὲν λόγῳ εἶπον ἕκαστοι ἢ μέλλοντες πολεμήσειν ἢ ἐν αὐτῷ ἤδη ὄντες, χαλεπὸν τὴν ἀκρίβειαν αὐτὴν τῶν λεχθέντων διαμνημονεῦσαι ἦν ἐμοί τε ὧν αὐτὸς ἤκουσα καὶ τοῖς ἄλλοθέν ποθεν ἐμοὶ ἀπαγγέλλουσιν· ὡς δ' ἂν ἐδόκουν ἐμοὶ ἕκαστοι περὶ τῶν αἰεὶ παρόντων τὰ δέοντα μάλιστ' εἰπεῖν, ἐχομένῳ ὅτι ἐγγύτατα τῆς ξυμπάσης γνώμης τῶν ἀληθῶς λεχθέντων, οὕτως εἴρηται.

des chances qu'il ait pu accéder à des documents ou témoignages pour les réécrire selon « ce qui était le plus proche de l'idée exacte » (ἐγγύτατα τῆς ξυμπάσης γνώμης). Dans le cas du discours de Marc Aurèle, il y a fort à parier qu'Hérodien ait essayé de restituer la pensée dont l'empereur a fait part dans ses *Pensées*, en respectant ce qui semblait le plus convenable (τὰ δέοντα)[743]. Les discours de Sévère à l'armée illyrienne montrent qu'il est manipulateur : dans le premier discours (II, 10, 2–9) il nie toute prétention au trône[744], alors qu'Hérodien le désigne juste avant comme ambitieux (θεραπεύσας οὖν διὰ γραμμάτων) et surtout qu'il évoque ses projets avec le rêve qu'il fit et interpréta comme un présage d'empire (II, 9). De même, en III, 6, 1–7, le discours dénonçant la trahison d'Albinus est déjà contredit avant même d'être prononcé, car Hérodien avait déjà annoncé à plusieurs reprises le conflit[745]. Ainsi, le lecteur est fréquemment avantagé par rapport aux auditeurs et aux orateurs mis en scène, car il possède davantage d'informations sur la situation que les personnages de l'histoire[746]. Grâce à certains discours, Hérodien dénonce les mensonges, involontaires ou non : Laetus dit aux prétoriens que Commode est mort d'apoplexie (II, 2, 6) ; Pertinax prétend qu'il en sait aussi peu sur la mort de Commode que les prétoriens, alors que Laetus et Éclectus lui ont tout avoué (II, 5, 7)[747] ; la *renuntiatio imperii* de Glabrio est probablement inventée (II, 3, 4)[748] ; Saturninus ment sur ses motivations à Sévère en mettant en avant son honnêteté mais en omettant ses calculs (III, 12, 2) ; Caracalla invente l'attaque de Géta contre lui (IV, 5, 4) ; en outre il prétend avoir agi comme Marc Aurèle envers Vérus (IV, 5, 6) ; Macrin prétend être touché par la mort de Caracalla (IV, 14, 4–5), etc.[749] Le lecteur est d'ordinaire au courant que

---

[743] Cf. Lucien, *Comment écrire l'histoire*, 58.

[744] Hérodien II, 10, 2 : Κἀμοὶ δὲ δι' εὐχῆς ἐστί, πρότερον μὲν οὐδέποτε ἀντιποιησαμένῳ τοιαύτης ἐλπίδος (ἴστε γάρ μου τὸ πρὸς τοὺς βασιλεύσαντας πειθήνιον).

[745] Hérodien II, 15 et III, 5.

[746] Cet état de fait s'applique également aux auditeurs mêmes des discours selon SIDEBOTTOM 1997b p. 2817 : la manipulation de Sévère est rendue possible par la stupidité des soldats illyriens (cf. II, 9, 11 ; 10, 9 ; III, 6, 8). Similairement, le discours de Niger aux Syriens (II, 8, 1–5) illustre à la fois l'empressement à renverser Julianus (II, 7, 9 ; 8, 6) et l'inaptitude de Niger à le faire, car outre ses atermoiements il cherche appui sur les Syriens, peuple léger et inconséquent (II, 8, 3 et 5).

[747] Sans compter les théories selon lesquelles Pertinax est complice du régicide (voir commentaire du livre II p. 446).

[748] Dion, LXXIV, 3, 3 ne l'évoque pas, alors qu'il était présent.

[749] Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2818 : les locuteurs chez Hérodien sont souvent dans l'erreur lorsqu'ils parlent du futur. Cf. I, 4, 6 (les φίλοι vont pouvoir guider Commode sur la bonne voie) ; I, 5, 4 (Commode va mériter la loyauté) ; I, 5, 6, et 6, 6 (Commode va avancer jusqu'à l'Océan) ; II, 2, 8

les effets d'attente des discours ne se réaliseront pas[750]. Mais notre historien ne révèle à aucun moment la supercherie, et laisse à penser que les discours reflètent la vérité, contrairement à Thucydide[751].

Il existe cependant une catégorie de discours qui sont plus certainement fictifs[752], encore qu'il soit toujours possible de dire qu'Hérodien ait pu assister à certaines de ces scènes (en tant que personnel privé du Prince ?). Il s'agit des discours directs qui prennent place dans le cercle impérial, des scènes d'intimité (discours n°3, 6, 7, 8, 18–22 du tableau p. 199–203). Certains de ces discours sont particulièrement intéressants : le discours de Fadilla (I, 13, 2–3) et celui de Julia Domna (IV, 3, 8) notamment, qui présentent un aspect tragique dont on peut se demander s'il n'est pas ironique de la part d'Hérodien[753]. Fadilla exagère le soutien de l'armée à Cléandre auprès de Commode et se présente comme éplorée et échevelée. L'interjection de Marcia en I, 17, 6 (le discours direct le plus court) est également assez humoristique. Ces discours montrent que même au plus proche de l'empereur les intrigues sont nombreuses. Fadilla met en garde Commode contre son préfet du prétoire Cléandre ; Marcia complote avec Laetus et Éclectus parce qu'elle découvre la lettre imprudemment

---

(Pertinax sera bien accueilli par les prétoriens) ; II, 8, 4 (Niger va gagner l'empire facilement) ; III, 6, 6 (les Pannoniens vont facilement vaincre les Bretons) ; III, 11, 6 (il sera facile à Saturninus de tuer les empereurs) ; VII, 5, 5 (les raisons d'être optimistes pour Gordien Ier) ; VIII , 7, 4 (les soldats resteront silencieux et accepteront la gouvernance de Pupien et Balbin).

[750] SIDEBOTTOM 1997b p. 2818 : les discours chez Hérodien sont souvent créateurs de frustrations. Voici quelques exemples d'effets d'attente qui ne se produisent pas : le discours de Marc Aurèle assurera que Commode soit un bon empereur (I, 4, 2–6) ; Pompéianus convainc Commode de rester au front (I, 6, 4–6) ; le discours du philosophe lui apportera une récompense (I, 9, 4) ; le discours de Laetus calmera les prétoriens (II, 2, 6–8) ; le discours de Pertinax lui sauvera la vie (II, 5, 6–8) ; le discours de Julia Domna réconciliera ses fils (IV, 3, 8) ; le discours de Macrin inspirera l'armée (IV, 14, 8).

[751] Thucydide 41, 3–4 ; « Ces négociations (entre Athènes et Mélos) l'historien n'y a pas personnellement participé, comme membre de la conférence ; il n'en a pas davantage entendu parler par ceux qui les avaient menées [...]. Reste donc à examiner s'il a effectivement composé un dialogue convenant à la situation, adapté aux personnages réunis pour cette conférence et qui respecte le plus possible l'esprit des paroles effectivement prononcées, comme il l'a personnellement annoncé dans le préambule de son *Histoire* ».

[752] Voir WOODMAN 1988 p. 11–15. Certains discours sont repris dans les *Excerpta Constantiniana* comme des harangues véridiques, voir NEMETH 2018 p. 208.

[753] SIDEBOTTOM 1997b p. 2817. Leur ton généralement ironique n'a pas fait l'objet de commentaire étendu.

laissée à l'indiscrétion de Philocommode ; les dialogues entre Sévère, Saturninus, Plautien et Caracalla sont caractéristiques des intrigues de Palais (III, 11 et 12).

Si on regarde l'ensemble des discours, on voit qu'ils s'intègrent dans une structure cyclique, et rejouent souvent les mêmes enjeux. Alföldy y a vu là l'indice d'une « Ringcomposition »[754]. L'hypothèse est séduisante, car il est vrai qu'Hérodien, comme Homère dans l'*Iliade*, insiste beaucoup sur la dimension cyclique et sur la circularité, et cela passe par l'aspect prophétique de ses discours. Cette dimension prophétique passe justement par le jeu de la temporalité et par la connaissance anticipée de l'issue au moment où le discours est prononcé. Hérodien sait manier l'ironie tragique. Le discours de Pertinax en II, 3, 9 montre que ceux qui aiment vivre sous la tyrannie ne seront pas contents de son règne, ce qu'Hérodien avait déjà annoncé en II, 2, 9 et réitère par ailleurs[755]. Effectivement, la prophétie se réalise avec son meurtre par les prétoriens (II, 5, 1–9). Le décalage crée l'ironie en ce que le lecteur sait ce qui est vrai et ce qui est faux quand l'auditoire, et même parfois les locuteurs, ne le savent pas. Là où le tragique d'Hérodien est différent de l'épopée, c'est que les personnages homériques sont conscients de leur destin, ce qui n'est pas le cas de nos personnages. La situation ne touche donc pas le lecteur de la même façon. Comme le dit Agathe Roman, le discours participe d'un décalage entre ce qui est dit et ce qui est[756]. Si le discours véhicule ce décalage, c'est au lecteur de l'analyser pour en tirer les éléments signifiants, — « la cause la plus vraie », pour reprendre l'expression thucydidéenne.

Les discours ne sont donc ni des transcriptions fidèles, ni véritablement une fiction. Ils permettent à l'auteur de faire passer son point de vue sur les personnages mais aussi sur la vie politique de l'Empire. Il faut les envisager comme un « compromis entre les propos originaux des orateurs et l'analyse historique que fait l'auteur de la situation »[757].

---

[754] ALFÖLDY 1989 p. 94–100. Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2817 note 199 sur la structure technique des discours.

[755] Hérodien II, 2, 9 : τότε καὶ οἱ στρατιῶται οὐχ ὁμοίᾳ μὲν προθυμίᾳ τῇ δὲ ἐκ τοῦ παρόντος πλήθους ἀνάγκῃ (καὶ γὰρ ἦσαν πανταχόθεν ὑπὸ τοῦ δήμου περιειλημμένοι ὀλίγοι τε καὶ ἄνευ τῶν ὅπλων ὡς ἐν ἱερομηνίᾳ) ; II, 4, 4 : ὃ δὲ πάντας εὔφραινε, τοῦτο μόνους ἐλύπει τοὺς ἐν τῇ Ῥώμῃ στρατιώτας, οἳ δορυφορεῖν εἰώθασι τοὺς βασιλέας. Κωλυόμενοι γὰρ ἁρπάζειν τε καὶ ὑβρίζειν ἔς τε τὸ εὔτακτον καὶ κόσμιον ἀνακαλούμενοι, τὸ πρᾶον καὶ ἥμερον τῆς ἀρχῆς ὕβριν αὐτῶν καὶ ἀτιμίαν καθαίρεσίν τε τῆς ἀνέτου ἐξουσίας νομίζοντες τὴν τῆς ἀρχῆς οὐκ ἔφερον εὐταξίαν.

[756] ROMAN 2013 p. 283.

[757] BABUT 1994 p. 629–630 : le compte rendu — autrement dit, le discours — est trop étroitement intégré à la structure narrative du contexte pour ne pas traduire une analyse personnelle de la situation.

La question des discours directs constitue un point d'ombre dans l'œuvre d'Hérodien, car il ne dit rien dans son prologue ou ailleurs, contrairement à Thucydide, sur sa méthode. Le prologue fait donc défaut, et cela affaiblit la prétention à la véracité. Il faut cependant se méfier de la propension des érudits à faire d'Hérodien un « raconteur d'histoire » qui invente des éléments pour le plaisir de ses lecteurs. Notre historien n'est pas complètement indifférent au concept de vérité historique[758], et s'il semble ajouter du suspense, de la tension tragique ou des boniments, les conséquences ne sont jamais en opposition à la version considérée comme historiquement vraie. Tout reste dans le domaine du plausible : même s'il pensait que tel discours ou tel micro-rebondissement ne s'étaient pas produits, tant que cela permet d'éclairer le comportement de l'empereur, Hérodien n'hésite pas, à certains endroits, à enfreindre son critère de vérité et d'exactitude pour rendre plus lisible et accessible son œuvre, pour plaire et instruire.

2.3.2.3. Les « erreurs » d'Hérodien et la tactique de la corroboration

Si ce qui nous semble être des omissions et des inventions n'en sont pas forcément, cela ne suffit pas à expliquer les erreurs en bonne et due forme. Bien que les érudits, selon nous, soient trop prompts à trouver Hérodien dans l'erreur[759], il y a bien des endroits où il se trompe véritablement : Sévère n'a certainement pas eu toute la Pannonie sous son commandement (II, 9, 2[760]) ; en III, 9, 3, Hatra (Mésopotamie) est placée en *Arabia Felix* ou alors Hérodien place les Arabes à l'est de la Mésopotamie[761] ; en IV, 13, 3, il prend le dieu-lune de Carrhes, Sîn, pour une divinité féminine (τῆς σελήνης τῇ θεῷ), une confusion qui serait peu probable s'il avait été syrien… Enfin, Hérodien semble perdre le fil de sa syntaxe — même si l'erreur semble provenir d'une contamination des manuscrits —, dans son *excursus* sur la déesse de Pessinonte (Cybèle, μεγάλη θεός et μήτηρ θεῶν, I, 11, 4) car il ne précise pas à quelle déesse se consacre la prêtresse (τὴν ἱέρειαν <τῆς> θεοῦ) qui renfloue le navire transportant le bétyle. Le texte, confus à cet endroit (notre auteur enchevêtre les récits mythologiques et les légendes dans ce chapitre) a grandement perturbé les éditeurs, qui ajoutent ἥτις τῆς Ἑστίας ἦν[762]. En

[758] Il y a des limites à ses inventions. Il n'invente pas des personnages, à l'exception possible de Philocommode (SIDEBOTTOM 1997b p. 2814).

[759] Pour une recension à la fois synthétique mais très précise, voir WHITTAKER 1969 I. p. xlv–xlvi et xlviii.

[760] WHITTAKER 1969 I. p. xliv.

[761] Voir *supra* p. 178. L'erreur n'est pas exclusive à Hérodien, SIDEBOTTOM 1997b p. 2813.

[762] Voir WHITTAKER 1969 I p. 70 *sq*.

effet, « la prêtresse de la déesse » n'est autre qu'une Vestale selon la tradition[763], et il a donc fallu amender le texte pour éviter la confusion. Mais cela nous confirme surtout que pour Hérodien, la référence n'a pas besoin d'être explicitée, car elle est connue de tous. Un autre problème qui se pose dans le passage est la confusion que semble faire Hérodien entre le *palladium* et le bétyle de Pessinonte. La suite de l'*excursus* (où le bateau s'échoue et ne peut être déplacé que par la Vestale) montre bien que l'auteur parle de « la pierre noire » du culte de Cybèle, mais le récit de l'étymologie de Pessinonte reprend le mythe du conflit entre Ilos et Tantale, qui concerne en réalité le *palladium*, manifestation de Pallas Athéna rapportée en Italie par Énée, selon la légende[764].

Comme le dit Harry Sidebottom, le texte d'Hérodien semble parfois manquer de contrôle. L'œuvre présente, en effet, des promesses non tenues, des omissions, des erreurs et des inventions[765], au point qu'on a suspecté, comme nous le verrons plus bas, le fait que le texte ne fut pas révisé ou même incomplet.

Cela ne remet pas forcément en cause l'étude de l'exactitude, car pour cela Hérodien recourt à un stratagème, qui est le procédé de corroboration par ses lecteurs contemporains. Même s'il est possible de prouver qu'Hérodien commet des erreurs, cela ne veut pas forcément dire qu'il en avait l'intention, ce que soulignait déjà Pierre Beguin dans les années 1950 à propos de Tacite :

> « Si Tacite s'éloigne de la vérité du fait, il peut l'avoir fait en toute innocence (*not perversely*), sans intention mauvaise ou négligence de sa part, et véritablement en toute inconscience, mais afin de mieux servir la « seconde vérité » ; et, dans les limites de cette vérité, la prétention de Tacite à la véracité peut encore se justifier. Il ne s'agit pas de considérer ces deux vérités comme exclusives l'une de l'autre, ni même l'une d'elles comme inférieure à l'autre. L'historien reste toujours répréhensible lorsqu'il déforme un fait, volontairement ou non, fût-ce pour mieux servir une vérité qu'il juge supérieure. Mais sa tâche *primordiale* est-elle de nous transmettre les faits dans leur matérialité, ou de dégager la signification profonde des faits qu'il rapporte, et, par-là même, de nous communiquer ses vues personnelles sur ''leur enchaînement et leurs causes''[766] ? »

---

[763] Cette Vestale est connue sous le nom de Claudia Quinta. L'événement, qui s'est produit en 204 lors de la deuxième guerre punique, est évoqué chez Cicéron (*Pro Caelio*, 34), Tite-Live (livre XXIX) et Aurélius Victor (*De viris illustribus*, 46), même si ce dernier est postérieur à Hérodien.

[764] Apollodore, *Bibliothèque*, III, 12, 3.

[765] SIDEBOTTOM 1997b p. 2813.

[766] BEGUIN 1954 p. 121.

Nous avons reproduit ici ce texte qui concerne Tacite, car on ne peut qu'y souscrire quand on étudie Hérodien. Il ne s'éloigne de la vérité considérée comme objective qu'à partir des standards des historiens modernes, qui attendent de l'historiographie antique qu'elle fournisse des preuves tangibles et irréfutables de chaque chose qu'avance l'historien. Nous pensons réellement que le but d'Hérodien, en plus d'étudier les « enchaînements et [les] causes » des événements, est de mettre en place une véritable réflexion sur le monde dans lequel il vit, et dans lequel ses lecteurs contemporains vivent aussi. C'est de leur côté que se trouve la vérité du texte et Hérodien, comme il l'annonce dans son prologue, se repose sur leur corroboration.

Un magnifique exemple de cette réalité est la vision *inouïe* — l'accent est volontaire — du *palladium* lors de l'incendie de Rome qui entraîna la destruction des temples de la Paix et de Vesta :

> « Quand le temple de Vesta fut à son tour entièrement consumé par le feu, la statue de Pallas — celle que les Romains vénèrent et gardent cachée depuis qu'elle fut, selon la légende, emportée de Troie — fut dévoilée à la vue de tous. Cette statue, ce fut la première fois, depuis son arrivée de Troie en Italie, que les hommes de notre génération la virent[767]. »

On remarque très nettement dans le texte l'implication de ses contemporains avec l'expression εἶδον οἱ καθ' ἡμᾶς ἄνθρωποι : Hérodien fait appel au souvenir — conformément au ὑπὸ νεαρᾷ μνήμῃ du prologue — de cet événement qui a dû nécessairement marquer tous les Romains. En procédant ainsi, il rend impossible tout accusation d'invention de l'événement — il faut que chaque point avancé par Hérodien et remis en cause par les modernes puisse être corroboré par les lecteurs contemporains.

L'emploi de la dérision, de la dénonciation via la moquerie, favorise aussi la connivence et invite le public d'Hérodien à remplir son rôle de vérificateur, ainsi lorsque notre auteur tourne en ridicule ses acteurs principaux. Les « faits d'armes » de Commode au Colisée sont ridiculisés en I, 15, 2 : on installe une coulisse pour qu'il puisse tuer les fauves en toute sécurité et faire preuve de son habileté ; mais en 15, 7 Hérodien y associe la bravoure, ἀνδρείας καὶ εὐστοχίας, ce qui est ironique. On pourrait presque y voir du comique de geste, avec la répétition du champ lexical du lancer de javelot. Ces événements (les Jeux de 192) sont laissés au souvenir de ses contemporains, comme le signale le verbe εἴδομεν en I, 15, 4. La marche de Sévère sur Rome dut également être un événement marquant, comme le

[767] Hérodien I, 14, 4–5 : Ὅτε καὶ τῆς Ἑστίας τοῦ νεὼ καταφλεχθέντος ὑπὸ τοῦ πυρὸς γυμνωθὲν ὤφθη τὸ τῆς Παλλάδος ἄγαλμα, ὃ σέβουσί τε καὶ κρύπτουσι Ῥωμαῖοι κομισθὲν ἀπὸ Τροίας, ὡς λόγος· ὃ τότε πρῶτον καὶ μετὰ τὴν ἀπ' Ἰλίου ἐς Ἰταλίαν ἄφιξιν εἶδον οἱ καθ' ἡμᾶς ἄνθρωποι.

montrent les expressions qui indiquent la surprise des Italiens (II, 11, 6 : « C'est logiquement pourquoi, informés de l'approche de Sévère avec une armée conséquente, les Italiens étaient terrifiés par cette situation exceptionnelle ») — mais c'est surtout la présence d'éléphants à l'intérieur de la ville de Rome (II, 11, 9) qui dut être perçue comme un fait à la fois étrange et amusant. Lorsque le présent ou le passé est proche, immédiatement accessible — c'est-à-dire contemporain —, il est naturellement plus aisé d'accéder à cette corroboration. Mais s'il y a un décalage un peu plus grand entre l'événement et la lecture de l'œuvre, la moquerie, la dénonciation et l'indignation (par exemple à la vue de l'empereur nu dans l'arène, I, 15, 7), en somme les émotions créées par l'écriture du texte, prennent le relais et réactivent les souvenirs. C'est le but de la démarche d'Hérodien dont on a parlé précédemment.

Ainsi, notre auteur travaille le choix et l'ordre de ses mots pour faire de son œuvre une arme contre la pesanteur de son sujet. Les anecdotes, l'humour et les mises en scène contrebalancent une histoire sérieuse et grave. Son sujet ne lui interdit aucunement de le faire. Au contraire, le travail de l'écrivain permet de rendre plus intéressant et dynamique le récit historique, tout en se voulant un travail critique sur la période. L'*Histoire de l'Empire* est donc une manifestation de son ambivalence et de sa capacité à allier art littéraire et historiographie.

La ferme opposition qu'il semble y avoir, dans le prologue, entre la recherche de la vérité et de l'exactitude et la recherche du style, qui rappelle les principes thucydidéens de l'écriture de l'histoire et de la recherche de la vérité, est un principe qu'Hérodien ne suit pas, même s'il le critique de la part des autres historiens — ce qui rend son projet paradoxal. Au fur et à mesure du texte, le *distinguo* originel semble peu à peu se brouiller, et notre historien fait la plupart des choses qu'il condamne : il recourt aux récits antiquaires et aux digressions mythologiques, joue parfois avec la vérité historique pour magnifier les événements — sans pour autant recourir à la flatterie, comme le disent certains érudits[768], crée des discours, réarrange les événements. C'est peut-être ce qui lui a valu cette réputation de médiocrité dans le matériel historique qu'il a pu fournir : écrire l'histoire pour démontrer sa *paideia*, privilégier le style et le vocabulaire à la vérité, faire des récits mythologiques pour le plaisir sans démontrer la rigueur de la recherche, et agrandir des faits insignifiants pour blâmer les tyrans ou faire l'éloge de roi, cités, peuple[769]. Cette vision est évidemment influencée par les méthodes de l'historiographie actuelle, mais le fait qu'Hérodien en ait conscience renvoie

[768] SIDEBOTTOM 1997b p. 2279 : « inflation of the trivial and praise does not slide into flattery. ». Voir WOODMAN 1988 p. 40–44, notamment sur la question de l'éloge et du blâme dans l'historiographie ancienne, et la confusion avec la flatterie.

[769] Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2777 note 12.

nécessairement à sa conception de l'histoire. Pour lui, son récit historique est meilleur que celui de la plupart de ses contemporains et prédécesseurs, parce qu'il sera différent. C'est cette différence, pourtant si respectueuse des traditions historiographiques antiques, qui confère au récit un aspect didactique en ce qui concerne l'écriture de l'histoire et fait ressortir toute la valeur de son œuvre, bien plus fiable — quoiqu'imparfaite — que les érudits ne le prétendent.

Dans son récit, Hérodien opère à plusieurs reprises des distinctions entre temps du récit et rédaction, entre réception directe et immédiate et postérité littéraire. La question de savoir sous quel règne il a écrit, à notre avis, a peu influencé les objectifs et les intentions d'Hérodien. Sa conception de l'histoire est une démonstration : les sommaires montrent assez l'intention de l'auteur et posent un cadre dans la narration. Les *Histoires* d'Hérodien sont peut-être une chronique ou un « feuilleton », mais c'est surtout un ouvrage qui a pour but d'éclairer une réflexion non seulement politique, mais aussi civilisationnelle, en ce qu'elle présente un portrait des empereurs mais aussi de multiples incarnations de la culture, de la *paideia*, et aussi met en lumière des éléments caractéristiques du monde romain, des *realia* de la vie romaine ou provinciale à la fin du II^e^ et surtout au III^e^ siècle. De ce fait, les prétentions d'Hérodien sont peut-être beaucoup plus élargies que ce que l'on pense : notre auteur vise un public allant bien au-delà des cercles cultivés de l'élite, tel que nous l'avons démontré.

Nous nous risquerons même, dans notre optique du plaire et instruire, à aller plus loin. Bien qu'Hérodien aurait difficilement pu publier son travail sous Gordien III[770], car il présente son grand-père comme quelqu'un de faible et que le jeune empereur lui-même apparaît dans l'œuvre comme un enfant qui ne saurait correspondre à l'image du bon empereur, c'est potentiellement dans son extrême jeunesse que nous voyions un intérêt pour Hérodien à publier son œuvre dès 238. Dénoncer les dérives tyranniques de certains empereurs ou les grands gestes des Princes idéaux n'est-il pas l'objet du travail de l'historien, qui viserait précisément à éduquer non seulement les élites ou les gens ignorantes, hellénophones, latinophones ou non, mais aussi un empereur élu sans grande conviction par manque de candidat ? Lorsque le jeune Gordien devint le troisième empereur de la dynastie éphémère, n'était-il pas encore temps pour notre historien de façonner l'esprit du Prince en donnant une version certes moins élogieuse du règne de son fondateur, mais pas non plus infamante ? Les critiques visant la dimension rhétorique de l'œuvre ou les simplifications des portraits confirment que notre auteur utilise les outils littéraires et historiographiques à sa

[770] Voir *infra* p. 304 *sq*. sur les théories des érudits sur la date de publication.

disposition (les dichotomies traditionnelles incarnant la vision bonne ou mauvaise de tel ou tel Prince) que le consensus historiographique accepte. En somme, et si l'*Histoire* d'Hérodien était un miroir au Prince destiné à éduquer Gordien III[771] ? Certaines reconstitutions biographiques de la vie d'Hérodien nous permettraient de suivre cette piste. Il aurait pu faire partie du personnel éducatif et culturel du Palais comme l'avaient été Hérode Atticus et Fronton, maîtres de Marc Aurèle[772].

Ainsi, si la méthode de composition semblait *a priori* difficile à cerner, il s'est avéré cependant certain qu'elle influence en premier lieu l'interprétation de l'œuvre, mais également la vision sur notre historien par rapport aux sources parallèles. L'auteur joue avec tous les attendus d'une œuvre historiographique. Pour appuyer ce dossier, nous avons démontré dans quelle mesure Hérodien s'inscrit dans cette tradition. Enfin, nous avons constaté que les explications apportées aux « choses romaines » sont en réalité le signe d'une connivence entre le texte et le lecteur, qui révèle une illusion littéraire. L'agrément de la lecture que veut procurer Hérodien lui permet de mener à bien son projet d'instruction du lectorat, qu'il soit même de l'élite ou non. Les informations données par Hérodien dans ces « digressions » sont un attendu du genre historiographique et ont pour but de contenter le public, qu'il soit immédiat ou plus éloigné dans le futur.

2.3.3. Hérodien philosophe ?

« Les postes éminents rendent les grands hommes encore plus grands, et les petits beaucoup plus petits. »

La Bruyère, *Les Caractères,* XI, 95 (1694)

L'ambigüité engendrée par le titre de notre œuvre, τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας, le mot βασιλεία renvoyant à la fois au régime politique et à la période de règne des empereurs (qu'Hérodien appelle par ailleurs καιρός) invite à penser que l'auteur joue volontairement sur l'ambivalence de sa démarche, entre récit événementiel et étude de la figure impériale.

[771] MARINCOLA 2009 p. 12 le rappelle : pendant longtemps le contrôle du passé était aux mains de cette élite, et l'histoire prétendait fournir des informations utiles pour les hommes au pouvoir.

[772] Peu importe le statut d'Hérodien. Voir TURCAN 1987 p. 57–58 : beaucoup de précepteurs grecs étaient de condition servile. L'auteur pense aux précepteurs de Néron, Anicétus et Beryllus, devenu ministre de la correspondance grecque (*ab epistulis graecis*). On peut également penser à la bibliothèque palatine, dont les sections grecque et latine étaient chacune gérée par un responsable. Hérodien aurait pu être un de ceux-là.

L'historien traite l'ensemble de son œuvre selon le biais particulier de la réflexion politique sur la *basileia*, car pour lui ce qui semble importer le plus dans le récit des différents règnes est le caractère de l'empereur[773]. Cela est visible dans son prologue, où la présence ou l'absence de la vertu (*aretê*) et des qualités qui en dépendent est un critère d'évaluation déterminant pour Hérodien :

> « Les empereurs les plus âgés ont gouverné, grâce à leur expérience politique, avec plus de sollicitude et pour eux-mêmes et pour leurs sujets, les empereurs vraiment jeunes en revanche vécurent avec plus d'insouciance et amenèrent de nombreuses singularités. C'est vraisemblablement cette différence d'âge et d'autorité qui explique que leurs comportements aient été différents[774]. »

Nous l'avions vu, ce passage présente une réflexion politique dont le critère principal semble être l'âge (τὴν ἡλικίαν) de l'empereur : aux πρεσβύτεροι s'opposent les νέοι. À chacune de ces classes d'âge est associée une série de qualités et de défauts, respectivement. Il y a une corrélation entre la vie de l'empereur et l'histoire de son règne (ἐν ἡλικίαις τε καὶ ἐξουσίαις διαφόροις οὐχ ὅμοια γέγονε τὰ ἐπιτηδεύματα) : chez les empereurs âgés, l'expérience politique (τὴν ἐμπειρίαν τῶν πραγμάτων) et l'exercice du pouvoir vont de pair et modèlent leur propre vie aussi bien que celle de leurs sujets[775] ; ils sont caractérisés par l'ἐπιμελεία (ἐπιμελέστερον ἑαυτῶν τε καὶ τῶν ὑπηκόων ἦρξαν). En revanche, les empereurs jeunes ne sont caractérisés que par leur vie frivole et leurs excentricités (ῥᾳθυμότερον βιώσαντες πολλὰ ἐκαινοτόμησαν)[776]. Le règne d'un empereur est évoqué positivement lorsque la combinaison des trois facteurs — ἡλικία, ἐμπειρία et ἐπιμελεία — est présente. À l'inverse, l'évaluation négative d'un règne, c'est-à-dire la propension d'Hérodien à considérer un règne comme tyrannique, s'appuie sur la combinaison de deux facteurs, la jeunesse et la frivolité, comme le montrent les termes νέοι et ῥᾳθυμότερον (avec l'exception notable de Julianus). À cela s'ajoute l'évocation du καινός, qui, comme dans toute l'antiquité, n'est pas vu d'un bon

---

[773] Ce qui conditionne l'étude du caractère des empereurs chez Hérodien est lié à leur affinité ou non avec la *paideia* selon SIDEBOTTOM 1997b p. 2808–2813.

[774] Hérodien I, 1, 6 : Τούτων γὰρ οἱ μὲν τὴν ἡλικίαν πρεσβύτεροι διὰ τὴν ἐμπειρίαν τῶν πραγμάτων ἐπιμελέστερον ἑαυτῶν τε καὶ τῶν ὑπηκόων ἦρξαν, οἱ δὲ κομιδῇ νέοι ῥᾳθυμότερον βιώσαντες πολλὰ ἐκαινοτόμησαν· διόπερ εἰκότως ἐν ἡλικίαις τε καὶ ἐξουσίαις διαφόροις οὐχ ὅμοια γέγονε τὰ ἐπιτηδεύματα.

[775] Hérodien I, 1, 6 « Il est naturel que le sujet cherche à calquer la vie sur celle de celui qui le gouverne ».

[776] Voir DE RIVAS 2021, *supra* p. 81 et note 958.

œil[777]. Mais là encore, cette réflexion, que l'on peut considérer comme personnelle à l'auteur, s'impose comme une évidence et s'appuie sur le sens commun, comme le montre le terme εἰκότως. L'œuvre d'Hérodien n'est pas une biographie en soi (car les livres ne sont pas centrés autour de la naissance, de la jeunesse etc.), mais il y a bien une réflexion morale sur le tempérament de chaque empereur, dans la plus pure tradition suétonienne ou plutarquienne.

Cette tendance, dans laquelle notre auteur s'inscrit, est représentative d'une vision de l'histoire particulière au Principat. Selon Tacite, les écrivains n'ont plus, sous ce régime, d'expérience suffisante pour écrire sur les affaires politiques (πράγματα)[778]. Les historiens de l'Antiquité souhaitant se consacrer à un récit historique ont la plupart du temps accordé une place centrale aux personnages dans les événements qu'ils relataient[779]. Ils semblent s'être alors tournés vers le genre de la biographie, déplaçant le centre de leurs préoccupations sur la vie privée de l'empereur plus que sur ses actions politiques. En outre, selon Mark Toher, cette tendance ne fut pas difficile à assimiler, car elle entrait plutôt dans la continuité de leur propre historiographie : en effet les Grecs, avec leur longue tradition historiographique centrée sur les dynastes, n'ont pas eu de mal à s'adapter à l'histoire impériale, et certains historiens ont continué à écrire l'histoire malgré le danger que cela pouvait représenter sous certains règnes[780].

Hérodien semble donc adopter l'une et l'autre tendance par son récit « chronologique, dans l'ordre des règnes » : cette expression le confirme à nos yeux. Il s'agit dans cette partie

[777] Voir le sens, en latin, de *res nouae*. C'est que dans l'Antiquité la vision négative portait surtout sur la notion de changement, de progrès et d'innovation, qui sourdait peut-être de l'idée d'une décadence des âges des hommes, issue du mythe de l'âge d'or (ex. Hésiode, *Les travaux et les jours*, 109 ; Ovide, *Métamorphoses*, I ; Virgile, *Géorgiques*, I).

[778] Tacite identifie deux causes à ce problème : d'une part, une perte d'intérêt des auteurs provoquée par l'affaiblissement de leur rôle dans la vie politique, d'autre part une progressive influence de l'esprit courtisan (ou opposant) dans le choix du genre de l'œuvre qu'ils souhaitent écrire (*Histoires* I, 1 : *primum inscitia rei publicae ut alienae, mox libidine adsentandi aut rursus odio aduersus dominantis*). Ces éléments ne sont pas sans rappeler les propos d'Hérodien dans son prologue. Voir MARINCOLA 2009 p. 12.

[779] UTARD 2017 p. 511–512. GALTIER 2011, p. 19, voit l'histoire antique comme « éthocentrique », faite par les individus. Il faut donc s'interroger sur les motivations qui ont déterminé l'action de personnages politiques de premier plan. Il s'agit de s'intéresser au comportement individuel, avec ce que cela implique de jugement moral. GRIMAL 1990, p. 13–14 : « dans la mesure où l'histoire est faite par les hommes en tant qu'individus, il est naturel que ce soient les comportements individuels et les motivations des personnages qui ont nourri la réflexion des historiens. »

[780] TOHER 1990 p. 141–142. MARINCOLA 2009 p. 12–13. Voir MARINCOLA 1997 p. 88–95.

d'évaluer dans quelle mesure Hérodien développe son récit historique et son étude des comportements des empereurs (ἐπιτηδεύματα) en une éthopée du Prince idéal. Sa réflexion sur la tyrannie et sur l'*optimus princeps* se fonde en partie sur la place de la *paideia* dans la vie des différents empereurs, mais également sur l'interprétation de leurs faits et gestes et de leurs propos. Ainsi, dans l'*Histoire de l'Empire*, la réflexion politique menée par l'étude des πράγματα et de la βασιλεία centrée autour de la personnalité de l'empereur conduit à une étude qui confine parfois à la philosophie politique et à la question de l'*optimus princeps* et du tyran[781]. Nous nous appuierons essentiellement sur les règnes de Marc Aurèle, Commode, Pertinax, Julianus et dans une moindre mesure Sévère, mais nous verrons que l'ensemble de l'œuvre entre dans cette optique, liée à la réflexion sur l'évolution de la vie politique romaine[782]. Mais les réflexions politique et biographique qui s'entremêlent s'appuient également sur plusieurs autres réflexions politiques pour brosser un portrait de l'Empire et son temps.

*2.3.3.1. Περὶ βασιλέως : Un portrait de l'*optimus princeps *?*

L'exemple de Marc Aurèle

Il n'est pas anodin qu'Hérodien ait fait commencer son récit à la mort de Marc Aurèle, dont il présente la personnalité et la philosophie en quelques chapitres. Tous les empereurs dont le règne est raconté par la suite sont mis en rapport avec l'empereur-philosophe, qui apparaît comme le parangon du bon Prince[783]. Nous allons à présent étudier quelques traits de caractère du Prince idéal mis en avant par notre historien.

Tout d'abord Hérodien présente Marc Aurèle conformément à sa réputation d'empereur-philosophe. Cet empereur possède un intérêt pour toutes les formes de vertu (ἀρετῆς δὲ πάσης ἔμελεν αὐτῷ[784]), et aime la littérature ancienne, qu'elle soit latine ou grecque (λόγων τε ἀρχαιότητος ἦν ἐραστής ὡς μηδενὸς μήτε Ῥωμαίων μήτε Ἑλλήνων ἀπολείπεσθαι). Il pourrait sembler étonnant que notre historien commence son récit par une présentation de la culture de

[781] Voir à ce titre le mémoire de maîtrise de Karine Laporte, *Figures de la tyrannie dans l'Histoire des empereurs romains Ou De la vertu et du vice chez Hérodien*, 2014 qui traite de la question en profondeur.

[782] C'est cette étude de l'évolution (ou plutôt de la dégénérescence) du Principat qui a poussé ALFÖLDY 1971b à parler de « sentiment de crise », en référence à la « crise du troisième siècle », pourtant hors des limites de notre œuvre.

[783] SIDEBOTTOM 1997b p. 2804–2805 ; WHITTAKER 1969 I, p. lxxii-lxxv ; Voir WIDMER 1967 p. 16–27.

[784] Hérodien, I, 2, 3.

l'empereur[785]. Il faut sans doute voir là une dernière façon pour Hérodien, après son prologue, de faire l'éloge de la *paideia*, avant de véritablement entrer dans le vif du sujet. Les éléments purement philosophiques mis à part, Hérodien entreprend donc une description de l'empereur et de ses meilleures qualités :

> « Il s'est montré envers ses sujets un empereur équitable et pondéré, saluant ceux qui l'approchaient et interdisant à ses gardes du corps de chasser ceux qui le sollicitaient. Il est le seul empereur à avoir incarné la philosophie non pas par des discours ou des connaissances doctrinales mais par un comportement respectable et une vie équilibrée. Et son époque a produit une foule d'hommes sages — il est habituel que le sujet cherche à calquer sa vie sur celle de celui qui le gouverne[786]. »

Marc Aurèle est juste et doux (ἐπιεικής), fait preuve de tempérance (μέτριος), et est accessible (τούς τε προσιόντας δεξιούμενος). Mais Hérodien va même plus loin, car selon lui c'est la vie tout entière de l'empereur qui témoigne de la philosophie : ce ne sont pas les mots et les discours (λόγοις οὐδὲ δογμάτων γνώσεσι, qui évoquent probablement la doctrine stoïcienne ou les *Pensées*) mais son caractère (ἦθος) qui est qualifié de « vénérable » (σεμνόν), et son comportement est « sage » (σώφρονι βίῳ). Hérodien établit, par le lien étroit entre vertu (ἀρετή) et *paideia*, les caractéristiques du bon empereur[787]. L'importance de la *paideia* est encore soulignée par l'éducation que Marc Aurèle a procurée à Commode et par les maris qu'il a choisis pour ses filles :

> « Son père l'éleva avec le plus grand soin, faisant venir de tout l'Empire les spécialistes de rhétorique les plus réputés dans les provinces, pour des

---

[785] SIDEBOTTOM 1997b p. 2805 ne manque pas de remarquer que, même si chaque société a sa propre échelle de valeur pour évaluer ses dirigeants, très peu ont jugé de la valeur de leur roi par sa dévotion envers les livres anciens.

[786] Hérodien, I, 2, 4 : παρεῖχε δὲ καὶ τοῖς ἀρχομένοις ἑαυτὸν ἐπιεικῆ καὶ μέτριον βασιλέα, τούς τε προσιόντας δεξιούμενος κωλύων τε τοὺς περὶ αὐτὸν δορυφόρους ἀποσοβεῖν τοὺς ἐντυγχάνοντας. Μόνος τε βασιλέων φιλοσοφίαν οὐ λόγοις οὐδὲ δογμάτων γνώσεσι, σεμνῷ δ' ἤθει καὶ σώφρονι βίῳ ἐπιστώσατο. Πολύ τε τὸ πλῆθος ἀνδρῶν σοφῶν ἤνεγκε τῶν ἐκείνου καιρῶν ἡ φορά· φιλεῖ γάρ πως ἀεὶ τὸ ὑπήκοον ζήλῳ τῆς τοῦ ἄρχοντος γνώμης βιοῦν.

[787] Même si l'éducation ne fait pas tout, comme le montreront les règnes de Commode, Caracalla et Élagabal.

> salaires non négligeables, afin qu'ils l'entourent constamment par une présence constante et éduquent son fils [788]. »
>
> « Il voulait avoir pour gendres des hommes aux mœurs bien réglées et menant une vie équilibrée [789]. »

Marc Aurèle est présenté comme le meilleur exemple de sagesse, un exemple si rayonnant qu'il influence tout son entourage et même l'Empire entier. Mais surtout, c'est l'alliance entre le philosophique et le politique, incarnée par Marc Aurèle, qui apparaît comme la clef d'interprétation d'Hérodien pour tout son récit. La description de la fin de règne de l'empereur est donc programmatique et développe la dernière partie du prologue.

Le règne de Commode : une promesse frustrée

À partir du récit du règne de Commode, la réflexion politique sur le bon Prince apparaît souvent par le biais d'une définition négative ou par le biais d'interventions au style direct qui mettent en avant cette réflexion. La relation au pouvoir, c'est-à-dire la posture des empereurs par rapport à leur βασιλεία, s'établit dès les récits d'avènement et détermine dès le départ l'évaluation du règne. Nous pensons à deux exemples en particulier, le premier dans le livre I et l'autre dans le livre II : le discours de Commode lors de son avènement (I, 5, 3–8), et le discours de Pertinax au Sénat (II, 3, 5–10).

Le premier discours, celui de Commode, est paradoxal et se présente, comme le souligne Sidebottom, comme un discours « περὶ βασιλείας »[790].

> « Quand mon père était encore parmi nous, je n'estimais pas avoir plus de valeur que vous. Car il nous aimait tous comme un seul homme. Aussi préférait-il m'appeler ‘‘compagnon d'arme'' plutôt que ‘‘fils'', parce qu'il pensait que ce nom devait tout à la nature tandis que le premier exprimait les liens du courage. Et souvent lorsque qu'il m'amenait avec lui, quand j'étais encore enfant, il me confiait à vos bons soins. C'est pourquoi je crois que je pourrai facilement bénéficier de votre entière bienveillance, étant donné que les plus âgés ont un devoir d'éducation envers moi et que les autres, ceux de mon âge, je pourrais dire sans me tromper qu'ils ont été mes

[788] Hérodien I, 2, 1 : ὁ πατὴρ μετὰ πάσης ἐπιμελείας ἀνεθρέψατο, πάντοθεν τοὺς ἐν τοῖς ἔθνεσιν ἐπὶ λόγοις δοκιμωτάτους ἐπὶ συντάξεσιν οὐκ εὐκαταφρονήτοις καλῶν, ὅπως συνόντες ἀεὶ παιδεύοιεν αὐτῷ τὸν υἱόν.

[789] Hérodien I, 2, 2 : κοσμίους δὲ τὸν τρόπον καὶ σώφρονας τὸν βίον γαμβροὺς αὐτῷ γενέσθαι θέλων.

[790] SIDEBOTTOM 1997b p. 2806.

> frères d'armes — car mon père nous aimait tous comme un seul être et nous a formés à l'école du courage[791]. »

Le nouvel empereur se présente comme un « compagnon d'armes » et met en avant les préceptes transmis par Marc Aurèle, notamment celui de l'*arêtè* (les « liens du courage »), qui contribue à une communauté entre l'empereur et ses hommes[792]. Ce lien fort de la communauté est ce qui est censé garantir la bonne conduite de l'empereur, entouré par un conseil avisé constitué des φίλοι de son père[793]. Cette première partie du discours se veut programmatique pour notre historien, car cela est censé annoncer le bon fonctionnement du régime.

Mais dans la deuxième partie du discours Commode insiste sur le fait que sa légitimité repose sur sa porphyrogénie :

> « La fortune m'a donné à vous comme empereur après lui, non par adoption dans la famille impériale, comme mes prédécesseurs qui se glorifiaient d'un pouvoir obtenu par acquisition, mais comme étant le seul de vos empereurs à être né dans le palais, et la pourpre impériale m'a recueilli dès que je suis sorti du ventre de ma mère, sans que j'aie eu à connaître les langes d'un simple particulier, et au même instant le soleil m'a vu naître homme et empereur. Il est donc tout naturel, si vous y réfléchissez, que vous aimiez un empereur qui n'a pas été désigné pour vous gouverner mais un empereur de naissance[794]. »

Cette légitimité repose sur trois éléments : 1) Commode n'a pas été adopté mais est né directement dans le palais ; 2) Cette naissance lui a permis de ne pas passer par le statut de particulier ; 3) Commode en conclut donc qu'il est un empereur né et que c'est le destin qui l'a donné au monde et au peuple. Ce rapport au pouvoir est un rapport biaisé, car il remet en question le fonctionnement du Principat sous la dynastie antonine, qui reposait depuis le règne de Nerva sur l'adoption du « meilleur » candidat au trône.

Un des principaux traits de Commode qui jouent un rôle dans le récit du règne et dans la dégradation de la figure impériale est son côté influençable. Hérodien l'introduit en plusieurs étapes, qui se cristallisent toutes autour des différents complots et attentats dont il a été la cible et des différents cercles qui l'ont entouré au fil des années : 1) les courtisans sur le

---

[791] Hérodien I, 5, 3–4.

[792] On retrouve également cette idée à propos de Sévère, lorsqu'il se rend en Italie (*expeditio urbica*, II, 11, 2).

[793] Pour le rôle des φίλοι dans l'éducation philosophique du prince, voir HOURCADE 2017 p. 245–262 et plus particulièrement p. 247–250.

[794] Hérodien I, 5, 6–8.

Danube (I, 6, 1–3) ; 2) Pérennis et Cléandre[795] ; 3) Marcia, Laetus et Éclectus. Il est d'ailleurs révélateur, du point de vue de la structure du texte, que le portrait de Commode, résolument mélioratif, se trouve en plein milieu du livre I, juste avant une ellipse (I, 7), comme si les premiers temps, comparables au *quinquennum Neronis*, ne comptaient pas. Si les fondements d'une corruption se trouvent en germe dans la jeunesse même de Commode (la peur de Marc Aurèle confirme que son fils était déjà enclin à vouloir assouvir ses penchants, I, 3, 1–5) et dans son caractère influençable, les circonstances extérieures jouent tout autant sur sa jeunesse. En effet, l'absence de sens moral et le dérèglement des passions sont souvent favorisés par les membres de son entourage et entretenus chez l'empereur pour renforcer leurs propres intérêts[796], comme Hérodien le dit explicitement à propos de Pérennis :

> « [Pérennis,] profitant du jeune âge de l'empereur, le laissa s'abandonner aux voluptés et à la débauche tout en l'écartant du soin et de la conduite des affaires impériales[797]. »

Cette description en demi-teinte est plus intéressante psychologiquement, comme le dit Sidebottom, que la description d'un tyran absolu. Quelle que soit son authenticité, la description du règne de Commode comme une série de complots rendant fou un jeune empereur et le conduisant à la tyrannie est particulièrement révélatrice de la compréhension de l'histoire par Hérodien[798].

---

[795] UTARD 2017 p. 523–525 : plus un conseiller est proche de l'empereur, plus il essaie de s'identifier à la figure impériale. L'ambition du pouvoir et la peur de le perdre habitent le conseiller tout comme l'empereur, et la jalousie et la vengeance, entachées de crimes et de cruauté, constituent les ressorts qui poussent le conseiller et l'empereur à passer à l'acte.

[796] UTARD 2017 p. 526.

[797] Hérodien, I, 8, 1 : τῇ τοῦ μειρακίου ἀποχρώμενος ἡλικίᾳ ἐκεῖνος εἴασεν αὐτὸν τρυφαῖς σχολάζοντα καὶ κραιπάλαις, τῆς φροντίδος καὶ τῶν βασιλείων καμάτων ἀπῆγεν αὐτόν.

[798] SIDEBOTTOM 1997b p. 2807 : Cette vision est répandue, même chez ceux qui ont critiqué Hérodien comme historien, voir BIRLEY 1988 p. 60, p. 84. À noter par ailleurs que Dion également nuance son interprétation du règne de Commode en LXXII, 1 : « Commode, n'était pas fourbe de nature, mais était sans malveillance s'il en était ; mais à cause de sa grande simplicité ainsi que de sa pusillanimité, il devint l'esclave de ceux qui le fréquentaient ; et maintenu par eux dans l'ignorance, il erra dans son comportement, et à cause de cela et de sa nature il fut poussé à se conduire comme un débauché et un criminel » (Οὗτος πανοῦργος μὲν οὐκ ἔφυ, ἀλλ' εἰ καί τις ἄλλος ἀνθρώπων ἄκακος, ὑπὸ δὲ δὴ τῆς πολλῆς ἁπλότητος καὶ προσέτι καὶ δειλίας ἐδούλευσε τοῖς συνοῦσι, καὶ ὑπ' αὐτῶν ἀγνοίᾳ τὸ πρῶτον τοῦ κρείττονος ἁμαρτὼν ἐς ἔθος κἀκ τούτου καὶ ἐς φύσιν ἀσελγῆ καὶ μιαιφόνον προήχθη).

La figure impériale commence ainsi à perdre de sa splendeur lors du règne de Commode :

> « Jusque-là, même si son comportement était incompatible avec son rang impérial, excepté son courage et son habileté, Commode profitait encore d'une certaine faveur auprès du public. Mais lorsqu'il arriva même au Colisée nu et qu'il se mit à combattre, armes à la main, en duel, alors le peuple vit d'un œil triste ce spectacle, à savoir que le prince le plus noble des Romains, après tous les triomphes de son père et de ses aïeux, ne prenne pas les armes contre les barbares dans une guerre et ne se distingue pas par l'exercice de son pouvoir sur les Romains, mais au contraire fasse insulte à son rang par la plus honteuse et la plus dépravée des conduites[799]. »

La dignité impériale est mise à mal par les représentations de Commode. Ainsi, son apparat est modifié : nudité en public, tenues d'Hercule ou de gladiateur… Ses apparitions sont marquées par l'*hybris*. Ainsi la statue colossale, de lui-même, qu'il avait fait inaugurer, dont la description nous est donnée par Hérodien : « Il fit couper la tête de la grande statue du Colosse, que les Romains vénéraient comme une représentation du soleil, et y fit installer la sienne[800] ». Le Colosse, qui était révéré comme un dieu, est décapité par l'empereur, ce qui constitue une violation de la *pietas* — qui s'ajoute à celle qu'il a commise en rebaptisant les mois du calendrier. Si certains empereurs ont pu être divinisés, ils ne l'étaient pas de leur vivant et ne s'en arrogeaient pas le droit, sauf Néron, qui précisément avait fait construire cette statue à son image, mais n'était pas allé jusqu'à lui donner son nom. Cette tendance de la symbolique impériale n'est pas nouvelle dans l'art de la statuaire, comme en témoignent les très nombreuses bases et dédicaces retrouvées[801]. Il est vrai que ces sculptures ont souvent été réemployées par les successeurs des empereurs, soucieux de fixer leur propre image dans le bronze et le marbre, car cela participe d'une forme d'identification du pouvoir — présence, visibilité et accessibilité. Mais ici Commode va trop loin en ce qu'il se fait représenter manifestement sous des traits divins, faisant ainsi preuve d'*hybris*.

À la mort de Commode, le peuple se met à courir « tout autour des temples et des autels, exprimant toute sa reconnaissance aux dieux[802]. » Dans cette manifestation étrange et spontanée du peuple, on remarque un réinvestissement de l'espace que le *princeps* avait précédemment occupé lors de son avènement et qu'il aurait dû continuer à investir. Mais

---

[799] Hérodien I, 15, 7.

[800] Hérodien I, 15, 9 :Τοῦ δὲ μεγίστου ἀγάλματος κολοσσιαίου, ὅπερ σέβουσι Ῥωμαῖοι εἰκόνα φέρον ἡλίου, τὴν κεφαλὴν ἀποτεμὼν ἱδρύσατο τὴν ἑαυτοῦ.

[801] Sur la présence attestée de multiples images des princes à Rome, voir MILLAR 1977 p. 43.

[802] Hérodien II, 2, 3.

précisément parce qu'il n'allait pas le faire, le peuple lui a redonné un sens politique, en réponse directe à l'attitude dégradante de Commode dans ces mêmes moments rituels. En effet, à la fin décembre 192, Commode fit préparer, selon l'usage, les rituels de la nouvelle année. Cependant, l'apparition impériale qu'il avait en tête n'était pas vraiment consensuelle :

> « Commode, alors que tous participaient à la fête, voulait faire apparition non pas, comme il était d'usage, depuis la demeure impériale, mais depuis la résidence des gladiateurs, portant des armes sur lui au lieu de la pourpre impériale brodée, et s'avançant avec le reste des gladiateurs à la vue des Romains[803]. »

Dans cet extrait d'Hérodien, les modalités rituelles de la visibilité du Prince et de son accessibilité sont complètement subverties. En choisissant une posture qui le place dans un autre lieu de la Ville que celui que la tradition exige, l'empereur déplace le centre névralgique d'un lieu politique à un lieu d'amusement, ce qui n'est pas sans rappeler Néron, qui favorisait les apparitions publiques au Cirque ou au théâtre. Jouer les gladiateurs, comme Commode l'avait fait, était profondément offensant aux yeux de l'aristocratie romaine et représentait une disgrâce suprême[804]. Ce projet d'apparition de l'empereur constitue donc un véritable sacrilège à l'encontre de la figure impériale.

Pertinax, paragon de la vertu et du courage : un espoir brisé

Le premier empereur à trouver grâce aux yeux d'Hérodien depuis Marc Aurèle est Pertinax[805], qui est désigné par des termes proches. Dès sa première apparition dans le livre (οὐδένα οὕτως ἐπιτήδειον εὕρισκον ὡς Περτίνακα, 1, 3), on trouve une dimension morale avec la confirmation que Pertinax correspond à ce que recherchent les conjurés : un homme âgé (c'est-à-dire expérimenté) et sage (ἄνδρα πρεσβύτην τινὰ καὶ σώφρονα τὸν διαδεξόμενον τὴν ἀρχήν). Les deux adjectifs, πρεσβύτην et σώφρονα, sont une réponse directe aux éléments présentés dans le prologue (I, 1, 6 : οἱ μὲν τὴν ἡλικίαν πρεσβύτεροι διὰ τὴν ἐμπειρίαν τῶν

---

[803] Hérodien I, 16, 3 : πάντων ἑορταζόντων ὁ Κόμοδος ἐβούλετο οὐκ ἐκ τῆς βασιλείου, ὡς ἔθος, προελθεῖν οἰκίας, ἀλλ' ἐκ τοῦ τῶν μονομάχων καταγωγίου, ἀντὶ δὲ τῆς εὐπαρύφου καὶ βασιλικῆς πορφύρας ὅπλα τε αὐτὸς φέρων καὶ συμπροιόντων τῶν λοιπῶν μονομάχων ὀφθῆναι τοῖς Ῥωμαίοις.

[804] Voir LENDON 1997, p. 98 et 182. Pour ajouter à la disgrâce, des rumeurs prétendaient expliquer le goût de Commode pour la gladiature par le fait que sa mère, Faustine, aurait eu le prince d'une liaison avec un gladiateur (*Vie de Marc Aurèle*, 19, 7). VILLE 1981 p. 331.

[805] SIDEBOTTOM 1997b p. 2807 note 164 : pour une critique de l'historicité du traitement de Pertinax, voir HOHL *Kaiser Pertinax und die Thronbesteigung seines Nachfolgers im Lichte der Herodiankritik* p. 3–32 et M. PHILIPPIDES 1984 p. 295–297.

πραγμάτων ἐπιμελέστερον ἑαυτῶν τε καὶ τῶν ὑπηκόων ἦρξαν). Bien que d'origine obscure, son parcours exceptionnel laissait présager le pouvoir suprême — le rapide *cursus* que retrace Hérodien le présente comme un *uir militaris* accompli :

> « Pertinax était italien de naissance, il était réputé pour ses nombreux faits militaires et politiques, avait érigé de nombreux trophées sur les Germains et les barbares d'Anatolie, et était le seul survivant des valeureux amis du père de Commode — il ne l'avait pas fait tuer, lui qu'il tenait, parmi les compagnons et les généraux de Marc Aurèle, en plus haute estime, soit parce qu'il respectait sa valeur, soit parce qu'il l'avait maintenu dans la pauvreté. Cela lui a valu en partie son prestige, parce que, bien qu'il occupât plus de charges que tous les autres, il avait obtenu moins de richesses qu'eux[806]. »

Pertinax s'est illustré à la fois dans les charges civiles et militaires (ἐν δὲ πολλαῖς στρατιωτικαῖς τε καὶ πολιτικαῖς πράξεσι), contre les Germains et les barbares de l'est (πολλὰ δὲ κατὰ Γερμανῶν καὶ τῶν ὑπὸ τὴν ἀνατολὴν βαρβάρων ἐγείρας τρόπαια). Ses succès militaires lui ont valu les honneurs (εὐδοκιμήσας). La fin du passage est par ailleurs révélatrice de la volonté d'Hérodien de faire l'éloge de Pertinax.

La réflexion sur le pouvoir impérial est évoquée en contre-point du règne précédent, présenté comme une tyrannie (ἀπὸ τῆς πικρᾶς καὶ ἀκολάστου τυραννίδος πάντες ἀναπνεύσειαν), et dans la continuité du pénultième, à travers le rappel de l'amitié de Pertinax avec Marc Aurèle (τῶν Μάρκου ἑταίρων). On sait l'importance qu'ont joué les φίλοι au début du règne de Commode, car ils constituaient la dernière garantie de la liaison entre philosophie et pouvoir. Pertinax incarne le dernier rempart, le dernier reliquat de l'époque de modération instaurée par Marc Aurèle (μόνος τε περιλειφθεὶς τῶν σεμνῶν πατρῴων τῷ Κομόδῳ φίλων) : il est désigné comme sage (σώφρονα) mais aussi comme humble (ὡς πένητα) — il n'a jamais recherché l'enrichissement malgré toutes les charges qu'il a assumées (πλεῖστα πάντων ἐγχειρισθεὶς πάντων οὐσίαν εἶχεν ἐλάττονα). Hérodien révèle d'ailleurs un peu plus loin que Pertinax rappelle aux sénateurs Marc Aurèle (II, 4, 2). La modération de Pertinax (σωφροσύνη) et son âge vénérable sont loués à plusieurs reprises par Laetus lors de leur dialogue et lorsqu'il le présente aux prétoriens. Ses actes montrent aussi sa tempérance (voire

---

[806] Hérodien II, 1, 2–3 : Ἦν δ' ὁ Περτίναξ τὸ μὲν γένος Ἰταλιώτης, ἐν δὲ πολλαῖς στρατιωτικαῖς τε καὶ πολιτικαῖς εὐδοκιμήσας πράξεσι, πολλὰ δὲ κατὰ Γερμανῶν καὶ τῶν ὑπὸ τὴν ἀνατολὴν βαρβάρων ἐγείρας τρόπαια, μόνος τε περιλειφθεὶς τῶν σεμνῶν πατρῴων τῷ Κομόδῳ φίλων· ὃν οὐκ ἀπέκτεινε, τῶν Μάρκου ἑταίρων τε καὶ στρατηγῶν ἐντιμότατον γενόμενον, ἢ διὰ σεμνότητα αἰδούμενος ἢ ὡς πένητα τηρήσας. ἦν γὰρ αὐτῷ καὶ τοῦτο μέρος τῶν ἐγκωμίων, ὅτι πλεῖστα πάντων ἐγχειρισθεὶς πάντων οὐσίαν εἶχεν ἐλάττονα.

sa frugalité) : les décisions politiques qu'il prend pour rétablir l'ordre dans le fonctionnement de l'Empire (II, 4) en sont un exemple. Mais c'est surtout au moment de sa mort que Pertinax est exemplaire : son dernier discours est un morceau de bravoure et de sagesse (II, 5, 3–8) et impressionne tellement, nous dit Hérodien, qu'il réussit presque à persuader certains prétoriens de ne pas l'attaquer[807].

Hérodien va même plus loin lorsqu'il présente Pertinax comme une sorte de surhomme (πάντων ἐγχειρισθεὶς) dont l'aura se serait répandue aux confins de l'Empire. La gradation du chapitre 4, à propos de la propagation de la nouvelle de l'avènement de Pertinax et du soulagement généralisé — on pourrait dire universel — qui s'en suit, est particulièrement révélatrice :

> « Lorsque la nouvelle de ce qu'il avait dit devant le Sénat et de ce qui avait été affiché devant le peuple se répandit, tout le monde fut extrêmement réjoui, espérant avoir un dirigeant et un père pieux et bienveillant et non un monarque. Et en effet, il ordonna aux soldats de cesser leurs outrages envers le peuple et de ne pas porter de haches à la main ni de frapper les passants ; il essaya de tout transformer en bon ordre régulier et il montra un comportement doux et facile d'accès dans les sorties publiques et les cours de justice. Il réjouit les plus anciens à qui, par son émulation et son imitation, il rappelait le souvenir du règne de Marc Aurèle, et il gagna facilement la bienveillance de tous les autres, qui étaient passés d'une tyrannie cruelle et ignominieuse à une vie calme et sans inquiétude. La nouvelle de ce doux règne, une fois propagée dans toutes les provinces et dans toutes les légions, autant chez les sujets romains que chez les peuples alliés, convainquit de voir son règne comme une volonté divine. Et même chez les Barbares, ceux qui auparavant résistaient ou étaient en révolte ouverte, par peur et en souvenir de sa puissance dans ses campagnes précédentes, et confiants dans son bon sens, parce qu'il ne serait jamais volontairement injuste envers personne, traitant chacun selon ce qu'il mérite, étranger à toute faveur déplacée ou violence cruelle, se rallièrent à lui de leur plein gré. Des ambassades arrivaient de toutes les parties de l'Empire, alors que tout le monde se réjouissait du règne de Pertinax sur les Romains. Tous les autres hommes se sont donc réjouis en public et en privé du caractère doux et rangé de son règne[808]. »

---

[807] On le retrouve également chez Dion, LXXIV, 9–10.

[808] Hérodien, I, 4, 1–4 : Ἐπεὶ δὲ διεφοίτησεν ἡ φήμη τῶν τε λεχθέντων ὑπ' αὐτοῦ ἐν τῇ συγκλήτῳ καὶ τῶν πρὸς τὸν δῆμον γραφέντων, ὑπερήδοντο πάντες, σεμνὸν καὶ ἤπιον ἄρχοντα καὶ πατέρα, οὐ βασιλέα ἕξειν ἐλπίζοντες. Τούς τε γὰρ στρατιώτας ἐκέλευσε παύσασθαι τῆς πρὸς τοὺς δημότας ὕβρεως καὶ μήτε πελέκεις φέρειν μετὰ χεῖρας μήτε παίειν τινὰ τῶν παριόντων, ἔς τε τὸ κόσμιον καὶ εὔτακτον μετάγειν πάντα ἐπειρᾶτο, ἔν τε ταῖς προόδοις καὶ τοῖς δικαστηρίοις πρᾶον καὶ ἥμερον ἦθος ἐπεδείκνυτο. Καὶ τῆς Μάρκου ἀρχῆς ζήλῳ τε καὶ μιμήσει τοὺς μὲν πρεσβυτέρους ὑπομιμνήσκων εὔφραινε, τοὺς δ' ἄλλους πάντας ἐξ ὠμῆς καὶ ἐφυβρίστου τυραννίδος ἐς σώφρονα καὶ ἀμέριμνον βίον

L'idée de l'universalité qui prime dans ce paragraphe : outre le peuple et les sénateurs, les provinces et les peuples alliés (Ῥωμαίοις ὑπήκοα καὶ φίλα) envoient des ambassades : πρεσβεῖαί τε πανταχόθεν ἀφικνοῦντο. La réjouissance est générale (συνηδομένων ἁπάντων). Hérodien poursuit sa gradation du côté des provinces et entre dans l'hyperbole : le jeu des répétitions (πάντα ἔθνη… πάντα στρατόπεδα ; ὅσα ὑπήκοα… ὅσα φίλα), les dérivations (πανταχόθεν, ἁπάντων, πάντα) et les termes employés (πάντα, ὅσα) confirment cette impression d'universalité de la joie, que couronne le terme ἐκθειάζειν, ajoutant à l'hyperbole la dimension divine. Même le monde barbare (τῶν βαρβάρων) est évoqué et apparaît comme symétrique par rapport au monde romain : Pertinax y suscite la peur, ce qui constitue un autre indice de sa valeur militaire et donc de ses qualités personnelles. Notre auteur inscrit, par cette anecdote, le règne de Pertinax comme une continuité logique du règne de Marc-Aurèle, dont il était proche et auprès duquel il a joué un grand rôle militaire. La peur change de camp grâce au souvenir des campagnes de Pertinax (φόβῳ τε καὶ μνήμῃ), quand les barbares, au livre I, étaient difficilement soumis.

Ce rappel de la difficile soumission des barbares est également une charge contre le règne précédent. Le début du chapitre 4 revient sur le désordre et la terreur qui couraient sous le règne du dernier Antonin, qu'Hérodien oppose ainsi aux promesses d'améliorations sous le règne de Pertinax. Le passage d'une époque à l'autre est souligné par l'expression ἔς τε τὸ κόσμιον καὶ εὔτακτον μετάγειν πάντα ἐπειρᾶτο, l'usage des prépositions ἐξ et ἐς établissant ce rapport d'opposition entre les deux empereurs et leur mode de vie : d'un côté la tyrannie et la cruauté (ἐξ ὠμῆς καὶ ἐφυβρίστου τυραννίδος), de l'autre la sagesse (ἐς σώφρονα καὶ ἀμέριμνον βίον). La première phrase met l'accent sur les dénominations affectueuses envers la figure de Pertinax, un dirigeant considéré comme un père (ἄρχοντα καὶ πατέρα) à l'image de Marc Aurèle et celles de Commode, qui n'est représenté que par le terme βασιλέα qui, au-delà de la neutralité du terme, rappelle plutôt la posture que le prince antonin avait prise dans son discours sur la porphyrogénie (I, 5, 1).

Malgré tout, Pertinax est caractérisé chez Hérodien par une posture d'humilité et de modestie. Comme son discours au Sénat en II, 1, 4 en témoigne (voir ci-après), Pertinax ne se

---

μεταχθέντας ῥᾷστα ἐς εὔνοιαν ᾠκειώσατο. Τῆς τε ἡμέρου ἀρχῆς ἡ φήμη διαθέουσα πάντα ἔθνη, ὅσα τε Ῥωμαίοις ὑπήκοα καὶ ὅσα φίλα, καὶ πάντα στρατόπεδα, ἐκθειάζειν αὐτοῦ τὴν ἀρχὴν ἔπειθεν. Ἀλλὰ μὴν καὶ τῶν βαρβάρων, ὅσοι πρότερον ἀφηνίαζον ἢ ἐστασίαζον, φόβῳ τε καὶ μνήμῃ τῆς ἐν ταῖς προτέραις αὐτοῦ στρατείαις ἀρετῆς, πίστει τε γνώμης ὅτι μηδένα ἑκὼν ἀδικήσει ποτὲ ἑκάστῳ τὸ κατ' ἀξίαν ἀπονέμων, χάριτος ἀπρεποῦς καὶ βίας ὠμῆς ἀλλότριος, ἑκόντες αὐτῷ προσεχώρουν. Πρεσβεῖαί τε πανταχόθεν ἀφικνοῦντο συνηδομένων ἁπάντων τῇ Ῥωμαίων ὑπὸ Περτίνακι ἀρχῇ. Οἱ μὲν οὖν ἄλλοι πάντες ἄνθρωποι καὶ κοινῇ καὶ ἰδίᾳ τῷ εὐτάκτῳ καὶ ἡμέρῳ τῆς βασιλείας ἔχαιρον.

sent pas *capax imperii*, c'est-à-dire qu'il ne se considère pas fait pour le pouvoir. L'expression de son incrédulité lorsque Laetus et Éclectus lui offrent la fonction suprême (II, 1, 9–10) et de l'inquiétude qu'il éprouve lors de sa première nuit dans le Palais (II, 3, 1–2) montre la lucidité de Pertinax sur la difficulté de la tâche qui l'attend.

L'anecdote de l'entrée du nouvel empereur au Sénat est caractéristique de son statut de champion de l'ordre sénatorial. Le mouvement de foule que suscite son arrivée témoigne du formidable accueil de la part des sénateurs[809]. Si Hérodien ne nous livre pas, contrairement à Cassius Dion[810], le contenu de son discours aux prétoriens (notamment la promesse de *donatiuum*) pour donner à la place le discours de Laetus, il reproduit néanmoins son discours devant le Sénat. Pertinax refuse d'abord le titre d'empereur[811] pour trois raisons. Mis à part la vieillesse qui sert de prétexte (γῆράς τε προϊσχόμενος), les deux autres raisons sont plus profondes : si le terme ἐπίφθονον a de nombreuses traductions possibles, elles renvoient toutes à la lucidité de Pertinax sur la réalité du pouvoir impérial, qui lui est odieux mais qui évoque aussi l'envie, la convoitise. Le troisième argument, enfin, sera redoublé par une action : d'autres sénateurs conviendraient mieux que lui, et notamment Acilius Glabrio, qu'il prend par la main et invite à s'asseoir sur le trône (λαβόμενος τῆς χειρὸς Γλαβρίωνος εἷλκεν αὐτὸν καθίζεσθαι κελεύων ἐπὶ τοῦ βασιλείου θρόνου, II, 3, 4). Ce dernier, malgré une ascendance prestigieuse, refuse à son tour : la lucidité et le désintérêt — affiché ? — de Pertinax confortent le choix des sénateurs. L'intervention au discours direct de Glabrio finit d'achever ce portrait doré du nouvel empereur.

Le discours de Pertinax (II, 3, 5–10) constitue un excellent exemple de la vision politique de l'empereur et de la réflexion sur l'*optimus princeps*. Il s'agit de l'un des discours les plus travaillés et les plus philosophiques de l'œuvre. Pertinax a conscience qu'il n'y a pas de flatterie dans son élection :

> « Cela aurait inspiré à tout autre homme appelé à régner le courage et l'ardeur d'accepter avec empressement cette charge et lui aurait donné

[809] Hérodien, II, 3, 1 : ἐπεὶ δὲ αὐτὸν ἅμα τῷ ἐπιφανῆναι πάντες ὁμοθυμαδὸν εὐφήμησαν.

[810] Dion LXXIV, 1, 1–4.

[811] Hérodien, II, 3, 3 : « [Il] refusa tout d'abord le pouvoir pour son caractère odieux, demanda son exemption en avançant pour prétexte son vieil âge et affirma qu'il y en avait beaucoup de noble naissance à qui le pouvoir impérial siérait mieux » (ὁ δὲ τὰ μὲν πρῶτα παρῃτεῖτο τῆς ἀρχῆς τὸ ἐπίφθονον γῆράς τε προϊσχόμενος συγγνώμης ἐδεῖτο εἶναί τε πολλοὺς εὐπατρίδας ἔφασκεν οἷς ἡ βασιλεία μᾶλλον ἁρμόζει).

> l'espoir d'y trouver de la facilité en voyant tant de bienveillance dans ceux qu'il serait appelé à gouverner[812]. »

Cette phrase est très importante. Elle témoigne de l'humilité de l'empereur, qui est une qualité, et annonce une réflexion sur « la royauté », présentée, de manière trompeuse, comme une « tâche facile » (ἐλπίδα τε ῥαστώνης ὑπέφηνεν ἂν ὡς εὐμαρῶς). En effet, la suite du discours est marquée par la crainte de Pertinax. Crainte, pour commencer, de ne pas se montrer reconnaissant : « Il est bien difficile de répondre dignement à un grand bienfait. ». Là encore cela témoigne d'une certaine sagesse. L'accumulation de phrases philosophiques sentencieuses et stéréotypées contribuent d'une part au portrait de Pertinax, et d'autre part à sa position par rapport au pouvoir : « ce n'est point dans le trône même que réside l'élévation du Prince, mais dans le talent de ne point rester par ses actions au-dessous du trône ». Cela peut être vu comme une attaque directe envers le règne de Commode, qui dégrada la figure impériale par ses lubies et ses apparitions publiques en accoutrement de gladiateur, d'Hercule ou même complètement nu. Les attaques envers le règne précédent vont même plus loin lorsque Pertinax évoque, par un jeu d'opposition entre ce qui doit être et ce qui a été, les souffrances dues à la tyrannie : τὰ δεινὰ ; τὸ λυπῆσαν δυσαπάλειπτον ; λυπεῖ δουλεία. Le dernier terme est particulièrement fort, et c'est ici le jugement d'Hérodien sur le règne de Commode qui transparaît. Il y a donc une critique de la tyrannie, même si Commode n'est pas directement nommé, ce qui peut également ajouter au portrait de Pertinax comme quelqu'un de déférent et de respectueux[813].

Pertinax, dans son discours, annonce son programme. Il essaie de marquer une rupture, et de réparer les difficultés de l'Empire causées par le règne de Commode : ἔς τε τὸ κόσμιον καὶ εὔτακτον μετάγειν πάντα ἐπειρᾶτο (II, 4, 1), et, plus loin, τέλη τε πάντα τὰ πρότερον ἐπὶ τῆς τυραννίδος ἐς εὐπορίαν χρημάτων ἐπινοηθέντα, qui marque l'abolition des impôts mis en place par Commode et ses préfets pour s'enrichir (cf. dans son discours « Tous ceux que la tyrannie avait habitués à s'engraisser de ces énormes largesses qu'elle répandait au hasard »). En tant qu'empereur, Pertinax sait faire preuve de fermeté. Pour marquer davantage cette

---

[812] Hérodien II, 3, 5 : ἄλλῳ μὲν ἂν τῷ θάρσος καὶ προθυμίαν ἐνέβαλεν ἐς τὸ ἑτοίμως ὑποδέξασθαι τὰ ἐγκεχειρισμένα ἐλπίδα τε ῥαστώνης ὑπέφηνεν ἂν ὡς εὐμαρῶς τὴν ἀρχὴν διοίσοντι ἐν ἀρχομένοις οὕτως εὐνοοῦσιν.

[813] Cassius Dion mentionne d'ailleurs à ce propos que Pertinax avait fait ensevelir le corps de Commode pour empêcher le peuple de profaner son corps (LXXIV, 2).

rupture d'avec le règne de Commode, Pertinax organise la distribution des terres impériales[814], bannit les délateurs et refuse de posséder en propre les fonds du Trésor (τοῖς τε βασιλικοῖς κτήμασιν ἐκώλυσεν αὐτοῦ τοὔνομα ἐπιγράφεσθαι). Autre décision importante, qui répond à la porphyrogénie de Commode, Pertinax refuse que son fils soit élevé au Palais (II, 4, 9). Ces décisions sont donc symboliques et révélatrices : même si Commode n'est pas évoqué, on comprend qu'il s'agit de lui, notamment grâce à l'expression τὰ πρότερον ἐπὶ τῆς τυραννίδος.

Pour illustrer ce portrait du Prince idéal, le champ lexical des qualités et des vertus est de fait très présent. Lorsque Laetus et Éclectus se présentent à Pertinax pour lui offrir le pouvoir, ils évoquent toutes ses qualités : il se distingue « au Sénat pour [sa] vie tempérante, pour la grande autorité dont [il] joui[t] et [il est] acclamé et respecté par le peuple pour la gravité que [lui] confère [son] âge[815] ». Le rythme ternaire met en avant les trois qualités de Pertinax. Outre son âge vénérable (ἡλικίας σεμνότητι) et sa tempérance (σωφροσύνῃ βίου), la dignité de Pertinax (μεγέθει τε ἀξιώματος) a un double sens : le terme ἀξίωμα souligne à la fois sa valeur morale et ses qualités politiques et militaires. Dans un contexte romain, le terme renvoie aussi à la dignité d'un citoyen, à son rang. Sa dignité sénatoriale est donc en soi un avantage certain pour l'auteur (προύχοντα ἐν τῇ συγκλήτῳ βουλῇ), et confirme la position de Pertinax comme champion de la classe sénatoriale et comme Prince idéal. Malgré ses origines obscures, son rang et sa dignité en font un personnage inestimable. En revanche, la dignité sénatoriale de Pertinax n'est pertinente dans l'analyse d'Hérodien que par son rapprochement avec le terme ἀρετή, qui renvoie à la *uirtus* latine. En effet, la dignité sénatoriale seule ne peut suffire à faire d'un citoyen exemplaire un Prince idéal. Ce qui a permis à cet homme ligure de figurer parmi les bons empereurs est sa grande aptitude politique.

Pertinax est en effet un modèle de précaution, d'attention et de prévenance. Il fait même preuve de prévoyance en ce qui concerne son fils, qu'il fait élever à l'extérieur du palais pour ne pas corrompre son éducation :

> « Il était si modeste et mesuré qu'il n'a pas même fait entrer son fils, qui était déjà un jeune homme, dans le palais impérial, mais l'avait laissé dans la demeure familiale, pour être éduqué et tout faire comme les autres, en suivant les cours habituels à l'école et en pratiquant les sports comme un

[814] Hérodien II, 4, 6 : πᾶσαν τὴν κατ' Ἰταλίαν καὶ ἐν τοῖς λοιποῖς ἔθνεσιν ἀγεώργητόν τε καὶ παντάπασιν οὖσαν ἀργὸν ἐπέτρεψεν, ὁπόσην τις βούλεται καὶ δύναται, εἰ καὶ βασιλέως κτῆμα εἴη, καταλαμβάνειν, ἐπιμεληθέντι τε καὶ γεωργήσαντι δεσπότῃ εἶναι.

[815] Hérodien II, 1, 9 : προύχοντα ἐν τῇ συγκλήτῳ βουλῇ σωφροσύνῃ βίου μεγέθει τε ἀξιώματος καὶ ἡλικίας σεμνότητι.

> homme privé, sans lui donner nulle part les vapeurs et la pompe impériales[816]. »

Ainsi, Pertinax est lucide, y compris à l'égard de sa propre famille : cela témoigne de son attachement aux valeurs morales et aussi à la symbolique impériale. Mais surtout, il fait preuve d'une intelligence politique certaine. En effet, l'empereur renonce à la fortune impériale et sépare le Trésor de son patrimoine (4, 7), ce qui renforce la position de Pertinax comme un homme droit et vertueux qui condamne la dérive du règne de son prédécesseur. Les autres mesures développées dans le chapitre 4 le prouvent également[817].

Le règne de Pertinax marque également la fin des menaces qui pèsent sur les sénateurs, comme le pensent Laetus et Éclectus : ἀπὸ τῆς πικρᾶς καὶ ἀκολάστου τυραννίδος πάντες ἀναπνεύσειαν (II, 1, 3), « [pour qu'ils puissent] se remettre de la cruauté et de l'intempérance de la tyrannie ». L'association entre peur et tyrannie se trouvait déjà dans le livre I, 14, 9 avec la statue placée devant la Curie :

> « Il fit également ériger des statues de lui dans toute la ville, celle faisant face au Sénat tenant un arc tendu entre ses mains : il voulait que même les images de lui inspirassent la peur[818]. »

Cette statue a un message politique clair envers le Sénat, mais fut remplacée après sa mort par un message tout aussi fort que celui qu'avait voulu faire passer Commode (« Ayant fait retirer cette sculpture après la mort de l'empereur, le Sénat fit installer une statue de la Liberté[819]. ») : la *libertas* est revenue à Rome. Cette évocation de la menace des sénateurs sous le règne de Commode n'est pas sans rappeler l'épisode de l'autruche du livre LXXII de

---

[816] Hérodien II, 4, 9 : Οὕτω γὰρ μέτριος καὶ ἰσότιμος ἦν ὡς καὶ τὸν υἱὸν αὐτοῦ ἤδη μειράκιον ὄντα μηδὲ ἐς τὴν βασίλειον αὐλὴν ἀναγαγεῖν, ἀλλ' ἔν τε τῇ πατρῴᾳ μένειν οἰκίᾳ, καὶ ἐς τὰ συνήθη προϊόντα διδασκαλεῖα καὶ γυμνάσια ἰδιωτεύοντα ὁμοίως τοῖς λοιποῖς παιδεύεσθαί τε καὶ πάντα πράττειν, οὐδαμοῦ τῦφον ἢ πομπὴν παρεχόμενον βασιλικήν.

[817] Son intelligence politique transparaît également chez Cassius Dion dans la vente des biens de Commode (LXXIV, 5, 4–5). Les raisons de cette vente sont multiples : outre le renflouement des caisses de l'État, Pertinax entend également faire état de la débauche de Commode.

[818] Hérodien I, 14, 9 : ἔστησε δὲ καὶ ἀνδριάντας αὐτοῦ κατὰ πᾶσαν τὴν πόλιν, ἀλλὰ μὴν καὶ ἀντικρὺ τοῦ τῆς συγκλήτου συνεδρίου τόξον διηγκυλημένον· ἐβούλετο γὰρ δὴ καὶ τὰς εἰκόνας αὐτοῦ φόβον ἀπειλεῖν

[819] Hérodien I, 15, 1 : Τὸν μὲν οὖν ἀνδριάντα μετὰ τὴν ἐκείνου τελευτὴν καθελοῦσα ἡ σύγκλητος Ἐλευθερίας εἰκόνα ἵδρυσεν. Il est curieux qu'Hérodien, qui parle beaucoup des statues, n'évoque pas le sort des statues de Commode après sa mort alors que la symbolique semblait l'intéresser.

Cassius Dion[820]. La peur des sénateurs était fondée, puisqu'ils furent nombreux à perdre la vie sous le règne de Commode pour leur richesse, comme on peut le voir en II, 2, 3 avec l'expression « ils savaient que Commode avait voulu prendre des dispositions contre eux » (μάλιστα ἐπιβουλεύοντα ᾔδεσαν τὸν Κόμοδον), qui renvoie au chapitre 8 du livre I. Pertinax lui-même est persuadé, lorsque Laetus et Éclectus lui offrent l'empire, qu'ils viennent pour le tuer sur ordre du tyran :

> « Cela fait bien longtemps, dit-il, et chaque nuit, que je m'attends à finir ma vie ainsi, et je m'étonne, alors que de tous les Amis de Marc Aurèle je suis le seul qu'il reste, que Commode ait tant traîné pour s'en prendre à moi. Pourquoi tardez-vous ? Vous, faites donc ce que l'on vous a ordonné, et moi, je m'affranchirai d'un espoir futile et d'une peur constante[821]. »

Cette « peur constante » (φόβου συνεχοῦς) qu'évoque Pertinax est martelée dans le passage par des effets d'annonce et d'attente (δεινὰ προσδοκώμενα ἑαυτῷ ἑκάστοτε συμβήσεσθαι φάσκων et δοκοῦντα ἐπὶ φόνῳ ἥκειν, 1, 6). Mais avec son arrivée au pouvoir la vie des sénateurs ne sera désormais plus menacée, comme le montrent deux passages. Le premier concerne les réactions à la mort de Commode au début du livre II :

> « Chacun allait rendre visite et apporter la nouvelle à ses proches, surtout s'ils étaient de haut rang ou riches : ils savaient que Commode avait voulu prendre des dispositions contre eux. Ils couraient tout autour des temples et des autels, en rendant grâce aux dieux. […] Et les mots, que retenait auparavant la peur, étaient prononcés avec plus de facilité avec l'arrivée de la sécurité et de la liberté[822]. »

---

[820] Dion LXXII, 21 : « Cette peur était commune à tous (ὁ φόβος πᾶσι κοινὸς), à nous comme aux autres ; l'empereur fit encore, à l'égard des sénateurs, une chose qui n'indiquait pas moins notre perte (οὐχ ἥκιστα ἀπολεῖσθαι προσεδοκήσαμεν). Après avoir tué une autruche et lui avoir coupé la tête, il s'avança vers l'endroit où nous étions assis, et, la tenant dans sa main gauche tandis qu'il brandissait l'épée ensanglantée de la main droite, il ne dit rien et remua la tête en ouvrant la bouche, pour nous montrer qu'il pourrait bien nous faire la même chose (ἐνδεικνύμενος ὅτι καὶ ἡμᾶς τὸ αὐτὸ τοῦτο δράσει) ».

[821] Hérodien II, 1, 7 : « πάλαι μέν, φάναι, καὶ πάσης νυκτὸς τόδε τὸ τέλος τοῦ βίου εἶχον δι' ἐλπίδος μόνος τε τῶν πατρῴων ἔτι περιλειπόμενος φίλων ἐθαύμαζον ἐπ' ἐμοὶ Κόμοδον βραδύνοντα. Τί δὴ μέλλετε ; ὑμεῖς τε γὰρ δράσετε τὸ κεκελευσμένον, ἐγώ τε πονηρᾶς ἐλπίδος καὶ φόβου συνεχοῦς ἀπαλλάξομαι ».

[822] Hérodien II, 2, 3–4 : Τοῖς οἰκείοις ἕκαστος χαίρων ἀπήγγελλε καὶ μάλιστα τοῖς ἐπ' ἀξιώσεως ἢ πλουσίοις· ἐκείνοις γὰρ καὶ μάλιστα ἐπιβουλεύοντα ᾔδεσαν τὸν Κόμοδον. ἔθεόν τε περί τε τὰ ἱερὰ καὶ βωμούς, χάριτας θεοῖς ὁμολογοῦντες […]. Καὶ ὅσα πρότερον ἐπεῖχεν ὁ φόβος ῥήματα, ταῦτα προελθούσης ἀδείας καὶ ἐλευθερίας ῥᾳδίως ἐλέγετο.

Plus tard, vers la fin du livre, Sévère, vengeur autoproclamé de Pertinax (ἔκδικος τοῦ Περτίνακος φόνου, II, 14, 3), réitère la fin des menaces :

> « Personne ne serait exécuté ou ne verrait ses biens confisqués sans procès, le délateur ne serait pas soutenu, mais au contraire il apporterait la plus importante période de prospérité à ses sujets, ferait tout pour imiter le règne de Marc Aurèle, et aurait non seulement le nom de Pertinax, mais aussi son bon sens[823]. »

Cet état de grâce est renforcé par l'idée de justice dénotée par l'adjectif ἄκριτον et par l'évocation un peu plus haut de l'ἀριστοκρατία. De surcroît, cette atmosphère de « pause » dans le cycle de la peur est généralisée : ὅσα πρότερον ἐπεῖχεν ὁ φόβος ῥήματα, ταῦτα προελθούσης ἀδείας καὶ ἐλευθερίας ῥᾳδίως ἐλέγετο[824]. Les deux propositions opposent terme à terme peur (φόβος) et soulagement de la liberté (ἀδείας ; ἐλευθερίας). Le terme privatif ἀδείας est en lui-même symbolique, d'autant qu'il s'associe aux termes ἐλευθερίας et ῥᾳδίως. Il s'agit bien d'une période d'accalmie, de paix et de prospérité au sein de l'empire.

En réalité, cette fin de la peur, contrairement à ce que semble décrire Hérodien, ne constitue pas une libération de la tyrannie mais un simple entre-deux. En effet, le règne de Julianus dans les deux derniers tiers du livre signe bien la restauration d'un climat de menace et de terreur. Ce qui confirme cette lecture, ainsi que l'idée selon laquelle le règne de Pertinax constitue une « pause » dans un cycle tyrannique, c'est la peur évoquée après l'assassinat de Pertinax (II, 6, 1–2) : πάλιν τε τυραννίδος ἦν δέος.

Là où Pertinax fait une erreur, c'est qu'il considère que les réformes d'un monarque qui agit avec discernement et « récompense chacun selon son mérite, loin d'être contraint à des actions injustes et à d'illégales spoliations, inspire à tous l'amour de la modération et de

---

[823] Hérodien II, 14, 3 : μήτε δὲ ἄκριτόν τινα φονευθήσεσθαι ἢ δημευθήσεσθαι, μήτε συκοφαντοῦντος ἀνέξεσθαι, ἀλλὰ βαρυτάτην εὐδαιμονίαν τοῖς ἀρχομένοις παρέξειν, καὶ πάντα πράξειν ἐς ζῆλον τῆς Μάρκου ἀρχῆς, ἔξειν δὲ τοῦ Περτίνακος οὐ μόνον τοὔνομα ἀλλὰ καὶ τὴν γνώμην.

[824] Cf. Dion LXXIV, 2, 4, pour qui le retour de la *libertas* crée une atmosphère de perversion : « Débarrassés d'un empereur sans craindre encore le nouveau, ils profitaient de l'entre-deux comme des gens libres, et se faisaient en ce moment de sérénité une réputation de liberté de langage excessive ; car il ne leur suffisait pas de ne plus avoir peur, ils voulaient aussi dépasser les limites dans l'audace. (Xiph. 282, 15 – 283, 29 R. St.) » (Τοῦ μὲν γὰρ ἀπηλλαγμένοι, τὸν δὲ οὐδέπω φοβούμενοι, τό τε διὰ μέσου αὐτῶν ὡς ἐλεύθεροι ἐκαρποῦντο, καὶ ἀξίωμα παρρησίας ἐν τῷ ἀδεεῖ αὐτοῦ ἐλάμβανον· οὐ γὰρ ἐξήρκει σφίσι τὸ μηκέτι φοβεῖσθαι, ἀλλ᾽ ἐν τῷ θαρσοῦντι καὶ ἐξυβρίζειν ἤθελον). Cette idée n'échappe pas non plus à Hérodien qui évoque les invectives faites à Commode : ἀπρεπέστερα βλασφημοῦντες, II, 2, 4.

l'économie[825] » sera accepté par les prétoriens, ce qui ne sera pas le cas. On sait que cette humilité et cette sagesse, Pertinax les applique à sa propre vie (τοιαύτης δὲ εὐμοιρίας καὶ εὐταξίας κατεχούσης τὸν βίον), notamment dans son rapport à son fils, évoqué en 4, 9. Mais sa tentative d'imposer à tous ce qu'il s'impose à lui-même n'est pas du goût de tout le monde. Jusqu'à la fin du chapitre 4, Hérodien, dans une sorte de prétérition, développe tous les projets qu'avait imaginés Pertinax, qui auraient dû améliorer la vie des Romains (θαυμαστὰ καὶ ἐπωφελῆ τοῖς ὑπηκόοις ἔργα, 4, 5), mais qui ne se réaliseront jamais (πονηρὰ τύχη ἐκώλυσε… ἐς τέλος ἀχθῆναι). La subjectivité d'Hérodien est évidente mais laisse présager d'une division profonde de la société romaine qui serait la cause des troubles politiques. En effet, la suite de la phrase montre que cet éloge du règne de Pertinax ne correspond pas à l'avis de tous, et l'opposition est marquée par l'expression μόνοι οἱ δορυφόροι ἀσχάλλοντες impliquant que Pertinax est un obstacle pour les prétoriens (II, 5, 1). La haine des prétoriens s'exprime en plusieurs temps, que structure Hérodien par des procédés syntaxiques (juxtaposition : ὃ δὲ πάντας εὔφραινε, τοῦτο μόνους ἐλύπει) et lexicaux (κωλυόμενοι et ἀνακαλούμενοι, οὐκ ἔφερον εὐταξίαν). Avant cela, des signes annonciateurs laissaient présager du drame (ἀλλὰ τὰ μὲν πρῶτα κατ' ὀλίγον ὀκνηρούς τε καὶ ἀπειθεῖς αὐτοὺς τοῖς κελευομένοις παρεῖχον, II, 4, 5). Les prétoriens, en effet, commencèrent à montrer des dispositions à la désobéissance et à la révolte, et ne les firent éclater que trop tôt. Pertinax ne régnait que depuis deux mois, nous dit Hérodien ; dans ce court espace de temps, sa sagesse avait produit les plus grands biens, et tous les citoyens avaient conçu de ce règne le plus doux espoir, quand la fortune jalouse vint tout renverser, et empêcher le malheureux prince d'accomplir les admirables projets qu'il avait formés pour la félicité de son peuple. En II, 5, 8, enfin, Pertinax est assassiné par les prétoriens, même si son discours les a presque persuadés de ne pas agir — on ressent ici une certaine admiration de la part d'Hérodien : c'est dans ses derniers instants que Pertinax se révèle dans toute sa noblesse, sa grandeur et son courage. On a à cette occasion un changement de focalisation et de registre assez révélateur : Pertinax, qui est σεμνοῦ βασιλέως, provoque la crainte de certains assaillants (ὀλίγοι… γῆρας αἰδούμενοι, II, 5, 8), tandis que pour les autres il apparaît comme un λαλοῦντα πρεσβύτην. Hérodien montre son indignation face au sort d'un bon empereur et souligne le caractère inattendu et étonnant de son assassinat, avec des termes comme πονηρὰ τύχη (4, 5) et οὕτως ὠμὸν ἔργον (5, 9).

[825] Hérodien II, 3, 9 : κατ' ἀξίαν ἑκάστου νέμειν ἄνευ τοῦ δεινόν τι δρᾶσαι, μὴ παρέχον ἄδικον εὐπορίαν χρημάτων, διδάσκει φειδὼ σώφρονα τῶν καλῶς πορισθέντων.

Pour résumer, Pertinax possède toutes les qualités du Prince idéal, du moins si l'on en croit la description d'Hérodien. La description essentiellement morale de l'empereur assassiné trop tôt permet à l'auteur d'établir en parallèle le portrait type de l'empereur parfait, qui respecte en tout point le modèle de Marc Aurèle.

Avec ces trois personnages — Marc Aurèle, Commode et Pertinax —, Hérodien pose un cadre et fait apparaître clairement que le portrait de l'*optimus princeps* est construit autour de la figure de l'empereur-philosophe, qui est un exemple de σωφροσύνη. Dans ses commentaires sur le Prince idéal ou sur les modèles de Marc Aurèle et de Pertinax, toutefois, Hérodien demeure souvent, là aussi, assez superficiel. Chacune des qualités qu'il loue est un stéréotype du Prince idéal, qui possède des vertus civiques, militaires, culturelles. L'auteur met surtout l'accent sur l'importance de ces vertus par rapport à d'autres valeurs comme la richesse ou la noblesse, qu'il dénonce : Pertinax apparaît comme humble d'origine (II, 1, 2) et correspond plus au modèle de Marc Aurèle que des empereurs nés nobles comme Commode ou Caracalla. Chacun des règnes suivants, que nous allons étudier à présent, a donc celui de l'empereur-philosophe comme étalon. À travers les qualités et les défauts qu'Hérodien dépeint, notre auteur brosse en filigrane le portrait de l'empereur idéal. En effet, il associe à chacun des personnages dont il fait la description une réflexion politique influencée par l'image idéalisée de l'empereur laissée par Marc Aurèle.

2.3.3.2. L'« après Marc Aurèle » : une œuvre περὶ βασιλέων

Un aspect primordial de la compréhension de l'*Histoire de l'Empire* est donc la proximité ou le détachement de chaque empereur par rapport au portrait de Marc Aurèle. Il y a bien un « après Marc Aurèle » et dans cet après, qui a vu régner « plus de princes qu'il n'en aurait fallu » (I, 1, 5), la figure de l'empereur-philosophe reste très présente[826]. Les valeurs du

[826] Marc Aurèle est mentionné vingt fois dans l'ensemble de l'œuvre. La première mention est dans le prologue et sert de borne temporelle (I, 1, 4) et on retrouve cette borne en I, 2, 5 (ἃ δὲ μετὰ τὴν Μάρκου τελευτὴν παρὰ πάντα τὸν ἐμαυτοῦ βίον εἶδόν τε καὶ ἤκουσα). Les quatre occurrences suivantes concernent le récit de la fin de son règne (I, 2, 1, τῷ βασιλεύοντι Μάρκῳ ; I, 3, 1, γηραιὸν ὄντα Μᾶρκον ; I, 4, 7, τὸν Μᾶρκον ἐπιπεσοῦσα λιποθυμία ; I, 4, 8, τελευτήσαντος δὲ Μάρκου). Il est encore mentionné deux fois dans le livre I, la première pour dire qu'il avait marié Lucilla à Lucius Verus avec qui il partageait le pouvoir puis à Pompéianus (I, 8, 3), la seconde pour dire que Commode abandonne le nom de « fils de Marc » (I, 14, 8). Le reste des occurrences parsème le récit : II, 1, 4 (Pertinax fut son ami) ; II, 4, 2 (Pertinax veut imiter son modèle) ; II, 9, 9 (Sévère a obtenu de nombreux trophées sous le règne de Marc Aurèle) ; II, 10, 3 (discours de Sévère : il y a eu une dégradation de l'Empire entre le règne de Marc Aurèle et celui de Commode) ; II, 14, 3 (Sévère veut suivre le modèle de Marc Aurèle et de Pertinax) ; III, 10, 5 (Sévère veut porter son nom et se rattacher

bon Prince mises en avant par la philosophie et le règne de Marc Aurèle sont interrogées dans une série d'exemples de qualités et de défauts caractéristiques (voire topiques) de chaque empereur.

En ce sens, nous suivons les travaux d'Harry Sidebottom, qui nous paraissent convaincants en ce qu'ils étudient bien pour chaque règne et chaque livre de l'*Histoire de l'Empire* les éléments qui lient la réflexion politique et la réflexion morale. Dans le portrait de Pertinax que nous avons analysé juste au-dessus et qui rappelle celui de l'empereur-philosophe, les valeurs de courage et de modération sont mises en avant, tandis que, dans le portrait en négatif de Commode, notre historien insiste sur l'importance du conseil des amis de Marc Aurèle et à l'inverse sur l'éloignement progressif du jeune prince des valeurs qui lui ont été inculquées. Le traitement des règnes des empereurs suivants n'est jamais éloigné d'un commentaire sur le respect de ces valeurs ou sur leur mépris.

À mesure en effet que l'idéal du Prince, présenté dès le début du texte avec Marc Aurèle, s'éloigne de plus en plus dans le temps, Hérodien étudie les excentricités des empereurs comme des aberrations, ce qu'exprimait dans le prologue le terme ἐκαινοτόμησαν. Nous avons vu comment le récit du règne de Commode insiste sur l'éloignement progressif de la *paideia*[827], et en quoi la structure montre le passage de la promesse d'un digne successeur de Marc Aurèle qui écoute ses amis conseillers à Commode le gladiateur.

Les quatre prétendants à la succession de Pertinax sont présentés en opposition les uns aux autres. Il y a à l'origine une dichotomie claire entre Pertinax et Julianus, sur laquelle nous reviendrons. Mais on remarque également qu'Hérodien place Julianus et Albinus d'un côté, et Niger et Sévère de l'autre. Le portrait moral des deux premiers est brossé à grands traits. Julianus est présenté dès l'abord comme un débauché : ivre dès son apparition dans le texte (II, 6, 6), il est décrit comme un homme qui s'abandonne à l'indolence et au vice quand il monte sur le trône (II, 7, 1). Albinus, quant à lui, n'est quasiment pas décrit, si ce n'est par la naïveté dont il fait preuve lorsque Sévère lui promet de partager l'empire (II, 15, 1–5). Lorsque ce dernier finit par se retourner contre lui, Albinus s'est amolli dans la débauche et est frappé de

---

à la dynastie antonine) ; IV, 1, 4 (lors de l'apothéose de Sévère, Hérodien évoque les *imagines* d'Aurèle dans le temple) ; IV, 5, 6 (Caracalla présente Marc comme un philosophe tempérant – φιλοσοφίαν καὶ ἐπιείκειαν προσποιούμενος, qui a dû supprimer Verus comme lui a dû supprimer Géta) ; IV, 6, 3 (Caracalla fait tuer la dernière fille de Marc Aurèle) ; V, 1, 8 et V, 2, 1 et 4 (Macrin revendique Marc et Pertinax pour modèles) ; VI, 1, 7 (le règne de Sévère Alexandre est le premier qui rappelle vraiment celui de Marc Aurèle). Il est notable que son nom n'apparaisse pas dans les deux derniers livres (règnes de Maximin le Thrace, des Gordiens et de Pupien et Balbin).

[827] Voir *supra* p. 81 *sq*.

terreur (III, 7, 1 : ὑπτιάζοντι καὶ τρυφῶντι μεγάλην ταραχὴν ἐνέβαλε). En revanche, les deux prétendants Sévère et Niger se réclament comme les successeurs de Marc Aurèle et de Pertinax : Sévère explicitement en II, 14, 3 (πάντα πράξειν ἐς ζῆλον τῆς Μάρκου ἀρχῆς, ἕξειν δὲ τοῦ Περτίνακος οὐ μόνον τοὔνομα ἀλλὰ καὶ τὴν γνώμην), Niger à travers son comportement, qui prétend suivre le modèle de Pertinax :

> « Il était lui-même d'un âge déjà relativement avancé, et avait bonne réputation pour de nombreux hauts faits. La rumeur rapportait à son sujet qu'il était doux, droit, et qu'il cherchait à imiter la vie de Pertinax, qualités grâces auxquelles la grande majorité des Romains se fiaient à lui[828]. »

Les expressions μετρίως προβεβηκώς et εὐδοκιμήσας δὲ ἐν πολλαῖς καὶ μεγάλαις πράξεσι ne sont pas sans rappeler la première présentation de Pertinax en II, 1, 2. On met également en avant sa vieillesse (ἡλικίαν) et ses faits d'armes (μεγάλαις πράξεσι). Mais c'est surtout la phrase ἐπιεικοῦς καὶ δεξιοῦ καὶ τὸν τοῦ Περτίνακος βίον ζηλοῦντος qui est intéressante : on y retrouve le même adjectif ἐπιεικῆς que pour Marc Aurèle. Dans les deux cas c'est une question de ζῆλον (ζηλοῦντος) : les deux hommes cherchent à avoir cette image mais elle s'avère fausse pour l'un comme pour l'autre[829].

L'éloignement progressif des valeurs incarnées par Marc Aurèle s'effectue donc par étapes et prend une autre dimension dans le récit du règne de Julianus. Après le règne du jeune Commode qui s'éloigne toujours plus du modèle de son père et incarne les déboires de la *basileia* liés à la jeunesse, le personnage de Didius Julianus incarne une nouvelle version du tyran — non liée à l'âge car il a déjà soixante ans — et signe le retour de la débauche et de la peur et le début de la décadence militaire. Dans son traitement du règne, Hérodien insiste beaucoup sur la τρυφή et la κραιπάλη, des termes qui étaient associés à Commode au livre I.

---

[828] Hérodien II, 7, 5 : Ἦν δὲ αὐτὸς τὴν μὲν ἡλικίαν ἤδη μετρίως προβεβηκώς, εὐδοκιμήσας δὲ ἐν πολλαῖς καὶ μεγάλαις πράξεσι. Φήμη τε περὶ αὐτοῦ διεφοίτα ὡς ἐπιεικοῦς καὶ δεξιοῦ καὶ τὸν τοῦ Περτίνακος βίον ζηλοῦντος· ὑφ' ὧν μάλιστα οἱ Ῥωμαῖοι ἐπείθοντο.

[829] SIDEBOTTOM 1997b p. 2808 : Hérodien construit les deux personnages d'empereur en contraste l'un avec l'autre. Sévère est décrit comme possédant des qualités guerrières : il est fort physiquement (II, 11, 2 ; III, 6, 10), rapide à prendre des décisions et à agir (II, 9, 2 ; 11, 3 ; III, 2, 1 ; 14, 3). Mais il manque de qualités pacifiques : il est insidieux (II, 9, 11 ; 14, 4 ; 15, 3–5 ; III, 5, 3–7), avare (III, 8, 7–8), dur et revanchard (III, 4, 7 ; 8, 1 et 3). Niger, au contraire, a des qualités de paix. Il est gentil, juste (II, 7, 5) et doux (II, 7, 9). Mais la valeur guerrière lui fait défaut. Il est inactif, féru de la vie de luxe (II, 8, 9–10 ; 14, 6) et panique à l'approche de l'armée de Sévère (III,1,1). Chacun possède quelques-unes des qualités que démontrerait un homme faisant preuve de la *paideia* de Marc Aurèle, mais aucun n'en possède toutes les vertus.

On n'a malheureusement pas de discours de Julianus, mais celui de Niger lorsqu'il se déclare prétendant et les deux discours de Sévère à la fin du livre II (lorsqu'il se déclare et lorsqu'il renvoie les prétoriens) peuvent se présenter comme une réponse à son règne, de la même manière que les discours prononcés sous le règne de Pertinax répondaient à celui du dernier Antonin.

Julianus, archétype du débauché pusillanime

Hérodien est beaucoup plus radical qu'il ne l'était envers Commode quand il fait le portrait de Julianus et qu'il décrit son avènement. Dès la première apparition du personnage en II, 6, 6, notre historien évoque la réputation de cet homme, tout comme il l'avait fait pour Pertinax. Au terme εὐδοκιμήσας pour ce dernier se substitue l'exophore ἦν γὰρ καὶ τῶν ἐπὶ βίῳ μὴ σώφρονι διαβεβλημένων : Julianus est de ceux que l'on critique pour leur mode de vie intempérant[830].

L'épisode de la « mise aux enchères » est pour notre auteur l'occasion d'exprimer toute son indignation. La notion de scandale, amenée progressivement depuis le chapitre 4 au sujet des prétoriens, atteint alors son acmé :

> « Quand l'annonce fut rendue publique, aucun des membres les plus vénérables et les plus calmes du Sénat, ceux qui étaient patriciens ou encore riches — les quelques survivants de la tyrannie de Commode —, ne vint aux pieds des remparts ni ne voulut acheter l'empire lors de cette vente indécente et honteuse[831]. »

Hérodien dénonce l'exaction et l'impudence des prétoriens (τολμῶντα), principaux responsables de la mort de Pertinax (βασιλέως αἵματι) et de la mise à l'encan de l'empire, avec les termes ἀπρεπῆ et ἐπονείδιστον. Un peu plus loin, Hérodien insiste avec l'expression ἐρριμμένην τὴν ἀρχὴν (II, 6, 7), comme si le pouvoir impérial était jeté en pâture. Déjà l'association entre κήρυγμα, qui désigne l'arrivée de l'information auprès de Julianus, et le groupe prépositionnel παρὰ μέθην καὶ κραιπάλην dans la phrase suivante sonne comme une prophétie de son règne. L'idée de vente est directement exprimée par l'expression προεκήρυττον ὤνιον τὴν βασιλείαν (II, 6, 5). Le choc est d'autant plus perceptible

[830] On se souvient de la présentation de Julianus par Cassius Dion (LXXIV, 11), qui rappelle également qu'il avait eu des conflits judiciaires avec lui (Dion LXXIV, 12, πολλάκις ἐν δίκαις συναγορεύων τισὶν ἀδικοῦντα ἐπεδεδείχειν).

[831] Hérodien II, 6, 5 : ἐπεὶ δὲ τὸ κήρυγμα διεφοίτησεν, οἱ μὲν σεμνότεροί τε καὶ εὐσταθέστεροι τῆς συγκλήτου βουλῆς ὅσοι τε εὐπατρίδαι ἢ ἔτι πλούσιοι, λείψανα ὀλίγα τῆς Κομόδου τυραννίδος, οὔτε προσῆλθον τῷ τείχει οὔτε ἀπρεπῆ καὶ ἐπονείδιστον χρήμασι κτήσασθαι τὴν ἀρχὴν ἠθέλησαν.

qu'Hérodien associe dans son commentaire des notions pour ainsi dire sacrées des institutions romaines telles que le pouvoir impérial avec le terme ὤνιον, dévalorisant complètement, par un rapport syntaxique d'attribution de l'objet, le terme βασιλείαν. L'idée est de nouveau soulignée en II, 6, 12 : « qu'il avait acheté le pouvoir impérial par la violence, contre l'avis du peuple et par des moyens honteux et absolument ignominieux[832] ». En quelques mots et tournures, tous les ingrédients du scandale sont présents, ce qui témoigne du travail littéraire de l'historien. Par le choix des mots, Hérodien laisse percevoir son point de vue, et une condamnation des pratiques (a)politiques de cette période. Les prétendants eux-mêmes ne sont pas épargnés, qui comme des acheteurs se disputant le même article d'un étal veulent « remporter » le pouvoir impérial (Julianus : ἀφειδῶς δὲ χρημάτων ἔχοντα μεγαλοδωρίᾳ ἅπαντας ὑπερβαλεῖν, εἰ καί τινες ἀμφισβητοῖεν, 6, 7 ; Sulpicianus : τὴν ἀρχὴν ὠνούμενος).

La relation au pouvoir de Julianus est surtout représentée par son arrivisme et plus tard par la dérive despotique de son règne. Sa revendication du trône constitue un exemple canonique d'opportunisme :

> « Sa femme, sa fille et une foule de clients pique-assiette le persuadèrent de bondir de sa couchette et de courir aux remparts s'enquérir de la situation, et tout le long du trajet lui conseillèrent de s'emparer du pouvoir ainsi livré en pâture, et de surenchérir sans réserve sur tous les acquéreurs potentiels par une promesse de don colossale[833]. »

L'opportunisme du prétendant est visible par les termes δραμεῖν et ἁρπάσαι, qui traduisent l'enthousiasme et l'avidité de Julianus. Son ambition et sa propension à la mégalomanie sont exprimées plus loin par l'expression ἐβόα πάντα δώσειν ὅσα βούλονται ὑπισχνούμενος. L'empire est désormais placé sous le règne de la ploutocratie et de l'amoralité, comme le laisse supposer Hérodien au début du chapitre 7, lorsqu'il commente le mode de gouvernement de Julianus :

---

[832] ἅτε γὰρ βίᾳ καὶ παρὰ γνώμην τοῦ δήμου μετά τε αἰσχρᾶς καὶ ἀπρεποῦς διαβολῆς ὠνησάμενος τὴν ἀρχήν.

[833] Hérodien II, 6, 7 : Πείθουσιν οὖν αὐτὸν ἥ τε γυνὴ καὶ ἡ θυγάτηρ τό τε τῶν παρασίτων πλῆθος ἀναθορόντα τοῦ σκίμποδος δραμεῖν ἐπὶ τὸ τεῖχος καὶ τὰ πραττόμενα μαθεῖν, παρά τε πᾶσαν τὴν ὁδὸν συμβουλεύοντες ἐρριμμένην τὴν ἀρχὴν ἁρπάσαι, ἀφειδῶς δὲ χρημάτων ἔχοντα μεγαλοδωρίᾳ ἅπαντας ὑπερβαλεῖν, εἰ καί τινες ἀμφισβητοῖεν.

> « Dès que Julianus fut arrivé au pouvoir, il s'occupa à la mollesse et à l'ivrognerie, s'intéressant au soin des questions publiques avec nonchalance, s'abandonnant plutôt à des mœurs douteuses et efféminées[834]. »

Le comportement de Didius Julianus va à l'encontre de la tradition impériale. La journée-type de cet empereur est marquée par la débauche : τρυφαῖς καὶ κραιπάλας ἐσχόλαζε (7, 1). Ces termes étaient déjà ceux qui désignaient le règne de Commode au livre I[835]. Un peu plus loin, le terme ἄσεμνον confirme la désacralisation de l'*auctoritas* impériale. La (non) gestion des affaires par Julianus, en complète opposition avec le gouvernement de Pertinax, est pour notre auteur synonyme d'une dérive despotique et associée à des termes à connotation morale. Pourtant, celui-ci se pose paradoxalement en sauveur de l'Empire, puisqu'il se propose de remédier à la vacance du trône et de rétablir la mémoire de Commode et les lois défaites par son prédécesseur (II, 6, 10). Il est d'ailleurs rattaché à la famille antonine par les soldats[836]. La dépravation de la figure impériale est représentée par la subversion du rôle que l'on attend de l'empereur, et à ce titre l'association à la figure de Commode est révélatrice.

Le récit d'Hérodien présente ensuite une discordance entre le contenu du discours de Julianus et la réalité des faits : le nouvel empereur a menti et ne possède pas les richesses qu'il prétendait avoir (cf. II, 6, 8) :

> « Julianus leur promit de rétablir le souvenir de Commode, ses titres honorifiques et ses portraits, que le Sénat avait supprimés, et de donner toute la puissance qu'ils avaient sous son règne, et à chaque soldat autant d'argent qu'il pouvait s'attendre à recevoir en le demandant ou en l'extorquant. Il ne tarderait pas à leur faire parvenir ces richesses, étant donné qu'il les avait déjà chez lui[837]. »

---

[834] Hérodien II, 7, 1 : Ὁ δ' οὖν Ἰουλιανὸς ἐπεὶ παρῆλθεν ἐς τὴν ἀρχήν, τρυφαῖς εὐθέως καὶ κραιπάλαις ἐσχόλαξε, τῇ μὲν τῶν δημοσίων ἐπιμελείᾳ ῥᾳθύμως προσφερόμενος, ἐς δὲ τὸ ἀβροδίαιτον καὶ ἄσεμνον ἐπιδιδοὺς ἑαυτόν.

[835] Hérodien I, 3, 1 : μέθαις δὲ καὶ κραιπάλαις ἐπιδῷ ἑαυτήν ; I, 8, 1 : τρυφαῖς σχολάζοντα καὶ κραιπάλαις.

[836] Hérodien II, 6, 11 : « les soldats acclamèrent Julianus empereur, et décidèrent, en outre de son nom de famille patronymique, de l'appeler Commode » (αὐτοκράτορά τε τὸν Ἰουλιανὸν ἀναγορεύουσι, καὶ πρὸς τῷ οἰκείῳ καὶ ἐκ γένους ὀνόματι Κόμοδον ἀξιοῦσιν ἀποκαλεῖσθαι).

[837] Hérodien II, 6, 10 : τήν τε Κομμόδου μνήμην αὐτοῖς καὶ τὰς τιμὰς καὶ τὰς εἰκόνας, ἃς ἡ σύγκλητος καθεῖλεν, ἀνανεώσεσθαι ὑπέσχετο, καὶ πάντων δώσειν ἐξουσίαν ὧν εἶχον ἐπ' ἐκείνου, ἑκάστῳ τε στρατιώτῃ τοσοῦτον ἀργύριον ὅσον μήτε αἰτῆσαι μήτε λήψεσθαι προσεδόκησαν· τὰ δὲ χρήματα μὴ μελλήσειν, ἀλλ' οἴκοθεν ἤδη μεταπέμψεσθαι.

La dénonciation morale d'Hérodien se fonde sur un rapport à l'argent, ce qui semble *a priori* paradoxal puisqu'il n'en a pas autant. Cela confirme en réalité l'avidité dont il fait preuve. Le mode de vie excessif qu'il promeut constituerait alors une raison valable pour sans cesse rechercher de nouvelles ressources, ce qu'exprime le terme λήψεσθαι, et lui permet l'accès au trône. Cette idée est également visible à travers l'expression πάντων δώσειν ἐξουσίαν, qui placerait Didius Julianus en homme prêt à tout et en restaurateur de la tyrannie de Commode (comme le montre la référence à son nom, à ses titres et à ses portraits).

La fin du règne de Julianus est même caractérisée par la mégalomanie. En effet, menacé par l'avancée de Sévère en Italie, l'empereur va jusqu'à transformer Rome en un vaste camp retranché :

> « [Julianus] somma les soldats de prendre les armes, de s'entraîner, et de creuser des fossés devant la ville. Et il fit préparer la bataille contre Sévère comme si elle allait se tenir en ville ; il entraîna tous les éléphants, qui étaient utilisés par les Romains pour les cortèges, à porter des tours et des cornacs sur le dos, dans l'idée qu'ainsi ils effraieraient les Illyriens, et qu'ils agiteraient les chevaux ennemis par leur aspect et leur puissance bestiales encore jamais vues auparavant. Toute la ville forgeait alors des armes et se préparait à la guerre[838]. »

On retrouve de nombreux termes du vocabulaire militaire (ὁπλίζεσθαί, τάφρους, μάχην, παρεσκεύαζε, τῶν πολεμίων, τὰ πρὸς πόλεμον παρεσκευάζετο), mais l'impression générale qui se dégage de ce passage est essentiellement liée à la réaction disproportionnée de Julianus, reflet d'une pleutrerie extrême (cf. 11, 7 : ἐν ἐσχάτῃ ἀπογνώσει ἦν). Ainsi, la lâcheté de Julianus conduit à des comportements insensés, ce qui l'oppose à la conduite de Pertinax dans ses derniers instants. L'irrationalité de son comportement passe par des décisions contradictoires, ainsi le fait qu'il prépare la ville à un siège mais nomme tout de même Sévère co-régent :

---

[838] Hérodien II, 11, 9 : διέπεμπέ τε, τῶν στρατιωτῶν δεόμενος ὁπλίζεσθαί τε καὶ γυμνάζεσθαι πρό τε τῆς πόλεως τάφρους διορύττειν. Καὶ τὴν πρὸς Σεβῆρον μάχην ὡς ἐν τῇ πόλει ποιησόμενος παρεσκεύαζε· τούς τε ἐλέφαντας πάντας, οἳ ἐς πομπὴν ὑπηρετοῦσι Ῥωμαίοις, πύργους καὶ ἄνδρας φέρειν ἐπὶ τῶν νώτων ἐπαίδευεν, οἰόμενος οὕτως ἐκπλήξειν τούς τε Ἰλλυριούς, καὶ τὴν τῶν πολεμίων ἵππον διαταράξειν ὄψει καὶ μεγέθει θηρίων μὴ πρότερον αὐτοῖς ἑωραμένων. Τότε δὴ πᾶσα ἡ πόλις ὅπλα εἰργάζετο καὶ τὰ πρὸς πόλεμον παρεσκευάζετο.

> « Il ordonna au Sénat de se réunir, après avoir envoyé une lettre dans laquelle il était écrit qu'il conclurait un traité avec Sévère où il le désignerait comme co-empereur et qu'il partagerait le pouvoir avec lui[839]. »

Julianus est en proie à la panique : son isolement dans le palais est une manifestation de lâcheté (à l'opposé de Pertinax qui lui est allé au-devant des prétoriens)[840]. Le récit de sa mort est un exemple flagrant de bassesse et de pleutrerie, à l'opposé de la noblesse des derniers instants de Pertinax (ἄνανδρον καὶ ἄθλιον πρεσβύτην, 12, 7)[841]. Plutôt que d'accepter son sort, l'empereur déchu en arrive à un tel degré de poltronnerie qu'il pleure honteusement jusqu'à la fin (εὑρεθεὶς ἔρημός τε καὶ ὑπὸ πάντων καταλειφθείς, αἰσχρῶς ὀλοφυρόμενος ἐφονεύθη), enfermé dans une situation scandaleuse jusqu'au bout.

La caractérisation de Julianus, qui possède le contraire des qualités attendues chez un bon Prince, est si dépréciative qu'elle est une description en négatif de l'*optimus princeps*. Les attributs que lui prête notre auteur dans le portrait qu'il brosse associe cette figure impériale à la débauche et à la bassesse. Hérodien semble donc indiquer, comme il l'avait fait dans son récit du règne de Commode, que Julianus est complètement étranger aux idéaux du bon Prince. Cela ne contribue pas moins au portrait du Prince idéal, puisque l'on peut voir dans l'éthopée de Julianus l'inverse des qualités requises pour régner de manière juste et prospère — du moins selon les critères incarnés par les empereurs Marc Aurèle et Pertinax —, un exemple de ce qu'il ne faut pas faire.

Une suite de portraits antagonistes (cf. prologue I, 1, 4, βασιλειῶν ἐπαλλήλους διαδοχὰς)

L'établissement de l'éthopée du Prince idéal passe ainsi par des portraits moraux antagonistes : Marc Aurèle et Pertinax d'un côté, Commode et Julianus de l'autre. Ces paires d'empereurs servent d'étalons dans la construction de la réflexion d'Hérodien sur l'empereur

---

[839] Hérodien II, 12, 3 : ἀθροισθῆναι κελεύσας τὴν σύγκλητον καταπέμπει γράμματα, δι' ὧν ἐσπένδετο δὴ πρὸς τὸν Σεβῆρον καὶ αὐτοκράτορα ἀναδείξας κοινωνὸν τῆς βασιλείας ἐποιεῖτο.

[840] Hérodien II, 12, 5 : « Julianus se trouvait toujours dans la cour impériale et qu'il se lamentait sur ses malheurs actuels » (τοῦ Ἰουλιανοῦ ἔτι ὄντος ἐν τῇ βασιλείῳ αὐλῇ καὶ τὰς παρούσας ὀδυρομένου τύχας).

[841] Hérodien II, 12, 7 : Un des tribuns militaires fut envoyé à Julianus pour tuer le lâche et misérable vieillard, qui avait acheté une fin si terrible avec son propre argent. Il le trouva seul et abandonné de tous, et l'assassina tandis qu'il se couvrait de honte dans sa lamentation (ἐπὶ δὲ τὸν Ἰουλιανὸν εἷς τῶν χιλιαρχούντων ἀναπέμπεται, ἀποκτενῶν ἄνανδρον καὶ ἄθλιον πρεσβύτην, ἰδίοις χρήμασιν ὠνησάμενον οὕτω πονηρὸν τέλος. Ὁ μὲν οὖν εὑρεθεὶς ἔρημός τε καὶ ὑπὸ πάντων καταλειφθείς, αἰσχρῶς ὀλοφυρόμενος ἐφονεύθη).

idéal, qu'il continue à travers le récit des règnes suivants. Le cycle de succession est d'ailleurs représenté par le jeu des décisions des empereurs concernant leur prédécesseur. Voici un exemple dans nos deux premiers livres : après sa mort, Commode est frappé par la *damnatio memoriae*, qu'Hérodien n'évoque que par le biais des promesses faites par Julianus (II, 6, 10 τήν τε Κομμόδου μνήμην αὐτοῖς καὶ τὰς τιμὰς καὶ τὰς εἰκόνας, ἃς ἡ σύγκλητος καθεῖλεν, ἀνανεώσεσθαι ὑπέσχετο), ainsi que par le fait qu'on lui confère le nom de Commode (ὀνόματι Κόμοδον ἀξιοῦσιν ἀποκαλεῖσθαι) ; on sait par ailleurs que Sévère se fit rattacher à la dynastie antonine (son fils est même nommé, chez Hérodien comme chez Dion, Ἀντωνῖνος, conformément à la titulature impériale officielle), ce qui suppose que la promesse faite par Julianus de rétablir le nom de Commode a été mise à exécution. Chaque règne s'inscrit donc dans une continuité ou une rupture par rapport au précédent.

Cette répartition des règnes se retrouve dans la structure du livre II. Les divers événements de ce début d'année 193 sont présentés de manière similaire tout en comportant des variations significatives, c'est-à-dire en miroir. Il y en effet une structure commune aux différentes vies présentées dans le livre. Les différences et les répétitions servent à la mettre en avant, si bien qu'il semble assez aisé de repérer des éléments communs qui peuvent constituer un ensemble d'outils d'écriture pour Hérodien.

La présentation des trois principaux personnages du livre — Pertinax, Julianus, Sévère — est, selon la terminologie employée par les érudits, complètement formulaire et correspond à une description typique tel qu'on apprend à les écrire dans les *progymnasmata* :

Pertinax :

> « Pertinax était italien de naissance, il était réputé pour ses nombreux faits militaires et politiques, avait érigé de nombreux trophées sur les Germains et les barbares d'Anatolie, et était le seul survivant des valeureux amis du père de Commode[842]. »

Julianus :

> « Mais un certain Julianus, qui avait déjà eu la charge du consulat et passait pour un homme d'une grande richesse, apprit l'annonce de l'armée alors

[842] Hérodien II, 1, 4 : ἦν δ' ὁ Περτίναξ τὸ μὲν γένος Ἰταλιώτης, ἐν δὲ πολλαῖς στρατιωτικαῖς τε καὶ πολιτικαῖς εὐδοκιμήσας πράξεσι, πολλὰ δὲ κατὰ Γερμανῶν καὶ τῶν ὑπὸ τὴν ἀνατολὴν βαρβάρων ἐγείρας τρόπαια, μόνος τε περιλειφθεὶς τῶν σεμνῶν πατρῴων τῷ Κομόδῳ φίλων.

> qu'il était en train de dîner au crépuscule, dans l'ivresse et la débauche — il était de ceux à qui l'on reprochait un mode de vie dépravé[843]. »

Sévère :

> « Sévère, un homme d'origine libyenne, qui était aussi noble que déterminé dans la gestion administrative, accoutumé à une vie rude et difficile, surmontant facilement l'adversité, vif d'esprit et rapide dans l'accomplissement de ses projets[844]. »

Ce qui transparaît de ces portraits est le cadre de composition d'Hérodien pour présenter un personnage : origine, fonctions accomplies (civiles et militaires), quelques indications sur le comportement. Le récit des avènements, dans lesquels on trouve toujours le même processus, n'est pas non plus exempt de schématisation[845]. Le prétendant doit obtenir l'acceptation, qui se fait d'abord par les soldats dans les *castra praetoria*, (Laetus y emmène Pertinax, Julianus y est reçu par les prétoriens), en une phrase type τὸ στρατόπεδον (avec préposition) + verbe de mouvement : la variation stylistique est aspectuelle et liée aux conjonctions propres à chaque avènement ou tentative d'usurpation. Ainsi pour Pertinax, on trouve προελθεῖν ἐπὶ τὸ στρατόπεδον (II, 2, 1), précédé de l'expression πρῶτον ἀρέσκει précisant bien qu'il s'agit de la première étape de l'acceptation, celle des soldats, exprimée par πεῖραν τῆς γνώμης τῶν στρατιωτῶν λαβεῖν. Pour Julianus, l'expression δραμεῖν ἐπὶ τὸ τεῖχος (6, 2), avec un verbe de mouvement qui traduit le caractère empressé et opportuniste du prétendant, présente une variation du terme désignant le lieu, τὸ τεῖχος renvoyant aux remparts de la cité et aux *castra praetoria* où va se mettre en place la mise en l'encan de l'empire. Plus loin, la phrase οἱ στρατιῶται… αὐτοκράτορά τε τὸν Ἰουλιανὸν ἀναγορεύουσι et la suivante, προπέμπειν ἐπειρῶντο (6, 11–12), renvoient à la volonté et à l'acceptation des prétoriens. Le camp en lui-même est évoqué quelques mots plus loin, lors des premiers sacrifices de Julianus : θύσας δὲ ὁ Ἰουλιανὸς τὰς νενομισμένας καὶ βασιλείους ἐν τῷ στρατοπέδῳ θυσίας (6, 12). Sévère et Niger ne se trouvant pas à Rome lors de leur proclamation, on ne retrouve pas mention du camp, mais on remarque néanmoins des traits

---

[843] Hérodien II, 6, 6 : Ἰουλιανῷ δέ τινι, ἤδη μὲν τὴν ὕπατον τετελεκότι ἀρχήν, δοκοῦντι δὲ ἐν εὐπορίᾳ χρημάτων εἶναι, ἑστιωμένῳ δὴ περὶ δείλην ἑσπέραν διηγγέλη τὸ στρατιωτικὸν κήρυγμα παρὰ μέθην καὶ κραιπάλην· ἦν γὰρ καὶ τῶν ἐπὶ βίῳ μὴ σώφρονι διαβεβλημένων.

[844] Hérodien II, 9, 2 : Σεβῆρος, ἀνὴρ τὸ μὲν γένος Λίβυς, ἐς δὲ πραγμάτων διοίκησιν γενναῖος ἅμα καὶ θυμοειδής, σκληρῷ τε βίῳ καὶ τραχεῖ ἐνειθισμένος, πόνοις τε ἀντέχων ῥᾷστα, νοῆσαί τε ὀξὺς καὶ τὸ νοηθὲν ἐπιτελέσαι ταχύς.

[845] Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2815 *sq*.

similaires dans cette première étape : Niger réunit quelques hommes et des généraux[846] et, plus loin, on accourt à lui (πάντας αὐτῷ προσχωρήσειν), car il fait l'unanimité. Pour Sévère, même schéma, mais la première étape de son acceptation se situe au niveau de ses soldats[847]. Les ressemblances entre les différents passages sont frappantes, et on retrouve chez Sévère les ingrédients de toutes les autres occurrences : comme Laetus et Pertinax, Sévère entreprend de sonder l'opinion des soldats, ce qui est évoqué par l'expression ἀπόπειραν ἐποιεῖτο τῆς τῶν στρατιωτῶν γνώμης (même schéma syntaxique qu'en 2, 1, avec de simples variations sur l'axe paradigmatique) ; comme pour Niger, les premiers soutiens sont des généraux et officiers : là encore on retrouve presque mot pour mot la même formule. La variation sémantique du terme désignant le camp est significative : le στρατόπεδον renvoie simplement à son camp — et non aux *castra praetoria* de Rome — mais aussi à ses fonctions de légat propréteur (alors que Pertinax doit recevoir chez lui — οἴκαδε), sans compter que le retour de ce mot confirme le jeu des formules. Notons que le passage s'achève différemment mais par un mot de même racine : οἰκειούμενος. La différence sémantique ne suffit pas à balayer les doutes sur le recours à une certaine formularité. Même l'accueil de Sévère en II, 14, 2–4 se présente comme la fusion du récit de l'arrivée de Commode à Rome et de l'accueil de Pertinax.

La récurrence quasi-formulaire de ces récits de début de règne relève du lieu commun dans le genre de la biographie impériale dès le règne d'Auguste (27 av.–14 ap. J.-C.) : il est nécessaire pour le Prince qui arrive au pouvoir d'assurer ses arrières. De même lorsqu'il s'agit des rites initiaux : il s'agit de manifester sa *pietas*, gage de son statut de premier des Romains — au sens moral et politique — et de sa visibilité, pour reprendre le terme de Fergus Millar, une nécessité vitale qui ne peut s'accomplir que sur le Forum[848]. Retracer le parcours d'un empereur lors de son avènement est donc le moyen pour Hérodien d'introduire les différentes étapes nécessaires à l'acceptation d'un nouveau Prince[849] : la visite du temple de Jupiter et des autres temples est stéréotypée d'un point de vue littéraire mais nécessaire à la légitimation du

[846] Hérodien II, 7, 7 : τὰ μὲν πρῶτα κατ' ὀλίγους ἡγεμόνας τε καὶ χιλιάρχους τούς τε τῶν στρατιωτῶν ἐξέχοντας οἴκαδε μεταπεμπόμενος διελέγετο καὶ ἀνέπειθε.

[847] Hérodien II, 9, 8 : ἀπόπειραν ἐποιεῖτο τῆς τῶν στρατιωτῶν γνώμης, τὰ μὲν πρῶτα κατ' ὀλίγους ἡγεμόνας τε καὶ χιλιάρχους τούς τε ἐν τοῖς στρατοπέδοις ἐξέχοντας οἰκειούμενος.

[848] MILLAR 1977 p. 15–57.

[849] FLAIG 1992 p. 362.

pouvoir, car l'accomplissement des rites est un acte fondamental de l'orthopraxie religieuse[850]. « Être empereur », pour reprendre les termes de Stéphane Benoist[851], « c'est être visible et accessible ».

Cette ressemblance frappante entre le récit des avènements n'est cependant pas absolue et l'on trouve certains contrastes, par exemple dans la relation du peuple avec Pertinax et avec Didius Julianus. Le peuple est favorable à Pertinax, mais on ne saurait en dire autant vis-à-vis de Julianus, comme le montre Hérodien en II, 6, 12 par les locutions παρὰ γνώμην τοῦ δήμου et εἰκότως ἐδεδίει τὸν δῆμον ὡς ἐναντιωσόμενον. Notons enfin que le peuple est également impliqué dans les prétentions au trône de Niger : c'est lui qu'il appelle à l'aide lorsqu'il se révolte contre Julianus[852]. On peut également mettre en parallèle la ronde du peuple qui danse à la mort de Commode et pleure à la mort de Pertinax.

Il est n'est pas étonnant que ce soit dans le livre II qu'Hérodien ait le plus l'occasion de donner un caractère formulaire au récit des avènements et d'appliquer un schéma, car dans le récit des successions impériales et des séquences biographiques, ce livre ne suit pas strictement un règne ou une vie. C'est peut-être pour Hérodien un moyen d'exprimer que cette succession d'empereurs entraîne un déséquilibre, une déstabilisation de l'Empire, qui ne pourra être (provisoirement) réglée que par Sévère au livre suivant. Il ne semble donc pas impossible de faire entrer cette séquence impériale dans un cycle plus grand, qui transcenderait toute la période traitée par Hérodien, par exemple en comparant les structures binaires (ou ternaires) opposant mauvais règne/bon règne : Caracalla/Géta (même si la comparaison est avortée par le fratricide), Caracalla/Macrin (dont l'usurpation a créé des espoirs qui ne se sont pas concrétisés), Élagabal/Sévère Alexandre (dont l'appariement débute

---

[850] Selon John SCHEID 1985, p. 50 ; p. 122–124, le Forum est un espace public où se nouent des rapports inextricables entre le religieux et le politique. C'est là que l'ensemble des citoyens pratique le culte, et c'est en fonction aussi des intérêts de cette collectivité civique qu'il est organisé. Les agents de cette vie religieuse sont ceux qui réalisent et incarnent la communion des citoyens. BELAYCHE 2001 p. III confirme que le cérémonial impérial est un moyen d'associer l'empereur à la protection des dieux et qu'un empereur qui manifeste son respect aux dieux ne saurait se montrer irrespectueux envers ses sujets. La *pietas* est d'ailleurs l'une des quatre vertus impériales (avec la *uirtus*, la *clementia* et la *iustitia*) que l'on attribue au premier empereur, Auguste, comme on peut le voir sur le bouclier honorifique (*clipeus aureus*) que lui a offert le Sénat et dont une copie en marbre est conservée au musée de l'Arles antique.

[851] BENOIST 2001, p. 255.

[852] Hérodien II, 7, 3 : μάλιστα τὸ πλῆθος συνιὸν ἐκκλησιάζει, τὸν Ἰουλιανὸν ἐβλασφήμουν, ἀρωγὸν δὲ τῇ Ῥωμαίων ἀρχῇ καὶ σεμνῆς βασιλείας προστάτην Νίγρον ἐπεκαλοῦντο.

dès l'enfance et sous l'influence des princesses syriennes Julia Maesa, Soaemis et Mamaea), Maximin/Gordien I et II et Maximin/Pupien et Balbin (opposition principalement fondée sur l'appartenance ou non à l'ordre sénatorial).

Le traitement du règne de Sévère, qui est donc à part dans l'ensemble de l'œuvre (c'est à lui qu'Hérodien consacre le plus de pages avec Maximin le Thrace et dont la vision change le plus entre les différentes étapes de son règne) mériterait un ouvrage à part, ce que n'ont pas manqué de faire certains chercheurs comme Anthony Birley ou Anne Daguet-Gagey[853]. Chez Hérodien en effet, on remarque un traitement positif au début de son règne : Sévère entreprend beaucoup, et incarne l'idée d'empereur comme « compagnon d'armes » prônée par Marc Aurèle : il met d'ailleurs en avant dans son discours (II, 10) les préceptes transmis par l'empereur-philosophe, notamment celui des « liens du courage », qui contribue à une communauté entre l'empereur et ses hommes. Lorsqu'il se rend en Italie (*expeditio urbica*), ce lien fort de la communauté est mis en avant :

> « Il prenait part à leur peine avec eux, utilisant une tente simple, ne prenant comme nourriture et boisson que ce qu'il savait que les autres avaient : il ne faisait jamais preuve de délicatesse impériale. C'est pourquoi il bénéficiait d'une bienveillance plus grande de la part des soldats[854]. »

Cette bienveillance est cependant contrebalancée par les nombreuses ruses et trames développées par Sévère, par ses mensonges et ses violences, davantage développées dans le livre III : la relation avec les sénateurs, particulièrement, semble se détériorer après la bataille de Lyon et la fin de la campagne contre Clodius Albinus, car ils redoutent que l'empereur les fasse exécuter indistinctement et sans raison[855].

C'est surtout avec le règne de Caracalla et de Géta que le jugement sur l'éloignement ou la proximité des empereurs avec le modèle de Marc Aurèle redevient explicite. *A priori* leur éducation est digne de celle que Marc Aurèle a inculquée à Commode. Sévère a éduqué ses fils et leur a appris à raisonner (III, 10, 2 : τοὺς τε υἱεῖς παιδεύων καὶ σωφρονίζων), mais dès le paragraphe suivant Hérodien nuance : les deux princes se sont laissé prendre aux plaisirs de

---

[853] BIRLEY 1988 ; DAGUET-GAGEY 2000.

[854] Hérodien II, 11, 2 : Ἐκοινώνει δὲ τῶν καμάτων αὐτοῖς σκηνῇ τε χρώμενος εὐτελεῖ καὶ σιτία καὶ ποτὰ προσφερόμενος ὅσα καὶ πᾶσιν ὑπάρχειν ἠπίστατο· οὐδαμοῦ δὲ τρυφὴν ἐνεδείκνυτο βασιλικήν. Ὅθεν καὶ μείζονα παρὰ τῶν συστρατιωτῶν εὔνοιαν ἐπιστώσατο.

[855] Hérodien III, 8, 3 : δέει καθεστῶτες, λογιζόμενοι ὅτι αὐτῶν οὐ φείσεται, φύσει μὲν ὢν ἐχθρὸς χαλεπώτατος καὶ μικρᾶς προφάσεως δεόμενος ἐς τὸ ἀδικῆσαι, τότε δὲ δοκῶν καὶ εὐλόγους ἔχειν αἰτίας.

la vie romaine[856] et se livrent à un antagonisme mutuel, que leurs courtisans encouragent (10, 3–4). Cela n'est pas sans rappeler l'influence de la domesticité sur le comportement de Commode. Hérodien revient sur ce point en III, 13, 3–6 : malgré l'intervention de Sévère, qui éloigne ses fils de Rome, les frères continuent de s'opposer, poussés par leurs courtisans[857], et leur relation se détériore (ἀφηνίαζον δὲ καὶ ἐπεδίδοσαν ἐς τὸ χεῖρον). Les interventions de l'empereur sont d'ailleurs régulières et montrent non seulement qu'il est parfaitement conscient de la situation, mais aussi qu'il est impuissant face à leur dissension, comme on peut le voir avec la répétition d'une expression comme « Mais Sévère, informé de la situation, tentait de les réunir et de les raisonner » (ὁ δὲ Σεβῆρος ταῦτα πυνθανόμενος συνάγειν τε καὶ σωφρονίζειν ἐπειρᾶτο, III, 10, 4). On retrouve en grec le même verbe σωφρονίζειν qui, employé si tôt après sa dernière occurrence (10, 3) montre bien la difficulté du père à accorder le comportement des fils aux valeurs du bon Prince. L'expression est encore répétée en III, 13, 5 : σωφρονίζειν αὐτοὺς ἅμα καὶ συνάγειν ἐπειρᾶτο. Sévère va même jusqu'à punir les flatteurs (III, 13, 6 : ἤδη γοῦν τινὰς καὶ λαβὼν ἐπὶ τοιαύταις ὑπηρεσίαις ὁ Σεβῆρος ἐκόλασεν), sans succès.

Ces préoccupations sont pour Hérodien une des raisons pour lesquelles Sévère organisa la campagne de Bretagne : « Il souhaitait en outre éloigner ses fils de Rome, afin que, durant leur jeunesse, ils connussent la vie sobre des soldats, loin de la mollesse et des plaisirs de Rome[858] ». Plusieurs termes sont particulièrement révélateurs dans cette courte citation. Les efforts de Sévère passent à l'étape supérieure par une gradation étymologique : s'il ne peut pas réconcilier (συνάγειν) ses fils, il faut les éloigner (ἀπαγαγεῖν, ἀπαχθέντες) de Rome. Mais on retrouve également des thématiques comme la communauté de courage avec l'expression

---

[856] Hérodien III, 10, 3 : « ils se laissaient gâter par la mollesse de la vie romaine et par la surenchère de spectacles, de courses de char et de pantomimes » (ὑπὸ τῆς ἐν Ῥώμῃ τρυφῆς καὶ διαίτης τῆς τε περὶ τὰ θεάματα ὑπερβαλλούσης σπουδῆς ἡνιοχείας τε καὶ ὀρχήσεως τὰ ἤθη διεφθείροντο).

[857] Hérodien III, 13, 6 : « Ces jeunes hommes énervés et incités, sous l'influence de leur puissance impériale, à désirer tous les plaisirs, étaient chacun poussé l'un contre l'autre par les flatteurs, qui non seulement les assistaient dans leurs envies et leurs plus ignominieuses inclinations, mais qui réussissaient toujours à leur procurer quelque chose de nouveau, pour le bien de celui qu'ils charmaient et flattaient, en accablant le frère » (ἅτε δὲ νεανίας σφριγῶντας καὶ ὑπὸ βασιλικῆς ἐξουσίας ἐς πάσας ἡδονῶν ὀρέξεις ἁπλήστως ὁρμωμένους ἕκαστοι τῶν κολακευόντων ἀνθεῖλκον πρὸς αὐτούς, οὐ μόνον ὑπηρετούμενοι ταῖς ἐπιθυμίαις αὐτῶν καὶ ταῖς περὶ τὰ αἴσχιστα σπουδαῖς, ἀλλὰ καὶ ἀεί τι καινὸν ἐξευρίσκοντες, δι' οὗ εὐφρανοῦσι μὲν ὃν ἐκολάκευον, λυπήσουσι δὲ τὸν ἀδελφόν).

[858] Hérodien III, 14, 2 : ἔτι δὲ καὶ τοὺς υἱεῖς ἀπαγαγεῖν τῆς Ῥώμης θέλων, ὡς ἂν ἀνανήψειεν ἐν στρατιωτικῷ βίῳ καὶ σώφρονι ἀπαχθέντες τῆς ἐν Ῥώμῃ τρυφῆς καὶ διαίτης. Trad. D. Roques.

ἀνανήψειεν ἐν στρατιωτικῷ βίῳ. Enfin, c'est surtout une question morale qui inquiète Sévère, et à travers lui Hérodien : l'expression σώφρονι ἀπαχθέντες τῆς ἐν Ῥώμῃ τρυφῆς καὶ διαίτης ne laisse pas de place au doute. Des deux côtés du participe ἀπαχθέντες sont opposés σώφρονι et τρυφῆς καὶ διαίτης. Ce passage est particulièrement intéressant : le complément ἐν Ῥώμῃ, enclavé, montre bien que le problème moral de la τρυφή est lié au mode vie de Rome (διαίτα). Nous retrouvions déjà cette idée dans les chapitres précédent concernant les deux frères, mais aussi dans les premiers chapitres du livre I concernant Commode, ce qui confirme que le traitement des données géographiques a aussi un rôle d'illustration de la réflexion politique. L'éloignement de Rome marque la nécessité d'éloigner le pouvoir de ce qui est le plus susceptible de le corrompre moralement, même si l'on sait pertinemment que cela n'est pas suffisant[859]. On pressent dans le texte d'Hérodien que Caracalla est pire que Géta[860], car, nous dit l'historien, il n'épargne aucun moyen d'obtenir seul l'Empire et d'écarter son frère[861] : en Bretagne il essaie de gagner l'armée à sa cause et essaie — sans succès — de persuader les médecins et suivants de Sévère d'accélérer son trépas (III, 15, 2).

Après la mort de Sévère, Caracalla exécute les membres de l'entourage impérial mais est obligé d'accepter une réconciliation avec Géta[862]. À leur retour à Rome chacun soupçonne

---

[859] Niger est, en effet, tombé dans ce travers alors qu'il se trouvait à Antioche, de même pour Macrin et Élagabal. L'insistance sur les plaisirs « de Rome » est extrêmement intéressante : dans la littérature classique et dans le passé romain, c'est en Orient que l'on se débauchait. Les exemples de Niger, de Macrin et d'Élagabal sont pour ainsi dire normaux. Quitter les plaisirs de Rome pour aller en Orient, c'est tomber de Charybde en Sylla. En envoyant ses fils en Bretagne, Sévère tente au contraire de les mettre au contact (certes guerrier) de peuples historiquement sauvages, dans des régions rudes éloignées des plaisirs : l'intention est donc bonne, puisqu'il s'agit de les ramener à la simplicité des mœurs et donc peut-être au *mos maiorum*. Par ailleurs, l'insistance d'Hérodien sur les « plaisirs de Rome » semble être l'aboutissement d'un cheminement de pensée que l'on trouve déjà dans les *Satires* de Juvénal (l'importation des mœurs orientales est terminée — même si Juvénal souligne encore l'origine de la dépravation), Rome est devenue l'Asie : ville cosmopolite, ville dépravée, ville décadente, elle produit elle-même ses propres vices et ses propres débauches… Les thèmes de la décadence et de la débauche sont récurrents dans la littérature latine (Caton, Cicéron…).

[860] III, 11, 1 : « Antonin, jeune homme violent et agressif » (τὸν δὲ Ἀντωνῖνον ἐμβριθῆ καὶ θρασὺν νεανίαν) ; 13, 2 : « le plus insupportable était Antonin » (μάλιστα δὲ ὁ Ἀντωνῖνος ἀφόρητος ἦν).

[861] III, 15, 1 : πάντας ἀνέπειθεν ἐς αὐτὸν βλέπειν μόνον, ἐμνᾶτό τε παντὶ τρόπῳ τὴν μοναρχίαν, διαβάλλων τὸν ἀδελφόν.

[862] Cette conciliation est, nous dit Hérodien, « plutôt feinte que réelle » (III, 15, 7 : ὁ δὲ Ἀντωνῖνος, πάντων αὐτῷ πρὸς ἃ ἐβούλετο ἐναντιουμένων, ἀνάγκῃ μᾶλλον ἢ γνώμῃ ἐς ὁμόνοιαν καὶ φιλίαν ἐπίπλαστον μᾶλλον ἢ ἀληθῆ περιήγετο).

l'autre de vouloir attenter à sa vie (IV, 1, 1), et après l'apothéose de leur père chacun complote contre l'autre pour accaparer le pouvoir impérial. On passe cette fois du συνάγειν du livre III — espoir désormais lointain — au verbe περιαγαγεῖν (IV, 3,1). Bien que Caracalla soit présenté plus négativement que Géta dans le livre III, il faut attendre le livre IV pour qu'un portrait du jeune frère soit brossé comme étant potentiellement celui d'un Prince idéal ou du moins comme en possédant les qualités :

> « Il présentait une forme de douceur, se comportait de façon tempérante et aimable avec ceux qui l'approchaient ; il avait des occupations plus studieuses, fréquentait ceux qu'on louait pour leur érudition et pratiquait assidûment les activités physiques et gymnastiques d'un homme libre : il était bon et bienveillant envers son entourage, et il s'attirait par sa réputation et son image prestigieuse la sympathie et l'amitié de la plupart des hommes[863]. »

De façon étonnante, on retrouve, entre deux passages où les frères essaient de s'entretuer, un portrait de l'*optimus princeps* qui pourrait tout à fait s'appliquer à Marc Aurèle ou à Pertinax[864]. Le maître mot qui caractérise Géta est la bienveillance : quatre termes insistent sur cette idée (ἐπιεικείας, πρᾶον, χρηστός, φιλάνθρωπος). Tout comme Marc Aurèle, il est donc ἐπιεικής. Il est également abordable et modéré (μέτριόν τε καὶ πρᾶον ἑαυτὸν τοῖς προσιοῦσι παρεῖχεν). Ses activités sont nobles et « réglementaires » pour un Prince (sport et études, ἐπιτηδεύμασί σπουδαιοτέροις, ἐσπουδακώς τε περὶ παλαίστραν καὶ γυμνάσια ἐλεύθερα), ce qui l'oppose à son frère ou à Commode. Il s'entoure d'homme savants (τοὺς ἐπὶ παιδείᾳ ἐπαινουμένους), comme Marc Aurèle avait fait entourer Commode. Et comme l'empereur-philosophe, qui inspirait par son comportement son peuple, il s'attire la sympathie des hommes (πλείους ἐς εὔνοιαν καὶ φιλίαν προυκαλεῖτο). Cependant, Hérodien sème le doute par la structure même du texte et encercle ce portrait positif par deux descriptions de complots : tout cela n'est qu'apparence, les termes φαντασίαν, ἐπεδείκνυτο φήμῃ et δόξῃ le

---

[863] Hérodien IV, 3, 2–3 : φαντασίαν γάρ τινα ἐπιεικείας ἐπεδείκνυτο, μέτριόν τε καὶ πρᾶον ἑαυτὸν τοῖς προσιοῦσι παρεῖχεν, ἐπιτηδεύμασί τε σπουδαιοτέροις ἐχρῆτο, προσιέμενός τε τοὺς ἐπὶ παιδείᾳ ἐπαινουμένους, ἐσπουδακώς τε περὶ παλαίστραν καὶ γυμνάσια ἐλεύθερα· χρηστός τε ὢν καὶ φιλάνθρωπος τοῖς συνοῦσι, φήμῃ καὶ δόξῃ ἀρίστῃ πλείους ἐς εὔνοιαν καὶ φιλίαν προυκαλεῖτο.

[864] D'après WHITTAKER 1969 I. p. lxxiv la rivalité entre les fils de Sévère est un bel exemple de la façon dont Hérodien tord le récit en fonction de la réflexion sur le prince idéal : « once Severus is dead, Geta is used to highlight the moral failings of Caracalla and now takes on the virtues of the perfect prince (ἐπιεικής, μέτριος, χρηστός, φιλάνθρωπος) devoted to educational and cultural pursuits and winning good will (4.3.2–3). Caracalla is the typical tyrant, cruel, violent, allowing licence to the praetorians and luxury to the soldiers (4.3.7, 4.6.5, 4.7.4). »

montrent. Géta continue malgré tout son antagonisme envers son frère (IV, 3, 4), auquel il donne plus d'importance que la justice (IV, 4, 1), et essaie de l'empoisonner (IV, 4, 2). Le portrait de Géta n'est pas sans rappeler celui de Marc Aurèle ou de l'*optimus princeps*, mais il n'est pas pleinement réalisé[865]. Si le portrait de Géta n'est pas brossé dans le livre III, du vivant de son père, mais seulement après, ce n'est que pour insister davantage sur le portrait négatif de Caracalla, qui affecte une vie de soldat et ne veut rien avoir à faire avec les activités culturelles de son frère (IV, 3, 3–4) — après l'assassinat de ce dernier, il élimine d'ailleurs tous ceux qui avaient côtoyé Géta et tout ce qui avait un lien avec ses activités, occupations et loisirs (IV, 6, 1–2), tout comme Commode s'est débarrassé de la quasi-totalité des amis de son père et s'est consacré aux activités les plus éloignées de celles qui siéent à un empereur (gladiature).

Hérodien décrit la suite du règne de Caracalla de manière quelque peu humoristique[866]. Tout ce qu'il entreprend, même lorsqu'il s'agit de quelque chose de noble, est ridiculisé. La conscience coupable de Caracalla et sa répugnance pour la vie citadine l'amenèrent à partir inspecter la situation dans les provinces jusqu'au Danube, mais pour s'occuper il participait, comme Commode, à de nombreuses courses de char et *uenationes* (IV, 7, 1–2). Sa victoire sur les Germains est ridiculisée par le fait qu'il portait une perruque blonde — sa propre conception du trophée[867] — ce qui renouvelle le *topos* vestimentaire du tyran[868], auquel pensait Marc Aurèle et que l'on retrouve également dans les portraits de Commode et d'Élagabal. La sympathie qu'il s'attire en se comportant comme un simple soldat et comme « compagnon d'armes » — ce qui est pourtant conforme à la vision du bon empereur —, à la fois chez les barbares et chez les soldats, est ridiculisée en IV, 7, 7 par une remarque d'Hérodien : « il était étonnant que dans un corps de si petite taille il y ait une pratique d'activités si nobles[869]. » Il imite les héros de façon ridicule : son imitation d'Alexandre et dans des représentations bifaces (IV, 8, 1–3) et son imitation d'Achille qui le pousse, « selon

---

[865] SIDEBOTTOM 1997b p. 2809.

[866] SIDEBOTTOM 1997b p. 2809.

[867] Hérodien IV, 7, 3 : « il abandonnait le vêtement romain pour prendre l'habit des Germains et on le voyait avec la casaque brodée d'argent qu'ils portent ordinairement. Il se mettait sur la tête des perruques blondes, dont les cheveux étaient taillés à la manière des Germains. » (τὴν Ῥωμαϊκὴν ἀποθέμενος χλαμύδα ἠμφιέννυτο τὰ Γερμανῶν περιβλήματα, ἔν τε χλαμύσιν αἷς εἰώθασιν, ἀργύρῳ πεποικιλμέναις, ἐωρᾶτο· κόμας τε τῇ κεφαλῇ ἐπετίθετο ξανθὰς καὶ ἐς κουρὰν τὴν Γερμανῶν ἠσκημένας. τούτοις δὴ χαίροντες οἱ βάρβαροι ὑπερηγάπων αὐτόν).

[868] Voir *supra* p. 172.

[869] Καὶ γὰρ ἦν θαύματος ἄξιον ἐν μικρῷ πάνυ τὸ μέγεθος σώματι γενναίων πόνων ἄσκησις τοσαύτη.

certains » (ὡς μέν τινες ἔλεγον, 8, 4), à empoisonner un affranchi pour en faire un Patrocle et organiser ses funérailles pendant lesquelles l'empereur chauve cherche une mèche de cheveux pour la jeter dans le bûcher (IV, 8, 4–5) l'illustrent parfaitement. Son séjour à Alexandrie, soi-disant pour raisons religieuses, se termine en massacre (IV, 8, 6–9, 8) : Caracalla s'y rend en réalité pour se venger des moqueries des Alexandrins à son encontre — qu'Hérodien considère comme fondées (IV, 9, 3 : τῶν γὰρ τοιούτων κνίζει μάλιστα ὅσα ἐλέγχει τῶν ἁμαρτημάτων τὴν ἀλήθειαν). Sa « guerre » contre les Parthes, inspirée par son désir de gloire, se termine également en massacre (IV, 10, 1–11, 9). Enfin, le chapitre 12 se présente comme la conclusion de la réflexion d'Hérodien sur le règne de Caracalla : c'est parce qu'il désirait dépasser les affaires des hommes et atteindre au domaine des dieux — ce qui revient à faire preuve non seulement d'*hybris* mais aussi d'ἀσεβεία — (3–5), négligeait ses devoirs au profit de la conduite de char (6–7), et faisait preuve d'une cruauté gratuite (12,1–2 ; 13,1–2) que Caracalla a causé sa perte[870].

Les derniers règnes présentent un éloignement toujours plus prononcé des valeurs promulguées au début de l'œuvre avec le portrait de Marc Aurèle. Macrin, dont le règne semblait prometteur au début (V, 2, 1–2), cherchait à imiter l'empereur-philosophe : ἐζήλου δὲ ταῦτα ὡς δὴ Μάρκου ἐπιτηδεύματα (V, 2, 3–4). Mais comme le montre la suite de la phrase (τὸν δὲ λοιπὸν βίον οὐκ ἐμιμήσατο), cela n'est qu'une illusion, car il adopte seulement l'apparence d'un homme d'*aretê* et de *paideia* (une barbe tondue, une démarche et une voix posées), tout en négligeant les devoirs de gouvernance pour vivre une vie de luxe et d'indolence (V, 2, 3–6) et s'adonner aux plaisirs et aux spectacles. Macrin entend comparer son règne à celui de Marc Aurèle et de Pertinax (V, 1, 8), mais, malgré quelques bonnes mesures, il en reste au stade des déclarations d'intention. Pour Hérodien, le règne de Macrin est caractérisé lui aussi par la τρυφή (« au bout d'un an à régner dans la mollesse Macrin perdit à la fois la vie et l'Empire[871] »), comme celui de Commode et de Julianus.

Le règne d'Élagabal apparaît également comme comportant un certain nombre de dérives. La figure de cet empereur ne paraît pas avoir le moindre rapport avec les valeurs mises en avant par Hérodien, au premier titre parce qu'il a reçu une *paideia* étrangère, ce qui est vu comme quelque chose de négatif. Il se dévoue au dieu solaire dont il est le prêtre (explications sur ce culte, V, 3, 3–6, τῷ θεῷ ὁ Βασιανὸς ἱερωμένος) et porte le nom. La description de son règne et, surtout, son portrait sont caractérisés par ces influences barbares

[870] SIDEBOTTOM 1997b p. 2810.

[871] Hérodien V, 3, 1 : ἐχρῆν δὲ ἄρα Μακρῖνον ἐνιαυτοῦ μόνου τῇ βασιλείᾳ ἐντρυφήσαντα ἅμα τῷ βίῳ καὶ τὴν ἀρχὴν καταλῦσαι.

(προήει τε σχήματι βαρβάρῳ, suivi d'une description de sa tenue vestimentaire, où là encore Hérodien associe les extérieurs du Prince à des valeurs morales). Hérodien insiste sur les rites sacrés accomplis par l'empereur « selon l'usage des barbares » (V, 3, 8, νόμῳ βαρβάρων) mais semble en réalité s'en moquer, notamment lorsqu'il décrit que l'empereur passe le plus clair de son temps à danser[872]. Tous ces éléments sont en effet bien étrangers à la figure de Marc Aurèle. Élagabal va même jusqu'à forcer son cousin Alexianus, le futur Sévère Alexandre, à faire de même (V, 7, 4–5), et persécute les enseignants de *paideia* grecs d'Alexandre (V, 7, 6), forçant Mamaea, la mère d'Alexianos, à le faire éduquer en secret. En outre, Élagabal a exécuté de nombreux hommes distingués (V, 6, 1).

La situation semble se rétablir à partir de la fin du livre V avec l'arrivée au pouvoir de Sévère Alexandre et grâce à l'influence de sa mère :

> « Elle l'envoya à des maîtres en cachette durant toute son éducation, l'entraîna aux connaissances raisonnables, l'habitua à la palestre et aux exercices physiques virils et lui apprit la culture des Grecs et des Romains[873] »

On retrouve là encore, dans l'éducation qu'elle lui donne, les éléments fréquemment analysés : les maîtres (διδασκάλους), convoqués en privé (λάθρᾳ) pour entourer le Prince, l'alliance d'une éducation morale et physique (τοῖς σώφροσιν μαθήμασι et παλαίστραις τοῖς ἀνδρῶν γυμνασίοις) et la garantie de l'alliance d'une *paideia* grecque et romaine (παιδείαν τε τὴν Ἑλλήνων καὶ Ῥωμαίων ἐπαίδευεν). Élagabal eut beau faire persécuter les enseignants d'Alexandre, celui-ci eut tout de même l'occasion de s'approprier les valeurs qui nous intéressent. Cela paraît évident quand les soldats, dans ce qui est pour eux un comportement inhabituel — serait-ce influencé par la vision d'Hérodien ? —, se tournent vers Alexandre à cause de l'éducation sérieuse et modeste qu'il recevait (παιδὶ κοσμίως καὶ σωφρόνως ἀνατρεφομένῳ, V, 8, 2)[874].

Le problème qui se dégage de la vision générale du règne, comme nous l'avions précisé auparavant, est que la réalité du pouvoir est entre les mains des femmes de la famille impériale, Julia Mamaea, sa mère, et Julia Maesa, sa grand-mère (VI, 1, 1). Le portrait du

---

[872] Hérodien V, 3, 8 : περί τε τοῖς βωμοῖς χορεύοντα νόμῳ βαρβάρων ὑπό τε αὐλοῖς καὶ σύριγξι παντοδαπῶν τε ὀργάνων ἤχῳ.

[873] Hérodien V, 7, 5 : διδασκάλους δὲ πάσης παιδείας λάθρᾳ μετεπέμπετο, τοῖς τε σώφροσιν αὐτὸν ἤσκει μαθήμασι, παλαίστραις τε καὶ τοῖς ἀνδρῶν γυμνασίοις εἴθιζε, παιδείαν τε τὴν Ἑλλήνων καὶ Ῥωμαίων ἐπαίδευεν.

[874] SIDEBOTTOM 1997b p. 2810–2811.

Prince idéal en est donc fortement biaisé. Des difficultés surgissent dans la relation avec sa mère après la mort de sa grand-mère et avec son mariage (Alexianus, devenu Sévère Alexandre, est désormais jeune adulte). Son tempérament est présenté comme un excès des qualités de Marc Aurèle — il s'agit donc d'*hybris* : il est trop timoré, se laisse dominer (VI, 5, 8), il est trop doux (VI, 1, 10) et se complaît dans le confort de la paix (VI, 2, 3), ce qui provoque des atermoiements lorsqu'il s'agit de partir en campagne (VI, 3, 1). Sur certains aspects cependant le règne d'Alexandre a été comparable avec celui de Marc Aurèle, et il est le seul pour lequel Hérodien fasse un rapprochement explicite (VI, 1, 7 : οὐ ῥᾳδίως τοῦτο ἄλλου βασιλέως τῶν καθ' ἡμᾶς ποιήσαντος ἢ παραφυλάξαντος μετὰ τὴν Μάρκου ἀρχήν). Mais l'historien, qui passe sous silence la quasi-entièreté de la période avec une ellipse de treize ans (ἐς τεσσαρεσκαιδέκατον γοῦν ἐλάσας τῆς βασιλείας ἔτος ἀναιμωτὶ ἦρξεν, οὐδέ τις εἰπεῖν ἔχει ὑπ' ἐκείνου φονευθέντα), ne nous permet pas d'apprécier à quel point la comparaison est vraie. Lorsqu'on le retrouve en campagne, Alexandre est affaibli, doit se replier à Antioche et perd la confiance de ses troupes au point de déclencher une mutinerie (VI, 7, 5–9). Son règne apporte donc l'illusion d'un retour à la σοφρωσύνη du règne de Marc Aurèle (et même d'aristocratie, VI, 1, 2) mais se termine tout de même par un échec de la figure impériale, même s'il provient d'un manque de qualités d'ordre non politique, mais militaire et stratégique. À sa mort, le retour de la tyrannie et du despotisme militaire semble donc inévitable.

À la fin de l'œuvre — et cela, nous semble-t-il, n'est vraiment pas anodin — se trouve donc le récit, en deux livres, du règne de Maximin le Thrace, le premier retraçant rapidement les trois années de règne 235–238, marquées par la révolte des Gordiens à Carthage, et le second se concentrant sur l'année 238, autour du siège d'Aquilée et de la tentative de riposte sénatoriale par l'élection des sénateurs Maxime Pupien et Balbin. La structure des deux derniers livres est symétrique et se fonde sur cette réflexion politique opposant l'image du tyran (Maximin) à deux couples représentatifs de la vision sénatoriale du Principat (en réalité, le couple Gordien I et II a beaucoup moins de poids que le couple Pupien et Balbin).

Bien que ne le décrivant pas toujours comme étranger à certaines valeurs[875], Hérodien caractérise Maximin par sa violence, expression de la nature sanglante d'un barbare :

[875] SIDEBOTTOM 1997b p. 2811 donne quelques exemples : Maximin est consciencieux (VI, 8, 2). Il a peut-être été forcé de prendre le trône (VI, 8, 4–5, bien que les oracles en VI, 8, 6 le contredise). Il agit rapidement et efficacement, comme Sévère, VI, 8, 6–7, et remporte des succès face aux barbares, VI, 2, 3–9.

> « Parvenu à l'Empire, Maximin introduisait de grands bouleversements : il usa de son autorité avec une infinie rudesse, abusa du recours à la terreur et fit tout ce qu'il put pour faire passer le régime d'un règne doux et tout à fait clément à une tyrannie cruelle, parfaitement conscient de l'hostilité qu'il suscitait, parce qu'il était le premier à accéder de la condition la plus modeste à une si haute fortune. Il était de nature, aussi bien de caractère que d'origine, barbare[876]. »

Le règne de Maximin est marqué par la cruauté et la tyrannie (τυραννίδος ὠμότητα) et les complots contre lui (réels ou imaginaires) empirent son comportement (VII, 1, 4 ; 1, 8 ; 1, 12), en miroir de la réflexion qu'Hérodien avait menée sur la tyrannie à propos du règne de Commode. Très loin de la *paideia* caractéristique de Marc Aurèle ou de Pertinax, cet empereur semi-barbare est obligé de demander aux autres de composer ses discours (VII, 8, 3 : « muni d'un texte qu'avaient composé pour lui certains de ses amis, il leur lut en substance le discours suivant[877] »). Par cette remarque, Hérodien montre bien à quel point tout est biaisé (le règne est caractérisé dès le début par le terme μεταβολή) : Marc Aurèle a droit, dans les quelques chapitres qui lui sont consacrés, à un long discours adressé à son conseil. De même, nous avons vu à quel point les deux discours prononcés au livre II par Pertinax sont révélateurs de sa valeur, que ce soit celui adressé au Sénat ou le morceau de bravoure qui précède sa mort. Avec l'incapacité de Maximin à préparer ses propres discours, notre historien propose un contre-exemple à ses modèles.

Une première tentative d'opposition et de restauration de la valeur impériale est la révolte de Carthage où Gordien et son fils sont présentés comme libérateurs. Cependant, notre historien ne fait pas un portrait favorable des Gordiens[878]. Lorsqu'il présente Gordien I^er^ en VII, 5, 2, ce dernier semble pourtant présenter des traits similaires à ceux du bon Prince :

> « Son nom était Gordien, qui avait obtenu la charge de proconsul, c'était un vieillard qui avait déjà presque atteint l'âge de quatre-vingts ans, et il avait

---

[876] Hérodien VII, 1, 2 : Ὁ δὲ Μαξιμῖνος παραλαβὼν τὴν ἀρχὴν πολλὴν τὴν μεταβολὴν ἐποιήσατο, τραχύτατα καὶ μετὰ πολλοῦ φόβου τῇ ἐξουσίᾳ χρώμενος, ἔκ τε πραείας καὶ πάνυ ἡμέρου βασιλείας ἐς τυραννίδος ὠμότητα μετάγειν πάντα ἐπειρᾶτο, δυσμένειαν ἑαυτῷ συνειδώς, ὅτι πρῶτος ἐξ εὐτελείας τῆς ἐσχάτης ἐς τοσαύτην τύχην ἦλασε. Φύσει δὲ ἦν τὸ ἦθος, ὥσπερ καὶ τὸ γένος, βάρβαρος. Bien que selon Hérodien les origines barbares de Maximin ne sont que des histoires scandaleuses ; voir VI, 8, 1, où cela apparaît comme un fait. SIDEBOTTOM 1997b p. 2812–2813.

[877] Hérodien VII, 8, 3 : ἐπιφερόμενος τὸ βιβλίον ὅπερ ἦσαν αὐτῷ συντάξαντές τινες τῶν φίλων, ἐξ ἀναγνώσεως ἔλεξε τοιάδε. Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2811 au sujet des rédacteurs potentiels de ce discours.

[878] Voir *supra* p. 236 et *infra* p. 335 *sq*.

gouverné auparavant de nombreuses provinces et avait fait ses preuves dans de très hautes fonctions[879]. »

Comme dans son prologue, Hérodien insiste sur l'âge de Gordien (πρεσβύτης ; ἔτος περί που ὀγδοηκοστὸν ἐληλακώς), qui pourrait l'associer à l'image du bon empereur. Comme dans le portrait de Pertinax ou de Sévère, l'expérience politique est également mise en avant : il est non seulement proconsul (τὴν ἀνθυπατείαν λαχών) mais a également eu la charge de diverses provinces (πολλῶν ἄρξας ἐθνῶν) et a exercé de hautes fonctions (πράξεσι μεγίσταις). Cependant, il apparaît plus loin comme peureux (VII, 5, 4, et de nouveau en VII, 9, 4). Le contexte rappelle pourtant la première apparition de Pertinax : les révoltés de Carthage viennent lui offrir le pouvoir, et le vieillard est persuadé qu'il s'agit d'un piège, d'un complot tramé contre ses jours. Contrairement à Pertinax, cependant, il ne parvient pas à garder contenance et supplie pour sa vie. Ainsi, le discours direct en VII, 5, 5 se veut une nouvelle mise en scène du dialogue entre Pertinax, Laetus et Éclectus, mais cette fois sous le biais de la menace. Gordien semble ainsi porté par les événements, ce qui ne correspond pas à l'image de Marc Aurèle. De même son fils Gordien II n'a aucune consistance : acclamé empereur avec son père par le Sénat en VII, 7, 2 il disparaît presque tout aussi tôt (9, 6) et son corps n'est jamais retrouvé (9, 7). Enfin, Gordien se suicide car il cède à la terreur et au désespoir. Hérodien évoque même le fait deux fois. En VII, 9, 4, il relève qu'une version prétend (ὥς τινές φασιν) que Gordien, dans la panique, s'est pendu avant la bataille. La version jugée la meilleure se trouve plus loin, en VII, 9, 9, où Hérodien nous donne un peu plus de détails[880]. L'évocation de l'isolement et du suicide de Gordien est intéressante parce qu'elle le place sur le même plan que Commode et surtout que Didius Julianus (le Prince seul et abandonné dans sa chambre[881]) alors qu'il est censé être un champion sénatorial. La conclusion d'Hérodien est sans appel : Gordien et son fils étaient des empereurs fantoches, sans aucun poids et n'avaient d'empereurs que le nom (VII, 9, 10, il « mourut après un semblant de règne », ἐν εἰκόνι τε βασιλείας τελευτήσας).

La deuxième tentative d'opposition au règne tyrannique de Maximin et de restauration de la valeur impériale par l'élévation de champions sénatoriaux est l'élection de Maxime

---

[879] Γορδιανὸς δὲ ἦν ὄνομα, κλήρῳ μὲν τὴν ἀνθυπατείαν λαχών, πρεσβύτης δὲ ἐς ἔτος ἤδη περί που ὀγδοηκοστὸν ἐληλακώς, πολλῶν δὲ πρότερον ἄρξας ἐθνῶν ἔν τε πράξεσι μεγίσταις ἐξετασθείς.

[880] « Il se retira dans sa chambre comme s'il allait dormir, il hissa le lacet de la ceinture qu'il portait autour de son cou et mis fin à ses jours » (εἰσελθὼν μόνος ἐς τὸν οἰκίσκον ὡς δὴ καθευδήσων, ἐξαρτήσας ἧς ἐπεφέρετο ζώνης τὸν τράχηλον ἐν βρόχῳ, τοῦ βίου ἀνεπαύσατο). Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2819 et note 212 p. 2820.

[881] Cf. Hérodien I, 17, 10–11 (Commode) et II, 12, 7 (Julianus).

Pupien et de Balbin. De manière générale le texte d'Hérodien fournit une vision assez positive de leur court règne[882]. Leur portrait met encore l'accent sur leur « ancienneté et leur mérite » (ἐν ἡλικίᾳ καὶ ἀξιώματι προυχόντων, formulation quasi identique à celle employée pour Pertinax) et leur expérience politique, car ils ont tous les deux une carrière distinguée :

> « Maxime avait eu de nombreuses charges militaires, avait été assigné préfet de la Ville en poste et avant effectué sa charge sans faillir, et on le considérait dans le peuple comme prudent, intelligent et tempérant dans son mode de vie. Balbin, qui était patricien, avait atteint deux fois la charge de consul et avait gouverné des provinces de façon impeccable, était d'un caractère plus humble[883] . »

Ce passage est l'un des seuls où les fonctions administratives semblent jouer une importance. Maxime est préfet de la ville (πόλεως ἔπαρχος) et Balbin fut deux fois consul (ἐς δευτέραν τε ὑπατείαν ἐληλακὼς). L'insistance sur leur expérience militaire est claire et appuyée par la mention des nombreuses autres charges (πολλαῖς στρατοπέδων ἀρχαῖς pour Maxime, ἐθνῶν τε ἡγησάμενος pour Balbin). Enfin, Hérodien présente leurs traits de caractère. Maxime semble présenter des qualités : il est ferme (ἀνεπιστρόφως) et est vu comme un homme sensé, comme le montrent les termes φρενῶν, ἀγχινοίας et βίου σώφρονος. Balbin est lui aussi exempt de blâme (ἀμέμπτως), mais son caractère est vu comme « plus humble » (τὸ δ' ἦθος ἁπλούστερος), ce qui tend à indiquer que ce n'est pas le cas de Maxime.

L'impopularité auprès de la plèbe qu'évoque Hérodien en VII, 10, 5–6 tend à montrer que Maxime peut avoir une proximité avec Pertinax (dans la volonté de redresser le vice moral, du peuple pour le premier, des soldats pour le second). Mais contrairement à ce que dit Sidebottom, selon qui la sévérité de Maxime et l'impopularité qui va avec sont loin d'être de mauvaises choses chez Hérodien (notamment à cause de l'emploi du mot ὄχλος pour désigner le peuple et de la description des mesures prises, τὸ ἐπιστρεφὲς ἔσχε πρὸς τοὺς φαύλους καὶ κούφους τῶν ὄχλων), nous pensons qu'il s'agit pour Hérodien d'un risque de dérive tyrannique. En effet, l'emploi du terme στερρότερον pour désigner la façon dont Maxime gouverne la Ville en tant que préfet est ambigu : il peut effectivement montrer une attitude ferme et donc une belle preuve d'*auctoritas* (par opposition à certains empereurs « mous » qu'Hérodien dénonce), mais il peut aussi exprimer la dureté, la rudesse, la cruauté, qui n'est

---

[882] SIDEBOTTOM 1997b p. 2812.

[883] Hérodien VII, 10, 4 : τούτων δ' ἦν ὁ μὲν Μάξιμος ἔν τε πολλαῖς στρατοπέδων ἀρχαῖς γενόμενος, τῆς τε Ῥωμαίων πόλεως ἔπαρχος καταστὰς ἀνεπιστρόφως τε ἄρξας, καὶ ἐν ὑπολήψει παρὰ τοῖς ὄχλοις φρενῶν τε καὶ ἀγχινοίας καὶ βίου σώφρονος, ὁ δὲ Βαλβῖνος γενόμενος μὲν εὐπατρίδης, ἐς δευτέραν τε ὑπατείαν ἐληλακὼς ἐθνῶν τε ἡγησάμενος ἀμέμπτως, τὸ δ' ἦθος ἁπλούστερος.

pas sans rappeler celle de Maximin le Thrace, qui avait été exprimée en VII, 1, 1 par le superlatif τραχύτατα.

Dans tous les cas, ces motifs de crainte ne se concrétisent pas, mais le règne du binôme sénatorial, décrit positivement dans le livre VIII (8, 1 : μετὰ πάσης εὐκοσμίας τε καὶ εὐταξίας), arrive très rapidement à son terme. Le dernier chapitre du livre apparaît comme une conclusion générale sur leur règne mais aussi sur l'ensemble de la réflexion περὶ βασιλείας :

> « Par la suite ils gouvernèrent la ville dans l'ordre et la mesure absolus, et on les louait partout, en privé comme en public ; le peuple les appréciait parce qu'il respectait ces patriciens qui étaient des empereurs dignes du pouvoir impérial[884]. »

Les termes mélioratifs s'enchaînent mais la zone d'influence de Pupien et Balbin semble limitée au territoire administratif de la ville, et seul leur statut, et non leurs actes, sont loués, contredisant le projet du prologue d'Hérodien. Le bilan est nuancé lorsqu'il s'agit de leurs performances[885] : les soldats les détestent (οἱ στρατιῶται διοίδαινον τὰς ψυχάς) et ne partagent pas l'enthousiasme du peuple (οὔτε ταῖς εὐφημίαις τοῦ δήμου ἠρέσκοντο). La figure de Sévère (τό τε Σεβήρου ὑπόδειγμα), rémanente dans l'esprit des soldats, est ambivalente : elle est positive car elle rappelle la condamnation des excès de l'armée à la mort de Pertinax, mais également négative puisqu'Hérodien associe le bilan de Pupien et de Balbin à celui de Sévère, qui est ambigu dans l'œuvre. Des désaccords semblent également surgir entre les deux empereurs (8, 4 : συνέβαινε δὲ κἀκείνους μὴ πάνυ τι ἀλλήλοις ὁμονοεῖν) et l'équilibre est précaire, avec un risque de nouveau bouleversement (πρὸς αὐτὸν τὴν δύναμιν ἀνθεῖλκεν), tel qu'on l'a connu avec Caracalla et Géta (μοναρχίας ἐπιθυμία καὶ τὸ ἀκοινώνητον ἐν ταῖς ἐξουσίαις). Les qualités présentées dans leurs portraits se retournent même contre eux dans le

---

[884] Hérodien VIII, 8, 1 : ἦρχον δὲ τοῦ λοιποῦ τῆς πόλεως μετὰ πάσης εὐκοσμίας τε καὶ εὐταξίας, ἰδίᾳ τε καὶ δημοσίᾳ πανταχοῦ εὐφημούμενοι· ἔχαιρέ τε ὁ δῆμος αὐτοῖς, σεμνυνόμενος εὐπατρίδαις καὶ ἀξίοις τῆς βασιλείας αὐτοκράτορσιν.

[885] SIDEBOTTOM 1997b p. 2814 : Balbin, qui est à la fois eupatride mais simple (VII, 10, 4), est ignoré de tous à Rome (VII, 12, 2–3). Pupien disparaît du texte quand il marche contre Maximin (VII, 12, 1). Il ne réapparaît, en sécurité derrière les lacs de Ravenne, qu'après la défaite de l'empereur thrace (VIII, 6, 5), ce qui peut conduire le lecteur à l'impression qu'il a peu fait pendant la guerre, laissant le combat à Crispinus et Menophilus (VIII, 2, 5). De retour à Rome, Pupien et Balbin se suspectent mutuellement : à raison, car chacun conspire pour avoir le pouvoir seul (VIII, 8, 4). Les soupçons de Balbin les mènent tous les deux à leur chute (VIII, 8, 5).

cadre l'exercice du pouvoir, car leur *curriculum* les pousse à s'opposer[886]. Leur dispute finale semble même traitée de façon humoristique (quoique violente, VIII, 8, 6–7), qui exprime en tout cas le ridicule de la situation, l'humiliation et la diminution du prestige impérial, de plus en plus affaibli depuis le début de l'*Histoire de l'Empire*. Enfin, le bilan d'Hérodien confirme l'ambiguïté dans le traitement de ces deux figures : leur fin est indigne et scandaleuse (ἀναξίῳ τε ἅμα καὶ ἀνοσίῳ, 8, 8), deux adjectifs qui expriment peut-être un regret — le rêve du règne d'un nouvel empereur-philosophe semble irréalisable, au vu de tous les échecs des champions sénatoriaux.

Dans le monde d'Hérodien le caractère de l'empereur est primordial pour comprendre le fonctionnement de l'Empire, puisqu'il va garantir ou non la stabilité politique. Hérodien nous fait comprendre qu'après Marc Aurèle les choses se dégradent petit à petit, si bien qu'on lui a imputé la prescience de ce qu'on appelle la « crise du III^e^ siècle » et qu'Alföldy a appelé *Krisenempfindung*[887]. Mais avant de dénoncer la dégénérescence de l'Empire, ce sont surtout les failles du caractère de chaque empereur qu'Hérodien condamne, même lorsqu'ils présentent des qualités. Et pour mettre en place cette dénonciation des vices, dont la récurrence même les rend primordiaux, comme la τρυφή, la ῥᾳθυμία, l'ὠμότης, la καινότης, etc., l'historien a posé comme étalon de comparaison l'empereur-philosophe, à l'aune duquel il examine le comportement et le caractère de chacun de ses successeurs. À mesure que les aberrations politiques (Commode le gladiateur, la « mise à l'encan » de l'Empire, les excentricités d'Élagabal, etc.) apparaissent dans le récit, l'idéal du Prince, contemporain au départ du texte avec Marc Aurèle, s'éloigne de plus en plus, après les tentatives avortées de Pertinax, Pupien et Balbin (et dans une moindre mesure, Sévère Alexandre, sous le règne

[886] Hérodien VIII, 8, 4 : « Balbinus considérait qu'il passait devant à cause de sa noblesse et des deux consulats qu'il avait exercés, et Maxime à cause du fait qu'il avait été préfet de la Ville et à la réputation qu'il avait pour son expérience politique. Des deux côtés ils étaient nobles et patriciens, et la taille de leur famille les incitait à briguer un pouvoir personnel » (ὁ μὲν Βαλβῖνος κατ' εὐγένειαν καὶ διπλῆν προάγουσαν ὑπατείαν πρωτεύειν ἀξιῶν, ὁ δὲ Μάξιμος διά τε τὸ ἔπαρχος τῆς πόλεως γεγονέναι καὶ ἔχειν ὑπολήψεις ἐμπειρίας πραγμάτων· ἑκατέρωθέν τε εὐγενεῖς καὶ εὐπατρίδαι καὶ γένους πλῆθος αὔταρκες ἐς ἐπιθυμίαν μοναρχίας ἔπειθεν).

[887] Pour ALFÖLDY 1971b p. 439–440 et 448 la perception de la crise du IIIe siècle est la clé de la compréhension du texte d'Hérodien, qui tente d'analyser les différents éléments qui ont joué un rôle dans la constitution de la crise. Voir également ALFÖLDY 1974 p. 100 et ALFÖLDY 1971a p. 215–216. Ce sentiment de crise est commun chez les contemporains : voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2792 *sq.* note 86 et 87.

duquel la paix prospéra pendant treize ans, mais dont la mère possédait en réalité le pouvoir). La théorie de la *paideia* soutenue par Sidebottom vient appuyer cet argument, car la formation des empereurs est souvent présentée comme une potentielle source d'espoir (Commode au début de son règne, Sévère Alexandre). Mais lorsque les empereurs comme Caracalla la rejettent, ou lorsqu'ils lui sont tout simplement étrangers comme Élagabal ou Maximin, Hérodien l'interprète comme une cause de dérive tyrannique, même si elle n'est pas la seule garantie, et qu'elle doit être complétée par d'autres qualités comme l'expérience militaire et administrative, la camaraderie, la modération. Ces autres qualités sont de toute façon, comme le rappelle Nicole Méthy, liées à la *paideia*, qu'elle définit comme « conçue de manière essentiellement philosophique, comme l'acquisition volontaire de qualités morales[888]. »

Le rôle des nouvelles et des secrets : un passage de témoin ?

Une dernière réflexion politique que nous pouvons mener porte sur la question des nouvelles et des rumeurs, avec en contrepoint la question du secret, des intentions cachées et des faux semblants[889]. Hérodien associe régulièrement la rumeur (φήμη) avec les portraits positifs ou négatifs, tout particulièrement lorsqu'il cherche à prendre de la distance critique par rapport à un jugement de valeur — comme s'il préférait laisser la parole à ses contemporains[890]. Des verbes comme εὐδοκιμεῖν attestent souvent de cet usage. Rumeur et réputation sont donc liées.

La question de la rumeur est un *topos* de l'historiographie[891]. Hérodien insiste régulièrement sur l'idée de la circulation des nouvelles dans l'Empire, parfois même sur leur rapidité, ce qui n'est pas sans rappeler Tacite ou Plutarque[892]. La rumeur ou les nouvelles sont régulièrement introduites par le biais de formules comme διαδραμούσης δὲ τῆς φήμης (II, 2, 3)

---

[888] METHY 1994 p. 178.

[889] Le thème du piège est un cadre narratif formulaire pour SIDEBOTTOM 1997b p. 2816.

[890] Hérodien II, 7, 5 : « Il était lui-même d'un âge déjà relativement avancé, et avait bonne réputation pour de nombreux hauts faits. La rumeur rapportait à son sujet qu'il était doux, droit, et qu'il cherchait à imiter la vie de Pertinax, qualités grâces auxquelles la grande majorité des Romains se fiaient à lui » (Ἦν δὲ αὐτὸς τὴν μὲν ἡλικίαν ἤδη μετρίως προβεβηκώς, εὐδοκιμήσας δὲ ἐν πολλαῖς καὶ μεγάλαις πράξεσι. Φήμη τε περὶ αὐτοῦ διεφοίτα ὡς ἐπιεικοῦς καὶ δεξιοῦ καὶ τὸν τοῦ Περτίνακος βίον ζηλοῦντος· ὑφ' ὧν μάλιστα οἱ Ῥωμαῖοι ἐπείθοντο).

[891] Voir ASH 2010 p. 284 qui cite l'exemple des troupes qui voyagent plus vite que la rumeur comme motif littéraire. Voir WOODMAN 1977, p. 269–70 sur ce *topos*.

[892] Tacite, *Histoires* II, 6, 1 : *praecebitibus, ut adsolet, nuntiis* ; Plutarque, *Paul Émile*, 25, 5.

ou par des formes du verbe ἀγγέλλω[893], et, lorsque c'est sur la rapidité qu'Hérodien insiste, des termes imagés comme διπταμένη[894]. Nous avions cité l'exemple de l'avancée de Sévère en direction de l'Italie, avec l'association des termes φήμη et φθάνω pour exprimer la rapidité de l'action[895].

Les commentaires d'Hérodien sur la rapidité de la nouvelle et de la rumeur participent à la mise en scène de complots et de pièges. La notion de secret et de mensonge est donc également pertinente. On peut penser à l'épisode de la conjuration de Pérennis dans le livre I, où Commode « devance » la nouvelle pour piéger son préfet du prétoire[896]. Dans le livre VI

---

[893] Il y a vingt-et-une occurrences du mot ἀγγέλλω chez Hérodien : I, 12, 6, Cléandre empêche Commode d'être mis au courant de la révolte contre lui et de nouveau en I, 13, 1 personne ne veut le tenir au courant ; II, 8, 5, Niger termine son discours en disant qu'il a eu des informations sur le fait que les soldats ne soutiennent plus Julianus ; II, 9, 3, Sévère apprend la situation dans l'Empire ; II, 12, 1, on apprend l'approche de Sévère à Rome ; II, 13, 3, les prétoriens sont piégés par des lettres de Sévère ; III, 1, 1, Niger est complètement surpris par la nouvelle de la victoire de Sévère à Rome ; III, 11, 3, Sèvère est informé des dérives de Plautien ; III, 12, 1, Saturninus révèle avoir des information à donner aux empereurs ; III, 12, 6, on envoie chercher Plautien en lui faisant croire que son plan a réussi ; IV, 14, 1, après la mort de Caracalla, on apprend l'approche d'Artaban ; VI, 3, 2, on s'informe sur les mouvements des barbares ; VI, 4, 6, les émissaires du roi perse sont arrêtés par Alexandre ; VI, 5, 6, on annonce aux Perses l'arrivée d'une seconde troupe romaine ; VI, 9, 3, on annonce à Alexandre l'arrivée de Maximin le Thrace ; VII, 8, 6, Maximin rassure ses troupes après la nouvelle de l'assassinat de Vitalien à Rome ; VIII, 1, 4, des éclaireurs annoncent à Maximin qu'Héma (Emona) est désertée ; VIII, 6, 2, les soldats annoncent aux Aquiléens la mort de Maximin ; VIII, 6, 6, les mutins apportent la tête de Maximin à Maxime Pupien et lui annoncent leur victoire ; VIII, 6, 7, à cette annonce Maxime ordonne des célébrations ; VIII, 6, 7, il envoie des messagers informer Rome.

[894] Hérodien II, 8, 7 : « Comme la rumeur avait atteint à toute allure toutes les provinces qui se trouvaient en face du continent européen, il n'y eut personne qui ne refusa de se soumettre à son commandement, et des délégations furent envoyées de ces provinces vers Antioche pour le reconnaître comme empereur » (ὡς γὰρ διπταμένη ἡ φήμη πάντα ἐπῆλθεν ἔθνη ὅσα τὴν ἀντικειμένην ἤπειρον τῇ Εὐρώπῃ κατοικεῖ).

[895] Hérodien II, 11, 3 : ὁ δὲ τὴν Παιονίαν διαδραμὼν ἐπέστη τοῖς τῆς Ἰταλίας ὅροις, καὶ τὴν φήμην φθάσας πρότερον ὤφθη τοῖς ἐκεῖσε παρὼν βασιλεὺς ἢ ἀφιξόμενος ἠκούσθη. Cf. V, 4, 8 : νύκτωρ τε καὶ μεθ᾽ ἡμέραν ὡδοιπόρει, φθάνων τὴν φήμην τῆς ἑαυτοῦ τύχης. SIDEBOTTOM 1997b p. 2814 *sq.* retrace le parcours des nouvelles dans l'Empire dans son résumé des différentes étapes du récit de l'année 193.

[896] Hérodien I, 9, 8 : καὶ τὴν ταχίστην, ὅπως τὴν τῶν πραττομένων γνῶσιν φθάσωσιν, ἐκπέμπει τοὺς πορευσομένους φήμης ὀξυτέρῳ δρόμῳ. Le récit complet du complot se trouve entre les chapitres 6 et 9.

c'est Sévère Alexandre qui est surpris par les soldats, qui devancent (φθάσαντας) la nouvelle de la mutinerie de Maximin[897]. En I, 12, 6, Cléandre veut empêcher que Commode soit mis au courant de la révolte du peuple. Macrin cache la vérité à Caracalla en ne dévoilant pas la lettre qui le condamne à mort[898]. En IV, 12, 3 en effet, un oracle avait écrit à Caracalla pour lui dire que Macrin allait le renverser. Ce dernier intercepta la lettre.

Cette réflexion a un intérêt narratif comme politique. Hérodien prend souvent comme point de départ des événements la propagation d'une rumeur[899]. La rumeur de la victoire de Sévère déclenche des révoltes dans les provinces (III, 2, 7 : ὡς δὲ διέδραμεν ἡ φήμη τῆς Σεβήρου νίκης, εὐθὺς ἐν πᾶσι τοῖς ἔθνεσιν ἐκείνοις στάσις καὶ διάφορος γνώμη ἐνέπεσε ταῖς πόλεσιν). Cette rumeur peut être vraie ou relever d'un mensonge. Après la mort de Commode, les conjurés veulent cacher leur crime (κρύψαι τε τὸ γενόμενον βουλόμενοι, II, 1, 1), et propagent un mensonge : Commode est mort d'apoplexie. Hérodien s'interroge sur la fonction de ce mensonge, car selon les conjurés (selon lui ?), la rumeur est crédible à cause des nombreuses attaques contre la débauche (τρυφῆς) de Commode[900].

Répandre la rumeur est donc un outil de la propagande impériale, mais cela peut parfois se retourner contre celui qui croit pouvoir aisément manipuler les esprits. Pérennis, préfigurant Cléandre, maintient Commode dans l'ignorance de ses ambitions et de son complot, mais l'information est tout de même révélée par un homme accoutré en philosophe lors des jeux Capitolins, ce qui entraîne sa chute[901]. Le passage le plus significatif se trouve dans le livre V : Élagabal répand une rumeur selon laquelle son cousin Alexandre était mourant pour tester les sentiments de son armée à son encontre. Mal lui en a pris. La situation

---

[897] VI, 8, 7 : « [Maximin] leur ordonna de sécuriser l'affaire par les actes, de prendre les armes et de se dépêcher, en devançant la nouvelle, de renverser Alexandre tant qu'il était ignorant de la situation » (παραγγέλλει δ᾽ αὐτοῖς ἔργῳ βεβαιῶσαι τὰ δόξαντα ἀραμένους τε τὰ ὅπλα σπεύδειν ἐπιστῆναι τῷ Ἀλεξάνδρῳ ἀγνοοῦντι, τὴν φήμην φθάσαντας).

[898] Hérodien IV, 12, 8 : εἰδώς τε τοῦ Ἀντωνίνου τὸν θυμὸν καὶ τὸ φονικὸν ἐπὶ τοιοῖσδε γράμμασι, καὶ πρόφασιν αὐτῷ εὔλογον ὑπάρξουσαν, τὴν μὲν ἐπιστολὴν ὑφαιρεῖται.

[899] Voir GIBSON 1998 qui insiste sur les conséquences dramatiques qui peuvent suivre la diffusion de certaines rumeurs ou d'opinions publiques, même si elles sont erronées.

[900] Hérodien II, 1, 3 : (ἔδοξε δὲ αὐτοῖς περὶ μὲν τοῦ θανάτου φήμην ἐγκατασπεῖραι, ὅτι δὴ αἰφνιδίως τετελευτήκοι ἀποπληξίας ἐπιπεσούσης· καὶ γὰρ ἐνδεχομένην πίστιν ἔξειν ᾤοντο τὴν φήμην προδιαβεβλημένης τῆς ἀκορέστου καὶ ὑπερβαλλούσης ἐκείνου τρυφῆς).

[901] Hérodien I, 9, 2 : « Mais le complot fut éventé d'une façon inattendue. Les Romains en effet célébraient les jeux sacrés de Jupiter Capitolin… » (ἐγνώσθη δ᾽ ἡ ἐπιβουλὴ παραδόξῳ τρόπῳ. Ἱερὸν ἀγῶνα τελοῦσι Ῥωμαῖοι Διὶ Καπετωλίῳ…).

dégénère et les soldats se retournent contre lui : ils éliminent le pseudo-antonin et choisissent Sévère Alexandre comme nouvel empereur (V, 8, 5). À l'inverse, certaines rumeurs sont répandues pour sauver les apparences, mais témoignent finalement d'une faiblesse dont s'empare Hérodien dans une optique de dénonciation : en VIII, 3, 9 : les soldats de Maximin prétendent avoir échoué dans le siège d'Aquilée à cause de l'apparition répétée de Bélès. Pour notre historien ce sont de fausses excuses, que cela soit vrai ou non[902].

L'historien dénonce d'ailleurs souvent les prétextes : le mot πρόφασις est présent seize fois dans l'ensemble de l'œuvre. Si, la plupart du temps, le mot désigne le simple prétexte (une raison alléguée[903]), cela est parfois pour notre auteur l'occasion d'une réflexion. Certaines occurrences de ce mot sont révélatrices, même lorsqu'elles signalent la gratuité d'une action : en V, 2, 6 par exemple, les soldats cherchent une raison, fût-elle minime, pour se débarrasser de Macrin, qui se complaisait dans la mollesse et dans la délicatesse[904]. La fortune réalisa les désirs des soldats en leur fournissant ce mince et faible prétexte (V, 3, 1 : μικρὰν καὶ εὐτελῆ πρόφασιν τοῖς στρατιώταις ἐς ἃ ἐβούλοντο τῆς τύχης παρασχούσης), à savoir la conjuration de Maesa et le mensonge sur les origines d'Élagabal (présenté comme un

---

[902] Hérodien VIII, 3, 9 : « Quel le dieu soit réellement apparu à certains ou qu'ils aient souhaité éviter la honte qu'une armée si nombreuse ne l'ait pas emporté sur une foule de citadins bien inférieure, et préféré avoir eu l'air d'être vaincus par des dieux et non par des hommes, je ne peux le dire : l'aspect inouï de l'issue rend tout crédible » (ὅπερ εἴτε ἀληθῶς ἐφαντάσθη τισίν, ἢ καὶ βουλομένοις μὴ ἀσχημονεῖν τοσοῦτον στρατὸν πρὸς ὄχλον δημοτῶν πολὺ ἐλάττονα μὴ ἀντισχόντα, δοκεῖν δὲ ὑπὸ θεῶν ἀλλὰ μὴ ὑπὸ ἀνθρώπων νενικῆσθαι, εἰπεῖν οὐκ ἔχω· τὸ δὲ παράδοξον τῆς ἀποβάσεως ποιεῖ πάντα πιστεῦσαι).

[903] Voir I, 8, 8 : la conjuration de Quintianus est un prétexte pour Pérennis pour pousser Commode, traumatisé par les paroles de son agresseur, à se débarrasser des sénateurs (μεμνημένος ἀεὶ τῆς τοῦ ἐπιδραμόντος φωνῆς. Ὑπῆρξε δὲ καὶ τῷ Περεννίῳ πρόφασίς τε καὶ ὑπόθεσις αὐτάρκης·) ; II, 8, 3 : Niger ne veut pas agir sans qu'il y ait une bonne raison/cause (οὐκ οὔσης εὐλόγου προφάσεως) ; VII, 1, 3 : Maximin se débarrasse des conseillers choisis par le Sénat en prétextant leur donner des tâches administratives à accomplir (τινὰς δὲ ἐπὶ προφάσει διοικήσεως ἀπεσείσατο, μόνος εἶναι βουλόμενος ἐν τῷ στρατῷ καὶ μηδένα αὐτῷ παρεῖναι) pour être le seul à diriger l'armée ; VII, 3, 3 : comme sous le règne de Commode et le mandat de Pérennis, Maximin s'enrichit aux dépens des patriciens et les hommes fortunés, en les éliminant par l'exil ou la mort, sous prétexte de devoir financer les troupes, mais en réalité à cause de l'avidité du tyran (τοσαύτη τις ἦν τῆς τυραννίδος ἡ φιλοχρηματία ἐπὶ προφάσει τῆς περὶ τοὺς στρατιώτας χρημάτων συνεχοῦς χορηγίας). Hérodien insiste sur la facilité avec laquelle Maximin peut inventer des chefs d'accusation (ἐκ μικρᾶς καὶ εὐτελοῦς διαβολῆς ἀναρπάστους ἐποίει).

[904] Hérodien V, 2, 6 : προφάσεώς τε ὀλίγης λαβέσθαι εὔχοντο ἐς τὸ ἀποσκευάσασθαι τὸ λυποῦν.

fils illégitime de Caracalla[905]). En II, 9, 10–11, Sévère prétend vouloir venger Pertinax pour obtenir l'accord de ses troupes, qui gardaient un bon souvenir de l'empereur[906]. Hérodien entend ainsi montrer les ambitions et les manipulations dont l'empereur est capable[907]. Quelquefois Hérodien s'en sert pour faire avancer le récit événementiel : en III, 9, 1, il insiste sur la πρόφασις pour expliquer la campagne de Sévère contre Barsémius, roi des Atréniens. Pour notre historien, elle prend source dans « un prétexte d'amitié avec Niger » (πρόφασιν ποιούμενος τὴν Βαρσημίου τοῦ Ἀτρηνῶν βασιλέως πρὸς Νίγρον φιλίαν ἐστράτευσεν) mais sourd en réalité de l'ambition de l'empereur (κατὰ βαρβάρων ἐγεῖραι τρόπαια).

La narration est donc parfois structurée autour de la question de la φήμη ou de la πρόφασις, qui permet souvent de brosser un portrait en creux des empereurs ou des personnages au centre de la rumeur. En I, 4, 8, l'annonce de la mort de Marc Aurèle (τελευτήσαντος δὲ Μάρκου, ἐπειδὴ διεφοίτησεν ἡ φήμη) est l'occasion pour Hérodien de rappeler l'image unanimement positive (ὥσπερ ἐκ μιᾶς φωνῆς) au sujet de l'empereur-philosophe : les soldats comme le peuple sont extrêmement touchés (πᾶν τε τὸ παρὸν στρατιωτικὸν καὶ τὸ δημῶδες πλῆθος ὁμοίως πένθει κατείχετο), et le chagrin est généralisé (οὐδέ τις ἦν ἀνθρώπων τῶν ὑπὸ τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν ὃς ἀδακρυτὶ τοιαύτην ἀγγελίαν ἐδέχετο). Mais Hérodien rappelle que Marc Aurèle est vu comme un père bienveillant (πατέρα

---

[905] Hérodien V, 3, 10 : « Parce qu'ils admiraient le garçon, elle déclara, soit pour mentir soit pour révéler une vérité, qu'il était en fait le fils d'Antonin, alors qu'on considérait qu'il était le fils d'un autre ; Antonin aurait couché avec elles lorsqu'elles étaient jeunes et en âge, à l'époque où elle avait résidé au palais avec sa sœur [Julia Domna]. Quand les soldats l'apprirent, ils firent passer petit à petit l'information à leurs compagnons d'armes et firent gonfler la rumeur, de sorte qu'elle était passée dans toute l'armée » (θαυμάζοντας τὸν παῖδα, εἴτε πλασαμένη εἴτε καὶ ἀληθεύουσα, ἐξεῖπεν ὅτι ἄρα Ἀντωνίνου υἱός ἐστι φύσει, τῇ δὲ ὑπολήψει ἄλλου δοκοίη· ἐπιφοιτῆσαι γὰρ αὐτὸν ταῖς θυγατράσιν αὐτῆς νέαις τε οὔσαις καὶ ὡραίαις, καθ᾽ ὃν καιρὸν ἐν τοῖς βασιλείοις σὺν τῇ ἀδελφῇ διέτριβεν. Ὅπερ ἐκεῖνοι ἀκούσαντες, τοῖς συστρατιώταις κατ᾽ ὀλίγον ἀπαγγέλλοντες διαβόητον ἐποίησαν τὴν φήμην, ὡς ἐς πᾶν χωρῆσαι τὸ στρατιωτικόν).

[906] Hérodien II, 9, 10–10 : « Fort de ce prétexte, Sévère les amena aisément, peu à peu, à ses vues, en leur donnant moins l'impression qu'il revendiquait l'Empire ou cherchait à s'approprier le pouvoir qu'il ne voulait venger le sang d'un empereur tel que Pertinax » (ταύτης δὴ τῆς προφάσεως λαβόμενος ὁ Σεβῆρος εὐμαρῶς αὐτοὺς ἐς ἃ ἐβούλετο ὑπηγάγετο, προσποιούμενος οὐχ οὕτω τῆς ἀρχῆς ἀντιποιεῖσθαι, οὐδ᾽ αὐτῷ τὴν ἐξουσίαν μνᾶσθαι, ὡς θέλειν ἐπεξελθεῖν τοιούτου βασιλέως αἵματι).

[907] L'évocation à cet endroit du songe prémonitoire de Sévère (II, 9, 3) est une preuve pour Hérodien du caractère manipulateur de l'empereur et de l'influence de sa propagande par la suite : on ne considère les présages comme vrais que lorsque l'issue est heureuse (ἅπερ πάντα ἀψευδῆ καὶ ἀληθῆ τότε πιστεύεται ὅταν ἐς τὴν ἀπόβασιν εὐτυχηθῇ). Il s'agit d'une interprétation rétrospective.

χρηστόν), un bon Prince (ἀγαθὸν βασιλέα) et un bon général (γενναῖον στρατηγόν). Enfin, l'historien rappelle le mode de vie sage du philosophe (σώφρονα καὶ κόσμιον ἄρχοντα). On retrouve de nombreux exemples de la sorte[908].

La rumeur ne ressortit donc pas forcément de la prise de distance critique. On peut même soupçonner Hérodien d'introduire ses propres jugements de valeurs sous couvert de rumeurs ou de justifier ses points de vue à l'aide de la rumeur. Le propre de la rumeur, c'est qu'elle est diffuse et qu'elle n'appartient à personne. Il est donc facile de l'utiliser pour faire ce qu'on veut et qu'on peut la faire « naître » ou « exister » sans réel fondement. En rapportant une rumeur largement répandue, Hérodien peut amener volontairement le lecteur à la corroboration. On peut donc imaginer le recours à la rumeur comme un procédé littéraire et narratologique (pour renforcer par exemple un effet d'attente ou de contraste), ou une volonté d'exhaustivité de l'historien quant aux différents acteurs, ou encore une volonté d'affirmer ses propres vues par l'intermédiaire d'un bruit dont la véracité et l'origine sont impossible à prouver. Si la rumeur est mise en valeur par Hérodien, ce n'est pas tant parce qu'elle est vraie, mais parce qu'elle fait office de vérité. La rumeur rend plausibles, souhaitables ou inacceptables les actions des empereurs et donne plus de vie à leurs caractères, leurs défauts, leurs vices, leurs mœurs. En d'autres termes, la rumeur populaire est une forme de représentation de l'Histoire et un moteur du récit et de la peinture des caractères, d'où sans doute la nature ambivalente de l'œuvre d'Hérodien entre biographie morale et histoire.

---

[908] L'annonce du retour à Rome de Commode provoque la joie (I, 7, 1) et son trajet se termine par son portrait ; l'annonce de sa mort, où l'on put enfin « reprendre son souffle après la tyrannie » est également l'occasion de décrire un enthousiasme généralisé et donc de critiquer Commode (II, 2, 3 : διαδραμούσης δὲ τῆς φήμης πᾶς ὁ δῆμος ἐνθουσιῶντι ἐοικὼς ἐξεβακχεύετο διέθεόν τε, καὶ τοῖς οἰκείοις ἕκαστος χαίρων ἀπήγγελλε) ; on retrouve une scène similaire à l'annonce – erronée – de la mort de Maximin (VII, 6, 9–7, 1 : διασκεδάννυταί τε ὑπ᾽ αὐτῶν φήμη ὡς ἄρα καὶ Μαξιμῖνος εἴη ἀνῃρημένος. Ὡς δὲ διεφοίτησε ταῦτα, εὐθέως πᾶς ὁ δῆμος ὥσπερ ἐνθουσιῶν διέθει πανταχοῦ). Le règne de Pertinax est traité de façon à la fois similaire et symétrique (scènes de joie dans le peuple et chez les sénateurs à son avènement, II, 4, 1 : ἐπεὶ δὲ διεφοίτησεν ἡ φήμη τῶν τε λεχθέντων ὑπ᾽ αὐτοῦ ἐν τῇ συγκλήτῳ καὶ τῶν πρὸς τὸν δῆμον γραφέντων, ὑπερήδοντο πάντες, σεμνὸν καὶ ἤπιον ἄρχοντα καὶ πατέρα, οὐ βασιλέα ἕξειν ἐλπίζοντες ; propagation jusqu'au-delà des frontières de Rome de l'idée qu'il est un homme issu de la providence divine, II, 4, 2 : τῆς τε ἡμέρου ἀρχῆς ἡ φήμη διαθέουσα πάντα ἔθνη, ὅσα τε Ῥωμαίοις ὑπήκοα καὶ ὅσα φίλα, καὶ πάντα στρατόπεδα, ἐκθειάζειν αὐτοῦ τὴν ἀρχὴν ἔπειθεν) ; sa mort sème la désolation, II, 6 ; on retrouve une scène de ce type lors de l'avènement de Gordien Ier, où la population, réunie après l'annonce (συνδραμόντων ἤδη καὶ πάντων τῶν κατὰ τὴν πόλιν ἐπειδὴ διεφοίτησεν ἡ φήμη), l'acclame après un discours, VII, 5, 7.

Hérodien oppose ainsi, dans son récit, à l'apparence, voire à l'ostentation, à l'étalage, les intentions cachées et les mensonges — et donne accès à ce qui se trouve derrière le voile. Dans le livre IV, Caracalla prétend se rendre à Alexandrie pour honorer le conquérant et le dieu « le plus honoré de la cité » (Sérapis ?), mais en réalité il voue aux Alexandrins une haine viscérale, qui remonte à l'époque où Géta vivait encore et où les Alexandrins se moquaient de lui[909]. La cause n'est révélée qu'un peu plus tard (IV, 9, 1) par l'expression ἡ δ' αἰτία τοῦ λανθάνοντος μίσους τοιάδε τις ἦν. Les empereurs ou les usurpateurs se parent souvent d'une image ou profitent d'une réputation pour faire passer ou entreprendre des actions sans risque. Outre Caracalla on pense aussi à son père Sévère, dont Hérodien révèle parfois les intentions cachées (III, 8, 7 : τὸ δ' ἀληθές, ὑπερβαλλούσης ἐν αὐτῷ φιλοχρηματίας). Comme le rappelle Marie-Rose Guelfucci, un mot comme πρόφασις joue sur l'ambivalence entre φάναι, « dire », qui renvoie au prétexte, à la prétention, et φαίνειν, ce qui est manifeste[910]. Tout comme chez Polybe selon la chercheuse, il y a chez Hérodien une insistance sur les impressions, qu'il faut savoir repérer, car les faux semblants sont nombreux. La rumeur des acclamations du peuple à son encontre a poussé Niger à nourrir des espoirs qu'il ne s'est pas donné les moyens d'exaucer[911]. Il convoqua tout de même des centurions, légionnaires et tribuns militaires pour discuter d'une prise de pouvoir, mais attend trop de la rumeur venant de Rome selon laquelle on l'appelait à l'Empire, ce qui le poussa à l'inaction, comme si elle allait agir pour lui[912] — et il eut raison au début (II, 8, 7 : ὡς γὰρ διπταμένη ἡ φήμη πάντα ἐπῆλθεν ἔθνη ὅσα τὴν

[909] Hérodien IV, 8, 6 : ἐπὶ τὴν Ἀλεξάνδρειαν ἐστέλλετο, πρόφασιν μὲν ποιούμενος ποθεῖν τὴν ἐπ' Ἀλεξάνδρῳ κτισθεῖσαν πόλιν, καὶ τῷ θεῷ χρήσασθαι ὃν ἐκεῖνοι σέβουσιν ἐξαιρέτως· δύο γὰρ ταῦτα ὑπερβαλλόντως προσεποιεῖτο, τήν τε τοῦ θεοῦ θρησκείαν καὶ τὴν τοῦ ἥρωος μνήμην.

[910] GUELFUCCI 2013b p. 155.

[911] Hérodien II, 7, 6 : « Ayant appris l'opinion du peuple romain et les clameurs ininterrompues dans les rassemblements publics, Niger fut naturellement séduit, pensant que la situation jouerait facilement en sa faveur » (διαγγελθείσης δὲ τῆς τοῦ δήμου Ῥωμαίων γνώμης καὶ τῆς ἐπαλλήλου ἐν ταῖς συνόδοις βοῆς, εἰκότως ὁ Νίγρος ἀναπεισθείς, ῥᾷστά τε αὐτῷ τὰ πράγματα ὑπακούσεσθαι προσδοκήσας).

[912] Hérodien II, 7, 7–8 : « Pour commencer, il fit mander un petit groupe de généraux et de tribuns, ainsi que quelques soldats d'élite, pour discuter avec eux et les convaincre, en leur révélant les événements qui se sont produits à Rome, afin que la rumeur se répande et les rendent connus (ὡς ἂν διαθέουσα ἡ φήμη ἔκπυστα καὶ γνώριμα) de tous les soldats et de tout le reste de la population anatolienne (τοῖς λοιποῖς κατὰ τὴν ἀνατολὴν ἀνθρώποις). Ainsi, il espérait facilement rallier tout le monde à sa cause, lorsqu'ils seraient informés que ce n'est pas par ambition personnelle qu'il convoitait le pouvoir, mais parce qu'il avait été appelé et qu'il partait à l'aide des Romains qui le lui avaient demandé (οὕτω γὰρ ῥᾷστα ἤλπιζε πάντας αὐτῷ προσχωρήσειν, πυνθανομένους ὅτι μὴ αὐτὸς ἐξ ἐπιβουλῆς μνᾶται τὴν ἀρχήν, ἀλλὰ καλούμενος καὶ βοηθήσων ἅπεισι Ῥωμαίοις δεομένοις). »

ἀντικειμένην ἤπειρον τῇ Εὐρώπῃ κατοικεῖ). Hérodien réfléchit ailleurs régulièrement, dans les passages où il révèle une rumeur ou une version alternative des événements, à l'authenticité de l'information. En V, 3, 10, Hérodien se demande par exemple si la révélation des origines d'Élagabal est mensongère ou véridique, ou plus exactement laisse la question en suspens (εἴτε πλασαμένη εἴτε καὶ ἀληθεύουσα). En tout cas le résultat est que les soldats le croient, ce qui les pousse à l'action[913]. Par ailleurs il se demande si la rumeur est vraie ou fausse dans le livre VII au sujet de la conspiration de Magnus sous le règne de Maximin. Il conclut qu'il est impossible de le dire mais fait une remarque intéressante : le complot a peut-être été monté de toutes pièces par Maximin pour lui fournir le prétexte d'arrestations en séries[914].

Mais que les commentaires soient négatifs ou positifs, vrais ou faux, représentent-il l'opinion d'Hérodien ? La vision d'un empereur ne serait pas tant le résultat des commentaires et jugements de valeur de notre historien, mais de la perception de ces empereurs par leurs contemporains. La connivence (factice ?) que nous avions évoquée avec son lectorat lui permettrait alors de saper tout travail critique sur son œuvre : on doit se fier à la mémoire collective. Cela suggère que l'auteur ne fait que transmettre avec le plus de fidélité possible ce qu'il sait, et ce qu'il a entendu dire, donnant plus ou moins crédit à une certaine tradition orale, en livrant des anecdotes significatives ou étonnantes, partagées par ses contemporains, ce que l'on voit par exemple lors de sa description des jeux de Commode en 192. Mais la fidélité à la mémoire collective, qui joue le rôle d'une source importante lorsqu'elle est prise avec prudence, prête le flanc à la critique[915]. Il y a de fortes chances pour

---

[913] Hérodien V, 4, 1 : πάντα τὰ λεγόμενα καὶ ἐνδεχόμενα καὶ ἀληθῆ πιστεύσαντες εἶναι τὰς ψυχὰς ἐξεπτόηντο.

[914] VII, 1, 8 : « Telle était en substance la trame de ce complot, qu'elle fût vraie ou qu'elle fût montée de toutes pièces par Maximin ; il n'est pas facile de le dire avec exactitude, car cela n'a pas été prouvé » (ἡ μὲν τῆς ἐπιβουλῆς φήμη τοιαύτη ἐγένετο, εἴτε ἀληθὴς ὑπάρξασα εἴτε ὑπὸ τοῦ Μαξιμίνου συσκευασθεῖσα· ἀκριβὲς δὲ εἰπεῖν οὐ ῥᾴδιον, ἐπεὶ ἔμενεν ἀνεξέλεγκτος). De même en VIII, 5, 6 : « Des rumeurs exagérant la vérité ont été répandues, selon lesquelles tout le peuple romain était en armes, l'Italie s'unissait à lui, et toutes les provinces illyriens et barbares, ainsi que celles de l'Est et du Sud, levaient une armée, car Maximin était détesté d'une seule voix et d'une seule âme » (φῆμαι δὲ μείζους ἐξ ὑποψίας ἀληθείας διεδίδοντο, ὅτι πᾶς ὁ δῆμος ὁ Ῥωμαίων ἐν ὅπλοις εἴη, Ἰταλία τε πᾶσα συμπεπνεύκοι, πάντα τε ἔθνη Ἰλλυρικὰ καὶ βάρβαρα τά τε ὑπ᾽ ἀνατολαῖς καὶ μεσημβρίαις στρατὸν ἀγείρει, μιᾷ τε γνώμῃ καὶ ψυχῇ ὁμοίως Μαξιμῖνος μεμίσηται).

[915] GONZALES 2010 p. 234 : Les interprétations du passé par les « historiens » sont qualifiées comme autant de mensonges sur ce qui s'était réellement passé. La primauté d'une lecture philosophique et ici

qu'Hérodien ne fasse que se cacher derrière de tels arguments. Cela reflète en réalité un autre cliché historiographique, voire, selon Plutarque, un défaut pur et simple de l'historien[916] : la mauvaise foi qui aboutit à une faiblesse de l'œuvre. En réalité le jugement des hommes de son temps a une influence qu'Hérodien prend en compte dans son récit[917], parfois certes pour s'en détacher[918], mais surtout pour appuyer ses propos, ce qui relève, d'après Christopher Pelling, de la tradition rhétorique[919].

Le rôle des rumeurs, des nouvelles révélées ou non, du secret, dans le récit des événements est donc pour Hérodien un *prétexte* à la réflexion politique et historiographique et elle participe à la description de l'esprit de son époque[920]. Qui possède l'information et peut la

---

politique des faits historiques montre que depuis l'Antiquité le postulat d'Aristote est resté la règle d'or quant à la subordination de l'histoire vis-à-vis de la philosophie.

[916] Voir PELLING 2010 p. 371 à propos de Tacite, selon qui l'évocation des rumeurs fait partie d'un *topos* historiographique : Tacite, en termes intentionnalistes, emploie les rumeurs ou les passages du type « les gens pensent que » comme une ressource littéraire visant à produire une impression, celle de l'historien qui n'assume pas la responsabilité du jugement de valeur. Cf. Plutarque, *Sur la malignité d'*Hérodote 856c : « Ceux qui s'en prennent ouvertement à ceux dont ils veulent dire du mal peuvent être accusés d'être des critiques violents et emportés, et de dépasser les bornes s'ils manquent de mesure ; mais ceux qui le font indirectement et qui lancent leurs critiques calomnieuses à couvert, et qui après font marche arrière et se cachent, en prétextant qu'ils ne croient pas à ce qu'ils veulent précisément faire croire, en niant ainsi leur méchanceté ils sont condamnés par leur bassesse à être taxés de mauvaise foi. »

[917] GONZALES 2010 p. 233 : ce décalage relatif vis-à-vis d'une histoire du Temps présent permettait de se projeter dans l'avenir en connaissant le sentiment des générations présentes vis-à-vis des actions récemment passées.

[918] Hérodien est par exemple très critique envers ses contemporains dans leurs multiples réactions aux nouvelles et aux annonces d'usurpation ou d'avènement. Voir VII, 7, 1 : « Toutes les masses de population sont inconstantes et enclines à la révolution, mais le peuple romain, dans sa vaste multitude et son ramassis d'hommes, est régulièrement prompt à changer d'avis » (πάντες μὲν γὰρ ὄχλοι κοῦφοι πρὸς τὰ καινοτομούμενα, ὁ δὲ Ῥωμαίων δῆμος ἐν πλήθει μεγίστῳ καὶ ποικίλῳ συγκλύδων τε ἀνθρώπων πολὺ καὶ ῥᾴδιον ἔχει τὸ τῆς γνώμης εὐκίνητον).

[919] PELLING 2010 p. 371 : l'emploi des *rumores* fait partie de la tradition de l'art oratoire, qui développe leur étude dans le sens qui sied le mieux à ce que l'orateur veut démontrer : voir Cicéron, *De inuentione*, II, 46 ; *Rhétorique à Herennius*, II, 12 ; IV, 53 ; *Quintilien*, V, 1, 2, ; 5, 3, etc. Le fait de dire qu'une rumeur n'est pas fondée et ne doit pas être cru est également un lieu commun et un argument rhétorique : Cicéron, *De inuentione*, II, 50 ; *Rhétorique à Herennius* II, 5, 9–12.

[920] Selon GONZALES 2010 p. 233 il y avait un autre mérite à cette démarche, sous l'Empire essentiellement, qui était de ne pas se mettre en porte-à-faux vis-à-vis du prince. Tite-Live, Tacite,

manipuler à son gré possède le pouvoir, et notre historien, qui décrit précisément par ce biais le fonctionnement de l'Empire, l'a compris. Le fait que les nouvelles et les rumeurs soient vraies ou fausses n'est pas le problème, ce qui l'intéresse est l'usage qui en est fait, car la gestion de l'information traduit en fait les rapports de force entre les différents membres de la société romaine, dont les empereurs ont parfois bien du mal à acquérir l'adhésion, ou alors seulement en partie. Ainsi, nous allons essayer de voir en quoi les différents échecs des empereurs peuvent en réalité révéler l'état d'esprit ambiant à Rome pendant cette période de troubles politiques.

2.3.3.3. Περὶ βασιλείας : une réflexion sur les cycles et les crises du pouvoir impérial et de l'Empire.

La réflexion politique et biographique autour de la figure de l'*optimus princeps* s'appuie ainsi sur plusieurs autres réflexions qui brossent un portrait de l'Empire à l'époque d'Hérodien. La présentation de la relation entre l'empereur et la société permet à l'historien de rendre compte de l'état d'esprit général et de l'atmosphère ambiante dans une sorte d'éthopée de la ville de Rome.

Notre auteur, nous l'avons vu, enracine sa vision de l'histoire dans la réalité de la vie de l'Empire romain du III^e^ siècle (par exemple via la mise en place d'évocations géographiques et topographiques, par l'insistance sur l'autopsie, sur la permanence et l'actualité, par la connivence avec ses contemporains…). Un des exemples les plus souvent cités et que nous avons nous-même déjà évoqué est le penchant des cités grecques pour les rivalités et la chicanerie[921], qui ont continué, jusqu'à l'époque d'Hérodien, à affaiblir les Grecs[922] : ces rivalités conduisirent à la domination macédonienne puis à l'asservissement par les Romains (III, 2, 8). Les remarques de ce type, qui dépassent le cadre de l'histoire contemporaine mais n'entrent pas non plus dans le mythe ou la légende, sont nombreuses dans l'œuvre d'Hérodien,

---

Pline le Jeune et Suétone louvoieront ainsi entre leur souci de décrire ce qui s'est produit, avec des techniques narratives différentes, et leur inscription dans le présent, leur proximité plus ou moins prononcée avec le pouvoir et leur appartenance aux ordres supérieurs de la société romaine qui les amenaient à défendre les valeurs du *mos maiorum*. L'histoire devient un compromis entre le souci de transmettre le passé et celui de ménager le présent.

[921] Voir *supra* p. 219.

[922] Dion de Pruse condamne l'attitude des cités qui rivalisent et suscitent des désordres (*Discours* 34, 51). QUET 1978 p. 69 : De nombreux discours de Dion de Pruse (*Or*., 31, 33, 34, 38, 39, 40, 48), ont pour objet la concorde et la paix entre les cités : paix civile à Tarse, à Pruse, à Nicée ; paix entre cités à Nicomédie, entre Nicomédiens et Nicéens, à Pruse entre Prusiens et Apaméens, etc.

bien qu'elles soient parfois assez superficielles. On retrouve les exemples de tyrannies auxquels pensait Marc Aurèle en I, 3, 2–3 (Denys de Sicile, les diadoques comme Antigone le Borgne ou Ptolémée, des empereurs romains comme Néron et Domitien).

L'histoire romaine de la période républicaine est également évoquée en plusieurs endroits, notamment lorsqu'il s'agit d'expliciter la fonction de lieux comme la Curie[923] ou le Forum[924]. Les lieux romains sont également un moyen pour Hérodien d'allier politique et religion. Les temples (de Jupiter, de Janus, et « tous les autres ») qui apparaissent par le biais des rituels montrent le caractère indissociable entre le politique et le religieux, que l'empereur se doit de respecter. Cependant, le Forum fut aussi parfois le théâtre d'événements qui témoignent d'une subversion des rituels politico-religieux, empêchant donc le consensus de se maintenir : par exemple, à l'avènement de Julianus au livre II, ce dernier n'effectue les sacrifices et rites qu'à la va-vite dans le camp, puis les soldats l'escortent tout de suite dans le Palais. Parce que Didius Julianus a perverti le fonctionnement du Principat en « achetant » l'Empire aux prétoriens (en faisant du *donatiuum*, qui est une récompense donnée aux soldats par un nouvel empereur, une « promesse électorale »), le consensus vole en éclat.

Cette *Histoire de l'Empire* est donc une histoire du monde d'Hérodien, dont il essaie, pour chaque règne, de reconstituer la vie, l'âme, les mœurs, c'est-à-dire l'esprit de l'époque[925]. La restitution de la pensée ou des opinions qui ont eu cours sous le règne des empereurs fait l'objet du travail de notre historien, dont tous les indicateurs, les critères, et les exemples renvoient à la vie contemporaine. Hérodien nous brosse le portrait d'une civilisation, et l'étude de quelques exemples qui ne concernent pas directement les empereurs est donc nécessaire pour appuyer nos propos.

---

[923] Hérodien II, 12, 4 : « puisqu'enfin ils avaient appris que Sévère était déjà arrivé dans la ville elle-même, ils bravèrent Julianus et se réunirent dans la Curie, sous l'ordre des consuls, qui ont l'habitude d'administrer les affaires de Rome chaque fois qu'il y a une instabilité politique. » (ἐπείπερ ἤδη τὸν Σεβῆρον καὶ αὐτῇ τῇ πόλει ἐπιστησόμενον ἤκουον, καταφρονήσαντες τοῦ Ἰουλιανοῦ συνίασιν ἐς τὸ συνέδριον, τῶν ὑπάτων κελευσάντων, οἳ τὰ τῆς Ῥώμης διοικεῖν εἰώθασιν ὁπηνίκα ἂν τὰ τῆς βασιλείας μετέωρα ᾖ).

[924] Hérodien, II, 9, 5–6 : « Arrivé à l'entrée du Forum, là où auparavant, du temps de la démocratie, le peuple se réunissait en assemblée… » (Ἐπεὶ δὲ κατὰ τὴν τῆς ἀγορᾶς ἀρχὴν ἐγένετο ἔνθα ἐπὶ τῆς δημοκρατίας πρότερον ὁ δῆμος συνιὼν ἐκκλησίαζεν…).

[925] PELLING 2010 p. 375 : la description de l' « atmosphère » est historiquement importante.

L'échec impérial ou l'éthopée d'une Ville

La relation contrariée entre les empereurs et une partie de la société est l'occasion pour Hérodien de réaliser un portrait moral de la société. Plus que les mœurs du peuple, des soldats ou des sénateurs, c'est le moral général de la population romaine qui est au cœur d'une éthopée. Hérodien rend compte à plusieurs reprises de l'état d'esprit des membres de la société : les Sénateurs, les soldats, et surtout le peuple. À la fin du règne de Commode ou à l'avènement de Julianus, Hérodien décrit par exemple la réaction populaire :

> « Mais lorsqu'il arriva même au Colisée nu et qu'il se mit à combattre, armes à la main, en duel, alors le peuple vit d'un œil triste ce spectacle[926]. »

> « Une fois l'élimination de l'empereur révélée au peuple, le trouble et le chagrin saisirent tout le monde, le peuple courait comme s'il était possédé, saisi par un mouvement erratique, à la recherche des responsables, incapable ni de les trouver, ni de s'en protéger[927]. »

L'ensemble de l'œuvre est en réalité une éthopée de Rome, puisque chacune des situations que décrit Hérodien, chacune de ses accusations, de ses dénonciations ou chacun de ses portraits moraux contribuent à dépeindre une société en crise et les troubles qui l'agitent. Dans le désordre qui règne après l'assassinat de Pertinax et dans la « mise aux enchères »[928] du pouvoir, le peuple n'a pas été consulté dans la nomination de Didius Julianus, et le caractère détestable qu'on lui prête ne peut qu'encourager le peuple à exprimer sa colère en dehors des instances traditionnelles. Pourtant les Romains ne remettent pas en cause le régime, mais la personne choisie pour les gouverner.

Cependant, la dénonciation politique est parfois moins subtile lorsqu'elle est issue du peuple : elle se produit lors de manifestations de haine contre l'empereur. Déjà sous Commode, la mise en scène par Hérodien de la vindicte populaire lors de la révolte contre Cléandre est particulièrement intéressante :

---

[926] Hérodien I, 15, 7 : ἐπεὶ δὲ καὶ γυμνὸς ἐς τὸ ἀμφιθέατρον εἰσῆλθεν ὅπλα τε ἀναλαβὼν ἐμονομάχει, τότε σκυθρωπὸν εἶδεν ὁ δῆμος θέαμα.

[927] Hérodien II, 6, 1 : ἐπειδὴ δὲ διεφοίτησεν ἐς τὸν δῆμον ἡ τοῦ βασιλέως ἀναίρεσις, ταραχή τε καὶ πένθος πάντας κατεῖχε διέθεόν τε ἐνθουσιῶσιν ἐοικότες κίνησίς τε ἄλογος κατεῖχε τὸν δῆμον ζητούντων τοὺς δράσαντας, μήτε δὲ εὑρεῖν μήτε ἀμύνασθαι δυναμένων.

[928] La désignation de l'avènement de Julianus comme « vente aux enchères » nous vient en réalité d'une comparaison faite par Cassius Dion en LXXIV, 11, 3 : « comme sur la place publique et sur un marché, Rome et son Empire tout entier furent vendus à la criée » (ὥσπερ γὰρ ἐν ἀγορᾷ καὶ ἐν πωλητηρίῳ τινὶ καὶ αὐτὴ καὶ ἡ ἀρχὴ αὐτῆς πᾶσα ἀπεκηρύχθη). Voir *supra* p. 259 *sq.*

> « Les Romains, pleins de haine pour lui […], se rassemblèrent en masse au théâtre, et commencèrent à l'insulter. [...] Alors que l'agitation faisait rage dans les faubourgs, […] soudainement, sans que le peuple ne s'y attende, apparaissent en armes [les cavaliers, qui] attaquent et massacrent tous ceux qui se trouvent sur leur chemin. Jusqu'aux portes de Rome, les cavaliers purent sans empêchement poursuivre et tuer sans pitié ceux qui étaient à portée. Mais lorsque ceux qui étaient restés dans la cité se rendirent compte du malheur qui survenait, ils fermèrent les portes de leurs maisons, montèrent sur les toits de leurs demeures et jetèrent des pierres et des vases sur les cavaliers, […] le peuple les attaquait désormais depuis des lieux sûrs, [...] et nombre d'entre eux périrent[929]. »

La révolte contre Cléandre dégénère en guérilla urbaine[930], où le peuple, depuis les toits, jette des projectiles aux soldats envoyés par Cléandre (I, 12, 5–9). La contestation du peuple, qui puise dans le cadre urbain ses armes, va à l'encontre de la théorie de la dépolitisation du peuple, plus connue sous l'expression du *Pain et [du] Cirque* (expression que Paul Veyne, dans son ouvrage du même nom[931], reprend aux *Satires* de Juvénal[932]), selon laquelle un peuple à qui l'on offre un don financier ou en nature et des spectacles est un peuple qui n'exprimera pas son opinion politique[933]. L'épisode de l'expression populaire dans le Cirque (« l'hippodrome ») est révélateur du réinvestissement de ce lieu par le peuple à des fins politiques. Si, selon Tacite, « les masses étaient apathiques, ne s'agitant qu'à propos du cirque ou des approvisionnements en blé »[934], on voit bien ici que ce n'est pas le cas : Cléandre joue sur les ressources en blé, ce qui accentue la crise déjà présente à cause de la « peste antonine ». La réaction du peuple donne à voir l'importance, selon Zvi Yavetz, des lieux de loisir comme cadre de l'expression politique et de la volonté du peuple. Chaque occasion festive est aussi l'occasion d'une action politique, et lorsque le Prince en représentation ne fait pas consensus,

---

[929] Hérodien I, 12, 5–6 ; 8. : οἱ δὲ Ῥωμαῖοι ἀπεχθῶς ἔχοντες πρὸς αὐτὸν […] τὰ μὲν πρῶτα ἐν θεάτροις συνιστάμενοι κατὰ πλήθη κακῶς ἠγόρευον […]. Ταραχῆς δ' οὔσης περὶ τὸ προάστειον, […] αἰφνιδίως οὐ προσδοκῶντος τοῦ δήμου ἐπιφαίνονται ὡπλισμένοι [οἱ βασίλειοι ἱππεῖς], τούς τε ἐντυγχάνοντας ἔβαλλον καὶ ἐτίτρωσκον. Μέχρι μὲν οὖν τῶν τῆς Ῥώμης πυλῶν, ἀκωλύτως οἱ ἱππεῖς διώκοντες τοὺς ἐμπίπτοντας ἀφειδῶς ἀνήρουν. Ἐπεὶ δὲ οἱ ἐν τῇ πόλει μείναντες αἰσθόμενοι τὸ κατειληφὸς πάθος, ἀποκλείσαντες τὰς τῶν οἰκιῶν εἰσόδους ἔς τε τὰ δωμάτια ἀναβάντες, λίθοις καὶ κεράμοις ἔβαλλον τοὺς ἱππεῖς, […] τοῦ δὲ πλήθους ἐξ ἀσφαλοῦς ἤδη βάλλοντος αὐτούς, […] πολλοὶ δὲ αὐτῶν διεφθείροντο.

[930] Voir RIVIERE 2004 p. 78.

[931] VEYNE 1976, *Le pain et le cirque : sociologie historique d'un pluralisme politique*.

[932] Juvénal, *Satires*, X, 81.

[933] VEYNE 1976 p. 690–691.

[934] YAVETZ 1984, p. 80, qui reprend l'analyse de l'historien russe Michael Rostovtzeff.

la réponse est immédiate. Les lieux de loisir sont aussi liés à la fonction et à la réflexion politique, comme nous l'avions vu avec l'érection du grand gymnase transformé en bains publics par Cléandre[935]. De la part du préfet, offrir au peuple des bains publics est une action politique certaine (on a un déplacement de la fonction de ces bains — loisirs, propreté, sociabilité — vers un objectif purement politique — contenter le peuple) et de la part du peuple, s'exprimer au théâtre est un moyen de contestation politique, par la relative liberté qu'il a dans ces endroits[936]. Mais dans son récit de la prise du Cirque (II, 7, 3 : τὸν ἱππόδρομον, ὅπου μάλιστα τὸ πλῆθος συνιὸν ἐκκλησιάζει), Hérodien souligne l'impuissance du peuple, qui ne peut que subir les événements et appeler à l'aide son champion, Pescennius Niger (II, 7, 1–2).

Ainsi, l'action politique peut aussi être accomplie hors de l'arène politique, permettant la réappropriation de la parole politique. Chaque dérèglement institutionnel entraîne une réponse qui fait entrer en jeu l'aménagement urbain, seule tribune possible pour les instances privées de pouvoir par la monarchie. Les lieux publics sont ainsi le cadre de la réaction au repli de la figure politique impériale, qui devrait avoir le monopole du pouvoir mais dont la dépolitisation est de plus en plus poussée.

Si Hérodien raconte les évènements de cette manière, c'est qu'il les interprète dans un certain sens. L'historien donne à voir une certaine vision de Rome. Peut-être que le peuple, par exemple, était dépolitisé et ne réagissait pas la plupart du temps mais Hérodien tend à faire croire historiquement que ce n'est pas le cas, pour soutenir sa réflexion politique. Même s'il peut exagérer la réaction politique du peuple — enjoliver un micro-évènement comme la révolte contre Cléandre —, le fait qu'il le fasse nous dit quelque chose de sa conception de la politique romaine, où le peuple demeure un acteur, peut-être pas de premier plan, mais un acteur tout de même. Les réactions du peuple, qui servent autant à la condamnation des mauvais empereurs qu'à la glorification des bons, sont sans doute l'expression d'un « sens moral commun » ou « vulgaire » au sens étymologique du terme sur lequel s'appuie Hérodien.

Si Julianus et Commode ont échoué avec le peuple, Pertinax n'a pas non plus réussi à créer l'unanimité. L'échec de la parole de Pertinax a systématiquement un lien avec la réaction des soldats. La position de l'empereur par rapport à eux s'inscrit principalement dans le domaine de la rhétorique. Dès le chapitre 2 du livre II, son éloquence est remise en question, car Hérodien ne nous transmet pas le discours de Pertinax aux prétoriens, et c'est Laetus qui

[935] Hérodien II, 12, 4–5.

[936] YAVETZ 1984 p. 79–80.

les convainc. Hérodien aurait pu broder quelque chose, mais le fait qu'il ne retranscrive pas son discours est sans doute révélateur de l'impossible communion entre Pertinax et le pouvoir militaire, qui précisément causera sa perte. Pertinax n'en est pas forcément diminué : c'est simplement que l'historien anticipe la fin de son règne. Si aucune forme de communication, dans le texte du moins, n'a existé entre les soldats et Pertinax, c'est que la relation de confiance n'est pas établie entre eux. Mais surtout, c'est au moment de sa mort que la rhétorique de Pertinax échoue véritablement auprès d'eux : le pouvoir de persuasion dont il voulait faire preuve ne fonctionne pas. L'éloquence de Pertinax, homme lettré qui essaie de favoriser l'arme rhétorique, rend compte des intentions pacifiques et pacificatrices de l'empereur :

> « Il refusa de fuir et de se cacher, mais alla à la rencontre de la menace et s'avança pour discuter avec eux, dans l'espoir de les persuader et de mettre un terme à cet emportement momentané[937]. »

Ce passage retranscrit bien la valeur de Pertinax à travers le choix de l'éloquence plutôt que de la fuite. L'efficacité espérée (ἐλπίσας) du discours de Pertinax est révélatrice de son pouvoir de persuasion. Le verbe πείσειν apparaît comme la conséquence logique supposée du participe διαλεξόμενος, et traduirait justement l'effet son pouvoir de persuasion. La fin du discours met en scène l'aura de l'empereur, élément essentiel de l'éloquence romaine : si Hérodien sait ménager un effet de suspens (ἀποστραφέντες ἀνεχώρουν σεμνοῦ βασιλέως γῆρας αἰδούμενοι), le discours de Pertinax semblant en effet suffisamment persuasif pour que les soldats renoncent à le tuer, l'empereur a cependant manqué du pouvoir de faire l'unanimité auprès des soldats[938] : l'échec de la réunification de la société par Pertinax passe par une faille rhétorique a priori insignifiante, mais dont les conséquences se révèlent dramatiques.

---

[937] Hérodien II, 5, 4 : φεύγειν μὲν ἢ λαθεῖν οὐκ ἠθέλησεν, ὁμόσε δὲ χωρήσας τῷ πράγματι προῆλθεν ὡς διαλεξόμενος αὐτοῖς ἐλπίσας πείσειν τε αὐτοὺς καὶ παύσειν τῆς ἀλόγου ὁρμῆς.

[938] Voir Hérodien, II, 5, 8 : « Alors qu'il essayait de leur parler ainsi, il commençait déjà à en convaincre certains, et ce qui est sûr, c'est qu'ils ne furent pas peu nombreux à reculer et faire demi-tour par respect pour l'âge de ce vénérable empereur : mais les plus audacieux se jetèrent sur le vieillard et le tuèrent alors qu'il s'exprimait encore » (τοιαῦτά τινα λέγειν αὐτοῖς πειρώμενος ἤδη τινὰς αὐτῶν καὶ πείσειν ἔμελλε, καὶ οὐκ ὀλίγοι γε ἀποστραφέντες ἀνεχώρουν σεμνοῦ βασιλέως γῆρας αἰδούμενοι· ἔτι δὲ λαλοῦντα τὸν πρεσβύτην οἱ θρασύτεροι ἐπιπεσόντες φονεύουσι).

« *Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis* »

Corneille, *Sertorius* III, 1

L'échec des différentes figures impériales louées ou critiquées dans l'*Histoire de l'Empire* s'exprime de multiples façons. L'une des situations qui témoignent le mieux de l'échec impérial est le thème du repli du Prince, que ce soit d'un point de vue physique, moral ou politique.

Le meilleur exemple du ce repli hors du politique s'inscrit dans le cadre de la *domus* impériale, le Palais, qui constitue le décor de plusieurs scènes. Les événements qui y ont lieu font de ce dernier un élément essentiel de l'histoire politique romaine, parce que c'est là que se joue le sort de trois de nos empereurs : Commode, Pertinax et Julianus sont en effet tous assassinés dans ou devant le Palais. Ce lieu accueille une « parcelle de l'autorité publique », pour reprendre les mots de Stéphane Benoist[939], parce qu'il accueille le possesseur de cette autorité. Ainsi, Commode se sert de sa naissance à l'intérieur du palais comme un argument d'autorité pour légitimer son élévation à l'Empire (discours sur la prophyrogénie, I, 5, 5[940]). Le palais est donc un lieu synonyme de l'accession au trône et au pouvoir impérial. Et la suite du règne du fils de Marc Aurèle prouve que la dépolitisation progressive du Prince, qui préfère vivre esclave de ses désirs, est incompatible avec une vie au Palais. On peut le voir lorsque celui-ci décide d'aller vivre dans le Ludus Magnus et d'apparaître aux yeux du public depuis cet endroit (I, 16, 3). En sortant du Palais, il sort du politique. La vacance du Palais correspondrait ainsi à la vacance du trône. La perte de l'autorité impériale de Julianus est également mise en relief par la désertion du Palais, où il est laissé seul. Incidemment Pertinax est assassiné juste à l'extérieur de la *domus*. Lui qui avait compris l'importance du Palais dans la détention de l'autorité impériale en refusant d'y élever son fils, dont l'éducation encore inachevée ne lui aurait pas permis de soutenir le poids de cette charge (II, 4, 9)[941], n'a vu son autorité contestée que par une poignée de prétoriens, et c'est parce qu'il a refusé de fuir le Palais, confiant dans cette autorité, qu'il est devenu vulnérable. Commode, en vivant comme un gladiateur, porte une attaque irréversible à sa dignité impériale, et le lendemain de son

[939] BENOIST 2001 p. 252.

[940] « Étant le seul des empereurs que vous avez eus à être né dans le palais, la pourpre impériale m'a accueilli, non pas après avoir connu une condition privée, mais dès le moment où je suis sorti du ventre de ma mère : au même instant, le soleil m'a vu naître homme et empereur. »

[941] Cf. Dion LXXIII, 7, 1–3 et BENOIST 2001 p. 253.

projet d'apparition publique, il est assassiné. Pertinax perd le pouvoir et la vie au moment où il passe les portes du Palais, et à l'inverse, la fin de Julianus est représentée via l'abandon complet des lieux. L'avenir de l'Empire, qui selon Commode s'était joué à sa naissance dans le Palais, est à la fin de la dynastie antonine tout simplement sorti de cet espace politique.

Le milieu urbain, miroir de l'autorité du Prince, ne reflète plus l'éclat de l'apparat impérial mais au contraire sa dévalorisation. L'état de siège dans lequel Julianus mit la Ville à l'approche de Sévère (II, 11, 9) reflète le sentiment de panique de ce Prince face à la perte imminente de son autorité. Le détournement de l'usage des éléphants, destinés aux cortèges et aux triomphes, est une image atypique qui amène un exotisme significatif du bouleversement complet de la ville, transformée pour l'occasion en forteresse, chose que l'on ne pensait plus nécessaire à la fin du II^{e} siècle ap. J.-C (II, 11, 3–5 et 9). La ville elle-même est subvertie, dans une vision politique erronée.

Ainsi la Ville perd de sa superbe en même temps que le Prince, et par conséquent sa qualité de centre névralgique de l'Empire. Le sort de Rome, à partir de la fin de la dynastie antonine, va peu à peu se jouer hors de ses murs, à commencer par le camp des prétoriens. C'est là que Pertinax est acclamé par les soldats et par le peuple rassemblé en masse autour du camp (II, 2, 4). C'est de là que sont partis les assassins de Pertinax. C'est encore dans ce même camp que va se produire l'abomination politique qu'est la mise à l'encan de l'Empire amenant Julianus au pouvoir. En sortant du lieu politique par excellence qu'est l'*Vrbs*, le fonctionnement de la βασιλεία est profondément modifié : le fait que soit désormais possible la promotion de Sévère et de Niger en Pannonie et en Syrie respectivement le montre.

Les réactions des membres de la société romaine à la dégradation de la figure impériale est révélatrice de la perversion institutionnelle et politique née sous le règne de Commode. Notre historien se veut le chantre du changement des codes et des symboles politiques : les renversements successifs ont inscrit dans une dynamique de dérèglement le fonctionnement politique du Principat. De fait, l'individualisme et l'opportunisme sont partout dans les livres I et II. Si l'exemple le plus frappant concerne la vente de l'Empire et la prise de pouvoir de Julianus, on peut penser à de nombreux autres exemples. Ainsi, ce serait la cupidité des soldats qui les aurait poussés au régicide. Hérodien établit dès le début, grâce à l'évocation, tout à fait prophétique, de la crainte du peuple — incarnation d'un sens commun —, une opposition nette entre les avantages donnés par Commode et la remise en question de ces avantages par Pertinax : « Ils redoutaient que le règne modéré qui s'annonçait soit vivement rejeté par les soldats parce qu'ils avaient été habitués à vivre sous le joug de la tyrannie et étaient exercés au pillage et à la violence » (II, 2, 5, cf. 5, 1). La méfiance des soldats envers Pertinax (οὐχ ὁμοίᾳ προθυμίᾳ, 2, 9) pose les fondements de son renversement au moment

même de son avènement. De cet intérêt à conserver leurs prérogatives découlent la frustration et le mécontentement (ἀσχάλλοντες, 5, 5) progressifs des soldats. Au départ, ce mécontentement ne conduit pas à une action, mais le terme choisi par Hérodien traduit la profonde frustration des soldats éprouvée face à la correction supposée de leurs habitudes et à l'inassouvissement de leurs penchants :

> « Cela réjouissait tout le monde, mais affligeait seulement les soldats postés à Rome, ceux qui avaient la charge de la garde impériale. Parce qu'on les avait empêchés de piller et de commettre des outrages et qu'on les avait enjoints à la discipline et au bon ordre, ils voyaient le caractère agréable et doux de ce règne comme un outrage envers eux, un manque de respect et un avilissement de leur pouvoir sans limite et ne supportaient pas la modération du pouvoir[942]. »

Cette frustration (ἐλύπει) est pour l'instant contenue par l'euphorie de l'avènement (εὔφραινε) et par les premières mesures de Pertinax (κωλυόμενοι ; ἀνακαλούμενοι). Cependant, Hérodien revient juste après sur ce mécontentement (« Pendant quelque temps d'abord, ils se montrèrent peu enclins et réfractaires aux ordres. », ἀλλὰ τὰ μὲν πρῶτα κατ' ὀλίγον ὀκνηρούς τε καὶ ἀπειθεῖς αὐτοὺς τοῖς κελευομένοις παρεῖχον, 4, 5) avant d'effectuer une prolepse omineuse, introduite par τὸ δὲ τελευταῖον et qualifiée de πονηρὰ τύχη. La suite des événements et la « mise en vente » scandaleuse de la βασιλεία sont bien connues. Même des hommes tels que Sulpicianus semblent soumis à la tentation. Le beau-père de Pertinax essaie en effet de se faire proclamer empereur à la mort de son gendre : « Mais au même moment vint aussi Sulpicianus, qui était lui aussi un ancien consul et alors préfet de la Ville — il était le beau-père de Pertinax —, pour acheter l'empire[943]. » En réponse à cette perversion, l'historien joue dans son récit, pour appuyer son analyse politique, sur la connivence avec son lectorat, qui doit forcément adhérer au portrait de la ville et de l'Empire, par le biais du portait du bon et du mauvais Prince.

---

[942] Hérodien II, 4, 4 : ὃ δὲ πάντας εὔφραινε, τοῦτο μόνους ἐλύπει τοὺς ἐν τῇ Ῥώμῃ στρατιώτας, οἳ δορυφορεῖν εἰώθασι τοὺς βασιλέας. κωλυόμενοι γὰρ ἁρπάζειν τε καὶ ὑβρίζειν ἔς τε τὸ εὔτακτον καὶ κόσμιον ἀνακαλούμενοι, τὸ πρᾶον καὶ ἥμερον τῆς ἀρχῆς ὕβριν αὐτῶν καὶ ἀτιμίαν καθαίρεσίν τε τῆς ἀνέτου ἐξουσίας νομίζοντες τὴν τῆς ἀρχῆς οὐκ ἔφερον εὐταξίαν.

[943] Hérodien II, 6, 8 : κατὰ δὲ τὸν αὐτὸν καιρὸν καὶ Σουλπικιανός, καὶ αὐτὸς ἀνὴρ τῶν ὑπατευκότων, ἔπαρχός τε τῆς πόλεως γενόμενος (πατὴρ δὲ ἦν τῆς Περτίνακος γυναικός, ἦκε τὴν ἀρχὴν ὠνούμενος.

Le renversement des codes politiques

L'inversion du rôle des différents acteurs et de leurs réactions participe de ce cycle, caractéristique d'une période de troubles, qui trouve ainsi son acmé dans la thématique du trouble et du renversement (politique, renversement des valeurs, renversement dans la structure du texte). Le vocabulaire du trouble, de l'agitation et de la peur, on l'a vu, est très développé par l'auteur, avec de nombreux mots de la famille de φόβος, δέος, ταραχή, etc., et il constitue un des fils rouges les plus importants, présent dès le départ : comme Pertinax le pressent lui-même, la situation de l'Empire à la mort de Commode est assez problématique : τὰ πάροντα ἐφόβει. Ce que craint notamment Pertinax, c'est le renversement du fonctionnement du régime (ἐλογίζετο δὲ τήν τε αἰφνίδιον τῆς τυραννίδος μεταβολὴν, 3, 1, qui fait écho à ἀπὸ τῆς πικρᾶς καὶ ἀκολάστου τυραννίδος en 1, 3). La phrase liminaire du livre, et même le tout premier mot, est prophétique d'une situation qui ne va pas s'améliorer avec le règne de Pertinax, mais qui va au contraire se détériorer par la suite. Le participe ἀνελόντες (1, 1) annonce non seulement le renversement de Commode, mais place aussi tout le livre — et l'ensemble de l'œuvre — dans une atmosphère de graves troubles politiques[944].

La tension entre la règle et le désordre se ressent dans la structure du texte. Les moments de liesse avec les séquences dominées par la peur (passée, comme celle du règne de Commode, ou future, celle que suscite une possible tyrannie devant s'accomplir sous le règne de Julianus). Le livre II est le lieu de nombreux renversements, exprimés de plusieurs façons : les insultes envers Commode, critique ouverte des apparitions publiques de l'empereur et du fait qu'il se soit régulièrement donné en spectacle à l'Amphithéâtre ou au Cirque ; le fait qu'il comptait accomplir les célébrations du nouvel an depuis le Ludus Magnus et accoutré comme eux… Plus que le règne de Pertinax, c'est le règne de Didius Julianus, dans la deuxième partie du livre II, qui constitue en soi un renversement généralisé. On peut penser au va-et-vient politique qui ponctue la fin du règne de Julianus. Ce chassé-croisé comporte trois étapes : la première fut de faire de Septime Sévère un *hostis publicus* (τὴν πρὸς Σεβῆρος μάχην… παρεσκεύαζε[945]), à la suite de quoi Julianus revient en arrière. En effet, face à l'avancée de Sévère en Italie, l'empereur change d'avis et décide de le nommer collègue à l'Empire[946]. Enfin, la dernière étape de ce renversement est la propre condamnation de Didius Julianus[947].

---

[944] Il est particulièrement curieux qu'Hérodien et Dion emploient dans leur phrase liminaire le même verbe ἀναιρεῖν, même si le sujet n'est pas le même (Commode/Pertinax).

[945] Hérodien II, 11, 9. Cf. Dion LXXIV, 16, 1 : πολέμιόν τε τὸν Σευῆρον διὰ τῆς βουλῆς ἐποιήσατο.

[946] Hérodien II, 12, 3 : « il envoya une lettre au Sénat dans laquelle il était écrit qu'il conclurait un traité avec Sévère où il le désignerait comme co-empereur et qu'il partagerait le pouvoir avec lui » (τὴν

Ensuite, les fondements mêmes de son pouvoir reposent sur le mensonge et sur la perversion du concept de *donatiuum* :

> « On a aussi découvert qu'il avait menti aux soldats et les avait trompés puisqu'il était incapable de tenir la promesse qu'il avait faite : il n'avait pas chez lui autant d'argent qu'il s'en était vanté[948]. »

Enfin, un *topos* des récits d'usurpation s'inscrit très bien dans notre analyse des cycles de renversement : l'abandon et la désertion du palais. La situation de Didius Julianus apparaît en effet dans le cadre d'une réflexion sur la mort et sur l'abandon de l'empereur qui semble précéder chaque renversement impérial[949]. Dans notre livre, on trouve à trois reprises une expression qui traduit l'idée selon laquelle l'empereur est abandonné (τὴν δὲ δορυφόρων φρουρὰν… ἐγκαταλιποῦσαν, II, 12, 6). La désertion autour de Didius Julianus illustre son état d'esprit, exprimé par un mot au sémantisme lourd : le participe parfait du verbe καταπτήσσω (κατεπτηχότα) exprime la pusillanimité de Julianus autant que son désarroi et le place en opposition à Pertinax : en effet le mot se retrouve dans le même contexte, mais avec la négation (οὐδέν τι κατεπτηχότος, II, 5, 5). L'évocation de ce thème à la fin des deux règnes, avec le retour de conjonctures identiques, rappelle la structure cyclique de notre livre.

La critique acerbe des prétoriens et la dénonciation de la forfanterie des soldats par Hérodien donne un aperçu de leur mauvaise réputation, à laquelle il est sensible et qu'il perpétue dans ses propos — voire qu'il construit lui-même. Ainsi, la description de la haine

---

σύγκλητον καταπέμπει γράμματα, δι' ὧν ἐσπένδετο δὴ πρὸς τὸν Σεβῆρον καὶ αὐτοκράτορα ἀναδείξας κοινωνὸν τῆς βασιλείας ἐποιεῖτο). Cf. Dion, LXXIV, 17, 2 : κοινωνὸν αὐτῷ τῆς ἀρχῆς ἐκέλευε τὸν Σεουῆρον ψηφίσασθαι.

947 Hérodien II, 12, 6 : « [les sénateurs] votèrent son élimination et nommèrent Sévère comme seul empereur » (ψηφίζεται τὸν μὲν ἀναιρεθῆναι, ἀποδειχθῆναι δὲ μόνον αὐτοκράτορα τὸν Σεβῆρον). Dion LXXIV, 17, 4 : τοῦ τε Ἰουλιανοῦ θάνατον κατεψηφισάμεθα καὶ τὸν Σεουῆρον αὐτοκράτορα ὠνομάσαμεν.

948 Hérodien II, 7, 1 : εὑρίσκετό τε καὶ τοὺς στρατιώτας ψευσάμενος καὶ ἀπατήσας τῷ μὴ δύνασθαι ἀποπληρῶσαι ἃ ὑπέσχετο· οὔτε γὰρ οἴκοθεν ἦν αὐτῷ τοσαῦτα χρήματα ὅσα ἠλαζονεύσατο.

949 Cf. la mort de Néron, Dion LIII, 27 (ὑπὸ πάντων δὲ ὁμοίως ἐγκαταλειφθείς) : ᾔσθετο ὅτι καὶ ὑπὸ τῶν σωματοφυλάκων ἐγκαταλέλειπται, (ἐν κήποις δέ τισιν ἐτύγχανε καθεύδων) ; et 29 : « ἐγὼ μόνος οὔτε φίλον οὔτε ἐχθρὸν ἔχω. » On retrouve aussi ce thème pour Commode dans le livre I d'Hérodien, mais cela est plus implicite : Éclectus et Marcia ont fait en sorte qu'il soit seul et dans le calme (Ἔκλεκτος καὶ Μαρκία πάντας ἀποστῆναι κελεύσαντες ἔς τε τὰ οἰκεῖα ἀπιέναι, ἡσυχίαν δὴ παρασκεύαζον αὐτῷ, I, 17, 11).

réciproque entre les soldats et le peuple nourrit la réflexion politique, qui s'appuie sur le public de son œuvre. Enfin, la dénonciation passe également par la moquerie : les commentaires d'auteur et l'emploi des termes visent à ridiculiser les prétoriens (οἱ δορυφόροι) : des expressions comme οὐκ ἔφερον εὐταξίαν (« ils ne supportaient pas la discipline », II, 4, 4), et ἔν τε ἀσωτίαις καὶ κραιπάλαις (5, 1) confirment le jugement moralisateur de l'auteur, qui critique non seulement le mode de vie des soldats, mais aussi leur inaptitude militaire (καταφρόνησίν τε τῆς πρὸς τοὺς ἄρχοντας αἰδοῦς, II, 6, 14). La condamnation d'Hérodien est donc sans appel, et les soldats apparaissent manifestement comme les seuls responsables de la crise politique qui agite l'Empire romain. Notre historien semble vouloir les stigmatiser dans une diatribe qui dénonce à la fois leur mode de vie et leurs actes. Cependant, il ne faut pas oublier que dans l'optique d'Hérodien, qui est d'étudier le sort de l'Empire romain (*basileia*) en proie à des rapports de force et à de forts troubles politiques, cela permet de voir que les périodes de crise favorisent l'expression des individualités et des secteurs[950] de la société romaine. Le monde romain est donc bien tiraillé par des conflits d'intérêts.

La μετὰ Μαρκὸν βασιλείας ἱστορία, qui présente donc les portraits en filigrane du bon empereur, par opposition au mauvais, est en réalité un portrait de l'Empire. Une étude typologique de la société romaine d'après le texte d'Hérodien (la cour, les sénateurs, l'armée, le peuple) contribue à l'analyse de la situation politique précaire de la fin de la dynastie antonine. Plus que ses prédécesseurs, notre historien laisse entrevoir qui en sont — selon lui – – les responsables et insiste sur le rôle important de certains individus dans le déroulement des événements, ce dont témoignent les commentaires d'Hérodien et sa manière de présenter les différents acteurs de la crise politique. En effet, celui-ci n'est pas tendre avec les membres du secteur militaire, et plus particulièrement les prétoriens.

La caractérisation des différents acteurs de l'histoire politique et militaire de Rome passe par une critique acerbe et une condamnation ferme de notre historien. Les outils littéraires et les outils de l'historien sont employés par Hérodien non seulement pour brosser un portrait de l'Empire et une géographie politique, mais aussi pour favoriser l'expression d'une visée morale sous-jacente (ou affirmée) avec une peinture du bon et du mauvais Prince. Cependant, la posture moralisatrice qu'adopte Hérodien est sujette à caution. En effet, sa propension à l'accusation dans ses représentations pourrait révéler la vraie nature d'Hérodien, une nature plus sombre, celle d'un pessimiste, ou d'un fataliste. Il faut garder à l'esprit que son récit historique est développé via un prisme particulier qui est, en soi, également

[950] Cf. FLAIG 1992 et *supra* p. 112.

révélateur de notre auteur lui-même. Hérodien est plus qu'un historien, c'est un auteur qui commente son époque de façon littéraire. Le texte présente une structure très travaillée qui témoigne du travail littéraire d'Hérodien. L'érudition moderne a coutume d'opposer les deux aspects (histoire et écriture littéraire) chez les auteurs de l'historiographie grecque et romaine, mais c'est oublier que dans l'antiquité, écrire l'histoire, c'est faire profession d'écrivain. L'*Histoire de l'Empire* est donc une œuvre hybride — presque trans-générique — entre histoire, biographie, et commentaire, et donc unique. Son passage à la postérité, sans doute lié en partie à la proximité entre Hérodien et les avènements qu'il raconte, traduit l'intérêt profond pour cette « chronique ». Tout en sachant pertinemment que l'œuvre ne délivre pas la réalité historique, mais une vérité biaisée par le prisme de l'auteur, l'œuvre constitue un examen global de la période par un contemporain, un témoignage vivant et singulier des troubles qui ont agité Rome. D'autre part, ce qui a sans doute pu intéresser la postérité, c'est la capacité de l'œuvre à se porter au-delà de cet objectif en proposant une réflexion sur Rome et sur l'Empire ou sur le bon gouvernement ou le mauvais et, plus généralement, sur la vertu et sur le vice (on est là dans la pure tradition de Suétone ou Plutarque). C'est donc une œuvre qui est aussi informative que formatrice.

2.4. La destinée de l'œuvre

La structure et le travail des thématiques ne sont pas les moindres indices de l'intense effort littéraire qu'entreprend Hérodien. L'historien semble en outre s'appliquer à faire de son *Histoire* un modèle de l'historiographie en liant les problématiques historiques aux outils de la rédaction et de l'éloquence, qui se manifeste dans l'art de la dénonciation et dans le portrait de l'*optimus princeps*. Malgré cela, l'œuvre d'Hérodien fut complètement déconsidérée pendant une grande partie de l'époque moderne. Nous l'avons dit, la *Quellenkritik* et la *Quellenforschung* ont souvent fait d'Hérodien un simple contrepoint du texte de Dion, et une source mineure, lors de comparaisons visant à dire qu'Hérodien n'est qu'un copieur de Dion. D'autres qui ont essayé de sortir de cette aporie ont achoppé à un autre problème en se concentrant uniquement sur l'aspect littéraire de l'œuvre, faisant du récit d'Hérodien une œuvre fantaisiste qui romance l'histoire[951], profondément rhétorique et stéréotypée. L'une et l'autre posture sont compréhensibles dans le prisme de l'érudition moderne, mais la réception de l'œuvre d'Hérodien dans les premiers temps démontre bien qu'il était vu comme un auteur de qualité, au même rang, ou presque, que Thucydide. Cette partie achèvera donc notre étude de l'œuvre d'Hérodien en étudiant tout d'abord l'histoire de la réception de l'œuvre, ce qui implique de reprendre la question des dates de composition et de publication, puis d'examiner le destin de l'œuvre dans l'histoire littéraire, nous menant à nous interroger plus en profondeur sur l'utilité et l'usage actuels d'Hérodien.

2.4.1. Les dates de composition et de publication : Hypothèses et théories

Nous ne savons rien de la date de publication : une fois de plus le silence d'Hérodien constitue une entrave, même si on peut postuler, pour commencer, qu'elle est postérieure à 238. Les différentes hypothèses des érudits s'emploient à déterminer à combien de temps après le *terminus ad quem* on peut faire remonter les dates de composition et de publication[952]. Cependant, on échapperait par là à la possibilité d'envisager les choses différemment, car, en réalité, il est impossible de savoir, malgré les différentes théories avancées, si Hérodien a

[951] Voir SIDEBOTTOM 1997b p. 2776 : « Herodian's text has suffered one of the unkindest fates that can happen to the work of a writer. It has been reduced to a mere quarry for historical data, and an unsatisfactory one at that, for it is often seen as little more than a rhetorical épitomé. »

[952] CASSOLA 1957a et SIDEBOTTOM 1997a « the Date of the composition of Herodian's *History* » font figure de référence et tentent de retracer les différents courants de pensée sur la question et proposer de nouvelles pistes. POLLEY 2003 reprend et commente les conclusions de Sidebottom, et parfois s'y oppose.

publié son ouvrage en une ou plusieurs fois et si la publication a commencé avant la fin de la rédaction. Si les différents chercheurs qui se sont penchés sur la question se sont appuyés sur le texte pour tenter de replacer la publication à telle ou telle période, il est nécessaire d'évoquer cette possibilité qui, il nous semble, a échappé jusqu'à présent à l'attention des chercheurs : il est possible que les différents livres des *Histoires* d'Hérodien n'aient pas été publiés tous ensemble, ou, en tout cas, l'hypothèse d'une composition sur de nombreuses années et au fil de la vie d'Hérodien semble envisageable. La plupart des théories se basent également sur la réception directe de l'œuvre pour tenter d'en placer la rédaction dans une chronologie[953].

La date de composition, même si elle est difficile à situer, influence en effet l'interprétation de l'œuvre. Certains éléments du texte ont ainsi un éclairage différent selon le moment de la publication. Un des principaux points de focalisation sur la question est la notion de partialité, qui est plus ou moins risquée selon le contexte de composition.

Pour commencer, conformément à la méthode qui est la nôtre depuis le début de notre ouvrage, partons des indices que l'on peut trouver dans la lettre du texte. Évoquons à nouveau le passage en III, 2, 8 où Hérodien prétend qu'à « son époque », les villes grecques florissantes ont le même travers que les villes grecques sous Sévère[954]. Nous avions noté le décalage d'avec le temps de Sévère exprimé par l'expression ἐς τὰς καθ' ἡμᾶς πόλεις. Si Hérodien, comme on l'a pensé, fait référence à la période où il écrit, alors le début même de la rédaction, au moins pour les premiers livres, peut être placé après 210. À cela s'ajoute l'expression οἱ τότε que nous avions déjà expliquée et qui marque encore une fois une distinction entre temps du récit et rédaction.

Il est difficile d'affirmer, d'après les recherches de ces dernières décennies, qu'Hérodien ait publié son œuvre en 238 ou en 240 : étant donné la proximité des événements, les propos d'Hérodien n'auraient pas forcément pu être acceptés de tous, a fortiori si l'on considère

---

[953] Nous renvoyons, sur la question, à nos propos sur les destinataires et sur la diffusion. Voir *supra* p. 219 *sq*.

[954] SIDEBOTTOM 1997b p. 2803 : « For Herodian the Greeks had lost any political autonomy a long time ago. Their long-standing indulgence in inter-city feuding had weakened them, and led first to Macedonian domination, then to Roman enslavement (3.2.7–10 ; cf. 7.7.5) ». Les chicaneries grecques et tentatives hégémoniques diverses caractéristiques du IVe siècle et de la période hellénistique semblent pourtant bien loin à l'époque impériale d'après Plutarque, *De Pythiae oraculis*, 28, « Je me réjouis et me félicite de cette tranquillité qui est nôtre, car il règne partout une grande paix et un grand calme ; toute guerre a cessé ; on ne voit plus d'émigrations ni de révoltes, plus de tyrannies, plus de ces autres maladies et fléaux endémiques de la Grèce. »

l'hypothèse d'une publication au fil de l'eau, qui n'aurait pas été possible si les écrits déjà publiés avaient déplu. La difficulté posée par l'histoire contemporaine, c'est-à-dire dans l'histoire du temps présent (*Zeitgeschichte*), réside dans le nécessaire parti pris par l'historien dans son récit et dans ses portraits, et partant dans les dangers contextuels de la publication[955]. Un contact plus rapproché des événements entraîne le risque d'un manque de recul nécessaire au travail de l'historien, si bien que l'un ne va peut-être pas sans l'autre : si l'on en sait si peu sur lui et qu'il ne se livre jamais, c'est peut-être à cause des risques encourus pour la teneur de ses propos. Une histoire écrite dans le temps même des événements relatés, par un historien contemporain qu'on saurait où trouver, sur les souverains et gouvernants de son époque avec un biais la plupart du temps négatif, n'est-elle pas trop dangereuse à publier ?

Cependant, l'hypothèse la plus généralement acceptée est celle d'une publication immédiatement consécutive à sa composition, mais qu'Hérodien aurait entreprise bien plus tard[956]. Hérodien aurait difficilement pu publier son travail sous Gordien III, car il ne juge pas favorablement les trois Gordiens : Gordien I^er^ est vu comme quelqu'un de faible, dont la mort est loin de correspondre à la bravoure dont a pu faire preuve Pertinax[957] ; Gordien III n'était qu'un enfant (il est représenté en train de jouer chez lui lorsqu'il est proclamé César en VII, 10, 8), ce qui, lorsque l'on connaît la pensée d'Hérodien sur les jeunes empereurs et si l'on en croit ses propos en ouverture du livre I, ne correspond pas à l'image du bon empereur[958],

---

[955] Cela va bien au-delà du problème du parti-pris de l'historiographie sénatoriale, comme on le lit souvent, par exemple, dans la bibliographie consacrée à Cassius Dion. Ce dernier n'est d'ailleurs pas à l'abri des accusations de la partialité : on se souvient, par exemple, qu'il avait eu maille à partir avec Didius Julianus lors d'un procès (*Histoire romaine*, LXXIV, 12, 2).

[956] SIDEBOTTOM 1997a p. 271 et 272 note 3 ; PETER 1911 p. 397 ; DOPP, *RE* VIII p. 945 *sq.* ; TOWNSEND 1955, p. 51 *sq.* ; PIGANIOL 1954 p. 411 *sq.*

[957] Hérodien VII, 5, 4 : « Mais celui-ci, terrifié par la soudaineté de la situation, pensant qu'il s'agissait d'un piège, d'une traîtrise contre lui, se jette hors du lit, par terre, et les supplie de ménager un vieillard qui ne leur a fait aucun mal, et de conserver à leur prince leur fidélité et leur amour. » (ὃ δὲ τῷ παραδόξῳ τοῦ πράγματος ἐκπλαγείς, ἐνέδραν καὶ συσκευὴν ἐξ ἐπιβουλῆς καθ' ἑαυτοῦ νομίζων, ῥίψας ἀπὸ τοῦ σκίμποδος ἐς γῆν αὐτὸν ἐδεῖτο φείδεσθαι γέροντος μηδὲν αὐτοὺς ἀδικήσαντος, σώζειν δὲ τὴν πίστιν καὶ τὴν εὔνοιαν τῷ βασιλεύοντι). Et, à la phrase suivante, Gordien est présenté comme étant ὑπὸ δέους. Voir également VII, 9, 4 : « Quand on annonça à Gordien que l'armée s'avançait sur la ville, il fut saisi d'une extrême terreur » (ὡς δὲ ἀπηγγέλη τῷ Γορδιανῷ ὁ στρατὸς προσιὼν τῇ πόλει, αὐτός τε ἐν ἐσχάτῳ δέει ἦν), et 9, 9 (son suicide). Cf. II,1,1 *sq.* et II, 5, 5 *sq.*

[958] Voir Hérodien I, 1, 6 ; I, 2 ; I, 3, 2–4 ; II, 1, 3 ; II, 10, 3 sur l'association jeunesse/tyrannie, vieillesse/sagesse ; voir également DE RIVAS 2021.

contrairement aux princes élus par le Sénat, Maxime Pupien et Balbin[959]. Le personnage de Gordien III n'étant pas développé, il est difficile de dire, s'il y avait eu un neuvième livre, quel traitement en aurait fait Hérodien. Mais le peu qu'on en sait n'a pas l'air prometteur. Outre son extrême jeunesse, Gordien III a été élevé à l'empire non seulement grâce à des intrigues sénatoriales[960], mais de surcroît parce que ni les soldats ni les sénateurs n'avaient de meilleur candidat : αὐτοκράτορά τε ἀναγορεύσαντες, ἐπειδὴ πρὸς τὸ παρὸν ἄλλον οὐχ εὗρον (VIII, 8, 7). Si on examine un passage du livre VII, où Gordien I^er^ semble être envisagé comme un tyran par Hérodien[961], en plus de la vision de Gordien III, la publication dès 238 aurait été doublement dangereuse. Dénoncer la tyrannie dans une œuvre peut être risqué sous n'importe quel règne, mais dénoncer celle d'un empereur sous le règne de son petit-fils, par ailleurs décrit sans grande conviction comme un empereur fantoche, l'est d'autant plus, même si cela pouvait avoir un intérêt[962]. Selon les érudits, seule une publication postérieure à la disparition de la dynastie éphémère aurait permis à notre historien de donner une version moins élogieuse du règne de son fondateur, même s'il s'agit surtout d'opposer le règne de Maxime et Balbin à celui de Maximin. Sous Philippe l'Arabe, en revanche, le règne était partagé avec son fils, nommé Auguste, et le même passage (VII, 10) semble indiquer une position plus favorable de notre auteur envers les empereurs qui savent partager leur pouvoir. Il semble donc qu'il faille envisager une publication ultérieure à 244.

La date de composition de l'œuvre d'Hérodien est donc maintenant presque unanimement datée du règne de Philippe l'Arabe (244-249) au plus tôt[963], en s'appuyant

---

[959] Hérodien VIII, 8, 8 : « [telle fut la fin que connurent ces] vieillards, dignes de considération et de respect, qui furent élevés au pouvoir grâce à leur noblesse et à leur vertu » (σεμνοὶ καὶ λόγου ἄξιοι πρεσβῦται, εὐγενεῖς τε καὶ κατ' ἀξίαν ἐπὶ τὴν ἀρχὴν ἐληλυθότες). Voir VII, 10, 4.

[960] Hérodien, VII, 10, 6–7.

[961] Hérodien VII, 10, 2 : « [Les sénateurs] décidèrent de se réunir et d'examiner ce qu'il fallait faire, et une fois qu'ils prirent la décision risquée de mener une guerre, il fallait qu'ils se choisissent pour la mener à bien des empereurs qui voulussent bien partager le pouvoir, pour éviter que le pouvoir, entre les mains d'un seul, ne retombât dans la tyrannie » (ὡς μὴ παρ' ἑνὶ οὖσα ἡ ἐξουσία ἐς τυραννίδα πάλιν ἐξοκείλῃ). CASSOLA 1957a p. 218.

[962] Voir *supra* p. 232 pour notre théorie de l'instruction de Gordien III, qui est isolée.

[963] SIDEBOTTOM 1997 p. 271 : « While a date of composition under Gordian III (A.D. 238–244) has found supporters, the general consensus appeared to have settled on the reign of Philip the Arab (A.D. 244–249), with only an isolated advocate for a date under Decius (A.D. 249–251), until Geza ALFÖLDY, in the most sophisticated modern study, argued for a date definitively not earlier than Philip, while suggesting the most likely date of publication would be under Decius, although possibly even later.

principalement sur des arguments fondés sur le texte d'Hérodien, et notamment le vif intérêt qu'il semble montrer pour les jeux séculaires de 204[964]. En effet, certains érudits y ont vu une évocation du millénaire de Rome en 248 qui laisserait penser qu'Hérodien fut influencé par cette période de célébrations[965]. D'après R.L. Burrows, Hérodien a écrit sous Dèce[966]. Son point de vue n'est justifié que par le fait qu'Hérodien aurait voulu, comme Hérodote, écrire neuf livres, le neuvième livre concernant Gordien III et Philippe l'Arabe, ce que l'on n'a aucun moyen de prouver. Whittaker[967] évoque cette hypothèse, qui rappelle que le *terminus post quem* se serait situé vers 240, peut-être lors de la guerre de Gordien III contre les Perses dans les années 241–244, ces événements semblant avoir été pris en compte par Hérodien lorsqu'il a ajouté le commentaire à l'issue de la campagne perse de Sévère Alexandre, terminée en 233[968].

La plupart des hypothèses imputent un âge à Hérodien lors de la composition de son œuvre : notre historien aurait été d'un âge avancé au moment de la publication. Cela paraît inconcevable à Cassola, selon qui l'historien ne peut pas être né dans les années 170, comme on le pensait auparavant, parce qu'il aurait été trop âgé pour commencer la rédaction en 244, date nécessaire selon lui à cause des éléments le compromettant auprès des Gordiens[969].

Alföldy's argument has been influential, and the majority verdict appears to have moved to 'circa A.D. 250' ». Autrefois déjà BLAUFUSS 1893 p. 3 proposa une date aux alentours de 250. Plus récemment CASSOLA 1957a, p. 6–9 *;* GROSSO 1964 p. 31 et p. 35 ; WIDMER 1967 p. 70–71 ; WHITTAKER 1969 I p. xii *sq*. Voir. MILLAR 1969, p. 14 *sq.* : « the work itself was perhaps written towards the middle of the third century, and suggests an author who remained throughout far from the centre of events. Beginning in 180, Herodian's work was intended to cover a period of 60 years according to I, 1, 5 and 70 according to II, 15, 7. So vague is his knowledge of events that it is tempting to suggest that the phrase ἐν βασιλικαῖς καὶ δημοσίαις ὑπερησίας (I, 2, 5) might refer to minor Imperial and city office in some province or provinces. »

[964] Hérodien III, 8, 10.

[965] WHITTAKER 1969 I p. xviii–xix : « Herodian may have thought the Secular Games a useful occasion to produce his *History*, though there is no need to assume it was written especially for the event », d'autant qu'il n'a pas non plus fait le choix d'une histoire universelle ; cf. ALFÖLDY 1971a p. 210.

[966] BURROWS 1956 p. 13. Une composition ou publication sous le règne de Dèce est aussi l'opinion de GASCO LA CALLE 1982, p. 165 note 2.

[967] WHITTAKER 1969 I p. xv note 1.

[968] Hérodien, VI, 6, 6 : ἐτῶν γοῦν τριῶν ἢ τεττάρων ἡσύχασαν οὐδ' ἐν ὅπλοις ἐγένοντο, « En tout cas ils se tinrent tranquilles et ne prirent pas les armes pendant trois ou quatre ans » (avec une erreur de deux ans cependant) ; ALFÖLDY p. 209 et WHITTAKER 1969 I p. xiv note 2.

[969] CASSOLA 1957a p. 218.

Cassola ne prend cependant pas en compte le fait qu'Hérodien a très bien pu en commencer la rédaction plus tôt, et cet argument qui lui permet de décaler sa date de naissance dix ans plus tard ne règle en rien tous les problèmes concernant la date de publication — cela ne fait qu'en rajouter au sujet des premiers livres dans lesquels il prétend faire un témoignage direct. Au contraire, s'il a commencé sa rédaction au fil de l'eau, cela expliquerait même certaines phrases, comme lorsqu'en VI, 2, 7, Hérodien évoque « l'Artaban de [son] époque » (μέχρις Ἀρταβάνου τοῦ καθ' ἡμᾶς γενομένου). Ce roi parthe, incorrectement appelé ailleurs dans l'historiographie ancienne Artaban V au lieu d'Artaban IV, a régné jusqu'en 224, date à laquelle il fut renversé par Ardachir I^er^. Hérodien évoque nécessairement un souvenir de mémoire récente — le καθ' ἡμᾶς est catégorique : on peut envisager un décalage, mais il est plus que plausible qu'Hérodien ait écrit cela dans les années 220.

Il est douteux selon nous qu'Hérodien ait publié ses écrits en faveur de Philippe, car de manière générale, les préfets du prétoire, dont il faisait partie lors de son avènement, sont représentés de façon péjorative[970]. Les préfets du prétoire, on l'a vu, sont souvent considérés comme dangereux pour l'empire, notamment parce qu'ils ont de l'influence sur des empereurs, comme Commode[971]. Des préfets comme Pérennis et Cléandre sous Commode ou Plautien sous Sévère apparaissent chez Hérodien comme insatiables de débauche et de pouvoir[972]. Le traitement du personnage de Macrin, lui aussi préfet du prétoire au moment de

---

[970] Nous n'irons pas aussi loin qu'ALFÖLDY 1971 p. 211 qui envisage même qu'Hérodien ait pu leur être hostile. Laetus, par exemple, est d'abord présenté sous un jour favorable lors de l'avènement de Pertinax au livre II, et Hérodien ne lui prête pas autant de mauvaises intentions que Cassius Dion (voir Hérodien I, 16, 5 ; II, 1, 3 ; 1, 11 et Dion LXXIV, 6, 3 ; 8, 1 ; 9, 1).

[971] Voir Hérodien I, 9, 10 ; *supra* p. 255 et *infra* p. 312.

[972] Hérodien III, 10, 6 *sq.* au sujet de Plautien. On a largement commenté les exemples concernant Pérennis et Cléandre. Sans doute Hérodien a-t-il exagéré la description et le rôle de ces personnages dans la dérive tyrannique, qui dédouane en quelque sorte Commode et Sévère, et surtout le premier, qui ne présentait pas a priori de penchants tyranniques. Pérennis était une figure positive et un serviteur fidèle de l'État, selon Dion (en particulier LXXII, 9 et 10, 1) ; Hérodien en fit un conspirateur contre Commode. Voir, en particulier, STEIN, *RE* VI A p. 952 *sq.* ; BERSANETTI 1951, p. 151 *sq.* ; GROSSO 1964 p. 139 *sq.* Sur la chute de Plautien, Hérodien n'a pas corroboré la version considérée comme vraie, à savoir que le préfet a été victime d'une intrigue de Caracalla (Dion LXXVI, 3, 1 *sq.*), mais évoque la version officielle répandue par Caracalla qui affirmait qu'il s'agissait d'un complot contrarié de Plautien ; Hérodien III, 12, 4 montre que l'historien était également informé de la bonne version (les intrigues de Caracalla). D'autres préfets du prétoire sont présentés comme les plus fidèles serviteurs des tyrans et les ministres de leur cruauté, comme Vitalien sous Maximin le Thrace ou un ancien danseur sous Élagabal (cf. Hérodien VII, 6, 4 *sq.* et V, 7, 6).

son avènement, est légèrement plus favorable, et les partisans de cette théorie diraient que cela n'est pas étranger à la vision d'Hérodien sur le règne de Philippe. Mais le fait même qu'il vécut encore sous son règne n'étant pas assuré, tout cela reste une supposition.

Filippo Cassola élabore une longue réflexion sur la possibilité qu'Hérodien ait rédigé ou publié sous le règne de Gordien III ou de Philippe l'Arabe. Selon lui, il est possible de confirmer ou d'infirmer l'hypothèse en retrouvant les destinataires probables de l'œuvre, et en particulier ceux qui ont pu être honorés ou offensés par les propos de l'historien[973]. Par exemple, Claudius Pompéianus, consul ordinaire de l'an 231 et petit-fils de Ti. Claudius Pompeianus (le gendre de l'empereur Marc Aurèle), a pu apprécier les propos d'Hérodien sur son grand-père, qu'il a présenté au livre I sous un jour très favorable[974]. Il en est de même pour les descendants de M'Acilius Glabrio (qui, selon Hérodien, descendait d'Énée et méritait le trône autant que Pertinax), et notamment M'Acilius Aviola, consul ordinaire en 239 avec Gordien III[975]. Hérodien aurait donc pu écrire dès le début des années 240, mais tout aussi

---

[973] CASSOLA 1957a p. 218. Voir WHITTAKER 1969 I p. lxxi *sq.*, p. lxxii : « the question of *cui bono* – for whose benefit was the *History* written – is legitimate. ».

[974] Pour Claudius Pompéianus, le consul ordinaire de l'an 231, voir *PIR²* C 972 ; BARBIERI 1952 p. 202 n°1000 ; quant à son grand-père, Ti. Claudius Pompéianus (*PIR²* C 973), qui fait l'objet de commentaires dans notre ouvrage, voir Hérodien I, 6, 4 *sq.* (voir également I, 2, 2 concernant les gendres de Marc Aurèle, où il n'est pas cité nommément) ; Voir ALFÖLDY 1971c, p. 86 *sq.* : Clodius Pompeianus, *consularis aedium sacrarum* en 244 (IO XIV 1045 = IGRR 1 114), apparemment identique à Pompéianus, consul ordinaire en 241, voir *PIR²* C 1177 et BARBIERI 1952 p. 269 n°1531 et p. 303 n°1697.

[975] Hérodien II, 2, 3–4. Pour la famille des Acilii Glabriones, voir DONDIN-PAYRE 1993. Pour le consul ordinaire de l'an 239, voir *PIR²* A 51 ; BARBIERI 1952 p. 190, n°921. Selon lui, cet homme était le fils de M'Acilius Glabrio (*PIR²* A 69), consul ordinaire en 186 mais pour ALFÖLDY 1971a p. 212 c'est faux, puisqu'entre les deux se trouve encore une autre génération, celle de M 'Acilius Faustinus, consul ordinaire en 210, et de M. Acilius Glabrio (voir *PIR²* A 57 et 63). L'intérêt d'Hérodien pour cette famille est indéniable. Glabrio, consul ordinaire de l'année 186, apparaissait à l'auteur comme le sénateur le plus éminent de son époque : ἦν δὲ ἐκεῖνος εὐγενέστατος μὲν πάντων τῶν εὐπατριδῶν (ἀνέφερε γοῦν ἐς Αἰνείαν τὸν Ἀφροδίτης καὶ Ἀγχίσου τὴν τοῦ γένους διαδοχήν), ἔτι δὲ καὶ τὴν ὕπατον ἀρχὴν τελέσας δεύτερον (II, 3, 4). L'empereur Pertinax estimait cet homme (Dion LXXIV, 3, 3), mais la version d'Hérodien selon laquelle Pertinax a tenté une *refutatio imperii* en faveur de Glabrio ne se retrouve pas chez Dion, qui se contente d'évoquer une place d'honneur à la Curie. Cela rend encore plus claire la flatterie d'Hérodien envers les Acilii (ALFÖLDY 1971b p. 212). Voir également MILLAR 1964 p. 190. Pour M. Dondin-Payre, « Peu importe l'authenticité de l'incident ; l'essentiel est que Glabrio ait paru digne d'exercer la fonction. Pertinax a, ou aurait, offert l'empire à M' Acilius Glabrio

bien dans les années 250[976]. En effet, le respect d'Hérodien pour cette famille aurait également pu plaire à M. Acilius Glabrio, consul ordinaire de l'an 256, et qui était au moins déjà questeur en 250[977]. Cassola donne d'autres exemples de notables qui auraient pu être concernés et certainement honorés par l'œuvre d'Hérodien, comme Rutilius Pudens Crispinus, *homo nouus* dont Hérodien a particulièrement souligné le rôle dans la défense d'Aquilée contre Maximin le Thrace en 238, et qui faisait partie de l'ordre sénatorial, au moins en 244, mais aussi sous Philippe[978], et Tullius Menophilus, lui aussi nommé par Hérodien dans le cadre de la défense d'Aquilée[979]. Cet homme était gouverneur de la province de Mésie supérieure entre 238 et 241, mais il tomba dans le discrédit, voire fut l'objet d'une *damnatio memoriae*[980]. Il est difficile cependant d'imaginer Hérodien publier sous Gordien III une œuvre dans laquelle il décrit favorablement un homme tombé en disgrâce comme Menophilus.

À l'inverse, il y a tout autant de chances qu'Hérodien ait pu offenser certains personnages éminents quel que soit le règne sous lequel il écrivit[981]. Les derniers livres étant sans doute très récents (cf. I, 1, 1 : νεαρᾷ τῇ μνήμῃ), il est peu probable, a priori, qu'Hérodien

---

parce qu'il appartenait à une famille très ancienne, et qu'il avait exercé le consulat deux fois, dit Hérodien (II, 3, 3-4) ».

[976] Composition *circa* 250 pour LORIOT 1975 p. 660 ; DE BLOIS 1984 p. 364, note 19.

[977] Voir *PIR²* A 72 ; BARBIERI 1952 p. 244 *sq.* n°1403 et n°257 p. 63.

[978] Cf. Hérodien VIII, 2, 5 et VIII, 3, 4 *sq.*, en particulier VIII, 3, 7 : φύσει μὲν καὶ ἄλλως αἰδέσιμος ὤν, ἔν τε τῇ Ῥωμαίων φωνῇ εὐπρόσφορος ἐν λόγοις, ἐπιεικῶς τε αὐτῶν προεστώς. CASSOLA 1957a p. 218 : sa carrière nous est surtout connue grâce à une inscription honorifique de Rome, voir R. Paribeni, *Not. Dei Scavi* 4, 1928, p. 343 = *AE* 1929, p. 158 ; à ce sujet, voir A. STEIN, « Bellum Aquileiense », *Hermes* 65, 1930, p. 228 *sq.* ; BARBIERI 1952 p. 227 *sq.* n. 1147add ; ALFÖLDY, *Fasti Hispanienses. Senatorische Reichbeamte und Offiziere in den spanischen Provinzen des römischen Reiches von Augustus bis Diokletian* (Wiesbaden 1969), p. 59 *sq*. Les dernières charges de Crispinus ont eu lieu dans les années 238–241, probablement au cours des dernières années de règne de Gordien III, ou peu avant Philippe.

[979] Hérodien VIII, 2, 5 : ἐστρατήγουν... Μηνίφιλος ἐκαλεῖτο.

[980] Le nom de Menophilus a été effacé de plusieurs petites inscriptions en bas-relief : *IGRR* I 580 = *IGB* II 642 ; *IGB* II 641, peut-être aussi dans *CIL* III 7606, 14430 (ALFÖLDY 1971a p. 214).

[981] CASSOLA 1957a p. 218 : par exemple, le consul ordinaire de l'année 235, L. Ti. Claudius Aurelius Quintianus (*PIR²* C 992 ; BARBIERI 1952 p. 202 n°1001) est un descendant du conspirateur que nous avons mentionné plus haut, et qu'Hérodien qualifie par le terme d'ἄνοια (Hérodien I, 8, 6 : δίκην ἀνοίας... ἔδρασε). Sur cet homme voir *PIR²* C 975. Selon Dion LXXII, 4, 4, et l'*Histoire Auguste*, *Vie de Commode* 4, 2, il s'appelait Claudius Pompéianus. Le sénateur était apparemment un neveu de Ti. Claudius Pompéianus, consul ordinaire en 173 et gendre de Marc Aurèle.

ait rédigé son œuvre pendant un règne où les hommes critiqués, ou leurs proches, occupent encore leurs fonctions[982]. C'est pourquoi on remarque, à la suite des études mentionnées, une tendance de datation à une période ultérieure à la chute de Philippe l'Arabe (249). Le problème des soixante et des soixante-dix ans serait par ailleurs plus facilement explicable, entre la fin du récit et la fin potentielle de la vie d'Hérodien. On arriverait ainsi à une datation de l'œuvre d'Hérodien aux alentours des années 249–251, sous le règne de Dèce, bien qu'on ne puisse le confirmer[983]. L'hypothèse de Whittaker, qui explique l'intérêt d'Hérodien pour les émeutes et les soulèvements populaires — à Rome et ailleurs — par le fait qu'en 250, après le départ de Dèce de Rome contre les Goths, un soulèvement populaire éclata dans la capitale, et qu'Hérodien saisit l'occasion pour raconter les affrontements sanglants entre le peuple et l'armée[984], permettrait d'étayer cette hypothèse.

Ainsi, les érudits ont tenté de se fonder non seulement sur le texte pour établir une datation, mais envisagent aussi la possible atmosphère politique dans laquelle se serait trouvé Hérodien[985]. Si la possibilité qu'il ait publié son œuvre sous le règne de Dèce est au moins aussi probable que l'hypothèse qu'il l'ait composée sous Philippe, on pourrait tout aussi bien envisager une date un peu plus tardive ou plus ancienne. En supposant qu'Hérodien soit né seulement en 180 ou un peu plus tard, il a peut-être été assez actif en tant qu'écrivain vers 253. Selon Sidebottom, Hérodien écrivit encore plus tard[986], mais sa position, qui penche pour une publication sous Galien, est isolée[987].

---

[982] Une occurrence chez Hérodien rend douteux le fait que la rédaction ait pu avoir lieu sous le règne de Philippe : des troubles furent déclenchés en 238 par l'attitude inconsidérée et insouciante de deux sénateurs, Gallicanus et Maecenas, ou du moins l'auteur les considère comme responsables : Hérodien VII, 11, 1–2. Voir à ce sujet BARBIERI 1952 p. 206 n°1016[add] et en particulier ALFÖLDY 1969 p. 61 *sq.* et ALFÖLDY 1971a p. 214.

[983] CASSOLA 1957a p. 218-219 ; ALFÖLDY 1971a p. 215–217.

[984] Cf. Aurélius Victor, *Césars* 29, 3. Voir en particulier WHITTAKER, *Historia* 13, 1964, p. 348 *sq.* ALFÖLDY 1971a p. 206–208 s'oppose à cette interprétation. Voir SIDEBOTTOM, 1997b note 183.

[985] Voir CASSOLA 1957a p. 219 qui explique certains propos d'Hérodien par le fait qu'il fut très impressionné par le danger de la menace barbare dirigée sur plusieurs fronts (voir en particulier IV, 10, 1 *sq.* ; IV, 14, 6 *sq.* ; IV, 15, 1 *sq.* ; VI, 2, 1 *sq.* ; VI, 5, 10 ; VI, 7, 2 *sq.*), par son intérêt débordant pour les guerres des Parthes et des Perses, particulièrement après 253 ; par le récit des guerres civiles faisant rage non seulement en Italie en 249, mais aussi en 253, et qui aurait inspiré Hérodien dans le livre VIII.

[986] SIDEBOTTOM 1997a p. 272 : Hérodien a écrit peu après 250 ; probablement dans les années 250 pour BIRLEY 1988, p. 204. Une date aux alentours des années 244–250 : G.R. Stanton, « Marcus Aurelius, Lucius Verus and Commodus : 1962-1972 », *ANRW*, II. 2 (1975), p. 484 ; et U. Espinosa Ruiz, « El

Un deuxième point doit être éclairci concernant les modalités et le contexte de publication/composition. L'hypothèse que les huit livres d'Hérodien aient fait l'objet d'une rédaction et d'une publication au fil de l'eau, livre par livre, n'est pas inenvisageable et permettrait de concilier les arguments avancés jusqu'à présent. En effet, s'il publie son livre commodien, qui réhabilite Commode (Hérodien est moins défavorable à Commode que Dion — autre preuve qu'Hérodien n'est probablement pas sénateur), sous Septime Sévère, cela s'explique mieux que s'il écrit quarante ans après. Hérodien semble en effet dédouaner Commode (en partie seulement — ou du moins dans les premiers temps de son règne) : mauvaise influence des courtisans, manipulation par Cléandre et Pérennis, voire par son entourage proche (Marcia, Lucilla, Laetus, Éclectus…)[988]. Si Hérodien a composé le récit de ce règne peu de temps après, c'est-à-dire sous le règne de Sévère, qui le fit réhabiliter[989], il semble possible que ces justifications ou réhabilitations soient présentes pour édulcorer la critique du règne du dernier antonin pour ne pas s'attirer la défaveur de celui qui se réclame

---

reinado de Cómmodo. Subjectividad y objectividad en la antigua historiogafia », *Gerión*, 2 (1984), p. 119. Une date plus tardive que Philippe fut rejetée par RUBIN 1980, p. 87 ; SASEL-KOS, 1986 p. 280 et BOWERSOCK 1985 p. 711 ont accepté timidement une datation sous Philippe. ROQUES 1990a, p. 1–3. laisse son interprétation en suspens.

[987] SIDEBOTTOM, 1997a p. 271–276, et plus particulièrement p. 273–274 : « The political philosophy of the text also make composition or at least publication before A.D. 250 unlikely. […] It cannot be proven that a Greek author necessarily would have felt unable to criticise the ancestors of contemporary senators. But implied criticism of the reigning emperor was probably another matter. […] We can only form an estimate by seeing how well the political philosophy of the text fits each reign (which is of course to assume that the text is not deliberately subversive ». Voir aussi SIDEBOTTOM 1997b p. 2803 ; BOWIE, *Greeks and their Past…* p. 181–182.

[988] Voir Hérodien II, 10, 3 : « Lorsqu'il (l'Empire) est tombé entre les mains de Commode, même si quelques erreurs ont été commises par lui à cause de sa jeunesse, elles étaient cependant masquées par la noblesse et la mémoire de son père » (ἐς Κόμμοδον δὲ μεταπεσοῦσα, εἰ καί τινα ὑπ' ἐκείνου διὰ νεότητα ἐπλημμελεῖτο, ἀλλ' οὖν τῇ εὐγενείᾳ καὶ τῇ τοῦ πατρὸς μνήμῃ ἐπεσκιάζετο).

[989] La réhabilitation de Commode sous Sévère pose problème car il ne s'agit que d'une réhabilitation limitée permettant à Sévère de se rattacher à la dynastie antonine. Chez Hérodien Sévère se rattache d'abord à Pertinax en prenant son nom (II, 10, 1 : Σεβῆρόν τε Περτίνακα ἑαυτὸν ὀνομάσας). En III, 10, 5 il signale que Caracalla était appelé Bassianus à l'origine mais que Sévère lui donna le nom d'Antonin pour l'associer à son modèle Marc Aurèle (Σεβῆρος Ἀντωνῖνον ὠνόμασε, Μάρκου θελήσας αὐτὸν προσηγορίαν φέρειν). Cela suppose une réhabilitation de Commode, car « Sévère lui-même s'était déclaré fils de Marc-Aurèle et frère de Commode au retour de son expédition contre Albinus » (ROQUES 1990a p. 248 note 91).

son successeur. De même, pour le livre II, Pertinax, dont Sévère a prétendu être le vengeur, est porté aux nues, tandis que Julianus, fait ennemi public à cause de l'arrivée de Sévère sur Rome, est présenté très négativement.

Cependant, nous ne pouvons pas pour autant avancer avec certitude que les livres ont été publiés séparément, ou même au fil de l'eau, en nous fondant sur la simple analyse de la tonalité laudative ou dépréciative. Plus exactement, on ne peut pas déterminer la date de publication de chaque livre ou groupe de livres en fonction de son contenu. Sévère n'est par exemple pas présenté sous un si beau jour à la fin du livre II, même s'il semble être un peu mieux vu dans le livre suivant (qui, si on suit la logique, aurait été rédigé sous le règne de son fils Caracalla), ou en tout cas jugé moins sévèrement que par Dion, qui a pourtant écrit sur Sévère (et peut-être par complaisance, si l'on considère que c'est de lui que parle Hérodien en II, 15, 6)[990]. Le livre IV sur le règne de Caracalla, où ce dernier est critiqué[991], n'a pu être rédigé lors des règnes suivants : le règne de Macrin fut trop court et il est couplé dans l'œuvre au règne d'un empereur qui se réclame de la même famille, Élagabal (livre V) ; *idem* pour le règne suivant, celui d'Alexandre Sévère (livre VI). Il est fort probable que les parties critiques concernant le règne de Sévère, ainsi que celui de son fils (Caracalla), n'ont pas été rédigées du temps de ces empereurs, mais plus tard.

D'autre part, la vision (bonne ou mauvaise) de tel ou tel Prince semble de manière générale faire consensus dans l'historiographie (dans les grandes lignes en tout cas, surtout pour des « couples » antithétiques — comme Pertinax/Julianus, Élagabal/Alexandre et Maximin/Pupien et Balbin), ce qui ne permet pas de placer la période de rédaction ou de publication à une époque en particulier.

On est donc, en ce qui concerne les modalités de la publication, réduit aux hypothèses. Il est intéressant d'envisager soit que la publication des livres fut menée séparément, soit qu'Hérodien n'ait pas rédigé l'œuvre en une fois, mais sur une large période. En effet, la présence à la fin de chaque livre d'un petit récapitulatif de son contenu et à l'incipit du livre

---

[990] Une autre piste serait d'essayer de trouver de qui parle Hérodien (cf. III, 7, 2 : τινες τῶν τότε ἱστόρησαν) pour pouvoir comparer les dates de publication et placer Hérodien après. Si on reprend par exemple la théorie de MILLAR 1964 p. 28–32 qui place la publication de l'*Histoire romaine* au moins après 219, il n'est pas impossible d'envisager qu'Hérodien ait eu connaissance de l'œuvre de Dion dès les premiers temps de sa réception.

[991] Hérodien IV, 8, 2 : « Il y a même des endroits où nous avons vu des images dignes de risée, représentant sur un seul corps et figurant sous un même visage les deux faces d'Alexandre et d'Antonin. » (ἔσθ' ὅπου δὲ καὶ χλεύης εἴδομεν ἀξίας εἰκόνας, ἐν γραφαῖς ἑνὸς σώματος ὑπὸ περιφερείᾳ κεφαλῆς μιᾶς ὄψεις ἡμιτόμους δύο, Ἀλεξάνδρου τε καὶ Ἀντωνίνου).

suivant d'un renvoi explicite au précédent, pourrait nourrir l'argument d'une publication au fil de l'eau. Contrairement aux sommaires que l'on trouve par exemple chez Cassius Dion, dans les manuscrits conservés, en tête de chaque livre, et qui sont sans aucun doute imputables aux copistes (byzantins), ces indications données par Hérodien sont narrativisées, c'est-à-dire qu'elles font partie du récit fait par l'auteur lui-même.

À partir du livre III en effet on retrouve en ouverture un résumé du livre précédent. L'examen des différents incipit et conclusions de livre nous permet de penser que les premiers livres (I à IV) ont été publiés sous forme de rouleaux séparés, étant donné qu'Hérodien insiste sur leur forme (σύνταγμα, σύγγραμμα). Cependant à partir du livre V Hérodien arrête d'énoncer les aspects « éditoriaux » : il n'annonce plus le livre suivant, mais rappelle juste ses propos sans parler de livre. Les livres VI et suivants semblent ainsi intimement liés, comme en témoigne le chevauchement du récit entre la fin du livre VI et le début du livre VII et entre la fin du livre VII et le début du livre VIII.

2.4.2. Le début et la fin de chaque livre : les arguments d'une publication au fil de l'eau

De manière générale, les livres s'ouvrent toujours sur une rapide évocation de ce dont il est question dans le livre. À la fin du livre I et au début du livre II, Hérodien fait une référence explicite à l'organisation du texte et au fait qu'il soit en train de faire un résumé, par l'expression ὡς προείρηται (I, 17, 12), et surtout, au début du livre II, par l'expression ὡς ἐν τῷ πρώτῳ συντάγματι τῆς ἱστορίας δεδήλωται (II, 1, 1) :

> « Telle fut la fin que connut Commode, après avoir régné treize ans après la mort de son père, lui qui était le mieux né de tous les empereurs qui l'avaient précédé, possédait une beauté sans pareille chez les hommes de son temps et un physique tout à fait gracieux. Si l'on devait aussi parler de son courage, personne ne le surpassait en habileté et en dextérité, mais il entacha sa fortune par des actes honteux, comme nous l'avons dit plus haut[992]. »

L'emploi du démonstratif (τοιοῦτος) renvoie explicitement au récit du complot de Marcia, Laetus et Éclectus et de la mort de Commode, qui est repris en ouverture du livre II par le participe apposé Ἀνελόντες δὲ τὸν Κόμοδον οἱ ἐπιβουλεύσαντες (II, 1, 1). Nous

[992] Hérodien, I, 17, 12 : Τοιούτῳ μὲν τέλει τοῦ βίου ὁ Κόμοδος ἐχρήσατο, βασιλεύσας ἔτη τρισκαίδεκα μετὰ τὴν τοῦ πατρὸς τελευτήν, εὐγενέστατός τε τῶν πρὸ αὐτοῦ γενομένων βασιλέων, κάλλει τε τῶν καθ' αὑτὸν ἀνθρώπων εὐπρεπέστατος, αὐταρκέστατός τε συμμετρίᾳ σώματος, εἰ δέ τι δεῖ καὶ περὶ ἀνδρείας εἰπεῖν, οὐδενὸς ἥττων εὐστοχίᾳ τε καὶ εὐχειρίᾳ, εἰ μὴ τὴν τούτων εὐμορίαν αἰσχροῖς ἐπιτηδεύμασι κατῄσχυνεν, ὡς προείρηται.

souhaiterions également nous interroger sur l'emploi du terme σύνταγμα. Ici, Hérodien désigne le livre I de son histoire, comme le souligne l'emploie de l'adjectif πρῶτος. Ce terme renvoie à un ouvrage en lui-même : il est notamment employé chez Xénophon, Polybe, Plutarque pour désigner un « Traité »[993]. Il est intéressant de noter que le mot n'apparaît plus jamais dans le reste de l'œuvre, y compris dans les *incipit* et les conclusions de chaque livre. On retrouve cependant un terme proche de σύνταγμα à la fin du livre II (συντάξαντι) :

> « Pour ma part, le but qui est le mien est d'écrire dans l'ordre les actes de nombreux empereurs pendant soixante-dix ans, tels que je les connais. Je raconterai donc dans le prochain chapitre les principaux et déterminants accomplissements de Sévère partie par partie, dans l'ordre chronologique, et je n'exagérerai rien pour favoriser, comme l'ont fait ceux qui écrivirent sur lui, et je ne laisserai rien de côté si cela est digne d'être raconté ou tenu en mémoire[994]. »

Hérodien annonce d'ores et déjà son récit du règne de Sévère (ainsi que sa méthode : son but est de raconter les éléments essentiels du règne de plusieurs empereurs, sans trop entrer dans le détail de chaque règne, ce qui a déjà été fait par d'autres), notamment par l'emploi du terme ἑξῆς, qui renvoie à ce qui suit. Le datif pluriel indique-t-il que c'est le terme σύνταγμα, qu'il emploie déjà au début du livre II (en l'occurrence sous la forme συντάγμασι), qui est sous-entendu ? En tout cas, Hérodien désigne son travail avec le participe συντάξαντι, qui indique ici qu'il met en ordre les événements et surtout les actes (πράξεις) des empereurs. Un autre détail qui nous intéresse est le fait qu'Hérodien annonce, en plus de faire l'histoire des empereurs romains, celle des « accomplissements de Sévère, partie par partie » (τῶν κατὰ μέρος πεπραγμένων Σεβήρῳ). D'aucuns y verraient là un programme de publication. Nous pensons qu'il s'agit d'une explication plus simple : Hérodien a « séquencé » son histoire en fonction des empereurs et des événements : il fait une annonce de plan, ce qui contredirait la théorie d'une publication au fil de l'eau, ou du moins, cela confirme que les livres II et III au moins sont liés et ont été conçus et écrits ensemble.

Continuons notre exploration de ces liaisons entre les livres par le début et la fin du livre III :

---

[993] Les exemples sont très nombreux mais citons par exemple Plut. *Vie de Camille*, 22, 3 : Ἡρακλείδης γὰρ ὁ Ποντικὸς οὐ πολὺ τῶν χρόνων ἐκείνων ἀπολειπόμενος ἐν τῷ Περὶ ψυχῆς συντάγματί φησιν, « Héraclite du Pont, qui n'était pas éloigné de ce temps-là, dit, dans son *Traité de l'âme*… ».

[994] Hérodien II, 15, 6–7 : ἐμοὶ δὲ σκοπὸς ὑπάρχει ἐτῶν ἑβδομήκοντα πράξεις πολλῶν βασιλέων συντάξαντι γράψαι, ἃς αὐτὸς οἶδα. Τὰ κορυφαιότατα τοίνυν καὶ συντέλειαν ἔχοντα τῶν κατὰ μέρος πεπραγμένων Σεβήρῳ ἐν τοῖς ἑξῆς διηγήσομαι.

> « La fin de Pertinax et l'avènement de Julianus, ainsi que l'arrivée de Sévère à Rome et sa campagne contre Niger, ont été racontés dans le livre précédent[995]. »

La phrase ἐν τῷ πρὸ τούτου συγγράμματι δεδήλωται présente une référence directe au livre II, avec cette fois l'emploi du terme σύγγραμμα au lieu de σύνταγμα. On remarque également le retour du terme δεδήλωται, verbe qui ferme également le livre :

> « Comment Sévère a quitté la vie et comment ses fils lui ont succédé au pouvoir, voilà ce qui a été raconté dans ce livre[996]. »

La fin du livre III est quelque peu différente de celle des deux premiers livres. La mort de Sévère et le règne de ses fils sont annoncés, mais le verbe au parfait δεδήλωται clôt le livre sans préciser ce qui va suivre. On remarque ainsi une certaine rupture dans la manière dont Hérodien a clos les livres précédents. Aucune mention d'un livre ultérieur n'est faite. Il n'avait peut-être pas encore prévu de livre IV (ce qui ne correspond pas à II, 15, 7), le sujet n'était peut-être pas encore défini (même s'il est certain qu'il s'agira du règne de Caracalla) ou peut-être la publication en tant que telle n'était-elle pas encore planifiée.

Comme au début des livres II et III, nous avons de nouveau un rappel du livre précédent au début du livre IV :

> « On a raconté dans le livre précédent les actions accomplies par Sévère pendant son règne de dix-huit ans[997]. »

On remarque le retour de la même formule (ἐν τῷ πρὸ τούτου βιβλίῳ δεδήλωται), avec variation du terme βιβλίῳ au lieu de συγγράμματι. Le résumé contient également une information temporelle : le livre précédent, qui traitait du règne de Sévère (Τὰ μὲν δὴ πραχθέντα Σεβήρῳ βασιλεύσαντι) a couvert dix-huit ans (ὀκτωκαίδεκα ἔτεσιν). En ce qui concerne le livre IV, il est malheureux qu'une lacune ne permette pas de déterminer si la formule qui clôt les livres précédents est présente ou non dans le texte original.

L'*incipit* du livre V renvoie à la fin du livre IV, qui couvrait le règne de Caracalla, et s'achevait par son assassinat et l'ascension de Macrin (Ὅπως μὲν δὴ ὁ Ἀντωνῖνος ἦρξέ τε καὶ

---

[995] Hérodien III, 1, 1 : Τὸ μὲν δὴ Περτίνακος τέλος καὶ <ἡ> Ἰουλιανοῦ καθαίρεσις, ἥ τε Σεβήρου ἐς τὴν Ῥώμην ἄφιξις, ἥ τε ἐπὶ Νίγρον ἔξοδος, ἐν τῷ πρὸ τούτου συγγράμματι δεδήλωται.

[996] Hérodien, III, 15, 17 : ὅπως μὲν δὴ Σεβῆρος τὸν βίον μετήλλαξε καὶ οἱ παῖδες αὐτῷ τὴν ἀρχὴν διεδέξαντο, ἐν τῷ βιβλίῳ τούτῳ δεδήλωται.

[997] Hérodien IV, 1, 1 : Τὰ μὲν δὴ πραχθέντα Σεβήρῳ βασιλεύσαντι ὀκτωκαίδεκα ἔτεσιν ἐν τῷ πρὸ τούτου βιβλίῳ δεδήλωται.

ἐτελεύτησε). « On a raconté dans le volume précédent comment Antonin a régné et comment il est mort, [ainsi que la conspiration qui précéda et sa succession][998]. »

Le retour de la formule δεδήλωται ἐν τῷ πρὸ τούτου συγγράμματι (avec variation quant à la place du verbe) et du terme σύγγραμμα renvoie de nouveau à la matérialité de l'œuvre — et, peut-être, au contexte de sa publication. Si l'on considère qu'il n'y a pas d'annonce dans la conclusion perdue du livre précédent, tout comme à la fin du livre III, ce rappel est peut-être rendu nécessaire par un hiatus dans la publication.

La clausule du livre V, une fois de plus, ne comporte pas explicitement d'annonce d'un prochain livre :

> « C'est ainsi qu'Antonin, arrivé à la sixième année de son règne, et ayant vécu la vie dont nous avons parlé précédemment, est mort en même temps que sa mère ; les soldats proclamèrent empereur Alexandre, un jeune homme complètement sous la coupe de sa mère et de sa grand-mère — comme un enfant, et le conduisirent à la cour impériale[999]. »

La seule expression τῷ προειρημένῳ βίῳ ne suffit pas à voir là une véritable conclusion, même si c'est un rappel du sujet du livre qui s'achève (le règne d'Élagabal — Ἀντωνῖνος, à ne pas confondre avec le Ἀντωνῖνος en V, 1, *i.e.* Caracalla). On peut raisonnablement se demander si le terme βίῳ n'est pas en outre une référence explicite au genre de la biographie, car on remarque dans les passages que nous avons cité une correspondance entre la fin d'un livre et la fin d'une vie, exprimée par le terme τέλος.

Le début du livre VI présente un retour de la formule contenant δεδήλωται, ainsi qu'une évocation (vague) des propos du livre précédent (ἐν τοῖς προειρημένοις δεδήλωται) [1000]. On remarque avec l'interrogative indirecte un certain parallélisme avec le début et la fin du livre III : Ὁποίῳ μὲν δὴ τέλει ὁ νέος Ἀντωνῖνος ἐχρήσατο renvoie à ὅπως μὲν δὴ Σεβῆρος τὸν βίον μετήλλαξε. Il y a aussi un effet de symétrie avec la fin du livre précédent, avec le rappel du verbe χρῶμαι (Ἀντωνῖνος … χρησάμενος τῷ προειρημένῳ βίῳ). Nous n'avons pas ici

---

[998] Hérodien V, 1, 1 : Ὅπως μὲν δὴ ὁ Ἀντωνῖνος ἦρξέ τε καὶ ἐτελεύτησε, δεδήλωται ἐν τῷ πρὸ τούτου συγγράμματι [ἥ τε πρὸ τούτου ἐπιβουλὴ καὶ διαδοχή].

[999] Hérodien V, 8, 10 : Ἀντωνῖνος μὲν οὖν ἐς ἕκτον ἔτος ἐλάσας τῆς βασιλείας καὶ χρησάμενος τῷ προειρημένῳ βίῳ, οὕτως ἅμα τῇ μητρὶ κατέστρεψεν· οἱ δὲ στρατιῶται αὐτοκράτορα τὸν Ἀλέξανδρον ἀναγορεύσαντες ἐς τὰ βασίλεια ἀνήγαγον, κομιδῇ νέον καὶ πάνυ ὑπὸ τῇ μητρὶ καὶ τῇ μάμμῃ παιδαγωγούμενον.

[1000] Hérodien VI, 1, 1 : « Quelle fin connut le jeune Antonin, nous l'avons montré dans les propos précédents ; après avoir reçu l'Empire, Alexandre… » (Ὁποίῳ μὲν δὴ τέλει ὁ νέος Ἀντωνῖνος ἐχρήσατο, ἐν τοῖς προειρημένοις δεδήλωται· παραλαβόντος δὲ τὴν ἀρχὴν Ἀλεξάνδρου…).

cependant de précision sur la forme (σύνταγμα/σύγγραμμα). Il y a peut-être un décrochage ici : les livres étaient jusqu'à présent signalés comme tels, et si l'on peut y voir un souci de *uariatio*, il n'est pas impossible d'y voir non plus un changement dans la méthode de diffusion ou de publication. Outre le fait qu'il semble y avoir un lien fort, une connexion entre le livre V et VI, on remarque également qu'ils sont moins longs que les quatre premiers livres. Constituaient-ils à l'origine un seul livre, qui aurait été séparé ensuite pour les faire correspondre aux contraintes du genre biographique ?

Le terme τέλος qui fait le lien entre la fin du livre V et le début du livre VI (ce qui est doublement significatif de la fin du règne et de la fin d'un livre) se retrouve également à la fin du livre :

> « Telle fut la fin que connurent Alexandre et sa mère, alors qu'il avait régné pendant quatorze ans, sans avoir mérité le moindre blâme ou fait couler la moindre goutte de sang ; il fut étranger aux meurtres, à la cruauté et aux actes irréfléchis, enclin à la bienveillance et à la générosité. C'est qui est sûr en tout cas c'est que le règne d'Alexandre aurait eu une bonne réputation du début à la fin, si le comportement de sa mère ne lui avait pas imputé la cupidité et l'avarice[1001]. »

Le début de cette clausule (τέλος μὲν δὴ τοιοῦτο) est encore une fois caractéristique de la méthode de rédaction d'Hérodien. L'emploi du démonstratif (τοιοῦτος) renvoie explicitement au récit du complot contre Sévère Alexandre et sa mère Julia Mamaea. Cependant on ne retrouve pas d'annonce du livre suivant (livre VII). On remarque dans ce paragraphe une indication selon laquelle son règne fut exempt de sang versé (καὶ ἀναιμωτί), qui apporte une vision positive du règne de Sévère Alexandre. Maximin régnant ensuite, la lecture de cette clausule nous porte à croire qu'elle n'a sans doute pas été rédigée pendant le règne de Maximin, caractérisé par la terreur (cf. livres suivants). Deux hypothèses peuvent alors être envisagées : ou bien la clausule a été rédigée *a posteriori* (par exemple en prenant pour modèle celle du livre I, ou bien c'est le livre entier qui fut rédigé après le règne de Maximin : nous pensons, à cet égard, que les trois derniers livres forment peut-être un tout cohérent.

[1001] Hérodien VI, 9, 8 : Τέλος μὲν δὴ τοιοῦτο κατέλαβε τὸν Ἀλέξανδρον καὶ τὴν μητέρα, βασιλεύσαντα ἔτεσι τεσσαρεσκαίδεκα, ὅσον πρὸς τοὺς ἀρχομένους, ἀμέμπτως καὶ ἀναιμωτί· φόνων τε γὰρ καὶ ὠμότητος ἀκρίτων τε ἔργων ἀλλότριος ἐγένετο, ἔς τε τὸ φιλάνθρωπον καὶ εὐεργετικώτερον ἐπιρρεπής. Πάνυ γοῦν ἂν ἡ Ἀλεξάνδρου βασιλεία εὐδοκίμησεν ἐς τὸ ὁλόκληρον, εἰ μὴ διεβέβλητο αὐτῷ τὰ τῆς μητρὸς ἐς φιλαργυρίαν τε καὶ μικρολογίαν.

C'est peut-être une tierce personne qui a pris en charge la publication des derniers livres en se fondant sur les commentaires d'Hérodien sur la structure de l'œuvre, ce qui expliquerait l'étrange correspondance entre la fin du livre VI et le début du livre VII avec une structure qui reprend les clausules des premiers livres :

> « Quelle vie mena Alexandre et quelle fin il connut alors qu'il avait régné quatorze ans, nous l'avons révélé dans les propos précédents[1002]. »

Cette hypothèse se fonde sur l'absence de termes comme σύνταγμα, σύγγραμμα et βιβλίον, mais l'emploi de groupes prépositionnels du type ἐν τοῖς [προειρημένοις] — qui peuvent sous-entendre ces termes, ou bien le terme λόγος, qui lui aussi peut désigner un livre si l'on se réfère aux *inscriptiones* — nous interroge : s'agit-il d'un manque de temps qui aurait empêché de reprendre le schéma des *incipit* et clausules précédents ou d'un simple souci de *uariatio*[1003] ? Le retour de la formule ἐν τοῖς προειρημένοις ἐδηλώσαμεν est conforme à la méthode d'Hérodien pour relier deux livres, et les divergences de lexique ne peuvent s'expliquer que par un souci de *uariatio* de la part d'Hérodien, qui emploie ici deux interrogatives indirectes pour reprendre le contenu du livre précédent. On a d'ailleurs exactement, entre la fin du livre VI et le début du livre VII, la même formule : βασιλεύσας ἐτῶν τεσσαρεσκαίδεκα, avec une simple variation des cas, qui indiquerait peut-être une rupture plus ou moins longue dans la rédaction d'Hérodien ou confirmerait que la clausule du livre précédent a été ajoutée *a posteriori*, quand on voulut séparer les derniers livres qui formaient un tout cohérent.

En effet, la clausule du livre VII confirme, par le retour d'une remarque structurelle, le lien étroit entre les deux derniers livres :

> « Nous avons montré la révolte de la Libye, le déclenchement de la guerre civile à Rome, les faits et gestes de Maximin, et son arrivée en Italie. La suite des événements sera relatée dans le chapitre suivant[1004]. »

[1002] Hérodien VII, 1, 1 : Τίνι μὲν βίῳ Ἀλέξανδρος ἐχρήσατο τέλει τε ὁποίῳ βασιλεύσας ἐτῶν τεσσαρεσκαίδεκα, ἐν τοῖς προειρημένοις ἐδηλώσαμεν·

[1003] On peut également risquer là l'argument selon lequel la rigueur atticiste est un peu moins soutenue au fur et à mesure des livres de l'*Histoire* pour étayer l'hypothèse d'une écriture au fil de l'eau.

[1004] Hérodien VII, 12, 9 : Τὴν μὲν οὖν Λιβύης ἀπόστασιν καὶ τὸν κατὰ τὴν Ῥώμην ἐμφύλιον πόλεμον, τά τε Μαξιμίνῳ πραχθέντα καὶ τὴν ἐς Ἰταλίαν ἄφιξιν αὐτοῦ ἐδηλώσαμεν· τὰ δὲ ἑπόμενα ἐν τοῖς ἑξῆς λεχθήσεται.

Dans cette clausule, l'expression ἐν τοῖς ἑξῆς λεχθήσεται nous interpelle. Τοῖς ἑξῆς apparaissait déjà à la fin du livre II, mais n'était plus apparu depuis. Il s'agit d'une annonce en bonne due forme d'un livre suivant. Le pluriel semble indiquer qu'il s'agit d'un λόγοις sous-entendu, et sa traduction sera plutôt celle de « propos » que de « livre », étant donné que le livre VIII est le dernier. On pourrait arguer que ce n'était pas le dernier livre prévu (confortant les partisans d'un Hérodien héritier d'Hérodote et de ses neuf livres), mais le fait est que le livre suivant, le huitième, est le seul dont le sujet concerne la suite (τὰ ἑπόμενα) du règne de Maximin :

> « Les actes de Maximin après la mort de Gordien, son arrivée en Italie, la révolte de Libye et les conflits entre les soldats et le peuple à Rome ont été racontés dans les chapitres précédents ; Maximin, une fois arrivé aux frontières, envoya des éclaireurs explorer...[1005] »

Là aussi Hérodien rappelle les événements majeurs du livre précédent, suivis de la formule ἐν τοῖς πρὸ τούτων λέλεκται. Le neutre (ou masculin) pluriel τοῖς laisse encore une fois l'interprétation libre du lecteur, sans pour autant nous aider à confirmer ou infirmer l'hypothèse d'un hiatus entre les deux livres ou la séparation ultérieure en deux livres.

Il est temps à présent d'étudier la fin du livre VIII, et de l'œuvre :

> « Telle fut la fin indigne et ignominieuse que connurent ces honorables et exemplaires vieillards, qui étaient nobles lorsqu'ils sont parvenus, grâce à leur mérite, au pouvoir ; Gordien, âgé d'environ treize ans, fut désigné empereur et reçut le pouvoir sur Rome[1006]. »

La clausule reprend les événements présentés dans le livre mais n'évoque absolument pas une suite. Il ne suggère pas non plus, à l'inverse, qu'il s'agit de la fin de son œuvre (ni même du livre, en réalité). Le texte d'Hérodien est donc potentiellement inachevé. On comprend juste que dans la logique de répartition des livres (qui n'est peut-être pas du fait d'Hérodien), ainsi qu'en comparant les différentes clausules, la fin d'un règne signifie la fin d'un livre. Ainsi Hérodien pose-t-il un cadre à son récit au début et à la fin de chaque livre, qui correspond au choix de son sujet.

[1005] Hérodien VIII, 1, 1 : Τὰ μὲν δὴ Μαξιμίνῳ πραχθέντα μετὰ τὴν Γορδιανοῦ τελευτήν, ἥ τε εἰς Ἰταλίαν ἄφιξις αὐτοῦ, Λιβύης τε ἀπόστασις καὶ ἡ ἐν Ῥώμῃ τῶν στρατιωτῶν πρὸς τὸν δῆμον διαφορὰ ἐν τοῖς πρὸ τούτων λέλεκται· ὁ δὲ Μαξιμῖνος ἐπιστὰς τοῖς ὅροις προύπεμψε σκοποὺς τοὺς ἐρευνήσοντας…

[1006] Hérodien VIII, 8, 8 : Τέλει μὲν δὴ τοιούτῳ ἐχρήσαντο ἀναξίῳ τε ἅμα καὶ ἀνοσίῳ σεμνοὶ καὶ λόγου ἄξιοι πρεσβῦται, εὐγενεῖς τε καὶ κατ' ἀξίαν ἐπὶ τὴν ἀρχὴν ἐληλυθότες· ὁ δὲ Γορδιανὸς περὶ ἔτη που γεγονὼς τρισκαίδεκα αὐτοκράτωρ τε ἀνεδείχθη καὶ τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν ἀνεδέξατο.

Les propos liminaires et les clausules présentent donc une référence explicite à l'organisation du texte, c'est-à-dire à la répartition en livres, par des termes relevant d'aspects éditoriaux ou qui renvoient à l'ouvrage en lui-même (σύνταγμα, σύγραμμα). La mise en ordre des πράξεις de chaque empereur par Hérodien semble être faite de façon méthodique et correspondre à un programme de publication. En tout cas, la liaison volontaire des livres entre eux invite à penser que la théorie d'une publication au fil de l'eau est une possibilité. Les clausules et *incipit* serviraient alors d'aide-mémoire. Lorsque l'historien ne fait aucune mention d'un livre ultérieur (par exemple à la fin du livre III), on pourrait tout à fait imaginer que les deux livres formaient en fait un tout ou qu'à l'inverse sa publication n'était même pas encore prévue par Hérodien[1007]. Les rappels des propos précédents seraient alors rendus nécessaires par un hiatus dans la publication. Les ruptures dans cette méthode, les oublis ou les lacunes —volontaires ou non — dénoteraient à leur tour un changement dans la méthode de diffusion ou de publication. On peut considérer, à l'examen de cette méthode, que certains livres n'étaient peut-être même pas séparés à l'origine, et qu'un copiste ou un bibliothécaire s'en est occupé en restituant un *incipit* ou une conclusion « à la manière » d'Hérodien, ce qui pourrait expliquer le retour de certaines formulations. Enfin, une dernière question soulevée par le contexte de composition et de publication est de savoir si le huitième livre était réellement le dernier, car il manque tout de même deux ans selon les propos d'Hérodien au livre I, voire douze selon ses propos au livre II.

Il nous semble important de présenter ici la courte synthèse établie par Sidebottom sur la question. Les arguments d'une version non révisée et incomplète reposent sur les éléments suivants :

1) Hérodien fait à plusieurs reprises des promesses qu'il ne tient pas : en IV, 14, 2, les tribuns qui ont soutenu Macrin ont été soupçonnés d'avoir organisé l'assassinat de Caracalla et ont été punis par la suite (ὡς ἐν τοῖς ἑξῆς ἐροῦμεν, « comme nous le dirons plus tard »), mais Hérodien n'y revient jamais. En V, 3, 9, la garnison qui se trouve près d'Éphèse sera plus tard transférée (ὡς ἐν τοῖς ἑξῆς ἐροῦμεν, « comme nous le dirons plus tard ») mais impossible de confirmer qu'Hérodien en parle plus loin. Il existe un débat entre Sidebottom et Cassola : ce dernier prétend qu'en VI, 4, 7 Hérodien y revient effectivement mais on ne sait pas exactement quelles troupes transfère Sévère Alexandre (τινα τῶν στρατοπέδων μετέστησεν ὁ Ἀλέξανδρος ἐς ἕτερα χωρία) [1008].

[1007] Mais alors on aurait peut-être eu droit à une phrase de conclusion (même question que pour la théorie de l'œuvre inachevée avec le livre VIII).

[1008] SIDEBOTTOM 1997b p. 2813 ; CASSOLA 1957a p. 7.

2) L'absence de conclusion à l'œuvre entière à la fin du livre VIII. Là encore l'argument est sujet à débat : Sidebottom s'oppose de nouveau à Cassola, car selon lui la question des *incipit* et des clausules ne suffit pas à prouver qu'Hérodien avait prévu une suite au huitième livre. En outre, pour Whittaker et Alföldy, la présence de résumés, pratique au moins aussi vieille qu'Hérodote[1009], permet d'envisager la théorie. Sinon, pourquoi Hérodien conclut-il le plus souvent ses livres mais ne le fait pas à la fin de l'œuvre ? Nous rejoignons ici Sidebottom.

3) Le conflit entre les soixante ans de l'introduction (I, 1, 5) et les soixante-dix ans de la fin du livre II (15, 7). Là encore la question a été évoquée à plusieurs reprises dans nos propos et les débats sont nombreux[1010].

4) Enfin, le nombre moins important de discours directs, et plus particulièrement les cours dialogues dramatiques, dans les derniers livres, par comparaison aux premiers. Là encore nous l'avons déjà évoqué. Cela supposerait que la méthode d'Hérodien ait été d'écrire d'abord la narration avec le squelette des dialogues (ce qui expliquerait également que les discours indirects et narrativisés se trouvent en plus grand nombre dans les derniers livres), puis de revenir dessus en partant du début pour les étoffer. Hérodien a très bien pu prévoir d'écrire soixante ans d'histoire lorsqu'il a écrit le premier livre, décider d'aller plus loin pendant la rédaction du second livre et en avoir été empêché après le huitième livre (vieillesse, mort ou autre). Nous ne pouvons prouver la validité des différentes théories, et Hérodien aurait pu tout aussi bien évoquer deux durées différentes sans que cela soit contradictoire à ses yeux (les dix-huit règnes en 58 ans, arrondis à 60, et les soixante-dix ans qu'il a vécus personnellement au moment où il écrit, par exemple).

2.4.3. Conclusions ?

Ces « sommaires » correspondent nécessairement à une intention de l'auteur puisqu'ils posent un cadre dans la narration. Les *Histoires* d'Hérodien ont peut-être d'abord été publiées comme une chronique ou un « feuilleton » collant au plus près à l'actualité du moment, ce qui correspondrait à notre théorie selon laquelle notre homme tenait un journal en tant que pocurateur *ab ephemeride* par exemple. Les livres auraient alors d'abord été publiés successivement et séparément, impliquant que le support utilisé ait été le rouleau (*volumen*) et non le *codex* de parchemin, à raison d'un livre par rouleau et d'un règne ou d'une « séquence impériale » par livre. Ce serait alors seulement dans un second temps (seconde édition ?) que

[1009] WHITTAKER 1969 I p. 252, note 1 ; ALFÖLDY 1971a p. 206–207.

[1010] Voir *supra* p. 5 et note 9 ; p. 31 et p. 125 et note 438. La tentative d'explication proposée par Whittaker a été réfutée par ALFÖLDY 1971a p. 204–205.

l'auteur les aurait rassemblés en un ouvrage unique (long rouleau ou, peut-être, codex de parchemin, les deux coexistant à l'époque) précédés de la préface générale (I, 1) qui figure actuellement dans les manuscrits. Cela expliquerait aussi le problème des soixante ans, qui peut suggérer que le livre premier avait déjà été publié lorsque le nombre fut changé à la fin du livre II[1011]. Ce qui pourrait invalider cette hypothèse, ce serait la présence, dans tel ou tel livre, d'allusions à des événements postérieurs au *terminus* de ce livre. D'aucuns ont essayé de les identifier pour essayer de dater la composition et la publication de l'œuvre, mais aucun n'argument n'emporte l'adhésion. De même, si notre théorie d'une publication au fil de l'eau ou livre par livre, ou par ensemble de livres, n'est pas validée, elle n'est pas pour autant infirmée, comme c'est le cas pour les autres théories.

Le mystère autour des dates de composition et de publication reste entier, malgré les différentes hypothèses des érudits et celles que nous avons pu présenter. Que la publication ait commencé avant la fin de la rédaction ou non, il nous semble dommage que les nombreux chercheurs, surtout ceux de théories qui font autorité, ne se soient pas demandés si les différents livres avaient été publiés ensemble ou séparément. Certaines études en ont conscience qui associent cette question à celle de l'âge de notre historien lors de la composition de son œuvre, Hérodien ayant nécessairement un âge avancé au moment de la publication si elle eut lieu après 238. En tout cas, l'hypothèse d'une composition sur de nombreuses années et au fil de la vie d'Hérodien ne semble plus désormais si inenvisageable. Certes, la date de composition de l'œuvre d'Hérodien est maintenant presque unanimement située au règne de Philippe l'Arabe (244-249) au plus tôt, avec peut-être l'idée d'une célébration à l'occasion du millénaire de Rome en 248. Certes, il n'est pas impossible d'envisager qu'Hérodien ait pu prévoir un neuvième livre concernant Gordien III et Philippe l'Arabe. Certes, avant ces dates des éléments auraient pu le compromettre auprès des Gordiens ou même des différents empereurs s'il eut commencé sa publication au fil de l'eau. Mais on peut toujours trouver à toutes les époques des ennemis potentiels à l'œuvre de notre auteur. La nécessaire démonstration des hypothèses dans les études par la question des

[1011] CASSOLA 1957 p. 217 : « on constate, enfin, une contradiction évidente entre le passage dans lequel Hérodien montre implicitement qu'il veut raconter l'histoire d'une période de soixante ans (I, 1, 5), et celui dans lequel il affirme ouvertement que son œuvre s'étendra sur soixante-dix ans (II, 15, 7). » *Una netta contraddizione può notarsi, infine, fra il passo in cui Erodiano mostra implicitamente di voler narrare la storia di un sessantennio (I, 1, 5), e quello in cui apertamente afferma che la sua opera abbraccerà settant'anni (II, 15, 7).*

destinataires probables de l'œuvre en est la preuve formelle, en particulier pour les érudits qui se demandent quels hommes ont pu être honorés ou offensés par les propos de l'historien.

2.4.4. La destinée littéraire d'Hérodien

Les parties précédentes, qui étudiaient les mécanismes de l'analyse et de la compréhension (de l'appréhension, même) des événements par Hérodien, ainsi que sa manière de les restituer dans l'œuvre, nous ont régulièrement conduit à nous interroger sur la valeur de son témoignage à la fois pour les Anciens et les Modernes. Il est temps à présent d'examiner plus en détail l'usage qui a été fait de lui dans la postérité littéraire.

On peut voir, après l'examen des différentes sources, qu'Hérodien s'inscrit dans la continuité de ses prédécesseurs historiens mais s'appuie aussi sur des modèles littéraires (historiographiques ou non). Il entend constituer avec son œuvre, comme il le dit dans son prologue, un témoignage pour ses contemporains mais aussi pour les générations futures (τῶν ἐντευξομένων et τοῖς ὕστερον). Il est certain qu'il a rencontré du succès parmi les historiens anciens et que son œuvre a eu de l'importance, comme en témoigne son utilisation par l'*Histoire Auguste* (comme contre-point de Dion ? comme source ?). Sa renommée est encore sensible à l'époque byzantine : Jean d'Antioche, dans ses *excerpta*, reprend par moment *verbatim* le texte de l'*Histoire de l'Empire.* À la Renaissance, également, Hérodien a fait l'objet de l'intérêt des érudits de l'époque, en tête desquels se trouvent Alde Manuce et Ange Politien et, plus tard au XV^e^ siècle, l'italien Antonio Bonfini[1012]. Même Thomas More, dans son *Utopie*, le cite en l'associant à d'autres historiens — et pas les moindres : Hérodote et Thucydide[1013]—, ce qui peut témoigner du succès de la réception de son œuvre. Pourtant, nous allons voir que l'utilisation d'Hérodien dans les siècles qui suivirent, et notamment dans les travaux du XIX^e^ siècle et dans l'historiographie du XX^e^ siècle, n'est pas à la hauteur des premiers temps de sa réception.

La première difficulté sur laquelle on achoppe lorsque l'on s'interroge sur la destinée de l'œuvre d'Hérodien est le manque de notices antiques sur ce personnage. Étant donné que la majeure partie de ce qui se dit de lui relève de la conjecture, ce dossier a interrogé un grand nombre de chercheurs sans forcément apporter de nouvelles connaissances ou certitudes.

[1012] Antonio BONFINI, *Rerum Ungaricarum decades*, I, 1, 2, 100 : *Herodianus historicus*.

[1013] Thomas MORE, *L'Utopie*, II, 182 : *Ex historicis Thucydidem atque Herodotum, necnon Herodianum.*

*2.4.4.1. Les successeurs d'Hérodien : Ammien Marcellin et l'*Histoire Auguste

L'historien de langue grecque Ammien Marcellin, au IV^e^ siècle après J.-C., choisit le latin pour écrire son œuvre historique, qui se voulait une continuation de Tacite, sans doute pour mieux se faire comprendre des élites romaines, de moins en moins hellénophones. Il écrit ainsi une *Histoire de Rome* en trente-et-un livres, de l'avènement de Nerva en 96 à la mort de l'empereur Valens (378). Il est intéressant de noter que les premiers livres, bien que perdus, retraçaient de manière accélérée les années 96 à 193 pour ensuite s'étoffer à l'approche de la période de vie de l'auteur[1014]. Ammien prend également une posture similaire à Hérodien, en ne voulant traiter que les événements les plus importants sans cacher la vérité derrière des mensonges ou des flatteries[1015]. On pourrait en conclure que les auteurs se complètent assez bien les uns les autres : sans doute Ammien Marcellin s'est-il référé à Hérodien comme une source majeure de son travail.

Dans son récit du règne de l'empereur Julien (ou Julien II, également connu sous le nom de Julien l'Apostat), Ammien évoque l'admiration qu'aurait éprouvée l'empereur pour son illustre prédécesseur, Marc Aurèle[1016]. Il n'est pas impossible de voir dans l'étude du modèle de Marc Aurèle des réminiscences du texte d'Hérodien. L'œuvre bien connue de Julien lui-même, *Les Césars,* témoigne de cette admiration, Marc Aurèle y étant désigné par les personnages — des dieux — comme le meilleur des empereurs[1017].

L'*Histoire Auguste* réunit trente biographies impériales, d'Hadrien (117–138) à Numérien (285). Elle croise donc l'œuvre d'Hérodien de la vie de Commode à celle de Maximin le Thrace, en ajoutant celle d'Avidius Cassius, qu'Hérodien ne mentionne pas (notamment parce que les événements le concernant datent de 175, en dehors des bornes de notre sujet), et celles de Pescennius Niger et de Clodius Albinus, qu'Hérodien ne traite qu'en tant qu'ennemis de Sévère. Il est reconnu aujourd'hui par les historiens modernes que l'*Histoire Auguste*, dont les biographies ont longtemps été regroupées par nom d'auteurs (comme Aelius Lampridius, Julius Capitolinus ou Trebellius Pollio), est le produit d'un auteur unique[1018]. Dans l'édition française publiée aux CUF en 1996 par François Paschoud[1019],

---

[1014] ARNAUD-LINDET 2001 p. 341.

[1015] MARINCOLA 2009 p. 13.

[1016] Voir LEVY 2001 p. 348.

[1017] Julien, *Césars,* 24 ; 28 ; 30.

[1018] ARNAUD-LINDET 2001, p. 325 et LANDFESTER 2009, p. 144. Voir également BARNES 1978 p. 108-109 et l'introduction de CHASTAGNOL 1994.

l'introduction suit l'avis de Dessau, Höhl, Alföldi, Syme et Chastagnol, pour qui l'œuvre est celle d'un seul auteur et a été achevée entre 395–397 et 404–406. Hérodien était connu de l'auteur de l'*Histoire Auguste*, mais la question est tout de même débattue par Ronald Syme, historien britannique, pour qui l'auteur aurait disposé d'une source de base latine, ce qui impliquerait qu'il n'ait eu ni besoin d'Hérodien, ni de Dion, et que la source aurait potentiellement été commune aux trois (la fameuse troisième source perdue ? Marius Maximus ?). Mais ce raisonnement ne constitue pas un argument suffisant. Il n'est cependant pas nécessaire de considérer que notre auteur soit la source de l'auteur de l'*Histoire Auguste*, pour confirmer que l'auteur connaisse Hérodien, puisqu'il le cite nommément. Des rapprochements sont néanmoins possibles et furent examinés, notamment, par Frank Kolb[1020], qui signale ainsi des cas où la source d'un passage de l'*H.A.* paraît venir de l'*Histoire romaine* ou de l'*Histoire de l'Empire* : la mort de Pertinax, dans l'*H.A.*, est annoncée par un présage, l'apparition d'une étoile en plein jour près du soleil — chez Hérodien la même scène laisse deviner la mort de Commode[1021]. Les trois sources auraient donc un rapport parental (l'une inspire les autres) ou fraternel (elles s'inspirent d'une même œuvre).

2.4.4.2. La réception byzantine et la redécouverte de la Renaissance

Cette partie de la réception est largement influencée par l'histoire de la transmission du texte, que nous étudierons dans la prochaine partie.

Jusqu'à ce que Constantin le Porphyrogénète fasse réunir des textes historiographiques dans les *Excerpta Constantiniana*[1022], nos connaissances sont maigres de la fortune d'Hérodien. Lucarini, éditeur d'Hérodien[1023], estime que Dexippe, au tournant du IV^e^ siècle, a beaucoup puisé chez notre historien. Hérodien était probablement toujours connu au VI^e^ siècle puisque Évagre le Scholastique le nomme dans son *Histoire ecclésiastique* dans une liste d'historiens romains[1024]. Cet auteur prétend également que l'œuvre historique préparée

---

[1019] *Histoire Auguste*, Tome V, 1re partie, « Vies d'Aurélien et de Tacite », Paris, Les Belles Lettres, 1996.

[1020] KOLB 1972.

[1021] Hérodien, I, 14, 1 ; cf. Dion LXXIII, 14, 4–5.

[1022] Sur les *Excerpta Constantiniana*, voir NEMETH 2018, en particulier p. 145–156.

[1023] LUCARINI 2005 p. ix.

[1024] *Histoire ecclésiastique* (5, 24) : dans cette liste de l'historiographie romaine (Αἱ δὲ κατὰ Ῥωμαίους πράξεις… ἱστορίαν), on retrouve Denys (Διονυσίῳ μὲν τῷ Ἁλικαρνασεῖ), Polybe (Πολυβίῳ τῷ Μεγαλοπολίτῃ), Appien (Ἀππιανὸς), Diodore (Διοδώρῳ τε τῷ Σικελιώτῃ), Dion (Δίωνι τῷ Κασσίῳ), qui a écrit jusqu'au règne de Sévère Alexandre (μέχρις Ἀντωνίνου τοῦ ἐξ Ἐμεσῶν). Hérodien a écrit jusqu'à la fin du règne de Maximin le Thrace (μέχρι τῆς Μαξιμίνου τελευτῆς δηλοῦται). Après lui la

par Eustathe d'Épiphanie au tournant du VI[e] siècle, l'*Épitomé chronologique* (ca. 503) s'appuie en partie sur l'œuvre d'Hérodien. Le fait que Jean d'Antioche reprenne textuellement Eustathe et Hérodien et que Jean Malalas, qui utilise aussi Hérodien, imite Eustathe[1025] tend à confirmer la survivance, à un degré plus ou moins grand, du texte d'Hérodien dans ces œuvres. Il y a des chances également que Pierre le Patrice (500–565), qui reprit une histoire des Césars[1026] et Procope de Césarée, principale source d'information sur le règne de l'empereur Justinien, aient lu Hérodien[1027].

2.4.4.3. La vision d'Hérodien par les Modernes

À cause du manque de rigueur historique qu'on lui a imputé, Hérodien a joui pendant longtemps d'une réputation déplorable, surtout à partir du XIX[e] siècle.

XVI[e]-XIX[e] siècles

Après la Renaissance, la vision d'Hérodien commença à être un peu plus nuancée, et les comparaisons avec Cassius Dion, qui vont durablement marquer les études sur Hérodien, commencent à apparaître, comme on le voit chez l'abbé Dubos :

> « Plutarque et Dion qui approche plus du temps de Plutarque que de son mérite, sont réputez les meilleurs auteurs qui aïent écrit depuis que la Grece fut devenuë une province de l'empire romain. On doit regarder avec veneration les écrits de ces deux grecs. Ils sont l'ouvrage d'historiens judicieux qui nous racontent avec sens beaucoup de faits importans et curieux, que nous ne tenons que de leurs récits. Les livres de Plutarque sur tout, sont le reste le plus précieux de l'antiquité grecque et romaine par rapport aux détails et aux faits qu'il nous apprend. On peut dire quelque chose d'approchant de Dion et d'Herodien, qui écrivirent sous Alexandre Severe et sous Gordien Pie, mais on ne compare pas ces historiens pour l'art d'écrire avec force comme avec dignité, pour l'art de peindre les grands évenemens à Thucidide et à Herodote[1028]. »

---

liste continue avec Nicostrate, qui a écrit l'histoire des règnes suivants (de Philippe à Odénat et Valérien). Enfin, Évagre cite Dexippe.

[1025] TREADGOLD 2007 p. 114–119 et 2010 p. 710.

[1026] TREADGOLD 2007 p. 264–269 : Pierre le Patrice est l'auteur d'une *Histoire de l'Empire de la mort de Jules César à celle de l'empereur Constance II* (337–361). Il s'agit d'un auteur fragmentaire dont certains fragments auraient été repris dans le *De ceremoniis* de l'empereur Constantin VII.

[1027] LUCARINI 2005 p. x.

[1028] Abbé Jean-Baptiste Dubos, *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture,* (1719) t.2, 13, p. 225 (orthographe non modernisée).

Remarquons que l'abbé Dubos considère que l'œuvre a été rédigée à la fin de la période traitée. Plus tard, Montesquieu le cite dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1748) sous le titre de *Vie de Sévère,* ce qui suggère que, de près ou de loin, on associait à son époque l'œuvre d'Hérodien et l'*Histoire Auguste*[1029].

Rétif de la Bretonne, dans *La paysanne pervertie ou les Dangers de la ville*, établit une liste d'historiens grecs parmi lesquels figure Hérodien :

> « Les Hiſtoriens greqs, ſavoir, Hérodote, Theucydide, Xénophon, Polybe, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnaſſe, Joſeph, Philon, Plutarque, Arrien, Appien (qui eſt peu ſûr, ainſi que) Dion Caſſius, Hérodien, Zosime, Procope, Agathias, Socrate-le-ſcholaſtique, Sozomène, Evagre, Nicephore, Manaſſès, Cedrenus, Zonare, Nicéphore-Caliſte, Nicéphore-Gregoras, & Nicétas[1030] ».

Il est intéressant de noter que, dans certaines éditions du texte de Rétif de la Bretonne[1031], la liste est abrégée et agrémentée d'un « etc. », mais seulement après Hérodien. Cela témoigne bien qu'il reste un auteur d'importance (comme lorsque Thomas More avait cité Hérodien au même rang que Thucydide).

Nous pensons également que le résumé des événements effectué par Bossuet dans son *Histoire universelle* I, 10 reprend la trame construire par Hérodien :

> « Les Parthes et les Marcomans éprouvèrent la valeur de Marc-Aurèle : les derniers étaient des Germains que cet empereur achevait de dompter quand il mourut. Par la vertu des deux Antonins, ce nom devint les délices des Romains. La gloire d'un si beau nom ne fut effacée, ni par la mollesse de Lucius Verus frère de Marc-Aurèle et son collègue dans l'empire, ni par les brutalités de Commode son fils et son successeur. Celui-ci indigne d'avoir un tel père, en oublia les enseignements et les exemples. Le Sénat et les peuples le détestèrent : ses plus assidus courtisans et sa maîtresse le firent mourir. Son successeur Pertinax, vigoureux défenseur de la discipline militaire, se vit immolé à la fureur des soldats licencieux qui l'avaient un peu auparavant élevé malgré lui à la souveraine puissance. L'empire mis à l'encan par l'armée, trouva un acheteur. Le jurisconsulte Didius Julianus hasarda ce hardi marché : il lui en coûta la vie : Sévère Africain le fit mourir, vengea Pertinax, passa d'Orient en Occident, triompha en Syrie, en Gaule et dans la Grande Bretagne. Rapide conquérant, il égala César par ses victoires ; mais il n'imita pas sa clémence. Il ne put mettre la paix parmi ses enfants. Bassien ou Caracalla son fils ainé, faux imitateur d'Alexandre, aussitôt après la mort de son père, tua son frère Geta empereur comme lui dans le sein de Julie leur mère commune, passa sa vie dans la cruauté et

[1029] Chapitre 16 : « Les proscriptions de Sévère firent que plusieurs soldats de Niger se retirèrent chez les Parthes », avec une note disant : « Hérodien, *Vie de Sévère* ».

[1030] Rétif de la Bretonne, *La paysanne pervertie ou les Dangers de la ville*, t.3 p. 137.

[1031] Par exemple l'édition Duchesne (1784).

> dans le carnage, et s'attira à lui-même une mort tragique. Sévère lui avait gagné le cœur des soldats et des peuples, en lui donnant le nom d'Antonin ; mais il n'en sut pas soutenir la gloire. Le syrien Héliogabale, ou plutôt Alagabale son fils, ou du moins réputé pour tel, quoique le nom d'Antonin lui eût donné d'abord le cœur des soldats et la victoire sur Macrin, devint aussitôt après par ses infamies l'horreur du genre humain, et se perdit lui-même. Alexandre Sévère fils de Mamée, son parent et son successeur, vécut trop peu pour le bien du monde. Il se plaignait d'avoir plus de peine à contenir ses soldats, qu'à vaincre ses ennemis. Sa mère qui le gouvernait fut cause de sa perte, comme elle l'avait été de sa gloire. Sous lui Artaxerxe persien tua son maitre Artaban dernier roi des parthes, et rétablit l'empire des Perses en Orient. »

Même si cet extrait s'insère dans un résumé plus long de l'histoire romaine, qui doit aussi sûrement au récit de Cassius Dion, le texte semble reprendre tous les éléments qu'Hérodien met en avant dans son récit des règnes. Bossuet insiste notamment sur des éléments mis en valeur dans l'*Histoire de l'Empire* : le rejet de la *paideia* par Commode (« Celui-ci indigne d'avoir un tel père, en oublia les enseignements et les exemples ») ; les espoirs déçus du règne de Pertinax (« vigoureux défenseur de la discipline militaire, se vit immolé à la fureur des soldats licencieux ») ; la rapidité de Sévère dans ses campagnes ; les dissensions entre Caracalla et Géta ; la mainmise du pouvoir par Mamaea sous le règne de Sévère Alexandre, etc. Bossuet a très probablement lu Cassius Dion et Hérodien, et l'on voit bien que la vision de l'histoire, qu'ils promeuvent dans leurs œuvres, ont influencé durablement les représentations de l'histoire romaine.

Période moderne

Au XIX^e^ siècle on trouve un regain dans les études et travaux sur Hérodien et son œuvre et cette vague se continua au début du XX^e^ siècle, notamment dans le cadre de la *Quellenforschung*. À cause du manque d'information et de compréhension de notre auteur en tant que personnage historique, et du peu de rigueur historique qu'on lui a imputé, Hérodien a longtemps pâti d'une réputation déplorable (« *one of the unkindest fate* », comme le dit Sidebottom), malgré l'avis des anciens à son sujet — qu'on peut deviner par le simple fait qu'il ait eu une postérité et ait été intégralement conservé.

Ce que dénonçait Fergus Millar à propos de Cassius Dion[1032] se révèle également vrai pour Hérodien : la majorité des écrits portant sur notre auteur relève de la critique des sources, et constituent une remise en question constante de l'intérêt ou de l'utilité historique de l'*Histoire de l'Empire*. La plupart des adeptes de la *Quellenkritik* ne considèrent Hérodien que comme le moyen de remplir les vides événementiels que les histoires des autres auteurs anciens, considérés comme plus légitimes dans l'historiographie, n'ont pas permis de combler. On le voit bien, par exemple, dans l'étude d'Harry Sidebottom, sur la brève comparaison qu'il effectue entre Hérodien et Dexippe (comparaison qu'il n'est pas le seul à avoir faite). Dexippe aurait consulté un large panel de témoins ou de documents. Il fait pourtant des erreurs et donne volontiers des informations fantaisistes. Ses descriptions et ses discours sont un ensemble de *topoi*[1033]. On croirait lire ici une critique d'Hérodien. Et pourtant Dexippe est mieux évalué qu'Hérodien en tant qu'historien, car le corpus de Dexippe est largement perdu — ce qui veut dire qu'un érudit moderne peut bien trouver ce qu'il veut dans l'œuvre. Dexippe ayant entre autres écrit des *Chronika*, pleines de noms, de dates et de lieux, un historien moderne, qui voit dans la prosopographie une façon valide de reconstituer le passé peut regretter la perte de Dexippe et trouver que l'œuvre d'Hérodien, pourtant conservée *in extenso*, est bien moins docile à l'interprétation[1034]. Parce qu'Hérodien écrit une narration très rhétorique, on l'accuse de superficialité, d'imprécision, de nombreuses déclarations nébuleuses et erreurs factuelles[1035].

La plupart des études ont porté sur la recherche de la source principale d'Hérodien, ainsi que sur l'influence qu'il a eue sur les œuvres qui ont suivi, et surtout l'*Histoire Auguste*. A. G. Roos, en 1915, écrivit un des premiers ouvrages d'importance sur les sources et sur son rapport à Dion[1036].

On retrouve peu d'ouvrages sur Hérodien entre le début du XX^{e} siècle et les années 50, où il apparaît souvent comme un auteur transversal dans des études sur Commode par

---

[1032] MILLAR 1964 p. 10 : « almost all that has been written about it has been concerned with style and language, with particular books or passages or with the ever-recurrent subject of source- criticism. In a word, while the Roman History has received considerable attention as a text and a source of facts, it has very rarely been treated as a historical work in its own right. »

[1033] SIDEBOTTOM 1997b p. 2827, note 240 à 242.

[1034] SIDEBOTTOM 1997b p. 2828.

[1035] Voir ŠASEL KOS 1986 p. 282.

[1036] ROOS 1915.

exemple, comme les travaux d'Ernst Hohl, commencés dans les années 30[1037], qui s'inscrivent malheureusement dans la série des ouvrages peu favorables à Hérodien. En effet, ils conditionnèrent négativement la suite de la question, notamment dans l'article de Birley révisant la monographie de Frank Kolb sur laquelle nous allons revenir. La série d'articles de Filippo Cassola de 1956 (sur sa personne, sur sa fiabilité, ainsi qu'une traduction) que nous avons cité régulièrement dans notre ouvrage, atténuèrent quelques peu les jugements de Hohl. On doit beaucoup à cette série de travaux, qui essaient de démontrer que les sources d'Hérodien étaient multiples, aussi bien écrites qu'orales.

Cassola s'appuie sur les quelques indices que peut laisser Hérodien dans son texte, que nous avons repérés dans la partie consacrée. Selon A.-M. Gonzales-Cobos Dávila cependant, le point faible de l'argumentation de Cassola, qui se base fondamentalement sur le prologue d'Hérodien[1038], nous paraît être qu'il prend pour argent comptant les jugements de valeur de l'historien, et que le manque la littérature historiographique de l'époque (pour les passages après 229) ne permettent pas de récuser le doute de la partialité.

Après l'ouvrage de Fulvio Grosso, *La lotta politica al tiempo di Commodo*[1039], où Hérodien est une fois de plus un auteur transversal et auxiliaire, la monographie de Werner Widmer, *Kaisertum, Rom und Welt in Herodians Meta Markon Basileias Historia*, parue en 1967, constitue un ouvrage pivot dans l'état de l'art. En effet, son ouvrage est beaucoup moins critique envers notre historien que ne l'ont été les travaux d'Ernst Hohl et il est l'un des premiers à envisager une origine sociale inférieure pour Hérodien, qui lui aurait permis de compléter la vision sénatoriale de Cassius Dion. Il reste cependant dans la veine générale des études sur Hérodien concernant la qualité de l'information historique, qualifiée de médiocre.

Du côté du texte, Charles. R. Whittaker offrit une excellente introduction générale à sa nouvelle traduction de l'œuvre aux édition Loeb en 1969. Edward C. Echols avait déjà donné une traduction anglaise quelques années auparavant[1040], mais avec une introduction beaucoup moins détaillée et des notes moins nombreuses.

[1037] « Die Ermordung des Commodus. Ein Beitrag zur Beurteilung Herodians », *Philologische Wochenschrift* 52 (1932), p. 191–200 ; « Kaiser Commodus und Herodian », *Sitzungsberichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften* I (Berlin, 1954) ; « Kaiser Pertinax und die Thronbesteigung seines Nachfolgers im Lichte der Herodiankritik », et « Herodian und der Sturz Plautians », *Sitzungsberichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften* 2 (Berlin, 1956).

[1038] GONZALES-COBOS DAVILA 1986 p. 95.

[1039] GROSSO 1964. Voir les travaux de ZÜRCHER 1868.

[1040] ECHOLS 1961.

Dans les années 1970, l'*Histoire de l'Empire* et son auteur furent l'objet de plusieurs articles majeurs publiés par l'historien Géza Alföldy[1041]. Ces articles, qui traitent à la fois de l'homme, de l'historien, en tant que source et en tant qu'histoire « contemporaine » (*Zeitgeschichte,* « histoire du temps présent), s'interrogent sur l'aspect politique et le contexte d'écriture de l'*Histoire de l'Empire*. « Herodians Person », notamment, fut d'une grande importance pour la connaissance de l'auteur et constitue lui aussi une référence majeure. Par la suite, Alföldy rassembla ses travaux dans l'ouvrage *Die Krise des römischen Reiches : Geschichte, Geschichtsschreibung, und Geschichtsbetrachtung : ausgewählte Beiträge,* paru en 1989.

Toujours dans cette décennie 1970, les études sur les sources de l'*Histoire Auguste* furent également renouvelées et permirent d'étoffer quelque peu, incidemment, le champ des travaux sur Hérodien, qui en fut désormais reconnu comme une des sources principales, par T. D. Barnes[1042] et Ronald Syme[1043] notamment. André Chastagnol présente dans sa belle introduction de 1994 une somme de ces travaux[1044], qui insiste sur l'utilité de l'œuvre de notre historien pour la connaissance et la compréhension de l'*Histoire Auguste*. En 1972, Frank Kolb publie une monographie de référence sur le rapport entre les œuvres de Dion, d'Hérodien et l'*Histoire Auguste*[1045], en comparant de multiples passages, permettant souvent de mettre en avant Hérodien comme source de l'*HA* plutôt que Dion : ce dernier sert plutôt à compléter des informations que l'*Histoire de l'Empire*, employée de façon extensive, ne présente pas. Cependant, si Kolb avance l'hypothèse d'une troisième source perdue qui aurait pu permettre de régler la question des sources d'Hérodien[1046], il en conclut néanmoins que Dion est la principale source de notre historien. Cela amorce tout de même une nouvelle façon de voir notre texte, qui apparut désormais comme une source à ne pas disqualifier, car permettant de mieux comprendre le monde romain, en complément des autres sources que

---

[1041] Entre autres : « Herodians Person », *Ancient Society* 2, 1971, p. 204–233 ; « Zeitgeschichte und Krisenempfindung bei Herodian », *Hermes* 99, 1971b ; « Cassius Dion und Herodian über die Anfänge des enupersischen Reiches », *Rhein. Mus.* 114, 1971, p. 360–366 ; « Herodian über den Tod Mark Aurels », *Latomus* 32, 1973, p. 345–353 ; « The crisis of the third century as seen by contemporaries », *GRBS* 15, 1974, p. 89–111.

[1042] BARNES 1978.

[1043] SYME 1971.

[1044] CHASTAGNOL 1994 p. lii–lxxii et plus particulièrement p. lxi–lxii en ce qui concerne Hérodien.

[1045] KOLB 1972.

[1046] Voir *supra* p. 133 *sq*.

sont l'*Histoire romaine* de Dion et l'*HA*. Cette amorce de revalorisation se poursuivit grâce à Glen W. Bowersock[1047] qui, dans une étude de 1975, critiqua les thèses qui déconsidéraient trop le récit d'Hérodien, mais qui faisaient pourtant autorité, y compris celles d'Alföldy et de Kolb, qui recouraient trop systématiquement à la vérification de l'information historique et à la comparaison avec les deux autres sources majeures sur la période. Bowersock fut également l'un des premiers à vouloir envisager Hérodien pour lui-même et comme une source parfois fiable, notamment sur le règne d'Élagabal[1048].

Les travaux espagnols de Fernando Gascó la Calle et du duo González-Cobos Dávila[1049] marquèrent les années 80 et présentèrent de nouvelles conclusions sur la patrie et les sources d'Hérodien, plus d'une décennie après Whittaker et Alföldy. Le texte eut lui aussi droit à une traduction espagnole en 1985, effectuée par Juan Torres Esbarranch, avec une introduction reprenant à nouveau frais les informations fournies par l'introduction de Whittaker[1050]. Fernando Gascó la Calle, dans son article de 1982 « La patria de Herodiano », fut le premier à réellement envisager une origine occidentale à Hérodien, une hypothèse qui fut toujours rejetée depuis les travaux d'Edwin Volckmann.

De notre côté des Pyrénées, la traduction française de Denis Roques[1051], dans la collection « la Roue à livres » des Belles Lettres, constitue depuis 1990 la traduction de référence en France, même si elle ne présente pas le texte grec. Le commentaire au fil du texte est très précieux pour ce qui est des précisions historiques. L'introduction, complétée la même année par un article approfondi sur le vocabulaire politique d'Hérodien[1052], reprend à grands traits les connaissances sur Hérodien jusqu'en 1990, ce qu'a également fait Giovanna Martinelli en 1987 en Italie, dans son ouvrage bibliographique *L'ultimo secolo di studi su Erodiano*[1053], extrêmement utile. Dans les années suivantes, une nouvelle traduction allemande fut réalisée par Friedhelm Müller en 1996, avec une introduction générale complète[1054].

[1047] BOWERSOCK 1975 ; voir également BOWERSOCK 1985.

[1048] Voir *supra* p. 215.

[1049] GASCO LA CALLE 1982, p. 165–170 ; GASCO LA CALLE 1984, p. 355–360 ; GONZALEZ-COBOS DAVILA, 1983, p. 91–98 et GONZALEZ-COBOS–GONZALEZ-COBOS 1986, p. 367–381.

[1050] TORRES ESBARRANCH, 1985.

[1051] ROQUES 1990a.

[1052] ROQUES 1990b.

[1053] MARTINELLI 1987.

[1054] MÜLLER 1996.

La question fut de nouveau traitée en profondeur par Harry Sidebottom en 1997[1055], dans un article qui constitua un nouveau jalon dans l'état de la question. Ses travaux s'intéressent surtout à la méthode historique et à la question des sources, mais propose quelques éléments biographiques intéressants : c'est un des rares chercheurs à considérer qu'Hérodien ait réellement vu les jeux de Commode en 192, confirmant, on l'a vu, les théories qui placent sa naissance avant 180. Dans la suite d'Harry Sidebottom, plusieurs études sur Hérodien sont publiés dans la série d'ouvrages *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* (abrégée *ANRW*), et plus particulièrement la partie consacrée aux « Langue et Littérature de l'époque d'Hadrien aux IIème et IIIème siècles », où l'on trouve trois articles sur Hérodien, dont celui de Sidebottom[1056]. Ces articles très détaillés et très érudits portent sur certains points habituellement peu traités comme la méthode historique ou les thématiques importantes pour Hérodien (comme la thématique de la peur dans l'article d'Opelt[1057]), et de ce fait présentent les interrogations qui en découlent (portée de l'œuvre, partialité politique, propagande) et sortent des problématiques usuelles de l'intertextualité[1058]. Gabriele Marasco travaille sur le sentiment et les preuves de la « crise » dans son article, reprenant une question qu'Alföldy avait soulevée à son époque. La question politique, enfin, présentée dans ces articles, fut l'objet d'une monographie très conséquente préparée par Martin Zimmerman en 1999[1059], *Kaiser und Ereignis : Studien zum Geschichtswerk Herodians*, étudiant l'histoire impériale telle qu'elle est traitée par Hérodien, et sur les réflexion politiques (surtout sur la tyrannie) et les éléments rhétoriques du texte de notre auteur. Cette monographie reprend surtout la question du règne de Commode, qui n'avait plus vraiment fait l'objet de monographies depuis l'ouvrage de Fulvio Grosso en 1964.

Thomas Hidber, en 2006[1060], insiste sur la stratégie d'effacement d'Hérodien ; et enfin Alessandro Galimberti[1061], entre autres dans l'introduction à sa traduction commentée du livre I, reprend à nouveaux frais l'état de l'art sur la personne et la vie d'Hérodien. Les années 2010 voient également un regain d'intérêt pour Hérodien, à la suite des travaux de Carlo Lucarini, qui a publié l'édition Teubner de 2005 et Alessandro Galimberti, qui a entrepris le

---

[1055] SIDEBOTTOM, 1997a ; 1997b.

[1056] MARASCO 1997 ; OPELT 1997 ; SIDEBOTTOM 1197b.

[1057] Voir *supra* p. 236–249.

[1058] LAPORTE 2015 p. 13.

[1059] ZIMMERMAN 1999.

[1060] HIDBER 2006.

[1061] GALIMBERTI 2014.

commentaire et la traduction d'Hérodien. S'est tenue à Montpellier et en Italie une série de colloques centrés sur Hérodien. Un ouvrage a également été publié en 2017, *Erodiano, tra crisi et trasformazione*, dirigé par Alessandro Galimberti et contenant des articles au sujet de notre auteur, parmi lesquels quelques-uns ont été très important pour traiter notre sujet en profondeur[1062].

Hérodien est un historien qui eut longtemps besoin d'une synthèse des travaux le concernant, sur les apports des érudits sur son œuvre, dispersé dans de multiples travaux et articles. Aujourd'hui, les historiens de la Rome antique et les spécialistes d'historiographie grecque impériale comme Harry Sidebottom et surtout Martin Zimmerman tentent de réhabiliter Hérodien, en s'attachant à montrer le caractère excessif des déclarations de la *Quellenkritik* du point de vue des qualités littéraires et historiques de l'*Histoire de l'Empire* aussi bien que du point de vue de l'élaboration et des ambitions de son auteur. Les questions bibliographiques et historiographiques ayant été abondamment examinées mais invérifiables, il nous a paru bon d'essayer de reprendre à grands traits ces questions dans notre ouvrage, en essayant d'envisager ce qui avait trop souvent été déconsidéré ou rejeté par toutes ces recherches.

Conclusions

La place d'Hérodien dans l'historiographie semble donc légitime. Il ne s'agit plus aujourd'hui de juger de la qualité des écrits d'Hérodien comme on a pu le faire auparavant[1063]. Il est évident que pour la période de la fin du deuxième siècle et des guerres civiles qui opposent Septime Sévère à ses rivaux pour le trône, Hérodien et Dion constituent une référence majeure. Mais les historiens modernes, lorsqu'ils font référence à Hérodien, semblent pour la plupart réservés vis à vis de cette source. Et lorsqu'il s'agit de périodes traitées par les deux historiens, Dion l'emporte souvent et Hérodien semble passer au second plan. Malgré le fait que son récit couvre la même période — et va au-delà —, notre historien reste souvent un simple outil pour colmater les manques de l'*Histoire romaine*.

Il est regrettable que les occasions de citer notre historien ne soient que pour critiquer sa pertinence. Les rares ouvrages qui ne le font pas s'interrogent directement sur la vie d'Hérodien et sur le peu d'informations que l'on possède pour reconstituer sa vie et l'histoire de la composition de l'œuvre.

[1062] GALIMBERTI 2017.

[1063] PIPER 1975 p. 24–25.

Les détracteurs d'Hérodien mettent en doute sa crédibilité historique pour plusieurs raisons. Le fait qu'il ne cite pratiquement jamais ses sources provoque un doute — somme toute raisonnable — quant à la véracité de ses propos. Mais Hérodien n'est pas le seul : ce n'est pas parce qu'un historien ne cite pas un de ses prédécesseurs qu'il ne l'a pas lu et inversement. De plus, donner une version contraire à celle d'un historien, comme en témoignent les nombreuses études comparatives entre Dion et Hérodien, ne veut pas dire qu'il ne l'a pas lu, mais qu'au contraire il peut vouloir susciter un débat historique par exemple en opposant deux versions, ce qu'Hérodien signale parfois lui-même au cours de son récit[1064], et qui montre qu'il y a confrontation des sources — étape primordiale du travail historiographique. Le manque de données sur la période entraîne trop d'incertitudes pour mettre à l'écart un historien comme le nôtre et le considérer comme inintéressant d'un point de vue historique.

Hérodien possède une importance qu'on pourrait appeler sociologique, en ce qu'il se sert d'anecdotes et rappelle des éléments relevant aussi bien de la tradition que de la vie quotidienne, à Rome et dans les provinces dans tous les secteurs de la société romaine (peuple, Sénat, armée). Les événements concernant la plèbe présentent les interventions du peuple dans la sphère politique et même dans la vie privée de l'empereur[1065]. Ainsi, II, 7, 3 en offre un bel exemple, avec l'occupation du Cirque par le peuple après l'usurpation de Didius Julianus.

En ce qui concerne le Sénat, Hérodien, que notre étude n'a pas identifié comme membre de l'ordre sénatorial, est cependant utile pour comprendre certains enjeux, que nous avons étudiés plus haut sous le prisme de la menace et de la peur, et de la promotion des valeurs sénatoriales.

Enfin, en ce qui concerne le secteur militaire, Hérodien comprend le rôle de l'armée dans les crises politiques de la fin du deuxième siècle et du début du III^{e}, comme l'a souligné Harry Sidebottom dans son étude « Herodian's Historical Methods and Understanding of

[1064] Voir ses propos lors de la description de la bataille de Lyon en III, 7, 3 (ὡς δέ τινες τῶν τότε ἱστόρησαν, οὐ πρὸς χάριν ἀλλὰ πρὸς ἀλήθειαν λέγοντες) – qui constitue un des rares endroit où Hérodien commente les sources – et autres expressions comme φασὶ δὲ τινες (III, 2, 3), ὥς φασι (III, 4, 7). Les occurrences des livres I et II font l'objet d'un commentaire dans notre ouvrage.

[1065] On peut par exemple penser à l'épisode de la révolte contre Cléandre où les Romains se rendent directement à la résidence de Commode dans les faubourgs (διάγοντος ἐν προαστείῳ τοῦ Κομόδου, ἐπελθόντες πανδημεὶ ἐβόων καὶ τὸν Κλέανδρον ἐς θάνατον ᾔτουν, I, 12, 5).

History[1066]». Selon lui — et d'autres historiens adeptes de l'idée d'une « crise du III^e s. », le rôle que joue l'armée dans les usurpations et les différents avènements de notre période prouvent qu'Hérodien a pressenti que les soldats ont eu un rôle important dans l'instabilité politique — notamment les prétoriens, préfigurant ainsi la période de l'« anarchie militaire », qu'Hérodien aurait connue au moins en partie (de Maximin à Philippe l'Arabe, voire Dèce). Le jugement de l'historien peut sembler quelque peu biaisé (il s'appuie notamment sur des aspects moraux — débauche, cupidité), mais son analyse politique n'en est pas moins argumentée et convaincante. Là où notre historien est peut-être un peu plus faible, c'est son manque de précision (par exemple topographique) et de technicité lors des récits d'opérations militaires.

La place d'Hérodien dans l'historiographie moderne n'est pas réellement à la mesure de la reconnaissance dont il a bénéficié dès les premiers siècles de sa réception. Le discours académique moderne sur Hérodien se concentre essentiellement sur les sources, sur la fiabilité et sur l'intérêt des intentions du texte, ainsi que des possibles évocations ou usage du texte par les lecteurs contemporains. Hérodien semble avoir utilisé une variété de sources parmi lesquelles, ce qui est intéressant, l'art de son époque. Il est impossible de vérifier l'usage qu'aurait fait Hérodien de Cassius Dion. Que Dion ait été la *Hauptquelle* d'Hérodien restera incertain, d'autant qu'on ne remarque pas de changement particulier dans les livres que Dion n'a pas couverts.

L'*Histoire de l'Empire* est une œuvre περὶ βασιλείας qui permet d'entrevoir le monde romain du début du III^e siècle. Le fonctionnement, ou plutôt le disfonctionnement progressif du Principat est le principal objet d'étude d'Hérodien, avec l'accent mis sur le caractère et le comportement des différents empereurs, de qui dépendait la stabilité politique de l'empire et la moralité des sujets. Les premiers chapitres du livre I offrent au lecteur toute la méthode d'Hérodien et posent ensuite le cadre de sa réflexion par rapport à la figure de l'empereur modèle : le philosophe Marc Aurèle.

Malgré les reproches qui peuvent lui avoir été faits — nous en avons vu un certain nombre —, Hérodien possède le sérieux de l'historiographe : il se documente, fait intervenir ses souvenirs et connaissances personnels, analyse les rumeurs et les on-dit, et apporte un éclairage sur les événements qu'il relate. Un regard moderne peut ne pas être scientifiquement satisfait par sa méthode, mais nous allons voir à présent qu'il n'en a pas toujours été ainsi, et pourquoi Hérodien est en cours de réhabilitation dans la recherche d'aujourd'hui.

[1066] SIDEBOTTOM 1997b p. 2793 note 90.

Il est vrai qu'Hérodien fut longtemps très peu apprécié par les érudits[1067]. Glen Bowersock[1068] fait partie des chercheurs qui ont tenté de le défendre de ces accusations, et qui dénonce le consensus qui s'est établi autour de l'idée que notre historien était peu soucieux du détail, digressif, moralisateur, voire « romancier », captif de la rhétorique de son époque[1069], telle qu'on la lui a apprise à l'école du rhéteur.

Pour Fergus Millar (1964), la chose la plus importante à propos d'un historien ancien est de créer une œuvre originale à partir des sources et des œuvres des autres historiens, et c'est précisément ce que fait Hérodien, ajoutant à la documentation recensée et aux preuves archéologiques ses propres souvenirs, puisqu'il est un témoin essentiel des événements historiques et politiques. Rendant compte d'un certain état d'esprit, il n'en est pas moins attaché à la dimension littéraire de son œuvre. Certes, l'ouvrage d'Hérodien ne saurait, sur bien des plans, tenir la comparaison avec Thucydide ou Polybe. Mais son utilisation, comme simple source se limitant à des anecdotes et des situations où il s'agit d'interroger sa crédibilité, ne saurait lui rendre honneur, qu'on l'accuse de biaiser l'histoire ou non, qu'il se soit construit une *persona* ou non. L'étude de son texte, que ce soit par les procédés littéraires ou la démarche historique, en font bien un historien précieux, dont les influences et inspirations l'inscrivent bien parmi les historiens incontournables de la Rome Antique. Hérodien, grâce à son texte entièrement conservé, est une source indispensable pour la connaissance de l'histoire de la Ville, notamment pour la connaissance de la fin de la période antonine, de la période sévérienne et des différents potentats qui suivirent.

La clarification du problème du rapport entre Hérodien et la vérité historique fut l'objectif d'un important nombre de travaux. Il est vrai, comme nous l'avons remarqué à la suite des études de Hohl, que l'œuvre d'Hérodien insiste lourdement sur l'effet dramatique plus que sur la vérité historique (nous avons analysé une série d'exemples concrets dans lesquels Hérodien manque d'authenticité historique parce qu'il augmente les proportions des événements — exactement de la même façon que les historiens critiqués dans son prologue). Alföldy, qui a étudié en profondeur les aspects les plus importants de l'œuvre d'Hérodien ces dernières années, l'a interprété dans ses travaux[1070], on l'a dit, comme un sentiment de crise. Néanmoins, ce jugement presque unanime des critiques se fonde sur les passages les plus

[1067] SIDEBOTTOM 1997b p. 2775 et p. 2826 ; ALFÖLDY, 1971b p. 429–449, plus particulièrement p. 431, *Idem* 1989, p. 273–293 et p. 293–294.

[1068] BOWERSOCK 1975 p. 229 et 1985 p. 710–713.

[1069] GONZALEZ-COBOS DAVILA, 1983, p. 91–98 ; et MARTINELLI 1987 ; SIDEBOTTOM 1997b p. 2789.

[1070] ALFÖLDY 1974 p. 89–111 et ALFÖLDY 1989.

significatifs de la méthode de composition de notre historien, véritables contributions historiques, pour en faire des inexactitudes ou des erreurs[1071], à cause de cette prétendue exagération rhétorique.

Cependant, les efforts fournis par Hérodien en matière littéraire ne doivent pas occulter la dimension historique et l'intérêt historiographique de l'*Histoire de l'Empire*. L'histoire événementielle est très importante, mais Hérodien sait aussi faire preuve de rigueur dans son écriture. Ainsi, rien ne semble laissé au hasard dans nos livres. Les livres I et II apportent des éléments à la réflexion sur l'utilité et sur la qualité de l'écriture historique de notre historien. Malgré la forme rhétorique du texte, l'analyse de son contenu nous fournit pourtant des données d'une valeur historique incontestable, dans le cadre d'une tradition historiographique plus romaine que grecque. *L'Histoire de l'Empire* est en grande partie une histoire du monde romain sous l'influence des règnes divers de bons princes et de tyrans, et il est vrai qu'il présente des éléments qui relèvent plus de la biographie de personnages, ou plus exactement de l'éthopée, qu'une histoire chronologique et annalistique détaillée des événements allant de 180 à 238.

[1071] Voir *supra* p. 233 *sq.*

Chapitre 3. Histoire du texte et principes de l'édition

Avant de passer à la traduction des deux premiers livres, ce chapitre proposera une histoire de la traduction du texte et les principes qui furent les nôtres lors de la préparation de cette édition et de l'apparat, dont les normes sont propres à la Collection des Universités de France (Budé) et diffèrent des standards des éditions Teubner, et *a fortiori* des éditions Loeb. La dernière édition Teubner, préparée par Carlo Lucarini en 2005, présente un état très avancé de l'histoire du texte et se propose de réunir non seulement l'ensemble des manuscrits majeurs mais également un grand nombre de manuscrits mineurs, avec le lot d'erreurs que cela peut comporter. La préface en latin a le mérite de reprendre le *stemma* établi par Stavenhagen (1922) à partir de la préface de Mendelssohn (1883), et d'en proposer un nouveau qui tient compte de tous les manuscrits. Nous n'avons pas pour notre part consulté les manuscrits mineurs — Lucarini lui-même n'en a consulté qu'une partie via des reproductions —, mais cet état de l'art récent mérite d'être présenté ici.

Lorsqu'on se penche sur l'histoire de nombreux textes antiques, on achoppe toujours aux mêmes problèmes, qui sont l'absence de manuscrit original et l'absence de certitude concernant le titre ou même concernant les modalités de publication et de diffusion de l'œuvre. La théorie de la publication de l'œuvre au fil de l'eau, livre par livre, ou en une fois, a été peu débattue et nous avons essayé d'apporter un éclairage nouveau à la question. Nous n'y reviendrons pas ici, de même que sur la question de savoir si le texte est achevé ou non[1072]. Nous ne savons pas non plus quand le texte est passé sous codex et s'il n'a pas d'abord été publié sous forme de rouleau.

3.1. La tradition manuscrite (tradition directe)

On ne trouve pas de manuscrit d'Hérodien entre le VII^e^ et le X^e^ siècle, date du plus ancien manuscrit conservé. Nous verrons que l'histoire du texte peut être plus ou moins retracée grâce à la transmission byzantine. Néanmoins dans cet intervalle de temps, Lucarini place le codex **x**, qui aurait été écrit en caractères plus petits, et aurait fourni des erreurs communes aux deux principales familles de manuscrits qui sont appelées depuis Mendelssohn **i** et **O** (**iO**). Nous allons les présenter en premier, car ce sont ces manuscrits-là que nous avons

[1072] LUCARINI 2005 p. ix conclut clairement que les livres d'Hérodien sont inachevés à cause de la remarque qu'il fait à la fin du livre II (la question des 60-70 ans) et du fait qu'on ne sait pas trop pourquoi le livre s'achève avec l'avènement de Gordien III.

consultés. Dans un deuxième temps, nous présenterons les manuscrits mineurs, que Lucarini présente également, et qui sont souvent des copies plus récentes de nos manuscrits majeurs. Nous présenterons enfin les témoins de la tradition indirecte, premières éditions et traductions.

Avant de commencer, notons tout de même que parmi les quarante-huit témoins répertoriés par les différents catalogues, le manuscrit le plus ancien, B119 sup., conservé à la Bibliothèque ambrosienne de Milan, date du X^e^ siècle mais ne contient que quelques extraits du texte d'Hérodien (f°151–154). Nous l'avons consulté pour son importance historique. Étant donné que ce manuscrit, écrit sur parchemin, remonte au X^e^ siècle, il est nécessairement important, car si la date est exacte, cela suppose qu'il est copié d'un texte classique antérieur, sur un ancien *codex,* voire un *volumen*. Un tel manuscrit a dès lors une valeur primordiale, puisqu'elle nous offre une fenêtre, quoique très petite, sur l'état du texte avant nos manuscrits conservés, pour les passages qui s'y trouvent. Ces extraits sont peut-être même reproduits d'une édition antique — sans oublier les erreurs possiblement commises par n'importe quel copiste — exempte de contamination sous prétexte d'amélioration ou de rétablissement d'un prétendu texte primitif.

3.1.1. Premier groupe de manuscrits principaux

Les principaux manuscrits que l'on retrouve dans les éditions d'Hérodien et que nous avons consultés en priorité porteront dans notre apparat les noms ABFGLV. Si nous avons conservé, comme il est de rigueur, la lettre désignant chaque manuscrit dans les éditions précédentes, nous avons abandonné la distinction entre majuscule et minuscule, que l'on retrouve chez Mendelssohn et Stavenhagen, et que les éditions de Whittaker et de Lucarini emploient encore. Nous allons présenter ces manuscrits par ordre chronologique.

G = Leyde, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, Gronovius 088 (Geel 60) (parchemin, 16x14 cm, 159 feuillets), appelé **g** dans les autres éditions. Son nom latin est *Lugdunensis,* mais on le trouve aussi sous le nom de *Leidensis*. Ce manuscrit, qui date du XI^e^ siècle, contient Hérodien *in extenso*. Nous ne savons pas où le manuscrit a été copié, ni quand précisément. Puisqu'il a appartenu à Antonio Corbinelli, mort en 1425, on ne peut que conclure qu'il est arrivé en Italie avant[1073]. À sa mort, il laissa aux moines bénédictins de

[1073] https://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/cote/37796/, dernière consultation le 15/07/2021. Voir ROLLO 2004, p. 25–95. LUCARINI 2005 p. xiii : Corbinelli, qui faisait partie du cercle intellectuel de Coluccio Salutati depuis le tournant du XV^e^ siècle, possédait une grande collection de *codices* grecs et latins (277 *codices*, dont 77 en grec). Sa bibliothèque a été décrite par R. Blum, qui lui consacra une grande monographie, *La biblioteca della Badia Fiorentina e i codici di Antonio Corbinelli* (Vatican 1951). MOLHO 1983, 82 : Dante, Pétrarque, Boccace, Ovide, Augustin, Aristote, Cicéron…, les manuscrits

l'abbaye florentine une centaine de florins pour qu'une bibliothèque puisse être construite afin d'y conserver les *codices*[1074]. C'est donc là que se trouve le manuscrit lorsqu'après 1439 Zanobi Acciaiuoli[1075] note certaines leçons en marge. Un autre érudit, que l'on pensait auparavant être Ange Politien, a transcrit ses lectures du manuscrit dans la marge du *codex* **c** : Daniela Gionta a démontré qu'il s'agissait de Pier Candido Decembrio[1076]. Jusqu'au XVII[e] siècle le manuscrit est resté à Florence, où vécut Jakob Gronovius[1077] entre 1672 et 1674. Ce philologue l'acheta et l'emporta avec lui à Leyde (*Lugdunum Batavorum*), d'où le nom de *Lugdunensis*. Ce manuscrit, le plus ancien à conserver intégralement Hérodien, ne réapparut que dans les années 1880, quand Ludwig Mendelssohn le consulta pour son édition Teubner de 1883. Après lui, personne n'a examiné le codex intégralement, jusqu'en 1998, lorsque Lucarini s'est rendu à Leyde pour le consulter. Nous l'avons personnellement consulté grâce aux photographies conservées à l'IRHT. Lucarini rattache notre manuscrit, ainsi que l'*Ambrosianius Graecus* B 119 sup. dont nous avons parlé plus haut (qu'il appelle **p)**, à la famille **i**[1078]. Stavenhagen, Nichipor (dans sa thèse non publiée que mentionne Lucarini) et

latins étaient tous des œuvres classiques. Peu avant sa mort, Corbinelli quitta Florence pour s'installer à Rome, pour des raisons inconnues, où il décède le 14 août 1425.

[1074] LUCARINI 2005 p. xiv ; MOLHO 1983.

[1075] Zanobi Acciaioli (1461–1519) moine dominicain italien, originaire de Florence. Il fut bibliothécaire de la bibliothèque vaticane sous le règne de Léon X en 1518. Acciaioli est principalement connu pour avoir traduit les textes grecs d'Olympiodore de Thèbes et Eusèbe de Césarée. Voir REDIGONDA 1960.

[1076] Pietro Candido Decembrio, né à Pavie en 1399 et mort à Milan en 1477 (QUILLIET 2002 p. 516). LUCARINI 2005 p. xiv. D. Gionta, *Pomponio Leto e l'Erodiano del Poliziano,* 1998 p. 425–458 (nous n'avons pas réussi à consulter cet ouvrage).

[1077] Gronovius (1645–1717) est connu comme l'éditeur du *Thesaurus Graecarum antiquitatum*, ouvrage en 13 volumes publié de 1697 à 1702.

[1078] LUCARINI 2005 p. xv.

Lucarini lui-même ne sont pas d'accord sur le degré de parenté entre ce manuscrit et les autres témoins de cette famille : pour Stavenhagen, qui au sujet du lien de parenté des *codices* est à

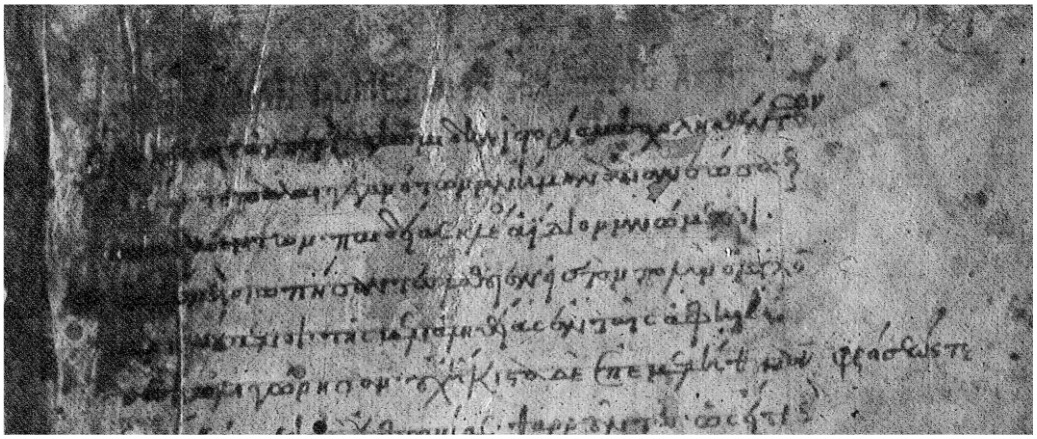


*Figure 1: détail du folio 1r du Gronovius 88 (*Lugdunensis)

peu près du même avis que Mendelssohn, tous les témoins de la famille **i** (**a g l Macar**) semblent directement issus de cet exemplaire perdu (**i**) ; pour Nichipor la famille semblait intégralement descendre du manuscrit de Leyde, mais pour Lucarini seuls les témoins **d l v z** (et en majeure partie **P**) semblent être issus de **g**. Les *codices* de la famille **i**, excepté **g** et **p**, ont presque tous le même âge, Lucarini les mentionne dans sa préface à partir de la page xv.

F = Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, *Laurentianus* plut. 57. 45 (sur papier 23x15,5cm, 319 folios), appelé **f** dans les autres éditions. Ce manuscrit date du XIV^e^ siècle[1079] et contient divers orateurs (dont Lysias[1080]), historiens, philosophes. Hérodien se trouve des folios 98r à 173. La main semble changer selon les livres (livres I–III et IV–VIII, notés **f**^{1} et **f**^{2} par Lucarini). Il fut autrefois conservé sur l'île de Crète, puis transféré, dans les mains de Janus Lascaris[1081], à la bibliothèque Médicis aux alentours de 1495[1082]. Il demeure depuis dans la bibliothèque Laurentienne. Nous l'avons découvert entièrement mis en ligne à la fin de l'année 2020 compte tenu de la crise sanitaire de la Covid-19[1083]. La lecture de ce manuscrit est souvent difficile, de nombreuses pages sont presque effacées à cause de

[1079] LUCARINI 2005 p. xix : A. M. Bandini (dans son catalogue de 1768) déclare que le ms. a été découvert au XV^e^ siècle, mais qu'il date sans doute du XIV^e^.

[1080] Voir SOSOWER 1987 p. 14–15. Cf. également HERNANDEZ MUNOZ 2016, p. 159–200.

[1081] Voir QUILLIET 2002 p. 525.

[1082] LUCARINI 2005 p. xix. Cf. FRYDE 1996 p. 532.

[1083] http://teca.bmlonline.it/ImageViewer/servlet/ImageViewer?idr=TECA0000674800&keyworks=Plut.57.45#page/256/mode/1up. Dernière consultation le 30 juillet 2021.

l'humidité : certaines se sont estompées, mais restent discernables. Nous en avons consulté une version numérique qui fait intensément ressortir les variations subies par l'encre, et qui semble même avoir été remplie avec de l'encre moderne :

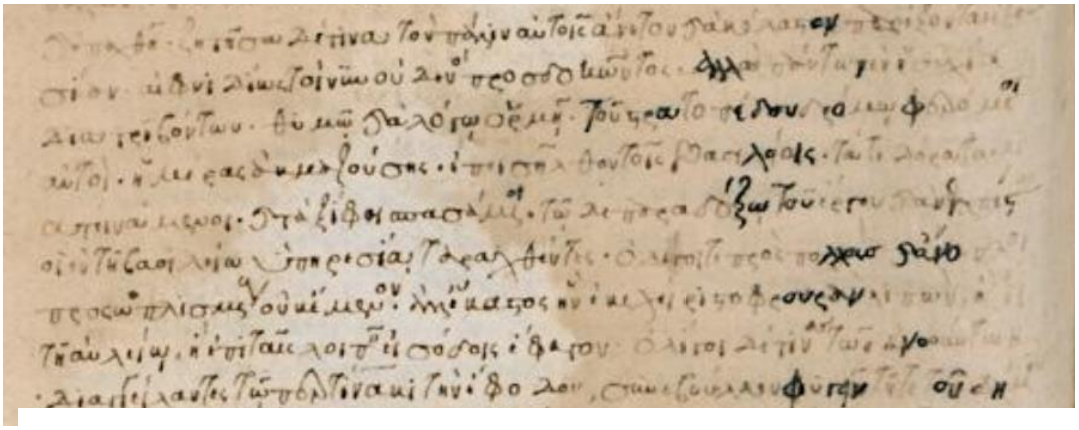


Figure 2: détail du folio 112v du Laurentianus *plut. 57.45*

L = Florence, Bibliotheca Medicea Laurenziana, *Laurentianus* plut. 70. 17 (parchemin, 21,8x17,3 cm, 120f°), appelé **l** dans les éditions précédentes. Le manuscrit date du XV^{e} siècle et ne contient que le texte d'Hérodien (f°1^{r} Ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας λόγος πρῶτος ; f°120^{v} Ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ Μάρκον αὐτοκρατίας ἱστορίας η). On ne sait presque rien de l'histoire de ce codex. Il est rattaché dans les catalogues au noyau principal des *mss* grecs de la bibliothèque de Niccolò Niccoli (mort en 1437), donné au Convento di San Marco puis intégrée à la Laurenziana en 1883[1084]. Oscar Fedorovitch Basiner, alors agent de la bibliothèque de Moscou, a consulté le livre, envoyé par Mendelssohn, aux alentours de 1880 ; Lucarini tire souvent ses notes à propos de ce *codex* de Mendelssohn et s'est abstenu de le consulter en entier, mais a cependant observé que Basiner l'avait fait avec légèreté. Nous avons pour notre part consulté les folios des deux premiers livres, via les photographies de l'IRHT. La lecture est difficile au niveau des marges et en bas sur les premières pages.

[1084] https://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/cote/16582/. Cf. V. Branca, « Poliziano e la Libreria Medicea di San Marco », *Miscellanea Augusto Campana. I, Medioevo e umanesimo* 44, Padoue, 1981, p. 167–187 ; P. Petitmengin, L. Ciccolini, « Jean Matal et la bibliothèque de Saint-Marc de Florence (1545) », *Italia medioevale e umanistica*, 46, 2005, p. 207–374 ; A. Rollo, « Maiuscole greche in contesti latini: tra continuità e innovazione », *Scripta*, 11, 2018, p. 93–110.

Dans cette famille de manuscrits, Lucarini et Mendelssohn ont ajouté l'*editio princeps* d'Alde Manuce et la traduction latine d'Ange Politien[1085], ainsi qu'un certain nombre de manuscrits mineurs, que nous évoquerons plus-bas.

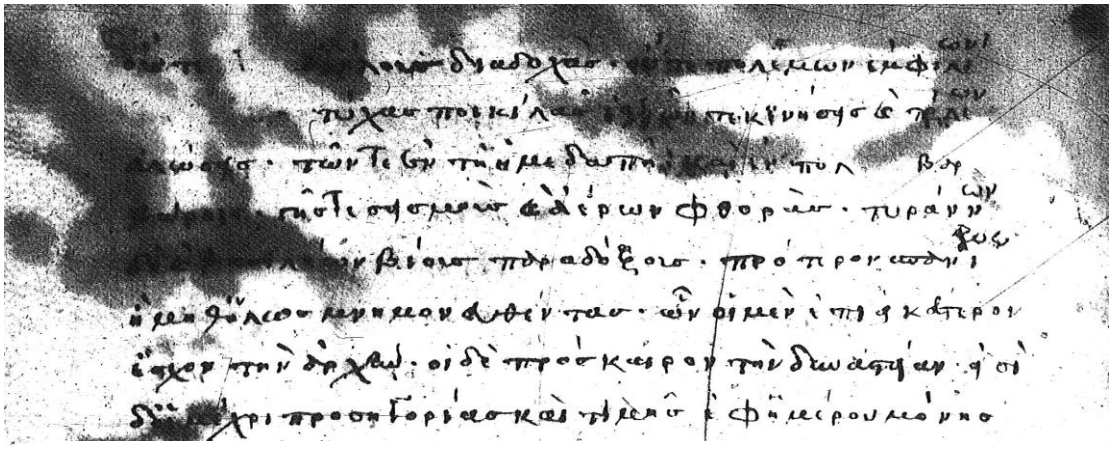


Figure 3: détail du folio 1v du manuscrit ***L***

Les trois autres manuscrits principaux appartiennent à une deuxième famille, nommée **O** par les anciennes éditions. Il s'agit des trois plus anciens manuscrits de cette famille.

A = Munich, Bayerische Staatsbibliothek, c'est-à-dire le *Monacensis* Graecus 157 (parchemin, 28x21cm, 169 folios), appelé **A** par Mendelssohn et Lucarini. Ce manuscrit du XIV^{e} ou XV^{e} siècle[1086] contient Polybe, Hérodien, (f°93^{r} ἡρωδιανοῦ ἱστοριῶν πρώτη – f°122^{v} sans *subscriptio*), et Héliodore. Les livres I et II sont contenus entre les folios 93 et 103. Au folio 169^{v} on lit αὕτη ἡ βίβλιος ἠνάχθη ἐκ τῆς κονσταντινουπόλεως μετὰ τὴν ἅλωσιν ταύτης, ce qui veut dire que le manuscrit est arrivé en Europe après 1453[1087]. Il a appartenu à Matthias Corvin (Matthias de Hunyad, surnommé ainsi à cause du corbeau de ses armes), roi de Hongrie (1458–1490) qui avait réuni 50 000 manuscrits dans la « Bibliothèque Corvine »[1088]. Il a ensuite appartenu à Joachim Camerari père, puis à son fils qui en a fait don à Albert V de

[1085] Voir *infra* p. 365 *sq.*

[1086] Lucarini le date du XIV^{e} s., en suivant Hardt (*Catalogus codicum manuscriptorum Graecorum bibliothecae Regiae Bavaricae*, II, Munich, 1806, p. 184-186), J. M. Moore (*The manuscript tradition of Polybius*, Cambridge 1965, p. 15), et Nichipor (p. 36–37). Mendelssohn le datait du XVe.

[1087] Cf. M. Bandini, « Il Polibio di Leonardo Bruni », dans S. Martinelli Tempesta, D. Speranzi, F. Gallo (éd), *Libri e biblioteche di umanisti tra Oriente e Occidente, Accademia Ambrosiana, Classe di studi greci e latini, Fonti e studi* 31, Milan 2019, p. 13–22.

[1088] https://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/cote/44603/. Cf. A. Németh, « A Viennese Bibliophile in the Hungarian Royal Library in 1525 », *Gutenberg Jahrbuch*, 88, 2013, p. 149–165.

Bavière, ce qui explique sa présence actuelle à Munich[1089]. La consultation de ce manuscrit devait faire l'objet d'un voyage en Bavière, mais nous avons pu l'obtenir en version numérisée (dernière consultation le 30 juillet 2021).

Figure 4: détail du folio 93r du Monacensis

B = Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, à savoir *Vindobonensis* Gr. 59 (sur papier, 28,5x20,5 cm., 255 folios), noté **B** par Lucarini et Mendelssohn. Ce manuscrit du XV^e^ siècle contient une variété d'œuvres d'orateurs et d'historiens dont Lysias et Polybe, à la fin desquels on trouve Hérodien (f°167^r^ ἡρωδιανὸς ὁ ἱστορικός : +ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ μάρκον βασιλείας : α' – f°254^v^). On ne sait pas grand-chose au sujet de l'histoire de ce codex, composé d'après Lucarini à partir de divers manuscrits[1090], et au sujet de la partie d'Hérodien on ne peut rien dire non plus. Nous l'avons consulté à l'IRHT en décembre 2016. Dernière consultation intégrale en mai 2020.

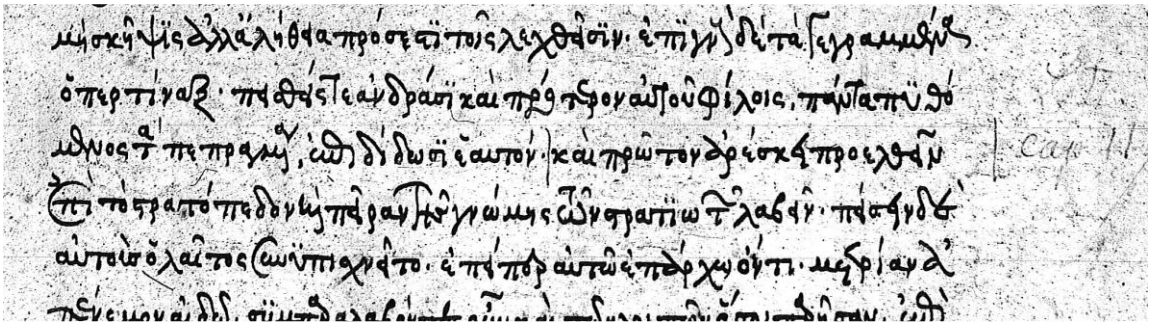


Figure 5: détail du folio 183r

[1089] LUCARINI 2005 p. xxiii.

[1090] LUCARINI 2005 p. xxiv : cf. H. Hunger, *Katalog der Griechischen Handschriften der Oesterreichischen Nationalbibliothek*, I, Vienne, 1961, p. 177–178 ; A. Hosoi, H. Yoshikawa, « Manuscrits de Lysias », dans F. Hernández Muñoz (éd), *Manuscritos griegos en España y su contexto europeo*. Greek manuscripts in Spain and their European context, Madrid, 2016, p. 159–200.

V = à Venise, dans la Biblioteca Nazionale Marciana, se trouve le *Venetus Marcianus* Gr. 389 (sur papier, 20x13,8 cm 137 folios), noté **V** par Lucarini et Mendelssohn. Ce manuscrit du XV^e^ siècle contient seulement Hérodien (f°1^r^ : ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ μάρκον βασιλείας ἱστορίας α^τον^; f°137^v^ : τέλος τῶν ὀκτὼ τμημάτων τῆς ἱστορίας ἡρωδιανοῦ). Il a appartenu au cardinal Bessarion[1091] et c'est probablement sous son ordre qu'il a été écrit. Nous y avons eu accès par reproduction de l'IRHT (dernière consultation intégrale en mai 2020).

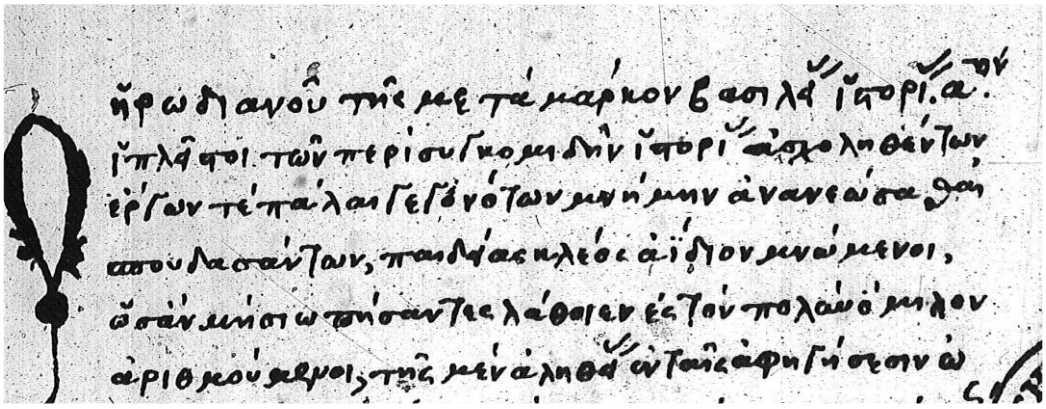


Figure 6: détail du folio 1r du Venetus Marcianus *Gr. 389*

3.1.2. Deuxième groupe de manuscrits mineurs

Les manuscrits mineurs ont un lien de parenté avec les manuscrits précédemment cités, et sont principalement répartis par nos prédécesseurs dans la classe **i**. Les manuscrits mineurs de la famille **O** liés à nos manuscrits ABV (*Monacensis* Graecus 157, *Vindobonensis* Gr. 59 et *Venetus Marcianus* Gr. 389), n'ont pas encore été répertoriés, et les *stemmas* des précédents éditeurs s'arrêtent à ces trois représentants (excepté les *editiones* et les traductions) qui, au demeurant, donnent un accès complet au texte d'Hérodien. Il existe également un grand nombre de manuscrits des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles qui sont des copies des *codices* mentionnés ici, qui ne contiennent que des extraits ou qui ont été partiellement détruits. Nous avons souvent très peu d'informations à leur sujet, si ce n'est leur cote. Nous allons tout de même présenter les manuscrits mineurs de la classe **i** qui, selon Lucarini, dépendent ou descendent du plus ancien manuscrit conservé, le *Lugdunensis* ou Gronovius 088 (G). L'éditeur italien les a pour la plupart partiellement consultés.

Le manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles, le *Bruxellensis* 11291-11293 (papier, 27,6x19,5, 116 feuillets), appelé **b** par Lucarini, date du XV^e^ s. et contient le *De*

[1091] QUILLIET 2002 p. 220–221.

Senectute de Cicéron traduit en grec par Théodore Gaza, un discours anonyme d'Ulysse à Alexandre, et Hérodien (f°21–116). Nous n'avons pas eu accès à ce manuscrit, et Lucarini lui-même ne l'a consulté qu'en reproduction. H. Omont[1092] prétend que c'est Arsène Apostolis[1093] qui a retrouvé le texte d'Hérodien : Nichipor rejeta cette idée, mais la plume d'un acolyte d'Apostolis confirme cette découverte. En réalité il en serait peut-être l'auteur : on sait qu'Arsène Apostolis avait décrit à partir de 1489 les livres conservés en Crète et le codex bruxellois faisait penser à sa plume. Une autre interprétation de Lucarini est que le *codex* **b** a été confectionné par un camarade d'Apostolis aux alentours de 1490. Il appartint à Pierre Pantin (1556-1611) puis à André Schott, légué par la suite à la bibliothèque de la société jésuite d'Anvers et de là il fut transféré dans la bibliothèque royale de Bruxelles.

Le *codex Laurentianus Conventi Soppressi* 164 (papier, 30,2x20,3 cm, 164 folios), conservé à la bibliothèque Laurentienne (Biblioteca Medicea Laurenziana, BML) appelé **c** par Lucarini. Le manuscrit, du XV^e^ siècle (aux alentours de 1491), contient lui aussi la traduction du *De Senectute* de Cicéron par Théodore Gaza, Hérodien (f°18–100) et d'autres courts ouvrages. Sur l'histoire de ce manuscrit, qui provient à l'origine de Crète[1094], voir l'article de Lucarini « *De Herodiani historici codicibus quaestiones* » paru en 2001[1095]. Le manuscrit descendrait de **b**, cité précédemment. D. Gionta a également démontré que le *codex*, qui était passé entre les mains d'Ambrogio Traversari (en latin Ambrosius Traversarius[1096]), avait été acheté par Pier Candido Decembrio entre 1491 et 1496 et avait été ramené avec lui de Crète en Italie. Pier Candido, comme nous l'avons vu, consulta ensemble **G** et **c**, et écrivit quelques leçons du premier, plus ancien, en marge du second, plus récent. C'est à lui, par exemple, que l'on doit la leçon que Casaubon a restituée en I, 11, 2 περὶ ὄρων[1097], alors que dans tous les autres *codices* on lit ὀδῶν. Pier Candido nous apprend que son ami Giovanni Corsi avait lu le mot ὄρων dans un manuscrit du Vatican — mais lequel ? Le catalogue de la bibliothèque

---

[1092] H. Omont, *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale de Bruxelles*, Gand 1885 p. 30.

[1093] Lettré et copiste grec (1465-1535) devenu archevêque au début du XVIe siècle.

[1094] D. Speranzi, « Tra Creta e Firenze. Aristobulo Apostolis, Marco Musuro e il Riccardiano 77 », *Segno e Testo*, 4, 2006, p. 191–210. https://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/bibliographie/R4ZPCWS7/.

[1095] LUCARINI 2001, p. 175–184 note 16.

[1096] En français parfois Ambroise le Camaldule (1386–1439), moine italien, prieur général de l'ordre camaldule à partir de 1431, théologien, hagiographe, et aussi traducteur de nombreux textes du grec au latin.

[1097] Hérodien, I, 11, 2 : on lit ces mots authentiques : ὡς δὲ παρ' ἑτέροις εὕρομεν, Ἴλῳ τῷ Φρυγὶ καὶ Ταντάλῳ τῷ Λυδῷ πόλεμον ἐκεῖ γενέσθαι λέγουσιν, οἵ μὲν περὶ ὄρων, οἵ δὲ περὶ τῆς Γανυμήδους ἁρπαγῆς.

Vaticane ne dit rien à ce propos. On doit à Lucarini d'avoir élucidé la question en citant et en retranscrivant dans sa préface[1098] une lettre du Duc Hercule I^er^ d'Este à D. Guasselius de Lugo, préfet de la bibliothèque apostolique (1481–1511), envoyée le 23 décembre 1488. L'élément important est qu'on y trouve une liste des lectures du Duc, et que, parmi les historiens conservés dans la bibliothèque Apostolique, Hérodien porte le titre *de Vitis quorundam Imperatorum*. Pour Lucarini le *codex* ne peut être celui qui se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque Apostolique sous le nom de *Rossianus* 483, qui contient la traduction latine d'Hérodien par Antonio Bonfini (**Bonf**). En effet, puisque la traduction latine de presque tous les autres historiens mentionnés par le Duc d'Este n'avait jamais été faite, on peut se dire qu'il aurait mentionné qu'il avait lu Hérodien en traduction. Il y a donc des chances que le texte qu'il a eu sous les yeux fut un texte grec. En outre les *codices Rossiani* du XIX^e^ siècle furent conservés dans la bibliothèque Vaticane. Il y en aurait donc eu une trace dans le catalogue, ce qui n'est pas le cas. Hercule d'Este et Pier Candido ont donc eu accès à un *codex*, contenant Hérodien en grec au Vatican et dont on a perdu la trace, que Lucarini appelle **Romanus deperditus**. On retrouverait la trace de ce manuscrit dans la traduction de Bonfini, puisqu'il traduit en I, 11, 2 *proelium de finibus*, ce qui veut dire qu'il a lu dans le manuscrit le mot ὅρων, quand les manuscrits donnent ὁδῶν. L'existence de **Romanus deperditus** est donc appuyée par trois témoins : la lettre d'Hercule, les notes de Pier Candido dans les manuscrits **G** et **c** et probablement dans la traduction de Bonfini.

L'*Ambrosianus* Graecus G 69 sup., conservé à la bibliothèque Ambrosienne de Milan (papier 29,7x21,5 cm 345 folios), est appelé **d** par Lucarini. Datant du XV^e^ siècle, il contient divers orateurs, rhéteurs, philosophes, historiens. On trouve l'histoire d'Hérodien entre les folios 138 et 200. Une inscription dans le *codex* nous apprend qu'il est τοῦ δοκειανοῦ, c'est-à-dire qu'il appartenait vraisemblablement à Jean Doceianos (Ἰωάννης Δοκειανός, Ioannes Docianus), après quoi il passa de la bibliothèque de Vincenti Pinelli, qui l'eut en sa possession, à la bibliothèque ambrosienne. Lucarini l'a consulté pour son édition[1099], mais nous n'y avons pas eu accès.

Le manuscrit *Scorialensis* R. III. 16 conservé à la Bibliothèque del Monasterio de San Lorenzo el Real (El Escorial), sur papier, 20,5x14 cm, 90 folios, porte le nom **e** dans l'édition Lucarini. Écrit en janvier 1540, il ne contient qu'Hérodien. Au folio 90 on lit « *Scribebat Alfonsus Cortona Toleti anno 1540 mense januario* ». Il serait passé entre les mains de Juan

[1098] LUCARINI 2005 p. xvii.

[1099] LUCARINI 2005 p. xviii.

de Vergara et de Hernán Núñez de Guzmán *Pincianus* selon les notices[1100]. Lucarini indique qu'il appartint au comte d'Olivares, ministre de Philippe IV d'Espagne, c'est-à-dire à Gaspar de Guzmán, mais il a peut-être confondu avec le précédent, car les deux ne sont que de lointains parents. Dans tous les cas il semble que le manuscrit fut longtemps conservé à Tolède, où André Schott fut professeur de lettres grecques. C'est dans l'édition d'Hérodien de Friedrich Sylburg qu'est probablement mentionné ce *codex* sous le nom de « *codex Schottius* », et les éditions suivantes ont souvent conservé ses leçons (**Schott**). Nichipor a démontré dans sa thèse, comme le rapporte Lucarini, que le *codex* consulté par Schott était probablement le *Scorialensis*, et qu'il l'aurait consulté à l'époque où il y enseignait.

Le *Laurentianus* plut. 70. 21, conservé à Florence (Biblioteca Medicea Laurenziana), du XV^{e} siècle (parchemin, 24x15 cm, 113 folios), contient seulement Hérodien : f°1^{r} +ἡρωδιανὸς ὁ ἱστορικὸς. +ἡρωδιανὸς τῆς μετὰ μάρκου βασιλείας α^{ον} – f°113^{v} +ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ μάρκον αὐτοκρατίας ἱστορίας ὀγδόης. ἀνεγνώσθη + πρῶτον). Lucarini lui a attribué le nom **m**. Découvert par Manuel Gregoropulos, une autre main a complété les lacunes (**m^{corr}**) et corrigea quelques erreurs. Le manuscrit nous apprend qu'il faisait partie des livres de la bibliothèque Λαυρεντίου καὶ Ἰωάννου τοῦ Πέτρου Φραντζίσκου (sans doute Laurent et Jean fils de Pierre François, c'est-à-dire Pierfrancesco di Medici).

***Macar** est le nom donné aux *excerpta* de Macarius Chrysocephalus, conservés dans le codex *Marciano* Gr. 452. Oscar Basiner l'a consulté pour Mendelssohn lors de la préparation de son édition, et Lucarini a directement intégré les leçons de Macar dans la sienne à partir des notes de Mendelssohn. Nous n'avons pas consulté ces *excerpta* et n'avons pas ajouté les notes de Mendelssohn à notre apparat.

Lucarini utilisa ponctuellement le *Neapolitanus* Gr. II C 32 (**n**), conservé à la Biblioteca Nazionale de Naples, en date du XV^{e} siècle (papier, 23,3x14,6 cm, 372f°). Il contient une collection d'auteurs variés, mais seulement des *excerpta* d'Hérodien (f°190^{v}–195^{v}). Il appartenait au Cardinal Jérôme Seripando (1493-1563), puis au monastère San Giovanni a Carbonara d'où il a été transféré à la bibliothèque royale des Bourbons (actuellement bibliothèque nationale Vittorio Emanuele III de Naples). Comme personne n'a jusqu'ici rapporté avec précision combien **n** a puisé dans Hérodien, Lucarini se propose de le faire en p. xx-xxi de son introduction.

Au monastère de Sainte-Catherine du Mont Sinaï (Μονὴ τῆς Ἁγίας Αἰκατερίνης) se trouve le *Sinaiticus* Gr. 1725 (**s**), en date des XV^{e}–XVI^{e} siècles, sur papier (21x15 cm, 190

[1100] I. Pérez Martín, *Las bibliotecas del doctor Juan de Vergara y de Alonso de Cortona*, Supplementa Mediterranea 10, Málaga, 2008, p. 56 ; https://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/cote/15321/.

folios). Les œuvres contenus dans ce manuscrit sont similaires à celles des manuscrits **b c**, et notamment la traduction du *De Senectute* de Théodore de Gaza. Le manuscrit s'ouvre sur l'*Histoire* d'Hérodien entre les folios 1^{r} et 122^{r} (f. 1r : Ἡρωδιανὸς ὁ ἱστορικὸς, ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ μάρκου βασιλείας πρῶτον; 122r ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ μάρκου αὐτοκρατίας ἱστορίας ὀγδόης. Ἀνεγνώσθη πρῶτον). Lucarini ne l'a pas consulté mais s'est appuyé, comme on le verra plus bas, sur les notes d'A. Mecca à son sujet.

v = Le *Venetus Marcianus* Gr 390 (Venise, Biblioteca Nazionale Marciana), du XV^{e} siècle (parchemin, 28x19 cm 158 folios), contient Hérodien et Zosime. Le texte d'Hérodien se trouve du f°4^{r} (Ἡρωδιανοῦ συγγραφίας ἱστοριῶν πρώτη) au f°66^{r} (la *subscriptio* manque). Il appartenait au cardinal Bessarion et fut découvert par Cosmas Trapezuntius[1101]. Il fut transféré en 1468 dans la bibliothèque Saint-Marc de Venise, où il demeure toujours.

Le dernier représentant de la famille **i** mentionné par Lucarini est le *Venetus Marcianus* Gr. app. XI. 14 (nommé **z**), qui se trouve également à la Biblioteca Nazionale Marciana de Venise (XV^{e}, parchemin, 22x15,2, 236 folios). Il contient le roman d'amour d'Eustathe Macrembolite, l'*histoire* d'Hérodien, un résumé du *traité de l'arrangement des mots* de Denys d'Halicarnasse. Hérodien se trouve entre les folios 75^{r} et 204^{r} (f75r : ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ μάρκου βασιλείας α' ; f204r θεοῦ τὸ δῶρον ἡδὲ καίσαρος πόνος, τοῦ στρατηγοῦ. Ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ μάρκον ἱστορίας η τέλος). C'est César Strategus Lacedaemonius, à Florence, qui l'a écrit (on lit en effet au f. 73v θεῷ τῷ δόντι ἀρχὴν καὶ τέλος δόξα + καῖσαρ στρατηγὸς λακεδαιμόνιος μισθῷ ἐξέγραφε ἐν Φλωρεντίᾳ). Il a appartenu à Aloysio Bembo puis à la basilique des Saints-Jean-et-Paul d'où elle a été transférée dans la bibliothèque Marciana en 1789.

3.2. La tradition indirecte

Le succès de l'œuvre d'Hérodien dans l'Antiquité, comme en témoigne notamment l'intérêt que lui portait l'auteur de l'*Histoire Auguste*, ne se démentit pas pendant la période byzantine. Le faible nombre des études sur l'historiographie humaniste rend compliquées les recherches sur les auteurs qui ont pu utiliser Hérodien et ainsi participer à la transmission de son texte. Pendant longtemps, l'humanisme se concentra sur la littérature latine, et l'intérêt pour les historiographes grecs arriva beaucoup plus tardivement, et même bien longtemps

[1101] Cf. *Codices Graeci manuscripti bibliotecae Diui Marci Venetiarum* rec. E. Mioni, Rome 1985 p. 144. et E. Mioni « Bessarione scriba e alcuni suoi collaboratori » Padoue 1976 p. 293.

après la fin de la *translatio studiorum* et de la redécouverte des textes consécutive à la chute de Constantinople en 1453[1102].

Dans les *Excerpta Constantiniana* de Constantin le Porphyrogénète ou plus simplement Extraits constantiniens[1103], on retrouve des fragments du texte d'Hérodien dans la partie *De insidiis,* dont certains, d'après Lucarini, sont probablement tirés de Pierre le Patrice. Angelo Mai croyait qu'un de ces fragments appartenait soit à Dion soit à un auteur anonyme[1104]. Avant de Boor[1105], on ignorait à qui l'on devait la paternité de ces propos. On sait maintenant qu'il s'agit d'un passage du livre VII (7, 1) d'Hérodien[1106], ce qui confirme son utilisation par les compilateurs et sa postérité littéraire.

En ce qui concerne l'histoire du texte cependant, les premiers manuscrits d'Hérodien ne sont que l'objet d'hypothèses de la part des éditeurs précédents, qui ont essayé d'établir la généalogie des manuscrits conservés les plus anciens (car il faut distinguer les deux). On sait qu'au VII^{e} siècle le texte de Jean d'Antioche (**Jo**), qui utilise notre historien pour son *De uirtutibus et uitiis* — également présent dans les *Extraits constantiniens*, juste avant Hérodien —, avait eu accès à un texte différent de ce qui nous est parvenu, ce qui peut signifier deux choses : ou bien Jean d'Antioche a réécrit ce qu'il a copié d'Hérodien, ou bien il a eu accès à un manuscrit exempt des corruptions ultérieures. Par exemple en I, 17, 3, Hérodien introduit le personnage de Philocommode par l'expression ἦν δέ τι παιδίον. Tous les manuscrits consultés par nos prédécesseurs omettent le τι, que Reiske le premier a rétabli, car Jean d'Antioche le présente par l'expression παιδίον δέ τι μικρόν (**Jo**, *de ins*. p.88, l.3).

[1102] QUILLIET 2002 p. 157.

[1103] *Excerpta de sententiis iussu imperatoris Constantini Porphyrogeniti confectis*.

[1104] MAI 1827 p. 233 : « Fragmentum hoc utrum Dionis sit, et de inconstantia Romanorum sub Heliogabalo uel Alexandro loquatur ; an potius ex historico anonymo post Dionem capiatur, ignoro » et cite : κοῦφος μὲν γὰρ πᾶς ὀχλὸς πρὸς τὰ καινοτομούμενα· ὁ δὲ δῆμος τῶν Ῥωμαίων διά τε τὸ πλῆθος καὶ τὴν ποικιλίαν τῶν συγκλύδων ἀνθρώπων τῶν εἰς αὐτὸν συνιόντων ῥᾷον τῶν ἄλλων ἐπαίρεται καὶ μετὰ εὐχειρείας πρὸς τὰ ἄτοπα τρέχει.

[1105] C. de Boor, *Roemische Kaisergeschichte in byzantinischer Fassung*, 1892, cité par LUCARINI 2005 p. x, Cf. MARTINELLI 1987.

[1106] Hérodien VII, 7, 1 : « Toutes les foules sont légères et portées à la révolution, mais le peuple romain, très nombreux, cosmopolite et plein d'hommes de toutes origines, est beaucoup plus enclin à changer d'opinion » (πάντες μὲν γὰρ ὄχλοι κοῦφοι πρὸς τὰ καινοτομούμενα, ὁ δὲ Ῥωμαίων δῆμος ἐν πλήθει μεγίστῳ καὶ ποικίλῳ συγκλύδων τε ἀνθρώπων πολὺ καὶ ῥᾴδιον ἔχει τὸ τῆς γνώμης εὐκίνητον).

Lucarini nous en donne de nombreux exemples dans sa préface[1107]. Ce qui en ressort, c'est que les éditeurs ont puisé des corrections du texte d'Hérodien non dans les manuscrits conservés, mais dans le texte de Jean d'Antioche. Ce dernier n'est cependant pas infaillible : une des rares lacunes du texte d'Hérodien, que de nombreux érudits ont essayé de reconstituer[1108], se trouve déjà dans le texte de Jean d'Antioche. Ce passage corrompu se trouve en II, 9, 3 :

> οὗτος (Sévère) τοίνυν παρὰ τῶν ἀγγελλόντων πυνθανόμενος τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν μετέωρον φερομένην ἁρπάσαι καταγνοὺς τοῦ μὲν ῥᾳθυμίαν τοῦ δὲ δυσπραγίαν.

Effectivement, chez Jean d'Antioche on trouve Οὗτος πυθόμενος τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν μετέωρον φερομένην ἁρπάσαι, καταγνοὺς τοῦ μὲν ῥᾳθυμίαν, τοῦ δὲ δυσπραγίαν (*de insidiis* p. 91), et il ne restitue aucun mot pour expliquer l'absence d'un verbe conjugué dans la phrase (ce qui suppose que l'apodose est peut-être perdue). Jean a donc reproduit le texte d'Hérodien tel qu'il l'avait sous les yeux. Il est difficile de savoir dans quelle mesure il a modifié le texte d'Hérodien, mais il y a peu de chances qu'il ait influencé la tradition, outre ces quelques exemples qui ont servi aux éditeurs modernes. Les manuscrits conservés descendent donc d'un autre manuscrit, que Lucarini appelle **x** et qui est postérieur au VII^e^ siècle.

Au milieu du XV^e^ siècle, le pape Nicolas V (1447–1455) veut faire traduire les historiens grecs et fonde la bibliothèque Vaticane, mais ce n'est que quelques décennies plus tard, sous le pontificat d'Innocent VIII (1484–1492), qu'une version du texte d'Hérodien en latin est commandée à Ange Politien. Elle est achevée l'année suivante et marque les débuts de la tradition d'Hérodien[1109].

Sylburg publia une édition collégiale entre 1588 et 1590 de différents historiographes de l'Antiquité, qu'il a hiérarchisés, les *Scriptores Romanæ historiæ minores*.

[1107] LUCARINI 2005 p. xi–xii : Au VII^e^ siècle, Hérodien est encore préservé de nombreuses corruptions, que **x** a introduites : Jean d'Antioche, célèbre sauveur des historiens anciens, nous informe à ce sujet, même si on ne lui doit pas la connaissance du nom d'Hérodien, et nous fournit des passages intégraux. Cf. en I, 17, 7 Lucarini propose συσκεψόμενος, car, bien que tous les manuscrits (sauf **ψ**, qui ne dépend pas entièrement de **x**) présentent συσκεψάμενος, **Jo** (*de ins*. p.88) présente συσκεψόμενος. De même 2,2,5 **Jo** présente ὁ τε Λαῖτος καὶ Ἔκλεκτος, tandis que les *codices* présentent « de façon erronée » ὁ δὲ Λαῖτος καὶ Ἔκλεκτος… 2,12,1 ἐν ἰδιοτῶν σχήματι vs. Io ἐν ἰδιοτῶν σχήμασι. Voir également les notes de Lucarini en 2,1,5 ; 4,6,4 ; 5,4,3 ; 5,8,4 ; 6,8,6 ; 6,9,2 ; 7,3,3 ; 7,3,5 ; 7,5,2 ; 8,2,1 ; 8,4,9 ; 8,6,8 ; 8,7,2 ; 8,7,3 ; 8,8,4.

[1108] Voir WHITTAKER 1969 I p. 198.

[1109] QUILLIET 2002 p. 258–260.

Les premières éditions et traductions d'Hérodien, à l'époque des humanistes, sont souvent rattachées à la tradition du texte dans les éditions de nos prédécesseurs. Nous allons donc les évoquer ici car elles relèvent autant de la tradition indirecte que de la suite de la transmission.

La première édition d'Hérodien, publiée à Venise en 1503 — près de dix ans avant les œuvres complètes de Platon et des orateurs attiques[1110] ! — et appelée *editio princeps*, fut préparée dans les presses d'Alde Manuce, d'où son nom d'*editio Aldina* (***a**). Cette édition est considérée comme l'un des premiers témoins de la tradition, et c'est pour cette raison qu'elle est mentionnée dès l'édition de Mendelssohn dans sa liste des témoins, qu'il rattache à la classe **i** d'après sa préface[1111], ce qui laisse supposer que l'édition fut préparée à partir des plus anciens témoins, et fort probablement de **G**. Nichipor a voulu montrer que l'édition descendait de **c** et **d** (donc toujours issu de **G**, mais indirectement) tandis qu'à l'époque de Mendelssohn encore on considérait que l'édition aldine était issue du même manuscrit perdu que le manuscrit **G** (donc un manuscrit frère), de même pour la traduction d'Ange Politien.

Il y eut pourtant une traduction avant celle de Politien. La traduction latine d'Antonio Bonfini (**Bonf**) de Recanati (ca. 1427–ca. 1503) fut achevée avant 1486. Elle est donc antérieure. Elle se retrouve dans deux *codices* : le *Vaticanus Rossianus* 483, dont nous avons parlé précédemment, et depuis peu de temps à la bibliothèque universitaire de Salzbourg cote M II 135, mais qui a perdu le début de l'œuvre[1112]. Le manuscrit de Rome ne présente pas de signature ; on lit dans les manuscrits autrichiens (f° 128^{r}) : « *Ad serenissimum Regem Mathiam Herodiani ab Antonio Bonfine traducti et a Io. Francisco comite Augustali et familiare pontificio transcripti ob magnam in Regem Ungariae et Boemia devotionem. Finis. Soli deo laus et gloria* ». Bonfini dédicaça sa traduction, qu'il avait effectué sur commande et qu'il accompagna de son *Rerum Hungaricum,* au roi de Hongrie Matthias Corvin. Lucarini se demande quel est le rapport entre les deux manuscrits, mais ne va pas plus loin, car l'impact de la traduction latine, si elle est utile par endroit, est limité sur l'ensemble de l'histoire de la transmission. Il existe cependant un article en hongrois datant de 2012, que nous avons découvert mais que n'avons pas pu lire pour des raisons évidentes de barrière de la langue, qui traite de la question. C'est pourquoi nous considérons utile de le mentionner : « Bonfini Hérodianosz-fordításáról » de Gábor Bolonyai[1113]. En effet, cet article, sensible à la rareté des

[1110] QUILLIET 2002 p. 241.

[1111] MENDELSSOHN 1883 p. viii et p. xii.

[1112] Le manuscrit commence en I, 7, 5. LUCARINI 2005 p. xxiv.

[1113] GABOR 2012 p. 190–211.

travaux sur la question, est un des rares à effectuer une comparaison entre les deux manuscrits de la traduction de Bonfini, redoublée d'une comparaison entre Bonfini et Politien. L'article se concentre également sur la recherche du manuscrit grec original, perdu, sur lequel Bonfini a travaillé, ce qui rejoint les quelques théories évoquées précédemment.

La traduction latine d'Ange Politien (notée ***P**) pour le pape Innocent VIII fut achevée à Bologne le 31 août 1493. Lucarini s'est abstenu de consulter cette traduction déjà très travaillée dans les éditions de Mendelssohn et de Stavenhagen, notant en outre que les leçons des éditions se font avec les corrections et non avec ce qu'il y a directement sur le manuscrit. La traduction, retransmise dans l'édition de Sylburg (c'est ainsi que nous l'avons consultée), est très utile pour trancher lorsque les manuscrits font défaut, on l'a vu avec l'exemple περὶ ὁρῶν/*de finibus* en I, 11, 2. On considérait autrefois que Politien avait plagié les traductions d'Ognibene Bonisoli ou de Grégoire le Tifernate[1114]. Lucarini, en se basant sur les travaux de D. Gionta et R. P. Oliver, pense plutôt que Politien a certes connu Hérodien à partir de la traduction partielle de Bonisoli, publiée par Flavio Biondo, mais qu'il n'a pas pour autant repris la traduction. La question fut tranchée grâce à l'histoire de la traduction suivante.

Il reste donc à parler de la traduction d'Ognibene Bonisoli da Lonigo (**Omnib**, pour son nom latin Omnibonus Leonicenus). Ognibene fut sans doute l'un des premiers à s'intéresser à Hérodien à la Renaissance. C'est parce que Flavio Biondo de Forlì connaissait peu le grec qu'il lui demanda la traduction de certaines parties de l'œuvre d'Hérodien, notamment celle qui parlait de l'apothéose de Sévère. Le codex *Vaticanus Ottoboniano Latino* 1375, du XV^e^ siècle, repéré par Daniela Gionta finit de convaincre que Politien a bien effectué un travail plus grand et qu'Ognibene n'a traduit en latin que l'apothéose de Sévère (livre IV). Grâce à une recension de ce *codex* elle découvrit une lettre écrite par Ognibene à Flavio Biondo, dont Lucarini donne des extraits :

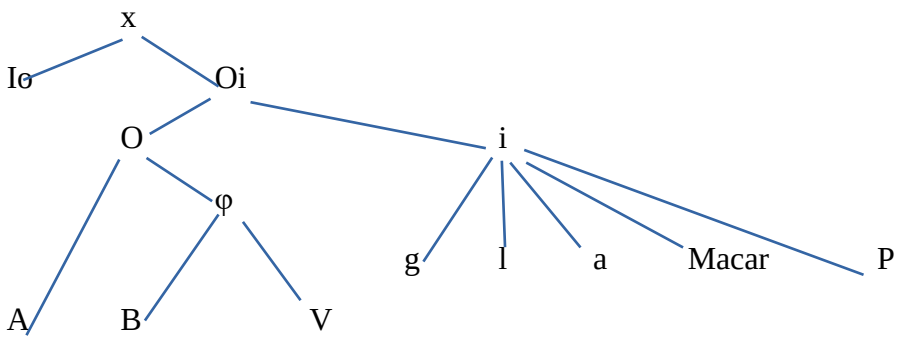
> « *Severi imperatoris deificationem, uel ut uerius dicam romanorum imperatorum ludificationem, rogatu tuo in linguam nostram de Herodiano conuerti. Quod libenter feci cum quod roganti tibi morem genere studebam, quem iam inde ab instituta amicitia nostra magni semper faciendum esse duxi, tum quod <non> [add. Giunta] inutile putabam superstitiones huiusmodi, immo uero pueriles ineptias apperiri, quibus gentilitas detinebatur, delusane an deludens non facile dixerim* […] *Sed Herodiani mihi scriptorum genus magnopere placuit : est enim tale quod suavitate sua lectorem mirifice delectet. Quo circa maiorem in modum abs te peto quaesoque ut mihi libri illius copiam facias : erit hoc mihi supra quam scribere possim gratissimum* ».

[1114] Humaniste italien du xve siècle, né près de Cortone en 1414, mort à Venise peu après 1462. Helléniste, il fut le premier professeur de grec recruté par l'Université de Paris en 1458. LUCARINI 2005 p. xxii.

On comprend aux mots *abs te peto quaesoque ut mihi libri illius copiam facias* qu'Ognibene n'avait pas tous les livres d'Hérodien, et qu'il demande le reste du texte à son ami pour pouvoir effectuer la traduction latine intégrale, dont on ne sait s'il l'a achevée.

3.3. Stemmas

Maintenant que la recension des principaux *codices* et des premières traductions a été faite, il faut discuter de leur parenté. Mendelssohn le premier a prouvé avec des arguments certains que la tradition d'Hérodien, excepté le texte de Jean d'Antioche, est distribuée en deux familles — ce que personne n'a contesté[1115] : **A B V** d'un côté, **a g l Macar P** de l'autre[1116]. Mendelssohn a donné à la première classe le nom **O**, à l'autre **i** : dans sa préface p. xiii–xiv, il précise la valeur qu'il donne à ces deux classes et les relations de parenté, à partir desquelles Kurt Stavenhagen, dans son édition de 1922, a produit le premier *stemma codicum* :



On remarque dans ce premier *stemma* que l'histoire du texte part d'un manuscrit perdu, nommé **x**. Nous ne pensons pas qu'il s'agisse de l'original du texte d'Hérodien, mais, selon le terme de K. Lachmann, de « l'archétype », ou selon les termes d'Alphonse Dain, du « plus-proche-commun-ancêtre-de-la-tradition »[1117]. Jean d'Antioche, on l'a vu, n'a pas repris le texte d'Hérodien à partir du même manuscrit à l'origine des deux familles principales. L'origine commune (**x**) est démontrée par les erreurs communes à tous les manuscrits absentes du texte de Jean d'Antioche. Mendelssohn et Lucarini l'ont démontré, on l'a vu, à partir d'une correction de Reiske (I, 17, 3, ἦν δέ τι παιδίον = **Jo**, *De Insidiis*, p.88, l. 3 παιδίον

[1115] F. A. Wolf envisage cette bipartition ; l'édition d'Estienne, qui sourd de l'*editio Aldina*, oppose souvent les leçons des codex **A B V**.

[1116] MENDELSSOHN 1883 p. xii.

[1117] Voir DAIN 1949.

δέ τι μικρόν), et Lucarini donne une liste exhaustive de ces erreurs dans sa préface p. xxvii. Nous en restituons quelques formes pour les deux premiers livres :

I, 2, 5 : ἔθνη βάρβαρα a été supprimé par Reiske à partir de sa lecture de **Jo**, ce qui suppose que les deux termes, présents dans les témoins conservés, se trouvent dans **x.**

I, 3, 5 : ἤλπιζεν dans les manuscrits a été corrigé en ἀπήλπιζεν par Mendelssohn. Lucarini confirme cette correction en citant le *Discours au peuple de Nicomédie* §19 de Dion de Pruse. Cependant, le contexte n'empêche pas la leçon ἤλπιζεν à nos yeux. Il s'agit d'un problème de connotation du verbe ἐλπίζω qui a gêné nos prédécesseurs, car on parle des craintes de Marc Aurèle.

I, 4, 6 : Bekker a substitué la forme μετριάσαι à la forme μετρῆσαι que l'on trouverait dans **x**, comme en témoignent les manuscrits.

I, 10, 7 : λῃστοῦ : **x** a été corrigé en <συλ>λῃστοῦ par Mendelssohn ;

I, 17, 9 : <καιρῶν> : absent de **x**, a été suppléé par Reiske ;

I, 17, 12 : <δὴ> : omis par **x** a été suppléé par Lucarini

II, 3, 5 : ἐπίλεκτον : **x** : le passage est corrompu, et, d'après Lucarini, aucune correction satisfaisante n'a encore été proposée ;

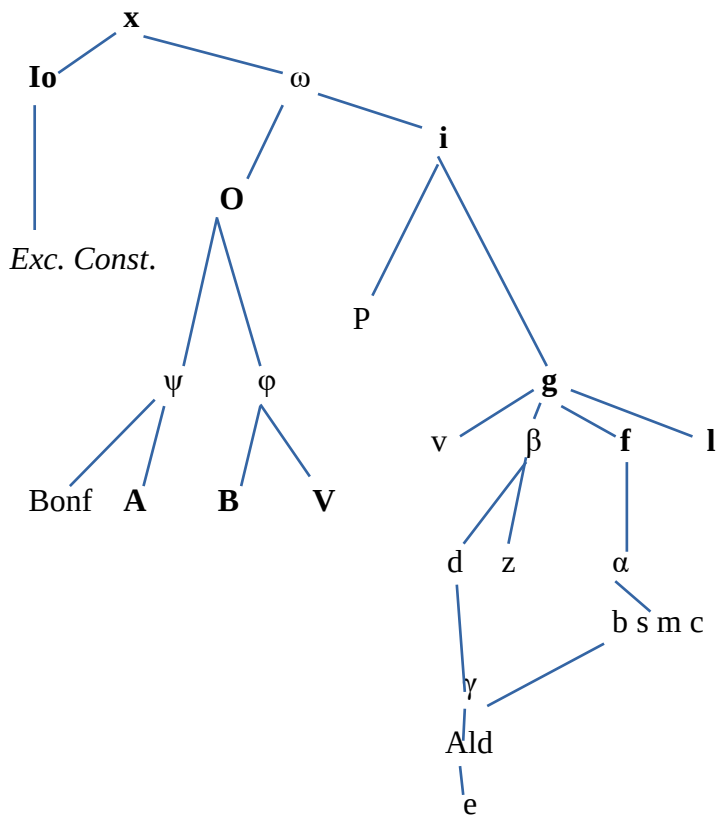
II, 5, 7 : <ἧττον> : omis par **x** mais ajouté par une main du manuscrit **b** (**b**$^{\mathbf{corr}}$) ;

II, 6, 10 : pour αἰτῆσαι : (**x**) Lucarini a proposé la correction ᾔτησαν ;

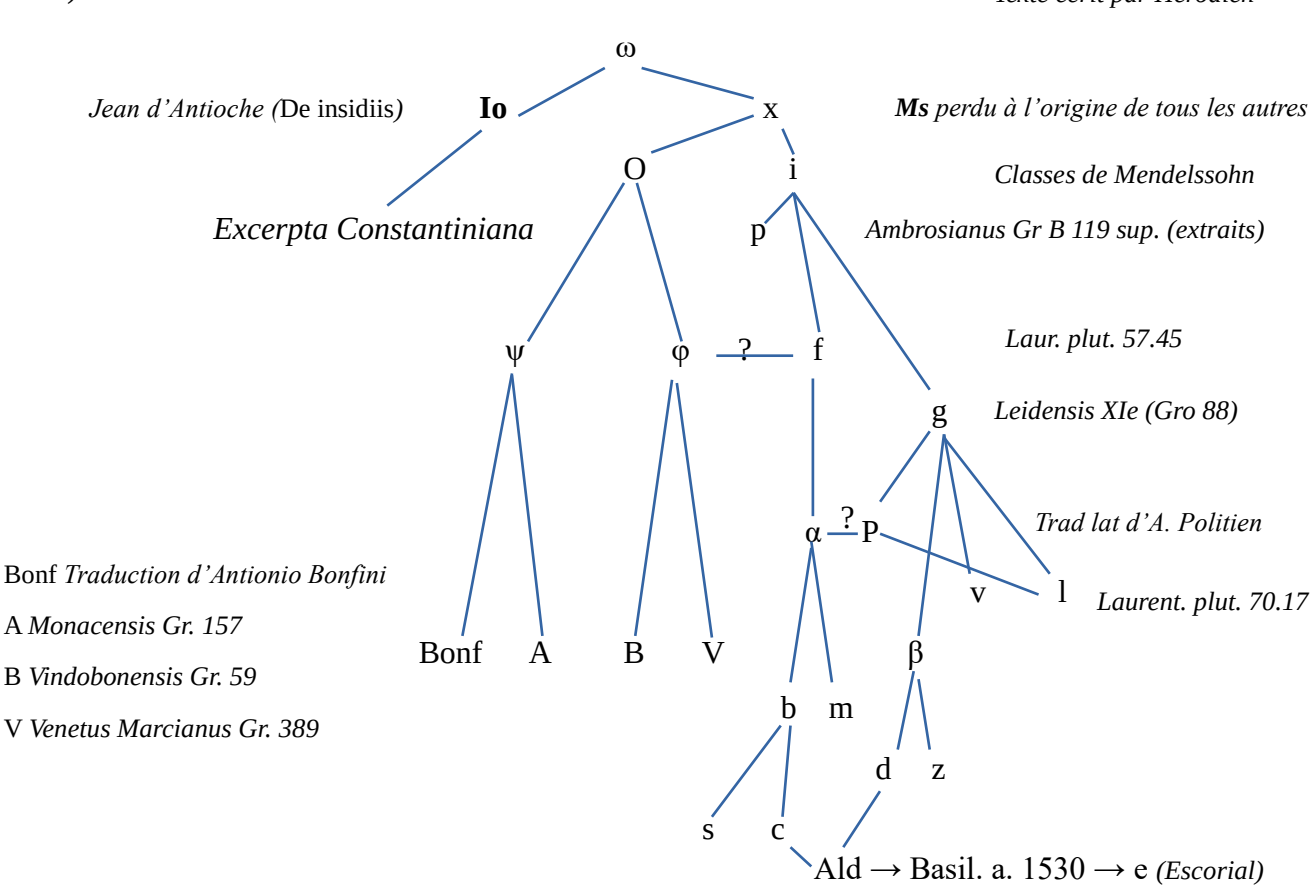
Dans la famille **O**, on remarque une proximité de **BV** grâce à certaines erreurs que ne présente pas le manuscrit **A**, ce qui suppose donc un intermédiaire supplémentaire, que Mendelssohn appelle φ. En revanche, du côté de la famille **i**, Mendelssohn (et Stavenhagen après lui) place tous les témoins au même rang, ce qui suppose qu'ils ont copié un même exemplaire.

Les *stemmas* de Nichipor et de Lucarini sont beaucoup plus détaillés. Premièrement, ils ajoutent après le texte de Jean d'Antioche les *Excerpta Constantiniana*, ce qui témoigne que le texte collationné au X^{e} siècle se fonde sur un manuscrit qui remonte au moins au VII^{e} siècle.

Voici le *stemma* établi par Nichipor dans sa thèse (p. 100) :



Et voici également le *stemma* fixé par Carlo Lucarini dans son édition de 2005 (p. xlii)[1118] :



[1118] Les lettres grecques indiquent les manuscrits inconnus à l'origine d'une branche.

Lucarini se met ensuite à démontrer que les classes **i** et **O** descendent de **x** chacune par son propre chemin. Pour ce faire il commence par recenser les erreurs de la classe **O**, qu'une partie des *codices* de la classe **i** ne présentent pas. Parmi ces erreurs, nous n'en relèverons que quelques-unes qui, dans les deux premiers livres suffisent à montrer les divergences et les types d'erreurs :

I, 1, 2 ἀρετῇ **i** : ἀρετῶν **O**

I, 3, 2 ἀγάν **i** : om. **O**

I, 5, 4 ἀποκαλοίην **i** : ἀποκαλοίμην **O**

I, 8, 4 ἐν τοῖς θεάτροις **i** : om. **O**

I, 12, 2 εὐψυχέστερον **i** : ἐμψυχέστερον **O**

I, 12, 7 πολλοὶ ἀπώλοντο **i** : om. **O**

I, 15, 6 πτωμάτων **i** : σωμάτων **O**

I, 17, 8 δίδωσι **i** : δίδωσι πιείν **O**

II, 2, 5 οὖν **i** : om. **O**

II, 3, 1 δοκοῦνται **i** : om. **O**

II, 15, 6 καὶ τὰ **i** : om. **O**

À ces endroits **i** a conservé les leçons considérées par nos prédécesseurs comme étant les meilleures. Lucarini procède ensuite au recensement des erreurs de la famille **i** pour les cas où ce sont les leçons des manuscrits de la famille **O** qui sont considérées comme authentiques. Là encore voici les leçons concernées pour les deux premiers livres :

I, 4, 5 τοῦτο **O** : τούτῳ **i**

I, 5, 1 ἄν **O** : om. **i**

I, 5, 3 ἔτι **O** : om. **i**

I, 8, 6 διὸ **O** : om. **i**

I, 9, 8 φήμης **O** : om. **i**

I, 11, 4 μέλλουσα **O** : ὡς μέλλουσα **i**

I, 13, 7 περὶ αὐτὸν **O** : περὶ αὐτοῦ **i**

I, 14, 7 ἀνέφερον **O** : ἀνέφερεν **i**

I, 16, 2 προσιούσης **O** : προιούσης **i**

I, 17, 11 ὄνομα **O** : ὀνόματι **i**

I, 17, 12 αὐταρκέσατός τε συμμετρίᾳ σώματος **O** : om. **i**

II, 2, 7 πράξεων **O** : παρατάξεων **i**

La suite de la discussion de la préface de Lucarini s'attaque aux manuscrits mineurs de la famille **i**. On l'a dit précédemment, les témoins **a l** (édition aldine et manuscrit *Laurentianus* plut. 70. 17) semblent être issus du manuscrit de Leyde (que nous appelons **G**) plus que d'être des frères dudit manuscrit. Une discussion entre Mendelssohn, Stavenhagen et Nichipor, commentée par Lucarini, doit être reprise ici. Pour l'éditeur de 2005, Nichipor a au moins eu une bonne intuition au sujet de l'origine du *Laurentianus* plut. 70.17 (**L**), qu'il fait descendre directement de **G** (de même pour **v d z**, avec un intermédiaire pour les deux derniers)[1119].

En revanche, Lucarini ne suit pas Nichipor sur la famille du manuscrit que nous appelons **F**, c'est-à-dire le manuscrit *Laurentianus* plut. 57. 45. Les deux érudits sont d'accord sur le fait que les manuscrits **b c m s** (*Bruxellensis* 11291-11293 ; *Laurentianus Conventi Soppressi* 164 ; *Laurentianus* plut. 70. 21 ; *Sinaiticus* Gr. 1725) descendent du *codex* **f** *Laurentianus* plut. 57. 45 (avec un intermédiaire, nommé α, mentionné par Nichipor) : il y a de nombreuses lacunes communes aux *codices* **b c m s** dont une partie provient des tâches d'humidité de **f** (que nous avons mentionnées plus haut) et dont voici quelques exemples :

I, 9, 1 λαμπραῖς om. par **b c f m s**

II, 4, 2 βίον om. par **b c f m s** ;

II, 11, 3 ἐκεῖσε : ἐκεῖ **b c f m s** ;

II, 12, 2 παρόντα : πάντες **b c f m s**.

Si on ne peut contredire l'argument selon lequel les *codices* **b c F m s** présentent les mêmes leçons, pour Lucarini en revanche le manuscrit **F** n'a pas pour parent le manuscrit **G**[1120]. Il s'agit donc de déterminer quel est le rapport avec le *codex* **G** s'il ne s'agit pas de paternité, contrairement à ce que Nichipor prétend. La démonstration effectuée par Lucarini est la suivante : dans le *codex Laurentianus* plut. 57. 45, à partir de la fin du livre IV (c'est-à-dire à partir du moment où une seconde main **f²** prend le relais), il y a des erreurs communes à **F** (et à ses descendants) et à **B V**, qui appartiennent pourtant à l'autre famille de manuscrits. Cette proximité dont on ignore la raison relie donc **φ** (nom donné par Mendelssohn à l'ancêtre commun à **B** et **V**, frère de **A**) et **χ**, qui est le nom donné par Lucarini à **F** et sa famille (c'est-à-dire **b c m s**)[1121]. Selon l'éditeur de 2005 ce « groupe » **χ** fournit quelques bonnes lectures qui sont soit omises ou erronées dans tous les autres témoins soit seulement présentes dans la famille **O** mais avec des erreurs. Lucarini en conclut que **χ** n'est pas issu de **g**. Il admet

[1119] LUCARINI 2005 p. xxix *sq*.

[1120] LUCARINI 2005 p. xxix.

[1121] Voir LUCARINI 2005 p. xxx pour les exemples illustrant cette affinité.

également qu'on ne peut que constater qu'il s'agit d'un témoin hybride, surtout à partir du changement de main, comme le montre son affinité avec des témoins de la famille **O**. Le *codex* a potentiellement tiré son texte des livres I à III de **G** (même si on ne peut pas le prouver ni le réfuter), mais pas le reste du manuscrit. Lucarini considère donc le *Laurentianus* plut. 57. 45 comme un témoin primaire d'Hérodien, au même plan que **G** dans le groupe **i** et que **A B** et **V** dans le groupe **O**.

En ce qui concerne le lien entre le manuscrit **F** et ses descendants, Lucarini reproduit le texte de Nichipor sur le sujet[1122]. Nous allons maintenant présenter la question dans les grandes lignes. Les quatre manuscrits, **b c m s**, nous l'avons dit, démontrent des points communs avec **F**, dont une grande partie est liée aux altérations du texte due à l'humidité. En effet, le texte, pratiquement illisible parfois, notamment aux abords des marges et en haut des pages, a provoqué des omissions dans les descendants, notamment en **b** et **c**, avec un blanc indiquant la lacune. Dans le texte de **m** et **s** à l'inverse, les mots ont généralement été rajoutés par une main ultérieure rétablissant ainsi les lacunes. Pour ce faire, la consultation d'un autre manuscrit que **F** a probablement été nécessaire. Un exemple, que l'on retrouve à la page 58 de l'édition Mendelssohn mais dont nous pouvons également témoigner : le mot βαρβάρους, en II, 9, 1, est presque illisible dans le manuscrit **F**, comme de nombreux autres mots de la page (dans l'image, on voit clairement le terme φρουρεῖ juste après, mais pas le terme en lui-

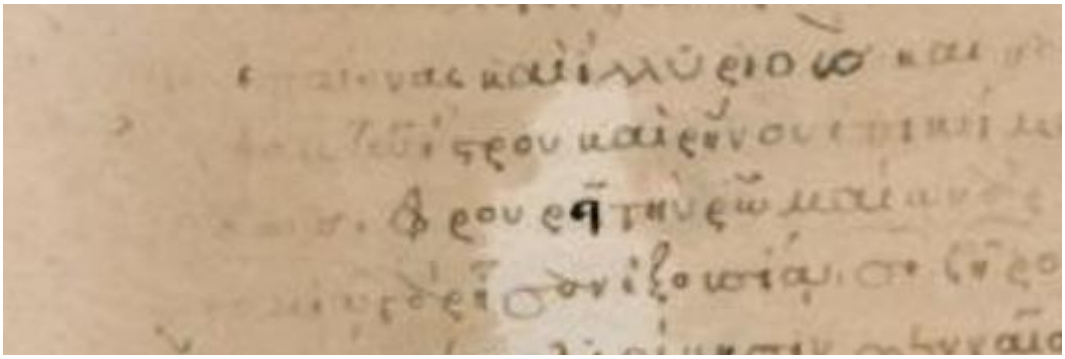


Figure 7: détail du folio 116r du Laurentianus *plut. 57, 45*

même).

Les manuscrits **b** et **c**, selon la logique évoquée ci-dessus, laissent à cet endroit un blanc. Une correction apportée au manuscrit **m** par une autre main indique la forme ΒΑΡΒΑΡΟΥΣ pour remplir le blanc. De même le mot est écrit avec beaucoup d'ornements dans le manuscrit **s**. Cependant pour Nichipor, le fait que les manuscrits **b c m s** descendent de **F** ne veut pas forcément dire qu'ils en sont une copie directe. Ce qui permet de le dire, ce sont, bien entendu,

[1122] NICHIPOR 1975, p. 84–86.

les erreurs présentes dans ces manuscrits mais absentes de leur parent. Nous renvoyons au texte de Nichipor, transmis par Lucarini, pour l'examen de ces erreurs[1123] :

> *« These four manuscripts originally omitted the phrase εὐθέως τὸ στρατιωτικὸν πᾶν τὸ συνειλεγμένον πλῆθος on p. 57* [de l'édition Mendelssohn]*, 8-9 (2,8,6). Along with all the remaining witnesses, f includes the entire phrase. At 2,9,6 (p. 52, 18-19), the other manuscripts, accompagnied by f, read τὴν ποσότητα μαθεῖν τῶν δοθησομένων χρημάτων. In bcms these words appear in another order : τὴν ποσότητα τῶν δοθησομένων μαθεῖν. These and similar errors provide sufficient evidence that bcms were not copied from f independently. The scribe of the apograph of f, according to fairly common practice, left spaces blank where he could not read his exemplar readily because of physical damage. In addition he apparently corrected several of its minor errors. On p. 16, 11 (1,8,1) f reads δοῦναι, while all the other manuscripts, including bcms, have the correct lection d'εἶναι. The scribe, in copying from f, doubtlessly noticed the lapse in the sense and emended ; if he had used another manuscript as the source for these minor improvements, he would naturally have utilized its aid making good the physical defects of f as well. »*

Il est donc à peu près certain, d'après Nichipor et Lucarini, qu'il y a un intermédiaire entre **F** et **b c m s**, comme en témoigne le *stemma* de Nichipor : **f > α > bsmc**. Force est de constater que l'argumentation des deux érudits est convaincante.

Si nous avons volontairement, pour ce travail, choisi de ne conserver dans notre collation et notre apparat que les six principaux manuscrits, on garde à l'esprit que le travail effectué au sujet du manuscrit **F** et de sa famille est précieux pour la compréhension de la transmission d'Hérodien. Lucarini a lui aussi (après Nichipor) mené l'examen de la parenté de **b c m** (il n'a pas consulté le *Sinaiticus*, mais s'est appuyé sur les travaux de A. Mecca pour ce manuscrit[1124]), et a trouvé lors de sa collation de nouvelles preuves renforçant le lien entre les manuscrits de cette famille, qu'il nous livre aux pages xxxii–xxxiii de son édition. Il remarque pour commencer que les *codex* **b** et **c** sont davantage connectés (on en a vu un aperçu dans les exemples précédents, avec **b** et **c** d'un côté, et **m** et **s** de l'autre), et donc qu'ils pourraient descendre du même exemplaire perdu et dépendre l'un de l'autre. Il ne s'agit pas d'un lien de descendance de **c** à **b**, car on trouve des erreurs qui ne sont présentes que dans **c.** En revanche l'inverse est fort probable puisque les erreurs qui sont présentes dans les deux *codices* ne sont pas divergentes. À partir de ses recherches concernant **m** (*Laurentianus* plut. 70. 21) Lucarini remarque qu'une partie des erreurs ne sont pas communes aux *codices* **b** et **c** mais lui sont

---

[1123] LUCARINI 2005 p. xxxi.

[1124] Mecca, Angelo, *Studi sulla tradizione manoscritta di Erodiano storico : il gruppo cretese*, Rome 2006 (le livre n'était pas encore publié lors de la publication de l'*editio Lucarini*).

propres[1125]. Le *Sinaiticus* (**s**), quant à lui, présente des leçons qui tendent à indiquer qu'il a été écrit à partir de **b**.

Toujours dans la famille **i**, on a le groupe **d z**, qui sont frères selon la démonstration de Nichipor :

I, 13, 7 μὲν περὶ : περὶ μὲν **d z**

I, 14, 9 ἤλλαξε : ἤλαξε **d z**

II, 1, 2 κατεχούσαις : κατασχούσαις **d z**

II, 6, 6 κήρυγμα : κήρυκα **d z**

II, 7, 2 τι θησαυροὶ : τινα θησαυρὸν **d z**

Les erreurs « distinctives » de ces deux manuscrits, que relève Lucarini, indiqueraient qu'ils dépendraient d'un manuscrit perdu appelé **β**. Il est difficile cependant de dire de quel témoin dépend ce manuscrit perdu. Nous renvoyons à la préface de Lucarini pour la démonstration du lien entre **d**, **z** et **β**, puisque de toute façon ces trois manuscrits mineurs ne sont pris en compte ni dans l'édition Lucarini ni dans les éditions précédentes.

Venons-en à **L**, qui vient directement de **i** selon Mendelssohn et Stavenhagen, et du *Lugdunensis* (**g**=**G**) selon Nichipor. Pour Lucarini, Nichipor est plus proche de la vérité, mais prend soin, en s'appuyant sur les notes de Mendelssohn, de déminer de potentielles objections. Il cite notamment quelques exemples de notre livre II où **L**, qui fait pourtant partie de la famille **i**, se rapproche de la famille **O**[1126] : en II, 12, 1 par exemple, les manuscrits **a d l z** (**L** étant le seul de ceux-ci que nous ayons, pour notre part, consulté) de la famille **i** présentent la leçon σχήματι considérée comme la meilleure, tandis que les autres manuscrits donnent la forme σχήμασι. Pour Mendelssohn par ailleurs le manuscrit **L** donne la même leçon que les manuscrits **O** en II, 13, 8 στρατιώταις (contre στρατιώτας **c f g m v**) et en VI, 6, 7 χοροῖς (contre χοίροις dans les manuscrits de la famille **i**). Lucarini signale que Mendelssohn s'est trompé à cet endroit, puisque **L** fournit στρατιώτας et χοίροις, ce qui confirme bien son lien avec la famille **i**. Là où Lucarini se trompe à son tour, selon nous, c'est qu'il atteste que **g** fournit la leçon στρατιώτας quand nous avons lu στρατιώταις dans le manuscrit. Incidemment, cela n'infirme pas la théorie faisant de **L** le descendant de **G**. Pour rappel, le *codex Lugdunensis* (**G**), acquisition d'Antonio Corbinelli, qui a été déplacé avant 1439 dans la

[1125] LUCARINI 2005 p. xxxiii : I, 1, 6 τὴν ἡλικίαν : ἡλικίαν **m** ; I, 4, 7 μιᾶς : omisit **m** ; I, 5, 3 γοῦν : οὖν **m** ; I, 6, 4 αὐτοὶ : καὶ αὐτοὶ **m** ; I, 7, 4 μὲν γὰρ : μὲν **m** ; I, 8, 3 νεανίσκον: νεανίαν **m** ; I, 8, 8 αὐτὸν : ἑαυτὸν **m** ; I, 9, 9 ἀτελῆ κατέλιπε : κατέλιπε ἀτελῆ **m** ; I, 11, 1 ἁρπασθέντα : ἁρπαγέντα **m** ; I, 12, 3 οἰκέτης δὲ : οἰκέτης **m** ; I, 13, 4 τοῖς τῆς : τῆς **m** ; I, 15, 2 ἤ : ἤ καὶ **m** ; I, 16, 5 πολλὰ : πολλάκις **m**.

[1126] LUCARINI 2005 p. xxxiv.

bibliothèque de la vieille abbaye incite en effet à conclure que **L** a été préparé au milieu du XV^e^ à Florence à partir de **G** par une main italienne.

De **v** Lucarini ne dit rien si ce n'est que ni lui-même ni Nichipor n'ont décelé d'erreurs « discriminantes » entre ce codex et **G**, d'où on peut conclure que **v** dépend de **g**. La supposition de Lucarini à ce sujet est que c'est à partir des endroits de **G** qui sont abîmés par l'humidité (une main plus récente aura habilement complété les lacunes) que **v** laisse des blancs.

Il reste à parler de l'édition aldine (**a**) et du codex de l'Escurial (**e**). On observe dans l'édition d'Alde Manuce en I, 17, 5–6 une omision de la phrase Ἔκλεκτον ἐπακολουθήσαντας, τῶν τε λοιπῶν τοιοῦτον φόνον, ἀνοιμώξασα καθ' ἑαυτήν τε εἰποῦσα. Comme on observe la même lacune dans **c**, et que l'on sait que Pier Candido était un ami d'Alde Manuce, Daniela Gionta pense que **a** découle de **c**. Or, les mots sont également omis dans **F**, comme nous avons pu le voir et comme le confirme Lucarini. Cela ne suffit donc pas à confirmer si l'édition aldine s'est appuyée seulement sur **c**. Il existe en outre de nombreuses erreurs qui relient **a** et la branche que Lucarini et Angelo Mecca appellent *Cretensis* (notée **χ**, c'est-à-dire **F** et ses descendants **b c m s**). En voici quelques exemples pour les deux premiers livres :

I, 9, 6 ἄρα **x** : ἅμα **a χ**

I, 17, 2 τῶν τῆς **x** : τῶν **a χ** ; ἀποσκευάσασθαι **x** : ἀποσκευάσεσθαι **a χ**

II, 6, 12 πλέον τι **x** : πλέον τε **a χ**

II, 8, 7 ἐπῆλθεν **x** : ὑπῆλθεν **a χ**

II, 9, 5 δὲ καὶ **x** : καὶ **a χ**

Comme il subsiste cinq *codices Cretenses*, Lucarini a essayé d'examiner si c'est de l'un d'entre eux ou d'un exemplaire perdu que l'*editio aldina* **a** tire son origine, car il y a des erreurs qui ne relient qu'**a** et **c** (qui est lié, on l'a vu, à un certain **Romanum deperditum**). Les quelques erreurs, peu nombreuses[1127], sont suffisantes pour faire dire à Lucarini que l'édition aldine tire son origine de **c** avec le soutien quelquefois de leçons tirées de **d**[1128]. Selon l'érudit, si on élaborait à partir des conjectures des *codices* **c** et **d** la meilleure leçon, on trouvera l'origine de presque toutes les notes que Mendelssohn et de Stavenhagen attribuent à

[1127] Elles sont au nombre de quatre : I, 14, 9 ἐνιαυσίων **x** : ἐνιαυσέων **a c** ; I, 17, 9 ἀλλεπαλλήλοις **m** Stephanus ἀλλὰ ἀλλεπαλλήλοις **O** ἀλλ' ἐπαλλήλοις **i** ἀλλ' ἐπ' ἀλλήλοις **a c** ; III, 10, 5 ὅτε δὲ **x** : ὅτε δὴ **a c** ; III, 13, 3 Ἀντωνίου **x** : Ἀντωνίνου **a c**.

[1128] Exemples : II, 2, 8 βάρβαρον **x** : γὰρ βάρβαρον **a d** ; II, 6, 14 φιλοχρηματίας αὐτοῖς **x** φιλοχρηματίας αὐτῆς **a d**.

l'édition aldine. On ne peut malheureusement confirmer si Alde Manuce a utilisé **c** et **d** eux-mêmes ou un codex perdu copié des deux (signalé par le lien en pointillé dans son *stemma*).

En ce qui concerne le codex de l'Escurial (**e**), qui se trouve tout en bas du *stemma*, Nichipor (p. 89–90) le fait descendre de l'édition aldine ou d'une copie, faite avant 1540. Lucarini précise cette copie potentielle de l'*editio princeps* en l'identifiant à l'édition de 1530 de Johann Walder à Bâle (= *Basileensis* anno 1530, cf. « SFIC » p. 183), en s'appuyant sur les erreurs suivantes :

II, 2, 3 περὶ τε τὰ **x** : περὶ τὰ Basil. Anni 1530 **e**

II, 8, 1 τούς τε πανταχόθεν στρατιώτας εἰς ῥητὴν ἡμέραν, τοῦ δὲ λοιποῦ **x** : pro τε utroque loco δὲ habent Basil. Anni 1530 **e**

III, 13, 4 καὶ δαψιλῶς : δαψιλῶς Basil. Anni 1530 **e**

Ces passages se retrouvent dans l'édition aldine de 1503 et dans celle de d'Andrea Asulani de 1524 (également aldine). Il existe également deux éditions d'avant 1540, une à Louvain qui date environ de 1524 et une autre édition bâloise de 1535, chez Heinrich Petri. Selon Lucarini il est fortement improbable que le *codex* de l'Escurial provienne de l'édition de Louvain, mais il n'est pas impossible qu'il fût une copie de l'édition de Bâle de 1535, qui de toute façon reprend celle de 1530, comme en témoigne la présence des erreurs citées ci-dessus.

Après avoir passé les branches mineures de la famille **i** en revue, Lucarini passe à la tradition de la famille **O**, tout de même moins ramifiée. À partir de nombreux exemples, il démontre l'existence d'un manuscrit perdu **φ**, qui explique la proximité récurrente entre le manuscrit *Vindobonensis Gr 59* (**B**) et le *Venetus Marcianus Gr 389* (**V**). Nous ne reproduirons pas ces nombreux exemples ici, mais nous renvoyons à notre apparat critique qui met en valeur à de multiples reprises la proximité entre ces deux *codices*. Cette proximité est un rapport fraternel, comme en témoignent cette fois les erreurs séparatives[1129].

[1129] Là encore nous renvoyons à notre apparat critique, mais vous présentons ici les exemples de Lucarini, qui en repère de nouvelles (p. xxxviii), pour les livres I et II : I, 4, 5 ἀχθῶσι : ταχθῶσι **V** ; I, 5, 5 ἀπεκυήθην : ἐπεκυήθην **V** ; I, 6, 3 ἐπιθῆται : ἐπιθῆτε **B** ; I, 8, 3 συμβόλων : συμβολίων **B** ; I, 10, 3 κατ' ὀλίγους : κατ' ὀλιγόν **V** ; I, 12, 3 τὴν πόλιν : τῆς πόλεως **V** ; I, 12, 8 ἐξ : ἐπ' **V** ; I, 13, 1 ἡ εἴσοδος : εἴσοδος **V** ; I, 13, 2 ὅ τε : ὅτι **B** ; I, 13, 7 πᾶσιν : πᾶσι **B** ; I, 15, 8 καὶ τὸν : τὸν **V** ; I, 16, 3 ἐπώνυμοι : καὶ ἐπώνυμοι **V** ; I, 17, 5 πρὸ : πρὸς **V** ; I, 17, 11 ἀκμαστὴν : ἀκμηστὴν **V** ; II, 1, 4 περιλειφθεὶς : περιληφθεὶς **B** ; ἀνεξομένους : ἀναξομένους **V** ; II, 3, 7 συναναλίσκει : συναλίσκει **B** ; II, 5, 5 καὶ σεμνῷ : δὲ καὶ σεμνῷ **V** ; II, 5, 8 ὑμῖν : omisit **V** ; II, 6, 4 τῷ τοῦ : τὸ τοῦ **B** ; II, 6, 7 πᾶσαν : γάρ **V** ; II,

Le *codex Monacensis* (**A**), quant à lui, présente également des erreurs séparatives qui permettent de dire qu'il n'est pas lié à **B** et **V** de la même façon[1130]. Si on suit la logique de Lucarini, il serait alors le frère de ce manuscrit perdu **φ**, tous les deux provenant du manuscrit perdu à l'origine de la famille **O**, et Nichipor a montré que l'ἀντίγραφον de Bonfini et **A** descendent du même exemplaire perdu, **ψ** (p. 97–98), car la traduction de Bonfini est liée à **A** par une affinité étroite, qui indique que le traducteur a fait usage du *Monacensis*, même si Lucarini a brillamment démontré que cette traduction est également liée au **Romanus deperditus** (par exemple au sujet de la leçon περὶ ὅρων, I, 12, 2). On trouve un autre exemple en II, 5, 9 où, bien que l'expression εἰς τὸ στρατόπεδον soit omise dans les trois manuscrits **A B** et **V**, Bonfini traduit pourtant « *in castra redeunt* ».

Certaines leçons uniquement présentes dans le *Monacensis* (**A**) sont, selon Lucarini, de bonnes leçons absentes des autres manuscrits et reprises par Mendelssohn, par exemple en V, 8, 9 où le manuscrit **A** présente παρῆν γὰρ ὡς Σεβαστή τε καὶ μήτηρ στρατοπέδῳ, et Bonfini de traduire la fin de la proposition par : « *mater castris aderat* ». Mendelssohn ajouta au texte de son édition le terme στρατοπέδων à partir de cette leçon, qu'il considère donc comme une meilleure leçon que dans les manuscrits où les *castra* ne sont pas mentionnés. Cela appuie la théorie d'un manuscrit perdu que nommé **ψ** par Nichipor, qui aurait servi à la copie de **A** et dans lequel aurait puisé Bonfini pour sa traduction. Cela explique la présence de ce manuscrit **ψ** dans son *stemma* et dans celui de Lucarini.

On remarque que parmi les témoins que nous avions évoqués en 3.1, on ne retrouve pas la traduction d'Ognibene da Lonigo. Lucarini se demande si elle a sa place dans le *stemma*. Daniela Gionta pense que la traduction du Léonicène s'appuie généralement sur un témoin de la classe **O** : Ognibene traduit « *censetur* » (on pense) en IV, 2, 11 et là où les *codices* de la classe **i** proposent θρησκεύεται, la classe **O** présente πιστεύεται, ce qui laisse à penser qu'il

---

8, 8 Τίγριδος καὶ : Τίγριδος **B** ; II, 9, 1 Ῥωμαίων : τῶν Ῥωμαίων **B** ; II, 9, 4 συγγράψας : γράψας **V** (Lucarini se trompe et se réfère à 1,9,4) ; II, 9, 8 Ἰλλυρικὸν : Ἰλλυρίῳ **B** ; II, 10, 9 ἀνδρείᾳ : ἀνδρείαν **B** ; II, 11, 4 οὐδέ τι : οὐδ' ἔτι **B** ; II, 13, 8 ἔτι : ἔστι **V**.

[1130] Même remarque que note précédente (Lucarini p. xxxviii–xxxix) : I, 6, 1 τοῦ Ἴστρου : Ἴστρου **A** ; ibidem 4 ὅς : omisit **A** ; I, 8, 8 αὐτῷ συνεβούλευσε : αὐτὸν συνεβουλεύετο **A** ; I, 9, 6 εὐνοεῖν : εὐνοεῖν αὐτῷ **A** ; I, 10, 1 ἔχειν : omisit **A** ; I, 10, 4 ἦν : omisit **A** ; I, 11, 2 τῷ ποταμῷ : ποταμῷ **A** ; I, 12, 3 ἀνεπείσθη : ἀνεπλάσθη **A** ; I, 13, 2 δρῶσιν : δρᾶσιν **A** ; I, 14, 9 διηγκυλημένον : μετὰ βέλους ἔστησεν **A** ; I, 15, 7 ἀναλαβὼν : λαβὼν **A** ; *ibidem* δῆμος : ἥλιος **A** ; I, 17, 6 ὅρα : ὥρα **A** ; I, 17, 8 θηρία : τὰ θηρία **A** ; II, 1, 2 ἀπέπεμψαν : ἔπεμψαν **A** ; II, 1, 4 πάντων οὐσίαν : περιουσίαν **A** ; II, 2, 4 ἐπεῖχεν ὁ φόβος : ὁ φόβος ἐπεῖχεν **A** ; II, 4, 6 πάντων omisit **A** ; II, 8, 10 τῇ τε : τῇ **A** ; II, 11, 1 μήτε που : οὔτε που **A** ; II, 12, 6 οὕτω πονηρὸν : πονηρὸν οὕτω **A**.

s'est basé sur un témoin de la classe **O**. Mais Ognibene comparait les leçons des *codices* également, puisqu'il se tourne parfois sur des leçons de la famille **i**. Lucarini en conclut que la traduction d'Ognibene descend d'un manuscrit en désordre. Ou alors Ognibene a tout simplement effectué un travail critique et s'appuyant sur plusieurs manuscrits et a choisi les leçons qui lui paraissaient les meilleures.

Lucarini ajoute, à partir de la thèse de Nichipor, un registre des manuscrits plus récents, que personne n'a consulté et que l'on retrouve de nos jours dans les catalogues de la base *pinakes*[1131]. Ces manuscrits datent souvent du XVII^{e} ou XVIII^{e} siècle, à une époque où Hérodien n'était pas encore tombé sous les feux de la critique du XIX^{e} siècle (même s'il existe cinq manuscrits de ce siècle). Il s'agit de copies de copies, ce qui explique leur inutilisation par les érudits. Nous ne mentionnerons ici que ceux qui ne sont pas présents dans la liste disponible dans le lien en note, ou s'il se présente sous un autre nom : Lucarini mentionne donc un manuscrit d'Edirne (Andrinople, *Adrianopolis*), dans la bibliothèque de l'école grecque avec la cote 82, d'une période inconnue. Nous n'avons pas retrouvé trace de ce manuscrit, mais il n'est pas improbable qu'il s'agisse d'un manuscrit détruit de la bibliothèque de Tekirdağ (École grecque de Rhaidestos), qui se trouve à quelques kilomètres d'Edirne, en date du XVII^{e} siècle. Si le manuscrit de la bibliothèque du Parlement (la *Boulè*, ou *Vouli*) d'Athènes, cote 40, en date du XVIII^{e} siècle, est cité dans les bases de données, ce n'est pas le cas du *codex* qui a la cote 97 de la même bibliothèque, en date du XVIII^{e} siècle, et décrit par S. Lampros en 1909[1132]. Le manuscrit du monastère du Mont-Athos « Γρηγορίου », que Nichipor note sous la cote 657.111, en date du XVIII^{e} siècle, est noté sous la cote 657.110 dans le catalogue de Lampros. Les deux manuscrits du monastère du Mont-Athos « Βατοπέδιον » 447 (an 1745) et 714 (du XIX^{e} siècle), contiennent les folios du texte d'Hérodien entre f°280^{r} et 297^{v} pour le premier ; f°179^{r}–203^{v} pour le second. À noter que dans le premier des deux manuscrits, le texte d'Hérodien est daté du XIX^{e} siècle dans les notices, alors que le reste date de 1745. À la bibliothèque de l'Académie de Roumanie, à Bucarest, on retrouve trois manuscrits dont deux sont cités par Nichipor : cote 0031 (Litzica 655), en date de 1796 et où le texte d'Hérodien se trouve des f°1 à 129^{v} ; et le 893, du XVIII^{e} siècle, où le texte se trouve f°2-37. Le troisième, le 0187 (Litzica 676), ne présente que quelques folios d'Hérodien, f°283^{v}-286. Nous n'avons pas non plus retrouvé trace des

[1131] *Herodianus historicus Ab excessu diui Marci* : https://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/oeuvre/1/, 48 témoins.

[1132] Cf. S. P. Lampros, Κατάλογος τῶν κωδίκων τῶν ἐν Ἀθήναις Βιβλιοθηκῶν πλὴν τῆς Ἐθνικῆς. Α' Κώδικες τῆς Βιβλιοθήκης τῆς Βουλῆς dans *Νέος Ἑλληνομνήμων* t. 1, 1904... t. 6, 1909.

manuscrits de la bibliothèque de Dimitsana, cotes Gr. 32, du XIX^{e} siècle ; du *codex* Gr. 2012 de l'université bavaroise d'Erlangen, du XIX^{e} siècle ; du Μετόχιον Παναγίου Τάφου, 58, à Istanbul, du XIX^{e} siècle ; du Graeci, 373, de 1786, à Jérusalem ; du *codex* 482 conservé au musée Lazaro Galdiano de Madrid, du XVIII^{e} siècle ; d'un manuscrit (« In insula Mylis ») 17 conservé dans une collection privée, du XVIII^{e} siècle ; et du *codex* 253, Oxford, bibliothèque royale, du XVII^{e} siècle.

3.4. Les éditions imprimées et les traductions en latin et en langues modernes

Nous avons consulté lors de nos recherches de nombreuses éditions et traductions, avec tout de même une préférence pour nos prédécesseurs les plus récents, l'édition de Ludwig Mendelssohn de 1883 (et la version abrégée de Stavenhagen de 1922), ainsi que la dernière édition en date dans la collection Teubner, celle de Carlo Lucarini de 2005. Pour les traductions anglaises, nous avons travaillé avec l'une des références majeures, l'édition et traduction de Charles Whittaker dans la collection Loeb de 1969. Nous nous sommes également appuyé ponctuellement sur la traduction d'E.C. Echols, *Herodian of Antioch's History of the Roman Empire from the Death of Marcus Aurelius to the Accession of Gordian III*, publiée par les presses de l'Université de Californie (Berkeley et Los Angeles) en 1961. En Italie, la traduction commentée d'Alessandro Galimberti du livre I, nommée *Erodiano e Commodo*, de 2014 ainsi que celle de Filippo Cassola, *Storia dell'Imperio Romano dopo Marco Aurelio*, publiée à Florence en 1967, nous furent ponctuellement d'une aide précieuse malgré la barrière de la langue. Enfin, la traduction française de Denis Roques, publiée en 1990 dans la collection « La roue à livres » des éditions Belles Lettres, ainsi que celle, ancienne et datée mais ponctuellement utile, de Léon Halévy, publiée dans les années 1860.

Parmi la multitude d'études et éditions publiées depuis le XIX^{e} siècle, l'édition Mendelssohn, qui constitue la base de la plupart des études portant sur l'historien grec, fut la première qui présenta un état complet de la question, et fut pendant des décennies l'ouvrage de référence en ce qui concerne l'établissement du texte : elle sert de source à l'édition de Stavenhagen de 1922 et surtout à l'édition de Carlo Lucarini de 2005, qui la remplace désormais dans la *bibliotheca Teubnariana*. L'édition anglaise de Charles Whittaker (1969) a également beaucoup servi aux nombreuses études littéraires et historique de ces cinquante dernières années.

Il faut parler des éditions plus anciennes. Le premier à avoir imprimé Hérodien en grec, on l'a dit, fut Alde Manuce à Venise en 1503 et la même édition fut demandée en 1524 chez

Andrea Asulani. D'autres éditions, jusqu'à la première édition Bekker (1826), en ce qui concerne les leçons des livres, n'ont rien apporté de pertinent. Les annotations d'Estienne furent intéressantes et ponctuellement réutilisées par nos prédécesseurs. Les travaux de Friedrich. A. Wolf, et notamment sa préface, ont apporté de nombreuses idées, notamment en ce qui concerne l'histoire du texte, que l'on retrouve parfois dans les propos de Lucarini. On sait grâce à lui que les témoins de la classe **O** (sauf **Bonf**) ont commencé à être connus au milieu du XVIII[e] s., et pourtant personne ne les a employés avant Immanuel Bekker. Les éditeurs des XVI–XVIII[e] siècles ont trouvé des solutions à de très nombreux passages, et en premier lieu Henri Estienne et Friedrich Sylburg, dont les travaux nous ont donné accès à la traduction d'Ange Politien. Des thèses contradictoires ont été publiées par J. J. Reiske et F. A. Stroth. C'est à cette époque que l'ouvrage est divisé en 1644 en chapitres et paragraphes sous l'autorité de Jean Henri Boecler de l'Université de Strasbourg et de Wolf un siècle plus tard à la Halle en 1792. Immanuel Bekker a fait la première édition critique d'Hérodien, avec le commentaire de sa consultation des manuscrits, qui a marqué l'histoire de la transmission du texte, en remplaçant notamment de nombreuses lettres effacées auparavant, soit à partir de ses propres conjectures soit en se basant sur des *codices*.

À sa suite Mendelssohn a découvert le codex le plus ancien de la famille **i** et l'a examiné scrupuleusement. On lui doit la première description des rapports des manuscrits **A B V a g l Macar P Io** et des efforts de presque tous les érudits l'ayant précédé. Il effectua également de nombreuses corrections : c'est à lui que nous somme redevable de la trame principale de l'histoire de l'œuvre d'Hérodien, que Lucarini a étoffée. Dans le corps du texte cependant, Mendelssohn n'insère pas ses corrections aussi systématiquement que l'a fait Lucarini, et reste le plus souvent fidèle aux conjectures faites par ses prédécesseurs, comme en témoigne son apparat critique, qui présente plus que les simples leçons des principaux manuscrits. Ces données manquent d'ailleurs dans la version de Stavenhagen de 1922, dont l'apparat critique est réduit au strict minimum, et qui explique en partie la rareté des leçons de l'édition Loeb de Whittaker de 1969. Stavenhagen, de son propre aveu, n'a pas regardé les *codices,* mais a seulement consulté de nouveau la traduction de Politien et a puisé les conjectures des érudits prédécesseurs dans les notes de Mendelssohn. Il a rejeté de nombreuses conjectures de l'époque humanistique acceptées par Mendelssohn, a reçu de bonnes conjectures d'Edward Schwartz, a purgé l'apparat de toutes les scories issues des théories érudites souvent promptes à corriger un texte qui n'en a pas forcément besoin (cf. notre exemple concernant la leçon ἤλπιζεν, I, 3, 5). Les travaux de Filippo Cassola et de Charles Whittaker apportent peu de nouveauté à la question de l'histoire du texte, et nous ne prétendons absolument pas non plus renouveler une histoire déjà balisée maintes fois.

Lucarini a avant tout consulté tous les manuscrits et leur parenté, et nous avons souhaité quant à nous effectuer une première entrée dans le texte d'Hérodien à partir des manuscrits les mieux connus et les plus importants. Comme notre prédécesseur italien, l'apparat s'est donc cantonné aux premiers témoins, et nous avons mentionné les témoins plus récents, excellemment présentés par Lucarini, pour le bien de la connaissance de la transmission de notre auteur.

Nous finirons, à l'exemple de notre brillant prédécesseur, par une liste des éditions et travaux concernant la recension ou la correction des livres d'Hérodien dont nous avons pris connaissance pendant nos recherches :

L'*editio princeps* d'Alde l'ancien (1503)

L'édition d'Henri Estienne (1581)

L'édition de Friedrich Sylburg, (1590)

Les éditions de G.W. Irmisch (1789-1805) et d'Immanuel Bekker (1826 et 1855)

L'édition de Ludwig Mendelssohn (1883, et la version abrégée de Stavenhagen 1922)

La traduction de Filippo Cassola (1967)

L'édition et traduction de Ch. Whittaker (1969)

La traduction de Denis Roques (1990)

L'édition de Carlo Lucarini (2005)

Enfin, nous aurions aimé consulter l'édition de Friedhelm Müller de 1996, dont l'introduction est réputée car elle traite efficacement des questions courantes autour de l'œuvre d'Hérodien.

* les éditions commentées par Wolf, Irmisch ou Mendelssohn :

– *editio Lovaniensis*, Louvain, 1525*

– *editio Basileensis* chez Walder, Bâle, 1530

– *editio Basileensis* chez H. Petri, Bâle 1535*, de nouveau en 1549*

– édition de Robert Estienne, Paris 1544*

– *editio Lugdunensis*, 1551

– édition d'Henri Estienne, Paris 1581

– édition Sylburg

– édition d'Ingolstadt, 1593

– édition de Londres 1638-1639

– édition de J. H Boecler, Strasbourg, 1644

– édition Oxford du théâtre Sheldon, 1678, de nouveau publiée, inchangée, Bâle 1781

– *editio Patavina* (Padoue), 1685

– édition de F. A. Stroth, Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg, La Halle 1759

– édition de Th. W. Irmisch en 5 vol., Leipzig, 1789-1805

– édition de F. A. Wolf, La Halle, 1792

– édition de G. Weber, Leipzig, 1816*

– édition de Karl Tauchnitz, à Leipzig, 1819

– édition de G. Lange, La Halle, 1824*

– édition d'Immanuel Bekker, Berlin 1826, de nouveau à Leipzig en 1855

– édition de Ludwig Mendelssohn, Leipzig, 1883

– édition de Kurt Stavenhagen, Leipzig et Berlin, 1922

– édition de Filippo Cassola, Florence, 1968

– édition de C. R. Whittaker, en 2 vol., Cambridge, Massachusetts-Londres, 1969-70

– édition de F. L. Mueller, Stuttgart, 1996.

HISTOIRE DE L’EMPIRE APRÈS LA MORT DE MARC AURÈLE

SIGLA

A Monacensis Graecus 157, saec. XIV

B Vindobonensis Gr. 59, saec. XV

V Venetus Marcianus Gr. 389, saec. XV

G Gronovius 088, saec. XI

F Laurentianus pluteus 57. 45 saec. XIV

L Laurentianus pluteus 70. 17, saec. XV

Io Iohanni Antiochenus, *Excerpta de insidiis*, saec. VII

Steph. = editio Stephani, Paris 1581

Sylb. = editio Sylburgi, Heidelberg (1588–1590)

Bekk. = editio Imm. Bekkeri, Berolini 1826

Bekk.² = editio Imm. Bekkeri secunda, Leipzig 1855

Mendelss. = editio Lud. Mendelssohni, Leipzig, 1883

LIVRE I

ΗΡΩΔΙΑΝΟΥ ΤΗΣ ΜΕΤΑ ΜΑΡΚΟΝ ΒΑΣΙΛΕΙΑΣ ΙΣΤΟΡΙΑΣ

ΒΙΒΛΙΟΝ ΠΡΩΤΟΝ

1. Οἱ πλεῖστοι τῶν περὶ συγκομιδὴν ἱστορίας ἀσχοληθέντων ἔργων τε πάλαι γεγονότων μνήμην ἀνανεώσασθαι σπουδασάντων, παιδείας κλέος ἀίδιον μνώμενοι — ὡς ἂν μὴ σιωπήσαντες λάθοιεν ἐς τὸν πολὺν ὅμιλον ἀριθμούμενοι, τῆς μὲν ἀληθείας ἐν ταῖς ἀφηγήσεσιν ὠλιγώρησαν οὐχ ἥκιστα δὲ ἐπεμελήθησαν φράσεώς τε καὶ εὐφωνίας, θαρροῦντες, ὡς εἴ τι καὶ μυθῶδες λέγοιεν, τὸ μὲν ἡδὺ τῆς ἀκροάσεως αὐτοὶ καρπώσονται τὸ δ' ἀκριβὲς τῆς ἐξετάσεως οὐκ ἐλεγχθήσεται. 2 Εἰσὶ δ' οἳ πρὸς ἔχθραν ἢ μῖσος τυράννων κολακείαν τε ἢ τιμὴν βασιλέων πόλεώς τε καὶ ἰδιωτῶν εὐτελῆ καὶ μικρὰ ἔργα λόγων ἀρετῇ δόξῃ παρέδοσαν τῆς ἀληθείας μείζονι. 3 Ἐγὼ δ' ἱστορίαν οὐ παρ' ἄλλων παραδεξάμενος ἄγνωστόν τε καὶ ἀμάρτυρον ὑπὸ νεαρᾷ δὲ τῇ τῶν ἐντευξομένων μνήμῃ μετὰ πάσης ἀληθοῦς ἀκριβείας ἤθροισα ἐς συγγραφήν, οὐκ ἀτερπῆ τὴν γνῶσιν καὶ τοῖς ὕστερον ἔσεσθαι προσδοκήσας ἔργων μεγάλων τε καὶ πολλῶν ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ γενομένων. 4 Εἰ γοῦν τις παραβάλοι πάντα τὸν ἀπὸ τοῦ Σεβαστοῦ χρόνον, ἐξ οὗπερ ἡ Ῥωμαίων δυναστεία μετέπεσεν ἐς μοναρχίαν, οὐκ ἂν εὕροι ἐν ἔτεσι περί που διακοσίοις μέχρι τῶν Μάρκου καιρῶν οὔτε βασιλειῶν οὕτως ἐπαλλήλους διαδοχὰς, οὔτε πολέμων ἐμφυλίων τε καὶ ξένων τύχας ποικίλας, ἐθνῶν τε κινήσεις καὶ πόλεων ἁλώσεις τῶν τε ἐν τῇ ἡμεδαπῇ καὶ ἐν πολλοῖς βαρβάροις, γῆς τε σεισμοὺς καὶ ἀέρων φθοράς, τυράννων τε καὶ βασιλέων βίους παραδόξους πρότερον ἢ σπανίως ἢ μηδ' ὅλως μνημονευθέντας· 5 ὧν οἳ μὲν ἐπιμηκεστέρου ἔσχον τὴν ἀρχήν οἳ δὲ πρόσκαιρον τὴν δυναστείαν· εἰσὶ δ' οἳ μέχρι προσηγορίας καὶ τιμῆς ἐφημέρου μόνης ἐλθόντες εὐθέως κατελύθησαν.

Inscriptio Ἡρωδιανοῦ τῆς μετα μαρκὸν βασιλείας α' B βασιλείας A' F βασιλείας ἱστορίας ατον V βασιλείας λόγος πρῶτος L Ἡρωδιανοῦ ἱστοριῶν πρώτη A *in* G *inscriptio euanida.*
1. 1[1] ἔργων ABV : τῶν L in G *uerbum* ἔργων *difficile legitur* ἐνίων F || [3] ὡς ἂν μὴ ABV : [ὡς ἄν] *euanida* G ὅπως μὴ FL || ἀριθμούμενοι ABFV : ἀριθ] *euanidum* G ἀκκούμενοι L || [4] φράσεώς τε ABFV : φράσεώς τε *in* G *extra marginem* τέρψεως L || [5] μυθῶδες ABVGF : ἀσθενές L || [6] ἐλεγχθήσεται VGFL : ἐλεχθήσεται AB || 2[2] πόλεώς τε καὶ ἰδιωτῶν Mendelss. : καὶ om. ABVGF τε καὶ om. L || [3] ἀρετῇ GFL : ἀρετῶν ABV || παρέδοσαν ABV : παρέδωκαν GFL || 3[2] ἀποδεξάμενος ABVF : ὑποδεξάμενος L *in* G *primera littera euanida* || δέ om. G || [3] ἀληθοῦς codd. : del Bekk.[2] || [5] χρόνῳ om. L || 4[3] βασιλειῶν ABVG[2] : βασιλέων GL || [4] ἐπαλλήλους ABVGF : *in* L *primae litterae euanidae* || τε καὶ ξένων ABVGF : *in* L *euanida* || [6] τε καί ABVGF : δέ καί L || [6-7] πρότερον ἢ σπανίως ABVGF : ἢ om. L || 5[1] ἐπιμηκεστέρου ABVGF : ἐπιεικέστερον L.

HISTOIRE DE L'EMPIRE APRÈS LE RÈGNE DE MARC AURÈLE PAR HÉRODIEN

LIVRE I

1. La plupart de ceux qui se sont consacrés à compiler les faits historiques et qui ont mis leur zèle à raviver le souvenir d'actions qui se sont produites il y a longtemps, parce qu'ils recherchaient une gloire éternelle pour leur érudition — comme si, en ne se taisant pas, ils pouvaient faire oublier qu'ils font partie du grand nombre —, firent peu de cas de la vérité dans leurs récits, mais veillèrent tout particulièrement à leur style et à l'élégance de leur propos, confiants qu'ils étaient, même s'il y avait un peu de fiction dans leur récit, qu'ils en récolteraient pour eux-mêmes l'agrément de leurs auditeurs sans que l'on remît en question l'authenticité de leur ouvrage[i]. 2 Il y a aussi certains auteurs qui, soit par hostilité ou haine envers les tyrans, soit par flatterie ou respect à l'égard d'empereurs, de cités ou d'individus[ii], donnèrent, grâce à leur talent littéraire, à des faits insignifiants et sans intérêt une renommée sans proportion avec la réalité. 3 Pour ma part, la matière de mon histoire, non qu'elle m'ait été transmise par autrui sans que je l'aie éprouvée ni corroborée par des témoins, mais passée au crible de la mémoire récente de ceux qui me liront, je l'ai rassemblée avec la plus grande exactitude[iii], dans l'espoir que pour les générations futures aussi la connaissance de faits nombreux et importants, survenus en peu de temps, ne sera pas dénuée de plaisir. 4 Si on comparait ces événements avec toute la période qui s'est écoulée depuis Auguste[iv], moment précis où la puissance romaine s'est changée en monarchie[v], on ne trouverait pas mention, dans les quelque deux cents ans qui ont suivi jusqu'à l'époque de Marc Aurèle[vi], de successions de règnes aussi disputées[vii], pas d'inconstances de la fortune dans les guerres aussi bien civiles qu'à l'étranger[viii], pas de soulèvements des peuples[ix], de prises de cités[x], aussi bien dans nos contrées que dans les nombreux pays barbares, pas de tremblements de terre[xi], de contaminations de l'air[xii], pas de vies de tyrans[xiii] ou d'empereurs insolites qui aient été par le passé peu ou prou gardés en mémoire. 5 Il y en a, parmi eux, qui eurent un assez long règne, d'autres un pouvoir de courte durée ; d'autres encore après n'avoir obtenu la salutation et les honneurs quotidiens qu'une seule fois furent aussitôt éliminés.

Μερισθεῖσα γὰρ ἡ Ῥωμαίων ἀρχὴ ἐν ἔτεσιν ἑξήκοντα ἐς πλείους δυνάστας ἢ ὁ χρόνος ἀπήτει πολλὰ καὶ ποικίλα ἤνεγκε καὶ θαύματος ἄξια. 6 Τούτων γὰρ οἱ μὲν τὴν ἡλικίαν πρεσβύτεροι διὰ τὴν ἐμπειρίαν τῶν πραγμάτων ἐπιμελέστερον ἑαυτῶν τε καὶ τῶν ὑπηκόων ἦρξαν, οἱ δὲ κομιδῇ νέοι ῥᾳθυμότερον βιώσαντες πολλὰ ἐκαινοτόμησαν· διόπερ εἰκότως ἐν ἡλικίαις τε καὶ ἐξουσίαις διαφόροις οὐχ ὅμοια γέγονε τὰ ἐπιτηδεύματα. Ὡς δ’ ἕκαστα τούτων γέγονε κατὰ χρόνους καὶ δυναστείας διηγήσομαι.

2. Τῷ βασιλεύοντι Μάρκῳ θυγατέρες μὲν ἐγένοντο πλείους ἄρρενες δὲ δύο. Τῶν δὲ ἀρρένων τούτων ὁ μὲν ἕτερος κομιδῇ νέος τὸν βίον μετήλλαξε (Βηρίσσιμος δ’ ἦν ὄνομα αὐτῷ), τὸν δὲ περιόντα, Κόμοδόν τε καλούμενον, ὁ πατὴρ μετὰ πάσης ἐπιμελείας ἀνεθρέψατο, πάντοθεν τοὺς ἐν τοῖς ἔθνεσιν ἐπὶ λόγοις δοκιμωτάτους ἐπὶ συντάξεσιν οὐκ εὐκαταφρονήτοις καλῶν, ὅπως συνόντες ἀεὶ παιδεύοιεν αὐτῷ τὸν υἱόν. 2 Τάς τε θυγατέρας ἐν ὥρᾳ γενομένας ἐξέδοτο ἀνδράσι τῆς συγκλήτου βουλῆς τοῖς ἀρίστοις οὐ τοὺς γένους μακραῖς διαδοχαῖς εὐπατρίδας οὐδὲ τοὺς πλούτου περιβολαῖς λαμπρούς κοσμίους δὲ τὸν τρόπον καὶ σώφρονας τὸν βίον γαμβροὺς αὐτῷ γενέσθαι θέλων· ταῦτα γὰρ μόνα ψυχῆς ἴδια καὶ ἀναφαίρετα ἡγεῖτο κτήματα. 3 Ἀρετῆς δὲ πάσης ἔμελεν αὐτῷ, λόγων τε ἀρχαιότητος ἦν ἐραστής, ὡς μηδενὸς μήτε Ῥωμαίων μήτε Ἑλλήνων ἀπολείπεσθαι· δηλοῖ δὲ ὅσα καὶ ἐς ἡμᾶς ἦλθεν ἢ λεχθέντα πρὸς αὐτοῦ ἢ γραφέντα. 4 Παρεῖχε δὲ καὶ τοῖς ἀρχομένοις ἑαυτὸν ἐπιεικῆ καὶ μέτριον βασιλέα, τούς τε προσιόντας δεξιούμενος κωλύων τε τοὺς περὶ αὐτὸν δορυφόρους ἀποσοβεῖν τοὺς ἐντυγχάνοντας. Μόνος τε βασιλέων φιλοσοφίαν οὐ λόγοις οὐδὲ δογμάτων γνώσεσι σεμνῷ δ’ ἤθει καὶ σώφρονι βίῳ ἐπιστώσατο. Πολύ τε πλῆθος ἀνδρῶν σοφῶν ἤνεγκε τῶν ἐκείνου καιρῶν ἡ φορά· φιλεῖ γάρ πως ἀεὶ τὸ ὑπήκοον ζήλῳ τῆς τοῦ ἄρχοντος γνώμης βιοῦν.

1.5[4] ἐς om. L || 6[1] τούτων ABV : οὕτω GFL || [2] τὴν ἐμπειρίαν ABV : τῇ ἐμπειρίᾳ GFL || τε om. L || [4] εἰ[κότω]ς *euanidum in* L || γέ[γονε *euanidum in* L || [5] ἕκαστα *in* L *prima littera euanida* || γέγονε ABV : πέπρακται GFL.
2.1[3] τε om. GFL || πάσης Mendelss. *a* Schotto : τῆς πάσης A τῆς ἄλλης BVGFL || [5] αὐτῷ om. L || 2[4] αὐτῷ ABVGF : αὐτοῦ L || [5] ψυχῆς ἴδια codd. : ἀίδια Nauck Mendelss. || 3[2] μήτε Ἑλλήνων GFL : μήδε Ἑλλήνων ABV || 4[4] ἤθει καὶ σώφρονι βίῳ AB : ἤθη V ἤθει καὶ βίῳ σώφρονι GFL || [5] τῶν ἐκείνου καιρῶν ἡ φορά ABV : ἡ τῶν ἐκείνου καιρῶν φορά GFL.

En effet l'Empire romain, parce qu'il fut partagé par plus de princes en soixante ans que le temps ne le nécessitait [xiv], connut des événements nombreux et variés, et dignes d'étonnement[xv]. 6 Si parmi eux les empereurs les plus âgés ont gouverné, grâce à leur expérience politique, avec plus de sollicitude et pour eux-mêmes et pour leurs sujets, les empereurs vraiment jeunes en revanche vécurent avec plus d'insouciance et amenèrent de nombreuses singularités[xvi]. C'est vraisemblablement cette différence d'âge et d'autorité qui explique que leurs comportements aient été différents. Comment chacun de ces événements s'est produit, je le raconterai dans l'ordre chronologique des règnes[xvii].

2. L'empereur Marc Aurèle[xviii] eut plusieurs filles et deux fils[xix]. De ces deux fils, l'un d'eux (son nom était Verissimus) mourut tout jeune encore, tandis que le fils survivant, qui s'appelait Commode[xx], fut élevé avec le plus grand soin par son père, lequel fit venir de tout l'Empire les spécialistes de rhétorique les plus réputés dans les provinces[xxi], pour des salaires non négligeables, afin que leur présence constante serve l'éducation de son fils. 2 Quant à ses filles, quand elles furent arrivées à l'âge requis, il les donna en mariage aux membres les plus éminents du Sénat[xxii], parce qu'il ne voulait pas avoir pour gendres des patriciens nobles depuis des générations[xxiii], ni des hommes ostensiblement riches, mais des hommes aux mœurs bien réglées et menant une vie équilibrée, car il considérait ces qualités comme les seuls biens propres à l'âme et inaliénables[xxiv]. 3 Il cultivait toute forme de vertu et était un grand amateur de la littérature ancienne, de sorte que personne, Romain ou Grec, ne le surpassait : tout ce qui nous est parvenu le prouve, que ce soit par ses discours ou ses écrits[xxv]. 4 Il s'est montré envers ses sujets un empereur équitable et pondéré, saluant ceux qui l'approchaient et interdisant à ses gardes du corps de chasser ceux qui le sollicitaient[xxvi]. Il est le seul empereur à avoir incarné la philosophie non par des discours ou des connaissances doctrinales mais par un comportement respectable et une vie équilibrée[xxvii]. Et son époque a produit une foule d'hommes sages — il est habituel que le sujet cherche à calquer sa vie sur celle de celui qui le gouverne[xxviii].

5 Ὅσα μὲν οὖν ἐκείνῳ πέπρακται ἀνδρεῖα καὶ σώφρονα στρατηγικὴν ἢ πολιτικὴν ἀρετὴν ἔχοντα, πρός τε τοὺς τὰ ἀρκτῷα τῆς γῆς ἔθνη βάρβαρα κατοικοῦντας πρός τε τοὺς ὑπὸ ταῖς ἀνατολαῖς ποιουμένους τὸν βίον, πολλοῖς καὶ σοφοῖς ἀνδράσι συγγέγραπται, ἅ δὲ μετὰ τὴν Μάρκου τελευτὴν παρὰ πάντα τὸν ἐμαυτοῦ βίον εἶδόν τε καὶ ἤκουσα — ἔστι δ' ὧν καὶ πείρᾳ μετέσχον ἐν βασιλικαῖς ἢ δημοσίαις ὑπηρεσίαις γενόμενος — ταῦτα συνέγραψα.

3. Γηραιὸν ὄντα Μᾶρκον, καὶ μὴ μόνον ὑφ' ἡλικίας ἀλλὰ καμάτοις τε καὶ φροντίσι τετρυχωμένον διατρίβοντά τε ἐν Παίοσι, νόσος χαλεπὴ καταλαμβάνει. Ἐπεὶ δὲ αὐτῷ τὰς πρὸς σωτηρίαν ἐλπίδας φαύλως ἔχειν ὑπώπτευεν, ἑώρα τε τὸν παῖδα τῆς μειρακίων ἡλικίας ἀρχόμενον ἐπιβαίνειν, δεδιὼς μὴ νεότης ἀκμάζουσα καὶ ἐν ὀρφανίᾳ ἐξουσίαν αὐτοκράτορα καὶ ἀκώλυτον προσλαβοῦσα μαθημάτων μὲν καλῶν καὶ ἐπιτηδευμάτων ἀφηνιάσῃ, μέθαις δὲ καὶ κραιπάλαις ἐπιδῷ ἑαυτήν — ῥᾷστα γὰρ αἱ τῶν νέων ψυχαὶ ἐς ἡδονὰς ἐξολισθαίνουσαι ἀπὸ τῶν παιδείας καλῶν μετοχετεύονται, 2 οἷα δὴ ἄνδρα πολυίστορα μάλιστα ἐτάραττε μνήμη τῶν ἐν νεότητι βασιλείαν παραλαβόντων, τοῦτο μὲν Διονυσίου τοῦ Σικελιώτου τυράννου, ὃς ἀπὸ τῆς ἄγαν ἀκρασίας καινὰς ἡδονὰς ἐπὶ μεγίστοις μισθοῖς ἐθηρᾶτο, τοῦτο δὲ αἱ τῶν Ἀλεξάνδρου διαδόχων ἐς τοὺς ὑπηκόους ὕβρεις τε καὶ βίαι δ' ὧν τὴν ἐκείνου ἀρχὴν κατῄσχυναν· 3 Πτολεμαῖος μὲν καὶ μέχρις ἀδελφῆς ἰδίας ἔρωτος προχωρήσας, παρὰ τε τοὺς Μακεδόνων καὶ Ἑλλήνων νόμους, Ἀντίγονος δὲ Διόνυσον πάντα μιμούμενος καὶ κισσὸν μὲν περιτιθεὶς τῇ κεφαλῇ ἀντὶ καυσίας καὶ διαδήματος Μακεδονικοῦ, θύρσον δὲ ἀντὶ σκήπτρου φέρων· 4 ἔτι δὲ καὶ μᾶλλον αὐτὸν ἐλύπει τὰ μὴ πρὸ πολλοῦ γενόμενα ἀλλ' ὑπόγυον ἔχοντα τὴν μνήμην, τά τε Νέρωνι πεπραγμένα ὃς ἐχώρησε μέχρι μητρῴου φόνου παρεῖχέ τε τοῖς δήμοις ἑαυτὸν καταγέλαστον θέαμα, τά τε Δομετιανῷ τετολμημένα τῆς ἐσχάτης ὠμότητος οὐδὲν ἀπολείποντα.

2.5[1] οὖν om. L || [1–2] στρατηγικὴν ἢ πολιτικὴν ἀρετὴν ἔχοντα codd. : *deleuerit Mendelssohn nescio cur* || [2] ἔθνη βάρβαρα codd. : om. Reisk *rettulit* Mendelss. || [3] ὑπὸ GFL : ἀπὸ B ἐπὶ V ἀπο τῶν ταῖς ἀνατολαῖς μερῶν A || καὶ BVGFL : τε καὶ A.
3.1[1] ἀλλὰ καμάτοις codd. : καί *rettulit* Mendelss. *a* Reisk || [2] καταλαμβάνει BVGFL : κατελάμβανεν A *supra uerbum a et ει pro* καταλαμβάνει *legitur a manu²* || [3] σωτηρίαν AGFL : σωτηρίᾳ BV || ὑπώπτευεν ABVG : ὑπόπτευεν FL (*sic, ut uidi*) || [4] καὶ ἐν ὀρφανίᾳ ABVGF : ἐν ὀρφανίᾳ L || [5] *in* L ὡρ. *legitur in marginem a manu²* || [7] γνώ. *legitur in margine* L² || 2[3] σικελιώτου codd. : -τῶν Mendelss. *a* P (*Siciliae tyranni*) || ἀπὸ codd. : ὑπο Mendelss. *a* Nauck || ἄγαν GFL : om. ABV || [4] δὲ ABVGF : μὲν L || 3[2] ἰδίας GFL : γνησίας ABV *in* L *post* ἰδίας *rasura plurium litt.* Mendelss. *sed lacunam uidi*.

5 Ainsi, si toutes les actions courageuses et raisonnables qu'il a accomplies chez les barbares des régions nordiques et chez les peuples d'Orient, et qui montraient ses qualités d'homme de guerre et d'homme d'État, furent consignées à l'écrit par un grand nombre d'érudits, les événements postérieurs à la mort de Marc Aurèle que, tout au long de ma vie, j'ai vus de mes propres yeux et qu'on m'a rapportés — il y en a même quelques-uns auxquels j'ai moi-même participé quand je servais dans l'administration impériale ou publique, ce sont eux que je relate dans mon ouvrage[xxix].

3. Quand Marc Aurèle fut devenu vieux, épuisé non seulement par l'âge mais aussi par les souffrances et les soucis et alors qu'il séjournait en Pannonie[xxx], une dangereuse maladie s'empara de lui. Or, comme il se doutait que ses espoirs de rétablissement étaient minces et voyait que son fils commençait tout juste à entrer dans l'adolescence, et comme il craignait que sa jeunesse[xxxi], en s'épanouissant et en recevant, du fait de la disparition de son père, un pouvoir absolu et sans limite, ne rejetât un enseignement de qualité et les bonnes mœurs et ne s'adonnât aux excès et à l'ivrognerie — les jeunes âmes en effet se dérobent facilement aux bienfaits de l'éducation et inclinent vers les plaisirs, 2 cet homme très savant était en toute logique tourmenté par le souvenir de ceux qui ont reçu la royauté lorsqu'ils étaient encore jeunes[xxxii] : Denys, le tyran de Sicile, qui, poussé par une trop grande intempérance, dépensait des fortunes à la poursuite de plaisirs nouveaux ; les avanies et les violences des successeurs d'Alexandre envers leurs sujets, par lesquelles ils déshonorèrent son empire — 3 Ptolémée allant même jusqu'à éprouver de l'amour pour sa propre sœur de sang, en violation même des lois macédoniennes et grecques, et Antigone, imitant Dionysos en tout point, qui se ceignait la tête d'une couronne de lierre au lieu du chapeau et du diadème macédoniens et portait un bâton au lieu d'un sceptre. 4 Mais il était encore plus chagriné par des événements qui s'étaient passés plus récemment et dont le souvenir était encore vivant, comme les actes perpétrés par Néron, qui était allé jusqu'au meurtre de sa mère et avait donné au peuple un spectacle ridicule de sa personne, ou encore les audaces de Domitien, qui dépassa les limites de la cruauté.

5 Τοιαύτας δὴ τυραννίδος εἰκόνας ὑποτυπούμενος ἐδεδίει τε καὶ ἤλπιζεν, οὐ μετρίως δ' αὐτὸν ἐταράττον καὶ οἱ Γερμανοὶ γειτνιῶντες οὓς οὐδέπω πάντως ἐκεχείρωτο ἀλλὰ τοὺς μὲν πειθοῖ ἐς συμμαχίαν προσηγάγετο, τοὺς δὲ κρατήσας ἦν τοῖς ὅπλοις, ἦσαν δέ τινες οἳ διαδράντες πρὸς τὸ παρὸν ἀνεκεχωρήκεσαν δέει τῆς παρουσίας τοιούτου βασιλέως. Ὑπώπτευεν οὖν μὴ τῆς ἡλικίας τοῦ μειρακίου καταφρονήσαντες ἐπιθῶνται αὐτῷ· ἐρᾳ̃ δὲ τὸ βάρβαρον καὶ ἐπὶ ταῖς τυχούσαις ἀφορμαῖς ῥᾳ̃στα κινεῖσθαι.

4. Κυμαίνουσαν οὖν ἔχων τοσαύταις φροντίσι τὴν ψυχήν, συγκαλέσας τε τοὺς φίλους ὅσοι τε παρῆσαν τῶν συγγενῶν καὶ τὸν παῖδα παραστησάμενος, ἐπειδὴ πάντες συνῆλθον ἡσυχῇ, τοῦ σκίμποδος κουφίσας ἑαυτὸν τοιούτων λόγων ἤρξατο·

2 « Ἄχθεσθαι μὲν ὑμᾶς ἐφ' οἷς ὁρᾶτέ με διακείμενον θαυμαστὸν οὐδέν· φύσει τε γὰρ τὸ ἀνθρώπινον ἐλεεινὸν ἐν ταῖς τῶν ὁμοφύλων συμφοραῖς, τά τε δεινὰ ὑπ' ὄψιν πεσόντα οἶκτον προσκαλεῖται μείζονα. Ἐμοὶ δέ τι καὶ πλέον ὑπάρχειν παρ' ὑμῶν οἴομαι· ἐκ γὰρ ὧν αὐτὸς διάκειμαι πρὸς ὑμᾶς ἀμοιβαίαν εὔνοιαν εἰκότως ἤλπικα. 3 Νῦν δὲ καιρὸς εὔκαιρος ἐμοί τε αἰσθέσθαι μὴ μάτην ἐς ὑμᾶς τοσούτου χρόνου τιμήν τε καὶ σπουδὴν κατατεθεῖσθαι ὑμῖν τε ἀποδοῦναι χάριν δείξασιν ὅτι ὑπὲρ ὧν ἐτύχετε οὐκ ἀμνημονεῖτε. Ὁρᾶτε δή μοι τὸν υἱόν, ὃν αὐτοὶ ἀνεθρέψασθε, ἄρτι τῆς μειρακίων ἡλικίας ἐπιβαίνοντα καὶ δεόμενον, ὥσπερ ἐν χειμῶνι καὶ ζάλῃ, τῶν κυβερνησόντων μή ποι φερόμενος ὑπ' ἀτελοῦς τῆς τῶν δεόντων ἐμπειρίας ἐς φαῦλα ἐπιτηδεύματα προσαραχθῇ. 4 Γένεσθε δὴ οὖν αὐτῷ ὑμεῖς ἀνθ' ἑνὸς ἐμοῦ πατέρες πολλοί περιέποντές τε καὶ τὰ ἄριστα συμβουλεύοντες. Οὔτε γὰρ χρημάτων πλῆθος οὐδὲν αὔταρκες πρὸς τυραννίδος ἀκρασίαν οὔτε δυρυφόρων φρουρὰ ἱκανὴ ῥύεσθαι τὸν ἄρχοντα εἰ μὴ προυπάρχει ἡ τῶν ὑπηκόων εὔνοια. 5 Μάλιστα δὲ ἐκεῖνοι ἐς ἀρχῆς μῆκος ἀκινδύνως ἤλασαν ὅσοι μὴ φόβον ἐξ ὠμότητος πόθον δὲ τῆς αὐτῶν χρηστότητος ταῖς τῶν ἀρχομένων ψυχαῖς ἐνέσταξαν.

3.5[1] ἤλπιζεν codd. : <ἀπ>ήλπιζεν *correxit* Mendelss. || [2] καὶ om. L || γειτνιῶντες ABVGF : *γειτνειῶντες L || [3] πειθοῖ ABGFL : πυθοῖ V || τοὺς δὲ κρατήσας ABV τῶν δὲ καὶ κρατήσας GFL || [4] οἳ διαδράντες om. A || πρὸς τὸ παρὸν GFL : πρός τε τὸ παρὸν ABV || ἀνεκεχωρήκεσαν *corr.* Mendelss. : ἀνακεχωρήκεσαν codd. *in* F -εσ[αν] *pro* -ασ[ιν] *emendatum esse uid.* || [5] ἐπιθῶνται om. L || [6] δὲ codd. : γάρ *corr.* Mendelss. || κινεῖσθαι GL : κινούμενον BV.
4.1[1] οὖν BVGFL : μὲν οὖν A || τε om. GFL || 2[1] τε BVGFL : δέ A || [2] ὁμοφύλων AVGFL : ὁμοφύλλων B || [3] προσκαλεῖται ABV : προκαλεῖται GFL || 3[4] ἀνεθρέψασθε om. A || ἄρτι GF[1]L : om. ABV || [5] μή ποι BVGFL : μηπου A *a* Mendelss. μή ποι A *ego dubit.* || 4[1] ἐμοῦ om. A || [3] προυπάρχει BV : προυπάρχοι AGFL || 5[2] τῆς αὐτῶν χρησ. ABVGF : τῶν αὐτῶν χρησ. L.

5 C’est parce qu’il se représentait ces images de la tyrannie que Marc Aurèle envisageait avec appréhension l’avenir ; les Germains aussi, parce qu’ils étaient tout proches, le tourmentaient grandement, eux qu’il n’avait pas encore complètement soumis — il en avait convaincu une partie de faire alliance avec lui et avait été victorieux sur d’autres au combat, mais il y en avait certains qui, lui ayant échappé, s’étaient pour le moment carapatés par peur d’un empereur de cette trempe. Il redoutait donc que, ne respectant pas un homme aussi jeune, ils ne s’attaquassent à lui — le barbare a tendance, en effet, à facilement générer, au moindre prétexte, de l’agitation.

4. Le cœur gros de tous ces soucis, Marc Aurèle convoqua ses amis[xxxiii] et tous les membres de sa famille qui étaient présents et fit amener son fils à ses côtés. Quand tous furent réunis, silencieux, il se leva de son lit et commença à parler ainsi :

2 « Que vous soyez affligés de me voir dans cet état n’a rien d’étonnant, car l’apitoiement, chez les hommes, se manifeste naturellement quand les leurs sont frappés par le malheur[xxxiv], et les souffrances, quand on les a sous les yeux, suscitent plus de pitié encore. Mais j’ai à l’esprit de plus grands projets pour vous : car des sentiments que j’éprouve à votre égard, j’espère naturellement la réciproque. 3 C’est maintenant pour moi le bon moment de constater que l’honneur et l’attention que j’ai placés en vous durant tout ce temps n’ont pas été vains, et pour vous de témoigner de la reconnaissance, en montrant que vous n’oubliez pas ce que vous y avez gagné. Voici mon fils, que vous avez vous-mêmes éduqué, qui vient tout juste d’atteindre l’âge de l’adolescence et a besoin, comme dans la tempête et l’orage, d’hommes pour le diriger[xxxv] afin qu’il ne se précipite pas, entraîné par sa connaissance imparfaite des devoirs, dans un mode de vie scandaleux. 4 Soyez donc, vous, plusieurs pères pour lui à la place d’un seul — moi —, entourez-le de soins et donnez-lui les meilleurs conseils. Aucune quantité de richesses n’est de taille face à l’intempérance du tyran et la protection des gardes n’est pas suffisante pour tirer le monarque du danger si la bienveillance des sujets ne lui est pas d’abord acquise. 5 Ceux qui sont allés jusqu’au bout de leur règne sans qu’on attente à leur vie sont surtout les empereurs qui ont inspiré à leurs sujets non pas la peur que suscite la cruauté mais l’affection que suscitait leur bonté envers eux.

Οὐ γὰρ οἱ ἐξ ἀνάγκης δουλεύοντες ἀλλ' οἱ μετὰ πειθοῦς ὑπακούοντες ἀνύποπτα καὶ ἔξω κολακείας προσποιήτου δρῶντές τε καὶ πάσχοντες διατελοῦσι καὶ οὐδέ ποτε ἀφηνιάζουσιν ἢν μὴ βίᾳ καὶ ὕβρει ἐπὶ τοῦτο ἀχθῶσι. 6 Χαλεπὸν δὲ μετρῆσαι τι καὶ ὅρον ἐπιθεῖναι ἐπιθυμίαις ὑπηρετούσης ἐξουσίας. Τοιαῦτα δὴ συμβουλεύοντες αὐτῷ καὶ ὧν ἀκούει παρὼν ὑπομιμνήσκοντες ὑμῖν τε αὐτοῖς καὶ πᾶσιν ἄριστον ἀποδείξετε βασιλέα τῇ τε ἐμῇ μνήμῃ χαριεῖσθε τὰ μέγιστα οὕτω τε μόνως ἀίδιον αὐτὴν ποιῆσαι δυνήσεσθε. »

7 Τοσαῦτα εἰπόντα τὸν Μᾶρκον ἐπιπεσοῦσα λιποθυμία κατεσίγασεν· ὑπὸ δὲ ἀσθενείας τε καὶ ἀθυμίας αὖθις ὑπτίαζεν. Οἶκτος δὲ πάντας ἐλάμβανε τοὺς παρόντας ὡς μηδὲ κατασχόντας αὐτῶν τινὰς ἐς οἰμωγὴν ἀναβοῆσαι.

Ὁ μὲν οὖν νυκτός τε καὶ ἡμέρας ἐπιβιώσας μιᾶς ἀνεπαύσατο, πόθον τε τοῖς καθ' αὐτὸν ἀνθρώποις ἐγκαταλιπὼν ἀρετῆς τε ἀίδιον μνήμην ἐς τὸν ἐσόμενον αἰῶνα. 8 Τελευτήσαντος δὲ Μάρκου, ἐπειδὴ διεφοίτησεν ἡ φήμη, πᾶν τε τὸ παρὸν στρατιωτικὸν καὶ τὸ δημῶδες πλῆθος ὁμοίως πένθει κατείχετο, οὐδέ τις ἦν ἀνθρώπων τῶν ὑπὸ τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν ὃς ἀδακρυτὶ τοιαύτην ἀγγελίαν ἐδέχετο. Πάντες δ' ὥσπερ ἐκ μιᾶς φωνῆς οἳ μὲν πατέρα χρηστόν οἳ δ' ἀγαθὸν βασιλέα γενναῖον δὲ ἕτεροι στρατηγόν οἳ δὲ σώφρονα καὶ κόσμιον ἄρχοντα ἀνεκάλουν καὶ οὐδεὶς ἐψεύδετο.

5. Ὀλίγων δὲ διελθουσῶν ἡμερῶν ἐν ὅσαις περὶ τὴν κηδείαν τοῦ πατρὸς τὸν υἱὸν ἀπησχόλουν ἔδοξε τοῖς φίλοις προαγαγεῖν τὸ μειράκιον ἐς τὸ στρατόπεδον, ὡς ἂν διαλεχθείη τε τοῖς στρατιώταις καὶ χρήματα δωρησάμενος ὡς ἔθος ἐστὶ τοῖς βασιλείαν διαδεχομένοις μεγαλόφρονι ἐπιδόσει οἰκειώσηται τὸ στράτευμα. 2 Παρηγγέλθη τε δὴ πᾶσιν ἐλθεῖν ἐς τὸ εἰωθὸς πεδίον [αὐτοὺς ὑποδέχεσθαι]. Προσελθὼν δὲ ὁ Κόμοδος τάς τε βασιλείους θυσίας ἐπετέλει καὶ βήματος αὐτῷ ἐς ὕψος ἀρθέντος ἐν μέσῳ τῷ

4.5^{3} ἀνύποπτα ABVGL : ἀνύποπτοι F *ego dubit*. Mendelss. *in editione aldina nixus* || ^{4} διατελοῦσι AV -σιν BGFL || alt. καὶ om. GFL || ^{5} καὶ AGFL : κἂν B κἄν V || τοῦτο ABVG$^{p.corr}$: τούτῳ G$^{a.corr.}$FL || ἀχθῶσι ABGFL : ταχθῶσι V || 6^{1} μετρῆσαι codd. : μετριάσαι Bekk.^{2} || τι ABV : τε GFL || ^{3} παρὼν VGFL : παρ'ὧν AB || 7^{1} λιποθυμία Bekk.^{2} : λειποθυμία codd. || ^{2} τε om. GFL || ^{3} αὐτῶν τινὰς ABV : τινὰς αὐτῶν GFL || $^{4-5}$ καθ' BVGFL : κατ' A || ^{5} ἐγκαταλιπὼν BVGFL : ἀπολιπὼν A || 8^{2} οὐδέ τις – ἐδέχετο om. L || ^{3} τῶν om. ABV.

5.1^{2} προαγαγεῖν GFL : προσαγαγεῖν A (προσ- *difficile intellectu*) BV || ἄν om. GFL || ^{3} τε om. ABV || δωρησάμενος ABV : -ον GFL || ^{4} οἰκειώσηται ABVGF : -ητε L || 2^{2} αὐτοὺς ὑποδέχεσθαι *eiecit* Mendelss. || προσελθὼν ABV : προελθὼν GFL.

En effet, ce ne sont pas ceux qui sont contraints à la servitude mais ceux qui consentent à obéir parce qu'on les y a convaincus qui vivent sans remous et sans flagornerie, et ne se révoltent jamais à moins d'y être conduits par la violence et les avanies. 6 Il est difficile de mettre de la mesure et une limite à ses désirs quand on a à sa disposition une grande liberté d'action. Si donc vous lui donnez ce genre de conseils et lui rappelez ce qu'il entend ici, vous édifierez pour vous-mêmes, mais aussi pour tous, le meilleur des souverains et donnerez à mon souvenir la plus belle preuve d'affection, et c'est seulement ainsi que vous pourrez le rendre éternel[xxxvi]. » 7 Après ces mots Marc Aurèle perdit connaissance et se tut[xxxvii]. Il resta étendu sur son lit sous l'effet de la faiblesse et de l'angoisse. Toutes les personnes présentes furent alors saisies de pitié, de sorte que certains ne purent se retenir de pousser des gémissements[xxxviii]. L'empereur vécut encore une nuit et un jour avant de mourir[xxxix], laissant à ses contemporains le cœur vide et à la postérité le souvenir impérissable de sa valeur. 8 Après la mort de Marc Aurèle, lorsque la nouvelle se fut répandue et que toute l'armée présente et la foule du peuple furent prises l'une comme l'autre par le deuil, il n'y eut pas un homme dans l'Empire romain qui ne reçût cette terrible nouvelle sans verser de larmes. Tout le monde l'évoquait, comme d'une seule voix, les uns comme un père généreux, les autres comme un bon empereur, d'autres encore comme un général courageux et d'autres enfin comme un souverain sage et scrupuleux, et tous le pensaient sincèrement.

5. Quelques jours plus tard, pendant lesquels ils tinrent le fils occupé à la préparation des funérailles de son père, les Amis de Marc Aurèle décidèrent de conduire le jeune homme au camp militaire afin qu'il s'adressât aux soldats et qu'il gagnât à sa cause l'armée par des dons d'argent très généreux, comme le font habituellement les héritiers du pouvoir impérial. 2 On donna l'ordre à tous de se rendre sur le champ habituel. Commode s'avança et accomplit les cérémonies impériales, puis il monta sur la tribune érigée pour lui en hauteur

στρατοπέδῳ ἀνελθὼν ἐπ’ αὐτὸ καὶ περιστησάμενος τοὺς πατρῴους φίλους (πολλοὶ δὲ καὶ λόγιοι παρῆσαν αὐτῷ), ἔλεξε τοιάδε·

3 « Κοινὴν εἶναί μοι πρὸς ὑμᾶς τὴν ἐπὶ τοῖς καταλαβοῦσιν ἀλγηδόνα καὶ μηδέν τι ἧττον ὑμᾶς ἐμοῦ δυσφορεῖν ἐμαυτὸν ἀκριβῶς πέπεικα. Οὐδὲ γὰρ περιόντος μοι τοῦ πατρὸς πλεονεκτεῖν ὑμῶν ἠξίουν. Ἐκεῖνος γὰρ πάντας ἡμᾶς ὡς ἕνα ἠγάπα. Ἔχαιρεν οὖν μᾶλλον συστρατιώτην με ἢ υἱὸν καλῶν· τὴν μὲν γὰρ προσηγορίαν ἠγεῖτο φύσεως τὴν δ’ ἀρετῆς κοινωνίαν. Φέρων τέ με πολλάκις ἔτι νήπιον ὄντα ταῖς ὑμετέραις ἐνεχείρισε πίστεσι. 4 Διόπερ καὶ ῥᾷστα πάσης εὐνοίας μεθέξειν πρὸς ὑμῶν ἤλπικα, τῶν μὲν πρεσβυτέρων τροφεῖά μοι ταῦτα ὀφειλόντων, τοὺς δ’ ἡλικιώτας εἰκότως ἂν καὶ συμφοιτητὰς τῶν ἐν ὅπλοις ἔργων ἀποκαλοίμην· πάντας γὰρ ἡμᾶς ὡς ἕνα ὁ πατὴρ ἐφίλει τε καὶ πᾶσαν ἀρετὴν ἐπαίδευεν. 5 Ἔδωκε δὲ μετ’ ἐκεῖνον ἐμὲ βασιλέα ἡ τύχη, οὐκ ἐπείσακτον ὥσπερ οἱ πρὸ ἐμοῦ προσκτήτῳ σεμνυνόμενοι ἀρχῇ, ἀλλὰ μόνος τε ὑμῖν ἐγὼ ἐν τοῖς βασιλείοις ἀπεκυήθην, καὶ μὴ πειραθέντα με ἰδιωτικῶν σπαργάνων ἅμα τῷ τῆς γαστρὸς προελθεῖν ἡ βασίλειος ἐδέξατο πορφύρα, ὁμοῦ δέ με εἶδεν ἥλιος ἄνθρωπον καὶ βασιλέα. 6 Εἰκότως δ’ ἂν οὖν ταῦτα λογιζόμενοι στέργοιτε οὐ δοθέντα ὑμῖν ἀλλὰ γεννηθέντα αὐτοκράτορα. Ὁ μὲν γάρ πατὴρ ἐς τὸν οὐρανὸν ἀναπτὰς ὀπαδὸς ἤδη καὶ σύνεδρός ἐστι θεῶν· ἡμῖν δὲ χρὴ μέλειν τῶν ἐν ἀνθρώποις καὶ τὰ ἐπὶ γῆς διοικεῖν. Κατορθοῦν δὲ αὐτὰ καὶ βεβαιοῦν ὑμέτερον ἔργον, εἰ τά τε τοῦ πολέμου λείψανα μετὰ πάσης ἀνδρείας ἀπαλείψαιτε καὶ τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν μέχρις ὠκεανοῦ προαγάγοιτε. 7 Ὑμῖν τε γὰρ ταῦτα δόξαν οἴσει καὶ τὴν τοῦ κοινοῦ πατρὸς μνήμην χάρισιν ἀξίαις οὕτως ἀμείψεσθε· ὃν ἐπακούειν τε τῶν λεγομένων καὶ τὰ πραττόμενα ἐφορᾶν ἡγεῖσθε. Εὐδαιμονοίημεν δ’ ἂν τὰ δέοντα πράττοντες ὑπὸ τοιούτῳ μάρτυρι. Καὶ τὰ μὲν πρότερον ὑμῖν ἀνδρείως κατορθωθέντα, ἐς τὴν ἐκείνου σοφίαν τε καὶ στρατηγίαν τὴν ἀναφορὰν ἔχει· ὅσα δ’ ἂν σὺν ἐμοὶ βασιλεῖ νέῳ προθύμως ἐπιδείξησθε,

5.3[1] κοινὴν ABVGF : κοινὸν L || [3] ὑμῶν om. L || ἡμᾶς GFL : ὑμᾶς ABV || [3-4] ἔχαιρεν οὖν codd. : ἔχαιρε γοῦν Bekk.[2] || [5] ἔτι om. GFL || [6] ἐνεχείρισε AVGFL : ἐνεχείρησε B || 4[2] δ’ om. BV || [3] ἀποκαλοίμην ABV : ἀποκαλοίην GFL || ἡμᾶς GFL[2] : ὑμᾶς ABVL || 5[2] ἐπείσακτον ABGFL : ἐπίσακτον V || προσκτήτῳ AVGFL : προσκτήκτῳ (sic) B || σεμνυνόμενοι ABV : -μενον GFL || [3] ἀπεκυήθην ABGFL : ἐπεκυήθην V || [4] ἐδέξατο BV : ὑπεδέξατο AGFL || πορφύρα ABV : πορφυρὶς GFL || 6[1] <δ’> ἂν GFL : ἂν om. ABV || [2] εἰς τὸν οὐρανὸν ABV : ἐς οὐρανὸν GFL || [3] μέλειν ABVG : μέλλειν FL || [5] ἀνδρείας ABVL : ἀνδρίας GF || ἀπαλείψαιτε Bekk. : ἀπολήψετε ABV ἀπαλείψετε GFL || προαγάγοιτε GFL : προσαγάγοιτε ABV || 7[2] τε om. A || [5] ἐπιδείξησθε AGF : ἐπιδείξεσθε V ἐπιδείξασθε L ἐπεδείξεσθε (sic) B.

au milieu du camp et, après avoir placé autour de lui les Amis de son père (étaient présents à ses côtés de nombreux hommes avisés), il s'exprima ainsi :

3 « Que l'affliction provoquée par les événements qui nous ont accablés est la même pour moi et pour vous et que vous ne souffrez pas moins que moi, j'en suis sincèrement convaincu. En effet, même quand mon père était encore parmi nous, je n'estimais pas avoir plus de valeur que vous. Car il nous aimait tous comme un seul être. Aussi préférait-il m'appeler ''compagnon d'arme'' plutôt que ''fils'', parce qu'il pensait que ce nom devait tout à la nature tandis que le premier exprimait les liens du courage. Et souvent lorsque qu'il m'amenait avec lui, quand j'étais encore enfant, il me confiait à vos bons soins. 4 C'est pourquoi je crois que je pourrai facilement bénéficier de votre entière bienveillance, étant donné que les plus âgés ont envers moi un devoir d'éducation et que les autres, ceux de mon âge, je pourrais dire sans me tromper qu'ils ont été mes frères d'armes — car mon père nous aimait tous comme un seul être et nous a formés à l'école du courage. 5 La fortune m'a donné à vous comme empereur après lui, mais non par adoption dans la famille impériale, comme mes prédécesseurs qui se glorifiaient d'un pouvoir obtenu par acquisition : au contraire je suis le seul de vos empereurs à être né dans le palais, et la pourpre impériale m'a recueilli[xl] dès que je suis sorti du ventre de ma mère, sans que j'aie eu à connaître les langes d'un simple particulier, et au même instant le soleil m'a vu naître homme et empereur. 6 Il est donc tout naturel, si vous y réfléchissez, que vous aimiez un empereur qui n'a pas été désigné pour vous gouverner, mais un empereur de naissance. En effet, s'il est vrai que mon père s'est élevé vers le ciel et est désormais le compagnon et le parèdre des dieux, il nous revient de nous préoccuper des affaires humaines et de gouverner ce qui se trouve sur terre. Votre travail à vous est de mener à bien ces tâches et d'en assurer l'issue, à condition que vous meniez la guerre à son terme avec un grand courage et étendiez l'Empire romain jusqu'à l'Océan[xli]. 7 Ainsi, cela vous apportera la gloire et vous donnerez au souvenir de notre père commun de justes témoignages de reconnaissance : croyez bien qu'il entend nos paroles et qu'il observe nos actions. Estimons-nous heureux de faire ce que nous devons sous le regard d'un si glorieux témoin. Et si tous les succès que vous avez vaillamment remportés jusqu'à présent, vous les devez à sa sagesse et à ses talents de général, toute l'ardeur que vous montrerez avec moi, votre nouvel empereur, c'est pour vous-mêmes que vous en retirerez une

τούτων τὴν δόξαν πίστεώς τε ἀγαθῆς καὶ ἀνδρείας ἀποίσεσθε. 8 Τό τε ἐν ἡμῖν νέον σεμνότητος πληρώσετε τῇ τῶν ὑμετέρων ἔργων ἀνδραγαθίᾳ. Τὸ βάρβαρον δὲ ἐν ἀρχῇ νέας ἡγεμονίας κωλυθὲν οὔτε ἐς τὸ παρὸν καταθαρσήσει τῆς <ἡμετέρας> ἡλικίας καταφρονῆσαν τά τε μέλλοντα φοβήσεται δέει τῶν πεπειραμένων. »

Τοσαῦτα ὁ Κόμοδος εἰπὼν καὶ μεγαλοφρόνοις δωρεαῖς χρημάτων οἰκειωσάμενος τὸ στρατιωτικόν ἐς τὴν βασίλειον ἐπανῆλθεν αὐλήν.

6. Ὀλίγου μὲν οὖν τινὸς χρόνου πάντα ἐπράττετο τῇ γνώμῃ τῶν πατρῴων φίλων, οἳ πανημέριοι συνῆσαν αὐτῷ, τὰ βέλτιστα συμβουλεύοντες καὶ τοσοῦτον ἐνδιδόντες χρόνον ὅσον ἐνόμιζον αὐτάρκη πρὸς σώφρονα τοῦ σώματος ἐπιμέλειαν· παρεισδύντες δέ τινες τῶν ἐπὶ τῆς αὐλῆς οἰκετῶν διαφθείρειν ἐπειρῶντο νέου ἦθος βασιλέως, ὅσοι τε κόλακες τραπέζης καὶ τὸ εὔδαιμον γαστρὶ καὶ τοῖς αἰσχίστοις μετροῦσιν ὑπεμιμνήσκον αὐτὸν τῆς ἐν Ῥώμῃ τρυφῆς, θεάματά τε καὶ ἀκούσματα τερπνὰ διηγούμενοι, τήν τε τῶν ἐπιτηδείων δαψίλειαν καταριθμοῦντες, διαβάλλοντές τε πᾶσαν τὴν ἐπὶ ταῖς ὄχθαις τοῦ Ἴστρου ὥραν μήτε ὀπώρας εὔφορον κρυεράν τε ἀεὶ καὶ συννεφῆ 2 « Οὐ παύσῃ δὲ, ἔλεγον, ὦ δέσποτα, πηγνύμενόν τε καὶ ὀρυττόμενον πίνων ὕδωρ ; Ἄλλοι δὲ ἀπολαύσουσι πηγῶν τε θερμῶν καὶ ψυχροῦ νάματος ἀτμίδων τε καὶ ἀέρων ὧν Ἰταλία μόνη εὔφορος. » Τοιαῦτα δή τινα τῷ μειρακίῳ ὑποτυπούμενοι ἤγειρον αὐτοῦ τὰς ὀρέξεις ἐς τὴν ἡδονῶν ἐπιθυμίαν. 3 Αἰφνιδίως δὲ καλέσας τοὺς φίλους ποθεῖν ἔλεγε τὴν πατρίδα· ὁμολογεῖν δὲ τὰς αἰτίας τῆς αἰφνιδίου ὁρμῆς αἰδούμενος δεδιέναι προσεποιεῖτο μή τις ἐκεῖσε προκαταλάβοι τὴν βασίλειον ἑστίαν τῶν εὐπατριδῶν πλουσίων εἶθ’ ὥσπερ ἐξ ὀχυρᾶς ἀκροπόλεως δύναμιν καὶ περιβολὴν συγκροτήσας ἐπιθῆται τῇ ἀρχῇ. Αὐτάρκης δὲ ὁ δῆμος χορηγῆσαι πλῆθος ἐπιλέκτων νεανιῶν.

5.7[6] ἀνδρείας ABV : ἀνδρίας GFL || 8[2] ὑμετέρων AVGFL : ἡμετέρων B || Τὸ βάρβαρον δὲ ἐν ABV : Τό τε βάρβαρον ἐν GFL || κωλυθὲν GFL : κολασθὲν ABV || [3] τῆς ἡλικίας codd. : ἡμετέρας add. Steph ex P || καταφρονῆσαν codd. : seclusit Mendelss. || [5] μεγαλοφρόνοις BV : μεγαλόφροσι GFL μεγαλοφρόνως A.
6.1[4] νέου Mendelss. ex P : νέον codd. || [5] γαστρὶ GFL : γάστριον ABV || ὑπεμιμνήσκον codd. : ὑπομιμνήσκοντες ed. ald. || [6] αὐτὸν ABVGF : αὐτῷ L || [7] τοῦ om. A || [8] συννεφῆ AGL : συνεφῆ BVF || 2[2] τε om. L || 3[3] ἐκεῖσε codd. : ἐκεὶ em. Mendelss. || [4] πλουσίων codd. : eiecit Mendelss. || [5] ἐπιθῆται AVGFL : ἐπιθῆτε B.

réputation de bonne loyauté et de bravoure. 8 Aussi, vous compenserez mon autorité toute récente par l'éclat de vos exploits. Quant aux Barbares, s'ils sont refoulés au début de ce nouveau règne, ils ne s'enhardiront pas non plus, pour le moment, par mépris pour mon jeune âge[xlii] et ils redouteront l'avenir par peur de ce qu'ils auront souffert. »

Après avoir parlé ainsi et s'être concilié l'armée par des dons d'argent généreux, Commode rentra dans les quartiers impériaux.

6. Si pendant quelque temps Commode fit tout selon l'avis des amis de son père, qui l'accompagnaient toute la journée en lui procurant les meilleurs conseils et en ne lui accordant que le temps qu'ils estimaient suffisant pour entretenir son corps, quelques-uns des domestiques essayèrent insidieusement de corrompre le caractère du jeune empereur : tous ces parasites, qui ne mesurent leur bonheur qu'à l'aune de leur estomac et des pires débauches, lui rappelaient les délices de la vie romaine en lui décrivant les charmes de la vue et de l'ouïe, en énumérant les mille et un conforts de la vie et en critiquant constamment chacune des saisons passées sur les rives escarpées de l'Ister comme étant toujours sombres et glacées sans jamais produire de bonnes récoltes, et lui disaient : 2 « Ne cesseras-tu pas, mon maître, de boire une eau gelée et boueuse, alors que d'autres profitent des sources chaudes, des ruisseaux frais et des brumes vaporeuses dont seule l'Italie est profuse[xliii] ? » En insufflant de telles idées au jeune homme, ils attisaient son penchant à rechercher les plaisirs. 3 Soudainement, il convoqua ses conseillers[xliv] et fit part de sa nostalgie pour sa patrie ; mais parce qu'il avait honte de reconnaître les raisons de sa soudaine envie, il feignait de craindre qu'un des riches patriciens ne s'emparât là-bas de la demeure impériale et qu'ensuite, après y avoir rassemblé une force et une garde comme depuis une citadelle fortifiée, il ne s'attaquât à l'empire. Le peuple, avançait-il, avait largement de quoi fournir une garnison de jeunes soldats d'élite.

4 Τοιαῦτά τινα προφασιζομένου τοῦ μειρακίου, οἱ μὲν ἄλλοι συνεστάλησάν τε τὴν ψυχὴν καὶ σκυθρωπαῖς ταῖς ὄψεσιν ἐς γῆν ἔνευσαν· Πομπηιανὸς δέ, ὃς πρεσβύτατός τε ἦν ἁπάντων καὶ κατ' ἐπιγαμίαν προσήκων αὐτῷ (συνῴκει γὰρ τῇ πρεσβυτάτῃ τῶν ἀδελφῶν τοῦ Κομόδου), « ποθεῖν μέν σε, ἔφη, τέκνον καὶ δέσποτα, τὴν πατρίδα εἰκός· καὶ γὰρ αὐτοὶ τῶν οἴκοι ὁμοίᾳ ἐπιθυμίᾳ ἐαλώκαμεν. 5 Ἀλλὰ τὰ ἐνταῦθα προυργιαίτερα ὄντα καὶ μᾶλλον ἐπείγοντα ἐπέχει τὴν ἐπιθυμίαν. Τῶν μὲν γὰρ ἐκεῖσε καὶ ὕστερον ἐπὶ πλεῖστον αἰῶνα ἀπολαύσεις, ἐκεῖ τε ἡ Ῥώμη ὅπου ποτ' ἂν ὁ βασιλεὺς ᾖ, τὸν δὲ πόλεμον ἀτελῆ καταλιπεῖν μετὰ τοῦ ἀπρεποῦς καὶ ἐπισφαλές — θάρσος γὰρ ἐμβαλοῦμεν τοῖς βαρβάροις οὐκ ἐπανόδου πόθον ἀλλὰ φυγὴν καὶ δέος ἡμῶν καταγνοῦσι. 6 Καλὸν δέ σοι χειρωσαμένῳ πάντας αὐτοὺς καὶ τῷ ὑπὸ τὴν ἄρκτον ὠκεανῷ τὴν ἀρχὴν ὁρίσαντι ἐπανελθεῖν οἴκαδε θριαμβεύοντί τε καὶ δεσμίους ἀπάγοντι καὶ αἰχμαλώτους βασιλεῖς τε καὶ σατράπας βαρβάρους. Τούτοις γὰρ οἱ πρὸ σοῦ Ῥωμαῖοι μεγάλοι τε καὶ ἔνδοξοι γεγόνασι. Δεδιέναι δέ σε οὐ χρή μή τις ἐκεῖ τοῖς πράγμασιν ἐπιθῆται. Οἵ τε γὰρ ἄριστοι τῆς βουλῆς ἐνταῦθα σὺν σοί ἥ τε στρατιωτικὴ δύναμις παροῦσα πᾶσα τῆς σῆς ἀρχῆς προασπίζει· ταμιεῖά τε χρημάτων βασιλικῶν ἐνταῦθα πάντα· ἥ τε τοῦ πατρὸς μνήμη αἰώνιόν σοι πίστιν καὶ εὔνοιαν παρὰ τῶν ἀρχομένων ἐβεβαίωσεν. »

7 Τοιαῦτά τινα ἐς προτροπὴν καὶ τὴν πρὸς τὰ κρείττονα ὁρμὴν ὁ Πομπηιανὸς εἰπών, διέτρεψε πρὸς ὀλίγον τὸ μειράκιον. Αἰδεσθεὶς γὰρ ὁ Κόμοδος τὰ λεχθέντα, οὐδέν τε οἷός τε ὢν εὐλόγως ἀποκρίνασθαι, τοὺς φίλους ἀπεπέμψατο φήσας ἀκριβέστερον καθ' αὑτὸν ἐπισκέψασθαι τὸ πρακτέον. 8 Ἐγκειμένων δὲ τῶν περὶ αὐτὸν θεραπόντων, οὐκέτι μὲν τοῖς φίλοις οὐδὲν ἐκοινώσατο, ἐκπέμψας δὲ γράμματα καὶ διανείμας οἷς ἐδοκίμασε τῆς ὄχθης τοῦ Ἴστρου τὴν πρόνοιαν προστάξας τε αὐτοῖς ἀνέχειν τὰς τῶν βαρβάρων ἐπιδρομάς, ἐπαγγέλλει τὴν ἔξοδον. Οἳ μὲν οὖν διώκουν τὰ ἐγκεχειρισμένα· οἳ καὶ οὐ πολλῷ χρόνῳ πλείστους τῶν βαρβάρων ὅπλοις ἐχειρώσαντο,

---

6.4[2] ὃς om. A || [4] εἰκός om. L || 5[2] καὶ μᾶλλον om. L || ἐπείγοντα ABVGF : ἐπιγόνῳ L || ἐκεῖσε codd. : -σε secl. Mendelss. || 6[2] ὁρίσαντι ABV : ὁρίσαντα GFL || [4] Τούτοις γὰρ οἱ ABV : Τούτοις γὰρ καὶ οἱ GFL || [6] παροῦσα AGFL : παρά σοῦ V (sic) παρὰ B || [7] χρημάτων βασιλικῶν ABVGF : βασιλικὰ χρημάτων L || ἀρχομένων ABV : ἀρχόντων GFL || 7[1] Τοιαῦτά τινα BVGFL : Τοιαῦτ' ἄττα A || κρείττονα BVGFL : κρείττω A || [2] γὰρ GFL : δὲ ABV || 8[4] ἐπαγγέλλει AG : ἐπαγγέλει BVFL.

4 Tandis que le jeune homme s'inventait des excuses de ce genre, tous les autres furent profondément déçus et baissèrent la tête, le visage assombri. Mais Pompéianus, qui était le plus âgé de tous et qui était un parent par alliance de Commode (il était marié avec sa sœur aînée[xlv]), prit la parole : « Il est naturel, mon enfant et mon maître, que tu regrettes ton foyer ; nous éprouvons nous aussi le même désir de revoir nos familles. 5 Mais les affaires présentes, parce qu'elles sont plus importantes et urgentes, freinent ce désir. Tu profiteras de ce qui se trouve là-bas plus tard et durant la plus grande partie de ta vie ; Rome est à l'endroit même où se trouve l'empereur, mais laisser une guerre inachevée, en plus d'être choquant, est dangereux — car nous redonnerons courage aux Barbares, qui n'y verraient pas notre désir de rentrer mais notre déroute et notre peur. 6 Au contraire il serait beau pour toi, une fois que tu les auras tous soumis et que tu auras étendu la limite de l'empire jusqu'à l'Océan au nord, de rentrer chez toi pour célébrer un triomphe en ramenant des prisonniers, des rois captifs et des chefs barbares. C'est de cette façon que les Romains avant toi sont devenus grands et célèbres. Tu n'as pas à craindre que qui que ce soit prenne le contrôle à Rome. Les meilleurs membres du Sénat sont ici avec toi ; toute la force militaire ici présente protège ta souveraineté ; toutes les ressources du trésor impérial sont ici, et le souvenir qu'ils ont de ton père t'as assuré la confiance éternelle et la bienveillance de tes sujets. »

7 Par ce discours, Pompéianus encouragea le jeune homme, l'incita à une meilleure conduite et le détourna de son projet pour un temps : Commode, que ces propos ont rendu honteux et incapable de répondre quoi que ce soit d'intelligent, renvoya ses conseillers en disant qu'il examinerait plus en profondeur ce qu'il devait faire une fois seul. 8 Cependant, parce qu'il était vivement pressé par son entourage de serviteurs, il ne communiqua plus rien à ses conseillers et, après avoir envoyé des lettres, attribué à ceux qu'il estimait compétents la surveillance des rives escarpées de l'Ister et ordonné de retenir les incursions des Barbares, il annonce son départ. Les généraux menèrent à bien ce qui leur avait été confié : en très peu de temps ils soumirent la plupart des Barbares par les armes et persuadèrent facilement les autres de consentir à une

τοὺς δὲ ἐπὶ μεγάλαις συντάξεσιν ἐς φιλίαν ἐπηγάγοντο ῥᾷστα πείσαντες. 9 Φύσει γὰρ τὸ βάρβαρον φιλοχρήματον, καὶ κινδύνων καταφρονήσαντες, ἢ δι' ἐπιδρομῆς καὶ ἐφόδου τὸ χρειῶδες πρὸς τὸν βίον πορίζονται ἢ μεγάλων μισθῶν τὴν εἰρήνην ἀντικαταλλάσσονται. Ἅπερ ὁ Κόμοδος εἰδὼς καὶ τὸ ἀμέριμνον ὠνούμενος ἀφειδῶς τε ἔχων χρημάτων πάντα ἐδίδου τὰ αἰτούμενα.

7. Τῆς δὲ ἐξόδου διαγγελθείσης, κίνησις δὴ μεγίστη καταλαμβάνει τὸ στρατόπεδον καὶ πάντες αὐτῷ συναπελθεῖν ἤθελον ὡς ἀπαλλαγεῖεν μὲν τῆς ἐν τῇ πολεμίᾳ διατριβῆς ἀπολαύσειαν δὲ τῆς ἐν Ῥώμῃ τρυφῆς. Ἐπειδὴ δὲ διεφοίτησεν ἡ φήμη ἄγγελοί τε ἦκον κηρύττοντες τὴν τοῦ βασιλέως ἄφιξιν, ὑπερήσθη τε ὁ Ῥωμαίων δῆμος καὶ χρηστὰς εἶχεν ἐλπίδας νέου αὐτοκράτορος ἐπιδημίᾳ, πατρῴζειν τὸ μειράκιον ἡγούμενοι. 2 Ἀνύσας δὲ τὴν ὁδοιπορίαν ὁ Κόμοδος μετὰ νεανικῆς σπουδῆς καὶ διαδραμὼν τὰς ἐν μέσῳ πόλεις, ὑποδεχθείς τε πανταχοῦ βασιλικῶς καὶ δήμοις ἑορτάζουσιν ἐπιφανείς, ἀσπαστός τε καὶ ποθεινὸς πᾶσιν ὤφθη. 3 Ὡς δὲ πλησίον ἐγένετο τῆς Ῥώμης, πᾶσά τε ἡ σύγκλητος βουλὴ καὶ πανδημεὶ ὅσοι τὴν Ῥώμην κατῴκουν ἄνθρωποι, μὴ κατασχόντες αὐτῶν ἀλλ' ἕκαστος φθάσαι θέλων, δαφνηφόροι τε καὶ πάντα ἐπιφερόμενοι ἄνθη τότε ἀκμάζοντα, ὡς ἕκαστος οἷός τε ἦν, πόρρω τῆς πόλεως ὑπήντων θεασόμενοι τὸν νέον καὶ εὐγενῆ βασιλέα. 4 Ἐπόθουν γὰρ αὐτὸν ἀληθεῖ ψυχῆς διαθέσει, ἅτε παρ' αὐτοῖς γεννηθέντα τε καὶ τραφέντα καὶ ἄνωθεν ἐκ τριγονίας βασιλέα τε καὶ εὐπατρίδην ὄντα Ῥωμαίων. Τὸ μὲν γὰρ πρὸς πατρὸς αὐτῷ γένος ἐκ τῶν τῆς συγκλήτου βουλῆς ἐπισήμων ἦν· Φαυστῖνα δ' ἡ μήτηρ βασίλισσα ἐγεγένητο, θυγάτηρ τε οὖσα Ἀντωνίνου τοῦ εὐσεβοῦς ἐπικληθέντος, καὶ Ἀδριανοῦ ἔκγονος κατὰ θηλυγονίαν, ἀνήνεγκε δὲ τὸ γένος αὕτη ἐπὶ Τραϊανὸν πρόπαππον.

5 Γένους μὲν οὖν ὁ Κόμοδος οὕτως εἶχε πρὸς δὲ τῇ τῆς ἡλικίας ἀκμῇ καὶ τὴν ὄψιν ἦν ἀξιοθέατος σώματός τε συμμετρίᾳ καὶ κάλλει προσώπου μετ' ἀνδρείας.

6.9[2] καταφρονήσαντες AVGFL : καταφρονήσαντος B || [4] ὠνούμενος BVGFL : ὠνόμενος A ἑλόμενος prop. Mendelss.
7.1[1] δὴ ABVGF : δὲ L || [3] ἀπολαύσειαν ABVGF : ἀπολαύσειεν L || 2[2] ὑποδεχθείς AVGFL : ὑποδειχθείς B || 3[4] πόρρω BVGL : πορρωτάτω Reisk || 4[2] τε om. L || τριγονίας GFL : τριγενείας A τριγωνίας A[corr.]BV in A ω et ι supra litt. ε et ει || [3] αὐτῷ BVGFL : αὐτοῦ A || [4] ἐγεγένητο Mendelss. : γεγένητο codd. || [5] Ἀντωνίνου GFL : ἀντωνίου ABV || ἔκγονος AGFL : ἔγγονος BV || [6] αὕτη GL : αὐτη F αὐτῆ ABV || 5[2] μετ' ἀνδρείας ABV : μετ' ἀνδρίας GFL.

alliance grâce à de grandes rétributions. 9 En effet, les Barbares sont cupides par nature et, au mépris du danger, se procurent les ressources nécessaires à la vie soit par des incursions ravageuses soit en monnayant la paix à grand prix. Commode le savait : il acheta sa tranquillité sans compter les deniers et leur accorda tout ce qu'ils demandaient.

7. Quand le départ de Commode fut annoncé publiquement, une très vive agitation saisit l'armée et tous voulurent repartir avec lui, pour en finir avec la vie militaire et profiter à la place des délices de la vie romaine. Lorsque la nouvelle se fut répandue et que des messagers arrivèrent en annonçant le retour de l'empereur, le peuple romain ressentit une immense joie et conçut de grands espoirs dans le retour en Italie du nouvel empereur, parce qu'il pensait que le jeune homme imiterait son père. 2 Commode, alors qu'il faisait route avec l'ardeur de son jeune âge et traversait les villes sur son chemin sans s'arrêter, reçut partout un accueil impérial et, après avoir paru devant des peuples en liesse, il fut considéré par tous comme un Prince agréable et digne de leur amour. 3 À mesure qu'il se rapprochait de Rome, le Sénat tout entier et l'ensemble du peuple qui vivait à Rome, sans aucune retenue mais au contraire chacun cherchant à arriver le premier, couronnés de laurier et chargés de toutes les fleurs de la saison, chacun selon ses moyens, sortaient de la ville pour rencontrer et voir ce jeune et noble Prince. 4 Ils l'aimaient vraiment de tout leur cœur, parce qu'il avait été mis au monde et élevé parmi eux, qu'il descendait de trois générations d'empereurs et était un patricien romain. En effet la famille de son père était composée de membres remarquables de l'ordre sénatorial et Faustine, sa mère, devint impératrice parce qu'elle était la fille d'Antonin dit le Pieux, la petite-fille d'Hadrien du côté de sa mère et faisait remonter son ascendance jusqu'à Trajan, son arrière-grand-père.

5 Voilà qui était Commode en ce qui concerne sa famille. Outre qu'il était en pleine fleur de l'âge, il était agréable à regarder, grâce aux justes proportions de son corps et à la beauté de son visage, selon les critères de la virilité. Les regards qu'il lançait étaient

Ὀφθαλμῶν τε γὰρ θερμαὶ καὶ πυρώδεις βολαί, κόμη τε φύσει ξανθὴ καὶ οὔλη ὡς, εἴποτε φοιτῴη δι᾽ ἡλίου, τοσοῦτον ἐκλάμπειν αὐτῷ πυροειδές τι ὡς τοὺς μὲν οἴεσθαι ῥίνημα χρυσοῦ προιόντι ἐπιπάσσεσθαι, τοὺς δὲ ἐκθειάζειν λέγοντας αἴγλην τινὰ οὐράνιον περὶ τῇ κεφαλῇ συγγεγενῆσθαι αὐτῷ· ἴουλοί τε αὐτοῦ κατιόντες ταῖς παρειαῖς ἐπήνθουν. 6 Τοιοῦτον δὴ θεασάμενοι βασιλέα οἱ Ῥωμαῖοι εὐφημίαις τε παντοδαπαῖς καὶ στεφάνων καὶ ἀνθέων βολαῖς ὑπεδέχοντο. Ὡς δ᾽ ἐς τὴν Ῥώμην εἰσήλασεν, ἐς τε τοῦ Διὸς τὸ τέμενος καὶ τοὺς ἄλλους νεὼς ἀνελθὼν εὐθὺς, τῇ τε συγκλήτῳ καὶ τοῖς ἐν Ῥώμῃ καταλειφθεῖσι στρατιώταις χαριστήρια ὁμολογήσας τῆς φυλαχθείσης πίστεως, ἐς τὴν βασίλειον αὐλὴν ἀνεχώρησεν.

8. Χρόνου μὲν οὖν τινὸς ὀλίγων ἐτῶν τιμὴν πᾶσαν ἀπένεμε τοῖς πατρῴοις φίλοις πάντα τε ἔπραττεν ἐκείνοις συμβούλοις χρώμενος, ἐπεὶ δὲ τὴν πρόνοιαν ἐνεχείρισε τῆς ἀρχῆς ἑαυτοῦ ἐπιστήσας τοῖς στρατοπέδοις Περέννιον, ἄνδρα τὸ μὲν γένος Ἰταλιώτην στρατιωτικὸν δ᾽ εἶναι δοκοῦντα (διὸ καὶ μάλιστα αὐτὸν ἔπαρχον ἐποίησε τῶν στρατοπέδων), τῇ <δὲ> τοῦ μειρακίου ἀποχρώμενος ἡλικίᾳ, ἐκεῖνος εἴασεν αὐτὸν τρυφαῖς σχολάζοντα καὶ κραιπάλαις, τῆς τε φροντίδος καὶ τῶν βασιλείων καμάτων ἀπῆγεν αὐτόν, 2 πᾶσαν δὲ τὴν διοίκησιν τῆς ἀρχῆς αὐτὸς ἀνεδέξατο πλούτου τε ἀκρατήτῳ ἐπιθυμίᾳ καὶ τῶν μὲν προσκτωμένων ἀεὶ καταφρονήσει τῶν δ᾽ οὔπω παρόντων ἀπλήστῳ ἀντιποιήσει. Τούς τε πατρῴους φίλους πρῶτος διαβάλλειν ἤρξατο καὶ ὅσοι πλούσιοί τε ἦσαν καὶ εὐγενεῖς, τούτους ἐς ὑποψίαν ἄγων τὸ μειράκιον ἐφόβει ὡς ἂν αὐτοὺς διαχρησάμενος ἀφορμὴν αὐτῷ παράσχοι καὶ ἐξουσίαν ἁρπάζειν τὰ ἐκείνων κτήματα. 3 Μέχρι μὲν οὖν τινὸς ἐπεῖχε τὸν νεανίσκον ἥ τε τοῦ πατρὸς μνήμη καὶ ἡ πρὸς τοὺς φίλους αἰδώς. Ἀλλὰ γάρ, ὥσπερ τινὸς πονηρᾶς καὶ βασκάνου τύχης ἀνατρεπούσης, αὐτοῦ τὸ ἔτι σῶφρον καὶ κόσμιον συνέβη τι τοιοῦτον. Λουκίλλα τε ἦν τῷ Κομόδῳ πρεσβυτάτη πάντων ἀδελφή. Αὕτη πρότερον Λουκίῳ

7.5[3] θερμαὶ Giangrande RhM (1957) 263 : ἀρθμίαι GFL αἰθμίαι V αἰθμίαι B (pro αἰθαί vel αἱ θερμαὶ ?) γλυκύτητες A || [5] προιόντι GFL : προσίοντι ABV || 6[3] τε om. V.
8.1[3] ἑαυτοῦ codd. : ἑαυτῷ Mendelss. male A leg. || [5] δὲ addidi || ἐκεῖνος εἴασεν GFL : ἐκεῖνος δ᾽ εἴασεν ABV || 2[1] δὲ om. FL || [2] ἀκρατήτῳ BVGFL : ἀκροτάτῃ A ἐκρατεῖτο G in marg. a m.[2] || [4] ἦσαν om. L || ἄγων BGL : ἄγον V || [5] παράσχοι BVGF : παράσχει L παράσχη A || 3[2] καὶ om. L || [4] Λουκίλλα VGFL : Λουκίλα AB || τε om. G.

chaleureux et brûlants[xlvi], ses cheveux étaient naturellement blonds et bouclés, à tel point que, chaque fois qu'il s'exposait au soleil, c'était comme s'il se mettait à briller de mille feux, de sorte que les uns pensaient que de la poussière d'or s'était répandue sur lui lorsqu'il sortait, et les autres le regardaient comme un dieu, disant qu'un rayon du soleil venu du ciel lui avait entouré la tête à la naissance ; sa barbe fleurissait sur ses joues. 6 C'est parce qu'ils contemplaient un empereur de cet acabit qu'ils l'accueillaient avec toutes sortes d'acclamations, de jets de couronnes et de fleurs. Tandis qu'il avançait dans Rome, il monta au temple de Jupiter[xlvii] et dans les autres temples, remercia le Sénat et les soldats qui étaient restés à Rome d'avoir conservé leur loyauté puis il se retira à la cour impériale.

8. Si pendant quelques années il accorda tout son respect aux amis de son père et agit entièrement selon leurs conseils, en revanche, lorsqu'il se fut réservé la gestion de l'Empire, il institua Pérennis[xlviii] comme préfet du prétoire[xlix], un homme d'origine italienne qui semblait exercé au métier de soldat (c'est pourquoi il l'avait placé à la tête du camp des prétoriens). Or celui-ci, profitant du jeune âge de l'empereur, le laissa s'abandonner aux voluptés et à la débauche tout en l'écartant du soin et de la conduite des affaires impériales, 2 et se chargea lui-même de toute l'administration de l'Empire, conduit par un désir immodéré de richesse, un dédain constant pour ce qui lui appartenait et un insatiable appétit pour ce qui ne lui appartenait pas encore. Il commença par accuser les Amis de Marc Aurèle, puis, en attirant les soupçons sur tous ceux qui étaient riches et nobles, il se mit à faire peur au jeune Prince afin qu'il lui donne, après les avoir fait tuer, l'occasion et la liberté de s'emparer de leurs richesses[l]. 3 Jusque-là, la mémoire de son père ou le respect des amis de celui-ci retenaient le jeune homme. Mais il arriva un de ces fâcheux et malheureux coups du sort qui bouleversa son comportement encore sage et modéré[li]. Commode avait une sœur, Lucilla[lii], la plus âgée de toute la fratrie. Elle avait auparavant été mariée à

Βήρῳ αὐτοκράτορι συνῴκει, ὃν κοινωνὸν τῆς βασιλείας Μᾶρκος ποιησάμενος, ἐκδούς τε αὐτῷ τὴν θυγατέρα δεσμὸν εὐνοίας ἐχυρώτατον τὴν πρὸς αὐτὸν ἐπιγαμίαν ἐποιήσατο. Ἀλλ' ἐπεὶ συνέβη τὸν Λούκιον τελευτῆσαι μενόντων τῇ Λουκίλλῃ τῶν τῆς βασιλείας συμβόλων Πομπηιανῷ ὁ πατὴρ ἐξέδοτο αὐτήν. 4 Οὐδὲν ἧττον μέντοι καὶ ὁ Κόμοδος ἐφύλαττε τὰς τιμὰς τῇ ἀδελφῇ· καὶ γὰρ ἐπὶ τοῦ βασιλείου θρόνου καθῆστο ἐν τοῖς θεάτροις καὶ τὸ πῦρ προεπόμπευεν αὐτῆς. Ἐπεὶ δὲ ὁ Κόμοδος γυναῖκα ἠγάγετο, Κρισπῖναν ὄνομα, ἀνάγκη τε ἐγένετο τὴν προεδρίαν ἀπονέμεσθαι τῇ τοῦ βασιλεύοντος γυναικί, δυσφόρως τοῦτο φέρουσα ἡ Λουκίλλα καὶ τὴν ἐκείνης τιμὴν ἑαυτῆς ὕβριν νομίζουσα, τὸν μὲν ἑαυτῆς ἄνδρα Πομπηιανὸν εἰδυῖα ἀγαπῶντα τὸν Κόμοδον, οὐδὲν αὐτῷ περὶ ἐπιθέσεως τῆς ἀρχῆς ἀνακοινοῦται, Κοδράτου δέ νεανίσκου εὐγενοῦς τινος καὶ πλουσίου, ἐφ' οὗ καὶ λανθανούσῃ συνουσίᾳ διεβάλλετο πεῖραν τῆς γνώμης λαμβάνουσα, περί τε τῆς προεδρίας συνεχῶς ἀπωδύρετο καὶ κατ' ὀλίγον ἀνέπεισε τὸν νεανίσκον ὀλέθρια βουλεύσασθαι αὐτῷ τε καὶ πάσῃ τῇ συγκλήτῳ. 5 Συνωμότας γὰρ ἐκεῖνος τῆς βουλῆς λαβών τινας τῶν ἐξεχόντων, ἀναπείθει νεανίσκον τινά καὶ αὐτὸν ὄντα τῆς βουλῆς (Κυιντιανὸν ὄνομα) προπετῆ δὲ καὶ θρασύν λαβόντα ἐγχειρίδιον ὑπὸ κόλπου καιρὸν φυλάξαντα καὶ τόπον ἐπιτήδειον ἐπιπεσεῖν τε τῷ Κομόδῳ καὶ φονεῦσαι, τὰ λοιπὰ φήσας αὐτὸς κατορθώσασθαι χρημάτων ἐπιδόσει. 6 Ὁ δ' ὑποστὰς ἐν τῇ τοῦ ἀμφιθεάτρου εἰσόδῳ, ζοφώδης δὲ αὕτη διὸ καὶ λήσεσθαι ἤλπισε, γυμνώσας τὸ ξιφίδιον, ἐπελθών τε αἰφνιδίως τῷ Κομόδῳ καὶ μεγάλῃ φωνῇ προειπὼν ὑπὸ τῆς συγκλήτου αὐτῷ ἐπιπεπέμφθαι τρῶσαι μὴ φθάσας, ἀλλ' ἐν ᾧ περὶ τὴν τῶν ῥημάτων προφορὰν ἠσχολεῖτο καὶ τὴν δεῖξιν τοῦ ξίφους, συλληφθεὶς ὑπὸ τῶν σωματοφυλάκων τοῦ βασιλέως δίκην ἀνοίας ὑπέσχεν, ὃς προεῖπε τὸ βεβουλευμένον μᾶλλον ἢ ἔδρασε, παρέσχε τε αὐτῷ μὲν προγνωσθέντι ἁλῶσαι ἐκείνῳ δὲ προμαθόντι

8.3[5] τε GFL : δὲ ABV || [6] ἐχυρώτατον A[p.corr.]BVGFL : ἐχυρότατον A[a.corr.] || [6-7] ἀλλ' ἐπεὶ συνέβη τὸν Λούκιον τελευτῆσαι om. L || [7] τῆς om. ABV || συμβόλων AGF : συμβολίων BVL || [8] ἐξέδοτο αὐτήν ABV : αὐτὴν ἐξέδοτο GFL || 4[2] ἐν τοῖς θεάτροις om. ABV || [3] ὄνομα BVGFL : τοὔνομα A || [4] προεδρίαν BVGFL : προεδρείαν A || βασιλεύοντος G : βασιλέως BVL || [5] Λουκίλλα VGFL : Λουκίλα AB || ἑαυτῆς ἄνδρα ABGFL : αὐτῆς ἄνδρα V || [6] ἄνδρα Πομπηιανὸν GFL : ἄνδρα τὸν Πομπ. ABV || [7] Κοδράτου codd : *in marg.* G. Κουαδράτου *et* Κοαδράτου G² *infra* || [9] προεδρίας Steph. : συνεδρείας ABV συνεδρίας GFL || συνεχῶς ABV : χαλεπῶς GFL || [10] αὐτῷ ABV : ἑαυτῷ GFL || 5[1] τῆς βουλῆς GFL : τῆς ἐπιβουλῆς ABV || [3] Κυιντιανὸν FL : Κυϊντιανὸν G κυιντινιανὸν B κυντινιανὸν AV || 6[2] διὸ καὶ ABVF : καὶ om. L διὸ om. G || [3] φωνῇ GFL : βοῇ ABV || [4] ἐπιπεπέμφθαι AGFL : ἐπιπέμφθαι BV || [6] ὃς GFL : ὡς ABV.

l’empereur Lucius Verus[liii], avec qui Marc Aurèle, parce qu’il l’avait associé au pouvoir impérial et lui avait donné sa fille, créa par ce mariage un lien des plus solides. Mais lorsqu’il advint que Lucius mourut, bien que Lucilla conservât les symboles de son statut impérial, son père la donna en mariage à Pompéianus. 4 Commode n’en fit pas moins et permit à sa sœur de conserver ses privilèges : elle s’asseyait sur la chaise impériale dans les théâtres et le feu sacré la précédait dans les cortèges. Mais lorsque Commode épousa une femme[liv], nommée Crispina[lv], et qu’il fallut bien attribuer la préséance à la femme de l’empereur régnant, Lucilla le vécut avec beaucoup de mal et vit le privilège de cette femme comme une injure envers elle-même. Sachant que son mari, Pompéianus, portait une grande affection à Commode, elle lui tut ses projets contre le pouvoir impérial et sonda l’opinion de Quadratus[lvi], un riche jeune homme de bonne famille, avec lequel on l’a accusée d’avoir une liaison cachée : elle se lamentait sans cesse sur cette histoire de préséance et, en peu de temps, elle persuada le jeune homme de prendre une décision qui lui fut fatale, à lui et à tout le Sénat[lvii]. 5 En effet, après avoir choisi quelques éminents sénateurs comme conjurés, il persuada un jeune homme fougueux et courageux qui était lui-même membre du Sénat — il s’appelait Quintianus[lviii] — d’emporter un petit couteau sous le pli de son vêtement et guetter l’occasion et le lieu idoine pour se jeter sur Commode et l’assassiner. Il lui assura qu’il avait lui-même arrangé tout le reste par des distributions d’argent. 6 Le jeune homme se plaça à la sortie de l’amphithéâtre (il y faisait sombre et c’est pourquoi il espérait s’y cacher), dégaina son épée et se précipita aussitôt sur Commode, en criant haut et fort qu’il avait été envoyé par le Sénat pour le tuer, mais n’y parvint pas[lix]. Au contraire, dans le temps qu’il a perdu à proférer ces paroles et à montrer son épée, il fut attrapé par les gardes du corps de l’empereur et paya le prix de sa sottise, car en annonçant son intention plutôt que de la mettre à exécution, il fournit l’occasion, pour lui, d’être confondu et saisi, et pour l’empereur, d’être averti et de se protéger.

φυλάξασθαι. 7 Αὕτη μὲν δὴ πρώτη καὶ μεγίστη αἰτία τῷ μειρακίῳ μίσους ἐγένετο πρὸς τὴν σύγκλητον βουλήν· ἔτρωσέ τε αὐτοῦ τὴν ψυχὴν τὰ λεχθέντα καὶ κοινοὺς ἐχθροὺς πάντας ἡγεῖτο μεμνημένος ἀεὶ τῆς τοῦ ἐπιδραμόντος φωνῆς. 8 Ὑπῆρξε δὲ καὶ τῷ Περεννίῳ πρόφασίς τε καὶ ὑπόθεσις αὐτάρκης· ἐκκόπτειν γὰρ ἀεὶ καὶ κωλύειν αὐτῷ συνεβούλευε τοὺς ὑπερέχοντας ὧν ἁρπάζων τὰς οὐσίας ῥᾷστα πλουσιώτατος ἐγένετο τῶν καθ' αὐτὸν ἀνθρώπων. Γενομένης δ' ἐξετάσεως διὰ τοῦ Περεννίου ἀκριβεστέρας, τήν τε ἀδελφὴν ὁ Κόμοδος διεχρήσατο, καὶ πάντας ἀφειδῶς τούς τε ὄντας ἐν τῇ συνωμοσίᾳ καὶ τοὺς ἐφ' οἱαισδήποτε διαβληθέντας ὑποψίαις.

9. Ὁ δὲ Περέννιος ἀποσκευασάμενος πάντας οὓς καὶ ὁ Κόμοδος ᾔδειτο καὶ ὅσοι πατρῴαν αὐτῷ εὔνοιαν ἐπεδείκνυντο τῆς τε ἐκείνου σωτηρίας προμήθειαν εἶχον ποιησάμενός τε αὐτὸν ὑπ' ἐξουσίας ἐπεβούλευε τῇ ἀρχῇ καὶ τοῖς τε υἱοῖς αὐτοῦ νεανίαις οὖσιν ἐγχειρίσαι πείθει τὸν Κόμοδον τὴν πρόνοιαν τῶν Ἰλλυρικῶν στρατευμάτων αὐτός τε πλεῖστα χρήματα ἤθροιζεν ἐς τὸ ἐπιδόσεσι λαμπραῖς ἀποστῆσαι τὸ στρατιωτικόν. Οἱ δὲ παῖδες αὐτοῦ λανθάνοντες συνεκρότουν δύναμιν ὡς ἂν τοῦ Περεννίου κατεργασαμένου τὸν Κόμοδον ἐπιθοῖντο τῇ ἀρχῇ. 2 Ἐγνώσθη δ' ἡ ἐπιβουλὴ παραδόξῳ τρόπῳ. Ἱερὸν <γὰρ> ἀγῶνα τελοῦσι Ῥωμαῖοι Διὶ Καπετωλίῳ, θεάματά τε καὶ ἰσχύος πάντα ἀθροίζεται ὡς ἐς βασιλίδα πόλιν πανηγυρίζουσαν. Θεατὴς δὲ καὶ ἀθλοθέτης σὺν τοῖς λοιποῖς ἱερεῦσιν οὓς ἐκ περιόδων χρόνον ἡ τάξις καλεῖ ὁ βασιλεὺς γίγνεται. 3 Κατελθόντος δὴ τοῦ Κομόδου ἐπὶ τὴν ἀκρόασιν τῶν ἐνδόξων ἀγωνιστῶν καὶ αὐτοῦ μὲν προκαθίσαντος ἐν τῇ βασιλείῳ ἕδρᾳ, πληρωθέντος δὲ τοῦ θεάτρου μετὰ πάσης εὐκοσμίας τῶν τε ἐν ἀξιώσεσιν ἐξαιρέτοις ἕδραις καὶ ὡς ἑκάστοις διετέτακτο ἱδρυμένων, πρίν τι λέγεσθαι ἢ πράττεσθαι ἐπὶ τῆς σκηνῆς, ἀνὴρ φιλοσόφου φέρων σχῆμα (βάκτρον γὰρ ἦν αὐτοῦ μετὰ χεῖρας ἡμιγύμνῳ τε αὐτῷ ἐκκρεμὴς πήρα) εἰσδραμὼν καὶ στὰς ἐν μέσῃ τῇ σκηνῇ τῷ τε χειρὸς νεύματι τὸν δῆμον κατασιγάσας· 4 « οὐ πανηγυρίζειν σοι καιρός, ἔφη, Κόμοδε, νῦν, οὐδὲ θέαις

8.7[3] πάντας AGFL : πάντα BV || 8[2] κωλύειν BVGL : κολούειν A || αὐτῷ BVGFL : αὐτὸν A || συνεβούλευε BVGFL : συνεβουλεύετο A || [3] καθ' BVGFL : κατ' A.
9.1[1] πάντας οὓς καὶ ὁ Κόμοδος BVGFL : ἅπαντας οὓς ὁ Κόμοδος A || καὶ ὅσοι ABVGF : ὅσοι L || [2] ἐπεδείκνυντο AGFL : ἐπεδείκνυνται BV || [3] αὐτοῦ ABV : ἑαυτου GFL || [4] τὴν om. BVL || 2[2] <γὰρ> *malim* || 3[4] βάκτρον BVGL[2] : βάκτον (*sic*) L || 4[1] σοι AGFL : σε BV.

7 Voilà quelle était la première et principale raison de la haine du jeune empereur pour le Sénat. Son âme avait été blessée par ces propos et il considérait qu'ils étaient tous ses ennemis, parce qu'il gardait sans cesse en mémoire les propos de son assaillant. 8 Ce fut aussi pour Pérennis un prétexte et un argument suffisants : il conseilla à l'empereur de détruire et de proscrire les notables dont la confiscation des richesses lui permit de devenir aisément lui-même le plus riche de ses contemporains. À la suite d'une enquête des plus approfondies menée par Pérennis, Commode fit exécuter sans merci sa sœur et tous ceux qui avaient participé à la conjuration, et même tous ceux sur lesquels avait pesé le moindre soupçon.

9. Une fois qu'il fut débarrassé de tout le monde, de ceux que Commode redoutait comme de ceux qui avaient montré une bienveillance paternelle envers lui et avaient à cœur sa sécurité, et qu'il se fut assuré la mainmise sur le pouvoir, Pérennis jeta son dévolu sur l'empire, persuada Commode de confier à ses fils, qui étaient encore jeunes, le commandement des légions d'Illyrie et récolta lui-même une forte somme d'argent pour pousser l'armée, par de grandes largesses, à faire défection. Ses fils, en secret, rassemblèrent une force afin de s'emparer du pouvoir quand Pérennis en aurait fini avec Commode. 2 Mais le complot fut éventé d'une façon inattendue. Les Romains en effet célébraient les jeux sacrés de Jupiter Capitolin : spectacles artistiques et démonstrations de force rassemblaient tout le peuple dans la capitale impériale en fête. L'empereur était spectateur et juge avec les autres prêtres, qui étaient nommés à cette charge tous les ans. 3 Après que Commode, qui était venu écouter les acteurs célèbres, se fut installé sur le siège impérial et que le théâtre se fut rempli de façon bien ordonnée (les dignitaires sur les places de choix et chacun assis à la place où il devait s'asseoir)[lx], avant même que l'on ait dit ou fait quoi que ce soit sur scène, un homme à l'apparence d'un philosophe (il tenait un bâton à la main et portait une besace sur son épaule à moitié nue) courut et se tint au milieu de la scène et, après avoir fait taire le public en levant les mains, il dit :

4 « Ce n'est pas maintenant pour toi le moment d'apprécier la fête, Commode, ni de

καὶ ἑορταῖς σχολάζειν. Ἐπίκειται γάρ σου τοῖς αὐχέσι τὸ τοῦ Περεννίου ξίφος καὶ εἰ μὴ φυλάξῃ κίνδυνον οὐκ ἐπαιωρούμενον ἀλλ᾽ ἤδη παρόντα, λήσεις ἀπολούμενος. Αὐτός τε γὰρ ἐνταῦθα δύναμιν ἐπὶ σοὶ καὶ χρήματα ἀθροίζει, οἵ τε παῖδες αὐτῷ τὴν Ἰλλυρικὴν στρατιὰν ἀναπείθουσιν. Εἰ δὲ μὴ φθάσεις, διαφθείρῃ. »

5 Ταῦτα εἰπόντος αὐτοῦ, εἴτε ὑπό τινος δαιμονίου τύχης ἐπειχθέντος, εἴτε καὶ τολμήσαντος ἵνα δόξαν ἄρηται πρότερον ἄγνωστος καὶ ἄσημος ὤν, εἴτε ἐλπίσαντος ἀμοιβῆς μεγαλοδώρου παρὰ τοῦ βασιλέως τεύξεσθαι, ἀφασία τὸν Κόμοδον καταλαμβάνει. Καὶ πάντες ὑπώπτευον μὲν τὰ λεχθέντα πιστεύειν δὲ οὐ προσεποιοῦντο. Κελεύει δὲ αὐτὸν συλληφθῆναι ὁ Περέννιος οἷά δὲ μεμηνότα καὶ ψευδῆ λέγοντα πυρὶ παραδοθῆναι. Ὁ μὲν δὴ ἀκαίρου παρρησίας τοιαύτην ὑπέσχε δίκην· 6 Οἱ μέντοι περὶ τὸν Κόμοδον ὅσοι τε εὐνοεῖν προσεποιοῦντο καὶ πάλαι μὲν ἀπεχθῶς πρὸς τὸν Περέννιον διακείμενοι (βαρὺς γὰρ καὶ ἀφόρητος ἦν ὑπεροψίᾳ καὶ ὕβρει), τότε <δὲ> καιρὸν εὔκαιρον ἔχοντες διαβάλλειν ἐπειρῶντο, ἐχρῆν τε ἄρα τὸν Κόμοδον τὴν ἐπιβουλὴν ἐκφυγεῖν καὶ τὸν Περέννιον σὺν τοῖς παισὶ διολέσθαι κακῶς. 7 Ἦλθον γὰρ μετ᾽ οὐ πολὺ στρατιῶταί τινες λαθόντες τὸν τοῦ Περεννίου παῖδα καὶ νομίσματα ἐκόμισαν ἐκτετυπωμένα τὴν ἐκείνου εἰκόνα. Λαθόντες δὲ καίτοι ἔπαρχον ὄντα τὸν Περέννιον, καὶ δείξαντες τῷ Κομόδῳ τὰ νομίσματα, διδάξαντές τε τῆς ἐπιβουλῆς τὰ λανθάνοντα, αὐτοὶ μὲν ἔτυχον μεγάλων δωρεῶν· 8 ἀγνοοῦντος δὲ ταῦτα τοῦ Περεννίου, μηδέν τέ τι τοιοῦτον προσδεχομένου, νύκτωρ ὁ Κόμοδος πέμψας ἀποτέμνει τὴν κεφαλήν· καὶ τὴν ταχίστην, ὅπως τὴν τῶν πραττομένων γνῶσιν φθάσωσιν, ἐκπέμπει τοὺς πορευσομένους φήμης ὀξυτέρῳ δρόμῳ ἐπιστῆναί τε δυνησομένους τῷ παιδὶ τοῦ Περεννίου, τὰ ἐπὶ τῆς Ῥώμης ἀγνοοῦντι, γράμματά τε φιλικὰ ποιήσας καὶ μείζοσι φήσας καλεῖν ἐλπίσιν, αὐτὸν ἥκειν κελεύει.

9.4[5] φθάσεις BVGFK : φθάσης A || 5[2] εἴτε ἐλπίσαντος ABV : εἴτε καὶ ἐλπίσαντος GFL || [3] παρὰ τοῦ βασιλέως τεύξεσθαι GFL : τεύξασθαι παρὰ τοῦ βασιλέως ABV || [5] οἷά δὲ BVGFL : οἷά δὴ A οἷά τε Wolf P καὶ οἷά δὴ coni. Steph. || 6[2] εὐνοεῖν προσεποιοῦντο BVGFL : εὐνοεῖν αὐτῷ προσεποιοῦντο A || [3] <δέ> Steph Mendelss. || [5] διολέσθαι GFL : διολέσαι ABV || 7[4] διδάξαντές τε τῆς ἐπιβουλῆς τὰ λανθάνοντα GF : τε om. L δείξαντές τε τὰ λ. τῆς ἐπ. ABV || 8[2] μηδέν τέ GFL : τε om. BV καὶ μηδέν A || [3] γνῶσιν φθάσωσιν BVGFL : γνῶσιν μὴ φθάσωσιν A || [4] φήμης om. GFL || [6] ἐλπίσιν αὐτὸν ABVGF : αὐτὸν ἐλπίσιν L.

t’amuser dans des spectacles et des festivals. L’épée de Pérennis menace ta nuque et si tu ne prends pas garde au danger, qui n’est pas juste imminent mais déjà présent, tu seras perdu sans t’en rendre compte. Il rassemble, ici-même, des forces et des ressources contre toi, et ses fils, en Illyrie, soudoient l’armée. Si tu n’agis pas le premier, tu périras. »

5 Après que l’homme eut prononcé ces paroles, qu’il fût poussé par un coup extraordinaire du destin, qu’il souhaitât même par cette audace la célébrité, lui qui était inconnu et anonyme, ou qu’il espérât obtenir en échange une belle récompense de la part de l’empereur, Commode resta sans voix. Tout le monde émettait des soupçons face à ces propos mais faisait mine de ne pas y croire. Pérennis ordonna qu’on l’interpelle et qu’on le livre au bûcher pour ces propos insensés et mensongers. Voilà le châtiment qu’a subi cet homme pour avoir mal choisi le moment de s’exprimer. 6 Cependant l’entourage de Commode et tous ceux qui se prétendaient bienveillants et haïssaient Pérennis depuis longtemps (car il était pénible et insupportable de mépris et d’arrogance), tenant là une parfaite occasion, entreprirent de le dénoncer, et Commode échappa fatalement à cette conjuration, tandis que Pérennis et ses fils connurent une fin atroce. 7 Peu de temps après en effet, quelques soldats vinrent à l’insu du fils de Pérennis et ils apportèrent avec eux des pièces de monnaie frappées de son portrait. Parce qu’à l’insu de Pérennis, qui était pourtant le préfet du prétoire, ils montrèrent à Commode les pièces et lui apprirent les secrets de la conjuration, ils furent largement récompensés. 8 Commode, quant à lui, alors que Pérennis ignorait tout et était loin de se douter de ce qu’il se passait, envoie, en pleine nuit, des hommes pour réclamer sa tête, fait dépêcher par le trajet le plus court possible, afin qu’ils devancent la révélation des événements, des hommes capables de se déplacer plus rapidement que la nouvelle et d’appréhender le fils de Pérennis, qui ignorait ce qui se passait à Rome, pour lui ordonner, par une lettre amicale prétextant qu’il l’appelait en vue de grands projets, de rentrer à Rome.

9 Ὁ δὲ, μήτε τῆς παρασκευῆς πω καὶ τῶν βεβουλευμένων, μήτε τι τῶν κατὰ τὸν πατέρα εἰδώς, τῶν ἀγγέλων εἰπόντων ταῦτα καὶ τὸν πατέρα ἐντετάλθαι ῥήμασι, μηδὲν δὲ ἐπεσταλκέναι τοῖς βασιλείοις ἀρκούμενον γράμμασι, πιστεύσας ὁ νεανίας, ἀσχάλλων μὲν καὶ δυσφορῶν ὅτι δὴ ἀτελῆ κατέλιπε τὰ βεβουλευμένα, ὅμως δὲ θαρρῶν τῇ τοῦ πατρὸς ὡς ἔτι συνεστώσῃ δυνάμει, ποιεῖται τὴν ἔξοδον. 10 Γενόμενον δὲ αὐτὸν κατὰ τὴν Ἰταλίαν οἷς τοῦτο ἐντέταλτο διεχρήσαντο. Τοιοῦτο μὲν δὴ τέλος ἐκείνους κατέλαβεν· ὁ δὲ Κόμοδος δύο τοὺς ἐπάρχους καταστήσας ἀσφαλέστερον ᾠήθη μὴ ἑνὶ πιστεύειν τοσαύτην ἐξουσίαν μερισθεῖσαν δὲ αὐτὴν ἀσθενεστέραν ἔσεσθαι ἤλπισε πρὸς τὴν βασίλειον ἐπιθυμίαν.

10. Χρόνου δὲ οὐ πολλοῦ διαγενομένου ἑτέρα τις ἐπιβουλὴ τοιαύτη κατὰ τὸ αὐτὸ συνεσκευάσθη. Μάτερνος ἦν τις στρατιώτης μὲν πρότερον, πολλὰ δὲ καὶ δεινὰ τολμήσας τήν τε τάξιν λιπὼν καὶ πείσας ἑτέρους ἀπὸ τῶν αὐτῶν ἔργων συναποδρᾶν, χεῖρα πολλὴν κακούργων ἐν ὀλίγῳ ἀθροίσας χρόνῳ, τὰ μὲν πρῶτα κώμαις τε καὶ ἀγροῖς ἐπιτρέχων ἐλῃστευεν, ἐπεὶ δὲ πολλῶν χρημάτων ἐγκρατὴς ἐγένετο, μεῖζόν τι πλῆθος ἤθροισε κακούργων μεγάλαις τε δωρεῶν ὑποσχέσεσι καὶ τῶν ἁλισκομένων ὡς μηκέτι λῃστῶν ἀλλὰ πολεμίων ἔχειν ἀξίωμα. 2 Πόλεσι γὰρ ἤδη μεγίσταις ἐπετίθεντο, καὶ τὰ ἐν αὐταῖς δεσμωτήρια βίᾳ ῥηγνύντες τοὺς ἐφ’ οἱαισδὴ καθειρχθέντας αἰτίαις δεσμῶν ἐλευθέρους ἀφιέντες, ἄδειάν τε ὑπισχνούμενοι εὐεργεσίαις ἐς τὴν συμμαχίαν προήγοντο· πᾶσάν τε κατατρέχοντες τὴν Κελτῶν καὶ Ἰβήρων χώραν πόλεσί τε ταῖς μεγίσταις ἐπιόντες καὶ μέρη μὲν ἐμπιπράντες τὰ δὲ λοιπὰ ἁρπαγῆς ποιούμενοι ἀνεχώρουν. 3 Ὡς δὲ ταῦτα ἐδηλώθη τῷ Κομόδῳ, μετὰ πάσης ὀργῆς τε καὶ ἀπειλῆς ἐπιστέλλει τοῖς τῶν ἐθνῶν ἡγουμένοις, ῥᾳθυμίαν ἐγκαλῶν καὶ κελεύει στρατὸν ἐπ’ αὐτοὺς ἀθροισθῆναι. Μαθόντες δὲ ἐκεῖνοι δύναμιν ἀγειρομένην ἐπ’ αὐτούς τῶν μὲν χωρίων ἃ ἐπόρθουν ἀπέστησαν, λαθόντες δὲ διὰ ταχείας καὶ ἀβάτου ὁδοιπορίας κατ’ ὀλίγους ἐς τὴν Ἰταλίαν παρεδύοντο, καὶ περὶ βασιλείας ἤδη καὶ μειζόνων πραγμάτων ὁ Μάτερνος ἐβουλεύετο. Ἐπεὶ γὰρ αὐτῷ τὰ

9.9[4] ἀσχάλλων AGFL : ἀσχάλων BV || 10[1] ἐντέταλτο codd. : ἐνετέταλτο Mendelss. || [2] Τοιοῦτο AVGL : τοιοῦτον BF.
10.1[7] ἀλλὰ πολεμίων ABV : ἀλλὰ καὶ πολεμίων GFL || ἔχειν om. A || 2[1] γὰρ BVGF : τε γὰρ A δὲ L || [3] ἐλευθέρους ἀφιέντες ABGFL : ἐλευθέρων ἀφέντες V || [4] pr. τε om. A || Ἰβήρων AGFL : βήρων BV || 3[4-5] κατ’ ὀλίγους ABGFL : κατ’ ὀλίγον V.

9 Le jeune homme, qui ne savait encore rien de ce qui avait été préparé et comploté ni de ce qui était arrivé à son père — car les messagers affirmèrent que cet ordre avait été prononcé de vive voix par son père et qu'il n'avait rien envoyé parce que la lettre de l'empereur suffisait, leur fit confiance et, bien que fâché et navré de laisser le complot inachevé, mais rasséréné cependant par le pouvoir de son père qu'il pensait encore incontesté, il prit la route. 10 Une fois arrivé en Italie comme on le lui avait ordonné, on disposa de son sort. Voilà la fin qu'ils ont rencontrée. Commode, ayant quant à lui désigné deux préfets du prétoire, jugea qu'il était plus sûr de ne pas confier un tel pouvoir à un seul mais, au contraire, que le pouvoir partagé serait, espérait-il, plus faible en cas de prétention à la souveraineté.

10. Mais peu de temps après ces événements, une autre conjuration similaire fut ourdie contre lui. Il y avait un certain Maternus, qui, autrefois soldat, avait commis de nombreux forfaits, avait déserté son poste et persuadé les autres d'abandonner leurs tâches pour s'échapper avec lui. Ayant rassemblé en peu de temps une grande troupe de malfaiteurs, il commença par attaquer et piller villages et campagnes, puis, désormais en possession de nombreuses richesses, il rassembla davantage encore de malfaiteurs en faisant de grandes promesses de récompenses et de partage du butin, si bien qu'ils n'étaient plus qualifiés de brigands mais d'ennemis publics. 2 Déjà ils jetaient leur dévolu sur les cités les plus grandes et, après avoir forcé les prisons de ces villes et libéré les prisonniers, en dépit des raisons pour lesquelles ils avaient été enfermés, et leur avoir promis la sécurité, ils les rallièrent à eux par des faveurs. Ravageant toute la région des Celtes et des Ibères et attaquant les villes les plus grandes, ils incendiaient une partie et emportaient le reste comme butin avant de se retirer. 3 Quand tout fut révélé à Commode, il envoya des lettres pleines de colère et de menaces aux gouverneurs des provinces pour leur reprocher leur insouciance, et leur intima de rassembler les troupes. Lorsqu'ils apprirent que des forces se ralliaient contre eux, les bandits quittèrent les terres qu'ils étaient en train de saccager et se faufilèrent furtivement en Italie en empruntant, par petits groupes, des raccourcis impraticables. Mais déjà Maternus ambitionnait l'Empire et de plus grands projets. Puisque ses actions antérieures étaient allées

προπεπραγμένα πάσης ἐλπίδος μειζόνος ἦν προχωρήσαντα, ᾠήθη δεῖν μέγα τι δράσας κατορθῶσαι ἢ, ἐπείπερ ἅπαξ ἐν κινδύνῳ καθειστήκει, μὴ ἀσήμως μηδ' ἀδόξως τελευτῆσαι. 4 Ἐπεὶ δὲ αὐτῷ μὴ τοσαύτην ὑπάρχειν δύναμιν ἠγεῖτο ὡς ἐξ ἀντιστάσεως ἰσορρόπου καὶ φανερᾶς ἐφόδου συστῆναι πρὸς τὸν Κόμοδον (τό τε γὰρ πλῆθος τοῦ Ῥωμαίων δήμου ἐλογίζετο εὔνουν ἔτι τῷ Κομόδῳ ὑπάρχον τήν τε περὶ αὐτὸν τῶν δορυφόρων εὔνοιαν) τέχνῃ καὶ σοφίᾳ ἤλπισε περιέσεσθαι. Καὶ μηχανᾶται τοιόνδε τι· 5 ἦρος ἀρχῇ ἑκάστου ἔτους ὡρισμένης ἡμέρας, μητρὶ θεῶν πομπὴν τελοῦσι Ῥωμαῖοι· καὶ πάντα ὅσα παρ' ἑκάστοις πλούτου σύμβολα, κειμήλιά τε βασιλέων, ὕλης τε ἢ τέχνης θαύματα τῆς θεοῦ προπομπεύει. Ἀνετός τε πᾶσι δέδοται ἐξουσία παντοδαπῆς παιδιᾶς, ἕκαστός τε ὃ βούλεται σχῆμα ὑποκρίνεται· οὐδ' ἔστιν οὕτως μέγα ἢ ἐξαίρετον ἀξίωμα ὃ μὴ παντὶ τῷ βουλομένῳ ἀμφιεσθέντι ὑπάρχει, παῖξαί τε καὶ κρύψαι τὴν ἀλήθειαν, ὡς μὴ ῥᾳδίως διαγνῶναι τόν τε ὄντα καὶ τὸν μιμούμενον. 6 Ἔδοξε δὴ τῷ Ματέρνῳ καιρὸς ἐπιτήδειος εἶναι ἐς τὸ τὴν ἐπιβουλὴν λαθεῖν. Ἥλπισε γὰρ αὐτός τε ἀναλαβὼν τὸ τῶν δορυφόρων σχῆμα, καὶ τοὺς σὺν αὐτῷ ὁπλίσας ὁμοίως, ἀναμίξας τε τῷ πλήθει τῶν αἰχμοφόρων καὶ τῆς πομπῆς νομισθεὶς μέρος, μηδενὸς δὴ προφυλαττομένου αἰφνιδίως ἐπιπεσὼν τὸν Κόμοδον διαχρήσασθαι. 7 Ἀλλὰ προδοσίας γενομένης διὰ τινῶν τῶν σὺν αὐτῷ προκατελθόντων ἐς τὴν πόλιν καὶ τὴν ἐπιβουλὴν κατειπόντων (φθόνος γὰρ αὐτοὺς ἐς τοῦτο παρώξυνεν, εἰ δὴ ἔμελλον ἀντὶ ληστοῦ δεσπότην ἕξειν βασιλέα), πρὶν ἐλθεῖν τὴν ἑορτὴν αὐτός τε ὁ Μάτερνος συλληφθεὶς τὴν κεφαλὴν ἀπετμήθη, καὶ οἱ συνωμόται ἀξίας ὑπέσχον δίκας. Ὁ δὲ Κόμοδος θύσας τε τῇ θεῷ καὶ χαριστήρια ὁμολογήσας, τὴν ἑορτὴν ἐπετέλει παρέπεμπέ τε τὴν θεὸν χαίρων. Καὶ σωτήρια τοῦ βασιλέως ὁ δῆμος μετὰ τῆς ἑορτῆς ἐπανηγύριζεν.

10.3[6] αὐτῷ τὰ προπεπραγμένα AGF : προσπεπραγμένα BV τὰ πεπραγμένα αὐτῷ L || μειζόνος ABV : μεῖζον GFL || ἦν om. A || 4[3] Ῥωμαίων AGFL : Ῥωμαίου BV || εὔνουν ABV : εὔνοον GFL || [4] δορυφόρων AVGFL : διαφόρων B || ἤλπισε BVGFL : ἤλπιζε A || [5] Καὶ BVG : om. L καὶ δὴ A || 6[1] δὴ GFL : δὴ καὶ ABV || [3] αἰχμοφόρων ABVGF : αἰχμηφόρων L || 7[2] αὐτοὺς ἐς τοῦτο παρώξυνεν BVGFL : ἐς τοῦτο παρώξυνεν αὐτοὺς A || [3] εἰ δὴ GFL : ἤδη ABV || δεσπότην ABGFL : δεσπότου V || ἕξειν ABVGF : ἔξειν L || ἐλθεῖν τὴν ἑορτὴν BVGFL : ἐλθεῖν ἐς τὴν ἑορτὴν A || [5] τῇ θεῷ AGFL : τῶ θεῶ BV || [6] μετὰ τῆς ἑορτῆς GFL : μετὰ τὴν ἑορτὴν ABV.

au-delà de tous ses plus grands espoirs, il pensait qu'il devait réaliser un coup d'éclat ou bien, puisque de toute façon il s'était déjà mis en danger, mourir non sans marquer les esprits et conquérir la gloire. 4 Mais comme il songeait qu'il n'avait pas à sa disposition assez de puissance pour s'opposer, à armes égales et par un assaut frontal, à Commode (car il prenait en compte que la masse du peuple romain était encore toute dévouée à Commode et que l'adhésion des prétoriens lui était encore acquise), il espérait l'emporter par la ruse et la prudence. Voici quelle astuce il mit au point. 5 Au début du printemps de chaque année, à une date fixée[lxi], les Romains célèbrent la fête de la mère des dieux : ils faisaient escorter la déesse par tout ce qui était le symbole de leur fortune personnelle, des trésors impériaux et des merveilles de matières précieuses ou d'artisanat. On donne à tous une liberté totale pour toutes sortes d'amusements, et chacun peut emprunter l'apparence qu'il veut : il n'y avait aucun statut d'assez élevé ou distingué pour empêcher quiconque le souhaitait de s'en revêtir, de s'amuser et de cacher sa vraie nature, de sorte qu'il était difficile de reconnaître le réel de l'imitation. 6 Maternus décida qu'il s'agissait du moment propice pour camoufler l'attentat. En effet, il espérait qu'en prenant l'apparence d'un prétorien, en équipant ses hommes de même, en se mêlant à la foule des gardes et en passant pour un participant du cortège, il pourrait subitement se jeter sur Commode et le tuer sans personne pour le protéger. 7 Cependant, à la suite de la trahison de quelques-uns de ses hommes qui étaient arrivés à Rome en avance et avaient révélé le complot (c'est la jalousie qui les y avait poussés, et le sentiment qu'ils auraient dû considérer leur chef comme un empereur au lieu d'un brigand), Maternus fut arrêté et décapité avant d'aller à la fête, et ses complices reçurent le châtiment approprié. Quant à Commode, après avoir offert un sacrifice à la déesse et accompli des actions de grâce, il célébra la fête et accompagna la procession de la déesse dans la liesse. Pendant la fête, le peuple fit également une célébration pour le salut de l'empereur.

11. Θρησκεύουσι δὲ μάλιστα τὴν θεὸν τήνδε Ῥωμαῖοι ἐξ αἰτίας τοιαύτης ὡς ἱστορίᾳ παρειλήφαμεν, ἧς ἐπιμνησθῆναι ἔδοξε διὰ τὴν παρ᾽ Ἑλλήνων τισὶν ἀγνωσίαν. Αὐτὸ μὲν τὸ ἄγαλμα διοπετὲς εἶναι λέγουσιν, οὔτε δὲ τὴν ὕλην οὔτε τεχνιτῶν ὅστις ἐποίησεν ἐγνωσμένον οὐδὲ ψαυστὸν χειρὸς ἀνθρωπίνης. Τοῦτο δὲ πάλαι μὲν ἐξ οὐρανοῦ κατενεχθῆναι λόγος ἔς τινα τῆς Φρυγίας χῶρον, Πεσσινοῦς δὲ ὄνομα αὐτῷ, τὴν δὲ προσηγορίαν λαβεῖν τὸν τόπον ἐκ τοῦ πεσόντος ἀγάλματος ἐξ οὐρανοῦ, καὶ πρῶτον ἐκεῖσε ὀφθῆναι. 2 Ὡς δὲ παρ᾽ ἑτέροις εὕρομεν, Ἴλῳ τῷ Φρυγὶ καὶ Ταντάλῳ τῷ Λυδῷ πόλεμον ἐκεῖ γενέσθαι λέγουσιν, οἳ μὲν περὶ ὁρῶν, οἳ δὲ περὶ τῆς Γανυμήδους ἁρπαγῆς· ἰσορρόπου δὲ ἐπὶ πολὺ τῆς μάχης γενομένης, ἑκατέρωθεν πεσεῖν ἱκανούς καὶ τὴν συμφορὰν ὄνομα δοῦναι τῷ χωρίῳ. Ἔνθα καὶ τὸν Γανυμήδην ἁρπασθέντα ἀφανῆ γενέσθαι λόγος, ἀνθελκόντων αὐτὸν τοῦ ἀδελφοῦ καὶ τοῦ ἐραστοῦ, ἀφανοῦς δὲ γενομένου τοῦ σώματος ἐκθειασθῆναι τὸ πάθος τοῦ μειρακίου ἐς μῦθον καὶ τὴν Διὸς ἁρπαγήν. Ἐν δὲ τῷ προειρημένῳ Πεσσινοῦντι, πάλαι μὲν Φρύγες ὠργίαζον ἐπὶ τῷ ποταμῷ Γάλλῳ παραρρέοντι ἀφ᾽ οὗ τὴν ἐπωνυμίαν φέρουσιν οἱ τῇ θεῷ τομίαι ἱερωμένοι· 3 ἐπεὶ δὲ Ῥωμαίων ηὔξετο τὰ πράγματα, φασὶν αὐτοῖς χρησθῆναι μενεῖν τε τὴν ἀρχὴν καὶ ἐς μέγα προχωρήσειν εἰ τὴν Πεσσινουντίαν θεὸν μεταγάγοιεν εἰς αὐτούς. Πέμψαντες δὲ πρέσβεις ἐς Φρύγας τὸ ἄγαλμα ᾔτουν· ἔτυχον δὲ ῥᾳδίως, συγγένειαν προβαλλόμενοι καὶ τὴν ἀπ᾽ Αἰνείου τοῦ Φρυγὸς ἐς αὐτοὺς διαδοχὴν καταλέγοντες. Κομισθὲν δὲ ἐπὶ νεὼς τὸ ἄγαλμα καὶ γενόμενον ἐν ταῖς τοῦ Θύμβριδος ἐκβολαῖς (ταύταις γὰρ ἀντὶ λιμένων ἐχρῶντο οἱ Ῥωμαῖοι), ἔστησε θείᾳ δυνάμει τὸ σκάφος. 4 Ἐπὶ πολὺ δὲ πανδημεὶ τῶν Ῥωμαίων τὴν ναῦν ἐφελκόντων, ἀντεχούσης τῆς

11.1[3] διοπετὲς BVGFL : διιπετὲς A || εἶναι ABV : ὡς GFL || [5] τινα BVGFL : τινας A || Πεσσινοῦς GFL : πεσηνοῦς A πισηνοῦς BV || 2[1] εὕρομεν AGFL : εὕρωμεν BV || [2] ὁρῶν Casaubon (cf. *supra* p. 335) F *in margine* : ὁδῶν codd. || Γανυμήδους GFL : Γαννυμήδους ABV || οἳ μὲν περὶ ὁρῶν, οἳ δὲ περὶ τῆς Γανυμήδους ἁρπαγῆς in marg. F || [4] ὄνομα om. A || Γανυμήδην GFL : Γαννυμήδην ABV || [5] αὐτὸν BVGFL : αὐτῷ A || [7] δὲ BV : δὴ AGFL || Πεσσινοῦντι BVGFL : Πεσηνοῦντι A || τῷ om. A || [8] Γάλλῳ sup. verba in F || τομίαι GFL : τὸ μίαι B ταμίαι V τιμία A || 3[2] Πεσσινουντίαν BVGFL : Πεσηνουντίαν A || εἰς ABV : ὡς GFL || [4] ἀπ᾽ AGFL : ἐπ᾽ BV || Αἰνείου AVGFL : Αἰνίου B || [5] Θύμβριδος AGFL : θυλίβριδος BV || [6] γὰρ ABVG : δὲ L om. F || ἔστησε BVGFL : ἔστη δέ A || δυνάμει ABGFL : δύναμις V.

11. Les Romains vénèrent cette déesse pour une raison particulière que j'ai découverte pendant mon enquête : il me semble bon de la mentionner à cause de l'ignorance des Grecs en la matière[lxii]. On raconte que la statue elle-même de la déesse est tombée du ciel, sans que l'on sache en quelle matière ou par quel artisan elle a été faite ni même si elle a été créée de la main de l'homme. La légende veut qu'on l'ait autrefois emportée, après sa chute du ciel, jusque dans une contrée phrygienne dont le nom était Pessinonte et que le lieu dût son nom au fait que la statue y est tombée du ciel et qu'on l'y vit pour la première fois. 2 Cependant nous avons lu dans d'autres sources une version selon laquelle il y avait là une guerre opposant Ilos le Phrygien à Tantale le Lydien — déclenchée pour des questions de territoire selon les uns, par le rapt de Ganymède selon les autres. Alors qu'il s'agissait la plupart du temps d'un combat à armes égales, un nombre considérable d'hommes tomba dans les deux camps, et l'on donna au lieu le nom du désastre. Selon la légende c'est ici que Ganymède a disparu après son enlèvement, tiraillé entre son frère et son amant, et après la disparition de son corps, le supplice du jeune homme fut l'objet d'un culte sous le mythe de l'enlèvement par Zeus. Dans ce lieu que nous avons mentionné, Pessinonte, on raconte d'une part que les Phrygiens célébraient autrefois des mystères sur les rives du fleuve Gallus, qui a donné son nom aux prêtres eunuques qui se consacrent à la déesse ; 3 d'autre part, on dit que, pendant l'expansion de Rome, les Romains reçurent un oracle selon lequel leur empire perdurerait et continuerait à prospérer et à s'étendre s'ils transféraient chez eux la statue de la déesse de Pessinonte. Ils envoyèrent des ambassadeurs en Phrygie pour réclamer la statue, et l'obtinrent facilement en arguant leur parenté et en prétextant qu'ils étaient de la descendance d'Enée le Phrygien. La statue fut ramenée par bateau et quand elle arriva à l'embouchure du Tibre (que les Romains employaient en tant que port), l'embarcation fut arrêtée sous l'effet d'une force divine. 4 Le peuple romain rassemblé en masse tira à lui le navire pendant un long moment mais, à cause de la résistance du limon, le navire

ἰλύος οὐ πρότερον ἡ ναῦς ἀνέδραμε πρὶν ἢ τὴν ἱέρειαν ἐνεχθῆναι τῆς θεοῦ, ἥτις τῆς Ἑστίας ἦν· ταύτην ἔδει παρθενεύεσθαι, αἰτίαν δὲ διαφθορᾶς εἶχεν. Μέλλουσα δὲ κριθήσεσθαι, ἱκετεύει τὸν δῆμον ἐπιτρέψαι τῇ Πεσσινουντίᾳ θεῷ τὴν κρίσιν· καὶ λυσαμένη τὴν ζώνην, ἐπαφῆκε τῇ πρῴρᾳ τῆς νεὼς προσευξαμένη, εἰ παρθένος εἴη καὶ ἁγνή, πεισθῆναι τὸ σκάφος. 5 Ῥᾳδίως δὲ τῆς ζώνης ἐξηρτημένης ἡ ναῦς ἠκολούθησεν· ὁμοῦ δὲ τὸ ἐναργὲς τῆς θεοῦ καὶ τὸ σεμνὸν τῆς παρθένου Ῥωμαῖοι ἐθαύμασαν. Τοσαῦτα μὲν δὴ τῆς Πεσσινουντίας θεοῦ φιλοτιμότερον ἱστορείσθω, οὐκ ἄχαριν ἔξοντα γνῶσιν τοῖς τὰ Ῥωμαίων οὐκ ἀκριβοῦσιν· ὁ δὲ Κόμοδος, ἐκφυγὼν τὴν Ματέρνου ἐπιβουλὴν, πλείονί τε περὶ αὐτὸν ἐχρῆτο φρουρᾷ καὶ σπανίως τοῖς δήμοις ἐπεφαίνετο, τὰ πλεῖστα ἐν προαστείοις καὶ τοῖς ἀπωτέρω τῆς πόλεως βασιλικοῖς κτήμασιν διατρίβων καὶ ἑαυτὸν δικαστηρίων ἀπείργων καὶ βασιλικῶν πράξεων.

12. Συνέβη δὲ κατ' ἐκεῖνο καιροῦ λοιμώδη νόσον κατασχεῖν τὴν Ἰταλίαν· μάλιστα δὲ τὸ πάθος τῇ Ῥωμαίων πόλει ἤκμασεν, ἅτε πυλυανθρώπῳ τε οὔσῃ φύσει καὶ τοὺς πανταχόθεν ὑποδεχομένῃ, πολλή τέ τις φθορὰ ἐγένετο ὑποζυγίων ἅμα καὶ ἀνθρώπων. 2 Τότε ὁ Κόμοδος, συμβουλευσάντων αὐτῷ τινῶν ἰατρῶν, ἐς τὴν Λαύρεντον ἀνεχώρησεν· εὐψυχέστερον γὰρ ὂν τὸ χωρίον καὶ μεγίστοις κατάσκιον δαφνηφόροις ἄλσεσιν (ὅθεν καὶ τὸ ὄνομα τῷ χωρίῳ) σωτήριον εἶναι ἐδόκει, καὶ πρὸς τὴν τοῦ ἀέρος φθορὰν ἀντέχειν ἐλέγετο εὐωδίᾳ τε τῆς τῶν δαφνῶν ἀποφορᾶς καὶ τῆς τῶν δένδρων ἡδείᾳ σκιᾶς. Ἀλλὰ καὶ οἱ κατὰ τὴν πόλιν, κελευόντων τῶν ἰατρῶν, μύρου εὐωδεστάτου τάς τε ὀσφρήσεις καὶ τὰ ὦτα ἐμπίπλασαν θυμιάμασί τε καὶ ἀρώμασι συνεχῶς ἐχρῶντο, φασκόντων τινῶν τὴν εὐωδίαν φθάσασαν ἐμπιπλάναι τοὺς πόρους τῶν αἰσθήσεων καὶ κωλύειν δέχεσθαι τὸ φθορῶδες τοῦ ἀέρος, ἢ εἰ καί τι προεμπέσοι, κατεργάζεσθαι δυνάμει κρείττονι. Πλὴν οὐδὲν ἧττον ἡ νόσος ἐπὶ πλεῖστον ἤκμασε, πολλῆς ἀνθρώπων φθορᾶς γενομένης, πάντων τε ζῴων τοῖς ἀνθρώποις συνοίκων.

11.4[3] ἀνέδραμε GFL : ἔδραμεν ABV || ἐνεχθῆναι : BVGFL : ἀναχθῆναι A || [4] ταύτην ἔδει GFL : ταύτην· ἦν ἔδει A ταυτῆς ὃς ἔδει BV || εἶχεν GFL (εἶχε A) : εἶχον BV || Μέλλουσα ABV : ὡς μέλλουσα GFL || 5[3] Πεσσινουντίας BVGFL : Πεσι– A || θεοῦ om. ABV || Ῥωμαῖοι om. A || [4] οὐκ om. ABV.

12.1[2] φύσει om. GFL || 2[1] συμβουλευσάντων : BVGFL : συμβουλευόντων A || [2] Λαύρεντον AGL : λαύριντον BV in F dub. || εὐψυχέστερον GFL : ἐμψυχέστερον ABV || ὂν om. GFL || [7] ἐμπίπλασαν ABV : ἐμπίμπλασαν GFL || θυμιάμασί BVGFL : θυμιάματα A || ἀρώμασι BGL : ἀρρώμασι V ἀρώματα A || [8] ἐμπιπλάναι ABVF : ἐμπιμπλάναι GL || καὶ om. A || [9] φθορῶδες ABV : φθινῶδες GFL.

ne bougea pas avant que l'on amenât la prêtresse de la déesse Vesta : celle-ci devait rester vierge, mais on l'avait accusée d'inconduite. Puisqu'elle devait être jugée, elle supplia le peuple de laisser le jugement à la statue de la déeesse de Pessinonte : après avoir délié sa ceinture et l'avoir jetée contre la proue du navire, elle adressa une prière à la divinité pour que, si elle était vierge et pure, l'embarcation se laisse mouvoir. 5 Le navire auquel était attachée la ceinture la suivit aisément ; c'est à la fois la manifestation de la déesse et la sainteté de la jeune femme qui frappa les Romains d'admiration. Cessons d'approfondir sur cette histoire de la déesse de Pessinonte, même si elle contient des informations qui ne sont pas déplaisantes pour ceux qui ne connaissent pas très bien les coutumes des Romains, et revenons plutôt à Commode : après avoir réchappé à la conjuration de Maternus, il s'entoura d'une garde plus nombreuse et apparut rarement en public, passant la plupart de son temps dans ses propriétés impériales dans les faubourgs ou à l'extérieur de la ville et se retirant des affaires judiciaires et impériales.

12. Il advint en ce temps-là qu'une maladie contagieuse frappa l'Italie ; mais c'est à Rome que le mal était le plus virulent, parce que la ville était surpeuplée à l'origine et qu'elle accueillait des habitants du monde entier. La contagion fut grande, aussi bien chez les bêtes que chez les hommes. 2 C'est alors que Commode, sur le conseil avisé de ses médecins, se retira à Laurentum. Parce qu'il était plus frais et couvert par de grands bois de lauriers — d'où son nom —, ce lieu, pensaient-ils, était préservé, et l'on disait qu'il résistait à la contamination de l'air grâce à la douceur du parfum des lauriers et grâce à l'ombre agréable des arbres. Quant aux habitants de la Ville, sur ordre des médecins, ils se recouvrirent les narines et les oreilles d'une essence fortement parfumée et firent constamment brûler des encens et des plantes aromatiques, parce que certains prétendaient que la senteur du parfum emplissait préventivement les voies sensorielles et empêchait l'accès à l'air vicié, ou bien que, s'il y en avait un peu qui s'y était déjà infiltré, elle le détruisait par ses vertus plus efficaces. Seulement tout cela était vain : la maladie se développait de plus belle et la population humaine fut grandement décimée, et toutes les bêtes qui vivaient avec elle.

3 Ὑπέσχε δὲ κατ᾽ αὐτὸ καὶ λιμὸς τὴν πόλιν ἐξ αἰτίας τοιαύτης. Κλέανδρός τις ἦν, τὸ μὲν γένος Φρύξ τῶν δημοσίᾳ εἰωθότων ὑπὸ κήρυκι πιπράσκεσθαι· οἰκέτης δὲ βασιλικὸς γενόμενος, συναυξηθείς τε τῷ Κομόδῳ ἐς τοσοῦτον ὑπ᾽ αὐτοῦ τιμῆς καὶ ἐξουσίας προήχθη, ὡς τήν τε τοῦ σώματος φρουρὰν καὶ τὴν τοῦ θαλάμου ἐξουσίαν τήν τε τῶν βασιλικῶν στρατιωτῶν ἀρχὴν ἐγχειρισθῆναι. Ὑπὸ δὲ πλούτου καὶ τρυφῆς ἀνεπείσθη καὶ πρὸς βασιλείας ἐπιθυμίαν. 4 Ἀθροίζων δὲ χρήματα καὶ πλεῖστον σῖτον συνωνούμενος καὶ ἀποκλείων, ἤλπιζεν προσάξεσθαι τόν τε δῆμον καὶ τὸ στρατόπεδον, εἰ πρῶτον ἐν σπάνει τῶν ἐπιτηδείων καταστήσας ἐπιδόσεσι λαμπραῖς ἁλόντας πόθῳ τοῦ χρειώδους προσαγάγοιτο. Μέγιστον δὲ γυμνάσιον κατασκευάσας λουτρὸν δημόσιον ἀνῆκεν αὐτοῖς. 5 Ὁ μὲν οὖν οὕτως τὸν δῆμον ἐδελέαζεν· οἱ δὲ Ῥωμαῖοι ἀπεχθῶς ἔχοντες πρὸς αὐτὸν καὶ τῶν δεινῶν τὰς αἰτίας ἐς ἐκεῖνον ἀναφέροντες μισοῦντές τε αὐτοῦ τὸ ἀκόρεστον τῆς τοῦ πλούτου ἐπιθυμίας, τὰ μὲν πρῶτα ἐν θεάτροις συνιστάμενοι κατὰ πλήθη κακῶς ἠγόρευον καὶ τὸ τελευταῖον, διάγοντος ἐν προαστείῳ τοῦ Κομόδου, ἐπελθόντες πανδημεὶ ἐβόων καὶ τὸν Κλέανδρον ἐς θάνατον ᾔτουν. 6 Ταραχῆς δ᾽ οὔσης περὶ τὸ προάστειον, τοῦ τε Κομόδου ἐν τοῖς ἀνακεχωρηκόσι τόποις ἡδοναῖς σχολάζοντος, ἀγνοοῦντός τε τὰ θρυλούμενα, ἐπείπερ ὁ Κλέανδρος ἀγγέλλεσθαί τι τῶν πραττομένων ἐκώλυεν αὐτῷ, αἰφνιδίως οὐ προσδοκῶντος τοῦ δήμου ἐπιφαίνονται ὡπλισμένοι, κελεύσαντος τοῦ Κλεάνδρου, πάντες οἱ βασίλειοι ἱππεῖς, τούς τε ἐντυγχάνοντας ἔβαλλον καὶ ἐτίτρωσκον. 7 Ὁ δὲ δῆμος οὐδ᾽ ἀντιστῆναι οἷός τε ἦν, ἄνοπλοι πρὸς ὡπλισμένους καὶ πεζοὶ πρὸς ἱππεῖς· τροπῆς δὲ γενομένης, ἔφυγον ἐς τὴν πόλιν. Ἐφθείρετο δὲ ὁ δῆμος οὐ μόνον βαλλόμενος ὑπὸ τῶν στρατιωτῶν οὐδὲ πατούμενος ὑπὸ τῶν ἵππων, ἀλλὰ καὶ ὑπὸ τοῦ πλήθους ὠθούμενος καὶ ὑπὸ τῶν ἱππέων ἐπ᾽ ἀλλήλους πίπτοντες πολλοὶ ἀπώλοντο. 8 Μέχρι μὲν οὖν τῶν τῆς Ῥώμης πυλῶν, ἀκωλύτως οἱ ἱππεῖς διώκοντες τοὺς

12. 3[1] Ὑπέσχε codd. : ἐπέσχε Mendelss. || κατ᾽ αὐτὸ καὶ λιμὸς GFL : καὶ κατ᾽ αὐτὸ λιμὸς ABV || τὴν πόλιν ABGFL : τῆς πόλεως V || [5] στρατιωτῶν ABV : στρατῶν GFL || [6] ἀνεπείσθη BVGFL : ἀναπλήσθη || 4[1] πλεῖστον σῖτον ABV : σῖτον πλεῖστον GFL || [3] καταστήσας ἐπιδόσεσι BVGFL : καταστήσας, ἔπειτ᾽ ἐπιδόσεσι A || [4] λουτρὸν BVGFL : καὶ λουτρὸν || 5[1] ἀπεχθῶς ABGFL : ἐπεχθῶς V || [2] τε add. Mendelss. ex AP || [3] ἔν θεάτροις GFL : ἐν τε θεάτροις ABV || [3-4] κατὰ πλήθη GFL : καὶ κατὰ πλήθη ABV || 6[3] θρυλούμενα BVGFL : θρυλλ– A || [6] κελεύσαντος GFL : κελεύοντος ABV || πάντες οἱ ABV : πάντες δὲ οἱ GL || τούς τε GFL : καὶ τούς τε ABV || 7[2] ἔφυγον BV : ἔφευγον AGFL || [3] βαλλόμενος AV : βαλλόμενοι BGFL || [4] πατούμενος AGFL : πατούμενοι BV || ἀλλὰ καὶ ὑπὸ τοῦ GFL : ἀλλ᾽ ὑπὸ τε ABV || ὠθούμενος ABGFL : ὠθούμενοι V || [5] ἐπ᾽ ἀλλήλους ABV : ἐπαλλήλοι GFL || πολλοὶ ἀπώλοντο om. ABV.

3 À cette époque, une famine sévissait également à Rome pour la raison que voici. Il y avait un homme, Cléandre[lxiii], d'origine phrygienne. S'il était de ceux que l'on a coutume d'acheter à la criée en place publique, il suivit, une fois devenu serviteur de la famille impériale, l'ascension de Commode qui le promut au même degré de rang et de puissance, au point qu'il fut chargé de la garde du corps de l'empereur, obtint l'office de chambellan impérial ainsi que la préfecture du prétoire[lxiv]. Corrompu par la richesse et la débauche, il jeta même son dévolu sur le pouvoir impérial[lxv]. 4 En amassant de l'argent et en achetant en masse la plupart du blé avant d'en fermer l'accès, il espérait leurrer le peuple et l'armée, si, après avoir d'abord instauré une pénurie de ressources, il se les conciliait en les comblant par de généreuses distributions quand ils étaient en proie à l'indigence. Après avoir fait construire un grand gymnase, il le consacra au peuple sous la forme de bains publics[lxvi]. 5 Si par ces moyens il cherchait donc à séduire le peuple, les Romains en revanche, pleins de haine pour lui, parce qu'ils le tenaient pour responsable de leurs malheurs et le haïssaient pour son insatiable soif de richesse, après s'être tout d'abord rassemblés en masse au théâtre, commencèrent à l'insulter et enfin, alors que Commode se rendait dans sa propriété des faubourgs, ils s'y rendirent tous ensemble et se mirent à crier et à réclamer la mort de Cléandre. 6 Alors que l'agitation faisait rage dans les faubourgs et que Commode se consacrait aux plaisirs dans des lieux retirés, ignorant ce qui se murmurait — puisqu'en vérité Cléandre cherchait à éviter qu'on lui annonce ce qu'il se passait —, soudainement, sans que le peuple s'y attende, apparaissent armés, sur ordre de Cléandre, tous les cavaliers de la garde, qui se mettent à attaquer et massacrer ceux qui se trouvent sur leur chemin. 7 Le peuple ne pouvait se défendre, lui qui était désarmé face à des hommes armés[lxvii], à pied face à des cavaliers : prenant la fuite, il se retranche en ville. Le peuple était terrassé non seulement parce qu'il était frappé par les soldats et piétiné par les chevaux, mais aussi un grand nombre périssait écrasé par la foule et renversé sous les coups des cavaliers en trébuchant sur les corps. 8 Jusqu'aux portes de Rome, les cavaliers purent sans obstacle poursuivre et tuer sans merci ceux qui étaient à portée de coup. Mais lorsque ceux qui étaient restés dans la cité se rendirent compte du malheur qui survenait, fermèrent les

ἐμπίπτοντας ἀφειδῶς ἀνῄρουν. Ἐπεὶ δὲ οἱ ἐν τῇ πόλει μείναντες αἰσθόμενοι τὸ κατειληφὸς πάθος, ἀποκλείσαντες τὰς τῶν οἰκιῶν εἰσόδους ἔς τε τὰ δώματα ἀναβάντες, λίθοις καὶ κεράμοις ἔβαλλον τοὺς ἱππεῖς, οἳ δὲ ἔπασχον ἅπερ δεδράκεσαν, οὐδενὸς μὲν αὐτοῖς συστάδην μαχομένου, τοῦ δὲ πλήθους ἐξ ἀσφαλοῦς ἤδη βάλλοντος αὐτούς, τιτρωσκόμενοι τοίνυν καὶ μὴ φέροντες ἐς φυγὴν ἐτράπησαν, πολλοὶ δὲ αὐτῶν διεφθείροντο· 9 ὑπό τε τῆς τῶν λίθων συνεχοῦς βολῆς οἱ ἵπποι, κυλινδουμένοις τοῖς λίθοις ἐπιβαίνοντες, ὠλίσθανον καὶ τοὺς ἐπιβάτας ἀπωθοῦντο. Πολλῶν δὲ ἑκατέρωθεν πιπτόντων, ἐπεβοήθουν τῷ δήμῳ καὶ οἱ τῆς πόλεως πεζοὶ στρατιῶται μίσει τῶν ἱππέων.

13. Ὄντος δὲ πολέμου ἐμφυλίου, ἄλλος μὲν οὐδεὶς ἀγγεῖλαι τὰ πραττόμενα τῷ Κομόδῳ ἐβούλετο δέει τῆς Κλεάνδρου ἐξουσίας, ἡ δὲ πρεσβυτάτη τῶν Κομόδου ἀδελφῶν (Φαδίλλα ἦν ὄνομα αὐτῇ), εἰσδραμοῦσα πρὸς τὸν βασιλέα (ῥᾳδία δὲ ἡ εἴσοδος αὐτῇ καὶ ἀκώλυτος ἅτε ἀδελφῇ), λυσαμένη τὰς τρίχας ῥίψασά τε ἐς τὴν γῆν ἑαυτήν οὐδὲν ἀλλ’ ἢ πένθους σχῆμα δείξασα 2 « Σὺ μέν, ἔφη, ὦ βασιλεῦ, μένων ἐπὶ ἡσυχίᾳ τῶν πραττομένων ἀγνοίᾳ ἐν ἐσχάτῳ καθέστηκας κινδύνῳ· ἡμεῖς δέ τὸ σὸν γένος ὅσον οὐδέπω ἀπολούμεθα. Οἴχεται δέ σοι ὅ τε δῆμος Ῥωμαίων καὶ τὸ πλεῖστον τοῦ στρατιωτικοῦ. Ἃ δὲ πρὸς μηδενὸς βαρβάρων πείσεσθαι προσεδοκῶμεν, ταῦτα δρῶσιν ἡμᾶς οἱ οἰκεῖοι, καὶ οὓς μάλιστα εὐηργέτησας τούτους ἐχθροὺς ἔχεις. 3 Κλέανδρος ἐπὶ σὲ τόν τε δῆμον καὶ τὸ στρατιωτικὸν ὥπλισεν· ἐκ δὲ διαφόρου καὶ ἐναντίας γνώμης, οἳ μὲν μισοῦντες αὐτόν — ὁ δῆμος — οἳ δὲ στέργοντες — πᾶν τὸ ἱππικὸν τάγμα — ἐν ὅπλοις εἰσί καὶ φθείροντες ἀλλήλους ἐμφυλίου αἵματος τὴν πόλιν ἐπλήρωσαν. Τὰ δ’ ἑκατέρου τοῦ πλήθους δεινὰ ἡμᾶς προσλήψεται, εἰ μὴ τὴν ταχίστην πρὸς τὸν θάνατον ἐκδώσεις πονηρὸν οἰκέτην ὀλέθρου τοσούτου· τοῖς μὲν αἴτιον ἤδη γεγονότα ἡμῖν δὲ ἐσόμενον ὅσον οὐδέπω. » 4 Τοιαῦτά τινα εἰποῦσα ῥηξαμένη τε τὴν ἐσθῆτα, καὶ τῶν παρόντων τινές (ἐθάρρησαν γὰρ τοῖς τῆς ἀδελφῆς τοῦ βασιλέως

12.8[4] τὰ δώματα ABV : τὰ δωμάτια GFL || ἀναβάντες BVGFL : ἀναβαίνοντες A || [6] φέροντες AGFL : δέροντες BV || 9[1-2] οἱ ἵπποι ABV : οἱ δὲ ἵπποι GFL || κυλινδουμένοις BVGFL : κυλινδουμένοι A .
13.1[2] ἐβούλετο AGFL : ἐβουλεύετο BV || [3] ἡ om. V || [5] οὐδὲν ἀλλ’ GFL : οὐδὲν ἄλλο ABV || 2[2] ἐν om. ABVGF || καθέστηκας κινδύνῳ ABV : κινδύνῳ καθέστηκας GFL || [3] Οἴχεται F[corr.] Mendelss. : οἰκεῖοι codd. || ὅ τε AVGFL : ὅτι B || [5] ἡμᾶς om. L || εὐηργέτησας ABVF : εὐεργέτησας GFL || ἔχεις ABVF : ἔχοις GL || 3[1-2] ἐπὶ σὲ GFL : ἔπεισε ABV || [4] πόλιν ABV : ῥώμην GFL || [5] τὸν om. BVGFL || [6] τοσούτου· τοῖς μὲν αἴτιον GL : τοσούτου αἴτιον· καὶ τούτοις μὲν αἴτιον ABV || ἤδη om. A || 4[1] τε om. L || [2] γὰρ om. ABV || λόγοις τὸν Κόμοδον GFL : λ. τε τὸν Κόμοδον BV λ. καὶ τὸν Κόμοδον A.

portes de leurs maisons, montèrent sur les toits de leurs demeures et jetèrent des pierres et des tuiles sur les cavaliers, ces derniers connurent le sort que précisément ils avaient infligé : étant donné que personne ne les combattait sur le terrain mais que le peuple les attaquait désormais depuis des lieux sûrs, ils furent donc massacrés sans une chance de prendre la fuite, et nombre d'entre eux périrent. 9 Et sous la pluie incessante de projectiles, les chevaux, roulant sur les pierres qui tombaient, glissèrent et éjectèrent leurs cavaliers. Alors que nombre d'entre eux tombaient de toutes part, même les soldats d'infanterie de la ville aidaient le peuple, par haine envers les cavaliers[lxviii].

13. Malgré la guerre civile qui faisait rage, personne ne voulait, par peur de la puissance de Cléandre, annoncer à Commode ce qui était en train de se passer, si ce n'est la plus âgée des sœurs de Commode (son nom était Fadilla), qui accourut auprès de l'empereur (l'accès lui était facile et libre parce qu'elle était sa sœur), les cheveux dénoués, et dit, après s'être jetée par terre, n'affichant d'autre apparence que celle du deuil :

2 « Toi, mon Prince, tu restes au calme dans l'ignorance de ce qui se passe quand tu te trouves dans un danger extrême : mais nous, qui sommes ta famille, nous mourrons bientôt ! Le peuple romain et la majeure partie de l'armée sont à tes trousses. Ce qu'on ne s'attendrait pas à subir de la part d'aucun barbare, nos propres sujets l'ont commis et surtout, ceux envers qui tu as été généreux, tu les as comme ennemis. 3 C'est contre toi que Cléandre a armé le peuple et les soldats : pour une raison différente, voire opposée, les uns, parce qu'ils le haïssent (le peuple), et les autres parce qu'ils le soutiennent (tout le corps des cavaliers), ont pris les armes et s'entre-détruisent, en inondant la ville du sang d'un même peuple. Nous allons nous attirer le malheur des deux côtés du peuple, si tu ne livres pas à la mort, au plus vite, ton serviteur de malheur, qui a déjà été la cause d'un tel fléau pour eux et le sera bientôt pour nous. » 4 Après avoir dit ces paroles et déchiré ses vêtements, sa sœur, ainsi que certains de ceux qui étaient présents (les propos de la sœur de l'Empereur les avaient

λόγοις) τὸν Κόμοδον ἐτάραξαν. Ἐκπλαγεὶς δὲ ἐκεῖνος, τόν τε ἐπικείμενον κίνδυνον οὐ μέλλοντα ἀλλὰ παρόντα ἤδη φοβηθεὶς, μεταπέμπεται τὸν Κλέανδρον οὐδὲν μέν τι εἰδότα τῶν ἀπηγγελμένων οἰόμενον δέ. Ἐλθόντα οὖν αὐτὸν συλληφθῆναι κελεύει καὶ τὴν κεφαλὴν ἀποτεμὼν δόρατί τε ἐπιμήκει ἐγκαταπήξας, ἐκπέμπει τερπνὸν καὶ ποθεινὸν τῷ δήμῳ θέαμα. 5 Ἔστη γὰρ οὕτως τὸ δεινόν καὶ ἑκάτεροι πολεμοῦντες ἐπαύσαντο, οἱ μὲν στρατιῶται ἀνῃρημένον ἰδόντες ὑπὲρ οὗ ἐμάχοντο, δέει τε τῆς τοῦ βασιλέως ὀργῆς (συνίεσαν γὰρ ἐξηπατῆσθαι καὶ τὰ δρασθέντα παρὰ γνώμην αὐτοῦ τετολμηκέναι), ὁ δὲ δῆμος κεκόρεστο τιμωρίαν παρὰ τοῦ τὰ δεινὰ δράσαντος εἰληφώς. 6 Προσανεῖλον δὲ καὶ τοὺς παῖδας τοῦ Κλεάνδρου (δύο δὲ ἦσαν ἄρρενες αὐτῷ), πάντας τε ὅσους ᾔδεσαν ἐκείνῳ φίλους διεχρήσαντο· σύροντές τε τὰ σώματα καὶ πᾶσαν ὕβριν ἐνυβρίσαντες, τέλος λελωβημένα ἐς τοὺς ὀχετοὺς φέροντες ἔρριψαν. Τοιούτῳ μὲν δὴ τέλει Κλέανδρός τε καὶ οἱ περὶ αὐτὸν ἐχρήσαντο, φιλοτιμησαμένης, ὡς ἄν τις εἴποι, τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως ἐν ἑνὶ δεῖξαι ὅτι ἐκ τῆς ἐσχάτης εὐτελείας ἐς τὸ μέγιστον ὕψος ἆραι καὶ πάλιν τὸν ἀρθέντα ῥῖψαι ὀλίγη καὶ ἀνέλπιστος δύναται τύχης ῥοπή. 7 Ὁ δὲ Κόμοδος, δεδιὼς μὲν τὴν τοῦ δήμου κίνησιν, μή τι καὶ περὶ αὐτὸν νεωτερίσειεν, ὅμως δὲ παρορμησάντων αὐτὸν τῶν οἰκείων κατελθὼν ἐς τὸ ἄστυ, μετὰ πάσης εὐφημίας τε καὶ παραπομπῆς τοῦ δήμου ὑποδεχθεὶς ἐς τὴν βασίλειον ἐπανῆλθεν αὐλήν. Πειραθεὶς δὲ τοσούτων κινδύνων, ἀπίστως προσεφέρετο πᾶσιν, ἀφειδῶς τε φονεύων καὶ πάσαις διαβολαῖς ῥᾳδίως πιστεύων μηδέ τινα προσιέμενος τῶν λόγου ἀξίων· ἀλλὰ τῆς μὲν περὶ τὰ καλὰ σπουδῆς ἀπῆγεν ἑαυτόν, δεδούλωντο δὲ πᾶσαν αὐτοῦ τὴν ψυχὴν νύκτωρ τε καὶ μεθ’ ἡμέραν ἐπάλληλοι καὶ ἀκόλαστοι σώματος ἡδοναί. 8 Καὶ σώφρων μὲν πᾶς, καὶ παιδείας κἂν μετρίως μεμνημένος, τῆς αὐλῆς ὡς ἐπίβουλος ἐδιώκετο, γελωτοποιοὶ δὲ καὶ τῶν αἰσχίστων ὑποκριταὶ εἶχον αὐτὸν ὑποχείριον. Ἁρμάτων τε ἡνιοχείας καὶ θηρίων ἐξ ἀντιστάσεως μάχας ἐπαιδεύετο, τῶν μὲν κολάκων ἐς ἀνδρείας δόξαν αὐτὰ ὑμνούντων, τοῦ δὲ ἀπρεπέστερον μετιόντος ἢ βασιλεῖ σώφρονι ἥρμοζε.

13.4[5] οὖν ABV : δὲ GL || [6] τε om. A || 5[2] ὑπὲρ οὗ ABGFL : πὲρ οὖ V || τε om. GFL || [3] συνίεσαν BVG : συνίσαν L || 6[1] προσανεῖλον ABVGF : προανεῖλον L || [4] λελωβημένα ABV : λελωβημένους GFL || φέροντες ἔρριψαν ABV : ἔρριψαν φέροντες GFL || Τοιούτῳ BVGFL : Τὸ οὕτω dubitanter Τοούτῳ (sic, Mendelss.) || [5] φιλοτιμησαμένης ABGFL : φιλοτιμουμένης V || ἀνθρωπίνης om. ABV Mendelss. || [7] δύναται om. ABV || 7[7] δεδούλωντο ABV : ἐδεδούλωντο GFL || τε om. A || [8] ἀκόλαστοι om. L || σώματος om. ABV || 8[1–2] κἂν μετρίως GFL : κἂν ἐπὶ μετρίως ABV || [4] ἀνδρείας BVGFL : ἀνδρίας A || ὑμνούντων ABGFL : ἀνυμνούντων V.

encouragés) alarmèrent Commode. Celui-ci, frappé de stupeur et craignant que le danger qui pesait sur lui ne soit pas futur mais déjà présent, fit mander Cléandre, qui ne savait rien de ces révélations, quoiqu'il s'en doutât. À son arrivée, il ordonna qu'on l'arrêtât et, lui ayant fait trancher la tête et ficher au bout d'une longue pique, il offrit ce spectacle plaisant et réjouissant au peuple. 5 La terreur s'arrêta là et chacune des deux forces cessa de combattre : les soldats parce qu'ils virent périr celui pour lequel ils combattaient, et par peur de la colère de l'Empereur (ils comprenaient en effet qu'ils avaient été trompés et qu'ils avaient impudemment commis des actes contraires à sa volonté), et le peuple parce qu'il fut satisfait d'avoir obtenu le châtiment de celui qui leur causa tant de malheurs. 6 On élimina aussi les enfants de Cléandre (il avait deux fils), et tous ceux qui étaient réputés être ses amis : après avoir traîné les corps et leur avoir fait subir des violences extrêmes, on les amena enfin, après de telles mutilations, aux égouts et on les y jeta. Voilà la fin que connurent Cléandre et ses partisans, la nature humaine s'étant plu, pourrait-on dire, à montrer en un seul exemple qu'un petit et inattendu hasard de la Fortune peut élever, de la plus basse extraction aux hauteurs les plus élevées, puis faire rechuter celui qu'elle a élevé. 7 Commode, bien qu'il redoutât l'agitation du peuple, et qu'il ne menât une révolte contre lui, se rendit cependant, sous les exhortations de ses proches, en ville et, après avoir été accueilli dans la bienveillance générale et en grande pompe, il rentra dans la cour du palais. Néanmoins, éprouvé par tous ces dangers, il se comportait avec méfiance envers tout le monde, ordonnant sans pitié des exécutions, parce qu'il croyait aisément toutes les accusations sans écouter de plus près le moindre témoin valable de l'affaire. Il se désintéressa de la bonne éducation pour assujettir toute son âme, de jour comme de nuit, aux plaisirs incessants et effrénés du corps. 8 Et tout homme honnête qui lui rappelait, même encore modérément, son éducation, était chassé hors de la cour comme conspirateur, tandis que les bouffons et les pires des hypocrites le tenaient sous leur contrôle. Il se mit également à apprendre l'art de conduire des chars et de combattre les bêtes sauvages en face à face, mais, même si les flatteurs le chantaient et lui donnaient une réputation de courage, cela correspondait plus à un loisir indécent qu'à la tempérance requise pour un empereur.

14. Ἐγένοντο δέ τινες κατ᾽ ἐκεῖνο καιροῦ καὶ διοσημεῖαι. Ἀστέρες γὰρ ἡμέριοι συνεχῶς ἐβλέποντο, ἕτεροί τε ἐς μῆκος κεχαλασμένοι ὡς ἐν μέσῳ ἀέρι κρέμασθαι δοκεῖν· ζῷά τε παντοῖα καὶ τὴν ἑαυτῶν φύσιν μὴ τηροῦντα, σχήμασί τε ἀλλοδαποῖς καὶ μέρεσι σώματος ἀναρμόστοις πολλάκις ἀπεκυήθη. 2 Τὸ μέγιστον δὲ δεινόν ὃ καὶ τὸν παρόντα καιρὸν ἐλύπησε καὶ πρὸς τὸ μέλλον οἰωνίσματι καὶ φαύλῳ συμβόλῳ χρωμένους πάντας ἐτάραξεν· οὔτε γὰρ ὄμβρου προϋπάρξαντος οὔτε νεφῶν ἀθροισθέντων, σεισμοῦ δὲ ὀλίγου προσγενομένου γῆς, εἴτε σκηπτοῦ νύκτωρ κατενεχθέντος, εἴτε καὶ πυρός ποθεν ἐκ τοῦ σεισμοῦ διαρρυέντος, πᾶν τὸ τῆς Εἰρήνης τέμενος κατεφλέχθη, μέγιστον καὶ κάλλιστον γενόμενον τῶν ἐν τῇ πόλει ἔργων. 3 Πλουσιώτατον δὲ ἦν πάντων ἱερῶν, δι᾽ ἀσφάλειαν ἀναθήμασι κεκοσμημένον, χρυσοῦ τε καὶ ἀργύρου· ἕκαστος δέ ἃ εἶχεν ἐκεῖσε ἐθησαυρίζετο. Ἀλλὰ τὸ πῦρ ἐκ τῆς νυκτὸς πολλοὺς ἐκ πλουσίων πένητας ἐποίησεν· ὅθεν ὠλοφύροντο κοινῇ μὲν πάντες τὰ δημόσια ἕκαστος δὲ τὰ ἴδια αὐτοῦ. 4 Καταφλέξαν δὲ τὸ πῦρ τόν τε νεὼν καὶ πάντα τὸν περίβολον, ἐπενεμήθη καὶ τὰ πλεῖστα τῆς πόλεως καὶ κάλλιστα ἔργα· ὅτε καὶ τῆς Ἑστίας τοῦ νεὼ καταφλεχθέντος ὑπὸ τοῦ πυρὸς, γυμνωθὲν ὤφθη τὸ τῆς Παλλάδος ἄγαλμα, ὃ σέβουσί τε καὶ κρύπτουσι Ῥωμαῖοι, κομισθὲν ἀπὸ Τροίας ὡς λόγος· ὅτε πρῶτον καὶ μετὰ τὴν ἀπ᾽ Ἰλίου ἐς Ἰταλίαν ἄφιξιν εἶδον οἱ καθ᾽ ἡμᾶς ἄνθρωποι. 5 Ἁρπάσασαι γὰρ τὸ ἄγαλμα, αἱ τῆς Ἑστίας ἱέρειαι παρθένοι διὰ μέσης τῆς ἱερᾶς ὁδοῦ ἐς τὴν τοῦ βασιλέως αὐλὴν μετεκόμισαν. Κατεφλέχθη δὲ καὶ ἄλλα πλεῖστα τῆς πόλεως μέρη καὶ κάλλιστα, ἱκανῶν τε ἡμερῶν πάντα ἐπιὸν τὸ πῦρ ἐπεβόσκετο, οὐδὲ πρότερον ἐπαύσατο πρὶν ἢ κατενεχθέντες ὄμβροι ἐπέσχον αὐτοῦ τὴν ὁρμήν. 6 Ὅθεν καὶ τὸ πᾶν ἔργον ἐξεθειάσθη, πιστευόντων κατ᾽ ἐκεῖνο καιροῦ τῶν τότε ἀνθρώπων ὅτι γνώμῃ θεῶν καὶ δυνάμει ἤρξατό τε τὸ πῦρ καὶ ἐπαύσατο. Συνεβάλλοντο δέ τινες ἐκ τῶν

14.1[1] διοσημεῖαι ABV : διοσημίαι GFL || [4] ἀπεκυήθη GL : ἀπεκυήθησαν ABV || 2[1] τὸ om. GFL || ὃ om. GFL || 3[1-2] δὲ ἦν... ἀργύρου GL : om. BV, in qua lac. γρ. in A καὶ πολλὴν περὶ αὐτὸ τὴν πίστιν εἶχον ῥωμαῖοι αἰδῶ τε καὶ σέβας || [2] ἐκεῖσε AGFL : ἐκεῖθε BV || 4[3] alt. τοῦ om. A || [4] κρύπτουσι ABGFL : κήρυττουσι V || ὅτε BVGFL : ὅτι A || [5] καὶ del. Mendelss. || 5[2] ἄλλα πλεῖστα ABV : πλεῖστα ἄλλα GFL || [3] μέρη καὶ κάλλιστα A : om. ceteri || [4] ὄμβροι GFL : οἱ ὄμβροι ABV || 6[3] συνεβάλλοντο… τινες AGFL : συνεβάλλετο… τινος BV.

14. Se produisirent également à cette époque quelques présages. En effet, on commença à voir des astres briller continuellement pendant la journée, et d'autres, étirés en longueur, semblaient brûler au milieu du ciel ; des animaux de toutes sortes, loin de garder leur forme naturelle, virent le jour avec des formes étranges et des parties du corps disproportionnées. 2 Mais ce qui fut le plus grave, et qui fut source d'anxiété à ce moment-là, fut l'événement étrange qui troubla tous ceux qui cherchaient les présages d'avenir et les signes funestes dans le ciel ; en effet, alors qu'il n'y avait pas eu de pluie et qu'aucun nuage n'était apparu, il se produisit un petit tremblement de terre, après quoi, soit qu'un orage soudain s'abattit de nuit, soit qu'un feu consécutif au séisme se répandit, le temple de la Paix, qui était le monument le plus grand et le plus beau de tous les bâtiments de la ville, fut entièrement consumé par les flammes. 3 C'était le plus riche de tous les sanctuaires : il était paré d'offrandes religieuses d'or et d'argent pour la sécurité qu'il leur apportait, et chacun y plaçait dans le trésor ce qu'il possédait. Mais le feu, cette nuit-là, fit passer de nombreux hommes de riches à indigents ; s'il est vrai que tous déploraient ensemble les malheurs publics, chacun déplorait ses propres malheurs. 4 Après que le feu eut entièrement brûlé le temple et tout son voisinage, une grande partie de la ville et de très beaux monuments furent également dévorés par les flammes ; quand le temple de Vesta fut à son tour entièrement consumé par le feu, la statue de Pallas, celle que les Romains vénèrent et gardent cachée depuis qu'elle fut, selon la légende, emportée de Troie fut dévoilée à la vue de tous[lxix]. Cette statue, ce fut la première fois, depuis son arrivée de Troie en Italie, que les hommes de notre génération la virent. 5 Les Vestales, après avoir récupéré la statue, la transportèrent par la Voie Sacrée dans la cour du Palais. D'autres grandes et magnifiques parties de la ville furent également entièrement consumées par les flammes, et le feu, après avoir tout dévoré sur son passage en quelques jours à peine, ne cessa pas avant que la pluie ne s'abattît et maîtrisât son avancée. 6 C'est pourquoi l'événement dans son ensemble fut regardé comme surnaturel, les hommes d'alors croyant à ce moment-là que c'était par une intervention et une puissance divines que le feu avait démarré et s'était arrêté. Certains conclurent par rapport à ces incidents que la destruction du temple de la Paix était un signe de guerre. En tout cas, il en ressort à la suite des événements que la prédiction d'alors fut

καταλαβόντων πολέμων σημεῖον εἶναι τὴν τοῦ νεὼ τῆς Εἰρήνης ἀπώλειαν. Τὰ γοῦν ἀκολουθήσαντα, ὡς ἐν τοῖς ἑξῆς ἐροῦμεν, ἐκ τῆς ἀποβάσεως τὴν προϋπάρχουσαν φήμην ἐπιστώσατο. 7 Πολλῶν δὴ καὶ δεινῶν συνεχῶς κατειληφότων τὴν πόλιν, οὐκέτι ὁ Ῥωμαίων δῆμος μετ' εὐνοίας τὸν Κόμοδον ἐπέβλεπεν, ἀλλὰ καὶ τὰς αἰτίας τῶν ἀλλεπαλλήλων συμφορῶν ἐς τοὺς ἐκείνου ἀκρίτους φόνους καὶ τὰ λοιπὰ τοῦ βίου ἀνέφερεν ἁμαρτήματα. Οὐδὲ γὰρ ἐλάνθανε τὰ πραττόμενα πάντας ἀλλ' οὐδὲ αὐτὸς λανθάνειν ἤθελεν· ἃ δὲ πράττων οἴκοι διεβάλλετο ταῦτα καὶ δημοσίᾳ δεῖξαι ἐτόλμησεν· 8 ἐς τοσοῦτόν τε μανίας καὶ παροινίας προὐχώρησεν ὡς πρῶτον μὲν τὴν πατρῴαν προσηγορίαν παραιτήσασθαι, ἀντὶ δὲ Κομόδου καὶ Μάρκου υἱοῦ Ἡρακλέα τε καὶ Διὸς υἱὸν αὐτὸν κελεύσας καλεῖσθαι, ἀποδυσάμενός τε τὸ Ῥωμαίων καὶ βασίλειον σχῆμα λεοντῆν ὑπεστρώννυτο καὶ ῥόπαλον μετὰ χεῖρας φέρειν· ἀμφιέννυτό τε ἀλουργεῖς καὶ χρυσουφεῖς ἐσθῆτας, ὡς εἶναι καταγέλαστον αὐτὸν, ὑφ' ἑνὶ σχήματι καὶ θηλειῶν πολυτέλειαν καὶ ἡρώων ἰσχὺν μιμούμενον. 9 Τοιοῦτος μὲν δὴ προιὼν ἐφαίνετο, ἤλλαξε δὲ καὶ τῶν ἐνιαυσίων μηνῶν τὰ ὀνόματα, ὅσα μὲν ἀρχαῖα καταλύσας, πάντας δὲ ταῖς ἑαυτοῦ προσηγορίαις ὀνομάσας, ὧν αἱ πλεῖσται ἐς Ἡρακλέα δῆθεν ὡς ἀνδρειότατον ἀνεφέροντο. Ἐστησε δὲ καὶ ἀνδριάντας αὐτοῦ κατὰ πᾶσαν τὴν πόλιν ἀλλὰ μὴν καὶ ἀντικρὺ τοῦ τῆς συγκλήτου συνεδρίου τόξον διηγκυλημένον· ἐβούλετο γὰρ δὴ καὶ τὰς εἰκόνας αὐτοῦ φόβον ἀπειλεῖν.

15. Τὸν μὲν οὖν ἀνδριάντα μετὰ τὴν ἐκείνου τελευτὴν καθελοῦσα ἡ σύγκλητος Ἐλευθερίας εἰκόνα ἵδρυσεν· ὁ δὲ Κόμοδος μηκέτι κατέχων ἑαυτοῦ δημοσίᾳ θέας ἐπετέλεσεν ὑποσχόμενος, τά τε θηρία πάντα ἰδίᾳ χειρὶ κατακτενεῖν καὶ τοῖς ἀνδρειοτάτοις τῶν νεανιῶν μονομαχήσειν. Διαδραμούσης δὲ τῆς φήμης, συνέθεον ἔκ τε τῆς Ἰταλίας πάσης καὶ τῶν ὁμόρων ἐθνῶν θεασόμενοι ἃ μὴ πρότερον μήτε

14.6[4] καταλαβόντων ABV : κατειληφότων GFL || [5] ὡς om. A || ἐκ τῆς BVGFL : ἐκ δὲ τῆς A || [6] ἐπιστώσατο VGL : ἐπιστώσαντο AB *in* V *sup l.* || 7[1] δὴ ABVG : δὲ FL || [3] ἀλλεπαλλήλων ABV : ἐπαλλήλων GFL || [4] ἀνέφερεν GFL : ἀνέφερον ABV || [5] ἃ δὲ GL : καὶ ἃ δὲ BV αἵ δὲ F || 8[1] τε GFL : δὲ ABV || [4] ὑπεστρώννυτο ABGFL : ἐπεστρώννυτο V || ἁλουργεῖς ABVF : ἁλουργοῖς GL || [5] ὑφ' ἑνὶ ABV : καὶ ὑφ' ἑνὶ GFL || σχήματι καὶ θηλειῶν ABV : σχήματι θηλειῶν GFL || 9[5] τοῦ ABVFL : τοῦ τοῦ G || γὰρ δὴ ABVGF : δὲ L || [6] αὐτοῦ coni. Sylb. egoque ex A : αὐτῷ BGFL αὐτῶν V || 9[6]–**15.**1[1] : εἰκόνας – μετὰ codd. : εἰκόνας αὐτοῦ φοβερωτάτας εἶναι καὶ ἐκπληκτικὰς· ταῦτα μὲν οὖν πάντα μετὰ A.

15.1[2] ἵδρυσεν ABV : ἱδρύσατο GFL || ἑαυτοῦ codd. : ἑαυτόν A[a.corr.] || [3] κατακτενεῖν codd. : κατακτεινεῖν A[a.corr.] || [5] τῆς om. ABV || θεασόμενοι ABVGL : θεασάμενοι L.

confirmée, comme je vais le dire dans la suite de cet ouvrage. 7 Parce que de nombreux événements dramatiques avaient continuellement frappé la ville, le peuple romain ne voyait plus Commode avec bienveillance mais plutôt comme la cause de ces malheurs successifs, et rappelait ses meurtres sans jugement et le reste des erreurs commises dans sa vie. En effet, ces exactions n'étaient ignorées de personne et lui-même ne cherchait pas à les cacher. Ce que l'on répugnait à faire chez soi, il ne se gênait pas d'en faire une démonstration publique. 8 Il en arrivait à ce point de folie et de débauche que, ayant d'abord rejeté le nom de son père, il ordonna qu'on l'appelât Hercule fils de Jupiter au lieu de Commode fils de Marc Aurèle[lxx] et quitta l'habit romain et les attributs impériaux pour se vêtir d'une peau de lion et porter un gourdin entre les mains. Il portait des vêtements de pourpre et d'or au point d'en être ridicule, parce qu'il réunissait, sous une seule apparence, l'imitation de la beauté féminine et de la force héroïque. 9 Puisqu'il en était à apparaître ainsi, il se débarrassa par la même occasion des noms des mois de l'année, qu'il abolit pour leur caractère archaïque, afin de les renommer de ses propres surnoms, dont la plupart se rapportait bien sûr à Héraclès comme symbole du courage. Il fit également ériger des statues de lui dans toute la ville, celle faisant face au Sénat tenant un arc tendu entre ses mains : il voulait que même les images de lui inspirassent la peur.

15. Si le Sénat fit retirer cette sculpture après la mort de l'empereur pour y installer une statue de la Liberté, en attendant, Commode, qui ne se retenait plus, organisa des jeux publics où il promit de tuer de ses propres mains toutes les bêtes et de combattre en duel les plus courageux jeunes hommes. Quand la rumeur se fut répandue, on accourut de toute l'Italie et des provinces limitrophes pour venir voir ce spectacle qu'on n'avait encore jamais vu ni

ἐωράκεσαν μήτε ἠκηκόεισαν. Καὶ γὰρ διηγγέλλετο αὐτοῦ τῆς χειρὸς τὸ εὔστοχον καὶ ὅτι ἔμελεν αὐτῷ ἀκοντίζοντι καὶ τοξεύοντι μὴ πταίειν. 2 Συνῆσαν δὲ παιδεύοντες αὐτὸν Παρθυαίων οἱ τοξικὴν ἀκριβοῦντες καὶ Μαυρουσίων οἱ ἀκοντίζειν ἄριστοι, οὓς πάντας εὐχειρίᾳ ὑπερέβαλλεν. Ἐπεὶ δὲ κατέλαβον αἱ τῆς θέας ἡμέραι, τὸ μὲν ἀμφιθέατρον πεπλήρωτο, τῷ δὲ Κομόδῳ περίδρομος κύκλῳ κατεσκεύαστο, ὡς μὴ συστάδην τοῖς θηρίοις μαχόμενος κινδυνεύοι ἄνωθεν δὲ καὶ ἐξ ἀσφαλοῦς ἀκοντίζων εὐτοξίας μᾶλλον ἢ ἀνδρείας παρέχοιτο δεῖξιν. 3 Ἐλάφους μὲν οὖν καὶ δορκάδας, ὅσα τε κερασφόρα πλὴν ταύρων συνθέων αὐτοῖς καὶ καταδιώκων ἔβαλλε, φθάνων τε αὐτῶν τὸν δρόμον καὶ πληγαῖς καιρίοις ἀναιρῶν· λέοντας δὲ καὶ παρδάλεις, ὅσα τε ζῷα γενναῖα, περιθέων ἄνωθεν κατηκόντιζεν. Οὐδέ τις εἶδεν ἀκόντιον δεύτερον οὐδὲ τραῦμα ἄλλο πλὴν τοῦ θανατηφόρου· 4 ἅμα γὰρ τῇ τοῦ ζῴου ὁρμῇ κατὰ τε μετώπου ἢ κατὰ καρδίας ἔφερε τὴν πληγήν, καὶ οὐδέποτε σκοπὸν ἄλλον ἔσχεν οὐδὲ ἐπ’ ἄλλο μέρος ἦλθε τὸ ἀκόντιον τοῦ σώματος, ὡς μὴ ἅμα τε τρῶσαι καὶ φονεῦσαι. Τὰ δὲ πανταχόθεν ζῷα ἠθροίζετο αὐτῷ. Τότε γοῦν εἴδομεν ὅσα ἐν γραφαῖς ἐθαυμάζομεν· 5 ἀπό τε γὰρ Ἰνδῶν καὶ Αἰθιόπων, εἴ τι πρότερον ἄγνωστον ἦν, μεσημβρίας τε καὶ τῆς ἀρκτῴας γῆς ζῷα πάντα φονεύων Ῥωμαίοις ἔδειξε. Τὸ δ’ εὔστοχον τῆς χειρὸς αὐτοῦ πάντες ἐξεπλήττοντο. Λαβὼν οὖν ποτὲ βέλη ὧν αἱ ἀκμαὶ ἦσαν μηνοειδεῖς ταῖς Μαυρουσίαις στρουθοῖς, ὀξύτατα φερομέναις καὶ ποδῶν τάχει καὶ κολπώσει πτερῶν, ἐπαφιεὶς τὰ βέλη κατ’ ἄκρου τοῦ τραχήλου ἐκαρατόμει, ὡς καὶ τῶν κεφαλῶν ἀφῃρημένας ὁρμῇ τοῦ βέλους ἔτι περιθεῖν αὐτὰς ὡς μηδὲν παθούσας. 6 Παρδάλεως δέ ποτε ὀξυτάτῳ δρόμῳ τὸν ἐκκαλούμενον καταλαβούσης, φθάσας τῷ ἀκοντίῳ μέλλουσαν δήξεσθαι, τὴν μὲν ἀπέκτεινε, τὸν δὲ ἐρρύσατο, φθάσας τῇ τοῦ δόρατος αἰχμῇ τὴν τῶν ὀδόντων ἀκμήν. Λεόντων δέ ποτε ἐξ ὑπογαίων ἑκατὸν ἅμα ἀφεθέντων, ἰσαρίθμοις ἀκοντίοις πάντας ἀπέκτεινεν, ὡς ἐπὶ πολὺ κειμένων τῶν πτωμάτων δι’ αὐτὸ τοῦτο ἐπὶ σχολῆς πάντας ἀριθμῆσαι καὶ μηδ’ ἓν ἰδεῖν

15.1[6] ἐωράκεσαν BVGFL : ἐωράκεισαν A || [7] ὅτι ABVGL : ἔτι L || ἔμελεν G : ἔμελλεν FL ἔμελλον ABV || 2[2] Παρθυαίων BGFL (-ϋ-) A : Παρθϋέων V || [3] ὑπερέβαλλεν AGFL : ὑπερέβαλεν BV || κατέλαβον ABVFL : κατέλαβε G || [4] περίδρομος BVGF : περιδρόμου L περίμητρος A ut uidi (περίμετρος A uid. Mendelss.) || μὴ AGFL : μὴδὲ BV || [5] εὐτοξίας GFL : εὐτοξείας ABV || [6] ἀνδρείας BVGFL : ἀνδρίας A || 3[3] καιρίοις BGFL : καιρίαις AV || ζῷα ABVGF : ζῴων L || 4[1] τε GFL : γε ABV || καρδίας GFL : καρδίαν ABV || [2] καὶ om. A || οὐδέποτε σκοπὸν BVGFL : οὐδέποτ’ ἐς σκοπὸν A || [3] πανταχόθεν ABGFL : πανχόθεν V || 5[3] ἔδειξε GFL : ἐπέδειξε ABV || [4] ποτὲ BVGFL : ἐπίκτητα A || [5] κολπώσει GFL : κονπώσει BV κομπώσει A || [6] καὶ om. GFL || ἀφῃρημένας GFL : ἀφῃρημένων ABV || ὁρμῇ AGFL : ἡ ὁρμὴ BV || 6[5] πτωμάτων GFL : σωμάτων ABV || μηδ’ ἓν GFL : μηδὲν ABV.

entendu. En effet, on avait également vanté l'habileté de ses mains et l'habitude qu'il avait de ne jamais rater sa cible lorsqu'il lançait le javelot ou tirait à l'arc. 2 Il s'était entouré pour l'instruire de Parthes experts en archerie et de Maures excellents au lancer de javelot, qu'il surpassait tous par sa dextérité. Le jour des spectacles, alors que le Colisée s'était complètement rempli, une coulisse fut installée autour des gradins pour Commode, afin qu'il ne coure aucun danger en combattant les bêtes de près et qu'il puisse, d'en haut, faire en toute sécurité la démonstration de son habileté à lancer plutôt que de son courage. 3 Poursuivant les cerfs, les chevreuils et toutes les bêtes à cornes, excepté les taureaux, il les frappait en courant, et parce qu'il prévoyait leur course, il les tuait de coups bien placés ; les lions, les léopards et tous les animaux nobles, il les tua au javelot en courant autour du haut de la coulisse. Personne ne le vit lancer un deuxième javelot ou infliger un coup qui n'était pas fatal, 4 car en même temps que l'animal s'élançait, il portait le coup dans la gueule ou dans le cœur et n'avait jamais d'autre cible, et son javelot n'atteignait jamais une autre partie du corps, pour que la blessure et la mort viennent en même temps. On avait rassemblé pour lui des animaux du monde entier. Nous admirions notamment des créatures que nous n'avions alors vues qu'en images : 5 venus d'Inde et d'Ethiopie, inconnus auparavant s'il en était, il fit voir aux Romains, en les tuant, toutes sortes d'animaux du sud et du nord de la terre. La dextérité de Commode provoquait l'admiration de tous. À un moment, après avoir pris des flèches dont la pointe est en forme de croissant, il les tira sur des autruches de Maurétanie, qui se déplaçaient très vite grâce à leurs pattes et à l'envergure de leurs ailes, et les décapita en haut du cou, de sorte que, bien qu'elles fussent dépourvues de leurs têtes par la force des traits, elles continuèrent encore à courir comme si elles n'avaient pas été touchées. 6 Une fois, alors qu'un léopard s'était emparé d'un bond violent d'un homme appelé dans l'arène, il devança de son javelot la bête qui s'apprêtait à le mordre : éliminant l'un il sauva l'autre, devançant par la pointe de sa lance la pointe des dents de l'animal. À un autre moment, alors que l'on avait fait amener par un conduit une centaine de lions à la fois[lxxi], il les tua tous avec autant de javelots qu'il y avait de lions, de sorte que, alors que leurs cadavres gisaient, on eût tout le temps de les compter (ils avaient été

περιττὸν ἀκόντιον. 7 Μέχρι μὲν οὖν τούτων, εἰ καὶ βασιλείας τὰ πραττόμενα ἦν ἀλλότρια, πλὴν ἀνδρείας καὶ εὐστοχίας, παρὰ τοῖς δημώδεσιν εἶχέ τινα χάριν. Ἐπεὶ δὲ καὶ γυμνὸς ἐς τὸ ἀμφιθέατρον εἰσῆλθεν ὅπλα τε ἀναλαβὼν ἐμονομάχει, τότε σκυθρωπὸν εἶδεν ὁ δῆμος θέαμα τὸν εὐγενῆ Ῥωμαίων βασιλέα, μετὰ τοσαῦτα τρόπαια πατρός τε καὶ προγόνων, οὐκ ἐπὶ βαρβάρους ὅπλα λαμβάνοντα στρατιωτικὰ ἢ Ῥωμαίων ἀρχῇ πρέποντα, καθυβρίζοντα δὲ τὸ ἀξίωμα αἰσχίστῳ καὶ μεμιασμένῳ σχήματι. 8 Ὁ μὲν οὖν μονομαχῶν ῥᾳδίως τῶν ἀνταγωνιστῶν περιεγένετο καὶ μέχρι τραυμάτων προεχώρει ὑπεικόντων ἁπάντων καὶ τὸν βασιλέα οὐ τὸν μονομάχον ἐννοούντων· ἐς τοσοῦτον δὲ προεχώρησε μανίας ὡς μηκέτι βούλεσθαι μηδὲ τὴν βασίλειον οἰκεῖν ἑστίαν· ἀλλὰ γὰρ μετοικισθῆναι ἐβούλετο ἐς τὸ τῶν μονομάχων καταγώγιον. Ἑαυτὸν δὲ οὐκέτι Ἡρακλέα ἀλλὰ τῶν μονομαχούντων ἐνδόξου τινὸς προτετελευτηκότος δὲ ὀνόματι καλεῖσθαι προσέταξε. 9 Τοῦ δὲ μεγίστου ἀγάλματος κολοσσιαίου, ὅπερ σέβουσι Ῥωμαῖοι εἰκόνα φέρον ἡλίου, τὴν κεφαλὴν ἀποτεμὼν ἱδρύσατο, ἑαυτοῦ ὑπογράψας τῇ βάσει οὐχ ἃς εἰώθασι βασιλικὰς καὶ πατρῴας προσηγορίας, ἀντὶ δὲ Γερμανικοῦ « μονομάχους χιλίους νικήσαντος ».

16. Ἔδει δὲ ἄρα ποτὲ κἀκεῖνον παύσασθαι μεμηνότα καὶ τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν τυραννουμένην. Νέου μὲν γὰρ ἔτους τῆς εἰσιούσης ἔμελλεν ἡμέρας <ἑορτὴν ἄγειν>. Σέβουσι τε τὴν ἑορτὴν Ῥωμαῖοι ἐς θεὸν ἀρχαιότατον τῆς Ἰταλίας ἐπιχώριον ἀναφέροντες. Φασὶ γὰρ αὐτοῦ καὶ Κρόνον ὑπὸ Διὸς ἐκβληθέντα τῆς ἀρχῆς κατελθόντα ἐς γῆν γενέσθαι ξένον, δεδιότα δὲ τὴν τοῦ παιδὸς δυναστείαν παρ᾽ αὐτῷ κρυπτόμενον λαθεῖν· ὅθεν καὶ τὸ ὄνομα δοθῆναι τῷ χώρῳ τῆς Ἰταλίας Λάτιόν τε κληθῆναι, ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος φωνῆς ἐς τὴν ἐπιχώριον παραχθέν. 2 Διὰ ταῦτά τοι καὶ μέχρι νῦν Ἰταλιῶται

15.7[1] οὖν om. GFL || τούτων AVGFL : τούτω B || [3] ἀναλαβὼν BVGL : λαβὼν A || τότε BVGFL : τοῦτο τὸ A || [4] δῆμος BVGL : ἥλιος A || εὐγενῆ Ῥωμαίων ABV : εὐγενῆ καὶ Ῥωμαίων GFL || 8[2] περιεγένετο BVGFL : περιεγίνετο A || [3] καὶ τὸν βασιλέα BGL : καὶ om. V || [4–5] οἰκεῖν ἑστίαν ABV : ἑστίαν οἰκεῖν GFL || [5] γὰρ ABVGF : om. L || μετοικισθῆναι ἐβ. GFL : μετοικισθῆναι τε ἐβ. ABV || ἐβούλετο ABV : ἐβουλεύετο GFL || [6] δὲ om. FL || 9[2] φέρον ABVGF : φέρων L || [3] ἃς ABVGF : ὡς L || πατρῴας A : πατρῴους BVGFL || [4] μονομάχους GFL : μονομάχου ABV.
16.1[1] καὶ om. L || [2] <ἑορτὴν ἄγειν> addidi : ἡμέρας σέβουσι codd. : *corrupta* ἀρχὴ ἐσεσθαι add. Luc. εἰσιέναι siue ἄρχεσθαι prop. Reisk Mendelss. « *violent ellipse or lacuna* » Whitt. || τε codd. : δὲ Steph. || [4] αὐτοῦ BVGFL : αὐτόν A || [7] τὴν GFL : τὸ ABV.

répartis dans ce but) et n'en voir aucun percé de plus d'un trait. 7 Jusque-là, même si son comportement était incompatible avec son rang impérial, excepté son courage et son habileté, Commode profitait encore d'une certaine faveur auprès du public. Mais lorsqu'il arriva même au Colisée nu et qu'il se mit à combattre, armes à la main, en duel, alors le peuple vit d'un œil triste ce spectacle, à savoir que le Prince le plus noble des Romains, après tous les triomphes de son père et de ses aïeux, ne prenne pas les armes contre les barbares dans une guerre et ne se distingue pas par l'exercice de son pouvoir sur les Romains, mais au contraire fasse insulte à son rang par la plus honteuse et la plus dépravée des conduites. 8 D'une part, il venait facilement à bout de ses adversaires en combat singulier, et s'en tenait à les blesser, puisqu'ils lui cédaient tous la victoire, ayant conscience de combattre l'empereur et non un gladiateur. D'autre part, sa folie alla si loin qu'il ne voulait plus demeurer au Palais, mais souhaitait au contraire résider dans le Ludus Magnus. Enfin, il ordonna qu'on ne l'appelle plus du nom d'Hercule mais de celui d'un gladiateur célèbre qui était mort peu de temps avant. 9 Il fit en outre couper la tête de la grande statue du Colosse, que les Romains vénéraient comme une représentation du soleil, et y fit installer la sienne, ayant fait inscrire sur la base des titulatures impériales et familiales sortant de l'ordinaire (à la place de Germanicus — vainqueur des Germains — il fit mettre « vainqueur de mille gladiateurs »).

16. Arrivait donc le moment où il fallait mettre un terme à sa folie et à son pouvoir absolu sur les Romains. En effet, on approchait des célébrations du nouvel an, qui auraient lieu le lendemain. Ce jour-là, les Romains célèbrent la fête du plus ancien des dieux indigènes de l'Italie. On raconte en effet que Saturne lui-même, chassé du pouvoir par Jupiter, venu sur terre pour être son hôte par peur de la puissance de son fils, était venu se cacher auprès de lui ; de là vint le nom que l'on a donné à cette région d'Italie et qu'on a appelé Latium, dérivé du mot grec λαθεῖν dans la langue indigène. 2 Voilà donc pourquoi, jusqu'à présent encore, les Italiens

τὰ μὲν Κρόνια προεορτάζουσι θεῷ δὲ τῷ λαχόντι, τὴν δὲ τοῦ ἔτους ἀρχὴν ἱερομηνίαν ἄγουσι τῷ τῆς Ἰταλίας ἔθει. Διπρόσωπον δὲ αὐτοῦ τὸ ἄγαλμα ἵδρυται, ἐπειδὴ ἐς αὐτὸν ὁ ἐνιαυτὸς ἄρχεταί τε καὶ παύεται. Ταύτης δὲ τῆς ἑορτῆς προσιούσης, ἐν ᾗ μάλιστα Ῥωμαῖοι δεξιοῦνταί τε ἀλλήλους καὶ προσαγορεύοντες νομισμάτων τε ἀντιδόσεσι καὶ κοινωνίᾳ τῶν γῆς καὶ θαλάσσης καλῶν εὐφραίνουσιν αὐτούς, 3 ἀρχαί τε ἐπώνυμοι τότε πρῶτον τὴν ἔνδοξον καὶ ἐνιαύσιον πορφύραν περιτίθενται, πάντων ἑορταζόντων, ὁ Κόμοδος ἐβούλετο οὐκ ἐκ τῆς βασιλείου ὡς ἔθος προελθεῖν οἰκίας ἀλλ᾽ ἐκ τοῦ τῶν μονομάχων καταγωγίου, ἀντὶ δὲ τῆς εὐπαρύφου καὶ βασιλικῆς πορφύρας ὅπλα τε αὐτὸς φέρων καὶ συμπροιόντων τῶν λοιπῶν μονομάχων ὀφθῆναι τοῖς Ῥωμαίοις. 4 Ἐπεὶ δὲ τὴν γνώμην αὐτοῦ ταύτην ἀνήνεγκε πρὸς Μαρκίαν, ἣν εἶχε τῶν παλλακίδων τιμιωτάτην καὶ οὐδέν τι ἀπεῖχε γαμετῆς γυναικός ἀλλὰ πάντα ὑπῆρχεν ὅσα Σεβαστῇ πλὴν τοῦ πυρός· ἣ μαθοῦσα τὴν παράλογον οὕτω καὶ ἀπρεπῆ βούλησιν αὐτοῦ τὰ πρῶτα ἐλιπάρει, καὶ προσπίπτουσα μετὰ δακρύων ἐδεῖτο μήτε τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν καθυβρίσαι μηθ᾽ ἑαυτὸν ἐπιδόντα μονομάχοις καὶ ἀπεγνωσμένοις ἀνθρώποις κινδυνεῦσαι. 5 Ἐπεὶ δὲ πολλὰ ἱκετεύουσα οὐκ ἐτύγχανεν αὐτοῦ, ἣ μὲν δακρύουσα ἀπέστη, ὁ δὲ Κόμοδος, μεταπεμψάμενος Λαῖτόν τε τὸν ἔπαρχον τῶν στρατοπέδων Ἔκλεκτόν τε τὸν τοῦ θαλάμου προεστῶτα, ἐκέλευεν αὐτῷ πάντα παρασκευασθῆναι ὡς διανυκτερεύσων ἐν τῷ τῶν μονομάχων καταγωγίῳ, κἀκεῖθεν προελευσόμενος ἐπὶ τὰς θυσίας τῆς ἱερομηνίας ὡς Ῥωμαίοις ἔνοπλος ὀφθείη. Οἳ δὲ ἱκέτευον καὶ πείθειν ἐπειρῶντο μηδὲν ἀνάξιον τῆς βασιλείας ποιεῖν. **17.** Ὁ δὲ Κόμοδος ἀσχάλλων τοὺς μὲν ἀπεπέμψατο, αὐτὸς δὲ ἐπανελθὼν ἐς τὸ δωμάτιον ὡς δὴ καθευδήσων (καὶ γὰρ μεσημβρίας εἰώθει τοῦτο ποιεῖν), λαβὼν γραμματεῖον τούτων δὴ τῶν ἐκ φιλύρας ἐς λεπτότητα ἠσκημένων, ἐπαλλήλῳ τε ἀνακλάσει ἀμφοτέρωθεν ἐπτυγμένων, γράφει ὅσους χρὴ τῆς νυκτὸς φονευθῆναι. 2 Ὧν πρώτη μὲν ἦν Μαρκία, εἵποντο δὲ Λαῖτός τε καὶ Ἔκλεκτος, ἐπὶ δὲ

16.2[2] Κρόνια GFL : Κρονεία ABV || pr. δὲ om. GFL || [3] αὐτὸν GFL : αὐτὸ ABV || [4] δὲ AL : δὴ BVGF || προσιούσης ABV : προϊούσης GFL || 3[3] ἐβούλετο BVG : ἐβουλεύετο FL || 4[2] παλλακίδων BGFL : παλακίδων AV || [4] ἐλιπάρει GFL : κατελιπάρει ABV || 5[3] pr. τε om. GFL || [4] προεστῶτα GFL : προεστηκότα ABV.
17.1[2] ἀσχάλλων AGF : ἀσχάλων BVL || [4] ἐπαλλήλῳ... ἐπτυγμένων GFL : om. ABV.

célèbrent d'abord les Saturnales, et en second lieu, en l'honneur du dieu à qui échut l'hospitalité, ils consacrent, selon la tradition italienne, le premier mois de l'année. On dresse une statue à deux visages de lui, puisque c'est avec lui que l'année commence et s'achève. Pendant le déroulement de cette fête, où les Romains en particulier se saluent les uns les autres et se rendent visite pour se faire plaisir par des dons d'argent et par le partage des fruits de la terre et de la mer, 3 et au moment où les magistratures éponymes et l'éminente pourpre annuelle sont revêtues pour la première fois, Commode, alors que tous s'associaient à la fête, voulait faire apparition non pas, comme il était d'usage, depuis la demeure impériale, mais depuis le Ludus Magnus, portant des armes sur lui au lieu de la pourpre impériale brodée et s'avançant avec le reste des gladiateurs à la vue des Romains. 4 Lorsqu'il fit part de l'intention qui était la sienne à Marcia[lxxii], celle de ses concubines qui lui était la plus chère et à qui il ne refusait rien, comme à une épouse légitime (elle avait les mêmes privilèges qu'une Augusta, excepté le feu sacré), celle-ci, en apprenant cette décision si surprenante et inconvenante, se mit d'abord à le supplier et, après s'être jetée à ses pieds en larmes, à le prier de ne pas humilier l'Empire romain et de ne pas se mettre en danger en se livrant à des gladiateurs et à des hommes qui n'attendaient plus rien de la vie. 5 Mais lorsqu'après toutes ses supplications elle n'obtint rien de lui, elle s'éloigna en pleurs, et Commode, ayant fait mander Laetus le préfet du prétoire[lxxiii] et Éclectus le chambellan impérial[lxxiv], leur ordonna de tout faire préparer pour qu'il puisse passer la nuit dans le Ludus Magnus et partir de cet endroit pour accomplir les rituels du mois sacré, de façon à ce que les Romains le vissent en armes. Mais eux le supplièrent et tentèrent de le persuader de ne rien faire d'indigne de son rang impérial[lxxv]. **17.** Commode, irrité, les renvoya et, alors qu'il s'était retiré dans ses appartements pour y faire la sieste (il avait pour habitude de la faire au milieu du jour), et qu'il avait pris une de ces tablettes fabriquées en fines lamelles d'écorce qui se repliaient l'une sur l'autre pour se refermer, il y écrivit le nom de tous ceux qu'il fallait exécuter ce soir-là. 2 La première d'entre eux était Marcia, suivie de Laetus et Éclectus, puis d'un grand nombre des sénateurs les plus

τούτοις πολὺ πλῆθος τῶν τῆς συγκλήτου πρωτευόντων. Τοὺς μὲν γὰρ πρεσβυτέρους καὶ ἔτι λοιποὺς πατρῴους φίλους ἀποσκευάσασθαι πάντας ἤθελεν, αἰδούμενος ἔχειν αἰσχρῶν ἔργων σεμνοὺς ἐπόπτας· τῶν δὲ πλουσίων τὰς οὐσίας χαρίσασθαι ἐβούλετο μερίσαι τε ἐς τοὺς στρατιώτας καὶ τοὺς μονομαχοῦντας, τοὺς μὲν ἵνα φυλάττοιεν αὐτόν, τοὺς δὲ ἵνα τέρποιεν. 3 Γράψας δὴ γραμματεῖον τίθησιν ἐπὶ τοῦ σκίμποδος οἰηθεὶς μηδένα ἐκεῖσε εἰσελεύσεσθαι. Ἦν δέ τι παιδίον πάνυ νήπιον, τούτων δὴ τῶν γυμνῶν μὲν ἐσθῆτος χρυσῷ τε καὶ λίθοις πολυτίμοις κεκοσμημένων, οἷς ἀεὶ χαίρουσι Ῥωμαίων οἱ τρυφῶντες· ὑπερηγάπα δὲ ὁ Κόμοδος αὐτὸ ὡς συγκαθεύδειν πολλάκις. Φιλοκόμοδός τε ἐκαλεῖτο, δεικνυούσης καὶ τῆς προσηγορίας τὴν στοργὴν τὴν ἐς τὸν παῖδα τοῦ βασιλέως. 4 Τὸ δὴ παιδίον τοῦτο ἄλλως ἀθῦρον, προελθόντος τοῦ Κομόδου ἐπὶ τὰ συνήθη λουτρά τε καὶ κραιπάλας, εἰσδραμὸν ἐς τὸν θάλαμον ὥσπερ εἰώθει, τὸ γραμματεῖον ἐπὶ τοῦ σκίμποδος κείμενον ἀνελόμενον, ἵνα δὴ παίζειν ἔχοι, πρόεισι τοῦ οἴκου. Κατὰ δέ τινα δαίμονα συνήντετο τῇ Μαρκίᾳ. Ἥ δὲ (καὶ αὐτὴ γὰρ ἔστεργε τὸ παιδίον) περιπτύξασα καὶ φιλοῦσα αὐτό, τὸ γραμματεῖον ἀφαιρεῖται δεδοκυῖα δὴ μή τι τῶν ἀναγκαίων ὑπὸ νηπιότητος ἀγνοοῦν παῖζον διαφθείρῃ. Γνωρίσασα δὲ τὴν Κομόδου χεῖρα ταύτῃ καὶ μᾶλλον ἐσπούδαζε διεξελθεῖν τὴν γραφήν. 5 Ἐπεὶ δὲ εὗρεν αὐτὸ θανατηφόρον καὶ πρὸ ἁπάντων αὐτήν τε μέλλουσαν τεθνήξεσθαι, Λαῖτόν τε καὶ Ἔκλεκτον ἐπακολουθήσαντας, τῶν τε λοιπῶν τοιοῦτον φόνον, ἀνοιμώξασα καθ’ ἑαυτήν τε εἰποῦσα « εὖγε, ὦ Κόμοδε· ταῦτ’ ἄρα χαριστήρια εὐνοίας τε καὶ στοργῆς τῆς ἐμῆς, ὕβρεώς τε καὶ παροινίας τῆς σῆς ἧς ἐτῶν τοσούτων ἠνεσχόμην. Ἀλλ’ οὐ καταπροίξῃ αὐτὸς μεθύων νηφούσης γυναικός. » 6 Ταῦτα εἰποῦσα τὸν Ἔκλεκτον μεταπέμπεται. Ἔθος δ’ εἶχεν αὐτῇ προσιέναι ἅτε τοῦ θαλάμου φύλαξ, ἔτι τε καὶ ἐπὶ συνουσίᾳ αὐτοῦ διεβάλλετο. Δοῦσα δὲ τὸ γραμματεῖον « ὅρα ἔφη ποίαν μέλλομεν παννυχίζειν ἑορτήν ». Ὁ δ’ Ἔκλεκτος ἀναγνούς τε καὶ ἐκπλαγείς (ἦν δὲ τὸ γένος

17.2[5] τοὺς om. ABV || 3[1] δὴ GFL : δὲ ABV || [2] τι Reisk Lucarini ex Io. (cf. *supra* p. 338 et 342) : om. codd. || [3] οἷς GFL : οἷα ABV || [4] οἱ om. ABV || συγκαθεύδειν AGFL : συγκαθεύδον B συγκαθεῦδον V || [5] καὶ om. ABV || 4[1] δὴ ABVGF : δὲ L || [2] εἰσδραμὸν AVGF : εἰσδραμὼν BL in A litt. ω in o correcta esse uidetur || [3] ἔχοι ABVGF : ἔχει L || [4] κατὰ δέ τινα δαίμονα AGFL : κατὰ δέ γέ τινα δαίμονα V κατὰ δέ γε (?) δαίμονα B || συνήντετο GFL : συνήντα BV (αι ? A) || 5[1] αὐτὸ GFL : αὐτὴν ABV || [2] πρὸ ABGFL : πρὸς V || 5[3]–6[1] ἐπακολουθήσαντας — Ἔκλεκτον om. F || 5[3-4] καθ’ GL : καὶ καθ’ ABV om. F. || [4] ταῦτ’ ἄρα Nauck : ταῦτα γὰρ ABV ταῦτα GL om. F || εὐνοίας GL : ἀνοίας ABV om. F || [5] ἐτῶν GL : om. ABVF || τοσούτων GL : τοσούτον ABV om. F || 6[2] καὶ ἐπὶ ABVGF : ἐπὶ L || [3] δὲ BGF : δὴ AVL.

importants. Il souhaitait d'abord se débarrasser de tous les plus anciens et derniers amis restants de son père, parce qu'il avait honte d'avoir de vénérables témoins de sa conduite abjecte ; il voulait par la suite distribuer les biens des riches et les partager avec les soldats et les gladiateurs, les uns pour qu'ils le protègent, les autres pour qu'ils en tirent du plaisir. 3 Après avoir écrit sur la tablette, il la pose sur son lit, pensant que personne n'entrerait dans la pièce. Mais il y avait un garçon très jeune, un de ceux dénués de vêtements, parés d'or et de pierres précieuses et dont la présence réjouissait les Romains qui vivaient dans la mollesse, et Commode le chérissait au point de dormir souvent avec lui[lxxvi]. On l'appelait Philocommode, nom qui montrait la tendresse de l'empereur pour cet enfant. 4 Quand ce jeune garçon sans discrétion, alors que Commode avait quitté la pièce pour se rendre à son bain et à son ivrognerie habituels, entra dans la chambre comme il en avait l'habitude, il prit la tablette qui reposait sur le lit — pour s'en amuser assurément, et s'élança hors de la chambre. Le hasard voulut qu'il tombât sur Marcia. Quand elle le serra dans ses bras et l'embrassa (elle-même aimait tendrement l'enfant), elle lui retira cette tablette pour éviter que le petit garçon, en jouant, ne détruisît quelque chose d'important par mégarde. Mais lorsqu'elle reconnut l'écriture de Commode, elle fut beaucoup plus curieuse de parcourir la lettre. 5 Quand elle découvrit qu'elle contenait son arrêt de mort et qu'elle-même, avant tous les autres, allait être assassinée, puis que Laetus et Éclectus allaient la suivre et que tous les autres allaient subir le même sort, elle éclata en sanglot et se dit à elle-même : « Bravo Commode ! Voici donc comment tu remercies ma bienveillance et ma tendresse, alors que j'ai supporté toutes ces années tes violences et ta débauche ! Mais un ivrogne comme toi n'échappera pas à une femme sobre ! » 6 Après ces mots elle envoya chercher Éclectus. Il avait l'habitude de la fréquenter en tant que chambellan et en outre on l'accusait d'avoir une liaison avec lui. Elle lui donna la lettre et dit : « Regarde quelle fête nous allons célébrer ce soir ! » Éclectus, après avoir lu la lettre, fut frappé de stupeur

Αἰγύπτιος τολμῆσαί τε ἅμα καὶ δρᾶσαι θυμῷ τε δουλεῦσαι πεφυκώς), κατασημηνάμενος οὖν τὸ γραμματεῖον δία τινος τῶν ἑαυτῷ πιστῶν ἀναγνωσθησόμενον πέμπει τῷ Λαίτῳ. 7 Ὁ δὲ καὶ αὐτὸς ταραχθεὶς ἀφικνεῖται πρὸς Μαρκίαν, ὡς δὴ συσκεψάμενος αὐτοῖς περὶ ὧν ἐκέλευσεν ὁ βασιλεὺς καὶ τοῦ τῶν μονομάχων καταγωγίου· προσποιησάμενοι δὲ περὶ τῶν ἐκείνῳ διαφερόντων σκέπτεσθαι συντίθενται φθάσαι τι δράσαντες ἢ παθεῖν οὐδὲ καιρὸν εἶναι μελλήσεως ἢ ἀναβολῆς. 8 Ἀρέσκει δὴ δοῦναι φάρμακον δηλητήριον τῷ Κομόδῳ ὑπέσχετο δ' αὐτὸ ῥᾷστα δώσειν ἡ Μαρκία. Εἰώθει γὰρ αὐτὴ κιρνάναι τε καὶ διδόναι τὴν πρώτην πόσιν ὡς ἥδιον πίοι παρ' ἐρωμένης. Ἐλθόντι δὲ αὐτῷ ἀπὸ τοῦ λουτροῦ ἐμβαλοῦσα ἔς τε κύλικα τὸ φάρμακον οἴνῳ τε κεράσασα εὐώδει δίδωσι πιεῖν. Ὁ δ' ὡς συνήθη φιλοτησίαν μετὰ πολλὰ λουτρὰ καὶ γυμνάσια τὰ πρὸς θηρία διψῶν ἔπιεν ἀναισθήτως. 9 Εὐθέως δὲ κάρος ἐπέπεσεν αὐτῷ, καὶ ἐς ὕπνον καθελκόμενος ὑπὸ καμάτου τοῦτο πάσχειν οἰηθεὶς ἀνεπαύσατο. Ὁ δὲ Ἔκλεκτος καὶ Μαρκία πάντας ἀποστῆναι κελεύσαντες ἔς τε τὰ οἰκεῖα ἀπιέναι, ἡσυχίαν δὴ παρεσκεύαζον αὐτῷ. Εἰώθει δὲ καὶ ἐπὶ ἄλλων καιρῶν τοῦτο πάσχειν ὁ Κόμοδος ὑπὸ κραιπάλης· πολλάκις γὰρ λουόμενος καὶ πολλάκις ἐσθίων οὐδένα καιρὸν εἶχεν ἐς ἀνάπαυσιν ὡρισμένον, ἀλλεπαλλήλοις καὶ διαφόροις συνεχόμενος ἡδοναῖς, αἷς δὴ καταλαβούσῃ ὥρᾳ καὶ ἄκων ἐδούλευεν. 10 Ἐπ' ὀλίγον μὲν οὖν ἡσύχασε, περὶ στόμαχον δὲ καὶ κοιλίαν τοῦ φαρμάκου γενομένου ἴλιγγός τε αὐτὸν καταλαμβάνει ἔμετός τε πολὺς ἐπιγίνεται, ἢ τῆς προεγκειμένης τροφῆς ἅμα πότῳ πολλῷ ἐξωθούσης τὸ φάρμακον, ἢ διὰ τὸ προλαμβανόμενον, ὅπερ εἰώθασι βασιλεῖς ἑκάστοτε πρὸ πάσης τροφῆς λαμβάνειν, κώλυμα δηλητηρίων. 11 Πλὴν ἀλλὰ πολλοῦ γε τοῦ ἐμέτου ὄντος, φοβηθέντες μὴ πᾶν ἐξεμέσας τὸ φάρμακον ἀνανήψῃ καὶ πάντες ἀπόλωνται, νέον τινὰ ὄνομα Νάρκισσον, γενναῖόν τε καὶ ἀκμαστήν, πείθουσιν

17.6[5] ἅμα om. ABV || τε AGFL : δὲ BV || [6] ἑαυτῷ ABVGF : ἑαυτοῦ L || 7[2] συσκεψάμενος BVGFL : συσκεψόμενος A || [4] φθάσαι τι δράσαντες GFL : δρᾶσαί τι φθάσαντες ABV || 8[1] δηλητήριον τῷ Κομόδῳ ὑπέσχετο δ' αὐτὸ VGF : τῷ Κομόδῳ ὑπέσχετο δ' αὐτὸ δηλητήριον L δ'αὐτῷ AB || [3] ἐμβαλοῦσα ἔς τε GFL : ἐμβαλοῦσά τε AB ἐλβαλοῦσα (sic) V || [4] τὸ φάρμακον ABV : τοῦ φαρμάκου GFL || οἴνῳ τε GFL : οἴνῳ BV καὶ οἴνῳ A || πιεῖν GFL : πῖεῖν AV ποιεῖν B || 9[2] καὶ ἐς ὕπνον ABV : ἐς ὕπνον τε GFL || [6] ἀλλεπαλλήλοις GFL : ἀλλὰ ἀλλεπαλλήλοις ABV || 10[1] ἐπ' ὀλίγον ABV : ἐς ὀλίγον GFL || [2] ἴλιγγός ABVGF : εἴλιγγός L || [4] διὰ om. V || 11[3] ἀπόλωνται ABGFL : ἀπόλονται V || νέον τινὰ ABV : νεανίαν τινα GFL || ὄνομα ABV : ὀνόματι GFL || [3] ἀκμαστήν ABGFL : ἀκμηστήν V.

(il était égyptien de naissance et en tant que tel il était naturellement enclin à agir impulsivement et se laisser submerger par ses émotions) et, après avoir scellé la tablette, il la fit envoyer par l'un de ses hommes les plus loyaux à Laetus pour la lui faire lire. 7 Ce dernier arrive tout aussi terrifié devant Marcia, sous couvert de contrôler ensemble les préparatifs ordonnés par l'empereur à propos de le Ludus Magnus ; tandis qu'ils prétendaient veiller aux intérêts du Prince ils convinrent de prendre les devants et d'agir ou d'affronter leur sort, et qu'il n'était plus temps d'atermoyer. 8 Ils décidèrent de donner un poison mortel à Commode et Marcia promit qu'elle le lui donnerait facilement. En effet, elle avait l'habitude de concocter et de lui donner sa première boisson, dans la mesure où il avait plus de plaisir à boire des mains de sa maîtresse. Lorsqu'il sortit de son bain, elle lui donna à boire le poison qu'elle avait versé dans la coupe et mélangé à du vin parfumé. Il le but sans se méfier comme la preuve d'amour dont il avait l'habitude quand il avait soif après ses nombreux bains et exercices contre les bêtes. 9 Aussitôt l'engourdissement le prit et, tombant de sommeil, il alla se reposer parce qu'il pensait qu'il ressentait cela à cause de l'épuisement. Éclectus et Marcia, après avoir ordonné à tout le monde de partir et de quitter les appartements, assuraient le calme autour de lui[lxxvii]. Commode avait l'habitude d'être dans cet état en d'autres occasions à cause de l'ivresse : entre les nombreux bains et les nombreux repas, il n'avait aucun moment défini pour se reposer, parce qu'il s'abandonnait constamment à ce tournoiement de plaisirs variés dont il se rendait impulsivement l'esclave à n'importe quelle heure. 10 Il s'apaisa donc quelques instants, mais quand le poison se répandit dans son ventre et ses entrailles, il se sentit nauséeux et fut pris de nombreux vomissements, soit parce que la nourriture qu'il avait ingérée auparavant, couplée aux nombreuses boissons, rejetait violemment le poison, soit à cause d'un antidote prophylactique qu'il avait pris comme avaient l'habitude d'en prendre chaque empereur avant tous les repas. 11 À ce rythme, puisqu'il vomissait beaucoup, et que les conjurés avaient peur qu'il récupère en vomissant tout le poison et qu'ils soient tous détruits, ils persuadent donc un jeune homme du nom de Narcisse, d'une grande force et d'un grand courage, d'entrer et

εἰσελθόντα τὸν Κόμοδον ἀποπνῖξαι μεγάλα δώσειν ἔπαθλα ὑποσχόμενοι. Ὁ δ' εἰσδραμὼν παρειμένον αὐτὸν ὑπὸ τοῦ φαρμάκου καὶ μέθης ἀποσφίγξας τὸν τράχηλον φονεύει.

12 Τοιούτῳ μὲν τέλει τοῦ βίου ὁ Κόμοδος ἐχρήσατο, βασιλεύσας ἔτη τρισκαίδεκα μετὰ τὴν τοῦ πατρὸς τελευτήν, εὐγενέστατός τε τῶν πρὸ αὐτοῦ γενομένων βασιλέων, κάλλει τε τῶν καθ' αὑτὸν ἀνθρώπων εὐπρεπέστατος αὐταρκέστατός τε συμμετρίᾳ σώματος, εἰ δέ τι δεῖ καὶ περὶ ἀνδρείας εἰπεῖν, οὐδενὸς ἥττων εὐστοχίᾳ τε καὶ εὐχειρίᾳ, εἰ μὴ τὴν τούτων εὐμορίαν αἰσχροῖς ἐπιτηδεύμασι κατῄσχυνεν, ὡς προείρηται.

17.12[1] τοῦ βίου ABV : βίου GFL || [3] κάλλει τε τῶν AVGFL : τε om. B || [4] αὐταρκέστατός... σώματος ABV : om. GFL.

d’étrangler Commode après lui avoir promis de lui offrir de grandes récompenses. Une fois entré dans la chambre il étrangla donc Commode, qui succombait au poison et au vin.

12 Telle fut la fin que connut Commode, après avoir régné treize ans après la mort de son père, lui qui était le mieux né de tous les empereurs qui l’avaient précédé, possédait une beauté sans pareille chez les hommes de son temps et un physique tout à fait gracieux. Si l’on devait aussi parler de son courage, personne ne le surpassait en habileté et en dextérité, mais il entacha sa fortune par des actes honteux, comme nous l’avons dit plus haut.

[i] Sur l'identité possible de ces « historiens », voir *supra* p. 107 sq. Il est difficile, à cause de sa relative contemporanéité et de la proximité de la période traitée, de ne pas penser à Cassius Dion, dont le prétendu manque de rigueur historique pouvait se lire dans les expressions τῆς μὲν ἀληθείας ἐν ταῖς ἀφηγήσεσιν ὠλιγώρησαν ou encore ὡς εἴ τι καὶ μυθῶδες λέγοιεν et τὸ δ' ἀκριβὲς τῆς ἐξετάσεως οὐκ ἐλεγχθήσεται. Cependant notre auteur peut aussi – et c'est sans doute la raison d'une formulation générale et vague – évoquer tout homme qui a entrepris l'écriture d'une œuvre historique. Voir TORRENS 2009 p. 303–304.

[ii] La partialité des historiens de l'Antiquité est une question essentielle de la critique des sources. Toujours selon TORRENS « l'allégeance des trois écrivains [Appien, Dion et Hérodien] au régime impérial » pose un problème mais n'est pas surprenante : « Elle n'a pas de quoi étonner vu qu'elle est obligée et qu'aucun auteur ne se permet de critiquer le Principat en tant que tel. Il ne pourrait le faire qu'en empruntant des chemins détournés à la manière de Tacite soulignant les turpitudes des empereurs passés et les mérites des ''bons'' empereurs récents » (p. 303–304). Cependant Hérodien semble aussi considérer que la partialité de l'historien n'est pas forcément en faveur du Principat (πρὸς ἔχθραν ἢ μῖσος τυράννων). C'est d'ailleurs ce qui a poussé SIDEBOTTOM 1997b p. 271–276 à envisager une datation tardive de la composition de notre œuvre : « The political philosophy of the text also make composition or at least publication before A.D. 250 unlikely. […] It cannot be proven that a Greek author necessarily would have felt unable to criticise the ancestors of contemporary senators. But implied criticism of the reigning emperor was probably another matter. […] We can only form an estimate by seeing how well the political philosophy of the text fits each reign (which is of course to assume that the text is not deliberately subversive » (p. 273–274).

[iii] Il est intéressant de remarquer que dans la seconde édition de Bekker le mot ἀληθοῦς est omis alors qu'il est primordial pour la compréhension de la méthode historique d'Hérodien, qui reprend le souci thucydidéen de la vérité (ἀληθοῦς) et de la précision (ἀκριβείας). Voir *supra* p. 112.

[iv] Σεβαστοῦ : cf. Dion LIII, 16, 7 qui nous fait part de la retranscription grecque du mot *Augustus*, qui n'existait pas dans sa langue : « En effet les objets les plus respectables et les plus saints sont dits augustes. C'est pour cela qu'en grec on l'a appelé Σεβαστός c'est-à-dire vénérable du verbe σεβάζεσθαι » (πάντα γὰρ τὰ ἐντιμότατα καὶ τὰ ἱερώτατα αὔγουστα προσαγορεύεται. Ἐξ οὗπερ καὶ σεβαστὸν αὐτὸν καὶ ἑλληνίζοντές πως ὥσπερ τινὰ σεπτόν ἀπὸ τοῦ σεβάζεσθαι προσεῖπον). Le *cognomen Augustus* et *auctoritas* étant de la même famille étymologique qu'*augur*, c'est ce cognomen d'essence religieuse qui aurait valu à l'empereur cette *auctoritas* à valeur institutionnelle. Dion spécifie en LIII, 18, 2 que « l'appellation de César et celle d'Auguste ne leur confère aucun pouvoir particulier : elles ne servent qu'à marquer l'une la succession de la race l'autre l'éclat de leur dignité » (Ἥ γὰρ δὴ τοῦ Καίσαρος ἥ τε τοῦ Αὐγούστου πρόσρησις δύναμιν μὲν οὐδεμίαν αὐτοῖς οἰκείαν

προστίθησι δηλοῖ δ᾽ ἄλλως τὸ μὲν τὴν τοῦ γένους σφῶν διαδοχήν τὸ δὲ τὴν τοῦ ἀξιώματος λαμπρότητα). L'attribution de ce *cognomen* à Octave le 16 janvier 27 est d'une grande importance en ce qu'elle lui confère un caractère religieux, que la traduction grecque Σεβαστός traduit semble-t-il parfaitement. Voir ROQUES 1990b p. 39.

[v] ἡ Ῥωμαίων δυναστεία μετέπεσεν ἐς μοναρχίαν. Une proposition difficile à traduire. Il faut d'abord s'interroger sur le sens et l'emploi chez les historiens (particulièrement pour la période du Principat) des termes δυναστεία et μοναρχία. Pour Hérodien les Romains sont passés d'une démocratie (cf. II, 9, 6 ; II, 11, 4) à une δυναστεία, qui semble désigner un moment oligarchique (Marius et Sylla ; César, Pompée et Crassus ; Antoine, Octavien et Lépide). Voir GALIMBERTI 2014 p. 38, qui se demande si ce moment charnière ne peut pas se situer dans les années qui précèdent le règne à proprement parler d'Auguste, en parlant de la dictature de César ou des *triumvirats* ; ou peut-être à partir de la victoire d'Octavien sur Antoine à Actium le 2 décembre 31 ; ou encore à partir de l'année 29 où Auguste, devenu seul maître de la Ville, revient à Rome en célébrant un triple triomphe ; puis enfin à une monarchie en bonne et due forme sous le règne d'Auguste (cf. II, 11, 5). La Δυναστεία désigne à l'origine une domination, une puissance (Soph. *O.R. 593* Dém. *316, 18*). *δυναστεία ὀλίγων ἀνδρῶν* (Thuc. III, 62) domination de quelques hommes *d'où* oligarchie (Thuc. IV, 78 ; Plat. *Gorg.* 492b ; Xen. *Hell.* V, 4, 6 ; Plat. *Rép.* 499b etc. L'expression traduirait donc le passage du pouvoir sénatorial de la République à la μοναρχία, le commandement d'un seul (cf. Hérodote III, 80 ; VII , 154 ; Xénophon, *Cyropédie* VII, 1, 4 ; Platon, *Politique* 302d, etc). Le terme désigne chez Hérodien « la volonté d'exercer le pouvoir solitairement » (ROQUES 1990b p. 43–44). Le terme μοναρχία revient en II, 11, 5 (ἐξ οὗ δὲ ἐς τὸν Σεβαστὸν περιῆλθεν ἡ μοναρχία) et encore en III, 15, 1 (tentative de Caracalla d'écarter Geta du pouvoir) ; IV, 4, 2 (élimination de Geta à cause de la soif de pouvoir de Caracalla) ; VIII, 8, 4–5 (rivalités de Pupien et Balbin). GALIMBERTI 2014 p. 38 : « Non mi sembra che il verbo impiegato da Erodiano (μετέπεσεν) implichi un giudizio negativo sul regime instaurato da Augusto (D. Roques 1990b 43). » Hérodien est conscient de la « fiction constitutionnelle » (SIDEBOTTOM 1997b p. 2803, et note 148) et en joue lorsqu'il fait dire à ses personnages que c'est le peuple romain qui confère le pouvoir au prince : II, 8, 4 (discours de Niger au Syriens) ; IV, 15, 7 (lettre de Macrin) ; VIII, 7, 5 (Discours de Maxime Pupien à l'armée).

[vi] C'est-à-dire entre l'avènement d'Auguste en 27 av. J.-C. et celui de Marc Aurèle en 161, soit 188 ans.

[vii] Il est évident qu'Hérodien fait ici référence aux nombreuses crises qui ont suivi le règne de Commode (193) de Septime Sévère (meurtre de Géta par son frère Caracalla en 211) et de Caracalla (assassiné par Macrin en 217). Voir *supra* p. 116 sq.

[viii] On retrouve de nombreuses guerres contre les Barbares dans l'œuvre : elle s'ouvre sur la campagne danubienne à la fin du règne de Marc Aurèle et au début du règne de Commode (I, 5–7) ; sous le règne de Sévère, on trouve l'*Expeditio parthica* en 198 (III, 9), et à la fin de son règne la campagne de Bretagne (III, 14) ; le règne de Caracalla est marqué par la campagne parthique en 216 (IV, 10–15) ;

Hérodien dresse le bilan de la politique étrangère de Sévère Alexandre lors de la dernière année de son règne (VI, 2–3, 2), notamment son départ de Rome et l'ambassade à Artaxerxés (VI, 4–5, 4), puis une nouvelle campagne en Germanie et Pannonie, où il négocie la paix (VI, 6, 3–7, 9) et trouve la mort et enfin une nouvelle campagne en Germanie sous Maximin (VII, 2). Voir également GALIMBERTI 2014 p. 39. Quant aux guerres civiles, Hérodien fait évidemment référence aux conflits opposant Sévère à Julianus, Niger et Albinus, puis aux deux épisodes de guerre civiles sous le règne de Maximin, contre les Gordien et contre Pupien et Balbin.

[ix] Il n'est pas clair dans l'œuvre de quels peuples il s'agit. Cette partie de la phrase est potentiellement uniquement rhétorique pour augmenter les proportions de son sujet. Cela renvoie peut-être à la révolte de Maternus ou aux régions soutenant les prétendants à la succession de Pertinax. En tout cas l'emploi du terme ἐθνῶν interdit d'interpréter cette assertion comme une référence à des révoltes populaires.

[x] Là encore les prises de cités sont nombreuses lors des guerres mais le meilleur exemple est le siège de Byzance par Sévère au livre III.

[xi] Hérodien ne mentionne qu'un seul séisme en I, 14, 3 (épisode de l'incendie du temple de la Paix). Il s'agit peut-être encore d'un élargissement des proportions de son sujet. Voir Dion XXXVII, 11, 4 ; LII, 12, 2 (tremblement de terre de Nicomédie de 181) ; LXIII, 28, 1 ; LXVIII, 21, 1 (le tremblement de Terre d'Antioche en 115 sous le règne de Trajan) ; LXX, 4, 1 (à Cyzique sous le règne d'Antonin) ; LXXVIII, 25, 1 (Sous le règne de Macrin).

[xii] La seule mention d'importance d'une épidémie se trouve en I, 12, 1 avec un épisode de peste antonine qui permet à Hérodien un petit *excursus* médical. Cet épisode prend place sous le mandat de Cléandre et sert d'élément déclencheur de la révolte du peuple contre le préfet du prétoire. Voir GALIMBERTI 2014 p. 40 : « Per quanto riguarda le pestilenze l'unica recordata è sotto Commodo (1 12 1 ; cf. Dio 72 14 3) che fu probabilmente una reviviscenza della grande peste di epoca antonina (Gilliam GF ''the plague under Marcus Aurelius'' Ajph 82 1961 225-251). »

[xiii] Selon CASSOLA 1967, τύραννοι traduit le terme « usurpateur » comme étant clairement en opposition avec βασιλεῖς (= empereur légitime). Cependant chez Hérodien le terme τύραννος a le sens de « despote » et non d'usurpateur. Nous suivons cette interprétation car pour nous le terme à une valeur philosophique et s'intègre à la réflexion περὶ βασιλείας de l'œuvre. Que Commode soit désigné à de nombreuses reprises comme un tyran le confirme : voir II, 1, 8 ; 2, 4, 2 ; 2, 4–5 ; et son régime est désigné comme tyrannie en I, 3, 5 ; 4, 4 ; 16, 1 ; II, 1, 3 ; 3, 9 ; 4, 7 ; 5, 1 ; 6, 2 et 5. (Voir *supra* p. 232 et GALIMBERTI 2014 p. 41).

[xiv] De 180 à 238 (soit cinquante-huit ans), on compte entre quatorze et dix-neuf règnes (*supra* p. 62–65). On retrouve dans l'œuvre les règnes de Commode (180– 31 déc. 192) ; Pertinax (1er janv.–28 mars 193) ; Didius Julianus (28 mars–1er juin 193) ; Septime Sévère (1er juin 193–211) ; Caracalla (211–217) et Géta (jusqu'en 214) ; Macrin (217–218) ; Élagabal (218–222) ; Sévère Alexandre (224–235) ;

Maximin le Thrace (235–238) sous le règne duquel on compte également les Gordiens (janvier 238) et le règne partagé de Maxime Pupien et de Balbin (avril-juillet 238). Cette proposition, πλείους δυνάστας ἢ ὁ χρόνος ἀπήτει, est difficile à traduire. Dans notre commentaire en introduction nous avons choisi de le traduire par la glose « plus de princes qu'il n'en aurait fallu », car cela traduit bien, il nous semble, l'opinion d'Hérodien.

[xv] Θαύματος ἄξια : cette expression n'est pas forcément en contradiction avec le refus du μυθῶδες au profit de l'ἀκριβεία. Le goût antique des *mirabilia*, notamment pour expliquer l'ascension d'un personnage, se retrouve chez les historiens (par exemple chez Dion). Voir HOHL 1954 p. 3–46, GALIMBERTI 2014 p. 42–43. L'étonnement, selon LACHENAUD 2003 p. 100, a une importance épistémologique, religieuse et philosophique, mais pas seulement en ce qui concerne le « surnaturel ». Ainsi, l'expression de l'étonnement est fréquente pour exprimer soit l'étonnement de l'auteur, feint ou sincère, soit pour mettre en valeur l'anecdote qu'il vient de livrer ou pour interroger la validité des sources qu'il a trouvées concernant ces événements. Le chapitre 14 du livre II nous livre de nombreux *mirabilia* que l'on retrouve aussi chez Dion : des étoiles apparaissent en plein jour ou semble étirées, des animaux difformes voient le jour ; le séisme, puis l'incendie du temple de la paix, font voir le palladium pour la première fois. Ces éléments sont analysés comme surnaturels et comme signes d'une intervention divine et de la guerre, ce qui permet à Hérodien d'annoncer la suite des événements.

[xvi] Pour le commentaire sur l'opposition vieillesse/sagesse et jeunesse/insouciance, voir *supra* p. 228 et 294 ; DE RIVAS 2021 et GALIMBERTI 2014 p. 43. Ainsi, la jeunesse Commode est régulièrement associée à son despotisme : Hérodien le désigne à de nombreuses reprises comme μειράκιον (I, 3, 1 ; 3, 5 ; 4, 3 ; 5, 1 ; 6, 2 ; 6, 4 ; 6, 7 ; 7, 1 ; 8, 1–2 ; 8, 7 ; la jeunesse se retrouve aussi en I, 7, 2 (μετὰ νεανικῆς σπουδῆς) ; I, 8, 3 (νεανίσκος). Cf. Dion LXXII, 1, 1.

[xvii] Κατὰ χρόνους : Hérodien semble annoncer une répartition chronologique. Ainsi s'achève le premier paragraphe de l'œuvre d'Hérodien dans lequel il nous propose son projet de lecture. Voir *supra* p. 62 et 107–120.

[xviii] MARCUS ANNIUS VERUS ou plutôt *Imperator Caesar M. Aurelius Antoninus Augustus* c'est-à-dire Marc Aurèle (on le trouve parfois sous le nom de Marc Antonin cf. Cassius Dion ; *PIR²* A 697). Fils de M. Annius Verus, il fut adopté par Lucius Ceionus Commodus, lui-même adopté par Hadrien en 136 sous le nom de Lucius Aelius César, dans le cadre de l'adoption du meilleur en vue de la succession impériale, telle qu'elle fonctionnait depuis le règne de Nerva. Après la mort de L. César en effet, Hadrien adopta Antonin le Pieux pour qu'il adopte lui-même Marc et L. Commode, le fils d'Aelius César (cf. Dion LXIX, 21, 1). Il prit alors le nom de Marcus Aurelius César. Après la mort d'Hadrien il épousa la fille d'Antonin le Pieux, Faustine (Faustina Minor). Puis à la mort d'Antonin le Pieux le 7 mars 161 il fut élevé à l'empire (le 8 mars 161, jour donné par Dion en LXXI, 33) avec son frère adoptif Lucius Aelius Aurelius Commode pour consort (cf. Dion LXXI, 1, 1). Le 27 mars 176 il

nomma son fils Commode *Imperator* comme consort de la puissance tribunicienne. Il meurt le 17 mars 180 (cf. Dion LXXI 33 4 et Hérodien I, 4, 7–8).

[xix] En réalité Marc Aurèle eut plus de deux fils, ce qu'Hérodien n'évoque pas. Le Verissimus dont il parle, mort à un jeune âge, est-il l'enfant de Marc Aurèle connu sous le nom Gemellus Lucillae frère jumeau de Lucilla, mort à l'âge de deux ans ? Selon Galimberti 2014 p. 45–46, Marc Aurèle eut quatorze enfants de son mariage avec Faustine, dont : Domitia Faustina, Titus Aurelius Antoninus, Titus Elius Aurelius, Annia Aurelia Galeria Lucilla (Lucille), Annia Galeria Aurelia Faustina, Titus Elius Antoninus, un septième enfant, Arria Fadilla Cornificia (cf. I, 14, 5), Titus Aurelius Fulvus Antoninus, Lucius Aurelius Commodus (notre empereur), Marcus Annius Verus Adrianus et Vibia Aurelia Sabina. Voir BIRLEY 1987 p. 337–339. Commode aurait eu un frère jumeau mort en bas âge (à l'âge de 4 ans), et Verissimus serait donc probablement le surnom de ce frère jumeau même si l'on sait qu'il s'appelait Titus Aurelius Fulvus Antoninus (*PIR*² A 1512). Autre possibilité : nous savons qu'un autre frère de Commode, Marcus Annius Verus (*PIR*² A 698), né en 162 et mort en 169, avait partagé le titre de César à partir de 166 (cf. *Vie de Marc Aurèle,* 16,1 et 21, 3 ; *H.A. Vie de Commode* 1, 10–11, 13-14). Il y aurait donc une confusion de la part d'Hérodien concernant celui des deux qui était nommé Verissimus. Selon HEKSTER 2002, Commode et son frère Marcus Annius Verus sont les deux seuls fils de Marc Aurèle et de Faustine qui survécurent à la petite enfance (voir BIRLEY 1987 p. 239 et 247–248), mais Annius Verus mourut entre l'âge de trois à cinq ans d'une tumeur à l'oreille.

[xx] LUCIUS CEIONUS COMMODUS (*PIR*² A 1482). Commode est né à Lanuvium (cf. *Vie d'Antonin le Pieux* 1, 8) le 31 août 161 avec son frère jumeau Aurelius Fulvus Antoninus (cf. note précédente), de Marc Aurèle et de Faustine. Il avait le même jour de naissance que Caligula (élément annonciateur ? *Vie de Commode* 1, 2 ; cf. Suétone, *Vie de Caligula*, 8, 1), ce que confirme l'inscription *IGR* 1,1509, ainsi que de la monnaie commémorative. Désigné César par son père avec son frère M. Annius Verus le 12 octobre 166 (cf. *Vie de Verus* I, 10–11 ; 13 ; *Vie de Marc Aurèle* XII, 8 ; XVII, 3, cf. XVI, 1). Pendant la campagne de Marc Aurèle contre les Marcomans, Commode fut soigné d'une maladie par Galien. Il arriva en Germanie auprès de son père le 19 mai 175 (*Vie de Commode,* XII, 2, cf. *Vie de Marc Aurèle* XXII, 12 ; Dion LXXI, 22, 2) et revêtit la toge virile la même année, en juillet (*Vie de Commode* II, 2 ; 12, 3; *Vie de Marc Aurèle* XXII, 12), puis le suivit en Syrie et en Égypte (*Vie de Commode* II, 3), avant de rentrer avec lui à Rome, où il est proclamé *Imperator* le 27 novembre 176 (*Vie de Commode* II, 4; 12, 4, cf. *Vie de Marc Aurèle* XVI, 1 et prend part au triomphe de son père le 23 Décembre 176 (*Vie de Commode* II, 4; 12, 5; *Vie de Marc Aurèle* XVI, 1 ; 17, 3 ; *Eutrope* 8, 13, 1), juste avant son premier consulat en 177 (*Vie de Commode* II, 4 ; *Vie de Marc Aurèle* XXII, 12 ; XVI, 1) et à la suite duquel son père lui confère la puissance tribunicienne (*Marc* 27, 5 ; cf. *Vie d'Avidius Cassius* 13, 4). L'année de son consulat, probablement à l'été, Commode est proclamé Auguste et *pater patriae*, changement indiqué dans la titulature : *Imp. Caesar L. Aelius Aurelius Commodus Augustus*. Il est également

Pontifex maximus depuis 177. En août 178, il part de nouveau avec son père en Germanie (*Vie de Commode* II, 5 ; XII, 6 ; Dion LXXI, 33, 1) et c'est là qu'ils se trouvent à la mort de l'empereur.

[xxi] L'identité de ces précepteurs fut l'objet de théories, notamment par HEKSTER 2002 p. 32. Cf. Stein (*PIR²* A 1482 qui précise que le latin lui était enseigné par Antistius Capella, le grec par Onésicrate, la rhétorique par T. Ateius Sanctus. Commode était également accompagné de son peédagogue Pitholaus (cf. Dion LXXIII, 1, 2 ; *Vie de Commode* I, 4–6) ». Cf. GALIMBERTI 2014 p. 46–47 : sur l'éducation de Commode voir aussi Dion LXI, 36, 4.

[xxii] Lucilla fut d'abord mariée au co-empereur de son père Lucius Verus puis à Claudius Pompéianus, comme le signale Hérodien plus loin. Pompéianus était un *homo nouus* originaire de l'*ordo equitum*. Faustina fut mariée à Cn. Claudius Severus, sénateur et soldat émérite. Fadilla épousa M. Peduceus Plautius Quintillus, fils de Ceiona Fabia (sœur de Lucius Verus) et consul en 177. Cornifica fut mariée à M. Petronius Sura Mamertinus, lui aussi d'origine équestre (son père fut préfet du prétoire sous Antonin le Pieux) consul en 182. L'époux de Vibia Sabina fut Lucius Antistius Burrus consul en 181 (Galimberti 2014 p. 47). Voir PFLAUM 1961 p. 28–41 ; GROSSO 1964 p. 106–112 et BIRLEY 1987 p. 336–339. Hérodien semble approuver la décision de Marc Aurèle de marier ses filles selon cette logique (GALIMBERTI 2014 p. 49) et s'opposer à la vision sénatoriale.

[xxiii] Cf. *Pensées pour lui-même*, I, 11 : « ceux que chez nous nous appelons patriciens sont, en quelque manière, des hommes sans cœur » (ἐπίπαν οἱ καλούμενοι οὗτοι παῤ ἡμῖν εὐπατρίδαι ἀστοργότεροί πως εἰσί).

[xxiv] L'opposition entre vie honnête et noblesse de lignée/richesse est intéressante. GALIMBERTI 2014 p. 47 y voit peut-être un jugement de valeur de la part d'Hérodien (« *Per Erodiano la provenienza sociale non riesce ad oscurare i meriti e le virtù individuali e dunque in ultima analisi le personalità dei singoli imperatori che infatti vengono giudicati non sulla base delle loro origini ma per le loro qualità*. ». Voir les propos d'Hérodien sur Pertinax en II, 1, 9 ; 2, 7 ; 3, 1–2. Prétendre, pour Hérodien, que Marc Aurèle valorisait plus que toute autre chose les possessions spirtituelles (ταῦτα γὰρ μόνα ψυχῆς ἴδια καὶ ἀναφαίρετα ἡγεῖτο κτήματα) est une mise en valeur évidente du rôle de la *paideia* pour SIDEBOTTOM 1997b.

[xxv] Marc Aurèle était à n'en pas douter un modèle aux yeux d'Hérodien et des anciens comme en témoignent ses *Pensées pour lui-même* (Τὰ εἰς ἑαυτόν). Nous sommes assez bien renseignés sur le cheminement philosophique de Marc-Aurèle, par la *Vie de Marc*, dans l'*Histoire Auguste*, par la *Correspondance* de Fronton et par les *Pensées* de Marc-Aurèle lui-même (GRIMAL 1991 p. 48). Voir GALIMBERTI 2014 p. 50. HADOT 1981 p. 183 : bien qu'il ne fût peut-être jamais destiné à la publication, le livre de l'empereur philosophe a passionné les hommes de lettres comme Casaubon, traducteur et éditeur des pensées de Marc Aurèle (Casaubon, Méric, *Marcus Aurélius Antoninus the Roman Emperor, his Méditations concerning Himselfe : treating of a naturall Mans happinesse ;*

Wherein it consisteth and of the meanes to attain unto it, translated out of the Originall Greeke, with Notes, Canterbury, 1634). Écrites dans les dernières années de sa vie, il s'agit de notes personnelles, écrites au jour le jour par l'empereur, pour se remémorer ses réflexions et idées. Ce sont des *hypomnemata*, des *commentaria*, au sens le plus propre du mot. Le livre premier énumère tous les bienfaits que Marc Aurèle a reçus des hommes et des dieux et fait en quelque sorte le bilan de la succession spirituelle dont il est l'héritier. Le livre II des *Pensées* porte l'indication : « Écrit au pays des Quades, au bord du Gran », et l'actuel livre III : « Écrit à Carnuntum ». Cela signifie que ces deux groupes de notes ont été rédigés pendant la campagne de Marc Aurèle au bord du Danube en 171–173. Il faut toutefois être conscient qu'il ne s'agit pas d'un journal intime dans lequel l'empereur consignerait les effusions de son cœur, à la manière des « Confessions » de Saint Augustin ou de Rousseau (ou, de façon fictive, d'Hadrien dans *Les Mémoires* de Yourcenar), mais d'exercices spirituels, tels que la philosophie stoïcienne les prescrivait. Cette philosophie était justement, avant tout autre chose, un exercice, un art de vivre, une attitude, un style de vie qui engageait toute l'existence de son disciple. Pour le stoïcien, il s'agissait de vivre en accord avec le *Logos* et la Nature (HADOT 1981 p. 185). GRIMAL 1991 p. 47–48 : Il s'était formé au temps de Marc Aurèle ce que l'on pourrait appeler une *koinè* de la philosophie incarnée par le stoïcisme de Marc Aurèle, union de la tradition romaine et du syncrétisme représentatif de la Seconde Sophistique. Voir également TURCAN 1987 p. 221 et p. 231 sur le contexte probable de rédaction des *Pensées*.

[xxvi] Cf. une anecdote de Dion sur Hadrien (LXIX, 5).

[xxvii] L'amour du peuple pour le souverain (ἔρως) est essentiel et doit être inspiré par la πίστις (Plutarque *Mor*. 801c, 811f et 821f : « Οὕτως ἁπάντων ἐρώτων ἰσχυρότατος ἅμα καὶ θειότατός ἐστιν ὁ πόλεσι καὶ δήμοις πρὸς ἕνα δι' ἀρετὴν ἐγγιγνόμενος ») et l'ἀρετή de l'homme d'État (QUET 1978 p. 105 note 343).

[xxviii] Il s'agit d'une généralisation visant à faire l'éloge de Marc Aurèle. L'idée de la diffusion d'une ère de sagesse sous le règne d'un bon empereur est topique (voir *supra* p. 203 et 230 sq). Les nombreuses références à Marc Aurèle chez Hérodien soulignent les objectifs de notre auteur (cf. I, 5, 3 ; I, 6, 6 ; I, 7, 4 ; I, 8, 1 ; II, 1, 4 ; I, 4, 2 ; I, 10, 3 ; I, 14, 3).

[xxix] Ces deux paragraphes sont une description idéalisée de Marc-Aurèle par Hérodien (GALIMBERTI 2014 p. 51 ; voir HIDBER 2006 p. 188–195).

[xxx] ROQUES 1990a p. 216 note 22 : « La Pannonie (le texte grec parle de Péonie) correspond à la partie O. de la Hongrie (à l'O. du Danube) et à la partie N. de la Yougoslavie (la Slavonie, au N. de la Save). La scène se passe à Vindobona (Vienne) plutôt qu'à Sirmium (Mitrovica, en Yougoslavie) le 16 mars 180 (un jour avant la mort de l'empereur ; cf. I, 4, 7). Marc-Aurèle était alors âgé de presque 59 ans. »

[xxxi] νεότης : la traduction n'est pas aisée. Il s'agit d'une abstraction synecdochique qui désigne Commode (et à ce titre Whittaker le traduit par « jeune homme » dans l'édition Loeb). Mais c'est précisément le

jeune âge du prince qui est cause de toutes les craintes de Marc Aurèle, ce qui est renforcé par sa position comme sujet de la phrase subordonnée par δεδιώς μή.

[xxxii] Hérodien emploie ici une série d'*exempla* frappants pour illustrer les pensées de Marc Aurèle. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu une intention ironique de sa part, en employant de nombreux exemples de tyrans. Cependant, certains d'entre eux détonnent : Denys de Syracuse par exemple (cf. le commentaire de SIDEBOTTOM 1997b p. 2806). Nous l'avons vu (*supra* p. 162 sq), Hérodien emploie des exemples topiques des classes de rhétoriques, tels que les préconisaient Cicéron, qui insiste sur l'importance pour un orateur de connaître l'histoire romaine et étrangère (*De Orat.* 1, 158 ; *Orat.* 120) et Quintilien (10, 1, 34 ; 12, 4, 1-2), qui affirme l'utilité d'avoir recours à des *exempla* historiques (cf. MARINCOLA, 2009 p. 14).

[xxxiii] συγκαλέσας τε τοὺς φίλους : ce qu'Hérodien appelle dans son œuvre les φίλοι sont les membres du *consilium principis*, surtout celui de Marc Aurèle. Les φίλοι ont une place importante dans l'œuvre pour expliquer la progressive dérive tyrannique de Commode (voir *supra* p. 77, 91 et 230 sq). Au départ, en effet, les collaborateurs directs du prince sont des intimes et amis (parfois les deux, comme Pompéianus) à qui l'empereur confie des missions. Ils jouent le rôle de conseillers que ce soit dans le domaine militaire, administratif, financier ou juridique. Le fonctionnement et le recrutement de ce conseil furent souvent lié au jugement des règnes. Les empereurs dévalués par l'historiographie sont accusés d'admettre à leur conseil des affranchis peu recommandables (Claude et Néron), des cochers de cirque, leur coiffeur, leurs mignons (Héliogabale) ou des femmes (Gallien). D'une façon générale, le souci des Césars est de s'entourer d'hommes utiles, voire de techniciens efficaces et bien informés. Ces hauts fonctionnaires experts et expérimentés constituent une sorte de gouvernement avec lequel l'empereur travaille constamment. Ils assurent aussi une certaine continuité d'un règne à l'autre (TURCAN 1987 p. 143–145). On le voit ici, Marc Aurèle entend faire en sorte que Commode reste encadré de la même façon après sa mort que de son vivant.

[xxxiv] φύσει τε γὰρ τὸ ἀνθρώπινον ἐλεεινὸν ἐν ταῖς τῶν ὁμοφύλων συμφοραῖς : cette phrase n'est pas sans rappeler des propos tenus par Phédon dans l'œuvre homonyme de Platon, qui sait que ses pleurs sont plus pour lui qui perd son ami que pour Socrate qui meurt, *Phédon* 117d : « mes larmes coulaient à flots, alors je me voilai la tête et pleurai sur moi-même – car ce n'était pas sur son sort à lui, mais sur le mien à moi, qui perdais un ami si cher, que je pleurais. » (ἀστακτὶ ἐχώρει τὰ δάκρυα, ὥστε ἐγκαλυψάμενος ἀπέκλαον ἐμαυτόν – οὐ γὰρ δὴ ἐκεῖνόν γε, ἀλλὰ τὴν ἐμαυτοῦ τύχην, οἵου ἀνδρὸς ἑταίρου ἐστερημένος εἴην).

[xxxv] τῶν κυβερνησόντων : le vocabulaire de la navigation est un *topos* dans le domaine de la philosophie politique, mais Hérodien le reprend différemment. L'évocation du gouvernail (cf. sens étymologique) et du « pilote » forment une image habituelle de l'homme d'État, mais ici ce sont les φίλοι qui doivent remplir ce rôle. Il y a donc un glissement entre le bon homme d'État que doit être l'empereur, expérimenté, responsable, et les conseillers et amis de Marc Aurèle qui doivent s'assurer de conduire

le jeune empereur sur le bon chemin. Cf. Plutarque, *Préceptes politiques* 807d–812c, qui mentionne que le bon gouvernant recoure aux services de gens raisonnables, capables et dignes de confiance (812c), se servant de ses amis, que Plutarque qualifie en 807d d'instruments vivants de l'homme d'État (dans les temps d'orages nocturnes de l'envie, 787d–e, et les tempêtes de la vie politique, 790d–e ; QUET 1978 p. 65).

[xxxvi] Dion raconte également cet épisode où Marc Aurèle, malade, confie son fils à ses amis et soldats (LXXI, 34, 1 ; cf. LXXII, 1, 2 ; voir également *Vie de Marc Aurèle* 27, 11).

[xxxvii] Ce discours déroute WHITTAKER 1969 I p. lx, qui se demande comment Marc Aurèle, sur le point de mourir et probablement maintenu par des substances (à base d'opium ?), a pu tenir un discours aussi long et élaboré portant sur une réflexion philosophico-politique. Selon lui, un passage de ce genre justifie les critiques sur la dimension hautement rhétorique de l'œuvre d'Hérodien, qui ne fait pas toujours un emploi pertinent, ou plutôt opportun, des outils oratoires appris à l'école du rhéteur.

[xxxviii] ὡς μηδὲ κατασχόντας αὐτῶν τινὰς ἐς οἰμωγὴν ἀναβοῆσαι. Là encore on pense à Platon qui décrit dans le *Phédon* les amis de Socrate en proie à la douleur (« Nombre d'entre nous avaient jusque-là été à peu près capables de retenir leurs larmes, mais quand nous le vîmes boire et s'effondrer, ce ne fut plus le cas », ἡμῶν οἱ πολλοὶ τέως μὲν ἐπιεικῶς οἷοί τε ἦσαν κατέχειν τὸ μὴ δακρύειν, ὡς δὲ εἴδομεν πίνοντά τε καὶ πεπωκότα, οὐκέτι, 117c).

[xxxix] Marc Aurèle mourut le 17 mars 180. D'après Dion (LXXI, 33, 42 ; 34, 1) les médecins auraient accéléré la mort de Marc Aurèle pour s'attirer les faveurs de Commode.

[xl] À la mort de son père Commode règne donc seul, devenant ainsi le premier empereur porphyrogénète (« né dans la pourpre » cf. ἡ βασίλειος ὑπεδέξατο πορφύρα) premier cas de succession véritablement héréditaire d'un prince né pendant le règne de son père. La porphyrogénie de Commode est un cas unique dans la succession des empereurs romains depuis le règne d'Auguste. Le Principat ne se voulait pas une royauté dont la succession aurait été héréditaire. On sait que dans les premiers temps de l'Empire les termes de tyran et de roi sont proscrits à Rome lorsqu'il s'agit d'évoquer les empereurs. Si les Princes du Ier siècle de notre ère ont eu pour successeurs des membres de leur famille (par exemple Titus et Domitien fils de Vespasien) l'apparat républicain avait tout de même été conservé et la succession réglée dans le cadre d'une adoption légale et à l'importance déterminante. Les Antonins réglèrent officiellement le problème de la succession impériale par le système de l'adoption du meilleur : ainsi Nerva adopte Trajan (voir Dion LXVIII 3-4) et Hadrien règle deux générations successives d'empereurs en adoptant d'abord Lucius Ceionus Commodus puis à la mort de ce dernier (cf. MILLAR 1977 p. 70–71) Aurèle Antonin (futur Antonin le Pieux) à qui il fait adopter Annius Verus (le futur Marc Aurèle) et son frère Lucius Verus tous deux associés au trône. La systématisation de l'adoption mit incontestablement au pouvoir des hommes compétents mais il faut ajouter qu'ils avaient presque tous un lien de parenté avec leurs prédécesseurs (sauf Trajan avec Nerva). De ce fait cette

théorie de l'adoption du meilleur apparaît finalement comme un leurre, comme le souligne ROMAN 1998. p. 79. Or, à la mort de Marc Aurèle c'est l'hérédité qui triomphe bien qu'il ait dû se rendre compte que le jeune homme manquait des qualités nécessaires pour l'exercer (ce qu'Hérodien affirme, cf. Dion LXXI, 33). À raison : les désordres de Commode aboutissent après son assassinat à une nouvelle période de troubles dans laquelle les prétoriens et les armées de provinces jouent le premier rôle.

[xli] Les prétentions territoriales de Rome jusqu'à l'Océan sont typiques de la rhétorique. Cf. Aelius Arisitde selon WHITTAKER 1969 I p. liv : il s'agit d'une généralisation dont les *Histoires* sont pleines (cf. I, 6, 6 ; VII, 2, 9).

[xlii] Commode perdit son père à l'âge de dix-neuf ans (Dion, LXXII, 1, 2).

[xliii] Là encore la description des « rives escarpées de l'Ister » et du climat rigoureux de la région est un *topos* rhétorique et littéraire (WHITTAKER 1969 I p. liv, qui rappelle que cela a fait l'objet d'une déclamation du sophiste Alexander Peloplaton).

[xliv] Mot à mot, il convoqua « les Amis [de son père] ».

[xlv] Claudius Pompéianus (*PIR²* C 973) était l'époux de la fille de Marc Aurèle et de Faustine, Lucilla. Consul ordinaire en 173, il seconda l'empereur dans toutes ses guerres. À la mort du prince, Pompéianus, qui était l'homme au rang parmi les plus élevés pressa en vain Commode de continuer la guerre menée par son père. À l'avènement de Pertinax, qui avait combattu sous ses ordres (H.A., *Vie de Pertinax* II, 4 et Dion LXXIV, 3, 2), il revint au Sénat puis le quitta à nouveau après sa mort. Didius Julianus, qui avait participé à la bataille de Taraco avec lui, le rappela mais il refusa sous prétexte de la vieillesse et de la

faiblesse de sa vue (cf. *Vie de Didius Iulianus*, VIII, 3).

[xlvi] Ὀφθαλμῶν τε γὰρ θερμαὶ καὶ πυρώδεις βολαί : la transcription de ce passage fut particulièrement difficile pour tous les éditeurs. Le terme θερμαὶ fut proposé par Giuseppe Giangrande en 1957 (LUCARINI 2005 p. 9 : Giangrande *RhM* (1957) 263, cf. WHITTAKER 1969 I p. 40) et on le retrouve dans l'édition de Whittaker, qui propose la forme αἰθριαί et déclare : « Almost certainly corrupt beyond emendation. My suggestion, meaning ''cold'' or ''clear'', is not paralleled elsewhere ; Malalas, 12, 283, has ὑπόγλαυκος, which is like the reading of A ; perhaps it should be γλαυκότητες meaning ''grey'' ». À la lecture de nos manuscrits, il nous a semblé qu'une confusion ou erreur possible s'est insérée dans la tradition : le terme αἰθμίος, au féminin pluriel dans les manuscrits, αἰθμίαι (V) ou αἰθμίαι (B), n'existe tout simplement pas et le terme ἀρθμίαι proposé par la deuxième famille de manuscrits **i** (GFL), signifiant « lié, uni, attaché », ne semble pas correspondre non plus. Il s'agirait peut être d'une erreur de lecture remontant à la copie d'un ancien manuscrit (ω lui-même ?) et nous pensons qu'on aurait pu trouver un terme αἰθαί ou même αἱ θερμαὶ, la présence de l'article de βολαί dans le contexte n'étant pas impossible.

[xlvii] Cf. Plutarque, *Publicola* 15, 3 : ὁ δὲ τέταρτος οὗτος ὑπὸ Δομετιανοῦ καὶ συνετελέσθη καὶ καθιερώθη. λέγεται δὲ Ταρκύνιον εἰς τοὺς θεμελίους ἀναλῶσαι λίτρας ἀργυρίου τετρακισμυρίας, τούτου δὲ τοῦ καθ' ἡμᾶς τὸν μέγιστον ⟨ἂν⟩ ἐν Ῥώμῃ τῶν ἰδιωτικῶν πλούτων ἐκλογισθέντα μὴ τελέσαι τὸ τῆς χρυσώσεως ἀνάλωμα, πλέον ἢ δισχιλίων καὶ μυρίων ταλάντων γενόμενον (à propos du temple de Jupiter Capitolin, le 4e depuis la fondation de Rome).

[xlviii] Le nom de Sextus Tigidius Perennis (*PIR²* T 203), le préfet du prétoire de Commode, n'est pas intégralément conservé dans les sources épigraphiques, mais on le connaît grâce aux œuvres de Dion et d'Hérodien (cf. également *Vie de Commode*, 4–5 et *Vie de Pertinax*, 3). D'après les témoins conservés, il serait rentré dans l'entourage du prince en juillet 177, c'est-à-dire trois ans avant l'avènement, ce que ne dit pas Hérodien, alors qu'il le dit pour Cléandre (cf. I, 12, 3 : συναυξηθείς τε τῷ Κομόδῳ ἐς τοσοῦτον ὑπ' αὐτοῦ τιμῆς καὶ ἐξουσίας προήχθη). Il était déjà préfet du prétoire avec Tarrutenius Paternus à la fin du règne de Marc Aurèle, probablement vers 179/180 selon Dion, LXXII, 10 et *Vie de Commode*, 14, 8. Hérodien étant moins précis dans sa gestion de la temporalité, il n'évoque Perennis que peu de temps avant la conjuration, dans sa logique narrative de ne faire intervenir les personnages que dans la mesure où ils jouent un rôle dans l'évolution du règne et le développement du récit, tout comme Crispina un peu plus loin. De 182 à 185, sa préfecture ne fut pas partagée et il fut l'un des hommes les plus puissants de l'empire (cf. plus loin dans le texte en I, 9, 10 ; Dion, LXXII, 9, 1 ; *Vie de Commode*, V). À l'époque où il supprimait les sénateurs et les hommes riches, il exila Pertinax dans sa villa paternelle en Ligurie d'après l'*H.A.* (*Vie de Pertinax*, III, 3). Il promut ses fils, encore jeunes, à la tête des légions d'Illyrie, sans manquer d'attribuer à l'un d'eux le mérite dans des actions entreprises par des généraux plus compétents (*Vie de Commode*, VI, 1). Après sa tentative ratée de conjuration, il est exécuté avec sa femme, sa sœur et ses deux fils (Dion, LXXII, 9, 1 ; 13, 1. C'est Niger qui lui succéda à la préfecture après sa mort, fonction qu'il n'exerça que pendant six heures (*Vie de Commode*, VI, 1–4 ; VIII, 1). Son origine italienne et ses aptitudes militaires ne sont pas discutées entre les deux historiens, mais son caractère est selon Dion intègre et non corrompu (LXXII, 10, 1). L'*H.A* suit la vision d'Hérodien. Son fils fut peut-être L. Tulcidius Perennis (*PIR²* T 371).

[xlix] La préfecture du prétoire, théoriquement collégiale, mettait le préfet à la tête des dix cohortes prétoriennes, qui constituaient la garde impériale. Créée en 2 av. J.-C. par Auguste, l'office devient assez tôt, avant les Flaviens, le sommet de la carrière équestre. Les deux préfets du prétoire sont nommés par l'empereur. La collégialité est de règle, même si l'on relève parfois la nomination d'un seul préfet du prétoire, comme Séjan et son père avant lui sous Tibère, ou encore Cléandre, affranchi de Commode (ces deux préfets connaissent d'ailleurs un sort funeste, comme on peut le voir dans le livre I pour Cléandre). Macrin est le seul préfet du prétoire à avoir usurpé le trône pour lui-même après avoir fait assassiner Caracalla en 217. Les préfets du prétoire portent le *pugio* (poignard) signe distinctif de leur haute charge et symbole de leur pouvoir de vie ou de mort sur les citoyens. Ils

pouvaient par ailleurs entrer dans l'ordre sénatorial au rang des anciens préteurs (prétoriens). Certains préfets notables ont accumulé un grand pouvoir et ont parfois fait de l'ombre aux empereurs (Séjan, Cléandre, Pérennis, cf. livre I, ou encore Plautien). Les préfets du prétoire, qui font partie du conseil impérial, résident à Rome, et la coutume veut que lors des déplacements de l'empereur, un des deux y reste (Marc Aurèle y met fin en se faisant accompagner de ses deux préfets lors de ses campagnes). Celui qui accompagne l'empereur lors de ses campagnes dirige les cohortes prétoriennes de service et joue le rôle de chef d'État-major. En tant que tel, il participe aux opérations militaires (MOLIN 2007 p. 204 ; cf. Ségolène DEMOUGIN, « préfet du prétoire », in LECLANT, Jean, *Dictionnaire de l'antiquité*, Paris, PUF Quadrige, 2011, p.1788-1789).

[l] Tout comme Tacite, Hérodien recherche les causes, et dévoile les ressorts cachés des comportements, les motifs secrets des actions et des hommes. L'historien semble ainsi privilégier l'analyse psychologique dans son explication des événements. On se rappelle qu'à ce titre, Tacite insistait très souvent sur le rôle néfaste des mauvais conseillers (Cf. *Histoires*, II, 84, 2 ; III, 56, 3 ; IV, 68, 3 etc. ; Cf. UTARD 2017 p. 522–523) et Hérodien s'inscrit ici, dans sa description de Pérennis, ainsi que dans celle, plus loin, de Cléandre, dans sa lignée.

[li] On a déjà évoqué le rôle de la τύχη dans l'explication des événements par Hérodien : cf. *supra* p. 154 sq., 244 et 284.

[lii] Annia Aurelia Galeria Lucilla (*PIR²* A 707), fille de Marc Aurèle et de Faustine (H.A., *Vie de Marc Aurèle* 7, 7 ; 20, 6–7 ; *Vie de Verus*, 2, 4 ; 7, 7 ; 10, 1 ; Dion LXXI, 1, 3 ; cf. LXX, 2, 2). Née autour du 7 mars 148, elle fut mariée lorsque son père pris le pouvoir à Lucius Verus son co-empereur en 161, qu'elle rejoignit en Syrie, (*Vie de Marc Aurèle*, VII, 7 ; Dion *ibid.* cf. note xxii p. 363). Après la mort de l'empereur son mari elle conserva ses titres impériaux grâce à son père puis à son frère, dont le nom d'*Augusta* (*Vie de Marc Aurèle*, XX, 7 ; *Vie de Vérus* II, 4 ; X, 1 ; X, 3 ; Eutrope, *Césars*, VIII, 10, 1). D'après certains, elle serait à l'origine de l'empoisonnement de Verus, parce que ce dernier aurait été trop bienveillant avec sa sœur Fabia, dont Lucilla ne supportait pas la puissance (*Verus*, 10, 3). Peut-être Hérodien instille-t-il ici des éléments de ces rumeurs dans son récit sur la conjuration de Quintianus pour expliquer les raisons de Lucilla de s'en prendre à son frère. Elle fut ensuite mariée à Pompéianus (Claudius Pompeianus Quintianus, cf. plus bas dans le texte d'Hérodien et Dion LXX, 4, 4), de qui elle eut un fils (*Caracalla*, 3, 8), dont Hérodien ne révèle pas le nom. Malgré toutes les raisons expliquées par Hérodien en I, 6, 4 sur la politique nuptiale de Marc Aurèle vis-àvis de ses filles et de ses gendres, il semble que ni Lucilla ni sa mère Faustine ne souhaitaient la marier à Pompéianus (*Vie de Marc Aurèle* XX, 6, 7 ; *Vie de Caracalla*, 3, 8 ; cf. *Vie d'Avidius Cassius* X, 3 et 12, 2 ; Dion LXXII, 4, 5). Elle eut une relation intime avec un membre de la famille de son mari, Quintianus, et le persuada de tuer Commode (ou alors elle demanda à Quadratus selon Hérodien, cf. Dion 72, 4, 4 et 5). Lorsque le complot fut éventé, elle fut exilée à Capri, puis assassinée un peu plus tard (Dion *ibid.* 5 et 6 et *Vie de Commode* IV, 1 ; IV, 4 ; V, 7 ; VIII, 3).

[liii] LUCIUS CEIONUS COMMODUS (*PIR²* C 606), plus connu sous le nom de Lucius Verus (nom complet : *Lucius Aelius Aurelius Commodus* ; titulature à sa mort *Imp. Caesar L. Aurelius Verus Augustus*). Né le 15 décembre 130, il est le fils de L. Ceionus Commodus (*PIR²* C 605), adopté par Hadrien sous le nom Aelius, considéré comme un empereur officiel par l'*Histoire Auguste* (*Vie d'Aelius* I, 3 ; II, 1, cf. VII, 2). Le père de Lucius Verus meurt en 138, dans la dernière année de l'empereur Hadrien, ce qui oblige ce dernier à adopter Titus Aurelius Fulvus Boionius Arrius Antoninus, c'est-à-dire le futur Antonin le Pieux (*Vie de Lucius Verus* II, 2 ; cf. II, 10 ; III, 6 ; *Vie d'Hadrien* 24, 1 ; *Vie d'Aelius* II, 9 ; VI, 9 ; VII, 2 ; *Vie d'Antonin le Pieux* 4, 5 ; *Vie de Sévère* 20, 1 ; *Vie d'Alexandre Sévère* 10, 5 ; Dion LXIX, 21, 1 ; LXX, 1, 1) qui lui-même adopta Marc Aurèle et Lucius (*Vie d'Antonin le Pieux* IV, 6). À la mort d'Antonin le 7 mars 161, il devient empereur, en compagnie de Marc Aurèle, qui impose au Sénat le co-principat (*Vie de Vérus* III, 8 ; *Vie de Marc* VII, 5 ; Dion LXXI, 1, 1² ; *Eutrope* VIII, 9, 2 ; Aurélius Victor, *Césars* 16, 3 et *Abrégé* 16, 5 ; *Ammien* XXVII, 6, 16) et lui transfère son nom : Lucius prend alors le nom de Lucius Verus (*Vie de Vérus* IV, 1 ; III, 8 ; *Vie de Marc* VII, 5–7), repris par les historiens et sous lequel on le connait de nos jours (avec des erreurs dans la titulature dans l'*Histoire Auguste*, qui lui ajoute notamment les noms Annius ou Antoninus par confusion avec les noms d'Antonin et ceux de Marc Aurèle. On lui attribue également à tort le titre de *Pontifex maximus* car seul Aurèle était en charge de la fonction. Il meurt à 42 ans lors du voyage retour de la campagne contre les Parthes à la fin 168, sur le trajet entre Aquilée et Altinum. La date exacte fut sujette à controverse, mais a probablement eu lieu vers janvier 169 (*Vie de Vérus*, IX, 10–11), son co-principat ayant duré un peu moins de dix ans (*Eutrope* VIII, 10, 4 ; *Abrégé des Césars*, 16, 5 ; neuf ans selon Eusèbe, huit ans selon Malalas, qui donne aussi un âge de 39 ans à sa mort.

[liv] C'est en 178 que Marc Aurèle, sur le point de partir en Germanie pour la seconde fois, marie son fils à Bruttia Crispina (Dion LXXI, 33, 1, *Vie de Marc Aurèle* 27, 8, confirmé par la numismatique conservée). Un épithalame fut également composé pour l'occasion par Julius Pollux selon la Souda (art. Πολυδεύκης). Hérodien, une fois de plus, compresse la temporalité pour servir son récit. En effet, il relève les raisons de la rancune de Lucilla qui la conduisit à conspirer contre son frère. La perte de l'apparat impérial dû à l'impératrice, qu'elle avait conservé depuis la mort de Lucius Verus, à cause du mariage de Commode avec Crispina, provoqua certes sa colère, mais il semble qu'elle dut patienter quelques années avant de passer à l'action. Là encore, la raison en est qu'Hérodien n'évoque les éléments explicatifs qu'au moment qui lui paraît pertinent, quitte à rompre la chronologie.

[lv] Bruttia Crispina (*PIR²* B 170). Fille de C. Bruttius Praesens, consul pour la seconde fois en 180 (*Vie de Marc Aurèle* 27, 8). Mariée à Commode en 178 par la volonté de l'empereur (*Marc* 27, 8 ; Dion LXXI, 33, 1), elle obtint le titre d'*Augusta*. Accusée d'adultère, elle est exilée à Capri (*Vie de Comm.* 5, 9 ; Dion LXXII, 4, 6), mais bien longtemps après la conjuration de Lucilla, puisque son frère L. Bruttius Quintius Crispinus est le consul ordinaire de l'année 187 (Stein).

[lvi] Quadratus (*PIR²* Q 2) est également évoqué par Dion LXXII, 4, 6 et la *Vie de Commode* 4, 1–4. Il fut l'amant de Marcia d'après Dion (LXXII, 4, 6 ; 13, 5), ce qui tend à l'identifier à M. Ummidius Quadratus, fils naturel de Cn. Claudius Severus (*PIR²* C 1024), d'où l'usage du terme εὐγενοῦς par Hérodien, adoptaté par M. Ummidius Quadratus le consul ordinaire de l'année 167.

[lvii] On n'entend plus parler de Pompéianus après cela, mais Dion nous fournit une anecdote, qui pourrait expliquer ce qu'il advient du conseiller après ce passage d'Hérodien : « [Pompéianus] passait en effet la plupart de son temps à la campagne à cause de Commode, et il descendait très peu en ville, prétextant la vieillesse et une maladie des yeux, et jamais auparavant il n'était entré au Sénat en ma présence. Et, naturellement, après Pertinax il était à nouveau malade ; pendant son règne, il voyait parfaitement, était en bonne santé et participait aux délibérations ; Pertinax lui vouait du reste un très profond respect et le faisait asseoir près de son trône au sénat. » (ἐν γὰρ τοῖς ἀγροῖς τὰ πλεῖστα διὰ τὸν Κόμμοδον διῆγε [ὁ Πομπηιανός], καὶ ἐς τὸ ἄστυ ἐλάχιστα κατέβαινε, τό τε γῆρας καὶ τὸ τῶν ὀφθαλμῶν νόσημα προβαλλόμενος, οὐδὲ ἔστιν ὅτε πρότερον ἐμοῦ παρόντος ἐς τὴν γερουσίαν ἐσῆλθε. Καὶ μέντοι καὶ μετὰ τὸν Περτίνακα πάλιν ἐνόσει· ἐπὶ γὰρ ἐκείνου καὶ ἔβλεπε καὶ ἔρρωτο καὶ ἐβούλευε, LXXIII 3, 2–3). Dion donne les raisons avancées par Pompéianus pour justifier son absence au Sénat sous le règne de Commode, mais l'on comprend très vite que ses raisons ne sont que des prétextes. En effet, Dion signale non sans ironie que Pompéianus ne souffrait d'aucune infirmité sous le règne de Pertinax, et qu'elles revinrent comme par enchantement sous le règne suivant, comme le souligne l'adverbe πάλιν. Le μέντοι est porteur de toute l'ironie de la phrase qui conclut l'anecdote.

[lviii] Claudius Pompeianus Quintianus (*PIR²* C 975) évoqué dans la *Vie de Commode* II ; V, 12 (sous le nom *Claudii filius)*. Comme on l'a dit précédemment, Dion l'évoque sous le nom Pompéianus (LXXII, 4, 4). Certainx *codices* d'Hérodien portent le nom Quintinianus au lieu de Quintianus, et on retrouve le même problème dans le texte d'Ammien Marcellin (XXIX, 1, 17). C'est que les *tria nomina* sont les mêmes que ceux du mari de Lucille et de son beau-fils né du précédent mariage de Pompéianus, il y a donc probablement eu des confusions dans la tradition de l'épisode. Or il y a peu de chance que ce fût l'un ou l'autre, car Dion et Hérodien auraient mentionné ce fait (le premier est évoqué par Hérodien pour dire que Lucilla lui avait caché le complot et le second a vécu jusqu'en 217). Pour l'*Histoire Auguste* cependant il s'agissait bien du fils de Pompéianus. Hérodien n'aurait pas manqué d'évoquer un tel scandale quand on sait par ailleurs qu'il y avait des rumeurs sur une liaison entre eux (Dion LXXII, 4, 4). Il aurait également été un proche de Commode, peut-être justement à cause de son appartenance à la famille de Pompéianus.

[lix] Dion évoque également l'échec de Quintianus en LXXII, 4, 4–5 (cf. également *Vie de Commode* IV, 3 ; V, 12). Le récit d'Ammien diffère quelque peu (XXIX, 1, 17) : le jeune homme s'attaque à Commode à l'intérieur et non à l'extérieur de l'amphithéâtre.

[lx] La description du théâtre en I, 9, 3 insiste sur l'idée d'ordre. Par le placement des personnages dans le théâtre, Hérodien semble indiquer que l'ordre impérial est menacé comme l'est Commode à cette

occasion. La confusion entre les deux dimensions est d'ailleurs palpable lorsque le philosophe – ou du moins un homme habillé en philosophe – arrive sur scène : ἀνὴρ φιλοσόφου φέρων σχῆμα (βάκτρον γὰρ ἦν αὐτοῦ μετὰ χεῖρας, ἡμιγύμνῳ τε αὐτῷ ἐκκρεμὴς πήρα).

[lxi] ὡρισμένης ἡμέρας « à une date fixée », mais Hérodien ne dit pas laquelle. Cela suppose que les lecteurs connaissent cette fête de la *Bona dea*.

[lxii] Nous possédons plusieurs autres récits de ce mythe, et notamment ceux de Catulle, Tite-Live et Ovide (voir MOLINIER-ARBO 2017 p. 213).

[lxiii] MARCUS AURELIUS CLEANDER (*PIR²* A 1481), plus connu sous le nom de Cléandre, doit ses *tria nomina* à son origine servile. Né en Phrygie, cet esclave vendu à Rome fut offert à la cour impériale où il fut entretenu par Commode jusqu'à faire partie des plus éminents affranchis impériaux (ou Césariens, comme les nomme Dion). Après l'exécution de Saoter, il fut choisi pour le remplacer au rôle de chambellan impérial, c'est-à-dire le chef des cubiculaires (Dion LXXII, 10, 2 ; 12, 1–2 ; cf. *Vie de Commode*, VI, 3). Il poussa Commode à se débarrasser de Perennis lorsque sa conspiration fut éventée, car il était envieux de son poste de préfet du prétoire (Dion LXII, 9, 3) et fit de même avec le successeur de Perennis, Aebutianus (*Vie de Commode*, VI, 12–13). Il obtint donc en 188 une des charges les plus importantes de l'empire, si ce n'est la première après la fonction suprême, et corrompit l'une comme l'autre par son influence négative (Dion LXII, 10, 2 ; 12, 3–5 ; cf. 16, 2 ; *Vie de Commode* VI ; *Ammien* 26, 6, 8). C'est le préfet de l'annone, Papirius Dionysius, qui excita la colère du peuple contre Cléandre à l'occasion de cette crise frumentaire, qui coûta la vie à Cléandre (Dion LXXII,13 ; *Vie de Commode* VII ,1, cf. XIV, 1). C'est probablement par son approbation que Sévère obtint le consulat de 190 (Dion LXXII, 12, 4, cf. *Vie de Commode* VI, 9). Il épousa une concubine de Commode (Dion LXXII, 12, 1) et abusa de plusieurs d'entre elles, dont il eut possiblement des fils, et toutes et tous furent exécutés avec lui (*Vie de Commode* VII, 3, cf. Dion LXXII, 12, 5). Ses fils étaient au nombre de deux selon Hérodien, et furent tués en bas âge selon Dion (LXXII, 13, 6).

[lxiv] UTARD 2017 p. 523 : Le conseiller est très souvent le miroir du prince qui, reconnaissant dans son conseiller ses propres turpitudes, l'élève à son rang et lui fait totalement confiance. Si l'on examine en effet les mobiles psychologiques, les comportements et les actions des conseillers, ceux-ci reproduisent le plus souvent les caractéristiques propres aux empereurs. Ces caractéristiques, qui sont autant de traits topiques du tyran, s'articulent la plupart du temps en binômes.

[lxv] « Rien ne prouve mieux l'impuissance d'un prince que la puissance de ses affranchis », Pline, *Epistulae*, I, 4, 4. Chez Pline l'affranchi Pallas est le symbole de l'ascension outrancière des affranchis impériaux (cf. Pl. *Ep.* VIII, 6, 2-3). Cléandre fait-il partie de l'entourage de domestiques qui ont corrompu le jeune empereur sur les bords du Danube lors de son arrivée au pouvoir ? Il est permis de se le demander, étant donné que l'historien précise qu'il a suivi tout le parcours de Commode.

[lxvi] Voir BERENGER-BADEL 2004 p. 42 sur le contrôle des constructions publiques.

[lxvii] On retrouve très souvent dans l'œuvre l'expression ὡπλισμένοι τε ἀόπλους : par exemple lors de l'attaque des prétoriens à la fin du règne de Pertinax en II, 5, 3 ou lors du massacre d'Alexandrie au livre IV (chap. 9). Il s'agit d'un procédé rhétorique de mise en scène, pour augmenter l'impression d'impuissance et jouer sur la peur du public.

[lxviii] La dissémination des émeutes dans la ville semble traduire un manque d'organisation. Cependant la volonté d'insurrection ou non n'a pas réellement d'importance : ce qui compte pour Hérodien est la dénonciation de Cléandre et de Commode.

[lxix] L'évocation de cette tradition mythique est un cliché. Voir MARTIN p. 110.

[lxx] Commode a accumulé de nombreux titres plus ou moins mérités durant son règne : on sait par exemple qu'il avait douze surnoms parmi lesquels *Exsuperatorius* (Ὑπεραίων) ou encore *Amazonius* et qu'il entendait renommer les mois d'après ces surnoms (*Vie de Commode* XI 8–9 ; XVII 10 ; *Vie de Clodius Albinus* II, 4 ; Dion LXXII, 15, 4 ; 20, 2). À la fin de sa vie, en 192, il voulait même se faire appeler *Hercules Romanus* (*Vie de Commode* VIII, 5–9 ; Dion LXXII, 15, 3–5) *Invictus* (‘Ανίκητος ; Dion LXXII, 15, 3–5) ou encore *Pacator orbis* (Εἰρηνοποιὸς τῆς οἰκουμένης ; Dion LXXII, 15, 5). Cette lubie du prince est ici tournée en ridicule : à sa mort, la population, dans un renversement parodique, lui donna des surnoms ridicules en souvenir de l'époque où lui-même s'en donnait. Voir *Vie de Commode* XIII : « *Fuit ualidus ad haec [sc. Venationes] alias debilis atque infirmus uitio etiam inter inguina proeminenti ita ut eius tumorem per sericas uestes populus Romanus agnosceret.* »

[lxxi] Cf. *Ammien* XXXI, 10, 19.

[lxxii] Marcia Aurelia Ceionia Demetrias, *PIR*² M 261. Fille d'un affranchi de l'empereur Lucius Verus, concubine de M. Ummidius Quadratus, elle était l'amante de son cubiculaire Éclectus, qui est ensuite passé au service de Commode après que ce dernier a fait tuer Quadratus en 182 (Dion, LXXII, 4, 6 ; *Vie de Commode*, VIII, 6 ; XI, 9 ; XVII, 1). Elle devint donc également une concubine de Commode tout en poursuivant sa relation avec le chambellan Éclectus. Comme Dion (LXXIII, 16, 5), l'*Histoire Auguste* relate son assassinat par Didius Julianus (*Vie de Didius Julianus* VI, 2).

[lxxiii] Q. Aemilius Laetus (*PIR*² A 358). Le collègue de Laetus, s'il en avait un, n'est pas cité par Hérodien (ni par Dion). Tout comme Éclectus, Laetus combattit également dans les spectacles de gladiature de Commode, et dissuada ce dernier de brûler la ville (*Vie de Commode* XV, 7). Didius Julianus, qui usurpe le trône quelques mois après la mort de Commode, échappa à la main de l'empereur grâce à lui (*Vie de Didius Julianus* VI, 2 ; II, 1). C'est à son instigation que Septime Sévère prit la direction de la Germanie (c'est-à-dire la Pannonie supérieure) en 191 ou 192. Laetus conjura contre Commode avec Éclectus et Marcia à la fin de l'année 192 et le fit tuer le 31 décembre 192 (cf. livre I, 16, 5-17 ; *Vie de Commode*, XVII, 1, 2 : *Quintus Aemilius Laetus praefectus et Marcia concubina eius inierunt coniurationem ad occidendum eum. Primumque ei uenenum dederunt ; quod cum minus operaretur,*

per athletam, cum quo exerceri solebat, eum stragularunt. Narcisse fut leur homme de main, I, 16, 4-5 ; I, 17 ; *Vie de Vérus* IX, 6 ; *Vie de Pertinax* V, 1 ; *Vie de Commode* XV, 2 ; Dion LXXII, 22, 1, 4-5). Il donne le pouvoir à Pertinax, ce que confirment les autres historiens (*Vie de Pertinax* IV, 5–6 ; V, 1-2 ; X, 9 ; Dion, LXXIII, 1-2). Sur Laetus, voir HOWE 1942 pp.13, 41–42, et 68 et ABSIL 1997, p. 92–98.

[lxxiv] Éclectus (*PIR²* E 3), affranchi de l'empereur Lucius Verus : dans la *Vie de Verus* IX, 5-6, il est désigné comme un affranchi sans aucun scrupule (*improbus*). D'origine égyptienne (ἦν δὲ τὸ γένος Αἰγύπτιος, I, 17, 6), il était le cubiculaire de M. Ummidius Quadratus (et l'amant de Marcia, sa concubine), tué sur ordre de Commode, avant de passer sous le service de ce dernier (I, 16, 5 : Ἔκλεκτον τὸν τοῦ θαλάμου προεστῶτα ; Dion LXXII, 4, 6 : Ἔκλεκτος πρόκοιτος, ὁ μὲν καὶ τοῦ Κομμόδου πρόκοιτος ; *Vie de Pertinax* IV, 5 ; MILLAR 1964 p. 126). Dans les spectacles de gladiateurs, il aidait le prince quand il se battait au cirque (Dion LXXII, 19, 4). Éclectus semble avoir comploté contre Commode par peur d'être lui-même assassiné par l'empereur (*Vie de Commode*, XV, 2, *Eclectus cubicularius cum uideret eum tam facile cubicularios occidere, praeuenit eum et factioni mortis eius interfuit* ; cf. I, 17, 6 ; Dion LXXII, 4, 7 ; *Vie de Didius Julianus* VI, 2 ; MILLAR 1964 p. 133). En outre, le bruit courait alors qu'il voulait éliminer les consuls élus pour l'année 193, et les remplacer en se proclamant consul unique (I, 14, 9 ; *Vie de Commode*, XI, 8 ; Dion, LXXII, 15, 2–4 et 22, 2 ; DAGUET-GAGEY 2000, p. 185). Avec Laetus, ils donnèrent l'empire à Pertinax, comme on peut le voir dans le livre II (cf. Dion LXXIV, 1, 1-2 ; *Vie de Pertinax* IV, 5 -6). Dernier rempart de Pertinax, il meurt avec lui le 28 mars 193 (Dion LXXIII, 10, 2).

[lxxv] UTARD 2017 p. 512–517 : L'entourage ordinaire du Prince (amis intimes, cf. HELLEGOUARC'H 1972, p. 56–60) se retrouve en particulier dans le *consilium principis*, le « conseil privé du prince ». Au nombre des conseillers figurent très souvent le préfet du prétoire (ici Laetus). En outre, l'importance du rôle des femmes qui entourent, conseillent et influencent le prince, est largement commentée par Hérodien dans l'œuvre.

[lxxvi] Un coup du hasard comme Hérodien les aime : un garçon très jeune, dont la présence réjouissait les Romains qui vivaient dans la mollesse, et Commode le chérissait au point de dormir souvent avec lui (y a-t-il une accusation de pédophilie ?). On a prétendu qu'il a été inventé par Hérodien (voir *supra* p. 151). GAGE 1968, p. 280–303, croit retrouver et prouver l'existence de Philocommode sur un relief découvert à Ostie, ce qui vérifierait l'information donnée par Hérodien.

[lxxvii] TURCAN 1987 p. 60–61 sur les cubiculaires : l'intendant de ce service, le chambellan (Éclectus), a un poids considérable. C'est par son entremise qu'on peut se faire entendre du prince. Ayant la garde directe de l'empereur, ce personnage porte l'épée. En général il accompagne le prince dans tous ses déplacements et s'arrange pour partager sa vie quotidienne.

LIVRE II

1. Ἀνελόντες δὲ τὸν Κόμοδον οἱ ἐπιβουλεύσαντες ὡς ἐν τῷ πρώτῳ συντάγματι τῆς ἱστορίας δεδήλωται, κρύψαι τε τὸ γενόμενον βουλόμενοι ὡς ἂν τοὺς φυλάττοντας τὴν βασίλειον αὐλὴν δορυφόρους λάθοιεν, ἐνειλήσαντες στρωμνῇ τινι εὐτελεῖ τὸ σωμάτιον καὶ καταδήσαντες, ἐπιθέντες τε δυσὶν οἰκέταις τῶν πιστῶν ἑαυτοῖς ἐκπέμπουσιν ὡς δή τι σκεῦος τῶν ἐκ τοῦ θαλάμου περιττόν. 2 Οἱ δὲ φέροντες διὰ μέσων ἐκφέρουσι τῶν φυλάκων, ὧν οἳ μὲν ἀπὸ μέθης ἐκραιπάλων οἳ δὲ ἐγρηγορότες κἀκεῖνοι ἐς ὕπνον κατεφέροντο, κατεχούσαις τε ταῖς χερσὶ τὰ δοράτια ἐπανεπαύοντο, οἳ δ’ οὐ πάνυ τὸ ἐκφερόμενον τοῦ θαλάμου ὅτι ποτ’ εἴη ἐπολυπραγμόνουν, ἐπεὶ μηδ’ αὐτοῖς διέφερε ταῦτ’ εἰδέναι. Τὸ μὲν οὖν σῶμα τοῦ βασιλέως οὕτως κλαπὲν ἐκκομισθέν τε τῆς αὐλείου θύρας νύκτωρ ὀχήματι ἐπιθέντες ἐς τὸ προάστειον ἀπέπεμψαν. 3 Ὁ δὲ Λαῖτος καὶ Ἔκλεκτος ἅμα τῇ Μαρκίᾳ τὸ πρακτέον ἐβουλεύοντο. Ἔδοξε δὲ αὐτοῖς περὶ μὲν τοῦ θανάτου φήμην ἐγκατασπεῖραι ὅτι δὴ αἰφνιδίως τετελευτήκοι ἀποπληξίας ἐπιπεσούσης· καὶ γὰρ ἐνδεχομένων πίστιν ἕξειν ᾤοντο τὴν φήμην προδιαβεβλημένης τῆς ἀκορέστου καὶ ὑπερβαλλούσης ἐκείνου τρυφῆς. Πρῶτον δὲ ἔδοξεν αὐτοῖς ἐπιλέξασθαι ἄνδρα πρεσβύτην τινὰ καὶ σώφρονα τὸν διαδεξόμενον τὴν ἀρχήν, ὅπως αὐτοί τε σωθεῖεν καὶ ἀπὸ τῆς πικρᾶς καὶ ἀκολάστου τυραννίδος πάντες ἀναπνεύσειαν. Καθ’ ἑαυτοὺς δὴ ἀναλογιζόμενοι οὐδένα οὕτως ἐπιτήδειον εὕρισκον ὡς Περτίνακα. 4 Ἦν δ’ ὁ Περτίναξ τὸ μὲν γένος Ἰταλιώτης, ἐν δὲ πολλαῖς στρατιωτικαῖς τε καὶ πολιτικαῖς εὐδοκιμήσας πράξεσι, πολλὰ δὲ κατὰ Γερμανῶν καὶ τῶν ὑπὸ τὴν ἀνατολὴν βαρβάρων ἐγείρας τρόπαια, μόνος τε περιλειφθεὶς τῶν σεμνῶν πατρῴων τῷ Κομόδῳ φίλων· ὃν οὐκ ἀπέκτεινε τῶν Μάρκου ἑταίρων τε καὶ στρατηγῶν ἐντιμότατον γενόμενον ἢ διὰ

1.1[1] ἀνελόντες AVGFL : ἀνελόντος (sic) B || οἱ ἐπιβουλεύσαντες codd. : malim post δεδήλωται || [3] ἐνειλήσαντες Reisk : εἰλήσαντες AV εἰλίσαντες GFL εἰλύσαντες B || [4] τε V : δὲ AB om. GFL || [5] περιττόν ABV : περιττῶν GFL || 2[2] ἀπὸ codd. : ὑπὸ Nauck ἀπὸ μέθης delebat Steph || ἐκραιπάλων ABVGF : ἐκρεπάλων (sic?) L || [3] τε om. L || [4] ποτ’ ABGFL : ποτε V || μήδ’ ABVL : μήδε GF || [5] ταῦτ’ εἰδέναι ABVGF : ταῦτα εἰδέναι L || [6] προάστειον coni. Sylb. quod recepit Bekk.[2] Mendelss. et Stav. : ἀριστεῖον GFL ἀριστίον ABV || ἀπέπεμψαν BVGFL : ἔπεμψαν A || 3[1] δὲ A : δὴ BVGFL || [4] ἕξειν ᾤοντο ABVGF : ᾤοντο ἕξειν L || [7] πάντες GFL : πάντας ABV || ἀναπνεύσειαν ABVGF : ἀναπνεύσειεν L || [8] εὕρισκον ὡς Περτίνακα ABVGF : ὡς Περτίνακα εὕρισκον L || 4[2] τε om. ABV.

1. Une fois qu'ils eurent éliminé Commode[lxxviii], comme je l'ai décrit dans la première partie de mon ouvrage, les conspirateurs, parce qu'ils voulaient cacher ce qu'il s'était passé pour que les gardes qui surveillaient la chambre impériale demeurassent ignorants de leur crime, enveloppèrent le corps dans une vulgaire couverture qu'ils ficelèrent solidement, le remirent à deux de leurs fidèles serviteurs et le firent sortir en le faisant passer pour une pièce superflue du mobilier de la chambre. 2 Les portefaix l'emportèrent en passant au milieu des gardes, dont les uns étaient grisés par l'ivresse, les autres, debout, s'inclinaient pour dormir, la tête posée sur la main qui tenait leur lance, et d'autres encore ne se mêlaient absolument pas de la nature du chargement qui sortait de la chambre, quel qu'il fût, parce qu'il ne leur importait pas de le savoir. Enfin, après avoir enlevé, chargé et transporté sur un chariot le corps de l'empereur, ils l'acheminèrent, de nuit, hors de la Cour vers les faubourgs. 3 Quant à Laetus et Éclectus, ils délibérèrent avec Marcia sur ce qu'il fallait faire. Ils décidèrent de révéler la nouvelle de la mort de l'empereur, en prétendant qu'il avait soudainement succombé à une crise d'apoplexie ; ils pensaient en effet que l'annonce de la nouvelle serait aisément crue, parce que sa débauche insatiable et excessive avait déjà été critiquée. Mais d'abord ils décidèrent de choisir[lxxix] un homme âgé et sage pour lui succéder au pouvoir, pour qu'ils puissent tous être en sûreté et se remettre de la cruauté et de l'intempérance de la tyrannie. En y réfléchissant bien entre eux, ils ne trouvèrent personne d'aussi convenable que Pertinax[lxxx]. 4 Pertinax était italien de naissance[lxxxi], il était réputé pour ses nombreux faits militaires[lxxxii] et politiques[lxxxiii], avait érigé de nombreux trophées sur les Germains et les barbares d'Anatolie, et était le seul survivant des valeureux amis du père de Commode — il ne l'avait pas fait tuer, lui qu'il tenait, parmi les compagnons et les généraux de Marc Aurèle, dans la plus haute estime, soit parce qu'il

σεμνότητα αἰδούμενος ἢ ὡς πένητα τηρήσας. Ἦν γὰρ αὐτῷ καὶ τοῦτο μέρος τῶν ἐγκωμίων ὅτι πλεῖστα πάντων ἐγχειρισθεὶς πάντων οὐσίαν εἶχεν ἐλάττονα.

5 Πρὸς δὲ τοῦτον τὸν Περτίνακα νυκτὸς ἀκμαζούσης πάντων τε ὕπνῳ κατειλημμένων ἀφικνοῦνται ὁ Λαῖτος καὶ ὁ Ἔκλεκτος, ὀλίγους τῶν συνωμοτῶν ἐπαγόμενοι. Ἐπιστάντες δὲ αὐτοῦ κεκλεισμένης τῆς οἰκίας ταῖς θύραις διεγείρουσι τὸν φυλάσσοντα. Ἀνοίξας δὲ ἐκεῖνος καὶ θεασάμενος στρατιώτας ἐφεστῶτας καὶ Λαῖτον ὃν ᾔδει ἔπαρχον ὄντα ἐκπλαγεὶς καὶ ταραχθεὶς ἀγγέλλει <τῷ Περτίνακι>. 6 Ὁ δὲ ἥκειν αὐτοὺς κελεύει [οὐ] δεινὰ [τὰ] προσδοκώμενα ἑαυτῷ ἑκάστοτε συμβήσεσθαι φάσκων. Ἐν τοσαύτῃ γοῦν αὐτόν φασι μεῖναι ψυχῆς ἀταραξίᾳ ὡς μηδ’ ἀναθορεῖν τοῦ σκίμποδος, μεῖναι δ’ ἐπὶ τοῦ σχήματος, καὶ τὸν Λαῖτον ἅμα τῷ Ἐκλέκτῳ εἰσελθόντα καίτοι δοκοῦντα ἐπὶ φόνῳ ἥκειν προσειπεῖν τε καὶ θαρροῦντι μηδὲ ὠχριάσαντι τῷ προσώπῳ· 7 « Πάλαι μέν, φάναι, καὶ πάσης νυκτὸς τόδε τὸ τέλος τοῦ βίου εἶχον δι’ ἐλπίδος, μόνος τε τῶν πατρῴων ἔτι περιλειπόμενος φίλων ἐθαύμαζον ἐπ’ ἐμοὶ Κόμοδον βραδύνοντα. Τί δὴ μέλλετε ; Ὑμεῖς τε γὰρ δράσετε τὸ κεκελευσμένον, ἐγώ τε πονηρᾶς ἐλπίδος καὶ φόβου συνεχοῦς ἀπαλλάξομαι ». 8 Πρὸς ταῦτα ὁ Λαῖτος « Οὐ παύσῃ, ἔφη, ἀνάξια σαυτοῦ καὶ τῶν προβεβιωμένων σοι λέγων ; Οὐ γὰρ ἐπ’ ὀλέθρῳ τῷ σῷ ἥδε ἡμῶν ἡ ἄφιξις, ἀλλ’ ἐπὶ σωτηρίᾳ τῇ τε ἡμῶν αὐτῶν καὶ τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς. Κεῖται μὲν γὰρ ὁ τύραννος, δίκην δοὺς τὴν προσήκουσαν καὶ ἅπερ αὐτὸς δρᾶσαι διενοεῖτο, ταῦτα πρὸς ἡμῶν ἔπαθεν. 9 Ἡμεῖς δὲ ἥκομέν σοι τὴν βασιλείαν ἐγχειριοῦντες ὃν ἴσμεν προύχοντα ἐν τῇ συγκλήτῳ βουλῇ σωφροσύνῃ βίου μεγέθει τε ἀξιώματος καὶ ἡλικίας σεμνότητι ποθούμενόν τε καὶ τιμώμενον ὑπὸ τοῦ δήμου· ὅθεν κἀκείνοις εὐκταῖον καὶ ἡμῖν σωτήριον τὸ πραττόμενον ἔσεσθαι προσδοκῶμεν ». 10 Πρὸς ταῦτα ὁ Περτίναξ « Οὐ παύσεσθε, ἔφη, χλευάζοντες πρεσβύτην καὶ τοσαύτην μου δειλίαν κατεγνωκότες ὡς πρῶτον ἀπατῆσαι βούλεσθαι εἶθ’ οὕτως φονεῦσαι ; — Ἀλλὰ μήν ἔφη ὁ Ἔκλεκτος ἐπεὶ λέγουσιν ἡμῖν οὐ πεπίστευκας λαβὼν τουτὶ τὸ γραμματεῖον (γνωρίζεις δὲ τὴν Κομόδου

1.4[6] αὐτῷ ABV : αὐτοῦ GFL || 5[1] δὲ ABV : δὴ GFL || [2] alt. ὁ om. GFL || συνωμοτῶν ABVGF : συνομοτῶν (sic) L || [5] <τῷ Περτίνακι> addidi : τῷ δεσπότῃ supp. Mendelss. ex Io om. codd. || 6[2] [οὐ]… [τὰ] deleui : add. Reisk || [4] σχήματος GFL : ὀχήματος ABV || τὸν Λαῖτον GFL : τῷ Λαίτῳ ABV || [5] δοκοῦντα ABV : δοκοῦντας GFL || 8[5] ἔπαθεν ABV : παθών GFL || 9[2] τε om. ABV || 10[1] πρὸς ταῦτα ὁ Περτίναξ om. L || [3] βούλεσθαι L : βούλεσθε ABVGF.

respectait sa valeur, soit parce qu'il l'avait maintenu dans la pauvreté. Cela lui a valu en partie son prestige, parce que, bien qu'il occupât plus de charges que tous les autres, il avait obtenu moins de richesses qu'eux[lxxxiv].

5 C'est donc auprès de cet homme, Pertinax, au plus noir de la nuit, et alors que tout le monde était endormi, que Laetus et Éclectus arrivèrent en compagnie de quelques complices[lxxxv]. Ils se présentèrent devant les portes de sa maison, bien qu'elle fût fermée, et réveillèrent le garde. Celui-ci, leur ayant ouvert et dévisageant les soldats qui se tenaient là et Laetus, qu'il savait être le préfet du prétoire, fut pris d'une peur panique et les fit annoncer <à Pertinax>. 6 Ce dernier les invite à entrer, en se disant qu'il allait connaître le sort terrible auquel il s'attendait en permanence. On raconte en tout cas qu'il se maintenait dans une telle tranquillité d'âme qu'il n'a même pas bondi hors de sa litière, mais qu'il était resté impassible : il s'approcha de Laetus et Éclectus, certain qu'ils venaient pour le tuer, et s'adressa à eux d'un air assuré et sans pâlir : 7 « Cela fait bien longtemps, dit-il, et chaque nuit, que je m'attends à finir ma vie ainsi[lxxxvi], et je m'étonne, alors que de tous les Amis de Marc Aurèle je suis le seul qu'il reste, que Commode ait tant traîné pour s'en prendre à moi. Pourquoi tardez-vous ? Vous, faites donc ce que l'on vous a ordonné, et moi, je m'affranchirai d'un espoir futile et d'une peur constante. » 8 Ce à quoi Laetus répondit : « Ne cesseras-tu pas de dire des paroles indignes de toi et de tout ce que tu as vécu jusque là ? La raison de notre venue ici n'est pas ton assassinat, mais la sauvegarde de nos personnes et de l'Empire romain. Le tyran[lxxxvii] est mort : il a reçu la justice qu'il méritait, et ce que précisément il comptait faire, il l'a subi de nos propres mains. 9 Nous sommes venus à toi pour te remettre le pouvoir impérial, toi qui, nous le savons, te distingues au Sénat[lxxxviii] pour ta vie tempérante, pour la grande autorité dont tu jouis et qui es acclamé et respecté par le peuple pour la gravité que te confère ton âge. C'est pourquoi nous espérons que cette issue, désirée par le peuple et garante de notre propre salut, adviendra[lxxxix] ». 10 Telle fut la réponse de Pertinax : « Ne cesserez-vous donc pas, dit-il, de vous moquer d'un vieillard et de présumer d'une telle lâcheté de ma part, pour vouloir me tromper d'abord pour ensuite me tuer ainsi ? — Très bien, rétorqua Éclectus, puisque tu ne te fies pas à nos propos, prends cette tablette — tu reconnais l'écriture de Commode, toi qui as souvent l'occasion de

χεῖρα οὔσης σοι τῆς ἀναγνώσεως ἐν συνηθείᾳ) ἀνάγνωθι. Οὕτως γὰρ γνώσῃ τίνα τε κίνδυνον ἐφύγομεν καὶ ὅτι μὴ σκῆψις ἀλλ᾽ ἀλήθεια πρόσεστι τοῖς λεχθεῖσιν. » Ἐπιγνοὺς δὲ τὰ γεγραμμένα ὁ Περτίναξ πεισθείς τε ἀνδράσι καὶ πρότερον αὐτοῦ φίλοις πάντα πυθόμενος τὰ πεπραγμένα ἐπιδίδωσιν ἑαυτόν.

2. Καὶ πρῶτον ἀρέσκει προελθεῖν ἐπὶ τὸ στρατόπεδον καὶ πεῖραν τῆς γνώμης τῶν στρατιωτῶν λαβεῖν· πείσειν δὲ αὐτοὺς ὁ Λαῖτος ὑπισχνεῖτο ἐπείπερ αὐτῷ ἐπάρχῳ ὄντι μετρίαν ἀπένεμον αἰδῶ. 2 Συμπαραλαβόντες οὖν καὶ τῶν λοιπῶν ὅσοι παρῆσαν ἐπὶ τὸ στρατόπεδον ἠπείγοντο. Ἤδη δὲ καὶ τὸ πλεῖστον τῆς νυκτὸς προυκεχωρήκει καὶ τῆς ἑορτῆς ἐνεστώσης πρὸ ἡμέρας πάντα ἐπράττετο. Διαπέμπουσι δή τινας τῶν πιστῶν τοὺς διαβοήσοντας ὅτι ὁ Κόμοδος μὲν τέθνηκε Περτίναξ δὲ ἐπὶ τὸ στρατόπεδον βασιλεύσων ἄπεισι. 3 Διαδραμούσης δὲ τῆς φήμης πᾶς ὁ δῆμος ἐνθουσιῶντι ἐοικὼς ἐξεβακχεύετο διέθεόν τε καὶ τοῖς οἰκείοις ἕκαστος χαίρων ἀπήγγειλλε καὶ μάλιστα τοῖς ἐπ᾽ ἀξιώσεως ἢ πλουσίοις· ἐκείνοις γὰρ καὶ μάλιστα ἐπιβουλεύοντα ᾔδεσαν τὸν Κόμοδον. Ἔθεόν δὲ περί τε τὰ ἱερὰ καὶ βωμούς χάριτας θεοῖς ὁμολογοῦντες. 4 Ἐβόων δὲ διάφορα οἳ μὲν κεῖσθαι τὸν τύραννον λέγοντες οἳ δὲ τὸν μονομάχον ἄλλοι δὲ ἀπρεπέστερα βλασφημοῦντες. Καὶ ὅσα πρότερον ἐπεῖχεν ὁ φόβος ῥήματα ταῦτα προελθούσης ἀδείας καὶ ἐλευθερίας ῥᾳδίως ἐλέγετο. Πλεῖστον δὴ τοῦ δήμου συνέθει δρόμῳ ἐπὶ τὸ στρατόπεδον. Ἠπείγοντο δὲ μάλιστα δεδιότες μή πως ἄρα οἱ στρατιῶται ὀκνηρότερον ἐπακούσωσι τῇ τοῦ Περτίνακος ἀρχῇ. 5 Ἐσομένην γὰρ σώφρονα μὴ πάνυ τι ἀποδέξεσθαι τοὺς στρατιώτας προσεδόκων τυραννίδι δουλεύειν εἰθισμένους ἁρπαγαῖς τε καὶ βίαις ἐγγεγυμνασμένους. Ἵν᾽ οὖν αὐτοὺς ἐκβιάσοιντο ὑπακοῦσαι πανδημεὶ συνῆλθον. Ἐπεὶ δὲ ἐγένοντο ἐν τῷ στρατοπέδῳ ὅ τε Λαῖτος καὶ Ἔκλεκτος εἰσῆλθον ἄγοντες τὸν Περτίνακα· συγκαλέσας δὲ τοὺς στρατιώτας ὁ Λαῖτος ἔλεξε τοιάδε·

6 « Κόμοδος μὲν ἡμῖν ὁ βασιλεὺς τέθνηκεν ἀποπληξίᾳ· αἴτιος δὲ τοῦ τοιούτου

1.10[5] ἀνάγνωθι ABV : ἐπισκέψαι GFL || γὰρ ABVGF : δὲ L || τε om. L || [6] δὲ ABVL : δὴ GF.
2.1[2] ὑπισχνεῖτο L : συνυπισχνεῖτο ABVGF || 2[2] προυκεχωρήκει L : προκεχωρήκει ABVGF || [3] πρὸ ABGFL : πρὸς V || 3[2] ἀπήγγειλλε ABV : διήγγελε GFL || [3] δὲ ABV : τε GFL || [4] χάριτας θεοῖς ὁμολογοῦντες BV : θεοῖς χάριτας ὁμολογοῦντες GFL : χάριτας ὁμολογοῦντες θεοῖς A || 4[4] δρόμῳ ἐπὶ ABV : δρόμῳ· καὶ ἐπὶ GFL || [6] ἐπακούσωσι codd. : ὑπακούσωσι Steph || τοῦ om. GFL || 5[1] τι BGFL : τοι AV || [2] ἀποδέξεσθαι Steph : ἀποδέξασθαι codd. || εἰθισμένους codd. : εἰθεσμένους (sic) Halévy Whitt || [3] οὖν om. ABV || [4] τε Mendelss. Io. : δὲ codd. || [5] δὲ om. AGFL.

la lire — et lis-la. Ainsi, tu apprendras, et à quel danger nous avons échappé, et que ce n'est pas d'un prétexte mais de la vérité que sont constituées ces paroles. » Pertinax, après avoir lu la lettre, écouté ces hommes qui étaient auparavant ses amis, et appris tout ce qui s'était passé, s'en remit entièrement à eux[xc].

2. Ils convinrent d'abord de se rendre au camp des prétoriens et de sonder l'opinion des soldats : Laetus promit de les persuader, puisqu'en vérité ils avaient pour lui, leur chef, un relatif sentiment de respect. 2 Ils entraînèrent avec eux tous ceux qui étaient encore présents, et se dirigèrent au pas de course vers le camp. Une grande partie de la nuit était déjà passée et au point du jour de la fête[xci], tout se mettait en place. Ils envoyèrent quelques-uns de leurs fidèles hommes pour révéler au public que Commode était mort, et que Pertinax se rendait au camp pour être acclamé empereur. 3 Alors que la rumeur se répandait dans le peuple, tout le monde se mit à s'agiter comme des exaltés et à courir de tous les côtés, et chacun allait rendre visite et apporter la nouvelle à ses proches, surtout s'ils étaient de haut rang ou riches : ils savaient que Commode avait voulu prendre des dispositions contre eux[xcii]. Ils couraient tout autour des temples et des autels, en rendant grâce aux dieux. 4 On criait toutes sortes de choses[xciii], les uns disaient que le tyran était mort, ou le gladiateur pour d'autres[xciv], d'autres encore prononçaient les plus violentes invectives[xcv]. Et les mots, que retenait auparavant la peur, étaient prononcés avec plus de facilité avec l'arrivée de la sécurité et de la liberté. Une grande partie du peuple courut en masse au camp des prétoriens. Ils se hâtaient surtout parce qu'ils avaient peur que d'une façon ou d'une autre les soldats ne soient trop hésitants à se soumettre au pouvoir de Pertinax. 5 Ils redoutaient que le règne modéré qui s'annonçait soit vivement rejeté par les soldats parce qu'ils avaient été habitués[xcvi] à vivre sous le joug de la tyrannie et étaient exercés au pillage et à la violence. Ce fut donc pour les forcer à accepter que le peuple afflua en masse. Après que le peuple est arrivé au camp des prétoriens, Laetus et Éclectus entrèrent en escortant Pertinax : Laetus appela les soldats et leur parla ainsi :

6 « Commode, notre empereur, est mort d'apoplexie ; il n'y a pas d'autre responsable

θανάτου οὐκ ἄλλος ἀλλ᾽ αὐτὸς αὑτῷ· συμβουλεύουσι γὰρ ἡμῖν ἀεὶ τὰ ἄριστα καὶ σωτήρια οἷς μὴ πειθόμενος βιοὺς δὲ ὡς οὐκ ἀγνοεῖτε ὑπὸ πλήθους τροφῆς ἀποπνιγεὶς διεφθάρη. Τὸν μὲν οὖν κατέλαβε τέλος τὸ πεπρωμένον. Οὐδὲ γὰρ μία οὐδ᾽ ἡ αὐτὴ πᾶσιν ἀνθρώποις θανάτου αἰτία διάφοροι δὲ οὖσαι ἐς ἓν τέρμα βίου συντελοῦσιν. 7 Ἀλλ᾽ ἀντ᾽ ἐκείνου γὰρ ὑμῖν ἄγομεν ἡμεῖς τε καὶ ὁ δῆμος τῶν Ῥωμαίων ἄνδρα τὴν μὲν ἡλικίαν σεμνόν τὸν δὲ βίον σώφρονα ἀρετῆς δὲ τῆς ἐν ἔργοις ἔμπειρον· ὧν οἱ μὲν πρεσβύτεροι καὶ τῶν στρατιωτικῶν αὐτοῦ πράξεων ἐπειράθητε οἱ δὲ λοιποὶ τῆς πόλεως ἐπάρχοντα τοσούτων ἐτῶν ἀεὶ διὰ τιμῆς τε καὶ θαύματος ἔσχετε. 8 Δίδωσί τε ἡμῖν ἡ τύχη οὐ βασιλέα μόνον ἀλλὰ καὶ πατέρα χρηστόν. Εὐφρανεῖ τε ἡ τοῦδε ἀρχὴ οὐχ ὑμᾶς μόνον τοὺς ἐνταῦθα δορυφοροῦντας ἀλλὰ καὶ τοὺς ἐπὶ ταῖς ὄχθαις τῶν ποταμῶν καὶ τοὺς ἐπὶ τοῖς ὅροις τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς ἱδρυμένους οἳ τὴν πεῖραν αὐτοῦ τῶν ἔργων φέρουσι διὰ μνήμης. Τό τε βάρβαρον οὐ χρήμασιν ἔτι θεραπεύσομεν πείρᾳ δὲ ὧν πρὸς αὐτοῦ πεπόνθασι στρατηγοῦντος φόβῳ ὑποτάξονται. »

9 Τοιαῦτα δὲ λέγοντος τοῦ Λαίτου μὴ κατασχὼν ἑαυτοῦ ὁ δῆμος μελλόντων καὶ ὀκνούντων ἔτι τῶν στρατιωτῶν Σεβαστόν τε ἀναγορεύει καὶ πατέρα καλεῖ πάσαις τε γεραίρει εὐφημίαις. Τότε καὶ οἱ στρατιῶται οὐχ ὁμοίᾳ μὲν προθυμίᾳ τῇ δὲ ἐκ τοῦ παρόντος πλήθους ἀνάγκῃ (καὶ γὰρ ἦσαν πανταχόθεν ὑπὸ τοῦ δήμου περιειλημμένοι ὀλίγοι τε καὶ ἄνευ τῶν ὅπλων ὡς ἐν ἱερομηνίᾳ) πλὴν συνεξεβόησαν καὶ Σεβαστὸν προσεῖπον τὸν Περτίνακα· 10 ἔς τε τὸ ἐκείνου ὄνομα τοὺς συνήθεις ὅρκους ὀμόσαντες καὶ θύσαντες δαφνηφοροῦντες πᾶς ὁ δῆμος καὶ τὸ στρατιωτικόν ἐπεὶ δὲ προσῄει καὶ τὸ περίορθρον ἐς τὴν βασίλειον αὐλὴν ἀνήγαγον τὸν Περτίνακα.

3. Ὁ δὲ ἐπείπερ ἱδρύθη ἐν τῇ βασιλείῳ ἑστίᾳ τῶν τε στρατιωτῶν αὐτῶν καὶ τοῦ δήμου ὡς προείρηται νύκτωρ ἀναγαγόντων φροντίσι μεγίσταις τὴν γνώμην ἐταράττετο· πάνυ τε αὐτόν καίτοι δοκοῦντα ψύχης εἶναι ἐρρωμένης καὶ πρὸς πάντα ἀνδρεῖον τὰ

2.6[2] ἀεὶ τὰ ἄριστα B : αἰεὶ τὰ ἄριστα GFL τὰ ἄριστα ἀεὶ V ἀεὶ αὐτῷ τὰ ἄριστα A || [3] ὡς οὐκ GFL : οὐχ ὡς ABV || [4] πεπρωμένον AVGFL : πεπραμένον B || οὐδ᾽ ἡ αὐτὴ GFL : οὐδ᾽ αὐτὴ ABV || 7[2] τῶν ABV : ὁ GFL || [3] τῆς AVGFL : τοῖς B || ἔμπειρον GFL : σώφρονα BV σπουδαῖος A || [4] πράξεων ABV : παρατάξεων GFL || 8[1] ἡμῖν BVGFL : ὑμῖν A || [2] μόνον ABV : μόνους GFL || [3] ἐνταῦθα ABVL : ἐνταυθοῖ GF || [4] φέρουσι GFL : οὐ φέρουσι ABV || 9[1] δὲ ABV : δὴ GFL || [1-2] μὴ — στρατιωτῶν om. BV || [2] πατέρα : addiderim τῆς πατρίδος || [3] καὶ om. L || [5] ἐν om. VL || 10[1] ὄνομα om. L || [2] ἐπεὶ δὲ ABV : ἐπειδὴ Bekk² || **2.**10[2-3]-**3.**1[1] ἐπεὶ δὲ — ὁ δὲ om. GFL.
3.1[1] βασιλείῳ GFL : βασιλείων ABV || τε om. ABV || αὐτῶν ABV : αὐτὸν Mendelss. *a* Stroth om.

GFL || [3] δοκοῦντα om. ABV.

de sa mort que lui-même : quand bien même nous lui donnions toujours les meilleurs conseils, et les plus sûrs, il ne nous a pas écoutés — ce n'est pas comme si vous ignoriez sa vie — et il est mort étouffé par ses nombreux excès. Il a eu la fin qui lui était destinée. Mais la cause de la mort n'est pas unique et n'est pas la même pour tous les hommes, mais bien qu'elles soient différentes elles n'aboutissent qu'à une seule conclusion. 7 Mais à sa place, nous vous amenons, le peuple romain et nous, un homme d'un âge vénérable, à la vie saine, et familier de la vertu dans les affaires. Ses qualités, les plus âgés d'entre vous ont pu faire en l'expérience, ainsi que de son habileté militaire, tandis que les autres ont eu du respect et de l'admiration pour lui pendant toutes ces années en tant que préfet de la ville. 8 Et la fortune nous donne non seulement un empereur, mais aussi un père bienveillant. Son règne non seulement vous réjouira, vous qui êtes les gardes de cet endroit, mais réjouira aussi ceux qui sont installés sur les bords des fleuves et ceux qui sont installés aux frontières de l'Empire romain, eux qui gardent en mémoire l'expérience de ses actions. Nous ne satisferons pas encore les Barbares par des richesses[xcvii], mais par l'expérience de ce qu'il leur a fait subir lorsqu'il était général, ils seront sujets à la peur. »

9 Alors que Laetus parlait, le peuple, ne pouvant plus se retenir alors que les soldats hésitaient et atermoyaient encore, le proclama Auguste et l'appela père [de la patrie] et lui attribua toutes les marques d'honneur. À ce moment-là, les soldats, qui n'avaient pas tous le même engouement, mais étaient contraints par la présence de la foule (ils étaient entourés de toutes parts par le peuple, et ils étaient peu nombreux et désarmés à cause des festivités)[xcviii] se mirent seulement à l'appeler de leurs cris et le nommèrent Pertinax Auguste[xcix]. 10 Les serments et les honneurs habituels à son nom achevés, le peuple et l'armée tout entiers, portant des rameaux de laurier alors que le point du jour approchait, conduisirent Pertinax à la Cour du Palais.

3. Lorsqu'enfin Pertinax fut installé dans la demeure impériale, après que les soldats eux-mêmes et le peuple l'y eurent conduit de nuit, comme il a été dit plus haut, de grandes inquiétudes troublèrent sa pensée : bien que l'on considérât qu'il était d'une âme robuste et

παρόντα ἐφόβει οὐχ οὕτως προνοίᾳ τῆς ἑαυτοῦ σωτηρίας (κινδύνων γὰρ καὶ μειζόνων πολλάκις ἦν καταφρονήσας) ἐλογίζετο δὲ τήν τε αἰφνίδιον τῆς τυραννίδος μεταβολὴν τήν τε ἐν τῇ συγκλήτῳ βουλῇ τινων εὐγένειαν οὓς ὑπώπτευεν οὐκ ἀνεξομένους μετὰ βασιλέα εὐγενέστατον τὴν ἀρχὴν μεταπεσοῦσαν ἐς ἄνδρα ἐξ ἰδιωτικοῦ καὶ ἀσήμου γένους ἐπὶ τοῦτο ἐλθόντα. 2 Εἰ γὰρ καὶ ὁ βίος αὐτῷ διὰ σωφροσύνην ἐπῃνεῖτο καὶ τὰ ἐν ταῖς στρατιωτικαῖς πράξεσιν ἦν εὐκλεής ἀλλ' ὅσον εὐγενείας χάριν πολὺ τῶν εὐπατριδῶν ἀπελείπετο. Ἡμέρας οὖν καταλαβούσης κατῆλθεν ἐπὶ τὸ συνέδριον τῆς βουλῆς οὔτε τὸ πῦρ ἐάσας αὐτοῦ προπομπεῦσαι οὔτε τι ἄλλο τῶν βασιλικῶν συμβόλων ἐς ὕψος ἀρθῆναι πρὶν ἢ μαθεῖν τὴν γνώμην τῆς συγκλήτου βουλῆς. 3 Ἐπεὶ δὲ αὐτὸν ἅμα τῷ ἐπιφανῆναι πάντες ὁμοθυμαδὸν εὐφήμησαν Σεβαστόν τε καὶ βασιλέα προσηγόρευσαν ὃ δὲ τὰ μὲν πρῶτα παρῃτεῖτο τῆς ἀρχῆς τὸ ἐπίφθονον γῆράς τε προϊσχόμενος συγγνώμης ἐδεῖτο εἶναί τε πολλοὺς εὐπατρίδας ἔφασκεν οἷς ἡ βασιλεία μᾶλλον ἁρμόζει· καὶ λαβόμενος τῆς χειρὸς Γλαβρίωνος εἷλκεν αὐτὸν καθίζεσθαι κελεύων ἐπὶ τοῦ βασιλείου θρόνου. 4 Ἦν δὲ ἐκεῖνος εὐγενέστατος μὲν πάντων τῶν εὐπατριδῶν (ἀνέφερε γοῦν ἐς Αἰνείαν τὸν Ἀφροδίτης καὶ Ἀγχίσου τὴν τοῦ γένους διαδοχήν) ἔτι δὲ καὶ τὴν ὕπατον ἀρχὴν τελέσας δεύτερον. Ὃ δὲ « ἀλλ' αὐτός ἔφη ἐγὼ ὃν σὺ νομίζεις πάντων ἀξιώτατον σοί τε τῆς ἀρχῆς παραχωρῶ καὶ πᾶσαν τὴν ἐξουσίαν ἐγὼ καὶ οἱ λοιποὶ πάντες ἐπευφημίζομεν σοι διδόντες ». Τότε δὲ πάντων αὐτὸν ἐκβιασαμένων ἐκλιπαρησάντων τε ὀκνῶν καὶ μόλις ἀνελθὼν ἐπὶ τὸν βασίλειον θρόνον ἔλεξε τοιάδε·

5 « Τὸ πάνυ δεξιὸν ὑμῶν τῆς πρός με τιμῆς καὶ τὸ τῆς σπουδῆς ὑπερβάλλον ἐπίλεκτόν τε ἐς πρόκρισιν τοσαύτης παρ' ὑμῖν εὐγενείας οὐκ ἔχον κολακείας ὑποψίαν ἀλλὰ δεῖξιν καὶ πίστιν εὐνοίας ἄλλῳ μὲν ἂν τῷ θάρσος καὶ προθυμίαν ἐνέβαλεν ἐς τὸ ἑτοίμως ὑποδέξασθαι τὰ ἐγκεχειρισμένα ἐλπίδα τε ῥαστώνης ὑπέφηνεν ἂν ὡς εὐμαρῶς τὴν ἀρχὴν διοίσοντι ἐν ἀρχομένοις οὕτως εὐνοοῦσιν· 6 Ἐμοὶ δὲ ταῦτα μεγάλα ὄντα καὶ

3.1[5] τε GFL : τε om. ABV || [6] οὓς ὑπώπτευεν om. ABV || ἀνεξομένους ABGFL : ἀναξομένους V || 2[2] εὐκλεής ABV : εὐκλεῆ GFL || [4] αὐτοῦ ABV : ἑαυτοῦ GFL || προπομπεῦσαι GFL : εἰσυψωθῆναι BV ὑψωθῆναι A || 3[2] Σεβαστόν τε A : σεβάσμιόν τε BVGFL || [3] προσηγόρευσαν GFL : προσηγόρευον ABV || [4] ἡ om. ABV || [5] ἁρμόζει GFL : ἁρμόζειν ABV || λαβόμενος τῆς GFL : λαβόμενος τε τῆς ABV || 4[1] μὲν om. L || τῶν om. GF || [2] Αἰνείαν AVGFL : αἰνίαν B || [3] ὕπατον AGFL : ὑπ' αὐτὸν BV || 4[3] αὐτός V : αὐτός τε ABGFL || [5] αὐτὸν ABGFL : αὐτῶν V || 5[1] ὑπερβάλλον ABVGF : ὑπερβάλλων L || [3] ἐνέβαλεν GFL : ἐνέβαλλεν ABV || [4] ὑποδέξασθαι ABV : δέξασθαι GFL || ὡς εὐμαρῶς ABGFL : ὡς οὐκ εὐμαρῶς V || [5] διοίσοντι Mendelss. *a* Sylb. : διοίσοντα codd.

courageux en tout, les événements récents lui firent grandement peur, pas tant par souci de sa propre sécurité (il s'était ri bon nombre de fois de plus grands dangers), que parce qu'il tenait compte du soudain renversement de la tyrannie et de la noblesse de certains membres du sénat, dont il soupçonnait qu'ils ne supporteraient pas que le pouvoir tombe des mains d'un empereur des plus nobles pour qu'un homme d'une simple et obscure origine y parvienne. 2 Même si sa vie était louée pour sa sa tempérance et qu'il était réputé pour ses exploits militaires, il était loin de jouir de la noblesse de bien des patriciens. Au lever du jour[c], il se présenta au siège du Sénat sans laisser le feu sacré le précéder dans le cortège ni ériger aucun autre des signes impériaux au sommet avant de connaître le sentiment du Sénat. 3 Mais ensuite, dès qu'il est apparu, ils le nommèrent tous unanimement Auguste et le proclamèrent empereur[ci], mais lui refusa tout d'abord le pouvoir pour son caractère odieux, demanda son exemption en avançant pour prétexte son vieil âge[cii] et affirma qu'il y en avait beaucoup de noble naissance à qui le pouvoir impérial siérait mieux[ciii] ; et, prenant la main de Glabrio[civ], il le tira à lui en lui ordonnant de s'asseoir sur le trône impérial[cv]. 4 Celui-ci était le plus noble de tous les patriciens (en tout cas, il faisait remonter sa lignée à Enée, le fils d'Aphrodite et Anchise), et avait déjà rempli deux fois la fonction de consul. Mais Glabrio dit : « Eh bien moi-même, que toi tu estimes le plus digne de nous tous, je te cède le pouvoir et tous les autres et moi, nous faisons honneur au pouvoir absolu en te le décernant. » Ainsi, après que tous ont fait pression sur lui et essayé de le faire fléchir, il s'installa avec beaucoup d'hésitation sur le trône impérial et s'exprima ainsi :

5 « Le caractère favorable de l'honneur que vous me faites, la démesure de votre enthousiasme, et la préférence de choix devant la si grande noblesse de vos origines, je ne le tiens pas comme une marque de flatterie mais comme une preuve et un gage de votre bienveillance, cela aurait inspiré à tout autre homme appelé à régner le courage et l'ardeur d'accepter avec empressement cette charge et lui aurait donné l'espoir d'y trouver de la facilité en voyant tant de bienveillance dans ceux qu'il serait appelé à gouverner. 6 Mais pour moi ces choses, aussi grandes et remarquables soient-elles, m'effraient quand je pense à ce qu'implique

ἐξαίρετα τιμῆς τε αἰσθήσει ἐκπλήττει δέος τε καὶ ἀγῶνα οὐ μικρὸν ἐμποιεῖ. Μεγάλων γὰρ εὐεργεσιῶν προϋπαρχουσῶν τὸ ἰσότιμον δυσέφικτον· ἀλλ' ἐν ταῖς ἀμοιβαῖς καὶ μικρὰ μὲν λαβοῦσιν ἀντιδοῦναι μεῖζον οὐχ οὕτως εὐμαρὲς ὡς εὐχάριστον δοκεῖν ὁπηνίκα δ' ἂν ὁ πρῶτός τι δράσας ἀγαθὸν ἀνυπέρβλητον καταθῆται χάριν τὸ μὴ κατ' ἀξίαν ἀντιδοθὲν οὐχ οὕτως δυσπόριστον ὡς ἀναίσθητον ἅμα καὶ ἀχάριστον ὀνομάζεται. 7 Ὁρῶ δὴ οὐ τὸν τυχόντα μοι ἐπηρτημένον ἀγῶνα πρὸς τὸ ἄξιον ἐμαυτὸν παρασχεῖν τῆς τοσαύτης παρ' ὑμῶν τιμῆς. Οὐ γὰρ ἐν τῇ καθέδρᾳ ἡ προεδρία ἀλλ' ἐν τοῖς ἔργοις εἴ τις αὐτὴν μὴ καταισχύνει. Ὅσῳ δὲ τὰ γενόμενα ὡς φαῦλα μισεῖται τοσούτῳ τὰ μέλλοντα ὡς ἀγαθὰ μεγάλως ἐλπίζεται. Καὶ τὰ μὲν δεινὰ τῶν ἔργων ἀεὶ μνημονεύεται (τὸ γὰρ λυπῆσαν δυσαπάλειπτον) τὰ δὲ χρηστὰ ἅμα τῇ ἀπολαύσει καὶ τὴν περὶ αὐτῶν μνήμην συναναλίσκει 8 ἐπεὶ μὴ ὁμοίως εὐφραίνει ἐλευθερία ὡς λυπεῖ δουλεία οὐδέ τις ἀδεῶς τὰ ἑαυτοῦ ἔχων ἐν χάριτος μοίρᾳ τίθεται τὰ ἴδια καρποῦσθαι νομίζων ὁ δὲ τῶν οἰκείων στερηθεὶς αἰώνιον ἔχων τὴν μνήμην τοῦ λελυπηκότος. Οὐδ' εἴ τις ἐς τὸ κοινὸν χρηστὴ γένοιτο μεταβολή αὐτός τι πλέον καρποῦσθαι νομίζει ἐπεὶ τοῦ μὲν δημωφελοῦς καὶ κοινῇ διαφέροντος ὀλίγη τοῖς καθ' ἕνα φροντίς τὸ δὲ καθ' αὐτὸν ἕκαστος εἰ μὴ κατὰ γνώμην προχωροίη οὐδέν τι μέγα ὠφελεῖσθαι νομίζει. 9 Οἵ τ' εἰθισμένοι ταῖς τῆς τυραννίδος ἀκρίτοις καὶ ἀφειδέσι μεγαλοδωρεαῖς ἐντρυφᾶν τὴν ἐς τὸ σωφρονέστερον καὶ μεμετρημένον διὰ σπάνιν χρημάτων μεταβολὴν οὐ φιλοσώφρονα οὐδὲ σύμμετρον καὶ κεκριμένην διοίκησιν ὀνομάζουσιν ἀλλὰ μικρολογίαν καὶ ἀθλιότητα βίου ὀνειδίζουσιν οὐκ εἰδότες ὅτι τὸ μὲν μεγάλα καὶ ὡς ἔτυχε χαρίζεσθαι οὐκ ἂν περιγένοιτο εἰ μὴ ἐκ τοῦ ἁρπάζειν καὶ βιάζεσθαι τὸ δὲ λογισμῷ πάντα καὶ κατ' ἀξίαν ἑκάστου νέμειν ἄνευ τοῦ δεινόν τι δρᾶσαι μὴ παρέχον ἄδικον εὐπορίαν χρημάτων διδάσκει φειδὼ σώφρονα τῶν καλῶς πορισθέντων. 10 Ταῦτα δὴ ὑμᾶς ἐγνωκότας χρὴ συναίρεσθαι καὶ

3.6[3] ἀλλ' codd. : del Bekk. ἀεὶ coni. Reisk || [4] μεῖζον ABVGF : μείζω L || ὡς om. BV || 7[1] ἐπηρτημένον ABVGF : ἀπηρτημένον L || [2] ὑμῶν AVGFL : ἡμῶν B || [3] καταισχύνει ABV : καταισχύνη GFL || μισεῖται GFL : μισεῖτε ABV || [4] ἐλπίζεται GFL : ἐλπίζετε ABV || μνημονεύεται GFL : μνημονεύετε ABV || [5] δυσαπάλειπτον ABV : δυσεξαίλειπτον GFL || [6] συναναλίσκει AVGFL : συναλίσκει B || 8[1] εὐφραίνει ABVL : εὐφραίνη GF || [4] καρποῦσθαι νομίζει ABV : νομίζει καρποῦσθαι GF νομίζειν L || ἐπεὶ AVGFL : ἐπὶ B || [6] ὠφελεῖσθαι ABV : ὠφελῆσθαι GFL || 9[1] οἵ τ' εἰθισμένοι ABV : τε GF οἳ θισμένοι (sic) L || τῆς GFL : τοῖς ABV || [2] μεγαλοδωρεαῖς codd. : μεγαλοδωρίαις Mendelss. *a* Sylb. || [3] σπάνιν GFL : σπάνην ABV || φιλοσώφρονα AVGFL : φιλοσόφρονα (sic) B φειδὼ σοφρώνα Mendelss. || [4] καὶ κεκριμένην GF : κεκριμένην ABV καὶ κεκραμένην L || [6] εἰ om. ABV || τὸ δὲ λογισμῷ GFL : τῶ δὲ ABV || [7-8] φειδὼ σώφρονα GFL : φιλοσώφρονα AV φιλοσόφρονα (sic) B.

un tel honneur, et font naître une peur et un trouble bien grands. Il est difficile d'égaler de grands bienfaits que l'on reçoit : mais dans ce que l'on fait en retour, et même pour ceux qui reçoivent peu, il ne semble pas si facile de rendre plus en remerciement ; mais quand le premier à faire le bienfait en accorde un impossible à surpasser en retour, ce qui est offert en échange, s'il n'est pas équivalent, on le considère aussi difficile à égaler qu'indélicat et ingrat. 7 Je vois donc l'épreuve qui m'incombe pour me montrer à la hauteur de l'honneur que vous me faites. En effet, ce n'est pas le siège qu'on occupe qui fait la première place au Sénat, mais les actes, si tant est que l'on ne la déshonore pas. Plus on déteste les événements passés parce qu'ils sont condamnables, plus on espère ardemment de l'avenir qu'il sera bon. Et l'on se souvient toujours des pires des méfaits — car la souffrance est difficile à oublier — mais les événements heureux, à l'instant où l'on jouit d'eux, nous en perdons la mémoire, 8 puisqu'en effet la liberté ne charme pas de la même manière que la servitude afflige, et l'homme qui jouit en paix de ce qui lui appartient n'est pas en position de reconnaissance, pensant récolter ce qui lui est dû. Mais l'homme qui est privé de ses propriétés garde pour toujours le souvenir du malheur advenu. Et personne, lorsqu'advient un changement bénéfique à la communauté, ne pense non plus récolter davantage lui-même, puisqu'il y a peu d'intérêt pour les biens et l'utilité publics aux yeux des individus particuliers, mais chacun, à moins que cela ne lui profite personnellement, ne pense pas avoir besoin de grand-chose pour lui-même. 9 Ceux qui se sont habitués à se délecter des largesses démesurées et ruineuses de la tyrannie ne considèrent pas qu'avancer vers des temps plus sobres et plus modérés, en passant par une raréfaction des ressources, soit une économie avisée ni même une gestion juste et réfléchie, mais ils s'indignent contre une vie d'avarice et de misère ; ils ne se rendent pas compte que ces grandes et arbitraires largesses n'auraient pu se produire sans provenir de la rapine et de la violence, mais quand on attribue tout selon le compte et selon le mérite à chacun, sans commettre d'exaction, et sans fournir une abondance de ressources illégale, on apprend l'économie parcimonieuse des bonnes ressources 10 Vous, qui le savez, il faut que vous m'aidiez et que, en ayant en considération la gestion

κοινὴν τῆς ἀρχῆς τὴν διοίκησιν νομίζοντας ἀριστοκρατίαν τε ἀλλ᾽ οὐ τυραννίδα ὑπομενοῦντας αὐτούς τε ἀγαθὰς ἔχειν ἐλπίδας καὶ πᾶσι τοῖς ἀρχομένοις ταῦτα ὑπισχνεῖσθαι. »

11 Τοιαῦτα ὁ Περτίναξ εἰπὼν ὑπερῆσέ τε τὴν σύγκλητον βουλήν καὶ πρὸς πάντων εὐφημηθεὶς πάσης τε τιμῆς καὶ αἰδοῦς παρ᾽ αὐτῶν τυχὼν ἔς τε τὸν τοῦ Διὸς νεὼν καὶ τὰ λοιπὰ ἱερὰ πεμφθεὶς τάς τε ὑπὲρ τῆς βασιλείας θυσίας τελέσας ἐς τὴν βασίλειον ἐπανῆλθεν αὐλήν.

4. Ἐπεὶ δὲ διεφοίτησεν ἡ φήμη τῶν τε λεχθέντων ὑπ᾽ αὐτοῦ ἐν τῇ συγκλήτῳ καὶ τῶν πρὸς τὸν δῆμον γραφέντων ὑπερήδοντο πάντες σεμνὸν καὶ ἤπιον ἄρχοντα καὶ πατέρα οὐ βασιλέα ἕξειν ἐλπίζοντες. Τούς τε γὰρ στρατιώτας ἐκέλευσε παύσασθαι τῆς πρὸς τοὺς δημότας ὕβρεως καὶ μήτε πελέκεις φέρειν μετὰ χεῖρας μήτε παίειν τινὰ τῶν παριόντων ἔς τε τὸ κόσμιον καὶ εὔτακτον μετάγειν πάντα ἐπειρᾶτο ἔν τε ταῖς προόδοις καὶ τοῖς δικαστηρίοις πρᾶον καὶ ἥμερον ἦθος ἐπεδείκνυτο. 2 Καὶ τῆς Μάρκου ἀρχῆς ζήλῳ τε καὶ μιμήσει τοὺς μὲν πρεσβυτέρους ὑπομιμνήσκων εὔφραινε τοὺς δ᾽ ἄλλους πάντας ἐξ ὠμῆς καὶ ἐφυβρίστου τυραννίδος ἐς σώφρονα καὶ ἀμέριμνον βίον μεταχθέντας ῥᾷστα ἐς εὔνοιαν ᾠκειώσατο. Τῆς τε ἡμέρου ἀρχῆς ἡ φήμη διαθέουσα πάντα ἔθνη καὶ πάντα στρατόπεδα ὅσα τε Ῥωμαίοις ὑπήκοα καὶ ὅσα φίλα ἐκθειάζειν αὐτοῦ τὴν ἀρχὴν ἔπειθεν. 3 Ἀλλὰ μὴν καὶ τῶν βαρβάρων ὅσοι πρότερον ἀφηνίαζον ἢ ἐστασίαζον φόβῳ τε καὶ μνήμῃ τῆς ἐν ταῖς προτέραις αὐτοῦ στρατείαις ἀρετῆς πίστει τε γνώμης ὅτι μηδένα ἑκὼν ἀδικήσει ποτὲ ἑκάστῳ τὸ κατ᾽ ἀξίαν ἀπονέμων χάριτος ἀπρεποῦς καὶ βίας ὠμῆς ἀλλότριος ἑκόντες αὐτῷ προσεχώρουν. Πρεσβεῖαί τε πανταχόθεν ἀφικνοῦντο συνηδομένων ἁπάντων τῇ Ῥωμαίων ὑπὸ Περτίνακι ἀρχῇ. 4 Οἱ μὲν οὖν ἄλλοι πάντες ἄνθρωποι καὶ κοινῇ καὶ ἰδίᾳ τῷ εὐτάκτῳ καὶ ἡμέρῳ τῆς βασιλείας ἔχαιρον. Ὁ δὲ πάντας εὔφραινε τοῦτο μόνους ἐλύπει τοὺς ἐν τῇ Ῥώμῃ στρατιώτας οἳ δορυφορεῖν εἰώθασι τοὺς βασιλέας. Κωλυόμενοι γὰρ ἁρπάζειν τε καὶ ὑβρίζειν ἔς τε τὸ εὔτακτον καὶ κόσμιον ἀνακαλούμενοι τὸ πρᾶον καὶ ἥμερον τῆς ἀρχῆς ὕβριν αὐτῶν καὶ ἀτιμίαν καθαίρεσίν τε τῆς ἀνέτου ἐξουσίας νομίζοντες τὴν τῆς ἀρχῆς οὐκ ἔφερον εὐταξίαν. 5 Ἀλλὰ τὰ μὲν πρῶτα κατ᾽ ὀλίγον ὀκνηρούς τε καὶ ἀπειθεῖς αὐτοὺς τοῖς

3.11[1] ὑπερῆσέ Bekk. : ὑπήρεισέ codd. || [3] πεμφθεὶς codd. : προπεμφθεὶς Sylb.
4.1[3] οὐ βασιλέα GFL : καὶ βασιλέα ABV || [4] μήτε πελέκεις — χεῖρας om. GFL ||3[4] ἀπρεποῦς καὶ βίας GFL : ἀπρεποῦς βίας ABV || 4[3] μόνους GFL : μόνον ABV.

commune de l'empire et en soutenant l'aristocratie et non la tyrannie, vous ayez de bons espoirs et le promettiez à tous les sujets. »

11 Avec de telles paroles, Pertinax fit grand plaisir au Sénat[cvi], il fut unanimement célébré[cvii], reçut toutes les marques d'honneur et de respect[cviii] et il fut escorté vers le temple de Jupiter et tous les autres temples, où il accomplit tous les rituels impériaux[cix] avant de rentrer au Palais[cx].

4. Lorsque la nouvelle de ce qu'il avait dit devant le Sénat et de ce qui avait été affiché devant le peuple se répandit, tout le monde fut extrêmement réjoui, espérant avoir un dirigeant et un père[cxi] pieux et bienveillant[cxii], en lieu d'un monarque. Et en effet, il ordonna aux soldats de cesser leurs outrages envers le peuple et de ne pas porter de haches à la main ni de frapper les passants ; il essaya de tout transformer en bon ordre régulier et il montra un comportement doux et facile d'accès dans les sorties publiques et les cours de justice[cxiii]. 2 Il réjouit les plus anciens à qui, par son émulation et son imitation, il rappelait le souvenir du règne de Marc Aurèle, et il gagna facilement la bienveillance de tous les autres, qui étaient passés d'une tyrannie cruelle et ignominieuse à une vie calme et sans inquiétude[cxiv]. La nouvelle de ce doux règne, une fois propagée dans toutes les provinces[cxv] et dans toutes les légions, autant chez les sujets romains que chez les peuples alliés, convainquit d'envisager son règne comme une volonté divine. 3 Et même chez les Barbares, ceux qui auparavant résistaient ou étaient en révolte ouverte, par peur et en souvenir de sa puissance dans ses campagnes précédentes[cxvi], et confiants dans son bon sens, parce qu'il ne serait jamais volontairement injuste envers personne, traitant chacun selon ce qu'il mérite, étranger à toute faveur déplacée ou violence cruelle, se rallièrent à lui de leur plein gré. Des ambassades arrivaient de toutes les parties de l'Empire, alors que tout le monde se félicitait que Pertinax règne sur les Romains. 4 Tous les autres hommes se sont donc réjouis en public et en privé du caractère doux et rangé de son règne. Cela réjouissait tout le monde, mais affligeait seulement les soldats postés à Rome, ceux qui avaient la charge de la garde impériale. Parce qu'on les avait empêchés de piller et de commettre des outrages et qu'on les avait enjoints à la discipline et au bon ordre, ils voyaient le caractère agréable et doux de ce règne comme un outrage envers eux, un manque de respect et un avilissement de leur pouvoir sans limite et ne supportaient pas la discipline du pouvoir[cxvii]. 5 Les premiers temps, ils se montrèrent peu enclins et réfractaires aux ordres. Enfin, alors que

κελευομένοις παρεῖχον. Τὸ δὲ τελευταῖον οὐδ' ὅλων μηνῶν δύο τῆς βασιλείας αὐτῷ προκεχωρηκυίας ἐπιδειξαμένου τε ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ πολλὰ σώφρονα καὶ χρηστὰ ἔργα ἐλπίδων τε ἀγαθῶν τοῖς ἀρχομένοις ὑποφαινομένων ἐβάσκηνε πάντα καὶ ἀνέτρεψε πονηρὰ τύχη ἐκώλυσέ τε θαυμαστὰ καὶ ἐπωφελῆ τοῖς ὑπηκόοις ἔργα ἐς τέλος ἀχθῆναι.

6 Πρῶτον μὲν γὰρ πᾶσαν τὴν κατ' Ἰταλίαν καὶ ἐν τοῖς λοιποῖς ἔθνεσιν ἀγεώργητόν τε καὶ παντάπασιν οὖσαν ἀργὸν ἐπέτρεψεν ὁπόσην τις βούλεται καὶ δύναται εἰ καὶ βασιλέως κτῆμα εἴη καταλαμβάνειν ἐπιμεληθέντι τε καὶ γεωργήσαντι δεσπότῃ εἶναι. Ἔδωκέ τε γεωργοῦσιν ἀτέλειαν πάντων ἐς δέκα ἔτη καὶ διὰ παντὸς δεσποτείας ἀμεριμνίαν. 7 Τοῖς τε βασιλικοῖς κτήμασιν ἐκώλυσεν αὐτοῦ τοὔνομα ἐπιγράφεσθαι εἰπὼν αὐτὰ οὐκ ἴδια τοῦ βασιλεύοντος εἶναι ἀλλὰ κοινὰ καὶ δημόσια τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς. Τέλη τε πάντα τὰ πρότερον ἐπὶ τῆς τυραννίδος ἐς εὐπορίαν χρημάτων ἐπινοηθέντα ἐπί τε ὄχθαις ποταμῶν καὶ λιμέσι πόλεων ἔν τε ὁδῶν πορείαις καταλύσας ἐς τὸ ἀρχαῖον καὶ ἐλεύθερον ἀφῆκεν. 8 Ἐμέλλησε δ' ἂν ἔτι καὶ πλείονα ὥς γε τὰ τῆς προαιρέσεως ἐνεδείκνυτο εὐεργετήσειν τοὺς ὑπηκόους ἐπεὶ καὶ τοὺς συκοφάντας τῆς πόλεως ἦν διώξας καὶ τοὺς πανταχοῦ ἦν κολασθῆναι κελεύσας τοῦ μηδένα ἐπηρεάζεσθαι μηδὲ ματαίοις ἐγκλήμασι περιπίπτειν προνοούμενος. Ἐν ἀδείᾳ τε καὶ μακαρίῳ βίῳ ἥ τε σύγκλητος μάλιστα καὶ οἱ λοιποὶ πάντες βιώσεσθαι προσεδόκων. 9 Οὕτω γὰρ μέτριος καὶ ἰσότιμος ἦν ὡς καὶ τὸν υἱὸν αὐτοῦ ἤδη μειράκιον ὄντα μηδὲ ἐς τὴν βασίλειον αὐλὴν ἀναγαγεῖν ἀλλ' ἔν τε τῇ πατρῴᾳ μένειν οἰκίᾳ καὶ ἐς τὰ συνήθη προϊόντα διδασκαλεῖα καὶ γυμνάσια ἰδιωτεύοντα ὁμοίως τοῖς λοιποῖς παιδεύεσθαί τε καὶ πάντα πράττειν οὐδαμοῦ τῦφον ἢ πομπὴν παρεχόμενον βασιλικήν.

5. Τοιαύτης δὲ εὐμοιρίας καὶ εὐταξίας κατεχούσης τὸν βίον μόνοι οἱ δορυφόροι ἀσχάλλοντες μὲν ἐπὶ τοῖς παροῦσι ποθοῦντες δὲ τὰς ἐπὶ τῆς προγεγενημένης τυραννίδος ἁρπαγάς τε καὶ βίας ἔν τε ἀσωτίαις καὶ κραιπάλαις διαγωγάς ἐβουλεύσαντο ἀποσκευάσασθαι τὸν Περτίνακα ὡς ὄντα αὐτοῖς βαρὺν καὶ ἐπαχθῆ ζητῆσαι δέ τινα τὸν

4.5[3] ἐπιδειξαμένου ABV : ἐπιδειξαμένους GFL || 6[1] τὴν κατ' Ἰταλίαν Bekk.[2] : τήν τε codd. || [2] ἀργὸν ABVGF : ἀργὴν L || [4] δεσπότῃ ABV : δεσπότην GFL || 7[2] αὐτὰ ABVGF : αὐτῶ L || [4] πόλεων GFL : πολεμίων ABV || 8[4] μηδὲ Bekk.[2] : μήτε codd. || 9[2] ἀναγαγεῖν GFL : ἀγαγεῖν ABV || [3] παιδεύεσθαί τε καὶ πάντα ABVGF : παιδεύεσθαί τε πάντα L.
5.1[1] καὶ εὐταξίας om. L || [2] ἀσχάλλοντες GFL : ἀσχάλοντες λ[2] supra lineam B ἀσχάλοντες AV || ποθοῦντες δὲ τὰς ABVGF : ποθοῦντες τὰς L || προγεγενημένης ABV : προγενομένης GFL.

son règne n'avait pas duré deux mois entiers, et qu'il avait fait preuve en peu de temps d'une grande sagesse et d'actes bienveillants[cxviii], et que cela avait entraîné l'espérance et le bonheur pour les sujets, un mauvais coup du sort compromit et renversa la situation et empêcha l'accomplissement de magnifiques travaux indispensables aux populations[cxix].

6 Tout d'abord, il distribua en Italie et dans les autres provinces toute la terre non cultivée et qui n'était pas travaillée partout, proportionnellement à qui voulait et pouvait l'occuper, même s'il s'agissait d'une propriété impériale, à ceux qui s'en occupaient et la cultivaient pour en être le maître. Il exempta les cultivateurs de tous les impôts pendant dix ans et leur accorda l'autorité complète sur toutes leurs terres. 7 Il interdit également que l'on inscrive son nom sur les propriétés impériales, prétextant qu'elles n'étaient pas des possessions privées de l'empereur, mais des biens collectifs et publics de l'Empire romain. Il annula tous les impôts qui avaient été conçus pendant la tyrannie précédente comme abondante source de revenu sur les rives des fleuves et les quais des villes comme sur les routes et les remit à l'ancien prix libre. 8 Il était sur le point, du moins comme il en avait montré l'intention, d'accomplir encore un grand nombre de bienfaits pour ses sujets, puisqu'en effet il en était à poursuivre les délateurs de la ville et à ordonner que partout on les juge, parce qu'il voulait empêcher quiconque d'être menacé et de tomber sous le coup de fausses accusations. Le Sénat surtout, et tous les autres hommes, pensaient qu'ils allaient mener une vie douce et heureuse[cxx]. 9 Il était si modeste et mesuré qu'il n'a même pas fait entrer son fils, qui était déjà un jeune homme, dans le palais impérial, mais l'avait laissé dans la demeure familiale, pour être éduqué et vivre comme les autres, en suivant les cours habituels à l'école et en pratiquant les sports comme un homme privé, sans lui procurer en rien les fumées de la pompe impériale.

5. Alors qu'un tel bonheur et une telle sérénité remplissaient la vie (de tous), seuls les prétoriens, qui déploraient cette situation, et regrettaient les pillages et les violences de l'ancienne tyrannie ainsi que les distractions dans leur vie de débauche et d'ivrognerie, projetèrent de se débarrasser de Pertinax, car il leur était encombrant et insupportable, et de

πάλιν αὐτοῖς ἄνετον καὶ ἀκόλαστον παρέξοντα ἐξουσίαν. 2 Αἰφνιδίως τοίνυν οὐδενὸς προσδοκῶντος ἀλλὰ πάντων ἐν ἡσυχίᾳ διατριβόντων θυμῷ καὶ ἀλόγῳ ὁρμῇ ἐκ τοῦ στρατοπέδου δρόμῳ φερόμενοι αὐτοὶ ἡμέρας ἀκμαζούσης ἐπεισῆλθον τοῖς βασιλείοις τά τε δόρατα διατεινάμενοι καὶ τὰ ξίφη σπασάμενοι. 3 Τῷ δὲ παραδόξῳ τοῦ ἔργου καὶ ἀνελπίστῳ οἱ ἐν τῇ βασιλείῳ ὑπηρεσίᾳ ταραχθέντες ὀλίγοι τε πρὸς πολλοὺς καὶ ἄνοπλοι πρὸς ὡπλισμένους οὐκ ἔμενον ἀλλ' ἕκαστος ἦν ἐκεχείριστο φρουρὰν λιπὼν ἢ ἐπὶ τῇ αὐλείῳ ἢ ἐπὶ ταῖς λοιπαῖς εἰσόδοις ἔφευγον. Ὀλίγοι δέ τινες τῶν εὐνοούντων διαγγείλαντες τῷ Περτίνακι τὴν ἔφοδον συνεβούλευον φυγεῖν τῇ τε τοῦ δήμου βοηθείᾳ ἑαυτὸν ἐπιδοῦναι 4 ὃ δὲ καὶ τοῖς συμβουλεύουσιν αὐτῷ πρὸς τὸ παρὸν ὠφέλιμα μὴ πεισθείς ἀπρεπῆ δὲ καὶ ἀνελεύθερα βασιλείας τε ἀνάξια καὶ τῶν προβεβιωμένων αὐτῷ καὶ προπεπραγμένων νομίσας φεύγειν μὲν ἢ λαθεῖν οὐκ ἠθέλησεν ὁμόσε δὲ χωρήσας τῷ πράγματι προῆλθεν ὡς διαλεξόμενος αὐτοῖς ἐλπίσας πείσειν τε αὐτοὺς καὶ παύσειν τῆς ἀλόγου εἰς τὸ παρὸν ὁρμῆς. 5 Καὶ δὴ τοῦ δωματίου προελθών ὑπαντώμενος αὐτοῖς πυνθάνεσθαι τε ἐπειρᾶτο τὰς αἰτίας τῆς ὁρμῆς πείθειν τε ἐπεχείρει μὴ ἐνθουσιασμένων καὶ τότε ἐν σώφρονι καὶ σεμνῷ σχήματι καὶ τηρῶν τὸ τοῦ βασιλέως ἀξίωμα οὐδέν τι κατεπτηχότος οὐδὲ ἀποδειλιῶντος καὶ ἱκετεύοντος σχῆμα ἐνδεικνύμενος.

6 « Τὸ μὲν ἐμέ ἔφη πρὸς ὑμῶν ἀναιρεθῆναι οὐδέν τι μέγα ἢ βαρὺ πρεσβύτῃ ἐς μακρὸν γῆρας ἐνδόξως ἐλάσαντι. Παντὶ γὰρ ἀνθρώπων βίῳ ἀνάγκη τέλος ἐπιτεθῆναι· τὸ δὲ ὑμᾶς φύλακας καὶ φρουροὺς δοκοῦντας εἶναι τοῦ βασιλέως καὶ τοὺς ἔξωθεν κινδύνους ἀπείργοντας αὐτοὺς γενέσθαι φονεῖς καὶ μὴ μόνον ἐμφυλίῳ ἀλλὰ καὶ βασιλείῳ μιᾶναι τὰς δεξιὰς αἵματι ὁρᾶτε μὴ πρὸς τὸ νῦν ἀνόσιον καὶ ὕστερον ὑμῖν ἐπικίνδυνον ᾖ. Οὐ γάρ τι ἐμαυτῷ σύνοιδα λυπήσαντι ὑμᾶς. 7 Εἰ δέ καὶ ἐπὶ τῇ Κομόδου τελευτῇ δυσχεραίνετε οὐδὲν παράδοξον ἄνθρωπον ὄντα εἰ τελευτὴ κατέλαβεν. Εἰ δὲ

5.1[4] αὐτοῖς GFL : αὐτὸν ABV || 2[2] καὶ om. L || [3] φερόμενοι αὐτοὶ GFL : φερόμενοι αὐτῷ ABV || [4] τε om. ABV || 3[2] τε om. ABV || [3] ἐκεχείριστο L : ἐγκεχείριστο (sic) ABVGF || 4[1] ὠφέλιμα VGFL : ὠφέλημα AB || [2] ἀπρεπῆ δὲ καὶ L : add G[2] ἀπρεπῆ καὶ ABVF || [4] ὡς ABGFL : ἐκ (?) V || [5] εἰς τὸ παρὸν om. BV || 5[1-2] Καὶ δὴ — ὁρμῆς om. L || 5[2] ἐνθουσιασμένων ABGFL : ἐνθουσιασμένῳ V ἐνθουσιᾶν μένων Reisk || [3] σώφρονι καὶ σεμνῷ ABGFL : σώφρονι δὲ καὶ σεμνῷ V || σεμνῷ σχήματι GFL : σεμνῷ τῷ σχήματι ABV || [4] ἐνδεικνύμενος ABGFL : ἐπιδεικνύμενος V || 6[1] πρὸς GFL : πρὸ ABV || [2] ἐνδόξως om. ABV || τέλος om. ABV || [3] εἶναι τοῦ om. GFL || [4] μόνον GFL : μόνῳ ABV || [5] τὸ νῦν ἀνόσιον A : τὸ BVG[corr] τῶ τῶ νῦν ἀνόσιον G τῶ ἀνόσιον L τὸ νῦν ἀνήσον B ἀνῆσον V || [6] λυπήσαντι ABVGF : λυπῆσαι L || 7[1] τῇ Κομόδου GFL : τῇ τοῦ Κομόδου ABV || [2] εἰ τελευτὴ AGF : εἰ ἡ τελευτὴ BV εἰ om. L.

chercher quelqu'un qui leur donnerait à nouveau une puissance débridée et illimitée[cxxi]. 2 Ainsi, soudainement, alors que personne ne s'y attendait, et que tout le monde vivait dans la tranquillité, ils se mirent en marche en plein milieu du jour et sortirent au pas de course du camp, sous l'effet de la colère et d'une impulsion irraisonnable, et coururent vers le Palais, leurs lances brandies et leurs épées dégainées. 3 Les serviteurs du Palais furent frappés de stupeur face à cette conduite incroyable et inattendue : parce qu'ils n'étaient que quelques-uns, sans armes, face à une multitude armée, ils ne s'attardèrent pas, mais chacun abandonna le poste qui lui avait été confié et prit la fuite soit par les portes de la cour, soit par les autres sorties[cxxii]. Il y en eut quelques-uns de bienveillants, qui avertirent Pertinax de cette irruption et lui conseillèrent de fuir et d'aller chercher de l'aide auprès du peuple. 4 Mais lui, sans être convaincu par ceux qui préconisaient de l'aide dans l'immédiat, parce que, pensait-il, il s'agissait d'un comportement inconcevable et indigne d'un homme libre, de sa position d'empereur, de la vie qu'il avait menée et de tous les actes qu'il avait accomplis par le passé, il refusa de fuir et de se cacher, mais alla à la rencontre de la menace et s'avança pour discuter avec eux, dans l'espoir de les persuader et de mettre un terme à cet emportement momentané[cxxiii]. 5 Il sortit donc de sa demeure, alla à leur rencontre, essaya de s'informer sur les raisons de leur conduite, et entreprit de les convaincre de ne pas se laisser emporter, demeurant alors dans une posture sage et vénérable et observant son rang d'empereur, ne montrant aucunement l'apparence d'un homme qui reculait devant le danger ou la peur, ou qui suppliait[cxxiv].

6 « Que je sois éliminé par vous, dit-il, ce n'est rien de grave ou d'important pour un vieillard qui court en toute logique vers un âge avancé. Chaque vie d'homme doit nécessairement connaître une fin. Mais que vous, qui êtes censés être les gardes du corps de l'empereur et éloigner de lui les dangers extérieurs, deveniez ses meurtriers et que vous souilliez vos mains du sang non seulement d'un concitoyen, mais de l'empereur lui-même, ce serait, voyez-vous, non seulement un sacrilège aujourd'hui, mais un péril pour vous par la suite. En effet, je suis intimement convaincu que je ne vous ai pas nui. 7 Si vous êtes affligés par la mort de Commode, il n'y a rien d'incroyable : c'est qu'il était un homme si la mort l'a pris. Mais si

τοῦτο ἐξ ἐπιβουλῆς οἴεσθε γεγενῆσθαι οὐκ ἐμὸν τὸ ἁμάρτημα· ἴστε γὰρ ἔξω πάσης ὄντα με ὑποψίας καὶ οὐδὲν ἧττον ὑμῶν ἀγνοοῦντα τὰ τότε πεπραγμένα ὡς εἴ τι ὑποπτεύετε ἑτέροις ἐπιφέρειν τὸ ἔγκλημα. 8 Ἀλλ' ὅμως κἀκείνου τελευτήσαντος οὐδὲν ὑμῖν τῶν εὐπρεπῶς καὶ κατ' ἀξίαν καὶ ἄνευ τοῦ βιάζεσθαί με ἢ ἁρπάζειν ἐπιθυμουμένων ἐνδεήσει. »

Τοιαῦτά τινα λέγειν αὐτοῖς πειρώμενος ἤδη τινὰς αὐτῶν καὶ πείσειν ἔμελλε καὶ οὐκ ὀλίγοι γε ἀποστραφέντες ἀνεχώρουν σεμνοῦ βασιλέως γῆρας αἰδούμενοι· ἔτι δὲ λαλοῦντα τὸν πρεσβύτην οἱ θρασύτεροι ἐπιπεσόντες φονεύουσι. 9 Δράσαντες τε οὕτως ὠμὸν ἔργον δέει τῶν τετολμημένων φθάσαι θέλοντες τὴν τοῦ δήμου ἔφοδον ἐπισταμενοί τε ὅτι χαλεπῶς ὁ δῆμος διοίσει τὰ πεπραγμένα ἐς τὸ στρατόπεδον δρόμῳ ἀναχωρήσαντες πάσας πύλας τε καὶ εἰσόδους ἀποκλείσαντες ἐντὸς τείχους ἔμενον φρουρὰς ἐπὶ τῶν πύργων καταστήσαντες ὡς ἀμύνοιντο εἰ τῷ τείχει προσβάλλοι ὁ δῆμος. Τέλος μὲν δὴ τοιοῦτο κατέλαβε τὸν Περτίνακα χρησάμενον βίῳ καὶ προαιρέσει ὡς προείρηται.

6. Ἐπειδὴ δὲ διεφοίτησεν ἐς τὸν δῆμον ἡ τοῦ βασιλέως ἀναίρεσις ταραχή τε καὶ πένθος πάντας κατεῖχε διέθεόν τε ἐνθουσιῶσιν ἐοικότες κίνησίς τε ἄλογος κατεῖχε τὸν δῆμον ζητούντων τοὺς δράσαντας μήτε δὲ εὑρεῖν μήτε ἀμύνασθαι δυναμένων. 2 Μάλιστά τε δεινῶς ἔφερον τὸ πεπραγμένον καὶ συμφορὰν κοινὴν ἐποιοῦντο οἱ τὴν σύγκλητον βουλὴν νέμοντες πατέρα τε ἤπιον καὶ χρηστὸν προστάτην ἀποβαλόντες. Πάλιν τε τυραννίδος ἦν δέος ἐπεὶ τούτῳ χαίρειν τοὺς στρατιώτας ἤλπιζον.

3 Μιᾶς δέ που καὶ δευτέρας ἡμέρας διαδραμούσης οἱ μὲν δημόται ἕκαστος τὸ καθ' αὑτὸν δεδιὼς ὑπανεχώρει οἵ τε ἐν ἀξιώσεσιν ὄντες ἐς τὰ πορρωτάτω τῆς πόλεως κτήματα ἀπεδίδρασκον ὡς ἂν μή τι δεινὸν ἐκ τῆς ἐσομένης ἀρχῆς παρόντες πάθοιεν·

5.7[4] με om. AVGF || ἧττον add. Mendelss. : om. codd. || ἀγνοοῦντα A : ἀγνοούντων cett. || πεπραγμένα AB[2]GFL : πραττόμενα V[corr.] πεπραγμένα || [5] ἐπιφέρειν ABV : ὑποφέρειν GFL || 8[1] ὑμῖν om. V || [4] Τοιαῦτά τινα ABVGF : καὶ τοιαῦτά τινα L || ἔμελλε ABV : ἐμέλλησε GFL || 9[3] ὁ δῆμος ABV : τὸ πλῆθος GFL || ἐς τὸ στρατόπεδον om. ABV || [4] πάσας — ἀποκλείσαντες om. GFL || [5] τῷ τείχει AVGFL : τῶ τείχος (sic) B || [6] τοιοῦτο AVGFL : τοιοῦτον B || κατέλαβε τὸν Περτίνακα ABV : κατέλαβε Περτίνακα GFL.
6.1[3] ζητούντων ABGFL : ζητοῦντα V || 2[1] ἔφερον AVGFL : φέρον B || [2] προστάτην GFL : πρὸς ταύτην ABV || ἀποβαλόντες GFL : ἀποβαλλόντες ABV || [3] ἐπεὶ τούτῳ GFL : ἐπὶ τοῦτο ABV || 3[1-2] ἕκαστος τὸ καθ' αὑτὸν ABVGF : ἕκαστός τε καθ' ἑαυτὸν L || [2] ἀξιώσεσιν ABV : ἀξιώσει GFL || [3] κτήματα ἀπεδίδρασκον GFL : ἀπεδίδρασκον κτήματα ABV || μή τι δεινὸν GFL : μὴ τὸ δεινὸν ABV.

vous pensez qu'elle est la conséquence d'un complot, je n'en suis pas coupable. Vous savez bien que je suis au-dessus de tout soupçon et que je ne suis pas plus au courant de ce qu'il s'est passé ce jour-là que vous, de sorte que si vous avez des soupçons, portez votre accusation sur d'autres. 8 Néanmoins, bien qu'il soit mort, vous ne manquerez de rien de ce qu'il vous faut et de ce que vous méritez, sans même faire usage sur moi de la violence ou de l'extorsion. »

Alors qu'il essayait de leur parler ainsi, il commençait déjà à en convaincre certains, et ce qui est sûr, c'est qu'ils ne furent pas peu nombreux à reculer et faire demi-tour par respect pour l'âge de ce vénérable empereur : mais les plus audacieux[cxxv] se jetèrent sur le vieillard et le tuèrent[cxxvi] alors qu'il s'exprimait encore[cxxvii]. 9 Après avoir accompli un acte si cruel[cxxviii], ils voulurent, terrifiés par leur propre outrecuidance[cxxix], devancer une attaque du peuple, parce qu'ils savaient que le peuple supporterait difficilement ce qu'ils avaient fait, et repartirent au pas de course au camp du prétoire, fermèrent toutes les portes et les sorties et restèrent à l'intérieur des murs, assignant des postes de garde dans les tours afin de se protéger, si le peuple s'attaquait aux murs. Telle fut donc la fin que connut Pertinax[cxxx], qui a mené sa vie et son gouvernement comme nous l'avons dit précédemment[cxxxi].

6. Une fois l'élimination de l'empereur révélée au peuple, le trouble et le chagrin saisirent tout le monde, le peuple courait comme s'il était possédé, saisi par un mouvement erratique, à la recherche des responsables, incapable ni de les trouver, ni de s'en protéger. 2 Les membres du Sénat supportèrent terriblement mal ces événements et tinrent pour un malheur commun de perdre un père doux et un chef[cxxxii] bienveillant. La peur de la tyrannie était revenue, puisqu'ils pensaient que c'est ce qui plaisait aux soldats.

3 Un jour ou deux plus tard, le peuple de la ville, chacun ayant peur pour lui-même, se retirait peu à peu, et les hommes de haut rang s'enfuirent en courant dans leurs domaines les plus loin possibles de Rome, afin que le futur pouvoir ne puisse les atteindre s'ils restaient présents.

4 οἱ δὲ στρατιῶται ἐπεὶ τόν τε δῆμον ἡσυχάξοντα ἔγνωσαν μήτε τινὰ τολμῶντα ἐπεξελθεῖν τῷ τοῦ βασιλέως αἵματι ἔμενον μὲν ἐντὸς τοῦ τείχους κατακλείσαντες ἑαυτούς ἀναγαγόντες δὲ τοὺς εὐφωνοτάτους ἑαυτῶν ἐπὶ τὸ τεῖχος προεκήρυττον ὤνιον τὴν βασιλείαν τῷ τε πλέον ἀργύριον δώσοντι ἐγχειριεῖν ὑπισχνοῦντο τὴν ἀρχὴν καὶ διὰ τῶν ὅπλων αὐτὸν ἀνάξειν ἀδεῶς ἐς τὴν βασίλειον αὐλήν. 5 Ἐπεὶ δὲ τὸ κήρυγμα[cxxxiii] διεφοίτησεν οἱ μὲν σεμνότεροί τε καὶ εὐσταθέστεροι τῆς συγκλήτου βουλῆς ὅσοι τε εὐπατρίδαι ἢ ἔτι πλούσιοι λείψανα ὀλίγα τῆς Κομόδου τυραννίδος οὔτε προσῆλθον τῷ τείχει οὔτε ἀπρεπῆ καὶ ἐπονείδιστον χρήμασι κτήσασθαι τὴν ἀρχὴν ἠθέλησαν. 6 Ἰουλιανῷ δέ τινι ἤδη μὲν τὴν ὕπατον τετελεκότι ἀρχήν δοκοῦντι δὲ ἐν εὐπορίᾳ χρημάτων εἶναι ἑστιωμένῳ δὴ περὶ δείλην ἑσπέραν διηγγέλη τὸ στρατιωτικὸν κήρυγμα παρὰ μέθην καὶ κραιπάλην· ἦν γὰρ καὶ τῶν ἐπὶ βίῳ μὴ σώφρονι διαβεβλημένων. 7 Πείθουσιν οὖν αὐτὸν ἥ τε γυνὴ καὶ ἡ θυγάτηρ τό τε τῶν παρασίτων πλῆθος ἀναθοροῦντα τοῦ σκίμποδος δραμεῖν ἐπὶ τὸ τεῖχος καὶ τὰ πραττόμενα μαθεῖν παρά τε πᾶσαν τὴν ὁδὸν συμβουλεύοντες ἐρριμμένην τὴν ἀρχὴν ἁρπάσαι ἀφειδῶς δὲ χρημάτων ἔχοντα μεγαλοδωρίᾳ ἅπαντας ὑπερβαλεῖν εἰ καί τινες ἀμφισβητοῖεν. 8 Ἐπεὶ τοίνυν τῷ τείχει προσῆλθεν ἐβόα τε πάντα δώσειν ὅσα βούλονται ὑπισχνούμενος παρεῖναί τε αὐτῷ πάμπλειστα χρήματα καὶ θησαυροὺς χρυσοῦ καὶ ἀργύρου πεπληρωμένους ἔλεγε. Κατὰ δὲ τὸν αὐτὸν καιρὸν καὶ Σουλπικιανός καὶ αὐτὸς ἀνὴρ τῶν ὑπατευκότων ἔπαρχός τε τῆς πόλεως γενόμενος (πατὴρ δὲ ἦν τῆς Περτίνακος γυναικός) ἦκε τὴν ἀρχὴν ὠνούμενος. 9 Ἀλλὰ τοῦτον μὲν οὐ προσήκαντο φοβηθέντες οἱ στρατιῶται τὴν πρὸς τὸν Περτίνακα συγγένειαν μή τις ἄρα δόλος εἴη ἐς τὸ ἐκδικηθῆναι τὸν ἐκείνου φόνον· καθέντες δὲ κλίμακα τὸν Ἰουλιανὸν ἐπὶ τὸ τεῖχος ἀνεβίβασαν. Οὐ γὰρ πρότερον ἀνοῖξαι τὰς πύλας ἤθελον πρὶν ἢ τὴν ποσότητα μαθεῖν τῶν δοθησομένων χρημάτων.

6.4[3] ἀναγαγόντες GFL : ἀναγόντες ABV || προεκήρυττον ABV : προσεκήρυττον GFL || [4] τῷ τε πλέον ABV : τῷ τε πλεῖον GF τῷ πλεῖον L || 5[2] διεφοίτησεν ABVGF : ἐφοίτησεν L || εὐσταθέστεροι ABVGF : εὐταθέστεροι L || 6[2] χρημάτων εἶναι ABVF : χρημάτων ὦ L abbreuiatio (εἶναι/ὦ ?) non recte legitur G || ἑστιωμένῳ GFL : ἑστιώμενον ABV || [3] τῶν ABVGF : ὧν L || 7[1] ἡ om. ABV || [2] ἀναθοροῦντα codd. : ἀναθορόντα corr. Reisk || τὰ πραττόμενα ABV : τὸ πραττόμενον GFL || [3] πᾶσαν ABGFL : γὰρ V || [4] ἅπαντας ABGFL : ἅπαντες V || ὑπερβαλεῖν GFL : ὑπερέβαλεν ABV || 8[2] ὅσα βούλονται om. BV || [4] pr. καὶ om. ABV || ὑπατευκότων AGFL : ὑπατικώτων B ὑπατικότων V || [5] δὲ ABGFL : τε V.

4 Les soldats, quant à eux, lorsqu'ils apprirent que le peuple s'était calmé, et que personne n'osait les attaquer pour avoir versé le sang de l'empereur, restèrent enfermés à l'intérieur des murs, et firent monter sur les remparts ceux qui parmi eux avaient la voix la plus puissante pour annoncer la mise en vente de l'empire, promettant de confier le pouvoir au plus offrant et de le conduire au palais en sécurité protégé par une garde armée. 5 Quand l'annonce fut rendue publique, aucun des membres les plus vénérables et les plus calmes du Sénat, ceux qui étaient patriciens ou encore riches — les quelques survivants de la tyrannie de Commode —, ne vint aux pieds des remparts ni ne voulut acheter l'empire lors de cette vente indécente et honteuse[cxxxiv]. 6 Mais un certain Julianus[cxxxv], qui avait déjà eu la charge du consulat et passait pour un homme d'une grande richesse, apprit l'annonce de l'armée alors qu'il était en train de dîner au crépuscule, dans l'ivresse et la débauche — il était de ceux à qui l'on reprochait un mode de vie dépravé[cxxxvi]. 7 Sa femme, sa fille et une foule de clients parasites le persuadèrent de bondir de sa couchette et de courir aux remparts s'enquérir de la situation, et tout le long du trajet lui conseillèrent de s'emparer du pouvoir[cxxxvii] ainsi livré en pâture, et de surenchérir sans réserve sur tous les acquéreurs potentiels par une promesse de don colossale. 8 Ainsi, lorsqu'il arriva au pied des remparts, il se mit à crier et promit de donner tout ce qu'ils voudraient, et dit qu'il possédait des richesses infinies et des coffres remplis d'or et d'argent. Mais au même moment vint aussi Sulpicianus[cxxxviii], qui était lui aussi un ancien consul et alors préfet de la Ville[cxxxix] — il était le beau-père de Pertinax —, pour acheter l'empire[cxl]. 9 Cependant, les soldats ne le reçurent pas car ils redoutaient sa parenté avec Pertinax, de peur qu'il s'agisse d'un piège pour tirer vengeance de son meurtre : après avoir fait descendre une échelle de corde, ils firent monter Julianus sur les remparts[cxli]. Ils ne voulaient pas ouvrir les portes avant de connaître la somme d'argent qui serait proposée.

10 Ὃ δ’ ἀνελθὼν τήν τε Κομμόδου μνήμην αὐτοῖς καὶ τὰς τιμὰς καὶ τὰς εἰκόνας ἃς ἡ σύγκλητος καθεῖλεν ἀνανεώσεσθαι ὑπέσχετο καὶ πάντων δώσειν ἐξουσίαν ὧν εἶχον ἐπ’ ἐκείνου ἑκάστῳ τε στρατιώτῃ τοσοῦτον ἀργύριον ὅσον μήτε αἰτῆσαι μήτε λήψεσθαι προσεδόκησαν· τὰ δὲ χρήματα μὴ μελλήσειν ἀλλ’ οἴκοθεν ἤδη μεταπέμψεσθαι. 11 Τούτοις ἀναπεισθέντες οἱ στρατιῶται καὶ ταύταις ἀρθέντες ταῖς ἐλπίσιν αὐτοκράτορά τε τὸν Ἰουλιανὸν ἀναγορεύουσι καὶ πρὸς τῷ οἰκείῳ καὶ ἐκ γένους ὀνόματι Κόμοδον ἀξιοῦσιν ἀποκαλεῖσθαι. Τά τε σημεῖα ἄραντες καὶ τὰς ἐκείνου εἰκόνας ἀποκαταστήσαντες προπέμπειν ἐπειρῶντο. 12 Θύσας δὲ ὁ Ἰουλιανὸς τὰς νενομισμένας καὶ βασιλείους ἐν τῷ στρατοπέδῳ θυσίας προήγετο ὑπ’ αὐτῶν πλέον τι τῆς συνηθείας δορυφορούμενος· ἅτε γὰρ βίᾳ καὶ παρὰ γνώμην τοῦ δήμου μετά τε αἰσχρᾶς καὶ ἀπρεποῦς διαβολῆς ὠνησάμενος τὴν ἀρχήν εἰκότως ἐδεδίει τὸν δῆμον ὡς ἐναντιωσόμενον. 13 Ἀναλαβόντες οὖν τὰς πανοπλίας καὶ φράξαντες αὐτοὺς οἱ στρατιῶται ἐς φάλαγγος σχῆμα ὡς εἰ δέοι καὶ πολεμήσοντες ἐν μέσοις αὐτοῖς ἔχοντες τὸν ἴδιον βασιλέα ὑπέρ τε τῆς κεφαλῆς αἰωροῦντες τὰς ἀσπίδας καὶ τὰ δόρατα μή που καὶ λίθων τις βολὴ ἀπὸ τῶν δωμάτων ἐπὶ τῇ πομπῇ γένοιτο ἀνήγαγον αὐτὸν ἐς τὰ βασίλεια μηδενὸς τῶν δημοτῶν μήτε ἀντιστῆναι τολμῶντος μήτε μὴν εὐφημοῦντος ὥσπερ εἰώθασι προπέμπειν τοὺς βασιλέας· τοὐναντίον δὲ καὶ πόρρωθεν ἑστῶτες ἐβλασφήμουν καὶ κακῶς ἠγόρευον ἅτε χρημάτων ἀντικαταλλαξάμενον τὴν ἀρχήν.

14 Τότε δὲ καὶ πρῶτον ὑποδιεφθάρη τὰ τῶν στρατιωτῶν ἤθη καὶ χρημάτων ἐδιδάχθησαν ἄπληστον καὶ αἰσχρὰν ἐπιθυμίαν καταφρόνησίν τε τῆς πρὸς τοὺς ἄρχοντας αἰδοῦς. Τὸ γὰρ μήτε τοῖς οὕτως ὠμῶς τετολμημένοις ἐν φόνῳ τῷ βασιλικῷ ἐπεξιέναι τινά μήτε τὴν οὕτως ἀπρεπῶς ἐπὶ χρήμασι κηρυχθεῖσαν καὶ πραθεῖσαν ἀρχὴν εἶναι τὸν

6.10[2] ἀνανεώσεσθαι Steph Mendelss. : ἀνανεώσασθαι AVGL ἀνανεύσασθαι B || [4] προσεδόκησαν GFL : προσεδόκησε AV -σεν B || μεταπέμψεσθαι Steph : μεταπέμψασθαι codd. || 11[1] ἀρ]θέντες litt. eras. G || [2] alt. καὶ om. GFL || 12[1] ὁ om. BV || [3] μετά τε αἰσχρᾶς ABGFL : μετά αἰσχρᾶς (sic) V || 13[3] μή που καὶ λίθων GFL : μή που τινὶ λίθον ABV || [4] τις βολή om. BV || γένοιτο ἀνήγαγον GFL : γένοιτο ἀκοντήσειν ἀνήγαγον ABV || [5] τῶν ABGFL : ὧν V || τολμῶντος ABGFL : τολμοῦντος V || εὐφημοῦντος GFL : εὐφημοῦντες ABV || [6] βασιλέας ABGFL : βασιλεῖς V || [7] ἀντικαταλλαξάμενον GFL : -μένου ABV || 14[1] ὑποδιεφθάρη GFL : ὑποδιεφθάρησαν ABV || [2] αἰσχρὰν AVGFL : αἰσχρὸν B || [3] τὸ γὰρ μήτε ABGFL : τῷ V || τῷ om. V || [4] ἀπρεπῶς GFL : ἀπρεπῆ ABV.

10 Une fois en haut, Julianus leur promit de rétablir le souvenir[cxlii] de Commode, ses titres honorifiques et ses portraits, que le Sénat avait supprimés, de leur rendre toute la puissance qu'ils avaient sous son règne, et de donner à chaque soldat autant d'argent qu'il le voulait que ce soit sur sa demande ou par extorsion. Il ne tarderait pas à leur faire parvenir ces richesses, étant donné qu'il les avait déjà chez lui[cxliii]. 11 Satisfaits de ces offres, et affriandés par ces promesses[cxliv], les soldats proclamèrent Julianus empereur et décidèrent, outre son nom de famille patronymique, de l'appeler Commode[cxlv]. Levant les enseignes, et rétablissant les portraits de ce dernier, ils amorcèrent un cortège. 12 Julianus, après avoir effectué les rituels impériaux en usage dans le camp, se mit en marche entouré d'une garde plus importante que d'ordinaire car, ayant acheté le pouvoir impérial par la violence, contre l'avis du peuple et par des moyens honteux et absolument ignominieux, il craignait naturellement que le peuple ne se révolte. 13 Entièrement armés et en formation serrée, les soldats se préparèrent à combattre en rang de bataille s'il le fallait, placèrent la personne impériale au milieu d'eux, élevant au-dessus de sa tête leurs boucliers et leurs lances pour éviter les pierres que l'on jetterait sur le cortège depuis les maisons, et conduisirent l'empereur au Palais[cxlvi], sans que personne parmi le peuple n'osât ni résister, ni l'acclamer, comme c'était l'habitude dans les cortèges impériaux[cxlvii]. Au contraire, se tenant à distance, ils le maudissaient et l'insultaient, parce qu'il avait marchandé l'empire contre de l'argent[cxlviii].

14 C'était la première fois que la conduite des soldats était peu à peu corrompue, et ils prirent une appétence insatiable et honteuse pour les richesses, et un mépris pour le respect dû à leurs dirigeants[cxlix]. Que personne ne cherchât à poursuivre en justice ceux qui avaient commis un meurtre si cruel contre l'empereur, et n'empêchât que l'empire soit si effrontément

κωλύοντα ἀρχηγὸν καὶ αἴτιον ἀπρεποῦς καὶ ἀπειθοῦς καταστάσεως καὶ ἐς τὰ ἐπιόντα ἐγένετο ἀεὶ αὐτοῖς τῆς φιλοχρηματίας καὶ τῆς τῶν ἀρχόντων καταφρονήσεως καὶ μέχρις αἵματος αὐξηθείσης.

7. Ὁ δ' οὖν Ἰουλιανὸς ἐπεὶ παρῆλθεν ἐς τὴν ἀρχήν τρυφαῖς εὐθέως καὶ κραιπάλαις ἐσχόλαξε τῇ μὲν τῶν δημοσίων ἐπιμελείᾳ ῥᾳθύμως προσφερόμενος ἐς δὲ τὸ ἀβροδίαιτον καὶ ἄσεμνον ἐπιδιδοὺς ἑαυτόν. Εὑρίσκετό τε καὶ τοὺς στρατιώτας ψευσάμενος καὶ ἀπατήσας τῷ μὴ δύνασθαι ἀποπληρῶσαι ἃ ὑπέσχετο· 2 οὔτε γὰρ οἴκοθεν ἦν αὐτῷ τοσαῦτα χρήματα ὅσα ἠλαζονεύσατο οὔτε μὴν οἱ δημόσιοί τι θησαυροὶ εἶχον ἀλλὰ πάντα προεκεκένωτο τῇ Κομόδου ἀσωτίᾳ καὶ ἀφειδέσι καὶ ἀκρίτοις ἀναλώμασιν. Ἐκ δὲ ταύτης τῆς τόλμης καὶ τῆς αἰτίας οἵ τε στρατιῶται σφαλέντες τῶν ἐλπίδων ὑπηγανάκτουν ὅ τε δῆμος αἰσθόμενος τῆς γνώμης τῶν στρατιωτῶν εἶχον αὐτὸν ἐν καταφρονήσει ὡς προσιόντα τε κακῶς ἀγορεύειν ὑπ' αἰσχραῖς τε καὶ ἀμφιβόλοις ἡδοναῖς σκώπτειν. 3 Ἔς τε τὸν ἱππόδρομον ὅπου μάλιστα τὸ πλῆθος συνιὸν ἐκκλησιάζει τὸν Ἰουλιανὸν ἐβλασφήμουν ἀρωγὸν δὲ τῇ Ῥωμαίων ἀρχῇ καὶ σεμνῆς βασιλείας προστάτην Νίγρον ἐπεκαλοῦντο βοηθεῖν τε αὐτὸν τὴν ταχίστην ἠξίουν ὡς ἐφύβριστα πάσχουσιν. 4 Ἦν δ' ὁ Νίγρος τῶν μὲν πρὸ πολλοῦ ὑπατευσάντων καθ' ὃν δὲ καιρὸν τὰ προειρημένα ἐν Ῥώμῃ ἐπράττετο Συρίας ἡγεῖτο πάσης. Πολλὴ δὲ ἦν καὶ μεγίστη ἀρχὴ τότε τοῦ τε Φοινίκων ἔθνους παντὸς καὶ τῆς μέχρις Εὐφράτου γῆς ὑπὸ τῇ Νίγρου ὄντων ἐξουσίᾳ. 5 Ἦν δὲ αὐτὸς τὴν μὲν ἡλικίαν ἤδη μετρίως προβεβηκώς εὐδοκιμήσας δὲ ἐν πολλαῖς καὶ μεγάλαις πράξεσι. Φήμη τε περὶ αὐτοῦ διεφοίτα ὡς ἐπιεικοῦς καὶ δεξιοῦ καὶ τὸν τοῦ Περτίνακος βίον ζηλοῦντος· ὑφ' ὧν μάλιστα οἱ Ῥωμαῖοι ἐπείθοντο. Ἐκάλουν τε αὐτὸν συνεχῶς ἐν ταῖς τοῦ δήμου συνόδοις καὶ βλασφημοῦντες τὸν Ἰουλιανὸν παρόντα ἐκεῖνον βασιλικαῖς φωναῖς εὐφήμουν ἀπόντα.

6.14[5] ἀπρεποῦς καὶ ἀπειθοῦς καταστάσεως ABVGF : ἀπρεποῦς καταστάσεως καὶ ἀπειθοῦς L || [6] ἀεὶ om. G || αὐτοῖς τῆς φιλοχρηματίας ABV : τῆς φ. αὐτοῖς GFL || τῶν AVGFL : τοὺς (sic) B || καὶ om. GL.
7.1[3] ἐπιδιδοὺς GFL : ἐπιδοὺς ABV || 2[2] αὐτῷ τοσαῦτα GFL : τοσαῦτα αὐτῷ ABV || [3] προεκεκένωτο GF : προκεκένωτο ABV προσκεκένωτο L || [4] ἐκ ABVGF : ἐν (sic) L || alt. τῆς om. ABV || τε om. ABV || [7] τε om. BV || 4[3] τοῦ δὲ Φοινίκων ABV : δὴ B [corr.]GFL || [4] ὄντων AGFL : ὄντως B ὄντος V || 5[2] μετρίως om. BV || [3] δεξιοῦ καὶ τὸν τοῦ Περτίνακος Bekk.[2] : δεξιοῦ καὶ ὡς coni. Steph δεξιοῦ ὡς codd. || [4] οἱ om. L.

mis en vente et acheté à prix d'or, fut la principale raison de l'avènement d'un régime d'indécence et de suspicion, qui se poursuivit par la suite[cl] : la cupidité constante des soldats avait augmenté au point d'éliminer les dirigeants et de faire couler leur sang.

7. Dès que Julianus fut arrivé au pouvoir, il s'adonna à la mollesse et à l'ivrognerie[cli], s'intéressant aux questions publiques avec nonchalance[clii], s'abandonnant plutôt à des mœurs douteuses et efféminées. On a aussi découvert qu'il avait menti aux soldats et les avait trompés puisqu'il était incapable de tenir la promesse qu'il avait faite : 2 il n'avait pas chez lui autant d'argent qu'il s'en était vanté, ni le trésor public[cliii], mais tout avait déjà été dilapidé par les frais dépensiers, ruineux et inconsidérés de Commode. En conséquence, face à cet affront, les soldats aussi, dépités, se fâchèrent. Le peuple, constatant l'état d'esprit des soldats, s'adonna à la raillerie, se mit à insulter Julianus lorsqu'il passait et à se moquer de ses plaisirs honteux et douteux[cliv]. 3 Au Grand Cirque[clv], là où la plupart du peuple se réunit habituellement, ils maudirent Julianus, et se mirent même à appeler Niger comme défenseur de l'Empire romain et protecteur de la fonction sacrée d'empereur[clvi], et à lui demander de venir les aider le plus vite possible face à l'ignominie dont ils étaient victimes[clvii]. 4 Niger[clviii] était l'un des consuls quelque temps auparavant, et au moment où se produisaient ces événements à Rome, il gouvernait toute la Syrie[clix]. C'était alors une grande province, et la plus étendue, comprenant sous la juridiction de Niger toute la région phénicienne et s'étendant jusqu'aux bords de l'Euphrate. 5 Il était lui-même d'un âge déjà relativement avancé, et avait bonne réputation pour de nombreux hauts faits. La rumeur rapportait à son sujet qu'il était doux, droit, et qu'il cherchait à imiter la vie de Pertinax, qualités grâces auxquelles la grande majorité des Romains se fiaient à lui. Ils l'appelaient continuellement dans les rassemblements publics, et maudissaient Julianus en sa présence tout en louant Niger en son absence d'une voix partisane.

6 Διαγγελθείσης δὲ τῆς τοῦ δήμου Ῥωμαίων γνώμης καὶ τῆς ἐπαλλήλου ἐν ταῖς συνόδοις βοῆς εἰκότως ὁ Νίγρος ἀναπεισθείς ῥᾳστά τε αὐτῷ τὰ πράγματα ὑπακούσεσθαι προσδοκήσας καὶ μάλιστα τῷ τὸν Ἰουλιανὸν ὑπό τε τῶν περὶ αὐτὸν στρατιωτῶν ἀμελεῖσθαι διότι τὰς ὑποσχέσεις οὐκ ἐπλήρου τῶν χρημάτων ὑπό τε τοῦ δήμου καταφρονεῖσθαι ὡς ἀνάξιον ἧς ἐώνητο ἀρχῆς ἐπιδίδωσιν αὐτὸν τῇ τῆς βασιλείας ἐλπίδι. 7 Καὶ τὰ μὲν πρῶτα κατ' ὀλίγους ἡγεμόνας τε καὶ χιλιάρχους τούς τε τῶν στρατιωτῶν ἐξέχοντας οἴκαδε μεταπεμπόμενος διελέγετο καὶ ἀνέπειθε τὰ ἐκ τῆς Ῥώμης δηλούμενα φανερὰ ποιῶν ὡς ἂν διαθέουσα ἡ φήμη ἔκπυστα καὶ γνώριμα ποιῇ τοῖς τε στρατιώταις καὶ τοῖς λοιποῖς κατὰ τὴν ἀνατολὴν ἀνθρώποις· 8 οὕτω γὰρ ῥᾳστα ἤλπιζε πάντας αὐτῷ προσχωρήσειν πυνθανομένους ὅτι μὴ αὐτὸς ἐξ ἐπιβουλῆς μνᾶται τὴν ἀρχήν ἀλλὰ καλούμενος καὶ βοηθήσων ἄπεισι Ῥωμαίοις δεομένοις. Ἀνεπτόηντο δὲ πάντες καὶ μηδὲν μελλήσαντες προσέκειντο ἐκλιπαροῦντες καὶ αὐτοὶ ἀντιλαμβάνεσθαι τῶν πραγμάτων. 9 Φύσει τε κοῦφον τὸ Σύρων ἔθνος ἐς καινοτομίαν τε τῶν καθεστηκότων ἐπιτήδειον. Ἐνῆν δέ τις αὐτοῖς καὶ πόθος τοῦ Νίγρου ἠπίως τε ἄρχοντος ἐν ἅπασι τὰ πλεῖστά τε αὐτοῖς συμπανηγυρίζοντος. Φιλέορτοι δὲ φύσει Σύροι· ὧν μάλιστα οἱ τὴν Ἀντιόχειαν κατοικοῦντες μεγίστην πόλιν καὶ εὐδαίμονα σχεδὸν παρὰ πάντα τὸν ἐνιαυτὸν ἑορτάζουσιν ἔν τε τῇ πόλει αὐτῇ καὶ κατὰ τὰ προάστεια. 10 Θέας τοίνυν αὐτοῖς συνεχῶς ἐπιτελῶν ὁ Νίγρος περὶ ἃς μάλιστα ἐσπουδάκασι καὶ διδοὺς ἄνεσιν ἐς τὸ ἑορτάξειν καὶ εὐφραίνεσθαι ἅτε ποιῶν κεχαρισμένα εἰκότως ἐτιμᾶτο.

8. Ἅπερ εἰδώς καλέσας τούς τε πανταχόθεν στρατιώτας ἐς ῥητὴν ἡμέραν τοῦ τε λοιποῦ πλήθους συνελθόντος βήματος αὐτῷ κατασκευασθέντος ἔλεξε τοιάδε ἀνελθών·

2 « Τῆς μὲν ἐμῆς γνώμης τὸ πρᾶον καὶ πρὸς τὰ μεγάλα τῶν τετολμημένων εὐλαβὲς ἴσως ἐστὶν ὑμῖν πάλαι γνώριμον· οὐδ' ἂν νῦν ἐς ὑμᾶς παρῆλθον ταῦτα δημηγορήσων εἰ ἐκ μόνης προαιρέσεως ἰδιωτικῆς καὶ ἀλόγου ἐλπίδος ἢ μείζονος ἐλπίδος ἐπιθυμίας ἀνεπειθόμην. Ἀλλ' ἐμὲ καλοῦσι Ῥωμαῖοι καὶ συνεχῶς βοῶντες

7.6[1] διαγγελθείσης δὲ ABV : διαγγελθείσης τε GFL || 7[1] χιλιάρχους ABVL : -ας GF || [3] φανερὰ GFL : -ῶς ABV || φήμη Steph : γνώμη ABVGL || ποιῇ ABVF : ποιοῖ G ποιεῖ V || 8[3] ἀνεπτόηντο δὲ GFL : ἀνεπτόηντο δὴ ABV || [4] μηδὲν μελλήσαντες ABV : μηδὲ μελλήσαντες GFL || 9[1] Σύρων ABGFL : σῦρον V || [2] ἠπίως τε ABVGF : ἠπίοι τε V || [3] αὐτοῖς συμπανηγυρίζοντος ABVGF : αὐτῶν συμπανηγυρίζοντος L.
8.1[1] εἰδώς καλέσας GFL : εἰδώς καὶ καλέσας ABV || [2] ἀνελθών om. BV || 2[2] ἐς ὑμᾶς παρῆλθον A : ὑμᾶς παρῆλθον BV ἐς ὑμᾶς ἦλθον GFL.

6 Ayant appris l’opinion du peuple romain et les clameurs ininterrompues dans les rassemblements publics, Niger fut naturellement séduit, pensant que la situation jouerait facilement en sa faveur, et se laissa aller à espérer monter sur le trône surtout à cause du fait que les gardes rapprochés de Julianus ne se préoccupaient pas de lui, parce qu’il n’avait pas tenu sa promesse de leur donner des richesses, et aussi parce que le peuple le honnissait pour être indigne du pouvoir qu’il avait acheté[clx]. 7 Pour commencer, il fit mander un petit groupe de généraux et de tribuns, ainsi que quelques soldats d’élite, pour leur révéler les événements qui s’étaient produits à Rome et les convaincre, par la rumeur, de répandre la nouvelle de ces faits à tous les soldats et au reste de la population anatolienne. 8 Ainsi, il espérait facilement rallier tout le monde à sa cause, lorsqu’on serait informé que ce n’est pas par ambition personnelle qu’il convoitait le pouvoir, mais parce qu’il avait été appelé et qu’il partait aider les Romains qui le lui avaient demandé. Tous furent frappés d’étonnement et personne ne tarda à se joindre à lui, chacun le priant de prendre personnellement part à l’expédition. 9 Les Syriens étant par nature un peuple émancipé, ils étaient volontiers disposés à renverser complètement l’ordre établi. Mais ils avaient aussi un certain amour pour Niger, qui les gouvernait tous avec douceur, et qui célébrait la plupart de leurs fêtes avec eux. Les Syriens sont naturellement enclins à la fête, et plus particulièrement les habitants d’Antioche, la ville la plus grande et la plus prospère, dont les célébrations occupent presque toute l’année dans la ville et ses alentours. 10 Niger leur offrait continuellement des spectacles, pour lesquels ils étaient particulièrement enthousiastes, et avait autorisé les festivités et les réjouissances, parce qu’en leur faisant ces grâces, il se faisait respecter tout naturellement.

8. Parfaitement conscient de cela, il convoqua les soldats des quatre coins de la province au jour fixé, et, tandis que le reste du peuple se rassemblait et qu’on lui avait installé une tribune, il y monta et s’exprima en ces termes :

2 « La douceur de mon caractère, et ma précaution lorsqu’il s’agit de grandes expéditions, vous sont assez bien connues depuis longtemps : je ne serais pas paru devant vous aujourd’hui pour vous tenir ce discours, si j’avais été corrompu par ma seule ambition personnelle et un espoir absurde, ou par un plus grand désir que l’espoir. Mais les Romains m’appellent, et me

ἐπείγουσιν ὀρέξαι τε χεῖρα σωτήριον καὶ οὕτω τὴν ἔνδοξον καὶ ἐνάρετον ἀπὸ προγόνων ἄνωθεν ἀρχὴν μὴ περιιδεῖν αἰσχρῶς ἐρριμμένην. 3 Ὥσπερ δὲ τὸ τοῖς τηλικούτοις ἐπιτολμᾶν οὐκ οὔσης εὐλόγου προφάσεως προπετὲς καὶ θρασύ οὕτως καὶ τὸ πρὸς καλοῦντας καὶ δεομένους ὀκνηρὸν ἀνανδρίας ἅμα καὶ προδοσίας φέρει διαβολήν. Διὸ παρῆλθον πευσόμενος ὑμῶν τίνα γνώμην ἔχοιτε καὶ τί πρακτέον ἡγεῖσθε συμβούλοις τε ὑμῖν καὶ κοινωνοῖς χρησόμενος περὶ τῶν καθεστώτων· τὸ γὰρ ἀποβησόμενον εἰ εὐτυχηθείη κοινὴν ἐμοί τε καὶ ὑμῖν τὴν ἀπόλαυσιν παρέξει. 4 Οὐ φαῦλαι δὲ οὐδὲ κοῦφαι καλοῦσιν ἐλπίδες ἀλλ' ὅ τε Ῥωμαίων δῆμος ᾧ τὴν δεσποτείαν τῶν ἁπάντων ἔνειμαν θεοὶ καὶ τὴν βασιλείαν ἥ τε ἀρχὴ σαλεύουσα καὶ παρὰ μηδενί πω βεβαίως ἱδρυμένη. Ὅθεν ἡμῖν καὶ τὸ τῆς ἐπιχειρήσεως ἀσφαλές ἔκ τε τῆς τῶν καλούντων γνώμης καὶ ἐκ τοῦ μηδένα εἶναι τὸν ἀνθεστῶτα μηδὲ κωλύοντα ὑπάρξει· 5 καὶ γὰρ οἱ τὰ ἐκεῖθεν ἀγγέλλοντές φασι μηδὲ τοὺς στρατιώτας οἳ τὴν ἀρχὴν αὐτῷ χρημάτων ἀπέδοντο πιστοὺς εἶναι φρουροὺς ὑπηρέτας μηδὲ πληρώσαντος ἐκείνου ἃ ὑπέσχετο. Τίνα τοίνυν ἔχετε γνώμην δηλώσατε. »

6 Τοιαῦτά τινα εἰπόντος αὐτοῦ εὐθέως τὸ στρατιωτικὸν πᾶν καὶ τὸ συνειλεγμένον πλῆθος αὐτοκράτορά τε ἀνεῖπε καὶ σεβαστὸν προσηγόρευσε· τήν τε βασίλειον πορφύραν ἐπιβαλόντες καὶ τὰ λοιπὰ τῆς σεβασμίου τιμῆς ἐξ αὐτοσχεδίου παρασκευῆς ἀθροίσαντες καὶ προπομπεύοντος τοῦ πυρός ἔς τε τὰ ἱερὰ τῆς Ἀντιοχείας τὸν Νίγρον ἄγουσι καὶ ἐς τὴν αὐτοῦ οἰκίαν καθιστᾶσιν οὐκέτι αὐτὴν ἰδιωτικὴν ἀλλὰ βασίλειον αὐλὴν νομίζοντες πᾶσι κοσμήσαντες ἔξωθεν βασιλικοῖς συμβόλοις. 7 Ἐπὶ τούτοις δὴ ὁ Νίγρος πάνυ τὴν ψυχὴν ηὐφραίνετο ὠχυρῶσθαί τε αὐτῷ τὰ τῆς ἀρχῆς ἡγεῖτο διά τε τὴν τῶν Ῥωμαίων γνώμην καὶ τὴν περὶ αὐτὸν σπουδὴν τῶν ἀνθρώπων. Ὡς γὰρ διιπταμένη ἡ φήμη πάντα ἐπῆλθεν ἔθνη ὅσα τὴν ἀντικειμένην ἤπειρον τῇ Εὐρώπῃ κατοικεῖ οὐδείς τε ἦν ὅστις οὐχ ἑκὼν ἐς τὸ ὑπακούειν αὐτῷ ἠπείγετο πρεσβεῖαί

8.3[2] καὶ θρασύ om. ABV || [2-3] τὸ πρὸς καλοῦντας GFL : τὸ εἰς τοὺς προσκαλοῦντας ABV || [3] ἀνανδρίας GFL : ἀνανδρείας ABV || [4] τί add. Steph || ἡγεῖσθε codd. : ἡγοῖσθε Wolf || [5] κοινωνοῖς ABVGF : κοινωνία L || [6] κοινὴν ἐμοί τε καὶ ABVGF : κοινὴν τ' ἐμοί τε καὶ L || 4[2] ᾧ τὴν δεσποτείαν ABVGF : ὧν τὴν δεσποτείαν L || [2-3] τῶν ἁ. ἔνειμαν θεοὶ καὶ τὴν βασιλείαν GFL : τῶν ἁ. καὶ τὴν βασιλείαν ἔνειμαν θεοὶ ABV || [4] ἔκ τε GFL : ἐκ τοῦ ABV || 6[3] βασίλειον πορφύραν ABVGF : πορφύραν βασίλειον L || [3] ἐπιβαλόντες ABV : περιβαλόντες GFL || ἐξ αὐτοσχεδίου ABVGF : καὶ αὐτοσχεδίου L || [5] αὐτοῦ ABV : ἑαυτοῦ GFL || 7[5] ὅστις οὐχ ἑκὼν A : ὅς τ' οὐχ ἑκὼν BV ὅς οὐχ ἑκὼν GFL || ἠπείγετο AVGFL : ὑπείγετο B.

pressent incessamment de leurs cris afin que je leur tende une main salvatrice et empêche ainsi notre grand et glorieux empire édifié depuis des générations de connaître une chute ignominieuse. 3 De même qu'affronter une situation si grave quand le prétexte n'est pas fondé est suicidaire et téméraire, de même atermoyer devant des hommes qui font un tel appel et une telle demande aboutit à des accusations de lâcheté et de trahison. C'est pourquoi je suis venu à vous pour prendre votre avis sur ce que vous pensez qu'il faille faire, et vous prendre comme conseillers et comme participants à l'établissement d'un plan. En effet, si l'issue est une réussite, cela nous profitera à vous comme à moi. 4 Ce ne sont pas de vils et frivoles espoirs qui m'appellent, mais le peuple romain, à qui des dieux ont remis le pouvoir sur tous et la souveraineté, et l'empire lui-même, qui est soumis aux troubles et dont la stabilité n'a encore jamais été affermie par personne. Là d'où nous tirons l'assurance de notre entreprise, c'est de l'opinion de ceux qui nous appellent et de l'absence de quiconque pouvant nous affronter ou s'opposer à nous : 5 en effet, les messagers venant de Rome rapportent que ni les soldats, qui ont livré l'empire à l'argent de Julianus, ne sont des serviteurs et des gardes fiables, ni lui, qui n'a pas tenu sa promesse. Si donc vous avez un avis, exprimez-le. »

6 Dès qu'il eut prononcé ces paroles, l'ensemble de l'armée et du peuple assemblé le déclara empereur et le nomma Auguste ; ils l'enveloppèrent de la pourpre impériale et lui accordèrent sur-le-champ tout le reste de l'apparat impérial. Ayant fait précéder le cortège du feu sacré, ils conduisirent Niger au sanctuaire d'Antioche et l'installèrent dans sa maison, ne la considérant plus comme celle d'un simple particulier, mais comme la cour impériale, après l'avoir décorée de tous les emblèmes impériaux. 7 Réjoui par ces événements, Niger pensait que ses chances d'accession au pouvoir étaient confortées par l'opinion du peuple romain et par l'enthousiasme de ses partisans. Comme la rumeur avait atteint rapidement toutes les provinces qui se trouvaient en face du continent européen, il n'y eut personne qui ne refusa de se soumettre à son commandement, et des délégations furent envoyées de ces provinces vers

τε ἀπ' ἐκείνων τῶν ἐθνῶν ἐς τὴν Ἀντιόχειαν ὡς πρὸς βασιλέα ὁμολογούμενον ἐστέλλοντο. 8 Οἵ τ' ἐπέκεινα Τίγριδος καὶ Εὐφράτου σατράπαι καὶ βασιλεῖς ἐπέστελλον συνηδόμενοι αὐτῷ καὶ εἰ δέοιτο βοηθείας ὑπισχνοῦντο. Ὁ δὲ δώροις τε αὐτοὺς μεγαλοπρεπῶς ἠμείβετο καὶ ἐπὶ τῇ σπουδῇ καὶ ταῖς ὑποσχέσεσι χάριν γινώσκων ἔλεγε μὴ δεῖσθαι συμμάχων· τὴν γὰρ ἀρχὴν αὐτῷ βεβαίως ὀχυρώσασθαι ἀναιμωτί τε ἄρξειν.

9 Ταύταις ἐπαιρόμενος ταῖς ἐλπίσιν ὑπτίαζέ τε πρὸς τὴν τῶν πραγμάτων ἐπιμέλειαν καὶ ἐς τὸ ἀβροδίαιτον ἀνειμένος τοῖς Ἀντιοχεῦσι συνευφραίνετο ἑορταῖς τε καὶ θέαις ἐπιδιδοὺς ἑαυτόν. Τῆς τε ἐς τὴν Ῥώμην ἀφόδου ἐφ' ἣν μάλιστα ἐχρῆν σπεύδειν ἠμέλει. 10 Τοῖς δὲ Ἰλλυρικοῖς στρατεύμασι δέον ἐπιφοιτῆσαι τὴν ταχίστην καὶ φθάσαι οἰκειωσάμενον αὐτά ὃ δὲ οὐδὲ τῶν πραττομένων τι αὐτοῖς ἐδήλου ἐλπίζων τοὺς ἐκεῖ στρατιώτας εἴ ποτε καὶ μάθοιεν ὁμογνώμονας ἔσεσθαι τῇ τε Ῥωμαίων εὐχῇ καὶ τῇ τῶν κατὰ τὴν ἀνατολὴν στρατοπέδων γνώμῃ.

9. Ταῦτα δὲ αὐτοῦ διατυποῦντος καὶ κούφαις καὶ ἀδήλοις ἐπαιωρουμένου ἐλπίσι διηγγέλλετο τὰ πραττόμενα ἔς τε Παίονας καὶ Ἰλλυριοὺς καὶ πᾶν τὸ ἐκεῖσε στρατιωτικόν ὃ ταῖς ὄχθαις Ἴστρου τε καὶ Ῥήνου ἐπικείμενον ἀπεῖργον τοὺς ἐπέκεινα βαρβάρους φρουρεῖ τὴν Ῥωμαίων ἀρχήν. 2 Ἡγεῖτο δὲ Παιόνων πάντων (ὑπὸ μιᾷ γὰρ ἦσαν ἐξουσίᾳ) Σεβῆρος ἀνὴρ τὸ μὲν γένος Λίβυς ἐς δὲ πραγμάτων διοίκησιν γενναῖος ἅμα καὶ θυμοειδής σκληρῷ τε βίῳ καὶ τραχεῖ ἐνειθισμένος πόνοις τε ἀντέχων ῥᾷστα νοῆσαί τε ὀξὺς καὶ τὸ νοηθὲν ἐπιτελέσαι ταχύς. 3 Οὗτος τοίνυν παρὰ τῶν ἀγγελλόντων πυνθανόμενος τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν μετέωρον φερομένην ἁρπάσαι καταγνοὺς τοῦ μὲν ῥᾳθυμίαν τοῦ δὲ δυσπραγίαν τοῖς πράγμασιν. Ἀνέπειθε δὲ αὐτὸν ὀνείρατα τοιαύτην τινὰ ἐλπίδα ὑποσημαίνοντα χρησμοί τε καὶ ὅσα ἐς πρόγνωσιν τῶν μελλόντων σύμβολα φαίνεται· ἅπερ πάντα ἀψευδῆ καὶ ἀληθῆ τότε πιστεύεται ὅταν ἐς τὴν ἀπόβασιν εὐτυχηθῇ. 4 Τὰ μὲν οὖν πολλὰ ἐς τὸ ῥηθὲν αὐτός τε συγγράψας ἐν τῷ καθ' αὐτὸν βίῳ

8.8[1] pr. καὶ om. BV || 9[1] τε om. GFL || [3] ἀφόδου GFL : ἐφόδου ABV || 10[2] αὐτά ABVGF : αὐτῷ L || [4] τῶν om. L || στρατοπέδων GFL : στρατοπέδου ABV.
9.1[1] κούφαις Steph : κούφοις codd. || [3] ταῖς ὄχθαις Ἴστρου τε καὶ ABV : ταῖς ὄχθαις τοῦ Ἴστρου καὶ GFL || ἐπέκεινα GF : ἀπ' ἐκείνου ABV ἐπ' ἐκείνῳ L || [4] φρουρεῖ GFL : φρουρεῖν ABV || τὴν Ῥωμαίων ἀρχήν ABGFL : τὴν τῶν Ῥωμαίων ἀρχήν V || 2[3] ἀντέχων ABVGF : ἀντέχειν L || 3[1] παρὰ τῶν ἀγγελλόντων ABV : περὶ GFL || [2] ἁρπάσαι ABVGF : ἁρπᾶσαι L || [3] τοιαύτην GFL : τοιαῦτα ABV || [5] πιστεύεται ABVGF : πιστεύειν L || 4[1] ἐς τὸ ῥηθὲν *codd.* : ἱστόρησεν coni. Mendelss. || καθ' αὐτὸν GFL : καθ' ἑαυτὸν ABV.

Antioche pour le reconnaître comme empereur. 8 Des satrapes et des rois venus d'au-delà du Tigre et de l'Euphrate lui envoyèrent des compliments et lui promirent, si l'occasion se présentait, leur aide. Il leur répondit par des présents somptueux, mais leur dit, tout en les remerciant de leur enthousiasme et de leurs offres, qu'il n'avait pas besoin d'alliés : son pouvoir avait été affermi et assuré, et il allait régner sans effusion de sang.

9 Exalté par son optimisme, il négligea le soin de ses affaires, et, s'abandonnant à la mollesse, il s'amusa avec le peuple antiochien, en se livrant aux fêtes et aux spectacles. Il négligea son expédition à Rome, sur laquelle il fallait porter toute son attention. 10 Il fallait rendre visite au plus vite aux légions illyriennes et s'en préoccuper pour les rallier à sa cause, mais il ne leur expliqua même pas la suite des événements, bien qu'il s'attendît à ce que les soldats qui se trouvaient là-bas, s'ils venaient à l'apprendre, fussent d'accord avec les souhaits des Romains et l'opinion des armées d'Anatolie.

9. Alors que Niger laissait aller son imagination à cela et qu'il était exalté par une espérance frivole et incertaine, le récit des événements se propagea en Pannonie[clxi], en Illyrie et dans toute l'armée qui séjournait là-bas, c'est-à-dire sur les bords du Danube et du Rhin[clxii], pour repousser les barbares qui s'y trouvaient, et défendre l'Empire romain. 2 L'ensemble de la Pannonie (qui était alors recoupée sous une seule magistrature) était gouvernée par Sévère[clxiii], un homme d'origine libyenne, qui était aussi noble que déterminé dans la gestion administrative, accoutumé à une vie rude et difficile, surmontant facilement l'adversité, vif d'esprit et rapide dans l'accomplissement de ses projets[clxiv]. 3 Ainsi, il apprit par les messagers que l'Empire était en suspens entre deux usurpateurs, accusant la frivolité de l'un et les revers de l'autre[clxv]… Il fut convaincu de nourrir une telle ambition par des rêves, des prophéties et tout ce qui ressemblait à des signes avant-coureurs de l'avenir — typiquement le genre de choses qu'on tient pour véridiques et vraies quand l'issue s'est avérée une réussite. 4 Il rapporta un grand nombre de ces présages, qu'il mit lui-même par écrit dans son autobiographie et dans

καὶ δημοσίαις ἀνέθηκεν εἰκόσι· τὸ δ' οὖν τελευταῖον καὶ μέγιστον ὅπερ αὐτῷ καὶ τὴν ἐλπίδα πᾶσαν ὑπέφαινεν ὄναρ οὐδ' ἡμῖν παραλειπτέον. 5 Κατὰ γὰρ τὸν καιρὸν ὃν ἀπηγγέλη Περτίναξ παραλαβὼν τὴν ἀρχήν μετὰ τὸ προελθεῖν καὶ θῦσαι καὶ ὁ Σεβῆρος τὸν ὑπὲρ τῆς Περτίνακος βασιλείας ὅρκον ἀφοσιώσασθαι ἐπανελθὼν ἐς τὴν οἰκίαν ἑσπέρας καταλαβούσης ἐς ὕπνον κατηνέχθη μέγαν δὲ καὶ γενναῖον ἵππον βασιλικοῖς φαλάροις κεκοσμημένον ᾠήθη βλέπειν φέροντα τὸν Περτίνακα ἐποχούμενον διὰ μέσης τῆς ἐν Ῥώμῃ ἱερᾶς ὁδοῦ. 6 Ἐπεὶ δὲ κατὰ τὴν τῆς ἀγορᾶς ἀρχὴν ἐγένετο ἔνθα ἐπὶ τῆς δημοκρατίας πρότερον ὁ δῆμος συνιὼν ἐκκλησίαζεν ᾠήθη τὸν ἵππον ἀποσείσασθαι μὲν τὸν Περτίνακα καὶ ῥῖψαι αὐτῷ δὲ ἄλλως ἑστῶτι ὑποδῦναί τε αὐτὸν καὶ ἀράμενον ἐπὶ τοῖς νώτοις φέρειν τε ἀσφαλῶς καὶ στῆναι βεβαίως ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς μέσης ἐς ὕψος ἄραντα τὸν Σεβῆρον ὡς ὑπὸ πάντων ὁρᾶσθαί τε καὶ τιμᾶσθαι. Μένει δὲ καὶ ἐς ἡμᾶς ἐν ἐκείνῳ τῷ χωρίῳ ἡ τοῦ ὀνείρατος εἰκὼν μεγίστη χαλκοῦ πεποιημένη. 7 Οὕτω τοίνυν ὁ Σεβῆρος ἀρθεὶς τὴν γνώμην ἐλπίζων τε θείᾳ προνοίᾳ ἐπὶ τὴν ἀρχὴν αὐτὸν καλεῖσθαι ἀπόπειραν ἐποιεῖτο τῆς τῶν στρατιωτῶν γνώμης τὰ μὲν πρῶτα κατ' ὀλίγους ἡγεμόνας τε καὶ χιλιάρχους τούς τε ἐν τοῖς στρατοπέδοις ἐξέχοντας οἰκειούμενος καὶ περὶ τῆς ἀρχῆς τῶν Ῥωμαίων διαλεγόμενος ὡς παντάπασιν ἔρριπται οὐδενὸς ὄντος τοῦ γενναίως ἢ κατ' ἀξίαν αὐτὴν διοικοῦντος. 8 Διέβαλλε δὲ τοὺς ἐν Ῥώμῃ στρατιώτας ὡς ἀπίστους καὶ βασιλείῳ καὶ ἐμφυλίῳ αἵματι μιάναντας τὸν ὅρκον ἔλεγέ τε δεῖν ἐπαμῦναι καὶ ἐπεξελθεῖν τῷ Περτίνακος φόνῳ. Ἴδει δὲ πάντας τοὺς κατὰ τὸ Ἰλλυρικὸν στρατιώτας μεμνημένους τῆς Περτίνακος ἡγεμονίας· 9 ὑπὸ γὰρ Μάρκῳ βασιλεύοντι πολλὰ ἐγείρας σὺν αὐτοῖς κατὰ Γερμανῶν τρόπαια στρατηγός τε καὶ ἡγεμὼν τῶν Ἰλλυρικῶν κατασταθείς ἀνδρείαν μὲν πᾶσαν ἐν ταῖς μάχαις πρὸς τοὺς πολέμους ἐπεδέδεικτο εὔνοιαν δὲ καὶ χρηστότητα μετὰ σώφρονος καὶ ἐπιεικοῦς ἐξουσίας τοῖς ἀρχομένοις παρέσχετο ὅθεν αὐτοῦ τὴν μνήμην τιμῶντες ἐπὶ τοῖς οὕτως ὠμῶς κατ' αὐτοῦ τετολμημένοις ἠγανάκτουν. 10 Ταύτης δὴ τῆς προφάσεως λαβόμενος ὁ Σεβῆρος εὐμαρῶς αὐτοὺς ἐς ἃ ἐβούλετο ὑπηγάγετο προσποιούμενος οὐχ οὕτω τῆς ἀρχῆς

9.5[1] κατὰ γὰρ τὸν καιρὸν ABV : κατὰ γὰρ καιρὸν GFL || [5] κεκοσμημένον GFL : κοσμνούμενον ABV || 6[1] τὴν τῆς ἀγορᾶς ἀρχὴν ABV : τὴν ἀρχὴν τῆς ἀγορᾶς GFL || [2] συνιὼν ABVGF : σινιὼν (sic) L || ἀποσείσασθαι ABV : ἀποσεῖσαι GFL || [4] ἀγορᾶς μέσης ABVGF : ἀγορᾶς· μέγας L || 7[4] χιλιάρχους ABVL : χιλιάρχας GF || 8[1] διέβαλλε GFL : διέβαλε ABV || [2] ἐπαμῦναι GFL : ἐπαμύνειν ABV || [3] ἤδει ABV : ἤδη GFL || Ἰλλυρικὸν AVGFL : Ἰλλυρίω (sic) B || 9[3] πολέμους ABVGF : πολεμίους L || 10[2] ἐς ἃ ABV : ἐφ' ἅ GFL.

les statues qu'il consacra sur les revenus de l'État ; mais le dernier et le plus grand de ces rêves, qui précisément a fait entrevoir tous ses espoirs, nous ne pouvons résolument pas l'ignorer[clxvi]. 5 Au moment où Pertinax annonça sa prise de pouvoir[clxvii], Sévère, après avoir fait les sacrifices officiels et s'être acquitté de son devoir en prêtant serment à l'empereur Pertinax, rentra chez lui la nuit venue et sombra dans le sommeil. Il crut voir un grand et noble cheval paré des ornements impériaux, et monté par Pertinax qui le portait au milieu de la voie sacrée[clxviii]. 6 Arrivé à l'entrée du Forum, là où auparavant, du temps de la démocratie, le peuple se réunissait en assemblée, il vit le cheval secouer et faire tomber Pertinax, se glisser sous lui, Sévère, resté immobile, le soulever et le transporter fermement maintenu sur son dos et en toute sécurité au milieu du Forum, et puis l'élever en hauteur pour qu'il soit vu et honoré de tous. Il reste encore à notre époque, à cet endroit-là, une statue en bronze qui témoigne de ce songe. 7 Ainsi, Sévère était rasséréné dans son idée, et, espérant être appelé au pouvoir par un projet divin, il se mit à jauger l'opinion des armées, tout d'abord en se conciliant quelques généraux et tribuns ainsi que des centurions, puis en parlant de l'Empire romain : la situation générale se détériorait, étant donné qu'il n'y avait personne de noble ou de digne pour administrer l'Empire[clxix]. 8 Il condamna les soldats à Rome pour avoir été déloyaux et avoir souillé, du sang de leur propre empereur, leur serment, et dit qu'il fallait réparer et venger le meurtre de Pertinax. Il savait aussi que tous les soldats postés en Illyrie se souvenaient du commandement de Pertinax : 9 sous le règne de Marc Aurèle, il triompha avec eux de nombreuses fois sur les Germains (il avait été nommé général et gouverneur des troupes d'Illyrie), avait fait preuve contre l'ennemi d'un grand courage au combat, et avait montré bienveillance, bonté et sagesse ainsi qu'un pouvoir raisonnable sur ceux qu'il commandait, d'où le fait qu'ils honoraient sa mémoire et la colère qu'ils avaient envers ceux qui l'avaient assassiné si cruellement. 10 En se servant de ce prétexte, Sévère réussit facilement à rallier les soldats à son projet, prétendant

ἀντιποιεῖσθαι οὐδ’ αὐτῷ τὴν ἐξουσίαν μνᾶσθαι ὡς θέλειν ἐπεξελθεῖν τοιούτου βασιλέως αἵματι. 11 Ὥσπερ δὲ τὰ σώματα οἱ ἐκεῖσε ἄνθρωποι γενναιότατοί τε καὶ μεγάλοι εἰσὶ καὶ πρὸς μάχας ἐπιτήδειοι καὶ φονικώτατοι οὕτω καὶ τὰς διανοίας παχεῖς καὶ μὴ ῥᾳδίως συνεῖναι δυνάμενοι εἴ τι μετὰ πανουργίας ἢ δόλου λέγοιτο ἢ πράττοιτο. Πιστεύσαντες γοῦν τῷ Σεβήρῳ προσποιουμένῳ χαλεπαίνειν καὶ θέλειν ἐπεξελθεῖν τῷ Περτίνακος φόνῳ ἐπέδοσαν αὐτούς ὡς αὐτοκράτορά τε ἀποδεῖξαι καὶ τὴν ἀρχὴν ἐγχειρίσαι. 12 Ὃ δ’ ὡς ἔγνω τὴν τῶν Παιόνων γνώμην διέπεμπε καὶ ἐς τὰ γειτνιῶντα ἔθνη καὶ πρὸς πάντας τοὺς ἄρχοντας τῶν ὑπ’ ἄρκτῳ Ῥωμαίοις δουλευόντων ἐθνῶν μεγάλαις τε πάντας ὑποσχέσεσι καὶ ἐλπίσιν ἀναπείθων ῥᾳδίως ὑπηγάγετο. 13 Ἱκανώτατος δ’ ἦν ἁπάντων ἀνθρώπων μάλιστα προσποιήσασθαί τε καὶ πιστώσασθαι εὔνοιαν μήτε ὅρκου φειδόμενος εἰ δέοι τούτου καταφρονῆσαι ψευσάμενος πρὸς τὸ χρειῶδες διά τε γλώττης προΐετο ὅσα μὴ ἔφερεν ἐπὶ γνώμης.

10. Θεραπεύσας οὖν διὰ γραμμάτων πάντας τοὺς κατὰ τὸ Ἰλλυρικὸν ἅμα καὶ ἄρχοντας προσηγάγετο αὐτούς. Ἀθροίσας δὲ τοὺς πανταχόθεν στρατιώτας Σεβῆρόν τε Περτίνακα ἑαυτὸν ὀνομάσας ὅπερ οὐ μόνον ἤλπιζε τοῖς Ἰλλυρικοῖς εἶναι κεχαρισμένον ἀλλὰ καὶ τῷ δήμῳ τῶν Ῥωμαίων διὰ τὴν ἐκείνου μνήμην συγκαλέσας τε αὐτοὺς ἐς τὸ πεδίον καὶ βήματος αὐτῷ ἀρθέντος ἀνελθὼν ἔλεξε τοιάδε·

2 « Τὸ πιστὸν ὑμῶν καὶ πρός τοὺς θεοὺς σεβάσμιον οὓς ὄμνυτε πρός τε βασιλέας τίμιον οὓς αἰδεῖσθε δεδηλώκατε δι’ ὧν ἀγανακτεῖτε ἐφ’ οἷς οἱ κατὰ τὴν Ῥώμην στρατιῶται πομπῆς μᾶλλον ἢ ἀνδρείας ὑπηρέται ἐτόλμησαν. Κἀμοὶ δὲ δι’ εὐχῆς ἐστί πρότερον μὲν οὐδ’ ἄλλοτε ἀντιποιησαμένῳ τοιαύτης ἐλπίδος (ἴστε γάρ μου τὸ πρὸς τοὺς βασιλεύσαντας πειθήνιον) νῦν δὲ ἐπὶ τέλος τε ἀγαγεῖν καὶ ἀνύσαι ταῦτα ἅπερ ὑμῖν ἐστὶ κεχαρισμένα τήν τε Ῥωμαίων ἀρχὴν μὴ περιιδεῖν ἐρριμμένην 3 ἢ πρότερον μὲν μέχρι Μάρκου σεμνοπρεπῶς διοικουμένη σεβάσμιος ἐφαίνετο ἐς Κόμμοδον δὲ

9.11[1] καὶ μεγάλοι om. ABV || [3] λέγοιτο GFL : γένοιτο ABV || [5] ὡς om. L || 12[2] διέπεμπε ABV : διέπεμψε GFL || [3] ὑπ’ ἄρκτῳ AGFL : ὑπ’ ἄρκτο (sic) B ἐπ’ ἄρκτῳ V || 13[1] ἁπάντων ABV : πάντων GFL || [3] διά τε γλώττης GFL : διὰ λόγου ABV (τε eras. V).
10.1[1] Ἰλλυρικὸν AVGFL : Ἰλλυρίω (sic) B || [4] μνήμην ABV : γνώμην GFL || 2[1] πρός τοὺς ABV : πρὸς τε GFL || οὓς ὄμνυτε GFL : ὡς ἄν ὤμνυται ABV || [6] κεχαρισμένα GFL : κεχαρισμένον ABV || 3[1] ἢ om. ABV || [2] Μάρκου Bekk.[2] : καιροῦ ABV καιρῶν GFL Μάρκου καιρῶν Reisk || ἐφαίνετο GFL : ἐγένετο ABV || Κόμμοδον δὲ AGFL : δὲ γὰρ B τε γὰρ V.

que ce n’était pas pour briguer le trône impérial, ni parce qu’il convoitait le pouvoir suprême, mais parce qu’il voulait venger le meurtre de l’empereur. 11 Autant les hommes de cette région étaient physiquement très grands et très bien bâtis, forts et féroces au combat, autant ils étaient intellectuellement grossiers et incapables d’analyse, lorsqu’il s’agissait de dire ou de faire preuve de sagesse ou de ruse. Persuadés par Sévère lorsqu’il prétendit s’indigner et vouloir venger le meurtre de Pertinax, ils adhérèrent à son projet, en le déclarant empereur et en lui confiant le pouvoir. 12 Celui-ci, lorsqu’il apprit le sentiment des Pannoniens, envoya des messages aux provinces voisines et à tous les gouverneurs des régions du Nord soumises aux Romains, et les rallia tous à lui facilement, convaincus par des grandes promesses et pleins espoirs. 13 Il était très doué, surtout, pour gagner le cœur des hommes et les convaincre de sa bienveillance, sans pour autant honorer son serment, s’il fallait n’en faire aucun cas, mentant par opportunisme, tenant des propos qui ne reflétaient pas sa pensée.

10. Par correspondance, il avait gagné à sa cause les gouverneurs et tous ceux qui se trouvaient en Illyrie. Après avoir réuni des soldats de tous les horizons, Sévère se fit appeler Pertinax, non seulement parce qu’il espérait être dans les bonnes grâces des Illyriens, mais aussi celles du peuple romain en leur rappelant le souvenir de cet empereur. Il les convoqua sur la plaine, monta sur la tribune installée pour lui, et parla en ces termes :

2 « Votre fidélité, votre vénération pour les dieux, à qui vous avez juré serment, et votre respect pour les empereurs, que vous révérez, vous les avez montrés à travers l’indignation que vous avez témoignée à l’encontre des soldats postés à Rome qui, étant plutôt des serviteurs de cortège que des exemples de bravoure, ont repoussé les limites de l’audace. Il y a pour moi aussi, qui jamais auparavant n’aurais pu concevoir un tel espoir (vous savez bien la loyauté que je porte à ceux qui ont régné), un souhait, celui de mener à terme et d’accomplir ce à quoi vous aspirez, et de ne pas faire défaut à l’Empire romain laissé en déshérence, 3 alors qu’auparavant, jusqu’à Marc Aurèle, son éminence était visible parce qu’il était gouverné avec dignité.

μεταπεσοῦσα, εἰ καί τινα ὑπ' ἐκείνου διὰ νεότητα ἐπλημμελεῖτο, ἀλλ' οὖν τῇ εὐγενείᾳ καὶ τῇ τοῦ πατρὸς μνήμῃ ἐπεσκιάζετο· καὶ πλέον ἦν ἐν αὐτῷ τὸ ἐλεούμενον ἐφ' οἷς ἐσφάλλετο ἢ τὸ μισούμενον ἐπεὶ τὰ πλεῖστα τῶν γιγνομένων οὐκ ἐς ἐκεῖνον ἀναφέρομεν ἀλλ' ἐς τοὺς περὶ αὐτὸν κόλακάς τε καὶ οὐ πρεπόντων ἔργων ὁμοῦ συμβούλους τε καὶ ὑπηρέτας. 4 Επεὶ δὲ ἐς σεμνὸν πρεσβύτην οὖ τῆς ἀνδρείας τε καὶ χρηστότητος ἔτι ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν ἡ μνήμη ἐνέστακται περιῆλθεν ἡ ἀρχή οἳ δὲ οὐκ ἠνέσχοντο ἀλλὰ τοιοῦτον ἄνδρα φόνῳ ἀπεσκευάσαντο. Τὴν δὲ γῆς καὶ θαλάττης τοσαύτην ἀρχὴν ὠνησάμενός τις αἰσχρῶς πρός τε τοῦ δήμου ὡς ἀκούετε μεμίσηται πρός τε τῶν ἐκεῖ στρατιωτῶν οὓς ἐψεύσατο οὐκέτι πιστεύεται. 5 Ὧν εἰ καὶ ἔμελλον ὑπὲρ αὐτοῦ παρατάξασθαι μετ' εὐνοίας καὶ πλήθει σύμπαντες καὶ καθ' ἕνα ἐν ἀνδρείᾳ προύχετε ἀσκήσει τε πολεμικῶν ἔργων ἐγγεγύμνασθε ὑμεῖς μὲν ἀεὶ βαρβάροις ἀντιταττόμενοι καὶ φέρειν πόνους πάντας κρύους τε καὶ θάλπους καταφρονεῖν ποταμούς τε πηγνυμένους πατεῖν καὶ πίνειν ὀρυττόμενον ἀλλ' οὐκ ἀνιμώμενον ὕδωρ εἰθισμένοι. Θήραις τε ἐγγεγύμνασθε καὶ πάντως ὑμῖν ἐς ἀνδρείαν ὑπάρχει γενναῖα ἐφόδια ὡς μηδὲ εἰ βουληθείη τις δύνασθαι ὑμῖν ἀντιστῆναι. 6 Δοκίμιον δὲ στρατιωτῶν κάματος ἀλλ' οὐ τρυφή ᾗπερ ἐκεῖνοι ἐγκραιπαλῶντές τε καὶ ἐναυξηθέντες οὐδ' ἂν τῆς βοῆς ὑμῶν ἀνάσχοιντο οὔτι γε τῆς μάχης. Εἰ δέ τινες τὰ κατὰ Συρίαν ὑποπτεύουσι πράγματα ἐντεῦθεν ἂν τεκμήραιντο ἀσθενῆ τε ὄντα καὶ φαύλας ἔχοντα τὰς ἐλπίδας ὅπου μηδὲ προελθεῖν τῆς αὐτῶν χώρας ἐτόλμησαν μηδέ τι περὶ τῆς ἐς Ῥώμην ἀφόδου βουλεύσασθαι ἐθάρρησαν ἀγαπητῶς ἐκεῖ μένοντες καὶ τὴν ἐφήμερον τρυφὴν κέρδος τῆς οὔπω βεβαίας ἀρχῆς νομίζουσιν. 7 Ἐπὶ μὲν γὰρ τὸ χαριέντως καὶ μετὰ παιδιᾶς ἀποσκῶψαι ἐπιτήδειοι Σύροι καὶ μάλιστα οἱ τὴν Ἀντιόχειαν οἰκοῦντες οὕς φασι περὶ τὸν Νίγρον ἐσπουδακέναι· τὰ δ' ἄλλα ἔθνη καὶ αἱ ἄλλαι πόλεις μέχρι νῦν τῷ μηδένα εὑρίσκεσθαι τὸν ἄξιον τῆς ἀρχῆς ἐσόμενον σπάνει τοῦ μετὰ ἀνδρείας καὶ σώφρονος

10.3[3] μεταπεσοῦσα GFL : ἐφαίνετο μεταπεσοῦσα ABV || ἐπλημμελεῖτο GFL : ἐπεμελεῖτο ABV || [4] ἐν om. ABV || [5] γιγνομένων ABVGF γενομένων L || 4[2] ἡμῶν ἡ μνήμη ABV : ὑμῶν μνήμη GFL || [4] ἀκούετε GFL : ἀκούεται ABV (ε sup. αι V) || 5[3] προύχετε GFL : προύχεται ABV (ε sup. αι V) || τε om. ABVL || ἐγγεγύμνασθε AGFL : ἐγγεγύμνασθαι (sic) BV (ε sup. αι V) || βαρβάροις GFL : βαρβάρους ABV || [4] πάντας κρύους τε καὶ ABGFL : πάντας καὶ κρύους τε καὶ V || 5[6] ἐγγεγύμνασθε GFL : ἐγγεγύμνασθαι (sic) ABV || πάντως GFL : πάντα ABV || [7] μηδὲ εἰ GFL : εἰ om. ABV || 6[2] ἐκεῖνοι GFL : ἐκείνοις ABV || [3] ὑμῶν VGFL : ἡμῶν ABV[corr] || [5] ἀφόδου GFL : ἐφόδου ABV || [6] τὴν ἐφήμερον τρυφὴν A : ἐφήμερον τρυφὴν L ἐφήμερον τροφὴν G τὴν ἐφήμερον BV || [7] τῆς οὔπω βεβαίας AVGFL : τοῖς B || 7[1] γὰρ om. L || [3] τῷ μηδένα GFL : τὸ μηδένα ABV || [4] εὑρίσκεσθαι ABVGF : εὑρίκεσθαι L.

Lorsqu'il est tombé entre les mains de Commode, même s'il a commis quelques erreurs dues à sa jeunesse, elles étaient cependant masquées par la noblesse et la mémoire de son père ; il s'agissait plus de s'apitoyer sur ses erreurs que de le haïr, puisque la plupart de ces fautes, nous ne les rejetions pas sur lui, mais sur les flatteurs qui l'entouraient, les conseillers qui le poussaient à l'indécence et ses serviteurs. 4 Mais lorsque ce fut à un vénérable vieillard, dont le souvenir du courage et de la bonté inspire encore nos esprits, qu'est revenu le pouvoir suprême, ces individus ne l'ont pas supporté, et ont organisé le meurtre d'un homme de sa trempe. Cet empire, si vaste sur terre et sur mer, a scandaleusement été acheté par un individu haï du peuple et en qui les soldats du prétoire, à qui il a menti, n'ont plus confiance. 5 Ces soldats, même s'ils étaient bien volontiers décidés à se battre pour lui, vous les surpassez tous ensemble en nombre et individuellement en bravoure, et vous êtes exercés à la pratique des arts de la guerre, parce que vous êtes constamment opposés aux Barbares, et que vous êtes habitués à supporter toutes les difficultés, à braver le froid et le chaud, traverser à pied les rivières gelées, et boire de l'eau puisée du sol et non d'un puits. Vous êtes aussi entraînés à la chasse, et vous possédez absolument toutes les ressources solides pour faire preuve de bravoure, de sorte que nul ne puisse s'opposer à vous quand bien même il le voudrait. 6 L'apanage des soldats c'est l'effort, non l'indolence, dans laquelle précisément ils se sont graduellement enivrés, sans même pouvoir résister à votre cri de guerre, encore moins à une bataille contre vous. S'il y en a certains qui redoutent les événements qui se produisent en Syrie, qu'on juge leur apathie et les vains espoirs qu'ils nourrissent dans le fait qu'ils n'aient pas osé quitter leurs régions, et qu'ils ne sont pas résolus à convenir d'une expédition à Rome, mais qu'au contraire ils se sont satisfaits de rester là, et pensent que leur quotidien indolent est la rétribution de cet empire pas encore stabilisé. 7 C'est aux traits d'esprit et à la plaisanterie que les Syriens sont portés, surtout les habitants d'Antioche, qui ont, à ce qu'on dit, pris parti pour Niger ; les autres provinces et les autres cités, jusqu'à présent, parce qu'elles n'ont trouvé personne qui soit digne de la fonction impériale, c'est-à-dire par manque d'un chef potentiel possédant bravoure et sagesse dans son gouvernement,

διοικήσεως ἄρξοντος ἐκείνῳ δῆλον ὅτι προσποιοῦνται ὑπακούειν. 8 Εἰ δὲ τήν τε Ἰλλυρικὴν δύναμιν ἅμα χειροτονήσασαν μάθοιεν τό τε ἡμέτερον ὄνομα πύθοιντο οὐκ ἄγνωστον οὐδ' ἄσημον παρ' αὐτοῖς ὑπάρχον ἐξ ὧν ἡγεμονεύσαντες ἐκεῖσε διῳκήσαμεν εὖ ἴστε οὔτε ἐμοῦ ῥᾳθυμίαν ἢ ἀδρανίαν καταγνώσονται οὔτε τὸ ὑμέτερον γενναῖον καὶ πρὸς τὰς μάχας ἐμβριθὲς ὑποστῆναι αἱρήσονται καὶ σωμάτων μεγέθεσι καὶ πόνων ἀσκήσεσιν καὶ ἐν τῇ συστάδην μάχῃ πολὺ ὑμῶν ἀπολείποντες. 9 Φθάσωμεν οὖν τὴν Ῥώμην προκαταλαβόντες ἔνθα ἡ βασίλειος ἔστιν ἑστία· κἀκεῖθεν ὁρμώμενοι τὰ λοιπὰ εὐμαρῶς διοικήσομεν θείαις τε προρρήσεσι πιστεύοντες καὶ τῇ τῶν ὑμετέρων ἀνδρείᾳ ὅπλων τε καὶ σωμάτων. »

Τοιαῦτα εἰπόντα τὸν Σεβῆρον εὐφημήσαντες οἱ στρατιῶται καλοῦντες Σεβαστὸν καὶ Περτίνακα πᾶσαν ἐνεδείκνυντο προθυμίαν καὶ σπουδήν.

11. Ὁ δὲ Σεβῆρος μηδένα διδοὺς καιρὸν ἀναβολῆς συσκευάσασθαί τε αὐτοὺς ὡς ἔνι μάλιστα εὐτελέστατα ἐκέλευσε τήν τε ἐς τὴν Ῥώμην ἔξοδον ἐπήγγειλε· νομάς τε αὐτοῖς διαδοὺς καὶ ἐφόδια τῆς ὁδοιπορίας εἴχετο. Συντόνῳ δὲ σπουδῇ καὶ γενναίοις πόνοις τὴν ὁδὸν ἐπετάχυνε μήτε που ἐνδιατρίβων μήτε διδοὺς καιρὸν ἀναπαύλης εἰ μὴ τοσοῦτον ὅσον ὀλίγον τοὺς στρατιώτας ἀναπνεύσαντας ἔχεσθαι τῆς ὁδοῦ. 2 Ἐκοινώνει δὲ τῶν καμάτων αὐτοῖς σκηνῇ τε χρώμενος εὐτελεῖ καὶ σιτία καὶ ποτὰ προσφερόμενος ὅσα καὶ πᾶσιν ὑπάρχειν ἠπίστατο· οὐδαμοῦ δὲ τρυφὴν ἐνεδείκνυτο βασιλικήν. Ὅθεν καὶ μείζονα παρὰ τῶν συστρατιωτῶν εὔνοιαν ἐπιστώσατο· οὐ γὰρ μόνον αὐτὸν συμπονοῦντα ἀλλὰ καὶ τῶν καμάτων ἄρχοντα οἱ στρατιῶται αἰδούμενοι μετὰ προθυμίας πάντα ἔπραττον.

3 Ὁ δὲ τὴν Παιονίαν διαδραμὼν ἐπέστη τοῖς τῆς Ἰταλίας ὅροις καὶ τὴν φήμην φθάσας πρότερον ὤφθη τοῖς ἐκεῖσε παρὼν βασιλεὺς ἢ ἀφιξόμενος ἠκούσθη. Δέος τε μέγα τὰς Ἰταλιώτιδας πόλεις κατελάμβανε πυνθανομένας τοσούτου ἔφοδον στρατοῦ. Οἱ γὰρ κατὰ τὴν Ἰταλίαν ἄνθρωποι ὅπλων καὶ πολέμων πάλαι ἀπηλλαγμένοι γεωργίᾳ

10.8[2] χειροτονήσασαν AVGF : χειροτονῆσαν B χειροτονήσασα L || τό τε ἡμέτερον ὄνομα AVGFL : τά τε B || [3] ἐκεῖσε ABGFL : ἐκεῖ V || διῳκήσαμεν AGFL : διοικήσαμεν (sic) BV || [4] ἀδρανεία GFL : ἀνδρείαν AB ἀνανδρείας V || ὑμέτερον GFL : ἡμέτερον ABV || [6] ὑμῶν GFL : ἡμῶν ABV || ἀπολείποντες AVGFL : ἀπολίποντες B || 9[3] διοικήσομεν GFL : διοικήσωμεν ABV || [3] ὑμετέρων GFL : ἡμετέρων ABV || ἀνδρείᾳ AVGFL : ἀνδρείαν B || [6] ἐνεδείκνυντο GFL : διεδείκνυντο ABV.
11.1[4] ἐνδιατρίβων ABV : ἐπιδιατρίβων GFL || ἀναπαύλης ABVGF : ἀναπαύσεως L || 2[4] ἐπιστώσατο ABV[corr]GFL : ἐκτήσατο V || οὐ γὰρ μόνον ABGFL : ἀλλὰ μόνον V || 3[1] Παιονίαν GFL : Παιωνίαν ABV.

assurent évidemment leur allégeance à cet homme. 8 Mais s'ils apprennent que les forces de l'Illyrie ont pris cette décision et sont avertis que mon nom, qui n'est pas inconnu et obscur par chez eux, que j'ai gouvernés et administrés en tant que gouverneur, vous le savez bien, ils ne reconnaîtront pas de frivolité et de faiblesse de ma part, ni ne choisiront de se mesurer à votre courage et à votre force, quand ils manquent grandement de stature, d'expérience des difficultés et des combats rapprochés contrairement à vous. 9 Nous prendrons les devant en nous emparant de Rome, où se trouve le cœur de l'empire ; et nous poursuivrons de là pour gouverner aisément le reste de l'empire, en nous fiant aux prédictions divines, et à notre force physique et militaire. »

Après ces propos, les soldats acclamèrent Sévère, l'appelant Auguste et Pertinax, et firent démonstration de leur ardeur et de leur enthousiasme.

11. Sévère ne laissa aucun moment de répit, et leur ordonna de faire les approvisionnements, de sorte que chacun soit le plus légèrement équipé possible, puis il annonça le départ pour Rome[clxx]. Leur ayant distribué de l'argent et des provisions, il se mit en marche. Ce fut avec une ardeur intense et de vigoureux efforts qu'il pressa le pas, sans perdre de temps, n'accordant de moment de pause que le peu de temps nécessaire aux soldats de retrouver haleine et reprendre la route. 2 Il partageait leur peine, utilisant une tente simple, consommant même nourriture et même boisson : il ne faisait jamais preuve de délicatesse impériale. C'est pourquoi il bénéficiait d'une plus grande bienveillance de la part des soldats. En effet, non seulement parce qu'il partageait leurs peines, mais aussi parce qu'il était le premier à subir leurs difficultés, les soldats le respectaient et effectuaient toutes leurs tâches de bon cœur.

3 Après avoir traversé la Pannonie et devancé la nouvelle, il approcha des frontières de l'Italie, où il apparut aux yeux des Italiens, se présentant comme empereur avant qu'ils n'apprennent son arrivée. Une grande peur s'empara des villes italiennes lorsqu'elles apprirent l'arrivée d'une telle armée. Les hommes qui occupaient l'Italie, en effet, avaient abandonné

καὶ εἰρήνῃ προσεῖχον. 4 Ἐς ὅσον μὲν γὰρ ὑπὸ δημοκρατίας τὰ Ῥωμαίων διῳκεῖτο καὶ ἡ σύγκλητος ἐξέπεμπε τοὺς τὰ πολεμικὰ στρατηγήσοντας ἐν ὅπλοις Ἰταλιῶται πάντες ἦσαν καὶ γῆν καὶ θάλατταν ἐκτήσαντο Ἕλλησι πολεμήσαντες καὶ βαρβάροις· οὐδέ τι ἦν γῆς μέρος ἢ κλίμα οὐρανοῦ ὅπου μὴ Ῥωμαῖοι τὴν ἀρχὴν ἐξέτειναν. 5 Ἐξ οὗ δὲ ἐς τὸν Σεβαστὸν περιῆλθεν ἡ μοναρχία Ἰταλιώτας μὲν πόνων ἀπέπαυσε καὶ τῶν ὅπλων ἐγύμνωσε φρούρια δὲ καὶ στρατόπεδα τῆς ἀρχῆς προυβάλετο μισθοφόρους ἐπὶ ῥητοῖς σιτηρεσίοις στρατιώτας καταστησάμενος ἀντὶ τείχους τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς· ποταμῶν τε μεγέθεσι καὶ τάφρων ἢ ὀρῶν προβλήμασιν ἐρήμῳ τε γῇ καὶ δυσβάτῳ φράξας τὴν ἀρχὴν ὠχυρώσατο. 6 Ὅθεν τὸν Σεβῆρον προσιόντα πυνθανόμενοι τότε μετὰ τοσούτου στρατοῦ εἰκότως ἐταράττοντο τῷ ἀήθει τοῦ πράγματος· οὔτε δὲ ἀντιστῆναι ἢ κωλῦσαι ἐτόλμων ὑπήντων δὲ δαφνηφοροῦντες καὶ πύλαις ἀναπεπταμέναις ἐδέχοντο. Ὁ δὲ τοσοῦτον ἀνεπαύετο ὅσον καλλιερῆσαί τε καὶ τοὺς δήμους προσειπεῖν ἐς δὲ τὴν Ῥώμην ἠπείγετο. 7 Ὡς δὲ ταῦτα τῷ Ἰουλιανῷ ἀπηγγέλλετο ἐν ἐσχάτῃ ἀπογνώσει ἦν τοῦ μὲν Ἰλλυρικοῦ στρατοῦ τὴν δύναμιν καὶ τὸ πλῆθος ἀκούων οὔτε δὲ τῷ δήμῳ πιστεύων ἐπεὶ μεμίσητο οὔτε τοῖς στρατιώταις θαρρῶν οὓς ἔψευστο. Χρήματα δὲ πάντα ἀθροίζων τά τε αὐτοῦ καὶ παρὰ τῶν φίλων καὶ εἴ τινα ἦν ἐκ δημοσίων καὶ ἱερῶν τόπων λαμβάνων τοῖς στρατιώταις διανέμειν ἐπειρᾶτο ὡς ἀνακτήσαιτο τὴν εὔνοιαν αὐτῶν. 8 Οἱ δέ καίτοι μεγάλα λαμβάνοντες χάριν οὐκ ᾔδεσαν· ὄφλημα γὰρ αὐτὸν ἀποτίνειν ἀλλ᾽ οὐ δωρεὰν διανέμειν ἐλογίζοντο.

Ὁ δὲ Ἰουλιανός καίτοι συμβουλευόντων αὐτῷ τῶν φίλων ἐξαγαγεῖν τὸ στρατιωτικὸν καὶ τὰ στενὰ τῶν Ἄλπεων προκαταλαβεῖν — μέγιστα ἐκεῖνα ὄρη καὶ οἷα οὐκ ἄλλα ἐν τῇ καθ᾽ ἡμᾶς γῇ ἐν τείχους σχήματι περίκειται καὶ προβέβληται Ἰταλίας καὶ τοῦτο μετὰ τῆς ἄλλης εὐδαιμονίας παρασχούσης τῆς φύσεως Ἰταλιώταις ἔρυμα ἄρρηκτόν τε καὶ αὐτῶν προβεβλῆσθαι ἀπὸ τῆς ἀρκτῴας θαλάσσης ἐπὶ τὴν πρὸς μεσημβρίαν βλέπουσαν διῆκον. 9 Ἀλλ᾽ οὐδὲ τῆς πόλεως προελθεῖν Ἰουλιανὸς ἐτόλμα·

11.4[1] μὲν om. ABV || [2] ἐν ὅπλοις AVGF : ἐν ὅπλοι L καὶ ὅπλοις B || [3-4] οὐδέ τι ἦν AVGFL : οὐδ᾽ ἔτι ἦν B || 5[2] ἀπέπαυσε ABV : ἀνέπαυσε GFL || [3] προυβάλετο GFL : προυβάλλετο ABV || μισθοφόρους GFL : μισθοφόροις ABV || [6] ὠχυρώσατο ABV[1]GFL : ἐχυρώσατο V[2] || 6[2] εἰκότως ABGFL : εἰκότος V || 7[3] θαρρῶν AVGFL : θαρῶν (sic) B || ἔψευστο GFL : ἐψεύσατο ABV || χρήματα δὲ πάντα ABV : δὴ GFL || 8[1] καίτοι AVGFL : καί τι B || [2] ἀποτίνειν ABV : ἀποτείνειν GFL || [5] Ἄλπεων AVGFL : ἄλπιων B || προκαταλαβεῖν GFL : καταλαβεῖν ABV || [6] γῇ ἐν GFL : γενεᾶ ABV || [8] ἄρρηκτόν τε καὶ αὐτῶν GFL : ἄρρηκτόν τῆς αὐτῶν ABV || [8-9] ἐπὶ τὴν πρὸς μεσημβρίαν ABV : ἐπὶ τὴν μεσημβρίαν GFL.

depuis longtemps les armes et la guerre, pour embrasser l'agriculture et la paix. 4 Aussi longtemps que les affaires romaines étaient sous le régime de la démocratie et que le Sénat les envoyait diriger des expéditions militaires, tous les Italiens étaient en armes et acquéraient du territoire sur terre et sur mer, tandis qu'ils combattaient les Grecs et les Barbares : il n'y avait pas la moindre parcelle de terre ou de région du ciel où les Romains n'avaient pas étendu leur domination. 5 Lorsqu'Auguste arriva au pouvoir, la monarchie allégea les difficultés des Italiens et elle les délesta de leurs armes, établissant comme rempart pour l'empire des citadelles et des camps, et investissant des soldats payés à un prix fixé en lieu de remparts pour l'empire Romain ; il protégea et renforça l'empire avec de grands fleuves et fossés, des chaînes de montagnes et des déserts difficiles d'accès. 6 C'est logiquement pourquoi, informés de l'approche de Sévère et de son armée conséquente, les Italiens, terrifiés par cette situation exceptionnelle, n'osaient pas s'opposer à lui ou se mettre sur sa route. Au contraire, ils allèrent à sa rencontre en portant des couronnes de laurier et l'accueillirent les portes grandes ouvertes. Sévère ne s'arrêtait que le temps de sacrifier sous de heureux auspices et de s'adresser aux populations, puis il repartait en direction de Rome. 7 Quand Julianus apprit ces nouvelles, il tomba dans le plus profond désespoir. Il avait entendu parler de la puissance et du nombre de l'armée Illyrienne, n'avait confiance ni en son peuple, qui le détestait, ni en ses soldats, auxquels il avait menti. Rassemblant ses propres richesses et celles de ses amis, il prit encore, quoiqu'il y en eu, celles des trésors publics et des lieux sacrés, et tenta de le distribuer aux soldats, pour obtenir leur bienveillance. 8 Mais les soldats, bien qu'ayant reçu de fortes sommes, ne lui furent pas reconnaissants : ils pensaient en effet qu'il s'était acquitté d'une dette et non qu'il leur avait accordé une gratification.

Julianus, malgré le conseil de ses amis de faire sortir l'armée et de s'emparer des gorges des Alpes — ce sont de très grandes montagnes, sans équivalent ailleurs sur terre à notre époque, qui se tiennent en forme de remparts et protègent l'Italie, une richesse parmi celles que la nature a offertes aux Italiens, une défense indestructible qui les protège, et qui s'étend de la mer du Nord à la côte méridionale. 9 Mais Julianus n'osait pas non plus quitter la ville, et il somma

διέπεμπέ τε τῶν στρατιωτῶν δεόμενος ὁπλίζεσθαί τε καὶ γυμνάζεσθαι πρό δὲ τῆς πόλεως τάφρους διορύττειν. Καὶ τὴν πρὸς Σεβῆρον μάχην ὡς ἐν τῇ πόλει ποιησόμενος παρεσκεύαζε· τούς τε ἐλέφαντας πάντας οἳ ἐς πομπὴν ὑπηρετοῦσι Ῥωμαίοις πύργους καὶ ἄνδρας φέρειν ἐπὶ τῶν νώτων ἐπαίδευεν οἰόμενος οὕτως ἐκπλήξειν τούς τε Ἰλλυριούς καὶ τὴν τῶν πολεμίων ἵππον διαταράξειν ὄψει καὶ μεγέθει θηρίων μὴ πρότερον αὐτοῖς ἑωραμένων. Τότε δὴ πᾶσα ἡ πόλις ὅπλα εἰργάζετο καὶ τὰ πρὸς πόλεμον παρεσκευάζετο.

12. Μελλόντων δὲ τῶν Ἰουλιανοῦ στρατιωτῶν ἔτι καὶ τὰ πρὸς πόλεμον ἕτοιμα ποιούντων ἀγγέλλεται ὁ Σεβῆρος ἤδη προσιών. Καὶ πολὺ τοῦ στρατεύματος μέρος διασκεδάσας ἐκεῖνος κελεύει παρεισδύεσθαι ἐς τὴν πόλιν. Οἳ δὲ κατὰ πάσας ὁδοὺς διανείμαντες αὐτούς πολλοὶ δ’ ἐς Ῥώμην νύκτωρ λανθάνοντες εἰσῄεσαν τὰ ὅπλα ὑποκρύπτοντες ἐν ἰδιωτῶν σχήμασι. 2 Καὶ ἤδη οἱ πολέμιοι ἔνδον ἦσαν τοῦ Ἰουλιανοῦ ἔτι ὑπτιάζοντος καὶ τὰ πραττόμενα ἀγνοοῦντος. Ἐπεὶ δὲ ταῦτα διάπυστα τῷ δήμῳ ἐγένετο ἐν ταραχῇ πολλῇ πάντες ἦσαν καὶ δεδιότες τὴν δύναμιν τοῦ Σεβήρου τὰ ἐκείνου φρονεῖν προσεποιοῦντο τοῦ μὲν Ἰουλιανοῦ καταγινώσκοντες ἀνανδρείαν τοῦ δὲ Νίγρου μέλλησίν τε καὶ ῥᾳθυμίαν· τὸν δὲ Σεβῆρον ἀκούοντες ἤδη παρόντα ἐθαύμαζον. 3 Ὁ δὲ Ἰουλιανὸς πολλῇ καταλαμβανόμενος ἀφασίᾳ τε καὶ ἀπορίᾳ ὅπως χρήσεται τοῖς πράγμασιν οὐκ εἰδώς ἀθροισθῆναι κελεύσας τὴν σύγκλητον καταπέμπει γράμματα δι’ ὧν ἐσπένδετο δὴ πρὸς τὸν Σεβῆρον καὶ αὐτοκράτορα ἀναδείξας κοινωνὸν τῆς βασιλείας ἐποιεῖτο. Ἡ δὲ σύγκλητος ἐψηφίσατο μὲν ταῦτα ὁρῶντες δὲ τὸν Ἰουλιανὸν ἀποδειλιῶντα καὶ ἐν ἀπογνώσει ὄντα τῷ Σεβήρῳ πάντες ἤδη προσετίθεντο. 4 Δύο δέ που ἢ τριῶν ἡμερῶν παραδραμουσῶν ἐπείπερ ἤδη τὸν Σεβῆρον καὶ αὐτῇ τῇ πόλει ἐπιστησόμενον ἤκουον καταφρονήσαντες τοῦ Ἰουλιανοῦ συνίασιν ἐς τὸ συνέδριον τῶν ὑπάτων κελευσάντων οἳ τὰ τῆς Ῥώμης διοικεῖν εἰώθασιν ὁπηνίκα ἂν τὰ τῆς βασιλείας μετέωρα ᾖ. 5 Συνελθόντες τοίνυν περὶ τῶν πρακτέων ἐσκέπτοντο τοῦ Ἰουλιανοῦ

11.9[4] οἳ ἐς πομπὴν ABVGL : οὕς ἐς πομπὴν G in mg. || ὑπηρετοῦσι Ῥωμαίοις πύργους καὶ ἄνδρας φέρειν ἐπὶ τῶν νώτων ἐπαίδευεν ABV : ὑπηρέτων ἐπὶ νώτων φέρειν ἐπειρῶντο (ἐπειρᾶτο G) παιδεύειν (in mg. G) FL || [6] διαταράξειν A : θέα ταράξειν BVGFL.
12.1[4] αὐτούς GFL : ἑαυτοὺς ABV || δ’ ἐς (εἰς) ABVL : δι’ εἰς GF || εἰσῄεσαν AVGFL : εἰσίεσαν B || [5] ὑποκρύπτοντες ABV : ἐπικρύπτοντες GFL || σχήμασι ABVGF : σχήματι L || 2[4] ἀνανδρείαν ABVGF : ἀνανδρίαν L || 3[2] χρήσεται GFL : χρήσαιτο ABV || [6] ὄντα om. BVGFL || 4[5] ᾖ GFL : om. ABV.

les soldats de prendre les armes, de s'entraîner, et de creuser des fossés devant la ville. Il fit préparer la bataille contre Sévère comme si elle allait se tenir en ville ; il entraîna tous les éléphants, qui étaient utilisés par les Romains pour les cortèges[clxxi], à porter des tours et des cornacs sur le dos, dans l'idée qu'ainsi ils effraieraient les Illyriens, et qu'ils agiteraient les chevaux ennemis par leur aspect et leur puissance bestiales encore jamais vues auparavant. Ainsi, toute la ville forgeait des armes et se préparait à la guerre.

12. Alors que l'armée de Julianus était toujours en pleine préparation pour la guerre[clxxii], on annonçait déjà l'arrivée de Sévère. Celui-ci avait fait disperser une grande partie de ses troupes et ordonné qu'elles entrent furtivement dans la ville. Ils s'étaient répartis sur toutes les voies, et nombre d'entre eux étaient rentrés de nuit à Rome et se tenaient cachés. Ils avaient dissimulé leurs armes, et se faisaient passer pour de simples particuliers. 2 Et déjà les ennemis étaient à l'intérieur alors que Julianus était encore inattentif et ignorant de ce qu'il se passait. Quand le peuple connut la situation, un profond trouble saisit tout le monde, et craignant la puissance de Sévère, tous se mirent à feindre d'avoir de la sympathie pour sa cause, dénonçant la lâcheté de Julianus, et les tergiversations et la frivolité de Niger. Ils étaient stupéfaits d'entendre que Sévère était déjà là. 3 Julianus, pris d'une grande stupeur et d'une grande angoisse, ne savait pas comment gérer la situation. Il ordonna au Sénat de se réunir, après avoir envoyé une lettre dans laquelle il mentionnait qu'il conclurait un traité avec Sévère, le désignerait comme co-empereur et qu'il partagerait le pouvoir avec lui. L'assemblée vota ces propositions : voyant que Julianus avait peur et qu'il était dans l'impasse, ils avaient déjà tous pris le parti de Sévère. 4 Au bout de deux ou trois jours, puisqu'enfin ils avaient appris que Sévère était déjà arrivé dans la ville elle-même, ils bravèrent Julianus et se réunirent dans la Curie[clxxiii], sous l'ordre des consuls, qui administrent habituellement les affaires de Rome chaque fois qu'il y a une instabilité politique. 5 Une fois réunis ils délibérèrent sur ce qu'il

ἔτι ὄντος ἐν τῇ βασιλείῳ αὐλῇ καὶ τὰς παρούσας ὀδυρομένου τύχας ἱκετεύοντός τε καὶ μέλλοντος ἐξομόσασθαι τὴν ἀρχὴν καὶ παραχωρῆσαι πάσης τῆς δυναστείας τῷ Σεβήρῳ.

6 Ὡς δὲ ἔμαθεν ἡ σύγκλητος τὸν Ἰουλιανὸν οὕτως κατεπτηχότα τὴν δὲ δορυφόρων φρουρὰν διὰ δέος τοῦ Σεβήρου αὐτὸν ἐγκαταλιποῦσαν ψηφίζεται τὸν μὲν ἀναιρεθῆναι ἀποδειχθῆναι δὲ μόνον αὐτοκράτορα τὸν Σεβῆρον· πρεσβείαν τε πρὸς αὐτὸν ἐκπέμπουσιν διὰ τῶν ἐν ἀρχαῖς ὄντων καὶ τῶν ἐξοχωτάτων τῆς βουλῆς πάσας τε αὐτῷ προσφέρειν τὰς σεβασμίους τιμάς. 7 Ἐπὶ δὲ τὸν Ἰουλιανὸν εἷς τῶν χιλιαρχούντων ἀναπέμπεται ἀποκτενῶν ἄνανδρον καὶ ἄθλιον πρεσβύτην ἰδίοις χρήμασιν ὠνησάμενον οὕτω πονηρὸν τέλος. Ὁ μὲν οὖν εὑρεθεὶς ἔρημός τε καὶ ὑπὸ πάντων καταλειφθείς αἰσχρῶς ὀλοφυρόμενος ἐφονεύθη·

13. Ἐπεὶ δὲ τὰ παρὰ τῆς συγκλήτου ἐδηλώθη τῷ Σεβήρῳ ἥ τε τοῦ Ἰουλιανοῦ ἀναίρεσις ἤρθη καὶ ἐς μειζόνων πραγμάτων ἐλπίδα καὶ σοφίσματι ἐχρήσατο ὡς ἂν χειρώσαιτο καὶ αἰχμαλώτους τοὺς τὸν Περτίνακα ἀνῃρηκότας λάβοι. Ἐπιστέλλει δὲ καὶ ἰδίᾳ μὲν λανθάνοντα γράμματα τοῖς τε χιλιάρχοις καὶ τοῖς ἑκατοντάρχοις ὑπισχνούμενος μεγάλα ὅπως πείσειαν τοὺς ἐν τῇ Ῥώμῃ στρατιώτας ὑπακούειν εὐπειθῶς τοῖς ὑπὸ τοῦ Σεβήρου κελευομένοις· 2 ἐκπέμπει δὲ καὶ κοινὴν ἐπιστολὴν πρὸς τὸ στρατόπεδον κελεύων καταλιπεῖν μὲν ἐν τῷ στρατοπέδῳ τὰ ὅπλα πάντα αὐτοὺς δὲ ἐξελθεῖν ἐν εἰρηνικῷ σχήματι ὥσπερ εἰώθασι θύοντος ἢ ἑορτάζοντος βασιλέως προπομπεύειν ὀμόσαι τε ἐς τὸ Σεβήρου ὄνομα καὶ μετ' ἀγαθῶν ἐλπίδων ἐλθεῖν ὡς μέλλοντας τὸν Σεβῆρον δορυφορήσειν. 3 Πιστεύσαντες δὴ οἱ στρατιῶται τοῖς ἐπεσταλμένοις πεισθέντες τε ὑπὸ τῶν χιλιαρχούντων τὰ μὲν ὅπλα κατέλιπον πάντα αὐτοὶ δὲ ἐν μόναις ταῖς πομπικαῖς ἐσθῆσι δαφνηφοροῦντες ἠπείγοντο. Ὡς δὲ πρὸς τῷ στρατοπέδῳ τοῦ Σεβήρου ἐγένοντο ἠγγέλησάν τε ἀφικόμενοι ἐς τὸ πεδίον οὗ αὐτοὺς ὁ Σεβῆρος

12.5[2] ἔτι ὄντος GFL : ἔτι ἐντὸς ὄντος ABV || [3] ἐξομόσασθαι GFL : ἐξομώσασθαι ABV || καὶ om. L || 6[2] τοῦ Σεβήρου GFL : τὸν Σεβῆρον ABV || [4] ἐν ἀρχαῖς GFL : ἀρχόντων ABV || [5] προσφέρειν GFL : προσφέρει ABV.
13.1[2] pr. καὶ om. GFL || [3] δὲ GFL : οὖν ABV || [5-6] ὑπὸ τοῦ Σεβήρου GFL : ἀπὸ ABV || 2[1-2] ἐκπέμπει δὲ — ἐξελθεῖν ABV : ἐκπέμπει δὲ καὶ δήλωσιν ἐφ' ἧς (δι' ἧς G in mg.) κελεύει τὰ μὲν ὅπλα αὐτοὺς καταλιπεῖν ἐν τῷ στρατοπέδῳ πάντας δὲ ἐξελθεῖν GFL || [3] ὥσπερ ABVGF : ὡς L || θύοντος GFL : θύοντες ABV || ἑορτάζοντος GFL : ἑορτάζοντες ABV || [4] ὄνομα AVGFL : ὀνόματι B || [5] δορυφορήσειν AVGFL : δορυφορήσον B || 3[2] τε GFL : δὲ ABV || 3[4] πεδίον ABGFL : στρατόπεδον V || οὗ αὐτοὺς ABV : οὕτως V οὗτ. L in G litt. ras.

fallait faire, alors que Julianus se trouvait toujours dans la cour impériale et qu'il se lamentait sur ses malheurs actuels. Il priait et était près de renier son pouvoir et de le confier intégralement à Sévère.

6 Quand le Sénat sut à quel point Julianus était paralysé de terreur[clxxiv], et que la troupe de gardes du corps l'avait abandonné par peur de Sévère[clxxv], ils votèrent son élimination et nommèrent Sévère comme seul empereur ; ils lui envoyèrent une ambassade composée de magistrats en charge et de sénateurs de haut rang, pour lui apporter tous les honneurs dus à Auguste[clxxvi]. 7 Un des tribuns militaires[clxxvii] fut envoyé à Julianus pour tuer le lâche et misérable vieillard, qui avait acheté une fin si terrible avec son propre argent. On le trouva seul et abandonné de tous[clxxviii], et on l'assassina tandis qu'il se couvrait de honte dans sa lamentation[clxxix].

13. Quand les dispositions du Sénat et l'élimination de Julianus furent révélées à Sévère, il fut conforté dans son espoir d'un avenir meilleur, et joua de la ruse pour soumettre à son pouvoir et faire prisonniers les meurtriers de Pertinax. Il envoya même secret des lettres aux tribuns militaires et aux centurions pour leur promettre de grandes largesses, dans le but qu'ils persuadent les soldats en garnison à Rome d'obéir docilement à ses ordres. 2 En revanche, il envoya une lettre ouverte aux prétoriens, ordonnant d'abandonner toutes leurs armes, de sortir en arborant une apparence pacifique, comme ils en avaient l'habitude lors des cérémonies et des célébrations du cortège impérial, et de prêter serment au nom de Sévère, en leur laissant l'espoir qu'ils feraient partie de sa garde. 3 Ainsi les soldats, confiants dans les garanties qui leur avait été transmises, et persuadés par les tribuns militaires, laissèrent toutes leurs armes, et sortirent d'eux-mêmes, couronnés de lauriers et seulement revêtus d'habits d'apparat. Quand ils arrivèrent au camp de Sévère, et qu'ils annoncèrent leur arrivée dans la plaine où il leur avait ordonné de se rendre - - -[clxxx]

συνελθεῖν κελεύει ὡς δὴ δεξιωσόμενος καὶ προσαγορεύσων. 4 Ὡς δὲ ἀνελθόντα αὐτὸν ἐπὶ τὸ βῆμα προσῆλθον ὁμοθυμαδὸν εὐφημήσοντες πάντες ὑφ' ἑνὶ συνθήματι συλλαμβάνονται· προείρητο γὰρ τῷ τοῦ Σεβήρου στρατῷ ὁπηνίκα ἂν στῶσιν ἐς τὸν βασιλέα ἀποβλέποντες μετέωρόν τε τὴν γνώμην ἔχοντες κυκλώσασθαι αὐτοὺς πολεμίῳ νόμῳ καὶ τιτρώσκειν μὲν ἢ παίειν μηδένα συνέχειν δὲ καὶ φρουρεῖν φράξαντας ἐν κύκλῳ τοῖς ὅπλοις τάς τε διαβολίας καὶ τὰ δόρατα ἐπισείειν ὡς δέει τοῦ τρωθῆναι γυμνοί τε πρὸς ὡπλισμένους καὶ ὀλίγοι πρὸς πολλοὺς μὴ μάχοιντο. 5 Ἐπεὶ δὲ αὐτοὺς ὥσπερ σαγηνεύσας ἐντὸς τῶν ὅπλων δοριαλώτους εἶχε μεγάλῃ βοῇ καὶ θυμοειδεῖ τῷ πνεύματι ἔλεξε πρὸς αὐτοὺς τοιάδε· « Ὅτι μὲν ὑμῶν καὶ σοφίᾳ κρείττους ἐσμὲν καὶ δυνάμει στρατοῦ καὶ συμμάχων πλήθει ἔργῳ ὁρᾶτε· εἴληφθε γοῦν ῥᾳδίως καὶ ἀκονιτί γε ἑαλώκατε. Ἔστι δ' ἐν ἐμοὶ ὅ τι ποτ' ἂν ὑμᾶς δρᾶσαι θελήσω καὶ πρόκεισθε ἤδη θύματα τῆς ἡμετέρας ἐξουσίας. 6 Εἰ μὲν οὖν ὑμῖν πρὸς τὰ τετολμημένα τιμωρίαν ζητεῖ τις οὐδ' ἔστιν εὑρεῖν δίκην τὴν ἐπιτεθησομένην ἀξίαν τῶν πεπραγμένων. Σεμνὸν πρεσβύτην καὶ βασιλέα χρηστόν ὃν ἐχρῆν σώζειν καὶ δορυφορεῖν ἐφονεύσατε· τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν ἔνδοξον οὖσαν ἀεί ἣν καὶ οἱ πρόγονοι ἢ δι' ἀνδρείας ἐναρέτου ἐκτήσαντο ἢ δι' εὐγένειαν διεδέξαντο ταύτην αἰσχρῶς καὶ ἀτίμως ὥσπερ τι τῶν ἰδιωτικῶν κειμηλίων ἐπ' ἀργυρίῳ κατηλλάξασθε. 7 Ἀλλ' οὐδ' αὐτόν ὃν οὕτως ἄρχοντα εἵλεσθε φυλάξαι ἢ σῶσαι ἐδυνήθητε ἀνάνδρως δὲ προυδώκατε. Ἐπὶ τηλικούτοις δὴ ἁμαρτήμασί τε καὶ τολμήμασι μυρίων ἄξιοι θανάτων ἦν τις ὁρίσαι θέλῃ τὴν ἀξίαν τιμωρίαν ἐστέ. Ἀλλὰ τί μὲν χρὴ παθεῖν ὑμᾶς ὁρᾶτε· ἐγὼ δὲ φείσομαι μὲν ὑμῶν ὡς μὴ φονεῦσαι οὐδὲ τὰς ὑμετέρας χεῖρας μιμήσομαι· 8 ἐπεὶ δὲ μήτε ὅσιον μήτε δίκαιον ἔτι βασιλέα ὑμᾶς δορυφορεῖν καὶ ἐς τὸν ὅρκον ἀσεβήσαντας καὶ ἐμφυλίῳ καὶ βασιλικῷ αἵματι τὰς δεξιὰς μιάναντας τήν τε πίστιν καὶ τὸ ἐχέγγυον τῆς φρουρᾶς προδόντας τὰς δὲ ψυχὰς καὶ τὰ σώματα δῶρον τῆς ἐμῆς φιλανθρωπίας ἔξετε τοῖς τε περιειληφόσιν

13.4[5] φρουρεῖν GFL : διαφρουρεῖν ABV || φράξαντας GF : φράξαντες L φυλάξαντας ABV || 5[2] δοριαλώτους GFL : δορυαλώτους ABV || θυμοειδεῖ AVGFL : θυμοειδῆ B || [4] εἴληφθε GFL : εἴληφθαι ABV || ἀκονιτί G² : ἀκοντί ABVG¹FL || [5] πρόκεισθε GFL : πρόσκ. ABV || 6[2] οὐδ' ἔστιν GFL : οὐδέν ἐστιν ABV || ἐπιτεθησομένην GFL : ἐπιθησομένην ABV || [3] ἐφονεύσατε AGFL : φονεύσαντες V φονεύσατε (sic) B || [3-4] τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν GFL : τὴν δὲ ABV || [5] διεδέξαντο GFL : ἐδέξαντο ABV || 7[1] ὃν οὕτως ἄρχοντα εἵλεσθε GFL : ὅν εἵλεσθε ἄρχοντα ABV || [2] ἐδυνήθητε ABV : ἠδυνήθητε GFL || ἀνάνδρως GFL : ὡς ἀνάνδρως ABV || δὴ ABVGF : δὲ L || [3] θέλῃ ABVGF : θέλοι L || 8[3] τὰς om. ABV || [4] περιειληφόσιν GFL : προειληφόσιν ABV.

pour qu'il les accueille et s'adresse à eux. 4 Mais alors qu'ils s'étaient rapprochés de la tribune sur laquelle Sévère venait de monter, et qu'ils l'acclamaient unanimement, ils furent tous encerclés sur un seul mot d'ordre : l'empereur avait averti son armée de les encercler par loi martiale quand ils se tiendraient devant lui pour le voir et qu'ils auraient l'attention sur lui, et de ne blesser ou frapper personne, mais de les tenir rassemblés et de les garder enserrés entre leurs armes, en brandissant leurs lances et leurs javelots, pour que, par peur d'être blessés et parce qu'ils étaient désarmés contre des hommes en armes, et en petit nombre contre de nombreux hommes, ils ne les combattent pas. 5 Quand il les eut coincés à l'intérieur des lances comme dans un filet, il prit la parole d'une voix forte et vigoureuse et leur tint ces propos : « Nous sommes plus puissants que vous en habileté, en force armée et en nombre d'alliés, comme vous le voyez présentement : vous avez été facilement capturés, et faits prisonniers sans la moindre blessure. J'ai de quoi faire ce que je veux de vous, et vous êtes désormais soumis à mon bon vouloir. 6 Si on cherchait un châtiment contre vous pour ce que vous avez osé faire, on ne pourrait trouver de peine applicable qui soit à la hauteur de vos exactions. C'est un vénérable vieillard et un empereur bon, qu'il fallait sauver et protéger, que vous avez tué : l'empire romain, qui est immortel, et que nos ancêtres ont ou bien acquis avec un courage héroïque ou bien hérité par noblesse, vous l'avez honteusement et ignominieusement vendu à prix d'argent comme s'il s'agissait d'un bien personnel. 7 Mais vous n'avez même pas pu protéger ou sauver celui que vous aviez alors choisi pour régner, et vous l'avez lâchement abandonné. Pour de telles fautes et de telles audaces, vous méritez mille fois la mort, si l'on pouvait déterminer un châtiment à la hauteur. Mais le sort que vous devez subir, le voici : je serai indulgent avec vous et ne vous tuerai pas, et je n'imiterai pas votre geste ; 8 mais, quand bien même il est sacrilège et injuste que vous soyez encore gardes impériaux, parce que vous avez déshonoré votre serment et que vous vous êtes souillés les mains du sang de votre concitoyen et de votre empereur, et que vous avez trahi sa confiance et la promesse de le protéger, vous conserverez le don de la vie (de l'âme et du corps) par générosité de ma part. En revanche, que les soldats

ὑμᾶς στρατιώταις κελεύω ἀποζῶσαί τε ὑμᾶς καὶ ἀποδύσαντας εἴ τινας περίκεισθε ἐσθῆτας στρατιωτικάς γυμνοὺς ἀποπέμπειν. 9 Παραγγέλλω τε ὑμῖν ἀπιέναι ὡς πορρωτάτω τῆς Ῥώμης ἀπειλῶ τε καὶ διόμνυμι καὶ προαγορεύω κολασθήσεσθαι κεφαλικῶς εἴ τις ὑμῶν ἐντὸς ἑκατοστοῦ σημείου ἀπὸ τῆς Ῥώμης φανείη. »

10 Ταῦτα κελεύσαντος αὐτοῦ προσδραμόντες οἱ Ἰλλυριοὶ στρατιῶται τά τε ξιφίδια περιαιροῦσιν αὐτῶν ἃ παρῃώρηντο τῷ ἀργύρῳ καὶ τῷ χρυσῷ ἐς πομπὴν κεκοσμημένα τάς τε ζώνας καὶ τὰς ἐσθῆτας καὶ εἴ τι σύμβολον ἔφερον στρατιωτικόν ἀφαρπάσαντες γυμνοὺς ἐξέπεμπον. 11 Οἳ δὲ ὑπεῖκον προδεδομένοι καὶ σοφίσματι ἑαλωκότες· τί γὰρ ἐνῆν δρᾶσαι γυμνοῖς πρὸς ὡπλισμένους καὶ ὀλίγοις πρὸς πολλούς ; ἀπῄεσαν δὴ ὀδυρόμενοι καὶ ἠγάπων μὲν τὴν δοθεῖσαν σωτηρίαν μετεγίνωσκον δὲ ἐπὶ τῷ ἀνόπλους ἐλθεῖν αἰσχρῶς καὶ ἐφυβρίστως ἑαλωκότες. 12 Ἐκέχρητο δὲ καὶ ἄλλῳ ὁ Σεβῆρος σοφίσματι· δεδιὼς γὰρ μὴ ἄρα μετὰ τὸ ἀποζωσθῆναι ἐν ἀπογνώσει γενόμενοι ἀναδράμωσιν ἐς τὸ στρατόπεδον καὶ τὰ ὅπλα ἀναλάβωσι προύπεμψε λογάδας ἐπιλέκτους καὶ ὅσους γενναιοτάτους ἠπίστατο δι’ ἑτέρων ὁδῶν καὶ ἀτραπῶν ὡς λαθόντες τό τε στρατόπεδον ἐπεισέλθοιεν ἀνδρῶν κενόν καὶ τὰ ὅπλα καταλαβόντες εἰ ἐπίοιεν ἀποκλείσαιεν αὐτούς.

Δίκην μὲν δὴ ταύτην ἔδοσαν οἱ τοῦ Περτίνακος φονεῖς·

14. Ὁ δὲ Σεβῆρος σὺν παντὶ τῷ λοιπῷ στρατῷ ὡπλισμένῳ ἐς τὴν Ῥώμην ἀφικνεῖται ἔκπληξίν τε καὶ δέος ἅμα τῷ ὀφθῆναι τοῖς Ῥωμαίοις ἐνέβαλε τοῖς οὕτω τετολμημένοις τε καὶ εὐτυχηθεῖσιν ἔργοις. Ὁ δὲ δῆμος καὶ ἡ σύγκλητος δαφνηφοροῦντες ὑπεδέχοντο πρῶτον ἀνθρώπων καὶ βασιλέων ἀναιμωτί τε καὶ ἀκονιτὶ τοσαῦτα κατωρθωκότα. 2 Πάντα γὰρ ἐν αὐτῷ ἐθαυμάζετο μάλιστα δὲ τὸ ἀγχίνουν τῆς

13.8[5] στρατιώταις ABVFL : στρατιώτας G || 9[2] τε om. GFL || προαγορεύω GFL : προσαγορεύω ABV || [3] ἑκατοστοῦ GFL : ἕκαστος τοῦ ABV || 10[2] ξιφίδια ABVFL : ξιφείδια G || ἀργύρῳ ABV : ἀργύριῳ GFL || 11[4] τῷ GFL : τὸ ABV || ἀνόπλους AV : ἀνόπλως G ἀνόπλω L ἀνάπλους B || ἐλθεῖν AVGFL : ἐλθῆναι B || 12[2] μετὰ om. ABV || [3] ἐς ABV : ἐπὶ GFL || προύπεμψε GFL : προύπεμπε ABV || λογάδας ἐπιλέκτους GFL : τε λογάδας ἐπιλέκτους ABV λογάδας καὶ ἐπιλέκτους Steph || [4] καὶ ὅσους ABV : τε ὅσους GFL || [5] τό τε στρατόπεδον AGFL : τῶν τε στρατοπέδων B τῶν στρατοπέδων V || κενόν GFL : κενῶν ABV || [6] ἐπίοιεν GFL : ἀπίοειν ABV.
14.1[4] ἀκονιτὶ GFL : ἀγωνιτὶ ABV || [5] κατωρθωκότα GFL : κατορθωκότα ABV.

qui vous ont encerclés, je l'ordonne, vous dégradent et vous débarrassent de tout uniforme militaire que vous pouvez porter, et vous congédient ainsi dépouillés. 9 Je vous ordonne de partir le plus loin possible de Rome, sous menace, j'en fais le serment et je vous l'annonce, de peine capitale, si l'un d'entre vous réapparaît dans un périmètre inférieur à cent lieues de Rome. »

10 Après que Sévère eut donné ces ordres, les soldats illyriens se précipitèrent pour retirer leurs glaives d'apparat, qui étaient suspendus à leurs flancs et ornés d'or et d'argent, ainsi que leurs ceintures et leurs uniformes, et arrachèrent tout insigne militaire qu'ils pouvaient porter, puis les renvoyèrent dépouillés. 11 Les gardes se résignèrent, soumis et vaincus par le stratagème — que pouvaient donc faire des hommes désarmés face à des soldats en armes et un petit nombre face à un grand ? Ils se retirèrent dans les plaintes et remerciaient le ciel du salut qui leur avait été offert, parfaitement conscients qu'en étant venus désarmés, ils avaient été honteusement et outrageusement humiliés[clxxxi]. 12 Sévère usa également d'un autre stratagème : craignant que, par désespoir après leur dégradation, ils se précipitent dans leur camp et prennent les armes, il envoya des soldats d'élite par plusieurs routes et chemins, qu'il avait choisis parce qu'il les jugeait les meilleurs, pour qu'ils se cachent dans le camp et l'occupent pendant qu'il était désert, s'emparent des armes et, si les prétoriens attaquaient, qu'ils les enferment.

Tel fut le châtiment que reçurent les meurtriers de Pertinax.

14. Sévère arriva à Rome avec tout le reste de l'armée au complet. Cette entreprise si audacieuse et couronnée de succès sema la peur et la terreur parmi les Romains. Le peuple et le Sénat l'accueillirent en lui apportant des couronnes de laurier parce qu'il était le premier homme ou empereur à avoir redressé une telle situation sans effusion de sang et sans violence. 2 Tout en lui était incroyable, et surtout la vivacité de son esprit et sa noblesse dans

γνώμης τό τε τῶν πόνων γενναῖον καὶ τὸ ἐς τὰ τολμώμενα ἅμα τῷ θαρραλέῳ εὔελπι. Ἐπεὶ τοίνυν ὅ τε δῆμος αὐτὸν ὑποδεξάμενος εὐφήμησεν ἥ τε σύγκλητος ἐπὶ ταῖς τῆς πόλεως εἰσόδοις προσηγόρευσεν ἀνελθὼν ἐς τὸ τοῦ Διὸς τέμενος καὶ θύσας ἔν τε τοῖς λοιποῖς ἱεροῖς νόμῳ βασιλικῷ καλλιερήσας ἀνῆλθεν ἐς τὰ βασίλεια. 3 Τῆς δὲ ἐπιούσης κατελθὼν ἐς τὴν σύγκλητον λόγους ἐπιεικεῖς πάνυ καὶ χρηστῶν ἐλπίδων μεστοὺς ἐποιεῖτο πρὸς πάντας καὶ κοινῇ καὶ ἰδίᾳ δεξιούμενος λέγων ἥκειν μὲν ἔκδικος τοῦ Περτίνακος φόνου τὴν δ' ἀρχὴν παρέξειν ἀφορμὴν καὶ εἴσοδον ἀριστοκρατίας μήτε δὲ ἄκριτόν τινα φονευθήσεσθαι ἢ δημευθήσεσθαι μήτε συκοφαντοῦντος ἀνέξεσθαι ἀλλὰ βαρυτάτην εὐδαιμονίαν τοῖς ἀρχομένοις παρέξειν καὶ πάντα πράξειν ἐς ζῆλον τῆς Μάρκου ἀρχῆς ἕξειν δὲ τοῦ Περτίνακος οὐ μόνον τοὔνομα ἀλλὰ καὶ τὴν γνώμην. 4 Τοιαῦτά τινα λέγων ὑπηγάγετο τοὺς πλείστους ἐς εὔνοιαν καὶ πίστιν ὧν ὑπισχνεῖτο. ἦσαν δέ τινες τῶν πρεσβυτέρων καὶ γνωριζόντων αὐτοῦ τὸν τρόπον, οἳ προύλεγον λανθάνοντες ὅτι ἄρα εἴη ἀνὴρ πολύτροπός τις καὶ μετὰ τέχνης εἰδὼς προσφέρεσθαι πράγμασιν ὑποκρίνασθαί τε καὶ προσποιήσασθαι πᾶν ὁτιοῦν ἱκανώτατός ἐστιν ἀνύσαι καὶ τὸ χρειῶδες καὶ τὸ λυσιτελὲς αὑτῷ· ὅπερ καὶ ὕστερον ἔργῳ δέδεικται. 5 Διατρίψας οὖν ὀλίγον χρόνον ὁ Σεβῆρος ἐν τῇ Ῥώμῃ καὶ νομὰς ἐπιδοὺς τῷ δήμῳ μεγαλοφρόνως θέας τε ἐπιτελέσας τοῖς τε στρατιώταις πολλὰ δωρησάμενος καὶ τοὺς ἀκμαιοτάτους ἐπιλεξάμενος ἐς τὸ δορυφόρους εἶναι τῆς βασιλείας τόπῳ τῶν ἀπεζωσμένων ἐπὶ τὴν ἀνατολὴν ἠπείγετο· 6 ἔτι γὰρ μέλλοντος καὶ ὑπτιάζοντος τοῦ Νίγρου τῇ τε Ἀντιοχείᾳ ἐντρυφῶντος ἐπιστῆναι μηδὲ προσδοκώμενος ἤθελεν ὅπως ἀπαράσκευον αὐτὸν λάβοι. Τούς τε οὖν στρατιώτας ἐκέλευσε παρασκευάζεσθαι πρὸς τὴν ἔξοδον συνεκρότει τε καὶ πανταχόθεν στράτευμα ἔκ τε τῶν κατὰ τὴν Ἰταλίαν πόλεων νεανίας μεταπεμπόμενος καὶ στρατεύων εἴ τέ τι ἦν ἐν τῷ Ἰλλυρικῷ τοῦ στρατιωτικοῦ λείψανον κατελθὸν ἐπὶ

14.2[3] θαρραλέῳ AVGFL : θαραλέῳ B || [6] καλλιερήσας ABVGF : καλιερήσας L || 3[1] Τῆς δὲ ἐπιούσης ABVF : τῇ δὲ ἐπιούσῃ G τῇ δὲ ἐπιούσῃ L || [2] ἐπιεικεῖς ABVGF : ἐπιοικεῖς L || χρηστῶν GFL : χρημάτων ABV || [4] ἀριστοκρατίας GFL : ἀριστοκρατείας ABV || 4[4] πράγμασιν GFL : πράγματα ABV || ὑποκρίνασθαί GFL : ὑποκρίνεσθαί ABV || [5] καὶ τὸ λυσιτελὲς GFL : καὶ λυσιτελὲς ABV || αὑτῷ GFL : αὐτῶν ABV || καὶ ὕστερον ἔργῳ ABV : ἔργῳ καὶ ὕστερον GFL || 5[2] οὖν AV : γοῦν BGFL || ἐπιδοὺς GFL : ἐπιδιδοὺς ABV || [3] τοῖς τε στρατιώταις G : τοῖς τε στρατιώτας (sic) V τοὺς τε στρατιώτας ABFL || 6[3] οὖν om. L || [4] πόλεων GFL : πάλεων ABV || [5] κατελθὸν GFL : κατελθὼν ABV.

l'adversité et sa confiance dans les entreprises audacieuses et dangereuses. Quand le peuple l'accueillit dans les acclamations et le Sénat s'adressa à lui aux portes de la ville, il entra dans le temple de Jupiter pour y faire un sacrifice, et accomplit le reste des célébrations requises dans les autres temples, avant d'entrer dans le Palais. 3 Le lendemain, il entra au Sénat et tint devant tous un discours très raisonnable qui donnait plein d'espoirs, recevant en privé et en public, disant qu'il était venu venger le meurtre de Pertinax, et que son pouvoir serait l'occasion d'entrer dans une aristocratie. Personne ne serait exécuté ou ne verrait ses biens confisqués sans procès, le délateur ne serait pas soutenu, mais au contraire il apporterait la plus importante période de prospérité à ses sujets, ferait tout pour imiter le règne de Marc Aurèle, et aurait non seulement le nom de Pertinax, mais aussi son bon sens. 4 Par ce discours, il rallia à sa cause la majeure partie des sénateurs, qui crurent en ses promesses. Mais il y en eut certains, parmi les plus âgés et ceux qui connaissaient sa personnalité, qui prédirent en cachette qu'il était bien un homme très habile qui savait agir dans certaines affaires avec machiavélisme, et qu'il était plus que capable de monter n'importe quelle manigance ou tromperie, dès lors que cela joue à son avantage ou bénéfice. Ce qui précisément a été démontré dans les faits par la suite. 5 Après avoir passé quelque temps à Rome, avoir offert des largesses d'une grande générosité au peuple, effectué des rituels, distribué d'importantes récompenses aux soldats, et sélectionné les meilleurs pour en faire la garde impériale à la place de ceux qui avait été dégradés, il partit pour l'Anatolie. 6 En effet, alors que Niger était toujours en train d'atermoyer et de se laisser aller, vivant dans la mollesse à Antioche, Sévère souhaitait l'arrêter sans attendre, pour le surprendre sans qu'il y soit préparé[clxxxii]. Il ordonna donc aux soldats de se préparer pour la campagne, leva des troupes de toutes parts, envoyant chercher pour les enrôler des jeunes hommes dans les cités italiennes, et pour toutes les troupes qui pouvaient rester en Illyrie, il

Θρᾴκην ἐκέλευεν αὐτῷ συντυχεῖν. 7 Ἐξήρτυε δὲ καὶ στόλον ναυτικόν καὶ πάσας τὰς κατὰ τὴν Ἰταλίαν τριήρεις ὁπλιτῶν πληρώσας ἐξέπεμπε. Πολλή τε αὐτῷ καὶ παντοδαπὴ δύναμις μεγίστῳ τάχει συνεσκευάσθη· ᾔδει γὰρ οὐ μικρᾶς δυνάμεως δεόμενος πρὸς πᾶσαν τὴν ἀντικειμένην ἤπειρον Εὐρώπην τὰ Νίγρου φρονοῦσαν.

15. Τὰ μὲν δὴ πρὸς τὸν πόλεμον γενναίως εὐτρέπιζεν ἅτε δὲ ἀνὴρ προμηθής τε καὶ νήφων ὑπώπτευε τὴν ἐν Βρεττανίᾳ δύναμιν πολλήν τε οὖσαν καὶ μεγίστην ἀνδρῶν τε μαχιμωτάτων. Ἦρχε δ' αὐτῆς πάσης Ἀλβῖνος ἀνὴρ τὸ μὲν γένος τῶν ἐκ τῆς συγκλήτου εὐπατριδῶν ἐν πλούτῳ δὲ καὶ τρυφῇ ἐκ πατέρων ἀνατραφείς. 2 Τοῦτον τοίνυν ἠθέλησεν ὁ Σεβῆρος σοφίσματι προλαβὼν οἰκειώσασθαι μή πως ἄρα τοιαῦτα ἔχων ἐναύσματα ἐς βασιλείας ἐπιθυμίαν θαρρῶν ἢ πλούτῳ καὶ γένει δυνάμει τε στρατοῦ γνώσει τε τῇ παρὰ Ῥωμαίοις ἐπιθῆται τοῖς πράγμασι καὶ τὴν Ῥώμην οὐ πολύ τι ἀφεστῶσαν ἐκείνου κατὰ τὴν ἀνατολὴν ἀσχοληθέντος ὑποποιήσηται. 3 Τιμῇ τοίνυν προσποιήτῳ δελεάζει τὸν ἄνθρωπον καὶ ἄλλως μὲν ὄντα τὴν γνώμην χαῦνον καὶ ἁπλοϊκώτερον τότε δὲ καὶ πολλὰ διὰ γραμμάτων ὁμόσαντι τῷ Σεβήρῳ πιστεύσαντα. Καίσαρα δὲ αὐτὸν ἀποδεικνύει φθάσας αὐτοῦ τὴν ἐλπίδα καὶ τὴν ἐπιθυμίαν τῇ τῆς ἐξουσίας κοινωνίᾳ. 4 Ἐπιστέλλει δὲ αὐτῷ φιλικώτατα γράμματα δῆθεν ἱκετεύων ἐπιδοῦναι αὐτὸν ἐς τὴν τῆς ἀρχῆς φροντίδα· δεῖσθαι γὰρ ἀνδρὸς εὐγενοῦς καὶ τοιούτου τήν τε ἡλικίαν ἔτι ἀκμάζοντος αὐτὸν ὄντα πρεσβύτην καὶ ὑπὸ νόσου ἀρθρίτιδος ἐνοχλούμενον τῶν τε παίδων αὐτῷ ὄντων πάνυ νηπίων. Οἷς πιστεύσας ὁ Ἀλβῖνος τὴν τιμὴν ὑπεδέξατο ἀσπαστῶς ἀγαπήσας ἄνευ μάχης καὶ κινδύνου λαβεῖν ταῦτα ὧν ὠρέγετο. 5 Ὁ δὲ Σεβῆρος καὶ πρὸς τὴν σύγκλητον τὰ αὐτὰ ἀνενεγκών ὡς ἂν μᾶλλον αὐτὸν ἐς πίστιν ὑπαγάγοιτο νομίσματά τε αὐτοῦ κοπῆναι ἐπέτρεψε καὶ ἀνδριάντων ἀναστάσεσι ταῖς τε λοιπαῖς τιμαῖς τὴν δοθεῖσαν χάριν ἐπιστώσατο. Ἐπεὶ δὲ αὐτῷ τὰ πρὸς τὸν Ἀλβῖνον διὰ σοφίας ἀσφαλῶς εἶχεν οὐδέ τι δέος ἦν ἀπὸ Βρεττανίας τό τε Ἰλλυρικὸν στράτευμα σὺν αὐτῷ πᾶν εἶχε διοικῆσθαι νομίζων πάντα λυσιτελῶς τῇ ἑαυτοῦ ἀρχῇ ἐπὶ τὸν Νίγρον ἠπείγετο.

14.7[2] τὴν om. GFL || παντοδαπὴ GFL : παντοδαπὴς ABV || [3] ᾔδει γὰρ G : ἤδη γὰρ ABVFL.
15.1[1] ἅτε δὲ ABVGF : ἅτε δὴ L || [4] ἐκ πατέρων GFL : ἐκ πατρίδος ABV || 2[2] σοφίσματι GFL : ἐν σοφίσματι ABV || [4] ἐπιθῆται GFL : ἐπιθεῖται ABV || Ῥώμην om. V || 4[2] τοιούτου ABVGF : τοιοῦτον L || [3] ἀρθρίτιδος GFL : ἀθρίτιδος ABV || [5] ταῦτα ὧν GFL : ταῦτα ἅ ABV || 5[1] ὡς AVGFL : ὃς B || μᾶλλον ABVGF : μάλιστα L || [2] ὑπαγάγοιτο GFL : ὑπαγάγοι ABV || [5] Ἰλλυρικὸν GFL : Ἰλλυρίων ABV.

leur ordonna de se rendre en Thrace pour l'y rejoindre. 7 Il fit également préparer la flotte, et envoya toutes les trières qui se trouvaient en Italie remplies de fantassins. Il apprêta très rapidement une force importante et composite. Il savait que la puissance dont il avait besoin n'était pas petite face à au continent entier qui faisait face à l'Europe et qui soutenait le parti de Niger.

15. Sévère effectua les préparatifs de la guerre avec rigueur, étant donné qu'en homme prévoyant et prudent il soupçonnait que la force de la Bretagne[clxxxiii] était importante et forte en hommes très doués au combat. Elle était entièrement dirigée par Albinus[clxxxiv], homme de la noblesse sénatoriale d'origine, élevé dans la richesse et la mollesse de ses ancêtres. 2 Sévère souhaitait donc prendre les devants et le gagner à sa cause par un stratagème, de peur qu'avec une telle aura il n'ait en fin de compte un attrait pour le pouvoir impérial, confiant dans sa richesse et sa noblesse, dans la force de son armée et dans le fait que les Romains le connaissent, et ne saisisse l'occasion pour s'emparer de Rome, qui n'était pas si loin, pendant que Sévère serait occupé en Anatolie[clxxxv]. 3 Feignant le respect, il séduisit donc cet homme, qui par ailleurs avait l'esprit frivole et des plus naïfs, et qui croyait les promesses que Sévère avait faites dans ses nombreuses lettres. Il le désignait César, et devançait son espoir et son ambition par un partage du pouvoir[clxxxvi]. 4 Il lui envoya dès lors une lettre des plus amicales, le priant de se consacrer au soin de l'empire ; il fallait en effet un homme noble et qui soit encore dans la fleur de l'âge, quand lui-même était âgé et souffrant de la goutte[clxxxvii], et que ses enfants[clxxxviii] étaient encore très jeunes[clxxxix]. Albinus crut cette lettre et accepta cet honneur avec joie, se réjouissant d'obtenir sans combat ni péril ce à quoi il aspirait. 5 Sévère, quant à lui, rapporta cet échange au Sénat, pour les amener un peu plus à lui faire confiance, transmit l'ordre de faire battre monnaie, et confirma la faveur qu'il avait faite par l'érection de statues et tous les autres honneurs. Une fois qu'il fut rassuré par ces ruses sur le problème d'Albinus, qu'il n'avait plus à craindre la Bretagne, et que l'intégralité de l'armée illyrienne l'avait rejoint, il se mit en marche contre Niger, pensant qu'absolument tout était disposé à l'avantage de son pouvoir[cxc].

6 Τῆς μὲν οὖν ὁδοιπορίας τοὺς σταθμούς καὶ τὰ καθ’ ἑκάστην πόλιν αὐτῷ λεχθέντα καὶ σημεῖα θείᾳ προνοίᾳ δόξαντα πολλάκις φανῆναι χωρία τε ἕκαστα καὶ παρατάξεις καὶ τὸν τῶν ἑκατέρωθεν πεσόντων ἀριθμὸν στρατιωτῶν ἐν ταῖς μάχαις ἱστορίας τε πολλοὶ συγγραφεῖς καὶ ποιηταὶ μέτρῳ πλατύτερον συνέταξαν ὑπόθεσιν ποιούμενοι πάσης τῆς πραγματείας τὸν Σεβήρου βίον. 7 Ἐμοὶ δὲ σκοπὸς ὑπάρχει ἐτῶν ἑβδομήκοντα πράξεις πολλῶν βασιλέων συντάξαντι γράψαι ἃς αὐτὸς οἶδα. Τὰ κορυφαιότατα τοίνυν καὶ συντέλειαν ἔχοντα τῶν κατὰ μέρος πεπραγμένων Σεβήρῳ ἐν τοῖς ἑξῆς διηγήσομαι οὐδὲν οὔτε πρὸς χάριν ἐς ὕψος ἐξαίρων ὥσπερ ἐποίησαν οἱ κατ’ ἐκεῖνον γράψαντες οὔτε παραλείπων εἴ τι λόγου καὶ μνήμης ἄξιον.

15.6[1] οὖν G : om. ABVFL || καὶ τὰ om. ABV || [3] τὸν τῶν ἑκατέρωθεν GFL : τὸν om. ABV || [3] ἐν ταῖς μάχαις GFL : τῶν ἐν ταῖς μάχαις ABV || [4] μέτρῳ ABV : μέτρων GFL || 7[2] συντάξαντι ABV : συνάξαντι GFL || [3] κορυφαιότατα AVGFL : κρυφαιότατα B || [4] οἱ κατ’ ἐκεῖνον GFL : οἱ τὰ ἐκείνου ABV || [5] παραλείπων εἴ τι GFL : παραλίπων ὅ τι (ου ὅτι) ABV.

6 Les étapes de son voyage, les discours qu'il a tenus dans chaque ville, et les signes témoignant d'une bénédiction divine qui sont apparus à plusieurs reprises, même la disposition de chaque région, et le nombre de soldats de chaque camp tombés pendant la bataille, de nombreux historien et poètes qui ont fait de la vie de Sévère la base de toute leur production, en ont fait de vastes ouvrages. 7 Pour ma part, le but qui est le mien est d'écrire dans l'ordre sur les actes de nombreux empereurs pendant soixante-dix ans, tels que je les connais. Je raconterai donc les principaux et déterminants accomplissements de Sévère partie par partie, dans l'ordre chronologique, et je n'exagérerai rien pour favoriser, comme l'ont fait ceux qui écrivirent sur lui, et je ne laisserai rien de côté si cela est digne d'être raconté ou tenu en mémoire.

[lxxviii] Commode est assassiné après un règne de douze ans et neuf mois, le 31 décembre 192, à l'âge de trente-et-un ans et quatre mois (Dion, LXXII, 22, 6 : Τῷ μὲν οὖν Κομμόδῳ τοῦτο τὸ τέλος ἐγένετο ἔτη δώδεκα καὶ μῆνας ἐννέα καὶ ἡμέρας τεσσαρεσκαίδεκα ἄρξαντι, ἐβίω δὲ ἔτη τριάκοντα ἓν καὶ μῆνας τέσσαρας ; cf. *Vie de Commode*, XV, 2 ; XVII, 1–2 ; *Vie de Sévère*, V, 1 ; *Vie de Pescennius Niger*, II, 1 ; *Vie de Clodius Albinus*, XIV, 2). Pour une description du meurtre par Dion, voir LXXII, 22, 4–6 ; *Vie de Commode*, XV, 2, etc.).

[lxxix] Ἐπιλέξασθαι. Le vocabulaire des institutions politiques n'est pas très précis chez Hérodien, malgré la présence de ce terme qui fait d'ordinaire partie du vocabulaire des élections. La distinction entre « nommer » et « élire » est d'autant plus délicate pour un écrivain du IIIe siècle que les élections sont à cette époque-là de pure forme, même si Auguste, puis Tibère ont essayé de garder les apparences du système tel qu'il fonctionnait à la fin de la République (FREYBURGER-GALLAND 2003, p. 67–68). Il s'agit donc ici d'un choix pur et simple de la part des conjurés, et ne renvoie pas ici à un quelconque processus institutionnel.

[lxxx] Publius Helvius Pertinax (*PIR²* H 73). Hérodien consacre cinq des quinze chapitres du livre II à cet empereur aux qualités exceptionnelles mais au règne bien trop court. En cela, il suit de près Cassius Dion, qui avait également partagé le livre LXXIII de son *Histoire romaine* en deux, avec le règne de Pertinax d'un côté et celui de Didius Julianus de l'autre. Préfet de la Ville depuis 190, fonction la plus haute de l'ordre sénatorial, il fut nommé pour l'année 192, en cumul avec la préfecture de la Ville, à son second consulat, ordinaire. C'est à la fin de cette année qu'eut lieu le complot monté par Laetus et Éclectus contre Commode, suite auquel il fut proclamé empereur.

[lxxxi] *PIR²* H 73 ; *Vie de Pertinax*, III, 3 : *in Liguriam* ; Dion, LXXIII, 3, 1 : ἦν δὲ ὁ Περτίναξ Λίγυς ἐξ Ἄλβης Πομπηίας. Alba Pompeia se trouve au Nord de l'Italie, au pied des Apennins. C'est là qu'est né Pertinax (*Vie de Pertinax* I, 2 : *natus est Pertinax in Appennino*), le 1er août 126 (*Vie* XV, 6 : *natus autem kal. Augustis*). Fils d'Helvius Successus (*PIR²* H 77), client du consulaire Lollianus, qui gérait une manufacture textile et pratiquait le commerce de la laine (*Vie de Pertinax* I, 1 ; I, 3 : *Pater eius tabernam coctilitiam in Liguria exercuerat*). Si Pertinax semble avoir contre lui d'être de naissance obscure, cet inconvénient s'est retourné en sa faveur. La noble ascendance de Commode, porphyrogénète dégénéré, ne l'avait pas empêché de déshonorer sa famille et sa fonction. Ainsi, les sénateurs ont choisi pour empereur un homme de condition certes modeste, mais parvenu aux plus hautes fonctions grâce à ses mérites, et dont les valeurs politique et militaire étaient incontestables (DAGUET-GAGEY 2000, p. 188).

[lxxxii] Pertinax est le type achevé du *uir militaris* : il s'est peu à peu hissé dans l'armée jusqu'au grade de centurion et avait pu, par la suite, entrer dans l'ordre équestre (selon André Chastagnol, c'est le patron de son père, Lollianus, qui chercha à lui faire obtenir le grade de centurion, mais on discute pour savoir s'il a réellement exercé cette fonction ; CHASTAGNOL 1994, p. 249–250). Il avait alors exercé plusieurs commandements militaires, avant d'atteindre le niveau des procuratèles (préfet de cohorte en Syrie

vers la fin du règne d'Antonin, autour de 160 ; préfet d'une cohorte militaire en Bretagne après avoir participé à la guerre parthique de Lucius Verus en 163–166 ; tribun angusticlave de la sixième légion Victorieuse (*Victrix*) dans la même province vers 166 ; préfet d'une aile de cavaliers en Mésie (ou plutôt Pannonie supérieure) vers 167 ; préfet de la flotte germanique en 169 ; procurateur des trois Dacies au et vice-gouverneur de la Mésie supérieure vers 170 ; CHASTAGNOL 1994 p. 250–251). Il fut remarqué par T. Claudius Pompeianus, le général-gendre de Marc-Aurèle, qui lui fit confier en 170–171 – en pleine guerre germanique – le commandement de détachements légionnaires, avant de favoriser son entrée au Sénat, à l'âge de quarante ans (DAGUET-GAGEY 2000, p. 188). Pertinax s'est illustré lors des guerres contre les Parthes (cf. *Vie de Marc Aurèle* IX, 1 et *Vie de Vérus*, VII) et en Bretagne, probablement en tant que tribun de légion, poste auquel il fut maintenu sûrement grâce à Claudius Pompéianus. Il dirigea ensuite un escadron en Mésie (*Vie de Pertinax*, II, 1 : *post in Moesia rexit alam*). Par la suite, il fut préfet de la flotte du Rhin en Germanie (*Vie* II,3 ; *PIR²* H 73). L'arrivée au pouvoir de Commode en 180 entraîna pour lui une courte traversée du désert, due à l'hostilité du préfet du prétoire Pérennis : disgracié, il se retira pendant trois ans dans ses terres de Ligurie, y reprit les activités industrielles et commerciales de son père, avant de retrouver de l'influence après la mort de Pérennis en 185. Pertinax exerça alors de nouvelles fonctions militaires en Bretagne, puis à Rome en 187 comme curateur des fondations alimentaires, puis l'année suivante en tant que proconsul d'Afrique (LE GALL–LE GLAY, 1987, p. 529).

[lxxxiii] Avant de devenir empereur, Pertinax a également exercé des magistratures de première importance : après une procuratèle des fondations alimentaires (*alimenta*) le long de la voie Emilienne vers 168 (CHASTAGNOL 1994 p. 250), on lui donna la *praefectura alimentorum* en Italie (*Vie de Pertinax* IV, 1) : il était alors responsable de la supervision des *alimenta* pour toute l'Italie. Après une légation de légion en Pannonie supérieure, il géra à quarante-neuf ans, en 175, un premier consulat suffect, la même année que Didius Julianus. Il fut successivement gouverneur de Syrie en 175 (c'est-à-dire proconsul, élu par le Sénat pour un an), de Mésie Inférieure vers 176-177, de Mésie Supérieure vers 177-178, des trois Dacies en 178-79, puis de nouveau de Syrie en 179. Revenu sur le devant de la scène après sa disgrâce, il retrouva des fonctions gouvernementales qui le conduisirent successivement en Bretagne vers 185 en tant que gouverneur, où il réprima des mutineries assez importantes, puis en Afrique proconsulaire vers 188-189 (*Pertinax*, IV, 2 ; cf. Dion LXXIV, 15, 4), poste auquel lui succède Didius Julianus. Il fut ensuite propulsé au sommet de la carrière sénatoriale, en devenant préfet de la Ville en 190, la plus haute fonction du *cursus honorum* sénatorial (*Pertinax*, IV, 3 ; *Eutrope* VIII, 16 ; cf. II, 2, 7, τῆς πόλεως ἐπάρχοντα). Responsable du maintien de l'ordre à Rome, il disposait à cette fin d'une force de police constituée de quatre cohortes urbaines (dont Sévère augmenta les effectifs). Il avait également d'importants pouvoir juridictionnels. Pertinax était toujours à la tête de cette administration urbaine, qu'il cumulait avec un second consulat (ordinaire, avec Commode pour collègue, lui-même consul pour la septième fois), lorsque les conjurés responsables du meurtre de Commode vinrent le trouver, de nuit, pour lui confier la magistrature suprême (cf., II, 1, 5–6). Ainsi, cet empereur

représente un modèle d'ascension sociale (voir MENARD 2004, p. 52) : en effet, il est, à l'instar de Vespasien, le second empereur qui n'ait pas appartenu de naissance à l'ordre sénatorial (CHASTAGNOL 1994 p. 250). L'ascension de Pertinax les rapproche tous les deux de manière troublante : Vespasien entra très jeune dans l'ordre équestre ; il obtint ensuite de Tibère la tunique laticlave qui lui donnait accès à l'ordre sénatorial et lui permit dès lors de mener une belle carrière de sénateur, de consul, enfin de gouverneur de Syrie ; il déploya au cours de cette fonction ses talents de chefs militaires (Néron l'avait envoyé régler les révoltes juives), ce qui détermina son accès au pouvoir (Voir Suétone, *Vespasien*, 2–4, etc.).

[lxxxiv] Pertinax faisait partie des bons empereurs du IIe siècle de notre ère avec Trajan, Hadrien, Marc-Aurèle et Verus, liste établie par Julien l'Apostat dans les *Césars* ou les *Saturnales* (Voir ROMAN 2001, p. 46). Aurélius Victor nous livre à peu près la même opinion, selon laquelle il était « d'une culture universelle et de mœurs tout à fait antiques » (*Livre des Césars*, XVIII, 1). Dion nous fournit un portrait tout aussi élogieux, (LXXIV, 2 sq. ; MENARD 2004, p. 55). Il fut néanmoins l'objet de critiques : l'auteur de l'*Histoire Auguste* n'est pas de l'avis d'Hérodien et des autres. Selon la *Vie de Pertinax*, ce prince était totalement corrompu et aurait été coutumier de trafics en tout genre, y compris pendant son règne. On lui reprocha d'être arrivé pauvre au pouvoir et de s'être enrichi lui-même rapidement. En effet, selon son biographe, il fut toujours ravi de recevoir des présents, en un mot de toucher des pots-de-vin et (ROMAN 2001, p. 47).

[lxxxv] Pertinax avait-il eu vent du complot ? Quelques auteurs, comme celui de l'*Histoire Auguste* (*Vie de Pertinax*, IV, 4) prétendent que oui. Peut-être considère-t-on Pertinax complice dans la mesure où Laetus et Éclectus sont directement venus, une fois le meurtre de Commode accompli, lui annoncer leur crime et lui proposer l'empire (*Vie de Pertinax*, IV, 5 : *Commodo autem interempto Laetus praefectus praetorii et Eclectus cubicularius ad eum venerunt et eum confirmarunt atque in castra duxerunt*, « Après l'assassinat de Commode, Laetus, préfet du prétoire, et Éclectus, le chambellan, vinrent à Pertinax et le rassurèrent, puis ils le conduisirent au camp »). Il est douteux en effet que les deux conspirateurs aient pu, à lui seul et en premier, annoncer la mort de Commode en plein milieu de la nuit, si celui-ci n'avait pas été préalablement au courant qu'un complot se tramait. Cependant, Hérodien laisse à penser qu'aucune décision sur la succession n'avait été prise avant le meurtre (1,3 : τὸ πρακτέον ἐβουλεύοντο, et ἔδοξεν αὐτοῖς ἐπιλέξασθαι ἄνδρα […] διαδεξόμενον τὴν ἀρχήν, et surtout le verbe ἀναλογίζομαι, employé en 1,4 au participe, montre bien que la réflexion sur la succession eut lieu après la mort de Commode). Cassius Dion ne nous dit rien à ce sujet (et notamment la conversation chez Pertinax), mais cette explication qui fut la leur, celle de l'apoplexie, quoique plausible malgré le jeune âge de l'empereur défunt, semble peu préparée, ce qui reste étonnant pour un complot et semble confirmer que les trois complices se seraient entretenus dans la précipitation. Pertinax, alors préfet de la Ville, et, de ce fait, deuxième personnage de l'État, ne l'aurait donc appris qu'après la révélation du meurtre par Laetus et Éclectus. Cependant, les protagonistes du meurtre de Commode et Pertinax se connaissaient bien (cf. 1,10 : πρότερον αὐτοῦ φίλοις) : il est logique que le

préfet du prétoire et le préfet de la Ville, par la proximité et l'importance de leur fonction, se soient côtoyés dans l'entourage du souverain. Quant aux deux autres conjurés, qui hantaient la cour depuis près d'une dizaine d'années (depuis la mort de Quadratus en 182), ils ont également dû avoir l'occasion de le rencontrer (DAGUET-GAGEY 2000 p. 187). C'est pourquoi on peut penser que les auteurs du complot avaient préalablement approché Pertinax, s'entendant avec lui sur les suites à donner à l'assassinat de Commode (sur ce point, BIRLEY 1988 p. 249–252). Cette opinion s'appuie sur un passage de l'*Histoire Auguste, Vie de Pertinax*, IV, 4. Hérodien, dans le passage qui suit, disculpe totalement Pertinax : pour le préfet de la Ville, la visite de Laetus et Éclectus signait son arrêt de mort, et non son avènement.

[lxxxvi] Pertinax n'est pas très éloigné du sort qu'il s'était imaginé : après avoir régné seulement quatre-vingt-sept jours (précisément, du 1er janvier au 28 mars 193), Pertinax rencontra un petit groupe de soldats dans le palais ; il essaya de les raisonner sans succès et fut tué (cf. II, 5).

[lxxxvii] Τύραννος apparaît chez les Tragiques avec le sens de « maître absolu » (voir CHANTRAINE, *DELG*, p. 1146). Avec le temps et la réflexion politique, la valeur péjorative semble avoir prévalu pour désigner une forme de pouvoir personnel despotique (cf. Aristote, *Politique*, IV, 10, 1–4 et V, 13, 3–4). Chez Hérodien, c'est bien τύραννος et ses dérivés qui portent nettement un sens négatif, par opposition au βασιλεύς qui semble un terme plus neutre au IIIe siècle.

[lxxxviii] Τῇ συγκλήτῳ βουλῇ. Hérodien fait ici un savant mélange entre ce que l'on dit couramment et l'expression officielle, en rendant à σύγκλητος sa nature d'adjectif, accompagné du terme βουλή. En effet, ἡ βουλή est de loin le terme le plus fréquemment employé pour nommer le Sénat romain en grec. Chez la plupart des auteurs grecs d'époque romaine, ce terme apparaît sans doute, en vertu de sa valeur et de son prestige institutionnels, comme le meilleur équivalent au sens de « assemblée délibérante » (FREYBURGER-GALLAND 1997, p. 84–86). À l'origine, ce mot désigne non seulement le Conseil des Cinq Cents à Athènes (cf. Hérodote, IV, 165 ; V, 72 ; IX, 5, etc. ; CHANTRAINE p 189–190), mais celui de la plupart des Cités grecques, comme Argos (Hérodote, VII, 249) ou Thèbes (Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 20) et était déjà employé par Homère (*Iliade*, II, 53). Utilisé à propos du Sénat de Rome, il n'est sans doute pas une expression officielle, le terme officiel étant σύγκλητος.

[lxxxix] La suite des événements prouve que Laetus et Pertinax ne devaient s'apprécier sans doute que modérément, malgré ce qu'en dit Hérodien un peu plus bas (πρότερον αὐτοῦ φίλοις) : *Vie de Pertinax*, X, 8–9 ; XI, 7.

[xc] La gravité de la situation préconisait la prudence la plus extrême. Ainsi, selon Dion LXXIV, 1, 2, Pertinax envoya un agent, pour contrôler le corps – et ainsi la véracité des faits révélés par les conjurés –, en qui il pouvait avoir une confiance aveugle : pour mener une usurpation à bien, la confiance est un élément important, et l'usurpateur a besoin de solides appuis et soutiens dans son entourage.

[xci] C'est-à-dire la fête du Nouvel an, consacrée à Janus. Janus passait pour être l'une des plus anciennes divinités de Rome et son culte aurait été introduit dans la cité par Romulus (Saint Augustin, *Cité de*

dieu, IV, 23). Il était avant tout, à Rome, le dieu des *iani*, portes en forme d'arcs, sous lesquelles passaient les voies les plus fréquentées. Ce à quoi Janus présidait essentiellement était moins la porte en elle-même que le passage dans un sens et dans l'autre, c'est-à-dire l'entrée et la sortie. Il protégeait les départs et les retours. L'influence attribuée à Janus sur les portes, sur les entrées et les sorties, sur les départs et les retours explique le rôle très important que ce dieu et son sanctuaire du Forum jouèrent de très bonne heure et pendant longtemps dans l'État romain, notamment en début de règne. Au début de chaque jour, il était invoqué comme le dieu du matin : *Matutinus Pater* (Horace, *Satires*, II, 6, 20 et sv.) ; le premier jour de chaque mois, les Calendes lui étaient aussi spécialement consacrées (Macrobe, I, 15, 19.) ; enfin, le premier mois de l'année solaire, le mois pendant lequel les jours recommencent à grandir, portait le nom de Janus : *Ianuarius*. Les Calendes de janvier étaient parmi les fêtes les plus populaires de Rome ; il n'était personne qui ne les célébrât. C'est le *nouus Annus*. Ce dieu que l'on invoquait au début du jour, du mois et de l'année, fut considéré de bonne heure comme le dieu de tous les commencements, de tous les débuts (Augustin, *Cité de dieu*, VII, 3, 1). Ovide raconte que, le jour des Calendes de Janvier, par conséquent lors de la principale fête du dieu, chaque Romain mettait en train, pour ainsi dire, son travail habituel de l'année, afin de la placer plus spécialement sous la protection de Janus. Par ce seul début, on se flattait d'assurer un résultat heureux au travail de toute l'année. Pertinax, débutant son règne un 1er janvier, semblait donc pourtant avoir été placé sous un signe de prospérité. En tout cas, le travail commencé en janvier n'est pas sans rappeler les tentatives de réforme de Pertinax, et son impatience à les faire appliquer, au lieu de commencer le travail en douceur sous les auspices de Janus, semble annoncer son échec.

[xcii] Pour les sénateurs et les citoyens opulents, il importait que cessât la tyrannie de l'empereur : ils vivaient en effet constamment sous la menace de Commode, qui faisait tuer de nombreux sénateurs, et qui, d'ailleurs, les avait directement menacés en public, dans une anecdote que nous livre Cassius Dion en LXXII, 21 : après avoir coupé la tête d'une autruche, le prince la dirige vers le Sénat, ainsi que son épée ensanglantée, véritable épée de Damoclès sur la tête des sénateurs. La mort de l'empereur est donc un soulagement général, comme le montrent ici les encouragements du peuple. Et pourtant, la mort de Commode ne réglait rien. On pouvait certes espérer le retour de la *libertas*, comme en 96, au lendemain de la mort de Domitien, mais on pouvait également retomber dans les affres de la guerre civile, comme en 68–69, après la mort de Néron (DAGUET-GAGEY 2000, p. 186). Cf. Dion LXXIV, 2, 3 : À son arrivée au pouvoir, les exclamations de la foule en disent long sur le soulagement des sénateurs : "εὖγε εὖγε, ἐσώθης, ἐνίκησας.".

[xciii] La structure est nette : la première proposition annonce la structure ternaire et ce qui relève de l'invective (τὸν τύραννον, τὸν μονομάχον, ἀπρεπέστερα βλασφημοῦντες). Les termes associés à l'empereur décédé marquent une perversion de la figure impériale, renversement renforcé par le balancement οἵ μὲν… οἵ δὲ… ἄλλοι δὲ. Les verbes de parole annoncés par la locution ἐβόων δὲ διάφορα présentent une gradation sémantique allant du neutre à la connotation péjorative (λέγοντες, βλασφημοῦντες). Pour finir, les surnoms insultants qui sont appliqués à l'empereur défunt sont à leur

tour un renversement de ce que l'on peut considérer comme des attributs de Commode, mais qui étaient une perversion de la personne impériale, τὸν τύραννον et τὸν μονομάχον pouvant être vus comme une inversion du terme αὐτοκράτωρ au sens romain d'imperator (le souverain et le général d'armée).

[xciv] Jouer les gladiateurs comme Commode représentait pour un empereur une disgrâce suprême (Cf. LENDON 1997, p. 98 ; 182) : c'est pourquoi le traiter de gladiateur représente évidemment une grande insulte. Selon VEYNE 1967 p. 556–557), beaucoup d'empereurs tâtaient en privé de l'art du gladiateur, c'est-à-dire l'escrime (par exemple Didius Julianus : *Histoire Auguste*, IX, *armis gladiatoris exerceri*). Se produire en personne devant le peuple comme cochers ou gladiateurs semble en revanche être le fait de « mauvais empereurs » (p. 684) : on sait que Néron montra une fois au moins son talent de conducteur de char devant le public romain. Pourtant, si Commode, comme gladiateur, combattit des bêtes sauvages dans le Colisée, Dion en LXXII, 17, dit expressément qu'il ne conduisit jamais de char en public (seulement en privé, αἰσχυνθεὶς δὲ καὶ ὀφθῆναι τοῦτο ποιῶν, « honteux d'être vu le faire ») et que ses apparitions publiques dans les amphithéâtres et le Colisée ne se limitaient qu'aux *uenationes*, les chasses (LXXII, 18-21). Ce déshonneur qu'on lui prête semble donc injustifié, du moins pour ce qui concerne sa représentation en public. Les activités sportives étaient certes fort cultivées, mais de là à se produire devant ses peuples assemblés, il y a un abîme, qui fut moins souvent franchi qu'on ne le croit (VEYNE 1967 p. 684). Quand Commode s'exhibait dans l'amphithéâtre comme gladiateur, le public n'oubliait de toute façon pas qu'il était le prince, et admirait que leur souverain eût tous les dons (« les riches et les puissants se doivent d'actualiser toute l'humaine condition, puisqu'ils en ont les moyens », p. 557) ; les spectateurs aimaient aussi que le maître fît voir à la plèbe qu'il partageait ses goûts sportifs et ne méprisait pas la culture du peuple. Cependant, il semble y avoir un paradoxe : si Commode était aimé pour ses combats de gladiature, pourquoi la réaction de la population à sa mort ne semble pas laisser de doute sur son aversion pour le Prince ?

[xcv] À la mort de Commode, le peuple souhaite mettre à mal le cadavre du tyran, mais doit se contenter d'un succédané de lynchage, affublant le mort de noms plus injurieux les uns que les autres et brisant ses statues, faute d'avoir pu obtenir le corps du prince défunt. Hérodien se contente de citer quelques surnoms, tels que « tyran » ou « gladiateur », mais l'*Histoire Auguste* rapporte que le Sénat et le peuple demandèrent que son corps soit traîné par le croc et jeté dans le Tibre, mais que son successeur Pertinax refusa (cf. Dion, LXXIII, 2, 1-4 ; *Vie de Commode* XVII, 4 ; XVIII, 3-XIX, 9 ; MENARD 2004 p. 71). Cette manifestation de haine publique n'est pas la plus violente qui fut. La haine de masse s'est ainsi exprimée de manière des plus sordides tout au long de l'histoire romaine : ainsi le corps de Séjan, outragé pendant trois jours avant d'être jeté au Tibre, ou encore l'épisode de cannibalisme qui aurait suivi la mort de Caligula.

[xcvi] Εἰθεσμένους : erreur trouvée dans l'édition Halévy et dans l'édition de Whittaker (Loeb). Teubner propose la forme correcte εἰθισμένους. Il n'est fait aucune mention de cette erreur dans les différents apparats ce qui confirme notre idée qu'il ne s'agit pas d'une variante.

[xcvii] Commode avait acheté la paix avec les Barbares à prix d'argent (cf. livre I).

[xcviii] La réaction des prétoriens à la fin du discours de Laetus ne laisse rien présager de bon (τότε καὶ οἱ στρατιῶται οὐχ ὁμοίᾳ μὲν προθυμίᾳ τῇ δὲ ἐκ τοῦ παρόντος πλήθους ἀνάγκῃ). Lorsqu'ils ne sont pas eux-mêmes soumis au trouble, le vocabulaire du désordre et de la στάσις est en effet régulièrement employé par Hérodien pour traiter de la réaction des soldats. Ainsi les expression ἐλύπει τοὺς στρατιώτας (II, 4, 4), ἀσχάλλοντες (5, 1), δέει τῶν τετολμημένων (5, 9) indiquent l'agitation constante qui anime et que créent les soldats, les plaçant ainsi comme les coupables tout désignés des troubles politiques. Ces soldats sont attachés à leurs intérêts et à leurs prérogatives. Le *donatiuum* est évoqué par Hérodien par la promesse du don (ὑπέσχετο, δώσειν ἐξουσίαν, ἀργύριον 6, 10). La motivation pécuniaire est selon Hérodien facteur de complot chez les prétoriens, car la perte des avantages du règne de Commode concernait aussi la rapine. La suite de l'événement le confirme (ταύταις ἀρθέντες ταῖς ἐλπίσιν αὐτοκράτορα τε τὸν Ἰουλιανὸν ἀναγορεύουσι, II, 6, 11).

[xcix] Les soldats n'étaient pas tout à fait enthousiastes à l'avènement de Pertinax (οὐχ ὁμοίᾳ προθυμίᾳ). Pourtant, d'après Dion, ce sont les prétoriens qui les premiers ont reconnu Pertinax empereur. Bien qu'Hérodien omette cette information, Pertinax dépensa beaucoup d'argent pour offrir aux prétoriens un *donatiuum*, en vendant les biens acquis par Commode notamment (ce que confirme la *Vie de Pertinax*, IV, 6 et Dion, LXXIV, 1). Le *donatiuum* est un don d'argent des empereurs envers les troupes. En diverses circonstances et principalement pour leur avènement, les princes sont tenus par une coutume de verser à leur troupes un don de quelques milliers ou de quelques dizaines de milliers de sesterces par tête ; un simple retard à le verser a coûté, dit-on, son trône à plus d'un empereur (ainsi Tacite *Histoires*, I, 5, 25 ; 37 et 41 ; VEYNE 1967 p. 610). Ce don était payé aux soldats des légions, établies sur les lointaines frontières de l'Empire, aussi bien qu'aux prétoriens qui, à Rome même, gardaient l'empereur ; toutefois nos sources parlent surtout du *donatiuum* aux prétoriens, qui sont accusés d'avoir vendu plus d'une fois le trône (cf. II, 7). Selon Dion, Pertinax promit de s'acquitter de trois mille deniers, ou douze mille sesterces (LXXIV, 1, 2 ; *Vie de Pertinax* IV, 6), mais d'après la *Vie de Pertinax* XV, 7, il n'en a payé que la moitié (*Praetorianis promisit duodena milia nummum sed dedit sena*), ce que contredit formellement Dion en LXXIV, 5, 4 : τοῖς τε δορυφόροις ἔδωκεν ὅσα ὑπέσχητο). Les cohortes prétoriennes étant composées de 600 hommes en moyenne (il y eut dix cohortes à partir de Domitien), Pertinax aurait donc promis au minimum dix-huit millions de deniers soit soixante-douze millions de sesterces !

[c] ἡμέρας οὖν καταλαβούσης κατῆλθεν ἐπὶ τὸ συνέδριον τῆς βουλῆς. Cf. *Vie de Pertinax*, IV, 9 : *de castris nocte cum ad senatum uenisset* ; et 11, *ingressumque Pertinacem nocte imperatorem appellauerunt* ; Dion, LXXIV, 4, 1 : Ἐξελθὼν δὲ ἐκ τοῦ τείχους πρὸς τὸ συνέδριον νυκτὸς ἔτι οὔσης ἀφίκετο On peut remarquer ici une dissonance entre le récit d'Hérodien et les deux autres sources au sujet du moment où Pertinax s'est rendu au Sénat : pour ce dernier, il y est allé au matin seulement (ἡμέρας καταλαβούσης, « le jour étant survenu » ; cf. en 2,2 τὸ πλεῖστον τῆς νυκτὸς προυκεχωρήξκει), tandis que pour les autres, cela s'est produit en pleine nuit (*nocte HA* ; νυκτὸς ἔτι οὔσης, Dion), le soir même du meurtre de Commode ; Aurelius Victor, *Livre des Césars*, XVII, 10, confirme Hérodien : *Quo*

cognito, senatus, qui ob festa Ianuariorum frequens primo luci conuenerat... » Ni Dion ni l'*Histoire Auguste* n'expliquent pourquoi les sénateurs se trouveraient là en pleine nuit. Cependant, en 193, Dion était à Rome, et tout ce qu'il raconte des règnes de Pertinax et de Didius Julianus provient de son expérience personnelle des événements. (MILLAR 1964, p. 134). En principe, le Sénat se réunit deux fois par mois, et la séance du 1er janvier est très importante. La phrase écrite par Aurélius Victor le confirme, et pourrait bien expliquer la présence des sénateurs dans l'assemblée au moment où Pertinax s'y rend. Il y a donc de fortes chances pour que Dion y fût présent, et que cela se soit passé de nuit. Mais après tout, si l'on reprend la traduction de ἡμέρας καταλαβούσης, « le jour étant survenu », on pourrait très bien choisir « à la pointe du jour », le crépuscule du matin étant ainsi un bon moyen d'accorder les différentes versions.

[ci] Dion nous livre une version amusante de cette scène. L'accueil de Pertinax est décrit comme une bousculade (LXXIV, 1, 4 : αὐτοσχεδίου), et l'auteur insiste sur le caractère complètement improvisé de la séance du Sénat et la désorganisation que cela engendre.

[cii] Pertinax avait déjà 66 ans lors de son avènement. Le gouvernement de l'Empire romain exigeait une robuste constitution. Il n'est donc pas étonnant que, lorsque intervenait le choix d'un nouvel empereur, la santé du candidat ait pu être un des éléments pris en considération, et que Pertinax le mette ainsi en avant. Une grande robustesse paraissant indispensable chez l'empereur avant tout parce qu'elle était la condition lui permettant d'assumer son rôle militaire et de faire la preuve de sa *uirtus* à la guerre (GAILLARD-SEUX 2001, p. 27) – même si Pertinax avait déjà fait ses preuves.

[ciii] La scène renvoie, de manière assez rituelle – quoique dans le cas de Pertinax, le doute soit permis – à la renonciation du pouvoir par Auguste le 13 janvier 27 av. J.-C. Dans la rhétorique antique, ce comportement est typique du bon prince, conscient de la lourdeur du labeur à accomplir et modeste au point de s'en juger indigne. Mais au-delà des formules de l'art oratoire, il reste que Pertinax éprouvait sans doute pour les membres de cette compagnie qu'il n'avait que récemment rejointe une crainte révérencieuse. Lui qui s'était hissé à la force de ses mérites – et des appuis dont il avait bénéficié –, n'oubliait pas l'humilité de ses origines, ni le prestige et la dignité des représentants des plus illustres familles de l'aristocratie.

[civ] Manius Acilius Glabrio (*PIR²* A 69), qui fut deux fois consul en 173 et 186, provenait d'une très noble et très illustre famille romaine, et paraissait, à cause de la série de ses ancêtres, comme le plus distingué des sénateurs : il faisait remonter son arbre généalogique à Enée et sa famille avait déjà donné un consul en 191 av. J.-C. (ALFÖDY 1989c, p. 109 et 149). Fils du consul Acilius Glabrio l'aîné, le consul de 152, il fut d'abord consul suffect (année inconnue, *PIR²* A 69), puis consul ordinaire avec Commode, qui l'était pour la cinquième fois, en 186. Il était l'un des amis de Marc Aurèle. Sa famille est devenue patricienne probablement sous le règne de Domitien, et possède des liens avec la famille plébéienne qui porte ce nom, dans laquelle on compte des consulaires datant des guerres puniques (*PIR²* A 69). Cependant, d'après Fergus Millar, les Acilii Glabriones était la dernière famille sénatoriale ayant survécu depuis la fin de la République (1964, p. 190). Lors des dernières années de

Commode, on l'a vu se retirer de la vie publique (Dion, LXXIV, 3, 3). Comme on peut le voir dans notre texte cependant, il semble revenu au Sénat à l'avènement de Pertinax, de qui il obtient de grands honneurs. Sur la famille des Acilii Glabriones, voir DONDIN-PAYRE 1993 : « l'identité de M' Acilius Glabrio, consul bis en 186, qui refusa le trône offert par Pertinax, est incertaine, mais il est probable qu'il s'agit du fils du consul de 152. Peu importe l'authenticité de l'incident ; l'essentiel est que Glabrio ait paru digne d'exercer la fonction […] L'antiquité familiale est un thème récurrent de ces épisodes de proposition et de *recusatio* de l'empire, l'exercice répété du consulat aussi. Il n'est pas indifférent que Pertinax, proclamé par les soldats, et qui craignait de se voir reprocher son obscure naissance (Hérodien, II, 3, 1-3), ait choisi Glabrio, d'ascendance particulièrement brillante. L'acceptation par Glabrio de la promotion de Pertinax, même si elle ne prit, comme le rapporte Cassius Dion, que la forme atténuée d'une place d'honneur à la curie, signifie la reconnaissance par le Sénat du nouvel empereur comme digne successeur de Marc-Aurèle. Pertinax incarne la réussite personnelle obtenue par la valeur militaire, mais aussi l'amorce du nouvel état de choses, qui voit la prééminence de la force armée sur l'ordre civil ; Glabrio incarne la noblesse des traditions à travers l'ancienneté familiale, sans que le mérite personnel entre en ligne de compte ; Ti. Claudius Pompeianus, célébré en même temps que Glabrio d'après Cassius Dion, concilie innovation en tradition, *uirtus* individuelle et consécration publique, en tant que nouveau sénateur introduit par alliance dans la famille antonine. Glabrio ne justifie pas sa renonciation, mais, outre sa fonction symbolique, la motivation personnelle de cette décision peut être imputée au désir de *securitas*, révélateur d'une prudence bienvenue en des circonstances délicates. En déclinant l'offre de Pertinax, sans s'en déclarer ni en apparaître indigne, Glabrio incarnait la reconnaissance sénatoriale de la légitimité du nouvel empereur » (DONDIN-PAYRE 1993, p. 251–252).

[cv] De son côté, l'*Histoire Auguste* rapporte que Pertinax exhorta Pompéianus à prendre l'empire, mais que celui-ci refusa (*Pertinax*, IV, 10) : *hortatus Pertinax ut [Pompeianus] imperium sumeret, sed ille recusauit*. Dion (LXXIV, 1, 4), qui était dans le Sénat, ne dit rien du fait que Pertinax ait proposé à Glabrio de prendre le pouvoir à sa place.

[cvi] La relation harmonieuse entre l'empereur et le Sénat, sur laquelle, au IIe siècle, Trajan, Hadrien, Antonin et Marc Aurèle avaient fondé leur monarchie, fut ébranlée sous Commode. Entre cet empereur et l'élite sénatoriale se renouvelèrent constamment des conflits politiques qui coûtèrent la vie à de nombreux sénateurs. Rien ne peint plus nettement l'attitude de ce prince à l'égard de l'ordre dirigeant que la description par Dion de l'entrée de Commode au Colisée (LXXII, 21, 1). L'avènement de Pertinax a pu rappeler la capacité du Sénat à reprendre l'initiative politique (ALFÖDY 1989c p. 149). En effet, pendant les premières décennies après Marc Aurèle, l'ordre sénatorial n'était nullement d'accord quant à la perte de son pouvoir, mais il était beaucoup trop faible pour une révolte ouverte. Son opposition à l'empire autoritaire se limita donc à des conjurations dont le but était de mettre sur le trône un empereur dont on pût attendre qu'il fût un souverain conforme à l'idéal ancien.

[cvii] L'intermède du Principat de Pertinax montre qu'il n'était pas facile de supplanter une dynastie bien établie comme celle des Antonins. Cependant, le choix des sénateurs était remarquable. Il révélait une véritable ouverture et un choix politique. Certes P. Helvius Pertinax, acclamé par les prétoriens immédiatement après l'assassinat de Commode, était préfet de la Ville, après avoir accompli une belle carrière équestre avant son entrée au Sénat parmi les anciens préteurs. Mais, et l'innovation était de taille, il était fils d'affranchi. À travers ce destin, la mutation sociale romaine en deux siècles est évidente. Jamais, sous la République ou au début du Principat un sénateur n'aurait dîné avec un affranchi. Il était donc clair désormais que l'ordre sénatorial pouvait conserver sa puissance en intégrant, sans arrière-pensées, l'élite de l'ordre équestre. Pertinax en était la preuve et se conduisit comme un homme compétent (réforme des finances laissées dans un état lamentable par Commode), héritier des traditions sénatoriales (ROMAN 1998 p. 79). Mais l'institution impériale était fortement affaiblie, et il fallait recréer une légitimité que Pertinax, en dépit de tous ses titres et de tous ses mérites, n'avait pu affirmer.

[cviii] Le rôle des titulatures et de la nomenclature dans le processus de l'usurpation est très important : les noms et les titres que reçoivent les princes, leur poids et leur signification, sont des éléments fondateurs de l'entérinement du pouvoir suprême de l'empereur (ainsi les noms que prennent les usurpateurs pour se donner une légitimité et une filiation avec un empereur précédent, comme Sévère). Pertinax prit la titulature suivante le jour de son avènement (1er janvier 193) : Imperator Caesar Publius Helvius Pertinax Augustus, père de la patrie, grand pontife, prince du Sénat (REMY–BERTRANDY 1997). La procédure d'investiture montre que les pouvoirs du prince sont multiples et qu'ils ne se conçoivent que sous la forme d'une addition et d'une compilation. À l'époque julio-claudienne, l'attribution des divers pouvoirs se produit en plusieurs fois, à l'initiative des magistrats compétents, au vote par le peuple des propositions contenues dans les sénatus-consultes élaborés par le Sénat. Progressivement, on passe à une seule réunion du peuple, approuvant les unes après les autres les propositions du sénat, comme semblerait le montrer la *lex de imperio Vespasiani*, qui, en plus, valide les décisions prises par le prince entre son acclamtion par les troupes et la date de son investiture (CHRISTOL 2011 p. 1799). La titulature impériale traduit la position prééminente du prince. Aux origines, elle n'était que la dénomination d'Octavien, destinée à exprimer sa puissance publique et à conforter son *auctoritas*. Puis, peu à peu, elle perd son caractère de dénomination d'un être d'exception pour désigner le titulaire du pouvoir : elle prend alors une forme plus codifiée. Elle sert alors d'élément de légitimation du pouvoir, sert à marquer l'identité du maître de l'État, autorité tutélaire et bienveillante. Elle comporte des éléments reprenant la dénomination d'Auguste. Le prénom *Imperator*, signe du charisme victorieux, assumé par Auguste, est abandonné par Tibère, pour n'être repris qu'à partir de Néron. Désormais, il devient de règle dans toutes les titulatures et il s'associe, avec les Flaviens, à celui de César, signe de continuité dynastique. Mais, avec les Antonins, ces deux termes deviennent des titres qui précèdent le prénom de l'empereur. Avec le prénom vient tout normalement le nom de l'empereur suivi de la mention « Auguste ». Le reste de la titulature comprend

tout un ensemble de titres civils ou religieux et de surnoms supplémentaires. Les surnoms sont de deux ordres : surnoms à valeur religieuse, tels que *pius*, *felix* ; surnoms tirés de victoires remportés, par exemple *Germanicus*, *Sarmathicus*, etc. Elle mentionne un certain nombre de pouvoirs et d'attributions : puissance tribunicienne, grand pontificat, etc. (CHRISTOL 2011 p. 1800 ; voir ALFÖDY, 1989c p. 94). Les titres rappellent les fondements de la puissance impériale. Au premier rang vient la puissance tribunicienne renouvelée d'année en année. Viennent ensuite les mentions des magistratures revêtues par l'empereur (consulat, censure). À ces magistratures civiles s'ajoutent toujours le grand pontificat qui fait de l'empereur le chef de la religion romaine, et le titre de *pater patriae*, décerné en général après quelques années de règne (Voir ROUGE 1969).

[cix] Traditionnellement, les sacrifices et rituels étaient offerts par celui qui convoquait le Sénat. Il est donc tout naturel que sous le Principat cette charge fût celle de l'empereur. Selon Cassius Dion, (LXXIV, 13, 3) ce sacrifice « d'entrée de règne », si on peut l'appeler ainsi, s'adressait spécialement à Janus, dieu des portes, qui avait un autel devant la curie (ce qui a d'autant plus de sens et de force en ce 1er janvier 193). Le cérémonial impérial est un moyen d'associer l'empereur à la protection des dieux. Seule la prise des auspices d'investiture qui se faisait au Capitole donnait leur légitimité complète aux magistrats élus détenteurs du pouvoir de l'imperium (BELAYCHE 2001, p. III). Cela provient de la tradition de la fondation romuléenne, dont l'acte fondateur à établit à Rome le centre du pouvoir. Selon John SCHEID (1985, p. 50 ; p. 122–124), les agents de cette vie religieuse sont ceux qui réalisent et incarnent la communion des citoyens (« L'empereur [est] le seul maître du sacré et du profane »). En se faisant attribuer le titre d'*Augustus*, le prince affirme clairement qu'il est le seul dépositaire des auspices pleins, qu'il est investi en permanence de cette force d'action quasi-mythique que procureraient en quelques sorte des auspices toujours favorables exceptionnels et privilégiés. Suivant la logique du système religieux romain, cette « augustalité » est méritée avant tout par une piété exemplaire. La permanence de la piété romaine s'incarne parfaitement dans celle de l'empereur, et justifient ainsi son bonheur d'action. L'empereur seul étant la source de la légitimité sacrée et publique.

[cx] Les procédures légales qui confèrent à un usurpateur le pouvoir suprême sont l'apanage des différents « acteurs décisifs », comme les appelle Egon FLAIG (*Den Kaiser Herausfordern*, Franckfort, 1992), comme la salutation impériale de l'armée ou la *lex de imperio* du Sénat. Le peuple participe à ce consensus dans son accueil du Prince à son arrivée à Rome ou lors de la célébration de jeux, qu'ils soient en son honneur ou non. Selon John Scheid, le processus d'investiture impériale, peut-être dès le règne de Caligula, en tout cas fixé à la fin du Ier siècle, est le suivant : les soldats acclament leur futur empereur et le Sénat approuve cette démarche en l'appelant à son tour *imperator*. Puis le Sénat délibère et décide de convoquer les comices pour accorder à celui qui vient d'être acclamé l'imperium proconsulaire et la puissance tribunicienne, ces deux pouvoirs étant conférés par deux lois différentes. Suit alors le vote d'autres pouvoirs et honneurs. C'est seulement au lendemain de la tenue des comices conférant l'ensemble de ces pouvoirs et privilèges que le Prince est pleinement investi (HOLLARD

2012, p. 128). Si Pertinax semble avoir suivi ce protocole, Didius Julianus l'a clairement enfreint et se considère dès la promesse du *donatiuum* comme le nouvel empereur.

[cxi] Pertinax prit en même temps le nom de *pater patriae* (cf. Dion LXXIV, 5,1 ; *Vie de Pertinax*, V, 5–6 : *Primus omnium ea die, qua Augustus est appellatus, etiam Patris patriae nomen recepit : necnon simul etiam imperium proconsulare, necnon ius quartae relationis*) le jour où on le déclara Auguste et prince du Sénat (12 janvier 193 ; *PIR²* H 73).

[cxii] Le règne de Pertinax, homme de bien, s'annonçait prometteur : la satisfaction fut quasi générale. L'une des premières mesures fut la condamnation de la mémoire de Commode. Le peuple se réjouissait de trouver en ce nouveau souverain un véritable « Père de la patrie », tempérant, constant et soucieux du bien public. Les élites partageaient le même sentiment, délivrées de l'arbitraire impérial et soulagées des exigences fiscales du prince défunt. Il n'était guère que les soldats de la garde prétorienne pour regarder d'un air maussade la tournure prise par les événements. Aussi ne tardèrent-ils pas à vouloir faire disparaître l'empereur, pour le remplacer par un homme plus dévoué à leurs intérêts (DAGUET-GAGEY, 2000, p.189–190).

[cxiii] Sénèque, dans le *De Clementia*, affirme que le prince doit être facile « d'abord et d'accès » (I, 13, 4). Le caractère accessible est gage de la vertu du prince (BENOIST 2001, p. 255). Un esprit instruit et rationnel aurait pu le juger directement sur sa compétence professionnelle, mais la plèbe romaine jugeait également l'empereur sur ses airs avenants, sur l'impression de sincérité ou d'assurance qu'il dégageait ; et puis la plèbe tenait plus à voir un maître bienveillant qu'un virtuose de la haute politique. « Le vulgaire, écrit Tacite, juge ordinairement les empereurs sur leur beauté et l'agrément de leurs manières » ; mais Tacite lui-même faisait comme le vulgaire : il jugeait les empereurs sur les indications indirectes dont il disposait et par rapport à ses propres intérêts politiques ; il les jugeait sur le sérieux de leur vie privée, sur leurs manières égalitaires avec les sénateurs. Chez un prince, la dignité de la vie privée laisse présumer qu'il ne sera pas un tyran, massacreur de sénateurs (or Tacite est sénateur) ; en outre, cette dignité est intéressante par elle-même : un prince débauché est une insulte à l'idéal de la gravité sénatoriale et défie l'autorité sénatoriale en matière de gouvernement des mœurs (VEYNE 1967 p. 557–558), peut-être encore la seule sphère où les sénateurs ont un rôle à jouer dans la Rome du IIe siècle. Les aristocrates attendaient de l'empereur qu'il soit poli et courtois, mais ferme dans ses relations avec le peuple ; toute autre conduite a été critiquée par les historiens, porte-parole de la classe sénatoriale (cf. Dion, LXXII, 17–21, au sujet de Commode ; LENDON 1997, p. 124 ; DAGUET-GAGEY 2000 p. 190). Vis-à-vis des sénateurs, Pertinax multiplia les prévenances. Toutefois, ses attentions ne se limitèrent pas à ceux-ci. Tous ceux qui avaient été bannis sous Commode furent rappelés, et la mémoire des personnes alors condamnées et mises à mort fut réhabilitée (MILLAR 1964 p. 135 ; voir PHILIPPIDES 1984 p. 296). Cf. *Vie de Pertinax,* IX : *Ciuilem se salutantibus et interpellantibus semper exhibuit*. Cependant, aux chapitres XII et XIII, l'*Histoire Auguste* amoindrit singulièrement ses précédents éloges. Cf. Aurélius Victor, *Epitome,* XVIII, 4.

[cxiv] Cf. Dion LXXIV, 5 (καὶ εὐθὺς ἐς κόσμον, ὅσα πρὶν πλημμελῶς εἶχε καὶ ἀτάκτως, καθίστατο), et 10, 3 (ὁ Περτίναξ ἐπιχειρήσας ἐν ὀλίγῳ πάντα ἀνακαλέσασθαι […] οὐδὲ ἔγνω […] ὅτι ἀδύνατόν ἐστιν ἀθρόα τινὰ ἀσφαλῶς ἐπανορθοῦσθαι, […] καὶ πολιτικὴ κατάστασις καὶ χρόνου καὶ σοφίας χρήζει).

[cxv] Ἔθνη. Ce terme (ἔθνος) qui signifie en grec « nation », « peuple », s'est spécialisé à l'époque romaine pour traduire *prouincia* au sens administratif aussi bien que géographique. On peut rencontrer le pluriel quand il y a plusieurs provinces désignées, et plus particulièrement les provinces d'Asie ou d'Afrique (Voir FREYBURGER-GALLAND 1997 p. 34).

[cxvi] Pertinax s'est illustré lors de plusieurs campagnes d'envergure. Il a participé à la guerre parthique de Lucius Verus en 163-166, avant de devenir tribun angusticlave de la sixième légion Victorieuse (*Victrix*) en Bretagne à la fin de la guerre ; lorsqu'il fut vice-gouverneur de la Mésie supérieure vers 170, T. Claudius Pompeianus, le général-gendre de Marc-Aurèle, lui fit confier le commandement de détachements légionnaires pendant la guerre germanique (DAGUET-GAGEY 2000, p. 188 ; cf. *Vie de Marc Aurèle* IX, 1 et *Vie de Verus*, VII). En 172, il mène avec la I^re^ légion *Adiutrix* des opérations contre les Germains en Rhétie et en Norique. Il est possible que l'épisode de la « pluie miraculeuse », qui sauva les Romains encerclés par les Quades, lui valut une grande renommée : il commandait les troupes qui échappèrent à l'anéantissement par les barbares grâce à un orage violent, considéré comme une manifestation du soutien divin à son égard (Dion, LXXI, 8-10 ; 22, 1). Enfin, Marc Aurèle l'envoie auprès de Claudius Pompéianus pour l'aider (*Vie de MA*, II, 4). C'est avec ces deux hommes pour compagnons (ὑποστράτηγοι) que l'empereur repoussa les Germains qui étaient passés en Italie (Cf. livre II, 9, 8-9 ; Dion LXXI, 3, 2). Ses faits militaires et sa réputation forçaient donc le respect des peuples frontaliers.

[cxvii] La carrière militaire et administrative de Pertinax ne permettait pas pour les prétoriens d'envisager la continuité de la licence dont ils profitaient jusqu'alors sous Commode. De plus, ce dernier avait été déclaré ennemi public par le Sénat (cf. Dion, LXXIII, 2, 1). Or, dans le cadre d'une *damnatio memoriae*, qui consistait à rayer de la mémoire collective le souvenir de la personne et des actes du tyran défunt, toutes ses décisions étaient cassées, en plus de ses noms et ses titres martelés (DAGUET-GAGEY 2000, p. 189), ce qui a *de facto* supprimé tous les avantages que Commode avait pu décider de leur donner. Selon la *Vie de Pertinax*, V, une autre cause à ce mécontentement nous est donnée : « Lorsque le tribun vint, le premier jour, lui demander le mot d'ordre, il [Pertinax] répondit : ‘‘Combattons’’ mot qu'il donna encore le lendemain, et qu'il avait donné dans toutes les guerres où il avait commandé, flétrissant ainsi la lâche tranquillité du règne précédent, d'autant plus que *timebatur militia sub sene imperatore* ». Ainsi, la paresse aurait envahi les soldats (CHASTAGNOL 1994 p. 251 ; BINGHAM 2013 p. 46). La mollesse et l'inertie paraissent donc une des caractéristiques principales de la garde prétorienne, pourtant censée représenter l'élite de l'armée romaine. La mauvaise réputation des prétoriens nous est ici confirmée par Hérodien qui nous présente leur penchant pour la rapine. Le pourquoi d'un tel manquement à la discipline n'est pas clair, mais le meurtre de Commode pourrait avoir irrité les soldats, étant donné sa popularité parmi eux, (BINGHAM 2013, p.47). L'interdiction qui

les privait de leur passe-temps favori s'avère donc une cause justifiée de mécontentement (cf. CHASTAGNOL 1994 p. 251).

[cxviii] Pertinax prit un certain nombre de mesures visant à restaurer le fonctionnement de l'État et à redonner du lustre à l'autorité du *princeps*. Son programme fut dicté par un double souci : rendre au Sénat les égards qui lui étaient dus et dont Commode s'était moqué, et assainir les finances publiques, précédemment malmenées (il fallait avant tout donner des moyens au Trésor, que les prodigalités de Commode avaient épuisé, ce qui n'était pas une mince affaire). Sa tâche fut facilitée par le fait que l'empire connaissait alors en 192 une vaste entreprise de recensement (*Pertinax*, VI, 11). C'était l'occasion pour les autorités de revoir, de réorganiser, de réformer ce qui semblait devoir être corrigé ou retouché, notamment dans le domaine de la fiscalité ainsi que dans la gestion des ressources et des dépenses de l'État (CHRISTOL 2006, p. 11). Ce recensement avait lieu tous les quinze ans environ, et l'échéance était arrivée où il fallait de nouveau procéder à l'enregistrement des personnes et de leurs biens. Cette opération était l'occasion de remettre à jour les listes des chevaliers et des sénateurs. Après les innombrables exécutions ordonnées par Commode, il fallait rajouter de nouveaux noms sur l'album sénatorial, afin de reconstituer l'effectif de six cents sénateurs fixé par Auguste (DAGUET-GAGEY 2000 p. 192). Le nouveau règne se voulait un moment de recommencement. Son entreprise a dû par ailleurs être facilitée par la *damnatio memoriae* de Commode, qui annulait de fait un grand nombre de ses décisions peu régulières. Cette activité réformatrice et d'assainissement valut à Pertinax les faveurs de la population, tant à Rome que dans les provinces. Avec sagesse, il entreprit donc sans tarder la remise en ordre de l'État. Ses premières mesures visèrent à calmer les Romains : d'un côté il empêcha que le corps de Commode soit jeté au Tibre ; d'autre part il rappela les exilés et réhabilita les victimes du tyran (cf. Dion LXXIV, 5). Il s'attaque ensuite à la restauration des finances publiques. Par précaution il commença par séparer juridiquement les biens du domaine impérial de ses biens personnels, qu'il légua à ses deux enfants. Après quoi il fit vendre au bénéfice du Trésor toutes les propriétés de Commode. En même temps il fit accélérer la rentrée des impôts et surtout réduire les dépenses. C'est là que se dressèrent les premières difficultés, aggravées quand Pertinax manifesta l'intention de reprendre en main les prétoriens et de leur imposer une nouvelle discipline (LE GALL–LE GLAY 1987, p. 529). De fait, la remise en ordre de l'État et de l'armée entreprise par Pertinax n'était pas pour leur plaire. Sous Commode, les prétoriens avaient pu se laisser aller à une certaine indolence, profiter de leur position et de la crainte qu'ils inspiraient pour s'adonner à la rapine ou obtenir du prince des distributions en argent, toujours bienvenues (c'est du moins le point de vue de Dion et d'Hérodien). Mais les temps avaient manifestement changé. L'hostilité que lui vouaient depuis le début les prétoriens en garnison à Rome n'était pas seulement due à la politique de restriction de Pertinax, mais aussi sa réputation de chef autoritaire acquise au cours de ses années dans l'armée, ce qui ne leur convenait nullement (DAGUET-GAGEY 2000 p. 190–191).

[cxix] À partir du paragraphe 6, jusqu'à la description de son assassinat par les prétoriens au paragraphe 9, Hérodien établit une liste, sûrement non exhaustive, d'un certain nombre de mesures prises par

Pertinax, sans ordre chronologique apparent. À la fin, il revient sur la tentative du Sénat de donner le titre d'Augusta à sa femme, Flava Titiana, et de César à son fils (cf. Dion LXXIV, 7, 1-3 ; *Vie de Pertinax*, XIII, 4). Ce vote a eu lieu le 1er janvier 193 (cf. *Vie de Pertinax*, V, 4).

[cxx] ἐν ἀδείᾳ τε καὶ μακαρίῳ βίῳ ἤ τε σύγκλητος μάλιστα καὶ οἱ λοιποὶ πάντες βιώσεσθαι προσεδόκων. Cf. Aurelius Victor, *Abrégé des Césars*, XVIII, 6 : « Sous le règne de Pertinax, nous avons vécu en sécurité, nous n'avons craint personne. » Cette phrase laisse présager du caractère profondément démocratique du règne de Pertinax, et confirme sa position de champion sénatorial. En effet, le sentiment de sécurité des sénateurs n'a pas été particulièrement présent sous le règne de Commode. Or, l'un des critères majeurs qui différencient les bons empereurs des mauvais concerne l'inviolabilité des sénateurs. Le *princeps* exemplaire promet dès le début de ne jamais mettre à mort un sénateur. Hadrien l'aurait juré, selon Dion, mais l'*Histoire Auguste* précise qu'il pouvait le faire « sur décision du Sénat lui-même » (*Hadrien* VII, 4 ; Dion LXIX, 2, 4-6). Il y a là en fait deux revendications distinctes : que l'empereur, de sa seule autorité, ne tue ou ne laisse massacrer un sénateur, mais, en même temps, qu'un sénateur ou plus largement un membre de sa famille ne soit jugé que par des sénateurs (CHASTAGNOL 1994 p. CLV). Dion mentionne des décisions adoptées en ce sens par Titus, Nerva et Trajan (LXVI, 19, 1 ; LXVII, 2, 4 ; LXVIII, 2, 3 ; 5, 2 ; 15, 5, 3). Marc Aurèle ne massacra, n'empoisonna ni n'emprisonna aucun sénateur parmi ceux qui s'étaient ralliés à Avidius Cassius ; il demanda qu'aucun sénateur ne fût tué pendant son règne et déplora la mort d'Avidius Cassius parce qu'il aurait voulu que son gouvernement s'achevât sans qu'il eût répandu de sang sénatorial (Dion, LXXI, 28, 2 ; 30, 1 ; *Vie de Marc Aurèle* XXV, 5–7 ; XXVI, 13 ; XXIV, 4 ; *Vie d'Avidius Cassius*, VIII, 7–8). Pertinax prêta le même serment, Septime Sévère le fit aussi, mais ne s'y tint pas après les défaites de Pescennius Niger et de Clodius Albinus. En revanche, les mauvais empereurs ne respectent pas cette règle. Les cas les plus typiques sont ceux de Commode et de Caracalla ; Dion et l'*Histoire Auguste* donnent des listes de sénateurs tués par eux (*Vie de Commode*, III, 9 ; VII, 4-8 ; XVIII, 4 ; XIX, 2 ; Dion, LXXII, 4, 1 ; 14, 1 ; 18, 4 ; 19, 2 ; LXXVII, 6, 1 ; *Vie de Caracalla*, III, 4 à IV, 10).

[cxxi] Selon certains historiens, Laetus, le préfet du prétoire, prépara la conspiration avec les prétoriens (*Vie de Pertinax* X, 8-10 ; Dion). Celui-ci, on s'en souvient, avait déjà participé au meurtre de Commode et s'était rallié au choix de Pertinax. Était-ce à contre-cœur ? La politique de l'empereur à l'égard des soldats prétoriens dont il était le chef ne contribua guère à améliorer leurs relations (DAGUET-GAGEY, 2000 p. 189). Laetus ambitionnait-il de devenir lui-même empereur ? La question reste ouverte, étant donné que l'on ne sait pas ce qu'il advient de Laetus lors de l'avènement de Didius Julianus (on le retrouvera chez Dion pour son assassinat commandité par Didius Julianus, et on ne sait pas s'il est resté entre-temps préfet du prétoire). Le 28 mars 193, c'est lui qui aurait donc envoyé en pleine journée (ἡμέρας ἀκμαζούσης dans notre texte) deux cents prétoriens au palais, toutes armes brandies (τά τε δόρατα διατεινάμενοι καὶ τὰ ξίφη σπασάμενοι ; DAGUET-GAGEY 2000 p. 190). Il est possible en effet que ce soit Laetus qui ait propagé le mécontentement parmi ses soldats. Déjà, avant la mutinerie de la cohorte prétorienne qui conduisit à la mort de Pertinax il y avait eu une tentative de coup d'État

de la part de Sosius Falcon, le consul ordinaire, à l'instigation de Laetus (MILLAR 1964 p. 136) ; Pertinax se dépêcha de rentrer d'Ostie, où il était en train de superviser les préparations à l'arrivage de l'annone, et s'adressa au Sénat, parmi lequel Dion était présent. Dion cite le discours de Pertinax dans lequel il prétend avoir donné un *donatiuum* aux soldats aussi large que celui qu'avaient fait Marc Aurèle et Lucius Verus. Cela était faux et Dion corrige en donnant le détail des chiffres (LXXIV, 8, 3-4). La scène du Sénat se clôt par une déclaration faisant de Falco un *hostis publicus*, et Pertinax criant « Ce n'est pas sous mon règne qu'un sénateur sera exécuté, fût-ce à raison ! ».

[cxxii] La thématique du palais désert est récurrente dans les *Histoires* et les chutes des empereurs : Néron, le dernier jour de sa vie, a trouvé le palais désert à son réveil. Les sentinelles avaient abandonné leurs postes. Ses propres gardes du corps avaient disparu en emportant ses draps et son coffre à poisons (probablement pour éviter le suicide). Dans les couloirs déserts de son immense palais, il cria « N'ai-je ni amis, ni ennemis ? » (Suétone, *Néron*, 47, 3 ; Dion LXIII, 27, 3). Les dernières heures de Vitellius ont été étrangement similaires : il erra dans un palais désert, essaya de verrouiller les portes, et s'enfermant dans des pièces vides jusqu'à ce qu'il soit finalement découvert et conduit à sa mort (Tacite, *Histoires*, III, 84 ; Suétone, *Vitellius*, 16). Le sort de Didius Julianus est également parallèle avec celui de Pertinax (*infra*, II, 12, 17 ; Dion, LXXIV, 17 ; *Vie de Didius Julianus*, VIII, 6 ; LENDON 1997, p. 124).

[cxxiii] Dion, lui, ne sait pas quoi penser de la chose (LXXIV, 9, 3), entre étonnement et admiration.

[cxxiv] Informé de cette intrusion, Pertinax, au lieu de se dérober, voulut charmer par ses discours trois cents (deux cents selon Dion) soldats qui étaient venus pour le tuer, mais en vain : il fut tout de même assassiné le 28 mars 193 (*Vie de Pertinax* XV, 6), en même temps qu'Éclectus, après un premier coup de lance (*Vie* XI ; Dion LXXIII, 9, 10). Les autres soldats auxiliaires, qui étaient dans le palais, s'étaient dispersés (Dion LXXIV, 9, 2). Sa tête fut placée sur une pique (*Id*. XIV, 7). Pour Anne Daguet-Gagey, Laetus venait de revêtir une nouvelle fois le manteau du conspirateur en les envoyant à l'assaut du palais, utilisant – à son profit escomptait-il – le mécontentement que leur inspirait le prince régnant (DAGUET-GAGEY 2000 p.191. WHITAKER 1969 I, p. 15, n.2, commente sur le « double-jeu » du préfet : « [he] used the soldiers' discontent and the freedmen to further another candidate, perhaps by this time thinking of Septimius Severus ». Pour une vue plus nuancée des motivations possibles de Laetus, voir BARNES, 1967, p. 100–101.

[cxxv] Le nom et l'origine de l'assassin présumé (selon la version de Cassius Dion, le premier à s'être jeté sur Pertinax) nous sont fournis par l'auteur de l'*Histoire Auguste*, *Vie de Pertinax*, XI : *Quum Tausius quidam, unus e Tungris, in iram et timorem milites loquendo adduxisset, in pectus Pertinacis obiecit. Tunc ille precatus Iouem Vltorem, toga caput operuit, atque a ceteris confossus est.* Si nous suivons l'*Histoire Auguste*, Pertinax ne fut pas un bon orateur et mourut misérablement, quasiment dissimulé sous son lit, alors qu'il tentait d'échapper à ses assassins. Un détail de ce texte mérite d'être relevé. Pertinax rabattit sa toge sur sa tête (*toga caput operuit*) avant d'être percé de coups, ce qui n'est pas sans rappeler la mort de César chez Suétone. Quand les conjurés le frappèrent au ventre, il rabattit sa

toge pour mourir dignement. Nous avons là, même face à la mort, une trace de l'existence de permanences dans les attitudes romaines (ROMAN 2001 p. 48–49), sans compter que le rapprochement avec César, homme illustre et divinisé, père du divin Auguste, créateur du Principat, aurait pu passer pour un éloge si la comparaison avait été faite par Hérodien et non par l'*HA*.

[cxxvi] Le nombre de prétoriens impliqués dans cet acte montre qu'il s'agissait d'un acte impulsif qui n'impliquait pas beaucoup de monde dans la garde. Au II^e^ siècle, plus de dix mille militaires étaient cantonnés à Rome, tout du moins quand l'empereur y résidait, et l'on devait compter cinq mille prétoriens, plus les gardes impériaux et les cohortes urbaines (JACQUES–SCHEID 1990, p. 133). Cet acte ne peut donc être considéré comme la volonté de tous les prétoriens, et encore moins de tout le secteur militaire. Cependant, le rôle de leur préfet, Laetus, est crucial, puisqu'il est clair, selon Cassius Dion, qu'il a manipulé la garde pour qu'elle agisse contre l'empereur, bien que ses raisons soient inconnues (Dion, LXXIV, 6, 3 ; 8, 1–9, 2 ; BINGHAM 2013. p. 44).

[cxxvii] On voit ici l'importance accordée à l'art oratoire et à sa maîtrise parmi les qualités nécessaires à l'homme politique républicain dont le *princeps* a hérité. Ainsi, l'*eloquentia* fait partie des qualités naturelles du souverain (BENOIST 2001 p. 251). Cependant, l'échec de la prise de parole de Pertinax remet en question cette symbolique de la rhétorique. S'il était un bon empereur, pourquoi son discours n'a-t-il pas eu d'effet ? Doit-on croire l'auteur de l'*Histoire Auguste* selon qui cet homme vil, « l'homme aux paroles spécieuses », ne fut pas un bon orateur ? Notons cependant qu'Hérodien et Dion sauvent l'honneur de Pertinax (πείσεν ἔμελλε... ἔτι δὲ λαλοῦντα τὸν πρεσβύτην οἱ θρασύτεροι ἐπιπεσόντες φονεύουσι, cf. Dion, LXXIV, 9,4–10,2 : οἱ στρατιῶται τὸ μὲν πρῶτον ᾐδέσθησαν, « les soldats éprouvèrent d'abord un sentiment de honte ») et qu'ils n'attribuent la mort de l'empereur qu'à la furie d'une poignée d'hommes.

[cxxviii] Dion LXXIV, 10, nous décrit ce qu'il advient de la dépouille de l'empereur : Ἀποτεμόντες δὲ οἱ στρατιῶται τὴν κεφαλὴν τοῦ Περτίνακος περί τε δόρυ περιέπειραν, τῷ ἔργῳ ἐλλαμπρυνόμενοι (« Après avoir coupé la tête de Pertinax, les soldats la fichèrent sur une pique, enorgueillis par leur forfait »). Comparer avec la mort de Galba.

[cxxix] Chez Dion les prétoriens s'enorgueillissent du meurtre de Pertinax. L'accusation est d'autant plus percutante qu'elle s'inscrit dans le cadre d'une violence extrême (ἀποτεμόντες δὲ οἱ στρατιῶται τὴν κεφαλὴν τοῦ Περτίνακος περί τε δόρυ περιέπειραν, LXXIV, 10.2).

[cxxx] D'après Dion (LXXIII), Éclectus, dernier rempart de l'empereur, fut aussi victime des mutins.

[cxxxi] Cf. Dion, LXXIV, 10, 3 : Οὕτω μὲν ὁ Περτίναξ ἐπιχειρήσας ἐν ὀλίγῳ πάντα ἀνακαλέσασθαι ἐτελεύτησεν, οὐδὲ ἔγνω καίπερ ἐμπειρότατος πραγμάτων ὤν, ὅτι ἀδύνατόν ἐστιν ἀθρόα τινὰ ἀσφαλῶς ἐπανορθοῦσθαι, ἀλλ᾽ εἴπερ τι ἄλλο, καὶ πολιτικὴ κατάστασις καὶ χρόνου καὶ σοφίας χρῄζει. Ἐβίω δὲ ἔτη ἑπτὰ καὶ ἑξήκοντα τεσσάρων μηνῶν καὶ τριῶν ἡμερῶν δέοντα, ἦρξε δὲ ἡμέρας ὀγδοήκοντα καὶ ἑπτά (« C'est ainsi que Pertinax, qui avait entrepris de tout réformer en peu de temps, connut sa fin. Il n'avait pas compris, bien qu'il eût une très grande expérience pratique, qu'il était impossible de tout

restaurer en même temps sans risques, et entre autres qu'il fallait du temps et de la sagesse à la réforme politique. Il vécut soixante-sept ans, moins quatre mois et trois jours, et il régna quatre-vingt-sept jours. »). À 66 ans, Pertinax ne pouvait pas s'attendre à un très long règne, mais il y avait espoir qu'il profite de la bienveillance générale pour préparer la succession, et de ce fait introduire une période de stabilité gouvernementale, comme l'avait fait un autre empereur sexagénaire, après l'assassinat de Domitien, en adoptant Trajan. Contrairement à Nerva, Pertinax avait un fils, et le Sénat proposa de le nommer César. Mais l'enfant était jeune (μειρακίον), et Pertinax ne sentait pas encore sa position bien assurée, c'est pourquoi il rejeta la proposition sous prétexte qu'elle était prématurée. Il refusa également le titre d'*Augusta* à sa femme, Flavia Titiana. Les historiens s'accordent sur le deuil intense du peuple (cf. §6, πένθος πάντας κατεῖχε ; *Vie de Pertinax* XIV, 6), qui avec le Sénat réclame son Apothéose (*Vie de Pertinax* XIV, 10), que confirmera Sévère par un sénatus-consulte. Ce dernier prit d'ailleurs son nom (*Vie de Pertinax* XV, 2 ; Aurélius Victor, *Les Césars*, X, 10). Hérodien et Dion louent sa vertu, sa clémence, sa justice (Hérodien II, 4, 4 ; Dion LXXIII, 5, 2 ; 6, 1). L'*Histoire Auguste* en propose un portrait à sa mort : vieillard vénérable, sans barbe, cheveux clairsemés, ventre proéminent, stature impériale, éloquence médiocre (*Vie de Pertinax*, XII,1). Les historiens divergent sur la durée de son règne : 87 jours pour Dion, 85 jours (deux mois et 25 jours) pour l'*H.A.* et pour Aurélius Victor (Césars, 18) ou encore pour Eutrope (VIII, 16). Hérodien ne fait pas mention de la durée de son règne. Cependant, si l'on effectue le calcul, c'est Dion qui a raison (si l'on compte du 1er janvier au 28 mars, cela fait effectivement 87 jours). Peut-être la date de son meurtre est-elle contestable, mais celle du début de son règne ne l'est pas.

[cxxxii] Le terme προστάτης semble traduire, ici et en II, 7, 3 (appels du peuple à Niger), le terme de *princeps*. Nous avons choisi une traduction plus neutre, qui puisse laisser entendre qu'il s'agit à la fois d'un chef mais aussi d'un « champion » sénatorial, conformément d'ailleurs à ce qu'en concluait ROQUES 1990b p. 38–39.

[cxxxiii] Le choix du terme κήρυγμα n'est pas anodin : il annonce déjà la mise en vente (voir le sens de κηρύττω) aux enchères de l'Empire.

[cxxxiv] Tous les auteurs anciens évoquent à ce stade le sordide marchandage auquel Flavius Sulpicianus et Didius Julianus se seraient livrés pour parvenir à leurs fins. Tous présentent très clairement les prétoriens comme les arbitres de la compétition. L'Empire était mis à l'encan, au plus offrant naturellement (ROMAN 1998 p. 79). Les Romains – et plus particulièrement les sénateurs, car chez Dion et Hérodien on voit très bien le peuple mécontent et furieux s'agitant en tous sens – payaient là les inachèvements augustéens issus de leur incapacité à mettre sur pied une réforme institutionnelle d'envergure, qui aurait, par exemple, défini solennellement les modalités de désignation de la charge impériale. Celle-ci était désormais aux mains du groupe (ou des groupes) le plus cohérent et capable d'utiliser la contrainte et la force. Naturellement il s'agit des militaires, soldats de Rome (prétoriens) ou de l'Orient, du Rhin comme du Danube. À cela s'ajoute une perversion manifeste du concept de

donatiuum : les soldats, qui reçoivent traditionnellement une récompense du nouvel empereur, cherchent en quelque sorte à en fixer eux-mêmes le prix.

[cxxxv] Didius Julianus (Imperator Caesar Marcus Didius Seuerus Iulianus Augustus à sa mort, *PIR²* D 77 ; MILLAR 1964 p. 136–138 ; né le 30 janvier 137, il était originaire de Milan ; cf. Dion LXXIV, 11) avait pour lui d'être apparenté à la famille de Marc Aurèle et de Commode, affectivement sinon biologiquement. Il fut éduqué chez Domitia Lucilla (*Vie de Didius Julianus* I, 3), qui l'avait en effet recueilli et soutenu dans les premiers temps de sa carrière sénatoriale. Il est de fait en tout cas que Domitia et Marc Aurèle eurent à cœur de faciliter l'ascension de leur jeune protégé. Jusqu'à la mort de Marc Aurèle, il eut de brillantes fonctions (il a gouverné la Dalmatie, la Germanie Inférieure et la Bithynie). C'est grâce à la recommandation de Domitia Lucilla qu'il obtint tout d'abord sa charge de *vigintivir*, poste de début de carrière (CHASTAGNOL 1994, p. 281). Par la suite, Marc Aurèle lui avait assuré son appui et lui avait confié des postes importants : en 161 il fut désigné questeur avant l'âge légal (c'est-à-dire à 24 ans, au surplus comme secrétaire des consuls, autre privilège), puis dans les deux années suivantes fut édile et préteur, poste pour lequel il fut recommandé par l'empereur, avant d'obtenir une légation de légion et un gouvernement provincial (celui de la Belgique), en pleine guerre germanique (*Vie*, II). Après sa préture, il fut préfet de la légion XXII *Primigenia* en Germanie, au commandement de laquelle il combattit les Chattes en 169 (*Vie* I, 8), puis resta plusieurs années à partir de 170 dans la province de Belgique. Il inaugure *in absentia* son premier consulat ordinaire (*Vie* I, 8 ; ἤδη μὲν τὴν ὕπατον τετελεκότι ἀρχήν dans notre texte) le 1er janvier 175, l'année même où Pertinax exerçait un peu plus tard son consulat suffect (cf. II, 3 ; *Vie de Pertinax* XIV, 5 ; *Vie de Didus Julianus*, II : *Fuit consul cum Pertinace, et in proconsulatu Africae ei successit. Et semper ab eo collega est et successor appellatus*), pour faire face à une incursion des Chauques (n'ayant pas d'armée à sa disposition, il leva en hâte des auxiliaires sur place et se trouvait encore dans ce poste quand il inaugura son consulat, sans aller à Rome et sans quitter sa province. Il reçut ensuite la gouvernance de la Dalmatie (*Vie* I, 9). Il connut un temps de disgrâce, d'autant qu'il semble avoir trempé dans un complot ourdi contre l'empereur avec son oncle P. Salvius Julianus (ou son cousin selon André Chastagnol ; on ne sait si son exil à Milan, dont parle Cassius Dion en LXXIV, 11, 2, a vraiment eu lieu ; *Vie* II, 1, 2). Rentré en grâce, il fut nommé, à l'instar de Pertinax, à la tête des fondations alimentaires (*praefectura alimentorum*) en Italie (*Vie* II, 1) — rétrogradation à peine déguisée —, puis élu au proconsulat de Bithynie. Ce n'est que vers 189–190 qu'il put revenir sur le devant de la scène politique et retrouver un poste à la hauteur de ses anciens et brillants états de service. Il succéda cette année-là à Pertinax au proconsulat d'Afrique (*Vie de Didius Julianus*, II, 3 ; *Vie de Pertinax*, XIV, 5). Après la sédition militaire contre Pertinax, tué le 28 mars 193 (*Vie de Pertinax*, XV, 6), Julianus vient disputer l'empire au camp des prétoriens à Flavius Sulpicianus, sous les pressions de sa femme et de sa fille, d'après notre auteur, et Zosime I, 7, 2. Il a voulu restituer la mémoire de Commode lors de son acclamation par les soldats et de son investiture par les sénateurs (cf. *Vie de Didius Julianus* II, 4–7 ; III, 3 ; *Vie de Clodius Albinus* I, 1 ; *Vie d'Alexandre Sévère* I, 7 ; Dion LXXIII,

11-13,1 ; Ammien XXVI, 6, 14 ; Zosime I, 7, 2-3). Il demanda aux soldats de l'appeler Commode (Dion LXXIII, 12, 1 ; Hérodien II, 6, 11). Il prit aussi le nom de *Pater patriae* (*Vie de Didius Julianus* IV, 5). Proclamé le jour même de la mort de Pertinax selon l'*Histoire Auguste*, quelques jours après selon Hérodien (Μιᾶς δέ που καὶ δευτέρας ἡμέρας διαραμούσης), il fut assassiné, à l'âge de cinquante-six ans et quatre mois, 66 jours ou deux mois et 5 jours plus tard (cf. *Vie* IX, 3). Il fut donc tué le 1er juin 193, au Palatium, qui avait été déserté par tous après le décret du Sénat (*Vie de Didius Julianus* VIII, 6–8 ; *Vie de Sevère*. V, 10 ; *Vie de Pescennius Niger*. II, 1 ; Dion LXXIV, 17, 4–5 ; Zosime I, 7, 3 ; suite de notre texte).

[cxxxvi] Une fois empereur, Pertinax avait gardé le train de vie plutôt simple qu'il menait avant de succéder à Commode. Tempérance et modération alimentaires sont intimement liées aux vertus impériales. Il semble même que la mention du mode de vie fasse partie des thèmes attendus du bon empereur. (GAILLARD-SEUX 2001 p. 29). Les vertus attendues chez un bon empereur, qui trouvent également leur usage dans l'exercice du gouvernement sont la tempérance, la modération, la connaissance de soi, le goût de l'effort. Julianus semble donc cruellement manquer de ces qualités selon Hérodien, mais l'*Histoire Auguste* (*Vie de Didius Julianus*, III), le représente, au contraire, comme poussant la parcimonie jusqu'aux dernières limites.

[cxxxvii] Ses motivations ont certainement été multiples. Pour Hérodien ce furent sa femme, Mallia Scantilla, sa fille, Didia Clara, et son entourage qui, au milieu d'un festin, le persuadèrent d'acheter l'empire mis aux enchères par les prétoriens. D'après l'*Histoire Auguste* (*Vie de Didius Julianus*, II), Julianus se rendait au Sénat qui avait été convoqué après la mort de Pertinax, quand les tribuns P. Florianus et Vectius Aper le forcèrent à se rendre avec eux au camp des prétoriens. Dans l'esprit de Julianus, ses liens familiaux avec la famille antonine légitimaient et renforçaient peut-être ses prétentions au trône. Ils faisaient de lui un *capax imperii*, selon la formule de Tacite, un homme « digne de l'empire » (Tacite, *Histoires*, I, 49, à propos de Galba), qui assurerait, en outre, la continuité familiale, d'autant plus qu'il avait tout de même fait preuve d'une brillante carrière politique et militaire. Poussé par le clan antonin qui l'entourait, Didius Julianus vit dans la mort de Pertinax le signal qu'il attendait, et, sans perdre un instant, courut au camp (DAGUET-GAGEY 2000 p. 194–195). Cf. Dion LXXIV, 11, 2.

[cxxxviii] T. Flavius Claudius Sulpicianus (ὁ Σουλπικιανὸς ὁ Φλάουιος ; *PIR²* F 373), plus connu sous le nom de Sulpicianus chez les écrivains, était le beau-père de Pertinax (cf. Dion LXXV, 8, 4 ; *Vie de Pertinax* XIII, 7 ; *Vie de Didius Julianus*, II, 6). Désigné par Pertinax pour reprendre la charge de préfet de la Ville qui était la sienne en 193, Sulpicianus était un homme digne de cet honneur (Dion LXXIV 7, 1 et 7 ; 11, 5). À la mort de Pertinax le 28 mars 193, il s'était dirigé vers le camp pour exercer son autorité, mais a été surpassé par Didius Julianus (Dion, LXXIV 11, 1–6 ; *Vie de Didius Julianus*, II, 4–7 ; III, 1, 2). Après la défaite de Clodius Albinus (197), il fut tué par Sévère pour avoir choisi son camp (Dion, LXXV, 8, 4).

[cxxxix] La préfecture de la Ville est l'une des administrations de Rome mise en place par Auguste. À sa tête se trouve le préfet de la Ville (*praefectus Vrbi*). Elle ne devient permanente qu'en 13 apr. J.-C. La

préfecture de la Ville, confiée par l'empereur à un sénateur consulaire, occupe dès le début le sommet de la carrière sénatoriale. Le préfet, fonctionnaire civil revêtu de la toge, est avant tout un préfet de police, responsable de la sécurité publique : il dispose de trois cohortes de cinq cents hommes chacune, qui passent à quatre sous Domitien ou, au plus tard, sous Trajan ; leurs effectifs s'accroissent sous Septime Sévère. Maintenir l'ordre, surveiller les associations, réglementer la circulation, organiser des jeux sont les tâches essentielles du préfet. Mais ce dernier est également un juge. À partir d'Hadrien semble-t-il, il peut évoquer certaines causes civiles, et, surtout, se voit confier une partie de la juridiction criminelle, dont sont peu à peu dépouillés les instances juridictionnelles habituelles, le Sénat, et plus encore les préteurs, présidents des *quaestiones perpetuae*. Le cercle de ses compétences ne cesse de s'accroître ; son tribunal finit par devenir la plus importante cour de justice criminelle de Rome. Si ses compétences s'élargissent, elles se rétrécissent en revanche géographiquement. Durant le Ier siècle apr. J.-C., le préfet de la Ville exerce en effet ses fonctions à Rome et dans toute l'Italie, du moins en théorie. Sous l'effet des réformes administratives d'Hadrien et de Marc Aurèle, le champ d'action des préfets se réduit aux quatorze régions de Rome, avec un rayon étendu de cent milles partant des anciens murs serviens (150 km). Dans le même temps, sans doute, les préfets du prétoire sont chargés de la juridiction criminelle. Il reste donc au préfet de la Ville la zone de Rome et les cent milles (Anne DAGUET-GAGEY, in LECLANT, Jean, *Dictionnaire de l'antiquité*, Paris, PUF Quadrige, 2011, p. 1785–1786).

[cxl] Après l'assassinat de Pertinax, le Sénat chercha à reprendre l'avantage en poussant en avant un de ses membres, Flavius Sulpicianus. Fort de ses liens de parenté et de sa charge, Sulpicianus, qui se trouvait au moment du meurtre aux *castra praetoria*, situés au nord-est de la ville, chercha alors à se faire proclamer empereur (DAGUET-GAGEY 2000 p. 194). Sulpicianus, préfet de la Ville, pouvait aussi bien avoir été envoyé aux *castra praetoria* pour calmer la garde prétorienne que pour inspecter les cohortes urbaines. En effet, à l'instar des cohortes prétoriennes, les cohortes urbaines sont également cantonnées dans les *castra praetoria* du Viminal, mais placées sous l'autorité du préfet de la Ville. Peu à peu distinguées des cohortes prétoriennes, les cohortes urbaines sont plus spécialement chargées de la sécurité de Rome. Fixé par Auguste à trois, leur nombre augmente progressivement sous les Julio-claudiens. Vespasien fixe l'effectif à quatre cohortes, probablement de 500 hommes (BERARD, in LECLANT, 2011, p. 955).

[cxli] L'*Histoire Auguste* offre une version divergente de celle d'Hérodien, en accord avec celle de Cassius Dion, en établissant le fait que Flavius Sulpicianus était déjà dans le camp au moment de la mise en vente et Didius Julianus à l'extérieur (*Vie de Didius Julianus*, II, 6-7 ; Dion LXXIV, 11, 3–6).

[cxlii] La *memoria*, par opposition à la *damnatio memoriae* dont Hérodien parle tout de suite après.

[cxliii] Cf. *Histoire romaine* de Cassius Dion, édition Gros-Boissée, note 3 p. 164–165 : « Il est peu probable que Julianus tînt la somme dans ses mains. Aussi Rm. [Reimarus, éditeur de Dion en 1750-52], et je me range à son opinion, pense-t-il que le futur empereur montrait sur les doigts de la main la somme offerte par lui. Rm., à l'appui de cette interprétation, cite *Marc-Antonin* accordant au peuple huit *aurei*

par tête ταῖς χερσὶ προσεωεδείξατο, [Dion] LXXI, 32), et (dans Spartien, 4, passage dont le sens est, selon moi, contesté à tort) Julianus lui-même cherchant à apaiser le peuple : *pollicitationibus aureorum quos digitis ostendebat, ut fidem faceret*. Puis il ajoute : *Ergo si et hic, ut moris fuit, aureos digitis adnumerauit, non drachmas aut sestertios uel sestertia : uicena millia HS. Prius promissa significauit nomine ducentorum aureorum, quina millia adiecta, nomine quinquaginta aureorum. Ducenti autem exprimebantur, quum summus pollex dextrae inter medios indicis et impudici artus immittebantur : quiquaginta addebantur, laeuae manus pollice ad modum graeci Γ uersus palmam inclinatio* » Même s'il était compliqué d'avoir tout cet argent sur soi, comme prend soin de le préciser Hérodien (τὰ δὲ χρήματα μὴ μελλήσειν, ἀλλ' οἴκοθεν ἤδη μεταπέμψεσθαι), les prétoriens-comissaires priseurs n'auraient pas pu avancer à la place de Julianus une telle proposition s'il ne l'avait pas énoncée clairement, d'où l'intérêt de l'échelle de corde. À noter que dans la version de Dion (LXXIV, 11, 2), Julianus fait sa proposition aux pieds des remparts, ce qui ajoute une dimension assez comique d'un homme qui montrerait une somme exorbitante sur ses doigts, en criant le nombre, même s'il était compliqué d'indiquer les chiffres d'une somme aussi importante avec les doigts, à moins d'adopter des signes, comme on peut encore le voir dans les enchères d'aujourd'hui. Dans tous les cas, il finit par l'emporter, ayant promis 25 000 sesterces à chacun des soldats de la garde (soit six mille cinq cents deniers, qui représentent pour les prétoriens cinq ans de solde). On peut penser à Paul Veyne, selon qui « L'argent semble avoir eu une si grosse importance dans les relations entre le prince et les armées, que l'empereur paraît souvent acheter l'obéissance des troupes » (1967, p. 609). Bien sûr, l'analyse de Paul Veyne ne s'applique pas à cet épisode exceptionnel, mais à tous les *donatiuua* et autres dons, mais ici, c'est bien d'achat de l'obéissance dont il s'agit. L'offre de Julianus s'avère juste le plus exorbitant des *donatiuum*. Ainsi, l'épisode de la surenchère dans les promesses de distribution d'argent mettait en cause la *disciplina*, c'est-à-dire le devoir d'obéissance des soldats, à qui l'on ne pouvait permettre d'agir de leur propre chef (point de vue sénatorial). Mais on peut interpréter la mise aux enchères différemment : cette situation produisait un renversement et les prétoriens, après avoir abattu le prince, imposaient leur volonté à des prétendants.

[cxliv] Outre l'argument strictement pécuniaire, la « défaite » de Sulpicianus dans ces enchères semblait évidente. Didius Julianus avait des atouts pour être proclamé empereur. D'une part, il l'aurait emporté parce qu'il avait promis aux prétoriens de rétablir la mémoire de Commode selon Hérodien. Il était, de plus, apparenté à la famille de Marc Aurèle, et de Domitia Lucilla. Les liens familiaux peuvent être rétablis : Marc Aurèle et Didius Julianus auraient eu un arrière-grand-père en commun (noter que le nom Seuerus fait partie de ses *nomina*). La femme de Didius, Manlia Scantilla, serait également apparentée à la famille d'Antonin le Pieux (DAGUET-GAGEY 2000, note 30 p. 459). D'autre part, Didius Julianus fut bien évidemment choisi parce qu'il leur avait promis beaucoup, et parce qu'il avait su les flatter. Mais surtout, le facteur décisif pour les prétoriens dans le choix du vainqueur n'a pas été la somme offerte, malgré ce que l'on peut penser en lisant Dion, dont la vision est tout de même assez biaisée (en effet, il utilise le terme δουλωθέντες, qui renvoie à la soumission la plus complète des

prétoriens vis-à-vis de l'argent), mais plutôt, comme l'affirme Hérodien un peu plus haut, la relation entre Sulpicianus et Pertinax, puisque le préfet urbain était le beau-père de l'empereur assassiné. C'est donc la peur des représailles qui a poussé les soldats à soutenir Julianus (ce qui expliquerait l'enfermement dans le camp : Dion, LXXIV, 11, 6 ; *Vie de Didius Julianus*, II, 6.

[cxlv] Ici s'achève la description à proprement parler de la mise aux enchères. Mais il est dommage qu'elle ne soit pas plus précise, comparé au récit de Cassius Dion. Cet événement se produit dans les deux principales sources de la période, Dion et Hérodien (LXXIII, 11 ; II, 6, 4–11), mais seul le premier en fait une description spectaculaire (qui peut être source de problèmes dans son récit). Il relève que le préfet de la Ville, Flavius Sulpicianus, avait été envoyé par Pertinax au camp des prétoriens pour apaiser un trouble ; Sulpicianus a dû y être pour traiter avec les cohortes urbaines plutôt qu'avec les prétoriens, dont le préfet n'apparaît pas dans l'épisode. Étonnant, quand on sait que Laetus était à l'instigation du renversement de Pertinax. Qu'advint-il de Laetus ? Il n'est plus fait mention de lui chez nos deux auteurs depuis l'assassinat de Pertinax, voire de Commode pour Hérodien. Il devait d'ailleurs être exécuté quelque temps plus tard, sur ordre de Julianus, en même temps que Marcia, concubine de Commode (Dion LXXIV, 16, 5 ; *Vie de Didius Julianus*, VI, 2).

[cxlvi] On trouve chez Dion une histoire peu agréable sur l'arrivée de Julianus dans le Palais. Julianus entra et trouva le dîner de Pertinax ; alors que le corps de son prédécesseur gît encore sur le sol, il dîne et joue aux dés (LXXIV, 13, 1). Cette histoire ne pourrait être le fruit que de rumeurs ; une version moins détaillée, selon laquelle Julianus a dîné dans le luxe lors de la première nuit de son règne, est mentionnée et considérée comme fausse dans l'*Histoire Auguste* (*Vie de Didius Julianus*, III, 8-9). Les événements du lendemain, comme le raconte Dion, sont plus intéressants. Alors que les sénateurs étaient venus payer leur hommage au nouvel empereur tout en cachant leur dépit (πλαττόμενοι τρόπον τινὰ καὶ σχηματιζόμενοι ὅπως μὴ κατάφωροι ἐπὶ τῇ λύπῃ γενώμεθα) la plèbe brisa le silence et invectiva Julianus, et, sans être découragée par les assauts des troupes, gagna le Cirque et y resta pendant un jour entier et une nuit, sans nourriture, appelant Pescennius Niger, le légat de Syrie, à l'aide (LXXIV, 13, 2-5). On retrouve le même comportement du peuple dans notre texte : invectives (ἐβλασφήμουν καὶ κακῶς ἠγόρευον) et anecdote du Cirque. Dans ce tableau, Dion souligne le contraste entre l'hypocrisie et la servilité auxquelles les sénateurs étaient contraints, étant donné que chacun d'entre eux était observé et leur comportement rapporté, et la liberté de la masse anonyme qui pouvait faire ressentir sa colère et son indifférence comme elle le souhaitait. Cet aspect est important dans la mesure où ignorer la pression politique qu'exerçait et que pouvait exercer la population sur les empereurs revenait à ne pas prendre conscience des forces déterminantes de l'Empire (voir MILLAR 1964 p. 137–138).

[cxlvii] Julianus aurait d'abord, comme Pertinax, dû effectuer les sacrifices et rites avant de rentrer au Palais. Cf. Dion LXXIV, 13, 3–4 : « Lorsque Julianus se rendit au Sénat et qu'il était sur le point d'offrir un sacrifice à Janus devant les portes, tout le monde se mit à crier comme à un signal donné, le qualifiant d'usurpateur et de parricide. Comme celui-ci affecta de ne pas être fâché et leur promit de l'argent, ils

furent, eux, irrités qu'on veuille les corrompre, et crièrent tous en chœur : "Nous n'en voulons pas, nous le refusons !". Et les bâtiments alentours firent un écho effroyable. À ces propos, Julianus ne le souffrit plus, et ordonna de mettre à mort tous ceux qui se tenaient près de lui. Le peuple redoubla de haine, et [...] bien qu'il y eut de nombreux blessés ou tués partout en ville, ils résistèrent. » L'évocation de l'écho par les bâtiments (τὰ πέριξ οἰκοδομήματα φρικῶδές τι συνεπήχησεν en grec) favorise une impression angoissante, comme si la Ville elle-même s'en prenait à l'usurpateur : le peuple en colère et la Ville ne font qu'un. La Ville passe de simple décor de la contestation à protagoniste. Pour le peuple, la manière dont il est arrivé au pouvoir en fait un impie qui a profané la *Res Publica*. Le fait qu'il soit traité de parricide — nos deux historiens n'incriminent pas Julianus pour l'assassinat de Pertinax, mais d'autres sources le considèrent comme son instigateur — confirme la dimension sacrilège de son apparition publique.

[cxlviii] D'après LENDON 1997, p. 52–53, les honneurs obtenus par la coercition, par la terreur sont des honneurs non sincères, et n'ajoutent pas à la gloire de celui qui les reçoit. On est donc tenté de penser, et c'est précisément ce sur quoi insistent les auteurs anciens, que les honneurs non sincères, qui sont interprétés comme des reproches et qui inspirent la moquerie (cf. Commode), détruisent en réalité le prestige plutôt que d'y contribuer. Ainsi, ce ne sont pas les honneurs qui inspirent le silence, mais la manière dont les honneurs ont été attribués. L'empereur, plus que tout autre, était capable de forcer à donner des honneurs et à employer la coercition. Mais les honneurs obtenus par la coercition s'évaporent dès que la force de menace flanche, et si un empereur a réclamé des honneurs sous la menace, le mépris du monde le réduira à néant. Ainsi, on a de nouveau la thématique de la *damnatio memoriae* de Commode, et ce passage préfigure celle de Didius Julianus. Ainsi, le pouvoir coercitif de l'empereur en ce qui concerne les honneurs le place dans un sérieux désavantage lorsqu'il s'agit d'assurer sa réputation.

[cxlix] À travers les récits de Dion et d'Hérodien, les prétoriens sont caricaturés comme indisciplinés et incapables : Hérodien mentionne leur goût prononcé pour la rapine et la débauche, et Dion leur délicatesse causée par une vie molle dans la capitale (cf. II, 5, 1 et Dion, LXXIV, 16, 3). De telles descriptions relèvent bien évidemment d'un manque d'objectivité de ces deux historiens et n'aident pas à envisager avec rigueur le rôle de la garde dans les événements du premier semestre 193. La position des deux auteurs doit donc être prise avec précaution dans leur analyse. À Rome, prétoriens et sénateurs étaient les seules forces politiques qui pouvaient faire un empereur ; un prétendant qui plaisait trop aux uns risquait de déplaire aux autres. La garde assassine les empereurs trop sénatoriaux, qu'ils se soient hâtés de lui verser le *donatiuum*, comme fit Pertinax, ou qu'ils aient laissé trop traîné le paiement, comme Galba. En temps de révolution, si le Sénat, terrifié, se tait, on ne lui demandera pas son avis et l'empereur, cette fois-là, sera fait par l'armée ; et le Sénat, pour n'être pas réduit à rien, se hâtera de confirmer le choix. Si le Sénat, une autre fois, se sent de force à proposer un nom, il tâtera les sentiments de la garde pour voir si elle est disposée à acclamer son candidat. Une forme de jalousie entre les prétoriens et le Sénat semble se poser et nous permet de savoir si le prince apparaîtra comme

l'homme du Sénat ou de sa garde (VEYNE 1967 p. 616). Pour Didius Julianus, il est évident qu'il ne s'agit pas d'un champion sénatorial, contrairement à Pertinax.

[cl] Est-ce une référence au règne de Septime Sévère ? La servitude de la caste sénatoriale ne fait ici aucun doute et peut-être largement illustrée : le Sénat devint de plus en plus faible dans les récits des historiens. Quant à la servilité d'une fraction des sénateurs, toujours prêts à s'incliner devant un pouvoir autoritaire (cf. à l'avènement de Sévère à la fin de notre livre), elle n'est pas contestable. Leur désarroi, leur incapacité pas davantage (voir ROMAN 2001, p. 85–99) : ainsi, Didius Julianus imposa au Sénat de voter son décret d'investiture, se présentant à lui entouré de prétoriens et ayant fait encercler la Curie (Dion LXXIV, 12, 1). La crainte qu'inspiraient les soldats et les relations que Julianus avait à l'Assemblée suffirent à faire fléchir la majorité de ses membres.

[cli] Julianus a pris possession des biens de Pertinax lorsqu'il est entré dans le Palais (cf. Dion, LXXIV, 13). Pertinax, d'humble origine, allait à l'économie. Julianus, un des hommes les plus riches avant sa montée sur le trône, semble montrer un rapport à l'argent différent, au point qu'il a pu acheter l'empire. Cet empereur semble avoir la propension à jeter l'argent par les fenêtres, d'autant plus lorsque ce n'est pas le sien (VEYNE 1967 p. 605). Le luxe et les plaisirs semblent faire partie de l'apparat de Didius Julianus. Or, Cicéron le dit, le peuple romain déteste le luxe privé, mais approuve le luxe dont on fait bénéficier le public. Le luxe impérial ne sera pas seulement consommation égoïste ; ce sera aussi celle d'un évergète qui offre des spectacles à sa capitale. L'égoïsme du potentat qui boit tout seul passait pour une conduite de tyran (*id.* p. 681). On racontait que le soir même de sa proclamation, Didius Julianus dédaignant le modeste souper préparé pour Pertinax, s'était fait apprêter des huîtres, des plats de volaille et de poisson rare (cf. Dion LXXIV, 13). L'*Histoire Auguste* conteste cette version des faits et prétend qu'il était ménager des deniers impériaux, au point de manger durant trois jours le même plat de porcelet ou de lièvre qu'on lui avait fait venir (car si le prince avait souvent la courtoisie de faire porter à un ami sa part de tel mets réussi, réciproquement les sénateurs croient devoir quelquefois lui rendre sa politesse (cf. *Vie de Didius Julianus*, III, 8–9 ; TURCAN 1987).

[clii] Selon Dion, Julianus flattait tout le monde et semblait avoir pour seul devoir politique de se rendre « populaire ». Par la contrefaçon de la *salutatio* quotidienne à laquelle il se livre (LXXIV, 14, 1–2), il semble nourrir l'espoir de contrôler la nature des liens tissés en recevant l'hommage des sénateurs et le salut de ses amis. Selon BENOIST 2001 p. 251, le cérémonial impérial quotidien – salutations le matin, conversations et affaires publiques ponctuées de bonjours dans la journée, et dîners le soir – inspirait certainement la bienveillance envers l'empereur, et servait a élever le prince au-dessus des autres. Pourtant, Didius Julianus semble se tromper du tout au tout. Les Anciens étaient sensibles à la distinction entre les princes qu'on adore et ceux qui se font adorer. Ces derniers sont des tyrans qui veulent être aimés sur ordre. Dans une tragédie de Sénèque, un satellite du tyran dit à son maître : « Ne crains-tu pas que l'opinion populaire soit contre toi ? » ; « le privilège le plus savoureux de la royauté, lui répond le tyran, est de forcer le peuple à supporter, que dis-je, à louer les actes du maître ». On reconnaît l'homme vraiment puissant à ce qu'il peut arracher des éloges ; lorsqu'un roi ne peut se

permettre que le bien, il n'est pas vraiment propriétaire de la royauté (Sénèque, *Thyeste*, 204-215 ; cité par VEYNE 1967 p. 569). Didius Julianus n'est pourtant pas un tyran, puisqu'il ne peut forcer ni le peuple ni les sénateurs à l'aimer. Il est juste un empereur impuissant, comme la description de la fin de son règne continue de le prouver.

[cliii] Οἱ δημόσιοι θησαυροί. C'est sans doute sous Tibère que l'on voit la création d'un *fiscus* central à Rome, alimenté par les surplus des *fisci* locaux. Ce Fisc prit peu à peu une importance considérable. Mais à côté du Fisc, il faut faire une place à part au patrimoine de l'empereur, c'est-à-dire à ses biens personnels, qu'il possédait avant son avènement ou qu'il a obtenu par héritage (ROUGE 1969 p. 159). L'Empire romain n'avait pas moins de quatre trésors (VEYNE 1967 p. 593 *sq.*). Cette pluralité s'explique en partie par des raisons historiques, mais elle peut aussi correspondre à une pluralité de propriétaires. La première caisse était le Trésor proprement dit ou *aerarium* ; c'était la vieille caisse de la République, qui n'en avait pas eu d'autre. Elle continuait à dépendre du Sénat et, en souvenir du passé, on l'appelait « publique » par excellence ; on parlait même du Trésor du peuple. Le mot *fiscus*, avant de désigner le fisc, a désigné la « caisse » du particulier, ou une caisse provinciale de l'*aerarium* dans une province sénatoriale. À partir de Vespasien peut-être, les différentes caisses (*fisci*) des impôts qui dépendaient de l'Empereur sont réellement réunies sous un service central palatin, le Fisc. Les deux autres caisses sont mal connues : l'une est très ancienne et remonte peut-être à Auguste ; elle s'appelle le Patrimoine de l'empereur ou des Césars, l'autre s'appelle la Fortune privée ou Compte privé (*res priuatae*, *ratio priuata*), attestée au moins à partir d'Antonin le Pieux. Le patrimoine privé appartient au souverain en tant que simple particulier : il peut en disposer à sa guise dans son testament et le léguer à qui bon lui semble ; ce patrimoine peut être la fortune qu'un empereur possédait lorsqu'il était simple sénateur et que rien ne semblait encore l'appeler à l'Empire.

[cliv] Les pratiques de Julianus n'eurent pour effet que d'attirer aussitôt sur la tête du nouveau prince la vindicte populaire (Cf. *Vie de Pertinax*, XIV : *Populus mortem eius indignissime tulit, quia uidebat omnia per eum antiqua posse restitui* ; *Julianus*, III : *Erat in odio populi Didius Julianus ob hoc quod creditum fuerat, emendationem temporum Commodi Pertinacis auctoritate reparandam* ; DAGUET-GAGEY 2000 p. 196) : tous les auteurs s'accordent pour évoquer les cris de haine et les mouvements de rue qui saluèrent l'avènement de Didius Julianus. À l'exception de la garde, tous les Romains regrettaient amèrement Pertinax, certains allant jusqu'à considérer Julianus comme l'auteur de sa mort. Ce dernier, porté sur le trône dans des conditions honteuses, ne parvint guère à atténuer la sombre réputation qu'il s'était forgée. Il tenta de se gagner la sympathie des sénateurs, plaisantant avec eux et festoyant volontiers, promettant beaucoup et distribuant ses faveurs, mais ses efforts demeurèrent vains (cf. Dion, LXXIII, 14). Les membres de l'assemblée continuaient de se tenir sur leurs gardes, à commencer par ceux qui, à l'exemple de Cassius Dion, avaient été auparavant très liés à Pertinax. Plus que Didius Julianus, c'est Pescennius Niger que le peuple de Rome semble avoir appelé de ses vœux, comme l'écrit Hérodien dans notre texte (cf. Dion LXXIV, 13, 5). Les relations sont donc tendues dès

le début du règne, et le 29 mars 193, la foule lui est hostile tout au long du chemin emprunté par le nouvel Auguste, que ce soit à la Curie, sur le forum, ou lors de la montée au Capitole.

[clv] D'après l'*Histoire Auguste*, l'investissement du cirque aurait eu lieu lors de spectacles auxquels Julianus assista lui-même, et même si l'indiscipline la plus outrageante pour l'empereur régnait, cela ne restait qu'une manifestation verbale (*Vie de Didius Julianus* IV, 7 ; cf. VEYNE 1967 p. 701). Le Grand Cirque est, comme son nom l'indique, un édifice de très grande taille : 621 mètres de long sur 180 mètres de large, et sa contenance était de l'ordre de 250 000 places après sa reconstruction sous Néron, à la suite d'un incendie (GOLVIN 1988, p. 45) ; l'arène du Colisée rentrerait douze fois dans celle du *Circus Maximus*. La taille du Cirque ne laisse évidemment pas supposer du nombre de personnes qui se sont réunies lors de cette révolte, et nos historiens restent muets sur le sujet, mais on peut tout de même envisager l'ampleur du mouvement, d'autant que les émeutes avaient atteint toute la ville.

[clvi] Le choix de Pescennius Niger étonne au premier abord. Nous disposons de peu d'éléments sur lui. Sa popularité soudaine apparaît si surprenante que l'on y a vu les conséquences d'une propagande menée par ses partisans. En effet, la manière dont les deux auteurs contemporains du règne de Didius Julianus relatent les événements d'avril 193 et évoquent les « appels à Niger » lancés par le peuple de Rome donnent à penser que ce dernier possédait sur place tout un réseau de relations et de clients chargés de faire sa propagande et de vanter ses mérites. Il est probable que des défenseurs de sa cause se soient infiltrés dans ces rassemblements pour pousser le peuple à appeler le légat de ses vœux. On expliquerait mal sinon la soudaine et extrême popularité de cet homme que ne justifiaient ni sa carrière ni ses origines (DAGUET-GAGEY 2000 p. 197–198).

[clvii] Le récit de cette intervention du peuple, véritable désaveu de Didius Julianus, est bien plus développé chez Cassius Dion (LXXIV, 13, 2–5). Ce n'est pas la première fois que le Cirque sert à l'expression du mécontentement du peuple : on peut également penser à la contestation de Cléandre au cirque, qui aboutira à son exécution (cf. livre I ; Dion LXXII, 13, 1–6). La version d'Hérodien ne peut être mise en doute, d'autant qu'elle est confirmée par Dion, qui était témoin oculaire de ces événements. Le peuple ne peut que crier son mécontentement : Julianus est traité de parricide – à cause du meurtre de Pertinax, qui avait reçu le nom de Père de la patrie, et de voleur de l'empire, en référence explicite à la façon dont il a obtenu la pourpre (*Vie de Didius Julianus*, IV, 2–3). Les historiens font de l'investissement du cirque par les partisans de Niger (ou les opposants à Julianus) une sorte de réplique de la sécession de la plèbe qui marque les débuts de la République au Ve siècle avec l'investissement de l'Aventin (MENARD 2004 p. 57).

[clviii] Caius Pescennius Niger (titulature à sa mort : Imperator Caesar Caius Pescennius Niger Iustus Augustus ; *PIR²* P 254) prit le surnom de *Iustus* quand il fut fait empereur, pour qu'on le pense honnête et droit. Membre de l'ordre équestre, Italien d'origine (Ἰταλός, ἐξ ἱππέων, Dion LXXIV, 6, 1), il était préfet des cohortes sous Marc Aurèle (*Vie de Niger*, IV, 2). Sous Commode, il est envoyé mettre de l'ordre en Dacie en 183 (Dion LXXII, 8, 1 ; cf. *Vie de Commode* VI, 1 ; XIII, 5) aux côtés de Clodius

Albinus et aurait également exercé un important commandement militaire en Égypte. Admis au Sénat par *adlectio* au rang des prétoriens, il géra quelques temps plus tard un consulat suffect, puis fut nommé gouverneur de Syrie, vers 191, en vertu sans doute de ses compétences militaires. Proclamé empereur à Antioche en Syrie, qu'il gouvernait alors en qualité de légat d'Auguste propréteur, au milieu du mois d'avril 193 (Dion LXXIV, 14, 3 ; *Vie de Niger*, II, 1 ; *Vie de Didius Julianus* V, 2 ; *Vie de Sévère* V, 8 ; VI, 7 ; *Vie de Clodius Albinus* I, 1), peu après Sévère, il mena une guerre civile contre ce dernier en 193–194. Il tenait Byzance (*Vie de Sévère* VIII, 12 ; Dion LXXIV, 6, 3) et fut déclaré ennemi public sur ordre de Sévère (*Sévère* VIII, 13 ; *Niger*, V, 7). Sévère lui promit un exil en sûreté, s'il le voulait (*Vie de Sévère* VIII, 15). Ses armées furent défaites à Cyzique (cf. Hérodien III, 2, 1–8 ; Dion LXXIV, 6, 4 ; *Vie de Sévère* VIII, 16 ; IX, 1 ; *Vie de Niger*, V, 8 ; Eutrope VIII, 18, 4 = Orose VII, 17, 2 ; Aurélius Victor *Césars* X, 8). Vaincu à Nicée par Claudius Candidus (Hérodien III, 2, 9 *sq.* ; Dion, LXXIV, 6, 4-6) et défait en Égypte le 13 février, il fut tué après avoir fui à Antioche (Hérodien III, 4, 6 ; Dion LXXIV, 8, 3).

[clix] La Syrie fut conquise par Alexandre en 333 av. J.-C. Après le partage de son empire, elle est divisée entre l'empire des Lagides d'Égypte et celui des Séleucides. Tout le IIIe siècle av. J.-C. est marqué par des guerres entre ces deux empires, jusqu'à ce que la région soit réunifiée en 195 sous le gouvernement des Séleucides. La faiblesse de la dynastie favorise la conquête de la région par Pompée entre 66 et 63 av. J.-C. Dès lors, la Syrie fait partie de l'Empire (LECLANT 2011 p. 2107). La province, créée en 64 av. J.-C. par Pompée, regroupe à l'origine ce qui reste du royaume séleucide, c'est-à-dire les territoires de Syrie nord et centrale, la côte phénicienne, et quelques cités comme Damas et Gaza. Discontinue géographiquement, des États clients lui sont progressivement intégrés sous Auguste, comme la Judée (6 apr. J.-C.) ou la Commagène (entre 17 et 37). La province devient alors une immense région dont seul reste exclu le royaume nabatéen, transformé en 106 en province d'Arabie. Le gouverneur, choisi parmi les anciens consulaires, réside à Antioche, et quatre légions y sont cantonnées. En 70, la Judée est érigée en province autonome, nommée Syrie-Palestine en 134. Après l'usurpation de Pescennius Niger, Septime Sévère divise la Syrie en deux provinces, la *Syria Coele* au nord (capitale Antioche), et la Syrie-Phénicie au sud (capitale Tyr) (Maurice SARTRE, « Province romaine de Syrie », in LECLANT, Jean (dir.), *Dictionnaire de l'antiquité*, p.2109).

[clx] Pour un commentaire de ce passage, voir BERSANETTI 1949 p. 76–79.

[clxi] Situé sur le territoire des Celtes boïens, la Pannonie ne fut définitivement conquise qu'à la fin du règne d'Auguste. Carnuntum et le Danube furent atteints par les Romains durant une campagne de Tibère contre les Marcomans et le roi Marbod, en 6 apr. J.-C. Après avoir formé avec la Dalmatie une province d'Illyricum au début de la conquête, la Pannonie en est détachée en 9 et devient une province impériale, limitée par le Danube au nord et à l'est, le Norique et les Alpes Juliennes à l'ouest et au sud-ouest. Carnuntum devint une place forte du *limes* pannonien au bord du Danube face aux Quades, Marcomans, Iazyges de la rive gauche. Vers 100, la Pannonie est défendue par quatre légions, cantonnées à Vindobonna (Vienne), Carnuntum, Brigetio et Aquincum, et des troupes auxiliaires

réparties le long de la frontière danubienne. Trajan partage en 103 ou 106 la province en Pannonie supérieure à l'ouest et Pannonie inférieure à l'est, ayant désormais chacune deux légions et avec pour capitales respectives Aquincum et Carnuntum, devenues municipes sous Hadrien et colonies sous Septime-Sévère, qui, en tant que gouverneur de Pannonie supérieure, résidait à Carnuntum lorsqu'il fut proclamé empereur, le 9 avril 193. On célébrait chaque année à Carnuntum le « miracle de la pluie », cet épisode de la guerre de Marc Aurèle contre les Quades et les Marcomans, dans lequel Pertinax aurait été impliqué, en 167-168 (Hélène JOUFFROY, « Carnuntum » et « Pannonie », in LECLANT, Jean (dir.), *Dictionnaire de l'antiquité*, Paris, PUF Quadrige, 2011, p. 411–412 et 1628–1630).

[clxii] Cette pécision géographique est significative : les faits qui se sont passés à Rome provoquent des événements ailleurs dans l'Empire. Placé dans les provinces et notamment au sein des légions commandées par Septime Sévère et Pescennius Niger, le sort de Rome se joue désormais en dehors de ses murs.

[clxiii] Lucius Septimius Seuerus (*PIR²* S 487 : titulature complète à sa mort : Imperator Caesar Lucius Septimius Seuerus Pertinax Augustus). Lorsqu'il déclara la guerre à Didius Julianus en tant que vengeur de Pertinax, il prit le nom de ce dernier (Pius Pertinax Augustus, cf. paragraphes 10, 1, 9 et 14, 3 ; *Vie de Sévère* VII, 9 ; XVII, 6 ; Eutrope VIII, 18, 3). Il aurait ensuite voulu abandonner ce nom comme signe de mauvais présage (*Vie* VII, 9 ; ce qui est faux d'après le *PIR²*, étant donné qu'il conserva ce nom par la suite). Il prit également les noms de fils du divin M. Antoninus Pius Germanicus Sarmaticus, frère du divin Commode, petit-fils du divin Antonin le Pieux, arrière-petit-fils du divin Hadrien, etc. jusqu'à Nerva, ce qui le place dans une posture de légitimité (quoique douteuse, étant donné que cette très noble généalogie est bien évidemment fictive) : en effet, SCHEID 1990 p. 134 montre bien que l'autorité du prince tient aux pouvoir conférés à l'empereur, à la position sociale, renforcée par sa très grande richesse, mais aussi par son *auctoritas* confortée par la divinisation de ses ancêtres. Inscrire les empereurs précédents, surtout lorsqu'ils sont divinisés, donne encore plus de poids à la place de Sévère. Originaire d'Afrique (il venait de Leptis Magna, *Vie* I, 1 *sq.* ; Eutrope VIII, 18, 1) il est né le 11 avril 145. Il fit ses études de latin et de grec et partit à Rome vers 162, où il se plaça sous la protection de son cousin C. Septimius Seuerus, qui le patronna bientôt pour lui faire obtenir le laticlave vers 170 ; il devint membre de l'assemblée sénatoriale par l'obtention de la questure, exercée en Sardaigne en 171–172 ou 172–173. Il fut préteur en 178 et se rendit alors exceptionnellement en Espagne. De là, il rejoignit comme légat la IVe légion Scythique qu'il commanda et qui se trouvait à ce moment dans la plaine de Massias, en Syrie, au début du règne de Commode ; il fut disgracié par Pérennis en 182, en même temps que Pertinax et Didius Julianus. Il put reprendre le cours de sa carrière en 185, en tant que légat de la province de Lyon en 187, (Dion LXXIV, 3, 2 ; *Vie de Sévère* III, 8 ; V, 1 ; *Vie de Niger* III, 3). Il aurait été à cette époque un ami très proche de Pescennius Niger (*Vie de Niger* III, 3–5). C'est vers ce moment qu'il épousa Julia Domna, princesse qui appartenait à la famille des grands prêtres du culte de Baal d'Emèse. De là, il passa comme proconsul au gouvernement de la Sicile en 189 et fut nommé pour l'année suivante consul suffect,

année exceptionnelle de 20 consuls, se relayant mois par mois, et tous désignés selon Dion par Cléandre (LXXII, 12, 4) ; c'est Laetus qui le fit désigner, à l'été 191, au gouvernement de la Pannonie supérieure (*Vie de Sévère* IV, 4 ; 7 ; V, 1) : il se trouvait alors à la tête d'une importante armée de trois légions, sept cohortes auxiliaires et cinq ailes de cavalerie (Dion LXXIV, 14, 3 ; *Vie de Sévère* IV, 2). À la mort de Commode le 31 décembre 192, Sévère, légat de Pannonie, jura, selon Hérodien, de venger Pertinax (II, 9, 5). Il se déclara vite hostile à Julianus dans sa capitale provinciale, à Carnuntum, sur le Danube. Son accès au rang d'empereur eu lieu le 5e jour des Ides d'Avril, c'est-à-dire le 9 avril 193, à quarante-huit ans. Cependant, selon l'*Histoire Auguste*, il fut nommé à contre-cœur à Carnuntum lors des Ides d'Août, le 13 août, sous la forte pression des légions de Germanie (*Vie de Sévère* V, 1). Il accepta de la part du Sénat le nom de Pertinax (*Pertinax* XV, 2 ; *Sévère* VII, 9), de sorte que l'acclamation des soldats fut confirmée. Il ne prit pas le nom de *pater patriae* avant la fin de l'année 193. À nouveau désigné consul en 193 avec Clodius Albinus, qui tenait la Bretagne, il le fit César en 194. En juillet 193, il partit pour l'Orient afin de déclarer la guerre (*expeditio Asiana adversus hostes publicos*) à Pescennius Niger, qui avait lui aussi été déclaré Auguste, en 193–194. Ensuite, il déclare la guerre à Clodius Albinus, qu'il vainquit à la bataille de Lyon le 19 février 197, où il faillit être tué lui-même (*Vie* XI, 1 *sq.* ; Dion LXXV, 4, 1–7,3 ; Hérodien III, 5, 2–7,8 ; *Vie de Clodius Albinus* VII, 2-9,4 ; Eutrope VIII, 18, 4). Son règne dura du 9 avril 193 au 4 février 211, soit un peu moins de 18 ans.

[clxiv] Des hommes comme Pescennius Niger, qui commandait en Syrie trois légions, ou Septime Sévère, qui, en Pannonie, en avait autant sous ses ordres et pouvait, en outre, compter sur l'appui des deux unités que commandait son frère Septimius Geta en Mésie inférieure, savaient qu'ils pouvaient à tout moment faire figure d'hommes providentiels. Pertinax avait laissé un fils qu'il avait toujours tenu soigneusement à l'écart du palais ; la brièveté de son règne ne lui avait d'ailleurs pas laissé le temps de jeter les fondations d'une succession dynastique, *a fortiori* héréditaire, ce qui permit à Julianus de prendre le pouvoir de manière complètement irrégulière. D'autres candidatures étaient donc permises, à commencer par celle des détenteurs de l'autorité militaire. La position à la tête des provinces les mieux dotées en troupes de légionnaires faisait de Septime Sévère, Pescennius Niger et Clodius Albinus des candidats naturels à la prise du pouvoir. On n'ignorait pas que si la reconnaissance de la légitimité se parachevait officiellement à Rome, c'étaient les chefs des armées provinciales qui étaient les garants de l'équilibre politique. Le sénateur Decimus Clodius Albinus, qui gouvernait la Bretagne et commandait aussi trois unités légionnaires, devait penser de même. Ces chefs militaires, parvenus aux échelons supérieurs du pouvoir, partageaient les sentiments de leurs soldats ; ils ne pouvaient tolérer que la garde romaine, sous la conduite ou avec l'assentiment des préfets du prétoire, s'arrogeât la maîtrise du jeu politique. Dans ces conditions, certains gouverneurs, détenteurs d'un *imperium* civil et militaire, furent conduits à entrer dans la course au pouvoir (DAGUET-GAGEY 2000 p.193).

[clxv] Le verbe principal semble manquer dans le texte grec.

[clxvi] Les divers présages qui annoncèrent l'arrivée au pouvoir de Sévère ont été étudiés par Cassius Dion, comme il l'indique en LXXII, 23 : Βιβλίον τι περὶ τῶν ὀνειράτων καὶ τῶν σημείων δι' ὧν ὁ Σευῆρος

τὴν αὐτοκράτορα ἀρχὴν ἤλπισε, γράψας ἐδημοσίευσα, « J'avais écrit et publié un livre sur les songes et présages grâce auxquels Sévère espéra devenir empereur », ouvrage qui est probablement la source d'Hérodien pour cette anecdote, malgré la mention d'une « autobiographie ». Cette importance des présages, typique de la religiosité romaine, participe de la légitimation du règne de Septime Sévère et s'inscrit dans la tradition annalistique. En effet, les annales étaient au départ un ouvrage annuel où le *Pontifex Maximus* notait les événements religieux de l'année écoulée (noms des consuls, présages et prodiges, autres événements religieux, y compris les défaites et les victoires à la guerre, les famines, les éclipses...). Ces listes constituent les plus anciens écrits de Rome – et les plus précieux pour tous les historiens. Ces présages et prodiges sont de natures différentes : les uns annoncent l'avenir, alors que les autres révèlent une rupture brutale dans l'ordre divin. Dans les dix derniers livres de l'*Histoire Romaine* de Dion, les présages et prodiges prémonitoires inquiétants, signes de mort ou de guerre, sont nombreux et l'emportent nettement, prenant de plus en plus d'importance avant chaque événement grave (MOLIN 2006, p. 440). Ainsi le meurtre de Commode est précédé par des cris d'aigles autour du Capitole, le hululement d'un hibou et un grave incendie détruisant une partie du palais impérial et presque toutes les archives de l'État (Dion LXXII, 24) ; le dernier jour des jeux célébrés en l'honneur de son anniversaire en 192, le casque de l'empereur est emporté hors de l'arène par l'issue réservée au cadavres (LXXII, 21, 3). Hérodien, lui, est beaucoup moins enclin à nous livrer des occurrences de prodiges et de présage. La présence du rêve de Sévère à cet endroit est donc significative.

[clxvii] On assiste ici à un léger retour en arrière, chronologiquement parlant.

[clxviii] Cf. Dion LXXIV, 7, 4. L'anecdote la plus développée est celle du cheval Pertinax : elle occupe tout le chapitre 4 du livre LXXIV. Voir MEULDER 1999 p. 142–146.

[clxix] Douze jours après la proclamation de Julianus, Sévère décide de passer à l'action. Il avait en outre le soutien de plusieurs gouverneurs : en premier lieu celui de son frère, qui disposait de deux légions en Mésie inférieure, mais aussi celui de Quintus Aurelius Polus Terentianus (*PIR²* P 553), dans les trois Dacies (avec deux légions), qui avait probablement servi autrefois en Bretagne sous les ordres de Pertinax et avait donc sa place parmi ceux qui désiraient venger l'empereur assassiné (DAGUET-GAGEY 2000 p. 198). Son premier geste fut de distribuer aux soldats plusieurs milliers de sesterces. En outre, il s'empressa, selon Hérodien, d'envoyer des émissaires dans les provinces voisines et auprès des gouverneurs des provinces septentrionales. Il se concilia beaucoup de monde, et surtout les Illyriens, habitants de la Mésie et de la Dacie. Ainsi, toutes les provinces danubiennes lui apportèrent son soutien, tout comme celles qui bordaient le Rhin et celles de Bretagne, commandées par Albinus, vis-à-vis duquel Sévère multiplia les égards, lui laissant entendre qu'il aurait à son heure part à l'empire (DAGUET-GAGEY 2000 p. 199–200).

[clxx] Même si, comme en 68, un empereur pouvait se faire autre part qu'à Rome, il n'en restait pas moins que c'était là seulement que pouvait se décider la reconnaissance officielle d'un souverain et la régularisation d'un pouvoir usurpé. Sévère ne perdit pas un instant : il mobilisa ses troupes afin de quitter Carnuntum au plus vite et de gagner l'Italie puis Rome dans les plus brefs délais. L'*expeditio*

urbica commença au début du mois de mai 193. On ne sait combien de soldats le suivirent dans son expédition. Les six cents hommes d'élite dont parle Dion (LXXIV, 15, 3) ne constituaient assurément que l'avant-garde d'une armée beaucoup plus large. Le gros de celle-ci était composé des soldats des légions de Pannonie supérieure et certainement des provinces voisines qui s'étaient ralliées à la cause sévérienne. Tandis que Sévère faisait avaler les milles à son armée, Didius Julianus obligea les sénateurs à voter un décret (sénatus-consulte) déclarant Sévère ennemi public. Voyant approcher le moment où ce dernier arriverait aux abords de la capitale, il fit venir des renforts – des soldats de la flotte prétorienne basée à Misène – creuser un fossé et fortifier le palais (Dion LXXIV, 16, 2–3 ; DAGUET-GAGEY 2000 p. 204). Vers le milieu du mois de mai, Septime Sévère s'empare de Ravenne, où était basée la seconde flotte prétorienne, chargée de contrôler l'Adriatique. Julianus eut beau envoyer des émissaires lui barrer la route, Sévère n'en continua pas moins imperturbablement sa marche, accueilli avec enthousiasme par les populations des localités qu'il traversait.

[clxxi] Les éléphants dont il est question n'étaient pas destinés à la guerre. Ils servaient habituellement aux processions, mais certains provenaient peut-être des réserves d'animaux constituées sous Commode et destinées à alimenter les innombrables spectacles d'amphithéâtre offerts par le prince. Les éléphants de guerre étaient une composante importante des armées de Carthage et des rois numides et maures entre le IIIe siècle et le Ier siècle av. J.-C. La capture des éléphants destinés aux spectacles ou les chasses organisées pour le commerce de l'ivoire ont contribué à la disparition des éléphants au Maghreb au cours des premiers siècles de notre ère (Eliane LENOIR, in LECLANT, Jean, *Dictionnaire de l'antiquité*, 2011, p.779–780).

[clxxii] Les efforts frénétiques de Julianus pour créer une défense de Rome contre l'avancée rapide de Sévère furent vains. La réaction du Sénat, selon Cassius Dion, fut simple : le rire (LXXIV, 16, 3–4). À part cela, les sénateurs restèrent complètement passifs devant cette suite d'événements. Didius Julianus essaya d'abord de faire déclarer Sévère ennemi public puis, à son approche, l'a fait déclarer son collègue sur le trône. Finalement, quand les troupes furent arrivées, le consul, Silius Messala, convoqua le Sénat, et parmi eux Dion, fit condamner à mort Julianus et proclamer Sévère empereur.

[clxxiii] D'après Dion (LXXIV, 17, 4), la réunion des sénateurs eut lieu dans l'Athénaeum. Cf. Aurélius Victor (*les Césars*, XIV, 3) ; *Histoire Auguste* : *Pertinax*, XI ; *Alexandre Sévère*, XXXV et *Gordien l'Ancien*, III).

[clxxiv] Le terme κατεπτηχότα met Julianus en opposition radicale avec Pertinax qui, à la fin de son règne, est apparu sans peur (οὐδέν τι κατεπτηχότος) devant les prétoriens venus le tuer.

[clxxv] Les prétoriens, pourtant généreusement traités par Julianus, n'hésitèrent pas à abandonner leur protecteur, du jour où ils reçurent de Septime Sévère l'assurance qu'il ne leur serait fait aucun mal (LXXIV, 17, 3). Cependant, si Septime Sévère conserva les cohortes prétoriennes, désormais portées à 1000 hommes, il remplaça les recrues italiennes par des soldats transférés des légions. Abandonné de tous côtés, Julianus, qui s'était retranché dans le palais, en vint à supplier qu'on le laissât en vie,

promettant de céder tout pouvoir au Lepcitain (Dion, LXXIV, 17, 4 ; *Vie de Didius Julianus*, VIII, 6–7). La trahison des prétoriens convainquit les sénateurs de lâcher à leur tour ce prince indigne de sa charge : le 1er juin 193, réunie dans l'Athenaeum à l'initiative d'un des consuls (*PIR²* S 511), l'assemblée sénatoriale vota la déchéance et la mort de Didius Julianus, qui avait par ses pratiques déshonoré la pourpre impériale. Dans le même temps, Sévère fut reconnu empereur et l'apothéose en l'honneur de Pertinax décrétée. Quelques heures plus tard, Julianus était assassiné par un tribun envoyé au palais sur ordre du Sénat. Son règne dura 66 jours (DAGUET-GAGEY 2000 p. 204).

[clxxvi] L'adhésion du Sénat n'était pas d'emblée acquise, mais l'assemblée comptait nombre de partisans acquis à la cause de Septime Sévère. Il reçut à Interamna, une cité d'Ombrie située à 80 km au Nord-Est de Rome, une délégation de 100 sénateurs venus le saluer et l'implorer de leur pardonner de l'avoir, sous contrainte, déclaré ennemi public (*Vie de Sévère*, VI, 1–4.). Sévère les gratifia d'une généreuse somme d'argent, comme s'il se fût agi de soldats, leur distribuant à chacun sept cent vingt pièces d'or (*aurei*), soit dix-huit mille deniers d'argent. Ce fut la première des distributions congiaires d'argent auxquelles devait procéder le nouvel empereur, qui, pour lui gagner la sympathie des élites, de l'armée et du peuple, n'en allaient pas moins lourdement grever les finances publiques (DAGUET-GAGEY 2000 p. 204).

[clxxvii] Χιλιάρχος, « Chef de mille hommes ». À l'époque romaine, le terme sert à rendre la notion de « tribun militaire » (*tribunus militum*).

[clxxviii] Retour du thème du *princeps desertus*. Cf. CHASTAGNOL 2008 p. 105–117 « Autour du thème du *princeps clausus* ».

[clxxix] Julianus dura peu pour une raison véritablement mécanique. Les primes les plus importantes touchées par les prétoriens étaient évidemment versées par tout nouvel empereur. La solution simple était d'en changer souvent, même si cette situation était inconvenante, comme le dit laconiquement Hérodien qui montre les prétoriens se livrant dans le même temps à tous les trafics (ROMAN 1998 p. 80).

[clxxx] Là aussi le texte est lacunaire.

[clxxxi] On dirait une morale de fable : Les prétoriens se voyant trahis et pris par la ruse, n'essayèrent aucune résistance : que pouvaient-ils faire sans armes et en petit nombre contre tant d'hommes armés ? Ils partirent désolés, s'estimant toutefois heureux qu'on leur accordât la vie, mais se repentant avec amertume d'être venus sans défense au camp de Sévère pour s'y laisser prendre honteusement. Cf. Phèdres, *Fables* I, 13 : *Tum demum ingemuit corui deceptus stupor*.

[clxxxii] Les propos d'Hérodien concernant l'inaction de Niger ne sont pas particulièrement exacts : Pescennius Niger, proclamé empereur à Antioche pratiquement simultanément (aux alentours de la mi-avril) que Sévère, avait pris position. Il gagna à sa cause les populations qu'il gouvernait, se présentant comme le recours que le peuple de Rome appelait dans sa détresse (DAGUET-GAGEY 2000 p. 201). Il reçut l'appui du roi des Parthes et de ses alliés du nord, qui occupèrent la haute Mésopotamie. Se rallièrent ainsi à sa cause, de gré ou de force, souvent du fait de la proximité, la Grèce, la Macédoine et

la Thrace (cf. *Vie de Niger*, V, 6.), ainsi que les gouverneurs d'Asie et le préfet d'Égypte. La guerre contre Niger se déroula en Thrace et en Asie Mineure de juin 193 à novembre 194 et s'acheva après la bataille d'Issos par la mort du vaincu.

[clxxxiii] La Bretagne, annexée par Claude en 43 apr. J.-C., est une province impériale dans laquelle stationnent, tout au long du Principat, de considérables forces militaires. Au milieu du IIe siècle, l'armée comprend trois légions et peut-être 75 unités auxiliaires. Ces dernières sont surtout stationnées dans le Nord et au Pays de Galles, et doivent avoir apporté beaucoup de richesse à ces régions, qui néanmoins restent moins romanisées que celles du sud et de l'est (Londres, Camulodunum).

[clxxxiv] Decimius Clodius Albinus (*PIR²* C 1186 : D. Clodius Septimius Albinus Caesar, titulature à sa mort : Imperator Caesar D. Clodius Septimius Albinus Augustus). On doit le récit de sa vie à Dion et Hérodien. Il était d'une famille noble (cf. II, 15 ; III, 5, 2 ; Dion. LXXV, 6, 2 ; *Vie* I, 3), éduqué dans la richesse de ses grands-parents (contrairement à ce que dit sa *Vie* IV, 3, *natus loco modico, patrimonio pertinui*). C'est lui qui commandait les armées de Bithynie quand Avidius Cassius se mutina (*Vie* VI, 2). Il géra une préture sous Commode (VI, 7) et mena avec efficacité les affaires en Dacie (Dion LXXII, 8, 1) en 186, en compagnie de Pescennius Niger. Une première fois consul suffect sous Commode (année incertaine, *PIR²*), il administra ensuite la Bretagne (cf. Dion LXXIV, 4, 9). Selon certains historiens, il serait instigateur ou associé de Didius Julianus dans la mort de Pertinax (Eutrope VIII, 18, 4 ; *Vie d'Albinus* I, 1 ; XIV, 2, 6), mais Hérodien et Dion rapportent une version différente. Comme on peut le voir dans notre texte (chapitre 15) et chez Dion (LXXIV, 15), Sévère l'appela César par l'envoi d'une lettre, afin qu'ils fassent la guerre à Pescennius Niger en 193 (cf. livre III, 5, 2 ; 7, 8 ; *Vie d'Albinus* X, 2, 3 ; *Vie de Sévère* VI, 9). Nommé alors consul (pour la seconde fois) par Sévère (*Vie* VI, 8) en 194, ce dernier lui tendit en vain un piège (livre III, 5 ; *Vie* VII, 8) et ne le reconnut plus comme César (Dion LXXV, 4, 1). Mais Albinus voulut conserver l'empire pour lui seul (III, 6 ; *Vie de Sévère* X, 1) en 195 ou 196. Les liens de parenté qui l'unissaient sans doute à Didius Julianus ont dû peser dans la balance. Julianus se rattachant lui-même aux Antonins, c'est tout un clan familial, et non des moindres, qui pouvait soutenir les éventuelles prétentions au trône de Clodius Albinus. La guerre civile fut annoncée aux alentours des *Saturnalia* (le 15 décembre 195, Dion LXXV, 4, 2). Il passa de la Bretagne à la Gaule (III, 6,6 ; 7, 1) et se révolta (*Vie de Sévère* X, 1). Ainsi, il a été déclaré empereur en Gaule en même temps que Didius Julianus à Rome, Septime Sévère en Pannonie et Pescennius Niger en Syrie (*Vie d'Albinus* I, 1 ; *Vie de Niger* II, 1). Vaincu à la bataille de Lyon en 197 (cf. MILLAR 1964 p. 16, 29, 140 ; Dion LXXV, 5-7 ; Hérodien III, 7 ; *Vie d'Albinus* IX, 3-7 ; *Vie de Sévère* XI, 6-9 ; *Vie de Niger* IX, 3 ; Eutrope, etc).

[clxxxv] Niger était en Syrie, tandis qu'Albinus commandait la Bretagne. La Panonnie se trouvant au nord des Balkans, ce dernier se trouvait donc (relativement) beaucoup plus près de Rome que Sévère.

[clxxxvi] Comme le dit Hérodien, la concession de Septime Sévère consistant à partager le Principat avec Clodius Albinus — une mesure désespérée pour le garder lui et ses terrifiantes légions de Bretagne tranquilles jusqu'à ce que Sévère ait réglé le problème de Niger — était représenté à son dupe comme

un homme souhaitant offrir le trône à une homme de haute naissance, et des récompenses conséquentes en retour de la faveur accordée. Cet historien, en bref, imagine Albinus complètement stupéfait par cette marque de déférence et d'honneur. La perfidie de Sévère a été rendue possible parce que l'on attendait de l'empereur qu'il soit déférent et qu'il donne en retour des faveurs qu'on lui fait dans la vie de tous les jours, ce qui permettait de se cacher derrière ce sens de l'honneur des manipulations politiques en temps de crise. Le fait que les empereurs aient en grand nombre et largement vécu sous le code de l'honneur a fait de l'honneur un outil de la manipulation. (LENDON 1997 p. 128).

[clxxxvii] La goutte semble avoir été fréquente dans l'Antiquité romaine, notamment dans la bonne société : on sait que deux empereurs au moins, Galba et Septime Sévère, en ont été atteints (Galba : Suétone, *Galba*, 21 ; Septime Sévère : Dion, LXXVII, 15, 2 ; 16, 1 ; *Vie de Sévère*, XVI, 6 ; XVIII, 9 ; cf. livre III, 11, 1 ; 15, 1-2). Pertinax, selon Dion (LXXIV, 1, 4), en était aussi affecté.

[clxxxviii] Les futurs empereurs Caracalla et Géta. Avec les Sévères, c'est le principe de l'hérédité qui l'emporte grâce à l'appui des armées, mais une hérédité une fois de plus tempérée par l'assassinat. Le Sénat et le peuple n'ont désormais plus de participation effective dans la nomination des empereurs : l'Empire est devenu une monarchie militaire dont le principe du pouvoir peut être résumé dans cette phrase que l'on prête à Septime Sévère s'adressant à ses fils sur son lit de mort : « Enrichissez l'armée et moquez-vous du reste. » Ainsi le mode de désignation des empereurs par le Sénat et le peuple, caractéristique du régime établi par Auguste, a finalement disparu, en fait sinon en droit. Il en reste cependant un souvenir dans le pouvoir du Sénat de décerner les privilèges de l'apothéose aux empereurs défunts, ou de condamner leur mémoire. Dans la pratique, le Sénat a tendance à condamner les empereurs qui se sont montrés hostiles à son égard, considérés donc comme de mauvais empereurs, et à accorder l'apothéose à ceux qui lui ont montré une certaine déférence (ROUGE 1969 p. 134–135).

[clxxxix] Hérodien attribue la conduite de Sévère à la ruse, mais suivant la *Vie d'Albinus*, III, Sévère eut d'abord l'intention de se substituer, pour le cas où il lui arriverait quelque malheur (d'où la mention de l'âge et de la goutte), Niger et Albinus. Mais, dans la suite, son amour pour ses fils devenus grands, sa jalousie à l'égard d'Albinus, et surtout les sollicitations de sa femme, Julia Domna, l'auraient fait changer d'avis. La *Vie de Sévère*, VI et de *Niger*, IV, s'accordent à lui prêter cette intention.

[cxc] Une fois l'ordre revenu de l'Orient, Sévère se posa lui-même en adversaire d'Albinus en le déclarant ennemi public en janvier 195 qui, de son côté, fut proclamé Auguste en janvier 196 (Hérodien, III, 5, 2-6, 8.) et, de Bretagne, se porta avec son armée en Gaule. Les premiers combats furent, selon Cassius Dion, défavorables à Albinus (*Vie*, IX, 1, Dion, LXXV, 5 ; Hérodien, III, 7, 2). La campagne militaire, qui commença à l'extrême fin de 195, s'acheva par la bataille de Lyon, le 19 février 197 : la bataille ne prend qu'une phrase dans l'*Histoire Auguste* (IX, 3), mais longuement décrite par Dion et Hérodien (Dion LXXV, 6 ; Hérodien III, 7, 2–6.). Elle opposa, écrit Dion, cent cinquante mille hommes. Après sa défaite, Albinus s'enfuit jusqu'au Rhône et trouva la mort : il se suicida selon Dion ; il fut exécuté par les sévériens d'après Hérodien (Dion, LXXV, 7, 3 ; Hérodien III, 7, 7). L'*Histoire Auguste* fournit

les deux versions et en ajoute une troisième qui attribue le meurtre d'Albinus à un de ses esclaves (IX, 3-4). Tous les auteurs sont d'accord pour déclarer que sa tête fut tranchée, promenée au bout d'une pique puis expédiée à Rome. La date du 19 février 197 est fournie par la *Vie de Sévère*, XI, 7 (CHASTAGNOL 1994 p. 301–302 ; p. 373–374).

BIBLIOGRAPHIE

1.1. Sources primaires, éditions et traductions

– AILLOUD, Henri, *Suétone. Vie des douze Césars. Tome I : César – Auguste*, Paris 1981.

– AILLOUD, Henri, *Suétone. Vie des douze Césars. Tome II : Tibère - Caligula - Claude - Néron*, Paris 1931.

– AILLOUD, Henri, *Suétone. Vie des douze Césars. Tome III : Galba - Othon - Vitellius - Vespasien - Titus - Domitien*, Paris 2011.

– AUBONNET, Jean, *Aristote. Politique. Tome II, Première partie. Livres III et IV*, Paris 1973.

– AUBONNET, Jean, *Aristote. Politique. Tome III, Première partie. Livre VII*, Paris 2002.

– AUJAC, Germaine, *Strabon. Géographie. Tome I, 1re partie : Introduction générale. Livre I*, introduction de François LASSERRE, Paris 1969.

– AUJAC, Germaine, *Denys d'Halicarnasse. Opuscules rhétoriques. Tome I : Les Orateurs antiques*, Paris 1978.

– AUJAC, Germaine, *Denys d'Halicarnasse. Opuscules rhétoriques. Tome IV : Thucydide - Seconde lettre à Ammée*, Paris 1991.

– BELLISSIME, Marion et Frédéric HURLET, *Cassius Dion. Histoire romaine. Livre 53*, Paris 2018.

– BONFINI, Antonio, *Rerum Ungaricarum*, Bâle 1568.

– BOST-POUDERON, Cécile, *Dion de Pruse dit Dion chrysostome. Œuvres. Premier discours à Tarse (OR. XXXIII), Second discours à Tarse (OR. XXXIV), Discours à Célènes de Phrygie (OR. XXXV), Discours Borysthénitique (OR. XXXVI)*, Paris 2011.

– BOULOGNE, Jacques, *Plutarque. Œuvres morales. Tome IV : Traités 17 à 19*, Paris 2002.

– BRUNT, Peter A., *Arrian. Anabasis of Alexander. Books 1–4*, Cambridge 1976.

– CARRIERE, Jean-Claude et Marcel CUVIGNY, *Plutarque. Œuvres morales. Tome XI, 2e partie : Traités 52 et 53*, Paris 1984.

– CARY, Earnest, *Dionysus of Halicarnassus. Roman Antiquities, Volume IV: Books 6.49–7*, Cambridge 1937.

– CARY, Earnest, *Dionysus of Halicarnassus. Roman Antiquities, Volume IV: Books 6.49–7*, Cambridge 1943.

– CARY, Earnest et Herbert B. FOSTER, *Dio Cassius. Roman History, Volume I: Books 1-11*, Cambridge 1914.

– CARY, Earnest et Herbert B. FOSTER, *Dio Cassius. Roman History, Volume VI: Books 51–55*, Cambridge 1917.

– CARY, Earnest et Herbert B. FOSTER, *Dio Cassius. Roman History, Volume VIII: Books 61–70*, Cambridge 1925.

– CARY, Earnest et Herbert B. FOSTER, *Dio Cassius. Roman History, Volume IX: Books 71–80*, Cambridge 1927.

– CASSOLA, Filipo, *Erodiano, Storia dell'impero romano dopo Marco Aurelio, testo e versione a cura d. F. Cassola*, Florence 1967.

– CHAMBRY, Émile et Robert FLACELIERE, *Vies. Tome I : Thésée-Romulus. Lycurgue-Numa*, Paris 1958.

– CHAMBRY, Émile et Robert FLACELIERE, *Plutarque. Vies. Tome IV : Timoléon - Paul-Emile. Pélopidas-Marcellus*, Paris 1967.

– CHAMBRY, Émile et Robert FLACELIERE, *Plutarque. Vies. Tome V : Aristide - Caton l'Ancien - Philopoemen - Flamininus*, Paris 1969.

– CHAMBRY, Émile et Robert FLACELIERE, *Plutarque. Vies. Tome VIII : Sertorius-Eumène. Agésilas-Pompée*, Paris 1973.

– CHAMBRY, Émile et Robert FLACELIERE, *Plutarque. Vies. Tome IX : Alexandre-César*, Paris 1975.

– CHAMBRY, Émile et Robert FLACELIERE, *Plutarque. Vies. Tome XIII : Démétrios-Antoine*, Paris 1977.

– COUDRY, Marianne et Guy LACHENAUD, *Dion Cassius. Histoire romaine. Livres 36 & 37*, Paris 2014.

– CUVIGNY, Marcel et Guy LACHENAUD, *Plutarque. Œuvres morales. Tome XII, 1re partie : Traités 54-57*, Paris 1981.

– DELEBECQUE, Édouard, *Xénophon. Cyropédie. Tome III : Livres VI–VIII*, Paris 1978.

– DUFOUR, Médéric, *Aristote. Rhétorique. Livre I*, Paris 1968.

– ECHOLS Edward C., *Herodian of Antioch's History of the Roman Empire from the Death of Marcus Aurelius to the Accession of Gordian III*, Los Angeles-Berkeley 1961.

– FLACELIERE, Robert et Sabina CRIPPA, *Plutarque. Sur les oracles de la Pythie*, Paris 2007.

– FOUCAULT, Jules Albert (de), *Polybe. Histoires. Tome IV : Livre IV*, Paris 1972.

– FOULON, Éric et Raymond WEIL, *Polybe. Histoires. Tome VIII : Livres X et XII*, Paris 1990.

– FOULON, Éric et Raymond WEIL, *Polybe. Histoires. Tome X : Livres XIII–XVI*, Paris 1995.

– FOULON, Éric et Michel MOLIN, *Cassius Dion. Histoire romaine. Livres 78, 79, & 80*, Paris 2020.

– FROMENTIN, Valérie, *Denys d'Halicarnasse. Antiquités romaines. Tome I : Introduction générale - Livre I*, Paris 1998.

– FROMENTIN, Valérie et Jacques SCHNÄBELE, *Denys d'Halicarnasse. Les origines de Rome*, introduction de François HARTOG, Paris 1990.

– GALIMBERTI, Alessandro, *Erodiano e Commodo*, Göttingen 2014.

– HALEVY, Léon, *Histoire romaine d'Hérodien, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien III*, Paris 1860.

– HATZFELD, Jean, *Xénophon. Helléniques. Tome I : Livres I–III*, Paris 1936.

– HELLEGOUARC'H, Joseph, *Eutrope. Abrégé d'histoire romaine*, Paris 1999.

– JOUANNA, Jacques, *Aristote. Politique. Tome I. Introduction. Livres I et II*, Paris 1960.

– LE BONNIEC, Henri, Pierre WUILLEUMIER et Joseph HELLEGOUARC'H, *Tacite. Histoires. Tome I : Livre I*, Paris 1987.

– MAI, Angelo, *Scriptorum veterum nova collectio e Vaticanis codicibus edita Ab Angelo Maio*, Vatican 1827.

– MATHIEU, Georges, *Démosthène, Plaidoyers politiques. Tome III : Sur les forfaitures de l'Ambassade*, Paris 1946.

– MATHIEU, Georges, *Démosthène, Plaidoyers politiques. Tome IV : Sur la couronne - Contre Aristogiton I et II*, Paris 1947.

– MAZON, Paul, *Eschyle. Sept contre Thèbes*, introduction de Jean ALAUX, Paris 1997.

– MAZON, Paul, *Eschyle. Suppliantes*, introduction de Jean ALAUX, Paris 2003.

– MOLIN, Michel, Jules Albert de FOUCAULT et Éric FOULON, *Polybe. Histoires. Tome III : Livre III*, Paris 1971.

– MORE, Thomas, *L'Utopie*, Londres 1516.

– MÜLLER, Friedhelm L. (éd.), *Herodian: Geschichte des Kaisertums nach MarcAurel: griechisch und deutsch: mit Einleitung, Anmerkungen und Namenindex*, Stuttgart 1996.

– PATILLON, Michel, et Giancarlo BOLOGNESI, *Aelius Théon, Progymnasmata*, Paris 1997.

– PEDECH, Paul, *Polybe. Histoires. Tome I : Introduction générale. Livre I*, Paris 1969.

– PEDECH, Paul, *Polybe. Histoires. Tome II : Livre II*, Paris 1970.

– PELLETIER, André, *Flavius Josèphe. Guerre des Juifs. Tome I : Livre I*, Paris 1975.

– ROMILLY, Jacqueline (de), *Thucydide, La Guerre du Péloponnèse. Tome I : Introduction - Livre I*, Paris 1953.

– ROMILLY, Jacqueline (de), *Thucydide, La Guerre du Péloponnèse. Tome II, 1re partie : Livre II*, Paris 1962.

– ROQUES, Denis, *Hérodien, Histoire des empereurs romains de Marc-Aurèle à Gordien III (180 ap. J.-C. – 238 ap. J.-C.)*, postface Luciano CANFORA, Paris 1990 (=1990a).

– SABBAH, Guy, *Ammien Marcellin. Histoires. Tome VI : Livres XXIX–XXXI. Index général*, Paris 2018.

– SAUTEL, Jacques-Hubert, *Antiquités romaines. Tome III. Livre III*, Paris 1999.

– SAUTEL, Jacques-Hubert, *Antiquités romaines. Tome VI. Livre VI*, Paris 2016.

– THACKERAY, Henry St. J. *Josephus. Jewish Antiquities, Volume I: Books 1-3*, Cambridge 1930.

– TORRES ESBARRANCH, Juan J., *Herodiano, Historia del Imperio romano después de Marco Aurelio*, Madrid 1985.

– WEIL, Raymond, *Polybe. Histoires. Tome VII : Livres VII–IX*, Paris 1982.

– WHITTAKER, Charles R., *Herodian. In two volumes*, Cambridge 1969.

– WOLF, Friedrich A., *Herodiani Historiarum Libri octo, Graec. ; ex Recensione Frid. Aug. Wolfii. Textui subiecta est Argumentorum et Annorum Notatio, et praemissa Notitia Literaria*, La Halle 1796.

1.2. Littérature secondaire

– ALFÖLDY, Géza, « Herodians Person », *Ancient Society* (*AS*), 2 (1971), pp. 204–233 (=ALFÖLDY 1971a).

– ALFÖLDY, Géza, « Zeitgeschichte und Krisenempfindung bei Herodian », *Hermes* 99, Bd., H. 4 (1971), pp. 429–449 (=1971b).

– ALFÖLDY, Géza, « Der Friedensschluss des Kaisers Commodus mit den Germanen. » *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte* H. 1 (1971c), pp. 84–109.

– ALFÖLDY, Géza, « Herodian über den Tod Mark Aurels », *Latomus* 32 (1973).

– BAAZ, Erich, *De Herodiani fontibus et auctoritate,* Berlin 1909.

– BIRLEY, Anthony R., « Literarische Beziehungen Zwischen Cassius dio, Herodian und der Historia Augusta », Recension de l'article de F. KOLB, *JRS* 64 (1974) p. 266–268.

– BLAUFUSS, Joannes, *Ad Herodiani rerum Romanarum scriptoris libros V. et VI. observationes*, Erlangen 1893.

– BOWERSOCK, Glen W., « Herodian and Elagabalus », *Yale Classical Studies* 24 (1975), p. 229–236.

– BOWERSOCK, Glen W., « Cassius Dio and Herodian », in EASTERLING, P. E. et B. M. W. KNOX, *The Cambridge History of Classical Literature*. I. Greek Literature, 1985, p. 710–713.

– BROK Martin F. A., « Un malentendu tenace (les rapports entre Hérodien et Ammien Marcellin) », *Revue des Études Anciennes*, 78–79 (1976) n°1–4, pp. 199–207.

– BURROWS, Raymond L., *Prolegomena to Herodian, Translation and Textual Commentary to Books II. 9.1-III. 15.8*, Princeton 1956.

– CASSOLA, Filipo, « Sulla vita e personalità dello storico Erodiano », *Nuova Rivista Storica* 41 (1957) pp. 213–222 (=CASSOLA 1957a).

– CASSOLA, Filipo, « Sull'attendibilità dello storico Erodiano », *Atti dell'Accademia Pontaniana* (*AAP*) VI (1957), pp. 191–200 (=1957b).

– CASSOLA, Filipo, « Erodiano e le sue fonti », *RAAN* XXXII (1957), pp. 165–172 (=1957c).

– DOPP, Ernst, « Herodianus », *in* August PAULY, Georg WISSOWA, et al., *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft : neue Bearbeitung*, VIII, 1 Stuttgart, 1894–1980, pp. 954–959.

– GALIMBERTI, Alessandro, *Erodiano e Commodo, Traduzione e commento storico al primo libro della Storia dell'Impero dopo Marco*, Göttingen 2014.

– GALIMBERTI, Alessandro, *Erodiano, Tra crisi e trasformazione*, Milan 2017.

– GASCO LA CALLE, Fernando, « La patria de Herodiano », *Habis* 13 (1982), p. 165–170.

– GASCO LA CALLE, Fernando, « Las fuentes de la *Historia* de Herodiano », *Emerita* 52 (1984), p. 355–360.

– GONZALEZ-COBOS DAVILA, Aurora María « Herodiano: estado de la cuestión », *Studia historica antigua* I (1983), 91–98.

– GONZALEZ-COBOS, Aurora María, et Luis GONZALEZ-COBOS, « Fuentes de Herodiano », *SZ (hist.)* 7 (1986), p. 367–381.

– HIDBER, Thomas, *Herodians Darstellung der Kaisergeschichte nach Marc Aurel*, Bâle 2006.

– HOHL, Ernst, « Die Ermordung des Commodus. Ein Beitrag zur Beurteilung Herodians », *Philologische Wochenschrift* 52, 1932.

– HOHL, Ernst, « Kaiser Commodus und Herodian », *Sitzungsberichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften* I, Berlin, 1954.

– HOHL, Ernst, *Kaiser Pertinax und die Thronbesteigung seines Nachfolgers im Lichte der Herodiankritik*, appendice : « Herodian und der Sturz Plautians », Berlin 1956.

– KEMEZIS, Adam M., *Greek Narratives of the Roman Empire under the Severans: Cassius Dio, Philostratus and Herodian*, Cambridge 2014.

– KOLB, Frank, *Literarische Beziehungen zwischen Cassius Dio, Herodian und der* Historia Augusta, Bonn 1972.

– LAPORTE, Karine, *Figures de la tyrannie dans l'Histoire des empereurs romains ou De la vertu et du vice chez Hérodien*, Mémoire de maîtrise de l'Université de Laval au Canada, Laval 2014.

– LAPORTE, Karine, « La figure de Marc Aurèle et son utilisation exemplaire chez Hérodien », Actes du 14e colloque international étudiant du Département d'histoire de l'Université Laval, Laval 2015.

– LUCARINI, Carlo M., « *De Herodiani historici codicibus quaestiones* » *SFIC* III, 19, 2001.

– LUCARINI, Carlo M., « Erodiano e l'Atticismo », *in* GALIMBERTI A. (éd.), *Erodiano, tra crisi e trasformazione*, Milan 2017, pp. 3–38.

– MARASCO, Gabriele, « Erodiano e la crisi dell'impero » *ANRW* 2, 34.4 (1997), pp. 2837–2927.

– MARTINELLI, Giovanna, *L'ultimo secolo di studi su Erodiano*, Gênes 1987.

– MOLINIER-ARBO, Agnès, « Hérodien, Rome et le spectacle du pouvoir. Παράδοξα et θαύματα dans l'*Histoire de l'Empire* après la mort de Marc Aurèle. » *Ktèma* 42 (2017), pp. 207–218.

– OPELT, Ilona, « Furcht und Schrecken bei Herodian », *ANRW* 2, 34.4 (1997), p. 2928–2952.

– PHILIPPIDES, Marios, « Herodian 2.4.1 and Pertinax », *Classical World* 77 (1984), p. 295–297.

– PIPER, Linda J. « Why Read Herodian? », *The Classical Bulletin* 52 (1975), p. 24–29.

– POBLOCKI, Julius (von), *De Herodiani uita, ingenio, scriptis* (1864).

– POLLEY, Alexander R., « The Date of Herodian's History », *L'Antiquité Classique* 72, (2003), pp. 203–208.

– ROOS, Antoon G., « Herodian's Method of Composition », *Journal of Roman Studies*, 5 (1915), pp. 191–215.

– ROQUES, Denis, « Le vocabulaire politique d'Hérodien », *Ktèma* 15 (1990b), p. 35–71.

– RUBIN, Zeev, *Dio, Herodianus, and Severus' Second Parthian War*, Beck 1975.

– ŠAŠEL KOS, Marjeta, *A Historical Outline of the Region between Aquileia, the Adriatic, and Sirmium in Cassius Dio and Herodian*, Ljubljana 1986.

– SIDEBOTTOM, Harry, « The date of the composition of *Herodian's History* », *Antiquité Classique* 66 (1997a), p. 271–276.

– SIDEBOTTOM, Harry, « Herodian's Historical Methods and Understanding of History », *ANRW* II, 34.4 (1997b) p. 2775–2836.

– SOMMERFELDT, E., « Zur Frage nach der Lebensstellung des Geschichtschreibers Herodian », *Philologus* 73 (1914), p. 568–570.

– STEIN, Franz Joseph, *Dexippus et Herodianus rerum scriptores quatenus Thucydidem secuti sunt*, Bonn 1957.

– VOLCKMANN, Edwin, *De Herodiani uita, scriptis, fideque*, Königsberg 1859.

– WIDMER, Werner, *Kaisertum, Rom und Welt in Herodians Μετὰ Μάρκον βασιλείας ἱστορίας*, Zürich 1967.

– ZIMMERMAN, Martin, *Kaiser und Ereignis. Studien zum Geschichtwerk Herodians*, Munich 1999.

– ZÜRCHER, Johannes, « Commodus. Ein Beitrag zur Kritik der Historien Herodians », M. BÜDINGER (ed.), *Untersuchungen zur Römischen Kaisergeschichte*, vol. I, Leipzig 1868.

1.3. Littérature générale

– ABSIL, Michel, *Les préfets du prétoire d'Auguste à Commode : 2 avant Jésus-Christ, 192 après Jésus-Christ*, Paris 1997.

– ALFÖLDY, Géza, *Fasti hispanienses, Senatorische Reichbeamte und Offiziere in den spanischen Provinzen des römischen Reiches von Augustus bis Diokletian*, Wiesbaden 1969.

– ALFÖLDY, Géza, « The Crisis of the Third Century as Seen by Contemporaries », *Greek, Roman, and Byzantine Studies* 15 (1974), p. 89–111.

– ALFÖLDY, Géza, « Bellum Desertorum », *Bonner Jahrbücher* 171 (1971), p. 367–376, repris dans *Die Krise des Römischen Reiches* (Stuttgart, 1989), 69–80 (=1971d).

– ALFÖLDY, Géza, « Cleanders Sturz und die antike Überlieferung », *Die Krise des Römischen Reiches*, Stuttgart 1989a, p. 81–126.

– ALFÖLDY, Géza, *Die Krise des römischen Reiches. Geschichte, und Geschichtsbetrachtung. Ausgewählte Beiträge*, Stuttgart 1989b.

– ALFÖDY, Géza, *Histoire sociale de Rome*, 3e édition, trad. fr. d'Etienne Evrard, Paris 1989c.

– ARNAUD-LINDET, Marie-Pierre, *Histoire et Politique à Rome, Les historiens romains* (III^{e} av.– V^{e} siècle ap. J.- C.), Paris 2001.

– ASH, Rhiannon. « The Great Escape: Tacitus on the Mutiny of the Usipi (*Agricola* 28). », *Ancient Historiography and Its Contexts: Studies in Honour of AJ Woodman* (2010), pp. 275–93.

– BABUT, Daniel, « Six discours de Thucydide au livre IV : caractère et fonction dans l'exposé historique », *Parerga. Choix d'articles de Daniel Babut (1974-1994)*, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, Lyon 1994, pp. 609–639.

– BALTY, Janine, « Notes d'iconographie sévérienne. À propos de : Dirk Soechting, *Die Porträts des Septimius Severus* », *Antiquité Classique*, 1972 41–2, pp. 623–642.

– BARBIERI, Guido *L'Albo senatorio da Settimio Severo a Carino*, Rome 1952.

– BARNES, Timothy D., « The family and career of Septimius Severus », *Historia*, 16.1 (1967), pp. 87-107.

– BARNES, Timothy D., « The Sources of the *Historia Augusta* », *Latomus* 155, Bruxelles 1978, pp. 84–85.

– BARNES, Timothy D., « The Composition of Cassius Dio's Roman History », *Phoenix* 38 (1984), pp. 240–255.

– BEGUIN, Pierre, « Psychologie et vérité historique », *L'Antiquité Classique* 23, 1 (1954), pp. 118–125.

– BELAYCHE, Nicole, « Rome, la Ville et le pouvoir », *in Rome, les Césars et la Ville*, Rennes 2001.

– BENOIST, Stéphane, « Le prince en représentation : visibilité et accessibilité du pouvoir impérial romain d'Auguste à Constantin », *in Images et représentation du pouvoir et de l'ordre social dans l'Antiquité*, Actes du colloque d'Angers, 28-29 mai 1999, édités par Michel MOLIN, Paris 2001.

– BERENGER-BADEL Agnès. « Formation et compétences des gouverneurs de province dans l'Empire romain », *in Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 30, n°2 (2004), pp. 35-56.

– BERSANETTI, Gastone M., « Su Pescennio Nigro », *Aegyptus* 29 (1949), pp. 69–90.

– BERSANETTI, Gastone M., « Perenne e Comodo », *Athenaeum* 29 (1951), pp. 151–170.

– BERTRAND, Estelle, « Point de vue de Cassius Dion sur l'impérialisme romain », *in* FROMENTIN V. et alii, *Cassius Dion : nouvelles lectures*, 2016, p. 679–700.

– BINGHAM, Sandra *The Praetorian Guard, A History of Rome's Elite Special Forces,* Waco 2013.

– BIRLEY, Anthony R., *Marcus Aurelius : A biography*. Londres 1987.

– BIRLEY, Anthony R., *The African Emperor: Septimius Severus*, 2e édition, 1988.

– BIRLEY, Anthony R., « Marius Maximus: The Consular Biographer », *ANRW* II.34.3, 1997, pp. 2678–2757.

– BOMPAIRE, Jacques, *Lucien écrivain*, Paris 1958.

– BOULVERT, Gérard, *Domestique et fonctionnaire sous le Haut-Empire romain*, 1974.

– BOVINI, Giuseppe. *Le vicende del" Regisole" statua equestre ravennate*, 1963.

– BOWIE, Ewen L. « Greeks and their Past in Second Sophistic », *Past and Present* 46 (1970) repr. In M.I. FINLEY (ed.), *Studies in Ancient Society* (London 1974) p. 166–209.

– BRUNT, Peter A., « The Fall of Pérennis: Dio-Xiphilinus 72.9.2 », *Classical Quarterly* 23 (1973), pp. 172–177.

– BULLOUGH, Donald A., *Carolingian Renewal: sources and heritage*, Manchester 1991.

– CAGNAT, René, *Cours d'épigraphie latine* (rééd.), Paris 2002.

– CALDERINI, Aristide, *I Severi. La Crisi dell' Impero nel III secólo*, Bologne, 1949.

– CHAMOUX, François, « Du mythe à l'histoire », *Histoire et historiographie dans l'Antiquité,* (Actes du 11ème colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 13 & 14 octobre 2000), Paris 2001. pp. 13–23. (Cahiers de la Villa Kérylos, 11).

– CHANTRAINE, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque : Histoire des mots*, Paris 1999.

– CHASTAGNOL, André, *Le pouvoir impérial à Rome : figures et commémorations,* Paris 2008.

– CHAUSSON, François, « La pratique de l'autobiographie politique aux II^{e}–III^{e} siècles », *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 20 (2009), pp. 79–110.

– CHRISTOL, Michel, *L'Empire romain du III^{e} siècle*, Paris 2006.

– CHRISTOL, Michel, « Princeps », in LECLANT, Jean, *Dictionnaire de l'antiquité*, Paris 2011.

– COURBY, Fernand, « Toga », *in* DAREMBERG et SAGLIO. *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* (1877–1919).

– DAGUET-GAGEY, Anne, *Septime Sévère. Rome, l'Afrique et l'Orient*, Paris 2000.

– DAIN, Alphonse, *Les manuscrits*, Paris 1949.

– DANGEL, Jacqueline, « Concours externe de l'agrégation de grammaire 1993 », *Vita Latina*, 132 (1993), pp. 41–44.

– DAREMBERG Charles V., et SAGLIO, Edmond, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* (1877–1919).

– DE BLOIS, Lukas, « The Third Century Crisis and the Greek Elite in the Roman Empire », *Historia* 33 (1984) pp. 358–377.

– DELEBECQUE, Edouard, *Construction de l'*Odyssée, Paris 1980.

– DE RIVAS, Julian, « Réappropriation et réassignation politiques des espaces urbains à la fin de la période antonine », actes du colloque « Pratiques de l'espace urbain dans les textes » (ENSL, CIERA, Université Goethe de Francfort, 16 novembre 2017), Francfort-Lyon 2020.

– DE RIVAS, Julian, « Âge ultime et pouvoir suprême. Vieillesse et valeur du Prince dans l'historiographie grecque impériale », Actes du colloque international *Dialectiques de la Vieillesse*, Lyon-Saint-Etienne 2021.

– DIETZ, Karlheinz, « Senatskaiser und ihre μοναρχίας ἐπιθυμία. Ein Beitrag zur Geschichte des Jahres 238 n. Chr. », *Chiron* VI, 1976, pp. 381–424.

– DIETZ, Karlheinz, *Senatus contra principem. Untersuchungen zur senatorischen Opposition gegen Kaiser Maximinus Thrax*, (Vestigia 29.), Munich, 1980.

– DILLERY, John, *Xenophon and the History of his times*, Londres 1995.

– DONDIN-PAYRE, Monique, *Exercice du pouvoir et continuité gentilice. Les Acilii Glabriones du III^e siècle av. J.-C. au Ve siècle ap. J.-C.*, Rome 1993.

– DUFF, Timothy E., *The Greek and Roman Historians*, Londres 2003.

– EASTERLING Patricia E. et Bernard M. W. KNOX, *The Cambridge History of Classical Literature*. I. Greek Literature, 1985.

– EGGER, Émile, *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie*, Paris 1903.

– EISMAN, Michael M., « Dio and Josephus: parallel analyses », *Latomus* 36. Fasc. 3, 1977, pp. 657–673.

– FELDHERR, Andrew (éd.), *The Cambridge Companion to the Roman Historians*, Cambridge 2009.

– FLACELIERE, Robert, « Rome et ses empereurs vus par Plutarque », *L'Antiquité Classique*, 1963, pp. 28–47.

– FLAIG, Egon, *Den Kaiser herausfordern, Die Usurpation im Römsischen Welt*, New York/Franckfort 1992.

– FONTRIER, Aristote, « Inscriptions de la plaine du Caystre. Recueillies par M. Eustratios JORDANIDÈS », *Revue des Études Anciennes*, 4 (1902), pp. 258–266.

– FRANCE, Jérôme et Frédéric HURLET, *Institutions romaines. Des origines aux Sévères*, Paris 2019.

– FREYBURGER-GALLAND, Marie-Laure, *Aspects du vocabulaire politique et institutionnel de Dion Cassius*, Paris 1997.

– FREYBURGER-GALLAND, Marie-Laure, « La conception de l'histoire chez Dion Cassius », in *Grecs et Romains aux prises avec l'histoire : représentations, récits et idéologie*, Paris 2003.

– FREYBURGER, Marie-Laure, « Dion Cassius, un Gréco-romain du II^e^ siècle », *Dialogues d'histoire ancienne*, Supp. 9, 2013, « Le point de vue de l'autre. Relations culturelles et diplomatie. 1ère rencontres SoPHiA (23-24 mars 2012, Mulhouse) », pp. 77–90.

– FRIJA, Gabrielle, « Les Grecs et les autorités romaines au I^er^ siècle av. J.-C. : réflexions sur l'évolution du langage honorifique. », *Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité* 1302.1, 2014, p. 81–94.

– FROMENTIN, Valérie, « La définition de l'histoire comme ''mélange'' dans le prologue des *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnasse (I, 8, 3) », *Pallas* 39, 1993, « Denys d'Halicarnasse historien des origines de Rome », pp. 177–192.

– FROMENTIN, Valérie, « Les Moi de l'historien : récit et discours chez Denys d'Halicarnasse », *Dialogues d'histoire ancienne*, Suppl. 4-1 (2010), pp. 261–277.

– FROMENTIN, Valérie, Estelle BERTRAND, Michèle COSTELLONI-TRANNOY, Michel MOLIN et Giampaolo URSO (éd.), *Cassius Dion : nouvelles lectures*, Bordeaux, 2016.

– FRYDE, Edmund B., *Greek Manuscripts in the Private Library of the Medici (2 vols)*, Aberystwyth 1996.

– GABBA, Emilio (ed.), *Ricerche di storiografia antica I. Ricerche di storiografia greca di età romana*, Pise, 1979.

– GÁBOR, Bolonyai, « Bonfini Héródianosz-fordításáról », *Magyar Könyvszemle*, 128. (2012), pp. 190–211.

– GAGE, Jean, « L'assassinat de Commode et les *sortes Herculis* », *Revue de Études Latines* 46, 1968, pp. 280–303.

– GAILLARD-SEUX, Patricia, « La santé du prince : une illustration des vertus impériales », *Images et représentation du pouvoir et de l'ordre social dans l'Antiquité*, actes du colloque d'Angers, 28-29 mai 1999, édités par Michel MOLIN, Paris, 2001.

– GALTIER, Fabrice, *L'image tragique de l'histoire chez Tacite. Étude des schèmes tragiques dans les « Histoires » et les « Annales »*, Bruxelles, 2011.

– GEHRKE, Hans-Joachim, « L'écriture de l'histoire : le présent et les représentations du passé », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 41, n°1, 2015. pp. 318–336.

– GIBSON, Bruce J., « Rumours as causes of events in Tacitus. », *Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici*, 1998, pp. 111–129.

– GIRARD, Paul Frédéric, Félix SENN et Vincenzo GIUFFRE, *Les lois des Romains*, 7ème édition, Naples, Jovène, 1977.

– GOLVIN, Jean-Claude, *L'amphithéâtre romain*, Paris 1988.

– GONZALES, Antonio, « Quelques réflexions sur l'archéologie de l'écriture historique », *Dialogues d'histoire ancienne* Supp. 4-1, « Jeux et enjeux de la mise en forme de l'histoire. Recherches sur le genre historique en Grèce et à Rome », 2010 pp. 227–237.

– GRAINDOR, Paul, *Un milliardaire antique : Hérode Atticus et sa famille*, Le Caire 1930.

– GRIMAL, Pierre, *Tacite*, Paris, 1990.

– GRIMAL, Pierre, « Le cas Marc-Aurèle », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°1, mars 1991, pp. 45–55.

– GROSSO, Fulvio, *La lotta politica al tempo di Commodo*, Turin 1964.

– GUARD, Thomas, « La parole historique mise en scène dans les discours de Cicéron. Éloquence et idéologie politique », *Dialogues d'histoire ancienne* Supp. 8, « Discours politique et Histoire dans l'Antiquité », 2013, pp. 81–92.

– GUELFUCCI, Marie-Rose, « Polybe et les mises en scène de la Tychè », *Dialogues d'histoire ancienne* Supp. 4-2, « Jeux et enjeux de la mise en forme de l'histoire. Recherches sur le genre historique en Grèce et à Rome », 2010 pp. 439–468.

– GUELFUCCI, Marie-Rose, « Le discours politique sur l'histoire : Polybe et son lecteur. Histoire passée et histoire(s) nationale(s). », *Dialogues d'histoire ancienne* Supp. 8, « Discours politique et Histoire dans l'Antiquité », 2013, pp. 17–38 (=2013a).

– GUELFUCCI, Marie-Rose, « L'image du pouvoir et le point de vue de l'autre dans les *Histoires* de Polybe. Enjeux politiques et culturels », *Dialogues d'histoire ancienne* Supp. 9, 2013, pp. 151–172 (=2013b).

– HADOT, Pierre, « Les ''Pensées'' de Marc-Aurèle », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°2, juin 1981, pp. 183–191.

– HEKSTER, Oliver J., *Commodus: an emperor at the crossroads*. Amsterdam, 2002.

– HELLEGOUARC'H, Joseph, *Le vocabulaire latin des partis politiques sous la République*, Paris, 1972.

– HERNANDEZ MUNOZ, Felipe G., *Manuscritos griegos en Espana y su contexto europeo / Greek Manuscripts in Spain and their European Context*, Madrid 2016.

– HOËT-VAN CAUWENBERGHE, Christine, « Empire romain et hellénisme : bilan historiographique », *Dialogues d'histoire ancienne*, Supp. n°5, 2011 : « La notion d'empire dans les mondes antiques. Bilan historiographique. Journée de printemps de la SOPHAU - 29 mai 2010 », pp. 141–178.

– HOLLARD, Virginie « Le rôle politique du peuple à Rome au I^er^ siècle ap. J.-C. : ses stéréotypes chez les historiens grecs et latins de l'époque impériale », in *Miroir des autres, reflet de soi : stéréotypes, politique et société dans le monde romain*, Paris, 2012.

– HOLLEAUX, Maurice, Strategos hypatos *: étude sur la traduction en grec du titre consulaire*, Paris, 1918.

– HOURCADE, Annie, « La revendication du statut de conseiller par les sophistes : aspects politiques et éthiques », *Dialogues d'histoire ancienne* Supp. 17, « Conseillers et ambassadeurs dans l'Antiquité », , 2017 pp. 245–262.

– HOWE, Laurence L., *The Praetorian Prefect*, Londres 1942.

– JACOBY, Felix, *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, I–III, Brill, Leyde 1957.

– JACQUES, François et John SCHEID, *Rome et l'intégration de l'Empire*, Paris, 1990.

– KRAUS, Christina S., John MARINCOLA, et Christopher PELLING (édd.), *Ancient historiography and its contexts: studies in honour of AJ Woodman*, Oxford, 2010.

– LANDFESTER, Manfred (éd.), *Dictionary of Greek and Latin Authors and Texts*, par *Brill's New Pauly Supplements*, Leiden-Boston 2009.

– LECLANT, Jean (dir.), *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris 2011.

– LE GALL, Joël et Marcel LE GLAY, *L'Empire romain*, Paris 1987.

– LENDON, Jon E., *Empire of Honour*, New York 1997.

– LETTA, Cesare, « La composizione dell'opera di Cassio Dione: cronologia e sfondo storico-politico », *in* GABBA, Emilio (ed.), *Ricerche di storiografia antica I. Ricerche di storiografia greca di età romana* (Pise, 1979), pp. 117–189.

– LETTA, Cesare, « L'uso degli *acta senatus* nella *Storia romana* di Cassio Dione », in FROMENTIN et *alii* (éd.), *Cassius Dion : nouvelles lectures*, Bordeaux, 2016.

– LEVY, Carlos, « Rhétorique et Éthique. À propos d'un ouvrage récent », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°3, Paris 2001, pp. 335–351.

– LORIOT, Xavier, « Les premières années de la grande crise du III^e siècle... » *ANRW* II, 2 (1975) pp. 657–787.

– MARINCOLA, John, *Authority and Tradition in Ancient Historiography*, Cambridge, 1997.

– MARINCOLA, John, « Ancient audiences and expectations », *Cambridge Companion to the Roman Historians*, 2009, pp. 11–23.

– MARROU, Henri-Irénée, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, 6^e édition, Paris 1964.

– MARTIN, Paul M., « La manipulation rhétorique de l'Histoire dans les *Philippiques* de Cicéron », *Dialogues d'histoire ancienne. Supp. n°8, 2013. Discours politique et Histoire dans l'Antiquité*, pp. 109–142.

– MAZZARINO, Santo, *Il pensiero storico*, II.2., Bari 1966.

– MEILLET, Antoine, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris 1930.

– MENARD, Hélène, *Maintenir l'ordre à Rome*, Paris 2004.

– METHY, Nicole, « Dion Chrysostome et la domination romaine », *L'antiquité classique*, 63, 1994. pp. 173–192.

– MEULDER, Marcel, « De quelques présages qui concernent Septime Sévère », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 77, 1 (1999) pp. 137–149.

– MILLAR, Fergus, *A study of Cassius Dio*, Oxford 1964.

– MILLAR, Fergus, « P. Herennius Dexippus: The Greek World and the Third-Century Invasions », *Journal of Roman Studies* 59 (1969) pp. 12–29.

– MILLAR, Fergus, *The Emperor in the Roman World*, New York, 1977.

– MOLHO, Anthony, *Dizionario Biografico degli Italiani*, Volume 28, 1983. Disponible en ligne (https://www.treccani.it/enciclopedia/antonio-corbinelli_(Dizionario-Biografico)/), dernière consultation le 15/07/2021.

– MOLIN, Michel, « Mots, images, et situations de crise dans la dernière décade de Dion Cassius d'après les EPITOMAI de Xiphilin », *in* QUET, Marie-Henriette, *La « crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin : mutations, continuités, ruptures*, Paris 2006.

– MOLIN, Michel, « Préfets et préfecture du prétoire dans *l'Histoire romaine* de Dion Cassius », *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 18, 2007. pp. 199–216.

– MOMIGLIANO, Arnaldo, *Alien Wisdom. The Limits of Hellenization*, Cambridge 1975.

– MOMIGLIANO, Arnaldo, « Greek Historiography », *History and Theory* 17, 1 (1978), pp. 1–28.

– NÉMETH, András, *The Excerpta Constantiniana and the Byzantine Appropriation of the Past*, Cambridge 2018.

– NORDEN, Eduard, *Die antike Kunstprosa*, Leipzig-Berlin, 1923.

– OKON, Danuta, « Fu(...) Pontianus, once again », *Philia* 1, 2015.

– PAULY, August, WISSOWA, Georg et al., *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft : neue Bearbeitung*, VIII, 1, Stuttgart, 1894-1980.

– PELLING, Christopher, « Truth and Fiction in Plutarch's Lives », *in* RUSSEL (ed.), *Antonine Literature*, Oxford, 1990, pp. 35–43.

– PELLING, Christopher, « The Spur of Fame: *Annals* 4.37–8. », *Ancient historiography and its contexts: Studies in honour of AJ Woodman*, Oxford 2010, pp. 364–384.

– PETER, Hermann, *Wahrheit und Kunst. Geschichtsschreibung und Plagiai im klassischen* Altertum, Leipzig-Berlin, 1911.

– PFLAUM, Hans-Georg, « rec. Hohl, *Kaiser Commodus* », *Revue des Études latines* 32, Paris 1954.

– PFLAUM, Hans-Georg, « Les gendres de Marc-Aurèle », *Journal des savants*, 1961, n°1. pp. 28–41.

– PICARD, Gilbert, « Les reliefs de l'arc de Septime Sévère au Forum romain », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 106-1, 1962, pp. 7–14.

– PIGANIOL, André, *Histoire de Rome*, 4e édition, Paris, 1954.

– PLATNAUER, Maurice, *The Life and Reign of the Emperor Lucius Septimius Severus*, Oxford 1918.

– PLATNER, Samuel B. et ASHBY, Thomas, *Dictionnaire topographique de la Rome antique* 2 (1965).

– POHLSANDER, Hans A., « Victory : The story of a statue », *Historia* 18 (1969) pp. 588–597.

– PONTIER, Pierre « Xénophon : la place de l'éloge dans l'écriture de l'histoire, des Helléniques (VI-VII) à l'Agésilas », *Dialogues d'histoire ancienne*, Supp. n°4-2, 2010. *Jeux et enjeux de la mise en forme de l'histoire. Recherches sur le genre historique en Grèce et à Rome.* pp. 405–417.

– POTTER, David S., *Prophecy and history in the crisis of the Roman Empire: a historical commentary on the Thirteenth Sibylline Oracle*. Oxford, 1990.

– POWNALL, Frances, *Lessons from the past, The Moral Use of History in the Fourth Century Prose*, University of Michigan, 2004.

– QUET, Marie-Henriette, « Rhétorique, culture et politique [Le fonctionnement du discours idéologique chez Dion de Pruse et dans les Moralia de Plutarque] », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 4, 1978. pp. 51–118.

– QUET, Marie-Henriette, *La « crise » de l'Empire romain de Marc Aurèle à Constantin : mutations, continuités, ruptures*, Paris 2006.

– QUILLIET, Bernard, *La tradition humaniste*, Paris 2002.

– REDIGONDA, Abele L., *Dizionario Biografico degli Italiani*, Volume 1 (1960). Disponible en ligne (https://www.treccani.it/enciclopedia/zanobi-acciaiuoli_(Dizionario-Biografico), dernière consultation le 15/07/2021.

– REMY, Bernard et François BERTRANDY, *L'Empire Romain de Pertinax à Constantin*, Paris 1997.

– RICHARDSON Jr., Lawrence, *A New Topographical Dictionary of Ancient Rome*, Baltimore, Londres, The Johns Hopkins University Press, 1992.

– RIEDINGER, Jean-Claude, *Étude sur les* Helléniques : *Xénophon et l'histoire*, Paris 1991.

– RIMBAULT, Olivier « Peut-on identifier l'auteur de l'*Histoire Auguste* ? À propos de... Stéphane Ratti, *Antiquus error, Les ultimes feux de la résistance païenne* (*scripta varia augmentés de cinq études inédites*, Turnhout, Brepols [Bibliothèque de l'antiquité tardive n˚14], 2010. », *Dialogues d'histoire ancienne* 2011/1 (37/1), pp. 115–135.

– RIVIERE, Yann, « Les batailles de Rome. Présence militaire et guérilla urbaine à l'époque impériale », *Société française d'histoire urbaine*, 2004/2 n° 10 pp. 63–87.

– RIZAKIS, Athanassios D. « Anthroponymie et société : les noms romains dans les provinces hellénophones de l'Empire », *10442/7468*, 1996 pp. 11–29.

– ROLLO, Antonio, « Sulle tracce di Antonio Corbinelli », *Studi medievali e umanistici*, 2, 2004, pp. 25–95.

– ROMAN, Agathe, « Apparence et dissimulation. La place du discours dans l'œuvre de Thucydide », *Dialogues d'histoire ancienne*. Supplément n°8, 2013 (« Discours politique et Histoire dans l'Antiquité »), pp. 277–288.

– ROMAN, Yves, *Le Haut-Empire romain*, Paris 1998.

– ROMAN, Yves, *Empereurs et sénateurs, une histoire politique de l'Empire romain*, Paris 2001.

– ROMILLY, Jacqueline (de), *Histoire et raison chez Thucydide*, Paris 1956.

– ROUGE, Jean, *Les institutions romaines*, Paris 1969.

– RUBIN, Zeev, *Civil war propaganda and Historiography*, Louvain 1980.

– RUSSEL, Donald A., (ed.), *Antonine Literature*, Oxford, 1990.

– SAÏD, Suzanne, Monique TREDE et Alain LE BOULLUEC, *Histoire de la littérature grecque*, 4e édition, Paris 2019.

– ŠAŠEL-KOS, Marjeta, *A Historical Outline of the Region between Aquileia, the Adriatic, and Sirmium in Cassius Dio and Herodian*, Ljubljana 1986.

– SCHEID, John, *Religion et piété à Rome*, Paris, 1985.

– SCHMIDT, Manfred G., « Die 'zeitgeschichtlichen' Bücher im Werk des Cassius Dio – von Commodus zu Severus Alexander », *ANRW*, pp. 2613–2618.

– SCHULTZ, Herman « Aelius Herodianus », *in* August PAULY, Georg WISSOWA, et al., *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft : neue Bearbeitung*, VIII, 1, Stuttgart, 1894-1980, pp. 959–973.

– SIDEBOTTOM, Harry, *Studies on Dio Chrysostome 'On Kingship'*, Oxford 1990.

– SION-JENKIS Karin, « Entre République et Principat : réflexions sur la théorie de la constitution mixte à l'époque impériale », *Revue des Études Anciennes*, 101 (1999), n°3-4. pp. 413–425.

– SOSOWER, Mark L., *Palatinus Graecus 88 and the manuscript tradition of Lysias*, Amsterdam 1987.

– STARR, Raymond J., « The Circulation of Literary Texts in the Roman World », *The Classical Quaterly*, 37, n°1, 1987, pp. 213–223.

– STEIN, Arthur, « Bellum Aquileiense », *Hermes*, 65. Bd., H. 2 (1930), pp. 228-235.

– SYME, Ronald, *Emperors and Biography : Studies in the* Historia Augusta, Oxford 1971.

– TOHER, Mark, « Augustus and the evolution of Roman historiography », *Between Republic and Empire*, 1990 pp. 139–154.

– TORRENS, Philippe, « Geschichtskonzeptionen griechischer Historiker im 2. und 3. Jahrhundert n. Chr. Untersuchungen zu den Werken von Appian, Cassius Dio und Herodian by Barbara Kuhn-Chen » *Antiquité Classique* 78, 2009, pp. 303–304.

– TOWNSEND, Prescott W., *The Revolution of AD 238: The Leaders and their Aims Yale Class. Studies* 14, 1955.

– TREADGOLD, Warren, *The Early Byzantine Historians*, Londres 2007.

– TREADGOLD, Warren, « The Byzantine World Histories of John Malalas and Eustathius of Epiphania », *The International History Review* 29-4, 2007, pp. 709–745.

– TREDE, Monique, « L'essor de la prose : histoire et biographie » in SAÏD, TREDE, LE BOULLUEC, *Histoire de la littérature grecque*, chap. IV, 2019.

– TURCAN, Robert, *Vivre à la cour des Césars. D'Auguste à Dioclétien (I^er^-III^e^ s. ap. J.-C.),* Paris 1987.

– UTARD, Régine, « L'image des conseillers chez Tacite : un art de la dissimulation et de la manipulation », *Dialogues d'histoire ancienne* Supp. 17, « Conseillers et ambassadeurs dans l'Antiquité », 2017 pp. 511–533.

– VEYNE, Paul, *Le pain et le cirque : sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris 1976.

– VILLE, Georges, *La gladiature en Occident des origines à la mort de Domitien*, Rome 1981.

– WHITE, Hayden, *The Greco-Roman Tradition*, New York 1973.

– WHITE, Hayden, *The Content of the Form: Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore 1987.

– WISEMAN, Timothy P., *Clio's Cosmetics: Three Studies in Greco-Roman Literature*, Leicester 1979.

– WOODMAN, Anthony J., *Rhetoric in Classical Historiography: Four Studies*, Londres/Sydney, 1988.

– YAVETZ, Zvi, *La plèbe et le prince, foule et vie politique sous le Haut-Empire romain*, Paris 1984.

INDEX NOMINUM[1133]

[1133] Les numéros renvoient aux pages.

ACHAÏE (PROVINCE), 178
ACHILLE, 28, 172, 216, 272
AELIUS THEON, 26, 27, 157, 158, 159, 545
AFRIQUE, 75, 80, 81, 176, 507, 517, 524, 533, 551
AGRIPPA, 67
ALBINUS, VOIR CLODIUS ALBINUS
ALEXANDRE LE GRAND, 18, 19, 27, 79,129, 138, 172, 173, 174, 193, 216, 218, 272, 280, 329, 349, 381, 532, 543
ALEXANDRIE, 18, 32, 40, 41, 43, 73, 79, 138, 148, 175, 179, 180, 206, 218, 220, 227, 272, 286, 446
ALEXANDRIE EN CILICIE (ISSOS), 18, 41, 43, 45, 138, 159, 177, 178, 179, 218, 538
ALEXIANUS, VOIR SEVERE ALEXANDRE
ALPES, 26, 30, 31, 48, 75, 159, 174, 175, 176, 491, 533
ALTINUM, 41, 179, 444
AMMIEN MARCELLIN, 156, 325, 443, 445, 446, 447, 524, 546
ANATOLIE, 31, 44, 47, 99, 174, 178, 179, 197, 215, 246, 264, 451, 481, 501, 503
ANCHISE, 27, 51, 172, 459
ANTIGONE LE BORGNE, 27, 172, 174, 290, 381
ANTIOCHE, 40, 41, 42, 43, 72, 74, 75, 79, 80, 105, 107, 108, 126, 177, 179, 194, 201, 206, 207, 214, 225, 270, 275, 282, 324, 327, 353, 354, 357, 358, 434, 477, 479, 481, 487, 501, 532, 538
ANTOINE, 28, 40, 172, 215, 433, 556
ANTONIN (CARACALLA), VOIR CARACALLA
ANTONIN (ÉLAGABAL), VOIR ÉLAGABAL
ANTONIN LE PIEUX : 60, 49, 192, 393, 434, 435, 436, 437, 440, 443, 507, 514, 527, 530, 533
ANTONINS (DYNASTIE) 84, 96, 328, 440, 515, 538
APAMEE, 44, 177, 226
APHRODITE/VENUS, 51, 459
APOLLON, 57, 215
AQUILEE, 41, 76, 81, 159, 160, 175, 179, 180, 191, 197, 203, 215, 275, 284, 310, 444
ARABIE HEUREUSE (ARABIA FELIX), 44, 180
ARDACHIR IER, 74, 197, 308, 434
ARISTOTE, 67, 119, 128, 130, 288, 342, 509, 552
ARMENIE, 74
ARRIEN, 116, 175, 328
ARTABAN, 44, 73, 79, 197, 198, 199, 282, 308, 329
ASIE, 34, 35, 41, 45, 47, 178, 179, 180, 270, 517, 538
ASIE MINEURE, 35, 41, 44, 45, 178, 538
ASTARTE, VOIR TANIT
ATHENES, 20, 68, 104, 230, 368, 509
AUGUSTE (EMPEREUR), 9, 28, 29, 37, 55, 56, 58, 67, 68, 108, 125, 126, 127, 128, 135, 141, 152, 154, 155, 156, 167, 169, 172, 177, 214, 226, 266, 267, 306, 310, 324, 325, 326, 328, 330, 332, 353, 377, 432, 433, 436, 437, 440, 442, 443, 445, 447, 457, 459,479, 489, 491, 495, 506, 508, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 521, 522, 524, 525, 526, 527, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 537, 539, 540, 549, 550, 558, 560
AUGUSTE (TITRE), 29, 39, 44, 50, 77, 108, 177, 306, 436, 457, 459, 479, 489, 495, 515, 516, 531, 534, 540
BALBIN, 12, 50, 54, 66, 67, 69, 75, 76, 81, 197, 229, 257, 267, 275, 277, 278, 279, 280, 306, 314, 433, 434, 435
BASSIANUS, VOIR ÉLAGABAL
BELES (BELENOS), 215, 284
BERYTOS (BEYROUTH), 41, 179
BITHYNIE, 41, 179, 523, 538
BONA DEA, 90, 92
BRETAGNE, 69, 72, 73, 79, 105, 113, 126, 151, 184, 269, 270, 329, 433, 503, 507, 517, 534, 535, 538, 539, 540
BYZANCE, 19, 41, 45, 61, 126, 154, 157, 159, 175, 179, 184, 434, 532
CALIGULA, 107, 169, 436, 511, 516
CAPELLIEN, 75
CAPITOLE (TEMPLE DE JUPITER), 50, 283, 399, 441
CAPPADOCE, 80
CARACALLA, 19, 22, 32, 33, 34, 36, 40, 43, 47, 48, 49, 51, 53, 54, 60, 61, 67, 70, 73, 74, 76, 79, 80, 83, 103, 138, 148, 173, 176, 180, 186, 189, 191, 192, 196, 199, 202, 207, 216, 220, 229, 230, 241, 248, 256, 257, 259, 267, 268, 270, 271, 272,

279, 280, 282, 284, 286, 308, 312, 313, 316, 317, 318, 321, 329, 393, 433, 434, 435, 436, 437, 440, 442, 443, 444, 507, 514, 520, 526, 527, 530, 533, 539
CARIE, 41, 178
CARRHES, 41, 179, 232
CARTHAGE, 40, 41, 43, 75, 126, 176, 179, 197, 215, 275, 276, 277, 536
CASSIUS DION, 6–7, 9, 12, 16, 17, 24, 29, 32, 35, 36, 38, 39, 40, 43, 45, 46, 50, 51, 52, 54, 57, 59, 60, 61, 62, 63, 66, 67, 68, 69, 79, 83, 84, 88, 90, 97, 104, 106, 107, 111, 118, 121, 123, 127, 128, 135, 136, 137, 138, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 167, 168, 169, 170, 173, 185, 190, 192, 206, 209, 214, 217, 222, 223, 224, 225, 226, 229, 243, 247, 249, 250, 252, 253, 254, 259, 264, 290, 292, 296, 299, 300, 303, 305, 308, 309, 310, 312, 313, 314, 324, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 335, 336, 337, 353, 358, 432, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 550, 552, 553, 555, 556, 558
CASTRA PRAETORIA, 62, 101, 105, 112, 183, 184, 193, 265, 266, 291, 395, 455, 467, 469, 473, 499, 508, 524, 525, 526, 527,
CATON L'ANCIEN, 160, 270
CESAR (CAIUS JULIUS), 28, 169, 172, 327, 329, 352, 433, 521, 545
CESAR (TITRE), 51, 70, 75, 76, 81, 113, 195, 305, 325, 432, 435, 436, 439, 503, 515, 519, 522, 534, 538
CHALCEDOINE, 41, 179
CHAMP DE MARS, 29
CHRYSEROS, 59
CILICIE, 18, 41, 179, 218
CIRQUE (CIRCUS MAXIMUS), 107, 183, 245, 293, 299, 336, 475, 528, 531
CLAUDE, 55, 56, 169, 439, 538, 554, 558
CLEANDRE, 16, 23, 53, 54, 59, 60, 71, 78, 93, 94, 95, 96, 101, 111, 127, 164, 165, 167, 183, 184, 186, 194, 195, 200, 206, 208, 230, 243, 281, 282, 283, 292, 293, 294, 308, 312, 336, 411, 413, 415, 434, 441, 442, 443, 445, 446, 531, 534
CLODIUS ALBINUS, 15, 52, 56, 69, 72, 78, 83, 84, 105, 111, 112, 113, 126, 141, 153, 155, 180, 184, 195, 196, 199, 201, 229, 257, 268, 313, 325, 434, 446, 503, 506, 520, 524, 525, 532, 534, 536, 538, 539, 540
CŒLE-SYRIE, 42, 177
COLISEE, 13, 15, 18, 61, 62, 234, 244, 292, 421, 423, 511, 514, 531
COLOE, 34, 37
COLOGNE, 33
COMMODE, 13, 14, 15, 18, 22, 28, 31, 32, 33, 34, 35, 40, 50, 51, 53, 54, 60, 61, 62, 68, 69, 70, 71, 77, 78, 79, 82, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 105, 106, 107, 110, 111, 112, 114, 126, 134, 145, 146, 147, 151, 155, 157, 158, 161, 163, 166, 174, 175, 177, 181, 182, 183, 186, 189, 190, 191, 193, 194, 195, 198, 199, 200, 205, 206, 207, 208, 209, 217, 219, 221, 225, 229, 230, 234, 239, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 248, 250, 252, 253, 254, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 263, 264, 266, 267, 268, 270, 271, 272, 273, 276, 277, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 288, 292, 294, 296, 297, 298, 299, 300, 308, 311, 312, 314, 315, 325, 328, 329, 330, 334, 336, 379, 385, 389, 391, 393, 395, 397, 399, 401, 403, 405, 409, 411, 413, 415, 419, 421, 423, 425, 427, 429, 431, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 451, 453, 455, 467, 471, 473, 475, 487, 506, 507, 508, 510, 511, 512, 513, 514, 516, 517, 518, 519, 520, 523, 524, 527, 528, 532, 533, 535, 536, 538, 549, 553
CRISPINA, 86, 92, 397, 442, 444
CTESIPHON, 41, 126, 179
CURIE (CURIA JULIA), 19, 50, 51, 52, 62, 138, 182, 195, 252, 291, 309, 493, 529, 531
CYBELE, 46, 71, 77, 90, 92, 165, 172, 187, 213, 232
CYRUS LE GRAND, 27, 165, 172
CYZIQUE, 41, 179, 434, 532
DACIE, 177, 532, 536, 538

DANUBE (ISTER), 175, 177, 178, 183, 184, 243, 272, 389, 391, 438, 441, 446, 481, 523, 533, 534
DARIUS, 18, 27, 138, 172
DECE, 39, 307, 311, 337
DEESSE CELESTE, VOIR TANIT
DEMOSTHENE, 24, 27, 104
DENYS DE SYRACUSE, 27, 290, 381
DENYS D'HALICARNASSE, 11, 20, 46, 50, 67, 116, 118, 124, 125, 130, 172, 217, 218, 326, 328, 352, 438, 553
DEXIPPE, 32, 326, 327, 330
DIADUMENIEN, 44, 69, 74, 79, 177, 226
DIDIUS JULIANUS, 15, 23, 30, 51, 52, 54, 69, 72, 76, 78, 79, 82, 84, 94, 96, 98, 99, 102, 105, 106, 107, 108, 110, 111, 114, 126, 134, 145, 149, 162, 167, 183, 185, 191, 194, 195, 205, 223, 229, 238, 239, 254, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 267, 273, 277, 281, 291, 292, 294, 296, 297, 299, 300, 305, 313, 316, 328, 336, 434, 441, 447, 471, 473, 475, 477, 479, 491, 493, 495, 506, 507, 511, 512, 516, 520, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539
DIDON, 28, 172, 215, 221
DIODORE DE SICILE, 17, 20, 28, 31, 46, 47, 125, 204, 218, 327, 328
DION DE PRUSE (DIT CHRYSOSTOME), 23, 40, 118, 142, 173, 290, 358, 542, 558
DIONYSOS, 174, 381
DOMITIEN, 28, 49, 55, 60, 151, 169, 172, 290, 381, 440, 510, 512, 513, 522, 525, 560
EBORACUMN (YORK), 73
ÉCLECTUS, 40, 55, 71, 78, 83, 93, 96, 97, 100, 166, 186, 193, 195, 200, 204, 219, 224, 229, 230, 243, 249, 251, 252, 253, 277, 300, 312, 315, 425, 427, 429, 447, 448, 451, 453, 455, 506, 508, 509, 521, 522
ÉGEE (MER), 41, 178
ÉGYPTE, 33, 41, 73, 179, 436, 532, 538
ÉLAGABAL, 51, 60, 70, 73, 74, 76, 77, 79, 80, 83, 138, 144, 154, 174, 177, 189, 190, 199, 215, 225, 241, 267, 270, 272, 273, 274, 280, 283, 284, 287, 309, 312, 313, 317, 329, 333, 434, 439
ÉLATEE, 104
ÉMESE, 41, 43, 177, 179, 189
EMONA (HEMA), 41, 75, 180, 282
ÉNEE, 16, 27, 46, 51, 102, 172, 232, 309
ÉPIRE, 178
ÉRIDAN, VOIR PO
ESCHYLE, 27
EUPHRATE (FLEUVE), 43, 83, 176, 177, 475, 481
EUROPE, 178, 346, 503
EUTROPE, 156, 436, 443, 507, 522, 532, 533, 538
FABIUS PICTOR, 160, 198
FADILLA, 55, 71, 94, 163, 186, 200, 206, 208, 221, 230, 413, 436, 437
FLAVIUS JOSEPHE, 116, 119, 120
FORUM, 17, 62, 138, 139, 181, 182, 185, 266, 291, 483, 509, 557
FRONTON, 37, 236, 437
FULVIA PLAUTILLA, 36
GALBA, 167, 168, 522, 525, 529, 539
GALLUS (FLEUVE), 41, 178, 407
GANYMEDE, 27, 28, 46, 165, 172, 188, 407
GERMANICUS, 28, 172, 173, 423, 515, 533
GERMANIE, 75, 80, 90, 177, 434, 436, 444, 447, 507, 523, 534
GETA, 22, 43, 48, 51, 67, 69, 73, 79, 162, 173, 196, 202, 229, 257, 267, 268, 270, 271, 279, 287, 329, 433, 434, 539
GLABRIO, 50, 68, 72, 101, 102, 200, 229, 249, 309, 459, 513, 514
GORDIEN IER, 12, 31, 39, 50, 51, 66, 69, 70, 75, 76, 81, 162, 176, 190, 197, 203, 229, 236, 267, 275, 276, 277, 286, 305, 306, 307, 309, 310, 320, 324, 327, 341, 434, 537, 544, 545
GORDIEN II, 70, 81, 277
GORDIEN III, 12, 31, 39, 50, 66, 69, 75, 76, 81, 190, 236, 305, 306, 307, 309, 310, 324, 341, 544, 545
GRECE, 21, 41, 130, 178, 304, 538, 554, 558
HADRIEN, 49, 58, 60, 169, 325, 334, 393, 435, 438, 440, 443, 508, 514, 519, 525, 533
HANNIBAL, 28, 173, 175, 176
HATRA, 41, 44, 126, 179, 180, 232
HELIOGABALE (DIEU), 79, 215
HELIOGABALE (EMPEREUR), VOIR ÉLAGABAL

HERCULE, 71, 174, 186, 244, 250, 350, 419, 423
HERODE ATTICUS, 29, 33, 36, 37, 236, 554
HERODOTE, 30, 66, 69, 116, 117, 119, 121, 122, 124, 133, 136, 162, 163, 170, 176, 213, 289, 307, 320, 322, 324, 328, 433, 509
HILARIA, 27, 71, 77, 90, 92, 111, 187, 188, 213
HOMERE, 23, 117, 124, 156, 216, 230, 509
ILLYRIE, 75, 81, 87, 88, 175, 177, 194, 399, 401, 442, 481, 483, 485, 489, 501
ILOS, 27, 28, 46, 172, 188, 232, 407
IONIE, 26, 41, 159, 178
ISOCRATE, 119, 129
ISTER, VOIR DANUBE
ITALIE, 16, 26, 31, 41, 46, 49, 60, 75, 81, 89, 90, 159, 175, 180, 194, 203, 205, 232, 234, 242, 262, 268, 282, 288, 299, 311, 320, 333, 335, 342, 349, 369, 389, 393, 403, 409, 417, 419, 423, 465, 489, 491, 503, 506, 507, 518, 524, 525, 536
JANUS, 71, 165, 182, 291, 344, 509, 515, 528
JOCASTE, 28, 172, 173, 216, 221
JULIA DOMNA, 73, 164, 173, 202, 208, 216, 221, 230, 284, 534, 539
JULIA MAESA, 74, 79, 83, 186, 221, 267, 274, 284
JULIA MAMAEA, 74, 80, 186, 221, 225, 267, 274, 318, 329
JULIA SOAEMIS, 74, 80, 221, 225
JULIEN (EMPEREUR), 325
JULIO-CLAUDIENS, 55, 84
JUPITER (ZEUS), 50, 62, 165, 174, 181, 182, 266, 283, 291, 395, 399, 407, 419, 423, 441, 463, 501
LAETUS, 71, 72, 78, 83, 92, 93, 96, 99, 100, 101, 186, 193, 195, 200, 204, 224, 229, 230, 243, 247, 249, 251, 252, 253, 265, 277, 294, 308, 312, 315, 425, 427, 429, 447, 448, 451, 453, 455, 457, 506, 508, 509, 511, 520, 521, 527, 534
LAODICEE, 41, 179
LATIUM, 46, 71, 165, 423
LAURENTUM, 41, 93, 94, 175, 180, 184, 200, 214, 216, 409
LIBYE, 80, 176, 320
LIPARI, 36
LUCIEN, 77, 119, 130, 136, 140, 149, 163, 165, 166, 212, 219, 227, 228, 550
LUCILLA, 62, 70, 77, 83, 86, 87, 88, 89, 90, 92, 96, 167, 173, 186, 195, 198, 206, 221, 256, 312, 395, 397, 436, 437, 441, 443, 444, 445, 523, 527
LUCIUS VERUS, 28, 68, 86, 92, 172, 173, 256, 257, 312, 328, 395, 435, 436, 437, 440, 443, 444, 447, 507, 508, 517, 520
LYDIE, 34, 41, 178
LYON, 1, 41, 72, 78, 140, 149, 150, 160, 175, 180, 195, 201, 203, 205, 268, 336, 534, 539, 540, 549, 552
LYSIAS, 24, 130, 344, 347, 559
MACEDOINE, 178, 538
MACRIN, 21, 43, 56, 70, 73, 74, 76, 79, 83, 144, 151, 154, 160, 164, 177, 179, 183, 186, 202, 225, 229, 230, 257, 267, 270, 273, 282, 284, 309, 313, 317, 321, 329, 433, 434, 442
MAGNA MATER (CYBELE), VOIR CYBELE
MARANO (LAGUNE), 180
MARC AURELE, 1, 11, 12, 13, 14, 20, 25, 27, 28, 31, 33, 34, 37, 38, 39, 49, 56, 57, 59, 60, 66, 67, 68, 69, 70, 74, 77, 78, 79, 80, 82, 84, 85, 86, 95, 98, 99, 100, 102, 103, 109, 113, 125, 126, 127, 128, 134, 139, 140, 142, 162, 165, 167, 173, 178, 183, 184, 186, 191, 199, 203, 207, 209, 212, 228, 229, 236, 239, 240, 241, 242, 243, 245, 246, 247, 248, 253, 254, 256, 257, 258, 263, 268, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 280, 285, 290, 296, 309, 311, 312, 313, 325, 328, 337, 358, 377, 379, 381, 383, 385, 395, 419, 433, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 451, 453, 463, 483, 485, 501, 507, 508, 513, 514, 517, 518, 519, 520, 523, 525, 527, 532, 533, 544, 545, 547, 548, 554, 556, 557, 558
MARCIA, 33, 55, 71, 78, 83, 93, 96, 97, 99, 163, 186, 195, 200, 221, 230, 243, 300, 312, 315, 425, 427, 429, 444, 447, 451, 527
MAREOTIS (LAC), 180
MARIUS, 28, 128, 144, 154, 155, 156, 172, 326, 433, 550
MARIUS MAXIMUS, 137, 144, 154, 155, 156, 326, 550

MATERNUS, 71, 77, 90, 91, 92, 93, 111, 167, 195, 403, 405, 409, 434
MAURETANIE, 158, 421
MAXIME PUPIEN, 12, 50, 54, 67, 69, 70, 75, 76, 81, 197, 203, 217, 229, 257, 267, 275, 277, 278, 279, 280, 282, 306, 314, 433, 434, 435
MAXIMIN (LE THRACE), 12, 38, 49, 50, 51, 52, 54, 56, 66, 70, 75, 76, 80, 81, 126, 139, 177, 180, 183, 191, 197, 203, 206, 222, 257, 267, 268, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 282, 283, 284, 286, 288, 306, 309, 310, 314, 319, 320, 325, 327, 337, 434
MECENE, 67
MEGALESIES, 28, 71, 77, 90, 188, 213
MESIE, 33, 177, 310, 507, 517, 534, 535
MESOPOTAMIE, 44, 80, 126, 180, 196, 197, 232, 538
NARCISSE, 71, 78, 83, 97, 429, 447
NERON, 18, 19, 28, 84, 168, 169, 172, 173, 216, 236, 244, 245, 290, 300, 381, 439, 508, 510, 511, 515, 520, 531
NICEE, 41, 44, 179, 290, 532
NICOMEDIE, 41, 44, 179, 290, 358, 434
NIGER, VOIR PESCENNIUS NIGER
NIL, 40, 180, 207, 227
NORIQUE, 177, 518, 533
ODENAT, 33, 327
OTHON, 84, 167
OURANIA, 221
PALATIN, 55, 57, 62, 102, 104, 113, 181, 182, 185, 192, 230, 236, 249, 251, 291, 296, 417, 423, 457, 463, 467, 473, 501, 527, 528, 529
PALERME, 34
PALLADIUM, 16, 28, 46
PALMYRE, 33
PANNONIE, 13, 72, 75, 105, 107, 108, 177, 178, 184, 194, 232, 297, 381, 434, 438, 447, 481, 489, 507, 533, 534, 536, 539
PARTHIE, 176, 196
PATROCLE, 28, 172, 272
PERENNIS, 54, 71, 77, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 94, 96, 111, 151, 164, 165, 167, 183, 186, 194, 200, 206, 243, 282, 283, 284, 308, 312, 395, 399, 401, 442, 443, 507, 534, 551
PERGAME, 41, 179
PERINTHE, 41, 179, 185
PERSE, 74, 198, 203
PERTINAX, 15, 17, 18, 50, 52, 53, 54, 59, 69, 71, 72, 76, 78, 82, 92, 96, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 112, 113, 114, 134, 138, 161, 162, 164, 165, 167, 182, 183, 185, 186, 189, 190, 193, 194, 195, 199, 200, 201, 203, 204, 206, 207, 208, 209, 214, 224, 229, 230, 231, 239, 241, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 263, 264, 265, 267, 271, 273, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 284, 285, 286, 292, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 305, 308, 309, 312, 313, 316, 326, 328, 329, 331, 434, 437, 441, 444, 446, 447, 451, 453, 455, 457, 463, 465, 467, 469, 471, 475, 483, 485, 489, 495, 499, 501, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 524, 525, 527, 528, 529, 530, 532, 533, 534, 535, 537, 538, 539, 547, 548, 558
PESCENNIUS NIGER, 15, 42, 43, 69, 72, 78, 79, 82, 83, 84, 98, 105, 107, 108, 109, 110, 111, 113, 126, 141, 150, 153, 159, 176, 177, 179, 184, 194, 195, 201, 203, 206, 214, 229, 257, 258, 259, 265, 267, 270, 281, 284, 285, 287, 294, 297, 316, 325, 328, 433, 434, 442, 475, 477, 479, 481, 487, 493, 501, 503, 506, 520, 524, 528, 531, 532, 533, 534, 538, 539
PESSINONTE, 28, 41, 46, 47, 165, 179, 188, 232, 407, 409
PHENICIE, 42, 177, 533
PHILOCOMMODE, 71, 151, 230, 231, 354, 427, 448
PHRYGIE, 41, 47, 178, 407, 445
PLATON, 27, 67, 119, 204, 355, 433, 439, 440
PLAUTIEN, 73, 78, 164, 186, 199, 201, 202, 230, 282, 308, 442
PLAUTILLA, 61, 73
PLUTARQUE, 17, 18, 20, 21, 31, 40, 129, 136, 167, 172, 173, 193, 194, 226, 281, 289, 302, 304, 315, 327, 328, 438, 439, 441, 552, 558
PO (PADUS), 180, 218

POLYBE, 11, 30, 31, 40, 50, 66, 68, 119, 125, 127, 136, 157, 160, 165, 204, 218, 226, 287, 315, 326, 328, 338, 346, 347, 554
POMPEE, 28, 31, 58, 172, 433, 532
POMPEIANUS (CLAUDIUS), 62, 70, 85, 86, 92, 99, 167, 200, 229, 256, 309, 391, 397, 439, 443, 444, 445, 514, 518
PONT, 41, 164, 178, 179, 315
PROPONTIDE, 19, 41, 157, 178, 179
PTOLEMEE, 27, 172, 290, 381
QUADRATUS, 70, 77, 86, 397, 443, 444, 447, 508
QUINTIANUS, 62, 70, 77, 83, 86, 88, 284, 310, 397, 443, 445
RAPHANEE, 177
RAVENNE, 41, 179, 279, 536
RHETIE, 177, 518
ROME, 13, 14, 15, 16, 18, 20, 28, 29, 31, 33, 41, 42, 43, 46, 47, 49, 51, 53, 55, 58, 60, 61, 62, 68, 70, 71, 72, 74, 75, 78, 81, 85, 86, 90, 93, 101, 103, 106, 107, 110, 111, 112, 127, 128, 136, 137, 138, 144, 147, 150, 153, 154, 160, 164, 168, 169, 175, 176,177, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 187, 192, 194, 195, 196, 198, 199, 200, 203, 205, 213, 214, 216, 217, 222, 223, 225, 233, 234, 244, 245, 253, 262, 265, 269, 270, 278, 279, 281, 285, 287, 290, 291, 292, 294, 295, 297, 298, 301, 307, 310, 311, 313, 316, 320, 323, 325, 335, 336, 338, 343, 352, 355, 363, 391, 393, 395, 401, 405, 407, 409, 411, 433, 434, 436, 440, 441, 442, 445, 463, 469, 471, 475, 477, 479, 481, 483, 485, 487, 489, 491, 493, 495, 499, 501, 503, 506, 507, 508, 509, 512, 516, 517, 519, 521, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 533, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560
ROMULUS, 27, 172, 509
SALLUSTE, 27, 168
SATURNE, 165, 423
SATURNINUS, 73, 186, 201, 202, 229, 230, 282
SEJAN, 167
SEPTIME SEVERE, 14, 15, 16, 17, 18, 21, 24, 26, 27, 30, 31, 33, 34, 42, 43, 48, 50, 51, 54, 56, 60, 61, 63, 69, 70, 72, 73, 74, 76, 77, 78, 79, 80, 82, 83, 84, 96, 98, 105, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 122, 126, 134, 138, 139, 140, 141, 142, 144, 148, 149, 150, 153, 154, 155, 161, 164, 167, 175, 177, 180, 182, 183, 184, 185, 186, 189, 191, 192, 194, 195, 196, 199, 201, 202, 203, 205, 206, 209, 214, 223, 225, 227, 228, 229, 230, 232, 234, 239, 242, 254, 257, 258, 259, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 274, 275, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 287, 291, 297, 299, 304, 307, 308, 312, 313, 315, 316, 317, 318, 319, 322, 325, 327, 328, 329, 335, 354, 356, 433, 434, 443, 446, 447, 481, 483, 485, 489, 491, 493, 495, 497, 499, 501, 503, 505, 506, 507, 515, 520, 522, 524, 525, 529, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 551, 557
SEVERE ALEXANDRE, 43, 51, 73, 74, 75, 76, 77, 80, 129, 144, 149, 162, 164, 173, 189, 190, 191, 192, 197, 198, 199, 203, 209, 215, 225, 257, 267, 274, 275, 282, 283, 307, 313, 317, 318, 319, 322, 327, 434, 443, 524, 537
SICILE, 33, 36, 290, 328, 381, 534
SIRMIUM, 41, 178, 180, 438, 548, 559
SOLEIL (SOL, HELIOS), 28, 186, 215
SPARTE, 41, 178
STRABON, 118, 175, 176
SUETONE, 57, 58, 136, 154, 169, 214, 222, 289, 302, 436, 508, 520, 521, 539
SULPICIANUS, 72, 106, 145, 260, 298, 471, 523, 524, 525, 526, 527
SYLLA, 28, 128, 172, 270, 433
SYRIE, 41, 42, 43, 44, 45, 69, 72, 78, 105, 107, 154, 177, 178, 179, 184, 194, 195, 196, 197, 201, 297, 329, 436, 443, 475, 487, 506, 507, 528, 532, 534, 539
SYRIE-PHENICIE, 177
TACITE, 136, 168, 169, 214, 217, 222, 233, 238, 281, 289, 293, 325, 326, 432, 442, 512, 517, 520, 525, 553, 554, 560
TANIT, 215
TANTALE, 27, 28, 46, 172, 188, 232, 407
TAURUS, 31, 45, 174, 178
TEUCER, 46
THEOPOMPE, 119

THRACE, 12, 19, 49, 51, 54, 56, 70, 73, 75, 80, 179, 184, 191, 206, 222, 257, 268, 275, 278, 282, 309, 310, 325, 327, 434, 503, 538
THUCYDIDE, 30, 68, 93, 116, 117, 118, 119, 122, 124, 125, 127, 130, 133, 135, 136, 160, 161, 170, 176, 204, 218, 226, 227, 228, 230, 231, 303, 324, 328, 338, 549, 559
TIGRE (FLEUVE), 43, 83, 176, 481
TIMAGENE, 58
TITE-LIVE, 47, 66, 136, 168, 175, 289, 445
TITUS, 28, 168, 172, 436, 440, 443, 519
TRAJAN, 28, 49, 60, 173, 177, 393, 434, 440, 508, 514, 519, 522, 525, 533
TROIE, 15, 16, 41, 46, 47, 118, 179, 233, 417
TYR, 41, 179, 533
TYRRHENIENNE (MER), 26, 159
VENISE, 180, 348, 352, 355, 356, 369
VESPASIEN, 84, 167, 440, 507, 526, 530
VESTA, 15, 62, 71, 127, 181, 233, 409, 417
VIMINAL, 184, 526
VIRUNUM, 33
VITALIEN, 51, 75, 197, 282, 309
VITELLIUS, 84, 520
VOIX SACREE (VIA SACRA), 62, 181
XENOPHON, 27, 119, 165, 166, 167, 176, 224, 315, 328, 433, 509, 557, 558
XIPHILIN, 144, 151, 556

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION **9**

HÉRODIEN ET SON ŒUVRE **9**

Chapitre 1. Vie d'Hérodien **11**

1.1. Éléments biographiques contenus dans l'œuvre ***11***

1.1.1. Nom et présence d'Hérodien dans son œuvre. 11

1.1.2. L'argument de l'autopsie 12

1.1.3. Les événements vécus par Hérodien 15

1.1.4. Statut social et fonctions d'Hérodien 22

1.1.5. Culture et *paideia* d'Hérodien 23

1.1.6. Origine géographique 30

1.2. Informations externes à l'œuvre ***32***

1.3. Hypothèses/reconstructions des Modernes ***35***

1.3.1. Lieu de naissance d'Hérodien 40

1.3.2. Sa patrie, c'est l'Empire 43

1.3.3. Milieu social et fonctions d'Hérodien 48

1.3.3.1. Herodianus Senator *50*

1.3.3.2. Hérodien était-il un affranchi de la cour impériale ou un chevalier ? *55*

1.3.4. Sur sa présence à Rome en 192 et en 204 61

Chapitre 2. Hérodien historien **65**

2.1. Le contenu et l'organisation générale de l'œuvre ***65***

2.1.1. Le titre 65

2.1.2. Construction du récit, choix et justification du sujet par Hérodien : soixante années et « plus de princes qu'il n'en aurait fallu » (I, 1, 5) 69

2.1.3. La place des livres I et II dans l'économie générale du texte : la centralité du pouvoir impérial 81

2.1.3.1. Présentation de la structure générale des deux livres *84*

2.1.3.2. Les livres I et II : la vitrine d'une œuvre περὶ βασιλείας *114*

2.2. La conception de l'histoire et la méthode historique d'Hérodien : étude du prologue ***116***

2.2.1. Premier et deuxième mouvement : entre critiques et promesses 117

2.2.1.1. Premier mouvement : la critique des prédécesseurs *117*

2.2.1.2. Deuxième mouvement : la promesse d'une œuvre authentique, utile et agréable *121*

2.2.2. Troisième mouvement : les propos et les objectifs d'Hérodien 126

2.2.3. Quatrième mouvement : une réflexion περὶ βασιλείας ? 129

2.3. Le traitement du sujet : une œuvre historiographique ***134***

2.3.1. Hérodien l'historien et Hérodien l'écrivain : le traitement des informations dans l'œuvre 135

2.3.1.1. La place des sources dans l'œuvre d'Hérodien, témoin de sa conception de l'histoire et de son rapport à l'historiographie *136*

2.3.1.2. Hérodien l'écrivain. Une œuvre du placere et docere *(οὐκ ἀτερπῆ τὴν γνῶσιν),* *172*

2.3.1.3. Conclusion : plaire et instruire, mais qui ? Une réflexion sur la diffusion et la primo-réception (τῶν ἐντευξομένων) *211*

2.3.2. Ce « Nous » qui est un « Je » : l'autoptique et le contemporain 222

2.3.2.1. La prétention à la véracité *223*

2.3.2.2. Reconstruire la réalité ? *228*

2.3.2.3. Les « erreurs » d'Hérodien et la tactique de la corroboration *233*

2.3.3. Hérodien philosophe ? 238

*2.3.3.1. Περὶ βασιλέως : Un portrait de l'*optimus princeps *?* *241*

2.3.3.2. L'« après Marc Aurèle » : une œuvre περὶ βασιλέων *258*

2.3.3.3. Περὶ βασιλείας : une réflexion sur les cycles et les crises du pouvoir impérial et de l'Empire. *292*

2.4. La destinée de l'œuvre ***305***

2.4.1. Les dates de composition et de publication : Hypothèses et théories 305

2.4.2. Le début et la fin de chaque livre : les arguments d'une publication au fil de l'eau 316

2.4.3. Conclusions ?.....324
2.4.4. La destinée littéraire d'Hérodien 326
2.4.4.1. Les successeurs d'Hérodien : Ammien Marcellin et l'Histoire Auguste 327
2.4.4.2. La réception byzantine et la redécouverte de la Renaissance.....328
2.4.4.3. La vision d'Hérodien par les Modernes.....329
Chapitre 3. Histoire du texte et principes de l'édition 343
3.1. La tradition manuscrite (tradition directe).....343
3.1.1. Premier groupe de manuscrits principaux 344
3.1.2. Deuxième groupe de manuscrits mineurs.....350
3.2. La tradition indirecte.....354
3.3. Stemmas.....359
3.4. Les éditions imprimées et les traductions en latin et en langues modernes.....371
HISTOIRE DE L'EMPIRE APRÈS LA MORT DE MARC AURÈLE 375
SIGLA 376
LIVRE I 377
NOTES DU LIVRE I..... 434
LIVRE II.....451
NOTES DU LIVRE II 508
BIBLIOGRAPHIE.....545
1.1. Sources primaires, éditions et traductions 545
1.2. Littérature secondaire 549
1.3. Littérature générale.....552
INDEX NOMINUM.....565
TABLE DES MATIÈRES.....573